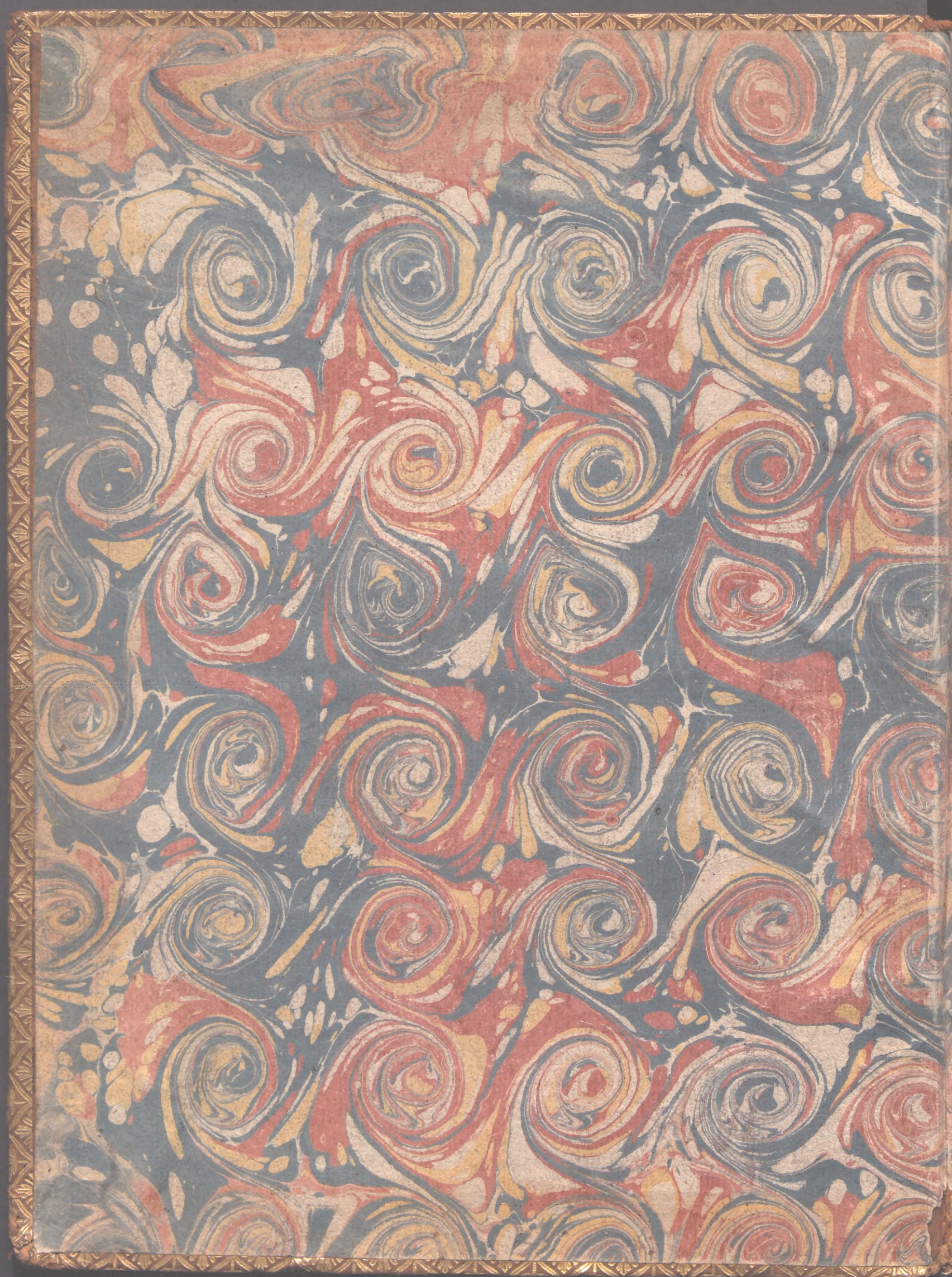








$$\cancel{8} = \cancel{5} \cdot 4 A = A$$

Vol 210
m 32

Hecht's Indices de Monographie.

Handwritten text in a cursive script, likely a signature or a line of text, centered horizontally. The text is faint and difficult to decipher due to the quality of the scan and the age of the document. It appears to be a single line of writing.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES.

A V E C

*Les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie,
depuis l'année M. DCCXVIII, jusques & compris
l'année M. DCCXXV.*

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCXXIX.



T A B L E

P O U R

L' H I S T O I R E.

H I S T O I R E

De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles
Lettres, depuis l'année 1718, jusques & compris
l'année 1725. *Pag. 1.*

*C*hangemens arrivés dans la Liste des Académiciens pendant
les années dont on donne l'Histoire. *Pag. 9.*

H I S T O I R E

Des Ouvrages de l'Académie depuis l'année 1718,
jusques & compris l'année 1725.

*Des Autels consacrés au vrai Dieu depuis la création du Mon-
de jusqu'à la naissance de Jesus-Christ. Page 15.*

Sur les imprécations des Peres contre leurs enfans. 23.

Sur l'origine des noms des Signes du Zodiaque. 31.

Nouvelle conjecture sur l'Oracle de Dodone. 35.

Eclaircissement sur les Nourrices de Bacchus. 37.

* ij

T A B L E.

<i>Sur les Jeux Isthmiques.</i>	44.
<i>De la guerre des Athéniens contre les peuples de l'Isle Atlantique.</i>	49.
<i>Examen du sentiment ordinaire sur la durée du siège de Troye.</i>	53.
<i>Si Crissa & Cirrha étoient une même ville sous ces deux noms.</i>	62.
<i>Des Regles de Critique qu'on doit observer dans le rétablissement des Textes altérés ; avec quelques exemples qui en découvrent l'usage.</i>	70.
<i>Des Citations.</i>	74.
<i>Réflexions sur l'Oedipe Colone de Sophocle.</i>	81.
<i>Sur les anciens Poètes Bucoliques de Sicile , & sur l'origine des Instrumens à vent , qui accompagnoient leurs chansons.</i>	85.
<i>Examen de quelques difficultés sur le lieu de la naissance de Daphnis , Poète Bucolique.</i>	91.
<i>Réflexions Critiques sur Pindare.</i>	95.
<i>Sur l'Auteur de l'Epinomis.</i>	98.
<i>Remarques sur deux Passages de Platon.</i>	103.
<i>Corrections de quelques passages de Platon , d'Euripide & de Suidas.</i>	105.
<i>Discussion d'un passage de Pindare , cité dans Platon.</i>	111.
<i>Examen de deux passages de l'Iphigénie Taurique d'Euripide.</i>	116.
<i>Observations sur quelques endroits des Phéniciennes d'Euripide.</i>	119.
<i>Corrections d'un passage d'Euripide , & d'un autre de Longin.</i>	125.
<i>Sur une Lettre de Denys d'Halicarnasse à Pompée.</i>	126.
<i>Conjectures sur deux passages de la même Lettre de Denys d'Halicarnasse à Pompée.</i>	136.
<i>Sur un autre passage de Denys d'Halicarnasse.</i>	138.
<i>De quelle maniere Pausanias a entendu un passage d'Homère au sujet de Jocaste.</i>	146.
<i>Conjectures sur quelques endroits de divers Auteurs Grecs & Latins.</i>	153.
<i>Remarques Critiques sur le traité de Plutarque , touchant la Superstition.</i>	160.
<i>Remarques sur quelques Vies écrites par Plutarque.</i>	169.

T A B L E.

<i>Remarques sur les Vies d'Annibal & de Scipion, que divers Auteurs ont citées comme étant de Plutarque.</i>	192.
<i>Nouvel examen de la route d'Annibal entre le Rhône & les Alpes.</i>	198.
<i>Réflexions sur un passage de Longin.</i>	202.
<i>Recherches sur le temps où a vécu Hésychius; avec quelque réflexions sur son ouvrage.</i>	205.
<i>Sur le mot ΙΣΟΨΗΦΟΣ.</i>	209.
<i>Sur les mots Solécisme & Barbarisme.</i>	210.
<i>Observations sur le livre de Cicéron, intitulé LUCULLUS, qui quelquefois est nommé le second, quelquefois le quatrième des Académiques.</i>	213.
<i>Sur un passage de Cicéron.</i>	217.
<i>De quelle maniere on doit entendre une Strophe de l'Ode XXXII. du premier Livre d'Horace.</i>	219.
<i>Réflexions sur quelques vers de Tibulle.</i>	221.
<i>Remarques sur quelques passages de Pétrone, de Cornélius Sévère, de Suidas & d'Hésychius.</i>	224.
<i>De quelle maniere on pouvoit entendre les Orateurs Romains qui haranguoient dans la place publique.</i>	229.
<i>Caractère d'Auguste, avec la comparaison entre Agrippa & Mécénas, Ministres de ce Prince.</i>	235.
<i>Remarques sur les Bœtyles, & sur les Statues de Cybèle.</i>	241.
<i>Le Palais de Caron, ou le Labyrinthe d'Egypte.</i>	245.
<i>L'origine du Jeu des Echecs.</i>	250.
<i>De l'origine & de l'usage des Jettons.</i>	259.
<i>Sur une Médaille de Minerve Iliade.</i>	265.
<i>Sur une Médaille de Philippe le Tétrarque.</i>	270.
<i>De quelle maniere on doit lire les mots abrégés CER. PER. sur trois Médailles de la ville de Sidon.</i>	277.
<i>Des Médailles Contorniates.</i>	284.
<i>Remarques sur quelques Inscriptions.</i>	288.
<i>Sur une Inscription de Tain en Dauphiné.</i>	294.
<i>Sur un morceau de peinture à Fraisque, apporté de Rome.</i>	297.
<i>Explication d'un Diptyque d'ivoire trouvé à Dijon.</i>	300.
<i>Sur la Langue Chinoise.</i>	303.

T A B L E.

<i>Sur la Littérature Chinoise.</i>	312.
<i>Que les Lettres ont été cultivées dès les premiers temps, principalement dans les Gaules.</i>	320.
<i>Causes du progrès & de la décadence des Lettres</i>	324.
<i>De l'estime & de la considération que les anciens Germains avoient pour les femmes de leur nation.</i>	330.
<i>Recherches sur l'Evêché d'ARISIDIUM, ou ARESETUM.</i>	336.
<i>Nouvelle conjecture sur le mot CAJEVAIRE.</i>	344.
<i>Mémoires pour la Vie de Guillaume Budé, premier Bibliothécaire du Roi.</i>	350.
<i>Notice d'un Exemplaire d'Homère de la Bibliothèque de Budé.</i>	354.
<i>Devises, Inscriptions & Médailles faites par l'Académie.</i>	361.

E L O G E S

Des Académiciens, morts depuis M. DCCXVIII,
jusqu'en M. DCCXXV.

<i>Eloge de M. l'abbé de Louvois.</i>	Pag. 367.
<i>Eloge du Pere le Tellier.</i>	374.
<i>Eloge de M. Simon.</i>	375.
<i>Eloge de M. Henrion.</i>	379.
<i>Eloge de M. l'abbé Renaudot.</i>	384.
<i>Eloge de M. Foucault.</i>	395.
<i>Eloge de M. Baudelot.</i>	403.
<i>Eloge de M. Dacier.</i>	412.
<i>Eloge de M. l'abbé Massieu.</i>	421.
<i>Eloge de M. le Marquis de Beringhen.</i>	426.
<i>Eloge de M. Boirvin l'aîné.</i>	434.





TABLE

POUR

LES MEMOIRES.

TOME CINQUIEME.

- **R** *Esflexions sur l'opinion des Sages du Paganisme , touchant la félicité de l'Homme.* Par M. l'abbé ANSELME. Pag. 1.
- *Dissertation sur les Parques.* Par M. l'abbé BANIER. 14.
- *Dissertation sur les Furies.* Par M. l'abbé BANIER. 34.
- *De la Déesse Laverne.* Par M. DE FONCEMAGNE. 50.
- *Diverses conjectures sur le culte d'Isis en Germanie , à l'occasion de ces paroles de Corneille Tacite : Pars Suevorum & Isidi sacrificat.* Par M. l'abbé DE FONTENU. 63.
- *Discours sur Isis , adorée chez les Suèves sous la figure d'un Navire ; avec quelques remarques sur les Navires sacrés des Anciens.* Par M. l'abbé DE FONTENU. 84.
- *Dissertation sur les Pygmées.* Par M. l'abbé BANIER. 101.
- *Mémoire sur la vie Orphique.* Par M. l'abbé FRAGUIER. 117.
- *De l'Or & de l'Argent.* Par M. MORIN. 123.
- *Dissertation , où l'on fait voir que les merveilleux effets attribués à la Musique des Anciens , ne prouvent point qu'elle fût aussi parfaite que la nôtre.* Par M. BURETTE. 133.
- *Dissertation sur le rythme de l'ancienne Musique.* Par M. BURETTE. 152.
- *Dissertation sur la Mélopée de l'ancienne Musique.* Par M. BURETTE. 169.
- *Addition à la Dissertation sur la Mélopée.* Par M. BURETTE. 200.

T A B L E.

- *Question naturelle & critique, ſçavoir pourquoi les Cygnes qui chantoient autrefois ſi bien, chantent aujourd'hui ſi mal.* Par M. MORIN. 207.
- *De l'origine de la Soye.* Par M. MAHUDEL. 218.
- *Recherches ſur les Rois de Lydie.* Par M. l'abbé SEVIN. 231.
- *Recherches ſur la Chronologie de l'Histoire de Lydie.* Par M. FRERET. 273.
- *De l'origine & de l'ancienneté des Ethiopiens dans l'Afrique.* Par M. FOURMONT le Cadet. 318.
- *Essay ſur l'Histoire & la Chronologie des Assyriens de Ninive.* Par M. FRERET. 331.
- *Suite de la Diſſertation ſur les Amphictyons.* Par M. DE VALOIS. 405.
- *Diſſertation ſur l'expédition d'Alexandre contre les Perſes.* Par M. SECOUSSE. 415.





HISTOIRE
DE
L'ACADÉMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET
BELLES LETTRES.



Ous avons laissé dans les précédens volumes, l'histoire de l'Académie des Belles Lettres à l'année 1717, & précisément au temps, où le feu Czar Pierre Alexiowitz étant venu en France, honora l'Académie de sa présence, & voulut la connoître par lui-même, comme un de ces établissemens utiles & glorieux qu'il jugeoit dignes de son attention, & dont il espéroit aussi pouvoir un jour décorer son Empire. Quoiqu'il n'eût choisi pour cette visite ni l'heure ni le jour

Hist. Tome V.

A

Le Samedi
29 de Mai.

Des années
1663. &
1664.

ordinaire des Assemblées, & que la Compagnie n'eût été informée que le matin de l'honneur qu'il lui vouloit faire l'après midi, elle se trouva néanmoins assez nombreuse pour le recevoir dignement. Il souhaita d'abord qu'on lui expliquât l'objet & la forme des exercices de l'Académie; on lui en fit un détail circonstancié, quoique succinct; il parut le comprendre parfaitement, & y applaudir. Ensuite revenant à la première idée qu'il s'étoit faite des travaux de l'Académie, & qu'il croyoit consister principalement en Inscriptions & en Médailles, il demanda à en voir. On lui montra le livre, & la suite même des Médailles du feu Roi. Il parcourut l'un & l'autre, & pour marquer que l'application qu'il y donnoit n'étoit pas un simple effet de sa complaisance & de sa politesse, ou de son goût pour la beauté de la gravure & la correction du dessein, sur lesquels il se récrioit souvent; il prit deux Médailles qui étoient dans la même tablette, & dit que sûrement l'une représentoit un fait, une action particulière, & que l'autre étoit sans doute un symbole qui désignoit une vertu, ou quelque qualité personnelle. Il ne se trompoit pas: la Médaille qu'il regardoit comme le monument précis d'un fait particulier, étoit l'audience du Légat, représentée au naturel; l'autre au contraire étoit la simple devise du Roi, exprimée par un Soleil qui éclaire le globe de la terre, avec ces mots, *NEC PLURIBUS IMPAR*.

Après avoir ainsi examiné cette suite composée de plus de trois cens Médailles, le Czar en tira de sa bourse une quinzaine d'or de différentes grandeurs, & qui étoient celles de sa propre histoire: mais avant que de les exposer aux yeux de l'Assemblée, il la prévint obligeamment, que ce n'étoit point pour en comparer l'esprit & le travail, moins encore les actions qui y étoient exprimées, avec celles de LOUIS LE GRAND: ce furent ses termes; mais seulement pour marquer comment il avoit toujours pensé sur la convenance, & l'espèce de nécessité de laisser à ses descendants des exemples propres à les encourager & à les instruire. La conversation, qui malgré le ministère des Interprètes, avoit toujours été

fort vive , finit par toutes les assurances d'estime & de bienveillance que ce Prince pouvoit donner à la Compagnie : il lui dit , que si jamais on découvroit dans ses Etats quelques monumens qui méritassent de lui être communiqués , il l'ordonneroit aussitôt , & qu'il s'adresseroit de même à elle avec confiance , toutes les fois qu'il pourroit avoir besoin de ses talens & de ses lumieres.

L'Académie fut assez heureuse pour trouver bientôt l'occasion de lui marquer une partie de sa reconnoissance , & elle en fut redevable à M. le Duc d'Antin , qui en qualité de Sur-Intendant des Bâtimens , Jardins , Arts & Manufactures de France , s'étoit chargé de faire voir à sa Majesté Czarienne toutes les richesses & les chefs-d'œuvre de ce vaste département. Il jugea que lorsque le Czar iroit à la Monnoye des Médailles , rien ne seroit plus galant que d'y en faire frapper quelqu'une pour ce Prince , où , sans être prévenu le moins du monde , il trouvât son nom , son visage , & quelque chose de flatteur sur ses voyages : mais il ne s'agissoit pas seulement d'imaginer la Médaille , il falloit la dessiner , la modéler , & en graver les carrés dans un espace de huit à dix jours. L'empressement de l'Académie ne lui laissa voir rien d'impossible , & tout répondit si heureusement à l'attente de M. le duc d'Antin , que le Czar étant venu au jour marqué à la Monnoye des Médailles , après avoir considéré de fort près la structure du plus grand balancier , en avoir bien examiné la force & le jeu , il voulut y donner lui-même le mouvement , & fut extrêmement surpris de voir sortir de dessous le coin une grande Médaille d'or , où il se reconnut d'abord dans un portrait beaucoup plus ressemblant , & infiniment mieux travaillé qu'aucun de ceux qu'il avoit fait graver , soit en Moscovie , soit en Hollande. Il sentit de même l'ingénieuse allusion du revers , qui représentoit une Renommée passant du Septentrion au Midi , avec ces mots , que Virgile applique à la Renommée même , *VIRES ACQUIRIT EUNDO* , & qui se rapportoient également à la réputation , & aux diverses connoissances que S. M. CZ. avoit acquises dans ses voyages.

4 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Le Czar, de retour dans ses Etats, n'oublia pas l'Académie: il lui envoya en 1719 le projet d'une grande Inscription Latine, destinée à remplir les quatre faces du piedestal de la statue équestre qu'on lui avoit érigée à Petersbourg; & comme cette Inscription n'étoit presque qu'un tissu d'événemens qu'il avoit lui-même rangés suivant l'ordre des temps, il ne demanda grace que pour les faits & pour les dates, laissant, disoit-il, l'Académie maîtresse absolue de la forme & des expressions. Elle usa sobrement de cette liberté, elle se contenta de rédiger l'Inscription dans le style lapidaire qui lui convenoit, & pour marquer au Prince qu'elle n'avoit fait, même à cet égard, que des changemens indispensables, il n'y en eut aucun dont elle ne lui rendit quelque raison particulière. Il eut la bonté de l'en faire remercier dans les termes les plus affectueux.

Au commencement de 1722, M. Schumacker Bibliothécaire de sa Majesté Czarienne, envoya par son ordre à l'Académie les desseins de plusieurs figures de Divinités, d'hommes & d'animaux, la plupart de bronze, trouvés au mois de Septembre 1721 aux environs d'Astracan, où l'armée de ce Prince étoit campée; & c'est sur ses desseins, restés au dépôt de l'Académie, que le P. D. Bernard de Montfaucon les a fait graver dans le cinquième volume du Supplément de ses Antiquités, où il en donne une explication sommaire.

Peu de temps après, quelques troupes Moscovites de la même armée, ayant pénétré plus avant dans le pays des Kalmouks, y trouverent dans un vieux château une espèce de Bibliothèque, qui étoit digne d'un meilleur sort que celui qu'elle éprouva. L'Officier ni le Soldat n'en tinrent aucun compte; ils furent d'abord choqués de la forme des livres, parce qu'ils étoient extrêmement longs, & qu'ils n'avoient presque point de largeur. Le dedans ne leur parut pas moins bizarre, & leur déplût encore davantage; les feuillets au lieu d'être d'un simple papier ou de vélin, comme ceux qu'ils connoissoient, étoient fort épais, & composés d'une espèce de coton ou d'écorces d'arbres, enduites d'un double vernis.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. §
de deux couleurs. L'écriture étoit blanche sur un fond noir,
& les habitans du lieu même affûroient qu'ils n'en connois-
soient pas les caractères. Les Moscovites s'attacherent donc
plus à détruire ces livres qu'à les enlever; les plus curieux se
contenterent d'en rapporter quelques feuilles au Czar, qui
eut grand regret au reste. Il consulta d'abord sur cette écriture
presque toutes les personnes lettrées qui se trouvoient dans ses
Etats, ils ne purent lui en rendre aucune raison: il n'en apprit
pas davantage de différentes Universités du Nord, à qui il
s'adressa ensuite; & cette incertitude ne faisant qu'augmenter
son impatience & sa curiosité, il en écrivit au mois d'Août
1722 à M. l'abbé Bignon, Bibliothécaire du Roi, & Pré-
sident de l'Académie, & joignit à sa lettre un des feuillets
en question. Ce feuillet apporté à l'Académie, y fut aussitôt
reconnu par M^{rs} Freret & Fourmont l'aîné, pour être de la
langue & de l'écriture du Thibeth. Il y avoit déjà quelques
années, qu'un Missionnaire, revenu du Thibeth, avoit remis
à M. Freret une espèce de Dictionnaire qu'il avoit formé pour
son usage de la langue du pays, correspondant à la langue
Italienne, qui en occupoit ainsi la première colonne, & M.
Freret avoit communiqué depuis peu ce Dictionnaire à M.
Fourmont; de sorte qu'ils furent charmés l'un & l'autre de
l'occasion qui se présenteoit de mettre à profit l'étude qu'ils en
avoient faite.

M. Fourmont se chargea du déchiffrement, & associa à ce
travail M. l'abbé Fourmont son frere, envoyé depuis peu
par le Roi à Constantinople, avec M. l'abbé Sevin autre
Académicien, pour la recherche des Manuscrits Grecs &
Orientaux. M^{rs} Fourmont, pour parvenir à l'interprétation
du feuillet écrit en langue Thibethienne, furent d'abord dans
l'obligation de changer l'ordre du Dictionnaire, & d'y mettre
cette dernière langue à la place de l'Italienne, dans la première
colonne. Venant ensuite à la traduction du feuillet, ils re-
connurent que ce n'étoit point un discours complet, mais
un morceau détaché de quelque Sermon ou Oraison funèbre,
dans le goût des Tartares, caractérisé par des figures hardies,

& par des répétitions approchantes de nos refrains, qui sont très-ordinaires dans les prédications Musulmanes. Au surplus, une morale assez sensée sur l'autre vie étoit le point principal, traité dans ce feuillet : l'Auteur persuadé de l'immortalité de l'ame, en donnoit quelques preuves métaphysiques, entre autres que la réminiscence des événemens qu'on avoit vû arriver, & la crainte de l'avenir formoient un argument égal pour l'existence passée, & pour l'existence future : il y ajoutoit quelques comparaisons, presque toutes tirées du cheval, qui est l'animal que les Tartares estiment le plus.

Voici en peu de mots ce que firent M^{rs} Fourmont pour donner une traduction plus exacte au feuillet.

1°. Ils le transcrivirent entre deux grandes marges en langue Thibéthienne de deux manieres, l'une avec les propres caractères du Thibeth, & l'autre avec les caractères Latins les plus correspondans.

2°. Comme la langue Latine, par la différence de ses inflexions, est celle qui se plie & s'ajuste plus aisément à toutes les autres langues ; sous ce Thibéthien double ils mirent une traduction Latine littérale & interlinéaire.

3°. Ils remplirent la dernière grande marge d'une version plus ample & plus libre, pour mieux développer ce que le goût & le génie Oriental rendoient trop obscur dans le texte, & mirent dans l'autre marge des notes sur le temps auquel ils croyoient que cet ouvrage avoit été composé, & sur la conformité qu'ils remarquoient entre quelques-unes de ces phrases de la langue Thibéthienne & le Chinois, auquel ils s'appliquent depuis long-temps.

Enfin, ils en firent une traduction Françoisse pour la lire au Roi, qui sur le bruit qui s'étoit répandu de ce travail, avoit paru souhaiter qu'on l'en instruisit. M^{rs} Fourmont, accompagnés de M. de Boze, Secrétaire de l'Académie, & présentés par M. l'abbé Bignon Président, eurent l'honneur d'en rendre compte à Sa Majesté à Versailles au mois de Novembre 1722, & M. l'abbé Bignon renvoya ensuite le tout au Czar, après l'avoir surabondamment fait traduire en

Moscovite, pour le lui rendre plus agréable & plus sensible; & il le fut au point, qu'il s'étoit proposé de ne rien épargner pour recouvrer les débris de cette Bibliothèque singulière : mais sa mort, qui arriva au commencement de l'année suivante, détruisit ce projet littéraire avec la plûpart de ceux qu'il avoit formés pour la splendeur de son regne, & priva l'Académie d'une relation qui lui étoit infiniment précieuse.

Personne n'ignore que quand il vint en France, il fut particulièrement touché de la personne du Roi, qui n'avoit pas encore huit ans; qu'il ne parloit qu'avec une admiration mêlée de tendresse, de ses graces, de sa bonté & de ses connoissances, depuis, sur-tout, que dans une des visites qu'il lui avoit rendues au château des Thuilleries, la conversation étant tombée sur la Moscovie, & les autres Etats que le Czar possède en Europe & en Asie, le jeune Monarque lui en avoit tracé sur le champ une espèce de Carte géographique très-exacte : aussi lui dit-il avec transport, que rien n'égalait la satisfaction qu'il ressentoit de voir en lui les espérances de tout ce que ses ayeux avoient jamais exécuté de plus grand pour l'honneur de leur Couronne, & pour l'avantage de leurs Sujets.

L'Académie, attentive à recueillir de si heureux présages, en avoit déjà fait le sujet de quelques Médailles & autres monumens publics, quand il plut au Roi lui en donner un gage encore plus certain. Sa Majesté résolut de venir & de présider elle-même à une des assemblées de l'Académie : elle se rendit à celle du 24 Juillet 1719. Elle fut reçue à la porte du Louvre par les Académiciens en corps, qui la conduisirent dans la salle & jusqu'au fauteuil du Président, où elle daigna s'asseoir & rester pendant toute la séance. M. de Boze, qui se trouva ce jour-là à la tête de l'Académie, eut l'honneur de recevoir Sa Majesté, & lui dit au nom de la Compagnie :

SIRE,

On sçait qu'il est de la grandeur des Rois de protéger les Lettres ; mais qu'il est beau de voir VOTRE MAJESTÉ se couvrir aujourd'hui d'une gloire plus solide encore , de la gloire de les aimer ! La preuve éclatante qu'elle leur donne de son amour est plus capable de hâter leurs progrès , que tous ses autres bienfaits. Puissiez-vous , SIRE , jouir long-temps de la reconnoissance & de l'émulation que votre présence leur inspire ! Puisse votre regne devenir aussi célèbre par les découvertes de vos sçavans sujets , que par le nombre & par l'éclat de vos vertus ! Puisse enfin cette Académie , que votre immortel Bisayeul institua dans ses plus beaux jours , pour éterniser le souvenir des grandes actions , être occupée pendant un siècle du soin de consacrer les vôtres sur le marbre & sur le bronze , & de joindre à votre auguste nom tous les titres qui peuvent le rendre plus recommandable à la postérité.

Le Roi , ayant très-gracieusement répondu qu'il recevoit avec plaisir les respects & les vœux de la Compagnie , & M. le Maréchal de Villeroy , Gouverneur de Sa Majesté , ayant ajouté qu'elle souhaitoit être témoin du travail accoutumé , & de la même manière qu'il se faisoit dans les assemblées ordinaires , M. Freret , qui étoit à son tour de lire , traita un sujet aussi heureusement amené à l'occasion présente , que s'il eût été choisi exprès pour le rapport qu'il avoit au goût & aux amusemens de Sa Majesté. Il lut une Dissertation sur l'origine du jeu des Echecs , dont on trouvera l'extrait dans la suite de cette histoire. Le Roi l'entendit toute entière avec plaisir , & avant que de lever la séance , il donna à l'Académie , avec une extrême bonté , de nouvelles assurances de sa protection.

L'Académie en corps reconduisit le Roi jusqu'à la porte du Louvre , le vit partir , & rentra un moment , comme pour se féliciter elle-même de la gloire de cette journée , dont il semble , qu'elle ne puisse trop rappeler le souvenir.

Il nous

Il nous reste, avant que de passer aux changemens arrivés dans la liste des Académiciens pendant les années dont nous donnons l'Histoire & les Mémoires, à rapporter deux faits que la reconnoissance de l'Académie ne lui permet pas de taire.

Le premier est, que M. Baudelot, Académicien Pensionnaire, qui mourut au mois de Juin 1722, laissa à l'Académie, par son testament, une partie de sa Bibliothèque, toutes ses Médailles & figures antiques, avec un Recueil d'Inscriptions singulieres, Grecques & Latines, entre lesquelles sont celles que M. de Nointel, Ambassadeur de France à Constantinople, rapporta du Levant, & dont l'une, qui a plus de deux mille ans, contient le nom des Officiers & des principaux Soldats que les Athéniens perdirent en une même année dans cinq expéditions différentes.

Le second est, qu'en 1724 M^{rs} les Doyen, Chanoines & Chapitre de l'église de Paris, firent présent à l'Académie, des inscriptions & bas reliefs antiques trouvés en 1710 à 15 pieds de profondeur dans les fondations, & sous le chœur même de l'Eglise, où l'on creusoit une cave destinée à la sépulture des Archevêques. Nous avons rapporté dans le III^e volume des Mémoires de l'Académie, le dessein de ces monumens, & le précis des différentes Dissertations auxquelles leur découverte avoit donné lieu. Ils ont été placés avec ceux de M. Baudelot dans une salle du Louvre, que le Roi a eu la bonté d'ajouter au logement de l'Académie; & on se fait un plaisir de les montrer aux Sçavans, qui peuvent avoir besoin de les consulter.

CHANGEMENS arrivés dans la Liste des Académiciens.

EN M. DCCXVIII.

M. Isselin, Recteur de l'Université de Basle, fut élu Académicien honoraire étranger, à la place de feu M. Cuper, Bourg-Mestre de Deventer.

M. l'abbé de Louvois, Académicien honoraire, mourut,
Hist. Tome V. B

10 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
& fut remplacé sans aucune nouvelle élection, par M. le cardinal de Polignac, que le Roi avoit nommé surnuméraire l'année précédente.

EN M. DCCXIX.

Le P. Dom Bernard de Montfaucon fut nommé Académicien honoraire surnuméraire, & remplit dans la même année, la place vacante par la mort du P. le Tellier.

Les places d'Associés, auxquelles MM. de Valincourt & abbé Lormande avoient été nommés, furent remplies sur leur démission par MM. Lancelot & Racine.

M. Simon, Pensionnaire vétérân, & Garde des Médailles du Cabinet du Roi, mourut.

EN M. DCCXX.

M. Henrion, Associé vétérân, & M. l'abbé Renaudot, Pensionnaire aussi vétérân, moururent.

EN M. DCCXXI.

M. Foucault, Conseiller d'Etat & Académicien honoraire, mourut. Il fut remplacé par M. l'abbé d'Antin, depuis évêque duc de Langres, qui avoit occupé pendant cinq ans une place d'Associé, à laquelle M. de Chambort succéda.

EN M. DCCXXII.

M. Baudelot mourut, M. de Valois succéda à sa place de Pensionnaire, & M. de Pouilly à celle d'Associé qu'avoit M. de Valois.

MM. Dacier & abbé Massieu, tous deux Pensionnaires, moururent, & eurent pour successeurs MM. Boivin l'ainé & abbé Gedoy, qui furent remplacés dans l'ordre des Associés par MM. de Foncemagne & Secousse.

M. Coypel, premier Peintre du Roi, chargé de tous les desseins de Médailles, Jettons, & autres sujets proposés par l'Académie, mourut, & fut remplacé par M. de Boullogne, qui lui succéda pareillement au titre de premier Peintre du Roi.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. II
EN M. DCCXXIII.

M. le cardinal du Bois , premier Ministre , fut nommé Académicien honoraire surnuméraire , & mourut quelques mois après.

M. le Marquis de Beringhen , aussi Académicien honoraire , mourut , & eut pour successeur M. l'ancien évêque de Frejus , aujourd'hui M. le cardinal de Fleury.

EN M. DCCXXIV.

M. Boivin l'ainé , Académicien Pensionnaire , mourut ; & M. l'abbé Anselme , aussi Pensionnaire , fut déclaré vétéran.

M. Boivin le cadet succéda à la place de Pensionnaire de M. son frere , & M. Morin à celle de M. l'abbé Anselme.

M. l'abbé Fourmont & M. de la Curne eurent les places d'Associés de MM. Boivin & Morin.

EN M. DCCXXV.

M. le Peletier de Souzy , Doyen du Conseil d'Etat , & M. Bignon , Prévôt des Marchands , Académiciens honoraires , l'un & l'autre moururent à la fin de l'année , & ne furent remplacés que dans la suivante.

M. Morin obligé par des raisons de famille , & plus encore par ses infirmités , à se retirer dans sa province , se démit aussi sur la fin de l'année , de sa place de Pensionnaire , qui ne fut de même remplie que l'année suivante.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

RECEIVED
JAN 10 1968

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

RECEIVED
JAN 10 1968

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

RECEIVED
JAN 10 1968

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

HISTOIRE
DES OUVRAGES
DE
L'ACADEMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET
BELLES LETTRES.

HISTOIRE
DES OUVRAGES

DE
L'ÉGLISE
DES ÉVÊQUES

PAR M. DE LAMOTTE

DES AUTELS consacrés au vrai Dieu depuis la création du Monde jusqu'à la naissance de Jesus-Christ.

LE P. BERTHAULD, de l'Oratoire, fit imprimer à Nantes en 1636 un traité sur les Autels; mais, comme il paroît qu'il avoit principalement en vûe les autels dédiés aux faux Dieux, il ne s'est pas fort étendu sur ceux qui furent consacrés au Créateur. M. l'abbé de Fontenu a saisi cette partie que l'auteur du traité avoit négligée, & elle lui a fourni cinq ou six Dissertations fort étendues, dans lesquelles il parle des autels du vrai Dieu depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jesus-Christ. Voici le précis des lectures qu'il a faites sur ce sujet jusqu'à la fin de 1725, & qui l'ont conduit au temps du Temple de Salomon; le reste de l'ouvrage, qui est déjà presque fini, se trouvera dans la suite de ces Mémoires.

Comme ce sujet embrasse tout le temps qui s'est écoulé depuis Adam jusqu'au Messie, M. l'abbé de Fontenu le partage en quatre époques. La première va depuis la création jusqu'à l'entrée des Israélites en Egypte; la seconde jusqu'à leur sortie du désert; la troisième, depuis leur entrée dans la terre promise jusqu'à Salomon; la quatrième enfin, depuis la construction du Temple jusqu'à la naissance du Sauveur.

Les autels ayant été de toute antiquité destinés à recevoir les sacrifices sanglans & non sanglans qu'on a offerts au Créateur, l'on ne peut douter que leur origine ne soit aussi ancienne que les sacrifices mêmes, c'est-à-dire, que le monde; car, sans rappeler ici le premier hommage qu'Adam rendit à celui qui venoit de le former à son image, ainsi que le disent la plupart des PP. de l'Eglise, l'Ecriture sainte nous apprend que Caïn & Abel, instruits sans doute par l'exemple de leur pere, firent chacun des offrandes au Seigneur; l'un, des fruits de la terre; & l'autre, des premiers nés de ses troupeaux. Or il y a bien de l'apparence que ces deux sacrifices furent offerts

sur quelque élévation, ou de pierres, ou de gazon, & c'est ce qu'on appelle Autel.

Dans les commencemens du monde il n'y avoit apparemment que des offrandes particulieres, que chacun présentoit au Seigneur; & ce ne fut que sous Enos, que l'on s'unit pour offrir des sacrifices en commun sur des Autels publics. La plupart des Interprètes croient que ce fut ce Patriarche, qui le premier donna quelque forme au culte divin, & c'est le sens qu'ils donnent à ces paroles de la Génèse, *Enos commença à invoquer le nom du Seigneur*, ou, comme on lit dans l'Hébreu, *alors on commença d'invoquer le nom de Dieu*; ce qui ne peut s'entendre que d'un culte public établi par ce Patriarche; puisqu'on a vû que Caïn & Abel avoient déjà sacrifié au Créateur. D'ailleurs, cette expression doit ici être prise dans le même sens qu'on lui donne en d'autres endroits de l'Ecriture, où elle signifie offrir des sacrifices au Seigneur. Dès-là, conclut M. l'abbé de Fontenu, on doit regarder Enos comme le premier qui consacra au Créateur des Autels publics. Ce culte fut continué long-temps par les descendans de ce Patriarche; mais dans la suite toute chair ayant corrompu sa voye, pour se servir de l'expression des Livres saints, il n'y eut que Noé & sa famille qui demeurassent fidèles au Seigneur; & on voit ce saint Patriarche, qui au sortir de l'Arche offre à Dieu des sacrifices de tous les animaux purs qui y avoient été renfermés. Les Autels que ses descendans firent élever en différentes contrées en l'honneur du vrai Dieu, furent apparemment profanés dans la suite, lorsque l'idolatrie eut inondé la face de la terre; cependant la foi & le vrai culte furent toujours conservés dans la famille de Sem, & par conséquent les Autels & les sacrifices. Enfin, l'idolatrie faisant chaque jour de nouveaux progrès, le Seigneur choisit Abraham pour être le pere des croyans, & ce saint Patriarche & ses descendans lui éleverent plusieurs Autels dans des lieux qui devinrent dans la suite les plus célèbres de la terre promise, & les monumens éternels de leur piété. L'Ecriture fait particulièrement mention de quatre Autels construits par Abraham: le premier

Gen. 21. v.
33. 26. v. 25.

le premier étoit dans la terre des Cananéens, dans la vallée de Sichem, ou, selon le texte Hébreux, dans le bocage de Moreh : le second, sur une montagne entre Haï & Bethel ; *ædificavit quoque ibi Abraham altare Domino, & invocavit nomen ejus :* *Gen. 12. v. 6. Ib. 12. v. 8.* le troisième, dans la vallée de Mambré, ou, selon l'Hébreu, dans le bois de chênes de Mamré près d'Hébron, lieu fameux par l'apparition des trois Anges qui vinrent annoncer à ce Patriarche la naissance d'un fils : le quatrième, sur le mont Moriah, un des côteaux de la montagne de Sion, où Abraham voulut immoler son fils au Seigneur. On pourroit en joindre un cinquième dans le bois de Bersabée, où ce Patriarche à son retour de Gerara, fit planter un bois pour y invoquer le nom du Seigneur, c'est-à-dire pour y sacrifier. Après la mort d'Abraham, Isaac fut le chef de la religion qu'il avoit apprise de son pere, & le Seigneur lui étant apparu une seconde fois dans le temps qu'il étoit à Bersabée, & lui ayant renouvelé les promesses qu'il avoit faites à Abraham, il y fit élever sur le champ un autel pour y sacrifier, & pour servir de monument propre à rappeler le souvenir de la faveur qu'il venoit de recevoir en cet endroit. Jacob signala aussi sa piété *Ib. 26. v. 25.* en élevant au Seigneur plusieurs autels : les plus fameux furent *Ib. 31. v. 13.* ceux de Bethel, du mont Galaad & de Sichem.

Le premier de ces trois autels fut dédié avec de grandes cérémonies, sur cette même pierre où pendant son sommeil il avoit vû le Seigneur dans toute sa majesté, & qu'il avoit purifiée à son reveil, en y versant du vin & de l'huile ; & ce *Ib. 31.* fut par l'ordre même de Dieu qu'à son retour de Mésopotamie, il se rendit à Sichem pour y élever cet autel.

C'est à l'occasion de ce monument, & des dispositions que Jacob exigea de ceux qui y travaillèrent, que M. l'abbé de Fontenu remarque, 1°. Qu'il y a bien de l'apparence que l'usage des consécérations, si connu chez les Païens, tire de-là son origine ; du moins, dit-il, on ne connoît aucun autel plus ancien qui ait été consacré par des libations & des onctions : 2°. Que ce monument est le premier exemple des autels votifs, dont il y eut dans la suite un si grand nombre chez les Grecs

& chez les Romains, & qui souvent furent par les Inscriptions, ou par d'autres marques, les titres originaux des plus grands événemens de leur histoire : 3°. Que l'onction de la pierre de Bethel, donna, sans doute, lieu aux Païens d'oindre les pierres & les statues de leurs Dieux : enfin, que la pierre de Bethel fut la source de la consécration de ces pierres qu'on nommoit Béthyles, sous le type desquelles plusieurs Divinités païennes, & sur-tout la mere des Dieux, furent adorées.

A l'occasion de l'autel que le même Jacob fit élever avec Laban sur le mont de Galaad, & où ils jurèrent ensemble une alliance éternelle, M. l'abbé Fontenu observe, 1°. que dès les premiers temps les alliances & les sermens solennels se faisoient à la face des autels : 2°. Que l'usage de joindre le festin aux sacrifices tiroit de-là son origine ; Jacob ayant regalé Laban & toute sa famille, après avoir présenté son offrande au Seigneur : souvent même, ajoute-t-il, l'autel servoit de table, & tel étoit à Rome l'usage de l'autel d'Hercule appelé *ara maxima* : 3°. Que ce monument ramene à la premiere antiquité, l'usage observé dans la suite, de placer aux extrémités des terres & sur les frontieres des Etats ces autels, & ces bornes qui dès-là devenoient sacrées & inviolables.

A l'occasion de l'autel de Sichem, que Jacob nomma *le Dieu très-fort d'Israël*, il observe que la coutume de donner des noms aux autels est très-ancienne, & qu'elle fut dans la suite pratiquée par les Païens : aussi voit-on à Rome l'autel de Jupiter *Pistor*, ou le boulanger ; à Athènes celui d'Hercule *Cynosarges*, ou le chien blanc ; dans la Troade celui d'Apollon *Sminthien*, ou des rats, &c.

Enfin, M. l'abbé de Fontenu remarque, qu'outre ces autels, dont l'Ecriture fait une mention expresse, il y en avoit plusieurs autres que les Patriarches & ceux qui reconnurent le Seigneur, comme Melchisedech, le roi de Gerara, & quelques autres, ne manquerent pas de lui dédier, pour lui rendre un culte religieux.

De cette premiere époque, M. l'abbé de Fontenu passe au temps que les Israélites demeurèrent en Egypte ; & comme

L'Ecriture sainte garde un profond silence sur les actes de religion qu'ils exercèrent dans ce pays jusqu'à leur sortie, on ne sçauroit guères proposer que des conjectures. Il est vrai cependant, que comme il ne paroît pas que les rois d'Egypte, même pendant le temps de la persécution qu'ils firent aux Hébreux, les aient jamais obligés à abandonner la religion de leurs peres, pour suivre celle du pays où ils étoient, il y a grande apparence qu'ils éleverent nombre d'autels au vrai Dieu dans la terre de Gessen, où ils étoient relegués, dans un temps sur-tout où ils avoient si grand besoin du secours du Seigneur, pour les délivrer de la servitude où ils gémissaient depuis tant d'années. D'ailleurs, les Prophètes qui reprochent aux Israélites le penchant qu'ils avoient pris à l'idolâtrie pendant leur séjour en Egypte, ne leur reprochent pas de n'y avoir jamais reconnu le Seigneur. Il seroit même plus naturel de penser, que dans le temps qu'ils imiterent en quelque sorte les abominations de l'Egypte, ils se servirent pour adorer les Dieux de ce peuple, des mêmes autels qu'ils avoient élevés au Créateur pendant qu'ils lui étoient demeurés fidèles.

Il se présente ici une objection considérable. S'il avoit été permis aux Hébreux de sacrifier selon les rites de leur religion pendant leur séjour à Gessen, pourquoi demandent-ils à Pharaon la permission d'aller dans le desert immoler les victimes qui leur étoient prescrites ? en ajoûtant que s'ils les immoloient en présence des Egyptiens, ils seroient lapidés, parce qu'ils étoient obligés de sacrifier des victimes que les Egyptiens adoroient : *Quod si mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii, lapidibus nos obruent.* Mais on peut répondre, Ex. c. 8. v. 26.

1°. Que les sacrifices sanglans leur étant interdits, les oblations & les libations ne l'étoient pas : 2°. Cette demande n'étoit qu'un prétexte pour sortir de l'Egypte, sans laisser entrevoir au Roi qu'on avoit dessein de n'y plus revenir : 3°. Que le sacrifice pour lequel Moyse demandoit la permission d'aller dans le desert, étant très-solemnel, les Egyptiens n'auroient pas manqué de croire qu'il se faisoit en dérision de leurs Dieux, puisqu'on y devoit immoler des animaux

qu'ils regardoient comme le symbole de leurs Divinités. Enfin, il est si évident que les Hébreux exercerent des actes publics de leurs religion en Egypte, que Moyse leur reproche en une infinité d'endroits, d'avoir souvent offert leurs victimes au démon plutôt qu'à Dieu.

On peut ajouter, que les Israélites ayant été divisés en plusieurs Tribus pendant leur séjour en Egypte, ils devoient avoir différentes sortes d'autels : des autels publics pour les sacrifices solennels de chaque Tribu, des autels particuliers pour chaque famille, & peut-être un autel uniquement destiné pour les besoins de toute la nation. Si on demande maintenant par qui étoient élevés ces autels, & qui avoit droit d'y sacrifier, on répond que pour les autels publics, c'étoient les princes des Tribus qui avoient droit de les faire construire ; & d'y offrir les victimes, & que pour les autels particuliers, c'étoient les chefs de famille suivant l'ancien usage.

Ex. 17. v.
15.

Pour passer à quelque chose de plus certain, M. l'abbé de Fontenu parle des autels que les Hébreux éleverent au vrai Dieu dans le desert : le premier est celui que Moyse fit dresser sur le mont Horeb, en action de grace de la défaite des Amalécites ; cet autel fut nommé, *le Seigneur est mon élévation, Dominus elevatio mea*, ou *Dieu est mon refuge*, ou *mon étendart*, suivant le Grec ou l'Hébreu : dénominations historiques, qui rappellent le souvenir de la victoire, à l'occasion de laquelle il avoit été élevé. On remarque en passant, que c'est peut-être de cet autel que les Païens prirent la coutume, non-seulement d'en élever après leurs victoires, comme les Historiens le disent de Bacchus, d'Hercule, de Cyrus, d'Alexandre, & de plusieurs autres, mais encore de leur donner des noms qui en rappelloient la mémoire ; de-là ces mots, *ara Jovi victori, Veneri victrici, Herculi victori*, &c.

Le second autel élevé dans le desert, fut celui que le même Moyse fit construire au pied du mont Sinaï, & sur lequel on offrit des victimes pour remercier le Seigneur de l'alliance qu'il venoit de contracter avec son peuple ; à quoi on peut ajouter, que les douze monumens qui accompagnerent ces

autel, en étoient d'autres moins considérables, sur lesquels les jeunes gens choisis dans Israël offrirent des victimes pacifiques pour les douze Tribus, & c'est le sentiment des plus habiles Interprètes. On remarque que cet autel, & ceux qui l'accompagnoient, n'étoient que de gazon, puisque le Seigneur, pour éloigner son peuple des superstitions de l'Égypte, où les autels étoient magnifiques & construits des marbres les plus rares, avoit ordonné que ceux qu'on lui élèveroit dans le desert, ne seroient que de terre ou de gazon. Au reste, il est bon de dire encore ici, que l'usage de ces sortes d'autels fut très-commun parmi les Païens, comme on pourroit le prouver par plusieurs autorités, principalement dans le culte de Silene, de Pan, & des autres Divinités champêtres; & c'est ce qui avoit fait nommer ces autels *aras silvestres, rusticas, rudes, barbaras*. Lorsque dans leur construction il n'entroit que du gazon, on les appelloit *gramineas, cespititias*; & ils étoient consacrés spécialement au Dieu Mars. Tertullien même assure que les Romains n'en eurent point d'autres dans leur origine; & lorsque dans la suite ils en éleverent de plus magnifiques, ils rappellerent toujours l'ancien usage, en y mettant une motte de terre ou de gazon; c'est ce que veut dire Servius, *Romani moris fuit cespitem aræ imponere*.

Sur l'Enéide.
liv. 2.

Après avoir traité de ces autels élevés dans le desert, M. l'abbé de Fontenu parle des réglemens que Dieu donna à Moïse, & qu'il devoit observer dans la construction de l'autel des holocaustes, nommé l'autel d'airain, & qui étoit destiné pour les sacrifices sanglans; de celui des parfums, appelé l'autel d'or, & de celui des pains de proposition, que l'on met ici au rang des autels après le prophète Malachie. Dieu prescrivit lui-même les ornemens qui devoient accompagner ces autels, aussi-bien que la matiere dont ils devoient être construits. Ils étoient presque toujours de la même matiere, & les ornemens en étoient fort simples, puisque quatre cornes, symbole de la force & de la sainteté, placées aux angles supérieurs de l'autel des holocaustes & de celui des parfums, en faisoient toute la décoration.

Ch. 2. v. 7.

Comme les antiquités sacrées ont toujours servi de modèle aux Païens , on remarque ici que c'est de-là qu'ils avoient pris l'usage de mettre des cornes à leurs autels , tels , par exemple , qu'étoit celui sur lequel Agavé sacrifia par l'ordre de Cadmus , puisqu'au rapport de Nonnus il étoit orné *de belles cornes* , & celui de Délos , qui passa pour une merveille du monde , quoiqu'il ne fût construit que de cornes d'animaux :

Ovid.

Innumeris structam de cornibus aram.

Cependant il ne faut pas croire sur cette imitation , que les cornes de l'autel des holocaustes fussent de véritables cornes d'animaux , c'étoient , selon les meilleurs Interprètes , de petites éminences qui débordoient aux quatre côtés , ou de petites pyramides posées sur les angles de la table supérieure de l'autel.

L'autel des parfums & la table des pains de proposition , étoient dans le tabernacle , celui des holocaustes étoit placé en dehors , à cause du sang & de la fumée. Cet usage de mettre en plein air , *sub dio* , les autels destinés aux sacrifices sanglans , dura long-temps parmi les Païens , comme on peut le voir dans un grand nombre d'auteurs. Hérodote , parlant du temple de Bélus , dit qu'il y avoit dans la cour deux autels d'or , sur l'un desquels on immoloit des bêtes de lait , & sur l'autre des animaux d'un âge parfait. Diodore de Sicile fait aussi mention de l'autel magnifiqué d'Osimander , qui étoit dans le péristyle de son temple , & Virgile de celui qui étoit dans la citadelle de Troïe en plein air :

Æneid. lib.
2. v. 512.

Ædibus in mediis , nudoque sub ætheris axe
Ingens ara fuit.

Enfin on voit sur plusieurs médailles des autels , placés au dehors des temples qui y sont représentés.



SUR LES IMPRECATIONS

des peres contre leurs enfans.

R IEN n'est plus naturel à la foiblesse opprimée, que d'implorer l'assistance d'un pouvoir supérieur à ceux qui l'oppriment : ainsi les hommes dans tous les temps, ont adressé leurs vœux aux Dieux protecteurs de l'innocence ; & comme après l'amour du repos & du bonheur, l'idée de tirer vengeance des maux qu'on a soufferts par la malice des autres, est une idée pleine de douceur & de consolation, les malheureux n'ont guères moins appelé la vengeance céleste dans leurs calamités, que la protection des Dieux pour la conservation de la tranquillité dont ils jouissoient avant que de tomber dans le malheur. Ils ont remis à la justice divine le soin de punir des offenses, dont autrement, ou ils n'auroient point eu de satisfaction, ou la satisfaction qu'ils auroient pu avoir, leur auroit trop coûté, & souvent même auroit passé l'étendue de leur force. Pline dit que les vœux commencent où l'espoir finit. Les hommes, qui sans former un corps d'Etat, vivent dispersés dans les forêts, & que nous appellons barbares, n'ont presque encore aujourd'hui pour principe de morale que la règle du talion. Telle est la loi de la nature, & la plus ancienne de toutes les loix ; mais depuis l'établissement des sociétés, depuis que parmi les hommes la prudence & la douceur des uns a rectifié l'égarement, & temperé la férocité des autres, les offenses faites aux particuliers sont devenues des crimes contre l'Etat, dont la conservation a paru chère aux Dieux ; ainsi l'amour de la vengeance s'est fortifié, s'est autorisé dans les hommes, qui ne trouvant pas toujours une ressource assez prompte dans le Magistrat, en ont appelé à un tribunal supérieur.

Lib. 8. c.
21. 23.

De-là sont venues les imprécations, c'est-à-dire ces prières qu'on adresse à un Etre supérieur, pour l'engager à se porter

du moins vengeur de nos déplaisirs, puisque sa protection ne nous en ayant pas garentis, nous nous trouvons dans l'impuissance de nous en venger nous-mêmes.

M. l'abbé Fraguier, qui a traité ce sujet dans une Dissertation expresse, s'y est borné à ces imprécations célèbres dont l'effet a rempli également de terreur & de compassion les théâtres de la Grèce, & souvent les nôtres. Pour éviter comme lui le mélange du sacré avec le profane, on ne touchera point à celles qui sont rapportées dans les livres de Moïse, elles sont d'un ordre tout différent.

Il est vrai que c'est par le canal des Poètes, que la connoissance de ces imprécations est parvenue jusqu'à nous; mais il n'est pas moins vrai aussi, que les Poètes sont les historiens des temps les plus éloignés, & les témoins d'une tradition très-ancienne, dont le souvenir, quand ils écrivoient, n'étoit pas encore effacé de la mémoire des hommes, & certainement c'est le plus noble usage qu'on en puisse faire; & c'étoit ainsi que Platon les regardoit, lorsque pour donner plus d'autorité à ses loix, il a eu recours à des faits dont Homère, & les autres Poètes étoient les seuls garants. Assez riches de leur propre fonds, ils n'étoient pas réduits à défigurer l'histoire pour se ménager des situations, & semblables aux grands Peintres, s'ils sçavoient élever leurs sujets, & les embellir, ce n'étoit jamais aux dépens de la vérité.

Or, de toutes les imprécations dont les écrits des Poètes sont remplis, les plus remarquables, comme les plus terribles, ont été celles que des peres irrités ont faites contre leurs enfans, & c'est uniquement à celles-là qu'on s'attache ici.

Il faut d'abord observer, que soit qu'elles eussent leur fondement légitime dans quelque grand outrage fait à un pere par ses enfans, comme celles d'Oedipe contre Étéocle & Polynice, soit qu'elles ne fussent que l'effet d'un esprit troublé par des soupçons injustes, comme celles de Thésée contre Hippolyte; l'effet n'en étoit pas moins funeste à ceux qui en étoient frappés. Pour en découvrir la cause, il faut remonter aux temps du monde qui ont précédé l'établissement des
Etats.

Erats. Alors un pere de famille, maître absolu de la destinée de ses enfans, ne voyoit rien au-dessus de lui que les Dieux, il en étoit en quelque sorte l'image vivante; & comme les peres par leur sagesse s'attiroient de leurs enfans l'admiration, & le respect qui en est inséparable, de même par leur tendresse & par leurs soins ils en avoient le cœur & l'attachement. Les enfans ne voyoient donc après les Dieux, rien qui fût ni si bon, ni si grand que les auteurs de leur naissance; aussi de toute ancienneté le respect dû aux peres par leurs enfans, marche de pair avec le culte des Dieux. Chiron, dit Pindare, donna ces deux préceptes à Achille : Reverez sur tous les Dieux, Jupiter qui manie la foudre; mais à ceux dont vous tenez l'être, rendez-leur pendant tout le cours de leur vie un respect qui ne cede en rien à celui que vous rendez aux Dieux. Platon avertit les hommes qu'ils n'ont point dans leurs sanctuaires domestiques, de Divinités plus respectables qu'un pere ou une mere accablés sous le poids des années. Voilà donc le devoir des enfans envers leurs peres porté aussi loin qu'il peut s'étendre, & devenu un point formel de religion. Il arrivoit de-là, que ceux qui avoient blessé ce devoir, ne redoutoient pas moins la colere & les imprécations de leurs peres, que la colere & la vengeance des Dieux mêmes. Les peres, dit Platon, qui sont une source de bonheur pour des enfans qui leur rendent ce qui leur est dû d'honneur & de respect, ces mêmes peres, par la volonté des Dieux, deviennent funestes à leurs enfans, lorsqu'ils en sont, il pouvoit ajouter, ou qu'ils s'en croient méprisés : témoin, poursuit-il, Oedipe, Amyntor & Thésée; & dans un autre lieu, il enseigne que la Déesse Némésis, ministre de la vengeance divine, a une inspection spéciale sur les offenses faites aux peres par leurs enfans.

Le trouble d'une conscience agitée par l'horreur de ses crimes, & par les remords qui la suivent, a donné naissance à cette Déesse, & plus encore aux Furies. En effet, s'il est vraisemblable que la crainte, comme le dit Euripide, ait produit la plupart des Dieux que reveroit la Grèce, il est

certain qu'elle a produit les Furies ; car il ne faut pas croire , dit Cicéron , ce que l'on voit souvent dans les Tragédies , que ce soient les Furies , qui avec leurs torches ardentes , portent la terreur & le désordre dans l'ame des scélérats : chacun d'eux trouve dans sa perversité propre , la source de son agitation & de ses frayeurs. Le crime est le persécuteur du criminel , déconcerte ses pensées , & le réduit à la fureur. Ce sont là les Furies intérieures & domestiques attachées sans relâche à venger & le jour & la nuit , les peres outragés par l'impiété de leurs enfans.

Le peuple , qui n'est jamais Philosophe , a cru , sur la foi des Poètes , ses premiers Théologiens , qu'il y avoit en effet trois Déeses impitoyables , occupées à exercer l'ire des Dieux sur les criminels ; & leur donnant pour séjour ordinaire l'horreur des enfers , on les a distinguées par des attributs , & par des emplois particuliers.

*Ceruleæ , incinctæ igni ,
Incedunt , cum ardentibus tædis.*

Eschyle les fait filles de la nuit ; Hésiode les fait naître du sang que répandit sur la terre Celus pere de Saturne , lorsque Saturne l'eût mutilé. Nées du sang d'un pere outragé par son fils , elles sont les ministres infatigables des vengeances paternelles , *parentum pœnas à consceleratissimis repetunt* ; c'est ainsi qu'on a transformé en Déeses vengeresses les remords de la conscience , la premiere & la plus inévitable punition du crime. Ces prétendues Déeses avoient leurs temples , leurs bois sacrés , & des libations qui leur étoient propres , dans lesquelles , comme on le voit dans les tragiques Grecs , on n'employoit que l'eau & le miel sans aucun mélange de vin. On ne parloit qu'avec une horreur religieuse de ces terribles Déeses , on évitoit de prononcer leur nom , & l'on substituoit celui d'Euménides , qui est un nom plein de douceur , à leur nom véritable , qui n'offroit rien que d'affreux. C'étoit un acte d'irreligion , que d'entrer dans le verger qui leur étoit consacré. Enfin , comme on tremble toujours à l'aspect de la main qui va

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 27
nous frapper , n'y avoit-il rien qui portât avec foi plus de tristesse & d'épouvante que le souvenir des Furies , dont Héraclite disoit qu'elles arrêteroient le Soleil même , s'il vouloit se détourner de sa route.

C'étoit le plus ordinairement aux Furies , que les peres , dans l'excès de leur colere, adressoient des imprécations contre leur propre sang ; & s'ils appelloient quelques autres Divinités , les Furies étoient toujours censées prêtes à se joindre à elles pour exécuter leur mauvaise volonté.

Althée , dit Homère , frappoit la terre avec ses mains , lorsqu'elle proféroit des imprécations contre son fils Méléagre ; & les genoux en terre , elle demandoit au Dieu des enfers , & à Proserpine , la mort de ce fils infortuné ; & la Furie qui erre dans les ténèbres , entendit du fond des enfers ces funestes prières. D'où il résulte que le trouble qui saisissoit les coupables à la vue de leurs forfaits , s'emparoit tellement de la timidité si naturelle aux méchans , que se croyant déjà perdus , ils couroient d'eux-mêmes à leur perte , ou tournoient contre eux les mesures qu'ils prenoient pour l'éviter. Ainsi devenus artisans de leur infortune , ils la trouvoient plus inévitable encore par la haine des hommes : pros crits de leur famille , ils en étoient l'exécration ; & il faut imaginer dans leur ame une démence portée à l'excès, puisqu'ils se voyoient environnés de Furies , & poursuivis par des Divinités qui n'existoient que pour eux.

*Armatam facibus matrem & serpentibus atris
Dum fugit , ultricesque sedent in limine Divæ.*

dit Virgile , en parlant d'Oreste ; & Suétone en parlant de Néron : *Sæpe confessus exagitari se maternâ specie , verberibus Furiarum , ac tædis ardentibus.*

Il seroit malaisé de concevoir autrement l'effet des imprécations , que les peres lançoient quelquefois contre leurs enfans. La cause en étoit plus forte à proportion que le crime des enfans , & par conséquent leur trouble étoit plus grand ; mais lorsqu'ils étoient innocens , il faut la chercher uniquement

dans la persuasion où l'on étoit que la malédiction d'un pere , seigneur souverain de sa famille , n'étoit point sans effet , & que les Dieux ne rebutoient jamais ses prieres. Joignons à cela le soin que la politique prenoit de fortifier dans l'esprit des hommes , une opinion d'où dépend le repos & l'ordre public : de sorte que l'injustice d'un pere qui devoit avoir un effet injuste & terrible , n'agitoit guères moins un fils malheureux , que le crime agitoit un scélérat. Joignons-y les coups éclatans du hazard , qui n'a pas une part médiocre dans les événemens de la vie : outre qu'il n'est pas difficile de croire , que l'Auteur de la Nature a voulu quelquefois punir dès ce monde , & dans ceux mêmes qui ne le connoissoient pas , le violement d'une loi sainte , qui n'est qu'une confirmation de la loi naturelle.

Après ces réflexions , M. l'abbé Fraguier parle des imprécations prononcées avec justice , & passe ensuite à celles qu'un soupçon injuste ou une erreur a produites , & dont cependant l'effet a été égal.

Oedipe maudit ses deux fils Eteocle & Polynice , ils périrent l'un & l'autre de la maniere énoncée dans la formule de la malédiction paternelle. C'est le principal point de vue & de la Tragédie d'Euripide , intitulée *les Phéniciennes* , & de toute celle d'Eschyle , qui a pour titre *les sept devant Thèbes*. „ Les enfans d'Oedipe , comme s'ils pouvoient échapper à „ la vengeance divine , n'ont pas rendu à leur pere l'honneur „ qu'ils lui devoient , ils l'ont irrité dans son malheur. Oedipe „ accablé d'affliction , fait contre eux des imprécations qui „ les vont livrer tous deux à la mort. „ Ce fut pour en détourner l'effet , qu'ils avoient divisé entre eux par années l'empire de Thèbes , & ce fut précisément ce qui en hâta l'accomplissement , comme Jocaste le raconte dès le commencement de la pièce : „ Il leur souhaite , dit-elle , qu'ils partagent ce „ Royaume à la pointe de l'épée : eux , dans la crainte que „ ces malédictions n'ayent lieu , sont convenus de diviser entre eux l'autorité suprême. Polynice dit lui-même , qu'il ne „ s'est retiré de Thèbes , que pour échapper aux malédictions „ de son pere. „ Eteocle plus fier & moins religieux que

Polynice : Si mon pere , dit-il , est écouté , il nous tue mon frere & moi par ses imprécations. Etéocle ajoûte , *s'il est écouté* , ce que Polynice n'eût pas fait , lui , qui dans Sophocle , dès que son pere a maudit son entreprise contre Thèbes , ne croit plus marcher qu'à une mort assurée. “ Ne „ me retenez plus , dit-il à sa sœur Antigone , il me faut ache- „ ver mon voyage , voyage malheureux par les imprécations „ de mon pere , & par les Furies qui le servent pour notre perte. „ Oedipe avoit terminé ses imprécations par invoquer les enfers , les Furies , la Discorde & le Dieu de la guerre. Pere malheureux , & fils plus malheureux encore ; il avoit vû retomber sur lui-même les imprécations qu'il avoit faites contre le meurtrier de Laïus , dont il étoit fils , & qu'il avoit tué sans le connoître.

Amyntor pere de Phénix , fit contre lui des imprécations ; il s'emporta à un tel excès , dit Phénix lui-même dans Homère , “ qu'il fit contre moi les plus horribles imprécations , & in- „ voquant les terribles Furies , il les conjura que je ne pusse „ jamais faire asseoir sur ses genoux un fils sorti de moi. Ces „ formidables Déeses , avec le Dieu des enfers ont exaucé „ ses imprécations. „ Le crime de Phénix étoit d'avoir abusé d'une concubine de son pere Amyntor , ce qu'il n'avoit fait que par complaisance pour sa mere.

Le fait d'Oreste est bien digne de remarque. S'il avoit tué sa mere , la femme du monde la plus criminelle , ç'avoit été , selon Eschyle , pour échapper aux Furies vengeresses de son pere Agamemnon , qu'elle avoit inhumainement massacré , & qui n'eussent laissé à Oreste nul repos , s'il n'en eût pas tiré vengeance. Ç'avoit été , suivant le même Poëte , par l'ordre exprès d'Apollon ; & cependant à peine le coup est-il fait , que les Furies dont sa mere l'a menacé s'emparent de lui : tant la nature qui produit les remords , a de force sur nous.

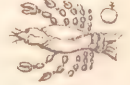
On peut en dire autant du malheur d'Alcméon , qui pour avoir vengé sur Eriphyle sa mere , la mort de son pere Amphiaräus , est aussi-tôt livré aux Furies : Ovide en parle ainsi :

*Facto pius & sceleratus eodem,
Attonitusque malis, exul mentisque domusque,
Vultibus Eumenidum matrisque agitabitur umbris.*

Venons à Thésée, dont les imprécations toute injustes qu'elles étoient, donnerent la mort à Hippolyte son fils, & à lui une douleur éternelle. “ Ignorez-vous, dit Minerve à Thésée „ dans Euripide, ignorez-vous que Neptune votre pere vous „ avoit précisément promis pour trois fois toute sa puissance ? „ Une de ces trois, & la dernière, la voilà employée contre „ votre sang, méchant que vous êtes ! vous qui pouviez utile- „ ment invoquer Neptune contre quelque ennemi ! Votre pere „ vous l'avoit promis, son amitié l'y avoit engagé, il a rempli sa „ promesse ; en quoi vous avez péché contre lui & contre moi. „ Deviez-vous, sans attendre des preuves, sans écouter la voix „ des Devins, sans examiner, sans une longue discussion, „ lancer précipitamment vos imprécations contre un fils, & „ le tuer par-là vous-même, comme vous avez fait ? „

C'est la crainte de ces imprécations justes ou injustes, qui dans Homère, empêche Télémaque de donner à sa mere Pénélope le moindre sujet de mécontentement. Dieu m'enverra, dit-il, de nouveaux malheurs, lorsque ma mere aura invoqué les terribles Furies : or de quoi s'agissoit-il ? Télémaque, persuadé que son pere n'étoit plus, délibéroit s'il rendroit Pénélope avec tout ce qu'elle avoit de bien à son pere Icarius, & cela pour arrêter la dissipation & l'étrange dégât que faisoient dans son palais ceux qui prétendoient au second mariage de sa mere. Il étoit autorisé par les loix ; mais malgré cela, il redoutoit les Dieux vengeurs des moindres déplaisirs qu'une mere peut recevoir de ses enfans.

Le fondement des imprécations étant le même que celui du respect il n'est pas étonnant que dans les familles, les Furies fussent toujours prêtes à exécuter les volontés de l'aîné, qui dans les temps anciens (ainsi que cela s'est conservé dans les maisons illustres) après la mort du pere, étoit regardé comme un second pere, chef & magistrat de la petite société que

NOMS <i>Des XII. fils de Jacob rangez dans l'Ordre où ils se trouvent Genese Chap. 49</i>	SIGNES <i>Enigmatiques ou Hieroglyphiques auxquels Jacob a comparé ses XII. fils.</i>	NOMS <i>Symboliques des XII. Signes du Zodiaque.</i>	FIGURES <i>Sous les quelles ces Signes sont représentez Sur les Globes.</i>
I. RUBEN	<i>Vers 4. Tutes précipite' comme de l'Eau.</i>	AQUARIUS	
II. SIMEON ET LEVI	<i>Id. 5. Simeon, et Levi Sont freres.</i>	GEMINI	
III. JUDA	<i>Id. 9. Juda est un fan de Lion.</i>	LEO	
IV. ZABULON	<i>Id. 13. Zabulon Se logera au port des Mers, et Sera au port des Rivieres.</i>	PISCES	
V. ISSACAR	<i>Id. 14. est un âne ossu couche' entre les barrieres des Etables; il a baissé ses épaules pour porter.</i>	TAURUS	
VI. DAN	<i>Id. 16. Sera un Serpent Sur le chemin.</i>	SCORPIO	
VII. GAD	<i>Id. 19. des troupes viendront le ravager, mais il ravagera à la fin.</i>	CAPRICORNUS	
VIII. ASER	<i>Id. 20. le pain excellent viendra d'Aser.</i>	LIBRA	
IX. NEPHTALI	<i>Id. 21. est une biche Zachee.</i>	ARIES	
X. JOSEPH	<i>Id. 23. on a tire' contre luy, et les maîtres tireurs de l'arc ont esté ses ennemis; mais son arc est demeuré dans sa force.</i>	SAGITTARIUS	
XI. BENJAMIN	<i>Id. 27. le matin il dévorera la proye, et Sur le Soir il partagera le butin.</i>	CANCER	
XII. DINA	<i>Fille Vnique de Jacob. Genese 30. 21. 34. 1. & t. a</i>	VIRGO	

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 31
forme une famille particuliere. Iris , dans Homère, parlant à Neptune de la part de Jupiter , à qui Neptune faisoit difficulté d'obéir, Vous sçavez , lui dit-elle , que les Furies sont toujours au service des aînés.

Finissons par ce trait d'Eschyle, dans la Tragédie duquel les Furies parlent à Oreste. “ Tu verras que quiconque com-
,, met une offense impie, ou contre Dieu, ou contre un étran-
,, ger, ou contre des parens qui doivent lui être chers, porte
,, une peine égale à la grandeur de son crime. Pluton qui ha-
,, bite sous la terre est le grand vengeur des mortels; il voit tout
,, & n'oublie rien. „ Or les ministres de sa colere étoient les
Furies mêmes, dont le pouvoir imploré dans les malédictions
des peres contre leurs enfans, avoit un effet si terrible, soit
qu'il fût fondé sur la justice, ou sur la prévention & l'erreur.

S U R L' O R I G I N E

des noms des Signes du Zodiaque.

LA Dissertation qui donne lieu à cet article , n'appartient pas à l'Académie , & si elle trouve place dans son histoire , c'est parce qu'elle vient d'un étranger célèbre, dit-on, d'ailleurs , & qui l'adressa exprès à M. l'abbé Bignon , pour sçavoir ce que la Compagnie en pensoit; on le verra par la simple exposition du système.

En 1725

L'auteur anonyme peu satisfait de ce que les anciens & les modernes ont dit sur les noms des Signes du Zodiaque , les prend tous dans la famille d'Abraham. Ce Patriarche demeurait dans la Chaldée : les Chaldéens étoient Astronomes , il devoit l'être aussi. Jacob eut autant de fils qu'il y a de signes dans le Zodiaque , leurs noms , suivant la prophétie de ce Patriarche mourant, ont du rapport avec ceux des constellations : en faut-il davantage , pour nous convaincre que ce sont eux qui les leur donnerent , & pour enlever aux Egyptiens , & aux Grecs sur-tout , un honneur qu'ils s'attribuent sans fondement?

La table suivante présente d'un coup d'œil les rapports que l'auteur trouve dans la Prophétie de Jacob, entre les noms des signes du Zodiaque, & ceux des enfans de ce Patriarche.

Il est très-inutile de s'arrêter aux rapports qui se trouvent entre le Verseau & Ruben, entre les Jumeaux & Simeon & Levi, entre le Lion & Juda, entre les Poissons & Zabulon, entre le Taureau & Issachar, ils sont sensibles, de même que ceux qui se rencontrent entre le Scorpion & Dan, entre le Sagittaire & Joseph, entre le signe de la Vierge & Dina fille de Jacob; il n'en est pas de même des autres.

Dans les systèmes il y a presque toujours des rapports qui se présentent naturellement, d'autres qu'on y fait venir comme on peut, l'auteur n'y a point du tout été embarrassé. Le mot Hébreu *Guédi*, signifiant le mâle d'une Chèvre, on peut croire, dit-il, que le nom de *Gad* fut donné au signe du Capricorne. De *Aser*, ou fait *Libra* la Balance, parce que suivant l'Ecriture, ce Patriarche étant destiné à *fournir du pain & des délices royales à ses freres*, on peut le considérer comme un marchand qui vend son pain au poids & à la livre; or il faut des balances pour cela. Le nom de *Nephtali* signifie une Biche, mais il peut aussi signifier un Mouton, & voilà le signe du Belier. D'ailleurs les animaux du Zodiaque ne ressemblent pas tellement à ceux dont ils portent le nom, qu'on ne puisse bien quelquefois s'y méprendre. Enfin de Benjamin on a fait le Cancer, parce que ce Patriarche marchait à reculons comme l'Ecrevisse. La prophétie de Jacob dit de lui, *qu'il dévorera la proie le matin, & que le soir il partagera le butin*: n'est-ce pas là renverser l'ordre des choses, & marcher à reculons? Puisqu'il est naturel de partager le butin avant que de le manger. Hé comment en effet pouvoir le partager, dès qu'une fois on l'a dévoré?

Qu'on ne s'imagine pas que ce soit un grand malheur pour le nouveau système, qu'y ayant douze signes dans le Zodiaque, comme douze fils dans la maison de Jacob, & Simeon & Levi n'en fournissant qu'un, qui est celui des Jumeaux, le signe de

de la Vierge, l'un des plus considérables sans doute, semble rester vuide. Dina fille unique de Jacob, se présente heureusement pour le remplir; & si elle eut quelques aventures peu conformes à sa destination, l'Auteur juge l'inconvénient trop commun, ou de trop peu de conséquence, pour se fatiguer à chercher ailleurs le symbole du Signe vacant. Gen. 34.

Pour achever de convaincre les incrédules, l'Auteur demande qu'on jette les yeux sur les attitudes données aux figures des Signes du Zodiaque. Ruben est représenté sur nos Globes, comme un jeune homme qui tient à la main un Vaisseau d'où il tombe de l'eau, pendant qu'il a les jambes dans le mouvement d'un homme qui s'élève & qui monte. Voilà précisément ce que Jacob avoit dit de luy. *Tu t'es précipité comme de l'eau, car tu es monté sur la couche de ton pere.* Juda y est peint sous la figure d'un Lion couché, qui leve la tête; c'est ce que le Patriarche son pere luy avoit, *Juda est un fan de Lion, il est courbé,* c'est-à-dire baissé, en pliant les jambes de devant. La Vierge est représentée comme une fille en posture de marcher avec des ailes. C'est le vrai portrait de Dina, qui au lieu de garder la maison, soin ordinaire des personnes de son sexe, sortit pour aller voir les filles du pays, & trouver peut-estre plus qu'elle ne cherchoit. Zabulon, suivant la même Prophétie, devant estre logé *aux Ports des Mers & aux Ports des Rivières*, qui sont des lieux destinez à la Pesche, pouvoit-il estre mieux représenté que par des Poissons? Gen. 49, v. 4.

Quoyque ces douze Patriarches fussent freres, cette qualité n'est donnée qu'à Simeon & Levi; certainement c'estoit pour marquer leur union, merveilleusement exprimée dans le Signe des Jumeaux, qui représente deux jeunes hommes liez ensemble. Le Sagittaire ne scauroit estre que Joseph, dont il est dit dans la Prophétie, *son arc est demeuré dans sa force;* & les Grecs se moquent de nous, lorsqu'ils débitent que c'est le Centaure Chiron qui forme ce Signe du Zodiaque. Issachar, dit l'Ecriture, *est couché entre les barres de* Gen. 49.
v. 23.

l'Etable : qui peut ne pas reconnoître le signe du Taureau, où l'on voit cet animal couché, & non debout ?

Gen. 37.
v. 9 & 10.

L'Auteur donne un nouveau poids à ces découvertes en rappelant le songe de Joseph : *J'ai songé encore un songe, dit-il, & voici le Soleil, la Lune & onze Etoiles se présentoient devant moi. Faudra-t-il, répondit sur le champ son pere Jacob, que nous venions, moi, ta mere & tes freres nous prosterner en terre devant toi ?* On voit que Jacob n'hésita pas un moment à reconnoître qui estoient ceux qui estoient marquez par le Soleil, par la Lune, & par les onze Etoiles. Tout le monde sçait l'allusion de cette prophétie; les Interprètes ne varient point, & aucun d'eux n'avoit sçu, comme l'Auteur, que Jacob avoit dans sa teste le plan de l'apothéose de ses enfants, & que c'est ce qui lui fit d'abord deviner le songe de Joseph. C'est, dit-il encore, le dessein d'*apothéoser* toute sa famille, qui fait regner dans presque tous les oracles de ce Patriarche, ces idées tirées des Astres & des Etoiles; & il ne doute pas que ce ne soit de-là que les Egyptiens, les Grecs ensuite, & les Romains prirent la coûtume de diviniser leurs grands hommes, & de les placer au rang des Astres.

Les Astronomes d'ailleurs ont de tout temps appelé les douze Signes du Zodiaque, les douze Maisons du Soleil : or maison & famille sont deux mots synonymes, qui confirment qu'ils ont voulu par là nous apprendre, que ces douze constellations représentoient les douze familles ou Tribus d'Israël formées par les fils de Jacob. Le Soleil, qui parcourt tous les ans ses douze maisons, est le symbole de la Providence paternelle qui veille sans cesse sur ses enfants.



NOUVELLE CONJECTURE sur l'Oracle de Dodone.

LA remarque que fait l'ancien Scholiaste de Sophocle sur le vers 176. de la Tragédie des Trachiniennes, mérite un éclaircissement particulier, & à l'aide d'une simple correction proposée par M. l'Abbé Sallier, cette remar- 1721.
que amène très-naturellement à un sens historique la fable des colombes qu'on disoit rendre les oracles à Dodone.

Cet ancien Scholiaste de Sophocle rapporte d'abord, que deux colombes qui habitoient ce bois, déclaroient les volontez de Jupiter. Il ajoûte ensuite que, selon quelques Auteurs, c'étoient de vieilles femmes qui répondoient à ceux que le désir de connoître l'avenir amenoit en ces lieux: Τὰς ἱερείας γράας ἄσας μαντεύεσθαι· τὰς ἣ γέροντας οἱ Μολοασοὶ πολὺς ὀνομάζουσιν. Ces dernières paroles contiennent le dénouement de la difficulté, & développent le véritable sens de la fable; une seule correction, nécessaire pour la pureté du texte, doit précéder l'explication de ce commentaire. Τὰς ἣ γέροντας οἱ Μολοασοὶ πολὺς ὀνομάζουσιν, dit le Scholiaste: πελείας est le vray terme qu'il faut mettre à la place de πολὺς; & la nécessité du changement se justifie par un passage positif d'Hésychius qui dit, πελείας Κωὶ ἐ οἱ Ἡπειρώται τὰς γέροντας. Les vieilles femmes, dans le langage de ces peuples, sont donc nommées πέλειαι; aussi le même Grammairien dit πέλειαι αἱ ἐν Δωδώνῃ θεσπί- ζουσιν μάντις. Ces deux expressions sont, comme on le voit, propres à la dialecte des peuples de l'Épire; & à l'autorité d'Hésychius, on peut joindre celle de Pausanias, & celle d'Eustathe dans son commentaire sur l'Odyssée. Or, com- P. 1760.
me le πέλειαι, qui dans un coin de la Grèce, signifioit *vieilles femmes*, marquoit dans le reste du pays, & même chez les Attiques, *des colombes*; la double signification du mot à causé l'erreur, & changé en prodige un fait également

V. Soph. v.
141. Ajac. &
aliàs.
Apoll. ubi-
que.

simple & ordinaire dans cestemps-là, τὰς ἱερείας ἔσας γράας μαρτυροῦσιν. La tradition qui n'estoit point altérée dans toutes ses circonstances, a toujours conservé la connoissance de l'événement dénué des ornements de la Fable. Servius, sur le vers 466. du troisiéme Livre de l'Eneide, dit positivement que dans la forest de Dodone, il y avoit une fontaine qui couloit du pied d'un cheffe, & qui faisoit un petit bruit; qu'une vieille femme nommée Pelias interprétoit ce bruit, & que par ses différentes interprétations elle annonçoit l'avenir à ceux qui la consultoient, *quæ murmura anus, nomine Pelias, interpretata hominibus disse-*
rebat. Voilà à quoy se peut réduire la fable des Colombes de l'oracle de Dodone, dont il ne faut pas chercher l'origine chez des peuples étrangers; elle doit son invention & ses progrès au caractère d'esprit des anciens Grecs, toujours plus charmez du merveilleux, que satisfaits d'une trop simple vérité.

V. Ptolem.
Hephest. l. 1.

Il est donc inutile, pour expliquer comment cette fable s'est introduite dans les Poètes & dans les Historiens, de faire valoir, avec le sçavant Bochart, la ressemblance de deux mots Chaldéens, ou Arabes, dont l'un signifie Colombe, & l'autre prestre ou prestresse. C'est par la double signification du mot πέλειαι, qu'il faut répondre à la question qu'Alexandre avoit autrefois proposée à Aristote, pourquoi dans Homere il estoit dit que πέλειαι

Ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν.

Le Service des Temples se faisoit assez ordinairement par de vieilles femmes choisies pour prestresses, & une partie considérable de ce service estoit de présenter aux Dieux les mets qu'ils avoient eux-mêmes ordonné qu'on leur offrît. L'explication que donne Athenée de ce même endroit d'Homere, ne paroist pas, à beaucoup près, si simple & si solide.

L. 11. p. 490.

ÉCLAIRCISSEMENT
sur les Nourrices de Bacchus.

OVIDE, au VII.^e livre de ses Métamorphoses raconte comment Médée, à la prière de Bacchus, rendit la jeunesse aux nourrices de ce Dieu :

*Viderat ex alto tanti miracula monstri
Liber : & admonitus juvenes nutricibus annos
Posse suis reddi , capit hoc à Colchide munus.*

Les mots à Colchide ne sont point dans les manuscrits ; qu'il la plupart ont *ab Æthide*. Dans quelques-uns on trouve *ab Oetide*, & dans d'autres *Etheide*. M. l'Abbé Sevin a proposé de lire, en sous-entendant la préposition, *capit hoc Ætide munus*. Ætis est le nom patronymique de Médée, dont le pere si célèbre dans la fable, s'appelloit Æta. On ne doit point dissimuler néanmoins, que Nicolas Heinſius corrige, *capit hoc à Tethie munus* ; & cela, dit-il, parce que Bacchus se retira chez Téthys pour se mettre à couvert des violences de Lycurgue : mais on ne voit nulle part que les nourrices de Bacchus aient recouvré la jeunesse par le secours de Téthys. Ce fut Médée qui leur rendit ce bon office, comme le témoigne Hyginus : *Alii*, dit-il, *Naiadas* vocant, quarum nomina Cisseis, Nyſa, Erato, Eriphia, Bromie, Polyhymno. Hæ in monte Nyſa munere alumni potitæ sunt, qui Medeam rogaverat, & depositâ senectute, in juvenes mutatæ sunt ; consecratæque postea inter sydera, Hyades appellantur. Et cet Auteur a esté suivi par un ancien Grammairien, qui nous a laissé quelques arguments sur les Métamorphoses d'Ovide. Voicy ses paroles : *Bacchus, cum vidisset ex decrepito sene juvenem factum Æsonem, Medeam rogavit, ut Nymphas quoque suas nutrices juvenilibus annis restitueret, quod facile à Medea impetravit*. Quelque précises que soient ces autoritez, Nicolas Heinſius prétend que les Écrivains citez ont été séduits par la leçon qui se trouve aujourd'huy dans les imprimez, *capit hoc à Colchide*

En 1718.

Hyg. fab. 182.

Aristoph. in
Equit.

munus. Sur quel fondement ? on ne le sçait pas ; car la fable des nourrices de Bacchus rajeunies par le sçavoir de Médée , n'est de l'invention ni d'Ovide , ni d'Hyginus. Eschyle , long-temps avant eux , avoit débité ces merveilles , ainsi que le prouve ce passage du Scholiaste d'Aristophane : ἡ Μήδεια λέγεται , ὡς μὲν Αἰχὺλῳ ἰσορεῖ , τὰς τροφεῖς τῷ Διονύσῳ ἀρνηψήσασα ἀνανεῶσαι ποιεῖν μετὰ τῶν ἀνδρῶν αὐτῶν. On ne sçauroit croire combien les anciens ont esté partagez , non seulement sur le nombre des nourrices de Bacchus , mais encore sur le nom de ceux à qui elles devoient le jour. Si l'on s'en rapporte à Myrtilé , Cadmus est leur pere : suivant Euripide , elles sont filles d'Erechthée : d'autres ont assuré que Béotie les avoit eues de son mariage avec Hyas ; & de ce nombre est Alexandre , en cela différent de Nonnus qui les fait naistre du fleuve Lamus. Mais l'opinion la plus généralement reçüe , est celle dont Ovide fait mention dans ses Fastes :

*Ora micant Tauri . septem radiantia flammis ,
Navita quas Hyadas Graius ab imbre vocat ,
Pars Bacchum nutritisse putat : pars credidit esse
Tethyos has neptes , Oceanique senis ,
Nundum stabat Atlas humeros oneratus olympo .
Cum satus est forma conspiciendus Hyas .
Hunc stirps Oceani , maturis nixibus Æthra
Edidit , & Nymphas ; sed prior ortus Hyas .*

Timée , antérieur à ce Poëte de plusieurs années , avoit dit la même chose , témoin cet endroit du Scholiaste d'Homere ,
 Schol. Hom. II. 2, v. 486. Αἰτλάντι γὰρ τῷ Ἰαπέτῳ , καὶ Αἰθρᾷ τῷ Ωκεανῷ , κατὰ Φησὶ Τίμαιῳ , θυγατέρες δώδεκα , καὶ ὑπὸς Υἱας . τῶν ἐν Λιβύῃ κυνηγούντων ὅφιν κτείνει . καὶ αἱ μὲν πέντε τὸν ἀδελφὸν θρηνῶσαι ἀπόλλυνται , τὰς δὲ λοιπὰς δι' οἷόντων κατασηρίσας Ζεὺς Υἱάδας ἐπωνόμασεν ἐπωνύμως τῷ ἀδελφῷ . Cecy posé , il n'est pas difficile d'appercevoir que le texte du Scholiaste de Germanicus est altéré , luy qui assure , sur le témoignage de Musée , que les Hyades estoient filles d'Hya & d'Atlas ,

Musæus & ista refert; ex Atlante & Hya duodecim filiæ procreatæ sunt, & filius Hyas, quem dum ab apro vel leone occisum sorores omnes nimis diligentes flerent, obierunt, è quibus quinque stellas figuratas appellaverunt. Nous venons de voir que la mere des Hyades, suivant Timée & Ovide, s'appelloit *Æthra*, dont le nom, à en juger par les apparences, aura esté changé mal à propos en celui d'*Hya*. Cette conjecture ne souffriroit aucune difficulté, si Musée & Timée avoient puisé dans les mêmes sources; mais une circonstance rend la chose douteuse : c'est que si l'on s'en tient à la narration du premier, Hyas a esté tué, ou par un lion ou par un sanglier, & que le second, au contraire, rapporte la cause de sa mort à la morsure d'un serpent, en quoy il a esté abandonné par Ovide, qui nous a conservé la mémoire de cette aventure dans le v.^e livre de ses Fastes.

Sch. Germ.
in Tauro.

At postquam virtus annis adolevit, in apros

Audet & hirsutas cominus ire leas.

Dumque petit latebras fatæ catulosque leænæ;

Ipse fuit Libycæ præda cruenta feræ.

Cependant, il n'est pas inutile de remarquer qu'*Hyginus*, sur la foy de Musée, raconte que le jeune Hyas fut dévoré par un lion; & il ajoute qu'*Atlas* de son mariage avec *Pleioné* eut quinze filles, *Pleiades autem appellatæ sunt, ut ait Musæus, quod ex Atlante & Pleione, Oceani filia, sint quindecim filiæ procreatæ, quarum quinque Hyadas appellatas esse demonstrat. Quod autem Hyas fuerit frater à sororibus plurimum dilectus; qui cum venans à leone esset interfectus, quinque de quibus suprâ diximus lamentationibus assiduè permotæ, dicuntur interisse, quare eas quod plurimum de ejus morte laborarent, Hyadas appellatas; reliquas autem decem sorores deliberaffe de sororum morte, & earum septem sibi mortem conscisse.* Jamais rien ne ressembloit moins au récit du Scholiaste de *Germanicus*, & dès lors il faut convenir que luy & *Hyginus* ont copié des Auteurs différents : soupçon qui paroît autorisé

par quelques éditions d'Hyginus, dans lesquelles, au rapport de Munker, le nom de Mnaseas se trouve à la place de celui de Musée. De plus, le même Critique assure, que dans cinq de ses Manuscrits les Hyades sont appellées filles d'Æthra, & non de Pleioné. Il se pourroit bien faire néanmoins, qu'Hyginus eût confondu la fable des Hyades, & celle des Pleiades. Mais, sans entrer dans un plus grand détail sur cet article, examinons maintenant combien les anciens ont donné de nourrices à Bacchus. Graces à Théon, on connoît aujourd'huy quels ont esté leurs sentimens; les voicy tels que ce Scholiaste nous les a conservez: *Θαλής μὲν οὖν δύο αὐτὰς εἶπεν εἶται, τὴν μὲν Βόρβον, τὴν ᾗ Νότιον. Εὐριπίδης ᾗ ἐν τῷ Φαέθοντι τρεῖς. Αἰακίδης δὲ δ'. Ἰωπίας ᾗ καὶ Φερεκύδης ζ'. ἢ ᾗ προσωνυμία ἐστίν, ὅτι τὸν Διόνυσον αἰεθρέψαντο. ὅς ᾗ ὁ Διόνυσος. Εὐφορίων.*

Ἦν ταυροκέρωτι Διονύσῳ κοῖτασα.

Οἱ μὲν οὖν δύο λέγοντες, τὰς ἐπὶ τῶν ὀφθαλμῶν τοῦ ταύρου φασίν· οἱ ᾗ τρεῖς, προσλαμβάνουσι καὶ τὴν ἐπὶ τῷ μηρίῳ. Εὐριπίδης μὲν ᾗ ἐν Ερεχθεῖ τὰς Ερεχθέως θυγατέρας Υἱάδας φησὶ ἔσθαι τρεῖς ἕσας· ὁ ᾗ Μυρτίλος τῇ Κάρμης θυγατέρας, κληθῆναι ᾗ ἔσως δι' ἣν εἰπομένη αἰτία. Ἡσίοδος δὲ φησὶ περὶ αὐτῶν,

Νύμφαι χαρίτεσσιν ὁμοίαι

Φασύλη, ἥ δὲ Κορωνίς, εὐσέφανός τε Κλεεία,

Φαώτ' ἡμερόεσσα καὶ Εὐδώρη τανύπωπεπλος,

Ἀς Υἱάδας καλέουσιν ἐπὶ χθονὶ φθλ' ἀνθρώπων.

Ce passage fait voir clairement, que ni les Poëtes, ni les autres Ecrivains ne convenoient entre eux sur le nombre des Hyades. Euripide en reconnoît trois : opinion qui lui estoit commune avec les habitans de l'Isle de Naxos, ainsi que nous l'apprend Diodore de Sicile. A l'égard de Phérécyde, il en admettoit six, du moins est-ce la conséquence qui se tire naturellement de ces paroles du Scholiaste d'Homère : Ζεὺς, ἐν τῇ μηρῷ χυνηθέντα Διόνυσον ταῖς Δωδωνίσι νύμφαις τρέφειν ἔδωκεν,

Ἀμβροσίῃ

*Diod. l. 5.
pag. 225.*

*Schol. Hom.
Il. 2. v. 486.*

Ἀμβροσίη , Κορωνίδι , Εὐδώρα , Διώνη , Αἰσύλῃ , Πολυξοῖ· αὐτὰς
 θρέψασα τὸν Διόνυσον , περὶέειπεν αὐτῶν , τίς εὐρεθεῖσαν ἄμπε-
 λον ὑπὸ θεοῦ τοῖς ἀνθρώποις χειζόμενα. Λυκοδρῆος δὲ μέλ-
 τῆς θαλάσσης συνεδίωξε τὸν Διόνυσον· ἐκείνας δὲ ἐλεήσας ὁ
 Ζεὺς κατητέλειπεν. ἡ ἰστορία τῶν Φερε κύδη. Cependant , toutes
 réflexions faites , le nom de Phæo paroît devoir être rétabli
 dans le texte de cet Auteur. On a vu que , suivant Phérécyde ,
 les Hyades étoient au nombre de sept. Le passage de Théon est
 précis , & la preuve que ce Scholiaste ne s'est point trompé ,
 se tire des paroles d'Hyginus: *Has autem Pherecydes Atheniensis*
Liberi nutrices esse demonstrat numero septem , quas etiam antea
Nymphas Dodonidas appellatas. Harum nomina sunt hæc , Am-
brosia , Eudore , Phæsytle , Coronis , Polyxo , Phæo , Thyene. Hæ di-
cuntur à Lycurgo fugatæ , & præter Ambrosiam omnes ad Tethym
profugisse , ut ait Asclepiades ; sed ut Pherecydes dicit , ad Thebas
Liberum perlatum Junoni tradiderunt : quam ob causam gratia est
eis relata , quod inter sydera sunt institutæ. Il est donc certain que
 Phérécyde reconnoissoit sept Hyades ; mais ce que rapporte
 Hyginus au sujet de Junon , paroît un peu suspect. Junon
 haïssoit mortellement Bacchus , & par conséquent il auroit
 été contre les regles de la prudence , de confier à cette Déesse
 un dépôt aussi précieux que celui-là. Toutes les difficultés
 s'évanouiront , si par un changement assez léger on lit , *Libe-*
rum perlatum Inoni tradiderunt ; & cette restitution est fondée
 sur les paroles mêmes de Phérécyde , que nous a conservées le
 Scholiaste d'Homère : Φερεκύδης δὲ καθάπερ εἴρηται , τὰς Ἰάδας
 Δωδωνίδας Νύμφας φησὶν εἶναι καὶ Διονύσου προφοῖς , αἷς τῶν
 κατητέλειπεν τὸν Διόνυσον Ἰνώ διὰ τὸν τῆς Ἥρας φόβον· κατ' ὃν
 καμὸν καὶ αὐτὰς Λυκοδρῆος ἐδίωξε. Dans ce passage , il n'est
 question que d'Ino : si l'on en croit Phérécyde , ce fut elle
 qui confia le jeune Bacchus au soin des Hyades , pour le mettre
 à couvert de la persécution de Junon. On sçait bien qu'Hy-
 ginus , sur la foi de cet Auteur , ne craint pas d'assurer qu'Ino
 reçût des mains des Naiades le fils de Sémélé ; mais que con-
 clurre de-là ? sinon que ce Mythographe ne doit point être
 cru sur sa parole , quand il traduit les écrits des Grecs. C'est

apparemment dans ces sources qu'il avoit puisé une tradition toute différente sur le nombre des nourrices de Bacchus. D'autres Ecrivains, selon lui, les nommoient Naiades, & en comptoient six : *Alia*, dit-il, *Naiadas vocant, quarum nomina Cisseis, Nyssa, Erato, Eriphia, Bromia, Polyhymno*. Au reste, les Anciens ne sont pas moins partagés par rapport aux noms des Hyades. Il paroît pourtant, que le sentiment d'Hésiode a été le plus universellement suivi. Dans son Poëme des Astres, dont Théon & Tzetsès citent un fragment, elles sont appelées Phæstylé, Coronis, Clea, Phæo & Eudora : Diodore qui n'en reconnoît que trois, les nomme Philia, Coronis & Cleis : mais le mot *φιλία* doit être changé en *φαιλία*, en voici les raisons. Premièrement aucun des Auteurs dont les témoignages ont été produits ci-dessus, ne met Philia au nombre des Hyades : en second lieu, les noms de Coronis & de Clea sont les mêmes dans Diodore & dans Hésiode; & dès lors il n'y a guères d'apparence que ces Ecrivains ayent varié sur le chapitre de Phæstylé. Il en étoit aussi fait mention dans Phérécyde, aussi bien que de Coronis & de Clea. Disons la même chose de Phæo & d'Eudora. Ce Mythographe aux cinq d'Hésiode en ajoûtoit deux, sçavoir Ambrosie & Dioné, dont le nom dans Hyginus a été métamorphosé par les Copistes en celui de Thyéné. De son aveu néanmoins il traduit Phérécyde; & ce dernier avoit écrit Dioné, comme le prouvent évidemment les paroles du Scholiaste d'Homère, qu'on a rapportées; en quoi il est parfaitement d'accord avec Ovide, qui dit,

Hyg. fab.
189.

Tzet. E' p'pov
pag. 92.

Ovid. Fast.
l. 5. v. 710.

*Tertia lux veniat, qua tu Dodoni Dionæ
Stabis Agenorei fronte videnda bovis.*

Dans l'édition de ce Poëte par Nicolas Heinsius on lit, *Dodoni Thyene* : leçon que quelques Critiques ont adoptée assez mal-à-propos, puisque le texte d'Hyginus, le fondement & la base de cette conjecture, est manifestement corrompu. Voilà les noms les plus célèbres des Hyades; les Anciens cependant connoissoient encore plusieurs autres nourrices de

Bacchus : & cela ne paroît point étonnant , quand on fera réflexion que ce Dieu , au rapport de Théophraste & de Phanodème , avoit été nourri par les Nymphes , dont on n'ignore pas que le nombre étoit infini ; mais l'opinion la plus généralement reçûe , faisoit honneur aux Hyades de l'éducation de Bacchus , & même Phérécyde dériroit leur nom de celui de Sémélé , qui s'appelloit $\Upsilon\eta$, à ce qu'il prétend. Ο δὲ Φερικύδης , dit Suidas , $\tau\iota\omega\ \Sigma\epsilon\mu\acute{\epsilon}\lambda\iota\omega\ \Upsilon\iota\omega\ \lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$, καὶ τὰς τῶ Διονύσου προφορὰς γὰρ δαί. D'autres assurent , que le mot $\Upsilon\eta$ est une épithète de Bacchus ; & de ce nombre sont Clidème & Euphorion , auxquels on peut joindre Strabon : $\tau\alpha\upsilon\tau\alpha\ \mu\epsilon\tau\grave{\alpha}\ \gamma\alpha\rho\ \beta\epsilon\gamma\delta\iota\delta\iota\omega\ \Pi\lambda\acute{\alpha}\tau\omega\ \mu\acute{\epsilon}\mu\eta\eta\tau\alpha\iota$, τῇ δὲ Φρυγίαν Δημοσθένης , διαβάλλον τὴν Αἰχίνου μητέρα , καὶ αὐτὸν , ὡς τελοῦσθαι τῇ μητρὶ σιωῶντα , καὶ σιωθιασέμεντα πολλάκις , καὶ ἐπιφθεγόμενον εὐοῖ σαβοῖ , ὕης ἀτῆς , καὶ ἀτῆς ὕης. Les mots $\epsilon\upsilon\omicron\iota\ \sigma\alpha\beta\omicron\iota$, non plus que ceux-ci $\ὕης\ ἀτῆς$, & $\ἀτῆς\ ὕης$, ne doivent point être séparés par une virgule , ainsi que le montre le passage de Démosthène , auquel Strabon fait allusion , le voici : $\ὅ\tau\iota\ \delta\epsilon\ \tau\alpha\upsilon\tau\etaς\ ἡμέρας\ ποτὶς\ χαλοῖς\ θιάσοις\ ἀγων\ διὰ\ τῆς\ ὁδῶν\ ποτὶς\ ἐστειφανωμένοις\ τὰς\ μετὰ\ θῆρας\ ,\ ἔν τῇ\ λεύκῃ\ ,\ ποτὶς\ ὄφεις\ πρὸς\ παρείας\ θλίβων ,\ καὶ\ ὑπὲρ\ τῆς\ κεφαλῆς\ ἀγῶρων ,\ καὶ\ βοᾶν\ εὐοῖ\ σαβοῖ ,\ καὶ\ ἐπορχύμενος ,\ ὕης\ ἀτῆς\ ἀτῆς\ ὕης$. Mais quelque lumière que répandent les paroles de cet Orateur sur le texte de Strabon , on peut encore en tirer de plus grands secours pour remplir une lacune qui se trouve dans les Symposiaques de Plutarque : $\Sigma\acute{\alpha}\beta\omicron\iotaς\ \gamma\acute{\alpha}\rho$, dit-il , $\epsilon\grave{\iota}\ \nu\upsilon\tilde{\omega}\ \acute{\epsilon}\pi\ \mu\alpha\lambda\lambda\omicron\iota\ \tau\omicron\iotaς\ \beta\acute{\alpha}\kappa\chi\omicron\iotaς\ \chi\alpha\lambda\omicron\delta\omicron\iota$, καὶ\ ταύτῃ\ ἀφῖάσι\ τὴν\ φωνὴν\ ὅταν\ ὀργιάζωσι\ τῷ\ θεῷ σιν\ ἔστι\ δὴ\ που ,\ καὶ\ παρὰ\ Δημοσθένους\ λαβεῖν ,\ καὶ\ παρὰ\ Μενάνδρου . Lisez , ὅταν\ ὀργιάζωσι\ τῷ\ θεῷ\ Εὐοῖ\ σαβοῖ ,\ ὥ\ πρὸς\ ἔστι\ δὴ\ που\ καὶ\ παρὰ\ Δημοσθένους\ λαβεῖν .

Theop. &
Phan. apud
Athen. l. 11.
c. 3.

Str. l. 10.
p. 471.

Demost. de
Cor. p. 350.

Plut. Symph.
l. 4. p. 671.



SUR LES JEUX ISTHMIQUES.

Ces Jeux ont été ainsi appelés, parce qu'on les célébroit dans l'Isthme de Corinthe. On sçait que le mot grec ἰσθμος a deux significations, l'une au propre, & l'autre au figuré. Au propre, il signifie le col, *collum*: de-là ἰσθμον, collier: de-là encore παλίσθμια, les glandes du col. Au figuré, il signifie un passage de terre resserré entre deux mers, & ce passage est appelé Isthme, parce que sa figure ressemble à celle du cou. Lorsque les Grecs disent simplement l'Isthme sans rien ajoûter, ils entendent l'Isthme de Corinthe, du nom de la ville de Corinthe, située dans le passage qui joint la Grèce méridionale à la septentrionale, ou, ce qui revient au même, le Péloponnèse au reste de la Grèce. Il a de largeur 36 stades, selon Hérodote; 5000 pas, selon Mela, c'est-à-dire, une grande lieue d'Allemagne, ou environ deux lieues de France. On a tenté plusieurs fois, mais inutilement, de le percer, & de joindre les deux mers par un canal. Quatre Empereurs Romains ont formé ce projet, & pour l'exécuter se sont engagés dans de grandes dépenses; avec toute leur puissance, ils ne pûrent en venir à bout, ce qui a donné lieu au proverbe grec, entreprendre de percer l'Isthme, pour dire tenter l'impossible. Neptune avoit dans cet Isthme un temple célèbre, à côté duquel étoit un bois de Pins, qui lui avoit été consacré; & c'est de-là qu'on célébroit les Jeux Isthmiques.

En 1719.

M. l'abbé Massieu a examiné tout ce qui regarde la célébration de ces Jeux, dans une Dissertation particuliere qu'il devoit mettre à la tête de sa traduction des Odes Isthmiques de Pindare, si la mort ne l'eût enlevé avant qu'il eût achevé son ouvrage. Sa Dissertation roule sur sept articles principaux, sçavoir l'origine des Jeux Isthmiques, leur rétablissement par Thésée, l'intervalle de temps qui se passoit depuis une célébration de ces Jeux jusqu'à une autre, le temps de l'année

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 45
où on les célébroit , les prix qu'on y distribuoit , les juges qui y présidoient , & les événemens les plus remarquables qui y sont arrivés.

Les Jeux Isthmiques furent d'abord institués en l'honneur de Mélicerte , ou Palémon Dieu marin : & voici à quelle occasion. Ino , femme d'Athamas roi d'Orchomène en Bœotie , pour éviter les fureurs de son mari , qui la poursuivoit , se jeta dans la mer avec son fils Mélicerte. Neptune eut compassion de la mere & du fils , & en fit deux Divinités marines ; il donna à la mere le nom de Leucothoé ou Leucothée , & au fils celui de Palémon. Cependant un dauphin avoit jetté sur le rivage le corps de Mélicerte ; Sisyphé , roi de Corinthe , le trouva & l'ensevelit. Quelque temps après , la contrée fut affligée d'une peste violente , & Sisyphé ayant consulté l'Oracle , eut pour réponse , que ce mal ne cesseroit que lorsqu'on auroit célébré des jeux funébres en l'honneur de Mélicerte. Comme les Corinthiens s'acquittoient de ce devoir avec assez de négligence , la contagion recommença. Sisyphé eut recours une seconde fois à l'Oracle , qui lui ordonna d'établir à perpétuité des jeux solennels en l'honneur de Mélicerte.

Pindare rapporte , qu'un jour ce même Roi trouva les Nymphes de la mer qui dansoient sur le rivage , & qu'elles lui donnerent les mêmes ordres : toutes ces raisons le portèrent à instituer des Jeux Isthmiques. On les célébra d'abord pendant la nuit ; & ils ressembloient moins à des spectacles , qu'à des mystères nocturnes. Ils furent interrompus dans la suite , à cause des vols & des meurtres qui se commettoient sur le grand chemin de l'Isthme de Corinthe.

Isthm. 6. a. 2.

Thésée , onzième roi d'Athènes en fut le restaurateur : il purgea de brigands toute la Grèce , & en particulier l'Isthme de Corinthe. Un fameux voleur , nommé Sinnis , s'y étoit retiré : non content de piller les passans , il les faisoit mourir de la maniere du monde la plus barbare ; il les attachoit aux branches de deux Pins qu'il courboit avec effort , & qu'il abandonnoit ensuite à leur ressort naturel : raffinement de

cruauté qui lui fit donner le surnom de *πτυογῆμνις*, courbeur de Pins. Thésée le prit, & lui fit souffrir le supplice qu'il faisoit lui-même souffrir aux autres. Après cette expédition, Thésée rétablit les Jeux Isthmiques; mais il voulut qu'ils fussent consacrés à Neptune, & qu'on les célébrât pendant le jour. Il les rendit plus magnifiques qu'ils ne l'avoient été auparavant, ce qui fait qu'on peut en quelque sorte le regarder comme le premier Instituteur de ces Jeux: aussi avoit-il coutume de dire, au rapport de Plutarque, que si Hercule avoit institué les Jeux Olympiques en l'honneur de Jupiter, pour lui il avoit institué les Jeux Isthmiques en l'honneur de Neptune.

Vie de Thésée.

Au reste, Thésée exigea des Corinthiens, qu'en reconnoissance du service qu'il leur avoit rendu, les Athéniens, à la célébration des Jeux, seroient assis au premier rang, & qu'entre leurs sièges & ceux des autres, on laisseroit autant d'espace qu'en pourroit contenir la voile du vaisseau qui les ameneroit d'Athènes.

*L. 4. c. 5.
C. 12.*

*VI. Od.
Nem.*

Selon Pline & Solon, les Jeux Isthmiques se célébroient tous les cinq ans, c'est-à-dire, après quatre années révolues, & au commencement de la cinquième année; mais Pindare, qui sur cette matière est plus croyable que Solin & Pline, marque expressément qu'on les célébroit tous les trois ans. On ne sçait, ni en quel mois de l'année, ni à quel jour, mais on croit que c'étoit en Automne; car Hésychius & Suidas assûrent qu'on les célébroit dans la saison de l'année où les maladies sont plus fréquentes & plus dangereuses, & que pour cette raison on se servoit du mot *ισθμιάζω*, pour dire qu'un homme n'avoit pas une bonne santé: or l'Automne est la saison de l'année où il y a le plus de maladies.

Les prix qu'on distribuoit dans le Jeux Isthmiques, varioient selon les temps; d'abord les couronnes étoient de Pin, soit parce que cet arbre étoit consacré à Neptune, soit parce que ces Jeux avoient été rétablis à l'occasion de Sinnis, qui, comme on l'a dit, faisoit périr les passans, en les attachant à deux branches de Pin.

Dans la suite, ces couronnes furent d'ache sec, parce que cette herbe aquatique étoit consacrée à Neptune, & que de plus on s'en servoit dans les funérailles : or les Jeux Isthmiques n'étoient dans leur institution qu'une cérémonie funébre.

Cependant, si nous en croyons Plutarque, on revint dans les derniers temps aux couronnes de Pin. Il faut observer que, comme aux Jeux Isthmiques on donna pendant un temps des couronnes d'ache sec, celles des Jeux Néméens étoient d'ache verd.

Les Corinthiens étoient les Juges naturels des Jeux Isthmiques : mais, lorsque Lucius Mummius eut pris Corinthe, 144 ans avant l'Ere chrétienne, il transféra ce droit aux Sicyoniens, & ils en jouirent pendant quelque temps ; après quoi la ville de Corinthe ayant été rétablie dans ses prérogatives, reprit l'intendance de ces Jeux, & la conserva jusqu'au temps de l'empereur Hadrien, temps vers lequel ils furent entièrement abolis.

Ce fut pendant qu'on célébroit ces Jeux, que le Consul Titus Quintius Flamininus, après avoir vaincu Philippe roi de Macédoine, rendit authentiquement la liberté à toute la Grèce. Voici de quelle manière ce fait est rapporté dans Tite-Live. “ C'étoit alors le temps où l'on célèbre les Jeux „ de l'Isthme : il y étoit venu une multitude innombrable de „ peuple, soit par la passion naturelle que les Grecs ont pour „ ce spectacle, où l'on propose toutes sortes de combats d'a- „ dresse, de force & d'agilité, soit à cause de la situation du „ lieu, qui est placé entre deux mers, ce qui fait qu'on peut „ aisément s'y rendre de toutes parts. On attendoit avec „ impatience quel seroit dans la suite l'état de la Grèce, & „ le sort des particuliers, sur quoi quelques-uns ne se conten- „ toient pas de s'abandonner en secrets à leurs conjectures ; „ mais ils publioient tout haut ce qu'ils en pensoient. Les Ro- „ mains prennent leurs places dans l'assemblée : alors le hé- „ raut, accompagné d'un trompette, selon la coutume, s'a- „ vance au milieu de l'arène, & ayant fait faire silence à „ son de trompe, prononce ces mots à haute voix : *Le Sénat* „

Dec. 4.
lib. 3.

„ & le Peuple Romain , & le Général Titus Quintius , après
 „ avoir vaincu le roi Philippe , & dompté toutes les forces de la
 „ Macédoine , déclarent qu'à l'avenir les Corinthiens , les Pho-
 „ céens , tous les Locriens , l'Isle d'Eubée , les Magnésiens , les
 „ Theffaliens , les Perrhebiens , les Achéens & les Phthiotes ,
 „ jouiront de leur liberté , de leurs immunités , & se gouverneront
 „ suivant leurs loix. Le héraut ajouta à ces peuples , ceux qui
 „ étoient soumis à la domination de Philippe. Cette procla-
 „ mation causa une joie que cette multitude d'hommes ne pût
 „ contenir. Ils doutent s'ils ont bien entendu : pleins d'éton-
 „ nement ils se regardent les uns les autres , & prennent pour
 „ un songe ce qui se passe à leurs yeux , ils n'osent s'en fier
 „ à leurs oreilles , & demandent à leurs voisins ce qui va
 „ arriver de chacun d'eux. On fait paroître le héraut une se-
 „ conde fois : tous se pressent , non-seulement pour entendre ,
 „ mais encore pour voir le proclamateur de leur liberté. Il
 „ répète la même formule ; alors on se livre à la joie avec
 „ toute assurance , & les acclamations furent si grandes &
 „ tant de fois réitérées , qu'il fut aisé de reconnoître qu'au
 „ jugement de la multitude , la liberté est le plus précieux
 „ de tous les biens. On célébra les jeux à la hâte ; mais ni les
 „ esprits , ni les yeux ne furent attentifs au spectacle , tant
 „ la joie qu'on ressentoit avoit ôté le goût de tous les au-
 „ tres plaisirs. „

Ce grand événement arriva 194 ans avant Jesus-Christ ;
 mais l'an 66 de l'Ere chrétienne , Néron fit quelque chose
 de semblable , avec cette différence pourtant , qu'il voulut être
 lui-même le héraut , & que s'étant avancé dans le stade , il
 harangua les spectateurs , & donna la liberté à tous les Grecs :
 il accorda de plus aux juges de ces jeux , le droit de bour-
 geoisie romaine , & leur fit de grandes largesses ,



DE LA GUERRE DES ATHÉNIENS contre les peuples de l'Isle Atlantique.

L'ISLE ATLANTIQUE a toujours été un problème parmi le Sçavans. A-t-elle jamais existé ? où étoit-elle ? Est-ce le continent de l'Amérique , ou plutôt les Isles Canaries, ou quelqu'autre Isle de l'Océan ? c'est ce qu'il est difficile de sçavoir. Les anciens qui ne la trouvoient plus, disoient qu'elle avoit été submergée ; & c'est, selon Aristote, ce qui rendoit la navigation dans cette mer très-dangereuse. Olaüs Rudbek, dans son Atlantique, croit que c'étoit la Suède sa patrie ; mais peu de gens seront de son avis. Tous les anciens la placent dans l'Océan, auquel le mont Atlas a donné son nom. Leurs témoignages sont si uniformes sur cela, & ils parlent si positivement de l'existence de cette Isle, qu'il y a apparence qu'ils avoient quelques monumens qui l'assûroient ; mais aucun n'en a parlé avec plus de détail que Platon dans son Timée, & dans le Critias. C'est dans ces deux dialogues qu'il raconte au long les guerres des Athéniens contre les peuples de cette Isle. Critias un de ses interlocuteurs, assûre que Solon en avoit fait le récit à son ayeul, qui l'avoit souvent répété, & qu'il l'avoit appris de lui. C'est sur ce témoignage que M. Baudelor examina ce fait dans une dissertation, où il rapporte toutes les autorités des anciens sur l'existence de cette Isle : mais comme le plus positif, & celui peut-être qui a donné lieu aux autres d'en parler, est celui de Platon, il faut d'abord rapporter ce qu'en dit ce Philosophe. “ Il y a plusieurs milliers d'années, „ dit Critias, qu'il y eut une guerre entre ceux qui habitoient „ au de-là des colonnes d'Hercule, & ceux qui demeuroient „ en deçà. Les Athéniens furent les chefs de ces derniers, & „ terminèrent heureusement la guerre, dans laquelle les rois „ de l'Isle Atlantide avoient été les aggresseurs. Cette Isle étoit „ plus grande elle seule que l'Asie & l'Afrique : dans la suite „ elle fut submergée par un grand tremblement de terre. Que

*Arist. Plat.
Eud. Strab.
Philon, &c.*

1721.

*Dans le dia-
log. qui porte
son nom.*

„ si on a perdu la mémoire de ce qui s'étoit passé dans ces
 „ premiers temps , c'est que les besoins de la vie avoient oc-
 „ cupé les hommes à des choses plus essentielles , qu'à racon-
 „ ter à leurs enfans ce qu'ils sçavoient.

Pour donner plus de poids à cette narration , Critias ajoute qu'il a entre les mains les écrits que son ayeul avoit eus de Solon , & dans lesquels ce Législateur rapportoit l'histoire de cette guerre , comme il l'avoit apprise des prêtres d'Egypte.

„ Dans le partage de la terre fait par les Dieux , disoient ces
 „ prêtres , l'Atlantide étoit échue à Neptune. Ce Dieu divisa
 „ l'Isle en deux parties , & la donna aux enfans qu'il avoit eus
 „ d'une mortelle. L'aîné qu'il nomma Atlas , fut Roi de tout
 „ le pays , & c'est de ce Prince que cette partie de l'Océan
 „ & les terres voisines ont pris leur nom. „

Après une description assez détaillée de cette Isle , Critias en célèbre les avantages , tant pour les besoins que pour les délices de la vie ; il va même jusqu'à donner le plan des maisons royales , & du temple dédié à Neptune : il parle ensuite des mœurs innocentes & pleines de candeur des peuples de cette Isle , dans les premiers temps ; ajoutant que le désordre s'étant introduit parmi ces Insulaires , ils attirèrent sur eux la vengeance céleste , & que leur Isle fut entièrement submergée.

Dans le Timée , le même Critias s'étend encore davantage sur ce même sujet ; on y voit par quel canal Solon avoit appris tout ce qu'il raconte de cette Isle. Solon , dit cet interlocuteur , parlant de son voyage à Sais en Egypte , disoit que la Déesse que les Egyptiens nomment *Neith* , & les Grecs *Αθηνά* , en avoit été la fondatrice ; que les habitans de Sais se glorifioient d'être amis & alliés des Athéniens ; que les prêtres de Sais étoient plus sçavans dans les antiquités grecques , que les Grecs eux-mêmes ; & qu'ils en rapportoient des choses dont les Grecs , ni lui-même , n'avoient jamais oui parler. . . . Ils ajoutoient que tout ce que la ville d'Athènes avoit fait de grand & de glorieux , étoit conservé dans les annales de Sais , & qu'on y voyoit parmi leurs plus grands exploits , le détail de la guerre qu'ils avoient soutenue autrefois contre les Atlantides.

„ Une armée effroyable de ces peuples, dit-il, s'étant répan-
 „ due dans l'Europe & dans l'Asie, ils s'en étoient rendus les
 „ maîtres, jusqu'en Egypte d'un côté, & jusqu'à la mer Tyr-
 „ rhenienne de l'autre. Comme ils menaçoient les Grecs &
 „ le reste des autres nations, le courage des Athéniens se ré-
 „ veilla, & leur valeur, malgré la défection de leurs alliés, les
 „ délivra de ces redoutables ennemis. C'est donc aux Athé-
 „ niens qu'on est redevable des avantages qu'on retira de cette
 „ guerre, puisque par la défaite des Atlantides, ils empêcherent
 „ les autres Grecs de tomber sous la domination de ces peuples
 „ & garantirent aussi les Egyptiens de l'esclavage dont ils
 „ étoient menacés. Dans la suite du temps, il survint un grand
 „ déluge, qui, joint à un tremblement de terre, submergea
 „ dans l'espace d'un jour & d'une nuit cette grande Isle. „

Quoique cette narration paroisse d'abord fabuleuse, ainsi que la plupart de celles que les prêtres d'Egypte faisoient aux Etrangers qui venoient dans leur pays, sur-tout, lorsqu'ils leur parloient de ces temps où ils croyoient que les Dieux avoient régné sur la terre; cependant M. Baudelot entreprend d'en justifier la vérité, ou ce qui revient au même, de prouver que l'Isle Atlantide a autrefois existé; & il rapporte pour cela tous les passages des anciens qui en ont parlé. Celui d'Aristote paroît positif, puisqu'il prétend, comme on l'a déjà dit, que ce qui rend dangereuse la navigation de l'Océan Atlantique, c'est la submersion de l'Isle dont il s'agit. Strabon parlant d'Eudoxus, auteur ancien, se sert du témoignage de Platon, & dit que ce que ce Philosophe a publié de l'Isle Atlantide sur le témoignage de Solon, n'est point une description faite à plaisir. Philon Juif, dans le traité qui a pour titre, *Si le monde est corruptible*, ne revoque point en doute cette histoire, & s'attache seulement à prouver que la destruction de cette Isle ne fait rien contre son système. Pline, Tertullien, Arnobe, & plusieurs autres, disent la même chose, & l'autorisent du témoignage de Platon, qu'ils regardent comme incontestable; enfin, Genebrard prétend qu'on peut prouver la vérité de ce fait par plusieurs circonstances de l'Ecriture sainte.

L. 2. c. 99.
Apolog.

Descript. du
Monde, liv.
13.

Cependant Origène, Porphyre, Proclus, dans son Commentaire sur la philosophie de Platon, & le voyageur Cosmas, n'ont regardé que comme une allégorie tout ce que raconte Platon de cette fameuse Isle, & de la guerre des Athéniens contre les Atlantides : mais M. Baudelot observe, que les deux dialogues dans lesquels il en est parlé, n'ont en aucune manière l'air allégorique ; & que, pour peu qu'on fasse attention sur le tour du discours de Critias, on est pleinement persuadé qu'il va raconter une histoire qu'il croit très-véritable. Critias dit à un des interlocuteurs, „ Outre les Dieux que vous jugiez à pro-
„ pos d'invoquer, il y en a encore d'autres à qui je dois m'a-
„ dresser, & sur tout à la Déesse Mnémofyne : „ ce qui prouve, dit l'auteur de la Dissertation, que ce qu'il va rapporter est purement historique, puisqu'il a besoin du secours de la Déesse qui préside à la mémoire, qu'on ne s'avise guères d'invoquer lorsqu'il ne s'agit que de morale ou d'allégories.

Ce qu'Hermocrate, un des interlocuteurs de ce dialogue, avoit dit auparavant à Critias, donne la même idée de cette narration. „ Il est à propos, lui dit-il, dans le dessein que vous
„ avez formé, d'invoquer Apollon & les Muses, afin de cé-
„ lébrer dignement la gloire de nos anciens compatriotes. „

Mais pourquoi chercher des raisons & des preuves, pour convaincre les Allégoristes, qu'il s'agit ici d'une histoire contée sérieusement, puisque dans le *Timée* le même Critias adressant la parole à Socrate, lui parle ainsi : „ Ecoutez le récit que je
„ vais faire, non comme une narration vaine, ou comme un
„ conte fait à plaisir, mais comme une histoire véritable, telle
„ que Solon la racontoit à mon ayeul, &c. „ Enfin, continue M. Baudelot, il n'y a pas plus de raison de donner un sens allégorique au Critias de Platon, qu'au *Menexenus* de ce même auteur. Dans l'un & dans l'autre de ces deux dialogues, le dessein du Philosophe est de louer les Athéniens, en faisant l'histoire des guerres qu'ils avoient eues en Orient contre les Perses, & en Occident contre les peuples de l'Isle Atlantide. Or, puisque personne ne s'est avisé de dire que le *Menexenus* fût un dialogue allégorique, pourquoi avancer que le Critias

l'est ? Le sujet n'en paroît plus fabuleux , que parce qu'il y est parlé des peuples d'une Isle qui ne subsiste plus ; mais n'est-il pas arrivé par les déluges & les tempêtes , des événemens très-considérables , dont la mémoire s'est perdue avec les monumens qui en parloient ? On a vû depuis quelques années des Isles sortir du sein de la mer , pourquoi d'autres n'y feroient-elles pas rentrées ? Il est vrai que les prêtres d'Egypte contoient souvent des fables aux voyageurs qui venoient les consulter , mais ils leur disoient quelquefois des choses vrayes. Les Egyptiens avoient des annales qu'ils conservoient avec soin ; & s'ils y avoient mêlé des fables , sur-tout pour ce qui regardoit cette longue suite de siècles dont ils se vantoient , le fond n'en étoit pas moins historique. Rabbattons ces milliers d'années qu'ils donnoient à leur Monarchie , & ce regne des Dieux , qui étoient sans doute leurs premiers Rois , & on aura une juste idée de leur histoire.

L'Isle nouvelle de San-torin dans l'Archipel, & une autre dans l'Océan.

EXAMEN du sentiment ordinaire sur la durée du Siège de Troye.

L'OPINION commune est que les Grecs passèrent dix ans devant Troye , & que la colere & la retraite d'Achille , qui font le sujet de l'Iliade , n'arriverent que la dernière année de la guerre. De ces deux propositions , la seconde ne souffre aucune difficulté ; mais comment se persuader que Troye ait soutenu un siège de dix années ? Quels garans a-t-on de cette opinion ? La question ayant paru à M. Fourmont assez curieuse pour mériter une discussion particulière , il l'entreprit volontiers ; & comme c'est de la vérité ou de la fausseté de cette hypothèse , que dépend en partie la vraisemblance de l'Iliade , ceux que les nouvelles critiques n'ont point empêché de lire Homère , doivent lui sçavoir gré de ses recherches.

En 1718.

Pour leur donner quelqu'ordre , il se proposa premièrement d'indiquer les auteurs de cette opinion , & d'en rapporter les passages ; d'examiner ensuite les conséquences que l'on en tire ,

& de les réduire à leur juste valeur, quand elles n'ont d'autre fondement que la veine échauffée de quelques Poètes, qui n'ont pas cru pour cela, ni prétendu faire croire que le siège de Troye ait duré dix années; & en suivant cette méthode, M. Fourmont s'est flatté que bientôt on ne douteroit plus que ce qu'on traite d'opinion commune, ne soit une imagination des derniers temps, concertée peut-être contre Homère, mais toujours reçue sans preuve; & qu'on feroit forcé d'avouer que Troye n'occupa jamais les Grecs pendant ces dix années prétendues, qu'ils ne vinrent l'attaquer que vers la x^e année de la guerre, & qu'ils n'arriverent à la rade, appelée depuis la *rade des Grecs*, qu'un mois ou 15 jours avant la colere d'Achille.

1^o. L'armée d'Agamemnon a-t-elle été dix ans devant Troye? on l'a cru sur le témoignage apparent de quelques Poètes.

Ovide, par exemple, commence ainsi le récit de la mort de Cynus,

Metam. lib. *Jamque ferè tracto duo per quinquennia bello.*
23.

Il met ensuite ces mots en la bouche d'Ulysse,

Post acies primas

Urbis se mœnibus hostes

Continuere diu, nec aperti copia Martis

Ulla fuit, decimo demùm pugnavimus anno;

plus bas il répète,

Quidve domum fertis decimo nisi dedecus anno?

Il parle bien de la dixième année; mais on voit qu'il insinue que les Grecs sont demeurés là en repos, & très long-temps.

Quelle autre idée peut donner ce vers d'Horace?

Græcia Barbariæ lento collisa duello.

Ce sont d'un côté les Troyens, de l'autre les soldats d'Agamemnon, & tout cela

Trojæ sub mœnibus altis.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 55
Virgile paroît s'exprimer d'une manière plus décisive ; écou-
tons Turnus :

*Haud sibi cum Danaïs rem faxo & pube Pelasgâ
Esse putent , decimum quos distulit Hector in annum.*

Ce sont ces vers que Racine traduit ,

*Hé que craint-il encor ?
Des peuples qui dix ans ont fui devant Hector.*

Enée , témoin oculaire du sac de Troye , assure la même chose ,

*Tot jam labentibus annis , &c.
Non anni domuere decem , non mille carinæ.*

C'est assez de Poètes Latins : parmi les Grecs , tous les
Tragiques parlent d'une dixième année. Dans Sophocle, Phi-
loctète dit nettement à Pyrrhus , que depuis dix ans malade ,
& mourant de faim , il traîne dans Lemnos la vie la plus
misérable :

*Αλλ' ἀπόλλυμαι τάλας ,
Ετος τόδ' ἤδη δέκατον ἐν λίμνῳ τε καὶ
Κακοῖσι βόσκων τινὺ ἀδηφάγον νόσον.*

*Philoct. v.
310. & suiv.*

Euripide met dans la bouche de Rhésus des paroles aussi
formelles ; Hector reproche à ce Prince qu'il vient bien tard
au secours des Troyens , le Thrace répond qu'il est encore à
temps , puisque la guerre est si peu avancée , & que depuis
dix ans on ne finit rien :

*Αλλ' ὕστερον μὲν ἦλθον , ἐν καιρῷ δ' ὁμῶς·
Σὺ μὲν γὰρ ἤδη δέκατον αἰχμαῖζεις ἔτος·
Κ' οὐδὲν περαίνεις.*

*Eurip. ad
Rhes. act. 3.
v. 443.*

Il y a dans l'Agamemnon d'Eschyle deux vers auxquels on
ne sçauroit donner d'autre sens :

*Ἰὼ πατρῶον οὐδας Ἀργείας χθόνος
Δεκάτῳ σε φέγγει τὰδ' ἀφικόμεν ἔτοισι·*

*Æschyl. v.
512.*

Chere patrie enfin , je te revois ! il y a dix ans que je te quittai ; & à même jour. On observera que M. Fourmont trouve à propos de faire une correction dans le second de ces vers , & d'y lire δεκάτου pour δεκάτω.

Δεκάτου σε φέγει τῶδ' ἀφικούην ἔτοισ.

la fuite de la pensée & la justesse de la versification lui paroissent rendre la correction nécessaire.

Enfin Homère lui-même semble favoriser l'opinion vulgaire , & c'est de lui que l'on prétend l'avoir prise. Agamemnon représente aux Grecs *que leurs vaisseaux sont presque pourris*, depuis le long-temps qu'ils font la guerre aux Troyens. Ulysse dit au même endroit, *voilà déjà neuf années que nous sommes ici ;*

Ἡμῖν δ' ἑνατός ἐστί, περὶ τροπείων ἐνιαυτὸς

Ἐνθάδε μιμνόντεσσι.

Et au XII^e livre le Poëte, à l'occasion de la muraille des Grecs, remarque que la ville de Troye avoit été détruite la dixième année.

Id. 12. v. 15. Πέρθετο δὲ Πριάμοιο πόλις δεκάτω ἐνιαυτῷ.

On croit ces passages décisifs pour les dix ans de la durée du siège de Troye, d'où les Critiques d'Homère ont tiré un grand nombre de conséquences contre la vraisemblance de son Poëme , entr'autres les suivantes.

Iliad. 3. Priam, depuis dix ans que ce siège dure, doit avoir vû tous les généraux de l'armée grecque, d'où vient qu'il ne les connoît pas, & qu'il a besoin qu'Hélène les lui nomme ?

Iliad. 6. Glaucus & Diomède ont un long entretien ; ils se reconnoissent comme fils de deux peres amis , & avec droit d'hospitalité : n'est-il pas certain que combattant là depuis neufans, ils ont dû s'y rencontrer plusieurs fois ?

Les Grecs, pendant tout ce temps-là, supposés même oisifs, devoient avoir affamé la ville de Troye, ainsi les combats de la

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 57
de la dixième année se font dans l'Iliade contre toute apparence de vérité.

Ailleurs, selon le Poëte, les vieillards avoient retenu Hector dans la ville. Quoi ! Hector sera resté neuf ans enfermé. Quel héros !

On est aussi en droit de demander, pourquoi ce dénombrement de troupes qu'Homère fait sur la fin du siège, comme si elles venoient d'arriver : c'est s'en aviser bien tard, si elles sont là depuis tant d'années. Enfin, qu'a fait Achille avant sa querelle ; & d'où vient que jusque-là sa bravoure a été sans fruit ? Il faut, dit M. Fourmont, répondre à ces objections, ou avouer qu'Homère n'a nullement connu ce qu'on appelle le vraisemblable. L'aveu, dit-il, ne me coûteroit rien : que m'a fait ce Poëte, pour me trop prévenir en sa faveur ? seroit-ce parce qu'il a trois mille ans d'antiquité ? ancien, moderne, tout doit être égal à un Critique. Mais persuadé que l'on s'est grossièrement trompé sur tous ces témoignages grecs & latins, & que les fausses conséquences qu'on en tire pourroient être préjudiciables à une réputation dûement acquise s'il en fut jamais, il la justifie ainsi.

Pour connoître ce que valent précisément, soit les vers des anciens Poëtes, soit les objections auxquelles ils ont donné lieu, il faut observer que les passages cités sont de trois espèces, les uns très-généraux, comme celui d'Horace,

Græcia Barbariæ, &c.

celui de Virgile,

Tot jam labentibus annis.

& celui d'Homère,

Nos cordages sont presque pourris, &c.

Les autres plus particuliers, mais sans détermination de lieu, comme ces deux-ci,

Non anni domuere decem,

Decimum quos distulit Hector in annum.

Hist. Tome V.

H

Et enfin une troisième espèce, qui désigne nommément & le lieu (c'est la plaine de Troye) & l'année, c'est à-dire la dixième de la guerre : tels sont tous les autres que l'on a rapportés, trois d'Ovide, un de Sophocle, un d'Euripide, un d'Eschyle, & deux d'Homère. Or que doit-on penser de ces trois sortes de citations ? l'opinion commune en devient-elle plus probable ?

1°. Un passage trop général ne prouve rien : la guerre de Troye a duré plusieurs années, on n'en doute point ; mais où s'est-elle faite, & comment ?

2°. La seconde espèce qui marque le temps sans le lieu, est aussi inutile : on ne nie point que cette guerre ait pu durer dix années ; mais étoit-ce devant Troye ?

3°. On seroit donc obligé de s'en tenir aux autres passages, qui désignent & la dixième année & la plaine de Troye ; mais quelle preuve alors pour les dix ans de durée du Siège ?

Ce n'est pas Troye qui a tenu les Grecs pendant dix années, sans quoi il faudroit donner vingt ans à une guerre qui n'en a duré que dix au plus.

Ne diroit-on pas que l'on a oublié le séjour d'Achille chez Lycomède, le sacrifice d'Iphigénie & le retardement de l'Aulide, la résistance des Princes de Mysie, l'ambassade d'Ulysse & de Ménélas vers Priam, les conquêtes d'Achille & d'Ajax dans l'Empire Troyen.

*Arma ego fœmineis animum motura virilem
Inserui,*

voilà ce que fait Ulysse, pour tirer Achille de chez Lycomède.

*Expectata diu nulla aut contraria classi
Flamina sunt,*

c'est la flotte arrêtée dans l'Aulide. On y fait le sacrifice d'Iphigénie ; mais après combien de temps & de délibérations ?

*Mittor & ad matrem, quæ non hortanda, sed astu
Decipienda fuit.*

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 59
Les Grecs partent, ils sont attaqués par Téléphe,

*Ego Telephon hasta
Pugnantem domui.*

On députe une seconde fois vers Priam,

*Mittor & Iliacas audax orator ad arces,
Accusoque Parin, prædamque Helenamque reposco.*

Ce n'est qu'après les refus de Priam que l'on entre sur ses terres; ensuite qu'y fait-on, va-t-on droit à sa capitale?

*Quod Thebæ cecidere meum est, me credite Lesbion,
Me Tenedon, Chrysenque & Cyllam Apollinis urbes,
Et Scyron cepisse manu, &c.*

*Mea concussa putate
Procubuisse solo Lyrnessia mœnia dextrâ.*

Ces divers événemens qu'Ovide rapporte en une seule page, se trouvent ailleurs, dans les Isthmiques de Pindare, dans la Cassandre de Lycophron, dans les Scholies de Tzetzés, dans les Interpretes d'Horace & de Juvenal, & principalement dans le second acte de la Troade de Seneque, où Pyrrhus raconte les conquêtes de son pere.

Achille dit beaucoup plus dans Homère, & en tant d'endroits qu'il est inutile de les copier; voici deux vers qui en font comme l'abbregé,

*Δώδεκα δ' ἡ σὺν νηυσὶ πόλεις ἀλάπαξ' ἀνθρώπων·
Πεζὸς δ' ἑνδεκά φημι καὶ Τροίην ἐλέωλον.*

*Iliad. 9.
v. 328.*

Par mer j'ai pris douze villes de l'Empire Troyen, par terre je me suis rendu maître de onze.

Et Virgile l'avoit parfaitement bien compris:

*Postquam res Asiæ Priamique evertere gentem
Immeritam visum Superis, &c.*

Et Priami regnorum everfor Achilles, &c.

*Tot quondam populis terrisque superbum
Regnatorem Asiæ.*

En un mot, pour entendre Homère & les Anciens, il faut, selon M. Fourmont, partager comme eux cette longue guerre en trois temps, celui des préparatifs, celui des conquêtes d'Achille, & celui des combats sous les murs de Troye, combats qui n'arrivent que la dixième année.

Des préparatifs, Homère n'en parle que très-peu, & suivant la remarque d'Horace,

Quæ desperet tractata nitefcere posse relinquit.

Les conquêtes d'Achille, il les a inferées pour la plupart dans ses récits; du reste, comme elles n'entroient point dans le sujet de l'Iliade, il les a négligées, & on l'auroit blâmé de s'y être arrêté. A l'égard de la dixième année, & de ces combats dans la plaine de Troye, il en a pris ce qu'on pouvoit supposer s'être fait entre la retraite d'Achille & sa réconciliation. De-là, M. Fourmont se croit en droit de conclure, que les Grecs n'ont été qu'une année devant Troye, & que toutes les objections faites contre l'Iliade, dans la supposition d'un siège de dix ans, sont frivoles: mais pour les détruire encore plus absolument, il fait remarquer que Nestor parlant à Télémaque, distingue très-nettement les deux dernières parties de la guerre, c'est-à-dire les conquêtes d'Achille dans l'Empire Troyen, & les combats de la plaine de Troye. Télémaque, dit-il, puisque vous m'obligez de vous entretenir de tous ces malheurs que la Grèce a éprouvés, soit en mer, lorsque notre flotte commandée par Achille, & errant çà & là, nous ravagions le pays ennemi; soit sur terre, dans les combats qui se sont donnés auprès de la ville de Priam.

*Odysf. l. 3.
m. 105.*

Ἡ μὲν ὅσα ξυὸ νηυσὶν ἐπ' ἡγεσθ' ἰδέα πόντον
Πλαζόμενοι καὶ ληϊδ' ὅπη ἀρξάν Αχιλλεύς,
Ἡ δ' ὅσα καὶ περὶ ἄστυ μέγα Πειάμειο ἀνακτοῦ
Μαρνάμεθ'.

Et qu'Homère lui-même fait entendre que les Grecs, jusqu'alors occupés à prendre les autres villes de l'Empire de Priam, viennent de se rassembler auprès d'Ilion qui en étoit la Capitale. Polite, un des fils de ce Prince, est à la découverte

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 61
sur la tour du tombeau d'Asuète, & y attend que toute la
flotte soit arrivée, & que le débarquement soit fait, pour al-
ler informer son pere du nombre des vaisseaux ennemis.

Διγμενος, ὁπώτε ναῦν ἀφορμηθεῖεν Ἀχαιοί.

Deux lignes après il lui fait dire,

Ἀλλ' οὐπω τοῖονδε πρὸνδε τε λαὸν ὄπωπα.

De ma vie je n'ai vu de troupes, ni si belles, ni en si grand nombre.

Il est donc vrai, selon le Poëte, que lorsqu'Achille & Agamemnon se séparèrent, les Grecs ne sont à cette rade que depuis très-peu de temps, quoique ce soit la dixième année de la guerre.

Or si cela est, quelle difficulté de répondre à toutes ces objections que l'on a rapportées contre la vraisemblance de l'Illiade?

Priam ne connoît pas de vûe les premier Grecs, comment les connoîtroit-il? ils arrivent, & il ne les a jamais eus sous les yeux. Glaucus & Diomède se reconnoissent, ils le peuvent, c'est la première fois qu'ils se rencontrent.

Les Grecs devoient avoir affamé la ville de Troye, point du tout, ils ne sont là que depuis un mois. Mais d'où vient qu'Hector reste dans Ilion? c'est l'héritier présomptif de la Couronne. Priam, Hécube, Andromaque, les vieillards, le peuple le retiennent pendant quelques jours; mais impatient, & enfin entraîné par sa bravoure, il sort, & porte le feu jusque sur la flotte ennemie. On voudroit sçavoir ce qu'a fait Achille avant sa querelle: rien auprès de Troye, car à peine a-t-il mis le pied sur le rivage; mais que l'on s'en rapporte à Darès, à Dictys, & sur-tout à Strabon, le jeune héros avant que de venir à Troye, avoit conquis tout l'Empire Troyen, & cet Empire consistoit en douze principautés, qui étoient comme autant de petits Royaumes.

On trouvera à la page 425. du sixième volume des Mémoires de l'Académie, une Dissertation de M. l'abbé Banier, en faveur du sentiment ordinaire sur la durée de ce siège fameux.

Hijj

Iliad. 2. v.
794.
Id. v. 799.

S I C R I S S A E T C I R R H A

étoient une même ville sous ces deux noms.

1725.

In Phoc.

M DE VALOIS, dans la quatrième partie de sa Dissertation sur les Amphictyons, dont les trois premières ont paru dans ces Mémoires, avant que de s'engager à parler de la guerre sacrée, entreprise par leur ordre contre le Crisséens, a voulu éclaircir quelques difficultés qui se rencontrent sur les villes de Crissa & de Cirrha. La plus considérable de ces difficultés consiste à sçavoir si c'étoient deux villes différentes, ou une seule & même ville qui auroit porté ces deux noms : ce point de Géographie lui a paru mériter d'autant plus d'attention, que les Anciens & les Modernes sont partagés sur ce sujet. Pausanias qui avoit exactement parcouru la Grèce, dont il nous a donné la description, a confondu ces deux villes, & sembler en faire qu'une. Parlant de Cirrha, il s'exprime ainsi : Λεγεται δὲ ἐς τὴν Κίρραν, καὶ ὑπὸ τῇ Κίρρας τὸ ὄνομα τὸ ἐφ' ἡμῶν τεθῆναι τῷ Χρειαῷ Φασίν. Ομηρος μὲντοι Κείραν ἐν τῇ Ἰλιάδι ὁμοίως ἔφη ἐς Ἀπιδανα ὀνόματι τῷ ἐξ ἀρχῆς καλεῖ τὴν πόλιν. Paroles qu'Amalée a traduites ainsi : *Urbi nomen hoc, quod hac ætate in usu est, à Cirrha Nympha exstitisse arbitrantur; Homerus tamen & in Iliade & in hymno quem fecit in Apollinem, Crissam prisco nomine appellat.* L'Auteur du grand étymologique est encore beaucoup plus précis sur l'identité de ces deux villes. Crissa, dit-il, est une ville de la Phocide, dont le golphe Crisséen a emprunté son nom... Cependant Leocrinès pense que ce sont deux villes, l'une appelée Crissa & l'autre Cirrha; mais il est contredit à cet égard par beaucoup d'Auteurs. En effet aucun Géographe, aucun Voyageur n'a dit que ce fussent deux villes différentes, & il n'y a que le seul Leocrinès qui ait avancé cela par ignorance.

Malgré ces deux passages, M. de Valois s'est déterminé à faire de Cirrha & de Crissa deux villes différentes, & les autorités ne lui manquent pas. Strabon, en décrivant les villes

Geog. l. 9.

de la Phocide, dit en termes formels, qu'à l'extrémité meridionale du mont Cirphis étoit située Cirrha, ville très-ancienne, bâtie sur le bord de la mer, vis-à-vis de Sicyone, & que pour remonter de Cirrha jusqu'à Delphes il y avoit environ quatre-vingts stades. Il ajoute ensuite, que le pays Crisséen étoit assez voisin de Cirrha, & qu'au haut de ce pays étoit bâtie la ville de Crissa, dont le golphe Crisséen tire son nom : Ὑπέπλωκε δὲ τῇ Κίρρῃ πόλις ἀρχαία Κίρρα, ὅτι τῇ θαλάττῃ ἰδρυμένη· ἀφ' ἧς ἀνάβασις εἰς Δελφοὺς, ὁδοῦ-
κοντὰ πρὸς σταδίον· ἰδρυται δ' ἀπαντικρὺ Σικυωνίου· φερέκεται δὲ τῆς Κίρρας τὸ Κερασῶν πεδίον εὐδαιμον· πάλιν δ' ἐφεξῆς ὅτιν ἄλλη πόλις Κρίσσα, ἀφ' ἧς ὁ κόλπος Κερασῶν.

Pline distingue aussi ces deux villes, & Ptolemée place de même au nombre des villes de la Phocide les plus voisines de la mer Cirrha & Crissa, comme deux villes très-distinguées par la différence de leur position. M. de Valois a cru aussi qu'Etienne de Byzance lui étoit favorable; car cet Auteur remarquant que quelques-uns, πινές, pensoient que Crissa étoit la même ville que Cirrha, il a voulu dire que le plus grand nombre pensoit autrement, & ne confondoit pas ces deux villes.

A l'autorité des Anciens on peut joindre celle de quelques Auteurs, qui pour être modernes, ne laissent pas de mériter quelque considération. Entr'autres, Paulmier de Grant-Menil, qui ayant fait une description curieuse d'une grande partie de la Grèce, avoit consulté & examiné tous les Anciens qui en avoient parlé avant lui; & qui, sur leur témoignage, s'est aussi déterminé à faire de Cirrha & de Crissa deux villes différentes. Pour se défaire de l'autorité embarrassante de Pausanias, cet Auteur soupçonne que le passage cité est défectueux ou altéré; & ce qui le lui fait croire, c'est que le même Pausanias, dans le même livre, fait mention de Cirrha comme d'une ville contiguë au territoire des Locriens Ozoles: d'où il résulte que cet Auteur, d'ailleurs si exact, n'avoit pû confondre, quelques pages plus haut, deux villes que leur éloignement distinguoit assez.

L. 4. c. 3.
Geog. l. 3. ἀπὸ
μοι Κερασῶν.

In Phoci.

Les Cartes de Jean Laurenberg, publiées en 1660 par les soins de Samuel Puffendorf, placent Cirrha sur le bord de la mer au Sud-Est de Delphes, à l'embouchure du Plistus, & Crissa au fond du golphe Crisséen à l'Est de Delphes, mais un peu avant dans les terres. Enfin, feu M. de Lisle de l'Académie des Sciences, qui connoissoit si bien la Géographie ancienne, met dans ses Cartes Crissa au fond du golphe Crisséen, & à environ une lieue dans les terres au Sud-Ouest de la ville de Delphes, dont elle étoit éloignée de près de trois lieues & demie, & Cirrha port des Crisséens au bord de la mer à près de sept lieues de Crissa, & à dix lieues de Delphes. Comme ces deux villes étoient situées, l'une à l'extrémité septentrionale du Mont Cirphis, l'autre à l'extrémité méridionale de cette même montagne, on croit que c'est ce qui a donné lieu à les confondre. A toutes ces autorités, on joint celle du sçavant Commentateur de Pline, qui distingue ce deux villes, & ajoute que Crissa se nomme aujourd'hui *Salona*, & Cirrha *Aspropiti*.

Après avoir établi que Cirrha & Crissa étoient deux villes différentes, M. de Valois parle du temps auquel elles furent renversées, & il concilie l'opinion de Strabon, qui croit que la première de ces deux villes avoit été prise par les Crisséens, & la seconde par Euryloque Thessalien, dans la guerre contre les Crisséens, avec Pausanias, qui prétend que ce fut Clisthène roi des Sicyoniens, que les Amphictyons avoient choisi pour être le chef de l'armée, qui prit la ville de Cirrha : pour accorder ces deux célèbres Auteurs il employe l'autorité de Polyænus, qui nomme Euryloque & Clisthène, en parlant de la même guerre.

*Strab. l. 3.
c. 5. & l. 6.
c. 13.*

Dans une des assemblées suivantes, M. Freret apporta à l'Académie une Dissertation, où après avoir fait une description topographique de cette partie de la Phocide, qui alloit depuis le mont Parnasse jusqu'à la mer, il établit 1°. que le récit de Strabon n'est pas exact, parce qu'il parle d'évenemens trop anciens. En effet, puisque la ville de Crissa fut prise pendant la guerre sacrée par Clisthène, Euryloque & Solon, plus

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 65
 plus de 600 ans avant le temps auquel Strabon écrivoit, il falloit que la ville de Cirrha eût été prise plus de 100 ans encore auparavant : 2°. Les Crisséens n'avoient pû donner leur nom au golphe de Crissa, qu'après s'être emparés du port de Cirrha, & après avoir détruit cette ville ; & la maniere dont Homère parle de Crissa, prouve que du temps de ce Poète, il n'étoit plus question de Cirrha comme d'une ville distinguée de Crissa : or ce Poète ayant vécu près de 900 ans avant l'Ere chrétienne, suivant la Chronologie d'Hérodote, & celle de la Chronique de Paros, il devoit y avoir du temps de Strabon, près de 900 ans que Cirrha étoit ruinée, & il ne devoit plus en rester de vestiges. Le même Poète, faisant le dénombrement des peuples de la Phocide venus au siège de Troye, ne parle que de Crissa, & ne nomme point Cirrha, quoique cette ville, selon les Auteurs qui la distinguent de Cirrha, fût un port de cette partie de la Phocide ; ce qui fait juger que du temps de ce Poète, elles n'étoient pas deux villes différentes. D'ailleurs, en supposant de l'exactitude dans le récit de Strabon, tout ce qu'on en pourroit conclurre, selon M. Freret, c'est 1°, que Cirrha & Crissa n'ont été deux villes distinguées l'une de l'autre, que jusque vers l'an 900 avant Jesus-Christ : 2°. Que Cirrha ayant été ruinée, & les Crisséens s'étant emparés de leur port 900 ans avant Strabon, il n'en restoit plus aucun vestige du temps de ce Géographe : 3°. Que ces deux villes étoient très-proches l'une de l'autre, n'étant séparées que par la plaine de Crissa, & le port de Cirrha ayant servi à la ville de Crissa. En un mot, ces deux villes étoient au plus distinguées entre elles comme Athènes l'étoit du Pirée, ou Megare de Nisæa.

*Hym. ad
Apoll.*

Iliad. l. 2.

Pausanias, dont le témoignage est si considérable dans cette question, assure, comme on l'a déjà remarqué, que Cirrha & Crissa n'étoient qu'une même ville, à laquelle Homère avoit donné le nom de Crissa, & qu'on appelloit Cirrha du temps de ce Géographe. Quoiqu'elle eût été prise & ruinée deux fois, il y restoit encore quelques antiquités, entr'autres des statues remarquables ; ce qui prouve encore que Strabon

In Phoc.

n'étoit pas bien instruit, lorsqu'il avançoit sans aucune restriction, que ces deux villes avoient été entièrement détruites.

Ce qui donne un nouveau poids au témoignage de Pausanias, c'est que les anciens nomment indifféremment Cirrhéens & Crisséens, les peuples & le pays qui sont entre le Parnasse & la mer, parce que Cirrha & Crissa n'étoient apparemment qu'une même ville. Diodore de Sicile, Pline, Plutarque, & le Scholiaste de Pindare, donnent le nom de Cirrhéens & de plaine de Cirrha, aux peuples & au pays qu'Homère & Strabon nomment Crisséens & plaine de Crissa.

L. 16.
L. 4. c. 3.
Dans la vie
de Salom.
Sur les Od.
Pyth.

Wheler, I.
1. p. 339.
357.

Lib. 9. p.
419.
L. 4. c. 3.
L. 10.

Une autre preuve que ces deux noms appartennoient à la même ville, c'est que selon MM. Spon & Wheler, célèbres voyageurs, qui ont parcouru avec soin le golphe de Crissa, nommé aujourd'hui golphe de *Salona*, la ville qu'on appelloit autrefois Cirrha, est maintenant un village nommé *Cressa*. Ce village est à l'entrée de la plaine qui sépare le Parnasse de la baye de *Salona*, sur le bord du *Plistus*, à demi-lieue de la mer, & au pied du mont *Cirphis*. Or, suivant le témoignage de Strabon, de Pline & de Pausanias, c'est là qu'étoit la ville de Cirrha, qui servoit de port à ceux qui alloient à Delphes, dont Pline dit qu'il n'étoit éloigné que de 56 stades. Il est vrai que Pausanias en compte 60, & Strabon 80. Mais au lieu de conclurre de ces trois mesures, que ces Auteurs parloient de différentes villes, on doit plutôt croire que l'erreur venoit des voyageurs qui, pour éviter quelques passages difficiles dans ces montagnes, prenoient différentes routes.

M. Freret, après avoir opposé des Auteurs anciens & modernes à ceux qu'avoit allégués M. de Valois, ne reconnoît d'autres garants de l'opinion qui distingue les deux villes en question, que Ptolémée & Pline, qu'il ne laisse même à son adversaire qu'avec ces restrictions. Ptolémée dit que Cirrha & Crissa ont la même latitude de 37 degrés 30 minutes, & sont à 15 minutes de distance l'une de l'autre, ce qui fait environ 16000 pas de distance. Cependant, suivant les observations de M. Wheler, & dans les Cartes de M. de Lisle, ces deux villes se trouvent placées presque sous le même degré

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 67
de longitude, & à près de 20 minutes ou deux tiers de degré
de différence en latitude; d'où il s'ensuit que Ptolémée n'a
placé ces deux villes qu'au hazard, & sans aucune observation.

Pour ce qui est de Plin, quelque grande que soit son
autorité, lorsqu'il porte un jugement formel & déterminé, il
s'en faut bien qu'elle soit égale, lorsqu'il ne fait que compiler
les différentes relations, & c'est de cette pratique qu'il faut
entendre ce qu'il dit, *equidem plura transcribo, quàm credo*. Or
cet Auteur détermine positivement & exactement la situation
de Cirrha, au lieu qu'il se contente de nommer Crissa dans
une énumération des villes de la Phocide si peu exacte, qu'il
y entremêle des villes des Locriens, comme Amphissa, & de
la Bœotie, comme Bulis. C'est ainsi qu'il lui est arrivé plus
d'une fois de doubler, ou même de tripler la même ville ou
le même peuple, parce qu'il en étoit fait mention sous diffé-
rens noms dans les relations qu'il consultoit.

L. 4. c. 3.

De toutes ces preuves M. Freret conclut, que, du moins
depuis Homère, les villes de Cirrha & de Crissa n'étoient pas
différentes l'une de l'autre, & que celle de Crissa bâtie au-
trefois sur une éminence à demi-lieue de la mer, ayant assujet-
ti celle de Cirrha, & s'étant emparée de son port, les deux vil-
les depuis ce temps-là n'en firent plus qu'une.

Quoique cette contestation littéraire parût épuisée par
tant de recherches, M. l'abbé Gedoy entra encore en lice
quelques jours après, pour soutenir que jamais Cirrha &
Crissa n'avoient été deux villes différentes. Comme il traduit
Pausanias, & qu'il en éclaircit le texte par des notes histo-
riques & critiques, la question l'intéressoit; mais nullement
prévenu pour son auteur, il ne lui donne en cette occasion
sur les autres anciens qui ont parlé de la Grèce, que la pré-
férence que tout le monde est obligé de lui accorder à cet
égard: ainsi, après être convenu que M. de Valois a pour
lui des Géographes, des Historiens & des Sçavans du premier
ordre, tant parmi les anciens que parmi les modernes, il avance
comme une des plus sages maximes de critique, qu'il faut
peser les suffrages, plutôt que les compter; & sur ce principe

il croit que Pausanias doit l'emporter sur tous les autres. Car enfin, dit-il, lorsque deux Ecrivains d'un mérite à peu près égal rapportent un fait différemment, lequel des deux est le plus croyable? est-ce celui qui traite ce point superficiellement & comme en passant, ou celui qui le traite avec dessein formé, avec détail, avec exactitude? Est-ce celui qui parle sur le rapport d'autrui, ou celui qui dépose comme témoin oculaire? Strabon, Ptolémée, Pline, sont dans le premier cas; Pausanias au contraire consacre un livre entier à la description de la Phocide; & à dire vrai, tout l'ouvrage de cet auteur est le voyage de la Grèce. Il y parle par-tout en voyageur exact, qui a tout vû, tout examiné, & qui a consulté les gens du pays les plus éclairés. Qu'on juge maintenant lequel des Historiens ou des Géographes paroît le plus digne de foi dans ce qui concerne la question qui donne lieu à cet article: mais l'autorité seule de Pausanias ne doit-elle pas la décider? En effet est-il naturel de croire que cet auteur, qui fait une relation si circonstanciée de la Phocide, eut oublié de parler de Crissa, si cette ville avoit jamais existé? Peut-on s'imaginer que cet auteur, qui parle si au long de Cirrha, dont il restoit alors peu de chose, & qui, suivant Strabon, étoit entièrement détruite, eut oublié de faire mention de Crissa, qui, si on en croit M. de Grantménil, subsistoit encore, qui avoit donné son nom à une plaine, qu'on nommoit par excellence la plaine fortunée, *πεδὶον εὐδαιμον*, & qui enfin fut le théâtre, ou du moins le prélude de la guerre sacrée? Pour donner plus de force à ce raisonnement, il est bon d'observer que Strabon, favorable au parti contraire, est en cela abandonné par Casaubon son interprète, qui préfère l'opinion de Pausanias à celle de son auteur, & qui fait voir de plus qu'il s'est trompé en confondant les deux guerres de Cirrha; la première faite par les Cirrhéens & les Atragallides; la seconde, par les mêmes Cirrhéens aidés des Locres & des Amphisséens. M. l'abbé Gédoyen trouve dans les paroles même de Strabon une nouvelle preuve de sa méprise. Cet auteur dit qu'il y avoit dans la ville de Cirrha, du côté de Delphes sans doute,

puisque de l'autre côté c'étoit la mer, une plaine que l'on nommoit la plaine Crisséenne; ce qui est incompréhensible, à moins que de dire avec Pausanias, qu'anciennement Cirrha s'appelloit Crissa, & la plaine, Κερασσον πεδιον, & que la ville ayant changé de nom, la plaine n'en avoit point changé. Que la ville de Crissa ait été appelée dans la suite Cirrha, c'est ce qui n'est pas douteux, si on jette les yeux sur le Commentaire d'Eustathe, qui en expliquant un vers de l'Iliade d'Homère, dit que de Crissa on a fait Cirrha, à peu près comme de Pyrros on a fait Pyrrhos, en changeant le σ en ρ.

De tout ce raisonnement, M. l'abbé Gedoyne conclut contre M. de Valois, & même contre M. Freret, 1°. que jamais, non pas même dans les temps qui avoient précédé Homère, Cirrha & Crissa ne furent deux villes différentes, mais une seule ville. qui anciennement se nommoit Crissa, & qui dans la suite prit le nom de Cirrha, quoique le territoire ait toujours conservé le nom de plaine de Crissa: 2°. Que Pausanias & Strabon, en marquant des distances différentes, ne se contredisent pas, puisque l'un parle du chemin par terre, & Strabon du chemin par eau, en remontant le Plisus, comme l'avoit déjà remarqué Casaubon. Il n'est pas étonnant qu'il y eut de Cirrha à Delphes 60 stades par terre, & 80 par la rivière, & Strabon ne s'est trompé qu'en faisant deux villes d'une seule: 3°. Que le passage de Pausanias n'est ni tronqué ni fautif, & que le sens qui en est un peu obscur, peut aisément être entendu, sans qu'il soit besoin de dire avec M. Paulmier, que l'auteur, dans ce qui manque, parloit de Crissa comme d'une ville différente de Cirrha: car bien loin que cela puisse être, Pausanias, s'il en eut fait mention, se seroit contredit: 4°. Qu'en ne faisant qu'une ville de Cirrha & de Crissa, on concilie d'illustres auteurs qui paroissent se contredire. Plutarque, par exemple, dit que Lycurgue mourut à Cirrha, & Nicolas de Damas dit que ce fut à Crissa; & ils parlent l'un & l'autre de la même ville sous différens noms. La prétendue guerre de Crissa s'évanouit aussi, ce n'est plus que la guerre de Cirrha, comme en effet c'est la seule dont il est parlé dans le long détail que

Vie de Lycurgue.

DES REGLES DE CRITIQUE
*Qu'on doit observer dans le rétablissement des Textes
altérés ; avec quelques exemples qui en découvrent
l'usage.*

En 1710.

ON ne sçauroit douter que la Critique n'ait été la principale cause du progrès que les Belles Lettres & les Sciences ont fait en Europe depuis leur rétablissement. On sçait ce qu'elles doivent aux Lipfes, aux Scaligers, aux Drusius, aux Murets, & à tant d'autres : mais, comme ceux qui veulent s'appliquer à cette sorte d'étude, n'en connoissent pas souvent toute l'étendue, M. Fourmont l'aîné a proposé ses réflexions sur les regles qu'il falloit suivre pour y réussir, & faisant voir par ces regles les difficultés qui s'y rencontrent à chaque pas, & en combien de manieres les MSS. ont pû être altérés & corrompus, il fait sentir en même temps l'importance d'une pratique qu'on ne regarde souvent que comme un amusement de Grammairien, qui n'a pour objet que des sons, des mots & des phrases. On fait voir qu'il faut pour cela une grande application, un grand fonds de justesse pour bien juger, une vaste érudition pour rappeler à propos ce qui peut servir dans l'antiquité à corriger un endroit défectueux. On conviendra aisément qu'un Critique doit bien entendre le texte de son Auteur, & la matiere qui y est traitée ; qu'il doit être en état de suivre ses idées, & de pénétrer son systême ; en un mot, qu'il doit observer certaines regles. M. Fourmont avoue que ces regles ne sont pas nouvelles, qu'elles ont été suivies par les meilleurs Critiques ; mais l'application & l'usage qu'il en fait, ont peut-être quelque chose d'assez nouveau. D'abord il propose ces regles en général, afin qu'on puisse les envisager d'un coup d'œil, ensuite il en fait l'application

particulière à quelques Textes altérés, afin qu'on puisse mieux juger de l'importance de ces mêmes règles.

1°. Un Critique doit réfléchir sans cesse à trois choses : sur les Copistes qui nous ont transmis l'ouvrage qu'il entreprend de corriger ; sur la matière qui y est traitée ; enfin sur l'Auteur même , c'est-à-dire, sur son langage , & sur les différentes circonstances dans lesquelles il a composé son ouvrage.

Pour ce qui regarde les Copistes , il faut avoir présentes à l'esprit les différentes fautes qu'ils ont pu faire , & qu'ils n'ont faites que trop souvent ; on veut dire les interpolations , les obmissions , les répétitions , les transpositions , les renvois mal placés , les négligences dans la formation des lettres , l'affectation même à les trop orner , ce qui fait souvent prendre le change ; & enfin les abréviations , qui dans la suite sont devenues une source de corruptions pour les Textes.

2°. Le Critique doit avoir égard aux matières sur lesquelles on écrivoit. La pierre & le bronze ont été destinés aux Inscriptions publiques ; les feuilles d'arbre , l'écorce , le bois , la cire , la toile , les peaux d'animaux , & le papier , ont été réservés pour les ouvrages particuliers ; & toutes ces matières ont été sujettes à de grands inconvéniens : car , sans parler de l'ignorance de ceux qui gravoient les Inscriptions , la pierre tombe souvent par morceaux , le bronze , les autres métaux sont sujets à s'enfoncer , les feuilles , l'écorce & le papier à se déchirer , à pourrir , à être picqués des vers , &c.

3°. Pour ce qui regarde l'Auteur lui-même , ou il a écrit en prose ou en vers ; son ouvrage est encore dans sa langue originale , ou traduit dans une autre : or toutes ces langues , il faut les entendre , les posséder , sçavoir distinguer les différens dialectes. La prose à la vérité , lorsqu'elle est corrompue , peut être aisément rétablie , si la corruption n'est que dans peu de mots , ou dans quelques tours de phrases ; mais lorsqu'elle s'étend au-delà , le mal paroît sans remède , à moins qu'une vaste érudition , & une mémoire heureuse ne fassent trouver dans d'autres Auteurs le passage corrompu , cité dans le véritable sens de l'Auteur original ; ce qui est arrivé souvent. C'est

à cette sagacité qu'on est redevable du Festus, des fragmens d'Ennius, & de plusieurs autres ouvrages. Pour la poësie, comme elle consiste dans l'harmonie, dans la quantité, dans le nombre des mesures, &c. on conçoit aisément que les endroits corrompus dans les Poètes sont difficiles à rétablir; cependant que d'heureuses restitutions par l'habileté des Critiques ! Si l'ouvrage qu'on veut rétablir est traduit, il a, outre les fautes de l'original, celles de la traduction, qui sont ordinairement en grand nombre, puisqu'il y a si peu de traductions parfaites, sur-tout lorsqu'il s'agit des langues Orientales dont le génie nous est si peu connu : mais ce qui demande encore une nouvelle attention dans le Critique, & des connoissances extrêmement étendues, c'est le changement des caractères. Les Latins, les Grecs, les Hébreux, les Syriens, &c. se sont-ils toujours servis d'un même caractère ? chaque siècle n'y a-t-il pas apporté quelque différence ? enfin les peuples qu'on vient de nommer, n'ont-ils pas eu différens caractères ? Cependant il est souvent arrivé qu'on a copié un manuscrit, plusieurs siècles après qu'il avoit été composé, & combien de fautes n'aura pas faites un copiste, peu accoutumé aux caractères des temps éloignés du sien ? Cet article seul annonce aux Critiques des difficultés sans nombre dans le rétablissement des anciens Textes : pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur vingt ou trente manuscrits Grecs ou Latins. S'il s'agit de l'Hébreu, il faut voir la différence du caractère Juif & du Samaritain ; pour le Syriaque, celle du caractère ordinaire, & de celui qu'on nomme *Estranguelo* ; pour l'Arabe, celle qui se trouve entre le caractère d'aujourd'hui & le *Kioufique*. M. Fourmont dit à cette occasion, qu'il a souvent éprouvé ces difficultés pour ce qui regarde l'Hébreu, lorsqu'il a passé d'un manuscrit des Juifs d'Allemagne à ceux des Juifs Espagnols ; pour le Syriaque, dans la différence des manuscrits de Syrie avec les barbaresques. Que si l'on ajoute encore la ressemblance de plusieurs lettres, comme du Δ & du Λ, & de plusieurs autres dans le Grec ; du resch & du daleth, &c. dans l'Hébreu ; celle d'un très-grand nombre de caractères Arabes,

Arabes, qui ne diffèrent entr'eux que par de petits points; si on suppose le Manuscrit original ou sa copie, mal écrits, ou avec négligence, ou d'un caractère trop menu & presque imperceptible, il est certain que toutes ces causes deviennent une source féconde de fautes dans les Manuscrits, & demandent une érudition, une sagacité, & une attention infinie dans la critique. Malgré ces difficultés, on peut réussir à corriger les anciens Textes, & M. Fourmont en rétablit quelques-uns par l'application de ses regles.

On a dit que le changement de caractère avoit souvent rendu des passages inintelligibles; c'est ce qui est arrivé dans cet endroit de l'Ode 11^e d'Anacréon, que personne n'a entendu τὸ δὲ τόξον ἔστ' μοι νδν, ou dans la 19^e τίς ἔστ' σοι μέλ' δέ; & d'où vient qu'après des traductions de cet auteur, ces deux vers restent encore à expliquer, les éditeurs, Henry Etienne, Portus, Elias André, MM. le Fevre & de Longe-Pierre, ne les ayant pas éclaircis? C'est parce qu'ils n'ont pas fait usage d'une des regles de critique qu'on vient d'établir; c'est qu'ils n'ont pas imaginé que les mots εἰς, ἐς, δέ, τὶ, ont été joints par les Copistes, & que ἐς τὶ est mis là pour *in quantum*, & τίς ἔστ' est pour τίς εἰς τί, ce qui rend à Anacréon sa pensée, & à sa phrase presque toute son élégance. M. Fourmont rétablit aussi un des fragmens de l'Ode 11^e, & un de l'Ode v^e du même Poète, en remarquant que le Manuscrit sur lequel se fit la première édition de cet auteur, étant sur de l'écorce, & se trouvant pourri & troué, comme nous l'apprend Henry Etienne, quelques mots de l'Ode v^e passèrent, & se confondirent avec les vers de la 11. De ces exemples, M. Fourmont passe à plusieurs autres, sur-tout pour ce qui regarde les abréviations, les répétitions, les transpositions, &c. On juge assez de ce détail sur le simple exposé qu'on vient d'en faire.



DES CITATIONS.

PERSONNE ne doute que l'usage des citations ne soit également ancien & nécessaire. Dès qu'on entreprend de traiter un sujet, de quelque genre qu'il soit, il faut bien rapporter le sentiment de ceux qui en ont parlé avant nous, soit pour faire connoître ce qu'ils ont pensé sur la même matière, soit pour appuyer ce que nous en pensons nous-mêmes. L'histoire, sur-tout, ne peut être fondée que sur les citations, lorsque nous écrivons des choses que nous n'avons pas vûes, ou qui se sont passées dans des temps éloignés du nôtre; mais il arrive souvent qu'on fait un très-mauvais usage des citations, qu'elles sont déplacées & peu convenables au sujet, qu'elles ne prouvent rien, ou qu'elles tournent même en preuve contre nous. C'est contre cet abus, & pour donner une idée juste de la manière dont on doit citer les Auteurs qui nous ont précédés, que M. Fourmont l'aîné communiqua à l'Académie les règles qu'il croit qu'on devroit établir sur un sujet si important.

1720.

Sa Dissertation est divisée en deux parties; dans la première, il donne l'idée des citations, & leurs différens rapports; dans la seconde, il établit les principes sur lesquels doit être fondée la justesse d'une citation.

Pour avoir une idée juste des citations, il faut les envisager sous différens rapports. Ces rapports sont peut-être en très-grand nombre; mais on ne parle ici que de quatre. Une citation peut être considérée, 1^o, en elle-même, 2^o, eu égard au discours dans lequel elle se trouve, & à la matière qui en fait le sujet, 3^o, relativement à l'Auteur qu'on cite, & à celui qui le cite, 4^o, par rapport aux effets qu'elle doit & qu'elle peut produire, soit sur l'esprit des auditeurs, si c'est un discours, ou sur celui des lecteurs, si c'est un livre. En elle-même, la citation est ou indirecte ou directe: une allusion, par exemple, à un Prophète, à un Poëte, ou à quelqu'autre Auteur qu'on

ne nomme pas , est une citation indirecte. Lorsqu'on cite & qu'on nomme un Auteur pour confirmer ce qu'on avance , c'est une citation directe. La méprise peut être ici de conséquence ; donner une égale autorité à ces deux sortes de citations , c'est se tromper , & prendre le change. Les meilleurs Ecrivains sont remplis de cette sorte de citations : Platon emprunte à tous propos des vers & des expressions d'Homere : Aristophane met dans la bouche de ses acteurs les vers des autres Poètes , & les propres expressions des Philosophes de son temps : Virgile a mêlé dans ses ouvrages les vieux mots d'Ennius & de Lucrèce ; mais , comme le remarque M. Fourmont , ces sortes de citations ne sont sensibles qu'à ceux qui connoissent les Auteurs dont on emprunte les paroles ou les sentimens. C'est ainsi que pour bien comprendre , par exemple , le sens des bénédictions des tribus d'Israël qu'on lit dans le Deuteronome , il faut se ressouvenir des mêmes bénédictions que Jacob avoit prononcées en faveur du peuple de Dieu dans la Genèse. On n'avoit donné que des interprétations hasardées du Pseaume LXVII, faute d'entendre une citation indirecte du livre des Juges , qui s'y trouve. De même on n'entendra jamais le livre de Job , si en plusieurs endroits on n'y remarque pas les allusions qu'on y fait aux autres livres de l'Ecriture. La plupart des livres des Arabes , des Persans , & les Commentaires des Lettrés de la Chine sont remplis d'allusions à l'ancienne loi , à l'Alcoran , & aux ouvrages de Confucius.

Dans la seconde sorte de citations , où l'on ne nomme point les Auteurs , un Ecrivain habile s'approprie , pour ainsi dire , le texte des autres ; son discours marche d'un pas égal avec l'original qu'il copie : quelquefois l'allusion devient une louange fine , souvent une critique de l'Auteur dont on a caché le nom. Montagne est rempli de ces sortes d'allusions , qui sont le principal agrément de ses Essais. Lucien a scû par-là reprendre avec délicatesse le style , les raisonnemens , & les mœurs même de ceux qu'il a voulu critiquer. Les Epîtres de S. Paul sont presque par-tout un tissu des termes d'Isaïe &

des autres Prophètes. M. Fourmont remarque à ce sujet les erreurs où l'on peut tomber; & les erreurs dans lesquelles sont effectivement tombés plusieurs hérétiques, faute d'avoir bien compris le génie Oriental, qui a toujours porté les meilleurs Ecrivains à cette sorte d'allusions.

La troisième espèce de citations, est de rapporter les termes des Auteurs sans en tirer aucune conséquence; celle-ci n'a lieu que dans des récits tout simples, ou dans un Ecrivain qui parle des mœurs, soit d'un peuple entier, soit de quelque particulier. Plusieurs Critiques auroient souhaité que l'histoire n'eût été composée que de ces sortes de citations, c'est-à-dire, d'extraits ou de mémoires, en laissant aux lecteurs le droit de juger & de préférer les autorités qui lui paroîtroient les plus solides, à celles que trop de crédulité, des réflexions malignes, ou une politique mal entendue, doivent rendre suspectes. L'histoire n'en seroit peut-être pas si agréable, mais elle seroit plus exacte, plus sincère, & c'est là son unique but.

La quatrième sorte de citations, est celle qui doit servir de preuves. Un Avocat cite le Code, l'Ordonnance, &c. Un Prédicateur & un Théologien citent l'Ecriture & les Peres, & un Commentateur met en usage dans les passages difficiles, ce que la connoissance des langues, des mœurs, & des coutumes anciennes lui a appris. Voilà des citations dans le sens le plus exact; celles auxquelles on doit se rendre, si elles sont justes & bien appliquées, & qu'on doit rejeter si elles sont fausses ou trop foibles; celles en un mot qu'il faut, ou pour les admettre, ou pour les rejeter, de l'examen & de la critique.

C'est, au reste, cette justesse si nécessaire, qui décide communément du second rapport, c'est-à-dire, du rapport de la citation à la matière qu'on traite. On parle d'une affaire sérieuse, d'un sujet grave & majestueux; est-il discret d'aller citer alors quelque faillie de Scarron, quelque bon mot de Plaute ou de Molière? Il s'agit d'un point de religion; on attend de celui qui dispute, des preuves solides: sied-il bien de railler continuellement, comme du Moulin dans ses controverses? de citer Sophocle & Ménandre, comme Duplessis?

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 77
de chercher dans Virgile les dogmes du Christianisme ? d'expliquer l'histoire des Hébreux par les aventures d'Achille & d'Ulyffe, comme l'a fait un Auteur Allemand ? de rapporter à nos mystères les Métamorphoses d'Ovide ? enfin de parler d'une manière comique des points les plus importants de la religion, comme faisoient nos anciens Prédicateurs, les Reu-fins, les Menots, les Bastettes, & quelques autres ? à quoi servoient tant de citations déplacées, qu'à dégrader les sujets qu'on traitoit.

Le troisième rapport, est de l'Auteur qui cite à celui qui est cité. Lorsqu'il s'agit, par exemple, d'une question que le bon sens seul décide, d'une vérité de tous les temps & de tous les pays, pourquoi citer Cicéron, Seneque, S. Augustin ? c'étoit cependant cette sorte de citations qui faisoit autrefois le principal mérite de quelques Commentateurs. Allons plus loin : un Ecrivain parle de l'hérésiarque Valentin & de sa secte, il vous cite d'abord Gennadius, S. Augustin, S. Epiphane, Tertullien & S. Irénée ; cet étalage d'érudition est inutile, & ne prouve rien ; S. Irénée est le seul qu'il faille citer, puisque les autres n'ont parlé que d'après lui, encore faut-il le citer avec quelque circonspection, puisqu'il étoit dans les Gaules, pendant que l'hérésiarque débitoit ses dogmes en Egypte ; & c'est à quoi, selon M. Fourmont, de Sçavans modernes n'ont pas fait assez d'attention.

Le quatrième rapport regarde l'effet des citations. Quel est-il ordinairement cet effet, & quel doit-il être ? ici les hommes se partagent, & chacun d'eux leur donne plus ou moins de poids suivant ses préjugés. Citer Aristote ou Platon à des modernes prévenus contre les anciens, c'est s'attirer sûrement leur mépris, & quelquefois leur courroux : à des demi-sçavans qui ne connoissent qu'un petit nombre d'Auteurs, & qui les citent sans cesse à tort & à travers, en citer d'autres dont ils ignorent le nom, c'est leur conter des fables.

Pour passer maintenant à la seconde partie de la Dissertation, c'est-à-dire, aux principes & aux règles qu'il faut suivre dans les citations, on remarque que la règle la plus générale,

& en même temps la plus utile pour bien citer, feroit de s'être appliqué à connoître les Auteurs, leur mérite & leur caractère, fans aucun égard au temps, & au pays dans lequel ils ont vécu ; le Grec & le Romain, comme ceux que le Romain & le Grec nommoient barbares ; l'ancien comme le moderne : car enfin chaque climat, chaque siècle a pû produire d'excellens Auteurs, comme il a pû en former de médiocres. De cette regle générale, on peut en tirer plusieurs particulieres.

1°. Rien n'est plus propre à nous mettre à portée de bien citer, que cet éloignement des préjugés pour les Auteurs d'un tel siècle ou d'un tel pays. Qu'avons-nous, après tout, s'écrie M. Fourmont, de ceux qui en dégradant, pour ainsi dire, leur siècle ne citoient & ne vantoient que deux ou trois Auteurs anciens, comme si depuis ces temps-là personne n'eût scû penser ; & de ceux aussi qui en méprisant l'antiquité, ne nous ont cependant débité que des opinions cent fois répétées, ou peut-être cent fois réfutées ? Pourquoi, continue-t-il, ce Romain traite-t-il de barbares les Gaulois, les Germains, les Cantabres dont il ignore également les mœurs & l'origine ? Et de quel droit le Grec, si moderne en comparaison de tant de nations de l'Orient, en use-t-il de même à l'égard des Hébreux, des Egyptiens & des Persans, peuples policés avant qu'il existât ? Il est donc inutile, & même pernicieux de citer ces Auteurs à ces égards-là. Les soldats d'Alexandre sont étonnés de trouver le sens commun dans les Indes, & ceux de Philippe II sont surpris de voir que la raison les avoit précédés dans l'Amérique. Que conclure de-là ? sinon qu'il faut peser le mérite de ses Auteurs, sans prévention ni pour leur âge, ni pour leur pays ; que l'Auteur original doit être cité, sans qu'il soit besoin de parler de ses compilateurs ; que celui qui a écrit l'histoire de son pays doit être préféré à l'étranger, qu'on a pû tromper, & qu'on a trompé souvent par de fausses relations ; que toutes choses égales, le contemporain doit l'emporter sur ceux qui n'ont écrit qu'après lui.

Lorsqu'on sçait rendre justice au mérite des Auteurs, qu'on connoît jusqu'où ils ont porté leurs découvertes, on est en

état de les citer utilement. Le Thalmud des Juifs, leurs commentaires, & les livres de plusieurs Rabbins renferment à la vérité de grandes puerilités, des impertinences même si l'on veut; mais n'en trouve-t-on pas dans d'autres livres? ainsi ces Auteurs lûs avec une sage précaution, peuvent contribuer à l'intelligence de l'Ecriture. Est-il donc permis, en citant un passage ridicule de quelqu'Auteur Juif, de rejeter généralement tous ceux de sa nation, comme l'ont fait le P. Morin & Vossius? Hérodote est-il plus croyable sur les mœurs des anciens Perses, que les auteurs Persans qui ont écrit il y a trois ou quatre cens ans? M. Fourmont juge que non, parce que la Monarchie Persanne, malgré l'invasion des Mahometans & des Tartares, & les autres révolutions qui ont pû y arriver, a toujours subsisté, & que ces Auteurs, modernes en comparaison d'Hérodote, ont pû lire d'anciens Mémoires, & être mieux instruits que lui sur les mœurs & les coutumes d'un peuple dont ils faisoient partie.

On demande si Virgile dans l'Eglogue *Sicelides Musæ*, a parlé du rétablissement des siècles par la venue du Sauveur du monde; plusieurs Sçavans croyent y reconnoître les termes mêmes d'Isaïe. M. Fourmont est indigné contre une telle prévention, & regarde les citations qu'on pourroit en faire sur ce sujet, comme des rêveries sans fondement. Il est également éloigné de croire que Platon ait copié Moyse; il trouve que leur système politique est tout différent, quoiqu'il ne soit pas étonnant que l'Auteur Grec, dans des choses qui ne dépendent que du bon sens, se soit quelquefois rencontré avec le Législateur Hébreu: de sorte que citer Platon dans des commentaires sur Moyse, ou celui-ci pour confirmer les sentimens du Philosophe Grec, c'est, selon M. Fourmont, perdre son temps, & débiter une érudition inutile.

On avoue que ceux qui composoient l'armée d'Alexandre auroient pû s'instruire des affaires de l'Orient, & en particulier de la Perse; mais l'ignorance des langues étrangères, & un mépris marqué pour tout ce qu'ils appelloient barbare, les empêcherent de s'y appliquer: le citer sur cette matière, c'est oser s'exposer à perpétuer les erreurs.

L'Auteur porte le même jugement des citations des Auteurs Latins qui ont parlé des Juifs, que des Juifs qui ont parlé des affaires des Romains ; les uns & les autres ne se connoissoient point , ou très-peu ; cependant le préjugé agit toujours. Si un Rabbín raconte quelque fable concernant l'histoire Romaine , s'il fait quelque anachronisme , on le traite d'ignorant parfait , & on méprise tout ce qu'il auroit pû dire de bon d'ailleurs : Tacite , au contraire , est regardé comme un excellent Historien. Il l'est en effet , à trop de malignité près , pour l'histoire de son pays ; mais quelles extravagances ne débite-t-il point quand il parle des Juifs ?

Après toutes ces réflexions , M. Fourmont conclut que le plus ancien n'est pas toujours le plus croyable , & qu'il faut sur-tout lui préférer l'Auteur du pays , quoique plus récent ; qu'en fait d'histoire on ne devoit croire que la citation à la main , si on ose se servir de cette expression ; & enfin , que toute citation doit être faite avec choix , sans prévention , & après un examen sérieux. Si ces regles étoient bien observées , quelle épargne de citations , & quel rabais pour cette sorte d'érudition , qui fait tout le mérite d'un grand nombre d'Auteurs !



R E F L E X I O N S

Sur l'Oedipe Colone de Sophocle.

LA beauté de cette Tragédie , que Cicéron trouvoit si tendre & si touchante , a engagé M. l'abbé Sallier à la lire avec une nouvelle attention ; & cette lecture lui a fait naître quelques conjectures , qu'il a soumises au jugement de l'Académie. D'abord un changement simple lui a semblé devoir rétablir le sens , & le rendre plus naturel & plus suivi , dans un vers de cette pièce. Ce vers est à la fin de la scène d'Oedipe avec les Athéniens , qui le rencontrent dans le bois consacré aux Euménides. Ces Athéniens expriment d'abord l'effroi que leur cause la vûe d'un homme arrêté dans un lieu , où il n'est permis à aucun prophane de mettre le pied ; mais ils se révoltent bien davantage , quand ils reconnoissent que c'est un homme que poursuit la vengeance céleste , & qui est aveugle : lorsqu'enfin Oedipe s'est fait connoître , leur zele s'allume encore davantage , & ils veulent l'obliger à sortir du lieu sacré. Alors Antigone prenant la parole , prie ces Athéniens de se laisser au moins toucher de pitié pour elle , s'ils sont insensibles à l'état déplorable où son pere est réduit.

L. 5. de Fin.

1725.

V. 248.

Επι

Γεραὶν ἀλαὸν πατὶρα πόνδ' ἐμὸν

Οὐκ ἀνέτλαπ'

Οἰκτεῖρα δ' ἀπατρὸς ὕπερ

Τοδ' μοῦ ἀντομαί, οὐ χα-

λοῖς παρσορέμενα ὄμμα σὺν ὄμμασι.

La vraie leçon de ce dernier vers est non pas ὕ χαλοῖς , comme portent les Imprimés ; mais οὐκ ἀλαοῖς , en joignant le κ avec la négation οὐ : *Puisque vous n'écoutez point la priere d'un homme malheureux, aveugle, haï des Dieux, écoutez au moins ce que vous demande pour lui sa fille, elle que la colere du Ciel ne semble pas*

Hist. Tome V.

L

vouloir perdre, *ὅτι ἀλαοῖς περισπώμενα ὄμμα σὸν ὄμμασιν*. Ce qui prouve que c'est là l'ancienne & véritable leçon, c'est que le Scholiaſte la ſuppoſe dans la note qu'il fait ſur ce vers. Il eſt vray que par une même corruption de texte, on lit *καλοῖς*; mais le ſens de la note montre qu'il faut auſſi corriger, & lire *ὅτι ἀλαοῖς ὄμμασιν*: car c'eſt pour avoir lû ainſi, qu'il a ajouté, *ὀφθαλμοὶ γὰρ ὀφθαλμοῖς ἀδιδέσθαι ποιοῦσι*. On ne peut point rejeter cette reſtitution, à cauſe de la nature de l'expreſſion, *ἀλαοῖς ὄμμασιν*; car Sophocle l'employe dans la même ſcène, *εἰ ἐ' ἀλαῶν ὀμμάπων ἄρα ἔ' ἦθα φυτάλμιος*, &c.

τ. 147.

L'Auteur de ces remarques croit auſſi que le vers 1323 étoit gâté par la ſuppreſſion d'un mot aſſez peu uſité, & que des Copiſtes ſemblent n'avoir point entendu: ce mot eſt *πίνος*, à la place duquel on a mis *πόνος*.

Ce premier terme a un double ſens, le propre & le figuré.

On ſçait aſſez quelle eſt ſa ſignification dans le ſens figuré. De très-ſçavans hommes ſe ſont attachés autrefois à l'expliquer, & on n'a rien à ajouter à ce qui a été dit ſur ce ſujet dans l'Académie même; mais, comme il arrive ſouvent dans toutes les langues, ce même terme a été moins employé dans le propre que dans le figuré. Dans la première acception il eſt ſynonyme avec le *ῥύπος*, & ſe rend fort bien par les mots *ſordes, squallor, illuvies, ſitus*. Or ce terme convient à l'endroit de Sophocle qu'on examine, & non pas le *πόνος*, qui dans le vers ne préſente aucune idée. Polynice déplore le malheur de ſon pere abandonné de tout le monde, il peint l'état affreux où il le voit, & relevant les plus petites circonſtances de ſa triſte ſituation, il remarque qu'à peine Oedipe a-t-il quelques vieux & ſales haillons pour ſe couvrir.

Εὐθὺς οὖν πινάδε, τῆς ὁ δυσφιλίας

Γέρων γέροντι συγχυτῶκηκεν πίνος.

Le vers devient par cette reſtitution très-convenable, & la penſée n'eſt point embarrasſée, comme elle le feroit en conſervant *πόνος*.

Il ne reſte qu'à produire quelques exemples d'Auteurs

Grecs, où le substantif *πίνω* se trouve employé dans le sens propre, & cela par les Attiques mêmes. Eschyle s'en est servi dans ce sens au vers 706 de sa Tragédie d'Agamemnon, *σὺν πίνῳ χερσίν*. Apollonius de Rhodes l'a pris de même dans le L. 2. v. 200. sens propre, lorsqu'en parlant de Phinée il dit,

Τρέμε δ' ἄψα νιασομένοιο

Ἀδρανίη γήρατε, πίνῳ δ' οἱ αὐθαλές γένος

Ἐσκληχεῖ.

La substitution qui arrive très-souvent d'une lettre pour une autre du même organe, a fait glisser bien des fautes dans les écrits des anciens Auteurs : la vérité de cette règle de critique a été reconnue par mille & mille endroits. En voici une nouvelle preuve tirée de la Tragédie d'Oedipe Colone : dans le vers 1768, on débite cette maxime, *τὸ φέρον ἐκ θεοῦ καλῶς χερὶ φερεῖν*, il paroît évidemment qu'il faut corriger ce vers par

Τὸ παρὸν ἐκ θεοῦ καλῶς

Χερὶ φερεῖν.

Cette expression est familière, non-seulement à d'autres Auteurs Grecs ; mais elle a été employée par Sophocle même au vers 1609, *ἐπὶ γὰρ γὰρ μὲ τ' οὐκ θεοῦ παρὸν* : l'autre phrase *φέρον ἐκ θεοῦ*, n'est pas correcte, il faudroit qu'il y eût *φερόμενον*, ou bien *ωρεκείμενον* ; mais le participe *παρὸν* répond précisément à la signification de *ωρεκείμενον*, & ce dernier est l'explication qu'Hesychius donne du premier.

Quoiqu'il n'y ait rien de si ordinaire dans la langue grecque, que les ellipses de plusieurs parties de l'oraison, pour parler le langage de la Grammaire, il ne paroît pas néanmoins permis de supposer que les Auteurs s'en soient servis dans certaines phrases, lorsqu'on ne trouve pas d'autres exemples de pareilles ellipses ; & c'est toujours juger très-légerement, que de croire qu'ils en ont ainsi usé. Suivant cette règle, l'expression du vers 1589 de la Tragédie d'Oedipe Colone

peut être suspecte. Je vous apprendrai, ô Thésée, dit Oedipe, les avantages que vous pouvez espérer pour la ville que vous gouvernez :

ἄ σοι

Γήρας ἄλυπα τῇδε κίσεται πόλει.

Il faut nécessairement, pour entendre ce vers tel qu'il est là, suppléer la préposition ἕως; cette ellipse est trop forte, & paroît tout-à-fait inusitée. Dans le traité des ellipses de la langue grecque, qui a été publié par Lambert Bos, on ne remarque pas un seul exemple de l'ellipse de cette préposition, quoiqu'il ait ramassé avec grand soin des passages où se trouve l'ellipse de presque toute autre préposition : on seroit donc presque porté à croire que le mot γήρας devoit être changé en καλῶς, en lisant ainsi

Καλῶς ἄλυπα τῇδε κίσεται πόλει.

Quoique ce changement paroisse très-hardi, & que les mots soient assez différens l'un de l'autre, il ne faut pas cependant rejeter cette correction sur une simple vûe. 1°. Ces deux termes καλῶς & γήρας ne sont pas si éloignés, que dans les MSS. l'un ne puisse prendre la place de l'autre : 2°. Thésée, répétant au vers 1849 la promesse que lui avoit faite Oedipe, il dit :

Καὶ ταῦτα μ' ἔφη πρῶτοντα, καλῶς

Χώραν ἔξιν αἶν' ἄλυπον.

Qui ne voit que c'est ici presque mot pour mot le même vers, qui plus haut est prononcé par Oedipe, & qui est maintenant rapporté par Thésée ? Au reste, si on demandoit un changement moins forcé, on diroit qu'il faudroit lire

ἄ σοι

Γίγντ' ἄλυπα τῇδε κίσεται πόλει.



SUR LES ANCIENS POETES

BUCOLIQUES DE SICILE,

Et sur l'origine des Instrumens à vent, qui accompagnoient leurs chansons.

LORSQU'ON fait une étude particulière des Poètes d'un certain genre & d'un certain pays, il est difficile de ne pas prendre quelques impressions favorables, & au genre de Poësie, & aux aventures des Poètes mêmes. On verra dans la suite si M. l'abbé Goulley, qui a beaucoup lû les Poètes Siciliens, & qui commença en 1718 à en donner l'Histoire à l'Académie, s'est garenti d'une prévention trop ordinaire en ces sortes d'occasions.

1718.

La plus ancienne & la plus célèbre division de la Poësie, est celle qu'Aristote nous a laissée dans sa Poétique. Le Poète, dit cet Auteur, ou parle seul, ou mêle à son récit l'action, ou enfin, il ne parle point de lui-même, & ne fait parler & agir que ses Acteurs. C'est, selon Casaubon, ce qui a donné lieu aux Anciens de diviser la Poësie en trois genres, la narrative ou expositive, la dramatique, & une troisième mêlée de ces deux. *Poëticem viteres in tria genera sunt partiti, τὸ διηγηματικὸν, τὸ δραματικὸν, τὸ μίμνυμενον.* M. l'abbé Goulley, en cherchant dans laquelle de ces trois classes on doit mettre la Poësie Bucolique, dit qu'elle les comprend toutes, ou plutôt qu'elle est elle-même la véritable Poësie, sentiment qu'il croit être celui de tous les Scholiastes des Poètes Bucoliques. Virgile, selon lui, en est encore une bonne preuve. Dans sa première Eglogue, qui est dans le genre dramatique, il ne dit rien de lui-même, ce sont Mélibée & Tityre qui parlent, comme Dametas, Ménalque & Palémon dans le troisième, qui est dans le même genre. La quatrième est toute dans le genre narratif. Dans la seconde, la sixième & la huitième on voit bien que le Poète a suivi le genre mixte. Un de ses

Commentateurs veut que la dixième soit de ce genre; mais on ne sçauroit souscrire à son sentiment, puisque c'est dans la bouche d'un Berger que le Poète met le désespoir de Gallus.

Dum sedet, & gracili fuscillam texit hibisco, &c.

Et à la fin,

Surgamus; solent esse gravis cantantibus umbra.

Comme cette Poésie a d'abord pris naissance, & s'est élevée, pour ainsi dire, parmi les Pasteurs, on lui a donné avec raison le nom de Bucolique, ou Pastorale. De la campagne elle passa dans les Villes, où elle prit une délicatesse & un raffinement qu'elle n'avoit pas: elle prit aussi un nom plus étendu, qui embrassoit tous les genres de Poésie dont elle étoit composée.

Poët. l. 1. c. 1.

Tusc. l. 2.

Que la Poésie doive sa naissance aux Pasteurs, la raison, comme l'autorité semblent le démontrer. On ne doute pas que l'état des premiers hommes ait été la vie pastorale; il faudroit n'avoir lû ni l'Ecriture sainte, ni les Auteurs anciens pour former sur cela quelque difficulté, & pour recourir à toutes les autorités que cite M. l'abbé Goulley. Il n'est pas moins vrai que l'invention des Arts, & des autres choses auxquelles la nature elle-même nous porte, doit être attribuée aux premiers hommes. C'est ce que Scaliger prouve fort bien, lorsqu'il dit que l'imitation & l'harmonie sont nées avec l'homme, & que c'est de-là qu'est venue la Poésie. Cicéron dit positivement que parmi les Grecs, il ne s'étoit rien trouvé de si ancien que la Poésie; & on sçait que leur première Histoire étoit écrite en vers, aussi-bien que leurs hymnes & leurs cantiques. La Poésie semble être née du sein de l'oisiveté, parmi ces premiers Pasteurs qui gardoient leurs troupeaux dans de gras pâturages, comme l'Astronomie prit naissance dans ce même loisir mêlé de curiosité; & si l'on ajoute que la Poésie est aussi la fille de l'amour, son antiquité sera encore mieux prouvée.

Il n'est pas possible de remonter au premier ouvrage de Poésie; il suffit de sçavoir qu'elle est une invention des premiers

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 87
hommes , & que les premiers hommes ont été des Pasteurs ,
ce qui a porté Horace à dire : *Art. v. 61.*

*Agricolæ prisce , fortes parvoque beati ,
Conditæ post frumenta levantes tempore festo
Corpus , & ipsum animum spe finis dura ferentem ,
Cum sociis operum & pueris & conjuge fidâ
Tellurem porco , Silvanum lacte piabant :*

Et plus bas ,

Versibus alternis opprobria rustica fudit.

Tibulle dit la même chose :

*Agricola assiduo primum lassatus aratro ,
Cantavit certo rustica verba pede ,
Et satur arenti primum est modulatus avena
Carmen , ut ornatos duceret ante Deos.*

On a déjà dit que cette ancienne Poësie eut d'abord le nom de pastorale , des Bergers qui l'avoient inventée ; mais , parce que tous ceux qui gardoient les troupeaux , les premiers & les plus distingués étoient les Bouviers , on ne manqua pas de l'appeller Bucolique : *Bucolica* , dit Servius , *dicta à custodia boum , præcipua enim sunt animalia apud rusticos.*

Reste à sçavoir maintenant , dans quelle heureuse contrée la Poësie prit naissance. Les Chaldéens & les Egyptiens ont beau vanter leur antiquité , & publier que c'est parmi eux qu'elle est née ; M. Goullay est persuadé que c'est dans la Sicile qu'ont paru les premiers Poètes. Il a pour lui Diodore de Sicile , Historien très-informé des antiquités de son pays , ainsi qu'Elie & Diomède , sans parler d'Isidore de Seville , qui dit *pastorale carmen plerique Syracusis primum compositum à Pastoribus opinantur*. Jule Scaliger & plusieurs autres Critiques ont adopté ce sentiment : *Convenit sane inter majorem Autorum partem in Sicilia inventum carmen ejusmodi , appellatumque Bucoliasmum.*

Enym. l. 1.

Poët. l. 1. c. 4.

88 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
De-là, ajoute-t-il, sont venues ces invocations des Muses
Siciliennes parmi les Poètes.

Sicelides Musæ, paulo majora canamus.

Et qu'on ne pense pas que Virgile s'adresse en cet endroit à
Théocrite, c'est aux Muses elles-mêmes de ce pays, qui avoient
inspiré ce Poète, & bien d'autres avant lui, sur-tout le Berger
Daphnis, qui vivoit plusieurs siècles avant Théocrite ;

Virg. Egl. 6.

Daphnim amarunt

Sicelides Musæ.

D'ailleurs il n'est pas vrai-semblable que Virgile, en invoquant
Aréthuse au commencement de sa v^e Eglogue, ait pensé à
invoquer Théocrite ; il y a bien plus d'apparence, ainsi que
le remarque Probus, que c'étoit la Muse qui avoit été si fa-
vorable à Théocrite, qu'il invoquoit dans cette occasion,
comme dans cette autre où il dit :

Silius Ital.

Prima Syracusio dignata est ludere versu,

Nostra nec erubuit silvas habitare Thalia.

Cette Thalie au reste, si on en croit Clavier, étoit une Muse
champêtre qui avoit autrefois vécu en Sicile.

Les Vers Bucoliques étoient faits pour être chantés, ce qui
donna lieu d'inventer des instrumens à vent, propres à accom-
pagner la voix. M. l'abbé Goulley recherche aussi leur origi-
ne ; & on peut bien croire qu'ayant fait à la Sicile l'honneur
de la regarder comme la mere de la Poësie pastorale, il la re-
garde aussi comme celle des instrumens dont les Bergers se
servoient pour chanter leurs amours. Le premier soin des
Pasteurs, dit-il, fut probablement d'imiter avec la voix les
tons mélodieux des oiseaux ; mais ne pouvant les égaler, l'in-
dustrie leur suggéra de se servir de quelques instrumens pour
suppléer au défaut de leur organe ; d'ailleurs les Zéphyrus ve-
nant à agiter ces roseaux secs, & s'y enfermant, faisoient en
sortant un doux murmure, qui leur apprit à se servir de ces
mêmes roseaux pour en faire une sorte de flûte.

Motos

Motos in arundine ventos

Effecisse sonum tenuem similemque querenti.

Et Zephyri cava per calamorum sibila primum

Agrestes docuere cavas inflare cicutas.

Voilà , continue-t-il , l'origine de tous les instrumens de Musique , que nous nommons instrumens à vent ; de-là la fable de Pan & de Syrinx , parce que quelque Berger avec les mêmes roseaux , fit la flûte à sept tuyaux ; de-là encore l'opinion qu'on a que Mercure & Minerve en étoient les inventeurs , parce que cette invention est une production de l'esprit & de l'adresse des hommes. Si l'on veut sçavoir quel est le Berger de Sicile qui fit la premiere flûte , M. l'abbé Goulley renvoye à Isidore de Seville , qui dit qu'il s'appelloit Idis , & qu'il étoit d'Agrigente , ou , pour parler plus juste , du lieu où la ville de ce nom fut bâtie dans la suite , d'où il conclut que l'invention du chalumeau est dûe à un berger Sicilien.

Il est vrai que les anciens attribuent souvent l'invention du chalumeau aux Phrygiens , & qu'il y en a parmi eux qui font cet honneur aux Libyens , d'autres aux Egyptiens ou aux Arcadiens ; mais on répond , que ce qui a fait attribuer à tant de personnes l'invention du même instrument , ne vient que des différentes matieres dont il a été fait , ou des diverses formes qu'il a reçues avant que d'être porté à sa perfection. Dès que quelqu'un avoit trouvé une forme ou une matiere plus convenable à l'instrument , il en étoit regardé comme le véritable auteur : ainsi Marfyas , qui pour faire une flûte employa un os de Cerf , a eu parmi les Grecs la réputation d'en avoir été le premier inventeur , ou du moins on a bien voulu croire qu'il en avoit dérobé l'invention à Minerve. Pline en fournit une nouvelle preuve. La flûte simple , dit cet Auteur , ou le chalumeau , est de l'invention de Pan ; la flûte courbe ou torse fut trouvée par Midas , & la double par Marfyas. Enfin , selon Apulée , Hiognis porta cet instrument à la derniere perfection.

Flor.

Les Libyens , ajoute M. l'abbé Goulley , ne sont pas mieux fondés dans leurs prétentions que les Phrygiens ; & lorsque

Hist. Tome V.

M

Pindare dit, que le bruit & le sifflement des serpens qui étoient autour de la tête de Meduse, avoit donné occasion à Pallas de faire une flûte; on répond que ce Poète parle en cette occasion, non de la flûte simple ou du chalumeau, qui est sans contredit & par la matiere & par la forme le premier instrument à vent, mais d'une flûte plus composée, qui doit n'avoir été trouvée que long-temps après, les arts ne se perfectionnant que par un long usage. Lorsque les mêmes Libyens se vantent qu'un certain Sirites Nomade, que l'on croit plus ancien que la Pallas Tritonienne ou Libyenne, est le premier inventeur de la flûte, on leur répond après Casaubon, qu'il a seulement appris à en jouer récemment & avec art. On répond à peu près de même aux Egyptiens, qui donnent cette gloire à Osiris; & il demeure pour constant, que les Bergers doivent en avoir tout l'honneur: c'est une suite de leur loisir, un accompagnement nécessaire à leurs chansons. Les villes occupées d'autres soins, ignorèrent long-temps ces deux amusemens de la campagne, & puisqu'on ne connoît point de Berger plus ancien qu'Idis, à qui on ait attribué cette invention, M. l'abbé Goulley conclut, que toute la gloire doit lui en demeurer.



EXAMEN de quelques difficultés sur le lieu de la naissance de Daphnis , Poète Bucolique.

LA Poësie Bucolique conservoit encore toute la rusticité de son origine , lorsque Daphnis parut parmi les Bergers de Sicile , & la porta par ses agréables chansons à un point de perfection , qui lui a mérité le nom de premier Poète Bucolique. Les aventures de ce Berger ont été également célébrées par les Poètes & par les Historiens , & ce qui est assez singulier , deux Académiciens entreprirent presque dans le même temps , & sans s'être communiqué leur dessein , de rassembler ces aventures , & d'en donner une histoire suivie. Comme celle qu'avoit composée M. Hardion est imprimée dans le vi^e Tome de ces Mémoires , on se contentera de rapporter ici quelques difficultés géographiques & historiques sur le lieu de la naissance de ce célèbre Berger , que M. l'abbé Goulley a éclaircies , & que M. Hardion n'avoit pas fait entrer dans le plan de sa Dissertation.

M. Hardion
& M. l'abbé
Goulley.

P. 419. &
suivantes.

1718.

Diodore de Sicile , qu'on doit mettre avec raison à la tête des historiens qui ont parlé de Daphnis , dit qu'il y a dans la Sicile des monts qu'on appelle Herées , & que l'on dit être fort agréables , tant par leur situation particuliere , que pour la fraîcheur des arbres dont ils sont couverts ; qu'on y trouve un grand nombre de fontaines dont l'eau est excellente , des arbres de toute espèce , des chênes d'une grandeur & d'une hauteur extraordinaire , des vignes , des arbres fruitiers , & sur-tout une si grande quantité de pommiers , qu'autrefois une armée de Carthaginois , près de périr de faim , subsista du fruit de ces arbres , & ne l'épuisa pas. Dans cette charmante contrée , ajoute le même Historien , est un agréable vallon & un bois consacré aux Nymphes : c'est là qu'on dit que Daphnis naquit ; il étoit fils d'une Nymphé & de Mercure , & le nom de Daphnis lui fut donné , parce qu'il étoit né au milieu d'un bois de lauriers.

Si on connoissoit aujourd'hui ces montagnes dont parle Diodore , le lieu où naquit Daphnis ne seroit pas un sujet de

contestation ; mais les Auteurs qui sont venus dans la suite ayant voulu favoriser certains cantons de la Sicile , où l'on ne se glorifie pas moins de la naissance de ce célèbre Berger , que dans chacune des sept villes qui se disputoient Homère , ont répandu sur ce sujet une mystérieuse obscurité. Fazellus , qui a cru qu'il suffisoit pour désigner ces Montagnes Herées , d'en trouver de fort élevées , prétend qu'elles sont entre Trahina & San-Fradello , & que ce sont celles qu'on nomme *Monti Sori*. Les bocages , les ruisseaux , les agréables vallons qui s'y rencontrent , le nom qui approche de celui que Diodore leur a donné , enfin le voisinage de la mer , l'ont déterminé à croire que c'étoit de cet endroit que cet ancien Historien avoit voulu parler.

L'opinion de Fazellus a entraîné Cluvier dans une autre erreur : ce célèbre Géographe a cru que les monts Herées s'étendoient dans toute la Sicile , à peu près comme l'Appennin dans l'Italie ; qu'ils occupoient tout le terrain depuis *Piazza* ou *Chiazza* , ville située près de la source du fleuve Gela , jusqu'à *Moara* , que là ils se joignoient au mont *Nettunio* , autrement dit Pelore ; & que du côté de l'Occident , vers les sources de l'*Alesus* & d'*Himera* , ils s'unissoient à une autre chaîne de montagnes qu'on nomme aujourd'hui *Madonia* ou *Monti Sori*. Mais cet Auteur ne sçauroit , quelque soin qu'il ait pris d'examiner tous ces lieux , déterminer celui où Diodore dit que naquit Daphnis.

Carrera , ou l'Auteur *dell'antica Siracusa illustrata* , quel qu'il soit , s'est élevé contre le sentiment de Fazellus & de Cluvier , il soutient par beaucoup de preuves , que les *Monti Sori* ne sont point entre Trahina & San-Fradello , & qu'il est impossible d'ajuster la description que Diodore a faite des monts Herées avec cette chaîne de montagnes : d'où il conclut , que les monts Herées de Diodore & de Vibius Sequester , sont ceux qu'on trouve près de Raguse , qui portoit autrefois le nom d'*Hybla minima* , d'*Hera* ou d'*Herea*. L'opinion de Carrera a trouvé d'illustres partisans dans la Sicile , sur-tout le fameux Jurisconsulte Joseph Mazzara , qui ayant fait une exacte

perquisition de ces lieux , est convaincu que cet Auteur a bien déterminé la situation de ces montagnes. Les noms d'*Hera* ou *Herea* donnés à la ville d'*Hybla* , qui étoit dans le voisinage de ces montagnes , lui paroît une preuve décisive. Il en trouve une autre dans le nom du fleuve nommé *Mauli* , & qui selon Cluvier s'appelloit autrefois *Herminius* , nom qui en Grec vient d'Hermès ou Mercure , qu'on croyoit être le pere de Daphnis. Enfin cet Auteur place la vallée où naquit ce Berger , proche des eaux de la *Loza* ou *Luza*.

Giacomo Arcangelo , autre Auteur Sicilien , prétend qu'il faut lire dans Diodore , non pas monts *Herées* , mais mont *Etna* , & que c'est dans les agréables vallons qui se trouvent aux environs , que naquit Daphnis. Carrera abandonna même son opinion en faveur de celle-là , & prétendit que c'étoit de ce canton , entre le village *della viagrande* & de *Paterno* , qu'il falloit entendre la description de Diodore de Sicile. Le P. Marciano Perello écrivit contre ce nouveau sentiment de Carrera ; mais cet Auteur appuya son opinion de nouvelles preuves , sur-tout de l'autorité de Parthenius , qui écrit après Timée , que c'étoit aux environs du mont *Etna* , que Daphnis gardoit ses troupeaux. De tous ces témoignages M. l'abbé Goulley conclut , qu'il paroît très-difficile de déterminer le lieu de la naissance de Daphnis ; cependant il ajoûte à cette conclusion quelques réflexions , qui peuvent nous rapprocher de la vérité. Et premierement il n'est pas vraisemblable , qu'un lieu fameux par la naissance d'un Poète si célèbre , & que les Siciliens regardent comme le pere de la Poësie Bucolique , n'ait pas été marqué par un Historien aussi versé dans les antiquités de son pays que l'étoit Diodore : par quel motif auroit-il donné aux montagnes qui dominant sur les vallons où ce Poète prit naissance , un nom générique plutôt que le nom particulier qu'elles devoient avoir , & qu'il connoissoit parfaitement ? Laissons donc , dit M. l'abbé Goulley , Fazellus , Carrera , Cluvier & les autres , errer dans la Sicile , & plaçons ces montagnes aux environs de Syracuse. Si on ne peut pas précisément déterminer un lieu si célèbre , on peut du moins

par certaines circonstances, ne pas trop s'éloigner de la vérité. Le témoignage de Vibius Sequester doit être pour cela d'un grand poids ; le fleuve Chryfas , dit cet Auteur, vient du mont Herée : le cours de ce fleuve une fois connu , il sera aisé de remonter à la source. Cicéron , dans ses plaidoyers contre Verrès , parle de ce fleuve , & il l'avoit vû. *Chryfas est amnis qui per Assorinorum agros fluit. Ce fleuve coule à travers les campagnes des Assorins.* On le connoît donc , puisque le pays est connu & qu'il se nomme encore *Afaro* , & le fleuve *Dittaino*. Reste à sçavoir s'il vient des monts Herées de Diodore , & si ce qu'il dit de ces montagnes convient aux agréables vallons où coulent ses eaux. La chose est décidée , puisque c'est sur les bords du *Dittaino* que campa l'armée des Carthaginois que commandoit Magon , & qui alloit périr de faim sans les pommes qu'ils y trouverent en abondance. L'Afaro , que le Dittaino arrose , appartient au pays des Syracusains , & par conséquent Daphnis qui naquit dans cette contrée étoit Syracusain ; ce qu'Elie confirme , lorsque parlant de Daphnis il le nomme Syracusain , comme né dans le canton où Syracuse fut bâtie dans la suite. L'incertitude des Auteurs n'est venue que de leur prévention pour le pays de leur naissance , qu'ils ont souhaité leur être commune avec ce Poète : ainsi les uns ont choisi *Ragusa* , les autres Caronia près de San-Fradello , ou Himere , &c. Il y en a même qui se sont contentés d'avoir trouvé le lieu où il avoit conduit ses troupeaux , comme les environs du mont Etna , sans se foucher de déterminer celui où il avoit reçu le jour. Tous ont abandonné ou mal entendu Diodore de Sicile , qui seul pouvoit les mettre au fait de la difficulté , & en état de la résoudre.

Hist. Anim.
l. II. c. 30.



REFLEXIONS CRITIQUES

Sur Pindare.

IL n'y a point d'Auteur, sans même excepter Homère, dont on ait dit tant de bien & tant de mal que de Pindare : il y a eu dans tous les siècles une espèce de consentement à le regarder comme le Prince de la Poësie Lyrique ; mais malgré cette convention générale, il y a aussi eu dans tous les siècles quelques particuliers, qui ont pris à tâche de le rabaisser, jusqu'à lui refuser une place parmi les Poëtes médiocres. M. l'abbé Fraguier s'appliqua, il y a quelques annés, à bien faire connoître son caractère, & n'oublia rien dans le discours qu'il composa sur ce sujet, * pour justifier les éloges que toute l'antiquité lui a donnés. M. l'abbé Maffieu, ayant entrepris la traduction de ce grand Poëte, s'est crû obligé de faire un examen particulier de ce qu'on a loué & blâmé dans ses ouvrages. Il s'est défié sur toutes choses de la prévention trop ordinaire aux Traducteurs ; il semble que leur unique soin soit de se persuader, qu'il n'y a que des beautés dans leur Auteur, sans aucun mélange de défauts, & de le préférer à tous les autres : semblables à ces Orateurs, qui ne manquent jamais de dégrader les autres Héros, pour relever celui dont ils font le panégyrique. M. l'abbé Maffieu convient que si l'on trouve communément dans Pindare de grandes beautés, on y trouve aussi quelquefois de grands défauts, partage nécessaire de la condition humaine. On ne peut lui contester la sublimité & l'élévation, la force & l'énergie, la précision & la brièveté, l'harmonie & le nombre, le feu, l'enthousiasme, & tout ce qui constitue essentiellement la Poësie. On peut d'un autre côté lui reprocher ses écarts : & en effet il y en a quelques uns sur lesquels il faut passer condamnation : mais aussi lui en reproche-t-on plusieurs sans fondement, comme lorsqu'on lui fait un crime de ce qu'il fait toujours l'éloge du pere de son Héros, de sa famille, de sa

1718. &
1719.

* Il est imprimé dans le 2^e volume des Mémoires de l'Académie, p. 34.

patrie , des Dieux qui y sont particulièrement honorés ; car en cela il ne fait que développer la formule dont on se servoit pour proclamer le vainqueur , & tant qu'il demeure dans ces bornes , on peut dire qu'il ne s'écarte point : mais il ne se contente pas toujours de louer la patrie de son Héros , il loue encore les grands hommes qu'elle a produits , & c'est alors qu'il s'écarte véritablement. Ainsi , que son Héros soit d'Egine , après avoir fait l'éloge général de cette Isle , il descend dans le détail , & loue *Æacus* , *Pelée* , *Telamon* , *Achille* & *Neoptoleme* , *Ajax* & *Teucer* , qui tous en étoient originaires ; il fait mention de l'isle de *Chypre* , de *Salamine* , de *Phthie* , de l'*Epire* , qui étoient des Colonies fondées par ces Héros.

On lui reproche , en second lieu , la hardiesse de ses pensées & de ses expressions ; & il faut avouer de bonne foi , que quelques-unes de ses expressions & de ses figures paroissent aller jusqu'à l'audace : mais on ne peut disconvenir aussi que parmi ces hardieses , dont ses ouvrages sont pleins , il y en a un grand nombre de très-heureuses , & de très-propres à élever l'ame. D'un autre côté , il semble qu'en quelques endroits il tombe tout-à-coup du ciel le plus haut : on est tout surpris de voir ce grand Poète , après s'être servi des termes les plus nobles & les plus magnifiques , user d'expressions basses & populaires ; *le cochon de Bœotie : une même vache a été votre mere : les Hyperboréens immolent des ânes à Apollon*. Quels termes dans une Ode ! Cette objection n'est pas plus contre *Pindare* , que contre *Homère* , & les autres Poètes anciens , qui se servent de pareils mots sans scrupule. Ceux qui la font , ne veulent ni entendre , ni se mettre dans le point de vue nécessaire pour en juger. On leur a dit que ces mots qui sont bas dans notre langue , ne l'étoient pas dans la langue grecque ; c'est un principe général qu'on ne peut contester , à moins qu'on ne soit aveuglé de prévention , que ce qui est bas dans une langue , peut être fort noble dans une autre. *M. Despreaux* a remarqué que le mot de vache n'est pas supportable en François , & qu'il ne faudroit que ce terme-là pour défigurer la plus belle Eglogue : le mot *vacca* , qui veut dire la même chose

chose en Latin , est très-noble , & produit un bon effet dans la Poësie Pastorale. M. de Segrais observe pareillement, qu'en notre langue le mot de marjolaine ne peut entrer avec grace dans le Poëme Epique , tandis que le mot *amaracus* , qui veut dire la même chose en Latin , peut paroître avec agrément dans les vers les plus héroïques. En appliquant ceci aux mot de *cochon* , de *vache* , d'*âne* , dont il s'agit , il est certain qu'ils sont très-bas en François , mais ils sont si nobles en Grec & en Latin , qu'ils peuvent se montrer , non-seulement dans la Poësie Pastorale , mais encore dans la Poësie Epique & Lyrique. Aussi voit-on que les maîtres de l'art , Homère , Pindare & Virgile , n'ont point fait de façon de les employer ; & une des raisons pour lesquelles ces mots étoient nobles dans ces langues , c'est que les animaux qu'ils désignoient étoient employés aux usages les plus respectables. On les paroît de fleurs , on les menoit aux pieds des autels , on les offroit aux Dieux en sacrifice : tout cela rejettoit sur ces animaux une espece de noblesse qui passoit jusqu'à leurs noms. Or , que ces noms n'eussent pas en Grec la bassesse qu'ils ont en notre langue , c'est ce qu'on peut encore prouver par un raisonnement très-simple , & auquel il n'y a point de replique. Le voici en deux mots. Dans ce grand nombre de Poëtes qu'on voit aujourd'hui , & qui inondent & la Cour & la Ville de leurs vers , il n'y en a point de si détestable qui hazardât dans une Poësie Lyrique les mots de *cochon* , de *vache* , d'*âne* : donc il n'y a nulle apparence que si ces mots eussent produit dans la langue grecque un effet aussi burlesque que celui qu'ils produisent dans notre langue , Pindare eût osé s'en servir ; car on ne croit pas que personne pousse l'entêtement & la prévention , jusqu'à soutenir que Pindare ait eu moins de goût & moins de sens que les plus misérables d'entre nos Poëtes.

Ce qu'on reprend le plus généralement dans Pindare , c'est son obscurité. Pour être en état de prononcer pour ou contre , il faut distinguer deux sortes d'obscurités ; l'une qui naît de certains usages anciens , de coutumes locales , de généalogies de familles , de l'histoire du temps , choses qui toutes étoient

98 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
fort connues dans le siècle de Pindare, & qui par conséquent ne causoient alors aucune obscurité dans ses ouvrages; mais ces mêmes choses étant ignorées aujourd'hui, il est arrivé que ce qui étoit clair de son temps est devenu obscur dans la suite, & il y auroit de l'injustice à mettre cette obscurité sur le compte de Pindare.

Il y a une autre sorte d'obscurité, qui naît du tour de la pensée & de la construction des mots. On ne peut nier qu'à cet égard Pindare ne soit assez souvent obscur; il semble qu'en quelques endroits il ait écrit dans le dessein de n'être pas entendu, ses expressions sont si singulieres dans la signification qu'il leur donne, & le tour de sa phrase est si bizarre, que ce sont plutôt des énigmes qu'un langage ordinaire, & que les lecteurs les plus versés dans la langue ne parviennent qu'après bien des efforts à deviner sa pensée. Ainsi, quoique Pindare passe pour avoir écrit admirablement dans sa langue, il est difficile de n'être pas de l'avis de ceux qui ne peuvent lui pardonner cette seconde sorte d'obscurité.

SUR L'AUTEUR DE L'EPINOMIS.

QUOIQ'IL paroisse assez inutile de rechercher quel est l'Auteur d'un Ouvrage qui n'est pas d'un grand prix, cependant il est toujours agréable de pouvoir découvrir la vérité; & dans cette partie de la critique, rien ne flatte plus la curiosité que cette sorte de découverte. Il est vrai que pour y réussir il faut beaucoup de sagacité, une grande étendue d'érudition, & une connoissance parfaite des Auteurs qui entrent en comparaison.

M. l'abbé Sallier, qui a fait depuis plusieurs années une étude particulière de Platon, a trouvé si peu de conformité dans le style & dans toute la composition de l'Epinomis avec les autres ouvrages de ce Philosophe, qu'il s'est persuadé qu'il n'est pas de lui. Voici les recherches qu'il a faites sur ce sujet. Il croit d'abord que pour mettre les lecteurs en état de juger

la question, il est à propos de rapporter la fin du XII^e Livre des Loix de Platon, dont on prétend que l'Epinomis est la suite : par là on verra d'un coup d'œil, si ce Philosophe a lui-même ajouté ce nouveau Dialogue à ce Traité, & s'il y a dans cet ouvrage cette liaison nécessaire de matières qui devroit naturellement y être; enfin si le Traité n'étoit pas complet dans le XII^e Livre, & que l'Auteur eût dû aller plus loin.

Après un long entretien entre un Crétois, un Lacédémonien & un Athénien, l'Athénien, sur la fin du Dialogue, dit qu'enfin ils ont presque entièrement exécuté le dessein qu'ils s'étoient proposé, de former une République, & de la régler par des loix : mais ce n'est pas assez, ajoute-t-il, d'avoir jetté des fondemens, il faut encore affermir ce nouvel établissement, & l'assurer pour toujours. C'est alors que nous pourrons nous flatter d'avoir rempli toute l'étendue de notre emploi; sans cela l'ouvrage est imparfait. Je pense pour moi, continue-t-il, que la perfection de la *Legislation* exige de nous, que nous imprimions, s'il se peut, à nos Loix une force qui les rende immuables. C'est beaucoup dire, répond le Crétois, si tant est même que la chose soit possible. Elle me le paroît, replique l'Athénien : N'avons-nous pas ordonné qu'il y auroit un Conseil des dix plus anciens & des plus gens de bien pour la garde des Loix; qu'on pourroit y joindre d'autres personnes, & même de jeunes gens, lorsqu'après les avoir éprouvés, on les jugeroit dignes d'une place si importante & si élevée; que ce Conseil s'assembleroit avant le jour, & avant que le soin des affaires, soit publiques, soit particulières, occupât personne. Et bien, c'est ce Conseil là même que je prétends qui doit être le conservateur de nos Loix. Voilà l'ancre qu'il faut jeter pour sauver le vaisseau de notre République. Ce Conseil sera dans l'Etat, ce que l'ame & la tête, *ψυχή καὶ κεφαλή*, sont dans un être vivant, qui doit sa conservation à l'action de l'esprit réunie avec celle des sens les plus parfaits, la vue & l'ouïe. Ce Conseil aura pour principal objet d'établir l'empire de la vertu. Les vieillards seront l'esprit de ce corps politique, & les jeunes gens en seront comme les sens. Placés ainsi qu'eux dans la

p. 961.

964.

965. A.

partie du corps la plus élevée, ils porteront leurs regards de tous côtés sur la ville, ils en feront la garde, & rendront compte aux vieillards de ce qui s'y passe. Ceux-ci, qui sont comme la raison même, par l'habitude de penser toujours raisonnablement, délibéreront sur le rapport des sens; & il arrivera de-là, que la sagesse des uns & la vigilance active des autres, sauveront sûrement la République. Je vous demande après cela, continue-t-il encore, s'il n'est pas nécessaire que certains sujets soient élevés avec bien plus de soin & d'attention que les autres; cette sorte d'éducation, que nous avons déjà marquée dans notre discours, n'est-elle pas celle-là même que nous estimions nécessaire? Elle doit apprendre à l'ouvrier habile, à l'homme chargé du soin de garder un Etat, à envisager toujours, non pas plusieurs choses, mais une seule; & c'est de cet unique objet qu'il doit avoir une connoissance exacte; c'est à ce point qu'il doit se porter avec empressement; enfin c'est là qu'il doit diriger ses vûes & ses desseins. Cet objet est la vertu, c'est-à-dire l'ordre & la subordination qui doivent être, dans l'homme, entre les différentes parties qui le composent; dans un Etat, entre ceux qui gouvernent & ceux qui sont gouvernés: & cet ordre résulte de la pratique de la justice, de la force, de la prudence & de la tempérance.

Platon, sous le personnage de l'Athénien, parcourt ensuite les autres qualités que doit avoir le Juge, & les sciences qu'il doit posséder: persuadé de l'existence des Dieux, il doit sçavoir les raisons qui servent à la prouver. Il fait voir que cette connoissance le convaincra que l'ame, ψυχή, est plus ancienne, que tout ce que le mouvement a produit, & qu'elle le portera à admirer le bel ordre qui regle les mouvemens des corps célestes, sur lesquels l'esprit, νοῦς, a une espece de surintendance. Il veut encore que le Juge, après s'être appliqué à plusieurs autres connoissances, sçache que l'existence de l'ame précède celle des autres êtres, qu'elle est immortelle, & qu'elle commande à tous les corps: enfin qu'il soit en état de rendre raison de ce qu'il pense & de ce qu'il sçait; & il conclut que quiconque n'aura pu réunir toutes ces connoissances avec les vertus

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 101
politiques, n'est point propre au gouvernement d'un Etat.

Telle est l'éducation que Platon juge nécessaire à celui qui entrera dans le Conseil secret de la République, & c'est par-là qu'il finit son XII^e livre des Loix. Ce détail persuade assez que le dessein de ce Philosophe ne fut jamais de s'étendre davantage sur ce sujet ; & il n'en auroit pas tant dit certainement, s'il avoit voulu y ajouter tout ce que contient l'Epinomis, dans lequel on ne fait qu'étendre ce qui venoit d'être exposé sommairement dans le XII^e livre. Platon avoit donc exécuté son dessein, & il n'y manquoit rien.

C'est cette inutilité de l'Epinomis, qui fit naître à M. l'abbé Sallier le premier soupçon de sa supposition. Une seconde lecture fortifia ses doutes ; & il jugea que ce qui avoit porté l'Auteur de ce livre à écrire sur ce sujet, avoit été la facilité d'exécuter un plan que Platon avoit proposé à la fin de son Traité ; la gloire d'achever ce qu'il crût que ce grand homme n'avoit pas entièrement fini, ainsi que l'espérance de se voir confondre un jour avec un si célèbre Ecrivain. Il ne se trompa pas ; on a été long-temps persuadé que l'Epinomis étoit de Platon. Si on en avoit eu quelque défiance, on auroit examiné cet ouvrage avec plus d'attention, & on auroit découvert l'imposture. On ne parle point ici de quelque différence dans le style, que la seule lecture, & une lecture sérieuse peut faire sentir ; mais on assure que quiconque en fera la comparaison avec les douze livres de Platon, ne fera pas long-temps sans reconnoître, que la douceur & la netteté du style du Philosophe ne se trouvent pas dans l'Epinomis ; au contraire la diction en paroît embarrassée, moins libre, & la construction moins dégagée. Il s'en faut bien qu'on y trouve cette éloquence sage, qui étoit à son point de maturité lorsque Platon composa son traité des Loix. On peut ajouter encore, que l'Auteur se démasque par la continuelle & puérile attention qu'il a de faire revenir en foule, les mêmes idées que Platon a répandues dans ses différens ouvrages : comme si ce Philosophe avoit eu peur lui-même d'être méconnu. Par trop de précaution, cet Auteur, quel qu'il soit, est tombé dans

l'inconvénient où tombent ceux qui veulent imposer; & à force de vouloir être Platon, il a fait voir qu'il ne l'étoit pas. Vouloir rassembler dans un même livre les différentes beautés qui brillent dans tous les écrits de ce Philosophe, comme a fait l'Auteur de l'Epinomis, c'est les déplacer, c'est montrer qu'on n'est qu'un plagiaire. Ces réflexions suffisent, selon M. l'abbé Sallier, pour détruire les objections qu'on pourroit faire sur la ressemblance du style qui se trouve entre l'ouvrage de Platon & celui de l'anonyme, puisque cette ressemblance ne doit ni prouver, ni surprendre dans un Auteur, dont le dessein principal étoit d'imiter Platon, de prendre son esprit, de rassembler ses principes, & de remettre sous les yeux tout le fond de sa doctrine. Il seroit bien plus surprenant, si le faux Platon n'avoit rien de commun avec le véritable, & qu'il se fût éloigné de sa manière de parler, de ses tours, &c.

M. l'abbé Sallier, qui auroit pû se contenter de ces remarques générales, va plus loin, & prétend que Platon ne devoit pas parler comme l'Auteur de l'Epinomis, ni avouer ce que l'on avance dans ce Dialogue. Clinias y dit que tout ce qui regardoit l'établissement des Loix avoit été suffisamment traité, mais que jusques-là on n'avoit ni exposé, ni découvert ce qu'il y a de plus grand, comment l'homme peut devenir sage, σοφός: cependant cet article avoit été traité, non-seulement dans le douzième Livre des Loix, mais encore dans le septième, où tous les préceptes qui y sont exposés pour l'éducation de la jeunesse, tendent uniquement à former ce Sage. On peut ajouter encore que le caractère de l'homme Philosophe, le seul digne de gouverner un Etat, ses qualités, ses vertus, la droiture de son cœur, &c. sont le sujet principal du cinquième Livre, & la matière du sixième de la République. Il y a plus, tout le septième Livre de cette même République est employé à faire connoître, comment les gardiens des Loix pourront se préparer à remplir une fonction si importante. On y apprend de quelle utilité peuvent leur être certaines sciences, dont Platon donne une idée générale, & qui sont

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 103
 précisément les mêmes que celles dont il est parlé dans l'Epinomis. Si l'on objecte que dans le douzième Livre des Loix, Platon ne parle que très-sommairement des qualités de l'homme d'Etat, & des sciences auxquelles il doit s'être appliqué, on répond que c'est parce qu'il en avoit traité à fond dans les Livres de la République, & qu'ainsi l'Epinomis, qui rebat toutes ces matieres, auroit été pour ce Philosophe un Livre inutile & superflu. Enfin si on refuse de se rendre à toutes ces preuves, M. l'abbé Sallier renvoye à l'autorité des anciens, qui ont crû comme lui, que l'Epinomis n'étoit pas de Platon, sur-tout de Diogène Laërce, qui dans la vie de ce Philosophe, dit que cet ouvrage avoit été composé par Philippe d'O-
 punte, qu'il dans un autre endroit avoir été disciple de Platon; & qui après avoir partagé en douze Livres le Traité des Loix, en composa un treizième: en quoi il est conforme à Suidas, quoiqu'il ne nomme pas ce disciple de Platon.

Lib. 3. pag.
 37.

Au mot
 φιλόσοφος.

R E M A R Q U E S

Sur deux passages de Platon.

PLATON examine dans le second Alcibiade la nature de la priere. Il déplore assez au long l'aveuglement qui égare les hommes dans les désirs qu'ils forment, & dans les vœux qu'ils adressent au ciel. Lorsque les insensés prient, il arrive souvent que leurs prieres ont pour objet des choses qui leur nuisent beaucoup plus qu'elles ne leur servent. En effet, à peine les ont-ils obtenues, que quelquefois ils condamnent leurs premiers désirs, & demandent à être délivrés des graces pour lesquelles ils avoient auparavant sollicité les Dieux: ὀλίγον δὲ ἐπιχρόντες, ἐνίοτε παλινωδοῦσιν, ἀνευχόμενοι ἢ τῇ ἀνταρᾷ τοῦ εὖ ζῶντος. Ce mot ἀνευχόμενοι pourroit bien, selon M. l'abbé Sallier, être une altération de texte, & ἀπευχόμενοι paroît un terme bien plus propre en cet endroit. Deux raisons le lui font penser ainsi; l'une est qu'ἀνευχόμενοι ne semble pas

1722.

104 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
 Grec, non-plus que le verbe ἀνέυχμαι, dont il faudroit dire
 que le premier mot est formé: aucun de nos Lexiques anciens
 ou modernes ne le rapporte. La seconde raison de M. l'abbé
 Sallier, est que ἀπευχόμενοι convient parfaitement par la nature
 de sa signification particuliere: il est usité dans d'autres auteurs,
 & enfin il est employé par Platon même dans une phrase toute
 semblable. Le verbe ἀπευχμαι signifie faire des prieres pour
 qu'une chose n'arrive point; il se rend très-heureusement par
 le verbe des Latins, *deprecari*. C'est dans ce sens que s'en sont
 servis Euripide & Aristophane: dans la Tragédie d'Hippolyte,
 après les imprécations de Thésée contre son fils, le chœur dit
 au Roi, ἀναξ ἀπείχου ταῦτα πρὸς Θεῶν πάλιν. Puissant Roi!
 demandez aux Dieux qu'ils n'écoutent pas vos imprécations,
 & qu'ils ne fassent point périr votre fils. Aristophane place
 ce mot dans la priere de Mnésiloque, que les femmes avoient
 surpris, & qu'elles devoient punir de sa témérité: τοῦτο μὴ δαμῶς
 μὴ γίνοιτο ἀπείχμαι. Enfin, pour ne citer qu'un exemple
 tiré de Platon même, il suffit de remarquer qu'il a employé
 ce mot dans le III^e livre des Loix. Nous voyons souvent,
 dit-il, que le pere demande aux Dieux de ne point lui
 accorder ce que le fils voudroit bien obtenir de leur faveur,
 ἀπείξατ' ἀν' τοῖς Θεοῖς μὴ δαμῶς κατὰ τὸ υἱέος εὐχὰς γίγνεσθαι.

Si le changement d'une lettre produit quelquefois un mot
 barbare, il en produit aussi d'impropres, qui obscurcissent
 tellement le sens de l'Auteur, qu'il est impénétrable sans le
 rétablissement du terme propre. On sçait combien de fois
 la ressemblance de la prononciation a trompé les Copistes,
 & leur a fait substituer une lettre pour une autre. Il n'en faut
 pas d'autre exemple que celui qui est pris dans le XII^e livre
 des loix de Platon; un passage fort clair par lui-même, est
 devenu obscur & embarrassé. La fin, dit Platon, que nous nous
 sommes proposée dans la constitution de notre République,
 n'est pas seulement de former un Etat, de l'établir, & de
 fonder une colonie, mais c'est de donner à cet établisse-
 ment une certaine solidité qui le rende durable: ὥς πάντῳ
 ὃ ἐκίστατε τέλος οὐ τὸ δρᾶσαι τι σχεδόν, οὐδὲ τὸ κτήσασθαι,
 κατοικῆσαι

κατοικῆσται ἐστίν. La plus légère attention fait concevoir que le mot κτίσαθαι ne peut convenir ni avec le mot δρᾶσαι, ni avec le mot κατοικίσαι; & le verbe κτίσαι ou κτίσαθαι au lieu de κτίσαθαι, paroît si convenable, & à la place qu'il occupe dans la phrase entière, & à la pensée de l'Auteur, que l'on ne croit pas qu'on puisse raisonnablement en admettre un autre: on pense même pouvoir se dispenser de confirmer ce changement, en faisant voir par des exemples semblables, que le verbe κτίσαι est le terme le plus heureux pour exprimer ce que veut dire Platon, qui parle de fonder une colonie. On remarquera seulement que M. l'abbé Fraguier a trouvé dans un ancien Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, une leçon toute semblable à celle que M. l'abbé Sallier propose pour ce même endroit: où on lisoit κατοικῆσαι, Henri Etienne a mis par conjecture dans son édition, κατοικίσαι; & cette correction se trouve autorisée par la leçon du Manuscrit du Roi. La même erreur avoit, sans doute, introduit κτίσαθαι pour κτίσαι, ou κτίσθαι.

C O R R E C T I O N S

De quelques passages de Platon, d'Euripide & de Suidas.

LE premier des passages de Platon, que M. l'abbé Sallier communiqua à la Compagnie, est au commencement du livre de la République. Socrate, dans l'entretien qu'il a avec le vieillard Céphale, après plusieurs questions, lui demande quel est le plus grand avantage qu'il ait retiré de la possession des richesses dont il a joui pendant sa vie. C'est, répond Céphale, que je n'ai pas été tenté de commettre des injustices pour amasser du bien, & qu'à cet égard je n'ai aucun reproche à me faire. Je sçais, ajoute-t-il, que ce que je vais dire ne persuadera pas beaucoup de gens; mais il est vrai que dans un âge avancé, lorsqu'on voit que la mort est proche, on commence à craindre bien des choses dont auparavant on ne

P. 330.

se mettoit guères en peine. Ces discours qu'on nous a tenus tant de fois, qu'il y a un enfer, & que l'injustice y est punie, ces discours que nous avons méprisés jusque-là, ébranlent alors notre fermeté. Il nous vient à l'esprit qu'ils pourroient bien avoir quelque fondement, & cette crainte nous tourmente, *τότε δὲ ἐρέουσιν αὐτὲς πλεὺς ψυχὴν μὴ ἀληθεῖς εἶσι* : avec un très-petit changement, on rendroit au texte un mot bien plus propre & beaucoup plus énergique que *ἐρέουσιν*. M. l'abbé Sallier propose de lui substituer *ἐρελοῦσιν*. Outre que ce mot est employé dans les meilleurs Auteurs Grecs, dans ceux même du plus pur Atticisme, tels que sont Aristophane, Platon lui-même & Lucien, c'est que la signification du terme convient parfaitement pour exprimer l'idée que Platon veut donner des inquiétudes qui déchirent le cœur d'un homme injuste, dans les momens où il envisage un avenir malheureux. Cicéron s'est servi du verbe *torqueri*, quand il a voulu marquer la violence des remords qui tourmentent les méchans. *Stulti*, dit-il, *malorum memoriâ torquentur*. Or ce verbe répond au *ἐρελοῦσθαι* des Grecs : l'un & l'autre désignent parfaitement le supplice cruel qu'éprouvent les personnes agitées de crainte, d'inquiétudes & de regrets. De-là viennent les expressions qu'ont employées les meilleurs Auteurs : *torquerier omni sollicitudine districtum* ; c'est Horace.

*Aristoph. in
Nub.
Plat. pag.
261. de Rep.
Lucian. pag.
75.*

Diri conscia facti

Mens habet attonitos, & surdo verbere cædit.

Occultum quatiente animo tortore flagellum.

*Sat. 13. v.
293.*

C'est Juvenal.

*P. 272.
Steph.*

Le second passage de Platon, sur lequel on propose une nouvelle conjecture, se trouve dans le Dialogue intitulé *Le Politique*. Un des Interlocuteurs expose en cet endroit la maniere de vivre des hommes sous le gouvernement de Saturne, dans le siècle d'or. Il employe pour représenter la félicité de ces premiers temps, les idées & les expressions les plus riantes que les Poètes ayent mises en œuvre pour former le même tableau, après quoi venant à marquer la fin de cet âge

heureux , il dit que comme la nature étoit épuisée , il falloit nécessairement s'attendre à un changement. Chaque cause avoit fourni par ses productions tout ce qu'elle devoit fournir à l'homme , *πάσαις ἐκείνης τῆς ψυχῆς τὰς γινομένης σποδιδωκυίας*, chaque cause avoit versé sur la terre toutes les semences, que, suivant l'ordre de la nature , elle devoit y répandre pour en fertiliser le sein, & pour lui faire porter toutes sortes de fruits en abondance , *εἰς γῆν σπέρματα πεισούσης*. Il est aisé de voir que le participe *πεισούσης* ne peut en aucune façon convenir à cette phrase, ce qui avoit fait croire à Henri Etienne, qu'il falloit substituer *βαλούσης* ou bien *δούσης*. L'un & l'autre mot sont trop éloignés de la leçon ordinaire, on s'en rapprocheroit beaucoup , & on satisferoit en même temps à toute difficulté, en changeant *πεισούσης* en *ρίπουσης*. Le verbe *ρίπτω* est très-usité dans les écrits des auteurs Attiques. Il ne faut pas toujours prendre pour des regles bien certaines, celles que veulent établir quelques Compilateurs de phrases & d'expressions, comme le *Mæris Atticista*, le *Phrynichus*, & le *Thomas Magister*. Ce dernier assure hardiment, que la dialecte Attique n'emploie que *ρίπτωμι* avec cette terminaison passive, & que *ρίπτω* n'est que pour la dialecte commune; mais il se trompe. L'exemple de ces anciens Grammairiens devoit rendre les Modernes plus retenus & plus circonspects, quand il est question de prononcer sur la propriété ou l'abus des termes d'une langue morte, que nous ne pouvons jamais savoir assez pour parler si décisivement.

Dans le second livre de la République de Platon, il se présente un terme qui n'est pas d'un usage bien fréquent & dont la signification n'est pas encore assez développée. M. l'abbé Sallier voudroit tâcher de la déterminer plus précisément, c'est le futur *ἀναχινδιλευθήσεται*; il est employé dans la suite du discours d'un des Interlocuteurs, qui soutient que la souveraine méchanceté est préférable à la parfaite vertu, par rapport aux maux que celle-ci peut nous attirer, & aux biens que celle-là peut nous procurer. Selon cet Interlocuteur, un homme pour être heureux ne doit avoir que les dehors de la

P. 362.

vertu; qu'il soit le plus injuste de tous les hommes, s'il est assez puissant pour pouvoir mépriser impunément les loix, & s'il a l'art de couvrir ses crimes du voile de la vertu, il jouira de tous les biens qui peuvent rendre heureux; au lieu que le véritable juste, qui se souciant peu de le paroître, est content du seul témoignage de sa conscience, s'il vient à passer pour un méchant homme, il sera lié, mis à la torture, on lui crévera les yeux, on lui fera souffrir toutes sortes de maux; & enfin, continue l'Interlocuteur, ἀναχινδιλευθήσεται. Il semble que ce mot doit être traduit par *il sera mis en croix*, & non pas, *il sera haché en pièces*. L'autorité d'Hesychius favorise cette explication; ce Grammairien rend ἀναχινδιλεύεσθαι, par ἀνασκοποῦμαι. Or ce dernier verbe signifie être attaché à une croix. L'application que font Clement d'Alexandrie & Eusèbe de ce même passage, fournit une nouvelle preuve de la justesse de son interprétation. Ces Auteurs prétendent que le Philosophe Grec avoit comme prédit ce qui devoit arriver à Jesus-Christ, & à ses Apôtres: or il est vrai de dire du maître & des disciples, qu'ils ont été mis en croix, ἀνέχινδιλεύθησαν. Lorsque Platon, dans le Gorgias, fait le détail des supplices qu'on peut faire souffrir à un homme surpris dans un crime, il rapporte presque mot pour mot ce qu'il avoit dit dans le second livre de la République, à l'occasion des peines dont on peut accabler le juste réputé méchant, si ce n'est qu'au lieu d'ἀναχινδιλευθήσεται, il s'est servi du verbe ἀνάσταυρωθῆ; τελευτῶν, dit-il, dans la République, πάντα κακὰ παθὼν ἀναχινδιλευθήσεται, & dans le Gorgias, εἰν' παντοδαπὰς λῶβας λῶσῃται, τὸ ἔχατον ἀνασταυρωθῆ. En rapprochant ainsi ce dernier passage, on voit assez que le sens d'ἀναχινδιλεύεσθαι, n'est autre chose qu'être mis en croix. Enfin ceux qui traduisent ἀνασκοῦμαι par être haché en pièces, ne sont fondés pour faire une telle version, que sur le rapport qu'ils croient voir entre σκινδαλῶς & ἀνασκοῦμαι; mais, sans vouloir examiner si effectivement ces deux mots ont la même origine, il faut remarquer qu'une des significations de σκινδαλῶς, est la même que celle de πάλος. Un très-ancien Lexique manuscrit

Præf. lib.
12. pag. 583.
584. 678.

Pag. 473.
Edit. Steph.

de la Bibliothèque de M. l'évêque de Metz , explique le mot σκινδαλμὸν par σκόλοπες , par conséquent ἀν' ασχινδιλάεισθαι devroit être aussi expliqué par ἀν' ασκολοπιθῆναι , & être entendu du supplice de la croix.

Suidas , dans son Lexique , fait un assez long article pour expliquer le mot ἀπλότης ; & après avoir marqué qu'il y a deux sortes de simplicité , l'une qui est compagne de la sagesse & de la droiture , l'autre qui est compagne de la folie & de l'injustice , il distingue pareillement un double sorte de finesse , dont l'une est inséparable de l'amour de la justice & de la prudence , l'autre de l'ignorance & de l'infidélité. Une grande partie de cet article est inintelligible , & n'a pas été traduite , même dans l'édition de M. Kufter. Voici les paroles de Suidas , & la version de l'éditeur. Απλότης διττή · ἡ μὲν ἔμφρων καὶ δικαία , ἡ δὲ ἀνόητος καὶ ἀδίκος · ἔπειτα καὶ πλὴν ποικιλίαν ἐμφύεσθαι τοῖς μὲν μετὰ δικαιοσύνης καὶ φρονήσεως , τοῖς δὲ μετὰ ἀδικίας καὶ ἀμαθίας · εἶναι γὰρ δὴ πάλαι καὶ τὰ κατὰ τὸν θνητὸν κόσμον πεποιοῦντα ἐξ ἀνάγκης , ὥς φησι Πλάτων. *Simplicitas , hæc duplex est , una cum prudentia & justitia conjuncta , altera verò stulta & injusta : eodem modo calliditas quæ hominibus inest , alia quidem prudentiæ & justitiæ affinis est , alia verò cum injustitia & inscitia conjuncta.* La version omet ici tout ce qui est tiré des écrits de Platon , ensuite elle reprend le texte de l'Auteur & le continue jusqu'à la fin. On ne parle point de cette dernière partie , qui ne présente aucune difficulté qui ne puisse aisément se résoudre. Un endroit du Theætetus de Platon a paru à l'Auteur de ces Remarques , fournir suffisamment de quoi éclaircir la première , & de quoi remplir le vuide qui coupe le fil du discours , & en cache absolument le sens ; il paroît même que c'est là le passage de Platon , que Suidas avoit en vûe , & qu'il a voulu citer. Voici les paroles de Socrate dans ce Dialogue : οὐτε ἀπολέσθαι τὰ κακὰ δυνατόν (ὑπερπαντίον γὰρ π τῷ ἀγαθῷ αἰεὶ εἶναι ἀνέλκην) οὐτ' ἐν θεοῖς αὐτὰ ἰδρύσθαι · πλὴν δὲ θνητὴν φύσιν καὶ τόνδε τὸν τόπον πεπολεῖ ἐξ ἀνάγκης. C'est-à-dire , *il n'est pas possible que les maux disparaissent d'entre les hommes , ni qu'ils s'établissent chez les Dieux , mais par une malheur-*

P. 128.
Edit. Steph.

reuse & triste nécessité, ces maux doivent rouler parmi les mortels, dans ce lieu périssable que nous habitons. On ne peut s'y méprendre. Ces paroles de Suidas, εἶναι γὰρ δὴ πάλαι καὶ τὰ κατὰ τὸν θνητὸν τόπον περιπολουῦντα ἐξ ἀνάγκης ὥς φησι Πλάτων, sont visiblement une altération de celles-ci de Paton, πλὴν δὲ θνητὴν φύσιν καὶ τόνδε τὸν τόπον καὶ περιπολεῖ ἐξ ἀνάγκης. Voici donc comme on pense qu'on pourroit rétablir le texte de Suidas, & le rendre intelligible εἶναι γὰρ δὴ πάλαι ὑπεραντίον πὶ τῷ ἀγαθῷ, καὶ τὰ κατὰ πλὴν θνητὴν φύσιν κατὰ τὸν θνητὸν τόπον περιπολουῦντα ἐξ ἀνάγκης, ὥς φησι Πλάτων.

Ce qui reste du texte de Suidas, moyennant un très-léger changement, est fort clair, l'Auteur y compare les mœurs de son siècle, avec celles des temps qui l'ont précédé, & il en établit la différence, sur ce qu'une plus grande corruption s'étoit répandue sur la terre dans le siècle où il écrivoit.

Euripide, dans sa Tragédie d'Iphigénie Taurique, après le prologue, met d'abord sur la scène Oreste & Pylade, qui concertent entr'eux l'exécution du dessein qui les avoit amenés dans la Taurique, c'est-à-dire, l'enlèvement de la statue de Diane. Oreste, après avoir adressé la parole à Apollon, revient à Pylade, & lui demande quel parti il croit qu'ils aient à prendre. Le Temple est bien fortifié, dit-il, & les fortifications en sont très-élevées; vous les voyez: entreprendrons-nous de monter à la partie haute du Temple? Mais comment pourrons-nous nous cacher? Car c'est ainsi qu'on croit qu'il faut traduire, en changeant dans les vers du Poëte, μάθοιμεν en λάθοιμεν, ποτίερα δωμάτων πρὸς ἀμβάσῃς ἐκβησόμεθα, πῶς αὖ οὐκ λάθοιμεν αὖ. Oreste & Pylade ne pouvoient entrer dans le Temple qu'en s'y glissant par surprise, ou bien en forçant les portes; mais quelque parti qu'ils pussent prendre, il falloit toujours qu'il se tinssent cachés, puisque tout homme grec de nation, devoit être sacrifié à la Divinité de ce lieu.

Vers 33.

Θύω γὰρ ὄντος τῆ νόμου καὶ πρὶν πόλει

Ὅς αὖ κατέλθῃ τήνδε γῆν Ἑλλᾶν ἀν' ἥρ.

Il est donc très-naturel que l'un des deux, après avoir

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. III
 proposé un avis, demande à l'autre comment ce parti pourra
 se concilier avec la nécessité où ils sont de ne pas se montrer :
 πῶς αὐτὸ οὐδὲ λάθοιμεν αὐτόν. Le mot μάθοιμεν ne fait pas là
 un sens qui puisse convenir. En effet, Pylade répond à
 Oreste, ναοὺ δ' ἀπαλλαχθέντε κρύψομεν δέμας, & Oreste
 ajoute un peu après, χωρεῖν ἔρεαν ὅποι χθόνος κρύψαντε λή-
 σομεν δέμας.

On ne peut accuser l'Auteur de ces Remarques de faire
 beaucoup de violence au texte, puisqu'il ne fait que mettre
 une lettre en la place d'une autre, qui lui ressemble beaucoup
 dans les Manuscrits. Tout le monde sçait que le λ & le μ se
 confondent souvent l'un avec l'autre.

DISCUSSION

D'un passage de Pindare, cité dans Platon.

FAUTE d'avoir les ouvrages entiers de ceux dont quelques
 anciens Auteurs ont rapporté des fragmens, on tombe
 aisément dans l'erreur. C'est ce que M. l'abbé Fraguier a re-
 marqué à l'occasion d'un passage de Pindare cité par Platon.

En 1720.

Ce Philosophe, dans le troisième livre des Loix, traitant
 des sources de l'autorité, qui donne aux uns le droit de com-
 mander, & qui impose aux autres la nécessité d'obéir, en mar-
 que sept principales : la paternité, le mérite, l'âge, le droit
 sur ses esclaves, la force, la volonté de l'inférieur, & le sort.
 Sur quoi un des Interlocuteurs ayant dit, que la force qui
 donne l'empire au plus puissant sur le plus foible, fondeoit
 l'espèce d'autorité la plus invincible, Platon ajoute, & la plus
 ordinaire parmi tous les animaux, & conforme à la nature, com-
 me Pindare le Thébain l'a dit quelque part, Puis, s'adressant à
 Pindare même, comme s'il étoit là présent : "Cependant, grand
 „ Poète, dit-il, si je ne nie pas absolument que cette sorte
 „ d'autorité qui vient de la force, soit contre la nature, (Platon
 „ veut dire, & il est vrai que dans certains cas, on peut & on

Plato, l. 3.
 Leg. p. 690.

„ doit employer la force) je dirai du moins que l'empire de
 „ la loi , fondé , non sur la violence , mais sur la volonté de
 „ celui qui obéit , est entierement selon l'ordre de la nature. „

Plato , l. 4.
 Leg. p. 714.
 D.

Le même Platon , reprenant dans un autre endroit ce qu'il avoit dit sur les sources de l'autorité : nous sommes convenus , dit-il , que Pindare produisoit comme le principe du droit naturel & de la justice , l'extrême violence que le plus fort exerce contre le plus foible , κατὰ φύσιν τὸν Πίνδαρον ἄγχι δικαιοῦται τὸ βιάσασθαι.

L'endroit de Pindare auquel Platon fait allusion dans ses loix , est visiblement celui qu'il rapporte lui-même dans le Gorgias. Ce morceau ne se trouve dans aucune des Odes qui nous restent de ce Poëte ; & ceux qui ont recueilli les fragmens de Pindare , pour l'avoir pris ailleurs que dans Platon (car il est cité par divers Auteurs) n'en ont rapporté qu'une partie.

Pl. in Gorg.
 p. 484. B.

Calliclès donc , dans le Gorgias , soutenant contre Socrate ce dogme pernicieux , que la force fait le droit ; Pindare , dit-il , semble établir le même sentiment que moi dans le Cantique où il dit , que la force qui domine à tout , aux mortels & aux immortels : νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς θνατῶν τε καὶ ἀθανάτων ; est cette loi , qui par une main , par une force toute puissante , produit , amene avec violence la souveraine justice : οὗτος δὲ δὴ (νόμος) ἄγχι βιάσας τὸ δικαίωσθαι ὑπερτάτα χεῖρ. En un mot c'est la force qui fait le droit. J'en juge , dit Pindare , par les faits d'Hercule ; car ce ne fut , ni du gré de Géryon qu'il emmena ses troupeaux , ni en lui payant ce qu'ils valoient , τεκμαίρομαι ἔργοισιν Ἡρακλέους , ἐπεὶ ἀπριάτας . . . ἔτε πριάμενος , οὔτε δόντος τῷ Γηρυόγου ἠλάσατο τὰς βοῦς : d'où Calliclès conclut , que suivant l'autorité de Pindare , les troupeaux & les autres biens du plus foible , appartiennent de droit au plus fort.

Pour tirer cette conséquence , il faut supposer que νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς , qui domine sur toutes choses , (car telle est la force de l'article ὁ mis après νόμος) la loi , est pris dans cet endroit pour cette loi de la nature , qui dominant sur la férocité des animaux , les livre mutuellement à leur avidité ; ce
 qui

qui apparemment étoit marqué dans les vers précédens , & résulte de la description qu'en fait Pindare , & plus encore de l'exemple qu'il en donne dans la violence dont Hercule usa envers Géryon ; autrement quel rapport peut-elle avoir avec aucune loi , si ce n'est celle que la supériorité de force impose au plus foible. Aussi Platon , comme on l'a dit plus haut , y oppose-t-il une supériorité de raison , qui produit dans l'inférieur une obéissance volontaire , soutenant ailleurs que jamais les enfans de Jupiter n'ont usé de finesse ni de violence , qu'ils n'ont ni dérobé ni ravi.

L'usage que Platon , dans le Gorgias , fait faire à Calliclès du passage de Pindare , est juste. Platon lui-même dans son Dialogue des loix , sous le personnage de l'Athénien , l'un des trois Interlocuteurs , en fait le même usage ; mais il n'est pas hors de toute vrai-semblance , que Pindare n'a guères plus admis ce principe , si funeste au genre humain , que Platon ne l'admettoit. Car de même que ce Philosophe ne veut pas tout-à-fait nier que cette source du droit ne soit en quelque manière dans la nature en général , & qu'il se contente d'en admettre une autre bien plus conforme à la nature de l'homme , en tant qu'il est distingué des bêtes par l'excellence de sa raison ; ainsi Pindare , débitant d'un côté cette dangereuse maxime , s'explique ailleurs d'une façon bien plus approchante du sentiment de Platon ; c'est dans l'Ode VIII^e des Pythioniques.

Le profit , dit Pindare , le gain le plus cher & le plus désirable , est celui qui se fait de gré à gré & par le consentement du possesseur : (voilà tout le contraire de ce qu'Hercule fit à Géryon) la violence avec le temps fait trébucher le violent & l'orgueilleux : ni Typhon avec ses cent têtes , ni le Roi des Géants (Porphyryon) n'ont échappé à la punition qu'ils ont trouvée , l'un dans la foudre de Jupiter , l'autre dans l'arc terrible d'Apollon.

Κέρδος δὲ φίλτατόν γ' ἐκόντος εἶ

Τίς ἐκ δούων φέροι.

Βία δὲ μέγαλαυχον ἔσφα-

λεν ἐν χρόνῳ. Τυφῶς Κίλιξ ἑκατόβρα-

Hist. Tome V.

P.

Pl. l. 12.
Leg. p. 941.
B.

νος οὐ μιν ἄλυσεν,
 Οὐδὲ μὰν βασιλεὺς γιγάντων,
 Δμαθέντε κεραυνῶ,
 Τόξοισί τ' Ἀπόλλω-
 νος.

Plato, l. 4.
 Lig. p. 719.
 C.

Ne diroit-on pas en effet, que Pindare veut ici prévenir les conséquences que Calliclès & ses semblables pourroient tirer de ce qu'il dit ailleurs au sujet d'Hercule & de Géryon? Outre qu'il ne faut pas toujours imputer à un Poète tout ce que l'ivresse de la Poësie lui fait hazarder; & c'est ce que Platon lui-même enseigne en plusieurs endroits de ses Dialogues, sur-tout au iv^e livre des Loix. *C'est un ancien discours que nous-mêmes, dit-il, avons souvent dans la bouche, & qui a le suffrage des hommes, qu'un Poète, lorsqu'il est assis sur le trépied de la Muse, alors c'est un homme hors de sens, qui semblable à une fontaine, tout ce qui lui vient à l'esprit, il le laisse couler; & comme son art est d'imiter, lorsqu'il imite des hommes qui se contredisent mutuellement, il est souvent forcé de se contredire lui-même, sans sçavoir de quel côté est la vérité.*

Or, si jamais Poète s'est assis sur le trépied des Muses, c'est Pindare. Il ne faut donc pas prendre à la rigueur, ni lui attribuer comme un sentiment arrêté, ce qui peut lui être échappé dans l'enthousiasme; & si Platon l'a fait, c'est apparemment parce que de son temps on abusoit du mot de Pindare, comme on a fait depuis, & qu'il étoit important d'y répondre ainsi que Socrate fait dans le Gorgias.

Ce mot en effet, νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς, la loi qui est la reine de tout, & qui domine sur toutes les choses du monde; ce mot, dit M. l'abbé Fraguier, a été pris fort diversement: Hérodote l'a entendu de la loi en général, comme si, indépendamment de toute disposition intérieure de l'ame, les seules loix établies diversement par les hommes faisoient la différence du bien au mal, selon ce qu'elles permettent ou défendent; au lieu que la loi établie par le plus puissant, précisément comme plus puissant, en un mot, la loi du plus fort, ne produit pas

proprement le droit de la justice, mais sert uniquement à demeurer dans l'impunité; ce qui résulte de ce que le droit manque aux uns, pour s'opposer aux volontés d'un maître légitime : & tel est le *jus Regis*, dont parle Samuël dans l'Écriture, personne n'étant en droit de s'opposer au Roi; ou du manque de force pour résister, & tel est le *jusque datum sceleri* de Lucain, la République Romaine n'étant pas assez forte pour réprimer Jule César, non-plus que Géryon pour réprimer la force d'Hercule.

1. Reg. 8.

2.

Revenons à Hérodote, qui, sur ce que les Grecs avoient en horreur l'usage qui avoit lieu parmi les Indiens de manger les corps de leurs parens morts, tandis que les Indiens avoient la même horreur pour l'usage de les brûler établi parmi les Grecs, dit que Pindare lui paroît avoir raison, lorsqu'il enseigne que la loi est *la Reine de tout* : sur quoi M. l'abbé Fraguier remarque, que s'il a prétendu dire en effet, comme le Calliclès de Gorgias, que toute distinction de vertu & de vice, de bien & de mal, n'est que d'une institution humaine, & l'effet des loix établies par la force; outre qu'il se trompe lourdement, il choisit mal le sujet d'une pareille conclusion. Car ce qui regarde les cadavres, la maniere de rendre aux morts les derniers devoirs, étant en soi une chose arbitraire soumise aux loix, peut fort bien être réglée d'une façon ou d'une autre, sans que la justice & la vertu en souffrent, lorsque de quelque façon qu'on la règle, on le fait par un principe de piété & de religion.

Herodot.
Thalia, pag.
200.

Il est à croire que ce mot de Pindare avoit passé en proverbe, & que le proverbe étoit *ὁ νόμος πάντων βασιλεὺς*, au lieu que Pindare dit *νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς*, ce qui est fort différent; puisque l'un signifie que la loi domine sur toutes choses, les règle toutes & y donne le prix; & l'autre veut dire, selon Pindare, que la sorte de loi qui domine sur tout est la loi du plus fort : & c'est à quoi Hérodote semble n'avoir pas réfléchi.

Clement d'Alexandrie & Origène l'ont pris dans le sens des Stoïciens, & par *νόμος* ils entendent une loi de raison,

telle à peu près qu'elle est expliquée dans Cicéron au premier livre des Loix : ils se trompent sans doute, & leur erreur, moins pernicieuse que celle d'Hérodote, vient de ce qu'ils n'ont pas fait attention à ce qui vrai-semblablement précédoit dans le Cantique de Pindare, s'ils l'avoient entier, & à ce qui suit dans le Gorgias de Platon, s'ils n'avoient pas la pièce de Pindare. Du reste rien n'est si ordinaire que de voir citer à contre-sens des mots célèbres, qui sont devenus des proverbes dans la bouche des hommes dont ils ne sont pas entendus.

EXAMEN DE DEUX PASSAGES

De l'Iphigénie Taurique d'Euripide.

2718.

IL y a deux vers dans la scène de l'Iphigénie Taurique d'Euripide, que toutes les éditions de ce Poète mettent dans le rôle d'Oreste, & qui ont paru à M. Hardion devoir appartenir au rôle de Pylade. Voici l'extrait d'une partie de la scène.

Oreste demande conseil à Pylade sur les moyens d'enlever, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu d'Apollon, la statue de Diane Taurique. Il ne sçait s'ils doivent marcher droit au Temple, & en enfoncer les portes avec des leviers. Si l'on nous surprend ouvrant les portes, dit-il à son ami, c'est fait de notre vie, & plutôt que de nous exposer à une mort certaine, nous ferons mieux de regagner notre vaisseau, & de reprendre la route qui nous a amenés ici.

Pylade se récrie sur cette proposition d'Oreste. Quoi, lui dit-il, pourrions-nous consentir à une fuite si honteuse, nous nous qui ne sommes pas accoutumés à fuir ? Ne seroit-ce pas insulter l'Oracle du Dieu qui nous envoie ? Eloignons-nous seulement du Temple, & cachons-nous dans ces antres que la mer baigne de ses flots. Tenons-nous loin de notre vaisseau, parce qu'on pourroit le découvrir, & en donner avis aux

Rois de cette contrée, qui enverroient du monde pour se faire de nous; & lorsque l'astre de la nuit paroîtra sur l'horison, nous employerons tout ce que nous avons de hardiesse & d'industrie pour enlever la statue de la Déesse. Remarquez entre ces colonnes des espaces vuides par où vous pourrez vous glisser: les braves gens s'exposent sans crainte aux entreprises les plus difficiles, & les lâches sont toujours méprisés.

Oreste, suivant toutes les éditions d'Euripide, reprend la parole en ces termes:

Il ne sera pas dit qu'après avoir essuyé les fatigues d'une longue navigation, nous retournions honteusement sur nos pas, lorsque nous touchons au but. Oui, vous m'ouvrez les yeux, cher Pylade, je veux suivre le sage conseil que vous me donnez. Allons chercher l'endroit où nous nous tiendrons cachés. Nous ne pourrions nous plaindre d'Apollon, si par notre fuite son Oracle demeuroid sans effet. C'en est fait, je veux achever l'entreprise, les dangers, quelque grands qu'ils soient, ne sont point des excuses pour de jeunes courages.

Οὔτοι μακρόν μιν ἤλθομεν κώπῃ πόρον,
 Εκ τερμάτων δὲ νόσον ἀρωμεν πάλιν.
 Ἀλλ' εὖ γὰρ εἶπας, πεισέον. χωρεῖν χρεὼν,
 Οὔποι χθονὸς κρύψαντε λήσομεν δέμας.
 Οὐ γὰρ τὸ τῷ θεοῦ γ' αἴτιον γενήσεται
 Πεσεῖν ἀχρηστον θέσφατον · τολμητέον.
 Μόχθος γὰρ οὐδεὶς τοῖς νέοις σκῆψιν φέρεται.

Ces deux vers,

Οὔτοι μακρόν μιν ἤλθομεν κώπῃ πόρον,
 Εκ τερμάτων δὲ νόσον ἀρωμεν πάλιν.

que M. Hardion a traduits par ces mots: *Il ne sera pas dit qu'après avoir essuyé les fatigues d'une longue navigation, nous retournions sur nos pas, lorsque nous touchons au but, paroissent une suite des raisons qu'apporte Pylade pour condamner la fuite qu'Oreste propose. La fuite par elle-même est honteuse,*

dit-il, mais d'autant plus honteuse pour nous, que nous n'avons pas coutume de fuir le danger. Nous devons d'ailleurs respecter les Oracles d'Apollon qui nous envoie. Considérons de plus que nous touchons au but, & qu'il feroit honteux qu'après une longue & pénible navigation, nous retournassions sans avoir rien fait. Toutes ces idées sont parfaitement liées entr'elles par une gradation de sens qu'il est facile d'appercevoir, elles conviennent toutes au caractère de Pylade, & ne feroient pas un si bon effet dans la bouche d'Oreste. Il est d'un autre côté fort naturel qu'Oreste, touché des raisons de son ami, rappelle dans l'instant tout son courage, & s'écrie vivement & brusquement, αλλ' εἰ γὰρ εἶπας, πειτέον. Oui, vous avez raison, cher Pylade, je veux suivre votre conseil, &c.

Voici un autre vers du iv^e acte, scène dernière, qu'il semble que Brodeau, Canterus & Scaliger n'ont point entendu :

Iphigénie, pour sauver son frere, imagine un stratagème, qui consiste à faire entendre au roi Thoas, qu'avant que d'immoler Oreste, il faut le purifier dans la mer, parce qu'il est souillé du meurtre de sa mere; & afin de pouvoir enlever en même temps la statue de Diane, Iphigénie doit feindre encore que cette Déesse veut elle-même être purifiée, parce qu'Oreste a profané sa statue en y touchant.

Oreste approuve le stratagème; mais, comme il est plus attentif au salut de son ami, qu'au sien propre, il demande ce qu'on fera de Pylade: car le menera-t-on à la mer, s'il n'y a pas de raison de le purifier?

Πυλάδης δὲ ὅδ' ἡμῖν ποδ' τετάσσεται φόνου;

Le mot φόνου, a embarrassé les Sçavans qu'on vient de nommer, qui ayant mis πόνου en sa place, font dire à Oreste: Mais quel rôle donnerons-nous à Pylade dans cette affaire? *Pylades verò in quo loco hujus negotii à nobis ponetur?* Mais on ne doit jamais se permettre de corriger le texte d'un Auteur, que lorsqu'on n'en peut absolument tirer aucun sens. Barnes conserve le mot φόνου, & traduit ainsi le vers, *ubinam ergo*

amicus Pylades loci ordinabitur ? an ad cædem illius vice ? que ferons-nous de Pylade, le laisserons-nous pour mourir à la place d'Oreste ?

Cette traduction ne semble pas répondre aux paroles du texte ; il faut du moins bien de la subtilité pour découvrir le sens que Barnes leur donne : sans changer *φόνου*, M. Hardion traduit simplement & littéralement, *Pylades verò in quo hujus cædis loco à nobis ponetur ?* Quelle part donnerons-nous à Pylade dans le meurtre dont vous me direz coupable, afin d'avoit un prétexte pour le mener avec nous ? La réponse d'Iphigénie confirme cette explication. Nous dirons, répond-elle, qu'il a les mains souillées du même crime que vous, & qu'il a le même besoin d'être purifié.

Canterus l'a traduit ainsi mot à mot sans l'entendre.

Ταῦτόν χειρῶν σοι λέξεται μίασμ' ἔχων.

Cette explication a paru à M. Hardion si facile à trouver, qu'il ne comprend pas comment d'habiles gens ont pu y être arrêtés.

OBSERVATIONS

Sur quelques endroits des Phéniciennes d'Euripide.

QUOIQUE le récit que fait Euripide dans ses Phéniciennes, de la mort d'Étéocle & de Polynice, soit un des morceaux les plus travaillés des Tragédies de ce Poète, puisqu'il y peint le combat des deux freres avec les couleurs les plus vives & les plus vraies, & qu'il en met toutes les circonstance sous les yeux du spectateur, avec une netteté & une précision admirable ; cependant Josué Barnes croit avoir apperçû dans ce récit deux fautes grossieres, l'une en ce que le Poète fait combattre deux freres avec leurs épées après avoir dit que leurs épées avoient été rompues : l'autre en ce qu'il fait parler Polynice, après avoir dit que les deux freres étoient morts. Cette seconde remarque tombe sur un passage

du Scholiaſte qui eſt relatif au 1437^e vers de la Tragédie:
Bis autem Poëta hîc lapſus videtur, qui gladiis pugnare dicit, poſtquam fractos gladios dixiſſet, & loqui Polynicen poſtquam utroſque functos dixiſſet, verſu 1437.

1725.

M. Hardion en a jugé autrement; & quoiqu'il n'ait pas voulu entreprendre de traduire tout cet endroit des Phéniciennes, de peur, dit-il, d'en affoiblir les beautés, il a crû qu'il étoit néceſſaire de l'expoſer en abrégé, perſuadé qu'un ſimple extrait ſuffira pour juſtifier pleinement le Poëte.

V. 1391.

Etéocle & Polynice, dit Euripide, ſe battirent d'abord avec la lance. ἤϊασον δὲ λόγχαις. Chacun d'eux examine attentivement les mouvemens de ſon ennemi pour rendre ſes efforts inutiles, & ſe couvre avec ſoin de ſon bouclier. Etéocle heurte contre une pierre, qui l'oblige de faire un pas en avant, & de ſe découvrir en partie. Polynice ſaiſit l'occaſion qui ſe préſente de le bleſſer, & lui perce la cuiffe avec ſa lance. Πολυυνείκης δ' ἀπὴντησεν δολὴν... κνήμην τε διεπύρευσεν Ἀργεῖον δόρυ.

1401.

1403.

Dans le temps même qu'il le frappe, il ſe découvre l'épaule; Etéocle profite du moment, & lui enfonce ſa lance dans la

1406.

1408.

1409.

poitrine. φέρει Πολυυνείκης βίᾳ διήκει λόγχην, mais il en rompit la pointe, ὑπὸ δ' ἔθευσε ἄκρον δόρυ. Pour ſe tirer de l'embarras où le met cet accident, ὥς δ' ἄπορον ἦκαν δολὴς,

1411.

il fait un pas en arrière, & prend une pierre avec laquelle il rompt la lance de Polynice par le milieu, μέσον δ' ἄκοντ' ἔθευσε: ainſi comme ils n'ont plus de lance ni l'un ni l'autre,

1411.

le combat redevient égal entr'eux. ἐξ ἴσου δ' ἄρης ἑὸν κῆμακος ἀμφοῖν χεῖρ ἀπεσπρημένοιιν. Alors ils mettent l'épée à la

1413.

main, & fondent l'un ſur l'autre. ἐνθεν δὲ κόπας ἀρπάσαντε φασγάνων, ἐς ταῦτ' ἦκαν. Leurs boucliers ſe touchent, le combat s'échauffe, & ils ſe chargent avec la plus grande fureur. Enfin Etéocle ſ'avife d'une rufe qui étoit en uſage parmi les Theſſaliens, & qui lui étoit connue par le commerce qu'il avoit avec ces peuples. Il change ſon attaque, il porte ſon pied gauche en arrière, ayant toujours ſoin de ſe tenir bien couvert; & avançant ſon pied droit, il paſſe ſon épée dans le corps de ſon frère, & le tranſverſe depuis le nombril juſqu'à l'épine du

dos,

dos. δι' ὀμφαλῶς καθῆκεν ἔσχος σπονδύλοις τ' ἀνέμωσεν. Polynice en recevant le coup panche son corps en avant, & tombe sur la poussière qu'il teint de son sang. Etéocle qui se croit assuré de la victoire, jette son épée par terre, ξίφος δίκων ἐς γαῖαν, & court sur son frere pour le dépouiller; il ne s'occupe que de ce soin, & ne prend aucune précaution. C'est ce qui cause sa perte. Polynice qui respiroit encore, & qui dans sa chute n'avoit point quitté son épée, la leve, quoique d'une main foible, la plonge dans le corps d'Etéocle, & lui perce le foie. On les voit étendus tous deux à côté l'un de l'autre, sans que la victoire se soit déclarée pour l'un des deux.

1421.

1426.

M. Hardion ne peut comprendre ce qui a causé l'erreur de Barnes dans ce récit, qui ne présente aucune sorte d'obscurité, ni dans les termes, ni dans les pensées; auroit-il été trompé par le mot ἔσχος dont Euripide se sert vers 1421, lorsqu'il en est au combat des deux freres avec l'épée? il n'est pas naturel de le croire. Ce mot ne peut signifier dans cet endroit que la pointe de l'épée, parce que le sens en est déterminé par le mot φάσγανον qui précède, & par le mot ξίφος qui suit.

Barnes ne paroît pas plus heureux dans la seconde observation. Jocaste, qui étoit accourue dans le lieu du combat avec Antigone sa fille, sur l'avis qu'elle avoit eu du défi qu'Etéocle & Polynice s'étoient fait, n'arrive qu'au moment qu'ils sont blessés à mort, & près de quitter la vie. ἐπεὶ τέκνω πεσόντ' ἐλειπέτην βίον. Elle se livre à toute sa douleur, elle embrasse ses deux fils tour à tour, & leur donne les marques les plus touchantes de sa tendresse. Etéocle l'entend dans la foiblesse où il est, il pousse avec peine un soupir du fond de sa poitrine, & lui tend une main toute moite; il a déjà perdu la parole, & il ne lui répond que par des larmes qui coulent de ses yeux. ὁ δ' ἄνω ἔτ' ἔμπνοος. Il tourne ses regards sur sa sœur & sur sa mere, & leur dit : Nous sommes morts, ma mere, je vous plains, je plains ma sœur, & ce frere qui meurt à mes côtés; il étoit devenu mon ennemi, mais il m'étoit toujours cher.... Recevez mes adieux, déjà les ténèbres de la mort m'environnent de toutes parts. Dans l'instant ils expirent tous

1437.

1451.

deux, & terminent ainsi leur malheureuse vie.

Barnes fait tomber sa critique sur ce vers, ἐπὶ τέκνῳ πτόντ' ἐλειπέτην βίον • il a cru qu'il signifioit, lorsque ses deux fils eurent quitté la vie, mais il ne peut avoir cette signification; ἐλειπέτην est à l'imparfait, & pour le traduire littéralement, il faut dire, pendant que les deux freres *quittoient la vie*, *touchoient à leur dernier moment*. Barnes n'a pû lire ἐλειπέτην à l'aoriste, au lieu d'ἐλειπέτην à l'imparfait; la mesure du vers ne le permettoit pas, & il la connoissoit trop bien, pour s'y tromper.

Il fait encore le procès au Scholiaste, à l'occasion de ce qu'Euripide dit du stratagème Thessalien dont Etéocle se servit contre Polynice; il accuse-le Scholiaste d'avoir mis ce stratagème sur le compte de Polynice, au lieu qu'Euripide le met sur le compte d'Etéocle: mais le passage est décisif: ὁ οὖν Εὐριπίδης ὅτι πρὸς τὸν Πολυαῖκην σοφισάμενον, τὸ Θεσσαλὸν παρέλαβε σοφισμα, & si Barnes l'avoit bien examiné, il auroit seulement vû qu'il demande une légère correction, qui se réduit à lire σοφισαμένῳ au lieu de σοφισάμενον. Le changement ne peut être moins considérable; il y a beaucoup de ressemblance entre l'ω & l'ο & le ν joints ensemble, & le passage signifiera, qu'Euripide a employé l'expression Θεσσαλὸν σοφισμα, stratagème Thessalien, pour caractériser la manœuvre qui trompa Polynice, ὅτι πρὸς τὸν Πολυαῖκην σοφισαμένῳ (sous-entendant σοφισμαπ) τὸ Θεσσαλὸν παρέλαβε σοφισμα: en lisant ainsi, la critique tombe d'elle-même.

Au reste, le Scholiaste étale beaucoup d'érudition pour expliquer ce que c'est que ce stratagème Thessalien, & rapporte ce qui s'est dit sur la réputation qu'avoient les Thessaliens d'être fourbes, artificieux & de mauvaise foi. Il paroît que sans tant de recherches, il est très-simple de penser que la botte qu'Etéocle porta à Polynice, étoit de l'invention des Thessaliens, & qu'Etéocle avoit pris des leçons d'escrime, ou dans la Thessalie même, ou de quelque Thessalien.

Après avoir défendu Euripide contre son propre Com-

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 123
mentateur, M. Hardion a cru qu'il lui seroit permis de le critiquer à son tour, ou du moins d'exposer ses doutes sur un passage qui lui fait quelque peine.

L'Ecuyer d'Étéocle vient annoncer au commencement du quatrième acte, que dans le combat qui s'est donné au pied des murailles, ceux de Thèbes ont eu l'avantage, & ont mis leurs ennemis en fuite. Il invite Jocaste à sortir de son appartement pour entendre le récit du combat; sortez, lui dit-il, *illustre épouse d'Oedipe*, écoutez-moi; mettez fin à vos larmes, & à vos douloureux gémissemens.

Εξελθ' ἀκουσον, Οἰδίπου κλεινὴ δάμαρ
Λήξας ὀδυρῶν πενθήμων τε δακρύων.

V. 1077.

Jocaste lui répond : ô mon cher, venez-vous m'annoncer le malheur d'Étéocle, venez-vous m'apprendre sa mort ? Car vous n'avez pas coutume de le quitter lorsqu'il combat, vous êtes toujours à ses côtés pour parer les traits qu'on lui lance. Quelle nouvelle m'apportez-vous, mon fils est-il mort ou vivant, dites-le moi ? L'Ecuyer lui répond, Il vit, Madame, n'avez sur cela aucune crainte; ce que j'ai à vous dire va vous rassûrer.

On comprend aisément que Jocaste, qui sçavoit qu'Étéocle étoit allé combattre, & qui dans l'attente de l'événement sentoît les plus vives allarmes, doit être frappée de crainte à la vûe de son Ecuyer, qui n'avoit pas coutume de le quitter; mais il avoit pris soin de la rassûrer en arrivant, & après qu'il l'a exhortée à essuyer ses larmes, elle ne devoit point, ce semble, lui demander s'il lui apportoit la nouvelle de la mort d'Étéocle. Il étoit naturel de penser qu'Étéocle l'avoit dépêché, pour lui rendre compte de l'heureux succès du combat; si Jocaste eût eu quelque sujet de s'allarmer, ce devoit être pour Polynice : aussi après s'être informée si la ville de Thèbes est libre, & si elle n'est plus en danger d'être saccagée, elle lui demande tout de suite, s'il ne sçavoit rien de Polynice; car il m'est cher, lui dit-elle, & je désire sçavoir s'il voit encore la lumière.

Qij

Tout ce qu'on peut imaginer pour la justification d'Euripide , c'est que l'Ecuyer , qui sçavoit qu'après le combat des deux armées, Etéocle & Polynice étoient convenus de vider leur querelle dans un combat singulier, n'avoit pû s'empêcher de laisser paroître sur son visage , même en annonçant une bonne nouvelle, toute la crainte & toute l'horreur que lui inspiroit un telle combat : & il faut supposer que le jeu de l'Acteur corrigeoit ce qu'il y a de bisarre en apparence dans la réponse de Jocaste aux premieres paroles de cet Ecuyer. Il paroît même qu'il reste quelque défiance à Jocaste , & que sa curiosité n'est point satisfaite par le récit du combat, quoique bien détaillé, & malgré les assurances qu'on lui a données, que ses deux fils étoient vivans ; mais apprenez-moi, lui dit-elle , en quelle disposition étoient mes deux fils après le combat. Ne vous informez point du surplus, lui répond l'Ecuyer, il n'y a rien jusqu'ici que de favorable pour vous. Ce discours, réplique Jocaste, me donne du soupçon, je ne vous laisserai point que vous ne m'ayez éclaircie sur ce que je vous demande. Voulez-vous quelque chose de plus, lui dit l'Ecuyer, que d'être assurée que vos fils sont vivans ? Jocaste continue de le presser, & il lui déclare enfin que ses deux fils ont conçu le plus noir & le plus horrible dessein, qu'ils se dispoient quand il les a quittés à s'entr'égorger ; il l'exhorte à les aller trouver, & à employer pour les séparer toute l'autorité qu'elle peut avoir sur eux, tout ce qu'elle pourra imaginer de plus capable de les persuader, & même le secours des paroles magiques, s'il y en a d'assez efficaces pour opérer une réconciliation si difficile.



C O R R E C T I O N S

D'un passage d'Euripide, & d'un autre de Longin.

Ces deux corrections ont été proposées par M. l'abbé Sallier. En 1723.

Euripide, dans le 3^e acte de la Tragédie intitulée *Rhésus*, introduit Hector, qui fait à Rhésus de vifs reproches sur ce qu'il arrive si tard au secours des Troyens. Rhésus l'instruit des raisons qui l'ont retenu dans ses Etats, & ajoute que s'il arrive tard, son secours n'en fera pas moins utile. Il y a dix ans, dit-il, que vous faites la guerre, & elle n'est pas encore terminée,

Ἡμέραν δ' ἐξ ἡμέρας
πίπτεις κυεύων τὸν πρὸς Ἀργείοις Ἀπλῷ.

Canterus, qui ne voyoit aucun sens dans ce passage, avoit changé *πίπτεις* en *πετεύεις* : mais que signifient ces mots *πετεύεις κυεύων τὸν Ἀπλῷ* ? Josué Barnes prend le mot *πίπτεις* pour un verbe que les Grammairiens appellent transitif, & l'explique par *cadere facis* : ce qui ne rend pas le vers d'Euripide plus intelligible. M. l'abbé Sallier est surpris que le mot *κυεύων* n'ait pas rappelé aux Critiques le verbe *πίπτεις* en la place de *πίπτεις*. Par cette restitution le sens devient clair :

Ἡμέραν δ' ἐξ ἡμέρας
πίπτεις κυεύων τὸν πρὸς Ἀργείοις Ἀπλῷ.

Vous tirez la guerre en longueur, & vous en attendez le succès d'un coup du hazard, comme si c'étoit un simple jeu : mais moi, ajoute Rhésus, je ne veux qu'un jour pour forcer les retranchemens des Grecs, tomber sur leur Flotte, & les tailler en pièces. On connoît le fréquent usage de cette expression *πίπτειν κύβον*. Il seroit inutile d'en rassembler ici des exemples : *ἀν' ἐπὶ φθῆ κύβος, jacta est alea.*

Longin dit dans le Chapitre 43, où il recherche les causes

de la décadence des esprits, qu'à considérer ce que nous sommes, il vaut mieux qu'un autre nous commande, que de demeurer en notre propre puissance, de peur que cette rage insatiable d'acquiescer, comme un furieux, qui après avoir rompu ses fers, se jette sur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre. *Αλλὰ μή ποτε τοῖς ποιούπαι, οἰοῖσθαι ἑσμὲν ἡμεῖς, ἀμεινον ἄρχεσθαι ἢ ἐλευθέρους εἶναι. ἐπεὶ τοιγὰ ἀφεθεῖσθαι τὸ σκόλον, ὡς ἐξ εἰρηκτῆς ἀφαιτοί, κατὰ τῆς πλησίον αἰς πλεονεξίας καὶ ὀπιχάσθαι τοῖς κακοῖς τὴν οἰκουμένην.*

C'est cette expression *ὀπιχάσθαι τοῖς κακοῖς*, qui fait la difficulté; & M. l'abbé Sallier ne croit pas que ni dans le sens propre, ni dans le figuré, on puisse dire *ὀπιχάειν τοῖς κακοῖς*: un changement très-léger rendra l'expression moins farouche, & conservera à la pensée de Longin toute la beauté qu'il étoit capable de lui donner; il ne s'agit que de lire *ὀπιχλύσθαι*, au lieu d'*ὀπιχάσθαι*. Il est aisé de prendre dans les Manuscrits un A pour un Λ, & suivant cette leçon, il faudroit traduire, *qu'il est à craindre que cette rage insatiable d'acquiescer, n'aille inonder la terre d'un déluge de maux.*

S U R U N E L E T T R E

de Denys d'Halicarnasse à Pompée.

DE N Y S d'Halicarnasse avoit composé un Traité sur les Orateurs Attiques, dans lequel, après avoir distingué plusieurs genres d'élocution, il portoit son jugement sur le degré de perfection où chacun d'eux étoit parvenu dans celui qu'il avoit embrassé, & s'expliquant ensuite sur le genre qui lui paroissoit le meilleur, il donnoit la préférence à celui que Démosthène s'étoit fait à lui-même, & monroit qu'il avoit laissé bien loin derrière lui tous ceux qui auroient pu lui disputer le premier rang.

Il nous reste aujourd'hui plusieurs morceaux de cet ouvrage, & l'un des plus considérables est celui qui a pour titre, *De l'excellence du style de Démosthène.*

Pompée l'ayant lû avec attention, y vit avec peine que dans le parallèle que Denys d'Halicarnasse avoit fait d'un discours oratoire de Platon, qui passoit pour son chef-d'œuvre, & d'une des plus belles harangues de Démosthène, il condamnoit avec beaucoup de rigueur un grand nombre de phrases & d'expressions vicieuses, qu'il avoit apperçûes, non-seulement dans ce discours de Platon, mais dans quelques autres de ses ouvrages. Il lui écrivit une lettre pour s'en plaindre, & Denys d'Halicarnasse lui répondit pour justifier sa censure. Cette réponse nous est parvenue presque entière, & l'on y retrouve un fragment de la lettre de Pompée.

M. l'abbé Gedoy, ayant communiqué à la Compagnie une traduction de cet ouvrage de Denys d'Halicarnasse, y ajouta des réflexions sur l'usage que les grands hommes de la République Romaine sçavoient faire de leur loisir.

En 1719.

Il est très-difficile de s'imaginer que Pompée, qui avoit fait la guerre dès sa plus tendre jeunesse, eut pû trouver le temps d'acquérir du sçavoir & de l'érudition; cependant il avoit, selon le témoignage de Cicéron, non-seulement étudié tous les beaux Arts, même ceux qui demandent le plus de loisir, mais il avoit encore une parfaite connoissance du droit public. L'excellente éducation que recevoient les Romains, les rendoit sçavans presque dès l'enfance. On les instruisoit à fond dans leur langue, & dans la langue grecque : ces deux langues qui étoient vivantes, leur coutoient peu à apprendre. On leur inspiroit de bonne heure du goût pour les excellens Ecrivains; ce goût versé, s'il faut ainsi dire, dans des ames tendres, se fortifioit avec l'âge, & ramenoit sans cesse ces jeunes nourrissons à la lecture des mêmes choses qu'ils avoient savourées dès leurs premières années. Ce goût les portoit à rechercher la société des Sçavans, dont la conversation pût suppléer aux lectures que les affaires publiques leur déroboient. De-là il arrivoit que les Romains, ayant tous l'esprit cultivé par les lettres, vivoient entr'eux dans un commerce continuel d'érudition. Et quelle devoit être la conversation d'un grand nombre de Romains, lorsqu'ils venoient à se trouver ensemble ?

Hortensius , Cicéron , Cotta , César , Pompée , Caton , Brutus , Atticus , Catulus , Lucullus , Varron , &c. On est tenté de croire que tous les entretiens que Cicéron nous a laissés , n'étoient pas fort différens de ceux que tenoient réellement entr'eux ces grands personnages.

En 1719.
& 1720.

La lecture de la traduction de M. l'abbé Gedoyn , donna lieu à une dispute académique sur un passage de Denys d'Halicarnasse , dont la signification ne parut pas facile à bien déterminer. M. Hardion offrit de l'expliquer , & de rendre compte d'un démêlé que le P. Petau & Saumaïse avoient eu sur le mot qui faisoit la principale difficulté du passage. La Dissertation dont il fit part à la Compagnie , avoit deux parties , la première contenoit son explication , & la seconde , l'examen de celle de Saumaïse & du P. Petau.

Denys d'Halicarnasse décrit au long le caractère de l'élocution de Platon. Selon lui , le style de Platon est formé du mélange des deux styles , du style sublime & du style simple & gracieux ; mais il ne réussit pas également dans les deux. Lorsqu'il veut que son élocution soit aisée , naturelle , & qu'il n'y paroisse point d'art , il n'y a rien au monde de plus doux ni de plus charmant ; sa diction est pure , & aussi claire , pour ainsi dire , que les corps les plus transparens. De tous les Auteurs qui ont écrit dans le même genre , aucun n'approche de son exactitude & de sa netteté. Il use toujours par préférence des mots les plus communs & les plus usités , & méprise tous les ornemens inutiles. Denys d'Halicarnasse ajoute ensuite : (a) ὅτε πῖνός αὐτῇ (Sc. τῇ τῷ Πλάτωνος διαλέκτῳ) καὶ ἡ χροιὴ ὁ τῆς ἀρχαιότητος ἡρέμεα καὶ λεληθότως ὅπιτρέχει χλοεῖν ἐν τῇ π καὶ τετηλὸς καὶ μετὸν ὥρας αἴθερος ἀναδιδωσι.

C'est ce passage que M. Hardion s'est proposé d'éclaircir , & la difficulté roule sur la signification qu'il faut donner aux mots πῖνός & χροιὴ ἀρχαιότητος. On les rend au propre par

(a) Cette description du style de Platon se retrouve toute entière dans le Traité de l'Excellence du style de Démosthène , d'où Denys d'Halicarnasse l'avoit transporté mot à mot dans sa Lettre à Pompée. Voyez la 5^e Sect. p. 166 de l'édition d'Oxford.

les mots Latins , *sordes* , *illuvies* , *squalor* & *situs vetustatis*. Mais Denys d'Halicarnasse les a employés dans un sens figuré, non pour exprimer un vice d'élocution, mais pour nous donner une idée juste de ce que nous entendons par cet air simple, naturel & négligé d'un Ecrivain, qui suit tout ce qui peut avoir l'apparence d'artifice & d'affectation, qui se sert par préférence des mots propres, tels que les employoient le anciens Ecrivains, avant que l'usage fréquent des expressions figurées eût été introduit, & qui donne à ses phrases un tour libre & naturel, sans s'affujettir à la contrainte d'une période nombreuse & proportionnée dans toutes les parties.

Suivant ces idées, M. Hardiôn a traduit tout le passage en ces termes: " Platon mêle imperceptiblement dans son style „ un air de négligence, & un goût de la manière des anciens „ Ecrivains, auquel il joint je ne sçais quoi de riant & de gracieux, & une certaine fraîcheur semblable à celle des fleurs „ que le printemps fait éclore. „

On ne peut mieux faire entendre la pensée de Denys d'Halicarnasse, ni établir la vérité de cette explication, qu'en rapportant une partie de la doctrine de ce Rhéteur sur l'élocution. Quoiqu'il reconnoisse qu'il y a autant de styles différens que d'Auteurs qui ont écrit, il croit pourtant qu'on peut les rapporter tous à trois genres principaux, qui sont le genre grave & austère, le genre gracieux & fleuri, & le genre moyen ou commun, qui se forme de l'union de ce que les deux autres ont de plus parfait.

Le genre austère, qu'il désigne souvent par les épithètes de *συνδὲς*, *φιλαρχαῖος*, *ἀρχαιοπρεπής*, &c. affecte d'employer les plus grands mots de leur donner une assiette ferme, & de les séparer par les intervalles que produisent dans la prononciation le choc des voyelles qui se rencontrent, l'union des lettres muettes & des demi-voyelles, & le concours des syllabes composées de lettres dont la prononciation est forte & difficile: cependant il n'y faut point de cacophonie, ni de ces sons rudes & désagréables, qui blessent ou fatiguent l'oreille: & l'on ne sçauroit avoir trop de soin de répandre

par-tout un certain air antique, & de ces graces naïves qui se présentent d'elles-mêmes, & qui n'ont rien de contraire & de gêné : ἀλλ' ἐπαυγῇ τις αὐταῖς χροιῇ ἀρχαιοπινῆς καὶ χάρις ἀβίατος.

Traité de
l'excellence
du style de
Démosthène.
Sect. 38. pag.
186.

Les périodes trop étendues & trop compassées, les ornemens qui ne servent que pour la pompe & pour l'ostentation, doivent être bannis du genre austère, qui s'accommode mieux de phrases coupées & concises, où il n'y ait aucun mot inutile, & qui n'ajoute au sens. Son harmonie est noble, fiere, pleine de dignité & de majesté; en un mot le genre austère tire sa principale beauté de *cet air négligé* qu'on remarque dans les anciens Ecrivains : τὸν ἀρχαϊσμόν καὶ τὸν πῖνον ἔχουσα χάρις.

Traité de la
composition,
ou arrange-
ment des mots.
Sect. 22. pag.
22.

Jugement de
Thucydide.
p. 138.

Par ces anciens Ecrivains, Denys d'Halicarnasse entend ceux qui fleurissoient avant la guerre du Peloponnese, c'est-à-dire, immédiatement avant Hérodote & Thucydide, comme Hellanicus, Eudemus, Hécatee, Xanthus & plusieurs autres. (a) Le style de ces Ecrivains étoit pur, net & concis; ils n'employoient que des mots pris de l'usage commun, & leur diction étoit toujours conforme aux matieres qu'ils traitoient: ils paroissoient écrire sans étude & sans art, mais ils ne manquoient pas de graces.

Pindare parmi les Poètes, & Thucydide parmi les Historiens, ont excellé dans ce genre austère. On remarque dans tous les ouvrages de Pindare ce beau naturel, cette noblesse d'harmonie, & sur-tout *ce goût antique* qui fait le principal ornement du genre austère : ὁ γένεια καὶ σιμνότης ἀρμονίας τὸν ἀρχαῖον φυλάττουσα πῖνον.

Traité de
l'excellence
du style de
Démosthène.
Sect. 39. pag.
187.

Le genre gracieux & fleuri, auquel Denys d'Halicarnasse donne indifféremment les épithètes de γλαφυρὸς, ἰσχνὸς, γειτρικὸς, ἀν'ηγερός, &c. est directement opposé au genre austère. Il n'admet que les mots les plus doux & les plus faciles à prononcer. Il cherche à flater l'oreille par d'agréables sons, & par une harmonie brillante & pleine de douceur. Il arrange & entrelasse ses mots de maniere qu'ils glissent, pour ainsi dire,

(a) Voyez les trois premières phrases de l'histoire d'Hécatee, dans Demetrius Phalereus. Sect. 12, 13, 14 & 15, Edit. d'Oxford.

les uns sur les autres , & ne peut souffrir qu'une lettre forte & une syllable dure fassent le moindre obstacle à la prononciation. Ses périodes sont exactement mesurées , & sont entr'elles un tissu toujours lié & suivi. Ce style veut , outre ce qui est nécessaire au sens , de l'ornement & de la parure , semblable à une belle personne , qui relève par l'éclat des diamans , les graces qu'elle a reçues de la nature. Sappho , Anacréon , Isocrate , sont les meilleurs modèles de ce second genre d'élocution , qui n'a rien de cette négligence qui appartient au genre austère.

Enfin le genre moyen ou commun , se forme de l'assemblage de ce que les deux autres genres ont de plus excellent ; les qualités de l'un & de l'autre s'y trouvent dans un juste tempérament : l'austérité du premier n'y doit point dominer , mais s'y glisser presque sans être apperçue , & se mêler insensiblement avec les graces , le brillant & l'élégance du genre fleuri : ὁ , τε πῖνος αὐτῇ καὶ ὁ χνοιῶς ὁ τῆς ἀρχαιότητος ἡρέμα καὶ λιηδύπως ὅστις ἐχει , χλοερὸν τέ π καὶ τετηλὸς καὶ μετὸν ὥρας ἀν' ἧος ἀν' ἀδύωσι.

Ce genre moyen , le plus parfait de tous , est celui qu'ont employé Homère , Hérodote & Platon. Par le mélange adroit que ces grands hommes ont fait des qualités des deux autres genres , ils ont trouvé le secret d'accorder ensemble dans leurs écrits la force & la délicatesse , la naïveté & l'artifice , la liberté & l'exactitude , la hardiesse & la retenue , la douceur & la majesté.

Telle est l'idée que nous donne Denys d'Halicarnasse du style , où se mêle imperceptiblement la qualité qu'il désigne par les mots πῖνος & χνοιῶς ἀρχαιότητος. (a) Saumaïse & le P. Petau ont eu une dispute fort vive sur la signification de ces mêmes mots , & leurs explications méritent d'être examinées.

Tous ceux qui auront étudié à fond les Traités de Denys d'Halicarnasse sur l'élocution , ne balanceront pas à prendre parti contre Saumaïse en faveur du P. Petau : cependant pres-

*Traité de
l'excellence
du style de
Démotsthène.
Sect. 41. pag.
188.*

(a) Voyez le Recueil des Differtations que Saumaïse & le P. Petau ont publiées l'un contre l'autre sous des noms empruntés.

que tous les Interprètes & traducteurs de Cicéron, qui a employé plusieurs fois le mot *πῖνος* & ses dérivés, ont adopté l'explication de Saumaïse, sans faire attention si elle étoit vraie & convenable aux passages de Cicéron, & sans se mettre en peine de consulter les originaux.

Saumaïse, dans son Commentaire sur le Traité de Tertullien *de Pallio*, & dans les Dissertations qu'il a faites contre le P. Petau, explique les mots grecs *ἐμπινής* & *εὐπινής*, par les mots latins, *mundus*, *politus*, *nitidus*, *elegans*. Il prétend que ces expressions sont prises de cette espèce de vernis qui paroît soit sur le corps des Athlètes, lorsqu'il avoit été imbibé d'huile & coloré par le Soleil. Que le mot *ἐμπινής*, signifie au propre un homme qui s'exerce dans les combats athlétiques, qu'ensuite on s'étoit servi du mot *πῖνος* pour exprimer un style brillant, poli, élégant, un style châtié & travaillé avec soin, & qu'on exprimoit par le nom *πῖνος*, cet éclat & cet élégance que le style acquiert à force de travail. Il rapporte, pour appuyer son sentiment, plusieurs passages de Denys d'Halicarnasse, & entr'autres celui de la Lettre à Pompée. Il y joint quelques passages de Cicéron, pris dans ses Lettres à Atticus.

Cicéron écrit à son ami qu'il a reçu une lettre de son fils, qui lui a paru d'un bon style. On peut, ajoute-t-il, m'en faire accroire sur le reste ; mais le caractère de ses Lettres, (qu'il désigne par le mot *πῖνος*) montre qu'il profite. *A Cicerone Litteræ mihi sanè πεπιωμμένας ἔμμεν longæ : cætera autem vel fingi possunt, πῖνος litterarum doctiorem significat.*

Il écrit une autrefois à Atticus qu'il a reçu une lettre de son fils fort bien écrite, & qui lui donne lieu de juger qu'il fait quelque progrès. *Tandem à Cicerone Tabellarius, ἔμμεν hercule litteræ πεπιωμμένας scriptæ, quod ipsum πελοπὴν aliquam significaret.*

Il marque encore dans un autre endroit que les lettres qu'il a reçues de son fils, sont d'un si bon caractère, soit pour le goût du style, soit pour les sentimens qui y sont répandus, qu'il ne craindroit point de les lire dans une assemblée d'habiles gens, *ἔμμεν hercule ipsius litteræ sic ἔμμεν φιλοσόφους ἔμμεν*

ἐμπνός *scriptæ*, ut eas vel in ἀκροάσει audeam legere. On verra plus bas combien l'explication de Saumaïse est éloignée du sens de ces passages de Cicéron, & le P. Petau n'y a pas fait, ce semble, assez d'attention.

Saumaïse ne s'est pas contenté de dire son sentiment sur les mots πῖνος & χυοῖς ἀρχαιότητος, mais il condamne ceux qui rendent ces termes par les mots latins *squallorem vetustatis redolens*. Le P. Petau, que cette censure regardoit, s'est élevé avec une espèce de fureur contre Saumaïse; il l'accable des injures les plus grossières, & suppose apparemment qu'un sçavant doit être infallible, & ne peut se tromper sans crime. Il passe ensuite à son explication, & dit conformément à la doctrine de Denys d'Halicarnasse, que le πῖνος demande cette sorte de rudesse que l'art & l'étude n'ont point polie, qui est toujours naturelle, & par conséquent toujours opposée au genre gracieux & fleuri. Le mot πῖνος, continue le P. Petau, pris au propre, répond aux mots *sordes* & *illuvies*: au figuré quand on l'applique aux exercices des Athlètes, il ne signifie que cette crasse formée par l'huile & la poussière, qu'on enlève du corps des Athlètes avec l'instrument appelé *strigil*; enfin quand on s'en sert pour exprimer une qualité du style, on peut dire qu'un discours caractérisé par l'épithète *πεπνυμένος*, n'est autre chose que *sordibus & illuvie obsitus sermo*. Le P. Petau n'en demeure pas là. Pour dire les choses, ajoute-t-il, selon l'exakte vérité, le mot πῖνος doit être rendu par les mots latins *situs* & *squallorem vetustatis*, & sert à désigner la manière & le goût des Ecrivains, qui s'étant nourris de la lecture des anciens Auteurs, les imitent, soit dans les expressions, soit dans le tour des phrases; d'où il s'ensuit, continue-t-il, que cette manière antique & austère n'avoit ni grace, ni douceur. *Caruit igitur antiquum illud & austerum genus suavitatis & lepore.*

On peut opposer ici au P. Petau, que Denys d'Halicarnasse n'exclut ni les graces, ni la douceur du genre austère, encore moins du genre commun, pourvu que ces graces soient naturelles & n'aient rien de contraint, ἀλλ' ἐπὶ τῇ πρὸς αὐτὰς

Jugement de
Thucydide.
Sect. 4. p. 138.

χνοῖς ἀρχαιοπινῆς καὶ χάρις ἀΐατος : lorsqu'il nous donne le caractère du style des anciens Auteurs qui avoient écrit avant Thucydide, il dit positivement que leur style ne manquoit pas de graces. ὅτι καὶ αὐτοὶ πρὶν ὅρα τοὺς ἔργους αὐτῶν καὶ χάρις.

Denys d'Halicarnasse n'entend pas que le style appelé *πεινωμένος*, consiste précisément dans les mots antiques & hors d'usage ; c'est la simplicité & l'énergie qu'il faut chercher dans les vieux mots, non leur antiquité : & c'est ainsi qu'en a usé parmi nous la Fontaine, qu'on peut citer comme le modèle le plus parfait du style appelé *πεινωμένος*, & en même temps comme le plus doux & le plus gracieux des Ecrivains.

Le P. Petau ajoute encore, que le mot *πῖνος* a été employé pour exprimer un style sçavant, profond, & qui ne ressemble point au style ordinaire, parce que ce qui est antique doit être censé hors de la portée du vulgaire, & devient le signe d'une érudition peu commune. C'est pourquoi il n'y a que les gens véritablement sçavans, & qui se soient bien remplis de la lecture de l'antiquité, qui puissent prendre cette maniere antique. Le *πῖνος*, & le style appelé *πεινωμένος* peut donc être regardé comme la marque du progrès qu'on fait dans les lettres.

On voit par ces dernières paroles, que le P. Petau a eu en vue ce passage de Cicéron, *πῖνος litterarum doctiorem significat* ; mais auroit-il pensé que Cicéron entendît par le mot *πῖνος*, dont il se sert pour qualifier les lettres de son fils, un air de science & d'érudition, & un style qui n'eût rien de semblable au style ordinaire ? C'eût été, ce semble, un grand défaut dans le style de ces lettres, & Cicéron s'y connoissoit trop bien pour demander autre chose à son fils que des mots simples, des tours de phrases libres, aisés, naturels, en un mot toutes les qualités que demande le style épistolaire, & qui se trouvent renfermées dans l'idée que Denys d'Halicarnasse nous donne de *πῖνος*. Cicéron, qui apperçoit ces qualités dans les lettres de son fils, juge avec raison qu'il fait du progrès, puisqu'on ne les acquiert que par l'étude & par la réflexion, & que les

jeunes gens n'en connoissent le mérite, que lorsqu'ils ont appris à mépriser dans le style les fleurs & les vains ornemens, pour s'attacher aux vrayes beautés qui sont inséparables du style simple & naturel.

Il paroît difficile de concilier ces dernières paroles du P. Petau avec le reste de son explication, qui est à peu de chose près entièrement conforme à la doctrine de Denys d'Halicarnasse. Il semble avoir voulu se rapprocher du sentiment de Saumaïse, qui lui en avoit peut-être imposé sur les passages de Cicéron, mais il ne s'en rapproche qu'en s'éloignant de la vérité; & tout ce qu'on peut dire à l'égard de ces passages, c'est que si le style épistolaire veut être simple & naturel, s'il fuit tout ce qui est artificiel & recherché, il s'ensuit nécessairement que le *πῖος*, expliqué dans le sens de Saumaïse, est très opposé au style épistolaire, & que les passages de Cicéron, bien loin de prouver pour lui, détruisent absolument son explication.

On pourroit relever quelques autres erreurs de Saumaïse qui paroissent avoir échappé au P. Petau, mais ce qu'on a exposé jusqu'ici peut suffire pour les faire appercevoir: & quoiqu'il ne s'agisse que d'un mot dans cette dispute, on peut juger facilement que de l'intelligence exacte de ce mot, dépend celle de la doctrine de Denys d'Halicarnasse sur l'élocution, aussi-bien que celle de plusieurs passages de Cicéron, sur lesquels Saumaïse avoit induit en erreur presque tous les Commentateurs.



CONJECTURES

Sur deux passages de la même Lettre de Denys d'Halicarnasse à Pompée.

En 1720.

La dispute qui s'étoit élevée au sujet de la signification des mots *πῖνος* & *χρῖς ἀρχαιότητος*, ayant engagé M. Hardion à relire attentivement la Lettre de Denys d'Halicarnasse à Pompée, il y apperçut deux passages qu'il crut défectueux, & proposa ses conjectures pour les rétablir.

Le premier se trouve dans un fragment de la lettre de Pompée, dont Denys d'Halicarnasse rapporte les propres termes, pour faire voir que Pompée & lui ne différoient point de sentiment sur les fautes qu'on pouvoit reprocher à Platon.

Denys d'Halicarnasse avoit désapprouvé dans quelques endroits des ouvrages de Platon, un style trop poétique & trop enflé. Pompée disoit pour les excuser, qu'on ne pouvoit s'élever au grand & au sublime, sans se mettre dans la nécessité de tomber quelquefois; & c'étoit avouer, que Platon ne s'étoit pas toujours soutenu, lorsqu'il avoit voulu prendre un trop grand vol. Pompée disoit encore, que dans le style ordinaire on pouvoit faire des fautes indifférentes, mais que dans le grand Pyle, il n'y avoit point de degré du médiocre au pire: *ἐν μὲν γὰρ τοῖς ἐπέσι σχήμασι ῥαδίον πεσεῖν μέσον τῆ ἐπαίνου καὶ μέμψως· ἐν δὲ τῇ κατασκευῇ, τὸ μὴ ὀπιτευχθὲν πάντῃ ἀποτυγχάνεται.*

Le mot *κατασκευῇ*, qui signifie composition en général, ne peut exprimer seul ce que Pompée a voulu dire; & pour marquer l'opposition des deux membres de la période, il faut nécessairement y joindre une épithète qui le restreigne à une composition particulière: à la composition sublime & poétique, il n'y en a point de plus convenable que le mot *ποιητικῇ*, qui se trouve quelques lignes plus haut dans le texte de Denys d'Halicarnasse; & le sens devient clair & net, en lisant ainsi

tout

tout le passage : ἐν μὲν γὰρ τοῖς ἐτίοις σχήμασι ῥάδιον πιστεῖν μέσον τι ἐπαί'ου καὶ μέμψους· ἐν δὲ τῇ ποιητικῇ κατασκευῇ τὸ μὴ ὅππαι· χθὲν πάντῃ σπουδάζονται. Dans les autres sortes de styles, on peut faire des fautes indifférentes, & qui tiennent le milieu entre la louange & le blâme; mais dans le style poétique, si vous ne montez au sommet, vous tombez au plus bas degré.

Le second passage est dans l'endroit où Denys d'Halicarnasse faisant la comparaison de l'histoire d'Hérodote & de celle de Thucydide, reproche au dernier d'avoir commencé son histoire au moment où la Grèce cessa d'être florissante, & commença à être affligée de malheurs; ce qui ne convenoit point, dit-il, à un Grec, à un Athénien, & sur-tout à un homme qui n'étoit pas du commun, mais que les Athéniens regardoient comme un de leurs principaux citoyens, qu'ils avoient honoré du commandement de leurs troupes, & d'autres emplois distingués : ὅσῳ ἑλλίωα ὄντα, καὶ Ἀθηναῖον οὐκ ἔδει ποιεῖν, καὶ ταῦτα, οὐ τῶς ἔτι εἰρημνύων ὄντα, ἀλλ' ὃν ἐν πρώτοις ἦσαν Ἀθηναῖοι, στρατηγῶν τε καὶ τῶς ἄλλων τιμῶν ἀξιουῶτες.

Ces mots ἔτι εἰρημνύων, ne signifient rien ici, & M. Hardion leur substitue ὅππαι· χθὲν. Ce mot est familier aux Ecrivains Grecs, pour dire un homme de fortune dont la naissance est obscure, ou une chose fortuite. Denys d'Halicarnasse l'a employé lui-même plusieurs fois dans ces deux sens. On le trouve dans le 7^e livre de ses Antiquités Romaines, ἀνὴρ οὐ τῶς ὅππαι· χθὲν ἕνεκα γένους : dans le jugement des discours de Lysias, τὸν ὅππαι· χθὲν λόγον εἰπεῖν : dans cette même Lettre de Denys d'Halicarnasse à Pompée, ὅππαι· χθὲν οὐχ ὡς τῶς τυχόντων, il seroit peut-être mieux de lire, ὅππαι· χθὲν τυχόντων que τυχόντων : enfin dans le Traité de l'excellence du style de Démosthène, οὐδὲν ἐκ τῶς ὅππαι· χθὲν ἔγραψεν.

P. 403.
P. 139. éd.
d'Oxford.

P. 205.

P. 316.



SUR UN AUTRE PASSAGE de Denys d'Halicarnasse.

En 1720.

M HARDION, dont nous abrégeons ici l'ouvrage, n'avoit d'abord eu dessein que de soumettre au jugement de l'Académie, la correction d'un passage de Denys d'Halicarnasse, dans son Traité de la composition ou arrangement des mots : mais comme ce passage renferme un précepte qui présente un sens assez étrange, quand on le considère séparément & sans relation à ce qui le précède & à ce qui le suit ; il crût ne pouvoir se dispenser d'en donner une explication un peu détaillée.

Voici le passage qu'il traduit suivant sa correction, dont nous rendrons compte immédiatement après.

οὐτ' ἐντρέπει-
ται μὴ σω-
αίσχυνή λέγη-
ται.

Τελευταῖον δὲ, ὃ δὴ καὶ πάντων ἐστὶ κρείττον, οἰκείαν σποδιδόναι τοῖς ὑποκειμένοις καὶ πρέπουσαν ἀρμονίαν. δυσωπείσθαι δὲ οὐδὲν οἶομαι δεῖν, οὔτε ὄνομα, οὔτε ῥῆμα, οὔτ' ἐπιτέτραπται μὴ σω- αίσχυνή λέγεσθαι. οὐδὲν γὰρ οὔτω ταπεινὸν, ἢ ὑπαρὸν ἢ, μικρὸν, ἢ ἄλλω πινὰ δυσχερίαν ἔχον ἔσεσθαι. φημι λόγον μάλλον, ὃ σημαίνεται π σῶμα ἢ πῶγμα, ὃ μηδεμίαν ἔξει χώραν ἐπιτηδεῖαν ἐν λόγοις. Παρακελεύομαι δὲ ἐν τῇ συνθέσει πιστεύοντας, ἀνδρείως πάνυ καὶ τεθαρρηκότως αὐτὰ ἐκφέρειν, Ομήρῳ τε παρδείγματι χρωμένοις, παρ' ὧ καὶ τὰ εὐτελέστατα κεῖται τῶν ὀνομάτων, καὶ Δημοσθένης, καὶ Ηρόδοτος, καὶ τοῖς ἄλλοις ὧν ὕστερον μνηοθήσομαι.

“ Le dernier & le plus important précepte de l'arrangement des mots, c'est de donner à chaque composition le genre d'harmonie qui convient aux matieres qui en font l'objet. Cependant je crois qu'il ne faut pas se faire un vain scrupule d'user de certains noms & de certains verbes, ni craindre qu'il soit honteux de s'en servir ; car de tous les mots qui entrent dans le discours, soit noms, soit verbes, il n'y en a aucun si vil, si hideux, si dégoûtant & si defectueux d'ailleurs, à qui on ne puisse trouver dans un ouvrage une place qui lui soit propre. Je suis donc d'avis qu'on employe

„ tous les mots hardiment & sans hésiter , & qu'on suive en
 „ cela l'exemple d'Homère , chez qui l'on trouve les mots
 „ les plus vils & les plus abjects , aussi bien que dans Dé-
 „ mosthène , dans Hérodote & dans les autres , dont je fe-
 „ rai mention dans la suite. „

Toute la correction se réduit au changement de deux mots.
 Au lieu de lire , οὐτ' ἐπιτέτραπται μὴ σὺ ἀσχύνῃ λέγεσθαι ,
 M. Hardion lit οὐτ' ἐντρέπεσθαι μὴ σὺ ἀσχύνῃ λέγῃται.

Le verbe οἶομαι , dans le membre qui précède , & la cōn-
 jonction οὐτε , demandent la répétition d'un infinitif , sans quoi
 la construction seroit vicieuse. Ainsi l'on ne peut se dispenser
 de changer le verbe ἐπιτέτραπται , qui est à la troisième per-
 sonne du prétérit parfait de l'indicatif. Secondement , la même
 conjonction οὐτε , & la liaison du sens , demandent un verbe
 dont la signification ait quelque rapport avec celle du verbe
 δυσωπειῖσθαι du membre précédent ; & comme le verbe ἐπι-
 τρέπεισθαι n'a point ce rapport de signification , il faut en sub-
 stituer un autre , & on a choisi le verbe ἐντρέπεισθαι , comme
 le plus ressemblant à celui dont il prend la place ; car il n'en dif-
 fère que par la préposition , ἐντρέπεισθαι au lieu d'ἐπιτρέπεισθαι.

A l'égard du second mot , M. Hardion n'y change que le
 tems du verbe ; au lieu de l'infinitif λέγεσθαι , il lit λέγῃται à la
 troisième personne du subjonctif , pour le construire avec la
 particule μὴ qui demande un subjonctif.

Sans ce double changement , il ne croit pas qu'il soit possi-
 ble de construire la phrase de Denys d'Halicarnasse , ni d'en
 tirer un sens raisonnable. Aussi les Interprètes Latins ont-ils
 tous différemment traduit ce passage , au hazard sans doute ,
 & sans l'entendre. Pour juger premièrement si la correction
 est nécessaire , & en second lieu , si celle qu'on propose est
 recevable & conforme à l'idée générale de tout le passage , il
 faut exposer le précepte de Denys d'Halicarnasse , & faire
 voir ce que ce Rhéteur a voulu enseigner , en disant , qu'il
 n'y a point de terme si vil , si hideux , si dégoûtant , & si dé-
 fectueux d'ailleurs , à qui l'on ne puisse trouver une place qui
 lui soit propre.

L'objet de Denys d'Halicarnasse, dans son *Traité de la composition*, est de donner des regles pour bien arranger les mots dans le discours, & de faire voir en quoi consiste l'harmonie qui résulte d'une belle composition. C'est là le seul but qu'il se propose ; il ne s'en écarte pas d'un seul instant, & il déclare même plus d'une fois, qu'il ne prétend point considérer les mots par rapport aux idées dont ils sont les signes, mais par rapport à ce qu'ils ont de materiel, c'est-à-dire, suivant la qualité & la quantité des lettres & des syllables qui les composent, & suivant les différentes impressions que les mots liés & combinés ensemble peuvent faire sur les organes de l'ouïe. Tout le monde sçait qu'il y a deux parties dans un discours, celle qui regarde les choses ; & celle qui regarde la diction, *πραγματικὸς τόπος* & *λεκτικὸς τόπος*. Il n'est point question ici de la première partie, mais de la seconde, qui se divise encore en deux autres, le choix des mots, & leur arrangement : *ἐκλογή τῶν ὀνομάτων* & *σύνθεσις ὀνομάτων*. Le précepte général pour le choix des mots, selon Denys d'Halicarnasse, est de les choisir tels qu'ils soient en même temps purs & nobles : *ἐκλογὴ χρήσασθαι καθαρῶν ἅμα ἔν γυναικῶν ὀνομάτων*. Il devoit donner un *Traité* exprès sur le choix des mots, à la suite de celui de l'arrangement. Il l'avoit effectivement composé ; mais il ne nous en reste qu'un très-petit nombre de fragmens, que nous devons pour la plupart aux Scholastes d'Hermogène. Ainsi Denys d'Halicarnasse se renferme uniquement dans les préceptes qui regardent l'arrangement des mots.

Tout homme qui veut se rendre capable de bien écrire ; doit s'appliquer sur toutes choses à rendre sa composition *belle & gracieuse*, *καλὸν ἔστιν ἡδύα*. La composition est *belle*, lorsque l'harmonie en est noble, grande, pleine de force & de dignité. Elle est *gracieuse*, lorsque cette même harmonie a de l'agrément, de la douceur, du brillant & de l'élégance. Ces deux qualités ne se trouvent pas toujours ensemble. La composition de Thucydide, généralement parlant, est plus *belle* que *gracieuse*, & celle de Xénophon plus *gracieuse* qu'elle

n'est *belle* ; mais lorsque le *beau* & le *gracieux* se trouvent réunis dans une même composition , elle a pour lors tous les degrés d'excellence qu'elle peut comporter. Telle est la composition d'Homère, celle de Démosthène & de quelques autres.

Il y a quatre sources principales du *beau* & du *gracieux*.

La première , est le μέλος , la mélodie , qui se forme de l'assemblage des sons de chaque lettre & de chaque syllabe , considérés suivant leur qualité , c'est-à-dire , suivant qu'ils sont forts ou foibles , rudes ou agréables , &c.

La seconde , est le Rythme , ῥυθμός , qui comprend dans son idée ce que nous entendons par les termes de *nombre* & *mesure* , & qui n'est autre chose que la marche ou le mouvement de plusieurs sons réunis ensemble , lequel mouvement se mesure par la proportion qui se trouve entre les syllabes , considérées suivant leur quantité , c'est-à-dire , suivant qu'elles sont longues , brèves ou douteuses.

La troisième , est la variété , μεταβολή , qui consiste à diversifier la mélodie & le Rythme , pour éviter la monotonie & l'uniformité.

Enfin , la quatrième est le πρέπον , la convenance ou la bienséance , qui veut que l'harmonie dans chaque composition , soit toujours conforme & proportionnée aux sujets que l'on traite.

(a) Personne ne disconvient que les mots sont de véritables sons produits par l'air , qui reçoit en sortant des poulmons & en passant par les organes de la voix , un grand nombre de modifications différentes. Les mots prononcés ne diffèrent des mots chantés par un Musicien , qu'en ce que dans ceux-ci la voix est plus forcée , & que les intervalles en sont plus fréquens & plus distincts. La différence des modifications fait la différence des lettres & des syllabes qui composent les mots. Les lettres se partagent en voyelles & en consonnes. Il y a des voyelles dont le son a plus d'étendue , plus d'éclat &

(a) Μουσική γὰρ τις ὡς καὶ ἡ τῶν πολιτικῶν λόγων ἐπισήμη , τῷ πρῶτῳ διακρίνεται τῆς ἐν ᾧδαις καὶ ὀργανοῖς , οὐχὶ τῷ ποιῶντι καὶ γὰρ ἐν ταύτῃ καὶ μέλος ἔχουσιν αἱ λέξεις , καὶ ῥυθμὸν , καὶ μεταβολὴν , καὶ πρέπον : ἡ δὲ διακρίσις καὶ τὸ μέλλον καὶ ἥτιον.

plus de netteté. Il y en a d'autres dont le son est plus obscur, plus confus & plus contraint. Il y a de même des consonnes dont la prononciation est foible, douce & facile. Il y en a d'autres dont la prononciation est forte, dure & désagréable. Cette dureté & ce désagrément augmenteront, si l'on joint ensemble deux de ces consonnes qui se forment par des mouvemens contraires dans les organes de la voix, de sorte qu'elles se résisteront, pour ainsi dire, & qu'on ne pourra former la seconde que la première ne soit entièrement exprimée; ce qui rendra la prononciation difficile & fatigante pour les organes de la voix, & par conséquent pour ceux de l'oreille, à cause du rapport qui se trouve entre les organes de l'ouïe & ceux de la prononciation. On peut dire la même chose du concours des voyelles qu'on appelle *hiatus* ou bâillement; sur-tout des voyelles dont le son a de l'éclat & de l'étendue, telles que l'alpha long & l'ω. Il est presque impossible de les prononcer distinctement sans les séparer par une espèce de pause, ce qui empêche la prononciation d'être facile, légère & coulante. Tel est cet hémistiche d'Homère.

Λάαν αν'ω ὠθεσε ποτὶ λόφον.

Si l'on considère maintenant chaque syllabe suivant sa quantité, on trouvera qu'elle est nécessairement longue ou brève, plus longue ou plus brève. Or, il est certain que dans un vers & dans une période où domineront les syllabes brèves, le mouvement ou le Rythme de ces vers & de cette période sera brusque, rapide & précipité, & n'aura par conséquent ni force, ni noblesse, ni dignité. Si ce sont au contraire les longues qui dominent, le vers & la période marcheront avec plus de lenteur, plus de poids & plus de gravité. Pour sentir l'opposition de ces deux Rythmes, on n'a qu'à comparer ensemble deux vers, dont l'un est tout composé de syllabes brèves, & l'autre de syllabes longues.

Βέρις δαετοφάρε, Εὐυάλιε πολεμοιέλαδε.

Ὁ Ζεὺς καὶ Ἀιδας κἀλλιστοὶ σωτῆρες,

Le Rythme du premier de ces deux vers n'a point de force, point d'élévation, point de noblesse, *ταπεινός τε καὶ ἀσεμνός ἐστὶ ἔ ἀγενής, ἔ οὐδὲν αὖ ἐξ αὐτῶ γύοιτο γυναικῶν*, au lieu que le Rythme du second a quelque chose de sublime & de majestueux, & marche avec beaucoup de gravité & de décence: *ὑψηλός τε καὶ ἀξιομακρός ἐστὶ καὶ ἀγαθέηνως ὥς ἔπὶ πόλυν*. On imagine aisément entre ces deux extrémités un grand nombre de différens degrés de lenteur & de vitesse, suivant les différentes combinaisons des brèves & des longues; ce qui produit plusieurs sortes de pieds & de vers tous différens dans le Rythme & dans l'harmonie.

Voilà le précis de la doctrine de Denys d'Halicarnasse sur le Rythme & sur la mélodie. Conséquemment à ces principes, Denys d'Halicarnasse donne aux mots qui pèchent, soit par la nature des lettres qui les composent, soit par la qualité des Rythmes qu'ils peuvent produire, les épithètes de *ταπεινόν, ῥυπαρόν, μαρόν, & δυσχερές*. Le terme de *δυσχερές* qui signifie la même chose que *δύσπεδρον*, ne peut s'appliquer qu'aux mots pris matériellement. Un mot *δυσχερές*, est un mot dont il est difficile de faire usage, auquel il est difficile de trouver une bonne place.

Quelque sujet qu'on traite, on rencontre nécessairement de ces mots fâcheux & mal-nés pour les oreilles. Faudra-t-il les bannir, parce qu'ils ne seront pas propres pour produire le genre d'harmonie que la convenance veut qu'on employe? Puisque nous n'avons pas la liberté, dit Denys d'Halicarnasse, de fabriquer des mots à notre gré, & que nous sommes obligés de nous servir de ceux que l'usage a établis, nous n'avons pas d'autre parti à prendre, que de diminuer, autant que nous le pourrons, & de faire disparaître la rudesse de certains mots, & le désagrément de certains sons, en les entremêlant adroitement avec d'autres mots qui seront plus doux & plus sonores. Il faut faire comme un habile capitaine qui tire parti des soldats foibles comme des bons, en les mêlant les uns parmi les autres. *οἷόν τι ποιοῦσιν οἱ φερόμενοι στρατιῶται κατὰ τὰς τάξεις τῶν στρατευμάτων· ἔ γὰρ ὁκῆνοι*

συγκρύπτουσι τοῖς ἰσχυροῖς τὰ ἀσθενῆ , καὶ γίνεται αὐτοῖς οὐδὲν τῆς δυνάμεως μέρος ἄχρηστον. Elle est la vertu de la composition, que Denys d'Halicarnasse compare fort ingénieusement à la Minerve d'Homère, qui, sans changer la personne d'Ulyssé, le fait paroître sous diverses formes, tantôt sous celle d'un vieillard pauvre, hideux, couvert de rides & de haillons; tantôt sous celle d'un homme fort & vigoureux, qui joint aux graces de la jeunesse toute la bonne mine & toute la fierté d'un héros. τὸν Οδύσσεια τὸν αὐτὸν ὅ,τα ἄλλοτε ἄλλοῖον ἐποίει φαίνεσθαι, τότε μὲν ῥυσὸν καὶ μικρὸν καὶ ἀσχερόν.

Πτωχῶ λευγαλέῳ ἐναλίγκιον, ἡδὲ γέροντα
 Τότε δὲ τῇ αὐτῇ ῥάβδῳ πάλιν ἐφαφαιμένη
 Μείζονα τ' εἰσίδεν καὶ πάσσονα θῆκεν ἰδέσθαι, &c.

On peut donc par le moyen d'une composition sçavante; employer hardiment les mots les plus durs & les plus difficiles à mettre en place, & suivre en cela l'exemple d'Homère, de Démosthène & des autres Auteurs, qui ont écrit dans le genre sublime. Si par les mots *λαπεινά*, *ῥυτωδῆ*, &c. Denys d'Halicarnasse eût entendu, comme l'ont crû quelques-uns de ses Interprètes, les mots sales, obscènes, ou qui présentent des idées basses & grossières, il n'eût pas renvoyé à Homère ni à Démosthène, mais aux Auteurs qui ont écrit dans le genre médiocre, ou dans le genre bas; tels que sont les Comiques, les Satyriques, &c.

Dans le dénombrement du deuxième livre de l'Iliade, Homère est obligé d'enchaîner une infinité de noms de villes, tous barbares, & dont les sens n'ont rien que de dur, de bizarre & de choquant. Il a trouvé le secret de les adoucir, & de leur donner une harmonie *belle & gracieuse* tout ensemble, en les séparant les uns des autres, & en les mariant avec les plus beaux mots. *ἀγαλχαθεῖς ὀνόματα λαμβάνειν οὐ καλὰ τῶ φύσιν, ἐτέρως αὐτὰ κοσμεῖ χαλοῖς, καὶ λυεῖ τῶ ἐκείνων δυσχερεῖαν τῇ ἰούτων ὀμορφίᾳ.* Mais ce que ce grand Poète a fait par nécessité dans son dénombrement, il l'a fait à dessein dans d'autres

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 145
 d'autres endroits , & pour observer le *πρέπον* ou la bienséance dont on vient de parler. Il veut peindre le tourment de Sisyphé aux Enfers, où ce malheureux est condamné de rouler une roche énorme , qui retombe dans l'instant qu'elle a été portée au haut de la montagne. Voici le tableau qu'il présente.

Καὶ μὲν Σίσυφον εἰσέδον κρατερὸν ἄλγε' ἔχοντα ,
 Λάαν βασάζοντα πελώριον ἀμφοτέρησιν.
 Ἦτοι ὁ μὲν σκηλεπτόμενος χερσίν τε ποσίν τε
 Λάαν ἀν' ὧ ὥθεσκε ποτὶ λόφον.

Dans les deux derniers vers de ce tableau , Homère n'emploie que des mots fort courts , pour multiplier les pauses & les intervalles de la prononciation. Il les multiplie encore plus sensiblement par le concours des voyelles *alpha* & *ô mega*. Il rend la prononciation difficile & fatigante par l'union des muettes & des demi - voyelles , qui se forment par des mouvemens contraires , & qui ne marchent ensemble qu'avec peine. Enfin , il retarde le mouvement & le rythme de ses vers par le grand nombre de syllabes longues , qui l'emporte de beaucoup sur celui des brèves , & par la démarche lourde & pesante des spondées & des dactyles.

Ἦτοι ὁ μὲν σκηλεπτόμενος χερσίν τε ποσίν τε
 Λάαν ἀν' ὧ ὥθεσκε ποτὶ λόφον.

Par cet artifice , il met sous les yeux le poids énorme du rocher , la difficulté de le lever de terre , les efforts & la contention de Sisyphé pour le porter au haut de la montagne : mais s'il veut un moment après peindre la chute rapide de ce même rocher , qui retombe par sauts & par bonds , le vers qu'il emploie roule , & se précipite plus rapidement que le rocher même.

Αὐθις ἔπειτα πέδονδε κυλινδετο λάας ἀν' αἰθέρι.

Il n'y a presque point de page dans Homère , qui ne pût fournir de beaux exemples de cet artifice , qui l'a fait
Hist. Tome V. T

regarder avec raison comme le plus grand peintre qu'il y ait jamais eu. Ces mêmes exemples ne sont pas rares dans Démosthène, qui use par-tout d'un pareil artifice, autant que le permet la nature du discours en prose. C'est ce qui donne à son style cette force & cette véhémence qui le distingue si fort du commun des Orateurs.

*De quelle maniere Pausanias a entendu un passage
d'Homère au sujet de Jocaste.*

DANS toute l'Histoire ancienne, il y a peu de sujets qui soient racontés plus diversement que la vie d'Oedipe, & les malheurs de sa famille. Il est vrai que l'on y convient généralement des deux principaux faits, qui sont le parricide & l'inceste; mais sur les circonstances de ces mêmes faits, & sur le reste des aventures de ce Prince, de Jocaste sa mere & des freres ennemis, il n'y a peut-être pas deux Auteurs qui soient d'accord.

La diversité des traditions est venue sans doute de la licence des Poëtes, des tragiques sur-tout, qui ont accommodé cette histoire de la maniere qu'ils ont cru la plus propre au théâtre.

Homère, le plus ancien des Poëtes, étoit ordinairement celui qu'on prenoit pour juge, quand il s'agissoit de se déterminer: mais Euripide, Sophocle & bien d'autres encore, ont, ce semble, pris à tâche de le contredire sur l'histoire de Jocaste & de sa famille.

La question qu'on se propose d'examiner dans cet article, est de sçavoir comment Pausanias a entendu le passage où Homère raconte cette aventure. Ulysse parlant de son voyage aux Enfers, dit qu'il y avoit vû la belle Epicaste, ou comme les Tragiques l'ont nommée, Jocaste; d'où il prend occasion de raconter en peu de mots les malheurs de cette Princesse, qui par une cruelle fatalité, se vit mere de son mari, & femme de son propre fils; & il ajoute :

.... ἀφ' ὧν δ' ἀν' ἄνυστα θεοὶ θέσαν ἀν' ἀνθρώποισι.

Toute la difficulté consiste dans le mot ἀν' ἄνυστα. Didyme, Eustathe, Giphanius & M. Dacier, expliquent tous ce vers de la même manière : *Statim autem Dii vulgata fecerunt hominibus. Les Dieux découvrirent cet inceste aux yeux des hommes.*

1724.

M. l'abbé Gedoyn prétend que Pausanias, qui a cité ce passage d'Homère, l'entend autrement, & que selon cet Auteur, il veut dire, *irrita, non audita, nunquam cognita*; c'est-à-dire, que les Dieux étoufferent ce crime en sa naissance, & ne permirent pas qu'il en restât aucun vestige. Il est vrai, comme l'avoue M. l'abbé Gedoyn, que les Scholiastes ont pour eux tous les Dictionnaires; mais ce ne seroit pas la première fois qu'ils se seroient trompés avec de tels guides, & on ne doit pas les mettre en parallèle avec Pausanias. Est-il naturel de croire qu'un Auteur Grec de nation, & si versé dans la lecture des anciens Poètes, se soit trompé dans l'acception d'un mot de sa langue naturelle? Mais, dira-t-on, Oedipe n'eut-il pas de Jocaste plusieurs enfans? Polynice, Etéocle, Antigone, Isménè; & si cela est, comment Homère a-t-il pu dire que les Dieux avoient arrêté le cours de cet inceste? C'est là justement, répond M. l'abbé Gedoyn, le point historique dont il s'agit, & l'opinion que Pausanias combat. Cet Auteur donne la suite de tous les Rois de Thèbes, depuis Cadmus jusqu'à Xanthus, & à son ordinaire il marque en même temps leur filiation. Oedipe, dit cet Auteur, fils de Laïus & son successeur, épousa Jocaste sa mere, mais il n'en eut point d'enfans. Homère est son garant, & c'est à cette occasion qu'il cite le passage dont il s'agit, ajoutant, comment se pourroit-il faire que les Dieux eussent arrêté le cours de cette horrible union, si Oedipe avoit eu quatre enfans de Jocaste? Aussi ne les eut-il pas d'elle, continue-t-il, mais d'Euriganée, fille de Périphàs, comme on l'apprend du Poème intitulé l'*Oedipédie*, ou les aventures d'Oedipe. C'est pourquoi, ajoute-t-il encore, dans le tableau qu'Onatas a fait pour les Platéens, Eurig-

Tij

ganée paroît accablée de douleur, parce que le Peintre a saisi le moment où cette malheureuse mere attendoit l'issue du combat qui alloit se donner entre ses deux fils. Quant à Jocaste, Homère dit tout de suite, que cédant à son désespoir, elle attacha au haut de sa chambre un fatal cordon, qui fut l'instrument de sa mort, & qu'elle se précipita ainsi aux Enfers; circonstance qui confirme encore l'explication de Pausanias, puisque rien ne pouvoit arrêter plus infailliblement le cours de ce mariage incestueux, que la mort précipitée de Jocaste. Certainement les Scholiastes & les Interprètes d'Homère auroient dû comprendre que ce sens est bien plus digne de la bonté des Dieux; ils devoient voir même qu'*αὐ'ἀπύχα* vient d'*ἀπύχα*, mot composé d'un alpha privatif, auquel on joint la particule explétive *αὐ'*, qui ne signifie rien là, & n'est mise que pour la mesure du vers.

Il est donc certain, ajoute M. l'abbé Gedoy, que c'est ainsi qu'il faut entendre le mot *αὐ'ἀπύχα*, & que Pausanias doit en cela l'emporter sur les Scholiastes d'Homère, qui ont été entraînés dans l'erreur par l'autorité des Poètes tragiques, surtout de Sophocle, qui par un privilège de son art, a ajusté les événemens de cette histoire de la maniere du monde la plus propre à inspirer la terreur & la pitié. Selon cet Auteur, Oedipe a quatre enfans de sa mere; il demeure plusieurs années dans l'erreur: son crime découvert, sa fille Antigone le conduit à Colone, bourg de l'Attique, où s'étant réfugié dans le Temple des Eumenides, la colere du Ciel éclate sur lui par un orage mêlé d'éclairs & de tonnerre, au milieu duquel il périt. Rien de plus surprenant que ces aventures, & de plus propre en même temps à exciter les grands mouvemens de la Tragédie.

Mais selon Homère, Oedipe n'eut point d'enfans de sa mere, il mourut à Thèbes & y fut enterré; la preuve en est évidente, puisque Mecistée assista à ses funérailles, & qu'il remporta la victoire aux Jeux qui furent célébrés à la mort de ce Prince, comme il est dit au livre 23 de l'Iliade. Pausanias rapporte les deux traditions sur le lieu de la mort

d'Oedipe; mais en Historien judicieux, il donne la préférence à celle d'Homère, puisqu'en parlant du tombeau de ce Prince que l'on voyoit à Athènes, il dit que s'étant informé soigneusement de la vérité du fait, il avoit découvert que les os d'Oedipe y avoient été apportés de Thèbes; & à cette occasion il ajoute, que ce que Sophocle a imaginé là-dessus, ne lui paroît nullement vraisemblable, & se trouve démenti par Homère.

M. l'Abbé Gédoyne ne blâme pas les Poètes tragiques de défigurer ainsi la vérité, sans cela nous serions, dit-il, privés des plus beaux endroits de leurs ouvrages. Si Sophocle avoit suivi dans l'histoire des aventures d'Oedipe, la tradition la plus vraisemblable, nous n'aurions pas ces beaux vers que Longin loue tant, & que M. Despreaux a si bien traduits.

*Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie :
Mais dans ces mêmes flancs où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé ;
Et par-là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes & des meres,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.*

Après avoir rendu justice aux Poètes tragiques, M. l'abbé Gédoyne fait remarquer, que ce n'est point dans leurs ouvrages qu'il faut chercher l'exactitude de l'histoire. Homère à la vérité, étoit Poète comme eux, mais soit par son ancienneté, ayant écrit dans des temps assez voisins des événemens fabuleux, soit qu'il ait vécu dans un siècle où l'on n'avoit point encore inventé tous les raffinemens qu'on a trouvés dans la suite, soit par la constitution de ses Poèmes, qui ne l'obligeoit pas à altérer entièrement les faits, il est sûr qu'il mérite plus de créance. Aussi a-t-on toujours regardé l'Iliade & l'Odyssée, comme une source des plus fécondes & des plus sûres de l'histoire des temps héroïques.

Comme l'explication que M. l'Abbé Gedoyn donnoit au mot *αν'άπτυστα*, parut nouvelle, & n'être principalement fondée que sur l'autorité d'Amaseus, qui a traduit le vers d'Homère par ce vers latin,

Mox facinus visum est superis abolere nefandum.

1725.

on lui fit plusieurs objections; & quelque temps après, M. Boivin le cadet tâcha de justifier l'ancienne acception de ce terme, qui suivant tous les Commentateurs & les Scholastes d'Homère, anciens & modernes, signifie *vulgata, cognita*. Il accorde d'abord à son adversaire, qu'il est vrai que ce Poète n'a jamais crû qu'Oedipe eût eu de Jocaste, ou comme il l'appelle Epicaste, les quatre enfans qu'on croyoit communément qu'il en avoit eus; que Pausanias avoit fort bien pénétré le sens des vers qu'il en rapporte, & que la conséquence qu'il en tiroit étoit juste. En effet, comment concevoir que l'inceste dura assez de temps pour la naissance de ces quatre enfans, s'il est vrai que *ἀφ'αυτῶν δ' αν'άπτυστα θεοὶ θέσαν ἀνθρώποις*? Mais il n'est pas nécessaire pour cela de traduire ce vers, comme l'a traduit Amaseus, & les autres interprètes de Pausanias, puisqu'en le traduisant mot à mot, *Mox Dei vulgata fecerunt hæc hominibus*, aussi-tôt les Dieux rendirent ces choses connues aux hommes, on en tire la même conséquence: en effet, si les Dieux révélèrent d'abord ce crime, & si Jocaste après l'avoir appris, monta au haut de sa maison & se pendit de désespoir, comme le dit Homère au même endroit, n'est-il pas évident que l'inceste finit aussi-tôt? Ces quatre enfans que les Tragiques prétendent qu'elle eut d'Oedipe, quand peut-elle les avoir eus? son crime est devenu public aussi-tôt qu'il a été commis, & elle s'est d'abord abandonnée au désespoir. Ce désespoir auroit-il été si lent, qu'il lui eût donné le temps de devenir mere quatre fois, avant que de prendre le parti de se défaire elle-même? La bonté des Dieux n'éclate-t-elle pas également de quelque manière qu'on entende le mot *αν'άπτυστα*? faut-il pour cela s'éloigner de la signification que Didyme, Eustathe, & tous les autres lui ont donnée,

fans excepter Pausanias lui-même, de l'autorité duquel on prétend se prévaloir, & dont on confond la maniere de raisonner, avec celle de son Interprète, qui traduit ainsi le raisonnement que fait cet Auteur sur les vers d'Homère : *Qui enim ejus flagitii fama statim potuisset aboleri, si quatuor fuissent ex Jocasta liberi suscepti? Comment est-ce que la renommée d'une action si infame auroit pû être effacée, si Oedipe avoit eu quatre enfans de Jocaste?* raisonnement, selon M. Boivin, rempli d'absurdités, & entierement éloigné de celui de Pausanias. *Visum est Superis scelus abolere* : cette expression, *abolir le crime*, signifie nécessairement, ou déclarer innocent celui qui l'a commis, ou en dérober aux hommes la connoissance, ou enfin en effacer le souvenir. Dans le premier cas, la conséquence seroit ridicule; c'est comme si on disoit, les Dieux déclarerent Oedipe & Jocaste innocens; donc il ne peut pas être né quatre enfans de Jocaste depuis son mariage avec son fils. Dans le second, le raisonnement n'est pas plus sensé; les Dieux ôterent aux hommes la connoissance de ce crime, donc Oedipe n'eut point d'enfans de sa mere. Enfin, le raisonnement qui résulte du troisiéme sens est, *les Dieux effacerent le souvenir du crime; donc il n'y eut point d'enfans de cet inceste.* Ce raisonnement qui paroît le plus plausible, suppose cependant une contradiction manifeste dans les paroles d'Homère. Car n'est-ce pas se contredire que de raconter un fait, & dire en même temps que les Dieux en avoient effacé le souvenir? Ce n'est pas tout : dire que si les Dieux avoient aboli tout d'un coup le souvenir des crimes d'Oedipe & de Jocaste, il ne seroit pas né quatre enfans de leur mariage, c'est dire une chose contraire au bon sens; puisque le bon sens veut au contraire, que si le souvenir de ces crimes avoit été effacé tout d'un coup de la mémoire des hommes, rien n'empêcha après cela que Jocaste, oubliant elle-même, comme les autres, son crime & celui d'Oedipe, ne continuât de vivre avec ce malheureux fils sans aucun scrupule, & pût devenir mere des quatre enfans que Pausanias assure être nés d'Euriganée. Il est donc prouvé, selon M. Boivin, que le mot *ἀνέπερα* dans l'endroit

où Homère & Pausanias l'ont employé, ne peut avoir d'autre sens que celui que lui ont donné tous les Scholiastes. Il s'agit présentement de sçavoir si le même mot ne peut jamais être pris dans un autre sens, & M. Boivin pense que non. Il avoue à la vérité, que M. l'abbé Gédoyne, en prétendant qu'*ἀν' ἀπυστα*, dans l'endroit dont il s'agit, est la même chose qu'*ἀπυστα*, avoit répondu aux objections qu'on lui fit dans l'Assemblée le jour même qu'il lût sa Dissertation, mais qu'il n'avoit pas satisfait tout le monde. On lui avoit objecté, que la particule *αν'* mise au commencement du mot *αν' ἀπυστα* avant l'*α* privatif, étoit une négation entièrement oisive, & ajoutée inutilement à une autre négation, & il avoit répondu que ces doubles négations employées pour une seule, n'étoient pas sans exemple dans les Auteurs Grecs; que dans *οὐ μὴ* & dans *μὴ οὐκ* les deux négations n'en valaient qu'une, & qu'après tout *αν' ἀπυστος* pouvoit s'être dit pour *ἀπυστος*, comme Hésiode avoit dit *αν' ἀπνευστος* pour *ἀπνευστος*, & Homère *αν' ἀέδνος* pour *ἀέδνος*. Mais M. Boivin lui replique, que les deux négations employées pour une dans *μὴ οὐκ* & dans *οὐ μὴ*, ne peuvent tirer à conséquence pour les *α* privatifs, & que pour ce qui regarde les deux endroits cités d'Hésiode & d'Homère, ces exemples singuliers étant contraires à l'analogie & à l'usage général, sont peut-être des fautes de Copistes, qui ont écrit ainsi ces deux termes au lieu de mettre *αν' ἀμπνευστος* & *ἀνέεδνος*. En effet le mot *ἔεδνον*, signifiant la même chose qu'*ἔδνον*, est très-usité dans Homère, & d'*ἔεδνον* en y ajoutant l'*α* privatif, se forme régulièrement *αν' ἔεδνος*. Quant au mot *αν' ἀμπνευστος*, ce n'est autre chose qu'*αν' ἀνάπνευστος*, réduit par syncope de cinq syllabes à quatre. Et sur ce que M. l'abbé Gédoyne avoit cité Hésychius, qui parmi les significations du mot *αν' ἀπυστα* lui donne celle d'Amaseus, M. Boivin répond que l'autorité d'un Auteur qui ne cite aucun exemple, n'est pas décisive, sur-tout dans les vocabulaires, où les additions & les interpolations ne sont que trop fréquentes; & que quand même il n'y auroit aucune faute en cet endroit d'Hésychius, cet Auteur auroit dû distinguer le mot *αν' ἀπυστος* commençant par

par deux brèves du même mot commençant par une brève & par une longue. Le premier vient du verbe ἀναπυθάνομαι *sciscitor, disco, audio, fama accipio*. Lorsqu'il commence par une brève & une longue, il est formé de l'*alpha* privatif & du verbe ἀπύω ou ἠπύω, *clamo, vociferor, loquor*. Le premier signifie, *cognitus, vulgatus, fama traditus* : le second *ineffabilis, infandus*, & conséquemment *inauditus*. Enfin, le premier s'accorde avec la mesure du vers où Homère l'a employé, & le second ne s'y accorde nullement : d'où M. Boivin conclut que c'est dans le sens ordinaire qu'il le faut prendre, que le raisonnement d'Amaseus tombe, & que le fond de l'opinion d'Homère & de Pausanias touchant Œdipe & ses enfans, demeure toujours le même, en expliquant ce mot comme tous les Interprètes l'ont entendu.

C O N J E C T U R E S

Sur quelques endroits de divers Auteurs Grecs & Latins.

LE premier des différens passages que M. l'abbé Sevin examina dans un certain nombre de séances suivies de l'année 1721, se lit dans la Théogonie d'Hésiode. Ce Poète à l'occasion du Lion de Nemée dont il décrit les ravages, s'exprime en ces termes :

Τὸν ῥ' Ἡρῆ τρέψασα, Διὸς κνυρὴν παρὰ κοιτίτι,
Γουνοῖσιν κατένασσε Νεμείης, πῆμ' ἀνθρώποις
ἔνθ' ἄρ' ὄγ' οἰκείων ἐλεφαίρετο φύλ' ἀνθρώπων,
Καιρηνέων τριτοῖο Νεμείης, ἧδ' Ἀπέσαντος.

*Hesiod.
Theog. v.
328.*

Si l'on en croit les Interprètes, le genitif *τριτοῖο* est un épithète de *Νεμείης*, mais ce sentiment paroît peu fondé : le mot en question désigne vraisemblablement le mont Trétus, qui servoit de retraite au Lion de Nemée, & rien ne le marque plus clairement que ces paroles de Diodore. οὗτος μέγδ' μὲν ὑπερφυῖς καὶ ἄπρωτος δὲ ὦν σιδήρῳ, ἔ' χαλκῷ,
Hist. Tome V.

Diod. l. 4.

καὶ λίθῳ, τῆς κατὰ χεῖρα βιαζομένης προσεδεῖτο ἀνάγκης·
διέτριβε δὲ μάλιστα μεταξὺ Μυκηναίων, καὶ Νεμέας, πρὸ δὲ τοῦ
καλούμενον Στὸ τῷ συμβεβηκότος Τριτόν. εἶχε γὰρ πρὸ πύ-
ρριζαν διώρυγα διωκεῖν, καὶ ὑπὸ εἰώγῃ φωλεύειν τὸ θηρίον.

Pausan. in
Corin. c. 14.

On trouve à peu près les mêmes choses dans les Corinthiaques
de Pausanias, qui indique encore plus précisément que Dio-
dore la situation de la montagne dont on vient de parler. Εκ
Κλεωνῶν δὲ εἰσὶν, dit-il, εἰς Ἀργεὶς ὁδοὶ δύο, ἡ μὲν ἀνδράσιν
εὐζώνους, καὶ ὄρεϊν ὀπίτομος· ἡ δὲ ὄρεϊ τῷ καλουμένου Τριτοῦ.
τὴν μὲν καὶ αὐτὴ πρὸς ἐκείνων ὄρων, ὁχίμασι δὲ ὄρεϊν ὅμως ὀπι-
τιθεῖσιν. ὅν τούτοις τοῖς ὄρεσι τὸ πῶλαιον ἐπὶ δείκνυται τῷ
λέοντος, καὶ ἡ Νέμεα τὸ χεῖρον ἀπέχει σταδίοις πέντε καὶ δέκα.
En voilà suffisamment pour faire voir, que le Lion de Nemée
avoit coutume de se retirer dans le mont Trétus, & par
conséquent il est fort vraisemblable que le dernier des vers
qui ont été cités, doit être distingué de cette manière.

Κοιρανέων Τριτοῦ, Νεμέης, καὶ Ἀπέσαντος.

Hyg. fab.
30.

Au pied de la montagne étoit un antre où le Lion faisoit
son séjour le plus ordinaire; & cet antre, au rapport de Dio-
dore, avoit deux issues, raison qui sans doute lui a fait donner
par Apollonius l'épithète de πῶλαιον ἀμφοτόμον. Dans Hygin,
il est appelé Amphrysus. *Leonem Nemæum quem Luna nutri-
verat in antro Amphryso, ac tropum necavit.* Quelques Critiques
croient le nom *Amphryso* corrompu; mais outre que leur
conjecture ne se trouve point appuyée de l'autorité des An-
ciens, nous avons un texte de Germanicus, où la caverne
dont il s'agit est appelée Aphrissus. Cet Auteur, suivant toutes
les apparences, avoit écrit Amphrysus; & dès lors il seroit
assez inutile de faire quelque changement dans le passage
d'Hygin. Il n'en est pas de même des mots qui suivent, *ac
tropum necavit.* Grotius qui les jugeoit altérés avec beaucoup
de fondement, a cru devoir lire *ad Clitorium necavit*: correction
qui a été rejetée par le Commentateur d'Hygin. *Atrotum
necavit* lui a paru bien plus naturel; mais peut-être ne le
seroit-il pas moins de réformer cet endroit, en corrigeant *ad*

Grot. in
Ara.

Tretum necavit. Les différens témoignages qu'on a rapportés au sujet du mont Trétus, ne laissent guères lieu de douter que ce ne soit là la véritable leçon.

M. l'abbé Sevin examine ensuite un vers d'Euripide, qui semble pouvoir souffrir quelque difficulté. Ce Poëte, dans son Oreste, prétend que Ménélas, à son retour de Troye, vint aborder dans un port de l'Argolide.

Ηκει γὰρ εἰς γῆν Μενελεύς Τροίας δ' ἀπὸ
Λιμένα δὲ Ναυπλίου ἐκπληρῶν πλάτη
Ἀκταΐσιν ὀρμεῖ.

Il est visible que le participe de ἐκπληρῶν, ne forme ici aucun sens raisonnable; jamais les Grecs ne l'ont employé pour signifier passer les Mers, & se transporter d'un lieu à un autre. Toute la question est de trouver un mot qui puisse mettre dans son jour la pensée du Poëte, & il est difficile d'en trouver qui convienne plus que celui d'ἐκπερῶν.

Λιμένα δὲ Ναυπλίου ἐκπερῶν πλάτη
Ἀκταΐσιν ὀρμεῖ

Cette leçon rend le passage très-intelligible; d'ailleurs elle est confirmée par le Scholiaste, qui rend le participe ἐκπληρῶν par διαπιπερακώς: ἐκπληρῶν πλάτη, dit-il, ἢτοι τὴν ὁδὸν διαπιπερακώς τῆς κώπης. Car une semblable explication ne sçauroit tomber naturellement que sur ἐκπερῶν. Au reste la correction qu'on vient de proposer est toute des plus simples, puisqu'on s'est contenté de retrancher un seul *lambda*; & les Critiques sçavent que ces sortes d'additions sont très-ordinaires dans les écrits des Anciens: témoin cet endroit du VIII^e livre de Strabon, où parlant de Minthé concubine du Dieu des Enfers, il dit πρὸς ἑα δ' ὅτιν ὅρος τῆς Πύλου πλησίον ἐπ' ὀνόματι Μίνθης, ὡς μυθεύουσι παλλακὴν τῆς Ἀδου γενομένην, ἀπατηθεῖσαν ὑπὸ τῆς Κόρης, εἰς τὴν κηπαίαν μίνθην μεταβαλεῖν. Il se pourroit bien faire, que dans le participe ἀπατηθεῖσαν la lettre alpha fût de trop. Il est certain du moins que le mot

πατηθεῖσαν rendroit le passage moins embarrassé, avec cet avantage de plus, que Strabon & Oppien seroient parfaitement d'accord sur le chapitre de l'infortunée Minthé. Cérès en colére, à ce que rapporte ce Poëte, la foula aux pieds, & les Dieux touchés de compassion la métamorphoserent en cette espèce de plante qui porte encore aujourd'hui son nom.

Opp. Αλιό.
l. 3. v. 4. c. 4.

Εφύρῃσαντο δὲ πότῳ
Τοῖσιν ὁμοῦ μίνθην εὐώδεα, τλή' ποτε Κούρῳ
Φασὶν ὅπου δαίλῳ ἔμεναι Κωκύτιδα ῥύμφῳ,
Κλίνατο δ' εἰς ἐνὶ λῷ Αἰδωνεῖς. ἀλλ' ὅτε Κούρῳ
Μουνογόνῳ ἤρπαξεν ἀπ' Αἰτναίοιο πάγοιο
Δὴ τότε μιν κλάζουσας ὑπερφιάλοισ ἐπέεσσι
Ζήλῳ μαργαίνουσας ἀτάδαλα, μνήσασα
Δημήτηρ ἀμάθυνεν, ἐπεμβαίνουσα πεδίλοισ.

Les dernières paroles ἐπεμβαίνουσα πεδίλοισ, appuient ce que M. l'abbé Sevin croit nécessaire dans le texte de Strabon. Il est vrai que ce Géographe met sur le compte de Proserpine la mort de Minthé, que les vers d'Oppien attribuent à la Déesse Cérès : mais une si petite différence ne change rien au reste de l'action, & par conséquent, la conjecture subsiste toujours en son entier. Au reste le récit de Strabon paroît avoir été le plus généralement suivi ; car il est constant, si l'on en croit Ovide & le Scholiaste de Nicandre, que la mort de Minthé fut l'ouvrage de la jalouse Proserpine.

Les exemples que l'on vient de rapporter, font voir, que souvent en retranchant une seule lettre, on pourroit remédier à plusieurs endroits des Anciens, dont le sens est absolument inintelligible. La même chose arrive quelquefois, quand à la place de certaines lettres, qui se sont glissées dans les textes, par le peu d'attention des Copistes, on substitue celles qui naturellement auroient dû être conservées ; témoin ces vers de Callimaque :

Αλλ' ὅτ' Αχαινάδες μιν ἀπηρνήσαντο πόλιν
 Ερχομένῳ, Ελίκητε Ποσειδάωνος ἑταίρῃ,
 Βορέατε, Δεξαμενοῖο Βοόσασις Οἰνιάδαο,
 Αψ δ' ἐπὶ Θεσσαλίῳ πόδας ἔτρεπε.

Callim. in
 Del. v. 100.

Il est malaisé de se persuader que l'épithète d'Οἰνιάδαο puisse convenir à Déxaménus, que jamais personne ne compta parmi les enfans d'Oeneus roi d'Etolie. Toute la difficulté dispaçoit en changeant le ν en κ: on lit Οἰκιάδαο; & c'est ainsi que l'Auteur du grand Etymologique l'avoit trouvé dans les manuscrits de Callimaque, comme le montrent clairement les paroles que voici: Βορέα πόλιν τῆς Αχαΐας, ἡ δ' ὠκισεν Εξάδιος ὁ Κένταυρος, καὶ οὐκ αὐτὰ τὰ βουτᾶσια ἐφυλάττειτο· διὸ καὶ Βορέα ὠνομάσθη, ἀπὸ τὰς βοῦς ὠρεῖν, ὃ ὅτι φυλάττειν

Βορέατε, Δεξαμενοῖο Βοόσασις Οἰκιάδαο.

Le témoignage de Tzetzes prouve encore que de son temps la leçon dont il s'agit subsistoit dans la plupart des manuscrits: *Tzet. ad Lycoph. v. 491.* μέμνηται, dit-il, καὶ Καλλίμαχος λέγων·

Βορέατε, Δεξαμενοῖο βοόσασις Οἰκιάδαο.

Il résulte de ces différens passages, que le pere de Déxaménus s'appelloit Οἰκείας, dont s'est formé le patronymique Οἰκιάδης, employé par les Poètes pour désigner Déxaménus & Hipponous son frere. Simonide avoit fait usage de cette épithète, au rapport d'Hesychius, Οἰκιάδης. Σιμωνίδης, ἔκ Ιππώνου πατρός. Scaliger a cru rétablir cet endroit en substituant ὁ Κειάδης à Οἰκιάδης; mais il n'avoit pas fait attention, ou il n'avoit pas eu assez d'égard aux autorités qui détruisent sa conjecture. Le patronymique Οἰκιάδης ne scauroit être suspect, quoiqu'il ne faille pas adopter toute la remarque d'Hesychius telle qu'elle est. La particule ἔ qui précède le génitif Ιππώνου, est une marque presque sûre que les Copistes ont omis en cet endroit le nom de quelque personne, qui étoit également fils d'Οἰκείας, & ce nom pourroit bien être celui de Déxaménus, auquel cas il faudroit lire, Οἰκιάδης Σιμωνίδης, Δεξαμενοῦ ἔκ Ιππώνου

πατήρ. Avant néanmoins que de faire là-dessus des réflexions, il est bon d'avertir, qu'Hésychius par une erreur assez grossière, appelle Οἰκιάδης le pere d'Hipponoüs. Οἰκιάδης est un nom patronymique formé du génitif Οἰκέως; mais ces sortes de fautes ne sont que trop ordinaires à ce Lexicographe. Reste maintenant à faire voir que Déxaménus & Hipponoüs étoient freres : ce que dit Hésiode dans Apollodore paroît assez favorable à ce sentiment. Hipponoüs, au rapport de ce Poëte, faisoit son séjour à Olénus; & on ne sçauroit douter, après le témoignage de plusieurs des Anciens, que cette ville ne fût sous la domination de Déxaménus. Il commandoit aussi dans Bura, qui, suivant le Scholiaste de Callimaque, le regarde comme son fondateur. Βούρα πόλις Αχαιῶν ἥκιστε δὲ αὐτῷ Δεξαμειῶς ὁ Κένταυρος. Lequel croire, ou de lui, ou de l'Auteur du grand Etymologique, qui fait honneur de cet ouvrage au Centaure Exadius? C'est ce qu'on n'entreprend pas de décider. Il suffit de remarquer que Déxaménus faisoit sa résidence à Olénus; il y étoit établi lui & sa famille, lorsqu'Hercule le vengea du Centaure Eurytion, que Bacchylide distingue mal-à-propos de celui dont il est parlé dans l'Odyssée. Voici les paroles de Didyme : Βακχυλίδης δὲ διάφορον οἶεται τὸν Εὐρυτίωνα. φησὶν γὰρ ὅτι ξενωθέντα Δεξαμειῶ ἐν Ωλένῳ ὑβριστικῶς ἔπιχειρῆσαι τῇ τῷ ξενοδοχωῶτος θυγατρὶ, καὶ ἀπ' αὐτοῦ ποδοῦν Ἡρακλέους ἀναιρηθῆναι κακρίως τοῖς οἰκοῖς ἔπιστατος. On dit mal-à-propos, parce que Bacchylide, dans le dessein de concilier Homère avec les Mythologues, a le premier introduit deux Eurytions sur la scène, dont le premier périt aux nêces de Pirithoüs, & le second fut tué par Hercule dans le Palais de Déxaménus; mais cette distinction est absolument inutile : le Centaure dont l'Odyssée fait mention, ne mourut point lors de sa querelle avec les Lapithes, qui se contenterent de lui couper le nez & les oreilles. Si l'on accorde une fois cette vérité, il fera bien aisé de concevoir comment Hercule & ce même Eurytion, ont pû se rencontrer ensemble dans l'Achaïe. Pour en être persuadé, il ne faut que lire avec quelque attention les vers suivans.

Οἶνος καὶ Κένταυρον ἀγάκλυτον Εὐρυτίωνα
 Αἶσεν ἐν μεγάρῳ μεγαθύμου Πειριθόοιο
 Ες Λαπίδας ἐλθόνθ'· ὁ δ' ἐπεὶ φρένας αἶσεν οἶνω
 Μαινόμενος κακ' ἔρεξε, δόμον κατὰ Πειριθόοιο.
 Ἡρώας δ' ἄχος εἶλε, δι' ἐκ περδύροιο θύραζε
 ἔλκον ἀν' αἶξαντες, ἀπ' οὐατα νηλεῖ χαλκῷ
 ῥίνας τ' ἀμήσαντες. ὁ δὲ φρεσὶν ἦσιν ἀαδείς,
 Ἦεν ῥα ἄτλῳ ἀχέων ἀεσίφρονι θυμῷ.

Rien n'est moins équivoque que cet endroit. Homère y dit en termes formels, que le Centaure ne perdit point la vie en cette occasion; & il est étonnant que Properce ait écrit, aussi-bien que Bacchylide, que le malheureux Eurytion fut immolé à la juste vengeance des héros qui accompagnoient Pirithoüs.

Tu quoque ô Eurytion vino Centaure peristi.

Au reste, ces sortes de méprises ne laissent pas de se rencontrer quelquefois même dans les Auteurs dont la réputation paroît la mieux établie du côté de l'exaetitude. Tel est Pausanias, qui néanmoins par inadvertance donne à Minerve l'épithète de Κορίαν. πεποιήται δὲ καὶ, dit-il, ἐπὶ ὄρεσι κορυφῆς σταδίοις τριάκοντα ἀπὸ τέρω τῆς πόλεως ναὸς καὶ ἄγαλμα Ἀθηναῖ Κορίας. Il est question ici du Temple que Proetus bâtit en l'honneur de Diane, sous le nom de Κορία, en reconnoissance de la guérison de ses filles. C'est ainsi que le fait est rapporté dans Callimaque.

Paus. Arc.
c. 21.

Ἡ μὲντοι Περίτος γε δύο ἐπαθίσασατο νηοίς·
 Ἄλλον μὲν Κορίης, ὅθι συνελέξας κούρας
 Οὔρεα πλαζόμενας ἀζήνια· τὸν δ' ἐν Λούασοις
 Ἡμέρη, οὔνεκα θυμὸν ἀπ' ἀγρίου εἶλεο παίδων.

Call. Hym.
ἐν Διαν. υ.
233.

Il s'ensuit de-là que Pausanias s'est trompé, ou du moins il faut prendre le parti de le corriger, en lisant Ἀρτίμιδος; δι

cette correction semble d'autant plus naturelle, que Pausanias ne parle que de choses qui subsistoient encore de son temps. On sçait avec quelle attention il avoit parcouru toute la Grèce, & dès lors il ne pouvoit guères ignorer, que le Temple élevé par Prætus ne fût consacré à Diane. Quoique le passage de Callimaque soit plus que suffisant pour le prouver, M. l'abbé Sevin y en ajoute un de Polybe, qui marque précisément la situation de cet édifice si célèbre par son ancienneté. *καὶ πρὸ τῆς (Αἰτωλοὶ) ὡς ἔστι Δούσων, καὶ τῶν γινόμενοι πρὸς τὴν Ἀρτέμιδος ἱερὸν ὃ κεῖται μὲν μεταξύ Κλείτορος ἔ Κνωχίδης.* On ne doit pourtant pas dissimuler que Minerve dans Cicéron est désignée par l'épithète de *Κορία*; mais ce qu'on vient de dire ne laisse aucun lieu de douter, que Diane ne soit la Divinité dont Pausanias a eu dessein de parler.

Polyb. l. 4.
c. 18.

REMARQUES CRITIQUES

Sur le traité de Plutarque, touchant la Superstition.

En 1721.

M. L'ABBÉ SALLIER, dans les réflexions qu'il communiqua à l'Académie sur le Traité de la superstition, a eu deux objets; le premier, de donner une idée abrégée de ce Traité, le second, d'en corriger quelques passages qui paroissent altérés.

La superstition, suivant les Philosophes, est un jugement faux sur la Divinité, accompagné de trouble & d'agitation: ou bien, c'est une crainte mal réglée, qui nous fait honorer des Dieux étrangers, ou qui nous porte à leur rendre un culte désapprouvé des sages de la Religion.

La vûe de la mort toujours présente, la crainte continuelle qui agitoit cet homme, sur la tête duquel étoit suspendue une pierre énorme, ne rendoit pas l'état de ce malheureux plus triste, que la situation du superstitieux l'est par les horreurs qui l'environnent de toutes parts.

Serv. in 6.
596.
Lucr. l. 1.
63.

La superstition est un tyran inflexible, dont l'aspect est effrayante,

effrayant, *horribili super aspectu mortalibus instans*. Les armes sont toujours dans ses mains, elle abbat l'esprit, c'est un poids dont la pesanteur fait gémir celui qui le porte. L'ignorance le produit, & lorsqu'une fois elle s'est emparée de l'esprit, les ténèbres s'épaississent à un tel point, que la lumière ne peut que très-difficilement y rentrer.

La superstition, par conséquent, est un vrai mal pour l'homme, & une grande injure pour la Divinité. Voilà à quoi se réduit tout le Traité de Plutarque, & c'est par ces considérations qu'il s'efforce de guérir cette maladie de l'ame. Pour prouver que la superstition est un outrage à la Divinité, il examine l'idée que le superstitieux s'en forme. Il lui attribue plusieurs imperfections; une haine secrète, & un désir caché de l'anéantissement d'un maître toujours redouté, est le sentiment le plus ordinaire d'un superstitieux. Plutarque porte la chose plus loin; il décide sans hésiter, que la superstition est un mal beaucoup plus grand que l'athéisme, & l'injure faite à la Divinité par le superstitieux, lui paroît beaucoup plus grave que celle qu'elle reçoit de l'Athée.

Dans ces remarques sur ce Traité de Plutarque, le dessein de M. l'abbé Sallier n'est pas d'examiner si la critique qu'en fait un Auteur moderne est bien fondée. Il tâche seulement d'en éclaircir quelques passages. Il en est sur lesquels la critique semble ne pouvoir porter de lumières sans le secours des MSS, soit parce que le fil du discours est interrompu par les lacunes, soit parce que le texte est visiblement trop altéré.

M. Bayle
n'y reconnoît,
dit-il, ni force
de raison, ni
ordre; peut-
être que la
lecture de l'ou-
vrage entier
en donneroit
une idée fort
différente.

Le superstitieux, dit Plutarque, est déchiré sans relâche par la crainte la plus violente. Le sommeil peut délivrer un esclave de la vûe importune d'un maître qu'il craint, & lui faire oublier le poids de ses chaînes, il peut suspendre la violence des douleurs les plus aiguës. La superstition seule ne permet pas de goûter la douceur du sommeil, elle ne laisse ni le temps de respirer, ni celui de se rassûrer contre les allarmes; mais, de même que dans les lieux habités par les impies conndamnés aux supplices, ainsi dans le sommeil du superstitieux se présentent des spectres affreux & des objets terribles. *καὶ δεισιδαιμονία*

ποιναὶ πινὰ ἰγίευσσα, καὶ προβοδσα τὴν ἀγλίαν ψυχὴν, ἐκ τῆς ὕπνων ἐκδιώκει τοῖς ὀνείροις μασιζομένη καὶ κολαζομένη αὐτὴ ὑφ' ἐαυτῆς. Voilà un passage dans lequel on croit qu'il y auroit quelques changemens à faire. Si ceux qu'on propose ne sont pas absolument nécessaires, du moins peuvent-ils paroître assez heureux pour être reçus.

Au lieu de προβοδσα, on voudroit qu'on lût πρεβλοδσα, au lieu d'ἰγίευσσα mettre ἀγίευσσα; suivant ces leçons, voici le passage : ἡ δεισιδαιμονία ποινὰ πινὰ ἀγίευσσα, ἡ πρεβλοδσα τὴν ἀγλίαν ψυχὴν, ἐκ τῆς ὕπνων ἐκδιώκει τοῖς ὀνείροις μασιζομένη καὶ κολαζομένη αὐτὴ ὑφ' ἐαυτῆς : c'est-à-dire, la superstition rassemblant pendant le sommeil du superstitieux des visions effrayantes, comme autant de furies dont elle se sert pour tourmenter cette ame malheureuse par ses songes, elle lui fait bien-tôt abandonner le repos du sommeil. Ces différences dans le texte sont légères, & semblent convenir parfaitement à l'idée de Plutarque. Il compare le sommeil du superstitieux au séjour des impies, qu'un assemblage de monstres désole sans cesse; l'expression d'ἀγίρειν ποινὰ, en cet endroit est préférable à celle d'ἰγίρειν; il explique ce mot ποινὰς par celui de furies, suivant ce passage d'Hesychius ποινὰς, ἑρμῆσι; & le mot de πρεβλοδσα vaut mieux, ce semble, que προβοδσα. Le dessein de l'Auteur est de montrer que l'ame du superstitieux est malheureuse : il la représente comme tourmentée & déchirée par ses propres idées, μασιζομένη καὶ κολαζομένη αὐτὴ ὑφ' ἐαυτῆς. πρεβλοῦ, est consacré pour exprimer le tourment que l'on fait souffrir à quelqu'un; il se rend en Latin par *torquere*; *stulti*, dit Cicéron, *malorum memoria torquentur*. Suidas l'explique ainsi πρεβλούμενος, μασιζόμενος, δισμούμενος.

Lib. I. de
finib. n. 57.
Grut.

Une nouvelle agitation succède aussi-tôt au sommeil inquiet du superstitieux; bien loin de mépriser toutes ces vaines frayeurs, il se croit chargé de mille obligations qui le gênent & le contraignent. Il va trouver les interprètes des songes & les devins, qui ne manquent pas de lui enjoindre d'appeler une vieille pour le purifier. περιμάκτριαν γράψιν κάλει, καὶ

βάπτισον σεαυτὸν εἰς θαλάσσιον. Théophraste, dans le caractère qu'il a fait de la superstition, reconnoît comme Plutarque ce soin scrupuleux dans l'homme superstitieux. Ces femmes qui paroissent ici pour purifier, sont appelées par Pollux *Σπυμάκτριαι*. Festus leur donne le nom de *Piatrices*, & au mot *Simpulum*, il les nomme *Simpulatrices*. Elles avoient soin de purifier celui qui venoit à elles pour avoir été troublé par des visions nocturnes; & de-là ces expressions si usitées dans les Auteurs, *πρωτοῦ περιεργνίζεν, περιεργαζάειν, περιμάττειν*. L'eau de la mer étoit souvent employée dans ces sortes de purifications, on la jugeoit très-propre pour laver les souillûres, *θάλασσα κλύζει πάντα τ' ἀνθρώπων κακὰ*, dit Euripide. Un mot d'Aristophane exprime toute cette cérémonie, *θεῖον ὄνειρον Σπυκλύζειν*.

L. 7. 182.

Plutarque fait le détail des moyens, dont se sert le superstitieux pour se purifier après les songes de la nuit : ces moyens sont *πιλάσις, καταβορβορώσις*, c'est-à-dire, qu'une crainte mal réglée des Dieux en forçoit plusieurs à se couvrir de boue, & quelquefois même à s'y rouler, *ἐν πηλῷ καλινδύμενοι*, comme le rapporte l'Auteur dans le même Traité. D'autres observoient avec scrupule les jours de sabbat, *σαββατισμοί*.

Les Poètes Latins avoient déjà reproché cet usage à quelques hommes de leur siècle,

*Quidam sortiti metuentem sabbata patrem,
Nil præter nubes & cæli numen adorant.*

Juven. Sat.
14. 96.

Perse, expliquant l'empire tyrannique de la superstition sur un esprit foible, dit,

Recutitaque sabbata palles.

Pers. Sat.
5. v. 184.

Enfin par l'espérance de la protection des Dieux, ou par l'assurance que la Divinité malfaisante seroit apaisée, les superstitieux se prosternoient souvent, & se colloient le visage contre terre, *ῥίψεις εἰς πρόσωπον ἡ χεῖρας*. ils demeuroient dans l'inaction, *καθίσαι ἐν τῇ γῇ διημέρευον*. Un culte religieux les arrêtoit souvent auprès d'un autel, ou d'une figure qui représentoit quelque Divinité, *προσκυώσις ἀλλόχοι*,

περκαθήσας. Pour bien entendre ce que Plutarque a voulu dire par ces dernières expressions, il faut premièrement faire attention, que quelques-unes de ces cérémonies auxquelles le superstitieux s'assujettissoit, étoient empruntées des Juifs. Non-seulement, Juvenal assure que dans plusieurs, le mépris des Loix romaines avoit mis à la place de ces mêmes Loix, le droit des Juifs & tout le corps d'observations légales, que Moïse avoit établies dans son Livre.

Sat. 14. v.
100.

*Romanas autem soliti contemnere Leges,
Judaicum ediscunt & servant ac metuunt jus,
Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.*

Mais Perse, qui entreprend dans la v^e de ses Satyres de prouver ce paradoxe des Stoïciens, que le seul sage est libre, rapporte pour dernier exemple d'un très-dur esclavage, celui de la superstition, & il n'en exempté pas les Romains : *At cum Herodis venere dies*, & le reste.

v. 180.

En second lieu, il faut remarquer que Plutarque, après avoir dit que de toutes les sortes de craintes dont l'homme est susceptible, celle de la superstition est celle qui nous fait le plutôt perdre l'usage des facultés de l'ame; il ajoute que les Juifs, les jours de Sabbat, se tiennent assis & immobiles, *ἐν ἀγνάμφοις*. Les ennemis viennent aux portes de la ville, ils attachent les échelles aux murailles & s'en rendent les maîtres, les Juifs pour tout cela ne se remuent point, & ne changent pas de situation ni de place; accablés, dit Plutarque, des chaînes de la superstition, & comme enfermés dans un filet : *ἐν σαγνῇ μὲν τῇ δεισιδαιμονία σπωδεδεδυμένοι*. Ces observations mettent dans un plein jour le sens de ces paroles, *ἐν τῇ γῇ διημέρουσιν. περκαθήσας ἀλλόκοτοι. περκαθήσας*, à quoi M. l'abbé Sallier ajoute, pour un plus parfait éclaircissement, que l'on appelloit culte étranger celui que l'on pratiquoit sans l'aveu du Magistrat, & qui n'étoit point approuvé des personnes sages & graves d'une Religion. Suivant cette règle, l'empressement du superstitieux à élever des autels dans sa maison, à la purifier sans cesse; son attention pour remarquer

dans les carrefours de ces pierres que la dévotion du peuple y consacroit, le soin qu'il avoit de s'en approcher, de verser dessus toute l'huile de sa phiole, de plier les genoux devant elles & de les adorer; tous ces actes d'une crainte aveugle, étoient un culte très-étranger, *προσκυνήσεις ἀλόκοτοι.*

Les Athées, dit Plutarque, ne connoissent point de Dieux, *Theophor. de superst.* mais les superstitieux les multiplient. Les Athées les négligent, mais les superstitieux craignent ce qui est bienfaisant. Ils regardent comme tyrannique un empire paternel, & comme principe du mal un Etre occupé du soin de ce qui les regarde.

δοξάζουσι φοβεῖσθαι τὸ εὐμενές, καὶ τυραννικὸν τὸ πατρικόν, καὶ βλαβεῖσθαι τὸ κηδημονικόν, ἔτι τὸ ἀμικτον ἀρχιον εἶναι ἔθνη δαΐδες. Il y a dans ces dernières paroles une altération de texte; Plutarque oppose *φοβεῖσθαι* à *εὐμενές*, *τυραννικόν* à *πατρικόν*, *βλαβεῖσθαι* à *κηδημονικόν*. Pour soutenir jusqu'à la fin l'opposition que Plutarque établit entre la vérité de la chose & le jugement du superstitieux, il est évident qu'on doit substituer à ce mot *τὸ ἀμικτον*, celui-ci, *τὸ ἡμερον* opposé au mot *ἀρχιον*, & à celui de *θηριώδες*, ou, ce que M. l'abbé Sallier aimeroit mieux, & ce qui seroit moins entreprendre sur le texte, il faudroit mettre *τὸ μὴ ἀμικτον*, l'équivalent de *τὸ ἡμερον*, mais contraire à *θηριώδες*. Le mot *ἀμικτος* se prend en mauvaise part, & Euripide l'emploie en parlant d'un homme que l'intérêt domine, & qu'il rend intraitable pour ses amis & pour sa patrie: *φίλοις τ' ἀμικτος καὶ πατρὶ τῇ πόλει.* Cet endroit pourroit encore se rétablir en changeant le terme de *τὸ ἀμικτον* en celui de *τὸ μελίχιον*, l'autorité de Plutarque même garantiroit ce changement; il a employé ce même mot, en disant que le superstitieux craint les Dieux les plus favorables.

Le superstitieux est inconsolable dans l'affliction: Plutarque le représente abandonné à l'excès de sa douleur, & à toute la sévérité de ses réflexions; il se juge digne de tous les maux qu'il souffre: uniquement occupé des fausses démarches où il s'est engagé, il leur attribue ses malheurs; il ne veut ni écouter de conseil, ni recevoir de consolation. Il est, dit-il, assis revêtu d'un sac & couvert de vieux haillons, souvent

L. 4. c. 15.

même nud, & se roulant dans la fange ; il fait l'aveu de ses fautes, il a bû ou mangé quelque chose contre la volonté des Dieux ou bien il a passé par un chemin qu'ils ne lui permettoient pas de prendre : ὡς πόδι φαγόντος ἢ πίνοντος, ἢ βατ-
 δισαντος ὁδὸν ἢ οὐκ εἶναι τὸ δαιμόνιον. Dans ce qui nous reste des fragments de Ménandre, il s'en est conservé d'une Comédie intitulée *le Superstitieux*. Porphyre nous en a rapporté quelques vers que l'on peut joindre à ce passage de Plutarque. Ménandre rapporte les différentes pratiques de la superstition dans le culte de la Déesse de Syrie. Il prennent, dit-il, un sac, ensuite ils se mettent dans le chemin sur un fumier, & ils espèrent apaiser la Déesse par ces humiliations outrées ; σακκίον ἔλαβον, εἰς δ' ὁδὸν ἐκείνησαν αὐτοὶ ἐπὶ κόπρου, ἔν τ' ἡ γὰρ ἐξιλάσαντο πρὸς τὰ πεινώσαι σφόδρα.

La soumission aveugle de Téribaze exprime parfaitement le découragement du superstitieux dans l'adversité. Les Perses entreprirent de l'arrêter ; il se mit d'abord en état de se défendre, & courut aux armes. Comme il étoit fort & robuste, il voulut disputer sa liberté ; mais ceux qui devoient l'arrêter, lui ayant déclaré qu'ils n'agissoient que sur les ordres du Roi, Téribaze aussitôt mit bas les armes, & donna ses mains à lier : αὐτίκα τὸ ξίφος μεταβαλεῖν φασιν. Le changement de μεταβαλεῖν en ὑποβαλεῖν est incontestable, d'autant plus que Plutarque un moment après, pour dire que le superstitieux perd toute espérance, se sert du mot ἔρριψε. La superstition, dit Plutarque, augmente & rend extrêmes les maux qui ne sont que médiocres. Ne valoit-il pas mieux pour Nicias qu'il fût mort, plutôt que de précipiter la République d'Athènes dans sa perte, par la peur qu'il prit à l'occasion d'une éclipse de Lune : οὐ γὰρ γῆς ἀντίφραξις ἐν μέσῳ γενόμενης φοβερόν, οὐδὲ δεινὸν ἐν καιρῷ ποδῶν σκιάς πρὸς σελήνῃ ἀπαντησάσης· ἀλλὰ δεινὸν τὸ τῆς δεισιδαιμονίας σκότος ἐμπεσόντος ἀνθρώπου συλχεῖν ἐν τυφλώσει λογισμὸν ἐν πράγμασι.

Tel est ce passage dans lequel quelques changemens rappelleront le sens que l'on a de la peine à y trouver : au lieu de γενομένης, M. l'abbé Sallier voudroit d'abord mettre *κειμένης*.

Xylander a très-heureusement corrigé ποδῶν en χειρόδων; non-seulement ποδῶν ne peut convenir, mais il est encore très-aisé de passer sans y prendre garde sur l'abréviation dont se servent les Copistes pour marquer χει. D'ailleurs Plutarque employe ce même mot χειρόδων, en parlant des révolutions du Soleil, χειρόδοις ἡλίου. Enfin pour ἐμπεσόντος ἀνθρώπου, il met ἐμπεσόν τὸν ἀνθρώπου, &c. ensuite il lit ainsi le passage : οὐ γὰρ γῆς ἀντίφραξις ἐν μέσῳ καίμηνος φοβερόν, οὐδὲ δεινὸν ἐν καίρῳ χειρόδων, σκιαῇ πρὸς σελιῶν ἀπαντησάσης· ἀλλὰ δεινὸν τὸ τῆς δεισιδαιμονίας σκότος ἐμπεσόν τὸν ἀνθρώπου συλχεῖν καὶ τυφλάσαι λογισμὸν ἐν πράγμασι, &c. c'est-à-dire, car l'interposition de la terre entre la Lune & le Soleil n'est pas une chose à craindre, & il n'y a rien de fâcheux à ce que par une suite de révolutions, l'ombre de la terre dérobe à la Lune la lumière du Soleil; mais les ténèbres de la superstition sont à craindre, quand elles viennent à obscurcir la raison, & l'aveugler dans les affaires où on a le plus besoin de toutes ses lumières.

Si la Déesse de Syrie, dit Plutarque, étoit véritablement irritée de tous les discours injurieux que l'ignorance des hommes produit : si au contraire elle ne regardoit pas avec dédain ces égaremens de leur esprit, elle auroit dû percer de ses traits ceux qui osoient l'accuser faussement d'être sans pitié. Les superstitieux disent que si quelqu'un mange certains poissons, cette Déesse lui ronge toute la partie antérieure de la jambe, & qu'elle lui couvre le corps d'ulcères, τὰ ἀντινήμια διεστῆν, καὶ τὸ σῶμα ἔλκεσι πικρὰ πλανάει. Le superstitieux de Ménandre ne dit pas précisément la même chose, mais il dit que les Syriens sont punis de leur intempérance par une enflure du ventre & des pieds, ὅταν φάγωσιν ἰχθυὸν οἵκεται διὰ τινὰ αὐτῶν ἀκρασίαν τοὺς πόδας καὶ γαστέρας οἰδοῦσιν. Les vieilles femmes se servoient quelquefois de cette opinion pour inspirer de la frayeur aux esprits foibles, & c'est ce que les Latins exprimoient par *incutere Deos* :

Incussere Deos instantes corpora.

Perf. Sat. 5.

Ces deux derniers passages font croire, qu'au lieu de διεστῆν

τὰ ἀντικνήμια on pourroit mettre , διοιδάινειν τὰ ἀντικνήμια. Le mot διοιδάινω se peut prendre dans la signification active , & le verbe οἰδαίνω est ainsi employé dans le 1^{er} livre de l'Iliade.

L'exemple du superstitieux , dit Plutarque , peut servir à montrer que Pythagore a prononcé trop légèrement cet oracle, les hommes quand ils approchent des Dieux en deviennent meilleurs , ὅτι βελτίστοι γινόμεθα πρὸς τοὺς θεοὺς βαδίζοντες. Il faut remarquer le sens particulier que Plutarque donne à ces paroles de Pythagore : ce Philosophe n'avoit voulu dire autre chose , sinon que le commerce avec les Dieux nous rend plus vertueux , ce qui paroît par une autre application que fait Plutarque de ce passage dans le traité de la cessation des Oracles : mais dans l'occasion présente, le sens est que les hommes superstitieux , lorsqu'ils s'approchent des Dieux, en sont plus malheureux , τότε γὰρ ἀθλιώτατα ἢ κείνητα παρὰ τοὺς θεοὺς. L'application de ces paroles de Pythagore, ne peut paroître convenable en cet endroit.

M. l'abbé Sallier termine ses Remarques par les réflexions que fait Plutarque sur les sacrifices de victimes humaines. N'auroit-il pas mieux valu , dit-il , pour les Carthaginois , avoir Critias ou Diagoras pour Législateurs , que de faire à Saturne les sacrifices par lesquels ils prétendoient l'honorer ? La superstition armoit le pere contre son fils , & lui mettoit en main le couteau dont il devoit l'égorger : ceux qui étoient sans enfans , achetoient d'une mere pauvre la victime du sacrifice : la mere de l'enfant que l'on immoloit , devoit soutenir la vûe d'un si affreux spectacle sans verser de larmes ; si la douleur lui en arrachoit , ou même quelques soupirs , elle perdoit le prix dont on étoit convenu , & l'enfant n'en étoit pas plus épargné. Pendant ce temps , tout retentissoit du bruit des instrumens & des tambours ; ils craignoient que les lamentations de ces fêtes ne fussent entendues. Xenophanes , voyant un jour les Egyptiens se frapper la poitrine , & gémir dans une fête dont il étoit témoin , leur dit , ô Egyptiens ! si ceux que vous honorez sont des Dieux , ne les pleurez point ; εἰ μὲν θεοὶ εἰσι μὴ θνήσκουσιν αὐτοὶ : s'ils sont des hommes ,
ne

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 169
ne leur sacrifiez point, εἰ δὲ ἀνθρώποι, μὴ θύετε αὐτοῖς. Ce passage doit servir à rétablir celui-ci qui est cité dans un autre traité : Ξενοφάνης ἐκέλευε Αἰγυπτίους τὸν Ὀσεον εἰ κλητὸν νομίζουσιν, μὴ τιμᾶν ὡς θεόν, εἰ δὲ θεὸν ἡγουῶται, μὴ θρυεῖν.

On ne hazarde rien en changeant ces mots εἰ κλητὸν νομίζουσιν, en ceux-ci εἰ ἐννητὸν νομίζουσιν, ou bien εἰ ἀνθρώπων νομίζουσιν, μὴ τιμᾶν ὡς θεόν. La comparaison de ces deux passages justifie assez le changement.

R E M A R Q U E S

Sur quelques Vies écrites par Plutarque.

LES Critiques conviennent qu'il y a un grand nombre de fautes dans les œuvres de Plutarque. On peut les imputer à deux causes principales ; l'une , qui lui est commune avec les plus grands hommes , c'est-à-dire , les bornes étroites & la foiblesse naturelle de l'esprit humain ; l'autre qui lui est particuliere. Plutarque a beaucoup écrit sur l'histoire romaine, cependant il n'avoit qu'une connoissance très-superficielle de la langue latine , qu'il avoit apprise dans un âge avancé ; c'est lui-même qui le dit , au commencement de la vie de Démosthène : & une chose , ajoûte-t-il , aussi véritable qu'elle est surprenante , c'est que ce ne sont pas les mots latins qui me font comprendre les faits , c'est la connoissance que j'ai de l'histoire romaine qui me conduit à l'intelligence des mots. Il n'est pas étonnant que Plutarque se soit souvent égaré , en suivant des Auteurs qu'il n'entendoit que par conjecture , & comme en devinant : & il est quelquefois facile de découvrir la phrase ou mot qui l'a trompé , & l'équivoque qui l'a fait tomber dans l'erreur. Plusieurs Critiques ont recueilli les fautes qu'ils ont remarquées dans Plutarque , & ils se sont déterminés d'autant plus facilement à les publier , qu'ils ont crû pouvoir le faire sans porter préjudice à sa réputation. Ils ont jugé que l'étendue prodigieuse de ses connoissances qui

P. 846. ed.
Paris. in fol.
v. aussi ce qu'il
dit dans la vie
de Caton le
Censeur , p.
340.

Hist. Tome V.

Y

embrassoient toutes les Sciences, que la variété presque infinie des matieres qu'il a traitées, & la multitude des ouvrages qu'il a composés, excusoient suffisamment les fautes qui lui sont échappées, & qui sont comme absorbées dans un thrésor immense d'érudition, de raison, de jugement & de bon sens.

V. Rualdus dans ses annotations sur Plut. qui sont au commencement de l'éd. de Pint. de Paris, in fol. p. 68.

Rualdus a joint à la vie de Plutarque qu'il a composée, cinquante-deux observations critiques sur cet Auteur.

M. Dacier, dans ses notes, a corrigé quelques fautes de Plutarque; mais il s'en faut beaucoup qu'ils aient épuisé la matiere. M. Secousse a crû pouvoir suivre l'exemple de ces deux sçavans, & il a présenté à la Compagnie en différens temps les remarques qu'il a faites sur quelques vies de Plutarque, dont nous allons rendre compte en commençant par celle de M. Furius Camillus, qu'il a conféré avec le récit de plusieurs autres Historiens.

VIE DE CAMILLE.

P. 129.

1^o. Plutarque dit qu'avant Camille, la famille des Furius, dont il sortoit, n'étoit pas fort illustrée; qu'il fut le premier de ce nom qui acquit de la gloire, & qu'il n'en étoit redevable qu'à lui seul: οὐπω δὲ τότε πρὶ τὸν τῷ Φουρίων οἶκον εὔσης μεγάλης ὀπριανείας, αὐτὸς ἀφ' ἑαυτῶ αῤῶτος εἰς δόξαν πενήλθεν. Cependant il paroît par Tite-Live que la famille des Furius étoit Patricienne, puisque Camille, sans parler des autres personnes de sa famille, fut Tribun militaire l'an de Rome 354, & le premier Plebeien qui fut revêtu de cette charge, ne fut élu que l'année suivante. Camille fut ensuite Dictateur l'an de Rome 359, & Rome ne vit que longtemps après, en l'an 399 un Dictateur Plebeien.

T. L. l. 5. p. 446. edit. Varior. 1679.

Id. 450. T. L. l. 5. pag. 461. Id. l. 7. p. 422.

D. H. l. 8. p. 491. edit. Vechel. 1596. f. Tit. L. l. 2. p. 180.

On ne peut donc douter que la famille des Furius ne fût Patricienne; mais il est encore certain qu'elle avoit rempli les charges les plus considérables de la République dès les premiers temps de son établissement. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live disent que l'an de Rome 266, dix-huit ans après l'expulsion des Rois, Sextus Furius fut Consul; & depuis cette année jusqu'au premier Tribunat de Camille,

c'est-à-dire , pendant l'espace de quatre-vingt-huit ans , on trouve dix-sept fois le nom de *Furius* au nombre des *Consuls* & des *Tribuns militaires*.

2°. Tout ce que *Plutarque* dit sur les *Gaulois* , tant sur ceux qui les premiers entrèrent dans l'Italie , que sur leurs descendans qui assiégèrent *Rome* , n'est qu'un tissu d'erreurs. Pour les relever toutes , il faudroit entrer dans un détail très-étendu ; *M. Secousse* se contentera donc de rapporter les fautes les plus considérables de *Plutarque*. Il dit qu'une partie des premiers *Gaulois* qui sortirent de la *Celtique* , passèrent les monts *Riphées* , * pénétrèrent jusqu'à l'Océan septentrional , & s'établirent vers les extrémités de l'Europe. *Plutarque* est le seul qui fasse faire un aussi long voyage aux *Gaulois* , & *Tite-Live* dit seulement qu'ils prirent le chemin de la forêt *Hercynienne*. *Plutarque* parle ensuite des *Celtoriens* , peuples inconnus , & dont le nom ne se trouve que dans cet endroit de *Plutarque*. *Ortelius* prétend que ce mot est corrompu. Enfin , *Plutarque* ajoûte que les *Gaulois* s'emparèrent de tout le pays qu'occupoient les anciens *Tyrrhéniens* , & qui s'étend depuis les *Alpes* jusqu'aux deux mers. Il est cependant très-certain que les *Gaulois* ne firent pas la conquête de toutes les terres des *Tyrrhéniens* ; que ceux-ci conserverent le pays situé entre l'*Apennin* & la mer inférieure , que les *Gaulois* ne posséderent aucune terre au-delà de cette montagne , & que par conséquent on ne peut pas dire qu'ils s'étendoient depuis les *Alpes* jusqu'aux deux mers.

3°. *Plutarque* dit , pag. 139 , que lorsque les *Gaulois* s'approchoient de *Rome* , les *Prêtres* de tous les Dieux , si l'on en excepte les *Vestales* , ne voulurent pas abandonner cette ville , & pag. 144 il parle des *Prêtres* , qui avant que de prendre la fuite , cachèrent les choses sacrées , ou les emporterent avec eux en sortant de *Rome*.

4°. *Plutarque* a confondu *Sutrium* , ville alliée des *Romains* & située dans la *Tyrrhénie* , avec *Satria* ou *Satrium* , Colonie Romaine , qui étoit dans le pays des *Volsques* , & fort éloignée de *Sutrium* , du moins si l'on compare cet éloignement

P. 135.

* Montagnes qui sont au de-là du *Tanaïs*.

L. 4. pag. 484.

Ortel. The-saur. Geog. Hanov. in-4. au mot Celto-rii.

Plut. p. 136.

avec le peu d'étendue qu'avoient les Etats de Rome dans ces temps-là ; car ces deux villes étoient précisément aux deux extrémités des terres de sa domination. Cette erreur de Plutarque en a entraîné plusieurs autres. Voici ce que dit Tite-Live sur ces deux villes.

*Tit. Liv. l. 6.
p. 526.*

L'an de Rome 366, Sutrium, ville de l'Etrurie & alliée des Romains, est prise par les Etruriens, & reprise par Camille. Plutarque p. 147, rapporte ce fait conformément à Tite-Live.

Id. p. 534.

Trois ans après, l'an de Rome 369, Camille, après avoir vaincu les Volsques & les Antiates, prend Sutrium ville des Volsques. Il passe ensuite dans l'Etrurie, où il sauve Sutrium qui étoit déjà à moitié prise par les ennemis. Plutarque ne parle pas de ces deux faits.

Id. p. 536.

Id. p. 546.

L'année suivante, les Romains envoient une Colonie à Satria : quatre ans après, l'an 374, les Volsques & ceux de Præneste prennent cette Colonie, & traitent très-cruellement les habitans. Sur cette nouvelle on élit Camille Tribun militaire pour la 7^e fois, & L. Furius, jeune homme aussi téméraire que Camille étoit prudent, fut un de ses Collègues. Les Volsques furent vaincus : on trouva parmi les prisonniers quelques Tusculans, qui avouerent que leur ville avoit envoyé du secours aux Volsques. Camille alla à Rome faire le rapport de cette révolte au Sénat, qui lui ordonna d'aller faire la guerre aux Tusculans.

P. 149.

Voici maintenant comment Plutarque rapporte les événemens de cette campagne de l'an 474, qui est caractérisée dans Plutarque comme dans Tite-Live, par l'audace imprudente de L. Furius Collègue de Camille. Il dit que Camille ayant défait les Volsques apprit que Satria ville de Tyrrhénie avoit été prise, & que les Romains qu'on avoit envoyés dans cette Colonie avoient été tués ; qu'il alla attaquer cette ville ; qu'il en chassa les Tyrrhéniens, & qu'ensuite la nouvelle étant venue que les Tusculans s'étoient révoltés, on avoit envoyé Camille contr'eux.

M. Secousse examine les fautes qu'a fait Plutarque dans

cette narration. 1°. Si on lit dans le passage Satria, comme il est imprimé, il est vrai que cette ville est une Colonie Romaine, mais il est faux, comme le dit Plutarque, qu'elle soit située dans la Tyrrhénie; c'est une ville du pays des Volsques. 2°. Ce n'est pas après la défaite des Volsques, que Camille apprit que cette ville avoit été prise; au contraire, on ne déclara la guerre aux Volsques, que parce qu'ils s'étoient emparés de cette ville. Si on veut corriger ce passage, & lire Sutrium au lieu de Satria, on aura de nouvelles fautes à reprocher à Plutarque; car Sutrium est à la vérité dans la Tyrrhénie, mais ce n'est pas une Colonie Romaine. De plus, il auroit péché contre la Chronologie, en rapportant à l'an 374 une expédition qui étoit arrivée cinq ans plutôt, l'an 369, suivant Tite-Live. La narration même de Plutarque ne seroit pas vraisemblable; car il est difficile de croire que dans une même campagne, qui dans ces temps-là n'étoit pas de longue durée, Camille ait pû battre les Volsques, de-là passer le Tibre, & aller vers l'autre extrémité des Etats de Rome, reprendre Sutrium, & revenir ensuite dans le pays d'où il étoit parti, pour faire la guerre aux Tusculans.

Il est donc vrai que Plutarque a confondu les villes de Sutrium & de Satria, apparemment à cause de la ressemblance du nom, & qu'il a aussi confondu le temps & les circonstances de ces deux expéditions, faites en deux différentes années.

Plutarque s'est pareillement trompé dans plusieurs circonstances de la guerre des Volsques, dont nous venons de parler; voyons d'abord ce qu'en dit Tite-Live.

Il nous apprend que Camille ayant été élu Tribun militaire pour la 7^e fois, voulut représenter au peuple, que ses indispositions le mettoient hors d'état de pouvoir soutenir les fatigues de la guerre; mais on ne voulut pas recevoir ses excuses, & il fut obligé d'accepter le commandement de l'armée, qui se trouva beaucoup moins nombreuse que celle des ennemis. Il jugea donc à propos de différer de combattre, & d'attendre quelque occasion favorable de suppléer par son habileté à la foiblesse de son armée; *occasionem juvandarum ratione*

Tit. Liv. l. 6.
p. 554.

Id. pag. 555.

virium trahendo bello quærebat. Il avoit pour Collègue L. Furius, jeune homme présomptueux & entreprenant, qui souffroit impatiemment cette inaction. Furius déclamoit continuellement contre Camille, & il imputoit à la pesanteur & à la lenteur, compagnes ordinaires de la vieillesse, ce qui étoit l'effet d'une prudence consommée. Il souleva toute l'armée contre lui, & Camille fut obligé de consentir qu'on attaquât les ennemis. Il demanda le commandement du corps de réserve. Il se plaça sur un lieu élevé, pour être spectateur d'un combat dont il prévoyoit le funeste événement. Il ne se trompa pas, les Romains furent repoussés & prirent la fuite; mais Camille étant venu à leur secours, arracha la victoire des mains des Volsques, & les défit entièrement.

Tit. Liv. l. 6.
p. 556.

Id. pag. 557.

Plut. p. 148.

Plutarque, en rapportant ces faits, s'est éloigné dans plusieurs circonstances de la narration de Tite-Live. Il dit que Camille fut malade vers le temps des Comices dans lesquels il fut élu Tribun militaire. Il ajoûte, qu'étant à l'armée il différoit le combat, afin d'avoir le temps de rétablir sa santé & de réparer les forces de son corps; qu'il ne fut pas présent au combat que livra L. Furius, mais qu'ayant appris la déroute des Romains, il sauta de son lit pour voler à leur secours. Rien n'est plus contraire que ces deux narrations. M. Secousse a crû entrevoir l'origine de cette contrariété dans l'expression de Tite-Live rapportée ci-dessus : *occasionem juvandarum ratione virium trahendo bello quærebat*. Plutarque a entendu des forces du corps de Camille, ce mot *virium*, dont Tite-Live s'est servi pour exprimer les forces de l'armée des Romains. Cependant la phrase de Tite-Live lui paroissoit si peu équivoque, qu'il auroit rejeté cette conjecture, s'il n'avoit remarqué qu'un très-habile homme, & très-versé dans la lecture des meilleurs Auteurs de l'antiquité, a donné à cette phrase de Tite-Live le sens que l'on doit supposer que Plutarque lui a donné, s'il est vrai que ce soit ce passage mal entendu qui l'ait fait tomber dans l'erreur. Ce sçavant homme, ayant rapporté dans une note cette phrase de Tite-Live, ajoûte : *Et pour dire cela en passant, il faut remarquer cette façon de parler, ratione juvan-*

Dacier T. 2.
p. 165.

darum virium, pour dire sous prétexte de recouvrer ses forces, pour avoir le temps de recouvrer ses forces.

Telles sont dans la vie de Camille par Plutarque, les fautes que M. Secousse a principalement relevées, parce qu'elles avoient échappé à l'exactitude des précédens Critiques; & il en termine cette première liste, en observant que si on ne peut douter que quelques-unes de ces fautes ne soient la suite du peu de connoissance que Plutarque avoit de la langue latine, il y en a une grande partie qui doit être imputée à d'autres causes. Il lui eût été facile de le prouver par un grand nombre d'erreurs qui se trouvent dans les vies tirées de l'histoire grecque; mais il s'est contenté de l'échantillon suivant.

*Rualdus.
Palmerius.
M. Dacier.*

Plutarque rapporte, dans la vie de Cléomène, que ce Roi de Lacédémone, ayant vaincu les Achæens qui lui demandèrent la paix, il leur proposa pour toute condition de le reconnoître pour chef du Péloponnèse. Aratus fit de vains efforts pour les engager à rejeter cette proposition, ils résolurent de l'accepter; & ayant convoqué une assemblée générale de leur République à Lerne, ils envoyèrent prier Cléomène de s'y rendre pour prendre possession du généralat. Il partit sur le champ, mais en chemin il tomba malade, & fut obligé de retourner à Lacédémone. Aratus scût bien profiter du temps que lui donna la maladie de Cléomène: car ce Roi s'étant ensuite approché d'Argos, où les Achæens étoient assemblés, Aratus les engagea à lui faire dire qu'on lui enverroit trois cens ôtages, mais qu'on souhaitoit qu'il vint seul dans l'assemblée, ou bien qu'on lui donneroit audience hors de la ville. Cléomène très-irrité contre les Achæens, se retira, & leur déclara la guerre.

P. 817.

Plutarque a rapporté ce même événement dans la vie d'Aratus, mais avec des circonstances toutes différentes. Il y dit que ce furent les Achæens qui offrirent eux-mêmes à Cléomène le généralat du Péloponnèse; première contradiction. 2°. Plutarque ne dit pas ici un mot de l'assemblée de Lerne, de la maladie de Cléomène, qui changea toute la face des affaires de la Grece; & à peine parle-t-il des intrigues d'Aratus, dont

P. 1145.

il décrit cependant la vie. Enfin il dit qu'on offrit à Cléomène des ôtages, & qu'on le pria de ne se faire accompagner que de trois cens de ses amis ; cependant il rapporte dans la vie de Cléomène que l'on pria ce Roi de venir seul. Mais M. Secousse laissant les vies des Capitaines Grecs , pour se renfermer dans celle de Camille , observe que quoiqu'elle fournisse une ample matière à la critique , cependant la lecture en est très-utile & très-agréable ; que l'on y admire cette vaste érudition , cette beauté de génie, & ce jugement solide qui fait le caractère de Plutarque : elle renferme d'ailleurs un grand nombre de faits curieux , soit sur l'Histoire générale , soit sur celle de Camille en particulier. Elle nous apprend , par exemple , l'âge qu'il

Plut. p. 150.

Tit. Liv. l. 6.
p. 588.

Id. l. 7. p.
595.

Tit. Liv. l. 4.
p. 373, 376.

Plut. p. 129.

avoit lorsqu'il mourut ; car Plutarque dit que Camille avoit près de 80 ans , lorsqu'étant Dictateur pour la 5^e fois, il vainquit les Gaulois auprès du fleuve Anio ; ce qui , selon Tite-Live , tombe sur l'année de Rome 388 , d'où il s'ensuit , qu'il avoit 82 ans , lorsque deux années après il fut emporté par la peste l'an de Rome 390. L'âge qu'avoit Camille quand il mourut étant connu , l'on voit à quelle année de sa vie on doit rapporter toutes ses actions ; & l'on apprend avec étonnement qu'il n'avoit que 16 ans , lorsque l'an de Rome 324 il contribua tant à la victoire que le Dictateur A. Posthumius Tubertus remporta sur les Æques & sur les Volsques.

Suivant le même calcul , Camille n'avoit que soixante-un ans , l'an de Rome 369 ; cependant Tite-Live , sous cette année nous le dépeint comme un homme que la vieillesse avoit rendu lourd & pesant , & qui pouvoit à peine se remuer ;

Tit. Liv. l. 6.
p. 533.

Camillum jam ad munera corporis senecta invalidum. Cette expression ne paroît pas assez exacte , car suivant le cours ordinaire de la nature , les hommes à l'âge de soixante ans ont beaucoup gagné du côté de l'esprit , mais n'ont presque encore rien perdu des forces de leur corps ; & ce même Camille , dont Tite-Live a fait une peinture si caduque , lorsqu'il avoit soixante-un ans , il le représente cinq ans après , lorsqu'il en avoit soixante-six , comme un vieillard sain & vigoureux , dont les sens avoient conservé toute leur vivacité , *vegetum ingenium*

Id. p. 555.

ingenium in vivido pectore virbat, vigeatque integris viribus, car c'est ainsi que Taneguy le Fèvre décide qu'il faut lire ce passage.

Tite-L. not.
Tan. Fabri.

2°. Plutarque, dans la vie de Camille, peut servir à corriger, ou à expliquer un fait, dans le récit duquel il paroît que Tite-Live s'est éloigné de la vérité, ou s'est expliqué peu exactement. Tite-Live rapporte que pendant que les Gaulois assiégeoient le Capitole, les Romains qui étoient à Veies, ayant formé un corps d'armée, résolurent d'en donner le commandement à Camille, mais que ne l'ayant pas voulu faire sans consulter le Sénat qui étoit à Rome, Pontius Cominius se chargea d'y aller, & que s'étant couché sur une écorce, il se laissa aller au cours du Tibre, & fut ainsi porté à Rome, *incubans cortici, secundo Tiberi ad urbem defertur*. Tite-Live ne dit pas si ce fut près ou loin de Rome, que Cominius se hasarda sur cette fragile voiture, & l'on peut supposer que ce fut dans l'endroit du Tibre le plus prochain de la ville de Veies d'où il partoît. Or cette ville, selon Denys d'Halicarnasse, étoit éloignée de Rome d'environ cent stades, ce qui fait plus de quatre lieues. On ne sçait s'il est possible, qu'un homme couché sur une écorce puisse faire un aussi long trajet sur un fleuve, mais quand cet effort seroit possible, il étoit alors inutile; car les Gaulois étoient campés dans la ville de Rome. Pontius pouvoit donc sans danger marcher de l'autre côté de la rivière, ou pour plus grande sûreté s'écarter dans les terres, & prendre ensuite le temps favorable pour traverser le Tibre à la hauteur de Rome; & c'est ainsi à peu près que Plutarque a rapporté ce fait tout simplement. Il dit que Pontius pendant le jour fit le chemin de Veies au Tibre, qu'au commencement de la nuit, il s'approcha du pont, mais que l'ayant trouvé gardé par les ennemis, il passa le Tibre à la nage avec l'aide d'une planche de liège qu'il avoit apportée. Diodore de Sicile est conforme à Plutarque, voici les termes, *διανξάμενος νυκτὸς τὸν ποταμὸν*, ayant pendant la nuit traversé le fleuve à la nage.

Id. l. 5. p.
504.

Dionys. Ha-
lic. l. 2. pag.
116. Vechel.
1596.

P. 141.
V. aussi de
Fori. Roman.
324. & 325.

Edit. Rho-
domani l. 14.
p. 324.

3°. Il paroît que dans la vie de Camille, Plutarque a suivi principalement Tite-Live; mais il y a de l'apparence qu'il avoit

consulté quelques autres Historiens ; car quelquefois il raconte les mêmes faits d'une manière différente, souvent il étend les narrations de Tite-Live lorsqu'elles ne sont pas détaillées, & y ajoute des circonstances importantes que cet Auteur avoit négligées. On peut dire que ces deux excellens Historiens se prêtent mutuellement du secours, & si Tite-Live sert à relever quelques fautes de Plutarque, Plutarque à son tour éclaircit plusieurs endroits de Tite-Live.

Comme les traductions françoises des vies de Plutarque ont rendu cet ouvrage très-commun, qu'il est beaucoup lû, & qu'il y en a peu qui méritent plus de l'être, M. Secousse a cru que ces remarques ne seroient pas tout-à-fait inutiles à ceux qui aiment l'exactitude historique : elles les engageront peut-être à comparer Plutarque avec les autres Historiens, dont la lecture doit nécessairement précéder celle des vies qu'il a écrites, & qui ne peuvent être parfaitement entendues, que par ceux qui sçavent l'histoire générale des temps dans lesquels ont vécu ces hommes illustres, dont elles décrivent les actions particulières. Nous n'omettrons pas, en finissant cet article de la vie de Camille, une correction que M.

P. 395. de
l'édit. d'Est.
p. pag. 217.
lign. 16. de
l'éd. de Par.

Secousse y a jointe pour la vie de Coriolan, où on lit *Μαρκία* au lieu de *Λαρκία*, la suite du discours rend cette correction certaine. Plutarque dit que Marcius ayant repoussé les habitants de Corioles, qui étoient assiégés, & qui avoient fait une sortie, facilita la prise de cette ville à Marcius. Il faut nécessairement corriger Larcius, qui est le nom de celui qui commandoit en chef à ce siège, & qui prit la ville suivant Plutarque. La ressemblance des noms a été cause de cette faute de copiste. L'Interprete latin, dont la traduction est dans l'édition de Paris, ni Amyot, ne s'en sont pas apperçus, & leurs traductions n'ont pas de sens. M. Dacier a mis dans la sienne Larcius, soit que le sens l'ait conduit à mettre ce nom, sans qu'il se soit apperçu de la faute du texte grec, soit qu'il l'ait remarquée.

P. 216.
Cette même
correction doit
être faite p.
396. édit.
d'Estien. p.
p. 218, lig.
9. de l'édit.
de Paris, où
au lieu de
Μαρκίς, il
faut substituer
Λαρκίς.

M. Secousse croit aussi que dans la vie de Marcellus, qui, pour le dire en passant, n'est pas plus exacte dans les faits que

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 179
celle de Camille, à la page 300, édition de Paris ligne antépénultième, il faut lire ἀφινόμῳρος au lieu d'ἀφινομῳροῖς; & que le dernier mot de la vie des Gracques avant le parallele page 1546 de l'édition d'Estienne, & 143 de l'édition de Paris, doit être αἰρεῖται, & non pas αἰτεῖται, comme il est imprimé.

VIE DE LUCULLUS.

LORSQUE M. Secouffe présenta à la Compagnie ses Remarques sur la vie de Camille, il crut s'appercevoir qu'elle ne désapprouvoit pas cette sorte de travail, & il donna une nouvelle attention à celles qui lui restoit encore à lire, pour en rendre un compte plus exact. Ces vies sont celles de Lucullus, de Crassus, de Pompée, de Caton, de César, de Cicéron, de Brutus & d'Antoine. Elles composent le morceau le plus curieux de toute l'Histoire ancienne, puisque l'on y voit peints au naturel les plus grands Capitaines, les meilleurs Orateurs, les plus fins Politiques & les plus grands génies qui aient paru dans Rome, & que l'on y trouve développées les intrigues qui préparèrent pendant une assez longue suite d'années, & qui consommèrent enfin la destruction de la République.

1725.

Il avoit dit au commencement des Remarques sur la vie de Camille, qu'il ne s'attacheroit qu'aux faits historiques, qu'il ne prétendoit pas épuiser la matière. Il suit ici la même méthode, avec cette différence, que toutes ses remarques ne roulent pas sur la critique, & qu'il s'attache quelquefois à appuyer par des preuves des faits qui pourroient être suspects dans Plutarque. Sa première remarque est de cette nature.

Plutarque rapporte que Lucullus ayant appris que l'on avoit vû vers le port des Achæens treize vaisseaux de Mithridate, qui tenoient la route de Lemnos, il s'embarqua aussi tôt, s'en rendit maître, & fit mourir Isidore qui les commandoit: qu'il tourna ensuite contre d'autres vaisseaux qui étoient à l'ancre; qu'à son approche les Officiers les firent ranger contre la terre, & que faisant combattre leurs soldats de dessus le tillac, il y eut un grand nombre de Romains de tués; qu'enfin après une

P. 498.

App. guer. de
Mithrid. pag.
223. élit.
d'Est. 1591.

Pro L. Man.
n. 8. pag. 27.
edit. Grav.
Pro Mur. n.
15. pag. 57.
Pro Arch. P.
n. 9. p. 314.
* Pro Mur.
& pro Arch.
Id.
Pro Mur. Id.
Pro Arch. P.
Id.

Pro L. Man.
n. 8.
Pro Mur. n.
15.

V. Plut. V.
de Lucullus,
p. 498. &c.

longue résistance, Lucullus les ayant fait envelopper du côté de la terre, les défit entièrement. Il ajoûte que Marius Officier Romain, que Sertorius avoit envoyé à Mithridate, fut pris dans cette occasion. Appien, qui est à peu près conforme au récit de Plutarque, l'éclaircit en marquant précisément que ce combat se donna auprès d'une petite Isle déserte qui étoit proche de Lemnos. Cicéron a fait mention de ces événemens dans les Oraisons *pro Lege Maniliâ*, *pro Murenâ* & *pro Archiâ Poëtâ*; & ce qu'il en dit est très-différent de la narration de Plutarque. 1°. Il confond ces deux combats, & ne parle que d'un seul, qui, selon lui, se donna près de Ténédos; * mais ce dernier point ne fait pas de difficulté, parce que cette Isle n'est pas éloignée du port des Achæens. 2°. Il dit que la victoire ne coûta pas beaucoup aux Romains : *mediocri certamine & parvâ dimicatione*. Cependant dans un autre endroit il dit : *incredibilis apud Tenedum pugna illa navalis*. Il ajoûte que cette flotte de Mithridate étoit nombreuse, bien équipée, & que sous les ordres des Généraux envoyés par Sertorius (ce qui désigne la seconde flotte) elle étoit destinée pour ravager l'Italie. Il la dépeint comme voguant à pleines voiles, & dévorant déjà par ses espérances les richesses de ce pays : *classēm magnam & ornatam, quæ ducibus Sertorianis ad Italiam studio inflammato raperetur ... Cum contento cursu*, dit-il dans un autre endroit, *Italiam spe atque animis inflata peteret*. Quoique Cicéron ait prononcé ces discours dans le temps même que les faits dont il parle sont arrivés, M. Secousse ne croit pas qu'il faille préférer ce qu'il en dit au récit de Plutarque & d'Appien. Il paroît que cet Orateur songeoit moins à donner des idées exactes de ces événemens, qu'à présenter à ses auditeurs des images intéressantes, & qui pussent réveiller leur attention. Il n'est nullement vraisemblable que Mithridate, dans l'état où il se trouvoit, ait formé le projet d'envoyer une flotte sur les côtes de l'Italie. Il avoit perdu beaucoup de monde au siège de Cyzique, qu'il avoit été obligé de lever honteusement; deux de ses armées avoient depuis été taillées en pièces; une partie de sa flotte commandée par Aristonicus, s'étoit rendue

à Lucullus , & ses forces n'étoient plus assez considérables pour pouvoir faire une diversion : mais d'un autre côté , il lui restoit de grandes ressources , il n'avoit pas encore perdu toutes les conquêtes qu'il avoit faites , ses États n'étoient pas encore entamés , & il n'en étoit pas encore réduit au point de tenter un coup de désespoir , comme il le voulut faire dans la fuite. Il ne paroît donc pas vraisemblable , que les deux escadres vaincues par Lucullus fissent voile vers l'Italie ; la première étoit en route pour joindre celle qui étoit à la rade de Lemnos. Cicéron , dans cette occasion , s'est servi du privilège des Orateurs , qui se croient permis d'altérer les circonstances des fait suivant leurs besoins , ainsi que le remarque Asconius Pedianus , qui dit , en parlant de Cicéron même , *esse oratoriæ calliditatis , ut cum opus sit usdem rebus ab utraque parte , vel à contrariis utantur.*

*Ascon. Ped.
in orat. pro
L. Cornelio ,
t. 6. p. 691.
edit. Grav.*

2°. Entre les intrigues secrètes , & les ressorts de politique qui devinrent si communs dans les derniers temps de la République , il y en a peu d'aussi singuliers que celui dont un certain Vettius fut le principal instrument & la victime. Les partisans de César & de Pompée , de concert avec cet homme , l'accuserent d'avoir formé quelque dessein contre la vie de Pompée. Vettius déclara dans le Sénat & devant le peuple , que les premières personnes de Rome étoient entrées dans ce complot , & il nomma ceux qui étoient les plus opposés à César & à Pompée , sçavoir le Consul Bibulus , Lucullus , Brutus , Curion & Pison gendre de Cicéron , & il ne fit que désigner celui-ci : personne n'ajouta foi à sa déposition , & on l'envoya en prison , où ceux même qui l'avoient engagé dans cette manœuvre le firent tuer. Plutarque , Appien & Dion ont parlé de ce fait ; mais ces trois Historiens ne s'accordent nullement entr'eux , & il est encore plus surprenant que pas un des trois ne soit conforme à Cicéron , qui a dit un mot de cette aventure dans l'oraison *pro Sextio* , qui en a parlé assez au long dans celle contre Vatinius , & qui en a donné un très-grand détail dans la Lettre 24 du livre 11 de celles à Atticus. Plutarque est cependant celui des trois qui s'en

*P. 520.
Bell. civil.
p. 434.
L. 38. pag.
63. 64.
N. 63. pag.
190.
N. 10. pag.
253.*

éloigne le moins : les différences font 1°. sur le nom de cet intrigant , il l'appelle Βρέθιος , qu'Amyot & M. Dacier traduisent un *Brutien* ; mais peut-être n'est-ce qu'une faute de copiste pour Βυέθιος. 2°. Plutarque dit , que ceux qui amenèrent Vettius dans le Sénat , dirent qu'ils l'avoient surpris aux aguets & comme en embuscade pour assassiner Pompée ; mais Cicéron donne toute une autre idée de cette affaire. Il dit que Vettius avoit promis à César d'embarraffer dans quelque mauvaise affaire Curion le fils , dans la familiarité duquel il s'insinua ; & qu'après plusieurs entretiens , il lui fit confidence qu'il avoit résolu de se jeter avec ses esclaves sur Pompée , & de le tuer ; que Curion en avertit son pere , qui en donna avis à Pompée ; que cette affaire fut aussitôt portée au Sénat , où l'on manda Vettius ; que l'on disoit à Rome , que l'intention de ceux qui menoient cette intrigue , étoit de faire prendre Vettius au milieu de la place publique avec son poignard.

Vett. à Atticus.

Ce qui peut avoir trompé Plutarque , c'est que Cicéron dit que Vettius fut envoyé en prison par le Sénat , *quod confessus esset se cum telo fuisse* ; ce qui ne signifie pas qu'on l'avoit surpris avec des armes , prêt à faire un mauvais coup , mais seulement qu'on le punit pour avoir contrevenu à la loi qui défendoit de porter des armes offensives. Peut-être voudroit-on justifier Plutarque , en disant que les termes dont il s'est servi , *συλληφέναι ὁπλοῦντα Πομπήϊω* , signifient seulement en général que Vettius machinoit quelque chose contre Pompée , & non pas qu'il avoit été pris sur le fait ; mais dans ce cas son expression ne seroit point exacte , & elle présenteroit une idée différente de celle que l'on supposeroit que Plutarque a eue : aussi les trois Traducteurs ont-ils donné à ce passage le sens dans lequel on l'a entendu.

V I E D E P O M P E E.

La mort de Cinna est racontée bien différemment par Plutarque & par Appien. M. Secousse examine d'abord la narration du premier.

P. 621.

Pompée , quelque temps après son mariage avec Antistia,

vint trouver Cinna dans son camp; mais ayant cru avoir quelque chose à craindre de lui, il se retira secrètement. Aussitôt le bruit se répandit dans l'armée, que Cinna l'avoit fait tuer, & en même temps ceux qui haïssoient ce Général, & qui ne pouvoient plus le supporter, voulurent se jeter sur lui; il prit la fuite, on le poursuivit, & un Officier qui l'atteignit, le tua.

Appien donne un autre motif à la sédition des soldats, & voici comment il rapporte la mort de Cinna.

Sylla, qui avoit fait la paix avec Mithridate, se préparoit à revenir dans l'Italie : Cinna & Carbon s'étant déclarés eux-mêmes Consuls, leverent aussitôt de nouvelles troupes, dans l'intention de les faire passer par mer dans la Liburnie, & d'aller à sa rencontre. Ceux qui passerent les premiers abordèrent heureusement, mais ceux qui les suivirent furent repoussés par la tempête sur les côtes de l'Italie : les soldats étant sortis des vaisseaux, déclarerent qu'ils ne vouloient point faire la guerre contre leurs citoyens, & se retirèrent dans leur pays. Leur exemple fut suivi par le reste des troupes, qui refusa de s'embarquer. Cinna indigné, fit convoquer une assemblée pour reprocher à ses soldats leur désobéissance, & peut-être pour les punir. Ils s'y rendirent, la colere peinte sur le visage, & très disposés à une révolte ouverte, lorsqu'un Licteur, qui vouloit faire faire place à Cinna, frappa un soldat qui ne se rangeoit pas assez vite. Un camarade de celui-ci maltraita le Licteur, & Cinna ayant voulu faire arrêter ce soldat, aussitôt tout le camp retentit de cris affreux; les pierres volerent de toutes parts, & ceux qui étoient auprès de Cinna le tuèrent.

Velleïus ne dit qu'un mot de cet événement : *Cinna, seditione orta, ab exercitu interemptus est.* Ne marquant point quelle fut la cause de cette sédition, il ne peut servir à nous déterminer entre les deux autres Historiens; mais en examinant bien la narration de Plutarque, elle paroît très suspecte. Il dit que Pompée étoit dans le camp de Cinna, c'étoit apparemment pour servir sous lui; or ce fait ne paroît nullement

Lib. 2. pag.
110.

Lib. 2. pag.
102. 103.
L. 79. pag.
1038. edit.
Var. 1678.

vraisemblable ; car il est constant, par le témoignage de Paterculus, & par celui de l'Auteur de l'Építome de Tite-Live, que Pompeius Strabo, pere de Pompée, après avoir long-temps resté neutre entre les deux partis, pour être en état de choisir celui qui lui seroit le plus avantageux, se déclara enfin contre Cinna, à qui il livra bataille sous les murs de Rome. Il est encore certain, par Cicéron, par Paterculus & par Plutarque même, que Pompée servit sous son pere dans la guerre contre Cinna ; il rapporte même que celui-ci suborna un Lucius Terentius, qui faisoit chambrée avec le jeune Pompée, & qui s'engagea à l'assassiner, pendant que d'autres conjurés devoient mettre le feu à la tente du pere. On ne peut encore douter que Pompée, après le retour de Sylla, n'ait pris hautement son parti, & l'on sçait les services importans qu'il lui rendit : à la vérité, Appien dit, que lorsque Sylla revint dans l'Italie, Pompée ne passoit pas pour être porté pour lui, *ὅτι ἐννοῦ τῷ Σύλλα νομιζέμενος* ; mais s'il est vrai que Pompée ait eu quelque chagrin contre Sylla, il ne dura pas long-temps, & il se déclara pour lui peu de temps après son retour.

De tous ces faits il faut conclure, qu'il n'est point croyable que Pompée, après la mort de son pere, se soit lié d'intérêt avec les ennemis de sa maison, qu'il se soit livré lui-même à un homme qui avoit voulu le faire tuer par une noire trahison, & que dans la suite il ait repris le parti de Sylla qu'il avoit abandonné ; & si ces faits sont vrais, Plutarque est inexcusable de ne les avoir pas marqués précisément, soit pour éclaircir sa narration & pour prévenir l'embarras d'un lecteur attentif, tout étonné de voir Pompée dans le camp de ses plus cruels ennemis, soit pour faire remarquer la légèreté de Pompée, puisque Plutarque dit lui-même que son but principal est de peindre le caractère & les mœurs, & de faire le portrait de l'ame. Mais cette inconstance de Pompée, quoiqu'elle ne soit pas moralement impossible, ne doit pas être supposée, lorsqu'aucun Historien n'en parle formellement ; & cette circonstance de la narration de Plutarque suffit seule pour la faire rejeter. Il faut donc s'en

tenir

tenir à ce que dit Appien; car il ne paroît pas possible de concilier ces deux narrations. Un Sçavant l'a pourtant voulu faire, ou plutôt des deux il n'en a fait qu'une, en ajoutant à l'une & en retranchant à l'autre; c'est Freinshemius. Quoique l'ouvrage de cet Auteur en général soit très-bon, on ose dire qu'en cette occasion il a prévariqué contre les regles de l'Histoire. Dans le LXXXIII^e livre de ses Supplémens sur Tite-Live, en rendant compte de la mort de Cinna, il adopte d'abord le commencement de la narration de Plutarque, & après avoir dit que Pompée fut obligé de sortir du camp, & que les soldats crurent qu'il avoit été tué, il passe au récit d'Appien, & supprimant tout ce que cet Historien dit du refus que les soldats firent de marcher contre Sylla, il raconte que Cinna s'avancant pour appaiser ses soldats irrités contre lui, parce qu'ils le croyoient auteur de la mort de Pompée, son Licteur frappa un soldat, & le reste qui est dans Appien; puis il revient à Plutarque sur la maniere dont fut tué Cinna: ainsi il a composé sa narration de circonstances, qu'il applique à des faits dont ne parle pas l'Auteur d'où il les a tirées; il rejette ce qui pourroit faire connoître la différence qu'il y a entre Plutarque & Appien, & il induit ainsi en erreur ceux qui ne liront pas les originaux, & qui s'en reposeront sur lui. N. 14. 15.

3°. Plutarque s'est contredit lui-même dans la vie de Sertorius, & dans celle de Pompée, en parlant de la bataille de Sucron, qui se donna entre ces deux Généraux.

Dans la vie de Sertorius, il dit que les deux armées s'étant rangées en bataille, Sertorius, qui étoit à la tête de l'aîle droite, se trouva opposé à Afranius; mais qu'ayant appris que Pompée avoit renversé son aîle gauche, il y courut, rétablit le combat, & mit même Pompée en fuite; que pendant ce temps-là Afranius, ayant profité de l'absence de Sertorius, avoit enfoncé l'aîle droite, & poursuivi les ennemis jusques dans leur camp, où il étoit entré avec eux, & que ses soldats s'étoient débandés pour piller; mais que Sertorius venant de la poursuite de l'aîle qu'il avoit vaincue, tomba sur les troupes d'Afranius, qui étoient en désordre, & en fit un grand P. 578. B.

carnage. Cette narration donne l'idée d'un combat long-temps disputé, mais qui enfin se termina par la défaite des deux aîles de Pompée. Il paroît même par les suites de cette bataille, que Sertorius resta vainqueur, puisque Plutarque ajoûte que le lendemain de très-grand matin, il rangea ses troupes en bataille; mais qu'ayant appris que Metellus approchoit avec une nouvelle armée, il se retira. Cependant Plutarque, dans la vie de Pompée, dit sans entrer dans aucun détail; que dans le combat de Sucron, l'avantage demeura douteux entre les deux partis, parce que des deux côtés il y eut une aîle victorieuse; que néanmoins Sertorius fut celui qui se fit le plus d'honneur dans cette journée, ayant renversé tout ce qui se trouva devant lui: & afin que les suites confirmassent ce qu'il venoit de dire de l'incertitude de la victoire dans ce combat, il ajoûte précieusement contre ce qu'il avoit dit dans la vie de Sertorius, que le lendemain les deux Généraux se mirent en bataille. Appien, en parlant de ce combat, s'éloigne en plusieurs choses des deux narrations de Plutarque; mais il dit que la victoire demeura incertaine. M. Secousse a remarqué dans ce même passage de la vie de Sertorius une autre variation. Plutarque, dans la vie de Pompée, dit qu'à peine ce Général fut arrivé en Espagne, qu'il fit changer de parti à tous les peuples qui suivoient celui de Sertorius; que celui-ci le craignoit beaucoup, & cependant affectoit de parler de lui d'un air méprisant, & disoit en se moquant, qu'il n'emploieroit que les verges & la férule contre cet enfant, s'il ne craignoit cette vieille, voulant parler de Metellus. Plutarque, dans la vie de Sertorius, applique ce même trait à un fait particulier; il dit que Sertorius le lendemain du combat de Sucron, s'étant mis en bataille, & ayant été obligé de se retirer, parce que Metellus s'approchoit, il dit si cette vieille ne fût venue, j'allois renvoyer ce petit garçon à Rome, après lui avoir fait une correction à coups de verges. Bayle n'a donc pas eu tort de dire que Plutarque se rendoit tellement le maître de certains faits, qu'il les appliquoit tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, & qu'il étoit en possession de faire servir une même historiette à divers usages.

P. 628. B.

Guer. Civ.
419. D.

Art. d'Achille, p. 60. remar. M. Col. 2. éd. de 1702.
Art. d'Eurypide p. 1203. rem. O. col. 2.

4°. Plutarque rapporte que Pompée en quarante jours nettoya la mer Méditerranée qui étoit infestée par les pirates, qui allerent se cacher dans les forêts qu'ils avoient dans la Cilicie & dans le mont Taurus; qu'il alla ensuite faire un tour à Rome, d'où il revint dans la Cilicie, où il s'empara de gré ou de force de toutes les retraites des pirates; que toute la guerre qu'il fit contr'eux fut terminée en trois mois, & qu'ensuite il donna des habitations au milieu des terres aux pirates qui s'étoient rendus à lui, ou qu'il avoit faits prisonniers. Les Auteurs ne s'accordent nullement entr'eux sur la date de la fin de cette guerre. Lucain dit qu'elle n'a pas duré deux mois, & l'on trouve dans Dion, que Pompée y employa plus d'un an. Il seroit trop long de rapporter ici les passages de tous les Auteurs qui en ont parlé, il suffira de remarquer que la variété qui se trouve entr'eux, vient de divers événemens de cette guerre, dans laquelle on peut distinguer trois temps, 1°. les victoires navales, après lesquelles Pompée retourna à Rome: 2°. les sièges des places fortes de la Cilicie: 3°. les suites de la victoire, c'est-à-dire les mouvemens que se donna Pompée pour distribuer aux pirates des terres auprès des villes de la Cilicie éloignées de la mer. Les différens Auteurs ont fixé la fin de cette guerre à l'un de ces trois événemens, & c'est par cette raison qu'ils ne s'accordent pas entr'eux sur la date qu'ils lui donnent. Cette remarque peut aussi servir à concilier deux passages de Cicéron qui paroissent contraires. Il dit dans l'un, que Pompée fit les préparatifs de cette guerre à la fin de l'hyver, qu'il la commença avec le printemps, & qu'il l'acheva au milieu de l'été, ce qui ne comprend que quatre mois & demi; & dans un autre endroit il dit que cette guerre a duré un an. Il ajoute dans le premier passage, que Pompée en quarante-neuf jours, à compter de son départ de Brindes, subjuga toute la Cilicie. Plutarque, cependant, comme on l'a vu plus haut, dit que cette expédition se fit en trois mois.

5°. Plutarque rapporte, qu'après la défaite de Mithridate Pompée s'étant emparé d'une forteresse, y trouva des lettres lascives que Monime écrivoit à Mithridate, & que Mithridate

P. 632. E.

P. 633. A.

Lib. 2. v.
577.Pro Leg.
Manil. n.
12. p. 45.Id. n. 191.
p. 61.

P. 639. A.

lui écrivoit , ἐπιτελαὶ ἀκόλατοι. Comme M. Secousse n'a rien de formel à opposer à ce fait , il se contente de le rapprocher d'un autre passage de Plutarque tiré de la vie de Lucullus , où il parle ainsi de Monime. “ Elle avoit une grande réputation ,
 „ sur ce que le Roi en étant devenu amoureux , & n'ayant rien
 „ oublié pour la porter à répondre à sa passion , car il lui en-
 „ voya à une seule fois 15000 pièces d'or ; elle résista tou-
 „ jours , & refusa ses présens , jusqu'à ce qu'il eût consenti à un
 „ contrat de mariage , qu'il lui eût envoyé le diadème , & qu'il
 „ l'eût déclarée Reine ; & depuis son mariage jusqu'à ce mo-
 „ ment-là cette Princesse infortunée avoit passé ses jours dans
 „ une tristesse & dans une affliction continuelle , pleurant sur sa
 „ malheureuse beauté , qui au lieu d'un mari lui avoit donné
 „ un maître , & au lieu de lui procurer une maison honnête
 „ & une société conjugale , l'avoit confinée dans une étroite
 „ prison sous une garde de barbares. „ Des lettres lascives ne
 paroissent guères convenir au caractère de Monime , tel qu'il
 est dépeint ici , à sa vertu rigide , & à la vie triste & retirée
 qu'elle menoit dans le château où elle étoit confinée.

P. 641. B.

L. 3. c. 5.

Guer. de
Mithrid. p.

248. 249.

6°. Plutarque dit que Mithridate se tua lui-même , & il est conforme à Florus ; mais Appien prétend qu'il se fit tuer par Bitoitus , chef des Gaulois qui étoient dans son armée. Diodore raconte cette mort d'une manière toute différente. Il dit que Mithridate se donna un coup d'épée , qui ne le fit pas mourir , parce que la vieillesse lui avoit ôté les forces , & qu'il fut achevé par ceux-mêmes qu'il avoit envoyés à son fils , pour le faire rentrer dans son devoir.

P. 643. A.

7°. Plutarque rapporte que Pompée mena en triomphe la reine Zozime , femme de Tigrane le pere. Ce fait , qui ne se trouve dans aucun autre Historien , paroît suspect à M. Secousse ; & voici ses raisons. Plutarque a raconté plus haut , que Tigrane lui-même se vint remettre entre les mains de Pompée sans lui avoir demandé un sauf-conduit , qu'il voulut se prosterner à ses genoux , que Pompée l'en empêcha , qu'il le traita avec beaucoup de bonté , lui conserva ses Etats , & lui conféra même le titre de Roi ; & dans un autre endroit

P. 637. B.

il dit, que Pompée qui avoit Tigrane en sa puissance, & qui pouvoit orner son triomphe de cet illustre captif, aima mieux en faire un allié du peuple Romain, & dit à cette occasion ce beau mot, qu'il préféroit à la gloire d'un jour la gloire de tous les siècles. Est-il donc vraisemblable que Pompée ait mené en triomphe la femme d'un Roi, qui avoit actuellement le titre d'allié du peuple Romain, qu'il lui avoit donné lui-même; qu'il ait comblé d'honneur un Prince qui avoit fait la guerre aux Romains, & qui avoit donné une retraite & du secours à leur plus dangereux ennemi, & qu'il ait couvert d'une honte qui rejaillissoit sur le mari, une femme qui apparemment ne lui avoit donné en particulier aucun sujet de la haïr? Si l'on veut dire qu'il avoit lieu de s'en plaindre, & supposer, par exemple, qu'elle étoit mere du jeune Tigrane, & qu'elle l'avoit engagé à se révolter, c'étoit une circonstance essentielle que Plutarque ne devoit pas supprimer.

*Comparais.
d'Agésil. Es
de Pompée,
p. 663. B.*

8°. Lorsque Pompée passa à Rhodes en revenant d'Asie, il assista aux Déclamations des Sophistes. Plutarque, qui le dit, ajoute que Posidonius a laissé par écrit le discours qu'il prononça en sa présence, pour réfuter l'opinion du Rhéteur Hermagoras, *περὶ τῆς καθ' ὅλου ζήτησεως*; ce que M. Dacier traduit sur l'invention en général, sur quoi l'on peut voir sa remarque: mais Cicéron, dans le II^e livre des Tusculanes, a donné un détail très-curieux de ce qui se passa à Rhodes entre Pompée & Posidonius. Il dit que Pompée avoit fort envie d'entendre ce Philosophe; mais qu'ayant appris qu'il étoit cruellement tourmenté de la goutte, il voulut au moins lui aller rendre visite. Après les complimens les plus affectueux, il lui témoigna combien il étoit mortifié de ne pouvoir l'entendre: vous le pouvez facilement, reprit Posidonius, & il ne sera pas dit que la douleur m'ait empêché de répondre à l'honneur que m'a fait un si grand homme en venant chez moi: & en effet, couché sur son lit, il lui fit un discours étendu & profond, pour prouver qu'il n'y a rien de bon que ce qui est honnête; mais souvent interrompu par les vives attaques de son mal, il disoit: Douleur, tu fais de vains efforts,

P. 641. D.

N. 15.

tu n'y gagneras rien, quelque cuisante que tu sois, je ne conviendrai jamais que tu es un mal. Il y a, comme l'on voit, quelque différence entre la narration de Cicéron & celle de Plutarque; l'un fait parler Posidonius de dessus son lit, & l'autre dans son école; le premier lui donne pour sujet le bon & l'honnête, & l'autre l'invention : mais on peut les concilier, en disant que Pompée a séjourné quelque temps à Rhodes; que les premiers jours il alla chez Posidonius où se passa ce que Cicéron a rapporté; & que ce Philosophe les jours suivans, s'étant senti soulagé, fit en public le discours dont parle Plutarque. Mais n'y a-t-il pas lieu de s'étonner, que Plutarque, qui apparemment n'ignoroit pas les passages de Cicéron, ne lui ait pas donné place dans son ouvrage? Il semble qu'ils entroient naturellement dans son projet; car quels traits pouvoient mieux peindre l'ame de Pompée & celle de Posidonius, la politesse, la bonté du Général Romain, son goût pour les sciences, & la considération qu'il avoit pour ceux qui les cultivoient, & la fausse constance, ou plutôt l'obstination du Stoïcien.

Vie de Pompée
p. 650. D.
V. de César p.
722. D.

Guer. Civil.
p. 443. A.

Suetone Vie
d'Auguste n.
26. & *Dion*
l. 5 p. 468.
Dacier t. 5.
p. 468.

9°. L'on trouve dans deux endroits de Plutarque, qu'un Officier de l'armée de César, envoyé de sa part à Rome, s'étant tenu long-temps à la porte du Sénat, & ayant enfin oui dire que le Conseil refusoit à César la prolongation de son gouvernement, frappa de la main le pommeau de son épée, & dit tout haut, Celle-ci la lui donnera. Appien met ce mot dans la bouche de César même, qui étoit à la tête de son armée. M. Secousse n'a rien trouvé de précis, pour déterminer auquel de ces deux Historiens il faut ajouter foi; mais il lui paroît peu croyable qu'un simple Officier, au milieu de Rome, où Pompée étoit le maître, à la porte du Sénat, dans un temps où les Loix étoient encore en vigueur, & où la République subsistoit, ait osé tenir un discours aussi insolent, & n'en ait pas été puni. Il remarque, en passant, que ce même mot a été attribué à un soldat d'Auguste.

10°. M. Dacier a remarqué que Plutarque, dans la description qu'il fait de l'ordre de la bataille de Pharsale, est très-

différent de ce qu'en dit César dans ses Commentaires. M. Secousse ajoute que Plutarque, dans la vie de Pompée, dit que c'étoit L. Albinus qui commandoit le corps de bataille de César, & que dans la vie de celui-ci, il dit que c'étoit Domitius Calvinus; en sorte qu'il paroît qu'il faut dans le premier passage restituer Calvinus, au lieu d'Albinus, & changer Lucius en C. car c'est le prénom que lui donne César & Appien. Il y avoit dans l'armée de Pompée un autre Domitius qui se nommoit Lucius, & qui, selon Plutarque, commandoit l'aile gauche. Il a paru étonnant à M. Dacier de trouver deux Domitius Officiers généraux dans ces deux armées ennemies, & il soupçonne qu'il y a faute au texte. M. Secousse ne peut être de son avis; il lui paroît que les deux Domitius sont bien prouvés; le Cn. Domitius, qui étoit du parti de César, par César même, par Plutarque & par Appien; & le L. Domitius du parti de Pompée, par Appien & par Plutarque, qui en parle en trois différens endroits, dans l'un desquels il lui donne le surnom d'Ænobarbus, & c'est un homme fort connu dans l'histoire de ces temps-là.

110. Plutarque, en disant que Pompée fut tué le lendemain du jour de sa naissance, & qu'il avoit 59 ans accomplis, a fait deux fautes, dont l'une est la suite de l'autre, & qui toutes deux doivent se rectifier par un passage de Velleïus Paterculus, qui porte que Pompée fut tué la veille du jour de sa naissance, & qu'il étoit dans sa 58^e année, & en effet il ne devoit avoir 59 ans que le lendemain.

Il ne faut pas oublier de remarquer, que Plutarque qui dit ici que Pompée fut tué le lendemain du jour de sa naissance, dit dans la vie de Camille, que ce fut le jour même de sa naissance, *ἐν τοῖς γενεθλίοις*. Pompée est mort l'an 705 de Rome, & suivant le P. Petau l'an 48 avant J. C. s'il avoit alors 59 ans moins un jour, il étoit donc né l'an de Rome 646, & avant J. C. 107. Il triompha de l'Orient sous le Consulat de M. Pison & de M. Messala, suivant Pline le Naturaliste, par conséquent l'an de Rome 692 avant J. C. 61, il avoit alors 46 ans juste, puisqu'il triompha le jour de sa

P. 655. F.

P. 728. E.

De bello civ.

l. 3. p. 662.

ed. varior.

1660.

Guerre civ.

l. 2. p. 473.

p. 476.

Tom. 6. p.

274.

Ubi suprâ.

P. 475. B.

P. 655. B.

F.

P. 654. F.

P. 661. C.

Lib. 2. pag.

180.

P. 138. D.

L. 31. c. 2.

n. 6. edic.

Hard. 2.

Pline, ubi
supra.
Dion, lib.
42. p. 188. A.
Plutar. p.
643. B.

naissance suivant Pline & Dion. Plutarque s'est donc trompé ; lorsqu'il a dit qu'il approchoit alors de sa 40^e année, ou bien c'est une faute de Copiste. Plutarque ajoûte au même endroit, que ceux qui comparoient Pompée (a) à Alexandre, & qui vouloient à quelque prix que ce fût trouver entr'eux de la ressemblance, prétendoient que Pompée n'avoit pas alors 34 ans. Appien les a suivis apparemment ; car il dit que Pompée avoit alors 35 ans, & c'est sans doute par la raison marquée par Plutarque, qu'il se trouve de la variation dans les Auteurs touchant l'âge de Pompée.

Enfin, dans le texte de Plutarque le surnom d'*Appius* est donné à Metellus qui fit la guerre contre Sertorius : c'est sûrement une faute de Copiste, il faut lire *Pius* ; & on peut voir dans Velleïus Patertulus & dans Appien, ce qui lui fit donner cet honorable surnom.

(a) Il paroît par un passage de Salluste, tiré de Nonius, & qui se trouve dans les fragmens de Salluste, p. 454^e, édit. d'Elz. in 12, que Pompée dès sa jeunesse avoit pris Alexandre pour son modèle.

R E M A R Q U E S

Sur les vies d'Annibal & de Scipion, que divers Auteurs ont citées comme étant de Plutarque.

En 1721.

ON est aujourd'hui assez généralement persuadé que les vies d'Annibal & de Scipion ne sont point de Plutarque, & que Donat Acciaïoli en est l'Auteur : aussi M. de Mandajors, en communiquant à l'Académie ses réflexions sur ce sujet, les donna moins comme une découverte que comme un morceau d'Histoire littéraire, qui prouve que ceux qui entreprennent de nouvelles éditions, doivent lire toutes celles qui ont été faites auparavant, & profiter du travail de ceux qui les ont précédés.

Les ouvrages des anciens Auteurs Grecs & Latins, avoient été long-temps ensevelis dans la poussière, & se trouvoient réduits

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 193
réduits à un petit nombre d'exemplaires, lorsque vers le VIII^e
siècle ils furent ramassés dans les Monastères, où l'on employa
les jeunes Religieux à en faire des copies, qui sont venues
jusqu'à nous.

Ces copies faites sur des originaux tronqués ou altérés,
reçurent encore divers changemens, par la négligence ou l'i-
gnorance des Copistes, qui plaçoient souvent dans un même
volume les écrits de différens Auteurs, prenoient les notes
mises à la marge pour une partie du texte, les y inséroient,
abrégeoient la plupart des mots, & en changeoient d'au-
tres à leur gré.

Dans cet état déplorable, où se trouvoient les anciens
Manuscrits sur la fin du XV^e siècle, les Sçavans crurent que
c'étoit rendre un service important au public, que d'en mul-
tiplier les exemplaires par l'impression, alors nouvellement
découverte; mais comme ils ne se donnerent pas tout le soin
nécessaire pour distinguer les véritables productions des Au-
teurs, d'avec celles qu'on leur attribuoit, ces premières édi-
tions, aujourd'hui si recherchées, furent quelquefois plus
pernicieuses qu'utiles.

Ce fut ainsi que Campanus confondit dans un même vo-
lume les vies d'Annibal & de Scipion, composées par Donat
Acciaïoli, contemporain de Campanus, avec la traduction
latine des vies de Plutarque, faite sur le texte grec, par Ni-
colas Perrot, archevêque de Siponte.

“J'ai ramassé, dit Campanus dans sa Préface adressée au
cardinal Piccolomini, les vies de plusieurs Capitaines Grecs
& Latins, que Plutarque avoit composées en Grec, &
que plusieurs interprètes ont depuis traduites en Latin.”

Voilà quelle est la source de l'opinion de quelques Sça-
vans des derniers siècles, qui ont attribué à Plutarque les
vies d'Annibal & de Scipion.

La méprise de Campanus est d'autant moins pardonnable,
qu'il a lui-même placé dans son Recueil une lettre de Donat
Acciaïoli, qui ne laisse aucun doute sur ce sujet. “Je me
suis proposé, dit Acciaïoli à Pierre de Médicis, de rédi-

„ ger dans ce volume les vies de deux Capitaines célèbres , Scipion & Annibal , que j'avois recueillies de divers „ Auteurs Grecs & Latins. „

L'édition de Campanus de 1470 fut suivie d'une autre édition des vies contenues dans son Recueil, & qui ayant été traduite en Italien par Battista Aleffandro Jaconello de Rieti, furent imprimées à Aquila en 1482 ; mais cette dernière édition ne contenoit pas tout ce que Campanus avoit mis dans la sienne ; car soit que l'Editeur ne fit pas attention à l'Epître d'Acciaioli, soit qu'il fût bien aise de donner cours à l'erreur, l'Epître d'Acciaioli fut supprimée, & ne se trouve plus dans aucune autre édition.

Cette pièce ayant disparu dans les dernières éditions de Plutarque, les vies d'Annibal & de Scipion y ont usurpé le même caractère d'authenticité, & quelques Ecrivains les ont citées de bonne foi comme des ouvrages de Plutarque, sans prendre la peine d'examiner leur origine.

Le premier fut Symphorien Champier, Médecin de Lyon, qui dans un petit Traité intitulé, *De origine Civitatis Lugdunensis*, imprimé à Lyon en 1508 à la suite de quelques autres pièces, parle ainsi du passage d'Annibal dans les Gaules.

“ Enfin ils arriverent, dit-il, en parlant des Carthaginois, „ en un lieu appelé l'Isle par les Gaulois. Cette Isle est formée par le Rhône & la Saone, & c'est là qu'est aujourd'hui Lyon, ville très-célèbre, qui, selon Plutarque, „ fut long-temps après rebâtie par Munatius Plancus. „

Voilà donc l'erreur de Campanus arrivée au-delà des Monts. Les choses étoient en cet état, quand trois Sçavans du seizième siècle entreprirent de traduire les vies de Plutarque sur le texte Grec, Amyot en François, Xylander & Crufer en Latin.

Leurs sentimens furent différens sur les vies d'Annibal & de Scipion ; Amyot, le premier des trois dont la traduction parut, semble les avoir ignorées ; du moins le donne-t-il à entendre en cet endroit de sa préface.

“ Il est vrai, dit-il, que Plutarque avoit écrit beaucoup

„ d'autres vies , que l'injure des temps nous a enlevées , com-
 „ me notamment lui-même fait mention de celles de Scipion
 „ l'Africain , de Metellus le Numidique , &c. J'ai vû , ajoû-
 „ te-t-il , une petite Epître d'un sien fils , où il n'y a point de
 „ nom , transcrite d'un vieil exemplaire de la Librairie de
 „ S. Marc de Venise , par laquelle il écrit à un sien ami , la
 „ liste de tous les livres que son pere a composés ; là , où en-
 „ tre les couples des vies , il met celles de Scipion & d'E-
 „ paminondas , & au bout celles d'Auguste César , de Tibe-
 „ rius , de Caligula , de Clodius , de Néron , de Galba , de
 „ Vitellius & d'Othon : mais ayant fait toute diligence possi-
 „ ble de les chercher ez principales Librairies de Venise &
 „ de Rome , je ne les ai pû recouvrer , seulement en ai-je
 „ tiré plusieurs diversités de leçons. „

On voit par-là qu'Amyot , qui par l'Epître du fils de Plutarque , entend le catalogue de Lamprias , depuis imprimé dans l'édition de 1624 , & dans celle de l'abbé Tallemant , n'a point connu les vies d'Annibal & de Scipion , ou les a regardées comme des ouvrages modernes , ce qui demandoit , cependant , quelque observation de sa part.

Xylander , qui suivit de près Amyot , & qui publia en 1561 sa version latine , semble persuadé que ces deux vies étoient de Plutarque , & qu'Acciaïoli n'en étoit que l'interprète ; il en parle ainsi dans sa préface. “ Les vies d'Annibal „ & de Scipion , dit Xylander , ont été traduites en latin „ par Donat Acciaïoli , &c. „

Mais Crufer , qui l'année suivante donna une nouvelle traduction des vies de Plutarque , n'y ajoûte ces deux-là qu'avec cette réflexion : *Donato Acciaïoli autore , potius quàm interprete , &c.*

La maniere affirmative dont Crufer & Pocciantius , en son *Traité de scriptoribus Florentinis* , rejettoient la prétendue antiquité de ces deux vies , sembloit devoir au moins exciter la curiosité de ceux qui les ont adoptées comme des ouvrages de Plutarque , & les engager à rechercher les raisons sur lesquelles ces deux Ecrivains assûroient qu'Acciaïoli en étoit

l'Auteur, & non l'interprète. Mais, soit que les nouveaux Editeurs de Plutarque n'ayent lû, ni la préface de Cruſer, ni le livre de Pocciantius, soit qu'ils n'ayent pas été fâchés de groſſir leurs volumes; les vies composées par Acciaïoli, ſe trouvent dans toutes les éditions latines, juſqu'à celle de 1624, & dans quelques éditions de la traduction françoïſe d'Amyot, où l'on a inféré ces deux vies traduites par Charles de l'Eclufe.

Jean Rualdus, qui augmenta l'édition de 1624 de diverſes notes ſur la vie & les ouvrages de Plutarque, employa tout un chapitre pour établir ce qui l'eût été plus ſolidement par la ſeule Epître d'Acciaïoli à Pierre de Médicis, ſi Rualdus l'avoit connue & rapportée.

La diſcuſſion du raisonnement de Rualdus paroît ici d'autant plus utile, qu'elle fournit un exemple du danger qu'il ya de citer un Auteur, ou de l'attaquer, avant que d'avoir examiné toutes les éditions de ſes ouvrages. Rualdus a imputé la ſuppoſition de la vie d'Annibal à la malice d'Acciaïoli; voici comme il en parle.

“ Les vies d'Annibal & de Scipion, que nous avons en Latin & en François, ont été composées tout récemment par „ Donat Acciaïoli, Florentin. „ A ne lire que ces mots, on croiroit que Rualdus avoit connu l'Epître d'Acciaïoli à Pierre de Médicis, mais la ſuite fait bien voir qu'il l'a ignorée; car il ajoûte, “ & afin de donner plus de crédit à ſon ouvrage, „ Acciaïoli débita qu'il avoit traduit ces deux vies du Grec „ de Plutarque. „

Ainſi Rualdus accuſe Acciaïoli d'une impoſture dont il n'étoit point coupable, tandis que lui-même avance un fait dont il n'a aucune preuve.

C'eſt cependant d'après cette accuſation de Rualdus, que le P. Menestrier avouant qu'il s'étoit mépris, lorsqu'il avoit attribué la vie d'Annibal à Plutarque, convient qu'elle n'étoit pas de cet Historien, & ſe déchaîne contre Acciaïoli, qu'il traite d'impoſteur.

Rualdus n'a pas été plus heureux dans le détail des raiſons qu'il donne, pour prouver que la vie d'Annibal n'eſt pas de

Plutarque; car, après s'être fort étendu sur ce qu'on ne trouve nulle part l'exemplaire Grec, d'où il conclut qu'il n'y en a jamais eu, il argumente encore plus mal sur une autre circonstance.

„ De plus, dit-il, Acciaïoli raconte dans la vie d'Annibal, „ que ce général s'étant trouvé à Ephèse avec Scipion, & „ Scipion lui ayant demandé quel étoit selon lui le plus grand „ Capitaine, Annibal avoit répondu, qu'il plaçoit Alexandre „ au-dessus de tous, ensuite Pyrrhus, & qu'il se mettoit lui-même au troisième rang. „ Rualdus conjecture que cette réponse a été tirée du 35^e livre de Tite-Live, & qu'elle ne peut être de Plutarque, puisque, dit Rualdus, Plutarque l'a rapportée autrement dans la vie de Pyrrhus; d'où il conclut que la vie d'Annibal n'est pas de Plutarque. Mais pour détruire le raisonnement de Rualdus, il suffit d'examiner les vies que tout le monde convient être de Plutarque, & l'on y trouvera que le dialogue de Scipion & d'Annibal y est rapporté de deux façons. Dans la vie de Pyrrhus, Annibal met à la vérité Pyrrhus le premier, & Scipion le second; mais dans la vie de Flaminius, que personne ne conteste à Plutarque, cet Historien rapporte la conversation d'Annibal & de Scipion, de la même manière dont elle est contenue dans Tite-Live, & dans la vie d'Annibal par Acciaïoli.

L'argument de Rualdus ne prouve donc que la négligence de Plutarque, & tout au plus la contradiction ou la diversité des deux passages de cet Auteur dans les vies de Pyrrhus & de Flaminius; & nullement la supposition de la vie d'Annibal par Acciaïoli, qui par sa Lettre à Pierre de Medicis, avoit crû se précautionner suffisamment contre la calomnie.

Les mauvaises raisons qu'on employe pour établir la certitude d'un fait, ne servent souvent qu'à le décréditer: aussi est-il arrivé, que tout ce qui a été dit vaguement contre l'antiquité prétendue des vies d'Annibal & de Scipion, n'a pas empêché les Ecrivains de notre siècle & du précédent, d'avoir recours à leur autorité, & de les citer comme des ouvrages de Plutarque. Vossius dans ses vies des Historiens Grecs, König dans

son Dictionnaire , Chorier dans son Histoire de Dauphiné , Belleforest & Munster dans leurs Cosmographies , & plusieurs autres , sur-tout les Historiens de la ville de Lyon , à l'imitation de Champier , ont regardé Plutarque comme auteur de la vie d'Annibal ; & quoique Paradin , de Rubis , le P. de S. Aubin , le P. Labbe , le P. Menestrier , &c. fussent opposés entr'eux sur l'explication du passage de la vie d'Annibal , où il est fait mention de la fondation de Lyon , ils s'étoient cependant accordés sur l'antiquité de cette vie , & ils l'ont citée avec confiance comme un ouvrage de Plutarque.

Enfin , il y en a quelques-uns qui ne doutant pas que cette vie ne fût de Plutarque , mais qui ne pouvant accommoder à leurs systêmes , l'opinion dans laquelle Plutarque leur paroissoit être sur la marche d'Annibal , ont fait tomber leur mauvaise humeur sur Plutarque , & l'ont accusé d'ignorance en matiere de Géographie.

Voilà ce qu'ont produit la négligence de Campanus , & la paresse de Champier & de plusieurs modernes , d'ailleurs respectables , qui se sont appuyés sur un faux témoignage , sans se donner la peine de l'examiner.

C'est la dernière réflexion de M. de Mandajors.

NOUVEL EXAMEN

de la route d'Annibal entre le Rhône & les Alpes.

En 1725.

QUELQUES objections qu'on a formées contre le sentiment de Cluvier , rapporté dans le troisieme tome de ces Mémoires page 99 , ont donné lieu à M. de Mandajors d'ajouter les réflexions suivantes , à ce qu'il avoit déjà dit sur ce sujet.

Il est question de démêler dans Polybe & dans Tite-Live , si Annibal étant parti des bords du Rhône qu'il avoit passé entre Orange & Avignon , arriva le quatrième jour entre le Rhône & la Saone , ou s'il s'arrêta entre le Rhône & l'Isère.

Il faut d'abord convenir qu'on ne trouve dans Polybe , ni

Agægs, ni *Isægs*, mais *Σκώεγς*, nom barbare, sur lequel les conjectures les plus ingénieuses ne peuvent satisfaire, & que Casaubon a converti de son chef en *Agægs* dans son édition de Polybe, comme quelqu'autre avoit pû auparavant substituer *Arar* à *Isara* dans Tite-Live; si toutefois celui-ci n'a pas lui-même fait la faute qui donne lieu à cet examen: car dans un manuscrit de Tite-Live cité par Gronovius dans ses notes sur cet Historien, on lit *Bisrarar Rhodanusque amnes*.

Ceux qui soutiennent qu'Annibal ne remonta pas jusqu'au confluent de la Saone & du Rhône, avouent qu'il ne prit pas le plus court chemin pour aller du Rhône aux Alpes, mais qu'il se détourna sur la gauche, dans le dessein d'éviter les occasions de combattre avant que d'arriver en Italie.

Or Annibal avoit rempli son dessein dès qu'il eut passé l'Isère; il n'avoit plus besoin de fatiguer ses troupes en remontant jusqu'à la Saone. L'Isère n'est pas un simple ruisseau, c'est une grande rivière qu'on ne peut en aucun temps passer à gué, & qui fit au moins perdre un jour entier aux Carthaginois; ainsi Annibal campé sur la droite de l'Isère, ne devoit plus craindre la poursuite de Scipion, qui n'auroit pas pû passer impunément cette rivière en présence d'une armée ennemie.

Pourquoi donc Annibal auroit-il fait si rapidement seize lieues de plus, ou plutôt comment auroit-il pû, avec une nombreuse armée, son bagage & ses éléphants, faire en quatre jours trente-cinq lieues de Dauphiné, passer l'Isère & une seconde fois le Rhône, pour entrer dans l'angle où depuis la ville de Lyon a été bâtie?

La Drome qu'il fallut passer aussi, est souvent débordée dans la saison où l'armée Carthaginoise remontoit le long du Rhône, ce qui a pû encore retarder la marche d'Annibal.

Après ces réflexions sur le chemin qu'Annibal a pû faire en quatre jours, & sur l'inutilité d'une plus longue marche, M. de Mandajors examine les passages où il est fait mention des peuples qu'Annibal trouva entre le Rhône & les Alpes.

Tite-Live dit qu'Annibal arriva aux Alpes par les Tricastins, les Vocontiens & les *Tricorii*. Voici ses termes :

Quartis castris ad insulam pervenit... incolunt propè Allobroges, gens jam inde nullâ Gallicâ gente opibus aut famâ inferior; tum discors erat, Regni certamine ambigebant fratres... Et ensuite, Sedatis certaminibus Allobrogum, cùm jam Alpes peteret, non rectâ viâ iter instituit, sed ad lævam in Tricastinos flexit, inde per extremam oram Vocontiorum agri, tetendit in Tricorios.

Il est vrai que Tite-Live se trompe, en ce qu'il ne fait entrer Annibal chez les Tricastins, qu'après la pacification des Allobroges. Annibal ne pouvoit alors trouver les Tricastins sur sa gauche; aussi l'erreur de Tite-Live a-t-elle été remarquée par ses Commentateurs: mais il n'en est pas moins prouvé, qu'Annibal passa chez les Tricastins & chez les Vocontiens.

Silius Italicus, qui a composé en vers l'histoire de la seconde guerre Punique, a bien mieux que Tite-Live conservé l'ordre des temps, en nous indiquant la route que tint Annibal.

Ce Poëte, décrivant le passage du Rhône, finit par ces vers,

*At gregis allapsu tremebundo territus acris
Expavit moles Rhodanus, stagnisque refusus,
Torsit arenoso minitanti murmura fundo.*

Et il reprend ensuite sa narration par ceux-ci :

*Jamque Tricastinis incedit finibus agmen.
Jam faciles campos, jam rura Vocontia carpit,*

faisant succéder immédiatement l'entrée d'Annibal chez les Tricastins au passage du Rhône, & non comme Tite-Live, à la pacification des Allobroges.

Ammian Marcellin a dit aussi *Per Tricastinos & extremam oram Vocontiorum ad saltus Tricorios venit.*

A l'égard de Polybe, il ne nomme ni les Tricastins, ni les Vocontiens; il dit seulement, qu'Annibal ayant passé le Rhône, arriva quatre jours après son départ, dans une contrée peuplée & fertile, que les Gaulois appellent l'Isle, parce que deux rivières y forment une Isle semblable en grandeur & en figure au Delta d'Egypte, avec cette différence que le

Delta

Delta est entouré de la mer & de deux fleuves , au lieu que l'Isle des Gaulois est bornée du troisième côté par des montagnes de difficile accès.

Polybe ajoûte , qu'Annibal fut accompagné jusqu'au pied des Alpes par l'aîné de deux freres qu'il trouva armés dans cette Isle ; & qu'après le départ de ce Prince , Annibal fut attaqué par les plus petits chefs des Allobroges.

M. de Mandajors tire de ce récit des conséquences favorables au sentiment de Cluvier.

1°. Qu'il suffit de jeter les yeux sur la Carte , pour s'appercevoir que la partie du Dauphiné renfermée entre le Rhône & l'Isère , est plus semblable au Delta , que le pays embrasé par le Rhône & par la Saone.

2°. Que Polybe ne désigne ceux qui attaquèrent Annibal au pied des Alpes , par le titre de petits chefs des Allobroges , qu'en les comparant aux deux freres qui se disputoient le Royaume , & qui selon Tite-Live étoient Allobroges ; d'où M. de Mandajors conclut qu'Annibal s'étoit arrêté entre le Rhône & l'Isère , pays occupé par les Allobroges , & non entre le Rhône & la Saone , où les Ségusiens habitoient.

M. de Mandajors finit en observant , que si Annibal avoit marché jusqu'au pays des Ségusiens , il auroit passé trois fois le Rhône avant que d'arriver au pied des Alpes , & qu'il ne se feroit point approché des Vocontiens ni des Tricoriens , qu'il trouva sur sa route , selon Tite-Live , Silius Italicus & Ammian Marcellin.

On ne nous auroit pas pardonné d'employer ici l'autorité de Plutarque , & de sa vie d'Annibal , après ce que nous en avons dit dans l'article précédent.



REFLEXIONS sur un passage de Longin.

DANS la xxxiii^e section du traité du Sublime, suivant l'édition de Tollius, Longin met en question si l'on doit préférer le médiocre qui n'a point de défauts, au Sublime qui en a quelques-uns ; & si l'on doit juger d'un ouvrage de prose ou de vers par le nombre, plutôt que par la qualité, & par l'excellence de ses beautés. Il décide ensuite la question en faveur du Sublime qui a des défauts, contre le médiocre parfait ; & après avoir apporté quelques raisons de sa décision, il passe aux exemples, & choisit dans les différens genres de poésie, deux poètes de chaque sorte, l'un médiocre, mais sans défauts ; l'autre sublime, mais qui tombe quelquefois : il compare pour le poème épique, Apollonius de Rhodes avec Homère ; pour la poésie lyrique, Pindare avec Bacchylide ; & pour la tragédie, Ion de Chio avec Sophocle. On juge aisément sur cette simple exposition, que l'intention de Longin n'a pas été de comparer ensemble toutes les espèces de poèmes, pour donner à ceux dont l'objet est plus grand & plus sublime la préférence sur ceux dont l'objet est moins important, puisqu'il n'est pas même question de cette sorte de comparaison, & que pour mettre Eratosthène en parallèle avec Archiloque, Longin choisit un des poèmes d'Eratosthène qui est écrit dans le genre de ceux d'Archiloque.

2718.

Ces considérations ont fait penser à M. Hardion, qu'il y avoit quelque chose de défectueux dans l'endroit où Longin fait la comparaison d'Apollonius & d'Homère, & que par conséquent cet endroit n'a point été entendu des Sçavans, qui ont travaillé d'ailleurs avec tant de succès sur Longin. Voici le passage : ἐπεὶ τοι γὰρ ἔσθ' ἀπλωτος ὁ Ἀπολλώνιος, ὁ τῶν Ἀργοναυτικῶν ποιητής. καὶ τῶν βοιωτικῶν, πλεονέκτων τῶν ἑξωθεν, ὁ Θεόκριτος ὀπιτυχέστατος. ἄρ' οὖν Ὀμηρος ἀνὰ μάλλον ἢ Ἀπολλώνιος ἐφέλοις γινέσθαι. En effet Apollonius, celui qui a fait le poème des Argonautes, ne tombe jamais ; & à l'égard du

poëme bucolique, il n'y a rien dans Théocrite qui ne soit très-heureusement imaginé, si vous en exceptez un petit nombre d'endroits où ce poëte sort du caractère de l'Idylle; cependant aimeriez-vous mieux être Apollonius qu'Homère ! M. Hardion explique ces deux mots, καὶ βουκολίκοις, autrement que n'ont fait les Interprètes de Longin, qui les ont entendus, non de la poësie bucolique en général, mais des bucoliques de Théocrite en particulier : il a crû qu'ils devoient signifier ce que signifient dans la suite ἐν μέλει & ἐν παῳδία, qu'il faut entendre de la poësie lyrique & de la tragédie, prises généralement.

En second lieu, les Interprètes de Longin ont cru que le nom de Théocrite manquoit dans le second membre de la comparaison, & qu'au lieu de dire seulement, aimeriez-vous mieux être Apollonius qu'Homère, il falloit ajoûter, aimeriez-vous mieux être Apollonius ou Théocrite qu'Homère ; mais cette addition n'est fondée sur aucun texte de Longin, soit imprimé, soit manuscrit.

Enfin les mêmes Interprètes se sont imaginés que Longin oppoisoit Théocrite à Homère, pour juger du médiocre parfait & sans défauts de l'un, par comparaison avec le sublime fautif de l'autre.

Mais il faut considérer premièrement, que Longin ne donne point Théocrite pour un poëte qui ne fait point de fautes, mais pour un poëte qui sort quelquefois du caractère de l'Idylle, & qui d'ailleurs n'a rien qui ne soit très-beau & très-heureusement imaginé : & c'est précisément la même idée qu'il donne d'Homère, d'Archiloque, de Pindare, de Sophocle, & de ces autres poëtes du premier ordre, chacun dans son genre, qu'il préfère à ceux qui n'ont point fait de fautes à la vérité, mais qui n'ont pas de grandes beautés.

Il faut remarquer de plus, que par rapport à la question que Longin examine, il ne convient point de mettre en parallèle Théocrite & Homère, dont les poëmes sont d'un genre totalement opposé, & ne peuvent nullement entrer en comparaison pour le fait dont il s'agit : puisque ce ne seroit plus comparer deux poëtes, mais deux sortes de poëmes, & l'on a vû

plus haut que ce n'étoit point, & même que ce ne pouvoit être l'intention de Longin.

Comment faut-il donc entendre ce passage? M. Hardion pense premierement, qu'il faudroit retrancher du texte de Longin ces paroles, καὶ βουκολικοῖς, πλὴν ὀλίγων τῶν ἑξῶθεν, ὁ Θεόκριτος ὀπιπυχέστατος, parce que les exemples que l'on peut tirer de la poésie bucolique, soit pour approuver, soit pour condamner, ne paroissent pas appartenir assez proprement à un traité du Sublime, quoiqu'il soit vrai pourtant qu'il y a dans la poésie bucolique, comme dans la comédie & dans les autres poèmes de ce genre, une sorte de sublime ou de merveilleux qui leur est propre, & qui en fait la souveraine perfection. C'est pourquoi sans rien ôter du texte de Longin, il croit en second lieu, que ces mêmes paroles sont non-seulement hors de leur place, mais qu'il manque à leur suite le nom d'un poète bucolique que Longin compare à Théocrite; & pour donner à sa comparaison la forme des autres comparaisons que Longin entasse dans le même endroit, il faut supposer que ce poète bucolique, quel qu'il soit, ne soit point du caractère de l'Idylle, mais en même temps qu'il n' imagine point si heureusement que Théocrite. Pour se faire entendre plus clairement, l'Auteur de ces réflexions rapporte tout le passage suivant la manière dont il a conçu qu'il falloit le rétablir, & y ajoute la suite du chapitre de Longin, pour faire mieux voir la nécessité d'une restitution.

“ En effet, dit Longin, Apollonius, celui qui a composé
 „ le poème des Argonautes, ne tombe jamais. Cependant
 „ aimeriez-vous mieux être Apollonius qu'Homère? & à l'é-
 „ gard du poème bucolique, il n'y a rien dans Théocrite qui ne
 „ soit très-heureusement imaginé, si vous en exceptez quel-
 „ ques endroits où le poète sort du caractère de l'Idylle; tel
 „ autre poète au contraire ne sort jamais de son caractère;
 „ mais il n' imagine pas si heureusement. Or je demande si l'on
 „ aimerait mieux être cet autre poète que Théocrite. L'Eri-
 „ gone d'Eratosthène est un petit poème où il n'y a rien à re-
 „ prendre, direz-vous pour cela qu'Eratosthène est plus grand

„ poète qu'Archiloque, qui se brouille à la vérité, & manque
 „ d'ordre & d'œconomie en plusieurs endroits de ses écrits;
 „ mais qui ne tombe dans ce défaut, qu'à cause de cet esprit
 „ divin dont il est entraîné, & qu'il ne sçauroit régler comme
 „ il veut, & même pour le Lyrique, choisiriez-vous plutôt
 „ d'être Bacchylide que Pindare; ou pour la Tragédie, Ion,
 „ ce poète de Chio, que Sophocle? En effet, ceux-là ne font
 „ jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne soit écrit avec beau-
 „ coup d'élégance & d'agrément; il n'en est pas ainsi de Pin-
 „ dare & de Sophocle, &c. „

R E C H E R C H E S

*Sur le temps où a vécu Hésychius; avec quelques
 Réflexions sur son ouvrage.*

IL est naturel, lorsqu'on travaille sur un Auteur, de vouloir
 connoître tout ce qui le regarde. M. l'abbé Sallier, qui
 avec M. l'abbé Sevin, a continué les Recherches de feu M.
 Kuster sur le Dictionnaire d'Hésychius, a communiqué à la
 Compagnie ce qu'il pense sur le temps auquel vivoit cet Au-
 teur. Comme il y a eu plusieurs personnes qui ont porté le nom
 d'Hésychius, & qu'on ne peut tirer du Lexique que nous
 avons, aucune époque qui fixe le temps auquel il a été com-
 posé, il faut y suppléer par des conjectures. D'abord il paroît
 certain à M. l'abbé Sallier, que l'Hésychius d'Alexandrie, qui
 vivoit sur la fin du III^e & au commencement du IV^e siècle, &
 qui souffrit le martyre en l'an 311 pendant la persécution de
 Maximin, n'est point l'auteur du Dictionnaire, quoique M.
 Fabricius ait composé une Dissertation exprès pour le prou-
 ver. Il se fonde principalement sur ce que cet Hésychius
 avoit donné une édition de la Bible des 70 à l'usage des Egli-
 ses d'Egypte, & que dans le Glossaire on trouve toutes
 les citations de l'Ecriture Sainte conformes à cette édition;
 mais M. l'abbé Sallier fait voir que cette preuve n'a aucune
 force. On en peut bien conclure que celui qui a fait le Vo-

1788.

Euseb. l. 8.
c. 12.

cabulaire a connu cette édition, & s'en est servi dans l'explication qu'il donne des expressions de l'Ecriture, mais non pas qu'il en soit l'auteur, puisqu'on trouve dans le Dictionnaire des choses postérieures à la mort du Martyr Hésychius : par exemple, au mot *δμουσιότης*, Hésychius joint celui de *τὸ ἀπαλλάκτον*. Or cette immutabilité, jointe à la consubstantialité du Verbe, fait une allusion manifeste au Concile de Nicée, qui joignit ces deux mots en parlant du Verbe éternel. Ce Concile ne fut tenu qu'en 325, & par conséquent 12 ans après la mort d'Hésychius, qu'on prétend être l'Auteur du Lexique. Un exemple encore plus décisif, c'est que le mot *Βυζάντιος*, est expliqué dans le Dictionnaire par celui de *Κωνσταντινουπόλιν*; cependant selon Idace, ce ne fut qu'en 330 que Byzance prit le nom de Constantinople. Enfin, sans charger ce discours de plusieurs autres citations, l'Hésychius, Auteur du Dictionnaire, connoissoit les écrits de S. Epiphane & ceux de S. Cyrille. Or S. Epiphane ne fut fait Evêque qu'en l'an 358, & S. Cyrille ne succéda à Théophile qu'en l'an 412. Si l'on objecte à M. l'abbé Sallier que l'ouvrage d'Hésychius a pû recevoir plusieurs augmentations, il répondra qu'il faudroit en avoir des preuves positives, & que vouloir se servir de celles de différentes additions & dates arbitraires, ce seroit une pétition de principe d'autant plus blâmable, qu'elle tourneroit en preuve la supposition elle-même.

Dans ses
Fastes.

Au mot *τὸ
ἀπαλλάκτον*, & au
mot *μόνας*.

Aujourd'hui
Spalatro.

Au mot He-
sychius.

On connoît un autre Hésychius Evêque de Salona en Dalmatie, qui vivoit en 412, & qui étoit en grande liaison avec saint Augustin; mais on ne voit pas sur quel fondement on pourroit lui attribuer le Dictionnaire, non plus qu'à un autre Hésychius Prêtre de Constantinople, qui vivoit au v^e siècle, ou enfin à celui qui fut Patriarche de Jérusalem dans le vii^e. L'Hésychius de Milet, dont Suidas fait mention, & qui vivoit en 536, n'en est pas non plus l'Auteur, quoiqu'on l'ait cru long-temps, parce qu'on avoit mal entendu le mot *ὀνοματολόγον*, puisque les autres termes qu'y joint Suidas signifient que cet Hésychius avoit composé, non un Glossaire,

mais une suite de noms d'hommes illustres par leur mérite.

Après avoir fait voir que ces Hésychius n'avoient pas composé le Glossaire, M. l'abbé Sallier propose ses conjectures sur l'Auteur de cet ouvrage. Rien, selon lui, n'étoit si commun en Egypte que les Dictionnaires, qui pouvoient servir à donner une intelligence parfaite de l'Ecriture Sainte. On en composoit pour expliquer l'étymologie des noms propres des hommes ou des lieux, d'autres pour lever les difficultés que faisoit naître l'obscurité de certains termes, &c. On a imprimé, & on trouve dans les Bibliothèques, des Dictionnaires qui portent le nom de Philon, Juif d'Alexandrie, ou celui d'Origène, & que par une haine superstitieuse, on a depuis attribués à Cyrille d'Alexandrie. Les Auteurs ecclésiastiques en usoient ainsi pour faciliter l'intelligence des livres saints, & les Auteurs profanes, pour une plus exacte connoissance de leurs Ecrivains. C'est ce que cet Auteur du Lexique en question dit dans sa Préface, où il nomme ceux qui avoient travaillé pour des Auteurs particuliers, & où il cite Diogénies qui avoit fait un Lexique pour tous les Auteurs. Le Grammairien qui composa celui dont nous cherchons l'Auteur, réunit dans son ouvrage ces deux objets, l'histoire sainte & l'histoire profane. Il étoit né, ou du moins il demouroit à Alexandrie : comme Chrétien, il employa les expressions de la Bible grecque, qui étoit en usage dans l'Egypte ; & comme sçavant, il éclaircit les Auteurs profanes. Il vivoit sans doute après S. Cyrille d'Alexandrie, auquel on attribue le Dictionnaire pour la Bible, dont Hésychius a jetté plusieurs morceaux dans son ouvrage : & par les raisons qu'on en a déjà données, on peut reculer le temps où il écrivoit jusqu'au v^e ou vi^e siècle. Ce qu'il rapporte de *ὁμοσίον* & de *ὁμοσίτης*, mots dont l'usage partagea long-temps les esprits après le Concile de Nicée, & ce qu'il dit du Baptême, qu'il appelle *ἁγίου βάπτισμα*, prouvent clairement qu'il étoit Chrétien.

C'est là tout ce que M. l'abbé Sallier a cru pouvoir décider au sujet d'Hésychius. Après cela il résout facilement les questions qu'on a coutume de faire sur cet Auteur. A-t-il

copié Pollux ? Suidas a-t-il travaillé d'après lui ? Il répond à la première, que Pollux ayant vécu du temps de Marc-Aurèle & de Commode, à qui il dédia son Vocabulaire, c'est-à-dire, vers la fin du II^e siècle, & Hésychius n'ayant composé son ouvrage qu'après le Concile de Nicée, il est évident qu'il a pu le connoître & s'en servir; & quoiqu'il ne le cite nulle part, on voit bien qu'il rapporte souvent les mêmes expressions qu'il entreprend d'éclaircir. A la seconde question, M. l'abbé Sallier répond, que grâce aux recherches de M. Kuster, on sçait que Suidas vivoit certainement au-dessous du VI^e ou même du VII^e siècle. Il a donc pu profiter du travail d'Hésychius, quoiqu'il ne paroisse pas l'avoir connu. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est que ces trois Lexiques peuvent servir à les corriger les uns les autres, par la conformité qui s'y trouve en plusieurs endroits.

M. l'abbé Sallier s'explique ensuite sur le mérite du Dictionnaire d'Hésychius : & sans s'arrêter aux éloges vagues que lui ont donnés les Sçavans des deux derniers siècles, il fait voir que les Interprètes pour l'intelligence de l'Ecriture, les Commentateurs pour expliquer le texte corrompu de plusieurs Auteurs, & les Critiques pour éclaircir des faits obscurs, en ont tiré de grands secours. Si Hésychius avoit eu une connoissance même médiocre de la Langue hébraïque, il auroit rendu cet ouvrage infiniment plus utile; & s'il eût été meilleur critique, il n'auroit pas confondu, comme il lui est arrivé quelquefois, des mots qui doivent avoir des significations fort différentes : c'est ce défaut de critique qui l'a porté à copier indifféremment tant de livres sans choix & sans discernement, qui souvent lui a fait joindre des termes qu'il falloit considérer séparément, & en séparer d'autres qu'il falloit joindre. Malgré ces défauts, l'ouvrage, lorsqu'on y regarde de près, contient un grand nombre de faits qui servent beaucoup à éclaircir l'Histoire ancienne, & M. l'abbé Sallier nous fait espérer, qu'une table exacte de tous ces faits, qui accompagnera l'édition qu'il prépare, mettra les lecteurs en état de rendre justice à cet Auteur, sur une fécondité historique;

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 209
historique, si on ose parler ainsi, qui ne se découvre qu'en lisant ce Dictionnaire avec beaucoup d'attention.

SUR LE MOT ΙΣΟΨΗΦΟΣ.

ML'ABBÉ MASSIEU a communiqué à la Compagnie une explication de ce mot, plus claire & plus nette que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent.

En 1721.

L'adjectif grec *ισόψηφος* s'entendoit de plusieurs manieres ; car, comme le mot *ψήφος*, dont il est composé, signifie tout à la fois & suffrage & calcul, par rapport à ces deux différentes choses, le mot *ισόψηφος* étoit susceptible de différentes acceptions. Si on le considère comme formé de *ψήφος* suffrage, ou il se disoit d'un Magistrat, d'un Juge, & alors il signifioit, qui a le même droit de suffrage, qui jouit d'une égale autorité ; ou il se disoit d'une assemblée, d'une délibération, & en ce cas on s'en servoit pour exprimer celles où les suffrages sont partagés, où le nombre des suffrages est égal de part & d'autre : mais si on le regarde comme venant de *ψήφος*, calcul, alors il se disoit de certains mots qu'on appelloit *ὀνόματα ἰσόψηφα*, mots dont les lettres calculées produisent le même nombre ; & tout le mystère se réduit à ceci. Les Grecs n'avoient point d'autres chiffres que les lettres de leur alphabet, de sorte que leur *α* signifioit un dans leur Arithmétique, *β* deux, *γ* trois, & ainsi du reste. Cela supposé, ils appelloient deux mots *Isopsephes*, lorsque les lettres de chacun de ces mots, considérées comme chiffres, & calculées par la regle de l'addition, produisoient une somme égale. Cette observation peut beaucoup contribuer à faire entendre une épigramme grecque qui passoit autrefois pour une espèce d'énigme. Muret fut un des premiers qui en découvrit le véritable sens. On la trouve au livre second de l'Anthologie : le Poëte voulant se divertir aux dépens d'un scélérat nommé Démagore, s'avisa de calculer toutes les lettres qui entrent dans la composition du mot grec *Δαμαγόρας*, & s'aperçut qu'elles produisoient

Hist. Tome V.

D d

juste le même nombre, que les lettres qui composent le mot
mot grec Λοιμός, *Peste*; c'est sur cette conformité que roule
tout le jeu de l'épigramme.

Δαμαγόρεαν ἔ' λοιμὸν ἰσόψηφόν τις ἀκούσας,

Ἐστὶν ἄμφοτέροισιν τὸν τρόπον ἐν κανόνος.

Εἰς τὸ μέρος δὲ καθεύκεται ἀνέλκυσθεν τὸ τάλαντον

Δαμαγόρεον, λοιμὸν δ' εὗρεν ἐλαφρότερον.

Quelqu'un ayant oui dire que Démagore & la peste étoient
mots équivalens, s'avisa de les peser dans une balance; mais il
fut tout surpris de trouver que la peste étoit plus légère que
Démagore : le Poëte vouloit dire que dans une ville, Déma-
gore étoit un mal plus dangereux que la peste.

Mais les Anciens n'avoient pas seulement des mots *Isopse-
phes*, ils avoient des vers entiers qu'ils appelloient du même
nom, & pour les mêmes raisons. On prétend qu'il y a dans
Homère plusieurs de ces vers: si cela est vrai, il y a bien
de l'apparence qu'ils ont été un pur effet du hazard; car il n'est
nullement croyable que ce grand Poëte eût voulu, de dessein
formé, perdre son temps à un amusement qui n'étoit guères
plus raisonnable que celui de nos faiseurs d'Anagrammes &
d'Acrostiches.

SUR les mots Solécisme & Barbarisme.

LEs mots considérés séparément, ou comme joints en-
semble, doivent sur ces deux rapports être corrects &
arrangés pour la perfection du discours, qui se perd totalement
par ce qu'on appelle solécisme & barbarisme. M. l'abbé Sal-
lier plein de cette idée, & conduit d'ailleurs par quelques pas-
sages d'Hésychius, s'est proposé de rechercher l'origine, les
significations & l'ancienneté du mot solécisme, σολοικισμός.

Ce mot est formé de Σόλοι, qui signifie les habitans de
la ville appelée Σόλοι, comme Ἀγροικοι, les habitans de la
campagne. De Σόλοι on a fait σολοικίζειν, imiter les habi-
tans de la ville appelée Σόλοι, comme d'Ἀγροικοι, ἀγροικίζειν,
imiter les gens de la campagne.

Il y avoit deux villes de ce nom , l'une en Cilicie sur les bords du Cydnus, l'autre dans l'Isle de Chypre. Ces deux villes, suivant un grand nombre d'Auteurs , avoient été fondées par Solon , qui étoit né dans la Cilicie. La ville qu'il avoit bâtie dans cette province , quitta dans la suite le nom de son fondateur , pour prendre celui de Pompée , qui l'avoit rétablie. A l'égard de celle de l'Isle de Chypre , Plutarque nous a conservé l'histoire de sa fondation. Solon étant passé auprès d'un roi de Chypre , acquit bientôt tant d'autorité sur son esprit , qu'il lui persuada d'abandonner la ville où il faisoit son séjour : l'affiette en étoit à la vérité fort avantageuse , mais le terrain qui l'environnoit , étoit ingrat & difficile. Le Roi suivit les avis de Solon , & bâtit dans une belle plaine une nouvelle ville , aussi forte que la première , dont elle n'étoit pas éloignée , mais beaucoup plus grande & plus commode pour la subsistance des habitans. On accourut en foule de toutes parts pour la peupler ; & il y vint sur-tout un grand nombre d'Athéniens , qui s'étant mêlés avec les anciens habitans , perdirent dans leur commerce la politesse de leur langage , & parlerent bientôt comme des barbares : de-là , le mot *Σόλοικοι* qui est leur nom , fut substitué au mot *Βαρβαροι* , & *σολοικίζην* à *βαρβαρίζην* , qu'on employoit auparavant pour désigner ceux qui parloient un mauvais langage.

Il ne faut pas oublier de relever ici une faute d'Eustathe , qui applique à la ville de Soles en Cilicie , l'origine de cette signification du mot *σολοικίζην* , ni de remarquer le vain raffinement de quelques Grammairiens , qui ont prétendu que le terme *σολοικισμός* étoit formé de ces mots *σός λόγος* *ἀγνισμός* , corruption d'un langage sain.

V. le Grand
Etymologiq.
& Suidas.

On entendoit communément par *σολοικισμός* , *solecisme* , un vice du discours , qui naissoit de l'assemblage irrégulier des parties de l'Oraison ; & ce vice , lorsqu'on ne le distinguoit pas du barbarisme , tomboit autant sur la prononciation , que sur l'arrangement des mots. Quelques passages d'Hésychius serviront de preuves à cette définition : *Σολοικίζη* , *βαρβαρίζη*... *σολοικισμός* , ὃ τέ τις ἀπὸ χανος διαλέγεται. Ces deux passages n'ont

pas besoin d'éclaircissement. Hésychius ajoute : Σολοικόν, τὸ ἀμαθές : & dans un autre endroit, ἀσολικόν, ἡμερον, ωρσινές, ἔ βαρβαρον, ce qui fait entendre que toutes les fautes du langage qui viennent d'ignorance, & que tout ce qui est contraire à la douceur & à la politesse, est barbarisme & solécisme. De-là on a donné le nom de solécisme aux actions de la vie qui pèchent contre le bon ordre. On en trouve une preuve dans ces recueils d'anciens mots grecs, que les Critiques des derniers siècles ont appelés *Excerpta Græca*, & qui se rencontrent encore aujourd'hui assez communément dans les Bibliothèques, σολοικίζεν, ἔ μόνον ἐπὶ φωνῆς λέγεται, ἀλλὰ καὶ ἐπὶ τῆς καὶ τὸν βίον ἀτάκτως γενομένων. Hésychius confirme lui-même cette acception du mot σολοικίζεν. Σολοικὸς ἐπισηυρμένος, ἀλγὰ φρεος. Ce dernier mot qu'Hésychius explique par celui d'ἀμελής, signifie un homme incapable de soin & d'attention. Επισηυρμένος signifie un homme sans pudeur, & qui néglige les bienéances. Diogène Laërce parlant de Pittacus l'un des sept Sages, dit que le poète Alcée l'appelloit ἀγασυρτον, ὡς ἐπισηυρμένον καὶ ῥυπαρόν. Ἀγασυρτον, c'est-à-dire, un homme sale, & qui viole les bienéances. C'est un des traits du portrait qu'Alcée avoit fait de Pittacus; & à ce portrait personne ne le reconnoîtroit pour un des sept Sages de la Grèce.

L'Interprète latin de Diogène Laërce a rendu autrement le mot ἐπισηυρμένος; mais il seroit aisé de prouver que sa traduction est défectueuse en cet endroit.

Il reste à examiner si l'usage du mot σολοικισμός est ancien. L. 5. c. 20. Aulu-Gelle prétend que les Ecrivains Grecs qui ont parlé purement le langage attique, ne l'ont jamais employé, & qu'il ne l'a vû dans aucun Auteur de réputation. On pourroit lui opposer que Théophraste, l'un des meilleurs Ecrivains Attiques, avoit composé un Traité qui avoit pour titre Περὶ σολοικισμῶν. Il n'y a point de variation sur ce titre dans les imprimés, ni dans les manuscrits de Diogène Laërce, qui fait mention de cet ouvrage, & qui en donne le titre, non plus que sur le livre que Chrysippe avoit fait sur la même matière,

& qui a aussi pour titre Περί σολοικισμῶν. M. Ménage a mis en la place de σολοικισμῶν, σολοίκων λόγων : mais il ne devoit pas, ce semble, déférer si aveuglément à l'autorité d'Aulu-Gelle, sans égard pour celle des manuscrits, ni pour les raisons qui peuvent faire présumer, qu'un mot si commode aura été adopté par les Ecrivains même qui se piquoient du plus pur Atticisme.

O B S E R V A T I O N S

Sur le livre de Cicéron, intitulé LUCULLUS, qui quelquefois est nommé le second, quelquefois le quatrième des Académiques.

LA connoissance du vrai satisfait toujours, & dans les occasions même où cette connoissance paroît peu utile, & l'erreur peu dangereuse. C'est sur ce principe que M. l'abbé Sallier a examiné, si le livre de Cicéron, appelé le second ou le quatrième des Académiques, est effectivement un livre qui doit être mis dans cet ordre, & considéré relativement au premier, ou si c'est un ouvrage tout-à-fait détaché des autres livres. Les éditions de Cicéron le placent ordinairement le second; & la dernière, qui est de Jacques Gronovius, en fait le quatrième, sur l'autorité de Nonius. Comme personne n'a remarqué que cet écrit n'avoit aucun rapport aux livres Académiques, M. l'abbé Sallier s'est défié d'abord des raisons qui l'avoient porté à croire que ce dialogue étoit un ouvrage entièrement séparé de ces mêmes livres, & il ne s'est déterminé à assurer la chose, qu'après avoir bien pesé les preuves qui l'ont engagé à abandonner le sentiment généralement reçu.

En 1718.

Il dit donc que ce livre de Cicéron, sans être différent pour la matière, est d'ailleurs tout-à-fait distingué des livres Académiques; & il en tire la preuve des lettres de Cicéron même. Ce fut l'an de Rome 708, sous la troisième dictature de Jules-César, & dans la 62^e année de Cicéron, que ce

L. 19.
L. 12. à
Attic.

Lett. 12.

Lett. 16.

Ibid.

Lett. 26.

Lett. 19.
Desiderari
à Varrone, &
magni illum
estimare.

Philosophe composa ses livres Académiques. D'abord il les avoit réduits à deux, dont l'un portoit le nom de *Catulus*, & l'autre de *Lucullus*. Il avoit fait leur éloge; & celui de *Lucullus*, qui nous reste dans le livre qu'on examine ici, fait autant d'honneur à l'éloquence de *Cicéron*, qu'à *Lucullus* même. Il leur avoit joint *Hortensius* pour troisième Interlocuteur. *Hæc Academica, ut scis, cum Catulo, Lucullo, Hortensio contuleram, sanè in personas non cadebant, erant enim λογικότερα, quàm ut illi de iis somniassent unquam viderentur.* Je faisois parler dans les livres Académiques *Catulus*, *Lucullus*, & *Hortensius*. Certes ce rôle ne leur convenoit pas. Ils n'avoient jamais, pas même en songe, pensé à ces subtilités philosophiques. C'est dans ces paroles qu'on trouve l'éclaircissement de ce qu'il dit ailleurs, que dans les livres Académiques, il faisoit parler des personnes illustres à la vérité, mais qui n'étoient point du tout au fait de ces matieres épineuses, *nullo modo φιλολόγοι*. Il dit qu'il placera ailleurs *Catulus* & *Lucullus*. Enfin dans la xvi^e lettre il ajoûte : J'avois choisi *Catulus*, *Lucullus* & *Hortensius*; mais cela ne convenoit pas, *ὅτι τὸ πρέπον*, parce que le public sçavoit assez que s'ils n'étoient pas absolument ignorans dans ces matieres, au moins ils y étoient peu versés; *non ἀπαιδευσία, sed ἀπειρία*. Il ôta donc les noms de ces trois illustres Interlocuteurs, & il mit à leur place ceux de *Caton* & de *Brutus*: *eosdem illos sermones ad Catonem Brutumque transtuli*. Voilà le premier changement qui arriva dans cet ouvrage. Bientôt après il y en eut un second & un troisième. De deux livres il en fit quatre, *ex duobus libris contuli in quatuor; grandiores sunt omninò quàm illi, sed tamen multa detracta*. Enfin, il mit tous les quatre livres sous le nom de *Varron*. Non-seulement il les lui adressa, mais il le prit pour Interlocuteur dans ces dialogues; *Atticus* étoit le troisième, & *Cicéron* le second. Il se détermina à prendre *Varron* pour Interlocuteur, sur des avis qu'il reçut d'*Atticus*, que *Varron* souhaitoit fort que *Cicéron* le fit entrer dans quelques-uns de ses dialogues. Il paroît par les lettres de *Cicéron* à *Atticus*, que cette attention étoit honorable pour ceux sur qui elle

tomboit ; & on voit même qu'elle excitoit la jalousie des personnes oubliées, contre celles qui étoient préférées. *Commotus tuis litteris quod ad me de Varrone scripseras, totam Academiam ab hominibus nobilissimis abstuli, transtuli ad nostrum sodalem. . . Ecce tuæ litteræ de Varrone.* Dites-moi, je vous prie, ajoûte-t-il, à quoi avez-vous connu que cela feroit plaisir à Varron ? Je voudrois sçavoir qui est celui dont il vous parut jaloux, à moins que ce ne soit Brutus. Il ne falloit que cela pour me déterminer, mais je voudrois bien en être assuré, *quem intellexeris ab eo ζηλοτυπῆσαι, nisi fortè Brutum.*

Lett. 13.

Lett. 16.

Dans la xviii^e lettre, Cicéron répète la même chose à Atticus ; & cette lettre nous apprend de plus, pourquoi Cicéron avoit différé si long-temps à se servir du nom de Varron dans ses dialogues ; c'est que ce Varron, qui, comme l'appelle Cicéron, étoit homme *πολυχαρῶτατος*, ne lui avoit rien adressé de tout ce qu'il avoit composé, *nunquam me laceffit.* Cicéron vouloit être prévenu. Il m'avoit déclaré, dit-il à Atticus dans sa xii^e lettre, qu'il se préparoit à m'adresser un ouvrage considérable. Deux années se sont passées depuis, & cependant cet homme, qui va si vite quand il veut, n'est pas plus avancé que le premier jour. *Ego autem me parabam ad id quod ille misisset, ut αὐτῷ τῷ μέγῳ ἔχ' ὡρίον, si modo potuissem ; nam hoc etiam Hesiodus adscripsit, ἄγε δύναι.* Je voulois lui rendre à mesure égale, & même plus si je le pouvois. Telles étoient les raisons qui avoient empêché Cicéron de faire les premières démarches ; il attendoit Varron : mais enfin il le prévint, & il fut le premier à lui adresser un ouvrage, dans lequel il lui donnoit le principal personnage, *Αχαδημικὴν ad Varronem transferamus, Αντιόχεια* valde deprobat. Dans ces livres il soutenoit les principes d'Antiochus ; ils étoient de son goût, *illam Academicen συντάξιν ad Varronem traduximus.* J'ai renfermé en quatre livres toute la doctrine des Académiciens. Je fais dire à Varron tout ce qu'Antiochus a rassemblé de preuves contre le sentiment de ceux qui croient qu'il n'y a aucune vérité certaine. Je lui réponds, & vous êtes en tiers avec nous, *tu es tertius in sermone nostro.* A ces preuves M.

Lett. 12.

Lett. 12.

Lett. 19.

l'abbé Sallier joint la lettre même de Cicéron à Varron ; elle est comme l'Epître dédicatoire de l'ouvrage. *Munus flagitare ne populus quidem solet nisi concitatus , tamen ego expectatione promissi tui moveor ut admoneam te , non ut flagitem.* Je me contente de vous avertir, je n'ai garde d'exiger. Mais je vous envoie, *quatuor Admonitores non nimis verecundos. Nosti enim profecto os adolescentioris Academiae.* Ces quatre *Admonitores*, étoient ces quatre livres Académiques. Cicéron se défioit de leur retenue. Ils sont de la nouvelle Académie, ils en sortent, *ex eâ mediâ excitatos misi*, & vous connoissez le front de cette secte, *os nostri.* J'attendois de vous tous les jours, continue-t-il, quelque ouvrage, & je me proposois de vous marquer ma reconnaissance par un présent tout-à-fait semblable : mais vous différiez trop, parce que vous y mettiez trop de soin, *sed cum tardius faceres, id est, ut ego interpretor, diligentius, teneri non potui quin conjunctionem studiorum, amorisque nostri, quo possem litterarum genere declararem. Feci igitur sermonem, & le reste.*

De tout ce détail & des passages qu'on vient d'alléguer, il résulte,

1°. Que les quatre livres Académiques de Cicéron avoient pour Interlocuteurs les seuls Varron, Cicéron & Atticus. Donc le livre intitulé *Lucullus* ne peut être ni le second, ni le quatrième ; puisque de ces trois Interlocuteurs, un seul, qui est Cicéron, y paroît ; les autres sont *Lucullus*, *Catulus* & *Hortensius*. On n'a qu'à consulter le commencement & la fin de ce dialogue.

2°. Cicéron, suivant les citations précédentes, avoit effacé les noms de *Catulus* & de *Lucullus* des livres Académiques, pour les placer en quelque autre endroit, & répondre à leurs difficultés. *Catulo & Lucullo alibi reponemus.* Il ne parle pas d'*Hortensius*, parce qu'il lui avoit donné place ailleurs, & particulièrement dans un traité de l'étude de la Philosophie que nous n'avons plus. Donc le dialogue où *Lucullus*, *Catulus* & *Hortensius* parlent seuls, n'est pas un des livres Académiques, ni le second, ni le quatrième.

Il faut donc dire que le dialogue intitulé *Lucullus*, est de la

la première forme, suivant laquelle on a vu Cicéron faire parler Catulus, Lucullus & Hortensius, ou que c'est le Dialogue dans lequel il avoit promis de placer ces mêmes personnages; mais, quelque parti qu'on prenne là dessus, il est constant que le *Lucullus* de Cicéron n'est pas une suite des livres Académiques; que de ces livres il ne nous reste qu'un seul fragment assez étendu, qui fait partie du premier; & qu'enfin c'est sans raison que les éditions de Cicéron nomment le *Lucullus* le second, ou le quatrième des Académiques. Cette variation même marque que les manuscrits ne le nomment pas toujours ainsi.

Le rapport des matières, l'unité d'objet, pour ainsi parler, qui est le même dans les livres Académiques & dans le *Lucullus*, aura trompé les Editeurs. Ils auront trouvé le *Lucullus* à la suite du fragment des Académiques; ils se seront persuadés que le *Lucullus* étoit en effet une suite de ces livres. De là vient que l'édition d'Alde l'a marqué comme le second, & d'autres comme le quatrième. Quelque ancien & excellent manuscrit fortifiera peut-être ces preuves, & achèvera de décider une question peu importante à la vérité, mais cependant digne de l'attention d'un homme de Lettres.

SUR UN PASSAGE DE CICERON.

CE passage est au commencement du premier livre des Offices. (N^o 1) M. l'abbé Sallier en a donné l'explication, parce qu'il lui a paru que la plupart des Interprètes de Cicéron ne l'avoit pas bien entendu.

En 1710.

Cicéron exhorte son fils à profiter des instructions de Cratippe, Philosophe Péripatéticien très-célèbre; il l'invite en même temps à lire les ouvrages philosophiques qu'il a composés. Mais, comme Cicéron suivoit la doctrine des Académiciens, & que l'opposition qu'il pouvoit y avoir entre leurs principes & ceux des Péripatéticiens, auroit pû prévenir le fils contre les ouvrages du père, il va au-devant de cette difficulté, & assure son fils, que s'il lit ses écrits, il les trouvera

peu différens de ceux des Péripatéticiens , parce que nous voulons , dit-il , être & disciples de Socrate , & disciples de Platon. *Nostra autem legens , non multum à Peripateticis diffidentia , quoniam utrique & Socratici esse volumus, & Platonici.* La difficulté roule sur le mot *utrique*. Federic Gronovius veut qu'on le change en *utrumque*. Il suffit de bien exposer le sens de ce passage , pour faire voir qu'il n'a besoin d'aucune correction. “ Lisez mes ouvrages , dit Cicéron , la doctrine „ n'en est pas fort différente de celle des Péripatéticiens , „ parce que les uns & les autres nous voulons être disciples de Socrate & de Platon. „

Quoique Cicéron fût Académicien , il avoit adopté dans ses Offices , à peu de chose près , les principes de Panætius , le plus célèbre des Stoïciens ; & toutes ces Sectes , tant Académiciens , que Stoïciens & Péripatéticiens , sortoient d'une même source. Elles reconnoissoient Socrate & Platon pour les Auteurs de leur doctrine ; & les principes des uns & des autres n'étoient pas en effet fort différens. Le grand principe des Stoïciens étoit , que l'honnêteté & la vertu étoient l'unique bien. Les Péripatéticiens disoient , que ce n'étoit pas à la vérité l'unique bien ; mais qu'il étoit tellement au-dessus des autres , que tous ensemble comparés à celui-là , n'étoient d'aucun prix. Cicéron ne pouvoit-il pas conclure avec raison , que les Stoïciens ne différoient presque en rien des Péripatéticiens ? Et c'est ce qu'il fait avec beaucoup de solidité dans le iv^e livre de *Finibus*. D'un autre côté , on voit dans le i^{er} livre des Académiques , que sous l'autorité de Platon , & par conséquent sous celle de Socrate , il s'étoit formé une même Ecole de Philosophie , mais qui avoit deux noms différens : *una & consentiens duobus vocabulis*. C'est celle des Académiciens & des Péripatéticiens. Et dans le iii^e livre de l'Orateur , Cicéron dit , que Platon , par ses Ecrits , a consacré à l'immortalité l'esprit & les discours de Socrate ; que Socrate n'avoit jamais rien écrit , & que les uns ayant pris une partie de sa doctrine , & les autres une autre , ce partage avoit fait naître plusieurs Ecoles , qui toutes cependant vouloient être &

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 219
paroître Ecole de Socrate. *Cùm tamen omnes se Philosophi Socraticos & dici vellent & esse arbitrarentur.* Et puisque , selon Cicéron , c'étoit une même chose que d'être disciple de Socrate & de Platon , l'*utrumque* de Gronovius feroit un mauvais sens , & il n'y a rien à corriger dans le passage.

De quelle maniere on doit entendre une Strophe de l'Ode XXXII du 1^{er} Livre d'Horace.

EN lisant les Auteurs anciens , on passe rapidement sur des endroits qu'on croit entendre , & cependant si on se donnoit la peine d'y réfléchir , on se trouveroit quelquefois bien embarrassé à les ramener à leur véritable sens. Les Scholastes même , & les Commentateurs (car graces au ciel , les Anciens n'ont manqué ni de Commentateurs , ni de Scholastes) se sont souvent contentés de se copier les uns les autres , ou , ce qui est encore pis , ont laissé les passages difficiles pour s'étendre sur d'autres qui n'avoient pas besoin de leurs recherches , & encore moins d'une érudition déplacée. M. Fourmont l'aîné , qui se trouva arrêté par la difficulté d'entendre une strophe de l'Ode xxxii du premier livre d'Horace , communiqua à la Compagnie les réflexions qui l'avoient déterminé à l'expliquer d'une autre maniere qu'on n'avoit fait jusqu'à présent.

En 1721.

Horace , dans le passage dont il s'agit , après avoir dit à sa lyre , qu'autrefois elle a été d'un grand secours au Poëte Alcée dans les différens états de sa vie , adresse à la même lyre les paroles suivantes :

*O decus Phæbi , & dapibus supremi
Grata testudo Jovis , ô laborum
Dulce lenimen , mihi cumque salve
Rite vocanti.*

Ce terme de *cumque* a embarrassé tous les Interprètes. M.
E e ij

Fourmont demande d'abord quelle est la construction de ce passage : *Mihi* doit-il se rapporter à *lenimen malorum* : *O tu quæ mihi es malorum dulce lenimen*, ou bien doit-il se joindre à *salve*, de sorte qu'il soit régi par ce verbe ? ou enfin ne signifie-t-il autre chose, sinon *tibi dico salve* ? car on peut interpréter ce passage de ces trois différentes manières.

En second lieu, que veut dire ici proprement le verbe *salve* ? est-ce la même chose que *salvere te jubeo*, si usité dans les anciens Poètes comiques ? & *salve* signifie-t-il la même chose à l'égard des Dieux, qu'à l'égard des hommes ? car il est certain que le Poète parle ici à sa lyre comme à une Divinité.

En troisième lieu, puisque c'est *cumque* qui donne occasion à toutes ces demandes, quelle est la véritable idée que renferme ce mot ? signifie-t-il *ubicumque*, en quelque lieu ? *quandocumque*, en quelque occasion ? ou *quocumque tempore*, en quelque temps que ce soit ?

M. Fourmont prétend que le mot *mihi* du passage en question ne peut se joindre à *lenimen*, & cela pour deux raisons ; la première à cause du *vocanti*, auquel il se rapporte, & qui certainement dépend de l'impératif *salve mihi vocanti* ; la seconde, pour faire un sens suivi avec les vers précédens depuis celui-ci,

Qui ferox bello, tamen inter arma, &c.

D'ailleurs, continue M. Fourmont, *salvere* est un ancien verbe latin, dont on ne voit ordinairement que l'infinitif & l'impératif ; mais, comme ce verbe est toujours passif ou neutre, quelle signification lui donner, lorsqu'il s'adresse aux Dieux ? n'aura-t-il jamais en ce dernier sens signifié chez les Anciens *imperti mihi salutem* ? Il y a donc, selon l'analogie, trois manières d'expliquer le verbe *salvere* ; premièrement *salvete, accipite eam salutem quam vobis impertior*, ou, comme parle Ovide, *este salutari* ; & voilà pour les Dieux & pour les hommes : secondement *salvete, estote salvi*, & voilà pour les hommes seuls : troisièmement *salvete, impertimini mihi, date mihi eam quam oro salutem*, & voilà encore pour les Dieux.

Or, pour appliquer l'une de ces trois significations au passage d'Horace dont il s'agit, M. Fourmont observe que le Poète, parlant ici à sa lyre comme à une Divinité, *salve* ne peut s'interpréter par *reçois de moi le salut*, le sens de l'Ode y répugnant, puisqu'il prie sa lyre d'agir & de faire quelque chose pour lui : *salve* peut encore bien moins se rendre ici par *esto salva*, porte-toi bien : car outre que ce souhait ne convient pas à une Divinité, la lyre pouvoit se porter fort bien sans aucuns sons. De-là il suit naturellement, que *salve* ne veut ici dire autre chose que *imperti mihi salutem*, fais-moi le plaisir que je te demande. Cette interprétation de *salvere* paroîtra sans doute extraordinaire ; mais selon M. Fourmont, elle est prouvée par les autres termes du passage. L'action du participe *vocanti*, supposant un salut fait précédemment : donc *salve*, selon lui, ne peut se rendre que par *sis* ou *esto salvatrix* : unique objet du Poète dans son invocation. *Tu as rendu de grands services à Alcée, rends-en de pareils à celui qui t'invoque, en quelque temps, en quelque occasion & en quelque lieu que ce soit.*

R E F L E X I O N S

Sur quelques vers de Tibulle.

DEUX vers de Tibulle ont souvent donné la torture aux Critiques du premier ordre : ces deux vers sont tirés de la troisième Elégie du premier livre, & pour bien entendre la question, il faut d'abord observer que Tibulle s'étant embarqué avec Messala Corvinus, nommé Gouverneur de Syrie, tomba si dangereusement malade, qu'on fut obligé de le laisser à Corcyre. C'est là que chagrin de se voir dans un pays étranger, abandonné de ses amis, de sa mere, de sa sœur & de sa chere Délie, il composa l'Elégie qui commence par ces vers,

Ibitis Ægæas sine me, Messalla, per undas, &c.

Dans cette Elégie, il dit entr'autres choses qu'il ne voit point sa chere Délie, qui, lorsqu'il prit congé d'elle pour ce voyage,

222 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
 alla d'abord avec empressement consulter tous les Dieux ,
 pour sçavoir si ce voyage lui feroit heureux , & si elle auroit
 la satisfaction de le voir de retour :

Delia non usquam , quæ , me cum mitteret urbe ,

Dicitur ante omnes consuluisse Deos.

Illa sacras pueri sortes ter sustulit , illi

Rettulit è triviis omina certa puer.

Notes sur
 cette Elégie.

Ce sont ces deux derniers vers qui font toute la difficulté.
 Joseph Scaliger les explique ainsi : *Tollere sortes est κληδονίη* ,
unde in veteribus inscriptionibus , SORTIBUS SUBLATIS. Sortes
 erant signa quæ dabantur alicui puero de trivio , quæ si convene-
 rant ei signo , quod ille qui sortes dederat habebat in animo , tunc
 bene secum agi putabat

Illi

Rettulit è triviis omina certa puer.

Puer è triviis ὁ τυχών , oportebat enim ignotum esse , ne sciens &
 prudens aliquid eorum facere videretur. Sic dictum , *PUER E TRI-*
VIIIS , ut apud Attium de vico auspices. *Ter autem* , ut quod
 tertium addixisset , id certissimum omen esse putarent.

Adversar. l.
5. c. 23.

Turnébe est du même avis que Scaliger , & parlant des
 sorts que l'on consultoit pour sçavoir l'avenir , il dit qu'on les
 faisoit remuer par un enfant ; & pour le prouver il se sert du
 distique de Tibulle. Saumaïse , après avoir embrassé le senti-
 ment de ces deux Sçavans , croit qu'il est nécessaire de corri-
 ger le premier de ces deux vers qui forme la difficulté , & il
 le rétablit ainsi ,

Illa MANU PUERI sortes ter sustulit ,

c'est-à-dire , que ces trois Auteurs prétendent que le Poëte
 n'a voulu marquer qu'une seule & unique maniere de consul-
 ter l'avenir.

1720.

M. de Valois , en examinant ce passage , crût y en entrevoir
 deux , *per sortes* , & *per omnia*. Tibulle , dans le premier vers

fait entendre que Délie avoit mis en usage la premiere sorte de divination , en allant consulter la Fortune de Préneste qui s'expliquoit par les sorts , qu'on remuoit , & qu'on tiroit à trois différentes reprises. Dans le second vers , il dit que Délie , non contente de cette premiere tentative , avoit employé une seconde maniere de connoître l'avenir , en recueillant avec soin les paroles échappées au hazard au premier enfant qu'elle avoit rencontré.

Illi

Rettulit è triviis omina certa puer.

Pour désigner cette sorte de divination qui étoit fort en usage , on se servoit de ces mots , *omina captare in triviis* , & elle étoit bien différente de celle qui se faisoit en remuant les sorts de Préneste , *sortes miscere & ducere*. Ces choses sont si connues , & si clairement expliquées & distinguées par Tibulle , qu'il est surprenant que les trois grands Critiques qu'on vient de nommer , n'y aient pas fait attention.

Suivant cette explication de M. de Valois , le distique reste sans difficulté. Délie , inquiète du départ de son amant , va consulter l'Oracle de la Fortune , *sortes miscere manu pueri* , car c'étoit un enfant qui tiroit ces sorts du coffre où ils étoient renfermés , comme le dit Cicéron dans un passage qu'on rapportera dans un moment.

Illa sacras pueri sortes ter sustulit.

Peu rassuré sur la destinée d'un amant si cher (car une amante ne se rassure pas aisément) elle employe une autre sorte de divination , qui étoit de prendre pour augure , les paroles proférées par un enfant trouvé au hazard.

Rettulit è triviis omina certa puer.

Tout cela est dans le caractère de Délie , & très-nettement expliqué par Tibulle , qui autrement auroit dit deux fois la même chose.

Mais on demandera pourquoi ce Poète , en parlant des

sorts sacrés, dit, *sacras pueri sortes* : c'est qu'on les appelloit ainsi à cause de Jupiter enfant, qui étoit assis avec Junon sa sœur sur le giron de la statue de la Fortune à Préneste. Cicéron est garant de ce fait, qui porte une grande lumière sur le premier vers en question : *Is est hodie locus*, dit-il, en parlant des sorts de Préneste, *septus religiosè, propter Jovis pueri, qui lactens cum Junone, Fortunæ in gremio sedens mammam appetens, castissimè colitur à matribus. Eodem tempore in eo loco ubi nunc Fortunæ sita ædes est, mel ex olea fluxisse dicunt, haruspicesque dixisse summâ nobilitate illas sortes futuras, eorumque jussu ex illa olea arcam esse factam, in eaque conditas sortes, quæ hodie Fortuna monitu tolluntur. Quid igitur in his potest esse certi quæ fortuna monitu, PUERI MANU miscantur atque ducuntur !*

R E M A R Q U E S

Sur quelques passages de Pétrone & de Cornélius Sévère, de Suidas & d'Hésychius.

1721.

ML'ABÉ SEVIN, à qui nous devons ces Remarques, commence par un endroit de Pétrone, que les Copistes ont visiblement altéré. Cet Auteur, après avoir donné de grands éloges à ces hommes illustres qui avoient consacré leurs veilles au bien de la société, ajoute : *Itaque, Hercula, omnium herbarum succos Democritus expressit, & ne lapidum virgultorumque vis lateret, ætatem inter experimenta consumpsit.* Les manuscrits varient sur le mot *Hercula* ; dans plusieurs on lit *Hercula ali* : & comme ces expressions ne forment aucun sens raisonnable, de sçavans Critiques ont pris le parti de leur en substituer de plus intelligibles. On ne rapporte point leurs conjectures, la plupart ne paroissant appuyées que sur des fondemens peu solides. Voici comme M. l'abbé Sevin croit que le passage doit être corrigé : *Itaque, Hercules alter, herbarum omnium succos Democritus expressit, & ne lapidum virgultorumque vis lateret, ætatem inter experimenta consumpsit.* Pétrone dans le dessein de rehausser le

le prix de tant de découvertes , dont le public étoit redevable aux soins de Démocrite , insinue que les travaux de ce fameux Philosophe, pouvoient entrer en parallèle avec ceux qui avoient rendu le nom d'Hercule si célèbre dans la Grèce; & il semble même que ces sortes de comparaisons étoient fort à la mode parmi les Anciens : témoin le proverbe , *ἄλλος οὗτος Ηερακλῆς* , Plut. Vie de Thésée. auquel on peut ajoûter un endroit des Académiques de Cicéron, qui fortifie merveilleusement la restitution qu'on vient de proposer. *Credo que Clitomacho ita scribenti, Herculeum quemdam laborem exantlatum à Carneade, quod ut feram & immanem belluam, sic ex animis nostris assensionem, id est opinionem & temeritatem extraxisset.* A entendre parler Clitomaque , ne s'imaginerait-on pas que les erreurs & les préjugés sont autant de monstres , dont la défaite est réservée à de nouveaux Hercules? Quoi qu'il en soit, jamais Philosophe ne ressembra mieux à ce héros que Démocrite , lui qui dans la vûe de servir sa Patrie , avoit entrepris de longs & pénibles voyages. Voici Plin. l. 25: c. 2. comment Pline en parle : *Ab eo Pythagoras clarus sapientiâ, primus volumen de herbarum effectu composuit, Apollini, Æsculapioque, & in totum Diis immortalibus inventionem & origine adsignata. Composuit & Democritus, ambo peragratis Persidis, Æthiopiæ, Arabiæ, Ægyptique magis.* Mais on trouve encore quelque chose de plus précis dans les Tusculanes de Cicéron : *Ultimas terras lustrasse*, dit-il, *Pythagoram, Democritum, Platonem accepimus. Ubi enim quid esset quod disci posset, eo veniendum judicaverunt.* Si l'on en croit cet Orateur, Démocrite avoit parcouru la plus grande partie de l'univers , & suivant toutes les apparences , c'est une des raisons pour laquelle il est honoré du titre d'Hercule , non-seulement par Pétrone , mais encore par un ancien Auteur Grec. Hadrien paroît avec le même titre sur des médailles , frappées sans doute dans la vûe de consacrer à la postérité la vigilance de ce Prince , qui pendant son regne avoit visité toutes les provinces de l'Empire.

La seconde correction de M. l'abbé Sevin regarde un endroit de Cornélius Sévérus , dans lequel ce Poète prétend expliquer les différentes causes qui ont pû produire des cavités

226 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
& des pores dans une masse aussi solide que la terre. Voici
les vers en question.

*Seu liber spiritus intra
Effugiens molitur iter , seu lymphæ perenni
Edit humum lima , furtimque obstantia mollit ,
Aut etiam inclusi solidum videre vapores.*

Joseph Scaliger a bien vû que ces mots du dernier vers ,
solidum videre vapores, étoient absolument inintelligibles; mais
le verbe *invidere* ou *minuere* que ce Critique a inséré dans le
texte , ne remédie point au mal. La conjecture que propose
M. le Clerc qui lit, *solidum exedere vapores*, est sans doute plus
heureuse. On ne sçauroit nier que ce changement ne rende
aux vers de Sévêrus toute la clarté qui leur manquoit. Le mal-
heur est que les termes *videre* & *exedere* ne se ressembtent pas
assez , & il seroit bien plus naturel de croire que le Poëte avoit
écrit, *solidum vicere vapores*. Il n'y a presque pas de différence
entre ces deux prétérits *videre* & *vicere* : & le second forme
une image bien plus vive que l'*exedere* de M. le Clerc. Au
reste , la signification que donne M. l'abbé Sevin au verbe
vicere, est assez communément reçûe , comme le prouvent
ces paroles du second livre de Lucrèce.

Lucr. l. 2.
v. 490.

*Transit enim fulmen cœli per septa domorum
Clamor ut , ac voces ; ferrum candescit in igne ,
Diffiliuntque fero ferventia saxa vapore.
Conlabefactatus rigor auri solvitur æstu.
Tum glacies aeris flamma devicta liquefcit.*

C'est en ce sens que le même Poëte dit dans un autre endroit ;

Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo.

Id. l. 5. v.
307.

M. l'abbé Sevin finit par la restitution de deux passages ,
le premier de Suidas , & le second d'Hésychius. Celui de
Suidas est conçu de cette manière , Ἀργανθώνη, ὄνομα κύβειον ,
καὶ Ἀργανθώνης κλίη , καὶ Ἀργανθώνιον ὄρος τῆς Κίου νήσου :

Ἀμφ' Ἀργανθώνιον ὄρος , πρὸς χοῆς τε Κίοιο.

Aucun des Auteurs qui nous restent, ne fait mention du lieu que ce Lexicographe appelle *Αργανθώνιον*. Quant à M. Sevin, il ne connoît pas de moyen plus sûr pour lever la difficulté, que de changer le mot *κλίνη* en celui de *κρήνη*, & ce changement est d'autant plus naturel, que Properce nous a conservé la mémoire d'une fontaine qui couloit au pied du mont Arganthoné : Prop. l. 1.
Eleg. 20.

*Hic erat Arganthi pege sub vertice montis,
Grata domus Nymphis humida Thyniasin.*

Simonide en faisoit un fleuve, *Σιμονίδης δὲ ποταμὸν φησι*, dit le Compilateur du grand Etymologique ; & ce fleuve ne différoit point de celui qui porte le nom de *Cius* dans les écrits des Anciens, témoin le vers d'Apollonius de Rhodes.

Ἀμφ' Ἀργανθώνιον ὄρεσ, περὶ χοάς τε Κίοιο.

De-là on conclura peut-être que dans le texte de Suidas, qui avoit ce passage devant les yeux, il faut lire *Αργανθώνιον ὄρεσ*, & non pas *Αργανθώνιον*. Il paroît néanmoins que de ces deux façons d'écrire, les Grecs ont suivi sans scrupule celle qui étoit le plus à leur gré. C'est la conséquence qu'on doit tirer de cette remarque de l'Auteur du grand Etymologique. *Αργανθών. οἶον*.

Ἀμφ' Ἀργανθώνιον ὄρεσ, περὶ χοάς τε Κίοιο.

Τινὲς δὲ Ἀργανθώνιον αὐτὴν φασιν. Εὐφωρίων δὲ καὶ Φιλίας Ἀργανθώνιον λέγουσι διὰ τῆς, οἶον.

Χθιζόν μοι κνώσονται παρ' Ἀργανθώνιον αἶπος.

On y voit que Philias & Euphorion prononçoient *Αργανθώνιον*.

On sçait bien que le nom de Philias est suspect à Sylburge & à Vossius, & cela avec beaucoup de fondement ; mais M. l'abbé Sevin n'est pas de leur sentiment pour le corriger. Ces deux habiles Critiques prétendent que le Philias en question occupe la place de *Φιλίας*, qui avoit publié quelques ouvrages

de géographie. Ne seroit-il pas plus à propos de lire *Φιλήτας*? Dans le passage que l'on vient de citer, il s'agit d'un Poète, & on ne sçauroit ignorer que Philetas avoit acquis une grande réputation par la beauté de ses poésies. Au reste, le mont Arganthoné étoit situé dans la Mysie, & non pas dans l'Isle de Chio, comme le soutiennent Suidas & le Scholiaste d'Aristophane; trompés, sans doute, par la conformité du nom qui se trouve entre cette Isle & la ville de Cius, célèbre dans les écrits des Anciens, & particulièrement dans ceux de Memnon, qui l'appelle *Κίερος*, mot à la place duquel Saumaïse voudroit substituer celui de *Κίφος*; correction qui ne sçauroit subsister, puisque Memnon, qui parle de cette ville en plusieurs endroits, ne la nomme jamais que *Κίερος*. D'ailleurs les habitans de cette ville y sont désignés par l'adjectif *Κιερφνός*, & cet adjectif ne sçauroit être dérivé du substantif *Κίφος*.

Memn. apud.
Phot.

Reste maintenant le passage d'Hésychius, dans lequel il est question du fleuve Clitor. Les Anciens en rapportent une propriété bien singulière; si l'on veut les en croire, quiconque buvoit de ses eaux, concevoit pour le vin une aversion insurmontable.

Ovid. Met.
l. 15.

*Clitorio quicumque sitim de fonte levavit,
Vina fugit, gaudetque meris abstemius undis.*

La rivière dont Ovide fait ici mention, prenoit sa source dans l'Arcadie, comme le prouve la remarque d'Hésychius que voici : *κλειτόεν, ὕδωρ, ποταμός Ἀρκαδίας, Κλείτατοι φασὶν ἢ οἱ Κρήτες*. M. l'abbé Sevin ne perd point le temps à faire voir que cet endroit est extrêmement corrompu, mais il croit que la seule manière de dissiper les ténébres dont il est environné, seroit de lire, *Κλείτορος ὕδωρ. ποταμὸν Ἀρκαδίας, Κλείτορα φασὶν ἢ ὁ Κράτης*. *Κλείτορος ὕδωρ* est la fin d'un vers de quelque Poète, que le Lexicographe se propose d'éclaircir. Dans ce dessein il nous apprend que le Clitor est un fleuve d'Arcadie, & cela sur la foi de Cratès : car on ne sçauroit douter que le mot *Κρήτες* ne soit une faute de Copiste? De quoi sert ici le témoignage des Crétois, & pourquoi Hésychius

ne s'appuye-t-il pas également de celui des autres peuples de la Grèce ? Il n'en est pas de même de Cratès : cet Ecrivain , au rapport de Pline , avoit composé un ouvrage intitulé *ἡ Ἰαυμασία* ; & dès lors il étoit difficile que le fleuve Clitor ne tint un rang considérable dans une collection , dont l'Auteur s'étoit proposé de rassembler toutes les merveilles qui étoient venues à sa connoissance.

De quelle maniere on pouvoit entendre les Orateurs Romains qui haranguoient dans la place publique.

CEUX qui écrivent l'histoire de leur pays , négligent ordinairement certains usages , qui pour être trop connus de leur temps , ne paroissent pas mériter leur attention : cependant , faute de bien connoître ces usages , on trouve dans l'histoire des difficultés qui arrêtent souvent le Lecteur , & c'est ce qui a donné lieu aux questions suivantes.

1°. Comment doit-on entendre qu'un Orateur parloit à tout le peuple Romain pour des affaires de la dernière conséquence , qui devoient être terminées par les suffrages de ce même peuple ? Peut-on supposer que l'Orateur étoit entendu de toute cette multitude qu'il devoit persuader ?

2°. Lorsqu'un homme étoit accusé , & que l'accusateur & l'accusé plaidoient leur cause devant le peuple , dont les suffrages le condamnoient ou le renvoyoient absous , doit-on s'imaginer que tout ce peuple pût entendre assez distinctement les deux causes , pour condamner ou pour absoudre celui des deux qui le méritoit ?

3°. Lorsqu'on lit dans les Historiens , qu'un Général montoit sur une espèce de tribunal pour haranguer son armée , est-il naturel de penser que ce Général pût être entendu de toute l'armée , comme les Historiens semblent l'insinuer ?

4°. Enfin , lorsque le Sénat & le peuple étoient opposés ; qu'un Consul montoit sur la tribune aux harangues pour intimider ou ramener les esprits ; & que le Tribun faisoit

succéder un discours à la harangue du Consul , afin de détruire les impressions qu'elle pouvoit avoir faites : faut-il se persuader que tous les citoyens donnoient leur suffrage avec une entière connoissance , & suivant qu'ils étoient frappés des raisonnemens des Orateurs ?

L'Académie , ayant sur le champ fait quelques réflexions sommaires sur les quatre questions précédentes , chargea M. l'abbé Couture d'une réponse plus étendue , & la séance suivante il apporta cette réponse.

1°. Lorsqu'un Orateur parloit devant le peuple , son intention étoit de se faire entendre , ainsi que celle du peuple étoit de ne rien perdre de ce que l'Orateur disoit. D'un côté l'attention & le silence regnoient dans l'Auditoire , de l'intérêt duquel il s'agissoit : de l'autre , celui qui se présentoit pour haranguer , devoit avoir éprouvé sa voix & sa poitrine , & s'être encore étudié à prononcer exactement jusqu'aux moindres syllabes. C'est pour cette raison que tous les Maîtres de Rhétorique demandent dans un jeune homme qui aspire à la profession d'Orateur , *solutam linguam , canoram vocem , latera firma* , &c. Ce qui fait dire à Cicéron dans sa harangue pour Ligarius : *Quantum potero , voce contendam , ut me Populus Romanus exaudiat*. Ce que cet Orateur répète en plus d'un endroit , & presque dans les mêmes termes.

On convient cependant que , quelques efforts que fit un Orateur qui parloit , ou dans la grande place *pro Rostris* , ou dans le champ de Mars *intra Septa* , il étoit moralement impossible qu'il fût bien entendu des derniers de l'assemblée ; mais bien des choses suppléaient à ce défaut , & le peuple , pour cela , ne donnoit point son suffrage au hasard , soit qu'il s'agit de recevoir , ou de rejeter une loi , soit qu'il fallût absoudre ou condamner un accusé.

Il n'est pas fort difficile de répondre à cette autre question ; sçavoir , s'il est naturel de penser qu'un Général d'armée qui haranguoit , soit pour appaiser une sédition , comme Germanicus & Drusus , soit pour instruire ses troupes des desseins qu'il avoit formés , fût entendu de toute l'assemblée : il suffisoit qu'il

le fût de ceux qui l'écoutaient de plus près, de ses Lieutenans, des Tribuns, des Centurions & autres Officiers subalternes de chaque légion. Ceux-ci faisoient, pour ainsi dire, passer de main en main ce qu'ils avoient entendu jusqu'aux derniers rangs.

Pour mettre plus au fait de ces réponses, M. l'abbé Couture entra dans le détail de la manière dont les Loix Romaines étoient établies, & dont le peuple rendoit ses jugemens.

En 1721,

Lorsqu'il s'agissoit de faire un nouveau règlement, après que le Magistrat en avoit conféré dans le Sénat s'il étoit Patricien, ou avec les Tribuns s'il étoit Plébéien, il faisoit écrire ce règlement sur des planches qu'on affichoit dans les endroits de la ville les plus fréquentés, comme le *forum*, le mont Capitolin, &c. & cela pendant trois jours de marché consécutifs, afin que les Romains qui vivoient à la campagne, & qui ces jours-là ne manquoient jamais de venir à la ville pour les choses nécessaires à leurs ménages particuliers, pussent en même temps apprendre ce qu'on méditoit de nouveau dans le gouvernement de la chose publique. Ces sortes de foires ou de marchés se tenoient de neuf jours en neuf jours, & pour cela étoient appelés *nundinae quasi feria novendinae*.

Voilà la première formalité de la législation, *promulgatio per trinundinum*. Ainsi Cicéron *pro domo sua* prétend avoir raison, que l'adoption de P. Clodius s'étant faite en vertu d'une loi, qui faute d'avoir été annoncée pendant trois jours, étoit nulle de plein droit, ce qui s'en étoit ensuivi, comme son tribunat & tout ce qu'il avoit fait pendant son tribunat, devoit aussi être censé nul.

La seconde formalité consistoit dans les discours qui se faisoient pour ou contre la loi, que chacun avoit pû lire dans ces affiches publiques. Outre ce que chaque citoyen en son particulier avoit pû faire de réflexions sur les avantages & sur les inconveniens de cette loi, les Orateurs avoient la liberté d'en entretenir le peuple, qui n'y étoit pas indifférent, & qui par conséquent donnoit une grande attention à ces sortes de discours; comme on le peut prouver par l'histoire de la loi *Valeria*, & de la loi *Manilia*.

La loi *Valeria* abrogeoit la loi *Oppia*, qui avoit été portée dans le fort de la seconde guerre Punique, pour modérer le luxe des Dames : *Ne qua mulier plus semuncia auri haberet, neu vestimento versicolori uteretur, neu juncto vehiculo in urbe oppidove, aut propius inde mille passus, nisi sacrorum publicorum causâ veheretur.* T. Live rapporte, que plusieurs personnes (a) distinguées dans la République haranguerent pour & contre la loi *Valeria*. Sur-tout elle fut combattue par les deux Brutus, Marcus & Publius qui étoient alors Tribuns du peuple; elle le fut aussi par le vieux Caton Consul, & l'Historien nous a conservé son discours en entier, ainsi que la réponse qui lui fut faite par le Tribun Valerius auteur de la loi. On peut assurer que le silence avec lequel ces deux discours furent entendus, fut parfait, tant par la considération qu'on avoit pour les Orateurs, que par le respect dû à la dignité & au pouvoir de leurs places, & par rapport à l'importance de la matiere.

A l'égard de la loi *Manilia*, elle avoit été promulguée par le Tribun Manilius pour faire ordonner la guerre contre Mithridate, & pour en faire donner la conduite à Pompée, quoiqu'il ne fût point en magistrature. Presque toute la noblesse, jalouse de la grandeur de Pompée, s'y opposoit; entre autres Q. Hortensius & Q. Catulus, qui pour cela firent au peuple des discours fort étudiés, dont Cicéron a conservé l'analyse dans la réponse qu'il leur fit. Voici un trait qui marque l'attention avec laquelle le peuple écoutoit : Catulus, voyant le peuple prévenu pour Pompée, jugea qu'il ne convenoit pas de blâmer ouvertement cette prévention; il tâcha au contraire de s'en prévaloir pour le bien de sa cause, en disant qu'on devoit ménager une tête si précieuse, & ne pas l'exposer à tous les hazards de la guerre. Vous l'avez, dit-il, employé contre les barbares, contre les rebelles contre les esclaves, contre les pirates; vous l'avez exposé à tous les dangers de la terre & de la mer: si, par malheur, vous veniez à le perdre,

(a) *Ad suadendum, dissuadendumque multi Nobiles prodibant. Capitolium turbâ hominum faventium adversantiumque legi complebatur.*

par qui le remplacerez-vous ? Par vous-même , Catulus , répondit tout d'une voix cette multitude.

Dou l'on peut juger que le peuple , déjà instruit par la lecture des affiches , par les raisonnemens des politiques , & par les réflexions qu'il avoit pû faire à loisir , en perdant quelques paroles ou quelques périodes des Orateurs , ne perdoit pas pour cela tout le fruit de son assiduité à les écouter.

Ce qu'on vient de dire , n'est que pour les discours qui se faisoient dans la grande place ; il semble que comme elle étoit environnée d'édifices , elle devoit être plus favorable à la voix des Orateurs , que n'étoit cette partie du champ de Mars , où se tenoient les assemblées générales du peuple Romain , soit pour l'acceptation des Loix , soit pour l'élection des Magistrats , ou pour le jugement des accusés de crimes capitaux. Car ce qui se passa sous le consulat de C. Martius & de Cn. Manlius , c'est-à-dire , l'an de Rome 397 , est un exemple unique qui ne doit point tirer à conséquence. Le Consul C. Martius proposa près de Sutrium en Hétrurie , & dans son camp même , une loi *De vicesima eorum qui manumitterentur*. Mais les Tribuns du peuple , qui prévoyoient les suites de cette nouveauté , n'y ayant rien après cela , que les Consuls ne pûssent faire passer par les suffrages de leurs soldats , firent à Rome une autre loi , par laquelle ils défendirent sous de grosses peines de rien proposer en ce genre , ailleurs que dans le lieu accoutumé , *in Foro vel in Campo*.

On ne parle point des assemblées tumultueuses , où le peuple échauffé n'écoute plus sa passion , & refuse d'entendre ceux qui parlent pour le parti contraire. Non-seulement l'Orateur n'est point entendu des extrémités de la place , il ne l'est pas même de ceux qui l'approchent de plus près ; aussi n'est-ce pas de cela qu'il est question.

Lorsqu'un homme étoit accusé devant le peuple , l'accusateur & l'accusé plaidoient leur cause devant ce peuple , dont les suffrages devoient décider du sort de l'accusé ; mais cela ne se faisoit pas en un seul jour. Souvent le jugement des Préteurs ou des Commissaires avoit précédé celui du peuple ,

& ce n'étoit guères que par la voye d'appel qu'on en venoit à ce dernier. Cette maniere de procéder fut établie par le roi Hostilius ; les termes de sa loi se trouvent dans Tite-Live : *Duumviri perduellionem judicent : si à Duumviris provocaverit , provocacione certato*. Avant que d'en venir là, l'accusateur avoit fait citer l'accusé devant les Juges ordinaires , & lui avoit donné pour se défendre le temps marqué par les loix , trente jours , plus ou moins. La condamnation ayant été prononcée en premiere instance , le peuple devenoit Juge dans les Comices des Tribus , s'il ne s'agissoit que d'une peine pécuniaire ; & dans les Comices des Centuries, s'il s'agissoit d'une peine capitale. *Magistratus judicassit , irrogassitve , per populum mulctæ pænæ certatio esto*. Les conclusions de l'accusateur devoient être affichées , comme une loi , pendant trois jours de marché consécutifs. Le jour venu , elles étoient renouvelées par l'accusateur en ces termes , *Rogo vos Quirites , velitis , jubeatis ne , ut M. Tullio aqua & igni interdicator , quod falsum Senatus-consultum retulerit , quod cives indemnatos indicta causâ necandos curarit* ; ou bien , *Velitis , jubeatis , Quirites , ut M. Posthumio ducentum millium æris mulcta sit*. Alors le peuple divisé par centuries ou par tribus , chaque particulier donnoit son avis de vive voix , ou par bulletin , en passant par de petits ponts fait exprès.

L'ordre & le silence qu'on observoit en tout cela , fait croire que le peuple avoit suffisamment entendu les moyens de l'accusateur , & les raisons de l'accusé , avant que de donner son jugement.

S'il arrivoit que les Tribuns du peuple , sans attendre un jugement préalable , voulussent accuser quelqu'un devant le peuple , celui qui avoit pris cette commission montoit dans la tribune , & assignoit au malheureux un jour pour entendre les faits dont il le devoit charger. Le jour arrivé , il le citoit par un crieur , & pendant trois différens jours , non consécutifs , il répétoit les chefs de son accusation. L'accusé avoit le temps & la liberté de se justifier : s'il ne le faisoit pas , & dans la place même des Rostres , le Tribun lui donnoit jour pour

comparoître devant le peuple, & pour entendre sa condamnation, après le trois jours de marché réglés par la loi. Denys d'Halicarnasse fait assez connoître que ces formalités s'observoient dès la naissance de la République Romaine. Cicéron, qui vivoit sur la fin de cette même République, s'en explique encore plus nettement en ces termes; *Moderata populi judicia à majoribus sunt constituta. Primum ne poena capitis cum pecunia jungatur, deinde ne nisi prædictâ die quis accusetur; tum, ut ter ante Magistratus accuset intermissâ die, quam mulctam irroget, aut poenam judicet; quarto sit accusatio trinum nundinum, prodita die, quâ die judicium sit futurum.*

*Hist. de
Coriol. l. 7.*

*Pro domo
sua.*

C A R A C T E R E D' A U G U S T E,

*Avec la comparaison entre Agrippa & Mécénas,
Ministres de ce Prince.*

DE tous les moyens qui concourent, soit à la fondation des Empires, soit à leur affermissement, il n'y en a point qui y ait plus de rapport que le bon choix que font les Princes de leurs Généraux & de leurs Ministres; & sans entrer ici dans un détail assez connu, il est sûr, suivant M. l'abbé de Vertot, Auteur de ce Mémoire, que comme Agrippa rendit par sa valeur Auguste maître de l'Empire, Mécénas par sa sagesse & son habileté contribua à en affermir la nouvelle domination.

1718.

Mais quel a été le plus grand de ces deux Romains, demande M. l'abbé de Vertot? C'est une question qu'on ne peut décider qu'en examinant le caractère particulier d'Auguste, la situation des affaires quand ces deux Ministres y prirent part, & par quels services l'un & l'autre parvinrent à la confiance d'un Prince, qui n'en eut jamais d'entière que pour eux seuls.

Les Historiens ne conviennent pas entr'eux sur le caractère de cet Empereur. Les uns le représentent comme un génie du premier ordre, vaste dans ses vûes, juste dans ses projets, ca-

*Vell. Pat.
Gg.*

pable de former les plus grands desseins & de les exécuter, naturellement humain, & depuis l'extinction du Triumvirat, doux, clément, plein de bonté, & tel enfin qu'il sembloit être né pour le bonheur de l'Univers. Selon d'autres, c'étoit un Prince ambitieux, sans courage, entreprenant & timide en même temps, infidèle avec ses alliés, cruel & implacable dans ses vengeances, superstitieux, sans mœurs & sans vertus. On distingue aisément dans ces deux portraits la flatterie & la malignité. Auguste n'a été ni si grand ni si bon, ni si foible, ni si méchant qu'on nous le représente : le caractère des hommes est ordinairement plus mêlé ; & si ce Prince n'a pas possédé toutes les qualités que lui donnent quelques Historiens, il n'a pas aussi été tel que les autres l'ont dépeint. On ne sçauroit disputer au petit neveu de César de grands talens ; on voit dans ses desseins un courage qui étonne, un esprit de suite, & qui sçavoit distribuer dans des temps convenables l'exécution de ses projets ; une grande pénétration pour connoître les hommes, beaucoup d'équité dans les emplois qu'il leur donnoit. Il étoit toujours attentif aux affaires, cruel ou clément, selon que le temps & les injures le demandoient, ennemi des périls, poltron même, peut-être par politique ; il sçavoit couvrir ses défauts, par l'art infini qu'il avoit de se donner les vertus qui lui manquoient. Enfin il étoit, comme il l'avoit lui-même, un excellent Comédien, & qui sous le masque sçut jouer différens rôles pour parvenir au premier.

C'est ce qu'il faut développer, pour pouvoir mieux juger du caractère de ses deux Ministres. Au milieu des troubles qui suivirent la mort de César, parut sur la scène C. Octavius son fils adoptif. Agé à peine de dix-huit ans, & ne faisant que sortir des écoles d'Apollonie, il osa former le dessein de détruire la République, & de s'emparer de la souveraine puissance ; & ce qui est plus surprenant encore, sans être assuré d'aucun des partis qui s'étoient formés à la mort du Dictateur. En vain ses parens & ses amis, les partisans même & les ennemis de la liberté, s'opposèrent à un dessein si hardi, rien ne fut capable de l'ébranler ; & soutenu du seul nom de César, il entreprit

de résister aux uns & aux autres. Mais comme il n'avoit pas assez de forces pour se soutenir en même temps contre ces différens partis, il eut l'adresse de s'allier successivement avec eux, de se servir tour à tour de leur animosité & de leurs armes pour les détruire les uns après les autres, & de jeter ainsi les fondemens de sa grandeur sur leur ruine. Tel fut le plan fixe qu'il forma, & dont il ne s'écarta jamais. Un profond silence couvroit ce grand dessein, il ne laissoit voir que la résolution de venger la mort de son pere; il s'en fit même un prétexte pour armer. M. Antoine se servit du même prétexte pour rappeler les légions qui étoient sous ses ordres. A ne voir que les dehors de cette conduite, ils devoient, ce semble, s'unir l'un avec l'autre, pour concourir au même dessein; mais des intérêts plus pressans les faisoient agir. Antoine aspiroit aussi à la souveraine autorité; & comme ils se pénétrèrent, ils devinrent ennemis. En vain les amis de César cherchèrent à les réconcilier; ils s'embrassèrent, mais leur défiance ne se mit point de la partie; & comme ils se traversoient dans tous leurs desseins, leur feinte amitié ne dura pas long-tems. Antoine se satisfaisoit par des marques de mépris, & traitoit d'écolier le jeune Octavius, pendant que cet écolier, maître à l'extérieur de son ressentiment, jettoit de loin les fondemens de la perte de son concurrent.

Cependant Antoine alla mettre le siège devant Modène, espérant que le jeune César viendrait dans son camp, & le reconnoîtroit pour général: mais ce Prince, qui jugea bien que le dessein de venger le Dictateur, en chassant de cette place Decimus Brutus l'un de ses assassins, étoit moins ce qui le conduisoit, que l'envie de devenir le maître de Rome, en prenant cette ville, sçut par le moyen de Cicéron faire craindre le succès de ce siège, & Antoine fut déclaré par le Sénat ennemi de la patrie. Les deux Consuls se mirent en marche, Auguste se joignit à eux avec ses troupes, & Antoine fut obligé après la perte de la bataille de lever le siège. Auguste demanda & obtint le consulat, mais il ne le garda pas long-tems. Antoine, qui avoit rétabli son armée par la jonction des troupes

de Lépидus, menaçoit Auguste de se joindre avec les conjurés; & le jeune César épouvanté du projet d'une ligue, à laquelle il n'auroit pû résister, lui fit offrir de se réconcilier avec lui, de joindre leurs troupes, & de partager la souveraine puissance: cependant, comme ils étoient toujours en garde l'un contre l'autre, ils associerent Lépидus, moins comme chef de parti: que pour être l'arbitre des différends qui pourroient survenir. Tel fut le fameux triumvirat, dont les cruautés font horreur. Enrichis par les proscriptions, & devenus puissans par la mort de leurs ennemis, ces trois chefs abbattirent le parti des conjurés, & la liberté fut ensevelie dans les plaines de Philippes, avec Brutus & Cassius les derniers des Romains.

Comme Auguste avoit donné dans toutes les occasions des marques de foiblesse & de timidité, il eut souvent à essuyer les railleries d'Antoine; ainsi il crut qu'il lui étoit nécessaire de faire choix d'un bon général. Agrippa fut choisi: soldat de fortune & sans naissance, & qui par là ne pouvoit faire aucun ombrage. Il étoit question alors de chasser de la Sicile le jeune Pompée qui s'en étoit emparé, & d'où il infestoit toutes les côtes d'Italie. Auguste n'avoit point de flotte. Agrippa fit construire des vaisseaux, alla chercher l'ennemi, battit ses Lieutenans en plusieurs rencontres, & défit enfin Pompée lui-même. Mais aussi modeste que grand général, connoissant peut-être aussi la délicatesse & la jalousie de son maître, il refusa les honneurs du triomphe qu'il méritoit.

Auguste, victorieux de tous les Républicains, crût qu'il étoit temps de rompre avec ses Collègues. Les prétextes de rupture ne manquèrent pas à un aussi habile politique. Lépидus, le moins redoutable, fut attaqué le premier; & la perte de ce concurrent ne lui couta que quelques intrigues & de l'argent. Le Triumvir peu estimé de ses soldats, en fut abandonné au milieu de son camp; & comme il étoit peu ambitieux, il n'eut pas de peine à prendre le parti de la retraite. Antoine donna plus de peine; maître d'une partie de l'Asie & de l'Afrique, allié avec plusieurs grands Rois, adoré de ses soldats, il auroit été invincible, s'il n'avoit lui-même été vaincu par

ses passions. Auguste instruit de son amour pour Cléopâtre lui faisoit négliger les affaires du gouvernement , envoya contre lui Agrippa; la guerre conduisit ce Général en différens climats , & la victoire le suivit par-tout : enfin la bataille d'Actium décida cette grande querelle , & la mort d'Antoine , qui suivit cette défaite , rendit Auguste maître du monde.

C'est ainsi qu'il scût se prévaloir de la victoire d'Hirtius & de Panfa près de Modène pour abbaïsser Antoine ; que le même Antoine vainquit pour lui dans les champs de Philippes & qu'Agrippa le défit de Pompée & d'Antoine , & le mit en état de régler à son gré la fortune du gouvernement.

Ce grand projet lui donnoit de vives inquiétudes. Le souvenir des Ides de Mars se présentoit sans cesse à son esprit. César assassiné au milieu du Sénat par ses propres amis , lui faisoit appréhender le même sort ; sa timidité naturelle lui faisoit craindre un nouveau Brutus , & c'est ce qui lui fit prendre la résolution de délibérer de cette grande affaire avec Agrippa & Mécénas. Agrippa , uniquement sensible à cette gloire qui ne s'acquiert que par les belles actions , se déclara pour une généreuse abdication. Il fit même envisager à son maître les périls d'une domination odieuse , lui cita les exemples de Sylla & de César , & l'exhorta à faire voir à l'Univers , en rendant la liberté à sa patrie , qu'il n'avoit pris les armes que pour venger la mort de son pere.

Mécénas , sans s'arrêter à faire voir à Auguste la couronne par les endroits les plus brillans , se contenta de lui représenter qu'il en avoit trop fait pour reculer ; qu'après tant de sang répandu , il n'y avoit de sûreté pour lui que sur le trône , & qu'il ne seroit pas plutôt dépouillé du pouvoir suprême , qu'il se verroit attaqué par les enfans & les amis de tant d'illustres pros crits , que le malheur des temps l'avoit obligé d'immoler à sa sûreté.

Auguste , sans embrasser entierement , & aussi sans rejeter tout-à-fait l'un & l'autre conseil , résolut de retenir l'autorité souveraine ; mais pour accoutumer insensiblement les Romains à supporter sa domination , il déclara publiquement qu'il s'en

dépouillerait dans dix ans, faisant espérer qu'alors il aurait entièrement rétabli le calme dans l'Etat. On le vit, en effet, tous les dix ans renouveler la même protestation.

Dès-là Agrippa & Mécénas partagerent l'autorité & la confiance de leur maître, avec cette différence que le premier plus estimé, épousa la fille d'Auguste, & fut Consul. Mécénas prit une route détournée pour se distinguer; content d'une vie délicieuse, & de regner, pour ainsi dire, sur le cœur de son maître, il sçût renoncer à toutes les dignités. L'un étoit regardé comme le soutien de l'Empire, l'autre comme un ami doux & agréable, plus attaché à la personne de son maître qu'à sa dignité. Mais comme on a moins parlé de ce favori, à cause des guerres continuelles qui rendirent Auguste le maître du monde, & auxquelles Mécénas eut peu de part; il est bon de faire connoître plus particulièrement un Romain, dont le nom depuis tant de siècles est consacré à la protection des Lettres.

Né Chevalier Romain, c'est-à-dire, dans le second ordre de la République, il eut le bonheur d'étudier avec Auguste à Apollonie, & la conformité d'humeurs, l'amour des belles Lettres, & le même penchant pour les plaisirs, formèrent entr'eux dès ce temps-là une amitié qui dura toujours. La guerre civile s'étant allumée, Auguste d'un favori agréable se fit un Ministre utile. Mécénas fut toujours chargé des négociations les plus délicates, & Auguste ne pouvoit jamais faire un meilleur choix. Mécénas avoit ces qualités douces qui gagnent les cœurs; né avec beaucoup d'esprit, l'éducation & l'étude avoient achevé ce que la nature avoit préparé en lui. Ce fut dans une de ces négociations secrètes, qu'il sçût tirer d'Antoine des secours pour chasser le jeune Pompée de la Sicile. Dès qu'Auguste fut devenu le maître, le favori changea de système, & ne songea plus qu'aux moyens de conserver la personne & l'autorité de l'Empereur. Des espions répandus dans toutes les cabales, l'instruisoient des sentimens de ceux qui ne goûtoient pas le nouveau gouvernement, & ce fut sur leurs rapports qu'il porta Auguste à relâcher une partie de

de son autorité, pour conserver plus sûrement celle qu'il retiendrait. Ce fut aussi par les conseils de ce Ministre que Rome eut encore des Consuls, des Préteurs & des Ediles, anciens Officiers de la République, quoique dans le fond ils n'eussent qu'une ombre d'autorité.

Mécénas porta encore plus loin ses soins & ses vûes : dans le dessein de faire estimer le Prince, & de faire aimer même son gouvernement, il s'attacha tous ceux qui pouvoient servir à sa gloire, Poètes, Orateurs, Historiens : il les appelloit auprès de lui, les combloit de caresses & de bienfaits, & les produisoit à son maître. Sa faveur lui attiroit tout le monde, & les plus honnêtes gens se trouvoient avec plaisir aux sçavantes conférences qui se tenoient chez lui. Là on exaltoit les louanges du Prince; ces louanges répandues ensuite parmi le peuple adoucissoient insensiblement les esprits, & la haine & l'envie se changerent ainsi en admiration. Un si heureux changement fut l'ouvrage de Mécénas, & si Agrippa au travers de mille périls scût faire triompher son maître de ses ennemis déclarés, Mécénas désarma des ennemis cachés, accoutuma des hommes libres à la servitude, & rendit tolérable la monarchie, si odieuse à des républicains.

R E M A R Q U E S

Sur les Bætyles, & sur les Statues de Cybéle.

LEs Prêtres de Cybéle, qui alloient mendier de ville en ville, portoient sur leur sein des pierres mystérieuses qu'on a appellées Bætyles, & qui représentoient la mere des Dieux. Il y a des Auteurs qui prétendent que c'étoit des pierres informes, semblables à celle qu'on disoit être tombée dans la Phrygie, & qu'on prit pour la statue de Cybéle. M. Falconnet, dans une dissertation sur les Bætyles, imprimée dans le ^{Pag. 513} 6^e volume de ces Mémoires, n'ayant parlé qu'en passant de cette sorte de Bætyles qui représentoient la mere des Dieux, M.

Hist. Tome V.

H h

l'abbé Banier communiqua à la Compagnie quelques remarques sur les statues de cette Déesse, sans qu'il se soit toutefois proposé d'entrer dans la description de celles qu'on trouve dans les Recueils d'Antiquités, sur plusieurs Médailles & sur d'autres Monumens.

La première & la plus connue de toutes étoit cette fameuse pierre noire, que l'on disoit être tombée du ciel près de Pessinunte dans la Phrygie, & qui y étoit honorée comme représentant la mere des Dieux. On sçait que les Romains l'envoyèrent chercher avec beaucoup de cérémonie. Les Prêtres, les fêtes, tout l'attirail du culte de cette Déesse vint à Rome avec les Ambassadeurs. On donna à la Vestale Clodia cette pierre mystérieuse, qui fut portée en procession au travers de la ville. La fête s'en renouvelloit tous les ans, & on alloit laver cette pierre dans le petit fleuve Almon, comme Ovide nous l'apprend dans ses Fastes.

*Est locus in Tiberim qua lubricus influit Almo,
Et nomen magno perdit in amne minor.
Illic purpurea canus cum veste Sacerdos,
Almonis dominam sacraque lavit aquis.*

Denys d'Halicarnasse, qui raconte l'histoire de cette célèbre translation de Cybèle, remarque que Scipion Nasica étoit le chef de l'ambassade.

La seconde sorte de simulacre de cette Déesse, c'est-à-dire, celui que ses Prêtres portoient ordinairement sur l'estomac, étoit une espèce de Bætyle, pierre à laquelle ils attachoient de grandes vertus. Quelques Auteurs ont prétendu que la pierre tombée à Pessinunte, ville de Phrygie qui prit son nom de cette chute, du mot *πεσιν*, qui veut dire tomber, étoit semblable à ces Bætyles que portoient les Prêtres de la Déesse. Ils se fondent sur un passage d'Arnobe, qui la donne, ce semble, pour une petite pierre : *Silicem non magnum coloris atris, angulis prominentibus inæqualem*. Mais les meilleurs Auteurs assûrent que cette pierre qui tomba du ciel, étoit fort grosse. Arnobe

lui-même, sur la foi d'un ancien Auteur nommé Timothée, s'exprime ainsi, *In Phrygiæ finibus inauditæ per omnia vastitatis petra est quædam, cui nomen Agdus.* Et il ajoute que ce fut de cette pierre que Deucalion, sur l'avis de Thémis, détacha celles qui servirent après le déluge à rétablir le genre humain, & que Cybèle elle-même, toute mere des Dieux qu'elle étoit, en tiroit son origine : *Ex leo lapides sumptos, ut Themis mandaverat, in orbem mortalibus vacuum Deucalion jactavit & Pyrrha, ex quibus cum cæteris & hæc Magna quæ dicitur informata est Mater.* On peut dire encore, pour prouver que cette pierre étoit plus grosse que les Bâtyles que les Prêtres de Cybèle portoient, que lorsqu'on la retira du vaisseau, & qu'on la mit entre les mains de la Vestale, elle la remit aussitôt à une autre, & celle-ci à une troisième, ainsi de suite ; ce qui n'auroit pas été nécessaire, si cette pierre avoit été aussi petite que les Bâtyles des Prêtres. D'ailleurs pourquoi employer un char pour la porter jusqu'au fleuve Almon ? il auroit été plus décent de la mettre entre les mains d'un de ses ministres. Les anciens Gaulois, comme on voit dans les Actes de S. Symphorien, Martyr du second siècle, publiés par Dom Ruinart, portoient aussi dans un char traîné par des bœufs, la statue de cette Déesse, *statuam Berecynthiæ quæ carpento ducebatur.* Gregoire de Tours, confirmant cette vérité, ajoute qu'on la portoit autour des champs & des vignes, lorsque la récolte étoit en danger. Or les Gaulois, qui avoient sans doute appris cette cérémonie des Romains, devoient avoir une statue semblable à celle qu'avoit ce peuple, c'est-à-dire, une pierre informe, qu'il n'auroit pas été nécessaire de porter dans un char, si elle avoit été aussi petite qu'on le prétend. Les Antiquaires croyent reconnoître cette cérémonie gauloise dans une ancienne monnoye des Segusiens. Denys d'Halicarnasse, parlant de la fête que les Romains célébroient tous les ans le six des Kalendes d'Avril, en mémoire de cette translation de Cybèle, observe qu'un homme Phrygien & qu'une femme de la même nation y faisoient l'office de Prêtres portant la Déesse par la ville, & ramassant les aumônes pour

les besoins du Temple & des Ministres qui le desservient.

La troisième sorte de simulacre de Cybèle, & celui qui pouvoit véritablement porter ce nom, étoit la statue de cette Déesse avec tous ses attributs, telle que nous la voyons représentée sur une infinité de monumens antiques de marbre & de bronze, & sur un grand nombre de Médailles grecques & latines.

Enfin la dernière remarque de M. l'abbé Banier, est que tous les simulacres que portoient les Prêtres de Cybèle, n'étoient pas des pierres informes ou des Batyles, puisque l'on voit sur la poitrine d'un Archi-Galle antique, gravé dans le premier tome des Antiquités du P. de Montfaucon, l'image de cette Déesse avec ses tours sur la tête, & accompagnée de Jupiter, de Mercure & d'Atys : ainsi, avancer que les Prêtres de Cybèle ne portoient d'autre image de leur Déesse que les Batyles, c'est, ce semble, dementir également les Auteurs les plus dignes de foi, les monumens les plus incontestables que l'antiquité nous ait transmis.

On peut ajoûter à ces réflexions, qu'une petite pierre tombée du ciel, n'auroit pas été assez remarquable par sa chute, ni assez aisée à reconnoître, & qu'il faut nécessairement dire qu'elle fut distinguée des autres pierres, ou par sa masse, ou par la statue de la Déesse qu'elle représentoit. Hérodien semble favoriser cette conjecture, puisqu'après avoir rapporté l'histoire de la chute de cette pierre, près du lieu qui fut depuis appelé *Pessinunte*, il observe que les Romains, lorsqu'ils eurent jeté les fondemens de cette grandeur où ils parvinrent dans la suite, & qu'ils eurent appris par un oracle, que leur Empire se soutiendrait, & iroit même toujours en augmentant s'ils faisoient venir à Rome la Déesse de Pessinunte, ils députèrent aussitôt vers les Phrygiens, à qui ayant fait valoir le degré d'alliance qui étoit entr'eux par Enée, dont ils tiroient leur origine, ils obtinrent sans peine ce qu'ils demandoient. Ensuite, ajoûte cet Auteur, on mit la Déesse sur un Vaisseau, &c. Ce qui prouve, ou que les Phrygiens ne donnerent pas aux Romains la pierre tombée du ciel, ou que cette pierre

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 245
étoit une statue de la Déesse. Dans le premier cas, on n'auroit aucun droit de comparer les Batyles que portoient les Prêtres à cette pierre mystérieuse : dans le second, il faudroit dire que la statue de cette Déesse étoit tombée du ciel dans un petit Batyle, qu'on auroit eu bien de la peine à trouver & à reconnoître au milieu du champ où il tomba.

LE PALAIS DE CARON, *Ou le Labyrinthe d'Egypte.*

JAMAIS peuple ne travailla tant pour l'immortalité que les Egyptiens, comme l'attestent encore ces grands ouvrages que tant de siècles ont respectés. Cependant on doit être moins surpris de voir aujourd'hui ces obélisques, ces colonnes dont la grosseur & la hauteur causent tant d'admiration, ces statues colossales, ces sphinx, ces pyramides qu'on met au rang des merveilles du monde. Tous ces monumens sont en état, & par leur matière, & par la forme de leur construction, de résister au ravage des temps : mais de trouver dans la haute Egypte des Temples & des Palais, qui sans avoir été ni habités ni réparés depuis plusieurs siècles, présentent encore tant de marques du goût & de la magnificence de ceux qui les firent construire, c'est ce qu'on ne trouve point ailleurs, & aucun autre pays n'offre aux curieux de quoi comparer une relation des plus modernes avec ce qu'Hérodote, Strabon & Diodore de Sicile ont dit de ses anciens monumens. Le Labyrinthe de Crète, bâti sous le regne de Minos, second du nom, peu de temps avant la guerre de Troye, étoit entièrement détruit du temps de Pline, & celui d'Egypte, qui en avoit été le modèle, & qui étoit beaucoup plus ancien, conserve encore une partie des beautés célébrées par les premiers Historiens.

Le sieur Paul Lucas, voyageant dans le Fioumé, province d'Egypte, du côté du lac Moëris, fut invité par quelques Arabes d'aller visiter le palais de Caron ; & après l'avoir examiné,

1718.

il jugea que cet édifice étoit le Labyrinthe. La relation qu'il en fit à son retour , donna lieu à une Differtation , dans laquelle M. l'abbé Banier compare cette relation avec ce que les Anciens nous avoient laiffé fur ce fujet.

Avant que d'entrer en matiere , M. l'abbé Banier avertit qu'il ne faut pas s'étonner de la diverfité qui fe rencontre dans les relations que les Anciens ont faites de ce Labyrinthe. Cet édifice étoit fi vafte , il y avoit tant de tours & de détours , de chambres & de corridors , que chacun s'attachoit à ce qui lui paroiffoit le plus remarquable , & négligeoit ou oublioit , dans le récit qu'il en faifoit , ce qui l'avoit le moins frappé. D'ailleurs on étoit conduit par les Prêtres , qui n'avoient garde d'introduire les voyageurs dans les lieux facrés où l'on nourriffoit les Crocodiles. Hérodote avoue qu'on lui avoit refusé l'entrée des chambres fouterreines. Ainfi comme ce n'étoit que fur le rapport de ces mêmes Prêtres , qu'on décrivoit ce qu'on n'avoit pû voir , il eft évident qu'il doit regner une grande variété dans les relations qui nous en reftent.

Cependant malgré cette diverfité , M. l'abbé Banier croit pouvoir affûrer que l'édifice nommé par les Arabes *Quellay Caron* , ou le palais de Caron , eft le Labyrinthe fi célèbre dans les écrits des Anciens.

L. 2.

Hérodote , qui l'avoit vû , en parle ainfi. “ J'ai eu le plaifir „ de voir ce Labyrinthe , & je confeffe qu'il eft plus admira- „ ble que ce qu'on en dit. Il y a douze falles voûtées , qui „ ont leurs portes vis-à-vis les unes des autres : fix regardent „ le Septentrion , & fix le Midi , toutes contiguës , & enfer- „ mées en dehors du même mur. Le logement en eft dou- „ ble , l'un fur terre & l'autre deffous ; & tous les deux con- „ tiennent enfemble trois mille chambres. Je ne puis me re- „ préfenter , continue cet Auteur , les tours & les détours qui „ vous menent & vous ramènent d'une falle à l'autre , fans en- „ trer dans une profonde admiration : d'une falle on entre „ dans des cabinets , des cabinets dans les chambres , & des „ chambres dans d'autres falles qui font toutes voûtées, &c. „

Selon le sieur Paul Lucas, il ne reste aujourd'hui que trois de ces salles, qui distribuent dans des corridors, d'où l'on entre dans plusieurs chambres, & de-là par des passages à demi comblés dans les chambres souterraines, dont il a visité quelques-unes : l'Arabe qui le conduisoit, & qui étoit âgé d'environ 80 ans, lui dit que dans sa jeunesse il y en avoit plus de 150 qui étoient encore ouvertes. Ces trois salles sont revêtues de marbre, & voûtées de longues pierres qui portent sur les murs. Elles ont 40 pieds de haut, sans compter ce que la poussière & les décombres qui couvrent le parquet, dérobent de leur exhaussement. Les ruines qu'il faut traverser, avant que d'arriver à ces salles & à leur premier portique, prouvent qu'il y en a eu un plus grand nombre, & que cet édifice considéré dans toutes ses parties, étoit, comme l'appelle Pline, *portentosissimum humani impendii opus*. L. 36.

Tous les Anciens conviennent avec Hérodote, que le Labyrinthe étoit près du lac Mœris, & peu éloigné de la ville d'Arfinoé, ou *Crocodilopolis*, ainsi nommée parce qu'on y nourrissoit des Crocodiles sacrés. Or c'est à l'extrémité méridionale, en tirant un peu vers le levant, qu'on voit aujourd'hui le palais de Caron. Pline est trop peu exact, quand il place le Labyrinthe sur le lac Mœris, *in Mœridis lacu*, il est au-dessus, , comme l'assûre Hérodote, & si cet Auteur ajoute qu'il est proche de la ville d'Arfinoé, quoique selon Strabon il en soit à 100 stades, c'est qu'il a voulu marquer la ville la plus distinguée du canton. L. 5.

Pour ce qui est de ces détours, dans lesquels consistoit presque tout l'artifice du Labyrinthe, les Anciens sont parfaitement d'accord avec le Voyageur moderne. A ce qu'en dit Hérodote, il faut joindre ce qu'en rapporte Pomponius Mela : *Labyrinthus domos tres mille, & regias duodecim, perpetuo parietis ambitu amplexus, marmore extructus ac tectus unum inde descensum habet, intus penè innumerabiles vias, multis ambagibus hac & illac remeantibus, sed continuo anfractu & sæpe revocatis porticibus ancipites, & quibus subinde tantum redeunte flexu quantum processerat, magno & inexplicabili tamen errore perplexus est.* L. 1. c. 9.

- Quand Hérodote dit que les salles dont on vient de parler étoient voûtées, son expression n'est pas juste: ce sont des plat-
- L. 17. fonds faits de grandes pierres de marbre qui ont toute la largeur des salles; ce que Strabon, plus exact en cela qu'Hérodote, exprime clairement & dans une grande conformité
- L. 5. avec le Voyageur moderne. Pline avoit fort bien dit d'abord, qu'il n'étoit entré aucune pièce de bois dans la construction du
- L. 36. Labyrinthe; mais comme il compiloit plusieurs relations, il ajoute dans un autre endroit, qu'on avoit soutenu les planchers de cet édifice avec des poutres de bois d'Accaciat, imbibés d'huile, pour les rendre plus durables. Or, selon le sieur Paul Lucas, les planchers des trois salles sont de pierres, sans qu'il paroisse qu'il y soit entré aucune poutre. Sur quoi on peut remarquer en général, que Pline est infiniment plus exact dans les premiers livres de son ouvrage que dans les derniers.

Ce qu'Hérodote dit des bas reliefs & des statues des Dieux; qu'on voyoit de son temps dans toutes les parties de cet édifice, est très-vrai; il en paroît encore aujourd'hui un grand nombre dans les quatre portiques qui subsistent, (a) ainsi que sur les colonnes & sur les murailles, où l'on remarque entr'autres une niche, dans laquelle sont les statues d'Anubis & d'Osiris, de grandeur naturelle. Pline est ici conforme à Hérodote, puisqu'il dit, *intus columnæ, Deorum simulacra, Regum statua, monstriferæ effigies*, &c.

Hérodote.

Strabon.

Mela, &c.

Pour le grand nombre de chambre souterraines dont les Anciens parlent sur le rapport des Prêtres, il n'y a rien qui doive nous surprendre; on les destinoit à la sépulture des Rois, à celle des animaux sacrés, & à la nourriture des Crocodiles. On sçait avec quelle magnificence les Egyptiens bâtissoient leurs tombeaux, de quelle grandeur sont les Catacombes, qu'on découvre tous les jours aux environs de l'ancienne Memphis, quoiqu'elles ne fussent destinées qu'à la sépulture des particuliers: & lorsqu'on voit que la plus grande des pyramides étoit le tombeau d'un des Pharaons, on ne

(a) Quoiqu'il n'y ait dans le palais de Caron que trois salles, il y a cependant quatre portiques, & le quatrième est adossé au fond de la troisième salle.

doit pas être étonné de la magnificence & de la grandeur d'un monument qui fut bâti par douze Rois , & qu'on peut , à l'égard des chambres souterraines , regarder comme le lieu destiné à leur sépulture. Si l'on vouloit adopter le sentiment de Pline , qui dit que le Labyrinthe étoit un temple consacré au Soleil , on pourroit trouver dans la relation moderne de quoi se le persuader , puisqu'on y lit que sur le premier frontispice est une tête qui paroît être celle du Soleil. Les pointes de marbre qui en sortent , sont le symbole de ses rayons & du vif éclat de sa lumière ; & les ailes éployées qui l'enveloppent , expriment la rapidité de sa course : peut-être même que les serpens qui regnent le long de la frise , sont là pour marquer l'obliquité de l'Ecliptique. Sur ce que le même Pline ajoute , qu'on trouvoit dans l'enceinte du Labyrinthe plusieurs temples , & quinze chapelles dédiées à Némésis , M. l'abbé Banier est persuadé que ce lieu étoit une espèce de Pantheon , où le plus grand nombre des Dieux de l'Egypte avoit des autels & des statues ; & pour confirmer son sentiment , il dit d'après le Sieur Paul Lucas , qu'on trouve encore des autels sur des frontispices à demi ruinés , & entr'autres un sacrifice que le P. Dom Bernard de Montfaucon a fait graver dans le supplément de son Antiquité expliquée.

Si l'on veut sçavoir maintenant , en quel temps & par qui fut bâti le Labyrinthe , on doit dire d'abord que les Arabes du Fioumé sont tous persuadés , qu'il est l'ouvrage de ce même Caron si connu dans tout ce canton , & qui après avoir gagné des sommes immenses par le tribut qu'il exigeoit pour le passage des morts , qu'on portoit au-delà du lac Moëris , avoit fait construire cet édifice pour y renfermer ses thrésors , que de puissans talismans garantissoient contre les voleurs. Cette opinion est si généralement répandue , que c'est la crainte qu'on a que les voyageurs ne viennent enlever ces thrésors , qui fait qu'on ne les y mène qu'avec de grandes précautions. On peut voir dans la partie historique du 3^e tome des Mémoires Pag. 5. de l'Académie , ce que M. Fourmont dit de ce Caron , si connu encore aujourd'hui dans toute l'Egypte , & dont le

250 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
Labyrinthe porte le nom , puisqu'on ne le connoît plus que
sous celui de *Quellay Caron*.

L. 2.

L. 2.

L. 36.

L. 1. c. 9.

Pour dire quelque chose de plus sûr de celui qui fit construire ce palais , il faut rapporter ce qu'en ont pensé les Anciens. Hérodote assure que le Labyrinthe étoit l'ouvrage de douze Rois qui regnerent ensemble après la mort d'un prêtre de Vulcain , qui avoit gouverné l'Egypte. Ils voulurent de concert ériger un monument qui marquât leur puissance , & fit en même temps ressouvenir des douze grands gouvernemens qui partageoient alors le Royaume. Diodore de Sicile attribue cet ouvrage à Mendes , que quelques Anciens appellent Maron. Pline au contraire prétend qu'il fut construit par les soins de Petesuccus ou Tithoé. Mela assure qu'on en doit donner toute la gloire à Psammeticus qui , selon Hérodote , regna seul après la mort des onze Rois qui avoient partagé la couronne avec lui ; & ce Prince , si on en croit Eusèbe , vivoit environ 600 ans avant Jesus-Christ. Enfin , selon Lycus , auteur ancien cité par Pline , c'étoit le sépulcre du roi Mœris ; sentiment qu'embrasse M. l'abbé Banier , fondé sur ce qu'il y a beaucoup d'apparence que ce Prince qui fit creuser le lac qui porte son nom , fit aussi bâtir auprès de-là le palais qui donne lieu à cet article.

L'ORIGINE DU JEU DES ESCHECS.

LE jeu des Eschecs , est de tous les jeux où l'esprit seul a part , le plus combiné , le plus sçavant , & celui dans lequel l'étendue & la force de ce même esprit peut se faire plus aisément remarquer.

Chaque joueur a seize pièces partagées en six ordres , dont les noms , les marches & la valeur sont différentes. On les place en deux lignes de huit pièces chacune , sur un Eschiquier divisé en soixante-quatre cases ou carrés , qui ne peuvent contenir qu'une pièce à la fois. Chaque joueur a une pièce unique qu'on nomme le Roi ; de la conservation ou de la perte de

cette pièce dépend le sort de la partie. Elle ne peut être prise, tant qu'il lui reste quelque moyen de parer les coups qu'on lui porte. La surprise n'a point lieu à son égard dans cette guerre: on l'avertit du danger où elle est par le terme d'*Eschec*, & par-là on l'oblige à changer de place s'il lui est possible, afin de se garantir du péril qui l'a menacée. S'il ne lui reste aucun moyen de l'éviter, alors elle tombe entre le mains de l'ennemi qui l'attaquoit, & par la prise du Roi la partie est décidée; ce que l'on exprime par les mots d'*Eschec & mat*.

Telle est l'idée générale du système de ce jeu: son excellence a porté plusieurs Ecrivains à en chercher l'origine; mais malgré l'érudition grecque & latine qu'ils ont répandue avec profusion sur cette matiere, ils y ont porté si peu de lumiere, que la carriere est encore ouverte à de nouvelles conjectures. C'est ce qui a déterminé M. Freret à proposer les siennes à la Compagnie; & comme ce fut dans une assemblée extraordinaire que l'Académie tint en présence du Roi, il renvoya à un autre temps le détail & la discussion des preuves sur lesquelles ces conjectures sont fondées.

Le 24. Juil-
let 1719.

Plusieurs Sçavans ont cru qu'il falloit remonter jusqu'au siège de Troye, pour trouver l'origine du jeu des Eschecs. Ils en ont attribué l'invention à Palamède, ce Capitaine Grec qui périt par les artifices d'Ulysse. D'autres rejetant cette opinion, qui est en effet destituée de tout fondement, se sont contentés d'assurer que le jeu des Eschecs avoit été connu des Grecs & des Romains, & que nous le tenions d'eux. Mais les jeux des *Soldats Latrunculi*, des jettons *calculi* & *scrupuli*, qu'ils prennent pour celui des Eschecs, n'ont aucune ressemblance avec ce jeu dans les choses qui en constituent l'essence, & qui distinguent les Eschecs de tous les autres jeux de *Dames*, de *Merelles*, de *Jettons*, &c. avec lesquels ils le confondent.

Les premiers Auteurs qui ayent incontestablement parlé des Eschecs dans l'Occident, sont nos vieux Romanciers, ou les Ecrivains de ces fabuleuses histoires des Chevaliers de la Table Ronde & des braves de la Cour du roi Artus, des

252 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
douze Pairs de France, & des Paladins de l'empereur Charle-
magne.

Il faut même observer que ceux de ces Romanciers qui ont parlé des Sarrafins, les représentent souvent comme très-habiles à ce jeu. La Princesse Anne Comnène, dans la vie de son pere Alexis Comnène, empereur de Constantinople dans le douzième siècle, nous apprend que le jeu des Eschecs qu'elle nomme *Zatrikion*, a passé des Persans aux Grecs. Ainsi ce sont les Ecrivains Orientaux qu'il faut consulter sur l'origine de ce jeu.

Les Persans conviennent qu'ils n'en sont pas les inventeurs, & qu'ils l'ont reçu des Indiens, qui le portèrent en Perse pendant le regne du grand Cosroës. D'un autre côté, les Chinois à qui le jeu des Eschecs est connu, & qui le nomment le jeu de l'Eléphant, reconnoissent aussi qu'ils le tiennent des Indiens, de qui ils l'ont reçu dans le sixième siècle. Le *Haïpiene*, ou grand Dictionnaire Chinois, dit que ce fut sous le regne de *Vouti* vers l'an 537 de J. C. & par là on ne peut douter que ce ne soit dans les Indes que ce jeu a été inventé; c'est de-là qu'il a été porté dans l'Orient & dans l'Occident.

Les circonstances que les Ecrivains Arabes racontent de la maniere dont ce jeu fut inventé aux Indes, & porté ensuite en Perse, méritent quelque attention.

Au commencement du v^e siècle de l'Ere chrétienne, il y avoit dans les Indes un Prince très-puissant, dont les Etats étoient situés vers l'embouchure du Gange. Il prenoit le titre fastueux de Roi des Indes; son pere avoit contraint un grand nombre de Souverains de lui payer un tribut, & de se soumettre à son Empire. Le jeune Monarque oublia bientôt que les Rois doivent être les peres de leurs peuples; que l'amour des Sujets pour leur Roi est le seul appui solide du trône; que cet amour seul peut attacher véritablement les peuples au Prince qui les gouverne, & dont ils font toute la force & toute la puissance; qu'un Roi sans Sujets ne porteroit qu'un vain titre, & n'auroit aucun avantage réel sur les autres hommes.

Les Brahmines & les Rajals, c'est-à-dire, les Prêtres & les

Au mot
Sianghki.

Grands , représenterent toutes ces choses au Roi des Indes ; mais enivré de l'idée de sa grandeur, qu'il croyoit inébranlable, il méprisa leurs sages représentations. Les plaintes & les remontrances ayant continué, il s'en trouva blessé , & pour venger son autorité qu'il crut méprisée de ceux qui osoient désapprouver sa conduite, il les fit périr dans les tourmens.

Cet exemple effraya les autres ; on garda le silence , & le Prince abandonné à lui-même , & ce qui étoit encore plus dangereux pour lui & plus terrible pour ses peuples , livré aux pernicioeux conseils des flatteurs, se porta bientôt aux derniers excès. Les peuples accablés sous le poids d'une tyrannie insupportable , témoignèrent hautement combien leur étoit devenue odieuse une autorité qui n'étoit plus employée qu'à les rendre malheureux.

Les princes tributaires , persuadés qu'en perdant l'amour de ses peuples , le Roi des Indes avoit perdu tout ce qui faisoit sa force, se préparoient à secouer le joug , & à porter la guerre dans ses Etats. Alors un Brahmine ou Philosophe Indien, nommé *Siffa*, fils de *Daher*, touché des malheurs de sa patrie, entreprit de faire ouvrir les yeux au Prince sur les funestes effets que sa conduite alloit produire. Mais instruit par l'exemple de ceux qui l'avoient précédé, il sentit que sa leçon ne deviendroit utile que quand le Prince se la donneroit à lui-même , & ne croiroit point la recevoir d'un autre. Dans cette vûe il imagina le jeu des Eschecs, où le Roi, quoique la plus importante de toutes les pièces, est impuissant pour attaquer, & même pour se défendre contre ses ennemis, sans le secours de ses sujets & de ses soldats.

Le nouveau jeu devint bientôt célèbre ; le Roi des Indes en entendit parler , & voulut l'apprendre. Le Brahmine *Siffa* fut choisi pour le lui enseigner ; & sous prétexte de lui en expliquer les regles , & de lui montrer avec quel art il falloit employer les autres pièces à la défense du Roi , il lui fit apercevoir & goûter des vérités importantes, qu'il avoit refusé d'entendre jusqu'alors. Le Prince né avec de l'esprit & des sentimens vertueux, que les maximes des Courtisans n'avoient

pû étouffer, se fit l'application des leçons du Brahmine, & comprenant que l'amour des peuples pour leur Roi fait toute sa force, il changea de conduite, & par là prévint les malheurs qui le menaçoient.

Le Prince sensible & reconnoissant laissa au Brahmine le choix de la récompense. Celui-ci demanda qu'on lui donnât le nombre de grains de bled que produiroit le nombre des cases de l'échiquier, un seul pour la première, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, ainsi de suite en doublant toujours jusqu'à la soixante-quatrième.

Le Roi étonné de la modicité apparente de la demande, l'accorda sur le champ & sans examen; mais quand ses Thésoriers eurent calculé, ils trouverent que le Roi s'étoit engagé à une chose pour laquelle tous ses trésors ni ses vastes États ne suffiroient point. (a) Alors le Brahmine se servit de cette occasion, pour lui faire sentir combien il importe aux Rois de se tenir en garde contre ceux qui les entourent, & combien ils doivent craindre que l'on n'abuse de leurs meilleures intentions.

Texeira,
Historia de
los Reyes de
Persia.

Le jeu des Eschecs ne demeura pas long-temps renfermé dans l'Inde, il passa dans la Perse pendant le regne de Cosroës, mais avec des circonstances singulieres, que les Historiens Persans nous ont conservées, & qui nous montrent qu'on le regardoit comme étant destiné à servir dans tous les pays à instruire les Rois en les amusant, comme le signifioit le nom de *Schatrenge* ou *Schatrak* qu'on lui donna, le jeu du Roi ou *Schah*. Les Grecs en firent celui de *Zatrikion*, & les Espagnols, à qui les Arabes l'ont porté, l'ont changé en celui de *Axadres* ou *al Xadres*.

Les Latins le nommerent *Scaccorum ludus*, d'où est venu l'Italien *Scacchi*: nos peres s'éloignerent moins de la prononciation orientale en le nommant le jeu des *Eschecs*, c'est-à-dire, du Roi. *Schah* en Persan, *Schek* en Arabe, *Roi*

(a) On a évalué la somme de ces grains de bled à 16384 Villes, dont chacune contiendrait 1024 greniers, dans chacun desquels il y auroit 174762 mesures, & dans chaque mesure 32768 grains.

ou Seigneur. On conserva le terme d'*Echec*, que l'on employe, pour avertir le Roi ennemi de se garantir du danger auquel il est exposé. Celui d'*Echec & mat* vient du Persan *Schakmat*, le Roi est pris, & c'est la formule usitée pour avertir le Roi ennemi qu'il ne peut plus espérer de secours.

Les noms de plusieurs des pièces de ce jeu, qui n'ont de signification raisonnable que dans les langues de l'Orient, confirment l'opinion proposée sur son origine orientale. La seconde pièce des Eschecs après le Roi est nommée aujourd'hui *Reine* ou *Dame*; mais elle n'a pas toujours porté ce nom, Dans des Vers Latins du XII^e siècle elle est nommée *Fercia*. Nos vieux Poètes François, comme l'Auteur du Roman de la Rose, & le Traducteur du Poème de la Vieille, nomment cette pièce *Fierce*, *Fierche* & *Fierge*. Ces mêmes termes se trouvent employés dans plusieurs anciens Traités manuscrits du jeu des Eschecs, qui sont à la Bibliothèque du Roi. (a)

Hidde, de
Ludis Ori-
entalium.

Le Roman de la Rose s'exprime ainsi :

*Car on n'have (b) pas les Garçons ,
Fols , Chevaliers , Fierges ni Rocs.*

Le Traducteur du Poème de la Vieille dit en décrivant les Eschecs :

*En deux parts voir y pourrés (c)
Roy , Roc , Chevalier & Auphin ,
Fierge & Peon , &c.*

& il dit ailleurs :

*La Royne que nous nommons Fierge ,
Tient de Venus , & n'est pas Vierge ,
Aimable est & amoureuse , &c.*

(a) Bibl. du Roi, MSS. 7197, 7198, 7199, 7102, 7603, 7604, 7605.

Voyez les Echeks d'Amour MSS. 6808, 7510.

Jeu des Echeks 7918.

(b) Ne salue pas, n'avertit pas, ne dit pas Echek aux Garçons, aux Pions, &c.

(c) MSS. de la Bibl. du Roi, F^o. N^o. 7235.

Ces mots de *Fierge*, *Fierche* & *Fierce* ou *Fiercia*, sont des corruptions du latin *Fercia*, qui lui-même vient du Persan *Ferz* ou *Ferzin*, qui est en Perse le nom de cette pièce, & signifie un Ministre d'Etat, un Visir.

Du latin *Fercia*, nous avons fait *Fierce* & *Fierge*, par un changement semblable à celui qui du mot *feretrum*, cercueil, a fait le vieux mot françois de *fiertre* ou *fierte*, que nous employons encore pour les châsses de quelques Saints.

Du nom de *Fierge*, on a fait celui de *Vierge*, *Virgo*, & puis celui de *Dame* & de *Reine*. Le goût dans lequel on étoit de moraliser toutes sortes de sujets dans les XII^e & XIII^e siècles, fit regarder le jeu des Eschecs comme une image de la vie humaine : de-là vinrent tous ces écrits en diverses langues, dont quelques-uns ont été imprimés, mais dont un très-grand nombre est demeuré manuscrit dans les Bibliothèques. Dans ces écrits on compare les différentes conditions avec les pièces du jeu des Eschecs, & l'on tire de leur marche, de leur nom, & de leur figure des occasions de moraliser sans fin à la maniere de ces temps-là. On se persuada bientôt que le tableau de la vie humaine, *speculum vitæ humanæ*, en seroit une image imparfaite, si l'on n'y trouvoit une femme; ce sexe joue un rôle trop important, pour qu'on ne lui donnât pas une place dans le jeu : ainsi l'on changea le Ministre ou *Ferz* en *Reine*; la ressemblance des mots de *Fierge* & de *Vierge*, rendit facile un changement qui sembloit d'autant plus raisonnable, que cette pièce est placée aux côtés du Roi, & que dans les commencemens elle ne pouvoit s'en éloigner de plus de deux cases. (a) *La Reine ne va que de point en point comme le Pion, n'étant pas convenable à femme d'aller en bataille pour la fragilité & la foiblesse de soi*, dit un Auteur du temps de Philippe de Valois : aussi cette pièce étoit-elle une des moins considérables des Eschecs, comme le reconnoissent les Auteurs des deux anciens Traités sur le jeu des Eschecs. (b)

Jean de Vignay avant
1330.

Moralité des
Nobles hommes, ch. 19.

(a) Le Poëme de la Vieille dit, le Roi la Fierge & le Peon saillent un point, font un pas.

(b) Ruy Lopes de Segura de la invention del juego del Axedres 4, 1661. En Alcala p. 19. Dominico Tarsia del inventione degli Scacchi Venise 8, cav. 15.

Cette

Cette contrainte dans laquelle étoit la Dame des Eschecs déplût à nos peres , ils la regarderent comme une espèce d'esclavage plus convenable à la jalousie des Orientaux , qu'à cette liberté dont les femmes ont toujours jouïi parmi nous. On étendit donc la marche & les prérogatives de cette pièce , & par une suite de la galanterie naturelle aux nations de l'Occident , la Dame devint la plus considérable pièce de tout le jeu.

Il y avoit cependant une absurdité dans cette métamorphose du *Ferzine* ou Visir en Reine , & cette absurdité subsiste encore aujourd'hui sans que l'on y fasse réflexion.

Lorsqu'un Pion , c'est-à-dire , un simple soldat a traversé les bataillons ennemis , & qu'il a pénétré jusqu'à la dernière ligne de l'Eschiquier , non-seulement on lui permet de retourner en arriere , mais on lui donne encore la marche & les prérogatives de la Dame.

*Et quand le Peon fait sa trache , (a)
Si quil est au bout de l'estache , (b)
Lors de Fierge fait tout l'office ,
Et est de pareil exercice.*

*Poème de la
Vieille.*

Un Poète latin dit , en parlant du Pion dans les mêmes circonstances ,

Tunc augmentatur , tunc fercia jure vocatur.

Si le *Ferzine* ou la *Fierge* est un Visir , un Ministre d'Etat , un Général d'armée , on comprend aisément comment on peut élever à ce rang un Pion , ou un simple soldat , pour récompenser la valeur avec laquelle il a percé les bataillons ennemis. Mais si la *Fierge* est une Dame , est la Reine , ou la femme du Roi , par quelle bizarre métamorphose le Pion change-t-il de sexe , & devient-il femme de soldat qu'il étoit auparavant , & comment lui fait-on épouser le Roi , pour récompense de la valeur dont il a donné des marques ? Il ne faudroit que cette seule absurdité ,

(a) *Trache* pour *trace* , marche , chemin.

(b) Barrière , d'où est venu le mot *d'estaccade* , *d'estoc* , bâton , pieu.

258 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
pour prouver que la seconde pièce des Eschecs a été mal-à-propos nommée Vierge ou Reine.

La troisième pièce des Eschecs est le *Fol* : chez les Orientaux elle a la figure d'un Eléphant , & elle en porte le nom, *fil*. De ce nom on avoit formé celui d'*Alphillus* , employé par d'anciens Poètes Latins , & dont nos Poètes François avoient fait *Auphin* & *Dauphin* : les Espagnols le nommoient *Delfil* & *Arfil* ; mais dans la suite ils ont changé ce nom en celui d'*Alferex* , & les Italiens en celui d'*Alfiere* , sergent de bataille. L'Auteur du Roman de la Rose donne cependant le nom de *Fol* à cette pièce , & ce nom est demeuré en usage jusqu'à présent.

Les Cavaliers qui sont la quatrième pièce des Eschecs , ont la même figure & le même nom dans tous les pays ; celui que nous employons , est la traduction du nom que lui donnent les Arabes.

La cinquième pièce des Eschecs est nommée aujourd'hui *Tour* , on l'appelloit autrefois *Rok* ; d'où le terme de *Roquer* nous est demeuré : cette pièce qui entre dans les Armoiries de quelques anciennes familles , y a conservé le nom de *Roc* , & son ancienne figure assez semblable à celle que lui donnent les Mahométans , dont les Eschecs ne sont pas figurés. Les Orientaux la nomment de même que nous , *Rokh* , & les Indiens lui donnent la figure d'un Chameau , monté d'un Cavalier l'arc & la flèche à la main. Le terme de *Rok* commun aux Persans & aux Indiens , signifie dans la langue de ces derniers , une espèce de Chameau dont on se sert à la guerre , & que l'on place sur les aîles de l'armée en forme de cavalerie légère. La marche rapide de cette pièce qui saute d'un bout de l'Eschiquier à l'autre , convient d'autant mieux à cette idée , que dans les premiers temps elle étoit la seule pièce qui eût cette marche. Le Roi , la Dame & le Pion ne faisoient qu'un pas , & le *Fol* n'en faisoit que deux , de même que le Cavalier , ne pouvant aller qu'à la troisième case en comptant de celle qu'il quittoit. Le *Roc* seul n'étoit point borné dans sa course , ce qui peut convenir à la légèreté du Dromadaire , & nullement

Hide de
Indis Orien-
talium.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 259
à l'immobilité des tours ou forteresses, dont nous avons cru
que le *Roc* portoit le nom.

La sixième ou dernière pièce, est le Pion ou le fantassin,
qui n'a souffert aucun changement, & qui représente aux
Indes; comme chez nous, les simples soldats dont l'armée est
composée.

Les Chinois ont fait quelques changemens à ce jeu; ils y
ont introduit de nouvelles pièces sous le nom de *canons* ou
de *mortiers*: l'usage de l'artillerie & de la poudre étoit reçu
chez eux, long-temps avant qu'il eut été découvert par les
Européens. On peut voir le détail des regles de leurs Eschecs
dans la relation de Siam de M. de la Loubère, & dans le livre
de Hidde Anglois, de *Ludis Orientalium*. Tamerlan y fit en-
core de plus grands changemens; & par les pièces nouvelles
qu'il imagina, & par la marche qu'il leur donna, il augmenta
la difficulté d'un jeu déjà trop composé pour être regardé
comme un délassement; mais ces changemens n'ont pas été
adoptés, & l'on est revenu à l'ancienne maniere de jouer les
Eschecs avec chacun seize pièces seulement, & sur un Es-
chiquier de soixante-quatre cases.

De l'origine & de l'usage des Jettons.

L'ORIGINE des usages les plus communs est souvent
ignorée. Ceux mêmes qui les pratiquent le plus utile-
ment, contents de la facilité qu'ils procurent dans le commer-
ce de la vie, se piquent rarement d'en connoître les Inven-
teurs: c'est un soin qu'ils laissent volontiers aux Sçavans, aux
Curieux; & ceux-ci qui retirent ordinairement le moins de
profit de leurs propres découvertes, sont toujours les plus
portés à les suivre jusqu'à leur naissance.

C'est ce qui a engagé M. Mahudel à rechercher l'origine
& l'usage des Jettons, plus anciens peut-être que l'Arithmé-
tique même, pourvû toutesfois qu'on ne les prenne pas pour
ces pièces de métal qui sont aujourd'hui si communes. De

Kk ij

petites pierres, des coquillages, des noyaux suffisoient aux calculs journaliers de gens qui méprisoient, ou qui ne connoissoient pas l'or & l'argent. C'est ainsi qu'en usent encore aujourd'hui la plupart des Nations sauvages; & la maniere de se servir de ces coquillages ou de ces petites pierres, est au fond trop simple & trop naturelle pour n'être pas ancienne. L'Auteur la fait remonter jusqu'aux enfans de Noé, qui pour se rendre compte à eux-mêmes de la multiplication de leurs troupeaux, employoient cette sorte de calcul qui soulageoit leur mémoire.

Les Egyptiens, ces grands Maîtres des Arts & des Sciences, n'en usoient pas autrement. Josephe assure qu'ils tenoient
 L. I. d'Abraham cette maniere de compter, & Hérodote avoit dit avant lui, qu'outre la maniere de compter avec des caractères, les Egyptiens se servoient encore de petites pierres, de même que les Grecs, avec cette différence que ceux-ci plaçoient & leurs Jettons & leurs chiffres de la gauche à la droite, & ceux-là de la droite à la gauche.

Chez les Grecs, ces petites pierres, qui étoient plates, polies & arrondies, s'appelloient *ἰσφοί*, & l'art de s'en servir dans les calculs, *ἰσφορολογία*. Il est vrai qu'ils avoient encore l'usage de l'*ἀβαξ* : c'étoit une espèce de quadre long & divisé par plusieurs cordes d'airain parallèles, qui enfiloient chacune une égale quantité de petites boules d'ivoire ou de bois, mobiles comme des grains de chapelet, par la disposition desquelles, & suivant le rapport que les inférieurs avoient avec les supérieures, en marquant des nombres de même genre en diverses classes, on faisoit toutes sortes de calculs. Cette tablette arithmétique fut aussi connue des Romains sous le nom d'*Abacus*, on la trouve décrite d'après quelques monumens antiques par Fulvius Ursinus & Ciaconius; mais, comme l'usage en étoit un peu difficile, celui de compter avec des Jettons prévalut. Dans les calculs, les petites pierres dont on se servoit, étoient de même couleur. Dans les scrutins où il s'agissoit de donner le prix des jeux publics, elles étoient les unes blanches & les autres noires. L'Auteur de l'Apocalypse,

exhortant les fidèles à éviter les erreurs des Nicolaïtes, fait allusion à cet usage. *Je donnerai*, dit-il, *à celui qui aura vaincu*, un jetton blanc, *ἄφρον λευκὸν*, sur lequel sera écrit un nom nouveau, que nul ne connoît que celui qui le reçoit. *Apoë. c. 2. v. 17.*

Ces petites pierres nommées par les Grecs *ἄφροι*, furent appelées *calculi* par les Romains; & ce qui porte à croire que ceux-ci s'en servirent long-temps, c'est que parmi eux le mot *lapillus* se trouve quelquefois synonyme avec celui de *calculus*. Lorsque le luxe s'introduisit à Rome, on commença à employer des Jettons d'ivoire, ce qui fait dire à Juvenal : *Sat. II. v. 131.*

*Adeo nulla uncia nobis
Est eboris, nec Tessellæ nec calculus ex hac
Materia.*

Il est vrai qu'il ne reste aujourd'hui dans les cabinets d'antiques aucune pièce, qu'on puisse soupçonner d'avoir servi de Jettons; mais cent expressions, qui tenoient lieu de proverbes, prouvent que parmi les Romains la maniere de compter ainsi étoit très-ordinaire. De-là ces mots *ponere calculos*, pour marquer une suite de raisons; *hic calculus accedat*, pour signifier une nouvelle preuve ajoutée à plusieurs autres; *calculus detrahere*, lorsqu'il s'agissoit de la suppression de quelqu'article: & mille autres qui faisoient allusion à l'addition ou à la soustraction des Jettons dans les comptes.

C'étoit la première arithmétique qu'on apprenoit aux enfans, de quelque condition qu'ils fussent. Capitolin, parlant de la jeunesse de Pertinax, dit, *puer litteris elementariis & calculo imbutus*. Tertullien nomme ceux qui apprennent cet art aux enfans, *primi numerorum arenarii*: les Jurisconsultes nommoient *calculones*, lorsqu'ils étoient ou esclaves ou nouvellement affranchis; & lorsqu'ils étoient d'une condition plus relevée, on leur donnoit le nom de *calculatores* ou *numerarii*: ordinairement il y avoit un de ces maîtres pour chaque maison considérable, & le titre de sa charge étoit à *calculis*, à *rationibus*. *In Pertinace c. 1.*
Ulpian. l. 7. de oper. l.

Après avoir prouvé qu'on se servoit de ces sortes de Jettons, faits avec de petites pierres de différentes couleurs, pour marquer les jours heureux ou malheureux, les uns blancs, les autres noirs, M. Mahudel passe aux Jettons, qui outre la couleur, avoient d'autres marques de valeur, comme des caractères ou des chiffres, peints, imprimés, ou gravés, tels qu'étoient ceux dont l'usage avoit été établi par les Loix pour la liberté des suffrages dans les assemblées du Peuple & du Sénat; & il prouve qu'ils servoient aussi dans les calculs, puisque l'expression *omnium calculis*, pour marquer l'unanimité des suffrages, est tirée du premier usage de ces sortes de Jettons, dont la matiere étoit de bois mince, poli, & frotté de cire de la même couleur. C'est Cicéron qui nous apprend ce détail : *ceratam unicuique tabellam dari cereâ legitimâ*. On en voit la forme dans quelques Médailles de la famille *Cassia*, & la maniere dont on les jettoit dans les urnes pour le scrutin, est exprimée dans celles de la famille *Licina*. Les lettres gravées sur ces jettons, étoient V. R. *uti rogas*, & A. *antiquo*. Les premières marquoient l'approbation de la Loi, & la dernière signifioit qu'on la rejettoit. Enfin les Juges qui devoient opiner dans les causes capitales, en avoient de marqués à la lettre A. pour l'absolution, *absolvo*, à la lettre C. pour la condamnation, *condemno*, & à celles-ci N. L. *non liquet*, pour un plus amplement informé.

De Divin.
c. 7.

Il y avoit encore une autre espèce de bulletins, qu'on peut ranger au nombre des Jettons : c'étoient ceux dont on se servoit dans les Jeux publics, & par lesquels on decidoit du rang auquel les Athlètes devoient combattre. Si par exemple ils étoient vingt, on jettoit dans une urne d'argent vingt de ces pièces, dont chaque dixaine étoit marquée de *numeros* depuis 1 jusqu'à 10, & chacun de ceux qui tiroient étoient obligés de combattre contre celui qui avoit le même numero. Ces Jettons étoient nommés *calculi Athletici*.

Après ces remarques, M. Mahudel passe à l'usage des Jettons d'or ou d'argent, ou de quelqu'autre métal. Il n'y a guères qu'un endroit de Pétrone, qui puisse faire croire qu'on

avoit commencé à s'en servir à Rome dès le temps de Néron, encore les paroles de cet Auteur peuvent fort bien s'entendre de la monnoye courante, que Trimalcion employoit à la maniere des Jettons, dans les intermédes de son repas. *Notavi rem omnium delicatissimam, pro calculis albis aut nigris, aureos argenteosque habebat denarios.* Et si le passage de Petrone s'explique naturellement de la monnoye courante *aureos argenteosque denarios*, ce n'est qu'en France qu'on trouvera l'origine des véritables Jettons, encore n'y remonte-t-elle pas au-delà du XIV^e siècle. On n'oseroit en fixer l'époque au regne de Charles VII, quoique ce soit le nom de ce Prince, avec les armes de France, qui se trouvent sur le plus ancien Jetton d'argent du Cabinet du Roi.

Les noms qu'on leur donna d'abord, & qu'ils portent sur une de leurs faces, sont ceux de *Gettoirs*, *Jettoniers*, *Getteurs*, *Giets*, *Gets* & *Gietons*, & depuis plus d'un siècle celui de *Jettons*. Or il paroît que tous ces noms, ou, pour parler plus juste, ce nom, varié seulement par les changemens arrivés dans la langue & dans l'ortographe, devoit son étymologie à l'action de compter ou de jeter.

Les Jettons les plus anciens de cette dernière espèce, que Saumaïse a latinisés, en les nommant *Jacti* ou *Jactones*, n'offroient dans leurs inscriptions que le sujet pour lequel ils avoient été faits : *pour les Comptes, pour les Finances*. On lit sur quelques-uns de ceux qui ont été frappés sous le regne de Charles VIII : *Entendez bien & loyaument aux Comptes*. Sous Anne de Bretagne : *Gardez-vous de mescompter*. Sous Louis XII : *Calculi ad numerandum Reg. jussu Lud. XII.* Et sous quelques Rois suivans : *Qui bien jettera, son compte trouvera.*

L'usage des Jettons pour calculer étoit si bien établi, que nos Rois en faisoient fabriquer exprès des bourses, pour être distribuées aux Officiers de leur maison qui étoient chargés des états de dépense, à ceux qui étoient préposés à l'examen de ces états, & aux personnes qui avoient le maniement des deniers publics. La nature de ces comptes étoit exprimée ainsi dans les légendes : *Pour l'Ecuyerie de la Reyne*, sous Anne de

Bretagne. *Pour l'Extraordinaire de la Guerre*, sous François I. *Pro pluteo Domini Delphini*, sous François II. Quelquefois ces légendes portoient le nom des Cours à l'usage desquelles ils étoient destinés : *Pour les Gens des Comptes de Bretagne : Gettoirs aux Gens des Finances : Pro Camera Computorum Bresfiae*. Quelquefois enfin, on y trouve le nom des Officiers mêmes à qui on les destinoit ; ainsi nous en avons sur lesquels se trouvent ceux de Raoul de Refuge, Maître des Comptes de Charles VII ; de Jean de Saint-Amador, Maître d'Hôtel de Louis XII ; de Thomas Boyer, Général des Finances sous Charles VIII ; de Jean Testu, Conseiller & Argentier de François I, & d'Antoine de Corbie, Contrôleur sous Henri II.

Les Villes, les Compagnies & les Seigneurs particuliers en firent aussi fabriquer à leur nom, & à l'usage de leurs Officiers. Les Jettons se multiplièrent ainsi, & leur usage devint si nécessaire dans toutes sortes de comptes, qu'il n'y a pas un siècle qu'on employoit encore dans la dot d'une fille à marier, la science qu'elle avoit dans cette sorte de calcul.

Les Etats voisins de la France l'imiterent bientôt dans la fabrique des Jettons de métal : il en parut peu de temps après en Lorraine, dans les Pays-Bas, en Allemagne & ailleurs, avec des légendes Françaises : *Pour les Gens des Comptes de Bar, de Bruxelles, &c.*

Dans la suite on s'est appliqué à les perfectionner ; on y a mis au revers du portrait du Prince, des devises ingénieuses. Les Rois en reçoivent d'or pour leurs étrenes ; on en donne aux Cours Supérieures, & à différentes personnes de distinction ou d'un certain état ; & le Prince en gratifie les Gens de Lettres dans les Académies, dont il est le protecteur.



SUR UNE MÉDAILLE

de Minerve Iliade.

CETTE Médaille, qui est un *Stater* d'argent du poids de quatre dragmes, mérite l'attention des Antiquaires, moins encore par sa conservation, par la netteté des caractères & la correction du dessin, que par la singularité du type & de l'inscription du revers. M. l'abbé de Fontenu, à qui M. son frère l'avoit envoyée de Smyrne, remarqua d'abord que le premier côté de la médaille représente Minerve avec cet air martial qui convenoit à la Déesse des combats. Ses cheveux à demi frisés flottent négligemment derrière son cou, à la manière des filles de Sparte; son casque est orné d'aigrettes & d'une couronne d'Olivier. Au revers c'est la même Minerve, mais avec un air doux & tranquille, qui annonce la Déesse de la Paix & des Arts. Ses cheveux retroussés forment toute sa coëffure, qui est terminée par une espèce de panier ou de boisseau. Son habillement est simple & léger : d'une main elle tient une quenouille, de l'autre elle porte sur l'épaule droite un long javelot, orné d'une espèce de bandelette en forme de guirlande. Enfin l'inscription ΑΘΗΝΑΣ ΙΛΙΑΔΟΣ, nous apprend que c'est la figure de la Minerve d'Ilion, ou le *Palladium*, si célèbre dans l'antiquité.

En 1719.

On croyoit communément que ce simulacre étoit tombé
Hist. Tome V.

du ciel, & que les destinées de Troye y étoient attachées. Les Romains qui se vantoient de l'avoir aussi, le regardoient comme le gage de la durée de leur Empire, *fatale pignus Imperii*. Mais plusieurs villes se disputoient l'avantage de posséder ce même Palladium. La première étoit Liris, ancienne ville de la Lucanie, & que Strabon croit avoir été une colonie de Troyens, par la raison qu'on y voyoit la statue de la Minerve Iliade, *τὴν Ἀθηναῖ τῆς Ἰλιάδος ἑόανον*, passage où Casaubon a cru mal-à-propos qu'il falloit lire *Πολιάδος* au lieu d'*Ἰλιάδος*; car quoiqu'il soit vrai que la Minerve de Troye portoit quelquefois le nom de Poliade, il est sûr qu'on la nommoit souvent Iliade, come on peut le voir dans Diodore de Sicile, dans Arrien, dans Hésychius, & dans plusieurs autres anciens Auteurs, principalement dans Philostrate, qui nomme le *Palladium* de Troye, *Ἀθηναῖ τὴν Ἰλιάδα*. Si Casaubon avoit vû la médaille qu'on explique ici, il n'auroit certainement rien changé dans le texte de Strabon.

Lavinie, Lucerie, Daulis, Argos, Sparte, & plusieurs autres villes se glorifioient du même avantage; mais les Iliens le leur disputèrent toujours. Ils prétendoient que le Palladium n'avoit jamais été enlevé de Troye, & que s'il étoit vrai qu'Enée, pour le garantir de l'incendie, l'eut porté à Palæstropolis, il l'avoit bientôt après remis en sa place; & lorsqu'on leur objectoit que suivant Homère, Diomède & Ulysse l'avoient enlevé, ils répondoient que ces deux Capitaines n'avoient trouvé dans le Temple de Minerve qu'un faux Palladium, qu'on avoit mis à la place du véritable, qui dès le commencement du siège de Troye avoit été caché dans un lieu inconnu.

Liv. 3. Pour prouver d'une manière plus positive que les Troyens possédoient le véritable Palladium, M. l'abbé de Fontenu observe que de toutes les représentations du Palladium, il n'y en a point de plus ressemblante que celle que les Iliens ont fait graver sur leur médaille, & il le justifie par la description qu'on en trouve dans Apollodore. Le Palladium, dit cet Auteur, statue descendue du ciel, étoit dans la posture d'une

personne qui marche. Il tenoit une pique levée dans sa main droite, & avoit une quenouille dans sa main gauche. Tzerzès & Eustathe en parlent à peu près de même. Or c'est précisément là le type de la médaille. Ces Auteurs, à la vérité, en décrivant le Palladium, n'ont point parlé du boisseau ou du panier qu'on voit ici sur la tête de Minerve : mais outre qu'on le trouve de même sur la tête de plusieurs divinités, non-seulement d'Egypte, mais encore des autres pays, on peut croire que c'est un panier ou *Calathus*, dans lequel Minerve mettoit les pelotons qu'elle avoit filés. En effet, les Poètes n'ont pas moins célébré le *Calathus* de cette Déesse, que sa quenouille. Virgile parlant de Camille, Reine des Volques, dit :

Sur le 6. de
l'Iliade.

L. 7.

*Non illa colo Calathifue Minervæ
Fæmineas assueta manus*

Cette espèce de panier, que Pline compare à la fleur du lys, dont les feuilles vont en s'élevant à mesure qu'elles s'élevent : *ab angustis in latitudinem paulatim sese laxantis*, effigie *Calathi*, & qui étoit fait ordinairement de jonc ou d'un bois fort léger, servoit aux ouvrières à mettre leurs laines, & il étoit spécialement consacré à Minerve, Déesse des Arts, sous la protection de qui les Troyens se croyoient destinés à les cultiver dans une profonde paix.

L. 21. c. 5.

Isidor. Orig.
l. 19.

L'habillement de Minerve sur la médaille, ne dément pas ce personnage de pacifique & de protectrice des Arts. Ce n'est point la redoutable Pallas, qui couverte de l'Egide, inspire l'horreur & le carnage ; elle est simplement vêtue des trois sortes d'habits dont parle Fulgence, & qui, selon ce Mythologue, marquent que la prudence & la sagesse sçavent se diversifier selon les occurrences.

Myth. l. 2.

Le premier de ces vêtemens est une espèce d'écharpe, dont les deux pans vont se perdre dans les plis de la robe, ou semblent quelquefois voltiger au gré de l'air agité. Le second est un mantelet ou tunique, qui ne va qu'à la moitié du corps, & dont les manches se terminent au-dessus du coude. Le troisième enfin est une robe longue sans manches, & d'une

éttoffe si fine & si légère, qu'elle laisse entrevoir les graces du nud, avec la forme des jambes & des cuisses. A cette description on reconnoît le *Peplum* de Minerve, habillement si célèbre dans les Poëtes & dans les Mythologues; car 1°. le *Peplum* étoit un vêtement qui descendoit jusqu'aux talons, *vestis talaris*, ou comme le nomme Euripide *ποδῆρης*, & Eschyle *ποδισῆρ*. 2°. le *Peplum* étoit d'une éttoffe très-fine & très-légere; 3°. il étoit sans manches: enfin il étoit ordinairement attaché avec une ceinture; or telle est ici la robe que porte Minerve.

Après avoir expliqué ce qui regarde la principale figure du revers de cette médaille, M. l'abbé de Fontenu passe à ce qui l'accompagne, sçavoir la Chouette qui est à ses pieds, & le Monogramme qui est de l'autre côté.

Il se présente d'abord une difficulté: pourquoi trouve-t-on avec la Minerve d'Ilion le symbole de celle d'Athènes? L'Auteur répond, 1°. que peut-être le Palladium de Troye n'étoit qu'une copie de celui qui étoit à Athènes depuis l'arrivée de Cécrops, & qu'on croyoit aussi être tombé du ciel. Le culte de Minerve apporté d'Egypte dans la Grèce, passa dans la Samothrace, & de-là dans l'Asie mineure, où peut-être Dardanus lui-même le fit connoître. 2°. Il est très-probable que les Iliens, que la valeur des Athéniens avoit affranchis de la domination des Perses, voulurent en reconnaissance de ce service, faire graver sur leur médaille le symbole de la Déesse, qui étoit le plus en vénération chez leurs bienfaiteurs; comme par un semblable motif de reconnaissance, ils firent aussi graver sur une autre médaille de leur Minerve Iliade, qui est dans le cabinet du Roi, le cheval Pegase qui étoit le symbole que lui donnoient les Corinthiens. 3°. Les Iliens voulurent peut-être exprimer par ce symbole qu'ils avoient été assujétis par les Athéniens, dans le temps que ceux-ci se rendirent maîtres d'une grande partie des côtes de l'Asie mineure, comme le rapporte Strabon après Thucydide; & cette réflexion feroit tomber la critique de Casaubon, qui accuse Strabon de n'avoir pas bien entendu le texte de Thucydide.

Les Monogrammes sont ordinairement sur les médailles grecques des chiffres particuliers, ou à de certains coins de monnoies, ou à des villes, ou à des peuples, ou même aux Monétaires, & il est très-difficile d'en pénétrer le sens. Les lettres qui les forment sont souvent, ou renversées, ou unies ensemble; & pour en tirer la véritable signification, il faut les décomposer & les arranger dans un ordre naturel. M. l'abbé de Fontenu croit que celui de la médaille qu'il explique, est formé de cinq ou six lettres qui renferment, ou le mot *Μύειν* abrégé de *Μυεινών*, ou le nom entier de *Μυειον*, ville de l'Eolide voisine de la Troade. Que si l'on demandoit pourquoi le nom de Myrine se trouve sur une médaille des Iliens, la réponse seroit aisée. 1°. Il peut y avoir eu quelque association entre les deux villes, sur-tout à cause que l'Amazone Myrine, qui fonda la ville de ce nom, avoit son tombeau dans le territoire d'Ilion, comme Strabon le rapporte. 2°. Le Magistrat, sous qui la médaille a été frappée, y aura mis le nom d'une ville, qui étoit apparemment sa patrie du côté paternel; car pour être citoyen d'Ilion, comme devoit l'être sans doute tout premier Magistrat, le côté maternel suffisoit, suivant cette remarque du Digeste, *Iliensibus concessum est, ut qui matre Iliensi esset, sit eorum municeps.*

L. 1. D. ad
Municip.

Enfin, pour ne rien laisser à désirer sur cette médaille, M. l'abbé de Fontenu explique le mot *Απηνάντου* qui est dans l'exergue, & il prouve que ce n'est point le nom du Magistrat, comme il s'en trouve souvent sur les médailles, mais une épithète de Minerve, ce qui rend la construction plus exacte. Le terme *Απηνάντος* a plusieurs significations, dont les plus générales sont celles de *salutaris*, *illæsus*, *innoxius*, *incolumis*, &c. Or toutes ces significations conviennent à Minerve. La première a rapport au mot *sospes* ou *σωτήρ*, titre sous lequel Ulysse à son retour de Troie lui dédia un temple: la seconde, en prenant *illæsus* dans un sens figuré, convient à une Divinité qui s'étoit toujours conservée sans tache. La troisième convient à la Déesse de la Paix & des Arts, telle qu'elle est représentée sur le revers de la médaille. La dernière lui

*Bello Mihr.
Æneid. 2. C.
116.
De Civ. Dei.*

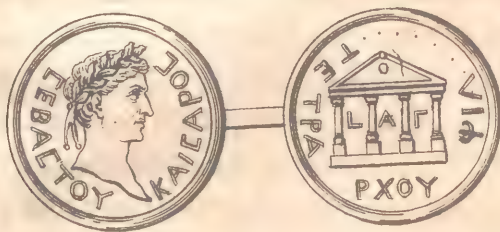
convient encore mieux, & les Iliens peuvent lui avoir donné l'épithète d'Ἀπήμεντος, *innocua, incolumis*, pour faire allusion à un fait rapporté par Appien d'Alexandrie, par Servius, par Julius Obsequens & par S. Augustin, qui cite à ce sujet un passage de Tite-Live qu'on ne trouve plus dans ce qui nous reste de ses ouvrages. Ce fait est que sous le consulat de L. Sylla & de L. Pompeius, Fimbria, Lieutenant de L. Valerius Flaccus, ayant pris & brûlé Iliion sans aucun respect pour ses Dieux, on trouva dans les cendres du temple de Minerve le Palladium sain & entier : prodige dont les Iliens étoient charmés de conserver le souvenir sur leurs médailles.

SUR UNE MÉDAILLE

de Philippe le Tétrarque.

1720.

LA MÉDAILLE dont il s'agit, & sur laquelle M. l'abbé de Fontenu, qui l'avoit reçue du Levant, a communiqué ses réflexions à l'Académie, est de moyen bronze, & d'une fabrique assez grossière ; cependant on peut la regarder comme un des plus précieux monumens de l'antiquité, non-seulement parce qu'elle est très-rare, & peut-être unique, mais encore parce qu'elle sert à éclaircir quelques points de l'histoire sacrée & profane : en voici le dessein.



Le côté de la tête n'a rien d'extraordinaire ; c'est celle d'Auguste couronnée de laurier, avec l'inscription ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ; mais du côté du revers tout est singulier, la légende, le type, & sur-tout l'époque.

1°. La légende $\Phi\iota\lambda\iota\pi\pi\iota\omicron\upsilon\varsigma \Upsilon\epsilon\tau\rho\alpha\rho\chi\omicron\upsilon\varsigma$ ne se trouve sur aucune autre médaille connue ; d'où M. l'Abbé de Fontenu prend occasion de parler, d'abord de ce Prince, & ensuite de sa dignité de Tétrarque. Philippe étoit le second des trois fils, à qui Hérode le Grand laissa ses Etats. Quoiqu'il fût le Prince le plus accompli de toute sa famille, & que mille belles qualités l'eussent fait également estimer des Juifs & des Romains, il encourut cependant la disgrâce d'un pere jaloux & défiant, qui, séduit par les artifices d'Antipater son aîné, ne lui avoit donné par son premier testament aucune part à sa succession ; mais qui revenu de ses préventions, le fit ensuite Tétrarque de la Trachonite & de l'Auranite, province sous lesquelles étoient comprises la Panéade, la Gaulanite, l'Iturée, &c. Après la mort d'Hérode, Auguste se maintint dans cette Tétrarchie, qu'il gouverna avec tant de sagesse, qu'il fut les délices de son peuple, & l'admiration de ses voisins. Ce Prince mourut dans la 37^e année de sa domination, sans avoir laissé d'enfans de sa femme Salomé, fille d'Hérode son frere, surnommé aussi Philippe ; ce qui a donné lieu à de célèbres Ecrivains de confondre ces deux Princes, quoiqu'ils soient assez distingués dans les livres saints & dans Joseph, qui donne toujours le nom d'Hérode à celui qui avoit épousé sa nièce Hérodiade, & ne lui donne jamais le titre de Tétrarque.

On sçait que le nom & la qualité de Tétrarque venoient des Galates, qui ayant conquis trois provinces dans l'Asie mineure, les divisèrent chacune en quatre principautés, dont ils conférèrent le gouvernement à douze de leurs chefs, sous le titre de Tétrarques, nom qui leur fut donné parce qu'ils commandoient chacun dans une quatrième partie de la Galatie. Ce titre passa chez différens peuples de l'Asie, mais il changea de signification, puisqu'il fut donné, suivant Pline, à tous les Seigneurs indépendans, ne fût-ce que d'une seule ville. Dans la suite, la Coeléfyrie eut plusieurs Tétrarchies : Philippe & Antipas en posséderent deux, en prenant même ce mot dans la signification que lui donnoient les Galates. L'autorité des Tétrarques étoit quelquefois si considérable, qu'ils s'égalent

Strabon. l. 12.

L. 5. c. 18.

aux Rois, & qu'on leur en donnoit le nom; les livres saints appellent Roi le Tétrarque Antipas. Cicéron, Pline & d'autres Auteurs confondent aussi quelquefois ces deux titres, ce qui a fait dire à Hésychius, *Τέτραρχαι οἱ βασιλεῖς*.

*Joseph. Ant.
l. 15. c. 13.*

2°. Le type est un temple à quatre colonnes, & M. l'abbé de Fontenu croit que c'est celui de Panium ou Panéas, qu'Hérode, pour reconnoître les bontés d'Auguste, avoit fait construire en son honneur; en quoi il avoit suivi l'exemple des autres Princes alliés aux Romains. La conjecture de M. l'abbé de Fontenu est très-plausible; & premièrement, ce temple est consacré, selon toutes les apparences, au Prince dont la médaille offre le portrait: d'ailleurs aucun Auteur ne dit que Philippe ait lui-même fait construire un temple à Auguste, & on n'en trouve point d'autre dans sa Tétrarchie. En second lieu Philippe, sur le récit qu'en fait Joseph, étoit un Prince trop religieux pour le soupçonner d'avoir porté jusqu'à l'idolatrie la considération qu'il devoit aux Romains: tout ce qu'il pouvoit faire pour ne les pas aigrir, étoit de laisser dans ses Etats le temple que son pere y avoit bâti en l'honneur de son bienfaiteur, & de souffrir qu'on le représentât sur ses monnoies.

Ces motifs, autant que l'heureuse situation de Panium, qu'Hérode avoit déjà fort embelli, porterent Philippe à faire bâtir en cet endroit une belle ville, à laquelle il donna le nom de *Cæsarea Augusta Paneas*, & qui devint la capitale de ses Etats. On trouve souvent dans les anciennes inscriptions cette ville honorée des titres de sainte, d'inviolable, de Néocore; & sur une médaille d'Auguste, elle a ceux de **ΚΑΙΣΑΡΕΩΝ ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΙΤΩΝ ΝΕΟΚΟΡΩΝ**, *Césarée de Philippe*, pour la distinguer des autres villes qui portoient le nom de Césarée.

3°. Enfin, ce qu'il y a de plus considérable sur cette médaille c'est l'époque, qui nous apprend que quelques Historiens ont placé trop tard l'année de la mort d'Hérode, année dont la connoissance fixe celle de l'Ere chrétienne. Entre les colonnes du temple gravé sur cette médaille, on voit ces trois

trois lettres **L A T** qui marquent l'année trente-trois, qui doit se rapporter à quelqu'une des Eres usitées dans la Syrie & dans la Palestine du temps de Philippe le Tétrarque : or de toutes ces époques, qui étoient celle des Seleucides, celle de Pompée, celle de Jule César & celle d'Auguste, il n'y a que la dernière à qui puisse convenir l'an 33 de la médaille ; il ne peut tomber sur aucune des autres, qui étoient d'une date plus ancienne vers les premières années du règne de Philippe, où la médaille fut frappée. En effet, l'Ere des Seleucides étoit alors poussée au IV^e siècle, celle de Pompée à la 70^e année, & celle de César passoit 50 ans. D'ailleurs cette date ne peut convenir, ni avec l'époque de Césarée de Panéas, ni avec celle du règne de Philippe, puisqu'elles étoient l'une & l'autre trop nouvelles, la première n'ayant que 16 ans à la mort d'Auguste, & l'autre 18 au plus. Il ne reste donc que l'époque de l'empire de ce Prince, & l'on commença à compter par le règne d'Auguste, l'an de Rome 723, le 2 de Septembre, jour de la bataille d'Actium.

Pour prouver que c'est sur cette époque qu'est prise la date de la médaille, M. l'abbé de Fontenu remarque, que cette époque étoit la plus usitée dans la Syrie du temps du Tétrarque de Philippe; qu'Antioche & Seleucie, & à leur imitation plusieurs autres villes, l'avoient reçue immédiatement après la bataille d'Actium; que les monnoies des Hérodes sont souvent datées par les années des Empereurs Romains: enfin ce qui lui paroît décisif, qu'on ne sçauroit rapporter plus naturellement la date d'une médaille qu'au Prince qui y est représenté, & dont le temple occupe tout le champ. De-là, il conclut qu'on n'a pas placé assez exactement le temps de la mort d'Hérode. Les Sçavans qui ont traité cette question, font remonter la mort de ce Prince à l'an 750 de la fondation de Rome; d'autres la font descendre à l'an 759, & entre ces deux termes les opinions varient encore beaucoup; or la date de la médaille répand sur ce fait une grande lumière. Elle détruit d'abord le sentiment de ceux qui placent la mort d'Hérode plus tard qu'au printemps de l'an de Rome 756, en voici la preuve :

274 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
l'an 33 d'Auguste commence au 2 Septembre 755, & finit
au même jour 756: or l'an 33 de l'empire de ce Prince,
Philippe étoit Tétrarque; donc Hérode son pere étoit mort
avant la fin de l'année 756. Il l'étoit même dès le printemps
de cette année, puisque selon Joseph, il étoit mort avant
Pâques; ainsi se trompent les Chronologues, qui placent
cette mort dans les années qui se trouvent entre la Pâque de
756 & l'an 760.

De-là, il suit que des dix années entre lesquelles on fixe la
date de la mort d'Hérode, il en faut d'abord rabattre près
de quatre, sçavoir les neuf derniers mois de 756, & les
années entières 757, 758 & 759, en supposant même que
la médaille ne fut frappée qu'en 756, ce qui n'est pas sûr.
On ne peut aussi se dispenser de retrancher encore de ces
dix ans la plus grande partie de l'an 755, puisque bien loin
de supposer, comme il a paru qu'on a voulu le faire, que la
mort d'Hérode n'arriva qu'au printemps de l'an 756, il est
au contraire très-certain par l'époque de la médaille, qu'il y
avoit alors au moins un an que ce Prince étoit mort, puis-
qu'il fallut aller à Rome (a) obtenir la confirmation des der-
nières volontés d'Hérode, en revenir après bien des négocia-
tions, prendre possession chacun de sa part de la succession,
avant que d'exercer les droits de souveraineté. On doit donc
placer la mort du Roi de Judée au moins en l'an 32 d'Augu-
ste, un an avant la fabrication de la médaille.

On peut aussi conclure de la même époque, que les Auteurs
qui croient qu'Hérode ne mourut que plusieurs années après
la naissance de J. C. se sont trompés: tels sont Nicéphore,
qui met trois ans entre ces deux époques, S. Epiphane, qui
en compte quatre, Sulpice Sévère cinq, & Baronius huit;
puisque toutes ces opinions vont à prolonger la vie de ce
Prince au-delà de l'an 755, & le font vivre dans le temps qu'un
de ses successeurs fait battre monnaie dans son Tétrarquar.

Après avoir fait sentir l'avantage que la Chronologie

(a) Joseph rapporte, qu'Archélaüs & Antipas y étoient allés d'abord après Pâ-
ques de l'année dans laquelle leur pere étoit mort.

tire de cette médaille, M. l'abbé de Fontenu prétend que de tous les Auteurs qui ont cherché l'époque de la mort d'Hérode, aucun ne l'a mieux trouvée que Deker, qui la fixe à l'an de Rome 750, d'où il résulte que la naissance de J. C. ne peut être placée plutôt qu'au 25 Décembre de l'année précédente 749. M. l'abbé de Fontenu ajoute au sentiment de Deker, les preuves que la médaille lui fournit, & il raisonne ainsi. On ne sçauroit nier que la mort d'Hérode ne soit arrivée l'an de Rome 750, si l'année 33 d'Auguste, marquée sur la médaille de Philippe, est la 6^e année de la Tétrarchie de ce Prince: or c'est un fait qu'on peut conclure du témoignage de Joséphe. Cet Historien, qui a si bien écrit l'histoire des Hérodes, assure que Philippe finit ses jours l'an 37, de sa Tétrarchie, la 20^e année de l'Empire de Tibere, & de Rome 787. Or, en remontant de l'an 787 à l'année 755 au mois de Septembre de laquelle commence la 33^e d'Auguste, on n'atteint que la 31^e de Philippe, qui néanmoins fut Tétrarque pendant 37 ans. Donc en 755 il y avoit déjà 6 ans qu'il regnoit; donc il avoit succédé à Hérode dès 750.

Entre un grand nombre de preuves que l'histoire sacrée & profane offre à l'Auteur pour la confirmation de ce système, il s'attache aux suivantes.

1^o. Selon Joséphe, le Roi Archélaüs fut exilé la 10^e année de son regne, & l'an 37 après la bataille d'Actium, l'an de Rome 759, en quoi il est conforme à Dion, qui nomme ce Prince Hérode de Palestine. Donc, s'il y avoit dix ans qu'Archélaüs étoit sur le trône en 759, il devoit être, ainsi que son frere Philippe, dans la 6^e année de son regne en 755, qui étoit la 33^e d'Auguste; & par conséquent ils avoient succédé à Hérode en 750. *Ant. l. 7.*

2^o. On peut tirer la même conséquence de l'exil d'Hérode Antipas, Tétrarque de Galilée, qui, selon le même Joséphe, arriva la 3^e année de l'Empire de Caligula, l'an de Rome 793. Ce Prince étoit alors dans la 43^e année de son regne, comme il paroît par ses médailles, qui datent jusques-là; par conséquent il avoit commencé à regner dès l'an de

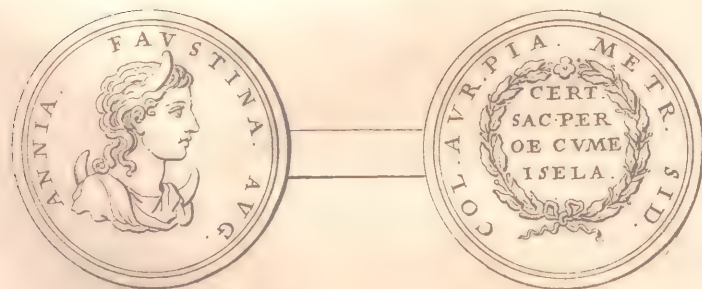
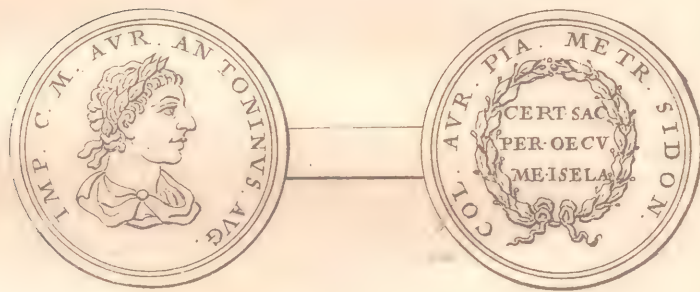
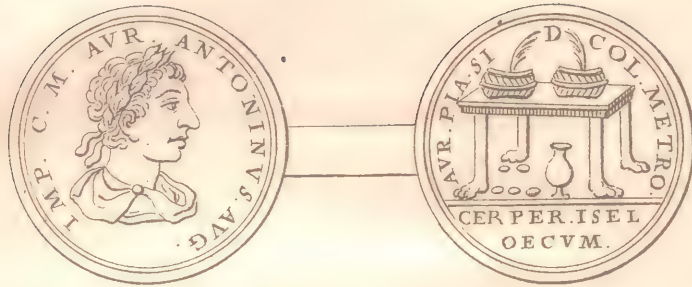
Rome 750, puisqu'il y a quarante-trois ans à remonter depuis 793 jusqu'à 750. Il y avoit donc en 755 six ans que ce Prince & son frere étoient en possession de leurs Etats; & par une dernière conséquence, il falloit qu'ils eussent perdu leur pere en 750.

3°. On apprend de Jofephe, que Philippe étant revenu de Rome dans sa Tétrarchie, y fonda les villes de Césarée de Panéas & de Juliade, l'une sous le nom d'Auguste, l'autre sous celui de Julia, fille de cet Empereur; c'étoit sans doute, avant l'éloignement de cette Princesse, qui cependant fut exilée l'an de Rome 752. Il falloit donc que ce Prince fût Tétrarque auparavant, & qu'il eût eu le temps de faire le voyage de Rome. On peut ajouter encore, qu'on voit par les médailles de Panéas, qu'elle fut bâtie vers la fin de l'année 751. Il faut donc qu'il ait pris possession de ses Etats en 750, puisqu'il ne revint d'Italie qu'un an au moins après la mort de son pere; ainsi l'an 755 est la sixième de sa Tétrarchie.

4°. Enfin Jofephe compte 40 ans entre le jour de sa naissance, qui arriva dans la première année de l'Empire de Caligula, & le commencement du regne d'Archélaüs: or ces 40 ans se terminant à l'an de Rome 790, ils doivent commencer en 750. C'est donc cette année-là, qui fut la première du regne d'Archélaüs, & par conséquent l'année 750, ou la 33^e d'Auguste, étoit la sixième de la domination des enfans d'Hérode.







57

*De quelle maniere on doit lire les mots abrégés
CER. PER. sur trois Médailles de la ville
de Sidon.*

IL arrive souvent que l'abréviation de certains mots sur les médailles, ne fait naître des difficultés aux Antiquaires, que par les mystères qu'ils veulent y trouver. C'est ce que M. Iffelin, l'un des Académiciens étrangers honoraires, entreprit de prouver dans une grande Dissertation qu'il envoya à l'Académie en 1724 sur trois médailles de la ville de Sidon, où on lit ces mots abrégés, CER. PER. Il commence par une description exacte de ces trois médailles, dont M. Vaillant dans son livre des Colonies, a le premier publié les desseins, que l'on retrouvera ici. Les deux premières médailles ont d'un côté la tête d'Elagabale, avec la légende ordinaire, IMP. C. M. AVR. ANTONINVS AVG. PIVS.

1724

Au revers de la première médaille, on voit une table sur laquelle sont posés deux vases, de l'un desquels sort une palme. Sous la table est représentée une urne semblable à celles dont on se sert dans les Sacrifices.

Ce revers contient deux Inscriptions; la première, qui fait le tour de la médaille, en ces termes, AVR. PIA SIDON. COL. METRO. *Aurelia Pia Sidon Colonia Metropolis.* La seconde, qui est à l'exergue, consiste en ces mots abrégés, CER. PER. ISEL. OECVM.

Le revers de la seconde médaille représente une couronne de laurier, autour de laquelle sont les mêmes titres de la ville de Sidon, mais arrangés de la maniere suivante, COL. AVR. PIA. METR. SIDON. les termes qui ont rapport aux jeux déjà exprimés sur la médaille précédente, sont renfermés au dedans de la couronne, & sont augmentés d'un mot CERT. SAC. PER. OECVME. ISELA.

A l'égard de la troisième médaille, qui représente la tête

M m iij

d'Annia Faustina, l'une des femmes d'Elagabale, M. Isselin s'est cru dispensé d'en donner la description, par la raison qu'elle ne diffère presque en rien, pour le revers, d'avec la seconde d'Elagabale dont on vient de parler, ayant précisément les mêmes lettres renfermées au-dedans de la couronne de laurier.

Il s'agit de sçavoir ce que peuvent signifier les lettres PER. c'est sur quoi roule toute la difficulté.

M. Spanheim, qui a eu plusieurs fois occasion de parler de ces mêmes médailles dans ses lettres à M. Morel, ne balance point à y lire CERTAMEN PERIODONICVM. mais sans marquer le sens précis dans lequel il prend cette expression. A la vérité il y a tout lieu de croire que M. Spanheim n'a point été là-dessus d'un autre sentiment que M. Vaillant, qui prétend que les mots *Certamina Periodonica* marquent des jeux auxquels étoient admis, exclusivement à tous autres, les seuls *Athlètes Periodoniques*, c'est-à-dire, ceux qui avoient déjà remporté la victoire dans les quatre anciens jeux sacrés de la Grèce, sçavoir d'Olympie, de Delphes, de Nemée & de l'Isthme de Corinthe; avantage que les anciens Grecs exprimoient par ces termes Νικᾶν τὸν πεῖλον, vaincre le tour, ou le Periode.

Quelque déférence qu'ait d'ailleurs M. Isselin pour deux aussi grands Antiquaires que M. Spanheim & M. Vaillant, il ne sçauroit se résoudre à embrasser l'explication qu'ils donnent au mot abrégé PER. il croit même que l'on peut opposer à leur sentiment des raisons très-fortes; & premièrement que si cette supposition étoit véritable, c'est-à-dire, que si l'on n'avoit admis aux jeux de Sidon que des Athlètes périodoniques, ces jeux auroient surpassé en célébrité tous les autres jeux, qui étoient établis en différentes villes de l'Empire Romain. Mais pourquoi attribuer un pareil avantage à cette ville phénicienne? On sçait au contraire que pendant tout le temps que les jeux athlétiques ont duré, ceux qu'on appelloit les quatre jeux sacrés de la Grèce, les jeux Capitolains & les jeux Aéliens, se sont toujours conservé une très-grande supériorité sur tous les autres; & avec cette circonstance singulière, que dans le

temps que les jeux étoient le plus en vogue, les villes qui en vouloient établir chez elles avec la permission des Empereurs, ont toujours regardé comme une chose très-glorieuse pour elles, que leurs jeux fussent formés, ou sur le modèle de quelques-uns des quatre anciens jeux sacrés de la Grèce, ou sur celui des jeux Capitolains, & des jeux Actiens, ou enfin sur le modèle de tous ces jeux ensemble. Or il est constant qu'il ne falloit point avoir remporté le prix dans les quatre jeux sacrés de la Grèce, pour être admis aux jeux Actiens, Capitolains, Héracliens, Asclépiens, & à tous ces autres jeux célèbres, dont il est fait mention dans les inscriptions athlétiques. Pourquoi donc auroit-on accordé une si grande distinction à la ville de Sidon? Par où pouvoit-elle avoir mérité une prérogative si surprenante, tandis que sous le regne du même Elagabale, il y avoit un grand nombre de villes qui surpassoient Sidon, & en dignité & en richesses. N'auroit-ce pas été lui donner une espèce de primauté sur Rome même, la capitale du monde?

Toutes ces raisons n'autorisent pas seulement M. Isselin à demander des preuves d'une prérogative aussi marquée, elles l'enhardissent jusqu'à aller au-devant de ces preuves, & il soutient que l'on ne doit pas espérer d'en trouver aucune. En effet, comme on ne sçauroit nier que la circonstance de n'admettre aux jeux de Sidon que des Athlètes, ou des Musiciens périodoniques, n'eût rendu ces jeux extrêmement célèbres, il faut en même temps demeurer d'accord, que l'épithète qui auroit désigné une si rare prérogative, auroit dû aussi passer dans la bouche de tout le monde. Le moyen de ne pas nommer souvent une victoire plus capable que toute autre, de picquer l'ambition des Athlètes : cependant il n'y a jamais eu aucune épithète, aucune expression appropriée aux jeux de Sidon, & qui marquât que l'on n'y laissoit combattre que les seuls Athlètes périodoniques.

D'ailleurs, en supposant des jeux de cette nature, les jeux de Sidon auroient été en grand danger de manquer souvent d'Athlètes, qui eussent les qualités requises pour y disputer les prix. L'embarras devient encore bien plus sensible, lorsqu'on

fait quelqu'attention au nombre des différens exercices, dont les jeux de Sidon étoient composés, puisqu'en qualité de jeux sacrés, ils devoient comprendre tous les divers exercices en usage dans les autres jeux honorés du titre de sacrés, & particulièrement dans les quatre grands jeux de la Grèce. Or peut-il tomber sous le sens qu'à chaque célébration de ces jeux, il se fût trouvé à point nommé un nombre suffisant de champions périodoniques, pour la Lutte, pour le Pugilat, pour le Saut, pour la Course à pied, pour la Course des chevaux, pour celle des Chars, & enfin pour toutes les différentes espèces de Musique que l'on sçait y avoir tenu leur place, du moins sous les Empereurs Romains?

Mais supposé qu'un vieil Athlète périodonique n'eût point empêché de vaincre un autre Athlète plus jeune que lui, soit que le premier, rassasié de gloire, se fût retiré de lui-même pour laisser le champ libre à ceux qui prétendoient entrer dans la même carrière, soit que le second, joignant l'adresse à la force, eût remporté sur le premier les prix de tous les jeux sacrés, & que par-là il se fût rendu périodonique, en dépit de son antagoniste, croit-on que les jeux de Sidon en eussent retiré plus d'avantage? En effet, il n'est pas à présumer qu'un ancien Athlète, qui sentoit assez la diminution de ses forces, eût voulu hazarder sa réputation avec un jeune Athlète, sous les efforts duquel il s'étoit déjà vû succomber: & supposé qu'il eût bien voulu s'y exposer encore, auroit-ce été un spectacle fort intéressant qu'un couple d'Athlètes aussi mal assorti?

La dernière raison qui empêche M. Isselin d'adopter l'explication que M. Spanheim & M. Vaillant donnent au mot abrégé PER. sur les trois médailles de Sidon, c'est que cette interprétation fait tomber ces médailles dans une espèce de contradiction avec elles-mêmes. Car il n'y a rien de plus opposé que les deux épithètes d'Œcuménique & de Périodonique, attribuées en même temps au jeux de Sidon. On sçait que le premier de ces adjectifs ne signifie autre chose, sinon que tous les Athlètes de l'Empire Romain étoient invités à
ces

ces jeux, & qu'ils avoient droit d'y venir disputer la victoire : mais à quoi restraint-on un sens si étendu ; à quoi ne le réduit-on pas incontinent après, en expliquant les trois lettres PER. par le mot *Periodonicum*, qui borneroit cette prétendue universalité à un très-petit nombre d'Athlètes périodoniques, c'est-à-dire, à deux ou trois hommes tout au plus ?

M. Isselin s'attache ensuite à rapporter un grand nombre de passages d'Auteurs anciens, qui prouvent que dans la célébration des jeux sacrés, il n'a jamais pû y avoir qu'un seul vainqueur de chaque espèce de combat ; & il ajoute, que la lutte & le pugilat, ou le pancrace, étant sans contredit les deux espèces de combat pour lesquels les Anciens ont témoigné le plus d'attachement, ils ont aussi toujours été préférés aux autres exercices : que par la même raison, ceux qui y remportoient le prix, ont dû avoir une fort grande supériorité sur leurs antagonistes ; & qu'au contraire le désavantage des vaincus dans ces mêmes combats, n'a pû manquer d'être si exposé aux yeux de tout le monde, que ce seroit se moquer que de vouloir ériger ces derniers en *Hiéroniques*, & enfin en *Périodoniques*, à la faveur de quelques légères récompenses qu'on aura pû leur accorder, plutôt pour les consoler dans leur disgrâce, que pour leur faire le moindre honneur.

Au reste, il est certain, selon M. Isselin, que ce mot *Periodonicum*, pris pour adjectif, ne se trouve ni dans les Auteurs ni dans les Glossaires Grecs. Il ne conçoit pas comment du substantif *Περιοδονικός*, on auroit pû sans autre changement former un adjectif terminé simplement en *ος* pour le masculin, & en *ον* pour le neutre. Il faudroit, dit-il, augmenter du moins chaque mot d'une syllabe, & faire par exemple *Περιοδονικός* ou *Περιοδονικτος* ; c'est cependant ce que l'on ne fait point en formant de *Περιοδονικός* substantif, le prétendu adjectif *Περιοδονικός*, contre l'analogie de la langue grecque. Si donc on vouloit adopter le sentiment de M. Spanheim & de M. Vaillant, il suffiroit de changer tant soit peu leur épithète, en y ajoutant une seule lettre, on auroit en Grec ἀγών *Περιοδονικός*, & en Latin *Certamen periodonicium* : épithète aussi conforme à

l'analogie grecque, qu'elle feroit propre pour désigner des jeux ou des combats où l'on n'auroit permis d'entrer en lice qu'à des Athlètes périodoniques, c'est-à-dire, qui eussent vaincu ce que les Grecs appelloient *le période*.

Après avoir ainsi combattu l'opinion de M. Spanheim & de M. Vaillant, M. Isselin propose la sienne, qui est qu'au lieu de *Certamen periodonicum*, il faut lire sans y chercher aucun mystère, *Certamen periodicum*. Par ce moyen il n'y aura plus de difficulté par rapport aux mots abrégés CER. PER. qui conviendront parfaitement ensemble; & c'est ce que M. Isselin établit dans le reste de sa Dissertation.

D'abord il fait venir cet ἀγών περιόδικός, ou *Certamen periodicum*, du mot περιόδος, en prenant ce substantif dans le même sens qu'il a lorsqu'il entre dans la composition de περιόδους, c'est-à-dire, pour ces quatre jeux célèbres de l'ancienne Grèce dont on a déjà parlé. En ce sens-là, le *Certamen periodicum* des trois médailles sidoniennes, marquera simplement des jeux institués à Sidon, à l'imitation de ceux des Grecs, & qui leur ressembloient en ce qu'ils avoient de principal.

Pour appuyer cette explication du mot abrégé PER. M. Isselin fait deux nouvelles remarques; la première que dans le temps où les Athlètes se piquoient si fort de remporter les prix des quatre anciens jeux sacrés de la Grèce, en quelque genre d'exercice ou de combat que ce fût, la phrase νικᾶν τῷ περιόδῳ, n'a pû manquer d'être fort usitée, comme il le trouve dans quelques passages. La seconde remarque est, que dans ce temps-là même on a été généralement prévenu, que pour donner d'abord un grand lustre, soit aux jeux que l'on instituait de nouveau, soit à ceux qui avoient déjà été institués dans quelque lieu que ce fût: il falloit les régler sur le modèle de ces célèbres jeux sacrés de la Grèce, auxquels on ajouta ensuite les jeux capitolins pour honorer la capitale de l'Univers, & les jeux actiens érigés en l'honneur d'Auguste, pour célébrer la fameuse victoire d'Actium, que l'on regardoit avec raison comme le vrai fondement de l'Empire Romain. Or, puisqu'il est certain que les villes qui célébroient des

jeux , regardoient comme un très-grand honneur la conformité qu'ils avoient avec ceux de la Grèce, & comme d'ailleurs le mot de *Période* étoit fort en usage dans le même temps , pour désigner ces quatre jeux ensemble ; qu'y avoit-il de plus naturel , que d'appeller *périodiques* de jeux nouvellement institués sur le modèle des quatre anciens , de la même manière qu'il est constant qu'on leur a aussi donné le nom de jeux sacrés. Au reste , il est si vraisemblable que cette conformité des jeux nouvellement établis avec les anciens jeux des Grecs & des Romains , en faisoit le principal ornement , que les villes qui les célébroient , même en l'honneur d'autres Divinités , affectoient de leur donner les noms qu'ils avoient parmi ces deux peuples. C'est de-là que viennent ces inscriptions tant de fois répétées , *Pythia Alexandria* de la ville de Philippopoli , *Hadriana Olympia* de Smyrne , *Paionia Pythia* de Milet , *Heraclia Olympia* de Tyr , *Pythia Philadelphia* de Perinthe , *Actia Cæsarea* de Damas , *Panathenæa Olympia* d'Athènes , & tant d'autres qu'il est inutile de rapporter.

Cette foule de preuves ne laisse à M. Isselin aucun doute sur la justesse de sa nouvelle interprétation , qui rend ces mots abrégés CER. PER. par CERTAMEN PERIODICUM , & le persuade que cette expression a été fort commune sous les Empereurs Romains , temps où se sont établis de tous côtés un si grand nombre de jeux nouveaux , sur le modèle des quatre anciens jeux sacrés de la Grèce ; il ne croit pas non plus que l'on puisse lui nier , que ces villes n'aient regardé comme quelque chose de fort honorable d'avoir des jeux qui fussent périodiques , & qu'elles n'en aient fait gloire dans leurs inscriptions & sur leurs médailles. Or puisque les jeux de la ville de Sidon ont été des jeux sacrés fort célèbres & fort pompeux , comme le marque l'inscription seule de ses médailles , il conclut que le *Certamen periodicum* y vient d'autant mieux , que la manière de lire le mot abrégé PER. rend cette syllable par un terme bien grec , & bien convenable aux jeux dont il s'agit ; au lieu que le *Periodonicum* de M. Spanheim & de M. Vaillant est une épithète forgée , qui n'a jamais été employée

par aucun Auteur, qui est contraire à l'analogie de la langue grecque, & à laquelle d'ailleurs on ne sçauroit donner un sens tant soit peu plausible.

DES MEDAILLES CONTORNIATES.

En 1721.

Faute d'avoir pû ramasser un nombre considérable de médailles contorniates, les Antiquaires n'avoient pû jusqu'ici en parler d'une maniere satisfaisante. M. Mahudel, qui en a fait un assez ample recueil, & qui a comparé les types de toutes celles qui sont dans le cabinet du Roi, s'est trouvé en état de parler avec quelque certitude du temps, des lieux & des motifs de leur fabrication, & il a communiqué ses observations à l'Académie.

On appelle contorniates des médailles de cuivre, terminées dans leur circonférence par un cercle d'une ou de deux lignes de largeur continu avec le métal, quoiqu'il semble en être détaché par une rénure assez profonde qui regne à l'extrémité du champ, de l'un & l'autre côté de la médaille. Cette sorte particuliere de cercle fait aisément distinguer les médailles contorniates, de celles qui sont enchassées dans des bordures du même, ou d'un différent métal. Quoiqu'on pût dire que le nom de contorniate vient du mot *contornus*, contour, employé dans nos vieux titres, comme on voit par le Glossaire de M. du Cange; cependant M. Mahudel prétend qu'il en faut chercher l'origine en Italie, où ces médailles sont appelées *Medaglioni Contorniati*: mais tout cela revient au même.

La premiere question qui se présente au sujet de cette sorte de médailles, est de sçavoir si elles ont servi de monnoie; & l'on décide que non. Le cercle qui les termine, plus parfait que celui des médailles qui servoient de monnoie; l'éminence de ce cercle, qui rend ces médailles moins propres à être maniées; la difficulté qu'il y a eu de former la vive arreste qu'on voit des deux côtés de ce cercle, & qui demandoit un temps trop considérable; la damasquinûre qu'on apperçoit sur plusieurs

de ces médailles dans le champ du côté de la tête, & sur quelques-unes des figures du revers, ouvrage dont la longueur ne s'accorde pas avec la célérité & la multiplication nécessaires pour la monnoie courante; le défaut de sous-divisions en moitiés & en quarts, nécessaires dans le commerce de la monnoie pour remplir toutes les valeurs, comme on en trouve dans les autres médailles d'or, d'argent & de cuivre, & celui du décret, ou de l'autorité qui paroît sur les médailles qui servoient de monnoie, telle qu'étoit la formule de *Senatus Consulto*, ou le nom du Magistrat qui les faisoit frapper : tout cela prouve que les contorniates n'ont jamais servi de monnoie.

Il est vrai qu'on voit sur plusieurs de ces médailles des lettres comme PE; mais M. Mahudel prétend avec raison, que c'est le monogramme ou la marque des ouvriers qui fabriquoient ces pièces, & qui vouloient par-là se faire connoître: ce qui se pratique encore aujourd'hui par plusieurs Monnoyeurs.

Comme les contorniates ont souvent des têtes d'Empereurs & d'hommes illustres très-anciens, on pourroit croire qu'elles sont de leur temps : cependant M. Mahudel fixe la première époque de leur fabrication à la fin du III^e siècle, & leur durée jusqu'au milieu du IV^e. Les raisons qu'il apporte pour prouver son opinion, détruisent celle de M. Spanheim & de M. du Change, qui ont cru que ces médailles étoient du temps des premiers Empereurs dont les têtes y sont gravées, mais qu'elles avoient été retouchées sous leurs successeurs; c'est ce qu'ils appellent *nummi revocati, restituti*. Premièrement, pour ce qui regarde les contorniates qui représentent des têtes d'hommes illustres, il est évident qu'elles ne sont pas de leur temps, puisque l'orthographe de leurs noms y est mal observée. Dans celle sur laquelle est la tête d'Homère, son nom est écrit avec Ω au lieu d'un O, & dans celle de Salluste, avec une seule L, *Salustius* au lieu de *Sallustius*, comme on le trouve dans les inscriptions lapidaires de son temps. On y voit aussi le nom d'Auteur écrit *Autor*, au lieu d'*Auctor*, comme Quintilien l'écrit en parlant de ce même Salluste; outre qu'à

parler exactement, l'emploi de ce terme est contre le bon usage, & que du temps de cet Historien on auroit dit *historiae Scriptor*, & non pas *Auctor*. 2°. Dans les contorniates où il y a des têtes grecques, on trouve des légendes latines, comme dans celle qui représente Alexandre, dont la légende est *Alexander magnus*. Quelle apparence que les Grecs de ce temps-là aient employé une langue étrangère? Enfin, une nouvelle preuve que les contorniates qui ont la tête des premiers Empereurs, ne sont pas de leur temps, c'est la parfaite ressemblance de ces médailles avec celles qui représentent les Empereurs des temps postérieurs; soit dans le goût, soit dans la gravure plate & grossière, dans le volume, dans les marques des ouvriers, dans le style des légendes, & dans la formation des caractères: uniformité qu'on ne croira pas s'être soutenue depuis Alexandre jusqu'à Honorius. Ajoutez à cela, que l'on voit également sur les médailles qu'on pourroit soupçonner être du haut Empire, & sur celles qui sont d'un temps moins éloigné, les mêmes figures de Rameaux & de Palmes, d'Étoiles, &c. ce qui supposeroit que les mêmes Monétaires ont vécu plusieurs siècles. Enfin, les mêmes types sont répétés dans des contorniates, qui représentent des Princes qui ont régné dans différens temps.

On ne doit pas conclure de-là que ces médailles ne sont guères estimables; car, outre qu'elles peuvent par leurs légendes nous apprendre beaucoup de choses d'un siècle éloigné, il est sûr qu'elles seront toujours intéressantes par le soin qu'on a pris d'y conserver l'histoire de la Gymnastique ancienne, & des spectacles païens, qu'on voit par-là avoir duré sous le regne des Empereurs les plus attachés au Christianisme; puisque sans parler ici de la figure d'Esculape sous la forme d'un serpent, & de celle d'Hygie sa fille, qui nous apprennent que la Gymnastique avoit pour premier objet l'exercice si nécessaire à la santé, on trouve sur le revers de ces médailles les différentes parties de cet art: la lutte d'homme à homme, d'un homme avec quelque bête féroce, d'animaux les uns contre les autres, la course à pied, à cheval & sur des chars,

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 287
à deux , à quatre , à six & à huit chevaux , la chasse , la
pêche , &c.

Outre les noms des fameux Athlètes de la Grèce , qui
s'étoient signalés aux jeux Olympiques , noms qui servent
souvent de légendes aux revers des contorniates ; on y trouve
ceux de plusieurs autres Athlètes , qui après avoir montré leur
adresse dans les jeux du Cirque , se sont distingués par leur
valeur dans les combats : enfin , comme si ces médailles n'a-
voient eu pour objet que l'histoire de la Gymnastique , on a
affecté d'y représenter les Princes qui l'avoient le plus favo-
risée , tels qu'Auguste , Néron , Vespasien & Trajan , qui
affectoit tant de ressembler à Hercule , qu'il en prenoit sur
ses médailles le nom , l'habit & les symboles.

Après avoir établi le temps de la fabrication des contor-
niates , & avoir prouvé qu'elles ne portent point ce caractère
d'autorité que donne le décret du Prince , ou l'ordre des Ma-
gistrats & des Gouverneurs de provinces , & qu'ainsi on doit
croire qu'elles étoient l'ouvrage de quelques particuliers ,
qui pour satisfaire la curiosité de ceux qui commençoient en
ce temps-là à ramasser les pièces curieuses pour former des ca-
binets , fabriquoient celles-là ; M. Mahudel conclut que c'est
en Italie , & non pas dans la Grèce (malgré les légendes
grecques qu'on lit sur quelques-unes de ces médailles)
qu'elles ont été faites. Enfin , que c'est à Rome qu'elles ont
été fabriquées , & non pas à Crotone , ainsi que l'a crû Eriz-
zo , qui dit qu'au lieu du nom de contorniates qu'on donne
à ces médailles , il faut dire crotoniates : cet Auteur est le
seul de son sentiment , & sa conjecture est abandonnée de
tous les Antiquaires ; cependant M. Mahudel ne nie pas
qu'on n'en ait pû fabriquer ailleurs qu'à Rome.



REMARQUES sur quelques Inscriptions.

LEs Auteurs qui semblent mériter le moins d'attention, donnent cependant quelquefois lieu à des découvertes utiles. Un Curé, dans l'Histoire de Boucou en Sauveterre de Nebouzan, dans le comté de Cominges, explique d'une manière entièrement éloignée de la vérité cette Inscription

V SENICCO SENIX
SONIS F. SIBI ☉ ET SVN
DUCCAE FVSCI FILIAE
VXSORI ORGOANNO
ET ANDOXPONNI
FILIS.

C'est un monument que Senicco fils de Senixfo s'élève de son vivant, & qu'il élève à la mémoire de Sunducca fille de Fuscus sa femme, & à ses deux fils Orgoan & Andoxpon.

Tout le monde sçait que la lettre V. par laquelle commence l'inscription, signifie en cet endroit *vivens* ou *vivus* ou *vivit*, comme on le voit dans une infinité de monumens. Et comme il y en a beaucoup d'exemples dans le Cominge, on pourroit croire que c'est une forme plus particuliere à ces quartiers-là qu'à d'autres. On se contentera d'en citer un seul, qui est à S. Just près Valcrabere au-dessous de S. Bertrand.

V. Catel,
hist. de Lan-
guedoc, page
92, 97, 98,
103, 105,
etc.

V. C. IVLIVS EROTIS
L. ATTICVS
☉ IVLIA EROTIS LIBERT
SALVIOLA
☉ C. IVLIVS ATTIC. F. VICTOR
AN. XVIII.

V. d'autres
exemples dans
Gruter, page
764, 810,
813, 818,
969.

Le ☉ qui se trouve à la seconde ligne, a ici la même signification que dans l'Inscription qu'on vient de rapporter, & dans

& dans celles que l'on a indiquées; il désigne que les personnes dont les noms suivent, sont mortes. M. Lancelot qui explique cette Inscription, ne croit pas que cela doive former aucune difficulté; cependant, comme l'explication du Curé est imprimée, il a jugé à propos de faire connoître comment ce monument, tout simple qu'il est, devient méconnoissable entre ses mains. Cet Auteur, après avoir donné l'Inscription telle qu'il a pu la lire, ajoute : *Interprété que ces lettres signifient, Virgo senior Comitris Coseranensis Enixsonis filia, sibi & sunt Duccæ Fusci filia uxori Orgoanno & Andoxponi filis : semblant que ce signifie que ces deux filles représentées en cette table, étoient filles du Comte de Couferans nommé Enixson, que la Duchesse de Foix fut veuve, & qu'elle eut de son premier mariage deux garçons nommés Orgoan & Andoxpon.*

17193

Il n'y a rien de plus risible que de lui voir créer un comte de Conserans, une duchesse de Foix qui fut veuve, & qui eut de son premier mariage deux garçons; de lui voir placer ces titres de Comté & de Duché, plus de mille ans avant qu'ils existassent. Ce seroit perdre inutilement son temps, que de l'employer à réfuter de pareilles absurdités.

L'Auteur avance une autre proposition qui mérite un examen plus sérieux. Il prétend que les *Vocates* dont parle César, (a) sont ceux de Boucou. Il n'apporte aucune preuve pour appuyer ce sentiment, & la seule ressemblance des noms a été apparemment ce qui l'y a déterminé. Il pouvoit néanmoins se fonder sur quelque chose de plus, & dire que par les passages de César où il est parlé des *Vocates*, il semble qu'ils fussent à peu près limitrophes de ce que nous appellons à présent Languedoc.

Crassus (b) voulant faire la conquête de l'Aquitaine sans

(a) L. 3 de bell. Gall. § 23. *Armis, obsidibusque acceptis Crassus in fines Vocatium & Tarusatum profectus.* . . . Item § 27. *Hac auditâ pugnâ, maxima pars Aquitaniæ sese Crasso dedit, obsidesque ultro misit, quo in numero fuerunt Tarbelli, Bigerriones, Preciani, Vocates, Tarusates, Elusates, Garites, Ausci, Garumni, Siburzates, Cocostatesque.*

(b) Crassus. . . . *re frumentariâ provisâ, auxiliis, equitatuque comparato, multis præterea viris fortibus Tolosa, Carcasone & Narbone (quæ sunt Civitates Galliæ Provinciæ finitimæ) ex his regionibus nominatim evocatis, in Sociatum fines exercitum introduxit.*

effuyer les malheurs arrivés à L. Valerius Præconinus, & à L. Manilius, dont l'un y avoit perdu la vie, & l'autre avoit été obligé de s'enfuir avec le débris de son armée, demanda du secours à Toulouse, à Carcassonne & à Narbonne. C'est donc par les pays qui sont les plus voisins de ces villes, qu'il a dû entrer dans l'Aquitaine.

*Marca hist.
de Bearn, l.
1. chap. IX.*

Les premiers peuples sur les terres desquels Crassus s'arrêta, & dont il fit la conquête, furent les *Sotiates*. M. de Marca a cru que c'étoit Aire en Gascogne, & cela sur la foi d'une charte de Lescar, dans laquelle il est dit que les Normands ruinerent les douze cités de la Novempopulanie, sçavoir, *Aquis, Lascaris, Oloren: Ecclesia Tarbæ, Civitas Auxiensis, Civitas Elicina: Metropolitana Cosorensi, Convenasi, Lactoren. Sotienfe, Basatense, Laburdenfi*. On connoît onze de ces cités, sçavoir, Dax, Lescar, Oleron, Tarbe, Auch, Eause, alors la ville métropolitaine de toute la Novempopulanie, & maintenant un méchant bourg presque ruiné sur la riviere de Gelise, Conserans, Cominges, Leitoure, Bazas & Bayonne. Il ne manque que la cité d'Aire, pour retrouver toutes les douze qui sont énoncées dans l'ancienne notice des Gaules. Elle y est appelée *Civitas Atturensum*. M. de Marca prétend que c'est celle qui dans cette charte est appelée *Sotienfe*. Cette conjecture n'est appuyée que sur cette charte, qui n'est qu'une espèce de légende peu exacte, & faite par quelque moine ignorant, dans des temps fort postérieurs à ceux dont ils s'agit. M. de Valois a cherché ailleurs les *Sotiates*. Il croit après Oihenart & quelques autres, que ce pourroit être Soz en Armagnac, autre petit bourg situé assez près de la Gelise: la conformité du nom fait toute sa preuve. Il paroît que l'une & l'autre conjecture ne s'accordent point avec le texte de César. Si on a égard à la situation de ces lieux, Aire est sur l'Adour, à plus de trente lieues de la frontiere de Languedoc du côté de Toulouse, & avancée dans les terres. Pour y pénétrer, il falloit que les troupes de Crassus passassent la Garonne, & plusieurs autres rivières, & des défilés que les *Sotiates* n'auroient pas manqué de disputer, & dont César cependant ne dit pas un mot. Les

mêmes difficultés subsistent pour Soz : il est dans le Condomois, par conséquent aussi éloigné de la frontière de Languedoc. Il y a la Garonne, peut-être même le Tarn, & d'autres rivières à traverser.

En adoptant la proposition dont l'Auteur nous a donné l'ouverture, il faudroit que les *Sotiates* fussent les habitans du pays de Foix. Alors la plus grande partie des difficultés seroit levée. Foix est frontière de Languedoc, on y entre en venant de Toulouse, sans avoir de rivière considérable à passer : le pays est montueux, & par conséquent a des vallées, circonstance que César dit du pays des *Sotiates*. Il y a beaucoup de mines de fer, & même de cuivre; autre rapport avec les mêmes *Sotiates*, *Propterea quod multis locis apud eos ærariæ secturæ sunt*. M. Lancelot remarque, en passant, que ce fut à la prise des *Sotiates*, qu'Adcantuan leur chef fit une sortie avec 600 de ces braves qui s'attachoient au service d'un Grand, pour avoir part à sa bonne ou mauvaise fortune, & qui, s'il arrivoit que ce Grand perît, mouroient tous avec lui, ou se tuoient après sa défaite.

Soldarii.

Cette ville des *Sociates* étant prise, Crassus s'avança sur la frontière du pays des *Vocates* & des *Tarusates*. Ces *Vocates* seroient les Comingeois, nom que le seul lieu de Boucou nous auroit conservé. Ce qu'il y a de certain, c'est que celui de *Convenæ* n'étoit point encore connu du temps de César, qui n'en parle point. Quoique Pompée eût obligé les coureurs des montagnes des Pyrénées, de descendre dans la vallée, & d'y former un peuple, ce qui les a fait appeller *Convenæ*, ce pays néanmoins devoit avoir avant cela des habitans, & ces habitans devoient avoir un nom; ce pouvoit être celui de *Vocates*. C'est à proprement parler sous le regne d'Auguste, que la dénomination de *Convenæ* a été connue. Ce fut lui qui leur donna le droit de *Latium*; on prétend même dans le pays, qu'en reconnaissance de cette grace, ils lui dédièrent l'inscription dont on trouve à présent un fragment enchâssé au-dessus d'une des portes de la ville de S. Bertrand de Cominges. Ce fragment peut d'autant mieux trouver ici sa place, qu'on

IMP. XXVI. COS.

V.

PP.

CIVITAS CONVEN.

Si l'on en croit les curieux du pays, c'est Auguste qui est ici désigné; cependant il est plus probable que c'est Tibere. Scalliger & Papire Masson ont cru, que des ruines de l'ancien *Lugdunum Convenarum* la ville de S. Bertrand avoit été construite dans ce qu'ils appellent *Vallis Capraria*. M. de Valois adopte avec raison le sentiment d'Oihenart, qui dit au contraire que la ville de S. Bertrand est sur la même éminence que celle où étoit autrefois ce *Lugdunum*. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville de S. Bertrand est sur le haut d'une montagne, situation qui convient à son nom de *Lugdunum*. Elle est à présent réduite au seul Chapitre de la Cathédrale, & à une douzaine de maisons de paysans: l'église est sur la croupe même de la montagne. On trouve en cette ville plusieurs inscriptions, des médailles & des urnes. Au-dessous de ce côteau, & en s'approchant de la Garonne, qui n'en est qu'à un quart de lieue, est le village de Valcrabere, *Vallis Capraria*. Il est presque contigu à S. Bertrand, & l'on ne peut pas douter qu'autrefois il n'ait fait partie de cette ville: il est plein de restes d'anciens monumens. L'église de S. Just qui n'en est qu'à quelques pas, est toute bâtie de débris antiques; ce ne sont que bas reliefs, frises, chapiteaux de très-bon goût. Un paysan y trouva lorsque M. Lancelot y étoit en 1719, une urne de marbre blanc dans laquelle il y avoit un lacrymatoire, quelques anneaux & des cendres: à côté étoit l'inscription suivante,

SEMBECCON

SA HEROSSISE

PRIMA. LIB

EX TEST.

Elle n'a rien de particulier; mais la suivante, qui a été donnée au public par plusieurs Auteurs, entr'autres par ceux d'un *Voyage Littéraire*, imprimé il y a douze ans, l'a été avec des fautes qui ont engagé M. Lancelot à la remettre sous les yeux de l'Académie. Elle se trouve à Die en Dauphiné. P. 167.

D. M.

LIBERORVM AC CON
IVGIBVS PVBLICI CAITS
TI ET IPSIVS CONSECRATVM W
CVM BESE VINEAE AREP. Æ
EX CVIVS REDITV OMNIB. DD.
ANNIS PROLIBARI VOLO
NEMINVS XV. V. S. E
H. T. H. N. S.

Ce sacrifice, cette *prolibation* de quinze septiers de vin, établie sur le revenu des deux tiers d'une vigne, fournit un nouvel exemple des fondations que les Anciens faisoient pour les morts. Il est vrai qu'on en trouve peu d'aussi simples. Ce sont ordinairement des repas pour toute une ville, des distributions en argent, en denrées, en liqueurs. Ici ce ne sont que sept ou huit pintes de vin, qu'un homme destine à être données en sacrifice à perpétuité pour lui, ses femmes & ses enfans. Les lettres initiales AREP. peuvent former quelque difficulté. On croit que ce sont les premières lettres d'*Arepennis*, autrement *Aripennis*, ou *Arpennis*, terme Gaulois que Columella a connu, & qui étoit un espace de terre contenant cinquante pieds, d'où vient le nom d'arpent.



SUR UNE INSCRIPTION

de Tain en Dauphiné.

LA pierre sur laquelle est gravée cette Inscription, fut trouvée il y a plus de cent ans sous l'Autel de la Chapelle de l'Hermitage, qui a donné son nom à la montagne qui est près de Tain ou Thain en Dauphiné, & où l'on recueille le vin qui porte le même nom. L'Hermite, qui faisoit creuser en cet endroit, la fit mettre à la porte de l'Hermitage, où elle est demeurée jusqu'en 1724. Quelques Voyageurs Anglois l'ayant achetée de l'Hermite, se mirent en devoir de la faire conduire jusqu'au Rhône, pour la transporter en Angleterre; mais à peine étoit-elle à moitié chemin de la montagne, que M. Loche, Lieutenant du Maire de Thain y accourut avec quelques Officiers de Ville, & obligea les Anglois de se retirer. Quelque temps après, M. Murde, Maire de Thain, la fit enlever, & elle est présentement dans cette ville. C'est lui qui a communiqué à M. Moreau de Mautour l'inscription qui est sur cette pierre, plus exacte que celle qu'on trouve dans Gruter, qui l'avoit déjà fait copier.

1724.

P. 30. n. 2.

P. 475.

On ne peut pas douter, sur les termes de l'inscription, que cette pierre ne soit un Autel dédié à Cybèle à l'occasion d'un Taurobole, ainsi que celle qui fut trouvée à Lyon, & sur laquelle M. de Boze fit une dissertation imprimée dans le second volume de ces Mémoires. Comme, dans cet ouvrage, M. de Boze n'a rien laissé à désirer sur les Tauroboles, & qu'il rapporte même l'inscription de Tain, M. de Mautour ne dit rien de ces sortes de sacrifices; il se contente de faire voir la ressemblance de cet autel avec celui de Lyon. Ces deux monumens sont à peu près de même forme; celui de Tain est carré, & a environ quatre pieds & demi de hauteur, y compris la base & la corniche, sur dix-huit à dix-neuf pouces de largeur. Les premières lignes de l'inscription, & celles du milieu, furent si maltraitées par les coups de pinces qu'y donnerent les

maçons, qu'on ne peut plus les lire; ainsi on ne sçait quel fut le motif de ce Taurobole: si ce fut un sacrifice offert pour la santé de l'Empereur qui regnoit alors, ou pour le bien public en général, ou enfin, en faveur de quelque particulier. Ce qui est certain, c'est que ce fut Antonianus, Pontife perpétuel, qui offrit le Taurobole dans la ville de Lyon, colonie de l'Empereur Claude, & désignée par ces mots, *Coloniæ Copiæ Claudiae Augustæ Lugdunensis*. Le mot *Copiæ*, qu'on trouve sur quelques Inscriptions qui parlent des Colonies Romaines, & qui marquent les richesses & le commerce, a embarrassé les Antiquaires. Trifan, dans l'explication qu'il donne d'une médaille d'Auguste qui représente un navire Prétorien, & sur laquelle on lit le mot *Copia*, l'attribue à la ville de Thurium près du golphe de Tarente, & M. Vaillant à la ville de Valence en Espagne. L. P. Hardouin rejette l'opinion de ces deux Antiquaires, & prétend que ce mot n'a été employé que pour la seule Colonie de Lyon, ce qu'il prouve par trois Inscriptions rapportées par Gruter: mais on ne peut pas inférer de-là, que ces Inscriptions où le mot *Copia* est joint avec *Colonia Augusta Lugdunensis*, soient une exclusion pour les autres Colonies Romaines qui se distinguoient par le commerce.

Au reste, il n'est pas étonnant qu'on ait trouvé sur la montagne de l'Hermitage, l'autel d'un Taurobole offert à Lyon, puisque M. de Boze a fait voir que celui qui fut trouvé dans cette même ville, avoit servi à Rome dans un semblable sacrifice offert à Æmilius Carpus.

Il paroît par l'Inscription, continue M. de Mautour, que le pontife Antonianus fit ce Taurobole sur une prédiction ou un songe de Julianus Archigalle, ou grand Prêtre de Cybèle; car ces mots *ex vaticinatione* étoient une formule usitée dans les Inscriptions, ainsi que ces autres *ex imperio*, *ex visu*, *ex somnio*, &c. On peut conclure aussi de la même Inscription, que ce Taurobole dura cinq jours, c'est-à-dire, depuis le 12 jusqu'au 8 des Kalendes de Mai, & qu'il fut fait avec toutes les solemnités requises en pareille occasion, puisqu'on trouve dans l'Inscription les noms & les qualités de ceux qui avoient

T. 1. p. 84.

Dans ses
Colonies p. 6.
Antiq. p.

145.

296 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
assisté à ce sacrifice, Antonianus le Pontife, Julianus Archigalle & Panirius, celui des Prêtres de Cybèle qui avoit reçu sur son visage & sur ses habits, le sang de la victime, & Verinus le joueur de flûte, *Tibicen*, qui assistoit ordinairement aux sacrifices publics & solennels.

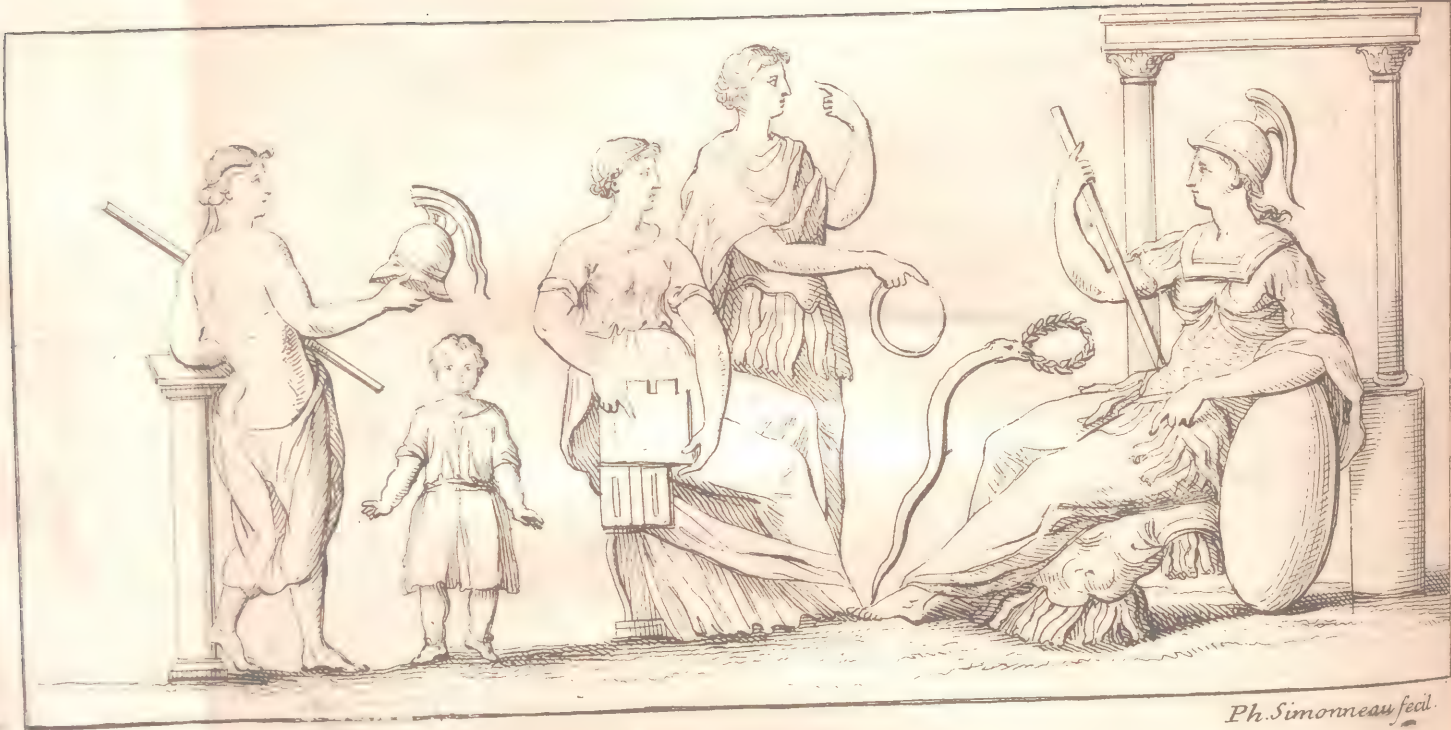
L'époque de ce sacrifice, qui tombe sur la quatrième année de l'empire de Commode l'an 936 de Rome, 184 ou 185 de l'Ere chrétienne, est désignée par le nom des Consuls qui se trouve dans l'Inscription, sçavoir, *Lucius Eggius Marullus*, & *Cneius Papirius Ælianus*. Sur quoi M. de Mautour observe, 1°. Que dans la copie de Gruter, & dans celle qu'il a reçue lui-même, on lit *Panirio*, au lieu de *Papirio*, faute de copiste qui apparemment se trouve sur la pierre. 2°. Que c'est ainsi qu'il faut nommer les deux Romains qui furent Consuls la quatrième année de Commode, & non pas seulement Marullus & Ælianus, sans noms & sans prénoms, comme on les trouve dans la Chronique de Cassiodore, ou avec une N. au lieu de CN. pour *Cneio Papirio*, comme l'a écrit Onuphrius dans ses Fastes consulaires, ou *Marcus Eggius Marcellus*, au lieu de *Lucius Eggius Marullus*, ainsi qu'a fait le P. Riccioli dans sa Chronologie réformée.

Sur l'an 85.
de l'Ere chr.

Pour confirmer cette remarque, M. de Mautour rapporte une Inscription de Reinesius, conservée à Rome dans les jardins du marquis Justiniani, où les noms de ces deux Consuls sont écrits *L. Eggio Marullo & Cn. Papirio Æliano Cos.* Et il conclut qu'en réformant l'Inscription, on doit dans la copie de Gruter, après le mot *Æliano* joindre CNEIO PANIRIO avant le mot *Sacerdote*, lire dans Riccioli *Marullus*, au lieu de *Marcellus*, & mettre une L. au lieu d'une M. pour signifier *Lucius*. Dans Onuphrius Panvinus, au lieu d'une M. pour le prénom de Papirius, il faut substituer CN. CNEIUS, & à la place d'une M. mettre une L. pour marquer *Lucius*, prénom de Marullus. Enfin dans l'Inscription mettre *Papirio*, au lieu de *Panirio*, nom du Consul, celui de *Panirius*, qui est cité plus bas, étant celui du Prêtre de Cybèle qui reçut le sang de la victime.

SUR





Ph. Simonneau fecit.

SUR un morceau de peinture à Fraisque , apporté de Rome.

AU mois de Janvier 1722, M. le Cardinal de Rohan apporta de Rome un morceau antique de peinture à fraisque, qu'il avoit fait enchasser dans du bois pour le conserver; & il en fit présent à S. A. R. M^{gr} le Duc d'Orléans. Cette peinture, qui avoit été découverte dans les ruines d'une maison à huit pieds sous terre, au Mont Esquilin, & dans le même lieu qu'on nomme encore aujourd'hui la maison de Properce, faisoit partie d'une frise qui représentoit différens sujets.

Le morceau qui en fut détaché, a 17 pouces de largeur sur environ 10 de hauteur; il contient six figures, & le vestibule d'un temple. M. Moreau de Mautour, à qui il a été communiqué, en a aussitôt voulu trouver l'explication, & voici celle qu'il en a donnée à l'Académie. Il croit que les six figures représentent Esculape & sa famille. Ce Dieu y paroît sous la forme d'un serpent, ainsi que sur plusieurs médailles, & en particulier sur un médaillon d'Antonin, du Cabinet du Roi, où ce serpent tient dans sa gueule, comme dans la peinture, une branche de laurier, pour marquer qu'il étoit fils d'Apollon; ce que M. Spon a obmis ou sous-entendu, en expliquant ce même médaillon. On peut dire encore que le laurier se trouve souvent avec Esculape, ou parce que cette plante est médicinale, ou parce qu'elle étoit le prix des jeux qu'on célébroit tous les cinq ans à Epidaure en l'honneur du Dieu.

1725.

La figure qui est vis-à-vis Esculape, représente la ville de Rome: elle est assise sur un monceau d'armes, le bras gauche appuyé sur un bouclier, le casque en tête, & la pique sans fer à la main, telle qu'on la voit sur des médailles consulaires & impériales, &c.

Comme Rome entant que Déesse, ne semble pas se trouver là à propos, M. de Mautour rapporte la tradition qui attribuoit

Hist. Tome V.

P p

le nom de *Roma* à une fille d'Esculape, & cite un fragment que quelques Commentateurs disent tiré d'un ancien Poëme sur les Lupercales, dont l'Auteur se nommoit Marinus ou Marianus, (a) *Roma ante Romulum fuit, & ab eâ Romulus nomen acquisivit, sed Dea flava & candida Roma, Æsculapii filia, novum nomen Latio facit: hanc conditricis nomine ab ipso Romulo, omnes Romam vocant.*

M. de Mautour croit aussi que le temple, dont on voit l'entrée sur cette peinture, représentoit celui qui avoit été bâti dans l'isle du Tibre, lorsqu'on apporta d'Epidaure cette couleuvre qu'on prenoit pour Esculape.

Derriere Esculape sont deux figures, l'une debout, & l'autre assise. On croit que la premiere est celle d'Hygiea fille d'Esculape, & la même qu'on adoroit sous le nom de *Salus*. Elle tient une main levée, pour apprendre, dit-on, à la ville de Rome les vertus de son pere, & les avantages que son arrivée va procurer à cette ville, en faisant cesser la peste qui la désoloit. Ce qu'elle porte d'une main est peut-être une Patere, & le cercle qu'elle tient de l'autre, un Serpent. La figure assise, est une autre fille d'Esculape nommée *Jaso*: ce qu'elle porte à la main pourroit bien être cette boîte, *Pixis*, qui renfermoit les remèdes. Le Philosophe Albricius la met parmi les symboles d'Esculape: *Indutus habitu medici sedens, in cujus sinu erant pixides unguentorum, &c.*

Albricius,
Images des
Dieux.

A l'égard de la petite figure vêtue d'une longue robe, on la prendroit volontiers pour Téléphore fils d'Esculape, adoré à Pergame & à Nicée; mais malheureusement il n'a pas l'espèce de Capuchon, *Cuculus*, que porte ce Dieu dans toutes ses autres figures: on croit même appercevoir à son col une bulle, *Bulla*, & il paroît vêtu de la *prétexte*; ainsi on se rabbat à dire que c'étoit un jeune Romain, qui étoit là pour faire connoître les obligations qu'avoit à Esculape la jeunesse romaine, qui alloit périr sans son secours.

(a) Voyez les Commentaires sur ce vers de la premiere Eglogue de Virgile, *Urbem quam dicunt Romam*, &c. dans plusieurs éditions, en particulier dans celle de Mafuicius.

Enfin, la dernière figure qui est celle d'une femme appuyée sur un cippe, la moitié du corps nud, tenant un casque d'une main, & de l'autre la haste pure, pourroit bien être Venus qu'on auroit mise ici avec la Déesse Roma, puisque les Romains se vantoient d'en tirer leur origine par Enée. Cette figure, au reste, ressemble entièrement à celles qui représentent cette Déesse dans les médailles, & sur les pierres gravées.

On a dit que cette découverte avoit été faite dans un lieu du Mont Esquilin, qu'on nomme la maison de Properce, & il est vrai que ce Poète dit lui-même qu'il demeurait en cet endroit; *puer*, dit-il à son valet, qu'il envoie chercher ses tablettes, *L. 3. Eleg. 23.*

*Et citus hæc aliquâ propone columnâ,
Et Dominum Esquiliis scribe habitare tuum.*

Properce vivoit du temps d'Auguste, & ce fut sous l'empire de ce Prince que l'usage de la peinture à fresque fut apporté, ou du moins rétabli à Rome; ainsi celle qu'on vient d'expliquer pourroit, selon M. de Mautour être de ce temps-là. Les couleurs n'étant point exposées à l'air conservent toute leur fraîcheur.

Vers le temps du fameux Raphaël, Jean d'Udine fit une semblable découverte, & la peinture qu'il trouva dans une chambre souterraine, s'étoit parfaitement conservée. On en a fait de pareilles en différens temps: la nôce, qu'on nomme Aldobrandine, parce qu'elle fut trouvée dans le palais Aldobrandin, au lieu même où l'on croit qu'étoient les jardins de Mécénas, subsiste encore aujourd'hui, & a servi de modèle aux plus excellens Peintres.

*Entr. sur les
Vies des Pein-
tres.*

On sçait, au reste, qu'anciennement on ne peignoit qu'en détrempe sur de la toile ou sur du bois, ou à fresque sur les murailles, & que le secret de la peinture à l'huile n'a été découvert que vers le commencement du xv^e siècle par Jean Van-Eik Peintre Flamand, qu'on nomme communément Jean de Bruges. On ne peut pas douter de l'ancienneté de la peinture à fresque. Pausanias parle d'un Euphénor,

*Dans ses An-
tiques.*

L. 35. ch. 10. contemporain de Zeuxis & de Parrhasius, qui avoit peint sur une muraille dans Athènes divers sujets, entr'autres les douze grands Dieux ; Thésée qui donnoit des loix aux Athéniens, & les batailles de Leuctres & de Mantinée. Pline, après avoir fait mention d'un Peintre nommé Ludius, qui avoit orné de peintures un temple de Junon dans la ville d'Ardée, qui étoit déjà détruite avant la fondation de Rome, parle d'un autre Peintre de même nom, qui rétablit à Rome du temps d'Auguste, l'usage de cette peinture. *Divi Augusti ætate Ludius primus instituit amœnissimam parietum picturam.*

Enfin Pétrone, dans la description du repas de Trimalcion, raconte qu'il aperçut à la porte un dogue qui l'effraya, le croyant en vie ; mais qu'il étoit seulement peint sur la muraille avec une chaîne & cette inscription, *cave canem.*

Le morceau de peinture à fraisque, dont il s'agit ici, ne peut être soupçonné d'avoir jamais causé aucun excès de surprise ou d'admiration.

E X P L I C A T I O N

d'un Diptyque d'yvoire trouvé à Dijon.

RIEN n'échappe à des yeux sçavans & curieux. Feu M. de la Marre, Conseiller au Parlement de Dijon, étant chez un Menuisier, aperçût derrière la porte la moitié d'un Diptyque qu'on y avoit attaché, & en orna son cabinet. A sa mort ce Diptyque fut vendu à M. du Tilliot de la même ville, & Gentilhomme ordinaire de feu M. le Duc de Berry.

Les Diptyques étoient des tablettes à deux feuilles, de bois ou d'yvoire, dont on commença à se servir dans le bas Empire, pour y mettre les noms des Consuls & des premiers Magistrats, parmi les païens, & parmi les chrétiens, ceux des personnes ecclésiastiques qui occupoient les premières dignités, des souverains Pontifes, des Martyrs, des fondateurs d'Eglises, de Monasteres, &c.

Celui qui fait le sujet de cet article, dessiné d'abord en petit

dans le livre de l'utilité des voyages de M. Baudelot, & sur une copie figurée par M. Moreau de Mautour; & sur lequel il a communiqué à l'Académie ses réflexions, est le quatrième de même forme que ceux qu'on connoît jusqu'à présent. Les deux premiers, dont l'un est conservé dans l'église de Liège, l'autre dans celle de Bourges, ont été expliqués par Wilthelmus, & le troisième qui est dans la Bibliothèque du Roi, par M. du Cange, à la fin de son Glossaire de la basse Latinité; car on ne parle point ici de celui de Compiègne, que le premier des deux Auteurs qu'on vient de nommer a aussi expliqué, parce qu'il est d'une forme différente des autres.

1718.

Ceux qui étoient désignés Consuls avoient plusieurs de ces Diptyques, sur lesquels ils étoient représentés en relief, avec leurs noms & leurs qualités, & ils les distribuoient aux principaux Officiers; ils avoient soin aussi d'y faire graver les animaux, les gladiateurs, & tout ce qui devoit faire partie des jeux qu'ils donnoient au public, quand ils prenoient possession du consulat. Tel est le Diptyque dont M. de Mautour fait la description, semblable en cela à ceux de Bourges, de Liège & de la Bibliothèque du Roi. On y voit la figure du Consul, tenant d'une main le *Scipio* ou sceptre d'yvoire, surmonté d'une Aigle, & terminé par un Buste, qui représente l'Empereur qui régnoit alors; & de l'autre un rouleau qu'on nommoit *Mappa Circensis*, & qui étoit le signal avec lequel on annonçoit le commencement des jeux. Le Consul y est revêtu de cette espèce de tunique sans manches, qui étoit appelée ou *Fascia Consularis*, ou *Colobium*, ou *Subarmalis*, au-dessous de laquelle paroît la robe brodée, *toga picta*, & il est assis sur le thrône d'yvoire, qu'on nommoit *Sella Curulis*.

Quoique l'on n'ait que la moitié du Diptyque qui fait le sujet de cet article, c'est-à-dire, une seule tablette, comme dans celui de la Bibliothèque du Roi; cependant, comme il y a une inscription, on n'est pas tout-à-fait réduit à deviner, comme a fait M. du Cange en expliquant ce dernier; & M. de Mautour croit qu'on doit lire ainsi les lettres capitales qui y sont gravées :

Pp iij

EXCOMES SACRI STABULI ET MAGISTER
MILITVM PER ORIENTEM EXCONSVL
CONSVL ORDINARIVS.

P. 412. 2.
3. & 4.

Et il prétend que c'est Stilicon à qui tous ces caractères conviennent, qui est représenté sur ce Diptyque. Stilicon, après avoir été Consul pour la première fois, sous l'empire d'Honorius, en l'an 400, le fut une seconde fois l'an 405 avec Flavius Anthemius. M. de Mautour confirme son opinion par deux inscriptions rapportées dans Gruter, dans lesquelles Stilicon est nommé, *Magister Equitum, Peditum Comes, bis Consul; Magister utriusque militiae, Comes Stabuli, &c.* qualités qui sont écrites sur le Diptyque, comme dans ces deux inscriptions, & qui se trouvoient toutes réunies dans ce grand personnage, neveu par Sérénia sa femme, du grand Théodose, deux fois beaupère d'Honorius, & vainqueur des deux plus redoutables ennemis de l'Empire, Alaric Roi des Gots, & Radagaïse Roi des Huns. Les Historiens parlent des grandes charges qu'il occupa, mais personne ne fait mention de celle de *Comes sacri Stabuli*, qui se trouvant sur le Diptyque & dans la seconde inscription de Gruter, avec le nom de Stilicon, autorise M. de Mautour à croire que ce monument représente ce grand Capitaine. Stilicon possédoit aussi la charge de *Magister Equitum per Orientem*, dont Zosime détermine l'établissement fixe sous le grand Constantin. Claudien vante les exploits que ce grand Général fit sur les Ibériens, les Arméniens, les Saces, les Médes, & quelques autres peuples, où il rétablit la paix & la tranquillité.

L. 2.

Voyez les notes de M. de Valois sur le 16 liv. d'Ammien Marcel-
lin.

L. 1.

Le Poëte qu'on vient de nommer, dit aussi que Rome ayant décerné le consulat à Stilicon, lui donna les marques de cette dignité, telles qu'on les voit sur le Diptyque.

*Ipsa tibi Trabeas ultro dedit, ipsa Curulem
Obtulit, &c.*

Enfin ce qui acheve de confirmer l'application qu'on vient

de faire de ce Diptyque à Stilicon , c'est la description des jeux qu'il donna pendant son second consulat ; Claudien parle des différens animaux qui y furent exposés , & qui sont les mêmes qu'on voit sur le Diptyque. Le Poète feint que Diane les avoit assemblés , pour rendre ces jeux plus brillans & plus magnifiques.

*Dans le Poë-
me sur le deu-
xieme Consu-
lat de Stilicon.*

*Tum virides pardos & cætera colligit austri
Prodigia , immanesque simul Latonia dentes , &c.*

Pour ce qui regarde les autres figures qui accompagnent dans ce Diptyque celle du Consul, M. de Mautour dit que l'une de celles qui sont à côté de lui, représente Eucher ou Eucharis son fils, qui étant né en 389, pouvoit avoir environ 14 ans l'an 405, qui est le temps du second consulat de son pere, & celui où l'on croit que fut fait le Diptyque. L'autre figure est apparemment celle de quelque Officier de considération. Parmi les huit figures d'hommes & de femmes qui sont en bas dans une espèce d'amphithéâtre, M. de Mautour croit y appercevoir Séréna femme de Stilicon, qui mourut en 408, & ses deux filles Marie & Thermancie, qu'Honorius épousa successivement; leurs habillemens & leurs coëffures l'ont déterminé à penser ainsi.

SUR LA LANGUE CHINOISE.

M. FRERET ayant eu occasion de prendre une notion assez approfondie de l'écriture & de la langue Chinoise, dans les fréquentes conversations qu'il avoit eues avec le Sieur Arcadio Hoangh Chinois, il rendit compte de ces notions à la Compagnie dans deux Dissertations différentes, l'une sur l'écriture, l'autre sur la langue Chinoise. On trouvera la première dans les Mémoires, p. 609, du t. VI.

La langue Chinoise qu'il avoit examinée, & sur laquelle il communiqua ses réflexions, est celle que les Missionnaires & les Voyageurs nomment abusivement *langue Mandarine*,

En 1720.

comme si elle étoit particuliere aux Magistrats de ce pays, que nous appellons Mandarins après les Portugais. Les Chinois la nomment *Kouâne*, c'est-à-dire *commune*, *générale*; parce que c'est celle que l'on parle communément parmi les honnêtes gens dans toutes les villes & dans toutes les provinces de ce grand Empire. Dans les six provinces méridionales, on la parle moins purement que dans celles du Nord, parce que les peuples de ces premières avoient autrefois des langues particulières, qui subsistent encore dans certains cantons parmi les montagnards & parmi les payfans, comme le bas-Breton & le Basque en France. Lorsque ces peuples furent assujettis par ceux des provinces du Nord, il se forma une espèce de jargon par le mélange de la langue des vainqueurs avec celle des peuples soumis; c'est la langue des personnes qui n'ont point eu d'éducation: pour les autres, ils parlent la langue des Chinois du Nord, sans autre différence que celle de l'accent & de la prononciation; & cette langue y est au moins aussi commune que le François en Languedoc & en Gascogne. Dans les provinces du Nord, on ne connoît point d'autre langue que la *Kouâne*, c'est celle des payfans comme des honnêtes gens; ce qui doit pourtant s'entendre avec la différence qui a lieu pour tous les pays du monde dans le langage des uns & des autres.

Le centre de la pureté de cette langue, soit pour l'accent, soit pour la propriété des termes, est à Nankin: car, quoique le séjour de la Cour à Pékin fasse préférer aux Courtisans la prononciation & le dialecte de cette ville, les gens de Lettres en jugent autrement; ils traitent l'une & l'autre de vicieuse, & prétendent que le voisinage des Tartares leur a communiqué quelque chose de rude.

La Grammaire de la langue Chinoise se doit proposer deux objets seulement, l'un de faire connoître les sons qui ont été choisis par les peuples de la Chine, pour être signes de leurs idées & de leurs sentimens, l'autre de montrer la manière d'exprimer les rapports qui sont entre ces idées. Cette manière dépend uniquement dans la langue Chinoise de l'arrangement & de la disposition de ces signes arbitraires; car dans cette
langue

langue tous les mots sont indéclinables , il n'y a ni nombres , ni cas , ni genres , ni personnes , ni temps , ni modes , comme dans les langues que nous étudions : la langue Chinoise ne connoît nulles inflexions grammaticales.

Avant de considérer les sons comme signes des idées , il faut les examiner en eux-mêmes , & comme un bruit qui affecte l'organe de l'ouïe. Chaque langue a des sons qui lui sont particuliers , & qui la caractérisent. Ceux de la langue Chinoise se peuvent rapporter à deux espèces : 1^o aux sons articulés que les Grammairiens appellent *lettres* , & qui comprennent les voyelles & les consonnes : 2^o aux tons & aux accens , qui dans cette langue , de même que dans la plupart de celles de l'Inde orientale , changent totalement la signification de la syllabe qu'ils affectent.

Les sons articulés se doivent encore ranger sous diverses classes. Les voyelles sont une aspiration de la voix modifiée par une disposition permanente de la glotte & des lèvres.

Les consonnes sont des modifications de ces voyelles par le mouvement des lèvres , de la langue & de l'épiglotte.

Ces deux espèces de sons diffèrent essentiellement entre elles , en ce que les voyelles se peuvent prononcer indépendamment des consonnes , au lieu que celles-ci ne sont à proprement parler , qu'une modification des voyelles.

La langue Chinoise emploie toutes les voyelles que nous avons dans notre prononciation , & qui sont au nombre de douze , sçavoir *a* , *é* , *ê* , *e* , *i* , *o* , *ou* , *u* , & *an* , *in* , *on* , *un*. L'aspiration nasale , qui fait la différence essentielle de ces quatre dernières , est beaucoup plus forte dans la prononciation Chinoise que dans la nôtre.

Ces douze voyelles combinées entr'elles forment les diphthongues , & même les triphthongues dont la langue Chinoise fait un usage assez fréquent : elle a encore une espèce de voyelle ou de son simple , qui nous est tout-à-fait inconnu , que les Portugais expriment par les lettres *usso* , lorsqu'ils écrivent les mots Chinois : c'est une espèce de cri qui se tire du creux de l'estomac , dont il est difficile de donner une idée nette en

parlant seulement aux yeux. Ce son mérite d'autant mieux le nom de cri, qu'il ne se joint jamais avec aucun autre, soit voyelle, soit consonne, & qu'il se prononce toujours à part. Il seroit très-désagréable pour nous, mais il fait une partie considérable de l'harmonie aux oreilles des Chinois.

Les Chinois ont seulement douze consonnes simples, en comptant l'aspiration douce pour une consonne. Ils sont absolument destitués des consonnes *R*, *D*, & *Gn*, ou *ṛ*, le *B* & le *Gh* devant une voyelle ne sont en usage que dans la seule province de Fokien. Plusieurs de ces consonnes se redoublent & s'aspirent, en sorte que ces douze consonnes en forment 22 différentes dans la prononciation; mais à l'exception du *Ts*, les Chinois ne joignent jamais deux consonnes différentes avec une voyelle, & il n'y a jamais qu'une seule consonne dans chaque syllabe. C'est par cette raison, que quoiqu'il faille reconnoître 56 sons articulés dans la prononciation Chinoise, la combinaison de ces 56 sons ne forme qu'un nombre de syllabes assez borné, les diphthongues & les triphthongues se prononçant dans un seul temps & d'une même teneur.

Tous les mots de la langue Chinoise sont monosyllabes; & le nombre de ces mots se multiplie considérablement par le moyen des tons ou accens qui affectent les voyelles. Les Chinois n'en comptent que quatre, pour lesquels les Missionnaires employent les marques suivantes, *ā*, *â*, *à*, *á*. Ces mêmes Missionnaires en ont observé un 5^e qu'ils désignent ainsi *ã*. Ces accens sont une espèce de modulation, dans laquelle en prolongeant la durée du son de la voyelle, on en varie le ton en l'élevant & l'abaissant par un véritable port de voix.

On a tenté de déterminer la quantité de cette élévation ou de cet abaissement par le moyen des notes de la musique; mais il est difficile de le faire avec exactitude, lorsque l'on ne peut pas comparer la manière de prononcer le même ton dans diverses personnes, parce que c'est par le seul résultat de la comparaison de plusieurs voix différentes, que l'on peut déterminer le point dans lequel consiste l'essence de chacun de ces tons.

Ces tons multiplient les mots de la langue Chinoise, cependant il s'en faut encore beaucoup que le nombre de ces mots n'approche de celui des caractères Chinois de la langue écrite, ou des signes sensibles à la vûe que l'on employe dans les livres. On en compte soixante-dix mille dans les Dictionnaires, & le même mot prononcé sur le même ton, répond souvent à des idées très-différentes, & à un grand nombre de caractères. Nous sommes exposés quelquefois dans notre langue, quoique plus rarement, à un semblable inconvénient : *pas* se prend tantôt pour une négation, tantôt pour le mouvement progressif des animaux : *point* ou *poing*, a quatre significations différentes sans aucun changement de prononciation. A la Chine, de même que chez nous, le sens dans lequel le mot est pris, se détermine par la suite du discours, & l'on ne s'apperçoit pas même de l'équivoque. Le nombre des mots de la langue *parlée* des Chinois, est suffisant pour le commerce de la vie ordinaire, & en général les Chinois ne sont pas grands parleurs : ils écrivent plus volontiers sur les matieres de science, qu'ils ne s'en entretiennent.

Les sons de la langue Chinoise, entant que signes arbitraires des idées, se peuvent considérer de trois manieres, & doivent former trois articles séparés dans la Grammaire de cette Nation. Le premier doit apprendre le rapport des sons comparés avec les idées mêmes, par le moyen d'un Vocabulaire ou Dictionnaire, qui contienne les dénominations Chinoises de toutes les substances, de toutes les manieres d'être de ces substances, & de toutes les relations ou rapports que la comparaison de ces substances & de leurs manieres d'être peut faire appercevoir. M. Freret avoit composé un pareil Vocabulaire avec le sieur Hoangh, dont il est demeuré une copie dans ses papiers, remis à M. Fourmont.

Le second article doit comprendre en détail les signes par lesquels on exprime les changemens qui arrivent dans les substances dont on parle, & dans leurs manieres d'être, selon que l'on parle de soi-même ou des êtres distingués de nous, d'un seul ou de plusieurs, du temps présent, du passé ou du

futur, d'une substance qui agit sur une autre, ou qui est le sujet de l'action d'un être différent.

C'est là proprement ce que l'on nomme la Grammaire: dans nos langues toutes ces choses s'expriment par des inflexions du mot qui est le signe de la substance ou du mode, soit que ces inflexions consistent dans un simple changement fait à la terminaison du mot, comme dans les déclinaisons des noms, soit que ce changement consiste dans une altération plus considérable, & qui affecte la racine elle-même, comme dans les conjugaisons, ce qui est encore plus sensible dans les conjugaisons de la langue Grecque & des langues Hébraïque, Arabe, Turque, &c. que dans celles de nos langues modernes.

Dans la langue Chinoise, où les mots sont monosyllabiques, ils ne reçoivent aucun accroissement ni aucune altération, & par conséquent ils ne sont susceptibles d'aucune inflexion. Il n'y a dans cette langue, ni déclinaison, ni conjugaison; les noms n'ont ni genre, ni nombre, ni cas; les verbes n'ont ni personnes, ni temps, ni modes. Cette langue est composée de mots indéclinables, & les changemens qui arrivent, soit dans les choses, soit dans les rapports qui sont entre les choses, s'expriment par l'addition d'un mot nouveau & entièrement séparé. M. Freret a rendu toutes ces choses plus sensibles par des exemples; mais comme il renvoie lui-même à la Grammaire Chinoise que M. Fourmont s'est chargé de composer, nous supprimons ces exemples, qui seroient insuffisans pour ceux des lecteurs qui n'ont pas médité sur ces matières, & qui seroient peut-être de trop pour les autres.

Le troisième article de la Grammaire Chinoise comprend les observations sur l'ordre & sur l'arrangement des mots dans la suite du discours, parce que cet ordre sert souvent à déterminer le rapport qui est entre les idées mêmes. Cet arrangement ne suit pas toujours l'ordre naturel des idées, & souvent même cet ordre naturel des idées ne seroit pas facile à déterminer; ainsi cet article de la Grammaire, que l'on peut appeler la syntaxe Chinoise, est d'une très-grande importance, mais il est en même temps d'une très-grande difficulté, parce qu'il n'est pas aisé d'en donner des règles bien précises.

Le commerce que M. Freret avoit avec le sieur Hoangh, ayant été interrompu lorsqu'il commençoit à travailler à ce dernier article, & la mort du sieur Hoangh étant survenue peu après, il ne sçait jusqu'où ce travail aura été poussé. M. Freret avoit conseillé au sieur Hoangh de composer des dialogues Chinois sur les sujets qui tombent dans la conversation ordinaire, de traduire littéralement des lettres, des harangues, quelques morceaux de Poësie, quelques scènes de Comédies, quelques endroits des Romans Chinois & des livres historiques, & d'accompagner ces traductions littérales de remarques grammaticales sur l'arrangement des mots propre à la langue Chinoise, & dans lequel consiste une partie de son élégance.

Il est étonnant que la langue *parlée* d'une nation aussi sçavante & aussi polie que les Chinois, soit si pauvre & si grossière; car il faut convenir que la langue *parlée* de la Chine est véritablement barbare en comparaison de la langue écrite.

Dans l'écriture Chinoise, un nombre médiocre de caractères simples, répondant à autant d'idées simples ou primordiales, sert à exprimer par leurs différentes combinaisons toutes les idées composées, en sorte que cette écriture n'a pû être inventée que par un génie vraiment philosophique, qui en a conçu & enfanté le système tout entier: ceux qui sont venus après lui, n'ont fait qu'étendre ses vûes, & n'ont eu qu'à appliquer ses principes à d'autres cas. Il n'y a rien de moins systématique au contraire que la langue Chinoise; elle est non-seulement simple, mais encore pauvre & dénuée de toute commodité; elle ne connoît ni termes dérivés, ni termes composés, quoiqu'il semble que le système de son écriture eût dû tourner de ce côté les vûes de ceux qui la parloient. Les langues de plusieurs nations de l'Amérique de l'Afrique l'emportent infiniment sur elle à cet égard, sans doute, parce que ces peuples, quoique grossiers & sauvages, se sont fait une habitude de haranguer continuellement dans leurs assemblées: cette habitude les a engagés à perfectionner leur langue, & à inventer des moyens d'exprimer avec force & avec clarté leurs pensées & leurs sentimens. Le nombre des idées de ces

310 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
nations sauvages est assez borné à la vérité, & à cet égard leurs langues sont pauvres, mais elles sont riches & abondantes en tours & en manières d'exprimer les variations de ces idées, & les rapports qui sont entr'elles.

Il ne faut pas croire que le système de l'écriture Chinoise ait influé sur la langue, & qu'il ait banni les inflexions & la composition des mots. Les Méxiquains, qui employoient l'écriture hiéroglyphique, avoient une langue pleine d'inflexions, avec un grand nombre de termes composés, & même des composés de composés. Cette langue subsiste encore, & nous en avons des Grammaires : ainsi l'on ne doit point regarder la pauvreté de la langue Chinoise quant à la Grammaire, comme une suite du système de l'écriture représentative ; mais elle se doit rapporter à une autre cause quelconque qui ne nous est pas connue, & à laquelle il faut attribuer ce que l'on nomme le génie des langues, & ce qui les fait différer les unes des autres.

Dans ces derniers temps, on a beaucoup examiné les différentes langues de l'Univers : de très-habiles gens les ont comparées ensemble, & des Théologiens sçavans & pieux ont essayé de les rapporter à une seule, c'est à-dire, à la langue hébraïque, qu'ils ont cru devoir être regardée comme la source commune de toutes les langues ; ils ont même cru rendre par-là un grand service à la religion. Cependant le texte de la Génèse semble trop formel sur la diversité introduite miraculeusement dans le langage des hommes, pour s'en écarter. Il suffit même d'examiner de bonne foi les différentes langues de l'Univers qui nous sont connues, pour nous convaincre, que quoiqu'il y en ait beaucoup qui n'ont entr'elle qu'une différence, il s'en trouve néanmoins plusieurs qui diffèrent radicalement les unes des autres. On croit avoir trouvé la conformité d'une langue avec l'Hébreu, quand à la faveur de toutes les licences introduites par la hardiesse des Etymologistes, on trouve le moyen de dériver un petit nombre des mots de cette langue de quelques racines hébraïques :

M. Maffon. C'est ce qu'a fait un sçavant de Hollande sur la langue Chinoise.

il a prétendu qu'elle venoit de l'Hébreu, & même qu'elle en étoit un très-ancien dialecte, qui pouvoit servir infiniment à l'intelligence du texte. M. Freret, qui ne croit pas ce projet praticable, observe que ce sçavant n'avoit pas même assez de connoissance de la langue Chinoise, pour la pouvoir comparer avec l'Hébreu.

La preuve la plus forte pour décider du rapport des langues, & déterminer celles qui ont une origine commune, ne consiste pas seulement dans la conformité qui se trouve entre le plus grand nombre de leurs racines, mais elle dépend encore de leur convenance dans la pratique des règles grammaticales pour exprimer les nombres, les cas, les genres, les personnes, les temps, les modes, &c. En comparant ensemble les Grammaires de plusieurs langues les unes avec les autres, on se convaincra que c'est en cela seul que consiste leur caractère différentiel, bien plutôt que dans la ressemblance des mots particuliers, qui peut varier par bien des causes; au lieu que le génie grammatical ne change jamais. Que cette ressemblance se trouve dans un grand nombre de mots, & encore dans les racines, on n'en peut rien conclure, sinon qu'elle est l'effet du hazard, qui a fait choisir à différens peuples les mêmes signes arbitraires pour exprimer les mêmes idées: peut-être même y a-t-il entre les sons dont les langues sont composées, & les idées qui nous affectent, un rapport fondé dans la nature de nos organes, aussi réel que celui qui est entre les sentimens des passions, & les tons qui forment les cris de douleur & de joie, par lesquels nous les exprimons. C'est là, selon M. Freret, une idée que l'on ne pourroit rejeter absolument, il la croit propre à rendre raison de bien des choses que l'on attribue au pur hazard. Peut-être aussi ces termes semblables viennent-ils du commerce de diverses nations, & des révolutions qui ont si souvent transplanté des colonies d'un pays dans un autre très-éloigné; car il n'y a presque plus de langue dans l'Univers, qui soit pure & exempte de mélange, cette dernière cause ne lui paroît pas toujours suffisante, & il croit qu'il faut avoir recours à la première, lorsque ces ressemblances se trouvent entre

des langues trop éloignées pour supposer quelque commerce entre ceux qui les parlent. Le sçavant M. Reland, dans la 12^e de ses *Dissertationes Miscellaneæ*, p. 147, vol. 11, rapporte six mots de l'ancienne langue des Sabins, qui se trouvent dans l'Ethiopien sans aucun changement; néanmoins ce seroit être bien hardi que de supposer, que ces deux Nations se sont mêlées l'une avec l'autre.

Les langues modernes fournissent des preuves, que le génie grammatical subsiste souvent malgré le changement qui arrive à tous les mots. Le François, l'Italien & l'Espagnol d'aujourd'hui, ne sont presque composés que de mots latins diversement altérés & défigurés par les peuples du Nord, François, Bourguignons, Goths, Wandalès, Hérules, Lombards, &c. desquels ces trois nations descendent. Ces peuples barbares ont insensiblement substitué aux mots de leur ancienne langue ceux des Romains, au milieu desquels ils vivoient, & qu'ils avoient assujettis; mais pour les regles de la Grammaire, déclinaisons, conjugaisons, &c. jamais ils n'ont pris celles des Romains; ils ont gardé celles de leur ancienne langue, toutes grossières qu'elles étoient.

SUR LA LITTÉRATURE CHINOISE.

Les premiers efforts que firent nos peres pour sortir de la barbarie, dans laquelle ils avoient été plongés pendant les siècles d'ignorance, se bornèrent à l'étude de la langue Latine. Ils en sentirent bien-tôt l'insuffisance, & y joignirent la langue Grecque. Les disputes de la religion & l'envie de s'assurer du véritable sens des textes sacrés, engagerent les Théologiens, & ensuite les gens de lettres, à l'étude de l'Hébreu, du Caldéen, & des autres Dialectes de la langue sainte. On y joignit peu après la langue Arabe. Comme cette nation avoit cultivé les lettres avec soin, pendant que l'Occident étoit dans une ignorance presque absolue de toute les sciences, c'étoit dans de mauvaises traductions latines des

Auteur

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 313
Auteurs Arabes que l'on étudioit la Médecine, l'Astronomie, & plusieurs autres parties des Mathématiques.

Les navigations des Portugais vers l'Orient, avoient ouvert le chemin d'un nouveau monde aux Européens : le zèle des Missionnaires chercha à y porter la connoissance du Christianisme. Dans ce dessein, ils étudierent les langues de l'Inde orientale, & en publièrent des Grammaires & des Dictionnaires, ce qui forma un nouveau genre d'érudition, mais auquel les sçavans s'appliquoient peu, & seulement par curiosité; les livres écrits dans ces langues étant trop rares dans l'Europe, & les sujets qu'ils traitoient trop peu intéressans pour que l'on pensât à les traduire. La Chine ne se trouvoit point dans le même cas. Nous avons une grand nombre de leurs livres en Europe. Le rapport de tous les Missionnaires, & de tous les voyageurs qui avoient pénétré dans le pays, nous donnoit une idée très-avantageuse de l'esprit & des connoissances des Chinois. Les traductions de quelques-uns de leurs ouvrages, & l'abbregé de leurs histoires, publiées par les Missionnaires, servoient à augmenter notre curiosité : mais faute de Grammaire & de Dictionnaire, leurs livres n'étoient qu'un ornement inutile dans les Bibliothèques, & tout ce que les Missionnaires nous disoient de la difficulté de cette langue, ne faisoit qu'augmenter notre desespoir. Le mauvais succès qu'avoient eu les foibles tentatives de quelques sçavans d'Europe, qui faute de secours & de méthode avoient échoué, nous confirmoit dans la pensée que l'écriture chinoise étoit, comme l'ont dit presque tous les Missionnaires, une énigme presque impénétrable, & que les Chinois eux-mêmes ne déchiffoient qu'imparfaitement après avoir passé leur vie entière à l'étudier.

Les choses étoient en cet état, lorsque M. l'évêque de Rosalie, revenant en Europe pour les affaires de la mission de la Chine, amena avec lui en France en qualité de Secrétaire, le sieur Hoangh, Chinois lettré, de la province de Fokien. M. l'abbé Bignon, toujours attentif au progrès des Lettres, se persuada qu'il seroit possible de se servir de cette occasion pour procurer à l'Europe l'intelligence des livres chinois. Il

314 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
présenta le sieur Hoangh au Roi Louis XIV, & le fit charger de travailler à une Grammaire & à un Dictionnaire Chinois. Le sieur Hoangh fut conduit dans son travail par quelques gens de lettres, & en dernier lieu par M. Fourmont, que M. l'abbé Bignon chargea seul de cette direction. Le sieur Hoangh entreprit de traduire un Dictionnaire Chinois, car les Chinois en ont plusieurs construits selon différentes méthodes. Il mourut lorsqu'il en étoit à peine au tiers de sa traduction. Ses papiers furent remis entre les mains de M. Fourmont, à qui S. A. R. M^{gr} le Duc d'Orléans Régent du Royaume, ordonna de continuer ce travail. M. Fourmont obéit, & joignant aux mémoires du sieur Hoangh tous ceux qu'il pût rassembler, aidé d'ailleurs par M. l'abbé Fourmont son frere, que S. A. R. lui avoit donné pour collègue, il se trouva en état, non-seulement de continuer la traduction du Dictionnaire, mais encore d'en entreprendre un plus étendu, plus méthodique & plus commode que celui du sieur Hoangh.

En 1722.

M. Fourmont voyant son ouvrage assez avancé pour s'en pouvoir promettre un heureux succès, il crut devoir l'annoncer dans une de nos Assemblées publiques. Il partagea sa dissertation en deux parties : dans la première, il donne une histoire abrégée des notions que les Européens ont eues de la Chine & des Chinois. Quelque ancienne que soit cette notion, quoiqu'elle fût & polie & même sçavante dès les premiers temps, les Anciens ne l'ont presque pas connue : leurs navigations les plus longues dans la mer des Indes se bornent au Golphe de Bengale, & ils ne se sont même jamais engagés dans le détroit de Malaca; & de leur côté les Chinois habitant un pays qui suffisoit à lui-même, ils n'alloient rien chercher chez leurs voisins : ainsi les navigateurs Grecs ne purent avoir occasion de connoître la Chine que d'une manière très-confuse. Le commerce par terre au Nord de l'Inde, fit connoître les Chinois aux négocians Grecs & Romains; mais cette connoissance étoit aussi très-imparfaite, & n'étoit presque fondée que sur des rapports confus qu'en faisoient les Scythes, qui commerçoient sur leur frontière.

Les Croisades occasionnerent une connoissance plus détaillée de ces peuples. Vers la fin du ^{xiii}^e siècle, Marc Pol, qui étoit au service de l'Empereur Tartare fils de Genghiscan, l'accompagna à la Chine qu'il avoit conquise. Marc Pol raconta en Europe des merveilles de ce pays, qui ne furent pas crues. On regarda sa relation comme l'ouvrage d'un homme qui veut jouir du privilège de ceux qui viennent de loin, & l'on ne commença à donner quelque créance à ses récits, que lorsqu'ils se trouverent confirmés par ceux des navigateurs & des Missionnaires Portugais & Espagnols, qui pénétrèrent dans ce pays vers le milieu du ^{xvi}^e siècle. M. Fourmont tire des écrits des uns & des autres ce qu'ils nous ont dit de la littérature chinoise, & rend compte de ce que les Sçavans ont écrit, soit pour exalter, soit pour déprimer cette littérature; après quoi il passe à la seconde partie, dans laquelle après avoir montré quelle est cette littérature, il rend compte de ses différens travaux, & de l'utilité dont ils nous peuvent être pour l'intelligence des livres chinois.

La littérature chinoise remonte dans l'antiquité la plus reculée, & y remonte de siècle en siècle par des monumens & par des ouvrages dont l'autorité est incontestable. Nous avons même plusieurs témoignages de cette antiquité, rendus par les Ecrivains étrangers; l'ouvrage de Marco, la relation de l'Ambassade de Scharok, les livres d'Abdalla Peydawi, d'ebn Werdi marachi Yakouti, de Nassireddin, d'Alfragan, & enfin le monument Chinois & Syrien de la province de Xensi, nous en donnent des preuves assurées.

De-là jusqu'à Confucius, il reste un assez long intervalle; mais le soin que les Chinois prennent d'expliquer certains caractères difficiles des livres d'histoire & de morale écrits par ce Philosophe, tandis qu'ils ne parlent pas des autres, montre que ces derniers caractères, dans un nombre infiniment plus grand, sont demeurés en usage, & qu'ils sont encore aujourd'hui les mêmes que ceux dans lesquels on écrit à la Chine.

Au-delà de Confucius, on trouve le *Ki Kim*, ou le livre des Odes, qui comprend un recueil d'anciennes Poësies rimées

composées par les anciens Empereurs, rassemblées par Confucius lui-même; plusieurs sont du temps des Empereurs Yao & Xune : les rimes de ces Poësies sont une preuve de l'antiquité de la langue, dans laquelle elles sont écrites. Cette langue est la même que celle des Lettrés ou Mandarins, qui est ainsi la plus ancienne de toutes les langues, & de laquelle les jargons des Provinces, ceux du Tunkin, de Lao & des pays voisins sont manifestement des dialectes. Elle est en même temps une langue d'une espèce différente de toutes les autres qui nous sont connues.

Les Chinois n'ont pas eu sur les langues les mêmes idées que les autres peuples. Le langage est pour les hommes le moyen de communiquer leurs sentimens de près; peu parleurs & grands méditatifs, les Chinois ont cru que ce moyen devoit être court : ainsi 360 monosyllabes leur ont suffi pour exprimer tous les êtres, & appercevant dans la voix humaine des ressources immenses par la différence de ses inflexions, ils lui ont laissé la distinction de ces mêmes êtres. *Ti* en Chinois signifie la terre, le même *ti* avec un autre ton est l'Empereur; entre *chù* Porc, & *chú* maître, *dominus*, toute la différence est une prononciation plus ou moins forte : cependant quoique les Chinois n'ayent dans la langue parlée aucun mot de plus d'une syllabe, il n'en est pas de même dans la langue écrite; un seul caractère exprime souvent l'assemblage de plusieurs idées, en sorte que pour en expliquer la signification par la parole, il faut employer plusieurs mots séparés, & prononcer une phrase entière. On voit par là que les Chinois ne gagneroient rien en adoptant l'écriture alphabétique : celle qu'ils employent, & qui parle, pour ainsi dire, directement à l'esprit, a de grands avantages pour ceux qui y sont accoutumés; c'est une écriture philosophique, qui par elle-même est indépendante de la parole.

La langue chinoise consiste en deux choses, en monosyllabes prononcés, & en caractères indépendans d'aucune prononciation. Les Chinois pour les distinguer de parole, comme d'écriture, y attachent un de leurs noms monosyllabes,

mais il est libre aux autres peuples d'y en attacher un autre disyllabique, trisyllabique, &c. Les monosyllabes prononcés s'écrivent si l'on veut, avec les lettres de quelqu'alphabet ; mais sans doute ils seroient toujours méconnoissables, puisqu'ils répondent quelquefois à 3 ou 4000 caractères ; on sent par-là le défaut qui regne dans toutes les cartes géographiques, dans tous les ouvrages de Muller & de Meultzen. Ecrits avec les tons, ces monosyllabes demeurent encore douteux, parce qu'il y en a tel qui répond à 30 caractères. Ces monosyllabes sont seulement de trois sortes, les uns se terminent par une des cinq voyelles ordinaires *la le li lo lu* ; dans les autres l'*M* (on suppose le mot écrit à la Portugaise) doit être ouverte comme en françois, *nom, surnom, Dam, Adam*. Ces monosyllabes ont été exprimés par le P. Martini avec l'*ng*, par M. Hoangh avec l'*n*, sans *e* ; mais l'orthographe portugaise avec l'*m*, est celle qui a cours, & est en même temps la plus commode. La troisième espèce finit en *n* sonnante, semblable à celle que nous faisons sentir dans la prononciation des mots latins *lumen, Delphin, Titan*, ainsi *lan, len, lin*. Dans tous, la voyelle peut être double & triple, *tao, tiao* ; & cependant le mot est toujours monosyllabe. La langue Mandarine n'admet au nombre de ses lettres ni le *B*, ni l'*R*, ni le *Z* tels que nous les prononçons, mais en récompense elle multiplie le *C*, le *K*, le *P*, le *T*, parce qu'elle les aspire. Il n'y a point de monosyllabe dont la consonne ne précède la voyelle, ainsi on dit *la le li*, & jamais *al el il* ; enfin les Chinois allongent toujours beaucoup les mots que nous écrivons par l'*m* portugaise. Voilà une idée courte, mais en même temps précise de la langue chinoise prononcée.

A l'égard de la langue écrite des Chinois, le nombre des caractères ou des différens signes par lesquels ils expriment leurs différentes idées, monte à 80000. Les Chinois ont plus donné à la vûe : les autres peuples ont plus donné à l'ouïe. Dans les langues *parlées* de ces derniers peuples, qui ont cherché à communiquer leurs idées par le moyen de la parole, le nombre des signes est proportionné au nombre des idées, &

l'un s'est accru avec l'autre. Il en est même chez les Chinois, qui semblent avoir seulement cherché à parler aux yeux. On ne doit point être effrayé de ce que disent les Missionnaires, qu'il n'y a aucun Chinois qui connoisse tous les caractères : quel est l'homme qui puisse se vanter de sçavoir tous les mots de sa langue parlée, sur-tout lorsqu'au nombre de ces mots, l'on rangera tous les termes des arts ?

Les caractères de l'écriture chinoise se réduisent à cinq traits différens. Ces cinq traits & leurs diverses combinaisons forment 214 caractères radicaux, qui répondent aux notions générales que les hommes peuvent se proposer d'exprimer : ces même 214 caractères radicaux diversement combinés entr'eux, forment les 80000 caractères de l'écriture chinoise. Ces derniers caractères sont tels, que l'assemblage des traits & des caractères radicaux exprime non-seulement l'être désigné par ce caractère, mais que chacune des parties dont il est composé désigne les différentes propriétés du même être, jusqu'à y comprendre les propriétés abstraites & métaphysiques, dans lesquelles on peut résoudre l'idée complexe que le caractère exprime.

Cette espèce d'écriture véritablement philosophique, est la véritable définition de l'écriture chinoise. Sous Sohi on représenta les êtres par des images, qui offroient aux yeux une peinture grossière de ces êtres. Sous Hoam tŷ 2697 ans avant J. C. le Philosophe *Cam Kië*, travailla à perfectionner cette écriture. On continua cet ouvrage pendant près de deux mille ans, & vers l'an 837 avant J. C. sous le regne de Siveñ vam, le philosophe *Tàí sŷ Kum* y mit la dernière main, en suivant toujours le plan de *Cam Kië*. L'écriture aujourd'hui en usage est la même que celle des premiers temps, & à l'exception de quelques anciens caractères qui ont vieilli, la langue écrite n'a point changé à la Chine.

Les 80000 caractères n'étant formés que par la combinaison des 214 caractères simples ou radicaux, que l'on nomme clefs à la Chine ; c'est de l'intelligence de ces clefs que dépend celle de la langue écrite. Ces 80000 caractères sont

divisés en 214 classes, parce qu'ils sont rapportés par les Chinois à l'une de ces clefs, qui renferment selon les Chinois tous les êtres, & toutes les situations des êtres.

Il y a des clefs séparées pour l'homme, pour la femme, pour le pere, pour la mere, pour les fils, pour les filles, pour le prince, pour les sujets, pour le ciel, pour la terre, pour l'air, pour l'eau, pour le bois, qui est chez eux un élément, pour le corps, pour ses membres les plus employés, comme le pied, la main, le cœur, pour les espèces d'animaux, comme le cheval, les bêtes à cornes, les insectes & ainsi des autres. Outre les dénominations simples des êtres, on voit sous chaque clef des caractères pour leurs propriétés, pour leurs accidens, & même pour leurs attributs métaphoriques: par exemple, sous le caractère générique de la bouche, se trouvent ceux du silence, du parler, des cris de joie, des plaintes: sous le caractère du cœur paroissent les caractères de la pensée, de la stupidité, de la joie, de la tristesse, de l'amour, de la haine: sous le caractère du cheval se voyent ses espèces & leurs qualités, comme la rapidité, la férocité, &c.

Après avoir donné une idée générale de la langue écrite des Chinois, M. Fourmont montre que cette langue est susceptible, sinon des mêmes beautés que les langues parlées, au moins de beautés aussi grandes & aussi variées dans un autre genre. Ensuite il rend compte des différens ouvrages qu'il a entrepris au sujet de la langue chinoise, & des secours qu'il a trouvés, soit dans les papiers du sieur Hoangh, soit dans des traductions du Chinois, & dans divers ouvrages des Missionnaires: il marque même jusqu'où il a poussé cet ouvrage, à l'aide de M. l'abbé Fourmont son frere, qui de son côté a fait un travail immense, mais nécessaire pour la perfection de l'ouvrage. Comme il y a déjà plus de 50000 caractères de gravés, & que l'on ne doit pas désespérer de voir un jour paroître le Dictionnaire & la Grammaire, & qu'il seroit difficile de donner une idée de ce que contiendront l'un & l'autre, il vaut mieux y renvoyer le public; ce que l'on en pourroit dire ne serviroit tout au plus qu'à exciter sa curiosité, & ne pourroit la satisfaire.

Que les Lettres ont été cultivées dès les premiers temps, principalement dans les Gaules.

LE desir d'apprendre naît avec l'homme, & ne meurt qu'avec lui. Tout le monde veut sçavoir; & ceux qui paroissent les plus indifférens pour les sciences, ne veulent pas du moins ignorer ce qui regarde ou leur profession, ou leurs exercices, ou leurs amusemens. Adam instruit par Dieu même, communiqua ses connoissances à ses enfans, & ceux-ci les transmirent à leur descendans; ainsi les sciences sont aussi anciennes que le monde. Il est vrai qu'il y a eu des temps où elles ont été plus ou moins cultivées, & des pays où elles l'ont été plus que dans d'autres: telle a été la Gaule, ainsi que le dit M. l'abbé Anselme dans un Mémoire qu'il lut à l'Académie.

En 1718.

Cluvier, German. Antiq. l. 1. c. 4.
Forcat. de Gall. imp. etc.

Pour prouver que les sciences ont été cultivées dans les Gaules dès les premiers temps, il n'a pas besoin du témoignage des Auteurs modernes, quelque sçavans qu'ils soient, qui ont avancé la même proposition avant lui. C'est aux Anciens qu'il a recours; & c'est dans leurs écrits qu'il trouve, que les Gaulois non-seulement aimoient & cultivoient les sciences, mais même que c'étoit chez eux que les autres nations alloient chercher des maîtres.

Diodore de Sicile, Strabon & Ammian Marcellin distinguent parmi les Gaulois trois sortes de sçavans, les Bardes, les Devins & les Druïdes. Les Bardes ainsi nommés du mot Strab. l. 4. *Bard*, qui en langue Celtique signifie Chantre, habitoient dans l'Auvergne & dans la Bourgogne, & y avoient un Collège. Leur profession étoit d'écrire les actions des grands hommes, & de les chanter au son d'un instrument qui ressembloit assez à la lyre. Voici comme en parle Lucain. Pharsal. l. 1.

*Vos quoque qui fortes animas, belloque peremptas
Laudibus in longum vates dimittitis ævum,
Plurima securi fudistis carmina Bardi.*

Les

Les Devins recherchoient avec soin les secrets de la nature , & faisoient profession de les expliquer : ils portoient même leur curiosité jusqu'à vouloir pénétrer dans l'avenir , & s'attiroient la multitude qui se soumettoit aveuglément à leurs décisions. Mais les Druïdes étoient les plus célèbres & les plus éclairés , au jugement de Pythagore , qui connoissoit leur capacité , & qui rendoit témoignage de ce que ces Sages de la Gaule lui avoient appris. C'est ce que rapporte Ammian Marcellin : *Druïdæ ingeniis celsiores , ut autoritas Pythagoræ decrevit.* Philosophes en même temps que Théologiens , ils enseignoient la Physique & la Morale ; & il s'étoit répandu parmi les peuples , qu'ils étoient en commerce avec la Divinité. Il est même certain , que sçachant tout ce que sçavoient les Bardes & les Devins , & les surpassant en beaucoup d'autres connoissances , il les surpasserent aussi en autorité , & furent bientôt les seuls accrédités dans les Gaules. Le Chêne , comme on sçait , étoit parmi eux un arbre sacré. Leurs bois en étoient tous plantés , & c'étoit un crime de les détruire. Séparés du reste du monde , ils habitoient dans le fond des forêts , & ils y avoient leurs Colléges , dont le plus renommé étoit dans le pays Chartrain , au rapport de César. C'étoit dans ce Collége que le souverain Pontife de ces Druïdes faisoit sa résidence , & où tous les autres se rendoient une fois l'an. Juges de la nation , c'étoit à eux qu'on s'adressoit pour tous les différends qui arrivoient entre les particuliers , & on se soumettoit à leurs décisions. Si quelqu'un n'y vouloit pas acquiescer , il étoit interdit de la participation à leurs mystères. Les Druïdes avoient encore ailleurs plusieurs Colléges dépendans de celui dont on vient de parler , & rien n'est si connu dans leur histoire , que ceux qu'ils avoient à Marseille , à Toulouse , & dans plusieurs autres villes considérables , comme l'a remarqué du Boulay dans sa Préface sur l'histoire de l'Université de Paris. C'étoit dans ces Colléges qu'ils enseignoient la Rhétorique & la Philosophie. Ils traitoient dans cette dernière science de la forme du Monde , du mouvement des Astres , de la puissance des Dieux ; & prétendoient sçavoir ce que ces

Diod.

L. 15.

*In finibus
Carnutum ,
considunt in
luco consecra-
ta. Caf.
Comm. l. 6.*

L. 3. c. 2. mêmes Dieux demandoient des hommes : *Druïdæ , quod Dii velint , se scire profitentur*, suivant l'expression de Pomp. Mela. Ciceron dit qu'ils s'appliquoient aussi à découvrir les choses futures , soit par les augures , soit par un art conjectural : *partim auguriis , partim conjecturâ , quæ essent futura docebant* ; & L. 3. de Div. L. 29. c. 3. Plinè ajoûte qu'ils se servoient du gui de Chêne dans leurs mystères pour la magie.

Un des principaux points de la doctrine des Druïdes étoit l'immortalité de l'ame. Ils disoient , en parlant de la mort , qu'on ne faisoit en mourant que passer d'une vie à une autre , dont la mort étoit le milieu :

Lucret.

Regit idem spiritus artus

Orbe alio : longæ , canitis si cognita , vitæ

Mors media est.

Cette persuasion rendoit les anciens Gaulois si intrépides , que plusieurs se jettoient dans les buchers allumés pour brûler les morts , & que tous affrontoient les plus grands périls de la guerre : regardant comme une insigne lâcheté de ne vouloir pas exposer une vie passagere pour une autre qui devoit durer toujours , comme dit le même Poëte.

Soit que les Druïdes voulussent exercer la mémoire de leurs disciples , soit qu'ils appréhendassent que leurs mystères ne fussent prophanés , ils les obligeoient d'apprendre par cœur un grand nombre de vers , & leur défendoient de les écrire. Dans le reste , ils se servoient pour écrire , des caractères grecs , qui leur étoient familiers. Cette maniere , au reste , de mettre en vers la Théologie & la Philosophie est fort ancienne , & V. Flor. si nous en croyons Apulée , elle dura jusqu'à Phérécyde qui , le premier , introduisit la prose dans les écoles. *Versuum nexu repudiato , conscribere ausus passivis verbis Pherecydes.*

Il est donc constant par le témoignage des Anciens , que les Gaulois s'appliquoient aux sciences dans les premiers temps. Ils étudioient aussi l'éloquence , à laquelle leur esprit étoit naturellement tourné , ainsi que nous l'apprennent Strabon & L. 4.

Thémistius, qui va jusqu'à dire qu'ils y étoient plus propres *Orat. 4. & 5.* que les Grecs eux-mêmes. Juvenal ajoûte qu'ils y avoient appris aux Bretons l'art oratoire.

Gallia caufidicos docuit facunda Britannos.

S. Jérôme leur donne cette grande louange, que pendant *Adv. Vigil.* que tant de nations croupissoient dans la mollesse & dans l'ignorance, la Gaule avoit toujours été remplie d'hommes belliqueux & éloquens : *Sola Gallia monstra non habuit, sed viris semper fortissimis & eloquentissimis abundavit.* Ce même Pere dit ailleurs : *Studia Gallorum florentissima*, & il ajoûte *Epist. ad Ruf.* enfin, que les Ouvrages de Littérature qui paroissoient dans la Gaule, étoient également polis & élégans : *Ubertatem Gallici nitoremque sermonis.* Mais de toutes les villes des Gaules, il n'y en eut aucune qui devint plus célèbre par les sciences & par l'éloquence que Marseille, ville que Tite - Live *Dec. 4. lib. 7.* dit avoir été aussi polie, que si elle avoit été au milieu de la Grèce, & que Cicéron appelle la nouvelle Athènes, *novas Galliarum Athenas*, & Pline la maîtresse des études, *magistrum studiorum*, où, selon Strabon, les plus distingués des Romains alloient prendre des leçons. C'est de cette école que sont sortis ces grands hommes tant vantés par les Anciens, tels qu'ont été, au rapport de Lucain, Telon & Gigarée son frere, excellens Mathématiciens ; Pythéas ce fameux Géographe & Astronome, qui vivoit du temps d'Alexandre le Grand, & dont Pline fait une mention si honorable ; Castor sçavant *L. 25. c. 2.* Médecin, & tant d'autres. La ville de Lyon se distingua aussi par son amour pour les sciences : quelques Auteurs prétendent que les Druïdes y tenoient déjà leurs assemblées, lorsque les Phéniciens & les Grecs s'y établirent. Mais quand les Romains y eurent conduit une Colonie, les sciences y fleurirent encore davantage. Juvenal & Suétone parlent d'une *Paradin & de Rubis, hist. de Lyon.* Académie d'éloquence grecque & latine qui étoit dans cette ville, & qu'on nommoit Athénée. Arles, Bordeaux & plusieurs autres villes ne cultivoient pas moins les sciences que Lyon & Marseille ; mais Toulouse mérita par son goût pour la poésie & pour l'éloquence, le nom de ville de Pallas ;

Ssij

Mart. l. 9.
Epigr. 101.

Palladiæ non inficienda Tolosæ

Gloria.

Suetone.
Cicer. de Clar.
Orat. c. 2.

C'est ainsi qu'en parloient Martial & Aufone. Les autres Auteurs anciens nomment souvent les grands hommes qui étoient sortis des écoles gauloises, & qui devenoient les maîtres de celles de Rome. Tels furent Valerius Caton, surnommé, *Latina Siren*, L. Plotius Rhéteur illustre du temps de Crassus ; & sans parler des autres, Ant. Gniphon, que Cicéron lui-même alloit écouter. Heureux, si dans un pays où les sciences ont toujours fleuri, & qui dans le siècle passé ont été portées, presque dans toute sorte de genres, à un si haut point de perfection, nous ne voyons point leur décadence sortir de ce même esprit d'affectation, & de pointes, qui causa celle dont on commença à se plaindre à Rome, immédiatement après le siècle d'Auguste.

Causes du progrès & de la décadence des Lettres.

1721.

ON a vu dans l'article précédent que les Sciences avoient été cultivées dès les premiers temps, sur-tout dans les Gaules : l'Histoire nous apprend qu'à des siècles heureux pour les Arts & les Belles-Lettres, avoient presque toujours succédé des temps où la barbarie avoit pris la place du bon goût & de la délicatesse. M. Racine a cherché les causes générales de ces changemens. Il distingue quatre siècles où les Sciences & les Arts ont fleuri avec le plus d'éclat, celui de Philippe & d'Alexandre dans la Grèce, celui de César & d'Auguste à Rome, celui de Léon X & de François I en Italie & en France, enfin celui de Louis XIII & de Louis XIV. Le siècle de Léon X ne l'arrête pas long-temps, quoiqu'il soit l'époque du rétablissement des Lettres en Occident. La Peinture est, selon lui, ce qui l'a particulièrement distingué. Pour les trois autres siècles, il les envisage d'abord sous un point de vue assez singulier, mais qui en même temps montre leur peu de durée.

M. Huet, dit-il, qui a vû Descartes, Philosophe, qui selon l'ordre des temps, & même suivant celui des génies, doit être mis à la tête de ces grands personnages qui ont rendu le siècle passé comparable à ceux d'Alexandre & d'Auguste, a vû aussi passer devant ses yeux cette longue suite d'hommes illustres, qui ont porté à un si haut point de perfection la gloire des Sciences & des Arts.

Un Athénien, qui auroit jouï d'une vie aussi longue que celle de ce sçavant Prélat, auroit pû se vanter d'avoir vû Sophocle & Euripide, Apelles & Praxitele, Socrate, Platon & Aristote, Thucydide & Xénophon, enfin Aristophane & Ménandre.

Un vieillard Romain, de même, se feroit glorifié d'avoir pris dans sa jeunesse des leçons de vertu chez Caton & chez Brutus; qu'après avoir entendu les harangues de César & de Cicéron, il avoit été goûter les douceurs de la société chez Catulle, chez Tibulle & chez Properce; que Lucrèce lui avoit développé les mystères de la nature; que dans ses doutes il avoit été éclairé par le sçavant Varron; qu'Horace, Virgile & Ovide l'avoient charmé, & que Salluste & Tite-Live lui avoient appris l'histoire.

Lorsqu'on envisage ces heureux siècles, & qu'on voit tant de grands génies se rencontrer ensemble dans les mêmes temps, il est naturel de demander aussitôt, pourquoi ces génies rares ont presque toujours été contemporains, & n'ont presque jamais laissé des successeurs dignes d'eux, comme si la nature épuisée devoit se reposer long-temps après des productions si vigoureuses. Il est difficile, dit M. Racine, de répondre à cette question par des raisons qui satisfassent pleinement; & Paterculus avoue qu'après les avoir cherchées, il n'en a point trouvé de convaincantes : *causas cum semper requiro, numquam reperio quas esse veras confidam, sed fortasse verisimiles*. La raison qu'en apporte Cicéron, qui dit que les Sciences, quand elles sont arrivées à leur perfection, vieillissent & tombent en décadence, & celle de Sénèque qui s'en prend à la jalousie du destin, ne sont guères plus concluantes.

L. I. c. 17.

Tusc. 2.

Controuv. I.

On dit communément que la protection des Princes forme les grands hommes, & que les Virgiles ne manquent pas où il se trouve des Mécènes ; mais M. Racine n'adopte pas cette raison. Il est vrai, dit-il, que les bienfaits excitent l'émulation, & que souvent ils donnent aux grands hommes le loisir de cultiver leurs talens, mais ils ne donnent point ces talens ; la vûe des récompenses n'éleve point une ame, & ne lui inspire pas des pensées sublimes. Quand on est riche par les libéralités d'un protecteur, on pense bien plus à son aise, mais pense-t-on mieux ? La plûpart des Empereurs Romains, continue-t-il, se piquoient d'être Orateurs & Poètes ; cependant leur inclination pour l'Eloquence & pour la Poësie, ne fit point revivre ni Ciceron ni Virgile. Marc-Aurele, l'ami de tous les Philosophes, n'en forma aucun qui eut pû seulement en mériter le nom du temps de Socrate & de Platon. François I^{er} que ses libéralités firent nommer le pere des Lettres, ne trouva, si on excepte Marot, aucun Poète digne de ses libéralités. La fortune éclatante d'Amyot étoit propre à exciter l'émulation des Sçavans ; cependant cette émulation ne forma sous le regne de Charles IX que de médiocres Ecrivains. Ce ne fut point à la faveur de Mécénas que nous devons Ciceron, Catulle & Tibulle ; & Virgile, sans en être connu, auroit toujours été Virgile. Enfin, conclut-il, ce ne sont point les bienfaits du Cardinal de Richelieu, qui ont formé les grands hommes qui commencerent à fleurir sous son ministère, il y en eut plusieurs qui n'en furent point favorisés ; & les chagrins qu'il causa à Pierre Corneille, nous auroient peut-être privés des productions de ce sublime génie, si le feu qui anime les grands hommes, s'allumoit & s'éteignoit au gré des Ministres.

On regarde encore la liberté publique comme une des principales causes de la gloire des Sciences, & il est vrai qu'elle a souvent soutenu l'éloquence dans les Etats Républicains, parce qu'elle conduisoit aux premières charges. Cependant il n'est pas moins vrai, que la Poësie & les autres beaux Arts ne fleurirent point à Rome du temps des Consuls, & ne font encore aujourd'hui aucun progrès chez les peuples qui jouissent depuis long-temps d'une grande liberté.

A ces causes morales on en substitue de physiques, & on croit que dans le même pays, les temps apportent une certaine température de l'air, qui contribue à l'élevation des génies, puis une autre qui les fait ramper. M. Racine convient que par l'étroite union qui est entre l'ame & le corps, les causes extérieures nous affectent différemment; que la différence des climats inspire ou la tristesse ou la joie; que dans l'Orient, par exemple, on est plus vif que dans les pays glacés du Septentrion, & qu'on remarque même entre des peuples voisins un caractère d'esprit tout différent. Les Athéniens qui vivoient sous un siècle pur & serein, se moquoient de la stupidité des peuples qui étoient comme ensevelis dans l'air épais de la Béotie. Mais on ne sçauroit concevoir, que dans une même contrée il se répande tout-à-coup un air nouveau, qui inspire aux enfans une vigueur inconnue à leurs peres, & qui pendant sa courte durée rende les esprits si différens, ni comment il se communique à certaines personnes, sans que le reste de la nation s'en ressente. Sous le regne de Louis XIV, où il auroit fallu une si bonne mesure de cet air favorable, il y a eu bien des Auteurs médiocres. On trouve à la vérité des siècles plus féconds que d'autres en grands génies, mais il n'en est point qui n'en ait produit quelqu'un. Ainsi il faut chercher des raisons de cette fécondité plus vraisemblables que celles qu'on vient de réfuter. M. Racine croit qu'on doit la rapporter à la réunion de plusieurs circonstances heureuses, qui toutes contribuent à répandre parmi les peuples une joie générale, & un loisir qui donne lieu aux esprits de se développer. La Poësie, ajoute-t-il, la Peinture & tous les beaux Arts sont les enfans de la joie.

Carmina proveniunt animo deducta sereno,

dit Ovide. Il est bien vrai que la douleur & la tristesse peuvent quelquefois inspirer des vers plaintifs: Orphée & Simonide en sont des preuves; mais on ne sçauroit nier qu'une longue tristesse abbatte l'esprit, & le rende moins propre aux productions brillantes. Les pays froids ont des Métaphysiciens, des

*Trist. l. 1.
Eleg. 1.*

328 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
Géomètres : il est rare qu'on y voye d'excellens Poëtes & d'excellens Peintres.

Lorsqu'un Etat est florissant , que tout conspire à sa grandeur , que de glorieux succès assurent sa tranquillité , que l'abondance y regne , & que le gouvernement est doux , alors la joie est entiere & générale. Ceux qui ont des talens les cultivent ; contents & tranquilles , ils vont plus loin qu'ils n'auroient été dans un Etat moins paisible : ceux qui n'ont pas ces talens en connoissent du moins le prix , admirent ceux qui les possèdent , font cas de leurs ouvrages , & encouragent ainsi les beaux esprits dans leurs travaux. Enfin la réputation & les récompenses qui donnent aux Sçavans plus de loisir , achevent de les mettre dans l'heureuse nécessité de faire de nouveaux progrès. Or , ajoûte M. Racine , toutes ces circonstances favorables concoururent ensemble dans les quatre siècles si fameux dont on a parlé. Un court détail fera la preuve de cette conclusion.

Lorsque la Grèce fut délivrée de la puissance formidable des Perses , elle ne songea plus qu'à jouir tranquillement du fruit de ses victoires. Athènes florissante devint bien-tôt la maîtresse de la mer , & donna la loi à ses voisins. Les citoyens de cette ville , naturellement spirituels , ne s'occupèrent plus que du plaisir , & des beaux arts que le plaisir enfante. De là sortirent ces grands génies que la postérité a tant admirés ; mais lorsqu'Antipater attrista la Grèce par ses cruautés , l'éloquence périt avec Démosthène , la Poësie perdit une partie de son éclat , & on vit naître avec Zénon & Chrysippe une Philosophie triste & sévère , qui bannit ces graces & ces agrémens que Platon & Xénophon avoient répandus dans leurs ouvrages.

Tandis que les Romains eurent à se défendre contre des ennemis redoutables , les sciences furent négligées. A peine la ruine de Carthage les eût mis en état de respirer , qu'ils commencèrent à s'instruire dans les lettres grecques ; & lorsque les conquêtes de César & de Pompée les eurent rendus maîtres du monde , la joie publique fit fleurir les beaux arts : la légère interruption des guerres civiles n'en fit pas perdre entièrement le goût ,

le goût, & lorsqu'Auguste commença à régner paisiblement, on se livra entièrement à la joie, & dès-là la Poësie & les beaux arts furent portés à ce point de perfection, qui a fait l'admiration des siècles suivans.

L'Italie fut tranquille & opulente sous le pontificat de Léon X, les arts y fleurirent : après sa mort Rome fut saccagée, Florence l'Athènes de l'Italie fut asservie, & les sciences commencerent à languir.

Lorsque le Cardinal de Richelieu, après avoir dompté la Rochelle, tourna toutes les forces du Royaume contre des ennemis étrangers, d'heureux succès rendirent sa domination facile à supporter ; toute la nation fut florissante, les talens furent cultivés : enfin on sçait à quel point de grandeur & de prospérité la France fut élevée sous Louis XIV, & à quel point de perfection les arts & les sciences furent portés.

Après avoir montré la cause du progrès des sciences, il est aisé de voir que les guerres, la stérilité, l'intemperie des saisons, peuvent les faire décheoir ; mais M. Racine annonce une cause plus particuliere encore de leur décadence, l'amour des pointes, des faux brillans, un style affecté. Ce fut en effet ce qui les fit tomber après Auguste, bien plus que les cruautés de Tibere & de Néron.

Ciceron nous apprend que Phalereus fut le premier qui commença à corrompre l'éloquence dans la Grèce, parce qu'il aimoit mieux plaire aux oreilles, que chercher à émouvoir le cœur ; il la rendit molle & efféminée, & préféra cette fausse douceur à la véritable majesté qui doit l'accompagner, L'éloquence eut le même sort à Rome, & nous lisons dans le petit Dialogue qu'on attribue à Quintilien, que les Orateurs ne cherchoient plus qu'à faire briller des sentences courtes & éclatantes, *in paucissimos sensus & angustas sententias detrudunt eloquentiam.*

Personne n'ignore que cet amour des pointes & des faux brillans s'est emparé des Italiens ; le Tasse commença à le mettre à la mode, & depuis que ce goût déplorable a fait chez eux tant de progrès, les grands génies y ont disparu.

Hist. Tome V.

T t

In Brute.

Malgré le penchant trop marqué que quelques personnes ont pour les défauts qui ont amené la décadence des belles lettres, il se trouve encore heureusement aujourd'hui des Auteurs célèbres, qui préfèrent la solide beauté aux faux brillans qui éblouissent les autres.

De l'estime & de la considération que les anciens Germains avoient pour les femmes de leur nation.

*L. 2. in orat.
fun.*

IL y a eu de tout temps, & il y a encore des peuples qui ne regardent les femmes que comme des esclaves, capables quelquefois de régler l'intérieur d'une maison, & jamais dignes d'entrer dans la discussion des affaires publiques : occupées de bagatelles, ou tout au plus des soins d'un ménage, elles ne doivent, selon eux, se mêler en aucune manière, ni du gouvernement, ni de la politique ; & toute leur science se réduit à sçavoir filer & obéir à leurs époux. Beaucoup de Philosophes ne leur ont pas été plus favorables que ces nations jalouses, qui les tiennent dans une continuelle servitude : Thucydide, historien aussi austère dans ses mœurs que dans sa manière d'écrire, disoit que les femmes étoient nées pour le repos & pour la retraite ; que toute leur vertu consistoit à être inconnues, sans s'attirer ni blâme ni louanges, & que la plus vertueuse étoit celle dont on parloit le moins, soit en bien, soit en mal : comme si le mérite & la vertu n'étoient pas communs à tous les états, & comme si la mollesse ou l'indolence où vivent la plupart des femmes, n'étoient pas le fruit d'une mauvaise éducation, plutôt qu'un triste privilège de leur sexe. Cependant, à le bien prendre, les égards que les hommes doivent avoir pour les femmes, devroient être par-tout les mêmes. Elles font la plus belle moitié du genre humain, & c'est d'elles principalement que dépend sa durée. Sur ce principe, les anciens Germains avoient une considération infinie pour leurs femmes, & ne faisoient

aucune difficulté de leur confier en beaucoup d'occasions le soin des affaires publiques les plus importantes ou les plus délicates. M. de Chambort, qui a recueilli dans deux Dissertations ce que l'antiquité nous a laissé de plus singulier sur ce sujet, après avoir parlé d'après César, Tacite, Justin & quelques autres Auteurs, des mœurs, des coutumes & du pays qu'habitoient les Germains, entre dans un grand détail sur l'estime & la considération qu'ils avoient pour leurs femmes, & l'établit également sur la valeur & la probité de ces peuples, sur la beauté & les talens des Dames Germanes.

En 1721.
Ch 1723.

Les anciens Germains, au rapport de Tacite, contens des Loix de la nature, se distinguoient sur-tout par leurs bonnes mœurs. Ils avoient de la simplicité, de la droiture, des vertus de tempérament, & une grande ignorance des vices; ennemis de la dissimulation, ils n'avoient rien de cet esprit de finesse qui fait le caractère des nations plus policées. Ils estimoient leurs femmes, ils reconnoissoient en elles, dit le même Tacite, quelque chose de respectable & une prudence consommée, ils ne méprisoient point leurs conseils, ils avoient beaucoup d'égards pour leurs avis, *in esse quin etiam sanctum aliquid & providum putant, nec aut consilia earum aspernantur aut responsa negligunt.* Et ce même Auteur, après avoir nommé plusieurs Dames ou Princesses Germanes qui vivoient de son temps, & qui étoient en grande vénération, il ajoûte que le respect qu'on avoit pour elles étoit sincère & sans affectation; ainsi les Germains, nation guerrière, qui faisoit des armes le plus grand ornement des hommes, laissoient aux femmes les vertus pacifiques, & venoient s'en instruire auprès d'elles, au retour de leurs expéditions militaires. C'est au rapport de la plupart des Auteurs, ce qui les rendoit doux, affables, clemens, généreux, pleins d'honneur & de franchise: qualités, qui donnent tant de prix aux vertus guerrières, que sans elles, la valeur même n'est que férocité & barbarie.

De mor.
Germ. n. 19.

n. 8.

On peut donc trouver dans la bravoure des anciens Germains la première source de l'estime qu'ils avoient pour les femmes de leur nation; mais, comme il est encore plus

honorable pour elles de faire voir qu'elle étoit fondée sur leur mérite personnel, M. de Chambort traite cet article avec beaucoup de complaisance.

Rhet. l. 1.

4. Tuscul. n.
31. & de
Off. l. 1. n.
130.

Aristote, expliquant les qualités qu'on peut louer dans les femmes, commence par celles du corps, qui sont la beauté & la taille. La beauté consiste dans la juste proportion des parties du corps, & dans cette grace qu'on peut mieux imaginer que définir. Cicéron, qui fournit à l'Auteur cette image de la beauté, en distingue de deux sortes : une beauté d'agrément, qui convient particulièrement aux femmes ; une beauté de bonne mine & de dignité commune aux deux sexes, & qui dans les personnes du premier rang se nomme majesté. Dans les femmes on a toujours estimé la beauté un attribut si nécessaire, qu'on a regardé comme disgraciées celles qui en étoient entièrement dépourvûes ; & la première, souvent l'unique question qu'on fait à leur sujet, est de demander si elles sont belles. Les Anciens n'ont pas oublié cet article, lorsqu'ils

Bib. l. 2.

L. 13. c. 8.

ont eu occasion de parler des femmes Germanes. Diodore de Sicile, parlant des peuples qui habitoient en de-là & en deçà du Rhin, dit qu'ils avoient des femmes d'une grande beauté ; & Athénée nous apprend qu'entre tous les barbares, les Celtes, c'est ainsi qu'il nomme les Germains, avoient les plus belles femmes : Κελτοὶ τῶν βαρβάρων καλλίστας ἔχουσι γυναῖκας. Comme les anciens Germains, suivant Tacite, étoient originaires & toujours restés maîtres de leur pays, sans aucun mélange de nations étrangères, ils s'étoient alliés entr'eux, & se trouvoient par-là presque tous semblables pour la figure extérieure ; & quelque différence que la nature ait mise entre chaque personne, les femmes Germanes avoient généralement une sorte de beauté qui les faisoit aisément reconnoître.

Habitus corporum idem omnibus.

Voici le portrait qu'en fait M. de Chambort sur l'autorité des Anciens. Les Germains avoient communément les cheveux blonds, longs, épais, & en grande quantité ; les yeux bleus, de grands traits, souvent réguliers, un beau tein, la peau fort blanche, une fraîcheur & un embonpoint, qui sont la

marque d'une bonne nourriture & d'un parfaite santé; la taille grande, aisée & bien proportionnée, un port, une contenance noble; un grand air, quelque chose même de fier, de vigoureux & de mâle; le tout accompagné d'une modestie & d'une pudeur capables de relever les moindres attraits.

L'Auteur ne prétend pas adjuger aux blondes tout le prix de la beauté; mais il rapporte en faveur des Germanes, que les anciens Poètes peignant leurs Déeses & leurs Héroïnes, s'accordent presque tous à les faire blondes, blanches, & de belle taille: le blanc & le blond s'unissent tendrement, & forment, selon lui, le mélange de couleurs que Cicéron dit être essentiel à la beauté. A l'autorité des Poètes, il joint celle des Romains qui n'en est pas fort éloignée, il fait voir que depuis Héliodore jusqu'à M. de Segrais, leurs principales Héroïnes, Chariclée même, quoiqu'Éthiopienne, sont toujours blondes.

4. Tusc. 11.

31.

La beauté est souvent une source de guerres & de querelles, & si les Dames Germanes n'en avoient point causé, on douterait peut-être qu'elles fussent aussi belles que l'Auteur les représente; mais cet avantage ne leur a pas manqué. Souvent leur mariage étoit le fruit d'une bataille gagnée; & dans la foule d'exemples qu'il en donne, il suffit d'indiquer celui de la fille de Ségeste Prince des Cattes, enlevée par Arminius Prince des Chérusques, dont les suites sont rapportées dans Tacite.

Tac. Ann.
l. 1.

Causer de la surprise, inspirer en même temps du respect & de l'amour, est encore un appanage de la véritable beauté: or soit que les Germanes devinssent captives dans les guerres, où elles accompagnoient presque toujours leurs maris, soit qu'on les reçût en ôtage pour les traités de paix, elles jettoient d'abord ceux qui les voyoient dans une admiration qui leur étoit souvent fatale. Jamais il ne parut dans Rome de beauté plus parfaite que Biffula, jeune Germane, dont Ausone a chanté les graces. Mais, si l'effet le plus vif de la beauté est de causer une extrême jalousie, les Germanes pouvoient se glorifier d'en avoir donné aux Dames

Aus. Idyl. 7.

R E C H E R C H E S

Sur l'Evêché d'*ARISIDIUM*, ou *ARESETUM*.

Hist. Franc.
Script. Tom.
1. p. 528.

Greg. Tur.
lib. 5.

Du Bouchet,
de la véritable origine de
la maison de
France.
Lib. 5. c. 5.

Hist. Rem.
lib. 2. c. 5.

Les Sçavans conviennent aujourd'hui, que vers la fin du iv^e siècle, il y avoit des Evêques dans la plûpart des villes des Gaules qui avoient le titre & le rang de Cités. Les peuples du Nord s'y étant établis peu de temps après, il y eut des Evêques, dont le territoire se trouvoit trop étendu, qui le partagerent avec de nouveaux Pasteurs, comme fit S. Remy archevêque de Reims avec Gennebaud premier évêque de Laon. D'ailleurs la seule différence des dominations donna quelquefois lieu aux Souverains de former un nouvel évêché de la partie de leurs états, qui avant leurs conquêtes ou leurs traités, dépendoit d'un siège épiscopal resté sous la puissance d'un Prince voisin. Ce fut ainsi que Sigebert Roi d'Austrasie, établit l'Evêque Promotus à Châteaudun, ce qui ne subsista que jusqu'à la mort de ce Prince; Papolus Evêque de Chartres ayant alors obtenu la réunion de ce nouvel évêché à son Eglise : & ce fut dans le même siècle qu'on érigea un autre évêché du Royaume d'Austrasie, dont la position est l'objet de ces recherches. Cet évêché, qui a subsisté plus de cent ans, est appelé dans plusieurs anciens manuscrits *Aridium*, *Arisum*, *Arisidum*, *Arisidium*. Gregoire de Tours dit que Sigebert établit Moderic Evêque *apud Arisitensem vicum*. Enfin, Flodoard comprend entre les Evêques qui assistèrent au Concile de Reims tenu en 625 ou 630, *Emmo Aresetensis Episcopus*, au lieu d'*Arisitensis*, par une conversion de l'*i* en *e*, fort ordinaire au temps de ce Concile, où l'on écrivoit *legetema*, *fedelitas*, *quase*, *sebe*, pour *legitima*, *fidelitas*, *quasi*, *sibi*, &c.

Jusqu'ici la plûpart de ceux qui ont fait mention de cet évêché, l'ont placé dans une haute plaine du Rouergue, d'environ six lieues d'étendue, appelée l'*Arsat* ou le *Larsat*; mais on n'y a découvert d'autre vestige d'habitation, qu'une
Commanderie





DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 337
Commanderie de l'Ordre des Templiers fondée dans le XII^e
siècle, sous le titre de *Sanctæ Eulaliæ Arisitenfis*.

Gall. Christ.
epist. aubien.

M. le Laboureur a le premier conjecturé que la Baronnie d'Hierles, située dans le diocèse d'Alais, limitrophe de l'Arsat, & appelée dans les plus anciens titres *Arisidium* ou *terra Arisdii*, faisoit partie de l'évêché d'*Arisidium*, & il a proposé son sentiment dans l'histoire généalogique de la maison de Bermond d'Anduse, dont le manuscrit est entre les mains de M. le Marquis d'Aubais.

Pour éclaircir la matière, M. de Mandajors examine d'abord le passage de Grégoire de Tours, qui met hors de doute l'existence de l'évêché d'*Arisidium* dans le VI^e siècle. *Modericus*, dit cet Historien, *ad Sigibertum Regem transiit, & apud Arisitensem vicum Episcopus instituitur, habens sub se plus minus quindecim Diœceses, quas primum Gothi quidam tenuerant, nunc verò Dalmatius Ruthenensis Episcopus vindicabat.* Grégoire de Tours ne dit pas positivement que ce diocèse ne fût composé que des 15 paroisses possédées auparavant par les Goths. D'ailleurs *Moderic* ne fut pas le premier Evêque d'*Arisidium*, & Déotaire son prédécesseur devoit avoir sans doute un territoire indépendant des paroisses que les Goths occupoient de son temps. Cependant comme cette prétention de *Dalmatius* sur quelques paroisses, a seule déterminé les Critiques à supposer que le diocèse entier d'*Arisidium* faisoit originellement partie de celui de Rhodès, M. de Mandajors leur oppose ce dilemme.

En 1718.

L. 5. c. 5.

Ou les quinze paroisses ont été restituées à l'Eglise de Rhodès, ou elles ne l'ont pas été; si elles n'ont jamais été restituées, il ne faut plus chercher le lieu d'*Arisidium* dans le Rouergue, dont il n'aura plus fait partie: si au contraire elles ont été réunies à l'évêché de Rhodès après la mort de *Moderic*, comme *Chantereau le Fevre* le présume dans son discours historique sur le mariage d'Ansbert & de Blitilde, ces quinze paroisses ne composoient pas tout le diocèse d'*Arisidium*, puisque soixante ans après, *Emmo Aresetenfis Episcopus* assista au Concile de Reims, avec *Verus* Evêque de Rhodès, qui ne lui contesta pas son titre.

Hist. Tome V.

Vu

Le temps qui s'étoit alors écoulé depuis la prétention de Dalmatius, avoit été suffisant pour qu'on eût pû examiner les raisons de part & d'autre, & il n'est pas naturel que pendant cet intervalle les Evêques de Rhodès n'ayent pas fait décider la contestation.

Cette négligence est d'autant moins vraisemblable, que Grégoire de Tours fournit l'exemple d'une conduite bien opposée de la part d'un des successeurs de Dalmatius.

L. 6. c. 38. Il dit qu'Innocentius Comte de Gevaudan, ayant été élu Evêque de Rhodès par la faveur de la Reine Brunehaut, ne cessa de poursuivre Urticin Evêque de Cahors, pour revendiquer quelques paroisses, & qu'il obtint enfin un jugement du Metropolitain & de ses comprovinciaux, qui lui adjugea des paroisses où les Evêques de Rhodès n'avoient jamais exercé leur juridiction: or comment concevoir qu'Innocentius, dont le crédit lui avoit procuré des paroisses qui ne lui appartenoient point, eût négligé celles du diocèse d'*Arisidium*? M. de Mandajors conclut donc, ou que Dalmatius étoit mal fondé, ou que si les quinze paroisses furent réunies à l'évêché de Rhodès, elles ne composoient pas tout le diocèse d'*Arisidium*, qui subsistoit encore au temps du Concile de Reims, long-temps après les pontificats de Dalmatius & d'Innocentius.

M. de Mandajors n'oublie pas une difficulté proposée par Chantereau le Fevre, qui prétend qu'au lieu d'*Emmone Arelatense*, il faut lire dans Flodoard *Melmone* ou *Amone Alethense*, & entendre d'un Evêque de S. Malo, ce que Flodoard dit de l'Evêque d'*Arisidium*; mais il renvoie en même-temps à la réponse d'Antoine Dominici, qui dans son *Ansberti familia*
P. 130. *rediviva* observe non-seulement que Melmo ne fut Evêque de S. Malo qu'en 631, un an après le Concile de Reims, & que Hamo ne remplit ce siège qu'en 644; mais il avance encore, qu'on ne trouve la souscription d'aucun Evêque de Bretagne aux Conciles tenus en France sous la première race de nos Rois, excepté de ceux de Rennes, de Vannes & de Nantes.

Le même Dominici ajoûte, que dans la vie de S. Amand Evêque de Mastrich, il est dit que ce Saint revenant de

Gascogne, obtint du Roi Childeric le lieu où il fonda le monastere de Nante en Rouergue, ce que *Mummulus Episcopus Ozidinsis valde ferebat moleste*, & qu'il faut lire *Arifidensis*, fondant sa conjecture sur la grande proximité de Nante & du diocèse d'*Arifidium*, & donnant en conséquence un quatrième Evêque à ce siège vers l'an 650, auquel temps S. Amand vivoit.

P. 133.

V. ann. Ord.
S. Bened. 7.
fac. & notam
Mabill.

Après cet éclaircissement, M. de Mandajors examine les autorités sur lesquelles Dominici, le P. Thomas d'Aquin, du Bouchet, le P. Labbe, le P. le Cointe, Hadrien de Valois, le P. Thomassin, & le P. de S^{te} Marthe dans le 1^{er} tome de la nouvelle édition de sa *Gallia Christiana*, ont attribué la fondation & dotation de l'évêché d'*Arifidium* à Déotaire, l'un des descendans de Ferreol Préfet du Prétoire des Gaules sous Valentinien.

Cette fondation est rapportée dans quelques chroniques de Metz, dans les généalogies de Charlemagne, dans les vies des Evêques de Metz & d'Uzez, & dans d'autres pièces que du Bouchet a publiées dans les preuves de la véritable origine de la maison de France, dont voici le précis, que M. de Mandajors tire principalement d'un manuscrit imprimé pour la première fois dans l'histoire des Evêques de Metz, par Meurisse Evêque de Madaure en 1634.

Ansbert, selon le manuscrit, avoit cinq freres, dont trois furent Evêques. Le premier étoit Déotaire, qui fonda le lieu d'*Arifidium*, où il fut consacré Evêque : le second, Firmin Evêque d'Uzez, ville située dans la première Narbonnoise, & voisine d'*Arifidium*: *Item prædicto Arifidio vicina*. Le troisième, Aigulfe Evêque de Metz, auquel le Roi d'Austrasie accorda le privilège pour lui & ses successeurs, de consacrer à l'avenir les Evêques d'*Arifidium*.

Ansbert eut trois fils, Arnoald, surnommé Boggis, Ferreol Evêque d'Uzez, & Moderic Evêque d'*Arifidium*.

On ne peut nier que ce manuscrit, & les autres imprimés par du Bouchet, ne contiennent des faits très-suspects, & dont Chantereau le Fevre a fait voir la fausseté; mais il n'a pas eu

raison de se croire sur ce fondement suffisamment autorisé à rejeter totalement ces différentes pièces, d'autant moins qu'il convient que les premières sont du temps de Pepin pere de Charlemagne, c'est-à-dire, d'environ 100 ans après le dernier Evêque d'Arifidium qui nous soit connu : aussi le P. le Cointe n'a pas adopté le principe de Chantereau le Fevre.

Ce Critique distinguant au contraire ce que les Auteurs des manuscrits ont tiré d'une tradition corrompue, d'avec ce qu'ils ont pû sçavoir par eux-mêmes, ou par des témoignages non suspects, regarde à la vérité le mariage de Ferreolus avec une fille de Clovis, celui d'Ansbert avec une fille de Clotaire, la consécration de Déotaire par Aigulfe, qui ne fut Evêque de Metz qu'après la mort de Déotaire, & les autres anachronismes remarqués par Chantereau le Fevre, comme les suites d'une ignorance commune au temps où ces chroniques ont été composées ; mais il ne refuse pas de recevoir comme vrais & probables les autres faits qui ne répugnent ni à l'histoire ni à la chronologie, tels que sont la fraternité de Déotaire, de Firmin & d'Aigulfe, celle de Ferreol & de Moderic, leur origine tirée de Ferreol Préfet du Prétoire vers l'an 450, la fondation d'Arifidium par Déotaire, & la dotation de l'évêché dont il fut le premier Evêque.

L. 2.

Apollinaire Sidoine fait mention de Ferreol Préfet du Prétoire des Gaules & de ses enfans, dont il nomme l'aîné Tonantius, & il marque leurs domaines & leur habitation à *Trevidon* & à *Prusianum*, sur les bords du Tarn & du Gardon, & par conséquent au voisinage d'Uzez, comme on peut le voir au Tome II de ces Mémoires.

Pag. 182.

Firmin, que les manuscrits & une très-ancienne tradition mettent au nombre des Evêques d'Uzez, doit être le même que celui qui assista en 549 au Concile d'Orléans, & en 555 au second de Paris.

Gall. Christ.

Aigulfe a été Evêque de Metz depuis 578 jusqu'en 598.

Ibid.

Ferreol autre Evêque d'Uzez, est connu par Grégoire de Tours. Enfin, selon le même Historien, Moderic ne se sauva

chez Sigebert Roi d'Austrasie, qui l'établit Evêque à *Arisfidium*, que parce qu'il étoit suspect à Gontran Roi de Bourgogne, à quoi pouvoit avoir donné lieu l'habitation des parens de Moderic dans un pays alors soumis à la domination de Sigebert.

On peut donc adhérer au sentiment du P. le Cointe & de tant d'autres Critiques, qui attribuent la fondation d'*Arisfidium* à un descendant de Ferreol, & dans le même canton où Apollinaire Sidoine place les domaines & la demeure de ce Préfet du Prétoire, puisque les Auteurs des manuscrits ayant vécu environ un siècle seulement après le dernier Evêque d'*Arisfidium*, ont pû sçavoir facilement l'origine & la destinée de cet évêché, dont ils ne disent rien qui répugne à des autorités incontestables : & quand même on rejetteroit leur témoignage sur des faits dont ils ont seuls fait mention, on ne peut en user de même à l'égard de ceux qu'ils devoient bien sçavoir, & qu'ils n'avoient aucun intérêt d'altérer, tel que la proximité d'Uzez & d'*Arisfidium* : *Hæc Civitas Ucetia*, dit un de ces manuscrits, *sita est in Provincia Narbonensi prima, item prædicto Arisfidio vicina* ; faisant entendre par-là, qu'*Arisfidium* subsistoit au temps de l'Auteur de la chronique, & qu'il n'étoit pas éloigné d'Uzez.

Aussi le P. le Cointe a-t-il reconnu cette proximité. Voici comme il s'en explique.

Tant que la paix dura entre les François & les Visigoths, la plus grande partie du Rouergue étoit au pouvoir de ces derniers, & il ne restoit aux François que quinze paroisses limitrophes du diocèse d'Uzez, *quæ finitimæ erant Diocesis Ucetien-sis*, lesquelles ont été dans la suite attribuées au diocèse de Vabres, & ce fut là l'occasion d'ériger *Arisfidium* en évêché. (a)

Le P. le Cointe convient ici que le diocèse d'*Arisfidium*, confinoit au diocèse d'Uzez, & pensant placer dans le diocèse de Vabres les 15 paroisses dont il prétend que celui d'*Arisfidium* étoit composé, il les met réellement dans le diocèse

(a) Ces 15 paroisses ont été confondues avec celles du diocèse de Cahors par D. Ruinart dans ses notes sur Grégoire de Tours, Lib. 6.

342 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
d'Alais, placé entre le diocèse d'Uzez & celui de Vabres :
d'où M. de Mandajors tire la conséquence, que même selon
le P. le Cointe, le diocèse d'Arifidium avoit à peu près la
même étendue que le diocèse d'Alais, qui est environné des
diocèses de Nîmes, d'Uzez, de Mende, de Vabres, de Lo-
dève & de Montpellier, mais dont deux extrémités opposées
confinent, l'une au diocèse d'Uzez, l'autre au diocèse de
Vabres.

Dissert. de
Epiſc. Arifi-
denſi. Paris.
1644.

Le P. Thomas d'Aquin, Carme déchauffé, & Dominici
avoient auffi supposé avant le P. le Cointe, que le diocèse
d'Arifidium étoit contigu à celui d'Uzez; & c'est de cette
proximité par eux reconnue, que M. de Mandajors tire la
nécessité de restituer à la premiere Narbonnoise, un évêché
qu'on avoit jusqu'ici attribué à la premiere Aquitaine, faute
de ſçavoir que ce qui compose aujourd'hui le diocèse d'A-
lais, ſéparoit le diocèse de Vabres de celui d'Uzez, comme
le diocèse d'Arifidium, tant qu'il a subsisté, ſéparoit le Rouer-
gue du diocèse d'Uzez.

Mais, comme on pourroit objecter que le diocèse d'Alais
a été démembré en 1694 du diocèse de Nîmes, & non de
celui d'Uzez, d'où il semble qu'on doit présumer qu'il avoit
toujours fait partie de celui de Nîmes; M. de Mandajors
répond d'avance, qu'étant établi par ce qui vient d'être dit,
de l'aveu même du P. le Cointe, & de ceux qui l'ont suivi,
que le diocèse d'Arifidium confinoit à celui d'Uzez, dans le
vi^e & le vii^e ſiècles, il s'ensuit nécessairement que celui de
Nîmes ne s'étendoit alors, ni jusqu'au Rouergue & au Ge-
vaudan, ni même sur les bords du Gardon d'Alais, par où
seulement le diocèse d'Arifidium pouvoit toucher à celui
d'Uzez, ce qui étoit encore au même état à la fin du vii^e
ſiècle lorsque Vamba Roi des Visigoths assiégea la ville de
Nîmes, qui selon Julien Archevêque de Tolède, étoit alors
sur la frontiere de la France & de la Gothie : *prius tamen
disposita*, dit Julien, *virorum fortium acie per juga montium &
ora maritima, quæ Franciæ partibus conjunguntur.*

Hiſt. Franc.
tom. I. pag.
819.

La difficulté ne consiste donc qu'à tâcher de découvrir en

quel temps le diocèse d'*Arisidum* a pû être uni à celui de Nîmes, & c'est ce que M. de Mandajors se propose d'établir dans une histoire critique des révolutions de la Gaule Narbonnoise, en faisant voir que l'évêché d'Uzez ne fut formé d'une partie de celui de Nîmes que dans le v^e siècle, & dans le temps que cette dernière ville étoit occupée, ou souvent exposée aux incursions des Visigoths. Qu'après la défaite d'Alaric par Clovis en 507, Thierry fils de Clovis s'empara de l'extrémité de la première Narbonnoise jusqu'aux frontières des Bourguignons, qui possédoient le Vivarais. Que cette extrémité reçut le nom d'*Ucetica*, & forma un même gouvernement avec l'Auvergne & le Rouergue, au rapport de Grégoire de Tours, tandis que le reste de la première Narbonnoise demeura aux Visigoths sous le nom de Septimanie, auparavant employé par Apollinaire Sidoine pour désigner sept cités de la première Aquitaine; enfin, que ce fut pendant ce partage de la première Narbonnoise que l'évêché d'*Arisidum* fut fondé, qu'il fut ensuite ravagé par les Sarazins, aussi-bien que celui de Nîmes, auquel il fut incorporé, lorsque Charlemagne, ayant entièrement chassé les Sarazins de la Narbonnoise, rétablit l'ordre & la discipline dans cette province par le ministère des Commissaires qu'il y envoya, & qui trouverent beaucoup d'affaires à Nîmes, au rapport de Théodulphe Evêque d'Orléans, qui étoit l'un de ces Commissaires.



NOUVELLE CONJECTURE

Sur le mot CAJEVAIRE.

DANS l'inventaire de la Bibliothèque de Charles V que Giles Malet a dressé, on trouve un livret intitulé, *Les enseignemens Loys cajevaire Roy de France à sa fille la Duchesse de Bourgogne.*

*Histoire de
l'Académie,
t. I. pag. 319.*

En 1720.

Ce mot *Cajevaire* parut nouveau lorsque cet Inventaire fut lu dans la Compagnie, & par là il excita la curiosité de plusieurs Académiciens, qui travaillèrent à découvrir & d'où il venoit, & ce qu'il pouvoit signifier. Les conjectures qu'il fit naître sont appuyées de recherches sçavantes, & l'on ne pourroit en donner de plus heureuse, ni soutenue d'une érudition plus étendue, que celle qui changeant simplement le C en S, fait le mot *Saievaire*, qui porte un *Sayon vairé*, s'il falloit absolument lire *Cajevaire*. Mais M. Lancelot a proposé une autre leçon, qui étant fort simple, & fort usitée dans nos anciens titres & manuscrits, semble lever toute la difficulté.

Il est persuadé qu'au lieu de *Cajevaire*, il faut lire *Caienaire* ou *Caienarre*, & que l'un ou l'autre est un abrégé du terme *cai en arrier*, qui signifie *ci-devant*; alors le titre du livre est clair. *Ce sont les enseignemens de Louis, ci-devant Roi de France, à sa fille la Duchesse de Bourgogne.* Il a été très-bien prouvé que ce Louis ne peut être que S. Louis, puisque c'est le seul de nos Rois de ce nom, qui ait eu une fille Duchesse de Bourgogne.

Ce mot est composé de trois autres, de *ca*, de *en*, & d'*arriere*, de même que *or en avant* ou *dores en avant* qui lui est opposé, est aussi composé de trois autres. *Dores en avant* a été plus heureux que *ca en arriere*, & s'est conservé jusqu'à présent.

On trouve *caienarrier* différemment écrit dans nos anciens Auteurs; quelquefois c'est *ca en arriere* sans *i* entre *ca* & *en*; d'autrefois l'*i* y est inséré. Entre un grand nombre de titres où M. Lancelot a vu ce terme employé, il en a choisi quelques-

uns

uns pour servir de preuves à sa proposition, & il a préféré ceux qui sont du temps même du manuscrit dont il s'agit.

Dans une Sentence arbitrale, rendue par Jehans Sires de Tricastel, maîtres Thiébaux officiaux de Langres, & Symons de Mudent chevaliers, sur les différends entre l'Abbé & le Convent de S. Benigne de Dijon, & Gautier Seignor de Contivron, au mois de Septembre 1254, il y a : Entre les autres choses, lidiz Abbés & li Convens nous montrerent une lettre scellée dou Seal Monseignor Robert par la grace de Dieu *cai en arriers* Evêque de Langres, &c.

1254

Fauque file Monseignor Guillaume de la Pourrere, *cai en arriers* feme Monseignor Henry de Brancion, confirme la vendue de Brancion, & autres, que Messires Hanris de Brancion *cay en arriers* mariz de li-devant dite Dame Fauque avoit faite au noble Baron Hugon Duc de Bourgoigne. Cet Acte est du mois de Fevrier 1261, le prochain mardi après la Chandelouse.

Perard, p.
503.

1261

Dans le Testament d'Agnès Dame de Foucigny, du mois de Mai 1262, elle dit : *e se je harvoye fait cai en arriers aucon testament de mes choses, je contradiet que il rien ne vallie*, &c.

Archives de
la Chamb. des
Comptes de
Dauphiné.

1262.

Nous Hugues li Bruns Comte de la Marche & d'Angoulesme, Sire de Fougeres, & Beatrix fille de noble Prince Hugon, *cai en arriers* Duc de Bourgoigne, femme dudit Comte de la Marche, &c. Et le devant dit ordenement dou devant dit nostre pere Hugon, *cai en arriers* Duc de Bourgoigne 1266.

Perard, p.

513, 514.
1266.

Engagement de Jehans de Chalon au Duc de Bourgogne de 2000 livres de bons tournois. Et pour ces doues mille livres de tornois, nos li avons obligié & oblijions toute la terre & tout le droit que nostre devant dite fame (Alais de Nevers) a & peut avoir ou nos por raison de li, en lescheoite de bonne memoire Hugue *ca en arriers* Duc de Bourgoigne, qui or est, &c. Données en l'an de grace nostre Seigneur, qui corroit por mil & douz cens & sextante & treze, au mois d'Octoure.

Perard, p.

526.

1271.

Nos Beatrix, femme *ca en arriers* de noble Baron Hugue

Perard, p.

532.

1226.

Duc de Bourgoigne, faisons savoir à tous cels qui verront ces presentes Lettres, que nostre amez Sires Robert Dux de Bourgoigne, à nostre Requeste, a voulu & ontroye en la maniere qui s'en fet, que nostre chier filz Huguenins frere doudit Duc donoit en mariage à nostre chiére fille Beatrix, ferourdez devant dit Robert & Huguenin, & à noble Baron Hugue Brin Comte de la Marche & d'Angoliesme, mary de la devant dite Beatrix, cinc cens livres de terre à tornois de la terre que li diz Huguenin ha & tient de la descendue, & de la succession, ou dou don de nostre chier Seignor Hugon Duc de Bourgoigne, *ca en arriers* pere doudit Huguenin; laquelle terre devoit & doit retourner audit Robert Duc de Bourgoigne & ès hoirs de son cors, se cil Huguenins moroit sans hoirs de son cors, segem l'ordenement de la derene volunté de nostre chier Seignor Hugon devant dit.

Perard, p.
540.

1277.

Nos Phelipes diz de Vienne, & Sire de Paigné, Chevaliers, & Jehans freres d'iceluy Phelipes Damoiseaus, fil *cay en arriers*, de bonne heurée recordation, Hugon, *cay en arriers* Comte de Vienne, faisons savoir, & c. (douaire d'Alix Comtesse de Vienne mere dudit Philippe, Octouvre 1277.)

Id. p. 544.

1277.

Nos Robertz Duc de Bourgoigne, faisons savoir à ceaux qui verront ces presentes Lettres, que nos baillons & delivrons à noble Baron Monseignor Robert fil de Roy de France, & à Damoiselle Beatrix nostre niece fille *ça en arriers* de bonne memoire Jean Seignor de Borbon nostre frere femme dudit Monseignor Robert, por tout le droit que il ont & puent avoir, & demander en l'érictaige, & en tous les conquiz, & en toutes les choses, & en toute la descendue de bonne memoire Hugon Duc de Bourguoinne, *ça en arriere* nostre chier pere, les Chasteaus dou mont Saint Vincent Sanvignes, le Sauvement, Dundain, Arthus, Charroles, & toutes les Chastellenies & toutes les appartenances & tous les fiez anciens, & c. Et lidiz M^{re} Robertz & sa femme deissent & affermissent que nos lor deviens bailler & dellivrer la Baronnie dou Comté de Chalon, quant nous auriens le Duchaume en paix envers les hoirs & les filles de bonne

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 347
memoire Odon Comte de Nevers, *ca en arriere*, &c. 1277.

Nos Guillaime dame de Loncuy faisons savoir à toz ces
qui verront ces présentes lettres, que nos nos obligeons en la
main de noble Prince Monseignor Robert Duc de Bour-
goigne nôtre chier Seignor, de la velunté & dou consente-
ment nostre amé Soignor Mathier Sire de Lonvy Soignor de
Beleneure nostre fil, de la velunté & de l'assentement doudit
Symonnin, que li diz Symonnins estra à droit & à la velunté
doudit Duc de Bourgoigne nostre Soignor de toz les faiz que
il ou ses commandemens ont fait seront *dois or en avant* audit
Duc ou à ses gens, & de ce qu'il a y meffait *cay en arriers*, ou
mefferay *dor en avant* contre autres gens du Duchiesme, que
il esteray & feray droit en la cort doudit Duc, sans ladite
cort changier &c. Aost 1280.

Perard, p.
549.

1280.

Je Guioz de Pontaillier Damoiseaux Sires de Talens. fils
cay en arriers Monseignour Guillaume Seignour de Pontaillier
& Vicomte de Dijon, fay savoir à tous cels qui verront &
orront ces presentes lettres que ge de ma bonne volenté,
sans force, sans barat, & sans aucune circonvencion, hay re-
pris en fié & enchasement perpetuel de tres noble Prince
mon tres chier Seignour Robert Duc de Bourgongne par
moy & par mes hoirs la grant justice de Talemer, & dou
finaige lequel je tenoye de franc alluet, &c. Donné à Dijon,
l'an de grace 1292. ou mois de Juing.

Perard, p.
566.

1292.

Je Jehanninz de Fraigne Donzeals dit de Voillafins, fais
savoir à toiz qui ces presentes lettres verront & orront que
com descort fust meheuz entre moy d'une part, & lou
Priour de la Magdelaine de Salins & Patrum de l'Eglise de
Fraigne d'autre part, sur ce que je ne luy avoye pas payés ou
temps trespasé son denié qui appartient à luy ou nom de
Patronage de ladite ville de Fraigne, accort fut fait entre nos
par bonnes gens en telle maniere que je l'ay mis en possession
dou devant dit denier par une gerbe de froment baillée à son
commandement, & promet audit Priour, que je ly payeray
son denier ou temps advenir, à luy ou à son commandement,
selon les usages & les coustumes de ladite ville de Fraigne.

Perard, p.
567.

1292.

Et ce promet je tenir & garder fermement, sans aller encontre la teneur de ces lettres *des or en avant*, & ay requis à Monseigneur Jehaz de Cix Baillif de noble & saige Monseigneur Jehans de Chalon Seignour d'Allay qu'il mette son seal en cestes presentes lettres à la requeste doudit Jehanninz Donzeals, liquels a obligez luy & tous ses biens en la cort doudit noble Baron comme de chose jugié. Ce fut fait en l'an de grace qui corroit par mil doux cent nonante & dou ou mois de Decembre.

Leibnitz
Cod. Diplom.
§. 39. p. 73.
1315.

Dans le Jugement rendu par le Roi & les Pairs de France au mois de Juin 1315 contre le Comte de Flandres, il y est dit que plusieurs offres furent faites pour venir à paiz & accord sur les discords contens, contrarietez & meffaits faits *ca en arriere* envers nôtredit Seigneur & Pere par les devant dits de Flandre.

De tous ces passages il résulte :

1°. Que *ça en arriere* & *cai en arrier* ont été fort usités dans les XIII & XIV^e siècles, pour signifier *ci-devant*.

2°. Qu'on trouve *cai en arrier* plus souvent employé dans les titres passés en Bourgogne & dans les provinces voisines, qu'ailleurs. Il n'est pas difficile d'en imaginer la raison, le patois de Bourgogne le veut ainsi. On y dit encore à présent *cai* au lieu de *ca*, *oçai* au lieu d'*orça*. *ai mes belles cerises*, *cai*. C'est ce que nous apprend le sçavant Auteur du Glossaire Bourguignon qui vient de paroître, lequel mérite bien d'en être crû sur la langue de son pays. Ces deux Remarques conviennent parfaitement au mot *cai en aire* ou *caienarre* trouvé dans le MS de l'Inventaire de Giles Malet. Ce MS doit être du même temps que les autres titres que je viens de citer, c'est-à-dire de la fin du XIII^e ou au moins avant le milieu du XIV^e siècle, puisqu'il fait partie de la Bibliothèque de Charles V. Il est aussi très-vraisemblable qu'il a été écrit par l'ordre de la Duchesse de Bourgogne, & par un homme qui lui étoit attaché, qui s'est servi d'un terme particulier à sa province.

M. de la
Monnoye.

Il s'agit à présent d'expliquer pourquoi au lieu de *cai en*

arriere, on ne lit dans le MS que *cai en aire* ou *caienarre*; car il se peut que ce soit deux rr, & non un i pour un r. Il est très-facile de prendre un i pour un r, principalement lorsque ces lettres se trouvent l'une à côté de l'autre, les jambages étant les mêmes. Quiconque a pris la peine de parcourir quelques MSS, sçait quel abrégé le plus commun de tous, est celui des syllabes, où se trouvent une voyelle & la lettre r; de-là vient que les syllabes *pro*, *per*, *pra*, *pri*, *par*, *ter*, *tro*, &c. sont presque toujours abrégées. Les abrégés de ces syllabes a voyelle & ar, se faisoient en tranchant la premiere lettre. Ainsi au lieu d'écrire la syllabe *par*, on se contentoit de mettre un p, dont on tranchoit le jambage. C'est suivant cette regle qu'il faut lire cet endroit d'un MS cité pag. 756 du tome 2 des Mémoires de l'Académie, où Jean Malet se dit héritier en **P** de feu Messire Gilles Malet; c'est-à-dire *en partie*, & non *en pere*.

Celui qui a copié ces Enseignemens, a fait le même abrégé; il a retranché la derniere syllabe du mot *arriere*. M. Lancelot en a trouvé un exemple tout semblable: c'est dans le cartulaire de Langres, où un *Pierre cai en arrieres*, &c. se trouve abrégé de cette façon, **P***re cai en arrs*. Il semble que celui-ci ait été fait pour ne laisser aucun doute sur son explication. *Loys caienarre Roy de France*, est Louis ci-devant Roi de France, comme *Pierre cai en arrs* est Pierre ci-devant, &c. Hugues *cai en arriere* Duc de Bourgoigne, Hugues ci-devant Duc de Bourgogne. Robert *cai en arriere* Evêque de Langres, Robert ci-devant Evêque de Langres, &c.

Il y avoit déjà long-temps que M. Lancelot avoit proposé ces conjectures à la Compagnie, lorsque quelques Académiciens, du nombre desquels étoit M. Lancelot lui-même, ayant eu occasion d'examiner les manuscrits de la Bibliothèque Colbert, où l'on conserve l'inventaire de Charles V. dressé par Giles Malet, ils y vinrent avec plaisir le mot CAIENAIRE bien écrit, au lieu de celui de CAIEUAIRE, qu'avoit lû autrefois M. Boivin; ce qui ne laisse présentement aucun doute sur sa véritable signification.

M É M O I R E S

*Pour la Vie de Guillaume Budé , premier Bibliothécaire
du Roi.*

M BOIVIN le cadet , qui travailloit à l'histoire de la Bibliothèque du Roi , & qui en avoit lû à l'Académie les différens morceaux que l'on trouve imprimés dans les premiers volumes de ces Mémoires , lui communiqua en 1725 ce qu'il avoit recueilli sur Guillaume Budé , le premier à qui on ait donné le titre de Maître de la Librairie. L'histoire de sa vie a été écrite en latin par Louis Leroy , & Bayle en a fait un des grands articles de son Dictionnaire ; mais ils ont omis l'un & l'autre deux points essentiels de cette vie , ce qui regarde la Bibliothèque du Roi , & celle de Budé lui-même ; ils sont l'objet principal des nouvelles recherches de M. Boivin. Guillaume Budé , né à Paris l'an 1467 , étoit fils de Jean Budé & de Catherine le Picart. Son pere , homme riche & de condition , lui donna un Précepteur , ou , comme on disoit en ce temps-là , un Maître d'École. Dès qu'il sçut les principes du latin , il l'envoya étudier le Droit à Orléans ; mais comme il n'avoit pas alors beaucoup de goût pour l'étude , il perdit trois années entieres. De retour chez son pere , après s'être adonné quelque temps à la chasse , il se livra entierement à la lecture : cependant il ne fit pas alors de grands progrès ; car , au lieu de choisir de bons Auteurs , il préféra les Interprètes & les Commentateurs aux textes originaux. Il reconnut enfin son erreur , & sans se décourager , il résolut de puiser dans les sources mêmes , il lût les Auteurs des bons siècles , & parvint en peu de temps à se rendre familiers les Poètes , les Historiens , & les Orateurs , sur-tout Cicéron , qu'il avoit lû avec une attention particuliere.

Comme il n'avoit aucune connoissance du grec , & que les maîtres dans cette langue étoient rares alors , aussi-bien que

les livres imprimés, il crût profiter beaucoup en s'attachant George Hermonyme qui vint à Paris. Le maître gagna auprès du disciple plus de cinq cens écus d'or, & lui apprit peu de choses. Le maître n'entendoit que très-imparfaitement le grec littéral, & ne pouvoit pas rendre son élève plus sçavant que lui-même. Heureusement, le célèbre Jean Lascaris vint en France, accompagnant le Roi Charles VIII à son retour de l'expédition de Naples. Il lia amitié avec Budé, se fit un plaisir de le diriger dans l'étude de la langue grecque, & lui en donna une vingtaine de leçons : avec ce secours & celui des livres dont Lascaris lui donna encore la communication, Budé se mit en état de devenir sçavant, & d'apprendre à fond la langue grecque, dont on peut dire que dans la suite il épuisa toutes les richesses. Jacques le Fevre d'Estaples lui apprit les Mathématiques. Joconde de Verone lui expliqua Vitruve; & pour la Théologie & la Jurisprudence, il n'eut d'autre maître que lui-même.

Lorsqu'on possède tant de connoissances, on veut devenir auteur. Budé donna d'abord au public la traduction de quelques Traités attribués à Plutarque. Il publia dans la suite & en différens temps ses Remarques sur les Pandeçtes, dont il a depuis désavoué en quelque maniere la premiere édition; ses Commentaires de la langue grecque, ses Livres de *Philologia*, de *transitu Hellenismi ad Christianismum*, & son *Traité de Asse*, celui de tous ses ouvrages qui lui fit le plus d'honneur.

On convient qu'Erasme & Budé ont été les deux hommes les plus sçavans de leur siècle; mais on doute s'ils avoient l'un pour l'autre autant d'estime que le public en avoit pour eux: il est certain qu'Erasme railloit Budé sur son style, qu'il trouvoit obscur & peu naturel; & Budé, dans une de ses lettres, semble avoir noté Erasme sur sa démangeaison d'écrire, & de publier jusqu'à des écrits frivoles.

On vient de dire que le *Traité de Asse* fut celui des ouvrages de Budé qui lui fit le plus d'honneur, mais il ne jouït pas tranquillement de toute la réputation qu'il lui avoit acquise. Léonard Portius, sçavant Italien, lui en disputa la gloire,

& George Agricola se vanta d'avoir traité avant lui le même sujet. Les plaintes furent fort vives, sur-tout de la part de Budé : à la fin Jean Lascaris leur ami commun, les raccommoda.

Jacques Tusan fit un recueil des Epîtres de Budé qu'il publia en 1526 ; mais il seroit à souhaiter que les notes de cet Auteur eussent été historiques, on pourroit avec ce secours arranger sans peine les principales circonstances de la vie de Budé. Quoi qu'il en soit, Louis Leroy assure que les Epîtres grecques de ce grand homme furent admirées des Grecs mêmes, & il ajoute que Christophle Longueil, étant allé à Rome dans le dessein d'y apprendre la langue grecque, afin d'être en état un jour de disputer à Budé la gloire d'entendre mieux le grec qu'aucun homme du monde, il y reçût une lettre grecque de ce sçavant, dont l'élégance & la pureté du style le frapperent si vivement, qu'il perdit entièrement l'espérance dont il s'étoit flatté, & qu'il ne pensa plus qu'à imiter la latinité de Cicéron, dont personne n'a plus approché que lui. Les maladies sont ordinairement la suite d'une longue application à l'étude. Budé en eut une qui dura vingt ans ; ce fut cependant dans cet espace de temps qu'il publia la plus grande partie de ses Ecrits. Son application à la lecture fut telle, que le jour même de ses nocces on dit qu'il étudia trois grandes heures.

Un mérite si éclatant ne pouvoit pas échapper à Guy de Rochefort Chancelier de France, aussi ce Magistrat se fit honneur de produire Budé à Charles VIII. Après la mort de ce Prince, Louis XII l'envoya en Italie avec le titre d'Ambassadeur, & le fit Secrétaire du Roi, dans un temps où ceux qui possédoient cette charge, n'étoient qu'au nombre de trois ou quatre, & étoient obligés de suivre le Prince partout où il alloit.

La vie errante des Courtisans déplût bientôt à notre Sçavant, il quitta la Cour, & sembloit s'en être retiré pour toujours, lorsque François I^{er} l'engagea à y revenir. Budé le suivit depuis dans tous ses voyages, & même dans quelques-uns

une de ses marches. Le temps où il entretenoit ce Prince étoit celui de ses repas, & la conversation rouloit ordinairement sur les antiquités grecques & romaines, & sur les matieres les plus intéressantes de la littérature sacrée & profane. François I^{er} n'aima pas seulement les lettres & les sciences, il combla de biens les gens de lettres & les sçavans; ainsi en moins de deux années, Budé fut pourvû de trois grandes charges : d'abord il fut fait Maître de la Librairie; c'est-à-dire, de la Bibliothèque Royale, ensuite Maître des Requêtes, & enfin Prévôt des Marchands de la ville de Paris.

Il n'y avoit alors de Bibliothèque Royale que celle de Blois, fondée par Charles Duc d'Orléans, & tellement enrichie par Louis XII son fils, que sous son regne elle fut regardée comme une des choses les plus rares qu'il y eût en France. Lascaris & Budé avoient inspiré à François I^{er} le dessein d'en établir une à Fontainebleau; & c'est de cette dernière que Lascaris dit,

*Augusti ut Varro, Francisci Bibliothecam
Augeat Budens Palladis auspiciis.*

Les manuscrits grecs donnés par le même Lascaris, soixante volumes aussi MSS grecs, achetés par Jérôme Fondule, & ceux que Jean de Pins acquit pendant ses ambassades de Venise & de Rome, furent les premiers livres qui entrèrent dans cette Bibliothèque.

L'institution de la Bibliothèque de Fontainebleau, ne fut pas le seul fruit que les Lettres tirèrent du crédit de Budé, ce fut lui encore qui engagea François I^{er} à fonder le College Royal, dont Genebrard, dans sa Chronologie, met la fondation vers l'an 1528. Enfin ce grand crédit auprès du Prince donnant de l'ombrage aux Courtisans, Budé qui s'aperçut qu'on le déservait, se retira une seconde fois de la Cour, où après la mort du Chancelier Duprat, Guillaume Poyet son successeur, l'engagea encore à revenir; mais étant allé avec lui à la suite du Roi, sur les côtes de Normandie, dans les plus grandes chaleurs de l'été de l'an 1540, il tomba

dangereusement malade , & se fit rapporter à Paris, où il mourut le 24 Août de la même année. Ses obsèques se firent sans pompe , comme il l'avoit ordonné ; mais au lieu du bruit des cloches, Paris & toute la France retentirent de ses éloges, que l'on peut voir dans le recueil qu'en a fait Louis Leroi. Melin de S. Gelais fit à cette occasion une Epigramme par demandes & par réponses , qui eut beaucoup de cours, & que voici.

- D. *Qui est ce corps que si grand peuple suit ?*
 R. *Las ! c'est Budé au cercueil étendu !*
 D. *Que ne font donc les cloches plus grand bruit ?*
 R. *Son bruit sans cloches est assez épandu.*
 D. *Que n'a-t-on plus en torches dépendu ,*
 Suivant la mode accoutumée & sainte ?
 R. *Afin qu'il soit par obscur entendu*
 Que des François la lumière est éteinte.
-

NOTICE d'un Exemplaire d'Homère de la Bibliothèque de Budé.

Quoique Guillaume Budé ait dit dans une de ses lettres, que son pere étoit *librorum emacissimus*, c'est-à-dire, un grand acheteur de livres, & que lui-même, si nous l'en croyons, ait commencé de bonne heure à en acheter, il ne faut pas cependant s'imaginer que sa Bibliothèque ait été fort considérable : l'art de l'imprimerie étoit alors trop récent, pour avoir sitôt multiplié les livres. Aussi Budé se plaint en plusieurs autres endroits de ses lettres, que le secours des livres lui a manqué dans le temps de ses études ; & vers l'an 1528, le fameux Jacques Sadolet lui ayant demandé le catalogue de ce qu'il avoit de livres grecs dans sa Bibliothèque : Votre demande, lui répondit-il, me couvre de confusion, *rubore me*

suffusum esse scito, quippe qui nullos alios libros habeam præter eos qui in Chalcographorum officinis hætenus passim pervagati sunt, ne hujusmodi quidem omnes. Budé avoit 61 ans lorsqu'il s'expliquoit ainsi; d'où l'on doit conclure, qu'au temps de sa mort, qui arriva dix à onze ans après, sa Bibliothèque n'étoit guères pourvue d'autres livres, que de ceux qui se rencontroient par-tout chez les Libraires.

Quelle qu'ait pû être cette Bibliothèque, elle fut mise en vente après le décès de Budé; le Président de S. André l'acheta, & la joignit à la sienne, avec laquelle elle passa aux Jésuites du College de Clermont, où elle fut conservée jusqu'au temps de leur sortie de France; après quoi les livres qu'ils avoient chez eux furent entièrement dissipés. On croit qu'un grand Magistrat en eut pour sa part un assez bon nombre, & qu'un de ses descendans les a enfin rendus à leurs anciens possesseurs. Il n'est pas possible de deviner par quel hazard celui des livres de Budé, qui devoit, ce semble, être regardé comme le plus précieux de tous, échappa aux yeux d'un Magistrat si clairvoyant, ni par quel hazard, après avoir, pour ainsi dire, erré inconnu de main en main, il est enfin heureusement tombé en celles de M. de Boze. M. Boivin crut que cette espèce de phénomène littéraire n'étoit peut-être pas indigne de la curiosité du public. Le livre dont il s'agit, est la première édition grecque des œuvres d'Homère. Cette édition, qui est celle de Florence de 1488, est la plus rare de toutes. M. Boivin n'en connoissoit à Paris que quatre exemplaires, deux desquels reliés aux armes de Henri II, sont dans la Bibliothèque du Roi, les deux autres sont, l'un dans la Bibliothèque de M. le Chancelier, & l'autre dans celle de M. de Boze. Des deux exemplaires du Roi, l'un dont les marges sont toutes chargées de scholies grecques écrites de diverses mains, a été mis au rang des MSS, l'autre noté aussi, mais en peu d'endroits, a été placé parmi les imprimés.

L'exemplaire de M. le Chancelier n'a pour toutes notes que les Vers de Virgile à côté de ceux d'Homère, dans les endroits que le Poète latin a imités du Poète grec. Ces imita-

Y y ij

En 1725

tions, écrites très-proprement en caractère italique sur les marges, les enrichissent sans les charger, & y font un aussi bel effet que si c'étoit de l'écriture gravée. Feu M. le Verrier, homme recommandable par le bon usage qu'il faisoit de sa fortune, & célèbre sur-tout par l'amitié de M. Despreaux, regardoit cet exemplaire comme le plus précieux volume de son cabinet, & ses héritiers, suivant ses intentions, le remirent avec quelques autres, entre les mains du grand Magistrat qui le possède présentement.

L'exemplaire de M. de Boze est singulier par plusieurs endroits; mais ce qui en augmente infiniment le prix, ce sont les notes ajoûtées à la main sur de belles & grandes marges. On sçait par tradition que ces notes sont de Guillaume Budé, les armes dessinées & enluminées avec soin au commencement de chaque volume, sont les armes de sa famille. Il s'agit seulement de prouver que c'est à Guillaume même que le livre a appartenu, & la preuve en est aisée.

Premièrement, les notes ne peuvent être que d'un homme aussi sçavant que l'étoit Guillaume Budé. Ce ne sont point de ces remarques frivoles & superflues, dont les Scholastes grecs sont pleins, ce sont des remarques utiles; c'est tout ce qu'il y a de meilleur & de plus solide dans les plus grands Commentaires.

Les notes latines sur-tout, sont de Budé manifestement, on ne s'y peut méprendre; on le reconnoît par-tout à un certain style énergique, quelquefois un peu affecté, mais qui lui étoit propre.

Par exemple, dans cet endroit de l'Iliade, où Venus, blessée légèrement par Diomède, vient se plaindre à Jupiter de la douleur mortelle qu'elle ressent. Sans doute, dit Minerve, qu'emmenant à Troye quelque belle Grecque richement vêtue, elle aura en la caressant, heurté sa main délicate contre une agrafe d'or, & se sera fait une égratignure; l'Auteur des notes exprime ainsi ce que dit Minerve, *manum tenellam & molliculam ad fibulam aureolam scarificavit & conscribillavit*. Les diminutifs *tenella*, *mollicula*, *aureola*; ces mots *scarificavit*, *conscribillavit*;

tout cela est du style de Budé; à quoi l'on peut ajoûter deux ou trois endroits où il est parlé de la monnoie grecque, & où l'on voit que le Commentateur est très-versé dans ce qui fait la matiere du livre de *Asse*, ouvrage favori de Budé. Dans un autre endroit de l'Iliade, Achille exagere le poids du disque de fer dont Eetion se servoit dans les jeux publics, & il dit que quiconque possédera ce disque, pourra pendant plus de cinq ans fournir de fer à ses Laboureurs, de quelque étendue que soient les champs qu'ils auront à labourer: *quamvis latifundia opima possideat, tamen hoc disco uti poterit ad instrumentum rusticum conficiendum, vel in QUINQUE ANNOS VERTENTES*. Remarquez ces expressions, *Latifundia opima, instrumentum rusticum in quinque annos vertentes*.

Dans l'endroit de l'Odyssée où il est parlé des douze chefs de la nation Phéacienne, il se déclare François. Remarquez, dit-il, une forme de gouvernement semblable au nôtre, & une image des douze Pairs de France: *συνέλιπον ἰνσῆρ nostræ Reipublicæ, i. e. XII Patriciorum Franciæ*. Cette remarque ne permet de soupçonner ni Lascaris, ni Masurus, ni aucun autre sçavant étranger d'être auteur des notes.

Une de ses principales attentions a été de remarquer ce qu'Aristarque, Aristophane le Grammairien, & les plus anciens reviseurs des poèmes d'Homère ont estimé indigne d'un si grand Poète, & d'observer en même temps les raisons qu'ils ont eues de retrancher, comme ils ont fait, beaucoup de vers que d'autres Critiques moins délicats ont crû devoir respecter, & remettre sous les yeux du public.

Il cite Eustathius, mais rarement, ce qui est d'autant plus surprenant, que c'est dans Eustathius qu'il paroît avoir puisé une bonne partie de ses remarques. Peut-être n'avoit-il vû que quelques extraits des grands Commentaires de ce Scholiaste, qui n'étoient pas encore imprimés: peut-être aussi que Lascaris lui avoit communiqué le MS, qui est aujourd'hui dans la Bibliothèque du Roi, sous le n° 2195, manuscrit singulier, qui contient un grand nombre de remarques puisées dans les mêmes sources où Eustathius a puisé les siennes, &

qui certainement a appartenu à Lascaris, comme il paroît par l'épigramme latine d'Amaseus, écrite au bas de la dernière page; mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur cet exemplaire, qui seul peut faire la matière d'une longue Dissertation. Il suffit quant à présent de l'avoir indiqué au public, & d'inviter les sçavans à en recueillir les précieux restes, avant que le temps qui l'a déjà beaucoup endommagé, l'ait entièrement détruit. Ce que Budé cite le plus fréquemment, c'est la Glose, l'Etymologique, Suidas & Hésychius: il cite aussi en plusieurs endroits Hérodote, Platon, Aristote, Thucydide, Aristarque, Aristophane le grammairien, Zénodote & plusieurs autres Anciens.

Inscription
déchiffrée.

Une chose assez singulière, & qui mérite d'être observée comme une preuve que le livre dont nous parlons, a appartenu à Guillaume Budé, c'est une Inscription insérée entre deux lignes, dans la première page du livre de l'Iliade. Cette Inscription consiste en douze lettres séparées par autant de points, si menues qu'elles échappent d'abord aux yeux: elles sont ainsi arrangées, *q. f. f. & . a. D. o. m. G. & . L. B.*

Il est, ce semble, aisé de voir que les lettres *q. f. f. & . a. D. o. m.* signifient *quod felix faustum & acceptum Deo optimo maximo*. Formule usitée dans la bonne latinité, & très-convenable à ceux qui commencent un travail considérable, tel que pouvoit être la lecture des deux grands Poèmes d'Homère.

A l'égard des lettres *G. & . L. B.* qui restent à expliquer, la difficulté est plus grande, mais les armes de la famille de Budé qui frappent les yeux dans la même page presque immédiatement au-dessous de l'Inscription, nous conduisent à la vraie explication de ces lettres, qui ne peuvent être que *Guilhelmus & Ludovicus Budeus* ou *Budei*. Guillaume & Louis Budé. On demandera, sans doute, pourquoi les noms de Guillaume & de Louis Budé se rencontrent ensemble au commencement d'un livre qu'on suppose avoir appartenu à Guillaume, & être de sa main. M. Boivin en rapporte une raison qui paroît très-plausible.

Jean Budé Grand Audiancier de France, eut d'une seule femme, qui étoit Catherine le Picard, onze enfans, deux

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 359
desquels, sçavoir Guillaume & Louis, cultiverent la langue grecque.

Il y avoit déjà vingt ans que Guillaume en faisoit le principal objet de ses études, étant alors âgé d'environ quarante-huit ans, lorsque Louis lui écrivit une Epître grecque, par laquelle il le pria de lui expliquer quelques difficultés grammaticales, entre autres le sens & la force du verbe *ἐφλισκάνω*.

Cette Epître ne s'est pas conservée; mais nous avons la réponse, par laquelle nous apprenons qu'il s'étoit établi depuis quelque temps entre les deux freres un commerce de littérature. *Nous voilà condisciples*, dit l'aîné, *désirant avec ardeur l'un & l'autre de nous rendre sçavans dans la connoissance des deux langues. Nous persevererons à l'avenir dans la volonté où nous sommes de nous communiquer l'un à l'autre les secours que nous pouvons nous donner mutuellement.* Tout le reste de la lettre roule sur cette espèce de société, dans laquelle Guillaume qui bâtiſſoit alors, & à S. Maur & à Marly, ne prétend faire entrer du sien que les connoissances qu'il a acquises pendant vingt années d'étude, & veut obliger Louis son frere, qui vivoit à son aise dans le célibat, à partager avec lui les dépenses qu'il fait sur ses terres, l'éducation de ses enfans, & les autres soins domestiques dont il est surchargé.

On voit clairement par cet extrait de l'Epître grecque de Guillaume, que Louis étudioit en ce temps-là avec lui, & le consultoit sur les difficultés qui se rencontrent dans la lecture des Auteurs Grecs.

Il est donc vraisemblable que vers ce même temps ils lûrent ensemble les Poèmes d'Homère, & que Louis Budé crût devoir commencer la lecture de l'Iliade, non par cette formule ordinaire, *In nomine Patris, & Filii, & Spiritûs sancti*, qui n'est pas du style des bons Auteurs de l'antiquité prophane, mais par une invocation élégante & empruntée du Paganisme. On suppose que ce ne fut pas Guillaume, mais Louis qui écrivit de sa main les lettres singulieres de l'Inscription, *quod felix faustum, &c.* premierement, parce que Guillaume

est nommé le premier, & ensuite parce que l'écriture est différente de celle des notes marginales latines. Et comme dans les notes grecques il y a visiblement deux sortes d'écriture, il paroît aussi très-probable que l'une de ces écritures est de Guillaume, & l'autre de Louis, à qui Guillaume a pû dicter ou donner à copier ce qu'il ne jugeoit pas à propos d'écrire lui-même.

Généralement parlant, l'écriture grecque dans toutes les notes marginales du livre dont nous parlons, est assez lisible, sur-tout celle qu'on suppose être de Guillaume Budé, laquelle est plus nourrie & mieux formée que celle qu'on attribue à Louis.

Quant à l'écriture latine, elle est extrêmement difficile à lire, ce qui s'accorde parfaitement à ce que dit Budé lui-même dans une de ses lettres à Erasme. Budé avoit reproché à Erasme qu'il écrivoit mal, & Erasme avoit fait à Budé le même reproche : *C'est avec raison*, replique Budé, *que vous vous plaignez de ce que la difficulté de lire mon écriture ne vous a pas peu exercé, & je vous avoue que j'ai éclaté de rire à cet endroit de votre lettre, sur ce qu'ayant moi-même écrit si mal, j'avois eu l'effronterie de vous faire un crime de votre mauvaise écriture.*

Toutes ces observations rassemblées, prouvent que le livre de M. de Boze a appartenu à Guillaume Budé, qu'il est noté de la main de ce sçavant Magistrat, & que cet exemplaire est infiniment précieux.



DEVISES;

DEVISES, INSCRIPTIONS ET MÉDAILLES

FAITES PAR L'ACADÉMIE.

DANS le cours des années dont nous donnons l'histoire, l'Académie a continué de travailler régulièrement aux devises des Jettons du Trésor Royal, des Parties Casuelles, de l'Ordinaire & de l'Extraordinaire des Guerres, de la Marine & des Galères; & pour répondre au goût que le Roi marquoit pour ces ingénieux monumens, elle s'est fait un devoir de lui présenter tous les ans deux Médailles; l'une le premier jour de Janvier, l'autre le 25 d'Août fête de Saint Louis: & soit que ces Médailles ayent eu pour objet des événemens publics, ou quelques qualités personnelles de Sa Majesté, la matiere en a toujours été riche & abondante. Voici le détail du reste.

En 1718 l'Académie fit une Inscription sur le second aggrandissement de la ville de S. Malo : cette Inscription lui fut demandée par le Conseil de la Marine. On en avoit déjà fait une en 1709 pour le premier aggrandissement.

En 1719 on fit une grande Inscription pour le piédestal de la figure équestre érigée en l'honneur du Czar Pierre Alexiowitz, dans la nouvelle ville de Petersbourg. C'est la même Inscription dont nous avons parlé au commencement de cette Histoire. Pag. 41

On fit une autre Inscription & un Jetton demandés par la ville de Rouen, au sujet de la survivance du gouvernement de Normandie, accordée au fils aîné de M. le Duc de Luxembourg.

On fit aussi plusieurs Epitaphes demandées par différentes personnes de considération; une des principales fut celle de M. le Goux de la Berchère, Archevêque de Narbonne.

En 1720 on fit une Inscription & une Médaille, demandée.

Hist. Tome V.

Z z

dées par le Conseil de la Marine, au sujet de l'établissement & de la construction du port de Louisbourg dans l'Isle Royale.

On fit aussi une Médaille & une Inscription, demandées par Madame d'Orléans Abbessé de Chelles, pour les nouveaux bâtimens de son Abbaye.

En 1721 on fit une Médaille demandée par S. A. S. M. le Duc, pour mettre dans les fondations du grand bâtiment neuf des écuries de Chantilly, & une Inscription pour la porte d'entrée.

On fit aussi une Inscription demandée par la ville de Bezançon, pour mettre au-dessus d'un grand édifice qu'elle avoit fait construire, & dont la plus grande partie étoit destinée à des magasins de bleds.

En 1722 on fit par ordre de M. le Duc d'Orléans, Régent, une Médaille & une Inscription pour la nouvelle citadelle de Bezançon; une autre Médaille & une autre Inscription pour les nouvelles fortifications de l'Isle de la Guadeloupe.

On fit encore une Médaille demandée par S. A. R. Madame la Duchesse d'Orléans, pour mettre dans les fondations de la nouvelle Eglise de Bagnolet.

En 1723 l'Académie donna une nouvelle édition du livre des Médailles de Louis le Grand, revûe & augmentée de celles que l'Académie avoit faites sur les principaux événemens des quinze dernières années de regne, écoulées depuis la première édition de ce livre jusqu'à la mort du Roi.

On fournit des sujets de Jettons demandés par le Clergé, par les Etats de Languedoc, & par la ville de Lyon; & une Inscription pour le piédestal d'une statue du Roi, posée sur le bord du bassin d'une fontaine nouvellement construite à Bapaume.

En 1724 on fit une Médaille sur la grande promotion des Chevaliers de l'Ordre du S. Esprit; & une Inscription demandée par M. le Garde des Sceaux, Fleuriau d'Armenonville, pour conserver le souvenir des deux occasions célèbres où il avoit fait la fonction de Chancelier, à la cérémonie du

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 363
Sacré, & au Lit de Justice que le Roi tint après sa majorité.

On fit aussi des Devises pour les étendarts de quelques Régimens de Cavalerie, Rottembourg, Helmstat, &c.

En 1725 l'Académie fit deux Inscriptions, l'une pour la principale porte du nouveau bâtiment de la Romaine à Rouen; l'autre pour mettre sur la base d'une croix en pyramide, élevée à l'entrée des nouveaux chemins qu'on venoit d'ouvrir dans le Vivarais.

On fournit un sujet de Médaille demandée pour S. A. S. M. le Duc, premier Ministre; divers sujets de Jettons demandés par M. l'évêque de Langres, pour l'Assemblée du Clergé; d'autres pour l'Argenterie, & pour la Chambre aux Deniers.



Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is mostly illegible due to fading and blurring.



ELOGES
DES
ACADÉMICIENS,
MORTS

DÉPUIS L'ANNE'E M. DCCXVIII,
JUSQU'EN M. DCCXXV.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



E L O G E

DE M. L'ABBE' DE LOUVOIS.

CAMILLE LE TELLIER DE LOUVOIS naquit à Paris le 11 d'Avril 1675, jumeau d'une sœur qui ne vécut que cinq ou six ans.

1719:
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

Il étoit le quatrième fils de François-Michel le Tellier, Marquis de Louvois, Ministre & Secrétaire d'Etat, & d'Anne de Souvré, fille unique de M. Marquis de Souvré, premier Gentilhomme de la Chambre.

L'ordre de sa naissance & son amour pour l'étude, joints à beaucoup de piété & de goût pour les cérémonies de l'Eglise, y annoncerent de si bonne heure sa vocation, qu'en 1684, n'ayant encore que 9 ans, il fut nommé au Prieuré de S. Bélin, à l'abbaye de Bourgueil & à celle de Vauluisant. Dans la même année, on réunit en sa faveur, sous le titre général de Bibliothécaire du Roi, les charges de garde de la Bibliothèque & d'Intendant du Cabinet des Médailles, dont M. l'abbé Colbert étoit pourvû, & celle de Grand-Maître de la Librairie, que deux Jérômes Bignon avoient successivement remplie.

Mais M. de Louvois, assez sûr de l'avancement d'un de ses fils, quelque état qu'il eût embrassé, songea particulièrement à faire cultiver dans celui-ci des talens qui s'empressoient en quelque sorte de justifier la fortune, & de faire honneur aux plus grandes places; il lui donna les meilleurs maîtres en tout genre.

M. Herfan, qui professoit avec réputation la rhétorique au Collège du Plessis, fut choisi pour son précepteur. M. Boivin le cadet lui apprit le grec. M. l'abbé Vitteniant, aujourd'hui sous-précepteur du Roi, lui répétoit la philosophie,

pendant qu'il en faisoit un cours au Collège Mazarin sous M. Cordelier. Un Docteur particulier travailloit de même avec lui sur les questions de théologie, dont il prenoit les leçons en Sorbonne. Il fit un cours de mathématiques sous M. de la Hire; un autre de chymie sous M^{rs} Homberg & Geofroy; un autre d'anatomie sous M. du Verney: & reçût ainsi de la première main, la plupart des connoissances utiles ou agréables, qui séparent les grands génies du commun des hommes.

Il y auroit d'autant plus d'injustice à supprimer ici ce détail des études de M. l'abbé de Louvois, qu'il est plus singulier, & que l'éclat s'en est aisément conservé dans une vie courte & peu chargée d'autres événemens.

C'est une question presque aussi ancienne qu'importante, de sçavoir quelle est la meilleure manière d'instruire la jeunesse; & si l'éducation privée est à cet égard préférable à l'éducation publique. Quintilien qui a traité cette question, déjà fort agitée de son temps, décide pour les écoles publiques, persuadé qu'on ne sçauroit trop rechercher de maîtres exercés dans l'art d'enseigner, & qu'on doit plus de progrès à la seule émulation qu'à l'espoir des récompenses, ou à la crainte des châtimens. Quintilien ne dissimule pourtant pas combien il est difficile que le maître toujours environné d'une foule de disciples, suive exactement le caractère particulier de chacun d'eux, & que le disciple moins observé échappe à la dissipation, ou même au dérèglement inséparable de la multitude.

L'éducation particulière que M. l'abbé de Louvois reçut dans la maison paternelle, ou à la Bibliothèque du Roi, eut tous les avantages de l'éducation publique, & n'en eut pas les inconvéniens. Livré à des maîtres attentifs & d'une expérience consommée, on associa à ses premières études deux jeunes gens de son âge, d'un naturel heureux, & d'un esprit que l'honneur de cette association élevoit encore. D'un autre côté les Professeurs du Collège du Plessis, qu'on avoit engagés à lui envoyer les mêmes sujets de composition qu'ils donnoient à leurs écoliers, sur-tout pour les places, les comparoient ensuite, lui assignoient celle qu'il auroit méritée dans leur classe,

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 369
classe, & venoient la lui annoncer au milieu de sa famille, pour l'animer de plus en plus, souvent par le plaisir d'avoir surpassé les héros du Collège, quelquefois aussi par l'utile confusion de ne se trouver qu'à leur suite.

Aucun de ces soins ne fut perdu. M. l'abbé de Louvois fournit une carrière rapide & brillante; il passoit communément en six mois d'une classe à l'autre, & chaque promotion étoit marquée par quelque exercice public. Il y en eut un entre autres qui fut d'un éclat surprenant; c'est celui qu'il fit à l'âge de 12 ans dans une salle de la Bibliothèque du Roi, sur toute l'Iliade & toute l'Odyssée. La nouveauté du spectacle, le mérite de l'Auteur, & autant que tout cela sans doute, le nom & la présence de M. de Louvois, avoient attiré à cet exercice les personnes les plus considérables de la Cour & de la Ville. Feu M. l'évêque de Meaux, qui sçavoit bien son Homère, fut long-temps aux prises avec le répondant, & après l'avoir légèrement promené sur ces divers points de critique que la mode s'efforce de rajeunir, il l'arrêta sur une des plus belles comparaisons de l'Iliade. M. l'abbé de Louvois la lui récita par cœur, lui fit l'analyse du texte, lui en releva les beautés, & termina sa réponse par deux imitations fameuses du même endroit, l'une de Virgile, l'autre de Sarrafin. On s'imagina bien que les courrisans ne cesseroient de se récrier. Ils étoient venus pour cela; mais il fallut sacrifier à l'exacte vérité, tout ce qu'une ingénieuse politesse avoit destiné à la flatterie. Les Journaux & les Mercures en parlèrent long-temps; la Gazette même publia ce petit exploit littéraire, comme elle eut fait un prodige de valeur, ou le phénomène d'une longue vie: & M. Baillet, qui travailloit alors à l'histoire des enfans devenus célèbres par leurs études, y donna une place honorable à M. l'abbé de Louvois.

Des exercices sur Virgile & sur Théocrite suivirent de près celui d'Homère, & ils en auroient égalé la réputation, si des louanges d'une même espèce pouvoient être répétées sans perdre toujours quelque chose de leur prix.

Les succès de sa Philosophie répondirent à ceux qu'il avoit

eus dans ses humanités. A l'âge de 17 ans, il en soutint des Thèses générales, qui épuiserent une seconde fois les applaudissemens de la Cour & de la Ville, c'est-à-dire, des gens de goût & des maîtres de l'art, & qui furent chantées dans plusieurs pièces de Poësies grecques, latines & françoises. Les mêmes acclamations le suivirent enfin dans l'étude de la Théologie, où on lui défera le premier lieu de sa Licence, qui étoit très-nombreuse, & composée d'excellens sujets. Il reçut le bonnet de Docteur le 18 de Mars 1700, âgé d'environ 25 ans.

Ce fut dans le temps même qu'il paroissoit le plus occupé de cette étude de la Philosophie & de la Théologie, que son génie propre à embrasser tout à la fois différens objets, le porta à faire les cours de Mathématiques, de Chymie & d'Anatomie dont nous avons parlé; sources de la justesse & de la facilité avec laquelle on l'a vû depuis résumer tant de discours dans les assemblées publiques de l'Académie des Sciences, dont il étoit comme Académicien né, parce qu'avant que cette Compagnie fût logée dans le Louvre, elle tenoit presque sous ses yeux ses conférences à la Bibliothèque du Roi.

Sur la fin de sa Licence, il fut député du second ordre à l'Assemblée du Clergé pour le diocèse de Reims, où il avoit un Canoncat; & dans le peu de temps que dura cette Assemblée, il y fit paroître toute la capacité possible pour les affaires.

Immédiatement après, il entreprit un voyage en Italie, qu'il regarda moins comme une promenade & un amusement, que comme une continuation d'études. Il se munit d'abord des meilleures relations de ce même voyage, & vérifiant pas à pas leurs singularités, leurs omissions & leurs erreurs, il y eut peu d'endroits sur la route, même entre les moins renommés, qui n'offrissent quelque chose de particulier à ses remarques.

Une autre de ses attentions, fut de chercher dans toutes les Villes où il passoit, les livres qui y avoient été imprimés, & qui manquoient à la Bibliothèque du Roi: il en ramassa ainsi plus de 3000 volumes.

Au retour de ce voyage, qui ne fut que d'un an, M. l'abbé

de Louvois se consacra entierement aux fonctions de Grand-Vicaire , dans le diocèse de M. l'archevêque de Reims son oncle ; & il les remplissoit encore , lorsqu'en 1706 il fut , quoiqu'absent , nommé tout d'une voix à une place de l'Académie François.

Le Discours qu'il y prononça le jour de sa reception , & qui est le seul ouvrage imprimé qui nous reste de lui , suffit pour marquer avec quelle grace & quelle dignité il sçavoit s'exprimer dans les occasions. Il en a souvent donné d'autres preuves au public , sur-tout dans cette Académie , où il avoit été reçu en 1708 , & où il présidoit l'année d'avant sa mort.

Jusqu'ici nous n'avons montré dans M. l'abbé de Louvois que l'homme de Lettres , l'Académicien , titre auquel il est vrai que nos éloges sont principalement attachés : mais ce seroit trop peu & pour lui & pour nous , si nous n'avions encore à louer en lui un caractère de modestie , de bonté , de droiture & de religion , qui seul peut rendre les lettres véritablement utiles , & faire justement estimer ceux qui les cultivent.

M. l'abbé de Louvois , formé aux vertus de son état avec le même soin qu'on prenoit à le former aux sciences , se trouva heureusement né pour les unes & pour les autres. Dès qu'il fut tonsuré & qu'il eut pris l'habit ecclésiastique , il se fit une loi d'aller en surplis Fêtes & Dimanches aux offices de sa paroisse , d'y faire les fonctions de Clerc , & de s'y mêler sans aucune distinction avec ceux de son âge. Bientôt cette liaison lui découvrant les besoins de plusieurs de ses compagnons d'Eglise , il prit sur l'argent qu'on lui donnoit pour ses menus plaisirs , de quoi les aider dans leurs études , & le fit avec si peu de ménagement , que M. de Louvois en fut informé. Le Ministre touché de l'inclination bienfaisante de son fils , voulut qu'il pût la satisfaire d'une manière plus convenable ; il lui assigna un fonds pour l'entretien de quinze de ces jeunes gens au Collège de Reims. Mais comme en faisant ces sortes d'établissmens , on ne suppose guères qu'un certain nécessaire qui se présente d'abord ; les douceurs d'un petit superflu intimement liées au nécessaire , roulerent

toujours en secret sur le compte du jeune protecteur.

Il n'étoit encore que dans sa premiere année de Philosophie; âgé seulement de seize ans, & sans nul engagement dans les Ordres, quand M. de Louvois son pere mourut. Loin d'être tenté de rentrer dans le monde, où de nouvelles espérances pouvoient l'appeller, il ne fut que plus constant à suivre ses études & le plan de vie qu'il s'étoit proposé.

La petite Communauté des Quinze, qui retourna pour lors entierement à sa charge, fut augmentée jusqu'à trente, & transférée à Reims, où elle forma une espèce de Séminaire, qui a donné au diocèse une infinité de Curés sçavans & vertueux. On en conçut dès le commencement une telle idée, que M. l'abbé de Louvois, tout jeune encore, fut élu à Paris Supérieur d'une Communauté semblable, qu'on appelle le Séminaire des Trente-trois, & à qui on sçait qu'il faisoit aussi beaucoup de bien, quelque soin qu'il prît d'en dérober la connoissance : car c'étoit sa maniere, il observoit le secret des bonnes œuvres, aux dépens même de l'édification qui pouvoit y être attachée.

La douceur, la politesse & l'affabilité qu'il avoit sçû joindre à l'érudition & aux autres talens de l'esprit, le firent dans la suite souhaiter ardemment par plusieurs Eglises : celle de Reims en particulier, qu'il avoit utilement servie, l'auroit postulé après la mort de son oncle, si elle avoit osé tenter cette voye avant que l'heure des places fût venue pour lui.

Elle vint enfin cette heure toujours attendue du public, mais échappée aux désirs, ou plutôt bannie depuis longtemps des vûes particulieres de M. l'abbé de Louvois, qui s'étoit accoutumé à mener sans ennui une vie privée, que les affaires de sa famille, les devoirs de l'amitié & les agrémens de la littérature occupoient assez.

Ce ne fut cependant ni par indifférence, ni par dégoût qu'il refusa l'évêché de Clermont, où il fut nommé au mois d'Octobre 1717, il en avoit une raison bien plus essentielle, que personne que lui ne sçavoit encore. Des douleurs qu'il supportoit sans se plaindre depuis près de deux ans, l'avoient

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 373
déjà intérieurement convaincu qu'il étoit atteint de la pierre, & que le mal augmentant nécessairement de jour en jour, ne lui permettroit pas de faire exactement la visite d'un si grand diocèse, dont les paroisses d'ailleurs, situées pour la plupart dans les montagnes, ne pouvoient être parcourues qu'à cheval.

L'esprit de régularité l'emporta sur l'opinion des grands, & ce qui étoit beaucoup plus pour lui, sur sa reconnaissance pour le choix du Prince. Il faut ajouter que le soin de sa santé y entra pour peu de chose, car elle n'avoit jamais balancé aucun de ses devoirs; & dans des circonstances plus délicates encore, ou du moins plus marquées, il avoit fait connoître qu'elle ne lui étoit pas à beaucoup près si chère, qu'on le suppose ordinairement aux personnes de son état & de sa fortune. Il n'avoit jamais eu la petite-vérole, & devoit par conséquent la craindre; cependant quand Madame la Duchesse de Villeroy sa sœur en fut attaquée, il s'enferma avec elle, il ne la quitta pas un instant, il reçut ses derniers soupirs. Ce qu'il avoit fait pour une de ses sœurs, il le fit bientôt après pour Madame de Louvois sa mere; & il n'y a peut-être aucune sorte de sacrifice que son Eglise n'eût pû se promettre de lui.

Les chaleurs de l'été dernier augmentèrent considérablement les douleurs de M. l'abbé de Louvois; il se fit sonder, on sentit la pierre, & aussitôt il se détermina à l'opération, & s'y prépara comme à une mort certaine, quelque assurance que donnassent sa jeunesse, la force de son tempérament, & l'habileté de l'Opérateur.

Dans l'intervalle il résigna trois de ses bénéfices, & fit un testament, dont toutes les dispositions sont pleines de sagesse, de reconnaissance, & sur-tout de charité; vertu à laquelle les derniers instans de sa vie ont été seuls capables d'arracher le voile, dont sa modestie l'avoit toujours couverte.

Enfin il fut taillé le 29 d'Octobre. La pierre se trouva d'une nature molle, elle s'écrasa sous la tenette, & on ne put l'extraire que par fragmens. La fièvre survint, & le malade

374 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
mourut le huitième jour d'après l'opération, âgé de quarante-
quatre ans & demi.

*M. l'abbé
Bignon.*

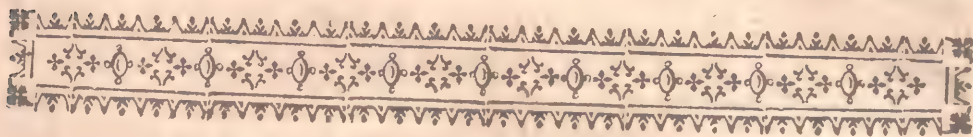
L'Académie des Belles - Lettres a eu la consolation de
revoir la charge de Bibliothécaire du Roi entre les mains
d'un de ses plus illustres Membres; & la nouvelle gloire de
ce dépôt également assurée par l'étendue de ses connois-
sances, & par l'amour avec lequel il est naturel qu'il culti-
ve l'héritage de ses peres.



E L O G E DU PERE LE TELLIER.

1719.
Assemblée
publique d'a-
près la Saint
Martin.

MICHEL LE TELLIER naquit auprès de Vire en
basse Normandie le 16 de Décembre 1643, & fit
ses études à Caën au Collège des Jésuites, qui en jugerent
si favorablement, qu'ils le reçurent parmi eux dès l'âge de
17 à 18 ans. Après y avoir régenté avec succès la Philoso-
phie & les Humanités, ses Supérieurs parurent le destiner
uniquement aux Lettres : il fut chargé de travailler sur
Quinte-Curce pour l'usage de feu Monseigneur; & l'édition
qu'il en donna en 1678 le fit choisir, avec quelques autres
Peres distingués par de semblables travaux, pour établir à
Paris dans le Collège de Clermont une société de Sçavans,
qui succédât aux Sirmonds & aux Petaux. Mais ce projet,
dont l'exécution étoit naturellement assez difficile, fut en-
core dérangé par le goût que le P. le Tellier prit pour un
genre d'écrire tout différent, qui le conduisit par degrés aux
premiers emplois de sa Compagnie. Il y fut successivement
Reviseur, Recteur, Provincial. Enfin, le P. de la Chaize étant
mort en 1709, le P. le Tellier fut nommé Confesseur du Roi,
& Académicien honoraire de cette Académie. Il est mort à la
Fleche le 2 du mois de Septembre dernier, âgé de 76 ans.



E L O G E

D E M. S I M O N.

JEAN-FRANÇOIS SIMON naquit à Paris sur la fin de l'année 1654, & fut le dernier des enfans de Jean Simon, Chirurgien estimé dans la pratique de son art, quoiqu'il parût être l'homme du monde le plus doux, & presque le plus timide. Le fils dont nous parlons, fut élevé avec soin, parce qu'on reconnut d'abord ses heureuses dispositions, & que d'ailleurs il ressembloit singulièrement à son pere, sur-tout pour la douceur, qui a de même toujours fait son principal caractère; car, pour ce qui est de cet extérieur timide, qui déprime souvent les plus rares qualités, il l'avoit sçu changer en un air de modestie capable de donner de l'éclat aux moindres talens.

1720:
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

Il fit une partie de ses classes au Collège de Navarre, & l'autre au Collège du Plessis; & comme on l'avoit destiné à l'état ecclésiastique, il ajouta à l'étude ordinaire des Humanités & de la Philosophie, un cours de Théologie, & un autre de Droit Canon, dont il reçût le bonnet de Docteur, n'ayant pas encore 30 ans.

Ce fut à peu près en ce temps-là, c'est-à-dire, en 1684, qu'il eut l'avantage d'être connu de M. le Peletier de Souzy, & qu'il fut chargé de l'instruction de M. le Peletier Desforts son fils. Le public rend trop de justice au discernement d'un tel pere, & au mérite d'un tel élève, pour nous permettre de l'arrêter long-temps sur cette partie de l'éloge de M. Simon; c'est y mettre le comble que de rapporter, qu'après qu'il eût rendu aux espérances de cette Maison le dépôt qu'elle lui avoit confié, il entra avec le même succès dans une carrière toute opposée, sous les yeux de M. le Peletier le

pere, qui en fit son Secrétaire, & sous qui il se forma si promptement aux affaires, qu'au bout de quelques années il fut en état d'exercer la commission de Contrôleur des fortifications. Dans cette place il fit souvent usage d'un talent singulier qu'il tenoit encore de son pere, & qu'il n'avoit jamais regardé que comme un simple amusement. C'étoit l'art de chiffrer & déchiffrer, où il étoit fort habile, quoiqu'il n'y admît point de regle supérieure à une espèce d'instinct, & à une certaine sagacité naturelle.

Le nouveau genre d'occupations, qui sembloit devoir peu à peu éteindre en lui le goût des belles Lettres, fut au contraire ce qui l'y entretint davantage, & qui le prépara en quelque sorte pour cette Académie. Et premièrement, il est aisé de comprendre que travaillant sans cesse avec une personne de l'esprit le plus juste & le plus orné, il étoit naturel qu'il profitât infiniment de ce commerce : mais il arrivoit encore que les Ingénieurs François répandus en divers endroits du Royaume, & même des pays étrangers, ne manquoient point, pour faire leur cour au Ministre de leur département, de lui envoyer d'exactes relations de toutes les singularités des lieux où ils étoient, des vestiges d'antiquités que l'on y remarquoit, & des monumens qui s'y trouvoient ; ce qui leur attiroit de sçavantes réponses, que M. Simon ébauchoit ordinairement, & qui recevoient ensuite leur dernière perfection par l'organe du maître. Il étoit de même communément chargé de travailler aux Inscriptions que l'on demandoit pour mettre sur les nouvelles portes, & autres ouvrages que l'on construisoit dans les villes ou citadelles des frontieres & de la plupart des Colonies. On s'adressoit aussi souvent à lui pour les devises des jettons de l'ordinaire & de l'extraordinaire des guerres : ainsi, chaque pas le rapprochoit insensiblement de nous, & quand il plut au Roi de le nommer entre les sujets dont S. M. augmenta cette Compagnie en 1701, il se trouva tout d'un coup exercé aux travaux communs ; & dans une même année, en 1705, il passa de la classe des Eleves, où il étoit entré, à la classe des Associés, & enfin à celle des Pensionnaires.

On

On trouve dans les Mémoires que l'Académie publia il y a deux ans , plusieurs pièces de M. Simon , qui ont dû donner une idée avantageuse de son style , de son érudition , & même de son caractère. Telles sont celles où il explique le système des Anciens sur les présages , & leurs idées sur l'état des âmes après la mort ; celles où il traite des jeux de hasard , & des acclamations en usage parmi eux , des Temples de l'ancienne Rome , & de la politesse de ses citoyens. La suite de ces mêmes Mémoires , que l'on imprime actuellement , en contiendra à peu près un pareil nombre , qui ne paroîtront pas moins intéressantes , comme son Traité des Asyles & celui de l'Hospitalité , ses Dissertations sur la Musique des Anciens , sur les Dévouemens des Romains , sur leurs alliances & leurs traités de paix.

M. Simon ne se piquoit pas de prendre uniquement pour objet de ses recherches ces petits sujets inconnus , qui n'ont bien souvent rien de singulier que la bisarrerie du choix & du titre ; il aimoit beaucoup mieux s'attacher à des matières de quelque importance , quoique déjà traitées , mais auxquelles il falloit nécessairement prêter de l'ordre , de la clarté , & en quelque sorte un nouveau langage pour les faire entendre. Par là ses ouvrages sont devenus de seconds originaux , utiles non-seulement à ceux qui ne sont pas en état de puiser dans les sources grecques & latines , mais aux Sçavans même , qui n'ont pas souverainement l'art & la patience de dégager ces points de littérature de l'amas confus de citations obscures , sous lequel la plupart des Critiques des deux derniers siècles les ont comme ensevelis.

Il ne se bornoit pas non-plus à enrichir le françois de ces connoissances précieuses , dont jusqu'alors la langue latine avoit été seule dépositaire ; il transportoit avec la même facilité du françois au latin ce qui lui paroissoit digne de la majesté , de la consistance & de la durée de cette langue. Telle est , par exemple , l'histoire du feu Roi par médailles , dont il nous a lû plusieurs morceaux très-élégamment traduits. Son goût pour la bonne latinité , ne se faisoit pas moins sentir

378 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
dans les Inscriptions qu'il rapportoit à l'Académie, & l'on peut assurer qu'il réussissoit également dans la Poësie de l'une & de l'autre langue, n'en eût-on d'autres preuves que le fameux Cantique de Débora, qu'il avoit traduit en vers latins & en vers françois, & dont nos registres font une honorable mention. Mais il excelloit sur-tout à faire des devises, ouvrage léger en apparence, & qui cependant pour la précision, la justesse & la vivacité, ne le cède peut-être à aucune autre production de l'esprit.

La douceur & la facilité des mœurs qui relevoient tous ces talens dans la personne de M. Simon, déterminèrent M. l'abbé de Louvois à le choisir en 1712 pour Garde des Médailles du Cabinet du Roi, à la place de M. Oudinet; & comme cette place demandoit alors une résidence continue à Versailles, il fut fait Vétéran dans l'Académie, pour laquelle il n'a pas laissé de travailler utilement dans toutes les occasions qui se sont présentées.

Le plus grand changement que le nouvel emploi de M. Simon fit en lui, fut de le débarrasser du petit collet, qu'il avoit jusques-là porté sans obligation & sans intérêt. Le Roi qui étoit d'habitude, ne voulut point d'Abbé dans cette place, parce qu'il n'y en avoit point eu encore.

M. Simon, qui jouïssoit d'une parfaite santé, & qui ne paroïssoit pas son âge à beaucoup près, fut frappé de la mort de M. l'abbé de Louvois; il craignit d'être comme lui attaqué de la pierre, & las de se contenir dans une heureuse incertitude, il voulut enfin être éclairci de son sort : il mit ordre à ses affaires domestiques, vint à Paris, & se fit sonder. La sonde confirma ses soupçons, & ce qui fut bien plus malheureux encore, elle le blessa sans doute; car il se forma un abcès dans la vessie : la fièvre survint, & après quelques redoublemens, elle emporta le malade le 10^e du mois de Décembre dernier, dans sa 65^e année.





E L O G E

D E M. H E N R I O N.

NICOLAS HENRION, fils d'un honnête Marchand de Troye en Champagne, y naquit le 6 de Décembre 1663. Un de ses oncles, le P. Gotro Supérieur général de la Doctrine Chrétienne, prit soin de ses études: il cultiva sur-tout le génie & la disposition qu'il paroissoit avoir pour les langues Orientales; & aussi bon Religieux que bon parent, il n'oublia rien pour ménager à l'Ordre les succès de son neveu. Il l'y attira dès l'âge de 19 ans, lui en donna lui-même l'habit, & immédiatement après son noviciat, il l'envoya professer à Vitry, puis à Noyers, & ensuite à Avalon.

1720.
Assemblée
publique d'a-
près la Saint
Martin.

Il enseignoit la Philosophie & l'Hébreu dans cette dernière maison, quand il apprit la mort du Général son oncle; & s'il perdit alors presque toute l'espérance des avantages temporels, qu'on ne néglige pas même dans la Religion, il crût au moins avoir acquis la liberté d'examiner de plus près sa vocation, où déjà peut-être il craignoit d'avoir trop aveuglément suivi des impressions étrangères: il s'en convainquit, se releva de ses engagements, sortit enfin; & pour ne plus s'exposer à de pareilles incertitudes sur son état, il se maria en rentrant dans le monde, sans autre fortune que celle qu'il pouvoit espérer de ses talens.

La nécessité qui est industrieuse, ou du moins active, lui fit parcourir en peu de temps les différentes professions qui pouvoient lui convenir; & après avoir essayé de plusieurs, il choisit celle d'Avocat, la plus noble, & en même temps la moins chère pour les aspirans.

Cependant, comme les fonctions du palais n'enrichissent guères les nouveaux venus, le titre d'Avocat, & celui de

Docteur en Droit, servirent tout au plus à lui attirer un nombre de pensionnaires & de répétitions.

Ce genre de vie, qui ne pouvoit se soutenir que par l'économie la plus exacte & le travail le plus assidu, pensa être absolument dérangé par la violente passion qu'il conçut pour les médailles, les pierres gravées, & les autres monumens ou curiosités de cette espèce; mais il est des états où les moindres épreuves sont sensibles. Les premières que fit M. Henrion lui apprirent, non-seulement à être modéré dans ses desirs, mais encore à mettre à profit un goût qui ruine si aisément ceux dont il s'empare avec trop de vivacité. Content donc d'une propriété passagère qui lui donnoit toujours les premiers & les plus vifs plaisirs de la possession, il devint habile dans l'art d'en prévenir avantageusement les dégoûts, & de multiplier ses connoissances par le nombre & le changement de ses acquisitions.

Dans le cours de ce commerce assez ordinaire aux Curieux d'un certain ordre, M. Henrion acquit tellement la réputation, & sans doute le mérite de connoisseur, qu'il fut proposé pour une place d'élève dans cette Académie, lors du renouvellement de 1701. Là il trouva M^{rs} Vaillant, Galland, & quelques autres Antiquaires, avec qui il eut souvent le plaisir de mesurer ses forces; car il aimoit une dispute utile. Des dissertations de deux & trois heures de lecture ne lui coutoient que l'intervalle d'une séance à l'autre, & ces dissertations étoient fréquentes: mais sa facilité ne l'éblouissoit nullement sur le point de perfection qu'il auroit souhaité à ses ouvrages. Car ne pouvant d'ailleurs se résoudre à retoucher longtemps ce qui étoit une fois sorti de ses mains, il aimoit mieux ne le pas livrer aux registres de l'Académie; & de-là vient qu'il n'y a rien sous son nom dans les Mémoires, & très-peu de chose dans l'histoire que nous venons d'imprimer.

On trouvera de lui, dans les tomes qui vont paroître, l'ébauche d'un nouveau système sur les Médailles Samaritaines, qui, quoiqu'ainsi formé à la hâte, fera digne de l'attention des Sçavans.

Les médailles Juives qui sont venues jusqu'à nous, & qui portent en caractères Samaritains le nom de *Simon*, ont toujours passé pour être de Simon Machabée, à qui l'écriture nous apprend qu'Antiochus le grand accorda le droit de battre monnoye. M. Henrion changea de sentiment à la vûe d'une médaille singulière du cabinet de M. de Pontcarré, premier Président du Parlement de Rouen. Cette médaille qui est d'argent, de la même grandeur, du même titre & du même poids que les médailles Romaines Impériales, paroît avoir d'abord été marquée au coin de l'Empereur Trajan, & il y reste encore une partie de l'inscription de la monnoie de ce Prince. Mais la pièce a été surfrappée & remarquée d'un autre coin, qui en fait une monnoie Juive, toute semblable aux plus anciennes que l'on connoisse en ce genre. On y voit d'un côté une lyre, avec la légende ordinaire écrite en caractères Samaritains **KIROUT IROUSCHLEM**, *de la délivrance ou de la liberté de Jerusalem*; & au revers une grappe de raisin, avec le nom de **SCHEMOUN** *Simon*.

Enhardi par la singularité de ce monument, il se crut bien fondé à soutenir que les monnoies Juives qui portent le nom de Simon, n'étoient point de Simon Machabée, qui vivoit près de trois siècles avant Trajan, & qu'il les falloit toutes rapporter à Simon Barchochébas, dont la révolte fit tant de bruit sous Hadrien. Il ajoûtoit au témoignage précis de la médaille, que de deux Simons éloignés de 300 ans l'un de l'autre, les monnoies du dernier devoient naturellement s'être plutôt conservées que celles du premier. Que nous n'en connoissons point, ni du pere, ni des freres de Simon Machabée, qui, selon toutes les apparences, avoient jouï du même droit que lui. Enfin, que les années marquées sur toutes les médailles frappées au nom de Simon, ne vont que jusqu'à la quatrième, ce qui a un rapport formel à la durée du regne de Simon Barchochébas; au lieu que Simon Machabée ayant régné huit ans, si ces médailles étoient de lui, on trouveroit au moins sur quelques-unes des marques de la cinquième, de la sixième, de la septième, ou de la huitième année de son regne. Nous

mettrons dans un plus grand jour les preuves de cette opinion, quand nous rapporterons les réponses qu'on y a faites.

Il ne sera pas à beaucoup près aussi facile de donner une juste idée de l'immense traité qu'il avoit entrepris sur les poids & les mesures des Anciens. Cet ouvrage, né comme la plupart des autres, dans la chaleur d'une dispute académique, étoit depuis douze ou quinze ans l'objet de sa complaisance & de ses veilles.

Au commencement, il ne s'étoit proposé que d'y démontrer les divers changemens arrivés dans le poids & la valeur de la livre Romaine, depuis les premiers Rois de Rome jusqu'aux derniers Empereurs Grecs, & c'est ainsi qu'il fut annoncé dans le supplément du Journal des Sçavans de l'année 1708. Mais le charme & l'importance des découvertes qui chaque jour sembloient se présenter miraculeusement à lui, le déterminèrent insensiblement à embrasser cette matière dans toute son étendue, dans tous les âges, & chez toutes les nations.

Pour en donner à l'Académie un avant goût précieux, il y apporta en 1718 une espèce de table ou d'échelle chronologique de la différence des tailles humaines, depuis la création du monde jusqu'à la naissance de J. C.

Dans cette table, M. Henrion assigne à Adam 123 pieds 9 poulces de haut, & à Eve 118 pieds 9 poulces $\frac{3}{4}$, d'où il établit un règle de proportion entre les tailles masculines & les tailles féminines, en raison de 25 à 24; mais il ravit bientôt à la nature cette majestueuse grandeur. Selon lui, Noé avoit déjà 20 pieds de moins qu'Adam. Abraham n'en avoit plus que 27 à 28; Moïse fut réduit à 13, Hercule à 10: Alexandre le grand n'en avoit guères que 6 Jules César, n'en avoit pas 5; & quoiqu'il y ait long-temps que les grands hommes ne se mesurent plus à la taille, si la Providence n'avoit daigné suspendre les suites d'un si prodigieux abaissement, à peine oferions-nous aujourd'hui nous compter, au moins à cet égard, entre les plus considérables insectes de la terre.

La Géographie tient essentiellement à la taille des hommes; leurs pas ont toujours été, comme ils sont & seront toujours,

la premiere mesure des espaces de longueur qui se trouvent sous leurs pieds ; ainsi , M. Henrion joignit une nouvelle table des dimensions géographiques des premiers Arpenteurs de l'Univers , à celle des tailles humaines dont nous venons de parler ; & ces deux tables qui ont un merveilleux rapport entr'elles , sont probablement tout ce qu'on verra jamais des 3 ou 4 volumes in-folio , dont il nous flattoit.

La modestie de M. Henrion avoit long-temps caché, même à ses confreres, la source de ces découvertes étonnantes : c'étoit la connoissance des langues Orientales, auxquelles il s'étoit appliqué dès sa plus tendre jeunesse , & dont la moindre teinture donne si souvent un grand air d'érudition. Aussi ceux qui s'en prévalaient le plus, surpris de le voir nommé en 1705 à une Chaire de Professeur Royal en langue Syriaque , firent mettre dans des nouvelles littéraires , qu'il avoit été choisi pour apprendre le Syriaque au Collège Royal , abusant malignement du terme d'*apprendre* , qui , dans notre langue est quelquefois synonyme avec celui d'*enseigner* : mais la maniere dont il s'en acquitta , leva bientôt tout l'équivoque de cette expression.

Il auroit de même été fort naturel de penser que les exercices de l'Académie , ceux du Collège Royal , & les soins domestiques , avoient fait abandonner à M. Henrion l'étude fondrière du Droit , à laquelle il s'étoit d'abord destiné : cependant on le vit plusieurs fois sur les rangs pour une place d'Aggrégé à la Faculté , qu'il obtint enfin en 1710 par la voye de la dispute , & par le suffrage unanime des premiers Magistrats.

Alors , l'Académie n'hésita pas à sacrifier ses avantages particuliers à l'intérêt public. M. Henrion , qui jusques-là étoit tranquillement resté dans la classe des élèves , fut fait Associé & Associé vétéran , c'est-à-dire , sans aucune obligation de contribuer aux travaux communs ; mais il n'usa de cette honorable dispense , que par rapport à une assiduité dont il n'étoit plus le maître. Du reste , ses nouvelles occupations furent si peu capables de l'emporter sur son amour pour les Lettres , & sur l'envie qu'il avoit d'achever son traité favori , qu'on prétend que sa dernière maladie , qui n'a duré que

384 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
cinq ou six jours, fut causée par un épuisement de travail sur cet
ouvrage. Il mourut le 24 de Juin dernier dans sa 57^e année.



E L O G E DE M. L'ABBE' RENAUDOT.

1721.
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

EUSEBE RENAUDOT naquit à Paris le 20 de Juillet 1646, & fut l'aîné de quatorze freres ou sœurs, dont le pere, après avoir acquis beaucoup de réputation dans son art, mourut en 1679 premier Médecin de feu Monseigneur.

Le fils dont nous parlons, entra à l'âge de 11 ans au Collège des Jésuites, où il fit ses humanités sous un P. Darot, qu'il n'a que très-peu survécu, mais avec qui il a toujours conservé de si grandes liaisons d'estime & d'amitié, qu'ils se voyoient au moins une fois la semaine; circonstance d'autant plus singulière, que c'étoit peut-être le seul Jésuite qu'il vit.

Il passa au Collège d'Harcourt pour y faire sa Philosophie, dont il soutint publiquement les Thèses en grec & en latin, qui firent beaucoup d'honneur au Collège & à l'Ecolier.

On croit que l'envie de pousser ses études bien au-delà du terme qu'y mettent ordinairement les gens du monde, fut le seul motif qui l'engagea pour lors à prendre l'habit ecclésiastique; car jamais il ne songea ni à entrer plus avant dans les ordres, ni à prendre des degrés en Sorbonne, ni même à se charger d'aucun bénéfice.

Il se livra donc par choix & par goût à l'étude de la Théologie la plus profonde, où, peu content de suivre les sentiers communs de l'école, il se jeta d'abord dans la connoissance des langues Orientales, & non-seulement des langues nières, si nécessaires à l'intelligence du texte sacré, mais encore des secondes & dernières langues, qui prêtent sans cesse aux vérités primordiales l'utile secours de la tradition.

Les

Les avantages qu'il s'étoit proposé d'en tirer, passèrent bientôt ses espérances.

M. Arnaud travailloit au traité de la perpétuité de la Foi sur l'Eucharistie ; & comme on n'avoit encore en France aucune notion exacte de la croyance des Eglises d'Orient sur ce mystère , ce n'avoit guères été que par des préjugés dignes de la bonne cause, que dans les deux premiers volumes, l'Auteur avoit joint aux argumens ordinaires de la prescription, celui de la conformité des sentimens de l'Eglise Catholique avec les communions qui s'étoient séparées d'elle depuis huit, douze & treize cens ans : tandis que les Calvinistes de leur côté, soutenoient avec une hardiesse capable d'en imposer, que tout l'Orient pensoit comme eux à cet égard.

M. de Pomponne, neveu de M. Arnaud, & Secrétaire d'Etat des affaires étrangères, écrivit à M. de Nointel Ambassadeur de France à Constantinople, de rassembler sur ce point, le plus d'attestations qu'il pourroit des Eglises d'Orient, conformes à la croyance de l'Eglise Romaine. Les ordres du Ministre furent bien exécutés, l'Ambassadeur recueillit, & envoya un grand nombre d'attestations telles qu'on les demandoit ; mais, comme elles étoient presque toutes en différentes langues, il falloit pour rendre cette moisson utile à l'Eglise, trouver quelqu'un capable de les traduire, & de répondre de la fidélité de ses traductions.

M. l'abbé Renaudot, qui avoit à peine 25 ans, fut le seul qui osa l'entreprendre ; il le fit avec succès. Ces attestations traduites en latin, & soutenues par l'autorité de divers manuscrits des mêmes langues, parurent dans le 3^e volume de la perpétuité de la foi, où M. Arnaud rendit au zèle & à la capacité du traducteur ce témoignage à jamais mémorable.

“ Ce seroit, dit M. Arnaud dans sa Préface, tout-à-fait
 „ manquer à la reconnoissance & à la justice, que de ne pas
 „ rendre un témoignage public de l'obligation qu'on a à celui
 „ qui a rendu ces actes utiles à l'Eglise par la traduction qu'il
 „ en a faite, & la peine qu'il a prise d'extraire lui-même des
 „ livres orientaux, tous les passages qui sont rapportés dans cet

„ ouvrage. C'est M. l'abbé Renaudot, dont la modestie ne
 „ permet pas d'en dire davantage : mais la diversité de ces
 „ actes, & des livres dont ces extraits ont été tirés, qui sont
 „ écrits, les uns en Grec vulgaire, les autres en Arabe, les
 „ autres en Syriaque, les autres en Cophte, les autres en
 „ Ethiopien, font assez connoître l'intelligence extraordi-
 „ naire qu'il a de toutes ces langues. „

Un service de cette importance rendu à la Religion même, lia intimement M. l'abbé Renaudot, tout jeune encore, à M. Arnaud & à M. Nicole, déjà couverts d'un grand nom; ils déposèrent ensemble à l'abbaye S. Germain-des-Prés, les originaux & les traductions de ces actes venus du Levant, & on les y conserve avec soin.

Cependant, le livre de M. Arnaud ne demeura pas sans réplique : le Ministre Claude lui opposa des attestations toutes contraires, mais tirées pour la plupart des relations de différens Voyageurs, dont on connoît assez les droits sur la vérité; quelques-unes alloient jusqu'à assurer, que les Prêtres de ces Eglises d'Orient, que nous tenions pour être d'une créance conforme à la nôtre, ne rendoient à l'Eucharistie aucun culte extérieur, & que ne la regardant que comme du pain commun, ils la conservoient fort indécemment dans un sac attaché derrière la porte de leur chambre, d'où ils en tiroient des morceaux qui se distribuoient indifféremment à ceux qui venoient en demander pour les malades.

Les disgrâces & la mort de M. Arnaud interrompirent le cours de cette dispute; & le silence des Catholiques donna pour quelque temps un air spécieux aux frivoles raisonnemens des Calvinistes. M. l'abbé Renaudot se promit bien de ne les en pas laisser jouir impunément, de démontrer, que tant pour le fond du dogme, que pour le culte extérieur, la croyance des Eglises orientales sur l'Eucharistie, ne différoit point de celle de l'Eglise latine, & d'étendre ensuite de semblables recherches sur tous les Sacremens. Mais son aversion naturelle pour la dispute, auroit peut-être retenu jusqu'à sa mort ses ouvrages dans son cabinet, sans un événement que la Pro-

vidence prépara en quelque sorte pour en hâter l'impression.

Un Prêtre apostat, réfugié en Hollande depuis plusieurs années, vint à Paris en 1706, & feignant de vouloir rentrer dans le sein de l'Eglise, il s'assura des protections respectables, & un libre accès à la Bibliothèque du Roi. Là, sous prétexte de s'instruire de plus en plus, il parcouroit tous les jours en liberté ces manuscrits précieux, que les hérétiques mêmes mettent au nombre des titres de la Religion. Il en multiplia plusieurs, & vola entr'autres l'original d'un Synode de Jerusalem, tenu en 1672 sous le Patriarche Dosithée, contre les erreurs des Protestans. Se croyant alors chargé du *Palladium* de l'Eglise Romaine, il repassa promptement en Hollande, & annonça son retour par la publication d'un livre intitulé : *Monumens authentiques de la Religion des Grecs, & de la fausseté des Confessions de foi des Chrétiens Orientaux, produites par les Docteurs & les Prélats de France.*

Ce livre tissu de calomnies atroces, de raisonnemens absurdes & de bévûes grossières, parut à la fin de l'année 1708, & quoiqu'il pût se détruire par lui-même dans l'esprit des personnes sensées, il excita tellement l'indignation de M. l'abbé Renaudot, que dès le commencement de l'année suivante, il réfuta ces prétendus monumens authentiques par une *Défense de la perpétuité de la Foi*, où il joignit à la solidité de la doctrine & des preuves, un détail étonnant de tout ce qui s'étoit passé sous Cyrille Lucar, Patriarche d'Alexandrie & puis de Constantinople, quand il avoit voulu introduire une espèce de Calvinisme dans l'Eglise grecque.

Le faux Profélyte demeura muet à la vûe d'une réponse, qui decouvroit également son ignorance & sa mauvaise foi. Les Etats Généraux accorderent aux instances du Roi la restitution du larcin qu'il avoit essayé de consacrer, en le déposant dans la Bibliothèque de Leyde; & le public ne sera pas fâché d'apprendre que nous avons eu nous-mêmes le bonheur de retirer depuis peu de ses mains, presque tout ce qui lui restoit de cette expédition sacrilège.

Dans la même année 1709, M. l'abbé Renaudot publia

sur la même matière, un recueil de pièces importantes, dont on n'avoit encore vû que des fragmens, qu'il avoit autrefois communiqués à M. Simon, pour répondre au Docteur Smith, qui s'étoit déjà efforcé de prouver que les sentimens particuliers de Cyrille Lucar sur l'Eucharistie, étoient communs à tous les Grecs.

Les principales pièces de ce recueil sont deux Homélies de George Scholarius, plus connu dans la suite sous le nom de Gennadius, où ce Patriarche de Constantinople parle de la Transsubstantiation dans les termes les plus relevés, & en même temps les plus orthodoxes.

Deux lettres de Mélécius Piga, Patriarche d'Alexandrie, viennent ensuite, & confirment par leurs expressions celles de Gennadius, qui le sont encore par deux écrits célèbres, l'un de Méléce Syrigus, & l'autre de Nectaire Patriarche de Jerusalem.

A la traduction de ces pièces originales, M. l'abbé Renaudot joignit des notes & de sçavantes dissertations, pour faire mieux connoître la personne, le mérite & le caractère de chaque acteur. Il y établit entr'autres que George Scholarius ou Gennade, dont le célèbre Leo Allatius a fait deux personnages différens, n'est cependant que le même homme, qui ayant accompagné Jean Paléologue au Concile de Florence, y parut très-disposé à la réunion de deux Eglises; mais qui de retour dans son pays, & excité par son ami Marc, Métropolitain d'Ephèse, devint comme lui un très-ardent schismatique.

Le zèle de M. l'Abbé Renaudot ne se borna pas là : l'ouvrage de M. Arnaud sur la perpétuité de la Foi, n'étoit pas encore complet ni hors d'insulte, pour le porter à ce point de perfection, il y ajouta en 1711 un 4^e volume, & un 5^e en 1713.

Dans l'un, il acheve de détruire tout ce que les Protestans avoient imaginé pour faire soupçonner les Grecs d'être Sacramentaires. On y voit quantité de professions de foi imprimées par ces mêmes Grecs dans leur pays, en Moldavie &

en Walaquie, aux dépends des Hospodars attachés à leur Religion, & ces professions de foi sont encore éclaircies par un nombre infini de passages des Ecrivains les plus distingués des autres communions Chrétiennes de l'Orient, Nestoriens, Jacobites, Coptes & Abyssins, qui tous enseignent & professent comme nous le dogme de l'Eucharistie.

Dans le volume suivant, il observe la même méthode à l'égard des autres Sacremens de l'Eglise; il prouve d'abord que leur nombre de sept se trouve établi par le consentement de toutes ces différentes communions: il traite ensuite de chacun en particulier, à l'exception de celui de l'Eucharistie, dont il avoit suffisamment parlé; & termine son ouvrage par de profondes réflexions sur le culte des Saints & des Images, sur la tradition, sur les versions orientales de la Bible, sur l'usage de la priere pour les morts, & par un jugement des principaux Auteurs qui ont écrit sur ces matieres.

L'exécution de ce dessein avoit engagé M. l'abbé Renaudot à lire & à extraire un si grand nombre de manuscrits orientaux de tout genre, qu'il se trouva en état de publier, l'année même qu'il donna son cinquième volume de la perpétuité de la Foi, une histoire latine des Patriarches d'Alexandrie depuis S. Marc jusqu'à la fin du XIII^e siècle, avec un catalogue de leurs successeurs; des collections historiques sur les affaires ecclésiastiques des Jacobites du Patriarchat d'Antioche, de l'Ethiopie, de la Nubie & de l'Arménie; & un abrégé de l'histoire mahométane, pour servir d'éclaircissement aux affaires d'Egypte.

C'est de la même source & de la même main que le public reçut encore en 1716 le plus ample recueil qui ait jamais été fait des Liturgies orientales, à l'usage des Coptes, des Jacobites, des Melchites de Syrie, & des Nestoriens. M. l'abbé Renaudot ne les avoit pas recherchées & traduites par simple esprit de curiosité ou d'amusement, mais comme des preuves de tout ce qui avoit été avancé dans les livres de la perpétuité de la Foi, du sentiment général de tant d'Eglises différentes sur la présence réelle. Pour rendre ces

preuves plus sensibles & d'un plus grand usage, il y joignit des dissertations sur l'origine & l'autorité des Liturgies Orientales, sur celles de l'Eglise d'Alexandrie en particulier, & sur la langue des Cophtes, qui jusques-là avoit inutilement épuisé les conjectures du P. Kirker, de Vossius & de quelques autres Scavans.

La nécessité de réfuter leurs opinions, & en particulier l'Histoire d'Ethiopie de M. Ludolf, attira à M. l'abbé Renaudot dans un Journal littéraire de Hollande une petite critique anonyme, que nous aurions pû, sans infidélité, passer sous silence, si M. l'abbé Renaudot n'y avoit lui-même fait une réponse, où il justifie ses premières remarques par de nouvelles observations, plus essentielles encore à certains égards, & qu'il n'avoit négligées que pour se moins éloigner de son objet principal.

La suite des affaires de l'Eglise, où M. l'abbé Renaudot a eu tant de part, nous a empêché jusqu'ici de le représenter sous une autre idée que sous celle d'un profond Théologien, d'une espèce d'Apôtre ou de Missionnaire de Cabinet, à qui Dieu accorde encore le don des langues pour rappeler à la pureté de son Evangile les Chrétiens épars sur la terre. Les autres circonstances de sa vie y découvriront un excellent Académicien, un parfaitement honnête homme.

L'emploi de premier Medecin que son pere exerçoit auprès de Monseigneur, l'avoit produit de bonne heure à la Cour, où il avoit acquis une politesse, & une facilité qui accompagnent rarement les études sérieuses. M. le Duc de Montausier, & M. l'Evêque de Meaux lui accorderent leur estime dès qu'ils le connurent. M. Colbert, M. de Seignelay, & M. de Croissy l'honorèrent d'une amitié singulière : le grand Condé, les deux Princes de Conty ses neveux, lui donnerent leur confiance, l'admirent à leur familiarité ; & le Roi trouva bon que ses Ministres lui communiquassent certaines affaires, & lussent ses Mémoires au Conseil.

En 1689 l'Académie Française le choisit pour y remplacer M. Doujat ; & deux ans après il succéda dans celle-ci à M. Quinault.

En 1700 il accompagna à Rome M. le Cardinal de Noailles, & entra avec lui dans le Conclave, où il lui fut d'une très-grande utilité, de même qu'aux autres Cardinaux François. Clement XI homme de Lettres, prévenu depuis long-temps sur le mérite de M. l'abbé Renaudot, lui donna dès les premiers jours de son pontificat, des marques publiques de sa considération; il l'engagea à rester à Rome 7 ou 8 mois encore après le départ du Cardinal. Outre les audiences réglées qu'il avoit au Palais, Sa Sainteté ordonna qu'il y fût admis toutes les fois qu'il se présenteroit; grace des plus distinguées, & qui n'avoit encore été accordée à aucun François. Le Pape lui en demanda une à son tour, & l'obtint avec peine; ce fut d'accepter de sa main un Prieuré vaquant à sa nomination en Bretagne, pays d'obédience: M. l'abbé Renaudot s'en défendoit vivement sur le plan de vie qu'il s'étoit fait. L'empressement du S. Pere, la modicité du revenu, & l'espèce d'ordre qu'il vouloit encore avoir par écrit du Cardinal de Noailles son Evêque, vainquirent enfin sa délicatesse sur l'acceptation de ce bénéfice.

Il partit de Rome, & le Grand Duc ayant sçu qu'il prenoit la route de Florence, envoya fort loin au-devant de lui, le retint un mois entier dans son palais, applaudit à l'Académie de la Crusca qui l'aggrégea à son Corps, & après l'avoir chargé de riches présens de littérature, il lui donna des Félouques pour le ramener à Marseille.

A son retour en France, il ne se ressouvint des honneurs dont on l'avoit comblé en Italie, que pour en marquer sa reconnaissance à ceux de qui il les avoit reçus; il s'en acquitta envers le Pape par la dédicace du quatrième volume de la perpétuité de la Foi, & envers le Grand Duc, par celle de l'histoire des Patriarches d'Alexandrie.

L'Académie éprouva un grand changement pendant l'absence de M. l'abbé Renaudot; quand il partit, elle n'étoit encore composée que de huit personnes, dont les conférences ne demandoient presque aucune préparation. A son retour, il trouva ce nombre porté jusqu'à quarante par le règlement

392 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
de 1701, qui donnoit d'ailleurs une face toute nouvelle aux exercices de la Compagnie. Il fut un des anciens qui accepta le plus volontiers la réforme, & un des plus exacts à remplir dans la suite ses devoirs imprévus.

Cinq de ses ouvrages imprimés dans les deux premiers volumes de nos Mémoires, sont de bonnes preuves de son exactitude, & de son érudition.

Dans l'un, il traite de l'origine de la Sphère & de l'Astronomie, qu'il prend presque à la naissance du monde, au temps des premiers Patriarches.

Dans les deux suivans, il développe en habile Grammairien, l'origine des lettres grecques, & les divers changemens arrivés dans leur conformation, leur usage & leur valeur. Dans le 4^e il explique des Inscriptions trouvées à Palmyre & à Heliopolis. Dans le 5^e enfin, il rend raison du nom de *Septimia* joint à celui de *Zénobie* sur la plûpart des monumens qui nous restent de cette Princeesse, & ces cinq Dissertations, il les composa dans l'intervalle du renouvellement de l'Académie à l'année 1711, où il demanda le titre de Vétéran, pour ne se plus occuper, du moins essentiellement, que des intérêts de la Religion.

Il faut cependant compter encore entre les productions académiques de M. l'abbé Renaudot, le dernier livre qu'il fit imprimer en 1718 sous le titre d'*Anciennes Relations des Indes & de la Chine, de deux voyageurs Mahométans qui y allerent dans le 9^e siècle*. Après les avoir traduites de l'Arabe, & les avoir tirées de l'injuste obscurité où elles étoient restées depuis plus de 800 ans, il y ajouta une Préface historique, des notes & des dissertations sur les Mœurs, la Police, la Philosophie, les Antiquités & la Religion des Chinois. Il s'attache sur-tout à y détruire la haute idée qu'on a, selon lui, très-gratuitement conçue de cette Nation; il ne lui reconnoît, avec ses anciens voyageurs, aucune supériorité dans les sciences humaines, & en général, très-peu d'esprit, ailleurs qu'au bout des doigts.

Dans l'article de la Religion, il traite fort au long du
Christianisme

Christianisme porté à la Chine dès le *vii^e* siècle par les Nestoriens de la Perse, à qui il attribue la fameuse inscription qu'on trouva en 1625 à Siganfu, ville de la province de Xensi. Sa conjecture s'établit principalement, sur ce que cette inscription contient en langue chinoise une confession de foi à la Nestorienne, & que les mots qu'on y a employés pour exprimer les noms de Dieu & de Jesus-Christ, sont des mots syriaques, écrits seulement en caractères chinois; cette dernière langue ne fournissant par elle-même aucun terme propre pour les exprimer.

Le public auroit quelque raison d'être surpris, si dans cette longue énumération des ouvrages de M. Renaudot, nous pouvions oublier celui par lequel il est sans doute le plus connu à la multitude, je veux dire les Gazettes, cette espèce de berceau de la vérité, où reçue au moment de sa naissance, elle prend des forces pour faire en peu de temps le tour du monde entier; où une simple & fidèle narration des faits ne l'enlevant point au commun des hommes, la rend plus estimable aux sages, aux habiles, & la soutiendra toujours contre les ornemens qui la défigurent, ou qui la décréditent dans la plûpart des autres livres. Elles doivent leur établissement à Théophraste Renaudot son ayeul, qui, en 1631, en fit agréer le projet au Cardinal de Richelieu. Le feu Roi en accorda successivement le privilège au fils & au petit-fils de Théophraste, & M. le Duc d'Orléans le transmit en 1716 à titre de survivance, à M. de Verneuil Secrétaire du Cabinet, neveu & digne héritier de M. l'abbé Renaudot, qui mourut le premier Septembre 1720, épuisé par de violens accès de colique & de fièvre qu'il avoit méprisés, & même cachés dans les commencemens.

Il étoit d'un jugement net & solide : sa critique étoit sûre, exacte, & d'un tour aisé & naturel, quoique méthodique & pressante.

L'austérité de ses mœurs, loin de le sequestrer de la société civile, ne servoit qu'à le rendre plus cher & plus désiré dans celle des gens capables & vertueux. Il ne se défendoit pas d'y

être le fleau des esprits forts, des esprits vains, & des hypocrites; parce qu'il croyoit qu'il étoit du bien public de leur ôter le masque: & personne n'étoit plus heureux à leur appliquer, à chacun dans son espèce, ces qualifications, ces épithètes uniques qui peignent les caractères d'après nature, & qui chargent toujours le ridicule d'un surnom redoutable.

Dans le commerce de l'amitié, il étoit d'une tendresse & d'une fidélité si peu communes, que la prospérité ou les disgraces de ses amis étoient devenues la mesure de son repos & de sa santé.

Sa piété si marquée dans ses ouvrages l'étoit encore bien plus dans sa conduite. Il avoit d'abord eu un appartement à S. Denys, & puis à S. Germain-des-Prés, où, suivant les saisons, il se retiroit le Samedi & la veille de toutes les grandes Fêtes, pour y assister avec les Religieux aux Offices du jour & de la nuit. Tous les mois on distribuoit chez lui des aumônes considérables, & personnellement il ne refusoit jamais un pauvre, ni ne le laissoit aller sans lui avoir donné ces instructions & ces avis, que les malheureux reçoivent communément si mal de tout autre, que de celui qui soulage leur misère.

Il a laissé aux Bénédictins de l'Abbaye de S. Germain-des-Prés sa bibliothèque, qui étoit de huit à neuf mille volumes, avec ses ouvrages manuscrits, dont le nombre passe de beaucoup celui des imprimés. Ils sont presque tous de la même érudition orientale & apostolique, & la plupart tellement médités qu'il n'y a pas une seule rature. Il est à souhaiter que ses légataires usent de la liberté qu'il leur a donnée, de les rendre publics.





E L O G E D E M. F O U C A U L T.

NICOLAS-JOSEPH FOUCAULT naquit à Paris le 8 de Janvier 1643.

1721.
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

Son pere, que M. Colbert honoroit d'une confiance intime, étoit Secrétaire du Conseil d'Etat ; & Marie Mettézau sa mere, étoit fille de ce fameux Mettézau Intendant des bâtimens du Roi, qui imagina & fit exécuter la digue de la Rochelle.

Le brillant de sa jeunesse ne trahit ni les espérances de sa famille, ni le soin de ses maîtres. Il porta dans l'étude de la Philosophie & du Droit, la même vicacité & la même application, qui avoient distingué les premiers essais de son esprit ; & quand il parut au Barreau, ce fut avec tant d'avantage, que les plus célèbres Avocats, les Gaumonts, les Montaubans, les Fourcroix, ne dédaignoient pas de se mesurer avec lui dans des causes d'éclat.

Telle étoit l'idée que l'on avoit encore en ce temps-là de la magistrature : ce n'étoit pas assez de s'y préparer en particulier par un travail assidu, on se croyoit obligé d'y ajouter des épreuves publiques, comme si ce n'avoit été qu'en sous-ordre que la naissance ou la fortune pouvoient disposer des charges.

La premiere qu'eut M. Foucault, fut celle de Procureur Général aux Requêtes de l'Hôtel, qu'il remplit avec tant de supériorité, qu'on n'auroit jamais soupçonné qu'il lui avoit fallu une dispense d'âge pour en être pourvû. Le Roi y joignit presque aussitôt la commission extraordinaire de Procureur Général de la recherche de la Noblesse, & la pension, qui ne s'accordoit qu'à d'anciens services.

Des Requêtes de l'Hôtel, M. Foucault passa au Grand-

D d d ij

Conseil, où il fit pendant trois ans les fonctions d'Avocat Général, avec une exactitude & une facilité qui n'étonnoient plus personne, mais que Sa Majesté jugea à propos de récompenser par l'agrément qu'elle lui donna pour une charge de Maître des Requêtes, & par sa nomination à l'intendance de Montauban.

Cette intendance étoit d'une discussion très-difficile, moins par l'étendue de sa Généralité, qui est cependant une des plus considérables du Royaume, que parce que les Commissaires des grands-jours n'ayant pû pousser jusques-là leurs recherches, il sembloit que ce fût encore un pays ouvert à la tyrannie des Grands, à l'indépendance des peuples, & aux malversations des Juges. M. Foucault reçut de la bouche du Roi les ordres & les instructions nécessaires pour remédier lui seul à tant d'abus; & comme si les paroles d'un grand Prince verfoient dans les cœurs intelligens tout ce qui peut assurer l'exécution de leurs desseins, chaque dépêche du nouvel Intendant en marqua le succès dans quelque partie. Insensiblement la province qui lui avoit été confiée, devint une des plus soumises & des mieux disciplinées.

Quand ce grand ouvrage fut accompli, les amis de M. Foucault se trouverent embarrassés à concilier la satisfaction que le Roi avoit eu la bonté de lui en témoigner par des lettres expresses, avec le changement qui se fit peu de temps après dans les intendances, & par lequel il passa de celle de Montauban à celle de Pau, la dernière de toutes. M. Foucault, qui avoit le secret de son maître, y fut fidèle, & parut surpris comme les autres, jusqu'à ce qu'éclata enfin la révocation de l'Edit de Nantes, que le Roi méditoit depuis long-temps dans l'intérieur de ses Conseils. Alors on rendit justice à l'extrême sagesse dont il étoit, d'avoir placé d'avance dans une province où les Religionnaires se trouvoient puissans, accrédités, voisins de la frontière & des montagnes, un homme sûr, capable de suppléer par sa dextérité ce que l'on n'osoit commettre à la force ouverte.

L'événement justifia encore plus la prévoyance du Prince.

M. Foucault fut le seul Intendant de ces lieux exposés, qui ne demanda point de troupes réglées : il aimoit beaucoup mieux concerter avec les Missionnaires ce qu'ils avoient principalement à traiter dans leurs controverses, se chargeant de prêcher en son particulier les raisons d'Etat, & de procurer aux Ministres de quelque mérite, & à la Noblesse indigente, des graces convenables. Ces ménagemens lui réussirent au point que les Villes, les Bourgs & les Cantons se convertissoient en corps, & demandoient à démolir de leurs propres mains les Temples que leurs peres avoient bâtis. Exemple trop unique, même au gré de celui à qui la gloire en étoit due.

Les Etats de Bearn, touchés de l'obligation qu'ils lui avoient, en ont éternisé le souvenir par une médaille en son honneur, au revers de laquelle ils ont représenté ces Députés qui viennent en foule signer, à la face des Autels dans les registres publics, l'abjuration de leurs erreurs. La légende & l'exergue de cette médaille en déterminent plus précisément l'explication par ces mots : RELIGIO RESTITUTA IN BENEARNIA PUBLICIS CIVITATUM DELIBERATIONIBUS.

LA RELIGION CATHOLIQUE RETABLIE DANS LE BEARN PAR DES DÉLIBÉRATIONS PUBLIQUES DE TOUTES LES VILLES.

Une affaire presque aussi importante à la forme du gouvernement, fut encore réservée en ce pays-là aux soins de M. Foucault. Le Parlement de Pau, attaché à d'anciens usages, refusoit absolument d'enregistrer l'Ordonnance de 1667 & de 1670. Les Lettres de jussion, les menaces, l'interdiction même, rien n'avoit pû l'y obliger. M. Foucault l'entreprit, & en vint à bout. L'envie de s'entretenir dans l'exercice des fonctions de la Judicature, lui servit d'abord de prétexte pour se rendre très-assidu aux Jugemens; & cette seule idée lui acquit bientôt l'estime & l'amitié de tous les Magistrats : ne perdant ensuite aucune occasion d'examiner avec eux, dans toutes les difficultés qui se présentoient, les points de la nouvelle Ordonnance qui y avoient rapport, il leur en fit telle-

398 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
ment sentir les avantages & la nécessité, qu'ils se déterminèrent enfin d'eux-mêmes à l'enregistrer.

Un Intendant de province, capable de rappeler un Parlement entier aux véritables principes de l'Ordonnance, est peut-être un phénomène si singulier, que quoiqu'on ne dispute point ordinairement des faits, il n'est cependant pas inutile d'observer pour la preuve de celui-ci, que personne ne possédoit mieux l'Ordonnance que M. Foucault. Que c'étoit dans la maison de son pere, homme d'une expérience consommée, que s'étoient faites, par ordre de M. Colbert, les premières ébauches de la réformation de la Justice, & que c'étoit lui, comme le plus jeune des Avocats, qui rédigeoit les avis des anciens. Que quand on jugea le projet en état d'être porté aux fameuses conférences que le Roi établit chez M. le Chancelier Seguier, M. Foucault le pere fut nommé pour y tenir la plume, avec l'agrément d'y pouvoir substituer son fils, en cas d'indisposition; & que pour l'amour de ce fils, les indispositions du pere furent très-fréquentes, jusqu'à ce que devenu Procureur Général aux Requêtes de l'Hôtel, puis Avocat Général au Grand Conseil, il fut enfin admis de son chef aux Assemblées, avec voix délibérative.

Le Poitou fut la province la plus malheureuse en conversions. Les Religionnaires sourds à la voix de l'Eglise, & rebelles aux volontés du Prince, eurent l'audace d'y faire tête à ses troupes, & de vouloir compromettre la réputation de ses armes. Ce fut une raison pour y envoyer M. Foucault, & sa présence y fut également utile à la Religion & à l'Etat. Forcé dans les commencemens à faire des exemples de sévérité, il en fit d'assez marqués, pour n'être pas obligé à en faire un trop grand nombre, & pour donner plus de relief aux traits de clémence, qui devinrent peu à peu le signal d'une réunion presque générale.

La révolution qui arriva quelques années après en Angleterre, fit craindre de pareils mouvemens dans la plupart des provinces maritimes, où la foi des nouveaux Catholiques étoit suspecte. La basse Normandie mérita sur-tout l'attention

de la Cour, parce que la proximité des côtes, la qualité du pays, & l'espoir d'un favorable accueil, sembloient l'offrir aux premières entreprises des flottes ennemies; & ce fut encore un sujet de changement d'Intendance pour M. Foucault. Le Roi le nomma à celle de Caën, où il signala de même son zèle, sa prudence & sa fermeté. Par ses soins, toutes les tentatives des flottes alliées furent absolument inutiles, si toutefois nous devons appeler inutiles de longs & vains efforts, dont l'appareil & la dépense ont servi à dissiper les inquiétudes qu'on pouvoit avoir sur la foiblesse des lieux, ou sur la fidélité des peuples.

Si dans le cours de ces différentes intendances, M. Foucault s'étoit contenté d'assurer l'ordre & la tranquillité publique, de soutenir les intérêts du Roi, & de rendre par-tout son autorité respectable, nous nous hâterions de parler de la récompense qu'il en reçut enfin en 1704, par une place de Conseiller d'Etat, qui le rappelant à Paris, l'y rendit pour toujours à l'empressement de ses amis, & à la douceur de nos exercices: mais ces mêmes provinces, qu'il a gouvernées avec tant de sagesse, d'intelligence, & si on ose le dire, d'amitié, croiroient qu'on le leur arrache une seconde fois, si auparavant nous n'exposions au moins une partie des avantages dont elles font gloire de lui être redevables. Il n'épargnoit rien pour s'instruire à fond de leur véritable état. Il faisoit lever la carte de chaque Election; il en vérifioit le nobiliaire; il prenoit le dessein des édifices considérables anciens ou modernes; & y joignant ensuite ses remarques sur la force & les avantages naturels des lieux, sur leur commerce & leurs productions, il en devenoit, pour son propre usage, le fidèle Historien.

Quand M. le Dauphin se proposa d'acquérir une connoissance exacte de tout le détail du Royaume, en demandant des mémoires particuliers à chaque Intendant; ceux de la Généralité de Caën, où M. Foucault étoit alors, se trouverent ainsi tout faits, & ne couterent à l'empressement du Prince que le temps qu'il falloit pour les transcrire.

Dans ces mêmes provinces, il étoit tout à la fois l'homme

du Roi, & le Tribun du peuple; & ces titres, difficiles à allier jusques dans les termes, se soutenoient en lui l'un par l'autre. Aussi heureux qu'habile à réussir dans tout ce qui étoit essentiellement du service du Prince, il avoit acquis le droit de lui représenter avec le même succès les besoins des villes ou des particuliers de son département; & les graces qu'il s'étudioit à leur procurer à propos, levoient quelquefois toute l'amertume des charges publiques.

Souvent il comptoit entre les véritables besoins des villes, de petits embellissemens ou de simples commodités, objet frivole aux yeux de quiconque n'est pas assez éclairé pour sçavoir à quelles minuties peuvent tenir l'estime & le cœur de la multitude.

Ainsi, outre divers établissemens d'hôpitaux de séminaires, & d'autres maisons de retraite ou d'instruction; sans parler encore d'une infinité de Ponts, de Ports, de Havres, de Canaux, & de grands chemins réparés & construits; les villes de Montauban, de Cahors, de Pau, de Poitiers, & de Caën, lui doivent des places publiques, ornées pour la plupart de statues ou de fontaines; des portes élevées en arcs de triomphe, des cours artistement plantés, des lieux même uniquement destinés aux jeux de la populace.

De ce principe partoient encore le soin des spectacles, des fêtes & des réjouissances publiques, où les sujets s'associent presque à la gloire, & aux prospérités du Souverain, y prennent insensiblement un intérêt qui leur en fait oublier le poids.

Mais le genre de bien que M. Foucault s'attachoit principalement à procurer, c'étoit celui qui avoit quelque rapport aux mœurs ou à l'esprit: de-là mille réglemens utiles pour les Universités, ou les Facultés particulières; des Chaires de Droit françois & de Droit public, instituées dans celle de Cahors; des lieux d'exercices pour la jeune Noblesse, établis à Montauban; des Chaires d'Hydrographie & de Mathématiques, fondées à Poitiers & à Caën, & des distributions de prix dans les principaux Collèges de toutes ces villes. Il y répandoit par lui-même le goût d'une érudition solide, ou d'une louable curiosité.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 401
curiosité. Il y assembloit les gens de lettres, il y établissoit des Académies en forme. Sa Bibliothèque, ses cabinets de médailles & de figures antiques, tout étoit ouvert à ceux qui pouvoient, ou en faire quelque usage, ou seulement en connoître le mérite.

Il lui est arrivé plus d'une fois, d'apprendre aux habitans d'une ville ou d'une province, qu'ils possédoient des monumens singuliers, auxquels ils ne faisoient aucune attention, dont ils n'avoient pas la moindre idée. Nous ne sçaurions en choisir un exemple plus précis & plus mémorable, que celui que nous avons déjà rapporté dans l'histoire de cette Académie, où nous avons rendu compte de la découverte qu'il fit en 1704 à deux lieues de Caën, de l'ancienne ville des Viducassiens, dont il nous envoya la relation avec quantité d'inscriptions, & le dessein d'un Gymnase complet. Un sçavant Académicien compara dès lors cette découverte à celle que Cicéron Questeur en Sicile, s'applaudissoit d'avoir faite aux portes de Syracuse, du tombeau d'Archimède couvert de ronces, & ignoré de tous les Syracusains.

M. Foucault n'étoit pas moins attentif, ou moins heureux en fait de Manuscrits : ce fut lui qui découvrit dans l'abbaye de Moissac le fameux ouvrage *De mortibus Persecutorum*, attribué à Lactance, & qu'on ne connoissoit que par une citation de S. Jérôme. C'est encore lui qui nous a conservé les origines de la langue françoise, imprimées sur son manuscrit à la fin du Dictionnaire étymologique de Ménage; & nous n'entreprendrons point d'épuiser les traits de cette nature, qui rendoient son nom aussi recommandable dans les Lettres, que dans l'administration des affaires publiques. Sa nomination à une place d'Académicien honoraire de cette Compagnie, dans le temps même qu'il étoit le plus occupé du soin des provinces, renferme ou supplée tout ce détail.

Il nous apporta bien plus encore que ce que sa réputation nous avoit promis : on pouvoit craindre ce que l'on craint presque toujours dans la communication des Sçavans d'un certain ordre, qu'elle ne soit sèche ou fastueuse, souvent même

l'un & l'autre. Nous trouvâmes au contraire, dans son commerce avec les Muses, une facilité, une onction qui en rehaussoit le prix, en le mettant à la portée & au niveau d'un chacun. L'esprit engageoit le cœur, & l'Académicien étoit par ce seul titre agréablement confondu avec l'ami.

Dans les fonctions de Président, qu'il a tant de fois partagées avec un confrère digne de les remplir toujours, on l'auroit moins pris pour le chef d'une Compagnie assemblée par les ordres du Roi, & toute composée de différens sujets, que pour le pere d'une famille aimable, quoique nombreuse, & dont il sçavoit exciter, réunir & faire valoir les talens.

Ces qualités qui causoient le regret des provinces & les applaudissemens de l'Académie, trouverent aussi des admirateurs dans le premier Tribunal de la Justice, & attirerent enfin les regards d'une Princesse, dont le mérite personnel relève l'éclat des sceptres & des couronnes qu'elle voit à ses côtés. S. A. R. MADAME souhaita M. Foucault pour Chef de son Conseil; & ce soin a été pendant les 8 ou 9 dernières années de sa vie, le plus sérieux & le plus agréable de ses devoirs.

Son âge, qui étoit de près de 80 ans, & ses travaux qui pouvoient faire honneur à un beaucoup plus grand nombre d'années, donnoient depuis long-temps sur sa santé une inquiétude, qui redoubla infiniment au commencement du mois d'Octobre dernier, que fatigué par un rhume obstiné, & plus encore par les mouvemens irréguliers d'une fièvre lente, il fut obligé de s'alliter. Le rhume tomba sur la poitrine, il se forma un abcès au poulmon, & tout l'art de la médecine ne pût prolonger ses jours que jusqu'au 7^e de Février, qu'il mourut, après avoir marqué dans cette intervalle de quatre mois entiers, toute la piété, la patience & le courage d'un Philosophe Chrétien.

L'art qu'il avoit de se multiplier en quelque sorte dans la société, pour en faire à chaque instant la ressource ou les délices, l'a fait regretter de tous ses amis, comme si en lui seul ils enavoient perdu plusieurs; & MADAME, qui ne passoit pas un jour sans envoyer sçavoir de ses nouvelles, lui a

donné des larmes , tribut précieux de son estime pour un serviteur zélé , en qui elle connoissoit une austere vertu jointe aux mœurs les plus douces , & un profond sçavoir orné de toutes les graces.



E L O G E

D E M. BAUDELOT.

CHARLES-CÉSAR BAUDELLOT naquit à Paris le 29 de Novembre 1648 , de Jacques Baudelot Commissaire au Châtelet , & de Marguerite Hallé , sœur de Louis Hallé , Docteur de Sorbonne & grand Théologien , que M. de Buzanval Evêque de Beauvais avoit mis à la tête de son Séminaire. Cette circonstance engagea ses parens à lui faire faire à Beauvais une partie de ses études : il fit l'autre à Paris , où il eut pour précepteur l'abbé Danet , Auteur des Dictionnaires qui portent son nom.

1721.
Assemblée
publique d'a-
près la Saint
Martin.

Les premieres vûes de M. Baudelot étoient pour la Médecine , où , selon toutes les apparences , il auroit excellé , ne fût-ce que par l'amour du prochain qui faisoit son principal caractère : des raisons de famille en décidèrent autrement ; elles le forcerent de s'appliquer à la connoissance du Droit & des affaires , pour travailler à l'arrangement de celles que son pere avoit laissées. Il se fit donc recevoir Avocat au Parlement , suivit le Barreau , & plaida même avec quelque distinction : il s'applaudissoit sur-tout d'avoir soutenu dans cette carriere , sous les yeux de M. Bignon l'Avocat Général , les premiers efforts de M. Bignon son fils aîné.

Un procès , où la mere de M. Baudelot avoit intérêt , ayant été porté au Parlement de Dijon , il fut obligé d'aller l'instruire & le solliciter. Là , pour se délasser des fatigues de la procédure , il parcouroit les Bibliothèques & les Cabinets ,

E e e ij

dont il y avoit alors un assez grand nombre à Dijon , & dont les plus considérables étoient ceux de M. Parifot Procureur Général , de M. le Président Bouhier , de M. de la Mare , & de M. l'abbé Nicaise.

Cette sorte d'amusement tourne volontiers en passion chez ceux qui joignent déjà à quelque littérature , du goût pour les arts , & une sagacité naturelle pour déchiffrer ce qui paroît énigme aux yeux du vulgaire indolent.

M. Baudelot y fut pris ; mais cette passion-là même le servit si heureusement auprès de ses Juges , que M. le Marquis de la Meilleraye , témoin de l'accueil que lui faisoient les principaux Magistrats , crut ne pouvoir remettre en de meilleures mains que les siennes , une affaire de conséquence qui l'avoit aussi amené à Dijon. Le jeune Avocat qui se métamorphosoit insensiblement en Antiquaire , s'en chargea avec d'autant plus de plaisir , que l'honoraire qui lui en devoit revenir , le mettoit en état d'acquiescer un petit cabinet de livres , de figures & de médailles qui étoit à vendre à Dijon , & qu'il regarda dès lors comme le fonds de sa fortune. En effet , à son retour à Paris , ce cabinet devint le seul objet de ses soins : il lui sacrifia tous les avantages du Palais ; & quoique ses affaires ne fussent pas encore arrangées à beaucoup près , il ne veilla plus qu'en faveur de ces débris de la sçavante Antiquité.

Bientôt il publia sur ce sujet un ouvrage , dont le titre a trompé & trompe encore tous les jours les lecteurs qui ne passent pas plus avant , c'est-à-dire , le plus grand nombre. Ce titre est *De l'utilité des Voyages* ; & l'Auteur , qui n'avoit jamais fait que celui de Paris à Dijon , y borne toute l'utilité dont il parle , à l'avantage qu'un homme de lettres qui voyage peut tirer de l'inspection , de l'étude & de la recherche des antiques de tout genre. M. Baudelot ne veut pas qu'il se contente d'examiner la grandeur , la magnificence ou la force des villes , & de converser avec leurs habitans , pour en connoître la police & les mœurs , il l'exhorte à donner une espèce de préférence aux pierres & aux métaux ; il veut qu'il interroge par-tout les médailles , les inscriptions , les statues , les bas-

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 405
reliefs , & qu'il se fasse un plaisir de croire que c'est pour son instruction , que tant de choses ont miraculeusement échappé à la barbarie des hommes & à l'injure du temps. Il traite ensuite chacun de ces articles en particulier , & n'oublie rien de ce qui peut en relever l'importance , en déterminer l'usage , l'estime & le prix. Par l'un , il explique divers endroits d'anciens Auteurs qu'on n'entendoit point ; par d'autres , il restitue des passages corrompus ou mutilés : tous lui donnent lieu de faire des observations singulieres.

Cet ouvrage , qui forme deux volumes *in-12* , fut imprimé à Paris en 1686 , & l'a été plus d'une fois depuis dans les pays étrangers.

La réputation qu'il donna à son Auteur , le mit en liaison avec les plus célèbres antiquaires d'Angleterre , de Hollande & d'Allemagne , & lui procura , lorsqu'il y pensoit le moins , des lettres d'association à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue.

Il se fit dans la suite peu de découvertes en ce genre , où M. Baudelot ne fût mêlé , & comme obligé de dire son sentiment. Nous en avons la preuve dans plusieurs petites lettres imprimées à peu près dans ce temps-là , & dont quelques-unes sont de M. Baudelot même , les autres de M. Galland , de M. l'abbé de Vallemont , du P. Jobert , du P. Chamillart. Il ne s'y agit guères que de quelques médailles des commencemens du bas Empire , entr'autres de celles de Mariniana , de Pacatianus , de Posthume & de Gallien. Mais en 1698 il donna une ample dissertation sur une pierre gravée du Cabinet de S. A. R. MADAME , qui lui parut digne de l'attention des plus heureux Œdipes. Cette pierre , qui est une Améthyste orientale , représente une tête couronnée de laurier , & dont un voile ou large bandeau couvre presque tout le visage. Cet équipage assez ordinaire aux anciens joueurs de flûte , fit reconnoître à M. Baudelot au travers du voile , la physionomie & les traits d'un des derniers Ptolemées , dont il avoit quelques médailles : le pere de la célèbre Cléopatre , celui à qui son inclination pour la flûte , fit donner le surnom d'*Auletès*.

La premiere partie de la dissertation est employée à mettre cette verité dans tout son jour , & à former par le secours des Auteurs & des monumens , une histoire suivie du regne & des actions de ce Prince.

La seconde explique en détail tous les symboles de la gravûre , tout ce que l'on peut désirer sur la Musique instrumentale des Anciens , par rapport à la flûte & à ses différens modes , sur la perfection de cet art , & sur les honneurs discernés à ceux qui y excelloient.

Mais , ce qui rendra toujours cet ouvrage plus considérable pour la mémoire de M. Baudelot , c'est qu'on y trouve l'époque des bontés dont MADAME l'honoroit , & qu'on y voit que ce furent les Muses elles-mêmes qui l'amenerent à la cour de cette Princesse , avec qui elles entretenoient déjà le commerce le plus distingué.

Quelque temps après , M. Baudelot fit une légère interruption à ses études antiques , pour rendre compte à un étranger de ses amis , M. Lister Médecin Anglois , de la découverte qui s'étoit faite par hazard , & presque sous ses yeux , d'une pierre énorme dans le corps d'un cheval , mort à l'âge de 30 ans au service des Religieuses d'Argenteuil. Le phénomène paroissoit à M. Baudelot plus singulier encore qu'il ne l'étoit , parce que M. Lister lui-même , Auteur d'un traité des pierres qui s'engendrent dans le corps de l'homme & dans celui des animaux , n'y avoit fait aucune mention des chevaux. Ce qu'il lui étaloit à ce sujet de traits d'histoire naturelle & de réflexions physiques , justifie le progrès qu'il auroit fait dans ces sciences , s'il s'y étoit livré de bonne heure ; & les divers mouvemens dont il paroît affecté en décrivant les douleurs excessives du pauvre animal , devenu martyr de l'ignorance du maréchal , qui lui donnoit toujours des remedes violens & contraires , sont une preuve de la tendre & scrupuleuse attention qu'il auroit eue pour le moindre de ses malades.

De-là jusqu'en 1703 , M. Baudelot ne reparut sur la scène , que par la traduction d'un panégyrique latin de Louis le Grand : mais cette traduction avoit des difficultés bien capables

de la mettre au-dessus de beaucoup d'ouvrages , dont le choix & l'invention font souvent tout le mérite. L'abbé Mezabarbe , Auteur du panégyrique latin , l'avoit tissu des plus belles légendes des médailles des Empereurs Romains ; & rassemblant ainsi tout ce qu'elles offrent de grand & de merveilleux pendant quatre ou cinq siècles , il faisoit voir que le Roi avoit réuni en lui seul cette multitude infinie d'actions & de caractères héroïques , qui nous ont donné une si haute idée de tant de Princes différens. Le tour étoit nouveau , & d'autant plus estimable , qu'imaginé par un étranger , il devoit être moins suspect de flatterie & d'intérêt. Cependant , il lui manquoit , pour arriver au pied du thrône , un interprète consommé dans le langage des médailles ; sans lui toutes ces légendes qui s'enchaînoient d'elles-mêmes dans la langue latine qui les a formées , ne pouvoient passer dans la nôtre qu'aux dépens de leur force ou de leurs graces. M. Baudelot les y conserva si entières , qu'elles arracherent à la modestie du Prince , des regards de complaisance , & qu'il reconnut le prix de cet ingénieux hommage par un présent digne de sa libéralité. L'abbé Mezabarbe sentit bien qu'il en étoit principalement redevable aux talens & au zèle de son traducteur ; mais il ne lui fut jamais possible d'en vaincre le parfait désintéressement.

L'année suivante , M. Baudelot fit imprimer trois lettres critiques sur une médaille d'Alexandre le Grand , publiée par M. l'abbé de Vallemont , pour justifier pleinement l'histoire de Quinte-Curce , qui ne peignoit pas encore assez vivement , à son gré , ce héros , dans le rapide cours de ses exploits. M. Baudelot jugeoit d'abord la médaille fausse & d'un coin moderne ; puis la supposant antique , il croyoit qu'on n'en pouvoit rien conclure en faveur d'un Auteur aussi décrié pour la fidélité , que l'est Quinte-Curce chez la plupart des Sçavans.

L'amour de la vérité qui le pouvoit à cette entreprise , ne laissoit pas d'être combattu par l'idée de critique qui y étoit attachée. Pour en détourner au moins le soupçon , il data ses lettres de Luxembourg , il les adressa à M. le Marquis de

Dangeau, avec qui il n'étoit point du tout en commerce; & s'y qualifia lui-même d'inconnu, en se donnant le nom d'*Adele*; mais cet expédient lui réussit mal, son style, le genre & l'abondance de son érudition le trahirent. Son adversaire piqué lui répondit en face, l'attaqua jusques dans sa personne, & avec si peu de ménagement, que les Journaux même l'en blâmerent d'une manière qui assûroit à M. Baudelot l'avantage de la réplique, si un esprit de christianisme & de charité, supérieur à toutes les connoissances prophanes, ne l'avoit porté à en faire le sacrifice.

Sur la fin de l'année 1705, M. Baudelot fut associé aux exercices de cette Compagnie; & comme elle n'est pas dans l'usage de recevoir un remerciement public de la part des nouveaux Académiciens, sa reconnoissance lui suggéra de choisir pour sujet de sa première lecture, une Dissertation sur les actions de grâces publiques des Anciens. Après y avoir rappelé ce que l'on trouve dans leurs écrits de plus singulier & de plus touchant sur la gratitude, il traite des différentes manières dont ils en remplissoient les devoirs, par des louanges, par des présens, par des sacrifices & des fêtes. Cet ouvrage, où le cœur avoit, pour ainsi dire, engagé l'esprit, s'est toujours accru entre les mains de l'Auteur, & peut aujourd'hui faire un gros volume *in-4^o*.

Son entrée à l'Académie lui donna un nouvel empressement pour tout ce qui méritoit les réflexions d'un bon Antiquaire, & il n'a laissé échapper aucune occasion favorable de les exercer. Nous en avons rapporté plusieurs exemples dans les deux premiers volumes de nos Mémoires; les suivans n'en contiendront pas moins. On y a déjà vû son explication d'un endroit du x^e livre de l'Odyssée, où Homère décrit la demeure des Lestrygons; & celle d'un passage singulier de Treb. Pollio, sur des baudriers constellés: ses remarques sur l'époque de la nudité des Athlètes aux jeux de la Grèce, sur un sceau de l'Empereur Gordien III, sa découverte sur les chars représentés au revers des médailles consulaires; ses conjectures sur différentes pierres gravées, entr'autres
sur la

sur la fameuse Cornaline du Cabinet du Roi, qu'on appelle communément le cachet de Michel-Ange. Nous parlerons ailleurs de ses observations sur les bas-reliefs trouvés dans les fondations du chœur de l'Eglise de Paris, & déjà imprimées séparément, de même que celles qu'il a faites sur les différentes pierres gravées qui portent le nom de Solon; sur les médailles de la famille *Cornuficia*, & sur quelques autres des premiers temps de la République Romaine qui sont au cabinet de MADAME: enfin, de sa Dissertation sur la guerre des Athéniens contre les peuples de l'Isle Atlantide, qui est celle par où il a terminé sa course littéraire.

Mais, quelque attentif qu'on puisse être à ne rien perdre de ses ouvrages, il sera toujours difficile d'en donner seulement une liste bien exacte, s'il faut y comprendre ceux où, sans vouloir jamais être nommé, il a souvent eu plus de part que les Auteurs mêmes. Si quelqu'un de ses amis (& presque tous les gens de Lettres en étoient à ce titre-là) se proposoit de traiter une matière curieuse, intéressante & de son ressort, M. Baudelot, à sa prière ou à son insçu, se faisoit un plaisir de lui rechercher tout ce que ses lectures pouvoient lui en fournir. Si parmi de jeunes gens, il découvroit des génies heureux, mais timides, qui eussent besoin de secours & d'émulation, il s'y portoit avec une ardeur inconcevable, il leur inspiroit le dessein de quelque ouvrage, il le travailloit avec eux, il leur en facilitoit l'impression, & se croyoit bien dédommagé de ses peines, quand, par cette première démarche dans la République des Lettres, il les engageoit à y signaler leurs talents. C'étoient, disoit-il, de bons Danseurs qu'il falloit mener au bal par force.

Le précieux cabinet de médailles d'or & de pierres gravées que MADAME avoit confié à ses soins, produisoit encore de temps en temps des pièces fugitives, qui passaient rarement en d'autres mains qu'en celles de S. A. R. Il lui avoit traduit tout ce que nos livres latins & italiens renferment à cet égard d'essentiel ou d'agréable: de ce nombre sont entr'autres l'Iconographie d'Angelo Canini, & les hommes illustres de

Fulvius Ursinus, qu'il avoit fait imprimer pour le seul usage de la Princesse.

Quand il s'agissoit de contribuer ainsi à ses doctes plaisirs, rien ne lui coutoit, pas même d'y associer des personnes dont le caractère ou les talens auroient pû faire ombrage à tout autre. Son ingénuité & sa candeur naturelle n'avoient fait que se perfectionner dans un séjour où l'on ne respire communément que manège & souplesse ; & ceux qui prétendoient lui en donner obligeamment des leçons, s'attiroient pour toute réponse, qu'ils connoissoient bien peu la Cour & le cœur de MADAME, que MADAME étoit le plus honnête homme qu'il y eût au monde.

Ses sentimens pour l'Académie n'étoient ni moins affectueux, ni moins sinceres. Pour se donner une seconde fois à elle, & s'y unir par des liens plus durables que la vie, il lui a laissé en mourant ce qu'il avoit de plus cher, ses Livres, ses Médailles, ses Bronzes & ses Marbres antiques. L'art qu'il avoit de les faire valoir, en les employant dans ses ouvrages, en a déjà fait connoître la meilleure partie ; mais il s'étoit toujours flatté d'en donner lui-même une explication suivie & détaillée, particulièrement de ces deux Inscriptions fameuses que M. de Nointel rapporta de Constantinople, & dont l'une qui a plus de deux mille ans, contient le nom des Officiers & des principaux soldats que les Athéniens perdirent en une même année dans cinq expéditions différentes. De M. de Nointel, ces marbres qui ont près de cinq pieds de haut, passerent avec plusieurs autres à M. Thevenot, Garde de la Bibliothèque du Roi, qui les plaça dans une petite maison de campagne qu'il avoit au village d'Iffy. Après sa mort, M. Baudelot y alla, & trouva heureusement ses héritiers de mauvaise humeur contre ces masses de pierre, qui leur remplissoient toute une salle basse. Il leur en proposa le marché, les acquit enfin, & ne les perdit plus de vûe. Sa joie lui prêta ce jour-là des forces d'Athlète pour les charger presque seul sur la première voiture qu'on trouva, & les conduire pas à pas jusqu'au fauxbourg S. Marceau, où il demeurait.

Il donna la même attention à cette partie de son déménagement , quand il vint loger au fauxbourg S. Germain , mais il en eut bien plus d'inquiétude.

En attendant qu'il pût les placer dans son appartement , il les avoit fait ranger de son mieux dans la cour. Cette décoration déplut à une jeune Dame qui occupoit le premier étage & le rez de chaussée de la même maison. Pour engager M. Baudelot à l'en délivrer , elle affecta un jour de faire arrêter des boueux qui passaient , & de leur demander combien ils vouloient pour emporter tous ces décombres. On ne manqua pas de le dire le soir même à M. Baudelot quand il rentra chez lui ; il frémit au récit d'une si noire conspiration , & quelque tard qu'il fût , il ne se donna point de repos , que ces restes infortunés de la Grèce ne fussent en sûreté sous son propre toit. Dans la suite on eut beau lui protester , que ses marbres n'avoient couru aucun danger , que la proposition de leur enlèvement n'avoit été qu'une feinte , ce souvenir allarmoit toujours sa tendresse , & il avouoit naturellement à ses amis qu'il n'entendoit point raillerie sur l'article. Ennemi des moindres déguisemens , il ne pouvoit assez s'étonner du ridicule que l'injustice des hommes avoit attaché à l'ancienne simplicité des mœurs , à la franchise des procédés , & à la naïveté des expressions.

Environ trois semaines avant qu'il mourût , se sentant fort mal , & croyant toucher à sa fin , il pria son Confesseur , son Médecin , & deux de ses amis , de vouloir bien passer la nuit auprès de lui , pour recevoir ses derniers soupirs. Arrivé au lendemain contre son attente , & se trouvant mieux , il en eut une espèce de honte ; il faisoit des excuses de ce qu'il n'étoit pas mort. Sa maladie étoit une hydropisie de poitrine , qui le suffoqua enfin le 27^e Juin dernier , dans la 74^e année de son âge.





E L O G E

D E M. D A C I E R.

1723:
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

ANDRÉ DACIER naquit à Castres le 6 d'Avril 1651; de Jean Dacier & de Susanne Falquerolles, l'un & l'autre de la Religion prétendue réformée.

Susanne Falquerolles étoit d'une des bonnes familles de la province; & Jean Dacier Avocat au Parlement de Toulouse, dont il y avoit à Castres une Chambre mi-partie pour les Religionnaires, s'y étoit acquis une estime si générale, que pendant les troubles de cette même année 1651, la Cour le nomma pour présider à un Synode de ceux de sa Religion. Il en fit l'ouverture par un discours très-éloquent, & néanmoins d'une sagesse qui mérita le suffrage des deux partis. On souhaitoit communément à M. Dacier qu'il ressemblât à un tel pere, & il étoit né avec toutes les dispositions capables de remplir au moins ce souhait.

Le principal fruit des études qu'il fit à Castres & à Toulouse, fut de comprendre qu'il y avoit au-delà quelque chose de bien plus important encore, qui ne s'enseignoit point dans les Colléges, & où il étoit cependant presque impossible de parvenir sans guide. Son pere lui en ayant proposé un excellent dans la personne du fameux Tanneguy le Fèvre, Professeur en belles Lettres à Saumur, aussitôt il résolut d'augmenter le nombre de ses Elèves, & tout le porta à se distinguer entr'eux.

M. le Fèvre, par une douceur & une facilité de mœurs qu'on pouvoit traiter d'enchantement littéraire, inspiroit un goût pour les Sciences qui sembloit en applanir toutes les difficultés. Possédant à fond le génie & la délicatesse des langues sçavantes, il en découvroit les beautés, & conduisoit à leurs sources par des routes aimables, toujours inconnues à la

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 413
multitude accoutumée à suivre l'âpre sentier de la lettre dure
& servile.

Une circonstance plus singulière, & non moins heureuse, hâta ses progrès sous ce nouveau maître. M^{lle} le Fèvre sa fille étoit elle-même un prodige en fait de sciences; son pere n'avoit point de disciple plus avancé qu'elle dans aucun genre de Littérature: elle étoit précisément de l'âge de M. Dacier, & cette première conformité, soutenue par celle de la Religion & des talens, lui inspira toute l'émulation nécessaire aux grands succès.

Les trois années destinées à son cours de belles Lettres, s'écoulerent ainsi trop rapidement à son gré; & quelque agréable idée que les jeunes gens de province se fassent ordinairement du séjour de la capitale, il quitta Saumur à regret pour venir étudier son Droit à Paris, comme on le lui ordonnoit. Cet ordre même n'y fut guères exécuté qu'en apparence; il y fréquentoit moins le palais & les écoles de Droit, que les Sçavans & leurs bibliothèques; il ne prenoit de la Jurisprudence que ce qu'il en falloit pour entretenir son pere, & lui persuader sur-tout de ne le pas rappeler sitôt à Castres, où il entrevoyoit peu de ressources contre la profession d'Avocat qui l'attendoit.

Dans cet intervalle M. le Fèvre mourut; & M^{lle} le Fèvre, libre d'un premier engagement que la modicité de la fortune de son pere l'avoit obligée de contracter à Saumur, mais qui avoit été de si peu de durée, qu'elle n'y avoit pas seulement perdu son nom de fille, vint s'établir à Paris, où elle signala son arrivée par une belle édition des Poësies de Callimaque, avec les scholies grecques, une version latine, & ses notes critiques.

*Il l'avoit
mariée à un
Libraire, qui
mourut 7 ou
8 mois après.*

Le bruit de ce coup d'essai ne manqua pas de réveiller utilement la jalousie de M. Dacier son compagnon d'étude, qui chercha aussi à se faire connoître par un échantillon de sa version d'Horace, & par ses remarques sur le texte grec de Longin, qui sont les mêmes que M. Despreaux a données depuis à la suite de sa traduction du Traité du Sublime de ce Rhéteur.

La réputation naissante de ces deux émules parvint bientôt à M. le Duc de Montausier, qui présidoit à l'éducation de Monseigneur : il les engagea à travailler sur quelques Auteurs Latins pour l'usage de ce Prince. M^{lle} le Fèvre eut en partage le *Florus*, le *Dictys de Crète*, l'*Aurelius Victor* & l'*Eutrope* : M. Dacier fut chargé du *Festus*, qui pour l'étendue & la difficulté du Texte, valoit à peu près les quatre autres.

Ce que M^{lle} le Fèvre trouva de plus fatigant dans sa tâche, ce furent ces *Index* perpetuels, qui distinguent les livres *Ad usum*, & où il falloit rapporter généralement tous les mots de son Auteur, jusqu'aux moindres monosyllables, aux particules & aux conjonctions. Pour ne pas succomber à la sécheresse de son travail, elle l'entremêla de la traduction des Poësies d'Anacréon & de Sappho, de trois Comédies de Plaute, & de deux d'Aristophane. A son exemple, M. Dacier donna de même quelques volumes d'Horace.

L'approbation publique & les gratifications de la Cour, ne furent pas pour eux la récompense la plus précieuse de ces ouvrages. Une tendre amitié se joignit à la solide estime qu'ils avoient déjà l'un pour l'autre ; & les Muses elles-mêmes, toutes vierges qu'elles sont, arrêterent leur mariage.

M. Dacier empressé de montrer à sa famille une si brillante acquisition, proposa le voyage de Languedoc : les nouveaux époux s'y rendirent sur la fin de 1684, & au mois de Juin de l'année suivante, ils y donnerent l'édifiant spectacle de leur réunion au sein de l'Eglise, dont leurs peres étoient sortis.

Il y avoit long-temps, que sans se communiquer les doutes particuliers qu'ils avoient sur leur état, ils cherchoient séparément à les éclaircir : leur bonheur voulut qu'ils se rencontrèrent dans cette recherche, comme dans les autres points de leurs études. Leur conviction devint commune ; & quoiqu'on ne parlât point encore de révoquer l'Edit de Nantes, ils craignirent de perdre le fruit de la lumière qui se présentoit à eux, s'ils s'en détournoient un instant : ils jugerent même plus à propos de faire leur abjuration à Castres qu'à Paris, pour ne pas jetter un air de vanité sur le théâtre de leur conversion,

& pour toucher davantage par cet exemple domestique, ceux de leurs parens ou de leurs amis, qui de plus loin auroient pû croire, que des vûes de fortune avoient déterminé leurs sentimens.

Ils revinrent à Paris au commencement de 1686, & y reprirent leurs exercices ordinaires. M^{me} Dacier prêta aux Comédies de Térence, le même secours qu'elle avoit donné à celles de Plaute & d'Aristophane; & M. Dacier qui avoit déjà publié cinq volumes de sa traduction & de ses commentaires sur Horace, en publia cinq autres qui rendirent l'ouvrage complet.

Les productions qui de part & d'autre succéderent à celles-ci, sont en si grand nombre, & se suivirent de si près, que nous nous contenterons de les indiquer légèrement, sans craindre que le public nous en fasse un crime. Il en est des ouvrages des Sçavans d'un certain ordre, comme des exploits des grands Capitaines : dans les sujets obscurs ou médiocres, loin de rien omettre, il faut par l'exactitude des détails suppléer en quelque sorte le mérite des actions : dans les autres au contraire, il suffit presque de décrire les marches & les camps. Dès que les exploits sont annoncés, ils parlent, ils se louent eux-mêmes; & ceux qui croient en relever l'éclat par des éloges recherchés, les laissent toujours au-dessous de leur première réputation.

Jusqu'ici nous avons vû M. & M^{me} Dacier suivre leur goût particulier dans le choix des matieres qu'ils traitoient; il manquoit à la singularité de leur union de travailler en commun à quelque ouvrage dont ils pussent partager la gloire. M. le premier Président de Harlay, qui les aimoit tendrement, les y exhorta, & leur en fournit le premier sujet dans une traduction françoise des Réflexions morales de l'Empereur Marc-Antonin. Ils furent sensibles à cette attention, & voulant y répondre d'une maniere aussi flatteuse, ils choisirent sa maison du Mesnilmontant pour le lieu de leur travail. Ils y traduisirent les douze livres, qui dans le Grec font le partage de ces Réflexions. Ils y ajouterent des remarques aussi dignes

d'eux que du Mécène qui les inspiroit, & mirent sous son nom à la tête de l'ouvrage, une vie de Marc Antonin, qui nous console en quelque sorte de la perte de celle qu'on sçait que cet Empereur avoit lui-même écrite. Le tout fut imprimé à Paris en deux volumes in-12 au commencement de 1691, & réimprimé en Hollande à la fin de la même année.

Peu de temps après, M. Dacier perdit son pere. Sa succession qui le regardoit uniquement, demandoit des soins dont il crut M^{me} Dacier plus capable que lui encore. Elle sacrifia sans peine le charme de ses occupations, à la nécessité d'aller à Castres pour les affaires de son mari; & ceux qui ont vû les lettres qu'elle lui écrivoit alors, en parlent comme d'un mélange surprenant & presqu'incroyable du récit exact des petites procédures où elle se trouvoit engagée, des tendres sentimens que l'absence rendoit encore plus vifs au fonds de son cœur, & des remarques d'une érudition profonde sur les lectures dont elle remplissoit tous ses momens de loisir. Le recueil de ces lettres & des réponses de M. Dacier, développeroit parfaitement le caractère de l'un & de l'autre, & feroit peut-être d'autant plus agréable au public, qu'il n'a pas été fait pour lui.

M. Dacier se douta bien qu'on ne seroit pas long-temps à s'appercevoir de l'absence de M^{me} Dacier, & qu'on pourroit l'en rendre comptable; il se détermina de bonne grace à payer pour elle: il donna coup sur coup la Poétique d'Aristote traduite en François avec des remarques, puis une semblable traduction de l'*Oedipe* & de l'*Electre* de Sophocle, aussi accompagnée de notes, pour justifier par l'exemple & le succès du premier des Poètes tragiques, l'excellence des règles prescrites par le Philosophe. Ce fut enfin dans cette espèce de solitude, qu'il forma le dessein d'une nouvelle traduction des *Vies des Hommes Illustres* de Plutarque: entreprise immense par son étendue, plus délicate encore par l'estime que tous les changemens arrivés dans la langue depuis près de 200 ans, n'avoient pû arracher à l'ancienne version d'Amiot.

Il eut assez bonne opinion de son siècle pour ne pas désespérer de ses nouveaux efforts; mais il crut devoir sonder plus précisément

précisément le goût du public par un premier volume, qui tiendrait au moins six de ces Vies ; & il en avoit déjà fait deux quand M^{me} Dacier arriva. Ils se partagerent les quatre autres, & le secret qu'ils se promirent sur la qualité du partage, les a fait jouir avec un plaisir infini de la diversité ou de l'incertitude des jugemens sur celles de ces Vies qui appartinrent à chacun d'eux en particulier ; tant la conformité du génie & des sentimens en avoit introduit une parfaite jusques dans leurs expressions.

Le même esprit de sagesse qui avoit porté M. Dacier à ne donner qu'un volume du Plutarque, le mit en garde contre la vivacité suspecte des approbations ou des critiques, & le détermina à laisser passer un temps considérable avant que de recueillir les voix sur la destinée de son ouvrage.

En attendant, il traduisit les œuvres d'Hippocrate, qui manquoient à notre langue, & qu'il valoit beaucoup mieux recevoir de la main d'un interprète désintéressé, que de celle d'un Médecin prévenu. Pour M^{me} Dacier, comme elle avoit pris d'avance le parti de lui laisser tout l'honneur du Plutarque, elle tourna dès lors ses vûes sur Homère, qu'elle espéroit reconcilier avec les Modernes, par la traduction qui a si glorieusement terminé sa carrière.

Aux œuvres d'Hippocrate M. Dacier fit succéder celles de Platon, qu'il donna de même en françois avec des notes, & une Vie de ce Philosophe, dont les préceptes sur la pureté & la perfection de l'ame devoient être encore plus précieux, que ceux qui n'ont pour objet que la guérison ou la santé du corps.

Il publia ensuite la Vie de Pythagore, ses symboles & ses vers dorés ; les commentaires d'Hiéroclès sur ces mêmes vers, avec la Vie de cet Hiéroclès, & de curieuses observations sur la secte & la doctrine des Pythagoriciens. Il dédia cet ouvrage au Roi comme un monument de sa gratitude, pour la bonté que Sa Majesté avoit eue de faire revivre en sa faveur la charge de Garde des livres du Cabinet du Louvre.

Le Manuel d'Épictète & les Commentaires de Simplicius ;

Hist. Tome V.

Ggg

lui parurent dignes des mêmes soins que ceux d'Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore ; il les orna de même de la Vie d'Epiète, & il y ajouta de plus un nouveau Manuel ou Recueil des sentences de ce Philosophe, tiré des Differtations d'Arrien, & cinq traités de morale du même Simplicius qui avoient un grand rapport aux maximes d'Epiète.

Mais entre ces deux derniers ouvrages, le Pythagore & l'Epiète, il plaça une nouvelle édition de son Horace en dix volumes qu'on lui demandoit de toutes parts, & qu'il pouvoit d'autant moins refuser, qu'à son insçu & malgré lui on le réimprimoit, c'est-à-dire, on le défiguroit & en France & dans les pays étrangers, tandis que dans son cabinet vingt années de lecture & d'expérience y avoient mis chaque jour quelque nouveau degré de perfection.

C'est dans le sein de cette laborieuse tranquillité, que M. Dacier attendit le jugement de la République des Lettres sur la suite de son Plutarque. De simples applaudissemens ne l'avoient point ébranlé, il fallut des sollicitations vives & continuelles pour le pousser dans un travail de si longue haleine ; alors il s'y livra avec joie, & l'ouvrage entier parut en huit volumes in-4^o au commencement de l'année 1721.

L'élégance de ses traductions, & la facilité avec laquelle il paroissoit y amener les beautés les plus inséparables du langage de Rome & d'Athènes, lui avoient ouvert de bonne heure les portes de l'Académie Française. Il y avoit succédé en 1695 à feu M. l'Archevêque de Paris. Peu de temps après il fut aussi reçu dans celle-ci ; & les vœux publics qui plaçoient dans l'une & dans l'autre Madame Dacier à ses côtés, auroient peut-être été satisfaits, si son éloignement pour les moindres distinctions n'eût été plus fort encore que le silence des Loix sur un cas aussi difficile à prévoir.

Quand M. Dacier entra à l'Académie des Inscriptions, elle n'étoit encore composée que de sept à huit personnes, principalement occupées des Médailles de l'histoire du feu Roi : il contribua autant qu'aucun autre à la première édition de ce livre fameux ; & quand le Règlement de 1701 eut augmenté

le nombre des Académiciens , & changé la forme des exercices de la Compagnie , il fut presque le seul des Anciens qui , peu touché des paisibles honneurs de la vétérançe , devint pour ses nouveaux Confreres un modèle de travail , de zèle & d'assiduité. Nos Mémoires en feroient bien plus souvent mention , si la plûpart de ses lectures ne s'étoient trouvées d'ailleurs enchaînées dans de grands ouvrages , comme il l'explique lui-même dans la Préface des vers dorés de Pythagore & du Manuel d'Epiçtète , & comme on le verra encore dans sa réponse au P. Balthus sur le Platonisme des Peres del'Eglise , & dans quelques autres œuvres posthumes.

A l'égard de l'Académie Françoisë , il s'étoit rendu si propre , si nécessaire à ses exercices , que le Secrétariat lui en fut déferé tout d'une voix après la mort de M. l'Abbé Regnier. Ma reconnoissance ne me permet pas de taire que , quand on m'admit dans cet illustre Corps , ce fut M. Dacier qui se chargea de la solemnité de mon adoption , & qui par un discours grave & solide , couvrit aux yeux du public la foiblesse d'un sujet qu'il aimoit. Si , sur ce Parnasse vivant , où tous les rangs sont confondus , la mémoire des Académiciens pouvoit cependant tirer encore quelque lustre de la dignité de leurs successeurs , quel avantage n'en tireroit point M. Dacier , dont la place vacante fut à l'instant honorée des plus éminens regards , & fait aujourd'hui une des portions favorites

*M. le Card.
du Bois.*

du premier Ministre. Au reste , les productions de l'esprit ne furent pas les seuls fruits de l'union de M. & de M^{me} Dacier ; ils eurent trois enfans , un fils & deux filles.

Le fils , à qui les Muses avoient souffri dès le berceau , étoit d'une si grande espérance , qu'à l'âge de 10 à 11 ans qu'il avoit quand il mourut , il connoissoit déjà les meilleurs Auteurs Grecs , & les auroit peut-être tous parcourus , si ses conducteurs n'avoient sçu mettre un frein à son impétueuse avidité. Dans le temps qu'avec M^{me} Dacier sa mere , il lisoit Hérodote , mais à des heures réglées , & avec une certaine mesure , il lui déroba un Polybe qu'il achevoit de lire en secret , quand le

vol fut découvert , & traité dans la maison aussi sérieusement qu'une affaire d'Etat. M. le premier Président de Harlay enterina la grace du criminel après l'avoir bien questionné , & tiré de son interrogatoire , qu'Hérodote étoit un enchanteur & Polybe un homme de grand sens.

L'aînée des deux filles entra peu de temps après aux Religieuses de Long-Champ , qu'elle édifie toujours par sa piété ; & la seconde , que les Graces sembloient avoir formée pour la consolation de sa famille , lui fut encore enlevée à l'âge de 18 ans. M^{me} Dacier a immortalisé le mérite de cette aimable personne dans sa Préface sur l'Iliade : Mausolée superbe ! que le caprice & l'injustice des hommes , le bouleversement même des nations ne sçauroit détruire.

La perte de M^{me} Dacier elle-même , étoit le dernier des malheurs réservés à la tendresse de son époux , & il l'éprouva ce malheur au mois d'Août 1720 , comme le Plutarque étoit prêt à paroître. Les fleurs qu'on jettoit de tous côtés sur son tombeau , ne sécherent point ses larmes : il ne lui survêcut que deux ans , & ce ne fut que dans les derniers mois de cette vie languissante que sa douleur parut un peu calmée , par la douce illusion qu'il s'étoit faite d'avoir retrouvé une autre M^{me} Dacier , & de pouvoir se rengager avec elle sous un nom & des auspices plus heureux.

Cependant un mal réel dissipa l'illusion ; il lui vint un ulcère à la gorge qui le mina insensiblement , & qui , lui faisant perdre peu à peu la respiration , le suffoqua entièrement le 18 de Septembre dernier , dans sa 72^e année.

Un fonds de Religion , qui le flattoit moins que les promesses de la Médecine , l'avoit porté depuis quelques jours à mettre sa confession par écrit ; & la précaution ne lui fut pas inutile ; car c'est après s'être confessé ainsi , qu'il reçût les autres Sacremens de l'Eglise avec ce zèle & cette ferveur , dont on trouve des traits si marqués dans tous ses Commentaires sur la Morale des Philosophes païens.





E L O G E

DE M. L'ABBE' MASSIEU.

GUILLAUME MASSIEU, né à Caën le 13^e d'Avril 1665, y fut élevé avec tout le soin que comportoit l'état de sa famille, peu accommodée des biens de la fortune, mais pleine d'honneur & de bonne volonté.

1723:
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

Quand la raison commença à éclairer ses études, il s'y proposa pour modèle ses illustres compatriotes, les Malherbes, les Sarrafins, les Bois-Roberts, les Bocharts, & quantité d'autres, à la gloire desquels on dit qu'il avoit composé de petits vers latins.

A l'âge de 16 ans, il obtint de ses parens de pouvoir venir à Paris faire un nouveau cours de Philosophie, & il le fit aux Jésuites, qui, l'ayant bientôt démêlé dans la foule de leurs disciples, se rendirent avec plaisir à l'empressement qu'il marqua d'entrer dans une Société, où l'on ne cherche, où l'on ne connoît d'autres richesses que celles de l'esprit & des mœurs.

Dès qu'il eut fini son noviciat, il fut destiné, suivant l'usage de sa Compagnie, à régenter les Humanités dans quelque Collège; & on l'envoya à Rennes où il enseigna jusqu'à la Rhétorique, après quoi il revint à Paris étudier lui-même en Théologie.

Il sembloit particulièrement né pour cette science épineuse & sublime: clarté, profondeur, solidité, tout annonçoit en lui un si grand Théologien, que ses supérieurs souhaiterent qu'il s'appliquât uniquement à le devenir. Dès-là, il s'y crût moins propre de moitié, & le fut peut-être. L'amour des Lettres enjouées & fleuries qu'il avoit respiré dans un commerce intime avec les Rapins, les Bouhours & les Commires, gémit de cette contrainte, & le rappelladans le monde à son premier état.

Ses talens le firent connoître, & lui valurent l'amitié d'un homme aussi capable d'en donner des exemples, qu'habile à en développer les maximes: M. de Sacy accueillit chez lui

l'abbé Massieu, qui par reconnoissance remplaça, dans l'éducation de M. de Sacy le fils, les momens que le public enlevait à son pere. Il lui fit des traités particuliers de Sphère, de Géographie, d'Histoire, & n'oublia rien pour orner foncièrement son esprit des connoissances dont les maîtres ordinaires ne donnent, & n'ont eux-mêmes qu'une légère teinture.

Les amis de M. de Sacy devinrent les siens, & entre ceux-là, M. de Tourreil, qui pour sa traduction de Démosthène, cherchoit à s'aider des lumieres d'un sage critique; il goûta M. l'abbé Massieu au point de ne pouvoir plus s'en passer.

Les Pensionnaires de l'Académie des Inscriptions étoient alors dans l'usage, lorsqu'il y vacquoit quelque place d'Elève, d'y nommer tour à tour des sujets dont la capacité leur étoit connue; & en 1705, M. de Tourreil usa de ce droit en faveur de M. l'abbé Massieu, qui n'avoit besoin que de se trouver ainsi en place pour paroître tout ce qu'il étoit. On le reconnut dès la premiere Assemblée publique qui suivit sa réception; il y apporta un discours sur l'usage de la Poësie, dont la lecture étoit peu avancée quand cinq heures sonnerent; c'étoit un sur-lendemain de S. Martin, il étoit presque nuit, il pleuvoit même. Le public oubliant l'heure, le temps & la saison, nous obligea par un murmure flatteur à rester en place, & à lui continuer cette lecture, qui après une grosse demi-heure parut encore finir trop tôt.

La suite ne démentit point ce premier présage de la promptitude avec laquelle il devoit faire son chemin dans l'Académie. En effet à sept ou huit mois de-là, il devint Associé, & il y remplissoit déjà une place de Pensionnaire au commencement de 1710.

Dans la même année, il fut nommé à une Chaire de Professeur Royal en langue grecque; & le jour de son installation, il prononça sur les beautés de cette langue un discours latin, dont les meilleurs siècles n'auroient pas rougi. On croyoit entendre un Romain de la Cour d'Auguste, qui envoyant son fils se perfectionner à Athènes, lui découvroit tous les avantages qu'il pouvoit encore puiser dans cet ancien séjour des Lettres, de la politesse & de l'urbanité.

Il rendit ses leçons intéressantes & fameuses par le choix de l'Auteur qu'il entreprit d'y expliquer : ce fut Pindare , dont les beautés plus célèbres que connues , avoient jusques-là compromis ou désavoué tous les interprètes. Il falloit le goût & l'intelligence de M. l'abbé Massieu , pour lui restituer parmi nous les qualités que Quintilien lui attribue souverainement : l'élévation du génie , la magnificence du style , la variété des figures , & cette véhémence abondance de choses & de mots , qui coule toujours avec une majestueuse rapidité.

Les deux Odes olympiques que l'on trouvera avec sa traduction & ses notes dans le quatrième volume de nos Mémoires , garantiroient seules cette vérité , qui fut dès lors justifiée par les vûes que l'Académie Françoisé tourna constamment sur lui , pendant quatre ou cinq années de suite , toutes les fois qu'elle avoit des pertes à réparer : il semble même que ce ne fut que pour l'adopter plus singulièrement qu'elle tarda tant à le faire. M. de Tourreil son amy déclaré , souhaitoit passionnément l'y voir placé ; mais des circonstances particulières avoient toujours trahi ses efforts. Il mourut , & immédiatement après sa mort , le mérite de M. l'abbé Massieu obtint seul ce qui avoit si long-temps échappé aux plus vifs empressements.

M. de Tourreil mourant , abandonna à son zèle une autre chose qu'il n'avoit sans doute pas moins à cœur : c'étoit la nouvelle édition qu'il préparoit des Harangues de Démosthène ; & M. l'abbé Massieu , fidèle à la mémoire de son ami , n'a épargné ni temps ni soins pour rendre ce dépôt plus digne de l'estime publique. Il a retouché ou suppléé tout ce qui manquoit à sa traduction , & il y a joint tout ce qu'il a pû rassembler de ses autres ouvrages. Ce recueil forme deux volumes in-4° qui parurent à la fin de 1721 , précédés d'une Préface , où brillent de toutes parts les traits d'une éloquence mâle , opposée aux affectations du nouveau langage , une critique qui met le prix aux vraies beautés , & des sentimens qui ne font pas moins d'honneur à l'humanité que la littérature.

Son cœur avoit été éprouvé , mais nullement changé ou abattu par différentes fortunes : il s'étoit d'abord vû en rentrant dans le monde , manquer de tout , même du plus nécessaire ;

& ce triste souvenir l'avoit obligé dans la première retraite que son bonheur lui offrit, à prévenir par une industrieuse économie la crainte d'une semblable extrémité. Il se fit donc, du fruit de son travail, un fonds honnête qu'il plaça de son mieux. Peu de temps après, les mêmes mains qu'il avoit cru fort sûres, devinrent malheureuses ou infidèles. Il en fut tout aussi étonné que si le cas eût été bien nouveau, il en parloit avec une naïveté surprenante; mais il en fut aussi peu touché, que si en perdant tout, il n'avoit rien perdu.

M. de Bercy. Lorsqu'il eut été reçu dans cette Académie, & que les succès de ses ouvrages eurent commencé à lui faire un nom, il fut recherché par différentes personnes, dont les places ou le crédit pouvoient exciter de grandes espérances. Le gendre du Ministre de la Finance, espèce de Ministre lui-même par l'étendue & l'importance du département qui lui étoit confié, l'engagea à venir demeurer avec lui. Il y vit ce qu'on y voit toujours, des fortunes éclatantes & subites; mais il y donna un rare exemple de modération: il resta sobre, modeste & tranquille au milieu de cet avide tourbillon, & s'y trouva peut-être le seul, à qui un changement imprévu ne coûta d'autres soupirs, que ceux qu'il devoit à l'estime & à l'amitié.

Les dernières années de sa vie furent troublées par d'autres disgrâces plus dignes encore de sa Philosophie. Il devint sujet à des attaques de goutte très-fréquentes, & ces attaques ne furent que le prélude de deux cataractes qui le rendirent entièrement aveugle. Il supporta la perte de la vue avec autant de constance, qu'il avoit supporté celle de son pécule. Il n'en fut ni moins assidu ni moins utile à nos Assemblées; & quand au bout de trois ans ses cataractes furent parvenues au point de maturité nécessaire pour l'opération, il se contenta d'avoir par ce moyen recouvré un œil qui suffisoit à ses travaux, il ne put se résoudre à sacrifier encore six semaines ou deux mois de temps pour le second, qu'il tenoit, disoit-il, en réserve, & comme une ressource contre de nouveaux malheurs.

Celui-ci retarda beaucoup l'impression des œuvres de M. de Turreil, dont il s'étoit chargé, & auxquelles son amitié
n'hésitoit

n'hésitoit pas à donner la préférence sur les siennes propres. Mais le tort plus considérable que cet accident a causé au public, c'est d'avoir empêché M. l'abbé Maffieu de mettre la dernière main à son Pindare françois, dont la traduction est cependant finie, mais dont les notes ne sont qu'aux deux tiers.

Un autre ouvrage qu'il laisse imparfait, c'est l'histoire de la Poësie françoise, qu'il avoit conduite depuis son origine jusqu'au temps de François I^{er}, & qu'il se proposoit de pousser jusqu'à celui des Corneilles & des Racines. A la tête de cette histoire, devoit marcher le discours sur l'usage de la Poësie dont nous avons déjà parlé, & qui est imprimé dans le deuxième volume des Mémoires de l'Académie, avec ses Dissertations sur les Boucliers votifs, & sur les sermens des Anciens, & un parallèle d'Homère & de Platon. On trouvera dans le troisième & le quatrième volumes, outre les Odes de Pindare dont nous avons aussi parlé, d'autres Dissertations de lui sur les Graces, sur les Hespérides, & sur les Gorgones, toutes écrites d'un style net, exact, brillant, quand la matière le permet, plus fait, ce semble, pour persuader que pour plaire, & dès-là produisant nécessairement l'un & l'autre. Rien de négligé ne sortoit de ses mains; il se préparoit à ses leçons du Collège Royal, comme s'il avoit eu à y parler devant ses maîtres, & ne plaignoit pas à ses moindres pièces ce dernier travail qui en cache l'art sous les apparences d'un naturel facile. Il connoissoit & rendoit trop bien les charmes de la Poësie, pour croire que le don lui en eût été refusé: aussi n'est-ce qu'à son extrême retenue qu'il faut imputer le peu d'usage qu'il en faisoit. On se souvient encore ici d'un Poëme latin qu'il nous lût un jour sur le Caffé, & dont les graces imposeroient à la postérité, si Horace & Virgile avoient connu cette liqueur.

Mais, de quelque genre, & de quelque prix que puissent être ses ouvrages posthumes, le legs qu'il en a fait à M. de Sacy, a heureusement pourvû à leur sûreté & à leur gloire.

Il mourut d'apoplexie le 26^e de Septembre dernier dans sa 58^e année.

Hist. Tome V.

Hhh



E L O G E

DE M. LE MARQUIS DE BERINGHEN.

1723.
Assemblée
publique d'a-
près la Saint
Martin.

JACQUES - LOUIS DE BERINGHEN, Comte de Château-Neuf & du Plessis-Bertrand, Seigneur d'Armanvilliers, Chevalier des Ordres du Roi, premier Ecuyer de Sa Majesté, & Gouverneur des Citadelles de Marseille, naquit à Paris au petit Bourbon le 20 d'Octobre 1651.

Sa famille, originaire du Duché de Gueldres, vint s'établir en France sous le regne de Henry IV, qui employa Pierre de Beringhen, ayeul de celui dont nous parlons, en d'importantes négociations auprès des Princes d'Allemagne. Son fils, Henry, Comte de Beringhen, craignant de s'être rendu suspect au Cardinal de Richelieu par un attachement trop marqué à la personne de Louis XIII, s'éloigna de la Cour, passa au service de la Suède & de la Hollande, alors nos Alliés, & s'y distingua tellement, qu'il étoit devenu Capitaine des Gardes du Grand Gustave quelque temps avant la bataille de Lutzen, où ce Prince fut tué; & qu'il commandoit les Cuirassiers de Frederic-Henry Prince d'Orange, le plus fameux Capitaine de son siècle, quand le Cardinal de Richelieu mourut. Le Roi le rappella aussitôt, & récompensa comme une suite de sa fidélité, une absence aussi glorieuse qu'involontaire. A son retour, il épousa Anne Dublé d'Uxelles, fille du Marquis d'Uxelles Lieutenant général des armées du Roi, mort de ses blessures au siège de Gravelines, peu de temps après avoir été désigné Maréchal de France & Cordon bleu; honneurs, sur lesquels la fortune & la valeur se sont bien mieux entendues en faveur de M. le Maréchal d'Uxelles son fils.

C'est de ce mariage que naquit M. le Chevalier de Beringhen; car comme il n'étoit pas l'aîné, on le fit Chevalier de Malthe dès le berceau. Il fut élevé dans la maison paternelle

avec tout le soin que demandoient sa naissance, sa destination, & les talens qui se développerent en lui presque dès l'enfance. Il apprit avec le latin la plûpart des langues vivantes dont il pouvoit faire usage : on lui enseigna les Mathématiques, le Dessin sur-tout, & les Fortifications : enfin, il fit ses caravannes avec tout le succès possible. Mais il les eut à peine achevées, qu'elles lui devinrent inutiles, du moins par rapport à l'objet qui les lui avoit fait entreprendre. Son frere aîné, le Marquis de Beringhen, fut tué d'un coup de canon en entrant dans la tranchée devant Besançon, à la tête du Régiment Dauphin qu'il commandoit. C'étoit un sujet de la plus grande espérance, & un de ceux que M. Despreaux, dans son Epître au Roi sur le passage du Rhin, nomme entres Volontaires de distinction qui les premiers se jetterent avec intrépidité dans le fleuve.

*La Salle, BERINGHEN, Nogent, d'Ambré, Cavois,
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.*

Après cette perte, M. le Chevalier de Beringhen devint l'unique ressource de sa famille ; il quitta l'Ordre de Malthe, le Roi lui donna un Régiment de Cavalerie, puis le Guidon des Gendarmes de Bourgogne ; & la paix ayant été conclue quelques années après à Nimégue, Sa Majesté l'attacha plus particulièrement à sa personne, en lui accordant la survivance & l'exercice de la charge de premier Ecuyer, dont son pere étoit pourvû dès le temps de Louis XIII.

M. le Premier qui n'avoit que 26 à 27 ans, & qui dans un âge si peu avancé, jouïssoit déjà de toute la réputation de probité, de conduite & de bravoure, qui peut flatter un Militaire vertueux, trouva dans ce nouveau genre de service, une récompense plus flatteuse encore, l'estime & la confiance de son maître : aussi ne lui manquoit-il aucune des qualités qui pouvoient l'en rendre digne. Il joignoit entr'autres à une pénétration vive & discrète, une exactitude, une intelligence & une activité d'autant plus aimables, qu'elles étoient dégagées de tout l'extérieur des empressemens ; & la situation où la Cour se trouvoit alors, augmentoit infiniment le prix de toutes

ces qualités naturellement si précieuses. On le reconnut à la première promotion que le Roi fit des Chevaliers de l'Ordre du S. Esprit : il en fut un , quoique M. de Beringhen le pere , qui vivoit encore , le fût de la promotion précédente , & que cette décoration , capable d'illustrer en un seul sujet des familles très-nombreuses , ne se fût point encore vûe placée en même temps sur la tête d'un pere & d'un fils , qui à eux deux , faisoient , pour ainsi dire , toute leur famille , ou du moins tout ce qui portoit leur nom dans le Royaume.

Dans la même année , qui étoit l'année 1688 , il fut envoyé au-devant de la Reine d'Angleterre , qui se réfugioit en France ; il la reçut à Boulogne sur mer avec une politesse & des soins qui auroient pû lui faire oublier ses malheurs , s'ils eussent été moins grands , & il l'accompagna jusqu'à S. Germain en Laye.

La guerre s'étant renouvelée immédiatement après , & le Roi ayant pris lui-même le commandement de ses armées , M. le Premier le suivit , non-seulement par le devoir de sa charge , mais par un ordre exprès , & avec une distinction si personnelle , que dans le voyage & dans les marches il étoit toujours seul avec le Roi dans sa calèche. Sa modestie gémissoit souvent d'un honneur trop propre à exciter la jalousie des Courtisans , quoique bien calmée d'ailleurs à son égard , par la connoissance qu'ils avoient de son désintéressement & de sa vertu. Mais cet honneur , toujours si envié , n'étoit peut-être pas moins dangereux par lui-même. Dans ces conversations longues , habituelles , presque forcées , un Prince exercé de longue main à discerner les esprits & les cœurs , a bien-tôt mis au creuset toutes les espèces de mérite , dont l'apparence auroit pû le surprendre dans des circonstances & des momens heureux. M. le Premier étoit digne de cette épreuve , & il la soutint si avantageusement , que quand Monseigneur alla ensuite commander en Flandres , le Roi le lui donna de même comme une personne de confiance , qu'il pouvoit utilement consulter dans les conjonctures délicates. Enfin , quand M. le Duc de Bourgogne vint pour la première fois à Paris , il eut ordre du Roi d'y voir & d'y embrasser de sa part M. de Be-

ringhen le pere, vénérable vieillard, dont le corps étoit courbé sous le faix des exploits & des années, mais dont l'esprit toujours sain & entier, sembloit attendre pour sa mission cette dernière marque de la bonté du Prince.

L'extrême considération & l'estime générale dans laquelle étoit M. le Premier, parurent d'une manière plus éclatante encore dans ce qui lui arriva au commencement de l'année 1707. On étoit au fort de la guerre, & les ennemis enhardis par les succès de leur dernière campagne, se croyoient en droit & en état de tout entreprendre. Un de leurs partis, composé de trente hommes seulement, mais presque tous Officiers, s'étant partagé en diverses petites troupes, osa venir jusqu'aux portes de la Capitale, & se répandre entre Paris & Versailles, pour enlever sur le chemin quelqu'un de nos Princes. Le 24 Mars, entre 6 & 7 heures du soir, ils apperçurent sur le pont de Séve un carrosse à six chevaux aux armes & avec la livrée du Roi : c'étoit M. le Premier, qu'ils prenoient pour Monseigneur. Ils firent le signal dont ils étoient convenus, leurs petits détachemens se réunirent, ils joignirent le carrosse à l'entrée de la plaine, M. le Premier fut enlevé en un instant, & on ne le scût que par le retour de ses gens, qui avoient été eux-mêmes retenus long-temps. Dès que le Roi en fut informé, il fit partir un Exempt avec vingt Gardes; M. de Chamillart qui étoit à Lestang, fut chargé d'envoyer des ordres aux Gouverneurs des places frontières, les autres Secrétaires d'Etat dépêcherent des courriers, chacun dans leur département; les Officiers de la petite Ecurie monterent à cheval; des Seigneurs, & nombre d'amis particuliers de M. le Premier en firent autant, & prirent les uns la route de Flandres, les autres celle d'Allemagne, d'autres enfin celle des côtes voisines, tandis que les Maréchaussées du plat-pays parcouroient les villages & les bois. Le zèle & la prudence humaine ne pouvoient rien de plus: mais le Partisan, homme d'expérience, qui avoit bien prévu l'éclat & les suites d'une capture de cette espèce, n'avoit aussi négligé aucune des précautions qui pouvoient assurer sa retraite. Un obstacle imprévu, & celui dont son cœur se défioit le moins, trompa sa vigilance: ce fut le

430 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
tendre respect que lui inspira son prisonnier. Il lui avoit d'abord annoncé au péril de sa vie, la nécessité d'une diligence incroyable, pour laquelle ses relais étoient disposés, & M. le Premier s'y prêtoit de bonne foi dans toute l'étendue de ses forces. Le Partisan au contraire, cédant à je ne sçais quels mouvemens inconnus, se rallentit insensiblement, commence à craindre pour la santé d'un homme qu'il n'avoit jamais vû, & qu'il venoit de prendre comme ennemi : il le prévient sur des ménagemens qu'il n'auroit osé lui demander, il le fait reposer trois heures entieres dans la forêt de Chantilly, & lui trouve une chaise de poste pour le moins fatiguer. Par là furent absolument dérangés le temps & l'ordre de la marche. Déjà les garnisons françoises informées de l'enlevement, sont en campagne, & M. le Premier est repris à quelques lieues de Ham. Il dormoit tranquillement dans sa chaise, quand un Maréchal des logis du Régiment de Livry, attaquua, lui troisième, l'escorte qui l'emmenoit, & l'obligea d'autant plus aisément à se rendre, qu'elle se voyoit sur le point d'être environnée de toutes parts. Le premier usage qu'il fit de sa connoissance & de sa liberté, fut de sauver la vie, & de procurer un bon traitement à tout le parti.

On voulut ensuite agiter la question, sçavoir si le chef & sa troupe devoient être regardés comme de vrais prisonniers de guerre, ou comme des malfaiteurs qui, violant le sacré domicile des Rois, s'étoient proposé d'insulter le Prince au milieu de sa Cour; & la décision ne paroissoit pas douteuse : mais M. le Premier employa tout son crédit pour l'empêcher. On ne les punit point ; ils ne furent retenus que par des fêtes & des spectacles où l'on couroit en foule pour les voir eux-mêmes, & comme pour s'assurer davantage du retour de M. le Premier : enfin, ils repartirent avec de bons passeports, & chargés de présens qui excédoient une simple rançon.

Le mérite & les talens de M. le Premier n'étoient pas d'un seul regne, & ils étoient trop connus pour être négligés pendant la Régence. Il fut d'abord nommé à la premiere place de Conseiller dans le Conseil du dedans du Royaume, & on lui donna ensuite en particulier la direction générale des Ponts

& Chauffées, ou plutôt on le donna à cette direction, qui presqu'abandonnée, reprit peu à peu sous ses ordres, par l'utilité des travaux & la fidélité de l'administration, l'ancien relief qu'on sçait qu'elle avoit à Rome sous les premiers Magistrats de la République.

Nous avons rapporté dans le premier volume de l'Histoire de cette Académie, que dans ses commencemens, & lorsqu'elle n'étoit encore composée que de cinq ou six personnes tirées de l'Académie Française, elle étoit principalement occupée du soin d'imaginer des sujets pour les Tapisseries du Roi, & les différens ouvrages de Peinture & de Sculpture dont on songeoit à embellir Versailles : que l'on y régloit le choix & l'ordre des Statues, des Vases & des Groupes : que l'on y consultoit les ornemens des Fontaines, des Bosquets, & tout ce que l'on proposoit pour la décoration des appartemens & l'embellissement des jardins. Nous aurions pu dire, & c'est peut-être moins la crainte d'une digression que la modestie de M. le Premier qui nous en a empêché, qu'il étoit lui-même en ce genre une petite Académie à part pour le Roi, qui ne cessoit de le consulter, & qui paroissoit quelquefois jaloux de son suffrage, au point que lorsqu'en son absence, les le Brun, les Girardons, les le Notre, ou les Mansards lui faisoient voir quelque chose de leur façon qui lui plaisoit, il leur disoit que cela lui paroissoit beau, & que M. le Premier en feroit, sans doute, bien content.

Un homme d'un goût si sûr, si délicat & si accrédité ne pouvoit échapper aux vœux de l'Académie, quand il plut au Roi d'y augmenter le nombre des Académiciens jusqu'à 40, parmi lesquels il y avoit dix places d'Honoraires. M. le Premier en eut une, & quoiqu'il lui fût comme impossible de la venir occuper, à cause du service actuel qui l'attachoit à la personne du Roi ; que même l'objet des travaux de cette Compagnie fût infiniment changé & beaucoup plus étendu, il ne lui fut cependant pas inutile ; il étoit en quelque sorte l'Académicien de la Cour, il y remplissoit lui seul presque toutes les fonctions de l'ancienne Académie.

La Peinture, la Sculpture, la Gravûre, tous les Arts en

général, lui rendoient comme à l'envi une espèce d'hommage d'autant plus glorieux, qu'il l'exigeoit moins. Il avoit joint à un cabinet d'excellens livres, le plus ample & le plus beau recueil d'estampes que l'on connoisse ; & ce recueil immense n'étoit pas pour lui, comme pour la plupart des hommes, une curiosité vaine & fastueuse. Le choix de chaque pièce indiquoit sa connoissance, & l'ordre singulier qu'il y avoit mis, marquoit l'usage qu'il en sçavoit faire. C'étoit entre ses mains une bibliothèque vivante, qui instruisoit ceux même qui ne vouloient que s'en amuser ; une bibliothèque qui se déployoit en bien moins de temps qu'on n'auroit pû parcourir dans une autre un seul volume imprimé, & qui passant immédiatement des yeux à l'esprit, y laissoit, comme le dit Horace, des traces plus sûres & plus fidèles, que celles qu'un son léger y forme par le secours de l'oreille.

Tel étoit, après le bien public & les devoirs de la vie civile, l'objet qui touchoit le plus M. le Premier ; car pour le bien public, il ne croyoit pas que ce fût assez de le préférer à tout, de lui sacrifier son temps & son repos, il y ajoûtoit, quand il le falloit, son propre bien ; & c'est ainsi qu'il a fait subsister la petite Ecurie dans des temps difficiles, & qu'en d'autres temps il suppléoit de sa bourse à la modicité des appointemens ordinaires. C'est ainsi encore, que dans la construction ou la réparation d'ouvrages publics & importants, il dédommageoit quelquefois ceux qui avoient fidèlement exécuté des marchés onéreux, ou qu'il faisoit refaire ce qui n'étant pas absolument mal, pouvoit recevoir par de nouveaux soins plus de solidité & de perfection. Il remplissoit avec un zèle égal les devoirs de la vie civile ; bon pere, bon mari, ami généreux & fidèle, cœur tendre & compatissant, toujours occupé à rendre de bons offices, ne croyant jamais y avoir si bien réussi, que quand il en avoit pû dérober la connoissance à ceux à qui il les avoit rendus : faisant des charités réglées, en faisant d'extraordinaires, ne leur prescrivant communément d'autres bornes que son pouvoir, & ne les estimant jamais davantage, que lorsqu'elles l'avoient personnellement privé de quelques douceurs.

Sa constance & sa piété se font particulièrement signalées dans les douleurs aiguës de sa dernière maladie, qui a duré près d'un an, & dont il est mort le premier Mai dernier au milieu de sa 72^e année.

Il avoit épousé en 1677 Marie-Elisabeth d'Aumont, petite-fille du Maréchal d'Aumont & du Chancelier le Tellier; il en laisse neuf enfans, six filles & trois garçons, dont l'aîné, qui est Maréchal de camp, est aussi premier Ecuyer du Roi, & Gouverneur des Citadelles de Marseille.

Nous ne sçaurions attribuer qu'à l'esprit de modestie, souverainement héréditaire dans cette maison, le peu de Mémoires dont elle nous a aidés pour l'Eloge du défunt : il est vrai qu'elle pouvoit s'en reposer en toute sûreté sur la voix & les sentimens du public; mais pour nous, c'est précisément le cas où ce même public se seroit le plus offensé de notre silence.



E L O G E

DE M. BOIVIN L'AINE.

L OUIS BOIVIN, Avocat au Parlement, & Pensionnaire de l'Académie des Belles Lettres, naquit le 20 de Mars 1659 à Montreuil l'Argilé, petite ville de la haute Normandie dans le Diocèse de Lizieux. Ses parens, malgré la modicité de leur fortune, s'étoient rendus respectables dans tout le canton par un grand fonds de probité, de religion, & même de littérature.

1724.
Assemblée
publique d'a-
près la Saint
Martin.

Louis Boivin son pere, & François Boivin son ayeul, étoient les meilleurs Avocats du pays; & Marie Vattier sa mere étoit sœur du fameux Pierre Vattier, Professeur Royal en langue arabe, un des plus sçavans hommes du dernier siècle.

L'Académicien dont nous parlons, eut d'abord à Montreuil

Hist. Tome V.

Iii

le même maître que son pere, un bon prêtre, qui avoit plus de goût que d'érudition, & qui eut la bonne foi de prendre congé de son disciple dès qu'il s'apperçut qu'il n'avoit plus rien à lui apprendre. Ce fut de très-bonne heure, car il n'avoit qu'environ 15 ans quand on l'envoya à Rouen, où il fit sa Seconde & sa Rhétorique au Collège des Jésuites.

Une envie démesurée de devenir sçavant, & sçavant de profession, l'éleva sans peine au-dessus de ses compagnons d'étude. Il étoit toujours le premier de sa classe, & il en remportoit tous les prix; enfin, il étoit sur le point d'aller à Montreuil pendant les vacances, étaler ses petits triomphes aux yeux d'une mere qui l'aimoit tendrement, quand il apprit qu'elle étoit morte. C'étoit peut-être la seule circonstance capable d'augmenter sa douleur; quoi qu'il en soit, il ne vint à bout de la calmer que par un vœu en forme qui étoit bien digne d'un sçavant: ce vœu fut de renouveler tous les ans le souvenir de la perte de sa mere par quelque pièce de prose ou de vers en son honneur. On ne sçait pas quand il peut en avoir obtenu la dispense, on présume seulement que ce fut à la mort de son pere qui arriva peu de temps après, & on le présume parce que dans ses papiers, il ne s'est trouvé que cinq ou six de ces pièces, toutes des premières années, & que la sixième a pour titre, *Lettre à mon pere & à ma mere dans le Ciel*. Il seroit difficile de rien imaginer de plus affectueux que cette lettre, nous osons même dire de plus sensé, en ce que l'Auteur l'a chargée de presque toutes les réflexions qui pouvoient naturellement y servir de réponse.

M. Boivin n'avoit que vingt-deux ans quand il perdit son pere, & l'amour des Lettres l'avoit déjà amené deux fois à Paris. L'objet de son premier voyage fut de mettre dans la Bibliothèque de M. Colbert la traduction latine de toutes les œuvres d'Avicenne, promise depuis long-temps, & nouvellement achevée par M. Vattier, qui à sa mort en avoit fort recommandé le manuscrit. M^{me} Vattier sa veuve, & M. Boivin son neveu, fidèles aux vûes du défunt, vinrent exprès à Paris, s'adresserent à M. Chapelain, lui remirent le manuscrit, & s'en retournerent à Montreuil sans sçavoir quel seroit

le sort de ce grand ouvrage , qui s'est enfin comme perdu par le soin même que l'on sembloit avoir pris de le conserver. M. Thevenot , ami de M. Vattier , n'en étoit pas en peine , il sçavoit où il étoit , mais il en faisoit mystère , & quand on lui en parloit , il se contentoit de répondre qu'il ne seroit jamais confié qu'à gens bien en état d'en procurer l'édition. Depuis la mort de M. Thevenot , il n'a pas été possible de le découvrir ; cependant , l'étendue & l'importance du travail , la réputation de l'original , le mérite des autres traductions que M. Vattier nous a laissées , tout rend celle-ci digne encore des plus ardues recherches , & nous les proposons dans le lieu du monde le plus propre à publier des monitoires sur les pertes , ou les larcins de cette espèce.

Le second voyage que M. Boivin fit à Paris , fut pour y étudier en Philosophie. Il fit son cours au Plessis , sous le célèbre Paul Cohade , qu'on appelloit le Philosophe subtil , & dont il gagna aussi-tôt les bonnes grâces par une assiduité exemplaire à ses leçons , par un talent merveilleux pour la dispute ; & on ajoûte , car les grands hommes ne laissent pas d'être quelquefois sensibles à de petites choses , par la propreté de son écriture , & les bordures en vignettes dont il ornoit toutes les pages de ses cahiers.

De la Philosophie , il passa à l'étude de la Théologie , de la Jurisprudence & de la Médecine , avançant d'un pas égal dans toutes ces connoissances , parce qu'il n'avoit de prédilection pour aucune. Il faisoit beaucoup plus de progrès dans l'étude des Belles Lettres , à qui il ne paroissoit donner que quelques momens perdus , & dont il n'avoit pour confidens que M. Chapelain & le P. Lallemand Prieur de S^{te} Geneviève , encore se donnoit-il bien de garde de découvrir au premier la violence du penchant qui le portoit à faire des vers françois ; il en faisoit par milliers , mais , pour en montrer à M. Chapelain , il attendoit que sa veine eût enfanté quelque pièce privilégiée , qui pût faire honneur au suffrage d'un tel juge , & il s'en flatta apparemment trop tôt. Un jour donc , plus content de lui-même qu'il ne l'avoit encore été d'aucune de ses pro-

ductions en ce genre, il l'exposa aux yeux de M. Chapelain, qui la veille l'avoit fort loué sur sa Prose françoise & sur sa Poësie latine. A l'aspect du nouvel ouvrage, M. Chapelain fronça le sourcil, & à mesure qu'il avançoit, il reprenoit dans les vers du jeune Poëte ce qu'il n'appercevoit pas lui-même dans les siens, & ce qui auroit dû les en guérir tous deux, une vaine enflure, un brillant faux & obscur, & si peu de naturel, qu'enfin il lui conseilla de renoncer pour jamais à cette manie. Quel Oracle ! ce fut pour lui un coup de foudre. A la lettre, il en pensa mourir ; & peu de jours après, confiant au papier le récit de sa disgrâce, il composa un discours que nous avons vû écrit de sa main avec ce titre singulier, *FLUX DE MÉLANCHOLIE*. Il commence ainsi. *Dans l'état où je suis, il n'y a que Dieu qui puisse me consoler. . . . Je suis si ennuyé du monde, que si ce chagrin me continue, j'espere au moins qu'il m'en tirera bientôt. Il me semble que j'écris mon testament, &c.*

Après ce début, & quantité d'autres réflexions aussi lugubres, il vient au chagrin particulier qui le dévore. *On m'a fait entendre, dit-il, que ce n'étoit pas mon talent de faire des vers françois, quoiqu'il me semble que je ne sçaurois vivre sans cela. Il n'est pas croyable combien un mot comme celui-là est difficile à digérer à gens de mon humeur. . . . Mon naturel, poursuit-il, est porté aux vers plus qu'à toute autre chose, & un des plus judicieux hommes de France, n'approuve pas que j'en fasse de françois ! A quoi me serviront ces latins, quand j'y serois un Virgile, puisque l'on n'en a que faire de deux ?*

Le reste de la pièce est plein de pareilles saillies d'une admirable naïveté ; il y fait entr'autres un portrait de lui-même qu'on ne soupçonnera pas d'être flatté. *Mon humeur, dit-il, est sauvage & retirée, fort approchante de celle de l'oiseau de Minerve : franche jusqu'à la rusticité, fiere jusqu'à l'indépendance, flottante & incertaine jusqu'à ne me déterminer à quoi que ce soit, entreprenante jusqu'à vouloir tout sçavoir & tout pratiquer, présomptueuse jusqu'à faire vertu d'ambition ; cachant si peu mes défauts que souvent j'en fais vanité, & rarement m'imaginé-je qu'il n'ayent pas quelque chose d'héroïque.*

C'étoit dans sa 23^e ou sa 24^e année au plus que M. Boivin se dépeignoit ainsi, & quelques traits que l'âge & les travaux ayent donné lieu d'ajouter à cette premiere peinture, elle s'est toujours trouvée d'une parfaite ressemblance.

L'amitié & les conseils du P. Lallemant ne lui furent pas moins utiles que ceux de M. Chapelain. Ce premier l'avoit engagé à son inscû avec M. de Carcavy, pour travailler à la Bibliothèque du Roi; mais il s'en défendit sur ce qu'il avoit en province un petit frere, qu'il vouloit faire venir à Paris pour y prendre soin de son éducation. En effet, il l'y fit venir cette année-là même, & ce qui ne doit pas être oublié, c'est que le sçachant en chemin, il fit, certes plus en dépit de M. Chapelain que d'Apollon, des Stances françoises pour l'heureuse arrivée de ce cher pupille. Qui ne liroit que les premiers vers de ces Stances, les attribueroit à Horace, & les croiroit faites pour Virgile.

*Fier Autan, Pere des Orages,
Arrête ton vol, &c.*

Ce qui suit marque un excellent naturel, & l'empressement qu'il avoit de consacrer à l'instruction de ce frere les plus belles années de sa vie, comme s'il avoit prévu qu'elles en seroient aussi les plus honorables.

L'érudition de M. Boivin étoit regardée alors comme une espèce de prodige, il y avoit peu de livres sçavans qu'il n'eût exactement lûs, & qu'il ne sçût presque par cœur. Plusieurs Magistrats se faisoient un plaisir de revoir avec lui les Auteurs des bons siècles.

M. Bignon, pere de M^{rs} Bignon, devenu Conseiller d'Etat, après vingt années d'exercice dans la charge d'Avocat général, lui avoit assigné des heures fixes, où ils relisoient ensemble les endroits choisis des Poètes & des Orateurs Grecs, qui avoient fait les delices de sa jeunesse; & M. le Pelletier, qui revoyoit de même avec lui les Poètes & les Orateurs Latins, le goûta au point, que pour l'associer plus intimement à ses lectures, il l'engagea à venir demeurer chez lui, & que

quand il l'eut une fois en sa possession, il ne borna pas à ce premier projet l'utilité qu'il en pouvoit tirer. M^{rs} ses fils, revenus du Collège, ouvrirent dans la maison paternelle une nouvelle carrière d'études. M. Boivin en eut la principale direction, & par ses soins ils firent dans le cours d'une année des exercices célèbres sur la Géographie, sur l'Histoire & sur plusieurs autres matieres de Littérature. Aux deux fils aînés de M. le Pelletier, dont l'un est mort Evêque d'Orléans, & l'autre ci-devant premier Président du Parlement, mene présentement dans le sein de sa famille une vie sainte & paisible, se joignirent deux autres freres, qui sont M. l'Evêque d'Orléans d'aujourd'hui & M. le Garde des Sceaux : enfin, pour augmenter l'émulation par le nombre & la qualité des sujets, M. le Pelletier prit encore chez lui, & admit dans cette illustre école le frere, le pupille de M. Boivin. Ce fut là que l'aîné fit connoissance avec Santeuil, avec qui on prenoit plaisir à le commettre. Celui-ci né Poète, & plus avide encore de louange que de conseils, lors même qu'il s'abbaissoit jusqu'à en demander, souffroit impatiemment la critique qui étoit le fort de M. Boivin, & à laquelle lui Santeuil donnoit souvent prise par les fautes de Grammaire, & de quantité qui lui échappoient : il ne lui en pardonnoit aucune, ce qui le faisoit entrer dans des fureurs plus que poétiques, & formoit communément des scènes, qui du comique auroient bien-tôt passé à quelque chose de plus sérieux, sans la présence des Magistrats qui avoient l'inspection de cette espèce de théâtre.

Après cette année d'études domestiques, les fils de M. le Pelletier employerent les deux suivantes à leur cours de philosophie; & dans cet intervalle, M. leur pere Doyen honoraire de la Faculté de Droit, qui avoit conçu depuis long-temps le dessein d'en faire refleurir l'étude, prit avec M. le Chancelier le Tellier des mesures certaines pour l'exécution de son projet. M. Boivin fut choisi pour annoncer publiquement dans l'Université de Paris la réforme projetée. Il l'annonça par trois thèses solennelles, elle parut incontinent après, & ce fut le fils même de M. le Pelletier qui en donna l'exemple.

*M. d'Ar.
menanville.*

De-là M. Boivin auroit infailliblement été Antecesseur s'il l'avoit souhaité ; mais , parce qu'il s'étoit fait recevoir Avocat avant de prendre le bonnet de Docteur , il aima mieux fréquenter le Barreau qu'enseigner le Droit , quoiqu'on lui eût offert de le faire pourvoir gratuitement d'une charge de Conseiller à la Cour des Aydes , quand il auroit professé vingt ans.

Ce refus déterminâ le choix qu'on fit de M. Baudin Antecesseur , pour travailler avec M. le Pelletier le fils sur les principes du Droit civil. Sa maniere d'enseigner parut trop lente à M. Boivin , qui prétendoit jeter tout d'un coup son Eleve dans la lecture des textes , sans jamais entendre parler de cahiers ; mais M. le Pelletier le pere jugeant qu'il seroit plus malaisé de conserver les deux maîtres que de concilier les deux méthodes , s'en tint au Professeur en titre ; & pour retrouver l'autre au besoin , il pria M. Bignon , premier Président du Grand-Conseil , de le recevoir de sa main comme un dépôt précieux qu'il lui confioit. Cette destination convenoit d'autant plus à M. Boivin , qu'il continuoit d'être en relation avec M. Bignon le Conseiller d'Etat , frere du Président , & que M. le Pelletier vouloit bien rester toujours chargé du soin de M. Boivin le cadet , qui à l'âge de 18 ans , étoit déjà un homme de Lettres.

Cependant , les deux freres ne purent vivre long-temps séparés , ils se réunirent au bout de dix-huit mois dans une maison particuliere , & l'aîné voulant assurer le fruit de ses veilles , chercha à faire quelque acquisition en Normandie. On lui en proposa une dans le voisinage de Montreuil : il la fit , & elle lui fut malheureuse ; car persuadé qu'il pouvoit sans conséquence en discuter les moindres droits , il s'engagea dans quantité de procès ruineux. Le plus considérable fut celui qu'il eut contre l'Abbaye de la Trappe , pour une redevance de 24^l seulement , dont il ne vouloit pas que son fief de la Coypelière fût chargé. Il fut condamné , & ces 24^l de rente lui coutrèrent plus de douze années de procédures & sollicitations , & 12000^l de frais. Il falloit une Philosophie de la trempe de la sienne , pour s'en consoler aussi aisément qu'il s'en con-

440 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
soia. Il prétendoit avoir gagné son procès pendant douze ans, & ne l'avoir perdu qu'un jour.

L'Académie des Inscriptions que l'on formoit alors, vint encore au secours de la Philosophie de M. Boivin. Il ne put d'abord y avoir qu'une place d'Elève; mais en moins de 8 ou 10 mois il monta à l'association; & son extrême assiduité, jointe à un profond sçavoir l'auroit vraisemblablement conduit à la pension avec la même rapidité, s'il avoit eu pour la société les talens qu'il avoit pour l'étude. Ces talens-là même se tournoient très-souvent contre lui: la plus simple question prenoit sous ses yeux la forme d'une hydre toujours renaissante, & devenoit entre ses mains le sujet d'une dispute éternelle. L'étendue & la variété de ses connoissances lui présentoit mille objets à la fois; il hésitoit d'abord sur la préférence, & se flattant ensuite de les saisir toutes avec le même avantage, il commençoit ordinairement par embrasser les plus éloignés. Il ne pouvoit lire ses propres ouvrages sans s'interrompre lui-même par des commentaires de vive voix, qu'il étoit rare de voir finir. A tout moment, il supplioit ses confreres de lui faire des objections, pour éclaircir d'avantage les sujets qu'il avoit entrepris de traiter; c'étoit, selon lui, la chose du monde la plus utile; & n'en point faire, c'étoit la plus grande marque d'indifférence ou de mépris qu'on pût lui donner: cependant dès qu'on lui en faisoit, il oublioit qu'il les avoit demandées avec instance, il n'étoit frappé que de la contradiction qui en résultoit. Le point de la difficulté se perdoit presque toujours dans ses écarts imprévûs, & plus souvent encore dans une aigreur involontaire.

Vingt années entieres suffirent à peine pour familiariser l'Académie avec les assortimens d'une telle érudition; mais ce temps arriva enfin: on reconnut avec plaisir ce qui étoit exactement vrai, que personne n'avoit de meilleures intentions, plus de candeur, ni plus de droiture; que son cœur défavouoit d'avance le fiel apparent de ses expressions, & que quand on pouvoit se prêter à sa surprenante volubilité, les choses qu'il disoit ainsi sans ordre & sans préparation,
ne

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. 441
ne laissoient pas d'être bonnes en elles-mêmes, & la plupart excellentes dans une place qui leur auroit mieux convenu.

Ses ouvrages imprimés se réduisent à ce qu'on en trouve dans les Recueils de cette Académie. Il est seulement bon d'avertir, que ceux qui sont employés dans la partie de l'histoire, ne sont que des extraits qu'il a fallu lui enlever de mémoire, par l'impossibilité de les avoir autrement; & que ceux qui sont imprimés tout au long, ne l'ont été que sur des copies dont on n'a pû lui confier la révision, à cause des changemens continuels qu'il n'auroit cessé d'y faire. Nos registres en recélent encore quelques autres, dont nous rendrons un compte d'autant plus exact, que l'Auteur se proposoit sur-tout de porter dans la nuit des premiers temps le flambeau d'une critique élevée, hardie, & propre à servir un jour de base aux plus grands systêmes.

C'est dans cette vûe qu'il avoit composé trois petits poëmes chronologiques françois, où, sous le titre de *Vers acro-monostiques*, il avoit rangé les différens âges du monde, avec toutes leurs époques essentielles, & les principaux regnes. Ces poëmes qu'il avoit résolu de publier sous son nom, & indépendamment de l'Académie, ne sont parvenus dans l'impression que jusqu'à la seconde épreuve, heureusement restée entre les mains d'un de ses confreres, qu'il avoit prié par écrit de vouloir bien le critiquer, & qui s'en étoit sagement abstenu. Ils devoient être suivis de la traduction qu'il avoit aussi faite en vers françois de presque tout l'Evangile. Mais il promettoit depuis environ trente ans, un ouvrage qu'il a laissé bien plus en état de paroître; ce sont des notes sur Joseph, où restituant le texte corrompu, rétablissant la chronologie altérée, comparant son Auteur, tantôt avec l'Ecriture sainte, tantôt avec lui-même, il donne par-tout des preuves d'un sçavoir immense. Il a mis ces notes à la marge de l'exemplaire du Joseph tout grec imprimé à Basle en 1544, qu'il prétendoit en être l'édition la plus ancienne & la plus correcte, & il les a écrites d'un caractère si menu, que quoi-qu'il soit d'ailleurs très-distinct, on ne sçauroit presque le lire

442 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
qu'avec une loupe, de sorte que ces marges rendroient dans
l'impression au moins le double du texte.

Il mourut le 22 du mois d'Avril dernier, pendant le
cours des petites vacances que l'Académie a coutume de
prendre depuis la semaine sainte jusqu'à la *Quasimodo*. Il
avoit fait ses pâques trois jours auparavant, & avoit encore
été à l'église la veille de sa mort : voilà ce qui regarde le chré-
tien. Comme Philosophe, il n'a pas été moins heureux ; libre
de tout engagement, jouissant d'une santé ferme & robuste,
& ne connoissant pas de plus forte passion que celle d'étu-
dier, & de parler de ses études, il l'a satisfaite jusqu'au der-
nier moment de sa vie. En qualité d'Académicien, il a de
même fini selon ses desirs ; il avoit tant de goût pour nos exer-
cices, qu'il auroit souhaité les voir renouveler tous les jours,
& pouvoir les faire durer du matin au soir ; rien n'égalait la
véhémence de ses déclamations contre les vacances les plus
autorisées par les réglemens, ou par l'usage. C'étoit, disoit-
il, s'il en étoit le maître, le temps qu'il choisiroit le plus vo-
lontiers pour mourir, comme n'ayant rien de mieux à faire.
Il en a subi le sort à l'âge de 75 ans un mois & deux jours.

M. Boivin son frere, qui le suivoit immédiatement dans
l'ordre du tableau, lui a succédé au titre de Pensionnaire
qu'il auroit eu dix ans plutôt, si sa reconnoissance, sa ten-
dresse & son respect ne l'avoient toujours obstinément écarté
des moindres concurrences avec son aîné.



MEMOIRES
DE LITTERATURE
TIRÉS DES REGISTRES
DE L'ACADÉMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET BELLES LETTRES
DEPUIS L'ANNE'E M. DCCXVIII.
JUSQU'EN L'ANNE'E M. DCCXXV.

MEMOIRES



MEMOIRES DE LITTERATURE,

*Tirés des Registres de l'Académie Royale des
Inscriptions & Belles Lettres.*

R E F L E X I O N S

*Sur l'opinion des Sages du Paganisme ; touchant la
félicité de l'Homme.*

Par M. l'Abbé ANSELME.



L'HOMME veut être heureux ; ce désir naît
avec lui ; il ne pense & n'agit que pour cette
fin , dans le temps même qu'il s'en éloigne
ou par aveuglement ou par corruption : &
cette fin doit être le souverain bien auquel
toutes choses se rapportent , & qui ne se

rapporte à aucune.

Tome V.

A

25 de Mai
1723.

Les anciens Philosophes ont fait de merveilleux efforts pour le découvrir ; & chacun selon son goût , sa prévention ou sa passion , a prétendu apprendre à l'homme à se rendre heureux en cette vie : car leurs vûes ne s'étendoient pas plus loin. Si quelques-uns ont pensé d'une maniere plus spirituelle , ç'a été parmi beaucoup de ténèbres & de contradictions ; & l'on ne voit pas dans leur conduite , qu'eux-mêmes ayent fait leur souverain bien de ce qu'ils prétendoient l'être.

J'ai cru que ce sujet pourroit attirer durant quelques momens, l'attention d'une Compagnie qui n'estime pas moins ce qui dirige le cœur, que ce qui éclaire l'esprit, & qui juge mieux du vrai que ces faux Sages , qui n'ayant qu'une connoissance superficielle de la nature de l'homme & de ses devoirs essentiels , se sont souvent égarés dans leurs vains raisonnemens.

Les connoissances qui sont l'objet de l'esprit humain , sont d'une trop vaste étendue , & la vie est trop courte pour qu'elles puissent être embrassées par un seul homme. La gloire de cette Académie est de faire par plusieurs ce qu'un seul ne sçauroit faire : heureux si la foible portion où je tâche d'atteindre , pouvoit m'acquitter envers vous , Messieurs , sur les matieres qui conviennent au sérieux de ma profession.

*Aug. de Civit.
lib. 19. cap. 1.*

Varron a recueilli jusqu'à deux cens quatre-vingt-huit opinions des Philosophes sur la félicité de l'homme ; & après en avoir fait un long détail , il les réduit toutes au bien du corps , au bien de l'ame , ou à tous les deux ensemble , c'est-à-dire à la vertu & au plaisir : & c'est en effet à quoi se rapporte tout ce qu'ils ont imaginé.

Les Stoïciens faisoient consister la félicité souveraine dans l'habitude de la vertu , & regardoient comme inutile tout ce qui étoit hors d'elle : renfermant tout le mérite de l'homme dans l'homme même , ils prétendoient que leur Sage étoit content dans la douleur , opulent dans la pauvreté , libre dans la servitude : la difformité , selon eux , ne l'empêchoit pas d'être beau , & la maladie ne diminuoit point sa santé : ils le croyoient plus élevé que tous les Rois de la terre , & ne reconnoissoient au-dessus de lui que Jupiter : ils avoient tort

de ne le pas croire au-dessus de Jupiter même, puisqu'un Dieu doit être sage par sa nature, au lieu qu'ils soutenoient que leur Sage l'étoit par sa propre vertu.

Un excellent esprit du Paganisme qui avoit pris le parti d'une Philosophie plus commode, après avoir rapporté ces avantages imaginaires, se moquoit de paradoxes si outrés, & concluoit par une raillerie :

*Ad summum Sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,
Præcipuè sanus, nisi cum pituita molesta est.*

*Horat. Epist.
I.*

Mais qui croira que le Sage des Stoïciens fût un vertueux insensible? Quelque résistance que l'ame puisse faire par la vertu, une extrême douleur renversera toujours quelque sorte de bonheur que l'homme puisse avoir en ce monde : aussi Montagne se moque d'un Stoïcien tourmenté de la goutte, qui s'écrioit que quelque grande que fût sa douleur, il n'avoueroit jamais que ce fût un mal : *le Philosophe*, dit-il, *bravoit la goutte de parole, pendant que la goutte bravoit le Philosophe en effet* ; & certainement il y avoit plus de vanité que de vertu dans cette fausse constance. Il ne faut donc pas faire de plus grandes recherches pour avouer que la vertu des Stoïciens étoit une vertu chimérique, & qu'il s'en falloit beaucoup qu'ils ne fussent parvenus à la connoissance du souverain bien.

Les Péripatéticiens soutenoient, au contraire, que la vertu ne faisoit pas la félicité de l'homme, mais qu'elle étoit le moyen d'y parvenir : ils disoient qu'elle n'est désirable que par les actions qu'elle produit ; qu'il se peut faire qu'avec l'habitude de la vertu on demeure oisif, & que celui qui n'agit pas vertueusement, n'est pas heureux : mais pour rendre cette félicité parfaite, ils vouloient que la vertu fût accompagnée des richesses, de la santé, des sciences, & pour tout dire en un mot, de tous les biens du corps & de la fortune.

Mais, contre l'avis & l'expérience de ceux mêmes qui fréquentoient leur Ecole, ils donnoient à la vertu des compagnes

qui ne lui sont pas nécessaires, & dont la privation lui est souvent plus avantageuse que nuisible. On voyoit dès lors, comme on l'a vû dans la suite, que le pauvre qui a de quoi contenter la nature, est pour l'ordinaire plus satisfait que le riche, & que bien loin que les richesses soient propres par elles-mêmes à rendre l'homme heureux, c'est par elles que des millions de particuliers, & que des Etats entiers se sont rendus malheureux. Tant que les habitans de Sparte conserverent leur pauvreté, & menerent une vie dure & frugale, ils furent invincibles; mais dès que les richesses eurent introduit le luxe & la mollesse parmi eux, les mœurs furent corrompues & la discipline militaire fut détruite. C'est à la même cause que Juvenal attribue la corruption des mœurs des Romains :

Juv. Sat. 6.
vers. 293.

*Nullum crimen abest facinusque libidinis, ex quo
Paupertas Romana perit.*

Aussi a-t-on reproché à Aristote qu'il donnoit à la vertu un équipage de courtisane, & qu'il ne proposoit qu'une félicité molle & effeminée. Mais il pensoit suivant son inclination; car Lucien, dans le dialogue de Diogène & d'Alexandre, fait dire à ce Prince, que ce Philosophe avoit été le plus lâche de ses flatteurs, & qu'il avoit mis les richesses au nombre des biens qui rendent l'homme heureux, pour n'avoir honte ni de les demander, ni de les recevoir.

L'inscription du Temple d'Apollon dans l'Isle de Delos étoit conçue en ces termes : *De toutes les choses la plus belle c'est la justice, la plus utile c'est la santé, & la plus agréable c'est la possession de ce que l'on aime*; c'étoit les vœux que les hommes faisoient alors à leurs Dieux. Les Sages demandoient un plus grand progrès dans la vertu, telle qu'ils la concevoient : les voluptueux demandoient l'accomplissement de leurs désirs déréglés; & ceux qui tenoient le milieu entre les uns & les autres, faisoient des vœux pour la santé; & par là tous se croyoient heureux : car Apollon se vantoit d'avoir de quoi contenter tout le monde; ainsi s'abusoient des hommes qui cherchoient le souverain bien où il n'est pas.

DE LITTERATURE. 5

Aristote, qui rapporte cette inscription, ne l'approuve point, & soutient que la justice, par laquelle il entend la vertu en général, est la plus belle & la plus utile. Les Sages de ce temps-là pensoient aussi que par la seule vertu on parvenoit à la vie heureuse & tranquille, comme le rapporte Juvenal :

*Arist. Ethic.
l. 1. cap. 9.*

Semita certe

*Juv. l. 4. Sat.
X.*

Tranquilla per virtutem patet unica vitæ.

Mais le chemin leur en étoit-il bien facile ? il falloit que la prudence leur apprît à discerner le bien qu'il falloit faire, du mal qu'il falloit éviter ; qu'elle réglât leurs actions, & qu'elle bornât leurs desirs : il falloit que la tempérance les fît abstenir de tout ce qui étoit capable de leur nuire, que la force leur fît vaincre toutes les difficultés, que la justice les soumit aux Loix. Cette vertu que les Philosophes élevoient si haut, donnoit une grande idée de leur doctrine, mais elle paroissoit très-faiblement dans leur vie ; & il est trop évident qu'elle ne contribuoit ni à leur propre bonheur, ni à celui de leurs disciples. Il est encore remarquable que pour être heureux il falloit, suivant Aristote, être parvenu à l'âge parfait ; le temps de la jeunesse & celui de la vieillesse en étoient exclus. Misérable félicité, dont les vices & les infirmités suprimoient la plus grande partie !

Parmi les autres biens, ils vouloient encore que les sciences fussent nécessaires, & ils se partageoient entre les sciences spéculatives & la science des mœurs.

Aristote donnoit la préférence à la contemplation, parce, disoit-il, qu'elle est la plus excellente opération de l'entendement ; parce qu'elle est plus épurée de la matière ; parce qu'elle se suffit à elle-même, en ce que l'homme peut contempler seul ; parce qu'elle est dans le repos, au lieu que la vie active est dans le trouble & dans l'agitation. Il ajoutoit que dans celle-ci l'homme agit en qualité d'homme, au lieu que l'autre a quelque chose de divin.

*Arist. Mor.
l. 7. 2. 10.
ad Nicom.*

Platon avoit dit aussi que le grand Philosophe ignore le

*Plat. Dial.
de Theæt.*

chemin qui conduit au Marché & au Palais, & qu'il ne se soucie point de sçavoir les Ordonnances que l'on publie; qu'il n'y a que son corps qui demeure dans la ville, & que son esprit jugeant toutes les autres choses indignes de son application, vole par tout ce qu'il y a de plus élevé dans le ciel, & recherche tout ce qu'il y a de plus caché dans la terre. Ceux qui pensoient de la sorte, regardoient comme un parfait bonheur, de connoître les causes & les effets de la Nature; de considérer les admirables productions qui se font dans le sein de la terre & de la mer, & enfin la parfaite harmonie avec laquelle le monde est composé :

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas.

Mais le plus grand nombre des Philosophes ont regardé la science des mœurs comme la plus propre à rendre l'homme heureux. Socrate, devenu plus fameux encore que son maître Archélaus, & qui le premier porta la Philosophie à Athènes, quitta l'étude de la spéculation pour celle de la Morale : il ne croyoit pas que l'homme pût parvenir à connoître la nature divine ni ses sublimes opérations. Qu'il considère ou qu'il néglige le cours des Astres, ces globes lumineux rouleront toujours à leur ordinaire, notre connoissance ni notre ignorance n'y pouvant apporter aucun changement; mais celui qui n'a point la science du bien & du mal, ne sçaurroit régler ses actions. Les connoissances les plus nobles, selon ce Philosophe, sont celles qui procurent de plus grands avantages, & qui préviennent de plus grands inconvéniens : à quoi sert d'exercer la plus grande opération de l'entendement, si elle est toujours accompagnée d'erreur, ou du moins d'obscurité? Souvent on embrasse, comme Ixion, un nuage au lieu d'un véritable corps, & comme il en naquit, selon la fable des hommes monstrueux*, les recherches les plus pénibles ne produisent souvent que des connoissances chimeriques; s'il y a quelque chose de vrai, le faux y est mêlé si subtilement, qu'il est comme impossible d'y bien découvrir la vérité. Aussi, comme les voyes qui conduisent au

* Les Centaures moitié hommes & moitié chevaux.

mensonge sont infinies, & que celle qui mene à la vérité est unique; les Philosophes spéculatifs n'ayant pû tenir cette dernière, se sont partagés en différentes opinions, & ne se sont accordés sur aucune.

Xénophon, écrivant à Eschine le Philosophe, disciple de Socrate, le louoit de ce que négligeant des études sèches & obscures, il ne s'étoit appliqué qu'à bien apprendre à régler sa vie. *Chacun reconnoît, lui disoit-il, que les sciences divines sont au-dessus de nous. Il suffit d'honorer les Dieux à cause de leur puissance, & il n'est ni facile ni loisible de rechercher quels ils sont: il ne faut pas que des esclaves cherchent à connoître la nature & les actions de leurs maîtres, sinon autant qu'ils en ont besoin pour les bien servir.*

*Diogen.
Laert. 2. 11.
Esch. lib. 2.*

Il avoit oui dire à Socrate que la contemplation est pour les Dieux, parce qu'ils connoissent la vérité; que le propre de l'homme est d'agir vertueusement, & que ses opérations doivent être proportionnées à sa nature. Prétendre imiter les Dieux, c'est, disoit-il, une entreprise pareille à celle de Salomonée, qui avoit voulu contrefaire les foudres de Jupiter.

Ces Philosophes se trompoient en croyant au-dessus de l'esprit humain, des sciences qui ont pour objet les choses divines: ils auroient rectifié leur sentiment, s'ils s'étoient contenté de les regarder comme difficiles; & ils auroient parlé comme l'Ecclésiaste, qui après s'être appliqué à connoître la doctrine & les erreurs, avoit trouvé que cela même étoit un travail affligeant, parce que la grande sagesse est un grand sujet de douleur, & que plus on a de science, plus on a de peine, *in multâ sapientiâ multa indignatio, & qui addit scientiam addit & laborem.* Une partie de la science est de connoître les erreurs, & cette attention est plus difficile qu'elle ne le paroît. Plus on sçait, plus on trouve que l'on sçait peu, & plus on est indigné de s'être donné tant de peine: mais aussi, plus on étudie, plus on connoît la nécessité d'étudier; parce que la vie est trop courte, & la vérité trop cachée pour pouvoir la bien découvrir.

Eccles. 1. 18.

Nous pouvons inférer du sentiment même de ces anciens

Philosophes, quoiqu'imparfaitement exprimé, que les sciences quelqu'utiles & quelqu'agréables qu'elles soient, ne peuvent pas faire le bonheur de l'homme : il peut être heureux sans elles, mais il ne peut pas l'être sans la vertu ; & à n'en considérer que l'utilité, celles qui y conduisent sont préférables aux autres. La force de l'esprit ne paroît pas moins dans le règlement des mœurs, que dans la recherche des secrets de la nature ; & le plaisir qui naît des actions vertueuses, est au-dessus de celui qui ne vient que des méditations stériles.

Nous trouvons aussi que plusieurs Philosophes ont fait consister le souverain bien dans le plaisir, mais le mot grec *ἡδονή*, & le latin *voluptas*, est devenu dans leur bouche un nom équivoque, sur lequel ils se sont diversement expliqués.

Anthistène, Arisippe, Eudoxe ont entendu par le nom de Volupté tous les plaisirs des sens, & y ont mis leur félicité : Jérôme le Rhodien l'a mise dans l'indolence & dans l'affranchissement de toute douleur. Comme Epicure ne croyoit pas que Dieu eût créé le monde, ni qu'il le gouvernât ; comme il soutenoit qu'après cette vie il n'y auroit ni punition ni récompense, & qu'en conséquence d'un dogme si extravagant, il nioit l'immortalité de l'ame ; on a crû devoir mal juger de ce qu'il entendoit par le nom de volupté ; & généralement parlant, la qualité d'Epicurien a toujours été odieuse. Cependant la plûpart de ceux qu'on appelloit honnêtes gens dans le paganisme, ont été ses partisans, non pas en philosophant à l'ombre & en cachant leur maniere de vivre, mais en suivant les opinions les plus conformes à la nature, dont ils aimoient à suivre le penchant ; & en se partageant, comme bien des gens font encore, entre les affaires & les plaisirs.

Examinons les raisons sur lesquelles leurs différentes opinions étoient appuyées, non-pas en ce qu'il y avoit de différent entr'elles, la discussion en seroit longue & ennuyeuse, mais en ce qu'elles se rapportent toutes au plaisir, tel que chacun le concevoit.

Cicéron veut que le plaisir comprenne deux choses, une joye dans l'ame, & une émotion agréable dans le corps,

latiniâ

letitiam in animo , commotionem suavem jucunditatis in corpore. Quest. Acad.

L'étroite liaison qui est entre l'ame & le corps , fait que le corps se ressent du plaisir & de la douleur de l'ame , & que réciproquement l'ame prend part au plaisir & à la douleur du corps ; parce que les deux parties ne font qu'un tout , qui est l'homme , & que les passions , aussi bien que les actions , se rapportent aux personnes : d'où il s'ensuit qu'il n'y a point de plaisir dans l'homme sans quelque sorte de passion. Mais celui que les Philosophes lui ont donné pour fin , devoit être plus pur que Ciceron ne l'avoit compris.

La plupart ont entendu par le plaisir , la satisfaction que l'on oppose à la douleur , comme la dernière de toutes les fins que l'homme peut se proposer ; toutes les autres n'étant que des moyens pour parvenir à celle-là. Ils disoient que l'homme désire le plaisir pour le plaisir même , & toutes les autres choses à cause du plaisir qu'elles donnent : & , selon eux , le plaisir avoit tant de rapport à la félicité , que l'on n'estimoit l'homme heureux qu'autant qu'il étoit content. Comme c'est un bien que d'être exempt de mal , c'est un plaisir que d'être exempt de douleur : & supposant que la douleur étoit le plus grand mal de l'homme , ils concluoient que le plaisir étoit son plus grand bien.

La fin est la première dans l'intention , & la dernière dans l'exécution ; ainsi le plaisir donne le premier mouvement à nos actions. Nous le cherchons quand il est absent , & sa présence nous satisfait ; & quoique les moyens de l'acquérir soient quelquefois désagréables , considérés en eux-mêmes , ils empruntent leur agrément du plaisir qu'ils doivent nous procurer.

Celui , par exemple , qui est possédé de l'amour de la gloire , s'expose à de grands travaux & à d'extrêmes périls. Lorsque Régulus empêcha l'échange des prisonniers Romains avec ceux des Carthaginois , il sçavoit les tourmens qu'on lui préparoit , *atqui sciebat quæ sibi barbarus tortor pararet* : mais l'éclat de la gloire qu'il se proposoit , avoit pour lui plus de charmes , que la mort prochaine ne lui donnoit de terreur. Il choisit donc

*Carm. Horat.
lib. 3. Od. V.*

le parti qui lui procuroit plus de plaisir , & rejetta celui qui lui auroit causé plus de douleur ; & à cet exemple on pourroit en ajouter une infinité d'autres.

Il semble que la vertu même ne seroit point agréable sans le plaisir : plusieurs en connoissent le mérite , & ne la pratiquent point , parce qu'elle leur plaît moins que leurs inclinations vicieuses. Tout homme vertueux , dit Aristote , se plaît dans la pratique des actions vertueuses , parce que le plaisir accompagne ou suit la vertu ; car on l'aime parce qu'elle plaît , sans quoi elle pourroit bien rendre l'homme estimable , mais non pas heureux.

Eudoxe prétendoit même que la félicité ne consistoit pas dans la vertu , par la raison qu'elle est louable : au lieu , disoit-il , que la félicité ne l'est point. On ne loue personne d'être heureux ; & ceux à qui les louanges plaisent , aiment mieux qu'on les loue de leur vertu que de leur bonheur.

*Ælian. Var.
hist. l. 13. 43.
Cic. de Offic.
lib. 2.*

Timothée , un des plus illustres Capitaines des Athéniens , avoit grand nombre d'envieux qui le faisoient passer pour plus heureux que vaillant : ils le firent représenter dans un tableau en la posture d'un homme endormi , tenant en sa main des filets où les villes venoient se rendre d'elles-mêmes : il sentit l'offense que l'on faisoit à son mérite ; mais se raillant de ses ennemis , *Si je prends des villes en dormant , dit-il , que ne suis-je point capable de faire quand je veille ?*

On peut donc dire que la vertu contribuant au plaisir , contribue à la félicité : & Epicure lui-même dit que l'homme ne peut vivre agréablement , s'il n'est vertueux ; parce que la vertu lui ouvre le chemin au plaisir. Plutarque dit que ce Philosophe étoit sobre & ennemi des vices ; mais c'étoit lorsqu'il les trouvoit contraires à la tranquillité de l'ame , qui faisoit la seconde partie de son souverain bien. Juvenal parlant de ceux qui , contents du nécessaire , ont fait par leur exemple honneur à la pauvreté , le met à côté de Socrate.

*Juv. lib. 5.
Sat. 14.*

*Quantum , Epicure , tibi parvis suffecit in hortis ,
Quantam Socratici ceperunt ante Penates.*

Mais ses contemporains mêmes ont publié que sa volupté favorite aeu selon les temps , du mouvement ou du repos ; ce qui lui a fait dire des choses contraires par rapport aux dispositions différentes où il se trouvoit : il a passé pour un homme qui excelloit dans la science des plaisirs , sans quoi Horace, Petrone & beaucoup d'autres ne l'auroient pas choisi pour leur maître ; & ses principes ont fait croire qu'il n'avoit pas toujours philosophé avec la courtisane Léontium , si attachée à sa doctrine.

Quoi qu'il en soit , le plaisir du véritable Philosophe doit être une satisfaction de l'esprit , qui exclue les plaisirs criminels & indignes de l'homme ; parce qu'au lieu de contribuer à son bonheur , ils ne font que le traverser : & comme tous les véritables & innocens plaisirs se rencontrent rarement ensemble , il étoit bien difficile que les Philosophes pussent montrer en ce monde une félicité accomplie. Le Philosophe Démonax , dont Lucien a fait tant d'éloges , étant interrogé sur la félicité , répondit qu'elle consistoit à être libre ; & comme on lui eut reparti que plusieurs étoient libres sans être heureux : *j'appelle libre , repliqua-t-il , celui qui n'est touché ni d'espérance , ni de crainte ; & si l'on considère bien toutes les choses de ce monde , on trouvera qu'elles ne sont dignes ni de l'une ni de l'autre ; & qu'elles sont par conséquent incapables par elles-mêmes de plaire assez à l'homme pour le rendre heureux.*

Mais entre tous ceux qui ont traité de la science des mœurs , on peut dire que c'est Platon qui a excellé : il a posé pour fondement que la fin du bien consiste à vivre selon la vertu ; ce qui n'appartient , dit-il , qu'à celui qui connoît Dieu , & qui se rend son imitateur. Et c'est précisément le contraire de ce que nous avons rapporté de Socrate & de Xénophon : il ajoute que sans cela l'homme ne peut être heureux , & que la vraie philosophie consiste à aimer Dieu.

Il avoit été en Egypte , où les Hébreux avoient laissé des traces de leurs traditions , & il passe pour certain qu'il avoit lû les livres de Moyse ; c'est , sans doute , ce qui lui donna des lumières supérieures à celles des Philosophes qui l'avoient précédé,

Plusieurs Peres de l'Eglise, & sur-tout S. Augustin, ont examiné la doctrine de ce Philosophe : ils en ont admiré la profondeur, & ont plaint un si grand génie d'avoir confondu la vérité avec tant d'erreurs. Il lui manquoit aussi bien qu'aux autres, d'avoir fait un meilleur usage du rayon de lumiere dont la premiere vérité les avoit éclairés; & il a eu des disciples qui en ont mieux profité que lui. Plusieurs des plus anciens Docteurs de l'Eglise avoient été Platoniciens; & l'on compte parmi les premiers apologistes de la Religion chrétienne; Aristide, Saint Justin le martyr, Athenagore, Tatien, qui avoient été élevés dans la Philosophie de Platon.

Mais pour se convaincre combien tous les sages Païens se sont trompés, lorsque se croyant éclairés, ils ont entrepris d'éclairer l'homme, & de lui enseigner ce qui pouvoit le rendre heureux; il n'y a qu'à écouter Lactance, quand il refute Cicéron & Seneque sur ce qu'ils nommoient la Philosophie, *maîtresse de la vertu, inventrice des bonnes mœurs, l'art de bien vivre.*

*Lact. de Div.
inst. l. qui est
de falsa sap.
c. 13.*

Tert. apol. 46.

Il prouve par des raisons solides & par leurs propres paroles, que les Philosophes n'ayant que des lumieres imparfaites, ont été opposés les uns aux autres; au lieu que le caractère de la vérité est d'être une dans tous les esprits; que leurs actions ont démenti leurs raisonnemens; que les plus vertueux faisoient en particulier ce qu'ils condamnoient en public: & rapportant les maximes pleines de faste de ces deux Romains, il montre évidemment qu'ils se combattoient eux-mêmes, & que leur Philosophie étoit incapable de faire ce qu'elle prescrivait. Tertullien parlant de la vertu que les Philosophes élevoient si haut, prouve par plusieurs exemples, combien elle étoit fautive dans leur propre conduite. Diogène, dit-il, avec des pieds sales foule aux pieds l'orgueil de Platon, par un orgueil d'une autre espèce: Pythagore qui fait tant le modeste, met tout en œuvre pour se faire Roi des Thuriens; & Zénon de même veut l'être des Priéniens: Licurgue se laisse mourir de faim, parce que les Lacédémoniens ont osé corriger ses loix: Anaxagore refuse à ses hôtes la restitution d'un dépôt: Aristote pour devenir gouverneur d'Alexandre, fait des bassesses encore plus honteuses

que Platon, qui vend sa liberté à Denys, pour avoir une meilleure table : Aristippe au milieu des grandeurs, s'abandonne à toute sorte d'excès, sous les apparences de la sévérité la plus exacte ; & Hippias est tué en trahissant ses concitoyens.

Ce n'est donc pas de la vanité & de l'enflure de la Philosophie purement humaine, que l'homme peut apprendre à se rendre heureux : un méchant peut l'être à sa mode, en ce qu'il aura plus de plaisir que de douleur. Son engagement dans le mal ne le tourmente point, parce qu'il s'y plaît ; il ne regrette point la vertu, en ce qu'elle n'a point de charmes pour lui : mais avec son plaisir fragile & passager il ne peut être heureux absolument, parce qu'à son prétendu bonheur doit succéder une terrible punition, qui consistera sur-tout à connoître l'excellence de la vertu qu'il n'aura point pratiquée : châtement dont les Païens mêmes ont connu toute la rigueur, lorsqu'ils le souhaitoient aux tyrans & aux plus grands scélérats, comme il paroît dans ces vers de Perse :

*Magne Pater Divûm, sævos punire tyrannos
Haud aliâ ratione velis, cum dira libido
Moverit ingenium, ferventi tincta veneno ;
Virtutem videant, intabescantque relictâ.*

Sat. 3.

Le Juste, au contraire, peut être malheureux en ce monde en pratiquant la vertu ; & néanmoins il est heureux, parce qu'il sçait user de son malheur même, qui enfin devient la source d'une solide félicité.

Si l'on examine sur d'autres chefs cette morale tant vantée des sages Païens, on y trouvera comme en celui-ci, parmi quelques vérités un grand nombre d'erreurs ; ce qui me fait dire qu'il faut s'en tenir à la maxime que S. Jérôme a prescrite : Quand les livres de la sagesse séculière tombent dans nos mains, nous tournons à notre usage ce qu'il y a de vrai & de conforme à notre créance, nous nous en servons même pour confondre ceux qui ont reçu des lumières plus pures : mais en déplorant l'aveuglement où sont tombés tant de beaux

esprits, nous rejettons ce que les passions seules leur ont dicté :
*quando in manus nostras libri veniunt sapientiæ secularis, si quid
 in eis utile reperimus, ad nostrum dogma convertimus; si quid
 superfluum, de idolis, de amore, de curâ rerum secularium, hæc
 radimus.*

Comment pourroient enseigner en quoi consiste le vrai bonheur, ceux qui n'ont point de principes certains, & dont la doctrine n'est pas conforme dans le point le plus important ? Ils se sont si peu accordés, que divisés en différentes sectes, ils n'ont point cessé de se détruire les uns les autres ; & aucun n'est parvenu à la vérité. Ils l'ont cherchée, dit Tertullien, & en la cherchant ils l'ont corrompue ; parce qu'ils n'avoient point d'autre fin que la gloire. Lucien, qui n'a pas même ménagé les Dieux, a découvert en plusieurs endroits de ses écrits le foible des Philosophes : & Socrate même estimé si sage, qu'il a reconnu le néant des fausses Divinités, leur a sacrifié au moment même de sa mort. La suite a fait voir que la raison ne portoit pas ses lumières assez loin, & que l'homme avoit besoin de plus grands Maîtres.

D I S S E R T A T I O N

S U R

L E S P A R Q U E S.

Par M. l'Abbé BANIER.

24 de Dec-
 cembre 1720.

L'ANCIENNE Mythologie a peu de sujets qui renferment une morale plus suivie, que celui qui regarde l'Enfer & les Champs Elisées ; puisque c'est là où l'on voit l'opinion des Poëtes & des Philosophes sur l'état des âmes après la mort. Il est vrai qu'une Théologie qui n'est que l'ouvrage de l'homme, ne se soutient pas long-temps ; qu'à des principes faux succèdent bientôt des conséquences plus fausses encore ; & qu'on y remarque toujours un mélange bizarre de choses sen-

féés avec les fables les plus absurdes. Mais quelques chimeres que les Poètes aient fait entrer dans la description de leur enfer, il est aisé d'appercevoir que leur système a pour fondement l'opinion de l'immortalité de l'ame ; & qu'ils ont toujours crû qu'il devoit y avoir après cette vie des récompenses pour la vertu, & des châtimens pour le vice.

Comme le traité que je compose sur cette matiere, me fournira plusieurs lectures, je crois que la Compagnie voudra bien agréer que je commence aujourd'hui par lui exposer ce que les Anciens ont pensé au sujet des Parques, c'est-à-dire, de ces Divinités qu'ils croyoient présider à la vie & à la mort. Quoique ce sujet paroisse d'abord assez stérile, parce qu'il l'est en effet dans les Mythologues modernes qui en ont parlé ; j'espère cependant que l'on conviendra qu'il méritoit une dissertation assez étendue. En effet, il n'y avoit point dans la Théologie païenne, de Divinités dont les fonctions fussent plus importantes, ni qui eussent un pouvoir plus absolu que les Parques : c'étoient elles qui étoient les maîtresses du sort des hommes, & qui en régloient les destinées. Tout ce qui arrivoit dans le monde étoit soumis à leur empire ; & l'on se tromperoit, si l'on s'imaginait que leur emploi se bornoit à filer nos jours, puisque je ferai voir dans cette dissertation, que le mouvement des Sphères célestes, & l'union des principes qui forment le monde, étoient aussi sous leur juridiction : car les Philosophes eux-mêmes ont parlé fort au long du pouvoir de ces Déeses, aussi bien que les Poètes ; & les uns & les autres ont tâché de traiter à l'envi un sujet, où la physique avoit presque autant de part que la morale.

Pour garder quelque ordre dans cette dissertation, je rechercherai d'abord l'origine des Parques : je parlerai ensuite de leurs emplois : en troisième lieu de leur nombre & des noms différens qu'on leur donnoit : je finirai par l'histoire du culte qu'on leur a rendu, & par quelques portraits que les Historiens & les Poètes nous ont laissés.

La plupart des Auteurs qui ont crû, sans doute, qu'une origine purement grammaticale devoit nous satisfaire au sujet

Origine des
Parques.

De origine
ling. Lat.
apud Agell.
l. 3. c. 15.

Sur la qua-
trième Éclo-
que.

des Parques, ne se sont appliqués qu'à développer les éty-
mologies du nom qu'on leur donnoit. Varron prétend que
comme ces Déeses présidoient à la naissance des hommes,
elles avoient pris leur nom générique de *partus*, de l'enfante-
ment; *Parca*, dit-il, *id est parta*, ou comme disent d'autres
Auteurs à *parturiendo*, ce qui vient au même; Servius, au
contraire, assure qu'elles n'ont été ainsi appelées que par une
contrevérité, parce qu'elles ne font grace à personne, *quòd*
nemini parcant, à peu-près, comme on nomme les Furies,
Eumenides, qui veut dire *Douces*; & l'on pourroit rapporter
ici, pour prouver le sentiment de Servius, tous les passages
où les Poètes parlent de l'inflexible dureté des Parques.

*Duræ peragunt pensa sorores,
Nec sua retrò fila revolvunt.*

*In Herc. fu-
rente.* comme dit Seneque le Tragique :

Unde si Parcæ prohibent iniquæ

*Carm. lib.
1. Ode 6.* ainsi que le dit Horace, sans parler des autres.

Jules Scaliger, en s'éloignant de l'opinion de ces deux Au-
teurs, avance une conjecture qui, à mon avis, est beaucoup
moins solide que subtile. Le nom des Parques, dit-il, vient
de ce qu'elles épargnoient la vie de l'homme, jusqu'à ce que
ses destinées fussent remplies; & quoiqu'Atropos en termine
le cours sans aucun égard pour personne, comme elles sont
deux qui travaillent à nous conserver la vie, le nombre l'a em-
porté pour la dénomination, & elles ont eû toutes trois un nom
de bon augure, *Parcæ*, *quòd parcant*, *una enim tantum dicitur*
filum incidere, *duæ verò, altera vitam dare, altera vitæ tractum*
continuarè; à pluribus igitur fit denominatio, quin illa quoque par-
cit, sustinet enim aliarum opus quoad fatorum jussibus pareat. En-
fin il y a d'autres Auteurs qui prétendent qu'elles étoient appel-
lées Parques, *quasi perparcæ, avaræ*, parce qu'elles n'accordent
rien aux hommes au de-là de ce qui est prescrit par le Destin.

Scalig. de re
poet. l. 3. c. 90.

Il est inutile de citer ici un plus grand nombre d'Auteurs,
puisqu'après

puisqu'après tout, on n'apprendroit que les différentes étymologies d'un nom que les Latins donnerent à des Divinités, dont ils avoient puisé la connoissance dans la Théologie des Grecs. Je ne sçai même si on sera plus satisfait, quand j'aurai dit que ces mêmes Grecs appelloient les Parques *μοῖαι*, mot dérivé du verbe *μειρα*, je divise, je partage. Car quoique ce nom nous apprenne que ces Déeses étoient ainsi appelées, parce qu'elles régloient les événemens de notre vie, & qu'elles partageoient nos destinées; il restera toujours à sçavoir, ce qui est plus important, par quelles suites de principes elles étoient entrées dans le système de leur morale: & c'est là la véritable origine que je dois développer dans la suite.

Que si nous cherchons à présent leur origine dans les Poètes, nous y trouverons une diversité peu propre à nous contenter. Hésiode dit au commencement de la Théogonie, qu'elles étoient filles de la Nuit & de l'Érébe, en quoi il a été suivi par Orphée, ou du moins par celui qui a composé l'hymne sur les Parques. Il est aisé de voir que ces deux Poètes ont voulu marquer par là l'obscurité impénétrable de notre sort, comme l'insinue Horace dans ces beaux vers:

*Prudens, futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus.*

*Horat. lib. 3.
Ode XXIX.*

Mais le même Hésiode, comme s'il avoit oublié à la fin de sa Théogonie ce qu'il avoit dit au commencement, ou pour parler plus juste, voulant rapporter les différentes opinions qu'on avoit alors sur ce sujet, dit que ces Déeses devoient leur naissance à Jupiter & à Thémis fille du ciel; en quoi il a été suivi par Apollodore. Lycophron, qui ne se rencontre pas toujours avec l'auteur de la Théogonie, assure que les Parques étoient les filles de la Mer; & aussitôt les Commentateurs soutiennent que ce Poète mystérieux a voulu marquer par la férocité de l'élément qui donna la naissance à ces Déeses, qu'elles devoient être inflexibles & inexorables; ce qui avoit fait dire à Martial,

*Bibl. lib. 1.
in Alex. vers.
44.*

*Lanificas nulli tres exorare sorores
Contigit.*

N'auroient-ils pas mieux rencontré, s'ils avoient dit que ce Poète avoit fait dans cet endroit une allusion manifeste à cet ancien dogme de la Philosophie enseignée dans la suite par Thalès, que l'eau étoit le principe de toutes choses ?

Chan. lib. 1.

Job. c. 6. v. 7.

Isaïa 38. 12.

*Notes sur
Hésiode.*

Ceux des Modernes qui ont crû que les Grecs avoient tiré des Phéniciens la meilleure partie de leur Théologie, cherchent l'origine des Parques dans la langue de ce peuple, que différentes colonies firent connoître dans la Grèce; & si on en croit le sçavant Bochart, elles ont été inventées sur quelques expressions semblables à celles dont Job & Isaïe se servent, quand ils disent, *Mes jours ont été retranchés plus vite, que le fil de la toile n'est coupé par le Tisserand; le temps de ma demeure sur la terre est fini, Dieu coupe le fil de ma vie.* M. le Clerc, qui avoit tant de fois suivi avec succès les idées de l'Auteur que je viens de citer, s'en éloigne ici pour dire que le nom des Parques vient de l'Hebreu *Parach*, qui veut dire couper le fil; *hinc*, dit-il, *Parca dea quæ filum rumpit*: mais il n'a pas fait attention que les Grecs qui ont connu ces Déeses avant les Latins, ne s'étant jamais servi pour les nommer, du mot de Parques, comme nous le verrons dans la suite, sa conjecture ne sçauroit avoir aucun fondement. Mais sans entrer dans un plus grand détail, je vais tâcher de prouver que l'origine des Parques vient d'un dogme des anciens Philosophes, & qu'ainsi elles sont véritablement les filles de la Philosophie.

Quelque penchant qu'ayent eû les Anciens à déifier toutes choses, pour attacher l'idée de la divinité à des objets sensibles, ils ont toujours crû qu'il y avoit un Etre souverain à qui tous les autres Dieux subalternes étoient soumis; & on remarque qu'ils donnent souvent cette prérogative à Jupiter, ou du moins à cet Esprit universel qui vivifioit la nature, & qui lui donnoit le mouvement. Les Philosophes qui chercherent les moyens de concilier le pouvoir absolu de ce premier Etre, avec la liberté de l'homme, se partagerent entr'eux; les uns nierent absolument la Providence, comme les Epicuriens; & pour sauver la liberté, ils prétendirent que le Destin ou *Fatum* n'étoit qu'une divinité chimérique. Les autres établirent la

Providence sur la ruine de la liberté; & n'osant refuser au premier principe la connoissance, & le soin de l'avenir, qu'ils ne crurent pas pouvoir subsister, si nous étions les maîtres de nos actions, ils conclurent que tout arrivoit dans le monde par une nécessité inévitable, & formerent là-dessus leur *Fatum*. Chacune de ces deux conséquences paroissoit juste à ces deux sectes; ce qui fait dire à Cicéron, Si le libre arbitre subsiste, il n'y a point de Destin : & les Stoïciens de leur côté disoient, Comme il n'y a point de libre arbitre, il faut nécessairement admettre le Destin, dont le pouvoir doit s'étendre sur le ciel, sur la terre & les enfers.

Comme le Destin étoit une divinité aveugle, qui régloit toutes choses par une puissance, dont il ne pouvoit ni prévoir ni empêcher les effets, il fut nécessaire de lui donner des ministres pour exécuter ses ordres : & on imagina ainsi les trois Parques pour présider non-seulement à la naissance, à la vie & à la mort des hommes; mais encore pour régler tous les mouvemens des Sphères célestes, comme on le verra dans la suite. Peut-être, si j'ose hasarder ici une conjecture, qu'une connoissance confuse de ces esprits célestes qui étoient les ministres du très-Haut, ou du moins de ces Génies qu'on croyoit répandus dans l'univers, furent le modele dont les Poètes & les Philosophes se servirent pour introduire les Déeses dont je parle; à quoi Homère semble faire allusion lorsqu'il dit que chaque homme avoit sa Parque.

Iliad. lib. 3.

Quoi qu'il en soit, les meilleurs Philosophes ont toujours regardé les Parques comme les filles du Destin, ou, pour parler le langage de Paulinus après Platon, comme les filles de la Nécessité: *Fata simulantur vitas nere de calathis... in gremio anus pensum necessitatis exponit, & tres ei filias addit concinnantes & ver-* tentes fusum, & per fila ludentes; hoc scilicet lanificio autumans eas conficere res hominum, & tempora cuique signata detexere. Cicéron après le philosophe Chrysippe, prétend qu'elles étoient elles-mêmes cette fatale nécessité qui nous gouverne, & que les Grecs appelloient *εἰμαρμένη*, *fatalis illa necessitas quam* *εἰμαρμένην* dicitis ut, quidquid accidat, id ex æternâ veritate, cau-

Paulin. epist. 36.

Cicéron.

farumque continuatione fluxisse dicatis. Lucien, dans plusieurs de ses dialogues, confond les Parques avec le Destin, quoiqu'en d'autres endroits il semble les distinguer, en les regardant comme les ministres de ce même Destin. C'est là, sans doute, la véritable origine des Déeses dont je parle; à moins que de dire que les Parques, & le Destin lui-même étoient les enfans de l'amour-propre; puisque c'étoit pour éviter les remords secrets d'une conscience criminelle, qu'on avoit inventé des Dieux qui nous portoient au crime par une fatale nécessité. De-là les reproches que faisoient à leurs Dieux les plus grands scélérats, & le soin que les Poètes tragiques avoient de faire sentir si souvent, que c'étoient les Dieux eux-mêmes qui jettoient dans le crime ceux qui étoient les premiers héros de leurs Tragédies; & l'on doit avouer que cette généalogie morale convient à presque tous les Dieux du paganisme, que les différentes passions des hommes avoient enfantés.

Des fonctions qu'on donnoit aux Parques.

Après avoir tâché de découvrir l'origine des Parques, je dois rendre compte de ce que les Anciens ont dit de leurs fonctions; & parce que les Poètes, les Mythologues & les Philosophes en parlent différemment, il est bon d'examiner ici ce que les uns & les autres ont pensé sur ce sujet. Comme toute la destinée des hommes qu'on croyoit être soumis à la puissance des Parques, regardoit le temps de la naissance, celui de la vie, ou enfin celui de la mort; Clotho, la plus jeune des trois sœurs, avoit le soin de présider au moment que nous venons au monde, & de tenir la quenouille; Lachésis filoit tous les événemens de notre vie; & Atropos la plus âgée des trois, coupoit le fil avec des ciseaux, & en terminoit ainsi le cours, suivant cet ancien vers.

Clotho colum retinet, Lachesis net, & Atropos occar.

Les trois noms les plus ordinaires de ces Déeses, faisoient une allusion manifeste à leurs emplois: le premier est dérivé de *κλωήν* qui veut dire filer, le second de *λαχῆν* jeter au sort, & le dernier enfin, comme qui diroit *ἀπεπλον* immuable, *inconvertible*; ou ce qui revient à peu - près au même sens, pour le

fonds, Clotho, comme le prétend Fulgence, signifie *évocation*, pour marquer que cette Déesse règle le moment de notre naissance ; Lachésis veut dire *le sort*, parce que c'est elle qui file nos destinées ; & Atropos *sans ordre & sans loi*, pour nous apprendre que cette Parque n'est retenue par aucune considération, quand le jour de notre mort est arrivé, & qu'elle ne reconnoît d'autre que celle que lui impose le Destin : Clotho Græcè, *evocatio* Latinè dicitur ; Lachesis verò *sors nuncupatur*, Atropos quoque *sine ordine dicitur* ; hoc videlicet sentire volentes, quod prima sit *nativitatis evocatio*, secunda *vitæ sors*, quemadmodum quis vivere possit, tertia *mortis conditio*, quæ sine lege venit.

Fulgen.
Myth. lib. 11

Suivant cette idée de la Mythologie, les Poètes ont décrit de différentes manières le ministère des Parques ; & on voit par les endroits que je vais citer, ce qu'ils pensoient de leur pouvoir. Tantôt ils les exhortent à filer des jours heureux pour ceux qui devoient être favorisés du destin.

Talia præfantes quondàm felicia Pelei

Carmina divino cecinerunt numine Parcæ.

Catul. Epi-
thal. Pél. &
Thest.

Tantôt ils avancent qu'elles prescrivent le temps que nous devons demeurer sur la terre, comme le dit Homère à l'occasion du séjour qu'Ulysse devoit faire chez la Nymphé Calypso : & Ovide en parlant du tison fatal auquel étoit attaché le sort de Méléagre :

Odyss. lib. 11

Tempore dixerunt eadem lignoque tibi que

O modo nate damus.

Ovid. Meta-
morph. lib. 8.

Quelquefois ils ajoutent que l'événement suit toujours leurs prédictions :

Veridicos Parcæ cæperunt edere cantus.

Catulle lib.
cit.

Qu'elles révèlent quelquefois une partie de nos destinées, cachant le reste sous un secret impénétrable :

Prohibent nam cætera Parcæ

Scire Helenum.

Eneid. lib. 3.

Qu'elles se servent quelquefois du ministère des hommes, pour ôter la vie à ceux dont les destinées sont accomplies, comme le dit Virgile en parlant d'Haléfus :

*Injecere manum Parcae, telisque sacrarunt
Evandri.*

*Metam. lib. 8.
Loc. cit.
6. Olymp.*

*Tableau de
Pélops.*

Fab. ch. 251.

Si nous en croyons les mêmes Poètes, elles assistoient au moment que nous venons au monde, & paroissent quelquefois dans l'appartement même des accouchées, comme Ovide & Hygin le disent de Méléagre, & Catulle d'Achille. On sçait que Pindare dit qu'Apollon invita les Parques à se trouver aux couches de la Nymphé Evadné, pour régler les destinées d'Hyamus, qui devoit être un jour le chef des Hyamides, ces fameux prêtres du temple de Jupiter de Pise. Philostrate dit la même chose de Clotho, qui se trouva au moment que Jupiter redonna la vie à Pélops. On étendoit quelquefois leur puissance jusques sur l'enfer, puisque si nous en croyons l'Auteur de l'Hymne à l'honneur des Parques, qu'on attribue à Orphée, c'étoient elles qui ramenoient des enfers Proserpine, lorsque, selon la convention faite par Jupiter avec Pluton, elle devoit revenir sur la terre; & là-dessus Hygin dit qu'elles présidoient au retour de tous ceux qui étant descendus dans le royaume de Pluton, avoient obtenu des Dieux la permission de revenir sur la terre, *pauci quos æquus amavit Jupiter*; comme Cérès, Bacchus, Hercule, Enée, Thésée, & quelques autres Héros: ce qui prouve que Mercure ne ramenoit que les ames qui devoient venir se rejoindre à d'autres corps, *animas ille evocat orco*. Mais je ne connois que Lucien qui dise que Clotho, l'une des trois Parques, se tenoit dans la barque de Caron.

Enfin pour faire voir jusqu'à quel point les Poètes ont élevé le ministère des Parques, il suffit de dire qu'ils les regardoient comme les maîtresses absolues de tout ce qui arrivoit dans le monde, ainsi que le dit Claudien

*De raptu
Proserp. lib. 1.*

*Quaruna sub jure tenentur
Omnia.*

En effet, ce sont elles qui distribuent à leur gré tout le bien & tout le mal qui nous arrive, si nous en croyons Hésiode. Quelquefois enfin les Anciens les confondent avec le Destin, ce qui fait dire à Virgile

*Hymno in
Parcas.*

Si dant ea mœnia Parcæ.

Eneid. lib. 5.

Ils ont même détaillé de telle sorte cette matière, qu'ils n'ont pas oublié de nous apprendre de quelle couleur étoit le fil de la quenouille fatale à laquelle notre sort étoit attaché; & ils n'en reconnoissent que de blancs & de noirs : les premiers marquoient la vie heureuse de quelques hommes privilégiés; & les noirs qui étoient en bien plus grand nombre, les malheurs dont tous les autres étoient accablés. Lycophron est le seul que je sçache, qui donne aux Parques trois sortes de fils, *les filles de la Mer*, dit-il, *filent nos jours avec trois sortes de fils*, sans nous avertir toutefois de quelle couleur étoit ce troisième fil. Il est étonnant que les sçavans Commentateurs de ce Poète, eux qui ont deviné tant d'autres choses obscures, n'aient rien voulu décider sur ce sujet. N'auroient-ils pas pû penser que Lycophron parlant en cet endroit de la destinée d'Hélène, qui devoit être un jour la cause de la destruction de Troye, & causer tant de maux aux Grecs & aux Phrygiens; les Parques avoient employé, pour filer ses destinées, un fil d'une couleur particulière ? A moins qu'on ne veuille dire que le Poète fait ici allusion aux trois états d'Hélène; à son mariage, à son enlèvement, & à son retour chez son mari. Quoi qu'il en soit, les Poètes auroient peut-être pensé plus juste, s'ils avoient dit que les Parques brodoient le tissu de la vie des hommes, d'une infinité de couleurs différentes, quoique le fonds en fût toujours semblable; puisque la cruauté, l'avarice, l'amour du plaisir, l'ambition, & les autres passions, quelque déguisement qu'elles prennent, sont à peu près les mêmes dans la plupart des hommes.

*In Alex.
vers 144.*

Telles sont les fonctions que les Poètes donnent aux Déeses dont je parle; mais les Mythologues & les Philosophes avoient sur ce sujet des idées particulières qu'il est bon de développer.

Martianus Capella regarde les Parques comme les ministres du Destin, ou pour parler comme lui, elles étoient les secrétaires de son cabinet & les gardes de ses archives, *librariæ, archivique custodes*; il ajoûte que l'une dictoit les ordres de son maître, que l'autre les écrivoit avec beaucoup d'exactitude, *studio orthographæ veritatis*, & que la dernière enfin les exécutoit en filant nos destinées, *unam loqui, alteram scribere, tertiam nere*. Les autres Mythologues ne sont pas tout-à-fait d'accord sur ce ministère des Parques; Fulgence assure qu'elles servoient sous les ordres de Pluton; aussi voyons-nous que Claudien représente ces Déeses aux pieds du Dieu des enfers, pour le détourner de faire la guerre à son frere Jupiter :

Myth. lib. 1.

De raptu
Proserp. lib. 1.

*Sed Parcæ vetuere minas, orbique timentes
Ante pedes soliumque ducis, fudere severam
Canitiem, genibusque suas, cum supplice fletu,
Admovere manus.*

In Eliacis
lib. 1.

Phurnutus, au contraire, prétend qu'elles étoient les ministres de Jupiter; & puisque ce Dieu, suivant le témoignage de Pausanias, portoit le surnom de *μολεαγῆτης*, ou conducteur des Parques, on peut fort bien le regarder comme leur souverain. On pourroit accorder ces deux Auteurs, en disant que Jupiter Stygien étoit le même que Pluton. Quoi qu'il en soit, l'opinion la plus généralement suivie par les Anciens, est que les Parques servoient sous les ordres du Destin, à qui tous les autres Dieux, & Jupiter lui-même étoient soumis; & c'est pour cela que le même Pausanias que je viens de citer, assure qu'on voyoit dans un temple de la Grèce, la statue de Jupiter, portant sur sa tête la figure d'une des trois Parques, pour marquer, comme dit le poëte Eschyle, dont il rapporte les vers, que ce Dieu étoit sous leur empire.

Fab. chap. 15.
Fab. 171.

De Artibus
popul. cap. 2.

Hygin dit que les Parques avoient inventé quelques-unes des lettres de l'alphabet grec, sçavoir, A, B, H, T, I, Y, j'avoue que je ne sçaurois pénétrer sur quel fondement il l'avance, ni quelle allégorie on peut en tirer; on peut consulter sur cela Vossius.

Les

Les Philosophes, à leur tour, donnent aux Parques des emplois bien différens de ceux dont je viens de parler, après les Poètes & les Mythologues. Aristote dit que Clotho présidoit au temps présent, Lachésis à l'avenir, & Atropos au temps passé. Platon avance sur ce sujet des choses si brillantes, que je crains que son imagination ne fasse un peu de tort à son jugement. Tantôt il fait voir ces trois Déeses au milieu des Sphères célestes, avec des habits blancs couverts d'étoiles, portant des couronnes sur la tête, assises sur des thrônes éclatans de lumiere, & accordant leurs voix au chant des Syrènes. C'est là, dit-il, que Lachésis chantoit les choses passées, Clotho celles qui arrivoient tous les jours, & Atropos ce qui devoit arriver dans la suite. Tantôt il imagine un fuseau de diamant, qui touche d'un bout à la terre, pendant que l'autre se perd dans les cieux : la Nécessité placée sur un autel fort élevé, tient ce fuseau entre ses genoux, & les trois Parques qui sont au pied de l'autel, le tournent avec leurs mains. Plutarque débite sur le même sujet, une philosophie qui n'est guères moins subtile. Atropos, selon lui, placée dans la sphère du Soleil, répand sur la terre les premiers principes de la vie : Clotho qui fait sa résidence dans le ciel de la Lune, forme les nœuds qui lient les semences éternelles : & Lachésis, dont le séjour est sur la terre, préside aux destinées qui nous gouvernent. Les Platoniciens qui sont venus dans la suite, assûrent que Plutarque a eu raison de loger Atropos dans le lieu le plus élevé, parce que la premiere sphère ne reçoit aucun mouvement, & est, pour ainsi dire, *inconvertible*, suivant l'étymologie du nom de la Parque qui la gouverne : Clotho est aussi très-commodément dans la Lune, puisqu'elle marque les conversions différentes de cette planete ; & Lachésis, qui veut dire *le sort*, est bien sur la terre, parce que tous les événemens qui y arrivent, étoient, suivant la plupart des Anciens, des effets du hazard.

Après ce que je viens de dire, on croiroit aisément que le nombre des Parques se réduit à trois, & qu'elles n'ont d'autres noms que ceux que je leur ai déjà donnés si souvent : mais on va voir que les Anciens varioient autant sur ces deux

Lib. 4. de Mund.

Plat. lib. 10. de legibus.

Traité de la face de la Lune, & dans celui du Démon de Socrate.

Du nombre des Parques, & de leurs différens noms.

articles, que sur celui que je viens de traiter. D'abord ils avancement comme une chose assurée, qu'il n'y avoit que trois Parques, comme trois Graces, trois Furies, trois Gorgones :

Auson. de
num. ternario
Idyll. II.

tres Charites tres ordine Parcae.

Ensuite, viennent les allégories des Mythologues sur le nombre mystérieux de *trois* : & puis toutes ces réflexions se trouvent frivoles par la variété qui regne sur ce sujet dans les anciens Auteurs.

Histor. Deor.
Synt. 6.

En effet, ils diffèrent également les uns des autres sur les noms des Parques, & sur leur nombre. Leurs noms génériques, dans les Auteurs Grecs, sont ceux de *μοῖρα, αἶσα, κῆρ, εἰμαρμένη*. Le premier avoit un rapport manifeste au partage qu'elles font ensemble de nos destinées, comme je l'ai déjà dit : le second marquait, ou l'obscurité qui couvre l'avenir, selon Lilio Giraldi, ou plutôt l'éternité des décrets divins, comme l'explique Aristote : les deux derniers enfin, n'étoient autre chose que la fatale Nécessité elle-même qui conduit toutes choses. Les noms particuliers qu'Hésiode a donné à ces trois divinités, Clotho, Lachésis, Atropos, faisoient une allusion manifeste à leurs fonctions, comme je l'ai expliqué assez au long ; mais ce Poète n'a pas été assez suivi en cela par tous les Anciens. Il y en a parmi eux qui mettent Opis au nombre des Parques, & Lilio Giraldi prétend que c'est parce que son nom a rapport au voile mystérieux qui cache nos destinées : *ὀπίς*, dit-il, *ὑπὸ τῇ λανθάνειν ὀπίσθεν*, *id est, à retrò occultando nostra fata*. Némésis & Adrastée tenoient aussi leur rang parmi ces Déeses, si on en croit Phurnutus : la première, selon lui, corrigeoit l'injustice du sort, & la seconde étoit comme le ministre des vengeances célestes, & des récompenses qui étoient dûes aux gens de bien : & il paroît, pour le dire ici en passant, que cet Auteur fait deux Déeses de Némésis & d'Adrastée ; quoique selon les Anciens, Adrastée ne fût qu'un surnom donné à Némésis, lorsqu'Adraste lui fit élever un autel, comme celui de Ramnusia, qui vient d'un bourg de l'Attique où elle étoit honorée. Pausanias nomme

Loc. cit.

aussi trois autres Parques bien différentes de celles dont on vient de parler. La première & la plus ancienne de toutes, étoit Vénus Uranie ; c'étoit elle bien mieux que Clotho , qui présidoit à la naissance de l'homme , suivant cet ancien dogme de la Philosophie païenne , que l'Amour qui étoit la liaison des principes du monde , étoit le plus ancien de tous les Dieux : ce qui fait dire à Horace :

Alma Venus , quoniam per te genus omne animantum

Concipitur.

La seconde , si on croit le même Pausanias , étoit la Fortune ; & il cite , pour prouver son sentiment , l'autorité de Pindare. Enfin , Ilithye étoit la troisième , selon le témoignage d'Olen de Lycie , qui lui donne dans Pausanias l'épithète de fileuse *Ὀλίων* : cependant le même Auteur remarque avec raison , que cet ancien Poète ne l'a pas distinguée de la destinée elle-même , appelée *πεπρωμένη* ; & Pindare se contente de dire , qu'Ilithye étoit la compagne des Parques.

Paus. in Achaic.

On doit mettre aussi Proserpine ou Junon Stygienne , au nombre des Parques ; puisque , suivant les meilleurs Auteurs de l'antiquité , elle dispute souvent à Atropos l'emploi de couper le fil de nos destinées ; car selon eux , on ne pouvoit mourir , qu'elle n'eût auparavant coupé le cheveu fatal qui nous attachoit à la vie. Ce dogme de la Théologie païenne , est également suivi par les Grecs & par les Latins. Euripide , dans la Tragédie d'Alceste , introduit sur la scène Orcus , dans le moment que cette Princesse devoit mourir , pour lui couper ce cheveu ; sur quoi l'ancien Scoliaſthe dit que ce Poète avoit suivi en cela l'opinion commune : & il est bon de remarquer en passant , qu'on lit dans une édition de Servius de l'an 1486 , que c'étoit Mercure à qui Euripide avoit donné cet emploi dans sa tragédie ; ce qu'on a corrigé dans les autres éditions de cet Auteur. Virgile , en parlant de la mort de Didon , a imité cet endroit d'Euripide , que le Poète Grec avoit pris lui-même d'un ancien Tragique , ainsi qu'on l'apprend de Servius.

Æneid. lib. 4.

*Tum Juno omnipotens , longum miserata dolorem ;
 Difficilesque obitus , Irim dimisit Olympo ,
 Quæ luctantem animam , nexosque resolveret artus.
 Nam , quia nec fato , meritâ nec morte peribat ,
 Sed misera ante diem , subitoque accensa furore :
 Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
 Abstulerat , Stygioque caput damnaverat Orco.*

Il ajoûte qu'Iris étant descendue ensuite sur le bucher où étoit Didon , elle lui coupa le cheveu fatal , en disant :

*Hunc ego Diti
 Sacrum jussa fero , teque isto corpore solvo.*

Il sembloit d'abord par ces deux exemples , que Proserpine , ou Junon Stygienne qui étoit la même , n'exerçoit cette fonction qu'à l'égard de ceux qui avançoient leurs jours , ou par quelque désespoir amoureux comme Didon , ou par un mouvement plus tendre comme Alceste , qui mouroit pour son cher Admète : mais les autres Poètes donnent cette charge à cette Déesse , sans aucune distinction. Horace dit en général ,

*Carm. lib. 1.
 Od. XXVIII.*

Nullum sæva caput Proserpina fugit.

Et quoique ce vers puisse recevoir un autre sens , on peut fort bien croire qu'il fait allusion au dogme que j'explique. Stace parlant de Glaucia , sur le point qu'elle alloit mourir , dit :

Lib. 2. Sylv.

Jam complexa manu , crinem tenet infera Juno.

Et Martial voulant railler un vieillard , qui pour paroître jeune avoit teint ses cheveux en noir :

*Epigr. lib. 3.
 Epigr. 43.*

*Scit te Proserpina canum ,
 Personam capiti detrahet illa tuo.*

Je pourrois citer encore plusieurs autres témoignages , pour prouver que ce dogme étoit universellement reçu par les Poètes anciens ; mais ceux qui voudront en sçavoir davantage ,

n'ont qu'à lire Macrobe dans le chapitre 19 du v^e livre de ses Saturnales, Cælius Rhodiginus livre 2, chapitre 38, Muret, & quelques autres.

C'est ainsi que les Anciens ont multiplié le nombre des Parques; quoiqu'Hésiode n'en eût admis que trois, & qu'Homère semble n'en admettre qu'une :

Ελλαβε πορφύρεος θάνατος, κὲ μοῖρα κραταίη.

Mors hunc purpurea apprehendit, violentaque Parca.

Les Philosophes, à la vérité, confondoient les Parques avec le Destin, la Nécessité, Adraste & Némésis, & pensoient que ce n'étoit qu'une même chose sous différens rapports, comme il paroît par un passage du livre du monde, attribué à Aristote. Je crois, dit l'Auteur, que la Nécessité *εἰμαρμένη*, ou le Destin, est appelé ainsi, parce qu'il lie les choses d'une manière inévitable; *πεπραμένη*, parce qu'il les environne; *μοῖρα*, parce qu'il les partage; *Νέμεις*, parce qu'il distribue à chacun sa destinée; *Αδράστεια*, parce qu'il est immuable; & *αἴσα*, parce qu'il dure toujours. Cicéron, après le philosophe Crysippe, dit à peu près la même chose, comme je l'ai déjà remarqué. Cependant les Poètes distinguoient presque toujours les Parques & le Destin. Ausone dit formellement :

*Gryp. num.
ternariis.*

Tria fata, tres ordine Parca.

Et Virgile dit :

*Talia sæcla, suis, dixerunt currite, fufis,
Concordes stabili fatorum numine Parca.*

Eglog. IV.

suivant le sentiment de ceux dont j'ai parlé, qui croyoient que les Parques étoient établies pour exécuter les destinées, & que les Destinées & les Parques étoient deux choses différentes.

Que si on me demande maintenant pourquoi on n'admettoit communément que trois Parques, je répondrai avec le philosophe Epigènes, dont l'autorité est citée par S. Clement Alexandrin, que les Parques n'étant que la vertu de la Lune sur ce bas monde, on n'en avoit établi que trois, suivant les trois faces de cette Planete, qui est, ou nouvelle, ou pleine, ou

Strom. lib. 5.

Agel. lib. 3.
c. 16.

sans lumière ; & que c'est pour cela qu'Orphée les appelle λευκοσόλγες *candidatas* ; à moins que vous n'aimiez mieux dire avec Varron , qu'elles faisoient allusion au pouvoir qu'a la Lune sur la naissance des hommes , *in maturando partu*. Comme les femmes accouchent ordinairement au neuvième mois , au commencement du dixième , il les nomme *parta nona & decima*. Mais en voilà assez sur ce sujet , il est temps de dire quelque chose du culte de ces Déeses , & de la manière dont on les représentoit.

Du culte des Parques, & de la manière dont elles étoient représentées.

Sil'on considère le pouvoir absolu qu'on avoit donné aux Parques sur toutes nos destinées , il semble qu'elles auroient dû avoir le culte le plus solennel ; cependant on trouve peu de choses sur cet article dans les écrits des Anciens. C'est apparemment qu'étant regardées comme des Déeses inexorables , qu'il étoit impossible de fléchir :

Martial. lib.
3. Epigr. 54.

*Lanificas nulli tres exorare sorores
Contigit.*

In Lacon.

In Corint.

Lib. 2. Myster.

Pausan. in
Eliac. lib. 1.

on ne crut pas qu'il fût nécessaire de se mettre en dépense pour les honorer. On fête rarement ceux qui ne nous font que le bien & le mal qu'ils ne peuvent pas se dispenser de faire ; & c'est par ce principe que Lucien prétend détruire le culte des Dieux , qui ne peuvent rien faire que ce qui est ordonné par le Destin & les Parques. Tout ce qu'on apprend de Pausanias , c'est qu'elles avoient quelques temples dans la Grèce , & des statues dans plusieurs endroits. Les Lacédémoniens , au rapport du même Auteur , leur en avoient bâti un dans la ville de Sparte , auprès du tombeau d'Oreste ; & les Sicyoniens en avoient un autre qui leur étoit dédié dans un bois sacré , où ils les honoroient du même culte que les Furies ; c'est-à-dire , si nous en croyons Ménandre Auteur très-ancien , qu'on leur immoloit tous les ans des brebis noires dans un sacrifice , où , parmi les autres cérémonies , les Prêtres étoient obligés de porter des couronnes de fleurs. Le même Pausanias dit que dans la ville d'Olympie , il y avoit un autel consacré à Jupiter conducteur des Parques , auprès duquel ces Déeses en avoient

un autre : il ajoute encore que dans un temple d'Apollon de Delphes , on voyoit les statues de deux Parques auprès de celle de Jupiter , qui tenoit lieu de la troisième ; & qu'à Mégare la statue de ce même Dieu faite par Théoscomus , portoit sur sa tête celle de ces trois Déeses. Enfin , nous apprenons du même Auteur , que parmi les autres figures qui étoient représentées sur l'arche de Cypséle , on voyoit celle d'une espèce de monstre avec un air farouche , avec de grandes dents & des mains crochues ; & que l'inscription qui y étoit , marquoit que c'étoit une Parque.

Idem in Phœic.

In Eliac. lib. I.

Il est aisé de voir par tout ce que je viens de rapporter de Pausanias , & par le portrait que Catulle fait de ces Déeses , dont je vais parler dans un moment , de quelle manière on les représentoit ; mais malgré tout cela il ne nous en reste aucune figure antique : & celles qu'on trouve dans Cartari & dans quelques autres Auteurs , ne sont faites que d'après les portraits qu'en ont laissé les Poètes & les Philosophes. On croit cependant qu'on trouve la figure d'une Parque sur une médaille que Patin a mise dans son trésor ; mais les Antiquaires ne sont pas d'accord sur ce sujet.

In epithal. Pelei & Thetidis.

La manière , au reste , dont ces Déeses étoient représentées , renfermoit quelques mystères qu'il est bon de développer , avant que de finir cette dissertation. On les faisoit paroître ordinairement sous la figure de trois femmes accablées de vieillesse , avec des couronnes faites de gros flocons de laine blanche , entremêlés de fleurs de Narcisse ; une robe blanche leur couvroit tout le corps , & des rubans de la même couleur nouoient leurs couronnes :

His corpus tremulum , complectens undique vestis

Candida , purpureâ talos incinxerat orâ ,

Et roseo niveæ residebant vertice vittæ.

comme le dit Catulle. L'une tenoit la quenouille , l'autre le fuseau , & la troisième les ciseaux pour couper le fil , lorsque le temps de la mort , que Virgile appelle le jour des Parques , étoit arrivé :

Loc. cit.

Id. loc. cit.

*Læva colum molli lanâ retinebat amictum ;
 Dextera tum leviter deducens fila , supinis
 Formabat digitis , tum prona in pollice torquens ;
 Libratum tereti versabat turbine fusum.*

Selon d'autres Auteurs , les habits de ces trois Déessees ne se ressembloient pas ; Clotho vêtue d'une grande robe de différentes couleurs , porte sur la tête une couronne de sept étoiles , & tient à la main une quenouille qui descend du ciel en terre : la robe de Lachésis est parsemée d'étoiles sans nombre , & elle a près d'elle une infinité de fuseaux ; & Atropos est vêtue de noir , avec des ciseaux à la main , & près d'elle un nombre de pelotons de fil , plus ou moins garnis , selon la longueur ou la brièveté de la vie de ceux dont ils contiennent les destinées.

Quoi qu'il en soit , la grande vieillese des Parques marquoit sans doute l'éternité des décrets divins : la quenouille & le fuseau apprennent que c'étoit à elles à en régler le cours , & le fil mystérieux , le peu de fonds qu'on devoit faire sur une vie qui tenoit à si peu de chose. Lycophron ajoute qu'elles étoient boiteuses , pour faire voir , comme le remarque Eustathe , l'inégalité des événemens de la vie , & cette alternative de biens & de maux que nous éprouvons tour à tour. Si elles avoient des aîles , comme le dit l'Auteur d'un hymne à Mercure , qu'on attribue à Homère , c'étoit pour faire allusion à la rapidité du temps qui s'envole , & passe comme un songe :

Volucrique simillima somno

*Hymn. in
 Parcas.*

*In Eliac.
 lib. I.*

La couronne qu'elles portoient sur la tête , prouvoit le pouvoir absolu qu'elles avoient sur tout l'univers , dont elles régloient les mouvemens ; & l'autre affreux où Orphée dit qu'elles habitoient , étoit un symbole de l'obscurité qui couvre nos destinées. Cet air farouche que donne Pausanias à celle des trois Parques , qui étoit près du tombeau d'Eteocle & de Polynice ; ces grandes dents & ces mains crochues qui la rendoient plus effroyable que les bêtes les plus féroces : tout cela

cela faisoit voir qu'on ne pouvoit rien imaginer de plus affreux que la destinée de ces deux freres infortunés, & que leurs jours avoient été filés par la plus horrible de toutes les Parques. Ovide fait habiter à ces trois Déeses un Palais, dans lequel les destinées de tous les hommes sont gravées sur le fer & sur l'airain; de maniere que ni la foudre de Jupiter, ni le mouvement des astres, ni le renversement même de toute la nature, ne peuvent les effacer;

Cernes illic molimine vasto

Metam. l. i. 5.

Ex ære & solido rerum tabularia ferro :

Quæ neque concursus cœli, neque fulminis iram,

Nec metuunt ullas tuta atque æterna ruinas.

Il ajoute que les destinées de Jules Cesar y étoient gravées sur le diamant :

Invenies illic inclusa adamante perenni

Fata tui generis.

Enfin, que les Dieux ne pouvoient rien changer aux décrets éternels des Parques, & qu'il leur étoit seulement permis d'annoncer aux hommes, par quelques signes, les malheurs dont elles les menaçoient :

Qui rumpere quamquam

Ferrea non possunt veterum decreta sororum.

Signa tamen luctus dant haud incerta futuri.

Enfin, si les Philosophes les ont placées dans les Sphères célestes, où elles accorderoient leurs voix au chant des Syrénes ou des Muses, c'étoit pour nous apprendre qu'elles régloient cette harmonie admirable, dans laquelle consiste tout l'ordre & l'arrangement de l'univers.



D I S S E R T A T I O N

S U R

L E S F U R I E S.

Par M. l'Abbé BANIER.

23 de Janvier 1722.

C'EST sans doute avec beaucoup de raison, que les premiers Apologistes de la religion chrétienne ont blâmé le Paganisme, en ce qu'on y adoroit des Dieux dont l'exemple étoit capable de jetter dans les plus grands désordres. Quel charme en effet pour les passions, de reconnoître des Dieux qui avoient été eux-mêmes soumis à leur empire, & de trouver dans leur conduite de quoi justifier toutes les faiblesses de l'humanité ! Le souvenir des désordres des Dieux, renouvelé chaque jour dans les fêtes & les sacrifices, étoit propre à inspirer aux hommes les penchans les plus criminels, & à les porter à les suivre sans remords. L'idolâtrie sembloit être un système fait pour le plaisir : les spectacles & les danses composoient une partie du culte divin : les fêtes n'étoient que des jeux ; & il n'y avoit nulle action de la vie humaine, d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin, qu'elle l'étoit des mystères de la religion.

En vain les Philosophes s'occupoient à tirer des allégories d'une Théologie si monstrueuse ; on s'en tenoit à la première idée qu'elle présentait. On lisoit à la vérité dans leurs écrits, qu'il y avoit un premier Être qui gouvernoit le monde, qu'on avoit appelé Jupiter : ce nom reveilloit l'idée d'un Dieu souillé de mille crimes ; & l'histoire de ses galanteries ne pouvoit pas être oubliée.

Telle étoit l'idée la plus naturelle que présentait le Paganisme, & que les Pères de l'Eglise avoient heureusement saisie, pour en inspirer de l'horreur. Mais il faut avouer ici, & on le peut dans un temps, où il n'y a plus de danger à exposer

ce que l'idolâtrie avoit de moins déraisonnable, que ceux qui en avoient été les premiers auteurs, n'avoient pas entièrement abandonné les lumières de la raison. Les peines qu'ils supposoient que les Dieux réservoient en l'autre monde aux scélérats, & les récompenses dont ils couronnoient la vertu, étoient très-propres à mettre un frein à la licence. Le Tartare, cette prison affreuse où les coupables étoient éternellement tourmentés : ces Furies armées de serpens, toujours prêtes à exécuter les ordres des Dieux : le récit des tourmens qu'enduroient les Tantales, les Sisyphes, les Ixions ; tout cela étoit sans doute capable d'effrayer les libertins, & de retenir les autres dans le devoir. On auroit tort de dire que personne n'ajoutoit foi à ces fables, & que Juvénal avoue que les enfans mêmes ne les croyoient point :

Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.

Juv. Sat. 2.

Car sans faire remarquer que nous ne voyons que trop souvent, que des sujets de crainte plus solides & plus réels ne nous retiennent pas toujours dans le devoir ; on sçait que le Poëte que je viens de citer, se plaint de cette incrédulité, comme étant l'effet du dérèglement de son temps ; & il ajoute que les plus grands hommes, & les plus sages n'en avoient pas douté :

*Sed tu vera puta, Curius quid sentit, & ambo
Scipiadae, quid Fabricius, manesque Camilli.*

Id. ibid.

C'est à développer cette partie de la Théologie païenne, sur l'enfer & l'état des ames après la mort, que je travaille depuis quelque temps. J'ai donné dans la dernière dissertation que j'ai lûe à l'Académie, ce qui regardoit les Parques ; je vais aujourd'hui parler des Furies : & en expliquant leur origine, leurs noms, leurs emplois, leur caractère, le culte qu'on leur a rendu, & les figures sous lesquelles on les a représentées, je tacherai de tirer du fonds de cette matière, ce que la morale païenne avoit de plus sensé.

Lorsqu'on recherche l'origine des Dieux du Paganisme, on

Origine des
Furies.

est obligé d'avoir recours aux Poètes qui en ont fait la généalogie ; mais on apperçoit bientôt qu'ils n'avoient d'autre guide qu'une tradition confuse, qui leur laissoit toujours la liberté de choisir le sentiment qui leur paroissoit le plus mystérieux. En effet, Apollodore dit que les Furies avoient été formées dans la mer, du sang qui sortit de la plaie que Saturne avoit faite à son pere Coelus. Hésiode qui les fait plus jeunes d'une génération, dit qu'elles naquirent de la terre, qui les avoit conçûes du sang de Saturne ; mais le même Poète, dans un autre ouvrage, tant les principes de la Théologie qu'il suivoit, étoient peu sûrs, soutient que ces Déeses étoient filles de la Discorde ; & pour donner une plus grande preuve de son exactitude, il ajoûte qu'elles étoient nées le cinquième jour de la lune ; sentiment que Virgile a suivi dans ses Géorgiques, lorsqu'il dit :

Georg. lib. 1.

*Ipsa dies alios alio dedit ordine Luna
Felices operum : quintam fuge, pallidus Orcus
Eumenidesque satæ.*

*in Alexand.
in Eumenid.*

in Oedip.

Ayant ainsi assigné à un jour que les Pithagoriciens croyoient consacré à la justice, la naissance des Déeses qui devoient la faire rendre avec la dernière rigueur. Lycophron & Eschyle prétendent que les Furies étoient filles de la Nuit & de l'Achéron. L'Auteur d'un hymne adressé aux Euménides, assure qu'elles devoient leur naissance à Pluton & à Proserpine. Sophocle les fait sortir de la terre & des ténébres, & Epiménide dit qu'elles étoient sœurs de Venus & des Parques, & filles de Saturne & d'Evonyme. Si je voulois faire ici quelque étalage d'érudition, je m'étendrois sur ce que disent les Mythologues & les Commentateurs à l'occasion des différentes origines que je viens de rapporter. Mais faut-il un grand effort d'imagination pour appercevoir que les Poètes ont suivi en cela les traditions de leur temps ou de leur pays ; que chacun a donné à ces Divinités les parens qui paroissent le mieux convenir à leur caractère ; & que n'ayant rien

ni de sûr, ni de raisonnable à nous débiter sur ce sujet, ils ont du moins voulu donner à leurs généalogies un air de mystère, qu'on n'osoit pas toujours approfondir. Je crois qu'il faut remonter plus haut, pour trouver la véritable origine des Divinités dont je parle.

La connoissance de l'immortalité de l'ame est une vérité aussi ancienne que le monde ; & si on excepte les Athées, les Epicuriens & les Sadducéens, on a toujours reconnu la distinction de l'ame & du corps. Quoiqu'on ait formé différens systêmes sur la nature de l'esprit, on n'a pas laissé de croire qu'il avoit une destinée différente de celle du corps, & que la destruction de celui-ci n'entraînoit point celle de l'ame. C'étoit là le fondement de l'opinion de Pythagore & de ses disciples ; opinion qu'il avoit lui-même puisée dans les livres des Egyptiens, & ceux-ci, ou dans les écrits de Moïse, ou dans la tradition que Jacob & ses descendans avoient laissée en Egypte :

*Morte carent animæ, semperque priore relictâ
Sede, novis habitant domibus, vivuntque receptæ.*

*Ovid. Met. l.
15. vers. 158.*

Je sçais dans combien d'erreurs on est tombé, lorsqu'on a voulu rechercher ce que l'ame devenoit après la mort ; & ce n'est point ici le lieu de rapporter les différentes opinions des Philosophes sur ce sujet. Il suffit de sçavoir, que dans le temps même où la dépravation du cœur avoit répandu sur l'esprit des ténèbres si épaisses, qu'on avoit oublié, ou corrompu les vérités les plus claires, on a reconu que la vertu n'étoit pas toujours récompensée en ce monde, ni le vice puni ; que souvent les plus grands scélérats étoient les plus heureux ; & que les remords de la conscience n'étoient pas une peine suffisante pour des gens qui, pour les étouffer, commettoient de nouveaux crimes. Ainsi on a pensé qu'il devoit y avoir après cette vie, des lieux destinés pour punir les méchans & récompenser les bons ; & c'est, sans doute, sur cette idée que furent formés l'enfer & les champs Elisées ; & comme on y établit des Juges, pour rendre à chacun la justice qu'i

méritoit, on imagina des Furies pour leur servir de ministres, & exécuter les sentences qu'ils avoient portées contre les scélérats. Peut-être même (car après tout l'idolâtrie a suivi de trop près la véritable religion, pour n'en avoir pas conservé quelques vérités) peut-être, dis-je, qu'une connoissance confuse de la chute des Anges & de leur punition, a donné lieu à l'introduction des Furies, qui sont elles-mêmes des démons destinés à tourmenter les coupables. Voilà, sans doute, la véritable origine de ces Divinités; c'est là ce qui les a fait inventer par ceux qui ont suivi cette idée naturelle, qu'il devoit y avoir après cette vie, des récompenses & des châtimens. Car quoique cette vérité ait été défigurée par des fables absurdes qu'on y a mêlées, il est aisé de distinguer le fond du dogme, d'avec les voiles dont on a été obligé de le couvrir, pour le rendre plus familier. C'étoit là où devoient nous conduire les Philosophes, qui avoient sans doute des idées plus saines que le peuple; & ne pas dire avec Lucrèce, que tout ce qu'on publioit de l'enfer, n'étoit que pour cette vie:

Lib. 3.

*Atque ea nimirum quaecumque Acheronte profundo
Prodita sunt esse, in vitâ sunt omnia nobis.*

En effet, le ver rongeur, les remords qui tourmentent les scélérats dès cette vie, ne finissent point à leur mort; & puisque l'ame ne suit point la destinée du corps qui se détruit, ils seront éternellement son supplice.

Le nombre
des Furies, &
leurs noms.

Si les Anciens ont varié sur l'origine des Furies, ils n'ont pas été plus uniformes sur leur nombre. D'abord il paroît qu'ils n'en admettoient que trois, Tisiphone, Mégère &

Gryph. num.
tern.

Alecto. Aufone même en a fait une espèce d'axiome.

Gorgones, Harpyæque, & Erynnies agmine terno.

in Herc furen.

Les Mythologues n'ont pas manqué ensuite de débiter plusieurs allégories sur ce nombre mystérieux; mais toutes leurs réflexions se trouvent inutiles, lorsqu'on voit la variété des sentimens qu'on a eus sur ce sujet. En effet, nous voyons qu'Euripide met la Déesse Lissa au nombre des Furies, parce

qu'elle inspiroit la fureur & la rage, d'où elle avoit tiré son nom. Junon, dans ce Poète, ordonne à Iris de la conduire armée de serpens, auprès d'Hercule, pour lui inspirer cette fureur qui lui fit enfin perdre la vie.

Plutarque ne reconnoît qu'une Furie, qu'il nomme Adraffie, fille de Jupiter & de la Nécessité; & c'étoit elle, selon cet Auteur, qui étoit le seul ministre de la vengeance des Dieux. *De sera num. vindicta.*

De la maniere dont Virgile peint les Harpyes, il paroît qu'il les met aussi au nombre des Furies; il leur en donne même le nom, lorsqu'il dit, en faisant parler Cæleno :

Vobis Furiarum ego maxima pando.

Æneid. lib. 3.

Si les Anciens donnoient des aîles aux Harpyes, & les appelloient les chiens de Jupiter ou de Junon, les Poètes ne manquent pas de dire la même chose des Furies, qu'Euripide, dans son Oreste, appelle pour cette raison *ῥαε φέρον*. Homère de même, donne des aîles à Erynnis, & Virgile à la Furie qui fut envoyée dans le camp de Turnus, puisqu'il fait dire à Saturne :

Jam jam linquo acies, ne me terrete timentem

Æneid. l. 12.

Obscænæ volucres alarum verbera nosco.

Le même Poète appelle aussi les Furies, des chiens; car c'est de ces Déeses qu'il parle, lorsqu'il dit

*Visæque canes ululare per umbram,
Adventante Deâ.*

Horace les nomme aussi les chiens de l'enfer :

Viderit infernas errare canes.

Sermon. l. 1.

Servius confirme cette opinion, lorsqu'il dit : *Sane apud inferos furia dicuntur & canes, apud superos divæ & aves.*

*in lib. 5.
Æneid.*

Enfin la Déesse Némésis, ou les Némésés, car on en reconnoissoit plus d'une, doivent être mises aussi au nombre des Furies, elles en portent le caractère. Filles de la Nuit & de l'Océan, elles étoient préposées pour examiner les actions

des hommes, pour punir les méchans, & récompenser les bons : & afin qu'il ne leur manquât rien de l'équipage des Furies, les habitans de Smyrne, qui les honoroient d'un culte particulier, les représentoient avec des aîles, si nous en croyons Pausanias.

Mais parce qu'une plus longue discussion de tous ces articles me meneroit trop loin, je ne parlerai dans la suite que des trois Furies, Tisiphone, Mégère & Alecto. Il est aisé d'abord de voir qu'on a voulu marquer par ces noms, le caractère de ces trois Déeses. En effet, celui de Tisiphone signifie la vengeance & le carnage ; celui de Mégère, l'envie ; & celui d'Alecto, le trouble & l'agitation : Tisiphone *quasi* τίσσις, ἡ φόρος : Mégère vient de μεγαίρω *invideo*, ou de μεγάλη ἐρις *magna contentio* : & Alecto, *ce qui n'a ni cesse ni repos*.

Voyez Lilio
Giraldi. &
Rhurn.

Outre ces trois noms particuliers, les Anciens en avoient donné d'autres à ces trois Déeses. Les Latins les appelloient Furies à cause de la fureur qu'elles inspiroient : & les Grecs Erynnies, comme qui diroit ἐριννῶδ, *contentio mentis* ; ou parce que, comme le remarque Pausanias, ἐριννύειν signifioit tomber en fureur. Les Sicyoniens, au rapport du même Auteur, les nommoient σεμναὶ θεῖαι, *les Déeses respectables*, & les Athéniens μανίας. Enfin après qu'Oreste les eut apaisées par des sacrifices, comme je le dirai dans la suite, on les appella Euménides ou bienfaisantes ; car je ne suis pas du sentiment de Lilio Giraldi, qui dit qu'elles furent ainsi nommées par contre-vérité, *quod minimè sint benevolæ & mites* : l'occasion seule qui leur fit donner ce nom, dément cette étymologie. Les Poètes Grecs & Latins donnent souvent aux Furies, des épithètes qui marquent, ou leur caractère, ou leur habillement, ou les serpens qu'elles portoient au lieu de cheveux, ou les lieux où elles étoient honorées. C'est ainsi qu'Ovide les appelle, *les Déeses de Palestine*, lorsqu'il parle de la fureur qu'elles inspirerent à Attys :

Fast. lib. 4.

Et modò tolle faces, remove modò verbera clamat,

Sæpe Palæstinas jurat adesse Deas.

Quelques

Quelques Commentateurs embarrassés de cette expression, ont crû qu'il falloit corriger le texte, & mettre au lieu de *Palæstinas*, *Perustias*, à cause d'un lieu nommé Péruste, fort connu dans l'Illyrie, au rapport de Tite-Live; mais ils n'ont pas fait attention qu'Ovide leur a donné ce nom, parce que ces Déeses étoient honorées à Palestte dans l'Epire. César dans ses commentaires parle de cet endroit, *devenimus ad eum locum qui vocatur Palæste*: ainsi que Lucain dans sa *Pharsale*, *Palæstinas uncis confixit arenas*. On sçait d'ailleurs que l'Epire étoit regardée comme un pays où étoient les fleuves & les portes de l'enfer: & nous apprenons même de Marsus, qui cite d'anciens monumens. qui ne subsistent plus, que les Furies avoient un temple dans cette partie de la Grèce; ce qui détermine sans contredit le véritable sens du Poëte que je viens de citer. *Marsus ait*, dit Lilio Giraldi, *se à Græco accepisse, in commentariis per vetustis se legisse, Furiarum templum in Epiro fuisse*.

De bello civili. Lib. 5.

Sym. 6.

Il n'est pas difficile de voir, après ce que je viens de dire, quel étoit l'emploi des Furies. L'antiquité les a toujours regardées comme les ministres de la vengeance des Dieux, & comme des Déeses sévères & inexorables, dont l'unique occupation étoit de punir le crime, non-seulement dans les enfers, mais même dès cette vie; poursuivant sans relâche les scélérats par des remords qui ne leur donnoient aucun repos, & par des visions effrayantes qui leur faisoient souvent perdre le sens. Il faudroit copier presque tous les Poètes, sur-tout Euripide, Sophocle & Sénèque, si on vouloit rapporter tous les traits dont ils se servent, pour exprimer dans quel excès de fureur elles jettoient ceux qu'elles tourmentoient. On sçait avec quels traits Virgile peint le désordre que fit une de ces Furies à la cour de Latinus: ce que fit Tisiphone à l'égard d'Étéocle & de Polynice, n'est ignoré que de ceux qui n'ont point lû Stace. Ovide représente avec la même vivacité, tout le ravage que causa à Thèbes la Furie que Junon avoit envoyée pour se venger d'Athamas, & tout ce que fit endurer à Isis une autre Furie, que la même Déesse avoit suscitée pour la persécuter. M. Despreaux a eu raison après cela, d'être surpris qu'un

Fonctions des Furies.

Æneid. lib. 7.

Theb. lib. 5.

Met. lib. 4.

Poëte lyrique ; qui avoit de si beaux modelles à imiter , ait introduit sur le Théâtre une Furie si tranquille :

Art. Poët.
chant 4^e.

N'imitex pas d'Isis la tranquille Euménide.

Mais de tous ceux que ces implacables Déeses ont persécutés , personne n'a été un exemple plus éclatant de leur vengeance , que le malheureux Oreste. On sçait que tous les Théâtres de la Grèce ont souvent retenti des plaintes de ce parricide, qu'elles poursuivoient avec tant de fureur. M. Racine a parfaitement imité les Anciens , lorsqu'il a peint ce Prince :

Androm Act.
5. Sc. der-
niere.

*Hé bien , Filles d'enfer , vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?
Venez , à vos fureurs Oreste s'abandonne ;
Mais non , retirez-vous , laissez faire Hermione :
L'ingrate , mieux que vous , sçaura me déchirer ,
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.*

Virgile a renfermé en peu de vers toutes les fonctions des Furies , lorsqu'il a dit :

Æneid. l. 12.

*Hæ Jovis ad solium , sævique in limine regis
Apparent , acuuntque metum mortalibus ægris :
Si quando letum horrificum , morbosque Deûm rex
Molitur , meritas aut bello territat urbes.*

Par où l'on voit qu'elles étoient employées , non-seulement lorsqu'il falloit punir des coupables , mais aussi quand il s'agissoit de châtier les hommes par des maladies , par la guerre , & par les autres fléaux de la colère céleste. Cependant le même Poëte , dans un autre endroit , a partagé ces différentes fonctions entre les trois Furies ; de manière que Tisiphone étoit employée pour les maladies contagieuses :

*Sævit & in lucem Stygiis emissa tenebris
Pallida Tisiphone ; morbos agit ante metumque :
Inque dies avidum surgens caput altius effert.*

Georg. lib. 3.

Les fonctions d'Alecto regardoient particulièrement les défordres de la guerre :

*Luctificam Alecto dirarum ab sede Sororum
Infernisque ciet tenebris , cui tristia bella ,
Iræque , insidiæque , & crimina noxia cordi.*

Æneid. lib. 7.

Il falloit bien une Furie pour inspirer aux hommes l'art funeste de s'entredétruire. Stace, suivant cette même idée, a nommé cette Furie, la mere de la guerre. Theb. lib. 4.

Entin, lorsqu'il s'agissoit de faire mourir quelqu'un, c'étoit ordinairement de Mégère que les Dieux se servoient, comme nous le voyons dans le 12^e livre de l'Enéide, lorsque Turnus doit perdre la vie, & dans Claudien, qui a employé la même Furie à la mort de Rufin. Cicéron a rapporté, à un trait de morale fort judicieux, toutes ces différentes fonctions des Furies : *Nolite putare*, dit-il, *quemadmodum in fabulis sæpe numero videtis, eos qui aliquid impiè sceleratèque commiserint, agitari & perturbari Furiarum tædis ardentibus : sua quemque fraus, & suus terror maximè vexat.* Ne vous imaginez pas que les impies & les scélérats soient tourmentés par les Furies, qui les poursuivent avec leurs torches ardentes ; les remords qui suivent le crime, sont les véritables Furies dont parlent les Poètes. *Hæ sunt impiis assiduæ domesticæque Furiæ, quæ dies noctesque parentum pœnas à consccleratissimis filiis repetant.* Il dit encore la même chose en un autre endroit : *Agitant & insectantur impios Furiæ, non ardentibus tædis, sicut in fabulis, sed angore conscientia.* Voilà, sans doute, les véritables Furies qui ont tourmenté dans tous les temps les coupables, & dont Néron avouoit lui-même, au rapport de Suétone, qu'il n'avoit jamais pû se délivrer, depuis le meurtre de sa mere ; *sæpe confessus exagitari se maternâ specie,* in Nerone.

contra Pisonem.

De Leg. lib. 1.
Id. pro Roscio Amer.

verberibus Furiarum ac tædis ardentibus. On voit bien par là, que les plus sages des Anciens ont pensé que les tisons ardens, dont se servoient les Furies, n'étoient que les remords secrets qui suivent le crime, & le ver rongeur qui ne meurt point, témoin implacable & incorruptible, qui ne cesse de reprocher aux scélérats l'état déplorable dans lequel ils sont tombés; puisque selon Sénèque, la plus grande peine des pécheurs est d'avoir péché : & l'on peut dire qu'aucun crime ne demeure impuni, puisque la peine est attachée au crime même. Isidore, dans le huitième livre de ses Origines, prétend que les trois Furies sont le symbole des trois passions qui exercent sur le cœur de l'homme un empire absolu, la colère & le désir de la vengeance, l'amour des richesses, & la concupiscence qui nous porte à la recherche des voluptés; & il ajoute qu'on les a appellées Furies, parce qu'elles ne cessent point de nous tourmenter, *quæ ideò Furiaè appellantur, quòd stimulis suis mentem feriant, & quietam esse non sinant.* Mais cette origine me paroît froide; & si cet Auteur avoit pensé juste, il n'auroit admis qu'une Furie, puisque c'est le même penchant au plaisir, qui nous porte à la vengeance, à l'amour des richesses, & à tout ce qui peut flater & satisfaire les passions.

Du culte rendu aux Furies.

in Oedip.

Des Déeses aussi sévères & aussi terribles que les Furies, n'avoient pas manqué de s'attirer un culte particulier. En effet, le respect qu'on leur portoit étoit si grand, qu'on n'osoit presque les nommer, comme le dit Euripide dans son Oreste; que dis-je, à peine étoit-il permis de jeter les yeux sur leurs temples : & on regarda, si nous en croyons Sophocle, comme une impiété, la démarche que fit Œdipe, lorsqu'allant à Athènes comme suppliant, il se retira dans un bois qui leur étoit consacré, dans le bourg de Colone; & on l'obligea, avant que de sortir, d'appaier ces Déeses par un sacrifice, dont ce Poète & Théocrite nous ont laissé la description. Comme la crainte avoit été la mesure du culte qu'on rendoit aux Dieux, & qu'il n'y en avoit aucun qui fût si redouté que les Furies, on n'avoit rien oublié pour les appaier, lorsqu'on les croyoit irritées; & elles avoient des temples dans plusieurs

endroits de la Grèce. Les Sicyoniens , si nous en croyons Pausanias , leur sacrifioient tous les ans au jour de leur fête , *in Arcad.* des brebis pleines , & leur offroient des couronnes & des guirlandes de fleurs , sur-tout de Narcisse , selon Sophocle & Phurnutus , plante chérie des Divinités infernales , à cause du malheur arrivé au jeune Prince qui portoit ce nom. Eustathe , sur le premier livre de l'Iliade , dit que la raison pour laquelle on offroit le Narcisse aux Furies , venoit de l'étymologie de ce mot *ναρκεῖν* , *torpere* , parce que les Furies étourdissoient les coupables qu'elles tourmentoient.

Elles avoient aussi un Temple dans Cérýne ville d'Achaïe , *Id. in Achaie.* où l'on voyoit leurs statues faites de bois , & assez petites ; & ce lieu étoit si fatal à ceux qui étoient coupables de quelque crime , que dès qu'ils y entroient , ils étoient saisis d'une fureur subite , qui leur faisoit perdre l'esprit : tant la présence de ces Déeses , jointe au souvenir de leur crime , leur causoit de trouble. Il falloit même que ces exemples fussent arrivés plus d'une fois , puisqu'on fut obligé , comme le dit Pausanias , d'en défendre l'entrée. Ce même Auteur ajoute que les statues de ces Déeses n'avoient rien de fort singulier , ni de fort recherché ; mais qu'on en voyoit dans le vestibule plusieurs autres en marbre , d'un travail exquis , qui représentoient des femmes , qu'on croyoit avoir été les prêtresses de ces Divinités : c'est le seul endroit que je sçache , où il soit dit que les Furies avoient des prêtresses , puisqu'on sçait d'ailleurs que leurs ministres étoient des hommes , que les habitans de Tilphouse en Arcadie nommoient *Hesychides* ; & que Démosthène avoue lui-même avoir été prêtre de ces Déeses , dans le temple qu'Oreste leur avoit fait bâtir auprès de l'Aréopage , lorsqu'il eut été absous de son crime. On sçait aussi que Périlas oncle de Clitemnestre , cita ce Prince infortuné à ce sévère tribunal ; & que sa cause ayant été examinée avec beaucoup de soin , & les suffrages des Juges se trouvant égaux , Minerve y ajouta le sien , & le fit absoudre ; c'est-à-dire , que la sagesse & l'équité l'emportèrent enfin sur les brigues & sur le crédit. Tous ceux qui paroïssent devant ces Juges , étoient obligés d'offrir un

*Oras. in Middiam.
Paus. in Attic.*

Paus. in Arcad.

sacrifice dans ce même temple, & de jurer sur l'autel des Furies, qu'ils étoient prêts à dire la vérité : tant il est vrai qu'il faut souvent aux hommes, pour les empêcher de se parjurer, des motifs plus forts que l'amour seul de la vérité.

Paus. in Arcad.

De tous les temples dédiés à ces Divinités, il n'y en eut point, après celui de l'Aréopage, de plus connus que les deux que leur fit bâtir le même Oreste en Arcadie. Ce fut dans cette partie du Péloponnèse près de Mégalopolis, que les Furies lui apparurent pour la première fois; ce qui le fit tomber dans une si grande fureur, qu'il se mangea le doigt. S'étant retiré delà, près d'un champ nommé *Αἶν*, les mêmes Déesse se firent voir avec des habits blancs, & un visage plus doux, ce qui rétablit le calme dans son esprit. Oreste fit élever deux temples dans ces deux endroits, & offrit aux Furies noires, des sacrifices expiatoires, pour appaiser les manes de sa mère, & aux Furies blanches, un sacrifice d'actions de grâces. Ce fut, pour le dire en passant, à cette occasion que les Furies prirent le nom d'*Eumenides*; & lorsque les Poètes, qui racontent des événemens qui ont précédé celui-ci, leur donnent le nom d'*Euménides*, comme fait Sophocle dans son *Œdipe-Colone*, c'est par anticipation; comme Virgile a nommé le port *Velin*, quoiqu'il n'ait porté ce nom que long-temps après le voyage d'Enée en Italie. Pausanias, d'où j'ai tiré ce que je viens de dire de ces deux temples, ajoute qu'il y avoit près du lieu où ils étoient bâtis, une petite colline appelée le *Doigt*, parce qu'on y en avoit taillé un en marbre, pour marque de la fureur d'Oreste. Ce même Auteur ajoute que cette aventure étoit arrivée à ce Prince, avant qu'il fût appelé au tribunal de l'Aréopage.

*Portus requi-
re Velinos.
in Arcad.*

Id. ibid.

Près de la ville de Tilphouse, sur les bord du fleuve Ladon, étoit aussi un temple dédié à Erinny; mais Pausanias croit que cette Déesse étoit la même que Cérés, qui s'étant métamorphosée en jument, pour éviter les poursuites de Neptune, & ce Dieu ayant pris la figure d'un cheval, elle en eut un si grand désespoir, qu'elle en devint toute furieuse; ce qui, dit cet Auteur, lui fit donner le nom d'Erinny du mot *ἐαυνοῦν*, qui parmi les Arcadiens signifioit tomber en fureur. Cérés

s'étant ensuite lavée dans le fleuve Ladon, elle s'appaisa; ce qui lui fit donner le nom de *Lusia*. Le même Auteur, pour preuve de son sentiment, cite un vers du Poëte Antimaque, où Cérés est appelée *Erinnys* :

Δήμητρος δ' ὅθι φασὶν Εριννύος εἶναι ἑδεθλον.

Ubi fama est delubrum Cereris Erinnydis esse.

Quoique le culte des Furies n'ait pas fait en Italie autant de progrès que dans la Grèce, les Romains ne les avoient pourtant pas oubliées : & nous apprenons de Varron & de Cicéron, que la Déesse Furine, que ce dernier croit être la même que les Furies, avoit à Rome, dans la xiv^e région, un temple & un bois sacré; & que le jour de sa fête, qui s'appelloit les *Furinales*, étoit marqué dans le calendrier & dans les fastes, le sixième avant les calendes de Septembre : mais il falloit que son culte fût fort déchû au temps même de Varron, puisqu'il dit qu'à peine connoissoit-on alors le nom de son prêtre, qu'il appelle *Flamen Furinalis*; *Furinalia* à *Furina*, quòd ei *Deæ feriae publicæ dies is, cujus Deæ honos apud antiquos; nam ei sacra instituta annua, & flamen attributus: nunc vix nomen notum paucis.* Je dois dire en passant, qu'au rapport de Plutarque, le jeune Gracchus, pour éviter la fureur du peuple qui venoit d'immoler son frere, se retira dans le bois de la Déesse Furine, qui ne pût lui servir d'asyle : tant on respecte peu dans les guerres civiles les droits de la religion. Enfin, pour terminer ce qui regarde le culte des Furies, je dois ajoûter ici, qu'outre le narcisse qui leur étoit consacré, on se servoit aussi dans leur sacrifice, de branches de cédre, d'aulne & d'aubépine, du safran & du génievré; qu'on leur immoloit des brebis & des tourterelles blanches, comme nous l'apprenons d'Elie; & qu'on employoit dans leurs sacrifices, les mêmes cérémonies, que dans ceux des autres Divinités infernales.

Il me reste, avant que de finir cette dissertation, à dire un mot des figures & des portraits qu'on nous a laissés des Furies. Pausanias remarque d'abord, que dans les premiers temps, les statues de ces Déeses n'avoient rien de différent de celles

Lib. 5. de ling. Lat.

Var. loc. cit.

Plut. in Grac.

De anim. lib. 10. cap. 46.

Figures & portraits des Furies.

in Arcad.

des autres Divinités ; & que ce fut le Poëte Eschyle qui les fit paroître le premier , avec cet air hideux , & les serpens qui les rendirent si redoutables , que la premiere représentation de sa pièce devint funeste à un grand nombre de ses spectateurs. L'idée de ce Poëte fut suivie , & ce portrait des Furies passa du théâtre dans les temples : il ne fut plus question de les représenter autrement qu'avec un visage triste & un air effrayant , avec des habits noirs & ensanglantés , ayant au lieu de cheveux , des serpens entortillés autour de leur tête , une torche ardente à une main , un fouet de serpens à l'autre , & pour compagnes la terreur , la rage , la pâleur & la mort. C'est ainsi qu'assises autour du trône de Pluton , dont elles étoient les premiers ministres , elles attendoient ses ordres avec une impatience qui marquoit toute la fureur dont elles étoient possédées. Nous n'avons point à présent de figures antiques de ces Déeses. On voit seulement sur un Abraxas publié par M. Chifflet , leurs trois têtes avec des serpens , pendues à un arbre , & autour le mot *Iao* ; & dans une lampe de Licetus , une figure qui représente un homme mort couché sur un lit , & près de lui les têtes de deux Furies avec une face horrible. Mais au défaut du marbre & du bronze , les Poëtes nous ont laissé dans leurs ouvrages des portraits de ces Déeses , qui en représentent bien le caractère. Je vais en choisir seulement quelques-uns des plus vifs , pour ne point abuser de la complaisance de ceux qui me font l'honneur de m'écouter. Virgile est un trop grand Peintre pour être oublié ; ce Poëte dit , en parlant de Tisiphone qui gardoit la porte du Tartare :

*Catul. &
Phurn.*

Æneid. l. 6.

Stat ferrea turris ad auras :

*Trisiphoneque sedens , pallâ succinctâ cruentâ ,
Vestibulum insomnis servat noctesque diesque.
Continuo fontes ultrix accinctâ flagello
Tisiphone quatit insultans , torvosque sinistra
Intentans angues , vocat agmina sava sororum.*

Et

Et en parlant d'Alecto :

*Odit & ipse pater Pluton, odere sorores
Tartareæ monstrum : tot sese vertit in ora.*

Æneid. lib. 7.

Ovide a peint cette Furie avec les mêmes traits :

*Nec mora Tisiphone madefactam sanguine sumit
Importuna facem, fluidoque cruore rubentem
Induitur pallam, tortoque incingitur angue :
Egrediturque domo. Luctus comitatur euntem,
Et pavor, & terror, trepidoque insania luctu.*

Metam. l. 4.

Lorsque cette Furie, ajoute le même Poëte, que Junon avoit fait sortir de l'enfer, arriva à la cour d'Athènes, elle se saisit de la porte, & secoua ses serpens, dont la vûe seule rendit ce Prince furieux :

*Nexaque vipereis distendens brachia nodis
Casariem excussit ; motæ sonuere colubræ :
Parſque jacent humeris, pars circum pectora lapsæ
Sibila dant, saniemque vomunt, linguisque coruscant, &c.*

Je serois ici tenté de copier Euripide, Eschyle, Stace ; Sénèque, Claudien & Catulle, qui ont aussi fait à leur tour des portraits effrayans des Furies ; mais cela me meneroit trop loin. Je ne dois pas oublier cependant de dire que Ménippe, au rapport de Suidas, comme si l'équipage d'un Philosophe Cynique n'avoit pas été assez lugubre, affectoit de porter une robe noire avec une ceinture fort large, pour imiter, comme le dit cet Auteur, l'habillement des Furies. Strabon, en décrivant la maniere dont étoient habillés les habitans des Isles Cassitérides en Angleterre, dit qu'ils portoient des robes noires qui traînoient jusqu'au talon, semblables à celles des Furies.

Verb. Menyp.

Lib. 4.

On n'aura pas de peine à concevoir, après cela, que ces Déeses, avec un air si affreux, ayent pû porter par-tout la crainte & l'horreur ; mais qu'elles ayent voulu inspirer de

l'amour, c'est ce qu'on aura de la peine à croire ; & on regarderoit ce que je vais rapporter comme un paradoxe de l'histoire galante des Dieux, si je n'avois un garant du fait que j'avance. L'historien Ménandre, selon Photius, raconte que Tisiphone, passant près du mont Astère, & ayant vû le jeune Cythéron, en devint éperduement amoureuse. Comme elle vit bien que ses attraits feroient peu d'impression sur le cœur de son amant, elle n'eut pas assez de vanité pour espérer qu'il fit les avances. Il est ordinaire aux personnes faites comme cette Furie, de franchir les regles de la bienséance, ainsi elle lui fit sa déclaration ; mais il est aisé de juger qu'elle fut mal reçûe. La Déesse piquée au vif d'un refus outrageant, délia un des serpens de sa coëffure, & l'ayant jetté à la tête de Cythéron, la couleuvre s'entortilla autour de son col & l'étrangla. Les Dieux, ajoute mon Auteur, touchés de compassion, le changerent en cette montagne qui a depuis porté son nom. Ménandre, au reste, auroit pû épargner aux Dieux les frais de cette métamorphose, puisque la vûe seule de Tisiphone auroit suffi pour pétrifier l'homme le plus passionné.

DE LA D E E S S E L A V E R N E.

Par M. DE FONCEMAGNE.

6. d'Avril
1723.

ON ne peut étudier la religion des Grecs & des Romains, sans s'étonner que l'homme formé avec des idées du vrai & quelques principes de vertu, que la raison seule paroïssoit devoir développer, ait entrepris de justifier ses plus honteuses foiblesses, en reconnoissant pour l'objet de son culte des Divinités aussi foibles que lui, & capables des mêmes passions. Ce ne fut pas encore assez pour l'homme corrompu, d'avoir essayé d'autoriser ses penchans criminels par l'exemple de ses Dieux, il osa bientôt ériger les crimes en acte de religion : chaque espèce de désordre fut mise sous la protection d'une

Divinité particulière ; & c'étoit honorer sa Divinité, que de faire le mal auquel elle présidoit.

Le vol même, de tous les crimes celui qui attaque le plus directement la société civile, le vol fut consacré dans la personne de Mercure, & l'on choisit le fils de Jupiter pour en faire le patron des voleurs. Il est vrai que Mercure n'accordoit pas indifféremment sa protection à toute sorte de vols : celui qu'il avoit commis en dérobant adroitement des bœufs & un carquois à son frere Apollon, indiquoit assez de quel caractère devoient être revêtus les vols qu'il vouloit bien protéger : le larcin subtil étoit seul de son ressort. Sa juridiction fut insensiblement étendue aux Marchands ; parce que leur état les met sans cesse dans l'occasion de faire servir à leur cupidité un commerce légitime, dont l'unique effet devoit être de lier les hommes entr'eux par leurs besoins. Enfin, à ces deux premières classes, on joignit ceux qui, pour faire triompher l'injustice, abusent du plus noble de tous les talens ; l'éloquence, destinée dans son origine à rendre hommage à la vertu.

Mais il manquoit encore aux fastes sacrilèges du Paganisme, une Divinité qui protégât le vol public, le vol accompagné de violence : le choix en étoit réservé aux Romains, qui lui devoient en effet une place dans leur calendrier. Le héros qu'ils comptent pour leur premier Roi, nous est peint par leurs historiens même avec les traits d'un brigand : la ressemblance d'inclinations & de mœurs attira auprès de ce nouveau chef, les premiers sujets qui lui obéirent : la ville qu'il nomma de son nom, fut la retraite des voleurs d'alentour, qui chercherent l'impunité dans l'enceinte de ses murailles : les femmes qui donnerent à cette ville les premiers habitans, avoient été enlevées par artifice, à leur patrie & à leur famille : les premières conquêtes de ce peuple naissant furent le fruit d'une injuste violence. Une nation qui devoit son établissement, ses alliances & ses accroissemens aux brigandages de ceux dont elle étoit descendue, ne pouvoit guères se dispenser de consacrer un crime qui lui avoit été si utile, & de reconnoître une Divinité tutélaire qui en eût favorisé le succès.

Les Romains s'acquitterent de cette obligation, en créant la Déesse Laverne. Je ne prétends pas pour cela, qu'un peuple entier, le modele de tous les autres peuples par la sagesse de ses loix & par l'austérité de sa vertu, comme il s'en rendit le maître par la force de ses armes, se soit jamais mis sous la protection d'une Divinité si odieuse. Les Romains devenus vertueux pouvoient détester les crimes de leurs peres, & cependant par religion rapporter à une Divinité tout l'avantage qu'ils avoient tiré de ces mêmes crimes : d'ailleurs ils avoient appris des Grecs à reconnoître des Dieux nuisibles, que l'on invoquoit pour être garanti du mal qu'ils pouvoient faire ; ainsi la mauvaise Fortune & la Fièvre étoient au rang de leurs Dieux. Ils ont pû, pour la même raison, faire le même honneur à Laverne : mais outre ce culte général qu'elle pouvoit recevoir de la nation, comme Déesse fâcheuse, elle avoit des adorateurs particuliers, qui la reconnoissoient pour Déesse bienfaisante, & qui en attendoient des graces. Laverne considérée dans cette seconde qualité, c'est-à-dire, comme protectrice des voleurs de toute espèce, fait le sujet de cette dissertation.

Cic. de nat.
Deor. lib. 3.
p. 279. edit.
Lambin.

Il est assez vrai-semblable que le nom de Laverne est tiré du mot *laberna*, auquel les anciennes Gloses attachent des significations différentes, mais toutes également relatives au caractère & aux fonctions de la Déesse : l'une explique le mot *laberna* par celui de *latro* ; une autre l'entend d'une espèce d'armes à l'usage des voleurs : *laberna ferramentum*, ou selon une autre leçon, *tutamentum latronum, vel grassatorum, vel furum* : une troisième l'applique à ces hommes barbares, dont le métier étoit d'abuser de la simplicité des enfans, pour les enlever à leurs parens : *Laberna, qui filios alienos seducit*.

Glossa Isid.
Philox. &c.

Ibid.

Quelques Sçavans ont pensé que *Laverna* pouvoit avoir été formé du grec *λάρυα* dépouilles, ou de *λαβειν* & *ερευναν*, quasi *scrutari ad capiendum* : d'autres du latin *latere*, conjecturant que *laverna* étoit dit pour *laterna* ; ou de *lavere* pris dans le sens de ce passage de Plaute ; *elavi bonis*, pour *bonis nudatus sum*. On pourroit peut-être encore faire descendre *Laverna* de *Larva* ; & cette nouvelle étymologie a pour elle la justesse de

l'allusion ; le masque convenant parfaitement à une Divinité, que l'on prioit de dérober aux yeux des autres hommes, les actions qui se commettoient sous ses auspices. Entre ces diverses opinions, je crois devoir choisir celle qui tire *Laverna* de *laberna*, & *laberna* de λαβῆν.

Du nom de la Déesse qui présidoit au vol, les voleurs furent appelés *Laverniones*, quod ubi tutelâ Deæ *Lavernæ* essent, dit Festus Pompeius. *Lavernicines* est le nom général de tous les dévots de Laverne ; mais il renferme un grand nombre d'espèces particulières. Tâchons de développer ses différentes applications, en recherchant les différentes classes de voleurs qui avoient droit à la protection de la Déesse.

Fest. Pom.

L'étymologie de son nom, tirée du mot *laberna*, qui, selon les Gloses, répondoit à ceux-ci, *latro*, *ferramentum latronum*, *tutamentum grassatorum*, prouve assez qu'elle étoit regardée comme la Divinité des voleurs publics, qui attaquent à force ouverte : car il doit s'ensuivre de la ressemblance de la dénomination, que tout ce qui étoit désigné par *laberna*, appartenoit à Laverne, & lui étoit consacré.

Nonius Marcellus ne l'envisage que comme patronne des filoux : *Dea cui supplicant fures* ; & dans le même sens Arnobe l'associe à Mercure, comme partageant avec lui l'honneur de présider aux larcins subtils : *Numquid furem Mercurium publicavimus : num nos esse Lavernam, atque cum hoc simul fraudibus præsidere furtivis ?*

Arnob. adv. gent. lib. 4.

Selon un fragment de Lucilius, elle recevoit les vœux des Marchands :

Si versus facies, musis ; si vendis, Lavernæ.

invoquez les Muses, si vous faites des vers ; si vous vendez, invoquez Laverne. J'avouerai de bonne foi que pour tirer un sens suivi de ce vers unique, il a fallu adopter la correction de Mercerus, quoiqu'elle semble un peu forcée : car les éditions portent, *Si messes facis, Musas ; si vendis, Lavernæ*. Mais il me suffit pour l'usage que je fais ici de ce fragment, que les trois derniers mots, *si vendis, Lavernæ*, se soient conservés sans altéra-

tion ; j'en abandonne le commencement aux conjectures des Critiques.

Aufone applique aux Plagiaires le nom même de *Laverne*, pour nous apprendre qu'ils sont renfermés comme espèce, sous le nom général de voleurs.

Aufon. epist. 4.

Nec jam post metues ubique dictum ;

Hic est ille Theon, Poëta falsus ,

Bonorum mala carminum Laverna.

Il est vrai que Joseph Scaliger, au lieu de *Laverna*, lit *taberna* : mais quoique sa correction forme un sens ingénieux , la leçon commune a cet avantage , qu'elle rend beaucoup mieux la pensée du Poëte : il a voulu sans doute désigner un Plagiaire par ces deux mots, *Poëta falsus*, un faux Poëte , c'est à dire , un homme devenu Poëte aux dépens d'autrui : & cette première idée est parfaitement soutenue par celle que donne au vers suivant le terme *Laverna*, équivalent de *latro*. Aufone n'est pas le seul qui ait rendu témoignage à la protection , dont Laverne honoroit autrefois les Plagiaires. Un Poëte du siècle passé a fait revivre cette divinité dans des vers satyriques contre M. Ménage :

Nil mirum si sit culta Laverna tibi.

c'est la fin d'une Epigramme , dont tout le sel consiste dans une allusion assez froide, au nom de M^{lle} de la Vergne, depuis Comtesse de la Fayette , que M. Ménage appelloit *Laverna*, dans des vers qu'il lui avoit adressés ; voici l'Epigramme entière :

Lesbia nulla tibi est , nulla est tibi dicta Corinna ,

Carminibus laudatur Cynthia nulla tuo.

Sed cum doctorum compiles scrinia vatum ,

Nil mirum , si sit culta Laverna tibi.

Quelque nombreuses qu'on ait lieu de supposer les quatre classes que je viens de parcourir, elles ne formoient cependant

que la portion la moins étendue de l'empire de la Déesse. Ses droits de souveraineté n'étoient pas bornés aux voleurs, aux filoux, aux marchands & aux plagiaires : elle les exerçoit encore sur ces hommes artificieux, qui osent se parer des dehors de la vertu, pour surprendre les respects qui ne sont dûs qu'à la vertu elle-même ; sur ces faux Sages, dont les maximes feroient honneur à l'école la plus sévère, & dont les mœurs des honorent l'humanité ; * sur ces faux Philosophes, qui n'écrivent du mépris de la gloire que pour en acquérir, & du mépris des richesses que pour persuader au public qu'ils étoient seuls dignes de les posséder. Enfin (car cette liste deviendrait trop longue, si j'entreprendois de nommer tous ceux qui méritent d'y avoir place) tous les imposteurs, de quelque ordre qu'ils fussent, étoient soumis à Laverne ; puisque, selon la pensée d'Horace, on s'adressoit à elle pour apprendre l'art de tromper le public, & de conserver, en faisant le mal, la réputation d'homme de bien.

Qui Curios
simulant, &
Bacchanalia
vivunt. *Juv.*
lib. 1. sat. 2.
* Quid nostri
Philosophi ?
Nonne in his
ipsis libris
quos scribunt
de contem-
nendâ gloriâ,
sua nomina
inscribunt ?
Cic. Tusc.
Quæst. lib. 1.
pag. 120. ed.
Lamb.

Pulchra Laverna,

Da mihi fallere ; da justo sanctoque videri :

Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.

Horat. epist.
16. lib. 1.

Il est aisé de conclure du détail dans lequel je suis entré, que jamais Divinité ne fut plus célébrée que Laverne, & ne vit à ses pieds un plus grand nombre d'adorateurs. Plaute semble avoir fait cette réflexion avant moi : dans une de ses pièces, dont il ne reste que très-peu de fragmens, un Acteur voulant apparemment convoquer les états du ressort de la Déesse, s'exprime ainsi : *Sequimini hæc, sultis, legiones omnes Lavernæ.* Sui-vez-moi, légions de toute espèce, qui êtes consacrées à Laverne. Tout autre mot que celui de *Légion*, eût été trop foible pour donner une idée juste de la prodigieuse multitude de sujets qui lui obéissent.

Plaut. in Fri-
volaria. Fes-
tus.

Mais quelle sorte de culte rendoient-ils à leur Divinité ? Les prières qu'on lui adressoit, semblent avoir été la partie principale de son culte ; on osoit à peine les articuler du bout des lèvres, & jamais on ne les prononçoit à haute voix. Horace

le dit expressement en peignant un imposteur : *Labra mover,*
Horat. ibid. metuens audiri. Elle ne recevoit donc que des hommages se-
 crets : le mystère est la ressource de ceux qui craignent d'être
 vus à découvert. Pythagore sçachant bien que l'on pouvoit
 abuser d'une chose aussi sainte de sa nature , que l'étoit la priere
 faite aux Dieux , exigeoit de ses disciples qu'ils priaissent tou-
 jours à haute voix : non qu'il crût que le son des paroles fût né-
 cessaire pour réveiller les Dieux sur les besoins des hommes ;
 il vouloit seulement ôter à l'impie l'occasion de former impu-
 nément des vœux criminels ; ce qui est conforme à cette leçon

Sen. epist. 10.
in fine.

de Sénèque : *Vivez avec les hommes , comme si les Dieux vous*
voyoient ; parlez aux Dieux comme si les hommes vous entendoient.
 Les enfans de Laverne avoient de bonnes raisons pour suivre
 d'autres maximes. Ainsi la priere que lui fait un voleur dans le
 seul vers qui nous soit resté de la comédie de Plaute , intitulée
Cornicularia , étoit sans doute prononcée en secret , & faisoit
 peut-être partie d'un monologue : *Mihi Laverna in furtis cele-*
brasit manus. Je crois, après Taubman, qu'il faut lire *celerasit*,
 de *celerare* , hâter , rendre vite ; & non pas *celebrasit* que l'on
 trouve dans la plupart des éditions , mais qui rend la phrase ob-
 scure ; au lieu que l'autre leçon présente un sens fort clair : *Puis-*
sante Laverne , rendez mes mains agiles & adroites dans le vol.

Perf. act. 2.
sc. 2.

Catul. p. 33.
edit. Voss.

Quoique le voleur de Plaute semble implorer la protection
 de Laverne pour ses deux mains, il est cependant certain que
 la main gauche étoit spécialement regardée chez les Anciens,
 comme la main du vol , & qu'elle devoit être en cette qualité
 plus particulièrement consacrée à la Déesse. Ainsi le même
 Comique la caractérise par l'épithète *furtifica* : *Ubi illa antra*
est furtifica læva ? Ainsi Catulle parlant d'un homme qui,
 pendant le repas , faisoit de petits vols à ceux qui étoient à ta-
 ble à ses côtés , lui dit : *Marrucine Asini , manu sinistra non*
bellè uteris. Ainsi Ajax disputant à Ulysse les armes d'Achille ,
 dit au treizième livre des Métamorphoses :

Nec clypeus vasti cælatus imagine mundi

Conveniet timida nataque ad furta sinistra.

Les

Les Auteurs que je viens de citer, faisoient sans doute allusion à la coutume des filoux, qui amusant les dupes avec la main droite, ne pouvoient employer au vol que la main gauche.

Aux prières directes qui étoient adressées à Laverne, nous pouvons joindre les sermens que l'on faisoit en son nom. Le serment est une manière d'invocation, par laquelle on reconnoît la puissance du Dieu, au nom de qui il est conçu. Un Cuisinier, dans Plaute, jure par Laverne, & menace par elle, celui qui lui a volé les instrumens de son métier : *ita me bene amet Laverna, te jam, nisi reddi mihi vasa jubes, pipulo differam hinc ante ædes*. Le Cuisinier jugeoit que par sa profession même il appartenoit à la Déesse, & qu'il pouvoit à ce titre réclamer son secours : c'est le sens que Lambin donne au passage de Plaute.

Aulul. act. 3. sc. 2.

Nous ne devons pas nous étonner de trouver dans l'antiquité si peu de monumens du culte que l'on rendoit à Laverne : quand on voudroit supposer que ses adorateurs observoient quelques cérémonies réglées; ils avoient trop d'intérêt à cacher leurs odieux mystères, pour que le public pût être instruit de ce qui se pratiquoit entr'eux.

Il a plu à l'Auteur du Dictionnaire historique, de lui donner un temple, qui, selon lui, étoit bâti auprès d'une porte de Rome, laquelle fut delà nommée Lavernale. Ce temple (ce sont les termes de Moreri que je cite, pour corriger en passant, dans le même article, quelques négligences qu'il étoit aisé d'éviter, & que l'Auteur a copiées d'après Charles Etienne) Ce temple servoit d'une retraite commode aux voleurs, dans un lieu obscur & peu fréquenté, où ils pouvoient en assurance aller partager le butin de leur brigandage. Mais est-il bien probable que les voleurs eussent un lieu marqué pour leurs assemblées, & qu'ils y eussent été en assurance? ce qui auroit dû être leur asyle, rendoit leur perte plus facile & plus certaine; ou bien, la police qui auroit souffert cet édifice scandaleux, auroit paru autoriser le crime qu'elle devoit punir. Il est vrai que Laverne avoit un autel qui donnoit à une des portes de Rome le nom de Lavernale : *Porta Lavernalis*, dit Varron, *ab arâ*

Varr. de ling. Lat. lib. 4.

Laverna, quod ibi ara ejus Deæ. Cet honneur lui étoit commun avec plusieurs autres Divinités malfaisantes, dont on croyoit détourner la colère par un culte public : mais il ne falloit pas convertir cet autel qui subsistoit réellement, en un temple qui, suivant les apparences, n'exista jamais, & qui certainement n'auroit pû être employé à l'usage auquel on le fait servir. Les voleurs, selon Festus, s'assembloient pour partager le butin, non dans ce temple imaginaire, mais dans un bois, dont la situation & l'obscurité pouvoient, en cas de surprise, favoriser leur évasion : *In cujus luco obscuro abditoque soliti furta prædamque inter se luere* ; car il vaut mieux lire *luco* après les bonnes éditions, que *loco* avec l'Auteur du Dictionnaire, qui en s'attachant à une mauvaise leçon, s'est mis dans la nécessité de mal traduire le passage de Festus. Le commentateur Acron place le bois de Laverne sur la *voye Salarienne* : *Laverna lucum habet in viâ Salaria* : il ajoute que les voleurs venoient y rendre leurs hommages à une statue de la Déesse : *Et simulacrum ejus fures colunt* : mais il ne nous dit rien de la figure sous laquelle elle étoit représentée. L'épithète *pulcra*, dont Horace se sert pour le caractériser, *pulcra Laverna*, nous invite à croire qu'on la représentoit avec un beau visage : une Divinité qui dispoſoit souverainement des masques, & qui ſçavoit en prêter à ſes enfans pour leurs différens besoins, auroit-elle négligé de s'en réserver un qui pût lui faire honneur ?

Fest. Pomp.
Laverniones.

In Horat.
versu cit.

Dodw. Præ-
lect. Academ.
p. 665.

Une ancienne inscription recueillie par Dodwel, & qui, en suivant les fastes Consulaires, doit être rapportée à l'an de Rome 585, nous donne la connoissance d'un autre monument public érigé alors en l'honneur de Laverne, & de l'occasion pour laquelle on le lui érigea :

IV. K. APRILEIS. FASCEIS PENES LIC-
NIVM... C. TITINIVS. ÆD. FL. MVLCAVIT.
LANIOS. QVOD. CARNEM. VENDIDISSENT.
POPVLO. NON. INSPECTAM. DE PECVNIA.
MVLCATITIA. CELLA. EXSTRVCTA. AD.
TELLVRIS. LAVERNÆ:

C'est-à-dire ; *cella exstructa Lavernæ ad ædem Telluris* : cette explication me paroît plus simple que celle de Dodwel, qui joint ces deux mots *Telluris Lavernæ*, en supposant sans preuve, que *Tellus Laverna* étoit une Divinité des Romains, comme *Juno Lucina*. La construction que j'adopte, ne doit paroître ni dure ni forcée, quoiqu'en la suivant, le mot *Lavernæ* se trouve un peu éloigné du verbe qui le gouverne. Cette inversion même est peut-être un arrangement nécessaire : *Lavernæ* étant le mot principal de l'inscription, on a dû le renvoyer à la fin, & l'écrire au bas du monument, comme le centre auquel tout se rapporte. Au reste cette inscription doit avoir été tirée des livres en forme de journal, que les Romains appelloient *acta Urbis diurna*, lesquels, à la différence des Annales, ne contenoient, au rapport de Tacite, que les faits peu importans de chaque journée.

*Tacit. Annal.
lib. 13.*

Cicéron écrivant à Atticus, parle d'un *Lavernium*, qui ne pouvoit être qu'un lieu consacré à Laverne. On juge par la suite de la lettre, qu'il étoit sur la route de Rome à Formies; mais on ne sçauroit déterminer si c'étoit un champ, un bois, un temple ou un autel. Bosius a voulu même le supprimer tout-à-fait, en lisant au lieu de *Lavernium*, *L. Avernum*. *Ad L. Avernum me consecutus est* (*Pompeius*.) Bosius n'a que sa propre autorité pour appuyer cette correction; & Gruter qui l'a adoptée, avoue que l'autre leçon se trouve dans les manuscrits. Peut-être ce *Lavernium* n'est-il pas différent du *Λαβέρν* ou *Λαβέρν* de Plutarque, dans la vie de Sylla; quoique Xylander paroisse confondre le *Λαβέρν* avec la porte *Lavernale* dont parle Varron.

*Cic. ad Att.
lib. 7. epist. 8.*

*Grut. in
epist. cii.*

*Xyland. an-
not. in Syll.
p. 39.*

Ce petit nombre d'observations est le fruit des recherches que j'ai faites sur la Déesse Laverne. Il me reste à prévenir une objection, qui détruiroit, si je la laissois sans réponse, ce que j'ai avancé au commencement de ce Mémoire, sur l'origine de Laverne, qui dans ma supposition est une Divinité purement Romaine.

Les gloses que j'ai citées, entre plusieurs explications du mot *Laverna*, le rendent par celui de *Πελαγίδιον*, & récipro-

quement Πραξιδική par *Laverna* : ce qui donne lieu de penser que les deux termes étant synonymes , les deux Divinités qu'ils désignent , avoient , l'une chez les Grecs , l'autre chez les Romains , des fonctions semblables. Il s'ensuivroit donc que les Romains ont pû copier leur Laverne d'après la Praxidice des Grecs ; & ils seroient ainsi en risque de perdre l'honneur de l'invention que je leur ai attribué.

On ne sçauroit douter que l'origine de Praxidice ne soit fort ancienne. Le Poète dont nous avons les ouvrages sous le nom d'Orphée , que les Chronologistes placent vers la 54^e Olympiade , au temps de Pisistrate , nomme les fêtes de Praxidice parmi les différens sujets qui avoient exercé sa muse , avant son entreprise des Argonautiques, Ὀρχια Πραξιδική : mais ce passage ne nous apprend que le nom de la Déesse , & l'on n'y trouve rien qui établisse sa prétendue ressemblance avec Laverne. Nous ne tirons pas une plus grande lumière d'un autre passage du même Auteur , qui dans un hymne à Proserpine , fait de Πραξιδική un attribut de Proserpine même. L'analyse de ce mot composé , & sa réduction aux principes desquels il est tiré , πρᾶξις & δίκη , jugement ou punition des actions , marque seulement la justesse de l'application que le Poète en fait à la Reine des enfers.

*Pausan. in
Lacon.*

Πραξιδική est personnifiée dans Pausanias , & conformément à l'analogie , l'Historien en parle comme d'une Divinité qui présidoit à la Vengeance : *Ménélas* , dit-il , étant de retour chez lui après la prise de Troye , éleva une statue à *Thétis* & à *Praxidice*. Ménélas ne pouvoit se dispenser de rendre cet hommage à une Divinité vengeresse , qui venoit de l'aider à tirer raison d'un affront. Mais si elle eût été soupçonnée de protéger le vol , Ménélas auroit sans doute laissé à *Pâris* le soin de l'honorer : le ravisseur d'*Hélène* qu'elle avoit bien servi , pouvoit se charger seul de la reconnoissance qui lui étoit dûe ; & il n'étoit pas juste que le mari outragé fût encore condamné aux dépens.

In Baot.

Le même Pausanias rapporte ailleurs que les Aliartiens connoissoient plusieurs Déeses Praxidices , qui avoient un

temple dans leur pays. Comme il ne nous avertit pas que dans cet autre endroit il attache une nouvelle idée à la même dénomination, nous pouvons toujours l'entendre des Divinités de la Vengeance; qu'il étoit en effet à propos de multiplier, pour partager entre plusieurs un emploi, auquel une seule ne pouvoit pas suffire. Pausanias ajoûte que les *Aliartiens* juroient par ces Déeses, & que le serment fait en leur nom étoit inviolable: auroit-on eû cette délicatesse, si leur métier eût été de favoriser la tromperie?

Les Grammairiens, qui semblent n'avoir parlé de Praxidice que pour la définir, n'en disent rien qui ne confirme l'idée que nous en donnent Onomacrite, ou le faux Orphée & Pausanias. Elle étoit regardée, dit Hésychius, comme la Divinité qui met, pour ainsi dire, la dernière main aux paroles & aux actions. Or juger les actions & les paroles, & marquer à chacune d'elles son prix, ce qui est la juste valeur du terme *πραξιδική*) n'est-ce pas ajoûter ce qui leur manquoit, & y mettre, pour ainsi dire, la dernière main? Hésychius dit ensuite que les statues de Praxidice consistoient en une simple tête séparée des autres parties du corps humain. En effet c'est dans la tête prise pour le siège principal de l'ame, que réside la faculté de juger, qui devoit être propre à cette Divinité: mais si elle eût eu quelque chose de commun avec la Déesse des voleurs, on ne se seroit peut-être pas avisé de la représenter sans bras & sans mains.

Suidas la définit: Déesse dont on ne représentoit que la tête. La suite de l'article au mot *πραξιδική* regarde uniquement la généalogie de Praxidice; & quand Suidas lui donne pour sœurs la Concorde & la Vertu, il ne paroît pas qu'il ait supposé aucune affinité entre Laverne & elle.

Nous pouvons donc conclure que les Grecs n'ont jamais regardé leur Praxidice, que comme une Déesse des enfers, chargée de présider à la Vengeance. Si l'on me demande sur quel fondement les Gloses la confondent avec Laverne, je répondrai que Laverne, sans préjudice de sa qualité principale de protectrice du vol, a pû être mise au rang des Dieux

πραξιδική,
Δαίμονα τινα
Φασὶ τὴν ὥσπερ τέλος ἐπιτιθεῖσθαι τοῖσδε λεγόμενοις καὶ πρᾶξι τοῖσδε.
διὸ καὶ τὰ ἀγάλματα κεφαλῆς γίνεσθαι.

πραξιδική,
Θεὸς ἥς κεφαλὴν μόνην ἰδρύοντο.

infernaux, & par cette raison se trouver à côté de Praxidice. Le silence qui s'observoit dans ses mystères, & les ténèbres qu'on la prioit de répandre sur les actions qui lui étoient consacrées, marquent du moins un rapport éloigné. Mais elle avoit un autre titre pour prétendre à cette place : en protégeant le vol, elle préparoit des sujets de vengeance aux Divinités Vengeresses ; & pour diminuer ce qu'il y avoit d'odieux dans cette fonction, on a pû lui donner encore à elle-même celle de punir aux enfers les actions impies, qu'elle avoit paru favoriser sur la terre : ainsi Diane que l'on croyoit être la Lune au Ciel, & Proserpine au Tartare, punissoit souvent des crimes qu'elle avoit éclairés. Cette conjecture est justifiée par un passage d'Arnobe, qui joint ensemble Laverne, Bellone, la Discorde & les Furies, comme Divinités de la même espèce ; & qui ensuite les comprend toutes sous la qualification commune de *Numina lava*, laquelle semble être propre aux Dieux infernaux, *Non commemorabimus hoc loco Deam furum Lavernam, Bellonas, Discordias, Furias, & lava illa quæ constituitis Numina.*

Arnob. adv. gent. lib. 3.

Sic Græci eodem modo orabant τῆς Πηγίδιον, ut consilia furandi ad effectum perduceret. *Jos. Scal. in Fest. Pomp. Laverniones.*

* *Lib. 9. c. 37.*

Joseph Scaliger a mieux aimé avancer hardiment sur la foi des Gloses mal entendues, que Praxidice étoit reconnue chez les Grecs pour la Déesse des voleurs, comme Laverne l'étoit en effet chez les Romains, que de chercher à accorder les Gloses qui semblent d'abord fonder cette opinion, avec les autres monumens qui la détruisent. * Vossius dans son traité de l'idolâtrie a senti la difficulté ; mais après l'avoir proposée, il ne la résout point : *Dispiciendum est*, dit-il. Où Vossius paroît hésiter, doit-il m'être permis de hasarder des conjectures?



DIVERSES CONJECTURES

SUR

LE CULTE D'ISIS

EN GERMANIE,

A l'occasion de ces paroles de CORNEILLE-TACITE :

Pars Suevorum & Isidi sacrificat.

Par M. l'Abbé de FONTENU.

DE toutes les Divinités du Paganisme, il n'y en eut peut-être aucune dont le culte ait été plus généralement reçu que celui d'Isis. En effet Diodore de Sicile, Macrobe, Plutarque & d'autres Auteurs assûrent que toute la terre rendit ses hommages à cette Divinité; & si nous en croyons Apulée, les autres Déeses de l'antiquité ne furent qu'Isis déguisée sous différens noms, d'où lui vint le titre de *μυερίονμος*, que lui donnent plusieurs inscriptions anciennes.

22. d'Août
1721.

Après ces témoignages, peut-on douter qu'Isis n'ait été adorée, je ne dis pas seulement en Egypte, en Ethiopie, dans les Indes, en Grèce, mais aussi en Italie, en Espagne, dans les Gaules, & même jusqu'en Germanie. Aussi Tacite nous apprend qu'une partie des Suèves, nation la plus puissante qu'il y ait eu pendant plusieurs siècles dans l'ancienne Germanie, offroit des sacrifices à Isis : *Pars Suevorum & Isidi sacrificat*, dit cet Historien.

De mor.
Germ.

Mais comment le culte de cette Divinité étrangère, entra-t-il dans un pays très-peu connu avant que les Romains y eussent pénétré? c'est ce que Tacite avoue lui-même qu'il ignore : *Unde causa & origo peregrino sacro parum comperi*, ajoute cet Auteur; & c'est ce que je vais tenter de découvrir.

On sçait par quelle route les cérémonies d'Isis passerent dans la plupart des pays du monde, dès la plus obscure antiquité :

les conquêtes d'Osiris introduisirent en Ethiopie, dans les Indes, dans l'Asie Mineure, en Scythie, dans la Thrace, en Macédoine : plusieurs siècles après elles s'affermirent sous Sésostris, dans presque toutes ces mêmes provinces que ce Prince subjugua : elles furent reçues en Phénicie, à Babylone, dans la Paphlagonie, en Colchide, par le moyen des colonies égyptiennes qui se transporterent dans ces contrées en différens temps : Cécrops, Cadmus, Danaüs, Erechthée, Péteüs, porterent successivement le culte d'Isis, de l'Egypte & de la Phénicie, dans la Grèce : le commerce réglé de l'Egypte avec presque toute la terre, d'un côté par la mer rouge, & de l'autre par la Méditerranée, fit passer ce culte dans les parties du monde connues alors : il entra même depuis comme en triomphe dans Rome, après que cette ville devenue maîtresse de presque toutes les nations, en eût adopté la plupart des Divinités, aussi bien que les coutumes.

Ce sont là les voies par lesquelles le culte d'Isis s'insinua chez tant de peuples ; & ces voies sont assez bien marquées chez les anciens Auteurs : il n'en est pas ainsi de celles par lesquelles ce culte passa jusqu'en Germanie ; il ne s'en voit aucun vestige dans les monumens qui nous restent de l'antiquité. Comme l'on ne peut donc produire sur ce sujet que des conjectures, il ne s'agit ici que d'en avancer de plausibles, & fondées en raisons & en faits historiques ; ce qui me donnera lieu de faire aussi connoître comment les cérémonies d'Isis ont été reçues en beaucoup de pays.

S'il ne falloit que débiter des fables ou des jeux d'imagination, il seroit aisé de faire voir l'origine & la cause du culte d'Isis en Germanie ; on diroit avec Cluvier que dès le temps de la dispersion des nations au-delà des mers, Isis & les autres Divinités des anciens Germains étoient connues en Asie, d'où elles passèrent en Allemagne avec les premières colonies qui vinrent la peupler.

On raconteroit avec Tacite, suivant la tradition des Germains, Ulysse jetté par la tempête dans l'Océan, étoit passé en Germanie, où il fonda sur les bords du Rhin la ville d'*Ulfspurgium*,

d'*Ulfipurgium*, ou d'*Aschipurgium* Aspurg, comme sembloit le prouver un autel consacré à ce héros, & trouvé au même lieu; d'où l'on concluroit que deslors la religion égyptienne, qui faisoit partie de la grecque, fut connue des Germains.

L'on prétendroit avec Vossius, sur la garantie d'une étymologie tirée de loin, que la Déesse Isis n'est autre qu'Eve même, la mere du genre humain; puisque, dit-on, le nom d'Isis vient du mot אשה (*Isha*) qui en hébreu signifie femme par excellence, telle que fut Eve, dont la mémoire s'étoit conservée en Germanie par tradition.

L'on avanceroit aussi sur le simple fondement d'une conformité de nom, que, selon le P. Pesron, les anciens Suèves de Germanie étant sortis des Souèbes d'Asie, en avoient tiré la connoissance des rites d'Isis.

On soutiendrait encore avec quelques Historiens qu'Osiris étant passé en Europe, après avoir parcouru toute l'Asie, alla en Allemagne jusqu'aux sources du Danube, sous le regne de Marfus; & qu'ayant civilisé les Germains, à qui il enseigna l'usage du vin, ils le mirent par reconnoissance, après sa mort, avec Isis son épouse, au rang de leurs Divinités tutélaires: que delà leur culte s'étoit répandu dans les Gaules & dans l'Espagne, comme le croit le sçavant M. Huet.

On assureroit enfin avec Aventin, auteur des annales des Boïens, qu'Isis même ayant quitté l'Egypte après la mort de son mari, avoit voyagé par toute l'Europe; & qu'étant passée jusqu'en Germanie pour voir Suévis qui y régnoit alors, elle avoit appris aux sujets de ce Prince à labourer la terre, à y semer du bled, à planter la vigne, à cultiver l'olivier, à se vêtir d'étoffe de laine; & qu'en mémoire de tant de bienfaits, les Suèves lui avoient déferé les honneurs divins.

Cette relation qu'Aventin appuye tant sur la foi des annales de sa patrie, que sur l'autorité d'anciens vers Teutoniques, qui contiennent, dit-il, l'histoire des premiers temps, se trouve contredite par Diodore de Sicile, à la sincérité de qui l'on doit sur-tout s'en rapporter touchant ces sortes de faits. Ce fidelle Historien atteste donc qu'Isis ne sortit de l'Egypte après

le décès d'Osiris, que pour aller chercher le corps de ce Prince sur la côte de Phénicie, où les flots de la mer l'avoient jetté ; & qu'elle revint dans ses Etats aussitôt qu'elle l'eût trouvé , bien-loin de courir le monde , & de s'en aller errer jusqu'au fond de la Germanie, pays alors inconnu.

Si cependant quelques Historiens assûrent qu'Isis & Osiris parcoururent toute la terre, ne croyons pas qu'ils aient voulu par ce récit en imposer à la postérité : ils n'ont tenu ce langage, que pour faire entendre que la renommée de ces deux Divinités avoit volé par tout le monde, ou plutôt que leur culte y avoit été reçu de toutes parts.

Mais sans nous arrêter davantage à ce qui tient beaucoup plus de la fable que de la vérité, cherchons, dans le fond de l'histoire, comment le culte d'Isis a pu parvenir chez les Suèves.

Quoique les Egyptiens & les Phéniciens aient été, pour ainsi dire, les premiers distributeurs du culte d'Isis en différentes contrées, lorsqu'ils jouïssent de l'empire de la mer ; cependant il faut convenir qu'ils n'ont jamais pénétré assez avant dans les terres occidentales, pour avoir pû annoncer dans le centre de ces provinces, les Dieux qu'ils adoroient. Aussi faut-il avouer que les Suèves ne tinrent ni de l'un ni de l'autre de ces deux peuples, les cérémonies d'Isis : ils les reçurent donc vrai-semblablement, ou des Gaulois, tant par le moyen des colonies qui des Gaules passèrent en Germanie, que par le moyen du commerce qui lioit ensemble ces deux pays, ou des Grecs qui firent entrer les cérémonies d'Isis en Germanie, soit par la Rhétie, soit par l'Istrie, soit par le Danube, ou des Colques peuple originaire de l'Egypte : c'est sur quoi rouleront mes conjectures dans ce discours.

Première
Conjecture.

Sans prétendre ici, avec quelques Auteurs, que les anciens Germains sortoient des Gaulois, on ne peut douter que les établissemens considérables que cette dernière nation fit dans la Germanie en différens temps, ne lui aient donné lieu d'y communiquer, non-seulement ses coutumes & son langage, mais aussi le culte de ses Divinités, dont Isis fut des premières. On sçait que les Helvétiens & les Boïens peuples venus des

Gaules, s'emparèrent, les uns des pays situés entre le Rhin, le Mein & la forêt Hercynienne, & les autres des contrées d'au-delà qui composent à présent la Bohême : *Igitur, dit Tacite, inter Hercyniam silvam, Rhenumque & Mœnum amnes Helvetii, ulteriora Boii, Gallica utraque gens tenuere.* Les Taurisces, les Gothins, les Scordices, nations de l'ancienne Germanie, furent aussi Gaulois d'extraction.

J'avoue qu'il n'est pas aisé de prouver par aucun monument antique, que la Déesse Isis ait été connue dans les Gaules, avant que les Romains les eussent soumises à leur empire : je sçai même que plusieurs inscriptions à l'honneur de cette Divinité, trouvées en différentes provinces de la France, sont latines, & postérieures à la conquête que Jules-César fit de ce pays : cependant je ne vois pas qu'il y ait lieu de douter, qu'Isis n'ait été révérée chez les Gaulois dès les premiers temps.

En effet, quand je ne dirois point avec plusieurs Auteurs, que l'ancien Mercure vint de l'Égypte dans les Gaules, dont il fut la première Divinité, ni que les Egyptiens établirent des colonies dans cette province, du temps qu'ils jouissoient de l'empire de la mer ; peut-on disconvenir que les Phéniciens devenus les maîtres de la Méditerranée, n'aient étendu leur commerce dans les trois parties du monde qui confinent à cette mer, & n'aient jetté des colonies sur les côtes de ces continents. Or ces colonies peuplèrent non-seulement les provinces maritimes d'Espagne, mais aussi une partie de celles des Gaules, ainsi que le prouve Samuel Bochart, tant par la conformité de l'ancien Gaulois avec le Phénicien, que par d'autres preuves qui me meneroient trop loin, si j'entreprendois de les développer.

Cette nation répandit, sans doute, dans tous ces lieux-là le culte des Dieux qu'elle adoroit, & Isis étoit du nombre : car outre que la Phénicie avoit été plusieurs fois soumise à l'Égypte, & qu'elle en avoit reçu des colonies, elle eut toujours trop de relation avec ce pays, pour n'en avoir pas reçu les Divinités : aussi, Isis eut-elle un temple des plus célèbres à Ptolémaïde. D'ailleurs, la plupart des Sçavans conviennent que l'Astarte de Phénicie n'est autre que l'Isis des Egyptiens,

comme il paroît par la conformité qu'ont les aventures de ces deux Déesſes, avec ce que la fable raconte d'Osiris & d'Adonis leurs époux. Je pourrois dire encore que la plûpart des Dieux de Phénicie & même de la Grèce, ne furent que des copies des Dieux d'Egypte, que les Phéniciens & les Grecs ajuſterent chacun à leur mode; ce qui s'entend auſſi de pluſieurs Divinités gauloiſes, dont celles d'Egyte furent les originaux.

Auſſi, ſelon quelques-uns de nos plus habiles Antiquaires, l'Ogmion des Gaules fut le même que l'Hercule Phénicien pris d'après l'Hercule Egyptien. Quel étoit même Teutat ou le Mercure gaulois, ſinon le Taautés de Phénicie, le Teutat de Carthage, ou plutôſt le Thoyt ou le Thau d'Egypte? nom que les Celtes donnoient auſſi à leur Mercure. Or le culte de Teutat premiere Divinité des Gaules, étoit preſque inſéparable de celui d'Iſis.

Ce Dieu n'avoit pas ſeulement été le premier miniſtre d'Osiris, il avoit auſſi gouverné en quelque ſorte l'Egypte avec la Reine Iſis, pendant les neuf années qu'Osiris ſon mari fut hors de ſes Etats, ainſi que le rapporte Diodore de Sicile.

Lib. I. Cette Princeſſe ſe glorifie même dans une ancienne inſcription cirée par cet Hiſtorien, d'avoir été inſtruite par Mercure.

Les cérémonies de l'Hercule Egyptien, dont l'Hercule Phénicien révééré dans les Gaules, fut la copie, devoient auſſi être liées avec celles d'Osiris & d'Iſis; puisſque ce héros avoit été le plus brave de leurs capitaines, & général de leurs troupes: quelques Hiſtoriens le font même fils d'Iſis. S'il eſt donc fort vrai-ſemblable que les anciens Gaulois reçurent des Phéniciens la connoiſſance de leurs principales Divinités, il eſt auſſi très probable que les Germains connurent ces mêmes Dieux, par le moyen des Gaulois qui allerent ſ'établir en Germanie, ou qui y entreſtinrent un commerce réglé.

Et qui étoit le Tuiſcon ou le Theut de la Germanie, ſinon le Teutat de la Gaule, c'eſt-à-dire, Mercure, que Jules-Céſar & Tacite reconnoiſſent pour la premiere Divinité de l'une & de l'autre nation? Ce fut auſſi d'après l'Hercule Gaulois, que fut pris l'Hercule Germain; or le Mercure & l'Her-

cule des Gaules avoient trop de rapport avec Isis , pour que leur culte n'eût pas donné lieu à celui de cette Déesse , tant en Gaule qu'en Germanie.

Je sçais que César dans ses Commentaires ne parle point d'Isis entre les Dieux des Gaules ; Apollon , Mercure , Pluton , Mars , Jupiter & Minerve sont les seuls dont il fasse mention ; mais sans avancer ici que la Minerve des Gaules , ainsi que celle d'Athènes , étoit la même que la Minerve de Saïs , c'est-à-dire , Isis même , selon Plutarque , l'on pourroit avouer que César a été peu exact dans ce dénombrement des Divinités gauloises ; par exemple , y met-il Saturne , à qui les Gaulois immoloient des victimes humaines , comme le dit Denys d'Halicarnasse ? y place-t-il Castor & Pollux , adorés chez les Celtes qui occupoient les côtes de l'Océan , ainsi que l'assûre Diodore de Sicile ? l'Hercule Ogmion , un des Dieux tutélaires des Gaules , n'y est pas nommé , non plus que Bérécynthé révéree encore dans les Gaules au quatrième siècle , comme nous l'apprenons de Grégoire de Tours. Est-il donc étonnant que César ait oublié Isis parmi les Dieux de la Gaule ? a-t-il même pensé à compter cette Déesse entre les Divinités de la Germanie , quoiqu'elle fût adorée chez les Suèves ? Il réduit les Divinités des anciens Germains au Soleil , à Vulcain & à la Lune. Ces peuples cependant en reconnoissoient beaucoup d'autres , sçavoir Tuiscon , Man son fils , Mars , la Terre-Mère ou Cybèle , Hercule , Castor & Pollux ; les Dieux mêmes des sept planètes , à chacune desquelles les Germains consacroient un des jours de la semaine , à l'imitation de plusieurs autres nations.

L'on pourroit dire néanmoins pour justifier César , que s'il n'a point nommé Isis avec les Divinités de Germanie , ç'a été peut-être parce qu'il confondoit cette Déesse avec la Lune : il sçavoit qu'on les prenoit l'une pour l'autre , tant chez les Egyptiens que chez les Phéniciens & les Grecs , il a donc pu croire qu'il en étoit ainsi chez les Germains , qu'il voyoit rendre à la Lune des honneurs des plus solennels , de même qu'en Egypte ; d'où venoit que ce peuple comptoit le temps

non par les jours , mais par les nuits ; & qu'il ne tenoit ses assemblées les plus importantes qu'à la nouvelle ou qu'à la pleine lune , à moins que dans l'intervalle , il n'arrivât quelque affaire imprévue : *Nisi quid fortuitum & subito incidit , certis diebus cum aut inchoatur Luna , aut impletur , nec dierum numero ut nos , sed noctium computant ,* dit Tacite.

Mais ce n'a pas été seulement par les colonies Egyptiennes ou Phéniciennes , que la religion d'Isis a pu s'introduire dans les Gaules , & delà passer en Germanie ; elle a dû aussi s'y communiquer par le moyen de plusieurs peuplades grecques qui vinrent se placer en différens temps sur les côtes de la Gaule : entre ces peuplades , celles des Doriens & des Phocéens furent les plus célèbres.

Les Doriens sortis de l'Isle de Rhodes , mais Grecs d'origine , étant venus s'établir sur les bords du Rhône qu'ils nommerent *P'odavos* , fondèrent à son embouchure une ville , sous le nom de *Rhoda* selon quelques Géographes , ou de *Rodanusia* selon d'autres. Ils amenèrent , sans doute , avec eux leurs Dieux Pénates , entre lesquels la Déesse Isis ne pouvoit manquer de se trouver. Rhodes , d'où étoit cette colonie , étoit trop à portée de l'Egypte , pour n'en avoir pas admis la religion : outre que cette Isle étant le grand abord des marchands Syriens , Phéniciens & Egyptiens , les Divinités de ces peuples devoient y être très-connues : l'Isle même de Pharos dont Isis étoit la grande Divinité , fut long-temps tributaire de celle de Rhodes ; aussi Diodore de Sicile nous apprend que Cadmus , passant par cette Isle pour se rendre en Grèce , y consacra un temple à l'honneur de Minerve qui étoit celle d'Egypte , c'est-à-dire , Isis qui , selon Appien , étoit fort honorée à Rhodes. Cette Divinité devoit donc aussi être célébrée chez les Doriens établis sur le Rhône , d'où son culte venant à s'étendre , par le moyen du commerce , dans les provinces de la Gaule situées le long de ce fleuve , pût aisément delà se transmettre en Germanie.

Il est vrai que Bochard soutient que ces Doriens étoient , non de l'Isle de Rhodes , mais de Dora ville de Phénicie , d'où

ils se rendirent en Gaule sous la conduite de l'Hercule Phénicien. Mais bien-loin que ce sentiment soit opposé au mien, il le favorise au contraire ; puisqu'Isis étoit adorée en Phénicie, & que bien des Auteurs la confondent même avec Astarte la suprême Divinité du pays, où elle étoit prise pour la Lune, ainsi qu'Isis en Egypte.

Quant aux Phocéens de Provence, autre colonie grecque venue d'Asie, & qui fonda la fameuse ville de Marseille, comment n'auroient-ils pas apporté avec eux le culte d'Isis ? Leurs ancêtres avoient été imbus de ses principes dès leur sortie de la Phocide, où, selon Pausanias, cette Déesse avoit un antre qui passoit pour un lieu des plus sacrés de la Grèce, & où l'on célébroit sa fête deux fois l'an avec une pompe extraordinaire, & un grand concours de peuple : ils trouverent aussi les fêtes d'Isis établies dans l'Ionie, quand ils s'y rendirent de la Grèce.

Comment donc les Marseillois auroient-ils pû ne pas adorer une des Divinités tutélaires de leur ancienne patrie ? l'on n'ignore point que les colonies conservoient la langue, les coutumes & la religion des lieux d'où elles étoient sorties : il est même probable que c'étoit Isis qu'on adoroit sous le nom de Diane Ephésienne, dans le fameux temple de la citadelle de Marseille. Aussi Apulée prend-il la Diane d'Ephèse pour Isis, qui chez les Phéniciens & les Egyptiens étoit la Lune même, la Diane des Grecs. Et Macrobe dépeint Isis en Diane d'Ephèse, avec plusieurs rangs de mammelles, telle que nous la représentent une médaille d'Hadrien, & une statue antique. Je ne dirai point qu'Apulée donne à Isis le nom de Diane, & que cette Divinité se trouve aussi sur quelques revers de médailles d'Ephèse.

D'ailleurs Isis fut chez les Egyptiens, les Grecs & les Romains, une des premières Divinités de la mer, d'où elle eut le titre de *Pelagia* que lui donnent les plus anciennes inscriptions ; & les médailles attestent que quantité de ports de mer la reconnurent pour leur patronne : de sorte qu'on a pu l'appeler, de même que Diane dans Callimaque, *Διμενόσπορον*, *portuum inspectricem*.

Cette Déesse ne pouvoit donc manquer d'être fêtée dans un port aussi fréquenté de toutes sortes de nations , que l'a toujours été celui de Marseille : & de cette ville , dans quelle province des Gaules le culte d'Isis ne dût-il pas se répandre ?

Marseille ne fut pas seulement pendant plusieurs siècles le port du plus grand trafic qu'il y eût dans les Gaules ; ce fut aussi la ville où se voyoit un plus grand concours de Gaulois , qui s'y rendoient de toutes parts , tant pour y apprendre les coutumes & la politesse des Grecs , que pour s'y instruire des principes de la langue grecque , dont ils faisoient tant d'estime , qu'ils en choisirent les caractères pour les matieres de Religion , & pour les actes publics. Les Helvétiens mêmes , peuples d'origine gauloise , se servirent de ces caractères ; car César rapporte dans ses commentaires , qu'on trouva dans le camp de cette nation le registre de leurs troupes , écrit en lettres grecques.

Lib. 14. Cette inclination qu'eurent pour les Grecs les anciens Gaulois , nommés pour ce sujet par Strabon *Φιλέλληνες* , & les liaisons qu'ils avoient avec les Marseillois , leur apprirent quelles étoient les Divinités que la Grèce révéroit. Isis ne pût donc leur être inconnue , ni par conséquent aux Germains qui entretenoient de tout temps commerce avec les Gaulois.

Le culte de cette Déesse eut encore bien d'autres moyens pour se produire dans les Gaules , & pour se communiquer delà en Germanie. Que de peuplades gauloises transplantées en différens siècles , dans l'Italie , dans l'Illyrie , dans l'Albanie , dans la Thrace & jusqu'en Asie , provinces qui révérèrent Isis , & avec lesquelles les habitans de la Gaule avoient correspondance ! Que de transports de troupes gauloises en différens pays qui reconnoissoient Isis , où elles étoient à la solde , soit des Carthaginois , soit des Rois de Sicile , soit même des Rois d'Egypte ! Enfin quel accès dans les Gaules , la commodité des ports de Provence & de Languedoc ne donnoit-elle pas aux Négocians de toutes les provinces qui répondent sur la Méditerranée , & dans lesquelles Isis avoit des adorateurs ?

D'un autre côté , les marchands gaulois qui négocioient dans toutes ces contrées , ne pouvoient refuser leurs encens à
une

une Déesse , à l'honneur de qui tant de peuples élevoient des autels. Or le culte que ces Négocians continuoient à lui rendre à leur retour chez eux , se communiquoit facilement des Gaules en Germanie : ces provinces étoient trop voisines & trop liées ensemble , pour n'avoir pas toujours entretenu un commerce réciproque , non-seulement de richesses , mais aussi de mœurs & de religion.

Mais ce n'a pas été seulement par les Gaules que le culte d'Isis a pu s'introduire en Germanie ; l'entrée de cette province lui a aussi été ouverte par la Rhétie. En effet , Ammien Marcellin nous apprend qu'au retour du sac de Troie , une partie de la flotte des Grecs , jetée par la tempête au fond du Golfe Adriatique , fit naufrage sur la côte ; que ceux qui purent se sauver , se réfugièrent dans les montagnes de la Rhétie , & même au-delà jusques sur les bords du Danube , & qu'ayant trouvé ces cantons déserts ils y fixèrent leur demeure : c'est apparemment ce qui donna lieu à la tradition populaire rapportée dans Tacite , qu'Ulysse avoit voyagé en Germanie , où il avoit fondé la ville d'*Aspurg*. Cette nouvelle colonie apporta sans doute dans ces quartiers les Divinités qu'elle adoroit , entre lesquelles devoit être Isis révéree chez les Grecs de toute antiquité. Et d'où venoient , si ce n'est des descendans de cette colonie , ces tombeaux & autres monumens antiques qu'on voyoit encore du temps de Tacite aux confins de la Rhétie ? *Monumenta & tumulos quosdam Græcis litteris inscriptos, in confinio Germaniæ Rhetiæque adhuc extare* , dit cet Historien.

Mais , si ces monumens n'appartiennent point à la postérité de ces anciens Grecs venus du siège de Troyes , ils pouvoient avoir été érigés par les descendans de ces Pélâges (dont les Spinètes étoient le plus puissans) qui fixés depuis long-temps dans la Lombardie & aux environ des rives du Pô , furent contrains d'abandonner leur pays , & de se retirer dans les montagnes de la Rhétie , pour s'y mettre à couvert de la fureur des Gaulois , lorsqu'ils envahirent une partie de l'Italie sous la conduite de Bellovèse , du temps de Tarquin l'ancien. Ces nouveaux habitans de la Rhétie continuent à y vivre suivant

les loix & la religion qu'ils tenoient originairement de la Grèce leur première patrie, où, selon Pausanias, Isis eut quantité d'autels & de temples consacrés à son honneur. Or ces Pélâges étoient trop voisins des Germains, pour ne leur avoir pas appris, en commerçant avec eux, à reconnoître Isis. Mais, dira-t-on, si cette Déesse avoit été connue des Pélâges & des autres anciens Grecs, Homère ne l'auroit point oubliée dans ses ouvrages : à quoi je réponds que ce Poète ne parle point d'Isis, parce qu'il l'a confondue avec la Minerve des Grecs, & même avec Cérès, qui, selon Diodore de Sicile, n'est dans son origine qu'Isis même. Aussi S. Epiphane, Eusébe & autres sçavans hommes, conviennent que les Divinités Grecques sont tirées des Divinités Egyptiennes, & que toute la superstition Grecque a pris sa source de l'Egyptienne : on en peut voir les preuves dans Marsham.

3^e Conjecture.

Mais, outre la Rhétie, l'Istrie fut encore une des provinces par laquelle le culte de cette Déesse put pénétrer chez les Germains. Cette province étoit si près du pays des Noriques, qui faisoit partie de l'ancienne Germanie, qu'il n'est pas possible que les Istriens n'y aient point annoncé le culte de leurs Divinités, dont Isis étoit des plus renommées : ils devoient la reconnoître dès le temps des Argonautes ; car Apollonius de Rhodes raconte qu'un troupe de Colques, envoyée à la poursuite de ces aventuriers, pour retirer Médée de leurs mains, n'ayant pû réussir dans son projet, prit terre en Istrie, où elle fonda le fameux port de *Pola*, si connu depuis chez les Romains sous le nom de *Julia Pietas*.

Deux autres bandes de la même nation choisirent aussi leur demeure sur les côtes de la mer Adriatique, l'une en Dalmatie où elle bâtit *Olchinium*, ou plutôt *Colchinium*, ville encore célèbre aujourd'hui sous le nom de *Dulcigno* ; & l'autre en Epire, où elle construisit le port d'*Oricum*, près des monts Acrocéroniens.

Or, comme les Colques étoient Egyptiens d'origine, selon Hérodote, ils avoient conservé les superstitions de leurs ancêtres, qu'ils débitèrent, sans doute, dans tous ces cantons,

sur-tout en Istrie, où le port de *Pola* étant même, pour ainsi dire, le rendez-vous général des nations qui négocioient tant sur les côtes du Golfe Adriatique, qu'au pays des Noriques & dans les contrées voisines : c'étoit là & le long des rivages de cette mer, que ces négocians puisoient aussi les principes du culte d'Isis, qu'ils alloient ensuite enseigner dans la Germanie.

Les Colques ne furent pas les seuls qui purent donner la connoissance de cette Déesse, non-seulement dans l'Istrie, mais aussi en Epire & en Dalmatie: quantité de colonies Grecques établies dans ces provinces & dans les pays d'alentour, chez les Carnes, les Liburniens & ailleurs, dûrent aussi mettre Isis en vogue chez tous ces peuples. Les Illyriens mêmes devoient l'avoir connue dès avant le siècle des Argonautes, s'il est vrai que Cadmus originaire d'Egypte, chassé du royaume de Thèbes, alla se réfugier en Illyrie, ainsi nommée, dit-on, d'Illyrius fils de ce Prince.

Le commerce que ces provinces, sur-tout l'Istrie, avoient avec la Germanie, dut en ouvrir le chemin aux Divinités Grecques, entre lesquelles Isis tenoit un des premiers rangs. D'où pouvoit même venir la conformité qui, selon *Lazius* & *Aventin*, se trouve entre l'ancienne langue Teutonique & la Grecque, si ce n'est de la liaison que les Grecs de ces cantons entretenoient avec les Germains?

On sçait aussi le concours de marchands de la Germanie, qu'il y a eu de tout temps en Istrie pour le trafic de la mer Adriatique, d'où ils s'ouvroient le commerce par toutes les côtes voisines; sur-tout en Grèce. C'est là que témoins de la grande vénération qu'on y avoit pour Isis, ils apprenoient à lui rendre leurs hommages.

Et comment n'auroient-ils pas été instruits de ses cérémonies dans ce pays? principalement chez les Corinthiens, qui de tous les peuples de la Grèce furent ceux qui déférèrent de plus grands honneurs à cette Déesse: non contents de lui avoir élevé un temple au milieu de leur ville, & un autre à l'entrée du port, ils lui en avoient encore consacré dans leur citadelle deux des plus fréquentés; l'un sous le nom d'Isis

Egyptienne, & l'autre sous celui d'Isis Pélagienne, ainsi que le rapporte Pausanias. Aussi la figure d'Isis est-elle représentée aux revers de quelques médailles de Corinthe, comme une des Divinités tutélaires de cette ville.

Comme Corinthe fut long-temps le centre du commerce tant de l'Orient que de l'Occident, par le moyen de ses deux fameux ports placés, l'un sur la mer Egée, & l'autre sur la mer Ionienne; on ne doit pas s'étonner qu'Isis ait été si solemnisée dans cette ville, puisque cette Déesse étoit reconnue pour patronne de la Mer, pour maîtresse des Vents, & pour protectrice des Navigateurs : titres que lui donnent Lucien & Apulée.

D'ailleurs les Corinthiens qui trafiquoient sur les côtes du Golfe Adriatique, principalement en Istrie, y faisoient aborder, pour ainsi dire, avec eux leurs Divinités, dont Isis étoit une des premières; & delà son culte put passer facilement en Germanie : & ce qui acheve de le persuader, c'est que c'étoit à Isis Pélagienne révérée aussi à Corinthe, à qui les Suèves offroient des sacrifices, ainsi que le prouve la figure d'un vaisseau, sous laquelle ce peuple l'adoroit : *Signum ipsum Isidis in modum liburnæ figuratum, docet advectam religionem*, dit Tacite.

4^e Conjecture.

Mais ce type même, en désignant que ce fut par le moyen du commerce par eau que le culte d'Isis s'introduisit en Germanie, me fait naître sur ce sujet une nouvelle conjecture, qui n'est point sans vrai-semblance. Personne n'ignore que les grands Fleuves sont autant de routes publiques que l'Auteur de la nature a ouvertes au milieu des terres, pour unir par les liens du commerce diverses nations éloignées les unes des autres, & différentes de mœurs, de coutumes & de religion.

Or le Danube étant une de ces grandes voyes, qui du fond de la Germanie va se terminer au Pont Euxin, on peut juger combien de tout temps il a été facile aux peuples situés sur les rivages de ce Fleuve, de se faire part les uns aux autres, tant des commodités de la vie, que de leurs manières, de leurs loix & de leur religion, sur-tout du culte d'Isis.

Il étoit trop ancien & trop généralement reçu presque sur toutes les côtes du Pont Euxin, & dans toutes les contrées

voisines des bouches du Danube, pour être ignoré des nations qui négocioient le long de son cours : car de tous les pays dans lesquels on éleva des autels à Isis, il n'y en eut peut-être aucun, où cette Déesse fut plus fêtée, que vers les embouchures de ce fleuve.

Osiris l'y avoit fait connoître par ses conquêtes dès les temps les plus reculés : & , selon Diodore de Sicile , ce Prince avoit laissé une colonie en Thrace sous la conduite de Maron un de ses fils. Orphée dans la suite renouvela dans cette même province, les cérémonies Egyptiennes. Sesostris fit aussi revivre dans ces contrées la gloire du nom Egyptien, & le culte des Divinités d'Egypte, entr'autres celui d'Isis. Qui sçait même si ce ne fut point deslors que l'on consacra à cette Déesse, sur la même côte assez près du Danube, le port appelé *Isiacorum portus* ?

Arr. Perip.

Enfin, long-temps après le regne de Sésostris, les Milésiens affermirent dans ces cantons la vénération qu'on y avoit pour Isis depuis plusieurs siècles. De tous les Grecs ce furent ceux qui dûrent lui être les plus dévoués ; ils la connoissoient dès leur sortie de la Grèce, où elle eut des serviteurs fidèles dans presque tous les siècles : ils trouverent à leur entrée dans l'Ionie, qu'elle étoit une des patrones du pays : leurs commerces & alliances avec les Egyptiens, les puissans établissemens qu'ils firent en Egypte sous Psammitichus & Amasis, qui leur permirent de bâtir sur les bords du Nil, le mur appelé *des Milésiens*, & *Naucratis*, port alors le plus fréquenté de l'Egypte, les privilèges qu'ils obtinrent tant de Psammitichus, qui leur confia la garde de sa personne contre ses propres sujets, que d'Amasis qui les transféra à Memphis, tout cela dut leur rendre très-familieres les coutumes & la religion de l'Egypte, principalement le culte d'Isis la grande Divinité de ce Royaume ; d'où vient qu'il ne faut pas être surpris de ce que raconte Hérodote, que les Cariens ou Milésiens établis en Egypte, se distinguoient à la fête d'Isis, par les cicatrices qu'ils se faisoient au visage à coups d'épée. Et de l'Egypte, jusqu'où les Milésiens ne firent-ils pas connoître cette Divi-

Strab. lib. 17.

Herod. l. 2.

Ensebe chron.

Lib. 21.

Lib. 5.

nité ? puisqu'on vit les côtes de la Propontide & du Pont Euxin, inondées, pour ainsi dire, par la plupart de ces soixante-dix colonies, dont la ville de Milet, capitale de l'Ionie, fut la mere, comme le remarque Pline.

Mais deux de ces colonies, entr'autres, dûrent répandre la connoissance du culte d'Isis, sur une partie des côtes du Pont Euxin, & aux environs des bouches du Danube : la premiere fut Olbia ou Milétopole, nommée à présent *Ozacon*, qui, située aux embouchures du Boristhène, devint le centre du commerce des Milésiens avec les peuples Septentrionaux de ces quartiers : la seconde fut Istria ou Istropole, appelée aujourd'hui *Stravico* ou *Prostravisa*, qui, placée près d'une des embouchures du Danube, servoit d'entrepôt général à toutes les nations qui trafiquoient le long de ce fleuve.

Or le culte d'Isis ne pouvoit prendre une route plus aisée, pour passer en Germanie, que le cours du Danube. Pouvoit-il même ne pas suivre, pour ainsi dire, les Marchands qui remontoient continuellement des bouches de ce fleuve vers sa source ? On sçait d'ailleurs que les négocians avoient coutume d'adresser à Isis comme patronne du commerce, leurs vœux les plus ardens. De combien d'*ex voto* à l'honneur de cette Déesse ne chargeoient-ils pas les murs des temples ! Que de Peintres, employés par ceux qui échappoient des naufrages, en tiroient leur subsistance ! témoin Juvenal qui dit :

Sat. 12.

*Et quam votivâ testantur fana tabellâ
Plurima, Pictores quis nescit ab Ifide pasci ?*

Quand même les différens peuples qui venoient trafiquer à Olbia ou à Istria, & sur les côtes des environs, avec les Milésiens, n'y eussent pris aucune connoissance des cérémonies d'Isis, ils les auroient apprises à Dioscuriade nommée depuis *Sébastopolé*, port le plus célèbre de la Colchide, sur le Pont Euxin, & d'un des plus grands négoces qu'il y ait eus au monde. Là se rendoient des marchands de presque toutes les nations, tant de l'Orient que de l'Occident : Pline assure que l'on y voyoit des négocians de trois cens langues différentes,

qui ne s'entendoient point les uns les autres. Or est-il croyable qu'entre tant de marchands de divers pays, il n'y en ait point eu de la Germanie ou des lieux voisins ? Et pouvoit-il s'y en trouver quelques-uns, sans qu'ils apprissent à connoître Isis première Divinité des Egyptiens, & par conséquent des Colques, qui, étant originaires de l'Egypte, en avoient conservé les coutumes & les superstitions, comme le fait entendre Hérodote ? Un des principaux fleuves de la Colchide étoit même consacré à Isis, dont il portoit le nom.

Lib. 2.

Mais, si l'on trouve qu'il est peu croyable que la connoissance du culte d'Isis ait pû être transmise de pays si éloignés jusqu'en Germanie, au moins ne pourra-t-on nier que cette connoissance n'ait pû y être portée par le moyen des Macédoniens, lorsque cette nation, après avoir subjugué toute la Grèce, étendit sa domination jusqu'aux bords du Danube; c'est alors que les Macédoniens voisins de la Germanie, purent y faire recevoir leurs Divinités, du nombre desquelles étoit Isis : ils s'étoient soumis à ses cérémonies, non-seulement depuis qu'ils eurent embrassé la religion des Grecs, dans laquelle entroit le culte de cette Divinité, mais même dès le temps d'Osiris, qui, selon Diodore de Sicile, ayant poussé ses conquêtes jusqu'en Macédoine, y laissa une colonie Egyptienne sous la conduite d'un de ses enfans appelé *Macedo*, qui donna son nom à cette province.

5^e Conjecture.

Après tout, qu'est-il nécessaire, pourra-t-on dire ici, d'aller chercher chez les Grecs, chez les Gaulois, chez les Colques, dans des temps perdus, pour ainsi parler, l'origine du culte d'Isis en Germanie; puisqu'il peut y avoir été introduit par les Romains, chez qui cette Déesse eut tant de zélés adorateurs. Qui ne sçait qu'Auguste ayant conquis la Rhétie & la Vindélicie, étendit les limites de l'empire Romain jusqu'au Danube ? c'est alors que les Hermondures un des principaux peuples de l'ancienne Suève, purent apprendre des Romains à révéler Isis, dont Auguste avoit fait rétablir dans Rome les temples qui y avoient été détruits. Cette nation ne devint pas seulement alliée de ces conquérans; elle fut aussi la seule

de toute la Germanie, à qui il fut permis d'entrer dans les villes de la domination Romaine, & d'y trafiquer en toute sûreté, comme il se voit dans Tacite.

Mais toute plausible que puisse paroître cette conjecture, elle tombe d'elle-même; car si le culte d'Isis n'eut pas été plus ancien chez les Suèves que le regne d'Auguste, un fait de cette importance n'auroit pu échapper à la connoissance d'un Historien aussi sçavant que l'étoit Tacite; & il y a trop peu de distance entre le regne de cet Empereur qui soumit la Rhétie, & entre celui de Trajan sous qui cet Auteur a vécu, pour qu'on puisse croire qu'une particularité si remarquable lui ait été inconnue. Si Tacite avoue donc qu'il ignore quelle étoit la cause & l'origine de ce culte étranger : *Unde causa & origo peregrino sacro parum comperi*; ce ne peut être qu'à cause que l'éloignement des temps avoit entièrement effacé du souvenir des hommes l'idée de ce fait.

Veut-on sçavoir à présent quelle étoit cette partie des Suèves, qui sacrifioit à Isis? *Pars Suevorum & Isidi sacrificat*, observe Tacite; ce furent vrai-semblablement les Hermondures; car outre qu'ils occupoient un canton où les anciens Gaulois adorateurs d'Isis avoient eu des colonies considérables, ils étoient aussi entre les sept peuples de l'ancienne Suève, ceux qui approchoient le plus près de la Vindélicie, du pays des Norisces & de la Rhétie, contrées où le culte de cette Déesse avoit pris racine. En effet on en trouvoit encore des vestiges dans ces provinces du temps des Romains. La rivière d'Isiniska dans la Vindélicie, se nommoit aussi Isin avec un bourg du même nom : Isenberg ville de la même province, signifie la montagne d'Isis : il y avoit dans la Norique un fleuve du nom d'Isis, & à son confluent avec le Danube, un passage appelé le Pont d'Isis. Isena ou Isna dans la Rhétie tient son nom d'Isis, & ses armes sont, dit-on, un vaisseau, type de cette Déesse. Je ne rapporterai point, pour appuyer ce que je viens de dire, que les Antiquaires Allemans font mention d'une ancienne Divinité de ces cantons, appelée *Cisa*, de qui, selon eux, le fleuve de Cifara prit son nom, *quasi Cisæ ara*. On ignore quelle

quelle étoit cette Déesse ; mais ne seroit-ce point Isis même , dont le nom se seroit corrompu en changeant de pays ? On sçait assez que les noms , en passant d'une langue dans une autre , se défigurent souvent de telle manière qu'ils en deviennent méconnoissables. Ce nom pouvoit aussi être une corruption de celui de *Síra* , sous lequel on invoquoit à Syracuse Isis prise pour Cérès. Enfin je n'ajouterais point qu'on trouve encore dans ces mêmes contrées quelques inscriptions antiques à l'honneur de cette Divinité.

Qu'on ne croie pas néanmoins , qu'Isis n'ait été révérée en Germanie que chez les Suèves , & chez quelques autres peuples des environs du Danube ; son culte passa encore chez d'autres nations de ce pays , entr'autres chez les Thuringiens qui faisoient partie des anciens Cattes : aussi est-ce d'Isis , dont Isenac ville de la Thuringe tire son nom , si l'on s'en rapporte à ces vers d'un Poëte Allemand dans son Itinéraire :

Positam hinc in vallibus urbem

Lib. 2.

A Ferro dictam vulgò ; sed ab Iside doctis

Isenacum dictum , urbs gestis clara vetustis.

Les Francs , cette multitude de peuples ligués , qui partis des bords du fleuve Sala , passerent à la conquête des Gaules , firent aussi d'Isis une de leurs Divinités favorites , soit à l'imitation des anciens Gaulois établis en Germanie depuis Sigovéze , dont quelques Auteurs les font descendre , soit parce qu'Isis étoit patronne de la contrée dont ces peuples étoient alors en possession.

Mais quoi qu'il en soit , les figures d'Apis , d'Abeilles , de Grenouilles , de Scarabées , trouvées dans le fameux tombeau du Roi Childéric , sont des preuves incontestables du culte que les Francs rendirent à Isis. Apis étoit chez les Egyptiens le symbole le plus expressif de cette Déesse ou de la Lune : les Anciens consacroient à la Lune , l'Isis d'Egypte , des Abeilles , type très-fréquent sur les médailles d'Ephèse à l'honneur de Diane : la Grenouille & le Scarabée étoient aussi en Egypte

des animaux symboliques ; la Grenouille de la Lune , & le Scarabée du Soleil , c'est-à-dire , d'Isis & d'Osiris.

Les Saxons adorèrent aussi Astarte , c'est-à-dire , selon l'opinion de bien des Sçavans , Isis même , sous les noms déguilés d'Easter, d'Eoster, d'Istar, ou d'Ouster. Enfin le culte d'Astarte qui étoit prise chez les Phéniciens pour la Lune , ainsi qu'Isis chez les Egyptiens , ayant franchi les bornes de l'Océan germanique , passa de la Saxe dans la grande Bretagne , où son nom se changea en celui d'Andaste ou d'Andraсте.

Je n'avance néanmoins ceci que sur la foi de quelques Auteurs modernes ; car je croirois m'écarter de la vérité de l'histoire antique, si je n'assûrois au contraire que ce furent les Phéniciens , & non les Saxons qui apportèrent en Angleterre les cérémonies d'Astarte ou d'Isis , long-temps même avant que cette Divinité pût être connue en Saxe. Que l'on consulte sur ce point quelques-uns de nos habiles Critiques , Bochart, Vossius , M. Huet , & autres Sçavans ; ils nous diront que les Phéniciens ayant fait la découverte des Isles Britanniques , avant même la prise de Troye , y établirent un commerce réglé , qu'ils y entretinrent pendant plusieurs siècles : que dans la suite les Carthaginois colonie Phénicienne , y continuèrent leur négoce à l'exclusion des autres nations , à qui ils en cachèrent si religieusement le parage , comme Strabon le remarque , qu'un Capitaine d'une barque Carthaginoise se voyant suivi d'un bâtiment Romain , aima mieux faire fausse route , & échouer sur une autre côte , que d'aborder à cette terre ; tant les Carthaginois étoient jaloux de jouir seuls des profits immenses qui se tiroient de l'étain fin de ces Isles si connues chez les Grecs sous le nom de Cassitérides.

Qui peut douter que la correspondance qu'eurent les Anciens Bretons pendant tant de siècles , soit avec les Phéniciens , soit avec les Carthaginois , ne leur eût donné une connoissance parfaite , non-seulement des mœurs & des coutumes , mais aussi de la religion phénicienne dont Astarte , ou Ouranie , c'est à dire , Isis prise pour la Lune révéérée à Carthage depuis sa fondation , faisoit le principal objet ?

Ce commerce même n'auroit pû se soutenir pendant un si long espace de temps , si les Phéniciens n'eussent point eu dans ces Isles de grands établissemens , avec liberté d'y faire profession publique de leur religion , qui , par conséquent ne pouvoit être ignorée des Naturels du pays : il est même très-vrai-semblable , que ce fut de ces Insulaires , dont les Saxons reçurent la connoissance du culte d'Astarte , c'est-à-dire , d'Isis , par le moyen du commerce qu'ils eurent de tout temps sur les côtes des Isles Britanniques.

Pourquoi même de la Saxe le culte de cette Déesse ne seroit-il pas entré chez les Suèves du voisinage ? d'où il auroit pénétré plus avant dans leur contrée , qui des bords de l'Elbe s'étendit jusqu'à ceux du Danube.

Et cette dernière conjecture sur le passage du culte d'Isis en Germanie , ne paroît pas la moins probable de celles que j'ai avancées dans cette dissertation : on pourroit même en apporter les preuves , mais elles nous meneroient trop loin.

Dernière
Conjecture.

J'aurois encore à expliquer ici pourquoi les anciens Suèves représenterent Isis sous la figure d'un vaisseau : *Signum ipsum (Isidis) in modum liburnæ figuratum docet advectam religionem*, dit Tacite. Mais outre que ce discours a déjà beaucoup d'étendue , cette matière mérite bien aussi d'être traitée à part.



*DISCOURS SUR ISIS
ADOREE CHEZ LES SUEVES
SOUS LA FIGURE D'UN NAVIRE,
AVEC QUELQUES REMARQUES
SUR*

LES NAVIRES SACRES DES ANCIENS.

Par M. l'Abbé DE FONTENU.

27 de Mars
1722.
De mor.
Germ.

AP R É S avoir donné dans la Dissertation précédente, différentes conjectures sur l'établissement du culte d'Isis chez les Suèves, à l'occasion de ces paroles de Tacite : *Pars Suevorum & Isidi sacrificat* : il me reste encore à expliquer dans ce discours, pourquoi le même peuple adora cette Déesse sous la figure d'un navire : *Signum ipsum Isidis in modum liburnæ figuratum*, ajoute cet Historien.

De mor.
Germ.

L'on pourroit être surpris que les anciens Suèves aient représenté Isis plutôt sous une forme symbolique que sous une figure humaine, ainsi que la dépeignoient la plupart des autres nations, si Tacite ne nous apprenoit pas que les Suèves estimoient qu'il étoit indigne de la majesté des Divinités célestes, non-seulement d'être renfermées dans des temples, mais aussi de porter aucune ressemblance humaine : *Cæterum, dit cet Historien, nec cohiberi parietibus Deos, nec in ullam humani oris speciem assimilare ex magnitudine cælestium arbitrantur.*

Qu'on ne pense pas néanmoins qu'entre les autres nations, les Suèves aient été la seule qui se soit formé de telles idées de ses Dieux ; car sans parler ici de quantité de types arbitraires & bizarres, sous lesquels les Divinités du Paganisme furent révérees chez plusieurs peuples, on sçait que Jupiter fut adoré en Syrie sous la forme d'un rocher, Ammon sous celle du nombril dans la Lybie, la Mere des Dieux sous celle d'une pierre noire à Pessinonte ; que la Vénus de Paphos étoit une

figure pyramidale ; qu'un cône représentoit Héliogabal en Phénicie , qu'une épée étoit le Dieu Mars chez les Tartares ; qu'à Lacédémone deux poteaux de bois également éloignés l'un de l'autre , & joints ensemble par deux traverses à pareille distance , furent le type de Castor & Pollux , comme l'observe Plutarque ; qu'enfin , selon Apulée , un vase d'eau passa chez les Egyptiens pour le symbole le plus expressif , sous lequel l'on pût se figurer Isis. Est-il donc étonnant qu'un navire ait été chez les Suèves la représentation de cette Divinité ?

De Franc.
amic.

L. II. de l'As-
ne d'Or.

Quant aux raisons qu'eut ce peuple d'adresser ses vœux à Isis sous une telle image , on peut en rendre plusieurs que je vais exposer dans ce discours , en faisant voir en même temps sur quoi elles sont fondées , & ce qu'on doit en penser.

J'emprunte de Tacite même la première de ces raisons : la figure d'Isis en manière de vaisseau nous apprend , dit cet Historien , que le culte de cette Déesse avoit été amené de dehors chez les Suèves : *Signum ipsum in modum liburnæ figuratum docet advectam religionem*. Ainsi cette demi galere qu'on voit sur le plus anciennes monnoies des Romains , signifie-t-elle que Saturne étoit venu d'une autre contrée en Italie par mer ? comme le chante Ovide :

De mor.
Germ.

*At bona posteritas puppim formavit in ære
Hospitis adventum testificata Dei.*

Mais j'abandonne volontiers cette raison , qui n'est principalement appuyée que sur les voyages prétendus d'Osiris & d'Isis jusqu'aux sources du Danube , qu'ils remonterent , dit-on , sur leurs vaisseaux depuis le Pont Euxin : car , avancer un tel fait , c'est ignorer que sous le regne de ces premiers Souverains de l'Egypte , on n'avoit dans ce royaume aucune connoissance des voyages par mer.

Diod. l. I.

Alors , comme le dit Strabon , les Egyptiens contents des biens que le pays leur fournissoit en abondance , méprisoient tout commerce avec les étrangers ; & bien-loin d'oser s'engager sur mer , ils avoient , ainsi que Plutarque le rapporte , une aversion extrême pour cet élément , qu'ils prenoient pour

Lib. 3.

Sympes.

Typhon l'ennemi juré d'Osiris : ils regardoient même comme impies tous ceux qui s'y embarquoient. Delà cette horreur que les prêtres Egyptiens conserverent toujours pour la mer & pour tout ce qu'elle produisoit , jusqu'à ne vouloir point user de sel qu'ils nommoient l'écume de Typhon : ils fuyoient aussi toute liaison avec les mariniers , comme gens profanes ; maxime dont ils ne voulurent point se départir , depuis même que le reste des Egyptiens se fut mis à pratiquer la marine.

On n'ignore point non plus , que toutes les côtes d'Egypte furent inaccessibles dans les premiers temps ; qu'il n'y avoit alors aucun port en ce pays ; & que , faute de vaisseaux , les Egyptiens étoient contraints de livrer leurs marchandises aux Phéniciens qui alloient trafiquer dans les autres contrées ,
 L. 2. comme le raconte Hérodote ; que dans la suite , lorsque l'on commença en Egypte à s'adonner au commerce , Naucratis fut long-temps du côté de la Méditerranée , le seul port de cet Etat , où il fut permis aux étrangers d'aborder ; & que du côté de la mer rouge les Iduméens , tant qu'ils en furent les maîtres , ne souffrirent jamais que les Egyptiens eussent sur cette mer plus d'un bâtiment de charge pour y exercer le né-
 L. 7. c. 26. goce. D'ailleurs Pline atteste que l'usage des vaisseaux , sans le secours desquels l'on ne peut entreprendre de longs voyages sur mer , fut inconnu aux premiers Egyptiens.

Diod. l. 1. Pourquoi donc l'antiquité feignit-elle qu'Osiris & Isis avoient parcouru presque tout le monde , depuis les Indes jusqu'aux sources du Danube ? si ce n'est pour marquer que le culte de ces deux Divinités s'étoit répandu presque par toute
 Diod. l. 1. la terre , ou peut-être pour signifier les révolutions que font autour du globe terrestre le soleil & la lune , que les Egyptiens prenoient pour Osiris & Isis.

Ainsi les merveilleuses conquêtes qu'on attribue à Osiris , ne paroissent guères moins imaginaires , que les longs voyages qu'on lui fait entreprendre : il y a même tant de conformité entre les exploits que la fable prête à Osiris , & les exploits que l'histoire raconte de Sésosiris , que je croirois volontiers que ceux-là ont été copiés sur ceux-ci , pour donner encore

une plus haute idée d'Osiris, principale Divinité des Egyptiens.

Il est aussi très-certain qu'Isis ne passa jamais en Suéve ; & que si elle sortit de ses Etats , ce ne fut que pour aller à Biblos sur la côte de Phénicie , y chercher le corps d'Osiris son mari, que les flots de la mer y avoient jetté : ainsi le culte que les Suèves rendirent à Isis sous le symbole d'un navire , ne pouvoit tirer son origine de l'arrivée de cette Déesse dans leur pays par eau ; à moins qu'on ne veuille prendre cette arrivée dans un sens métaphorique , pour la propagation du culte d'Isis en Suéve par le Danube , soit qu'il y eût pénétré par le moyen des Grecs ou des Macédoniens , du temps que leur domination s'étendoit sur les bords de ce fleuve , soit qu'il y eût été porté des côtes du Pont Euxin par la voye des marchands , qui delà s'en alloient trafiquer en Germanie.

Les Anciens attribuerent encore à Osiris & à Isis l'invention de la navigation , & l'art de fabriquer des vaisseaux , seconde raison qui put porter les Suèves à révéler la Déesse Isis sous la forme d'un navire ; mais cette raison ne me paroît pas mieux fondée que la première , dont elle n'est qu'une suite.

Les voyages supposés d'Osiris & d'Isis dans la plus grande partie du monde , donnerent lieu aux Poètes & aux Mythologues de feindre que l'art de naviger avoit été trouvé sous le regne de ces deux Divinités. Thoyt un de leurs favoris , qui est le même que le Taautus des Phéniciens , & le Tautés des Celtes , fut , dit-on , l'inventeur de cet art ; mais on en donna toute la gloire à ses Souverains ; & l'on publia que le navire sur lequel Osiris avoit couru le monde , fut le premier vaisseau long qui eût paru sur mer ; & même pour en laisser un monument éternel à la postérité , au-dessus de l'injure des temps , les Astronomes Egyptiens mirent le navire d'Osiris au rang des constellations célestes ; c'est celle que les Grecs nomment dans la suite la constellation du vaisseau Argo près de la Canicule , appelée en Egypte *Sothis* ou *l'étoile d'Isis*. Or comme Osiris & Isis sont dans la Mythologie Egyptienne deux Divinités unies ensemble , & en quelque sorte la même Divinité , comme l'explique Apulée , il n'en fallut pas davantage à

Plut. de Is.

*L. 2. de l'As-
ne d'Or.*

la superstition païenne , pour faire passer sous le nom d'Isis la constellation du vaisseau d'Osiris , & pour faire adorer , par conséquent , cette Déesse sous le type d'un vaisseau , que l'on s'imagina représenter celui sur lequel on supposoit qu'elle étoit passée en Suéve. Mais ce culte fut des plus mal fondés , puisque le navire sur lequel on veut qu'Osiris ait parcouru tant de mers , & celui sur lequel on fait aller Isis jusque chez les Suèves , n'ont de réalité que dans l'imagination des Poètes & des Mythologues. En effet l'usage des vaisseaux longs propres à faire de grands trajets , fut encore ignoré en Egypte bien des siècles après le regne de ces deux Divinités. Le premier navire dont il soit parlé dans l'histoire de cette Monarchie , est celui que Danaüs fit construire , & sur lequel ce Prince se

L. 8. sauva en Grèce : on le nomma *πεντηκόντεος* , soit comme le croient quelques Auteurs , entr'autres Apollodore , à cause
L. 7. c. 26. qu'il menoit les cinquante filles de ce Prince fugitif , soit plutôt parce que c'étoit un bâtiment à cinquante rames , ainsi que signifie le terme de *πεντηκόντεος*. Pline assure que ce vaisseau fut le premier qui traversa de l'Egypte dans la Grèce , & qu'avant ce temps-là les Egyptiens ne se servoient sur mer que de radeaux , qu'on sçait assez n'être nullement propres à de longues courses.

L. 1. Si même nous en croyons Diodore de Sicile , les Rois d'Egypte n'équipèrent des vaisseaux longs que quelques siècles après Danaüs ; puisque cet Historien prétend que Sésosiris fut le premier des Monarques d'Egypte , qui en fit faire : il en eut jusqu'à quatre cens sur la mer rouge , avec lesquels il conquiert toutes les Isles & les côtes maritimes jusqu'aux Indes. Ce

L. 1. Prince , que Diodore nomme aussi *Sésenchis* ou *Sésiochis* , que
L. Ant. c. 4. Joseph prend pour le *Sésac* de l'Ecriture sainte , rendit recommandable par toute la terre le nom Egyptien : avant lui ,
Pr. En. comme l'observe Joseph contre Apion , les Grecs ne connoissoient les Egyptiens que par le moyen des Phéniciens , qui , selon Eusèbe , tinrent les premiers l'empire de la Méditerranée , dont ils eurent tout le trafic pendant plusieurs siècles.

Les Egyptiens avoient , à la vérité , établi plusieurs colonies
en

en Grèce long-temps avant le regne de Sésostris ; mais vraisemblablement elles y avoient été conduites par les vaisseaux des Phéniciens, qui ayant transféré le commerce qu'ils avoient sur la mer rouge , dans la Méditerranée , y entreprirent des voyages de long cours , & se mirent à transporter dans les contrées occidentales , les marchandises des Assyriens & des Egyptiens , ainsi que le remarque Hérodote. L'on ne voit pas même que les colonies égyptiennes transplantées en Grèce , entretinssent aucune liaison avec leur ancienne patrie , où l'on continuoit à se faire une maxime de religion , de ne point fréquenter la mer : d'où vint que les Egyptiens ne reçurent Neptune au rang de leurs Divinités , que dans les temps postérieurs ; ce qui fut cause aussi que les affaires des Egyptiens ne commencerent à être bien connues des Grecs , que sous Psammitichus & Amasis , depuis l'établissement qu'allèrent faire dans leurs Etats les Cariens & les Milésiens , ainsi que le racontent Hérodote & Strabon.

Herod. lib. 2.

*L. 2.
L. 17.*

Mais les Mythologues ne se contenterent pas d'avoir fait honneur à Osiris & Isis , de l'invention des vaisseaux ; ils donnerent encore à Isis la gloire d'avoir trouvé le moyen d'animer, pour ainsi dire, les navires, en y attachant des voiles : *vela*, dit Cassiodore , *Isis rati prima suspendit*. Plusieurs Auteurs ont adopté ce sentiment, qui semble être aussi attesté par les médailles, les meilleurs témoins que nous puissions avoir des faits anciens : elles nous représentent souvent Isis comme voguant sur les eaux , tenant une voile qu'elle déploie , tantôt comme pour l'essayer à un mât de vaisseau , tantôt pour la laisser voler au gré des vents. Mais quoique les médailles ne soient pas moins les dépositaires des faits inventés par la Mythologie, que des faits avérés par l'Histoire ; cependant leur autorité ne doit pas ici nous imposer : car si l'usage des voiles étoit d'une antiquité aussi reculée que l'est Isis , comment les Grecs auroient-ils été tant de siècles sans le connoître ? & comment leurs meilleurs Auteurs auroient-ils assuré que la gloire d'avoir inventé les voiles, étoit due à Eole, ou plutôt à Dédale, ou à Icare du temps d'Hercule ? d'où vint la fable que ces deux personnages

Epist. 17.

s'étoient attaché des aîles aux épaules, pour se sauver de l'Isle de Crète ? De plus tant de colonies phéniciennes & égyptiennes établies en Grèce long-temps auparavant , n'auroient pas manqué d'instruire les Grecs d'une découverte si utile pour les voyages de mer.

Mais il est aisé de voir que ceci n'est appuyé que sur ce que les Anciens attribuerent à Minerve ou à Isis, la Minerve égyptienne, l'invention des arts , ou des ouvrages surprenans que l'antiquité vouloit faire passer pour miraculeux. Or comme ce fut Isis qui trouva la maniere de faire des toiles de lin , & que les voiles égyptiennes qui étoient de lin , passoient pour être les meilleures ; c'en fut assez aux Mythologues pour nous débiter que l'usage des voiles avoit été inventé par Isis même.

Une quatrième raison que purent avoir les Suèves d'adorer un vaisseau , comme le symbole d'Isis, fut que ce peuple, conformément aux principes de la Théologie égyptienne, dont il devoit, par conséquent, avoir quelque teinture, figura que cette Déesse étoit la même que la Lune, qui fut en effet, selon Tacite, une des premières Divinités des anciens Germains, dont les Suèves faisoient partie. Ce n'est pas que les Egyptiens prétendissent qu'Isis fût aussi ancienne que cet astre : mais imbus des faux principes de leur religion ils croyoient que l'ame de leur Déesse étoit allée, au sortir de cette vie, résider dans le globe de la Lune : de même soutenoient-ils que l'ame d'Osiris étoit passée dans le Soleil, & celles de leurs autres héros dans les autres astres.

Ils avoient encore sur ce sujet une opinion plus extravagante que la précédente ; ils pensoient que les astres voguoient dans des navires à travers les airs ; ainsi voit-on sur une ancienne pierre gravée, Osiris, comme type du Soleil, conduit dans un vaisseau ; ainsi la Table Isiaque nous représente sur un navire Isis, comme symbole de la Lune, avec Osiris sous la figure d'Apis, accompagné d'Orus. Sous cette image, comme le dit Plutarque, les Docteurs égyptiens vouloient nous faire entendre que les astres avoient pris naissance, & se nourrissoient d'humidités & de vapeurs ; sçavoir, ainsi que le

L. de Is.
Dans Diogé-
ne Laërce.

croyoit Zénon, le Soleil de celles qui s'élevoient de la mer, la Lune de celles qui fortoient des rivières, & le reste des astres de celles qui s'exhaloient de la terre.

Quelques Philosophes Grecs ne donnerent pas seulement dans ces rêveries ; ils s'imaginèrent encore que le Soleil & la Lune étoient faits en forme de nacelles, & que les éclipses de ces astres arrivoient, lorsque venant à se retourner en divers sens, ils présentoient leurs parties concaves du côté de notre hémisphère, suivant que l'explique Héraclite dans Plutarque. Après cela faut-il être surpris de voir Isis métamorphosée en navire chez les Suèves, & que ce peuple lui offrît ses vœux sous une telle ressemblance ? L. de If.

Mais une autre raison encore plus plausible put engager les Suèves dans cette superstition, c'est qu'Isis étoit reconnue chez les Egyptiens, non-seulement pour la Lune, mais pour Thétis même, ainsi que le dit Plutarque : de-là vient que Lucien, Apulée, Valerius-Flaccus, Properce, & autres Auteurs dépeignent Isis comme la Divinité des eaux, la maîtresse des flots & des vents, la patronne des navigateurs. Aussi Apulée la fait-il sortir du sein de la mer, vêtue d'une robe magnifique de diverses couleurs, & l'invoque en lui disant qu'aucun jour, & même qu'aucun instant ne se passe, sans qu'elle fasse éprouver aux mortels des effets de sa protection, tant sur terre que sur mer ; qu'elle regle les saisons ; que les élémens lui obéissent ; que par ses ordres les nuages s'épaississent, & les vents agitent les mers.

Comme, suivant ce système, Isis présidoit à la navigation, ceux qui s'y adonnoient, se mettoient souvent sous la protection de cette Déesse, lui adressoient, pendant les tempêtes, leurs prières les plus ferventes, & échappés du naufrage, alloient lui en rendre des actions de grâces dans ses temples, & les orner de leurs vœux, ainsi que le dit Juvenal : ceux qui étoient les plus dévoués à son culte, consacroient des vaisseaux à son honneur. Lucien nous a laissé la description d'un de ces sortes de navires mis sous le nom d'Isis ; & une inscription antique fait aussi mention d'un navire prétorien dédié à cette

L. de Nav.

Divinité. Ces dédicaces étoient d'un usage fort ancien ; puis-
 z. 1. que Diodore de Sicile observe que Sésostris consacra au Dieu
 de Thèbes, qui étoit Osiris, un vaisseau qui avoit deux cens
 quatre-vingts coudées de long, & dont les dehors étoient
 dorés, & le dedans argenté.

C'étoit aussi pour marquer le souverain pouvoir d'Isis sur
 les eaux, que l'antiquité la fit représenter sur ses monumens,
 tenant en main tantôt un gouvernail, tantôt un vase fait en
 gondole, d'où lui fut donné le titre de *Pelagia* qu'on trouve
 dans une ancienne inscription rapportée dans Pighius. Aussi
 quantité de villes maritimes la choisirent pour leur patronne :
 les médailles de Biblos, d'Ephèse, de Nicomédie, d'Amas-
 trie, de Byzance, & beaucoup d'autres en sont témoins : plu-
 sieurs ports des plus considérables, tels qu'Alexandrie, Pto-
 lémais, Smyrne, Corinthe, & autres ne la firent pas seule-
 ment graver sur leurs monnoies ; ils consacrerent aussi à sa
 gloire des autels & des temples.

*Méd. du Cab.
 de M. de Sur-
 bek.*

Ce fut encore pour publier la confiance qu'on avoit pour
 Isis dans les expéditions maritimes, que plusieurs Empereurs
 Romains la firent représenter sur leurs médailles, comme tra-
 versant les mers avec une voile tendue entre ses mains. Ainsi
 Dioclétien, pour marquer que, sous les auspices de cette
 Déesse, il se promettoit un passage heureux en Afrique con-
 tre le tyran Achilléus, fit frapper sur sa monnoie une galere à
 deux mâts, dont Osiris tenoit le gouvernail, & dont une des
 voiles étoit dirigée par Isis.

*Méd. du Cab.
 de M. Fou-
 cault.*

Mais de tous les monumens qui nous restent de l'antiquité
 sur ce sujet, il n'y en a point où Isis paroisse avec plus de
 pompe en souveraine de la mer, que sur une médaille de Julien
 l'apostat : cette Déesse s'y fait voir le fistre en main en guise
 de sceptre, comme volant sur les ondes dans un char enlevé
 par quatre Sphinx ; d'un côté est Harpocrate tenant une corne
 d'abondance, & de l'autre Anubis, qui semble applaudir à la
 Déesse. Les Egyptiens idolâtres firent graver cette médaille à
 l'honneur de Julien, sur ce qu'ils se flattoient que ce Prince
 alloit faire regner par tout l'Empire Romain le culte des faux

Dieux, sur-tout celui d'Isis, qui par son triomphe sur mer, sembloit inviter Julien à passer sur ses vaisseaux en Egypte, pour y faire triompher l'idolâtrie.

Enfin, entre toutes les raisons qui parurent porter les anciens Suèves à adorer Isis sous la figure d'un navire, je n'en vois point de plus forte que le culte que les Egyptiens mêmes rendoient au vaisseau d'Isis: *Isidis navigium Ægyptus colit*, dit Fulgence; ils firent une fête annuelle des plus célèbres, depuis qu'ils eurent quitté l'aversion superstitieuse qu'ils avoient pour la mer. Lactance croit que cette solennité fut instituée en mémoire du vaisseau sur lequel les Phéniciens enleverent Io fille d'Inachus, pour la transporter d'Argos en Egypte, dont elle devint Reine dans la suite, après avoir mis au monde Epaphus sur les bords du Nil. Mais de sçavans Critiques contestent ce fait, & prétendent qu'on a confondu mal-à-propos Io avec Isis qui est d'une antiquité bien plus éloignée: ils soutiennent même, après Apollodore, que l'Io enlevée d'Argos par les Phé- L. 8. niciens, ne fut point fille d'Inachus, mais d'Iafus qui régna long-temps après Inachus: ils nient aussi que l'Io fille d'Inachus, soit jamais passée en Egypte, & qu'elle soit morte hors de la Grèce: ils ajoûtent plus de foi à ce que dit Suidas sur cette Princesse, qu'à ce que les Poètes se sont donné la liberté d'en inventer. Cet Auteur rapporte donc qu'Io fille d'Inachus eut tant de douleur d'avoir été forcée par Jupiter-Picus, qu'elle se retira sur le mont Silpius où elle finit ses jours, & que son pere & son frere lui consacrerent un temple au même lieu, qu'ils nommerent *Iopole*, *ἐκάλεσαν τὸν τόπον Ἰωπολιν*. Quoique Strabon raconte cette aventure d'une maniere différente, il convient néanmoins que cette Princesse ne quitta point la Grèce, mais que s'étant réfugiée dans l'Isle d'Eusèbe après le malheur qui lui étoit arrivé, elle y accoucha d'Epaphus dans un antre que l'on appella pour cette raison *l'Etable d'Io*.

Bien des Antiquaires rapportent même à la métamorphose prétendue d'Io en Génisse, la tête d'un Bœuf, qu'on voit sur les médailles de l'Isle d'Eubée, de même que la représentation d'une Génisse à tête de fille sur le revers des monnoyes de

Péparète petite Isle de la mer Egée, à 45 milles de l'Isle d'Eubée.

Mais ce qu'il y a encore de plus certain, c'est que les Grecs ont emprunté de la Mythologie égyptienne sur Isis, presque tout ce qu'ils ont publié de l'histoire d'Io : ils la confondirent donc avec la Lune, que les Argiens appellerent même Io; nom qu'elle a aussi dans cette ancienne inscription citée dans la chronique d'Alexandrie *Ιὼ μακάρε' λαμπαδ' ἡφ' ἑρα* : ils la représenterent avec des cornes sur la tête, la mirent sur un vaisseau dont elle tenoit la voile, telle qu'on la voit sur une médaille des Istiens, & soutenoient que cette Princesse avoit voyagé dans une grande partie du monde; toutes circonstances tirées de l'histoire d'Isis, sur laquelle les Syriens composèrent presque toute la fable d'Astarte qu'ils adorèrent aussi pour la Lune, la figurèrent avec des cornes, la firent graver sur leurs monnoies, gouvernant un vaisseau, & prétendirent qu'elle avoit aussi voyagé presque par toute la terre, comme le croit Eusèbe.

Après toutes ces ressemblances & plusieurs autres qu'on pourroit produire, ne doit-on pas conclure que l'Io des Grecs & l'Astarte des Phéniciens ont été copiées sur Isis qui est beaucoup plus ancienne que ces deux autres Divinités ? puisque, L. I. suivant Diodore de Sicile, elle fut fille de Saturne & de Rhéa, c'est-à-dire, des deux premiers Souverains de l'Egypte, qu'on croit avoir été Cham, dit Ammon, & sa femme.

Qu'on ne dise donc point, avec Lactance, que la fête du vaisseau d'Isis tiroit son origine du navire appelé la *Genisse*, sur lequel cet Auteur suppose qu'Io fut conduite en Egypte, & dont le nom fit naître dans l'imagination féconde des Poëtes, la métamorphose d'Io en *Genisse*.

Ne croyons pas aussi que cette solemnité ait été instituée en mémoire du vaisseau sacré fait de Papyrus, dont parle Plutarque, sur lequel Isis alla chercher dans les Lacunes d'Egypte, les membres dispersés çà & là, du corps d'Osiris ; car outre que la fête de cette recherche, qu'on célébroit en Juillet, se trouvoit dans une autre saison que celle de la solemnité du vaisseau d'Isis, les cérémonies en étoient aussi très-différentes.

Ces cérémonies commençoient par un détail général dans

toute l'Égypte sur la perte d'Osiris : & parce que les eaux du Nil croissoient alors , on disoit que la crue de ce Fleuve venoit de l'abondance des pleurs que versoit Isis : fiction qu'Ovide semble avoir imitée , lorsqu'il attribue l'accroissement des eaux du Fleuve Inachus , aux larmes que ce pere malheureux répand sur l'enlèvement de sa fille Io :

*Inachus unus abest , imoque reconditus antro
Fletibus auget aquas , natamque miserrimus Io
Luget ut amissam.*

Mais la fête du vaisseau d'Isis se solemnisoit au mois de Mars ; elle fut établie comme un hommage qu'on rendoit à cette Déesse vers l'entrée du printemps , ainsi qu'à la Reine de la mer , pour l'heureux succès de la navigation qui commençoit , & dont le vaisseau qu'on offroit alors à cette Divinité , étoit les prémices.

Voudroit-on être plus au fait de ce qui concerne cette fête ? Écoutons ce qu'Isis en apprit elle-même à Apulée , lorsqu'elle lui apparut dans toute sa majesté , comme le feint agréablement cet Auteur. Mes Prêtres , lui dit-elle , doivent m'offrir demain les prémices de la navigation , en me dédiant un navire tout neuf , & qui n'a pas encore servi , présentement que les tempêtes qui regnent pendant l'hyver , ne sont plus à craindre , & que les flots qui sont devenus paisibles , permettent qu'on puisse se mettre en mer.

Apulée étale ensuite toute la magnificence de cette solemnité , & la pompe avec laquelle on se rendoit au bord de la mer , pour consacrer à la Déesse un navire construit avec beaucoup d'art , & sur lequel étoient figurés de tous côtés des caractères égyptiens. On purifioit ce bâtiment avec une torche ardente , des œufs & du soufre ; sur la voile , qui étoit de couleur blanche , se voyoient écrits en gros caractères , les vœux qu'on renouvelloit tous les ans pour recommencer une heureuse navigation.

Les Prêtres & le peuple alloient ensuite jeter avec empressement , dans ce vaisseau , des corbeilles remplies de parfums ,

& d'autres choses propres aux sacrifices ; & après avoir versé dans la mer une composition faite avec du lait & d'autres matières , on levoit l'anchre pour abandonner le vaisseau à la merci des vents.

On revenoit de-là dans le temple d'Isis , où se faisoient des prières pour la prospérité de l'Empereur , de l'Empire , du peuple romain , & pour la conservation des navigateurs pendant le cours de l'année.

L. II. de l'Anne d'Or.

C'est ainsi qu'Apulée décrit l'institution & les cérémonies de la fête du vaisseau d'Isis. Cette solennité n'étoit pas seulement célébrée en Egypte , elle le fut aussi chez les Romains. Il y a , dit Lactance , un jour marqué dans les Fastes pour la célébration de la fête du vaisseau d'Isis : *Certus dies habetur in Fastis , quo Isidis navigium celebratur*. Aufone en parle aussi en ces termes :

L. I. c. 2.

Id. 5.

*Adjiciam cultus peregrinaque sacra
Natalem Herculeum , vel ratis Isiacæ.*

Ce vaisseau se fêtoit à Rome de même qu'en Egypte , vers le commencement du printemps , comme il est marqué dans le calendrier rustique qui le met au mois de Mars , sous le titre de *Navigium Isidis*. Les Romains sollemnisoient aussi alors une autre fête qui avoit beaucoup de rapport avec celle dont ils s'agit : Végèce l'appelle *la naissance de la navigation* , & * Ciceron la nomme *la première navigation* , pour la distinguer de la seconde qui commençoit le six des calendes de Juin. Végèce ajoute que plusieurs nations passaient ce temps en jeux & sacrifices , pour se rendre favorables les Dieux de la mer : *Post natalem , ut ita dicam , navigationis , qui solemni certamine , publicoque spectaculo multarum gentium celebratur*. aussi les Egyptiens se distinguoient-ils à la fête du vaisseau d'Isis par de pareilles réjouissances & sacrifices.

L. 4. c. 39.
* L. 2. Ep.
ad Frat.

Les Grecs ne faisoient pas moins éclater leur joie à l'arrivée du printemps , qui leur ouvroit la navigation : ils ne pouvoient donc manquer de signaler alors leur zèle à l'honneur d'Isis ; ils avoient tant d'autels & de temples consacrés à la Divinité,

Divinité, qu'entre leurs solemnités celle de son vaisseau dut être une des plus considérables, sur-tout chez les Corinthiens. Ce furent des adorateurs si dévoués à cette Déesse, qu'au rap- *In Att.* port de Pausanias, ils lui dédièrent dans leur ville jusqu'à quatre temples, à l'un desquels ils dédièrent le nom d'Isis égyptienne, & à l'autre le titre d'Isis pélagienne; pour faire connoître qu'ils ne la révèrent pas seulement comme la première Divinité de l'Egypte, mais aussi comme la Patrone de la navigation, & la Reine de la mer : qualités qui donnerent lieu à différens peuples d'établir la fête du vaisseau d'Isis. Ce navire nommé quelquefois par les Auteurs Grecs *Ἐπιστάριον* est encore plus connu chez eux sous le nom de *Βάρις*; quoiqu'on appellât aussi *Βάρης* les bâtimens de charge qui servoient sur le Nil, & dont Hérodote fait la description. Ce nom étoit cependant particulièrement consacré chez les Egyptiens à signifier les navires qui passoient pour sacrés; tels qu'étoient 1^o, le vaisseau qu'ils dédioient tous les ans à Isis; 2^o, celui sur lequel ils nourrissoient pendant quarante jours le Bœuf Apis, avant de le transférer de la ville du Nil à Memphis dans le temple de Vulcain; 3^o, le vaisseau nommé vulgairement la Barque à Caron, employé à porter les corps morts au-delà du Lac Achéruse, autrement dit Mœris, d'où Orphée prit occasion d'imaginer la fable du transport des âmes dans les enfers au-delà de l'Achéron. *L. 2. Diod. l. 1.*

Quant à ce que raconte Nicolas de Damas, qu'un des sommets du mont Ararat fut appelé *Βάρις*, à cause que l'arche de Noé, le premier & le plus renommé des vaisseaux sacrés de l'antiquité, s'y étoit arrêtée, & que ses débris y subsistoient encore de son temps, ainsi que depuis lui plusieurs voyageurs ont bien aussi osé l'attester; c'est un de ces récits fabuleux qui ne regnent que trop dans les relations de voyages. Ce sommet ne fut ainsi nommé qu'à cause que le terme *Βάρις* signifie non-seulement un vaisseau, mais aussi une tour ou une hauteur.

Les Egyptiens ne furent pas le seul peuple chez qui se virent des navires sacrés: les Grecs & les Romains eurent aussi les leurs; tels furent à Rome ces deux vaisseaux fameux, dont

l'un y conduisit de Pessinunte la Mere des Dieux, & dont l'autre transporta de la ville d'Epidaure le Dieu Esculape dans l'Isle du Tibre, appelée aujourd'hui l'Isle de *S. Barthelemy*, que les Romains renfermerent dans une enceinte de murs en forme de galère, avec un obelisque au milieu en figure de mât, pour conserver à la postérité la mémoire du bâtiment qui avoit amené en ce lieu cette Divinité. Ce fut ainsi qu'en monument éternel du vaisseau qui passa Saturne en Italie sous le regne de Janus, les premiers Romains firent représenter sur leurs monnoies une demi galère, au revers d'un Janus à deux têtes.

Je ne dirai rien ici de ces nacelles sacrées dont Ovide fait mention au sixième livre de ses Fastes, destinées au service des banquets des Dieux : je ne parlerai point non plus de ces imitations de vaisseaux que les Romains faisoient en certaines rencontres ; en quoi ils ont été imités, du temps de nos peres, par la Reine Elisabeth d'Angleterre, qui fit consacrer solennellement le navire sur lequel le Chevalier Drak eut la gloire de faire le tour du monde ; ce qu'aucun mortel n'avoit osé tenter avant lui.

Quant aux Grecs, ils ne manquerent pas non plus de navires sacrés ; non contents d'avoir d'abord érigé en prophète d'une plaisante espèce le fameux navire Argo, ils le déifièrent en quelque sorte dans la suite, en l'installant au rang des constellations célestes, ainsi que les Egyptiens y avoient mis le vaisseau d'Osiris.

Les Grecs eurent encore bien d'autres navires sacrés qu'ils nommerent *Θεωράδες* ou *Ἱεραγώγους* : mais entre plusieurs qui se voyoient en différentes villes maritimes, les Auteurs parlent sur-tout de deux qui étoient à Athènes dans une vénération particuliere, & qu'on ne destinoit à servir que pour des affaires importantes d'Etat ou de Religion.

L'un dont l'origine est incertaine, se nommoit *le Parale* ; ceux qui le montoient s'appelloient par distinction *Paraliens*, dont la paye étoit plus forte que celle des autres troupes de marine. Ce vaisseau fut le seul qui se sauva de la défaite de la flotte athénienne par Lyzandre, à la journée d'Aégos-Potamos.

L'autre vaisseau, dit le Salaminien, à cause que Nausithéus son premier Pilote fut de Salamine, étoit cette célèbre galère à trente rames, sur laquelle Thésée passa dans l'Isle de Crete, & en revint victorieux : on le nomma depuis *Déliaque*, parce qu'il fut consacré à aller tous les ans porter à Délos les offrandes des Athéniens, à l'acquit du vœux que Thésée avoit fait à l'Apollon Délien pour le succès de son expédition de Crète. Pausanias *In Att.* assure que ce navire étoit le plus grand qu'il eût jamais vû.

Les Athéniens le conserverent pendant plus de mille ans, depuis Thésée jusques sous le regne de Ptolémée Philadelphie : ils avoient un très-grand soin de remettre des planches neuves à la place de celles qui vieillissoient ; d'où vint la dispute des Philosophes de ce temps-là, rapportée dans Plutarque, sçavoir si ce vaisseau, dont il ne restoit plus aucune de ses premières pièces, étoit le même que celui dont Thésée s'étoit servi : question que l'on fait encore à présent au sujet du Bucentaure, espèce de galéace sacrée des Vénitiens. *Quæst. Græc.*

Outre ces deux vaisseaux sacrés dont je viens de parler, les Athéniens en avoient encore plusieurs autres ; sçavoir l'Antigone, le Démétrius, l'Ammon, & celui de Minerve : ce dernier vaisseau étoit d'une espèce singulière, puisqu'il étoit destiné à aller non sur mer, mais sur terre. On le conservoit très-religieusement près l'Aréopage, ainsi que le dit Pausanias, *In Att.* pour ne paroître qu'à la fête des *Grandes Panathénées*, qui ne se célébroient que tous les cinq ans le 23 du mois *Hecatombæon*, qui répondoit en partie à notre mois d'Août. Ce navire servoit alors à porter en pompe au temple de Minerve, dans la citadelle, le tapis, ou plutôt l'habit mystérieux de la Déesse, sur lequel étoient représentées la victoire des Dieux sur les géans, & les actions les plus mémorables des grands hommes d'Athènes. Mais ce qu'on admiroit le plus en ce navire ; c'est qu'il voguoit sur terre à voiles & à rames, par le moyen de certaines machines que Pausanias nomme *Souterraines* ; c'est-à-dire, qu'il y avoit à fond de cale des ressorts cachés qui faisoient mouvoir ce bâtiment, qui avoit pour voile, selon Suidas, l'habit même de Minerve.

Si les Auteurs nous eussent appris pourquoi le navire de cette Déesse faisoit partie de la fête des *Grandes Panathénées*, nous pourrions peut-être assûrer sur leur parole, que cet usage avoit été introduit pour marquer que le culte de Minerve étoit étranger dans son origine, & qu'il étoit venu à Athènes d'au-delà de la mer.

L. *Præp. Ev.*

En effet Eusèbe nous apprend que Cécrops fut le premier qui apporta de l'Egypte en Grèce le culte de cette Divinité, que ce Prince avoit déjà établi dans l'Isle de Cypre, comme le dit Porphyre. Or Plutarque témoigne que la Minerve qu'on adoroit en Egypte, sur-tout à Saïs, n'étoit autre qu'Isis : c'est celle-là même que Cicéron nomme fille du Nil, *Secunda Minerva orta Nilo, quam Ægyptii Saïtæ colunt*, dit cet Orateur au troisième livre de la nature des Dieux.

L. 2. C. 54.

Il n'y a même guères lieu de douter qu'Isis n'ait été la première Divinité des Athéniens, dès leur origine ; puisque Diodore de Sicile déclare qu'ils étoient une colonie égyptienne sortie de la ville de Saïs, qui, pour cette raison, se glorifioit d'être amie & alliée d'Athènes, ainsi que le raconte Platon dans son *Timée*. Personne n'ignore aussi que trois Rois d'Athènes furent originaires d'Egypte ; sçavoir Cécrops, Erecthée & Péteus : de plus la police, les coutumes & les cérémonies religieuses des Athéniens & des Egyptiens, avoient entr'elles de si grands rapports, qu'il est aisé de juger qu'elles eurent une même origine, comme l'on peut s'en assûrer dans Hérodote, Eusèbe, Porphyre, & autres Auteurs.

L. 1.

De-là, sans doute, la vénération que les Athéniens conservèrent toujours pour Isis, jusque-là même que de tous les Grecs ils étoient les seuls qui jurassent par cette Divinité : ils la confondirent même avec Minerve : aussi Ulpien remarque-t-il, sur l'Oraison de Démosthène contre Midias, que les Athéniens prenoient Minerve pour la Lune, qu'on sçait avoir été reconnue par les Egyptiens pour Isis.

τὴν μὲν Ἀπόλλωνος
λεγοντες τὸν
ἥλιον, τὴν δὲ
Ἀθηνᾶν σελήνην.

De cet accord de la religion d'Athènes avec celle de l'Egypte, on peut avec raison conjecturer 1^o, que le vaisseau sacré de Minerve, qu'on faisoit paroître avec tant d'appareil à la fête

des *Grandes Panathénées*, n'étoit qu'une représentation du navire sacré d'Isis; 2°, que l'habit magnifique de Minerve, qu'on menoit comme en triomphe sur son vaisseau, désignoit le manteau superbe d'Isis, nommé *Olympique*, sur lequel étoient peintes des figures de diverses couleurs, & dont on revêtoit ceux qui étoient initiés aux mystères de la Déesse; 3°, que les femmes appelées *Ῥηιδάφοροι*, parce qu'elles assistoient aux processions des *Panathénées* avec des cruches d'eau à la main, figuroient les Ministres égyptiens qui portoient aussi des vases d'eau aux processions Isiaques, ainsi qu'on les voit sur plusieurs monumens de l'antiquité égyptienne.

J'aurois pû entrer ici dans un plus grand détail des autres rapports qu'il y avoit entre les cérémonies d'Isis & celles de Minerve, telles qu'étoient la maniere de se vêtir, les illuminations, & autres pratiques; mais ç'auroit été porter les bornes de cette dissertation plus loin qu'il ne convient, & mettre trop à l'épreuve la patience de la Compagnie.

D I S S E R T A T I O N

SUR

L E S P Y G M E E S.

Par M. l'Abbé BANIER.

SI les fables n'étoient que le fruit de l'imagination des Poètes, & si elles n'avoient d'autre origine que ces enthousiasmes brillans, qu'on feignoit être inspirés par le Dieu de la Poësie, elles ne mériteroient pas l'attention, ni les recherches de ceux qui s'appliquent à en découvrir le sens: mais lorsqu'en les approfondissant, on voit qu'elles renferment une partie de l'Histoire ancienne, que les Poètes n'ont fait que prêter le secours du merveilleux à des événemens naturels, pour les rendre plus intéressans, & qu'il n'est pas impossible d'en séparer les ornemens étrangers, pour ne conserver que le fond

1^{er} de Fé-
vrier, 1714.

de l'Histoire ; alors on peut s'appliquer à une étude si utile, & cet objet entre dans les travaux d'une Académie, dont les belles Lettres sont le partage.

Il est vrai que ce que les Anciens ont dit des Pygmées, dont j'entreprends de parler aujourd'hui, paroît d'abord extrêmement fabuleux. Peut-on se figurer en effet, qu'il y ait eû autrefois un peuple de petits hommes qui n'avoient qu'une cou-dée, ou même un pied de hauteur ?

Sat. 13.

Quorum tota cohors pede non est altior uno,

- comme le dit Juvenal ; des avortons, qui montés sur des chèvres, ou sur des béliers d'une taille proportionnée à la leur, s'armoient de toutes pièces, pour aller combattre des oiseaux qui venoient tous les ans du fond de la Scythie pour les attaquer, ainsi que le dit Pline après Aristote ? Des hommes qui, dans leur voyage de long cours, faisoient tirer leurs chariots
- L. 9. par des perdrix, au rapport de Basilis dans Athénée ? Peut-on s'imaginer qu'il y ait eû un pays où les femmes accouchoient à trois, ou à cinq ans, & étoient vieilles à huit ? On est justement révolté contre des relations qui parlent de villes & de maisons bâties avec des coquilles d'œufs, ainsi que le rapporte
- L. 9. Pline de celles des Pygmées ? Peut-on être plus favorable à Aristote & à Philostrate, lorsqu'ils font habiter ces petits hommes dans les trous de la terre, d'où ils sortent au temps de la moisson, pour aller couper leurs bleds avec des coignées, comme s'il s'agissoit d'abbattre une forêt ? On voit dans Ovide
- Metam. lib. 6.
hist. anim. & dans Elien une Reine des Pygmées, qui, fiere de sa beauté, méprise Junon qui la change en Grue : & dans Philostrate une armée de ces petits hommes, qui attaque Hercule endormi après la défaite d'Antée, & qui prend pour le vaincre, les mêmes précautions qu'on prendroit pour former un siège. Les deux aîles de cette petite armée fondent sur la main droite de ce héros ; & pendant que le corps de bataille s'attache à la gauche, & que les archers tiennent les pieds assiégés, le Roi, avec ses plus braves sujets, livre un assaut à la tête. Hercule se réveille, & riant des projets de ces myrmidons, il les

enveloppe dans la peau du lyon de Némée, & les porte à Euristhée.

Cependant ce que je viens de rapporter n'est pas tiré, comme on l'a vû, des Poètes seuls: les Historiens, les Géographes, & les Philosophes mêmes, conviennent avec eux sur la plupart des circonstances de cette fable. Strabon & quelques Modernes, après lui, ont donné dans une autre extrémité, & ont regardé comme une pure fiction, tout ce qu'on a dit de ce petit peuple; tant il est difficile de prendre le juste milieu, qui est si souvent le chemin qui conduit à la découverte de la vérité. Tâchons de rectifier les idées des premiers: prouvons aux autres que les fables qui paroissent les plus extravagantes, renferment souvent des histoires anciennes.

Pour réussir dans cette entreprise, je dois d'abord rapporter le sentiment des Anciens & des Modernes sur les Pygmées: établir ensuite ce que je pense sur ce sujet: & expliquer enfin les principales circonstances de cette fable.

Pour former la chaîne de la tradition, qui s'est toujours soutenue au sujet de ce petit peuple, je dois commencer par Homère qui est le premier qui en ait parlé. " Lorsque toutes *Iliad. l. 3.*
 „ ces nations différentes furent en bataille, dit-il, les Troyens
 „ s'avancerent avec un bruit confus & des cris perçans, com-
 „ me des oiseaux, & tels que les Grues sous la voute du ciel,
 „ lorsque fuyant l'hyver & les pluies du Septentrion, elles vo-
 „ lent avec de grands cris vers le rivage de l'Océan, & portent
 „ la terreur & la mort aux Pygmées, sur lesquels elles fondent
 „ du milieu des airs. „ Hésiode, si nous en croyons Strabon, *Geog. l. 7.*
 avoit parlé des Pygmées presque dans les mêmes termes.
 Nonnus s'est servi de la même comparaison, en parlant de l'ar- *Dionis. l. 3.*
 mée de Bacchus. Ovide dans ses Métamorphoses & dans ses
 Fastes: Antoninus Liberalis, Juvenal; en un mot presque *Met. l. 6. &*
 tous les Poètes ont copié Homère. Stace ajoûte à cette tra- *Fast. l. 6.*
 dition, que les Pygmées ont tout l'avantage dans le com- *L. 1. Syl. 6.*
 bat.

*Casuraque vagis Grues rapinis
 Mirantur Pumilos ferociore.*

Carm. 49. Claudien décrit le retour de ces oiseaux, après s'être battus contre les Pygmées.

*Et Nilo Pygmæa Grues post bella remenso,
Ore legunt rubri germina cara Maris.*

Ce qu'il y a de particulier dans cette fable, c'est que les Historiens en parlent comme les Poètes, sans adoucissement, sans restriction; & eux qui soulagent si souvent les Mythologues, quand il s'agit de ramener ces anciennes fictions à quelque sens raisonnable, ne servent ici qu'à augmenter leur embarras. En effet, Ctésias, ^a Nonnosus, ^b Plin, Solin, ^c Pomponius-Méla, ^d Basilis dans Athénée, Onésicrite, Aristée, Isgonus de Nicée, & ^e Egésias dans Aulugelle; les Peres même de l'Eglise, ^f S. Augustin, ^g S. Jérôme; tous sont d'accord sur l'existence des Pygmées, sur leur petite taille, & sur leurs combats avec les Grues. Aristote sur-tout en paroît très-persuadé: *Ce qu'on raconte des Pygmées, dit-il, n'est point une fable, c'est une vérité.*

Il n'y a pas tant d'uniformité parmi les Historiens, lorsqu'ils parlent du pays des Pygmées. Philostrate & Plin les placent dans les Indes, vers les sources du Gange; & ce dernier qui compiloit différentes relations, les fait habiter, tantôt vers les extrémités septentrionales de l'Europe, tantôt sur les bords du Strymon, ou de l'Hébre.

Etienne de Byzance leur donne une origine grecque, lorsqu'il dit qu'ils étoient fils de Dorus, & petit-fils d'Epaphus. Cependant tous les Auteurs qui sont plus anciens que ceux que je viens de citer, placent les Pygmées dans l'Ethiopie, & c'est là qu'il faut les chercher, comme on le verra dans la suite.

Je n'ay trouvé parmi les Anciens que Strabon, qui ait regardé comme une fiction, ce qu'on a publié de ce petit peuple. Cet Auteur dit qu'il faut porter le même jugement des Pygmées, que des autres peuples dont parlent *Hésiode*, *Ctésias*, & quelques autres. Tels sont, selon lui, les *Cynocéphales*, les *Monocules*, ceux qu'on disoit avoir les pieds extrêmement larges, ou les oreilles si grandes qu'elles leur couvroient tout le corps.

^a Phot. narr.

^{48.}

^b L. cit.

^c L. 3.

^d L. 9. c. 4.

^e L. 6.

^f De Civit.

^g In Ezech.

Pl. l. 4. C. 11.

Geog. l. 1.

C. 55.

corps. Mais cet argument ne détruit point du tout l'existence des Pygmées, il la prouve au contraire; car les peuples que je viens de nommer, ne sont pas aussi fabuleux que le prétend ce sçavant Géographe. Il y a bien de l'apparence en effet, que les Cynocéphales sont ces gros Singes d'Afrique, dont parlent Dapper & les autres Voyageurs; que ceux qui passoient pour avoir les pieds extrêmement larges, sont les habitans de la Zone glaciale, qui sont obligés de marcher sur des raquettes pour franchir les neiges, dont leur pays est presque toujours couvert; & que les Monocules étoient les Scythes, qui, tirant continuellement de l'arc, tenoient toujours un œil fermé, pour viser plus juste. Si l'on vouloit étendre cette réflexion, on trouveroit peut-être moins de fables qu'on ne s' imagine, dans Hérodote, dans Ctésias, & dans les autres Anciens, qui ont avancé des choses que les relations de nos meilleurs Voyageurs ont souvent justifiées.

Les Auteurs modernes se trouvent plus partagés que les Anciens sur le sujet des Pygmées. ^a Jules-César Scaliger, ^b Aldrovandus, ^c Cardan, ^d Casaubon, ^e Spigélius, & Isaac Vossius, regardent comme une fable tout ce que les Anciens en ont dit. ^f Albert-le-Grand soutient que les Pygmées ne sont que les Singes d'Afrique, que les Grecs nomment Κίπρις : Edouard Tyson, dans un ouvrage intitulé *Essai concernant les Pygmées & les Satyres*, est du même avis qu'Albert : ^g Paracelse le place dans la même cathégorie que les Nymphes, les Sylphes & les Salamandres.

Parmi ceux qui ont été plus favorables aux Pygmées, il y en a qui s'efforcent à les trouver dans des pays bien éloignés de ceux où les Anciens avoient crû qu'ils habitoient. Olaus-Magnus regarde les Samoyedes & les Lappons comme les véritables Pygmées d'Homere : Paul Jove les met au-delà de la Lapponie, ^h Léonard Thurneisser & ⁱ Gesner croient que les Pygmées demeuroient dans les antres de la Lusace & de la Thuringe, où ils travailloient à ces vases de terre qu'on y découvre quelquefois. Le premier de ces deux Auteurs ajoûte qu'on trouva, il y a quelques années, dans ce pays, le cadavre d'un

^a Comm. in Arist. Hist. anim. l. 8.

^b Ornith. l. 20.

^c De corp. hum. fabrica

l. 1. c. 7.

^d Notæ in

Strab.

^e De rerum

variet. lib. 8.

^f c. 4.

^g Hist. anim.

l. 1.

^h De Nymph.

Pygm. & Salam.

l. 1.

ⁱ In Ess. l. 7.

^{c.} 43.

ⁱ De Fossilib.

tit. 1.

de ces petits hommes, qui n'avoit que 2 pieds & 3 pouces.

Opusc. de
Pygm. 3. c. 7.

A cela près, les autres Modernes qui ont parlé des Pygmées, ont suivi le sentiment des Anciens: mais il n'y en a pas de plus crédules que Gaspard Bartholin & le pere Chottus; puisque selon eux, l'histoire de ce petit peuple est vraie dans toutes ses circonstances.

Hermanni
Vonderart
detecta my-
thologia Gra-
corum in de-
cantata Pyg-
maor. Gruum
& Perdicum
bello. Leipsia
1714.

Enfin, un sçavant Allemand, nommé Wonderart, a tenté, il y a quelques années, une nouvelle explication de cette fable; & comme le livre qu'il a composé sur ce sujet, est assez rare en France, je vais exposer son sentiment, & le réfuter le plus brièvement qu'il me sera possible. Selon cet Auteur, la fable des Pygmées & des Grues renferme l'histoire de deux peuples qui habitoient dans la Mégaride, les Pagéens & les Géraniens. Après de longues guerres, les Géraniens demeurèrent les maîtres, & donnerent des loix aux Pagéens. Homère, ajoute-t-il, fondé sur la ressemblance des noms, fait allusion à cette histoire, en la représentant sous le symbole du combat des Grues & des Pygmées: c'est là tout le mystère. Les Poètes, pour donner le change à leurs lecteurs, se servoient souvent de semblables figures; & tout l'artifice de la Poësie consistoit à transporter l'histoire des peuples voisins & connus, dans des pays éloignés: *Vera canunt sub peregrino schemate. Res suæ patriæ sub alterius cæli conspectu symbolis argutis. Hi colores rebus gestis additi; una & sola fictio.* Si Ovide & Ant. Liberalis ont dit que les Pygmées furent gouvernés par une femme, c'est que les Pagéens tombèrent sous la domination des Géraniens, qui leur avoient toujours été inférieurs: *Mythologis feminae sunt urbes & gentes inferiores potentiâ.* Si Elien ajoute que les Pygmées rendirent les honneurs divins à leur nouvelle Reine, c'est que les Pagéens ramperent devant leurs nouveaux maîtres: si on a publié que cette même Reine fut changée en Grue, & qu'elle fut obligée de s'envoler, pour éviter les poursuites de ses Sujets, c'est qu'enfin les Pagéens secouerent le joug, & forcerent les Géraniens à se retirer dans les montagnes, où leur ville étoit située. Lorsqu'on est une fois entré dans le pays des conjectures, les conquêtes n'y sont

pas bien difficiles. Dans le temps de leur prospérité, ajoute le Professeur Allemand, les Géraniens étoient devenus si fiers qu'ils méprisoient leurs voisins: les villes de Corinthe, d'Athènes, de Thermus & d'Orope, leur parurent des rivales auxquelles ils pouvoient disputer l'empire de la Grèce. Voilà ce qui a fait dire à Elien, que Gérané avoit préféré sa beauté à celle de Junon, de Minerve, de Diane & de Vénus; & si Ovide a ajouté que Junon l'avoit changée en Grue, c'est que les Corinthiens, avec le secours des autres villes que je viens de nommer, ayant vaincu les Géraniens, composèrent contre eux une Satyre sanglante, dans laquelle Corinthe ou Ephire fut représentée sous le nom de Junon, Ἥρα; Athènes sous celui de Minerve, Ἀθήνη; Thermus sous celui de Diane, Ἀρtemis; & Orope sous celui de Vénus, Ἀφροδίτη. Les Pagéens & les Géraniens ne parurent dans cet ingénieux écrit, que comme des hommes méprisables, dont la vanité méritoit d'être le jouet de leurs voisins: & suivant l'analogie de leurs noms, les appella des Grues, des Pygmées.

*Hist. anim.
lib. 13.*

Met. l. 6.

Après avoir employé beaucoup d'érudition, le sçavant Professeur s'applaudit de sa découverte; & j'avoue que j'en fus d'abord ébloui: mais voyant qu'il n'avoit d'autres preuves pour de si belles conjectures, que l'air de confiance avec lequel il les débitoit; n'ayant rien trouvé d'ailleurs ni dans Strabon, ni dans Diodore, ni dans Pausanias, touchant les guerres de ces deux peuples, dont à peine trouve-t-on les noms dans l'antiquité; & voyant que je ne pouvois hazarder cette explication dans une Académie, où les conjectures les plus brillantes n'imposent point, lorsqu'elles ne sont pas soutenues de bonnes preuves, je crus qu'il valoit mieux les combattre.

La chose n'est pas difficile. Que cet Auteur nous dise où il a trouvé l'histoire des guerres des Géraniens & des Pagéens? Dans quel Auteur on voit qu'être soumis à une domination étrangère, c'est être gouverné par une femme? Où il a déterré cette satyre corinthienne, qu'il regarde comme une pièce si ingénieuse? Dans quel Auteur voit-on Corinthe représentée sous le nom de Junon, Thermus sous celui de Diane, & Orope

Wonderart
c. 2.

sous celui de Vénus ? Mais , dit le Professeur Allemand , les Poètes , pour déguiser leurs sujets , en transportoient la scène dans les pays étrangers ; c'étoit là toute la fiction : *Res sua patria sub alterius Cæli conspectu , imaginibus insuetis , symbolis argutis : hi colores rebus additi , una & sola fictio*. Tel est son grand principe ; il le répète à toutes les pages , sans cependant en donner aucune preuve : & je vais rapporter plusieurs exemples qui font voir , sans réplique , que les Poètes ne changent presque jamais la scène des événemens qu'ils racontent , & qu'ils sont toujours sur cet article , d'accord avec les Historiens & les Géographes.

Homère mêle , à la vérité , plusieurs fictions avec les faits historiques qui sont rapportés dans l'Iliade ; mais il ne change point la scène de la guerre qui en fait le sujet : de même les différens lieux que parcourent ses héros sont si exactement marqués par ce Poète , que Strabon , & les autres Géographes en ont souvent fixé la position sur ses descriptions. Ce Poète a suivi la même méthode dans l'Odyssée. Virgile fidèle imitateur du Poète Grec , marque avec la même exactitude la route d'Énée , & l'Auteur du Poème des Argonautes ne s'écarte point de celle qu'il falloit tenir pour aller de la Grèce dans la Colchide.

Qu'on lise les Métamorphoses d'Ovide , celles sur-tout qui renferment quelque trait d'histoire ; & on trouvera que ce Poète en marque toujours la véritable scène. La guerre des Centaures & des Lapithes se fait dans la Thessalie. La chasse du Sanglier de Calydon dans l'Etolie ; c'étoit là véritablement où , selon les Historiens , la noblesse grecque s'assembla. L'Arcadie est dans le même Poète , ainsi que dans Pausanias , le séjour de Lycaon , d'Arcas & de Calisto ; l'Attique , celui des filles de Cécrops & d'Hérictonius ; Thèbes voit les tristes aventures d'Hellé , de Phrixus & de Mélicerte ; la Thrace , celles de Progné & de Philomèle ; le théâtre des premières actions de Thésée est dans ce Poète , ainsi que dans les Historiens , le pays qui s'étend depuis Thrésène jusques à Athènes , où ce jeune héros alloit chercher son pere. Ainsi sont toujours d'accord sur cet article , les Poètes avec les Historiens ; & c'est sans aucun fondement que Wonderart a supposé le contraire.

Mais sans m'arrêter plus long-temps au sentiment particulier de cet Auteur, y auroit-il de la témérité à suivre, sur les Pygmées, une tradition qui se trouve appuyée sur un si grand nombre de témoignages? Ne pourroit-on pas, à l'abri de l'autorité de tant d'Auteurs, adopter tout ce qu'on a débité sur ce sujet? Peut-être que dans un siècle moins éclairé, & où la critique prescriroit des bornes moins sévères, on pourroit suivre une opinion qui paroît d'abord si bien établie; mais le nombre des suffrages n'est pas toujours une preuve de la vérité: les Auteurs se copient souvent les uns les autres; & on est étonné de voir, qu'après une longue liste, l'autorité du premier est souvent la seule qu'il faille examiner. Or, Homère, qui est à la tête du catalogue que je viens de donner, est un Poète qui mêle à tout propos d'ingénieuses fictions à des traditions peu certaines. Aristote, Auteur plus grave, prend, à la vérité, le ton affirmatif: *ce qu'on publie des Pygmées, dit-il, est vrai, ce n'est point une fable*. Etablit-on ainsi des faits? Quel témoin dépose avoir vû des hommes de deux pieds se battre contre des Grues? Onésicrite, dit-on, assure qu'on avoit vû un de ces oiseaux portant le trait qui l'avoit blessé; s'ensuit-il delà que cette flèche étoit partie de la main d'un Pygmée? Enfin Pomponius-Méla est obligé de dire que *L. 3.* ce qui fait qu'on ne trouve plus aujourd'hui ce petit peuple, c'est qu'il a été détruit par les Grues: *Contra Grues dimicando defecit*; dénouement qui est plus digne d'un Poète tragique, qui veut débarrasser la scène d'un personnage qui l'incommode, que d'un Historien & d'un Géographe.

Avant que d'établir mon opinion sur les Pygmées, je dois supposer un fait, dont on n'aura pas de peine à convenir. Les anciens Grecs ne connoissoient que fort imparfaitement les histoires étrangères. On sçait, à n'en pouvoir douter, que portés au merveilleux, ils cherchoient bien plus à amuser leurs lecteurs par des récits surprenans, qu'à les instruire en racontant simplement la vérité. On voit dans leurs ouvrages, avec quelles exagérations ils ont parlé des peuples qu'ils connoissoient peu avant les guerres d'Alexandre.

L'histoire des Juifs & celle d'Egypte leur apprenoient qu'il y avoit dans ces deux pays, des hommes d'une taille extraordinaire; c'en fut assez pour en former des géans capables de déraciner les plus hautes montagnes, des monstres dont la tête se perdoit dans les nues, pendant que leurs bras s'étendoient aux deux bouts de la terre. Ils avoient appris qu'il y avoit en Ethiopie des peuples extrêmement petits par rapport aux autres hommes; les Peuples charmés d'en faire un contraste avec les géans, en formèrent des Pygmées, c'est-à-dire, suivant l'étymologie de ce mot, des hommes qui n'avoient qu'une coudée de hauteur. En un mot, ils ont fait les géans trop grands, & les Pygmées trop petits: comme si la nature s'éloignoit avec tant d'excès de l'ordre que nous voyons regner dans ses ouvrages.

Geog. l. 4.
s. 8.

Ce principe ainsi établi, je crois que les Péchiniens, peuple d'Ethiopie, dont parle Ptolémée, sont les véritables Pygmées d'Homère. Il y a toute sorte d'apparence que c'est la ressemblance du nom, & la petite taille de ce peuple, qui ont donné lieu aux Grecs de les appeller des Pygmées, du mot *πυγμα*, le poingt, ou plutôt de celui de *πυγών*, qui signifie une coudée, & qui a tant de conformité au nom des Péchiniens, que l'analogie en paroît parfaite. Les Poètes n'ont pas toujours cherché des rapports si marqués, pour en faire le fondement de leurs fables. Ils avoient appris, par le récit de quelques voyageurs, que les Péchiniens étoient d'une petite taille; que les Grues se retiroient en hyver dans leur pays; & que ces peuples s'assembloient pour les détruire: quel fonds a un Poète Grec pour une fable aussi jolie que celle des Pygmées!

Mais ce n'est pas sur cette conjecture que je prétends établir mon opinion; je vais faire voir que tout ce qu'on a publié des Pygmées, convient aux Péchiniens. Premièrement, les Anciens assûrent qu'il y avoit dans l'Ethiopie des hommes d'une très-petite taille: Hérodote raconte que quelques jeunes Nasamones ayant voulu, par un esprit de curiosité, pénétrer dans les déserts de l'Afrique, ils avoient rencontré des hommes extrêmement petits, qui habitoient une ville, dans la-

quelle il passoit un fleuve, qu'Étéarque Roi des Ammoniens, qui racontoit cette histoire, croyoit être le Nil. Diodore de Sicile & Strabon, sans parler des autres, conviennent aussi qu'il y avoit de ces petits hommes dans diverses parties de l'Afrique; & Aristote ajoute que cette petitesse se trouvoit dans les autres animaux.

Nonnosus Ambassadeur de l'Empereur Justinien, trouva dans l'Ethiopie, au rapport de Photius, des hommes d'une très-petite taille, noirs & tout couverts de poil. Ctésias avoit dit la même chose long-temps auparavant, comme on peut le voir dans un extrait du même Photius. Les voyageurs modernes, dont l'autorité est ici d'un grand poids, sont d'accord avec les Anciens sur la petite taille de quelques Ethiopiens: Bergier & ^a Alvarés le disent formellement des Nubiens, ^b Job Ludolphe ajoute que ces peuples sont généralement très-petits; & c'est parmi eux, si on en croit ^c Thévenot, qu'on prend presque tous ces petits hommes qu'on envoie dans les cours des Princes du Levant. Toutes ces relations sont conformes à Hélichius, qui confond les Pygmées avec les Nubiens. Νύβαι, Πυγμαῖοι, sont, selon lui, deux mots synonymes.

Bib. n. 3.

^a V. les voyages de ces Auteurs.

^b Comm. sur l'hist. d'Ethiop.

^c Recueil de voyages. Au mot Νύβαι.

Mais ce qui prouve encore plus particulièrement mon opinion, c'est qu'il faut nécessairement trouver les Pygmées d'Homère dans le pays où les Grues se retiroient à l'approche de l'hiver: or il est certain, par le témoignage de toute l'antiquité, qu'elles voloient du côté des marais qui sont vers les sources du Nil, dans l'Ethiopie, comme le dit Aristote; Homère dit la même chose d'une manière plus poétique, ὕπ' Ὠκεανοῖο ῥοαῶν, *ad Oceani fluentia*, ou, selon Nonnus, ὑπὲρ κέρασιν Ὠκεανοῖο, *super cornua Oceani*. Car il est évident que par l'Océan, ces deux Poètes ont voulu parler du Nil, qui, selon Hérodote, portoit anciennement ce nom; & par ces cornes, des fleuves qui se jettoient dedans, du côté de l'Ethiopie. Or, c'étoit là précisément qu'habitoient les Péchiniens, entre la mer rouge & l'Océan, sur le golphe Avalite, près du mont Garbate, & du fleuve Astaboras, qu'on croyoit être un bras du Nil, ainsi qu'on peut le voir dans Ptolémée. C'est là, selon

Hist. anim.

^c 12. Iliad. l. 3.

Dyon. l. 4.

L. 20

Geog. l. 2.

Aristote, le lieu qu'habitoient les Pygmées. Ces fleuves forment une espèce de presqu'Isle; c'est sans doute ce qui a trompé Bochart, qui a crû que les Pygmées étoient une colonie de Nubiens, qui avoient quitté la terre ferme, pour aller s'établir dans une Isle. Ptolémée ajoute que le même pays étoit aussi habité par les Troglodytes, qu'on a souvent confondus avec les Pygmées. Enfin c'est là que M. de Lisle place, dans sa carte d'Afrique, les *Bakkes*, qui, suivant l'analogie de leur nom, ne sçauroient être que les Péchiniens de Ptolémée.

On peut donc conclurre avec autant de certitude, qu'on peut en désirer dans ces sortes de matieres, que les Péchiniens étoient les véritables Pygmées d'Homère, & des autres Auteurs anciens; car ce n'est que dans la suite que Pline, Solin, Philostrate, & quelques autres les ont placés, ou dans les Indes, ou dans la Scythie, ou vers les extrémités septentrionales de notre continent, où véritablement il y a des hommes d'une très-petite taille: & je ne m'opposerai pas à ceux qui les regarderont comme des Pygmées; pourvû qu'on avoue que ce n'étoit pas certainement ceux d'Homère & d'Hésiode, qui font le sujet de cette dissertation.

Je pourrois, après avoir ainsi établi ce qu'on doit penser des Pygmées, me dispenser d'expliquer les fables qu'on a débitées sur leur sujet. On voit bien qu'elles ne servent que d'ornement à l'histoire d'un peuple peu connu, & qu'elles ne sont que des exagérations des Poètes, accoutumés à défigurer la vérité. Ainsi quand Juvenal dit que les Pygmées n'avoient qu'un pied de hauteur:

Ubi tota cohors pede non est altior uno;

on peut répondre qu'Homère, ni Ctésias, ni Nonnosus, ne parlent pas d'une taille si excessivement petite: que la nature ne s'éloigne pas avec tant d'excès de l'ordre qu'elle suit: qu'à la vérité il n'est pas étonnant qu'on trouve dans différens climats, des hommes & des animaux d'une grandeur différente; puisqu'on sçait que le trop grand froid, & le trop grand chaud nuisent également à l'accroissement des uns & des autres; mais

comme

comme les Patagons , qui sont les plus grands hommes qu'on connoisse , n'ont que six à sept pieds de haut , & que les Lapons & les habitans de la nouvelle Zemble , qui sont les plus petits , en ont quatre ou cinq ; je crois qu'on peut réduire à la taille de ces derniers , celle des peuples qui ont donné lieu à la fable des Pygmées. Que si on cite quelques exemples de nains encore plus petits , on conçoit bien que cela ne tire pas plus à conséquence pour un peuple , que les exemples de quelques géans , qui ont excédé de beaucoup la taille des plus grands hommes.

Le combat des Pygmées avec les Grues , tant chanté par les Poètes , n'a rien aussi de fort extraordinaire. On peut dire que les Péchiniens s'assembloient pour chasser ces oiseaux de leur pays , & les empêcher d'y faire leurs nids. Ne voit-on pas tous les jours des gens de la campagne , occupés à écarter les pigeons & les autres oiseaux , qui viennent sur leurs terres nouvellement semées , avec une opiniâtreté qu'un Poète pourroit décrire sous l'image d'un véritable combat ? Ceux qui me font l'honneur de m'écouter , sont trop raisonnables pour ne pas regarder comme des exagérations ce qu'ont dit là-dessus quelques Auteurs , que les Grues enlevoient quelquefois un Pygmée avec son cheval. Homère ni les autres Anciens n'ont pas crû devoir orner leurs ouvrages de ces puériles inventions. On doit porter le même jugement de Basilis , qui dit , L. 9. au rapport d'Athénée , que les Pygmées faisoient tirer leurs chariots par des Perdrix : Onésicrite plus censé , assure au contraire , selon Strabon , que ces peuples donnoient également L. 10. la chasse aux Perdrix & aux Grues , qui venoient consommer leurs grains ; en quoi il n'y a rien d'incroyable.

Lorsqu'Aristote , Plin & Philostrate disent que les Pygmées habitoient dans les trous de la terre , on voit bien qu'ils les confondent avec les Troglodites , ainsi nommés , parce qu'ils habitoient dans des cavernes. On sçait , par le témoignage de Ptolémée , que c'est dans cette partie de l'Afrique qu'ils habitoient.

*In vita Apoll.
Thyan. lib. 3.
c. 45.*

Quand Juvenal dit que les Pygmées étoient freres d'Antée :

Tome V.

P

Unde fit ut malim fraterculus esse Gigantis,

il a voulu faire entendre que les Pygmées, aussi bien que les Géans, étoient enfans de la terre : c'est-à-dire, qu'on ignoroit l'origine des uns & des autres, & qu'ils étoient *Autochthones*. Hérodoté le dit positivement des Ethiopiens & des Lybiens, parmi lesquels étoient les Péchinien. Si Philostrate ajoute dans cet ingénieux tableau que j'ai exposé au commencement de cette dissertation, que les Pygmées voulurent surprendre Hercule endormi, c'est qu'apparemment les peuples d'Afrique, parmi lesquels étoient les Péchinien, s'armèrent pour s'opposer aux entreprises de ce héros, qui, après la défaite d'Antée, étoit en état de pousser plus loin ses conquêtes. Remarquons seulement en passant, que cette expédition regarde l'Hercule égyptien, & que les Grecs l'ont mise, sans aucun fondement, sur le compte de leur Alcide. Au reste, ceux qui ne croiront pas que cette circonstance soit historique, pourront penser que par là Philostrate a voulu nous apprendre qu'un héros ne doit presque jamais s'arrêter; que ceux qu'on méprise le plus, sont souvent le plus à craindre; qu'il ne faut rien négliger, même après les victoires les plus signalées; & que l'ombre des lauriers est quelquefois funeste à ceux qui s'y reposent avec trop de confiance.

La fable de Pygas changée en Grue, selon Ovide, & qui fit ensuite à son peuple une guerre sanglante :

Metam. l. 6.

Hanc Juno jussit certamine victam

Esse Gruem, populisque suis indicere bellum.

cette fable, dis-je, n'est pas difficile à expliquer, lorsqu'on prend cette tradition dans des Auteurs plus anciens que le Poëte que je viens de nommer. Antoninus-Liberalis assure, sur la foi de Boëus, dont il cite à ce propos la Théogonie, qu'il y avoit parmi les Pygmées, c'est-à-dire sans doute, parmi les peuples à qui les Grecs ont donné ce nom, une Princesse fort belle nommée Oenoé, qui maltraitoit fort son peuple; qu'ayant épousé Nicodamas, elle en eut un fils nommé Mopus, que ses sujets lui enleverent pour l'élever à leur manière.

Metam. l. 10.

La cruauté de cette Reine, sa fierté, ou peut-être le nom seul de Gérané qu'elle portoit, selon Elie, a donné lieu à la fable qui dit qu'elle fut changée en Grue; & la guerre qu'Ovide raconte qu'elle déclara à son peuple, fut faite apparemment à cause de l'enlèvement du jeune Prince.

Hist. anim.
l. 15. c. 22.

N'oublions pas l'histoire qui fit naître un proverbe dont l'application regarde quelques Critiques de nos jours. Philostrate raconte qu'un Rhéteur, nommé Nicéas, étant tombé dans la disgrâce du Gouverneur de Smyrne, & obligé d'aller à Rome, pour se justifier auprès de l'Empereur Nerva; un Auteur de mauvaise humeur profita de son absence pour faire la critique de ses ouvrages, & donna à son livre le titre de *Νικήτου κεκαθαμένου*, *Niceti expurgati*. Les honnêtes gens furent révoltés de l'audace du Censeur: on examina son ouvrage; & comme on n'y trouva que de l'aigreur, peu de bonne foi, tout au plus quelques fautes de grammaire relevées avec ostentation, on dit qu'il n'avoit fait qu'attacher à un colosse les dépouilles des Pygmées; d'où vint le proverbe *ἀκροθίνια Πυγμαῖα ἐν Κόλωσσῳ*. Ne peut-on pas l'appliquer, ce proverbe, à ceux qui s'acharnerent, il y a quelques années, à censurer le plus grand Poète, & en même temps un des plus beaux génies qui ait jamais été?

Philost. de vit.
Sophist. lib. 1.
c. 19.

En finissant cette Dissertation, je dois dire un mot des Pygmées, dont il est fait mention dans l'Ecriture. Le Prophète Ezéchiel, après avoir parlé des avantages de la ville de Tyr, de ses forces & de ses armées, ajoute, suivant la Vulgate, *Sed & Pygmæi, qui erant in turribus tuis, pharetras suas suspende- rant in muris tuis per gyrum, ipsi compleverunt pulchritudinem tuam*. Les Interprètes ont paru fort embarrassés à expliquer ce passage; & la variété de leurs sentimens marque assez l'incertitude de leurs conjectures. Il semble, à les entendre, que les Pygmées obligés de céder à la guerre continuelle que leur faisoient les Grues, s'étoient retirés sur les côtes de Phénicie, pour se mettre au service des Tyriens, qui les placèrent sur leurs tours: comme si de pareils soldats avoient pû faire l'ornement d'une ville, qui, selon le même Prophète, avoit

C. 27. v. 11

dans ses troupes des soldats de presque toutes les nations. Il est vrai que le texte des *Septante* les nomme simplement *Φύλακες*, des *Gardes*, & dans une autre leçon *Μήδοι*, les *Mèdes*. Le *Caldeen* a traduit ce mot par celui de *Gaffadin*, les *Cappadociens*, ayant changé le *M* en *Π*; mais l'*Hébreu* s'est servi du mot de *Gammadin*; & comme *Gomed* signifie une coudée, c'est ce qui a donné lieu à l'Auteur de la *Vulgate*, à *S. Jérôme* & à *Aquila*, de traduire ce mot par celui de *Pygmæi*.

L'origine de l'équivoque est par-là bien prouvée; mais il reste toujours à sçavoir qui étoient ces *Gammadins* qu'on avoit mis sur les tours de la ville de *Tyr*. Etoit-ce de véritables *Pygmées*, comme *Schottus*, *Bartolin*, & quelques *Interprètes* l'ont dit après *R. Chimchi*? ou les habitans de *Maggédo*, ainsi que l'ont avancé d'autres *Sçavans*, ou de simples *Gardes*, comme le veut *Forstérus*, ou enfin les *Gamaliens* dont parle *Pline*? Pour moi, après avoir examiné ce passage avec attention, voyant que le *Prophète* semble préférer les *Gammadins* aux *Perfes*, aux *Assyriens*, aux *Grecs*, & à tous les autres peuples qui avoient pris parti dans les armées des *Tyriens*, & qu'ils faisoient l'ornement de leur ville; je crois qu'il a voulu parler des *Divinités* qu'on avoit placées sur les tours, avec leurs armes & leurs flèches, comme on mettoit les *Dieux Pataïques* sur la proue des vaisseaux, dont ils faisoient le principal ornement: & que les uns & les autres étoient représentés par de petites

L. 3.

Idoles, comme *Hérodote* le dit formellement de ces derniers, que *Cambise* trouva dans le temple de *Vulcain* en *Egypte*, & qui, selon cet *Historien*, ressembloient à des *Pygmées*.

Mais comme ce n'est qu'une conjecture, quoiqu'elle me paroisse plausible, je la soumets au jugement de la *Compagnie*. Ainsi disparaissent les rêveries des *Rabbins* & des *Commentateurs*, qui, sur la simple étymologie du mot *Gomed*, avoient mis des *Pygmées* sur les tours de *Tyr*, au lieu de trouver dans le passage d'*Ezéchiel*, ou un peuple robuste & adroit à tirer de l'arc, & marqué à la suite des autres, comme le plus distingué, ou des *Dieux patrons* d'une ville idolâtre, qui mettoit en eux toute sa confiance, & en faisoit son principal ornement.

M E M O I R E

S U R

L A V I E O R P H I Q U E.

Par M. l'Abbé FRAGUIER.

A RISTOPHANE faisant parler Eschyle sur le profit qu'on peut tirer des Poètes, le fait commencer par Orphée. Orphée, dit Eschyle, nous a montré les cérémonies, & à nous abstenir de meurtres.

5 de Mai
1720.

Ὀρφεὺς μὲν γὰρ τελετὰς δ' ἡμῖν κατέδειξε, φόνων τ' ἀπέχεσθαι.

Aristoph. Ran.
1064.

Ce vers a produit, selon toutes les apparences, ceux d'Horace dans son Art Poétique :

Silvestres homines sacer Interpresque Deorum.

Cædibus & fædo victu deterruit Orpheus.

comme *sacer & Interpres Deorum*, il a enseigné aux hommes la maniere d'honorer les Dieux, *τελετὰς κατέδειξε*. Mais que veut dire *φόνων τ' ἀπέχεσθαι*, ce qu'Horace rend par *cædibus & fædo victu*? S'est-on moins tué depuis Orphée, qu'on se tuoit auparavant? Orphée a-t-il appris aux hommes à vivre en société? non sans doute, puisque du temps d'Orphée les sociétés étoient toutes formées; & qu'il partit avec les Argonautes, pour passer dans la Colchide. *Le Fils d'Apollon*, dit Pindare, *Orphée si célèbre par sa lyre & par ses chansons, se joignit à eux*:

Ἐξ Ἀπόλλωνος δὲ, Φορ-

μικτὰς αἰοιδᾶν Πατὴρ

Ἐμολεν εὐαίνητος Ὀρφεὺς

Pylh. 8, 313.

Oserois-je hazarder une conjecture qui m'est souvent venue dans l'esprit, lorsque je faisois attention à ces vers d'Aristophane & d'Horace? J'ai crû qu'il pouvoit être vrai-semblable

Aristotel.
VIII. Polit.
p. 452. D.
Grotius de
Jure B. ac P.
lib. II. c. 19.
§. 11.
Eundem vide
p. 536. 537.
Herodot. Tha-
liâ, p. 200.

qu'au temps d'Orphée quelques peuples de la Thrace, où il vivoit, sauvages encore & répandus dans les forêts, ne se contentoient pas de se tuer mutuellement comme des bêtes féroces, mais se nourrissoient même de la chair des hommes qu'ils avoient tués. De tout temps il y a eu des Antropophages; il y en avoit près du Pont Euxin & ailleurs, dans le temps d'Aristote; il y en avoit dans la Sogdiane au temps d'Alexandre; dans les Gaules au temps d'Hercule: &, comme Grotius l'a remarqué, quelques-uns rapportent à l'abolition de cette inhumanité l'usage d'enterrer les morts. Et pourquoi des hommes, disois-je, ne feroient-ils pas par inhumanité, ce qu'une piété mal entendue faisoit faire à quelques Indiens, qui, au rapport d'Hérodote, mangeant leurs parens morts, avoient en horreur la coutume de les brûler, établie parmi les Grecs?

Si cette conjecture peut avoir lieu, l'endroit d'Aristophane & celui d'Horace n'ont plus aucune difficulté; au lieu que sans cela ils n'auront qu'un sens vague, & dont on ne pourra faire nulle application précise. *Fædo victu* dans Horace, signifiera la coutume horrible de manger ses semblables; de sorte qu'Orphée leur en ayant inspiré l'horreur, il les aura en même temps éloigné de commettre des meurtres, dont ils ne tiroient plus nul profit: *cædibus & fædo victu deterruit*. Du reste *victus* se dit bien en latin pour signifier la nourriture:

Capp. 4. II.
75.
III. Æneid.
V. 649.

Proin' tu, dit Plaute, *quotidiani victi ventrem ad me afferas*, où *victi* est pour *victûs*; & Virgile:

*Victim infelicem, baccas, lapidosaque corna
Dant rami,*

Le vers qui suit dans Horace aura son application très-juste:

Dictus ob hoc lenire Tygres, rabidosque Léones.

Je sçais, & c'est de quoi je vais parler tout à l'heure, je sçais; dis-je, qu'Orphée établit une sorte de vie qu'on nomma depuis *Orphique*, & qu'une des pratiques des hommes qui embrassoient cet état, étoit de ne point manger la chair des

animaux. Mais Horace a-t-il pu regarder l'usage de la chair des animaux comme un usage abominable, pour le traiter de *fædo victu*? Il est, ce me semble, bien plus plausible de dire qu'à ces Antropophages dont il avoit fait des hommes, il leur avoit imposé la loi de ne plus manger de viande du tout; & cela, sans doute, pour les éloigner tout-à-fait de leur première férocité: que cette pratique ayant été ensuite adoptée par des personnes qui vouloient embrasser une vie plus parfaite que les autres, avoit formé parmi les Païens une sorte de vie dont l'austérité est devenue fort en usage parmi nous, & qui s'appella pour lors *Ὀρφικὸς βίος*, *vie Orphique*.

Tout ce que je viens de dire est assez conforme à ce que Platon a écrit dans l'*Epinomis*, & sur-tout dans le livre 6^e de ses *Loix*. Car y parlant des changemens arrivés pendant une longue suite de siècles, & après avoir dit qu'avant l'usage des fruits de la terre, les animaux cherchoient leur nourriture dans le carnage les uns des autres, comme ils font encore aujourd'hui, il semble ne pas excepter le genre humain de cette brutalité; car il ajoûte immédiatement que l'on voit encore parmi beaucoup de peuples, l'usage d'immoler des hommes; que les anciens Grecs tout au contraire n'auroient pas osé tuer un bœuf; qu'alors on ne sacrifioit point d'animaux aux Dieux. Les gâteaux, dit-il, les fruits trempés dans le miel, & telles autres offrandes pures étoient ce qu'on leur présentait: on s'abstenoit de la chair, & c'eût été un acte impie que d'en manger, ou de souiller de sang les autels. Alors se forma parmi nous une sorte de vie nommée, *vie Orphique*, où l'usage des choses inanimées étoit libre & permis; au lieu que l'usage de celles qui avoient eû vie, étoit défendu: ἀλλὰ Ὀρφικὸν τινὲς λεγόμενοι βίοι ἐγένοντο ἡμέτεροι τοῖς τότε, ἀψύχων μὲν ἐχόμενοι πάντων, ἐμψύχων δὲ τοῦ πάντων ἀπεχόμενοι.

Plat. *Epinom.*
p. 271. & lib.
6. *Leg.* p. 782.

Platon veut dire, sans doute, que l'abstinence qui duroit encore parmi les disciples de Pythagore, avoit son origine dans les temps les plus reculés; & ce passage prouve, ce me semble, invinciblement, qu'Ovide n'a pas dû faire honneur de cette réforme à Pythagore, comme s'il en eût été le premier inventeur;

Ovid. Metam.
15. V. 72.

Primusque animalia mensis

Arcuit imponi.

Euripid. Hip-
pol. V. 948.

Cette pratique d'austérité étoit doublement orphique, & parce qu'Orphée en étoit l'instituteur, & parce que le même Orphée le plus ancien des Sçavans connus, pouvoit avoir donné son nom à tous ceux qui faisoient profession de vertu & de lettres. C'est ce qui paroît clairement dans un passage d'Euripide; car Thésée, qui vivoit à peu près dans le même temps qu'Orphée, reprochant à son fils Hippolyte le peu de rapport qu'il y a entre l'action infâme dont il le croit coupable, & l'austère sagesse dont ce jeune homme faisoit profession : *Voilà donc cet homme, lui dit-il, qui est en commerce avec les Dieux, comme un personnage d'éminente vertu : voilà cet exemple de tempérance & d'une conduite irréprochable. N'espere pas m'imposer plus long-temps par ce vain éclat, ni que j'attribue aux Dieux un commerce qui seroit une preuve de leur folie. Trompe-nous, si tu peux, maintenant par ton affectation de ne rien manger qui ait eu vie, & soumis à ton Orphée joue l'inspiré, & te remplis de la fumée du vain sçavoir, puisque te voilà pris dans le crime.*

Σὺ δὴ θεοῖσιν, ὥς περισσὸς ὢν ἀνὴρ,
Συν' εἰ; σὺ σώφρον καὶ κακῶν ἀκήρατος;
Οὐκ αὖ' πιδοίμην τοῖσι σοῖς κόμποις ἐγὼ,
Θεοῖσι περὶ θεῖς ἀμαθίαν φρονεῖν κακῶς.
Ἡ' δὴ νῦν αὖχει, καὶ δι' ἀψυχου βοεᾷς
Σίτοις καπήλεὺς, Ὀρφεᾷ τ' οὐν' ἀκτ' ἔχων
Βάκχευε, πολλὰν γραμμάτων τιμῶν καπνοῖς.
Ἐπεὶ γ' ἐλήφθης.

La vie orphique est très-bien exprimée dans ces vers: voilà les trois points qui la constituoient; la religion, l'étude & l'abstinence.

Quant à la religion & à l'abstinence, ce que nous avons dit jusqu'ici peut suffire: pour les livres d'Orphée, ils sont cités par Euripide, & par d'autres célèbres Auteurs. Euripide dans un chœur de son *Alceste*, après ayoit dit que la nécessité est insurmontable,

insurmontable, ajoute que dans les livres d'Orphée on ne trouve nul remede contre la nécessité :

Οὐδέ τι φάρμακον
Θρήσας ἐν σάνισι, τὰς
Ὀρφεία κατέγραψε
Γῆρις.

Eurip. *Alcest.*
V. 966.

Euripide veut parler, sans doute, des mêmes livres d'Orphée, dont Platon parle dans le livre second de la République, qui contenoient les moyens d'appaiser l'ire des Dieux, & de détourner par des sacrifices & des fêtes, les maux dont étoient menacés les particuliers & les villes entieres. Et c'est l'étude de ces livres, l'intelligence & la pratique de ces mystères, autant que l'attachement pour la chasse & pour la Déesse qui y préside, dont Thésée veut parler, lorsqu'il reproche à Hippolyte son prétendu commerce avec les Dieux. On en trouve des traits dans divers Auteurs, & dans Platon même.

*Phil. extremo
et alibi. Vide
c. 7. lib. de
Mundo inter
op. Aristotelis.
De nat. Deor.
num. 147.*

Je n'ignore pas qu'on a révoqué en doute, si Orphée a jamais existé; Aristote le nioit : *Orpheum poetam docet Aristoteles nunquam fuisse*, dit Cotta dans Cicéron. Pour moi je n' imagine point comment Pindare, Euripide, Aristophane, Platon, tous écrivains d'une autorité incontestable, à quoi je pourrois ajouter Isocrate, Diodore de Sicile, Pausanias, Origène & tant d'autres, s'accordent à citer un Poète, un Auteur de religion, un fondateur de secte; sans que ce Poète, cet Auteur de religion, ce fondateur de secte ait jamais été au monde : j'aimerois autant dire que Confucius ou Mahomet n'ont jamais vécu. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'Euripide le cite avec Hésiode & Homère; de sorte que si, du temps d'Aristote, les poèmes d'Homère ou d'Hésiode eussent été perdus ou altérés, Aristote auroit pû en dire autant que d'Orphée. Le célèbre M. Cudworth, dans son ouvrage anglois du *Système Intellectuel*, a traité fort au long & fort bien ce qui regarde la personne d'Orphée; mais, comme ceci peut suffire pour mon dessein, qu'il me soit permis de renvoyer à son livre, les personnes qui souhaiteront un plus grand éclair-

*Intellect.
System. p. 194.*

cissement sur ce point. Concluons qu'Orphée étoit une espèce de réformateur, qui, à l'aide de la poésie & de la musique, ayant adouci des hommes féroces, *silvestres homines*, donna naissance à une secte distinguée par son attachement à l'étude de la religion, & par une austérité de vie, dont la pratique éloignant les hommes des plaisirs sensuels si funestes à la vertu, les portoit à une haute perfection. Témoin l'Hippolyte d'Euripide, qui, libre de toutes passions, aima mieux perdre la vie que de manquer au secret qu'il avoit promis.

Eurip. Hippol. V. 73.

Il fait lui-même, au commencement de la pièce une peinture charmante de la vie orphique, sous l'allégorie d'une prairie conservée contre tout ce qui peut en altérer la fraîcheur, dans laquelle il vient de cueillir la couronne qu'il offre à Diane. " Recevez, lui dit-il, de ma main, Déesse respectable, la couronne de fleurs que j'ai cueillie dans une prairie, où la fraîcheur de l'herbe n'a jamais été livrée à l'avidité des troupeaux, ni au tranchant d'une faux sacrilège. La seule Abeille en suce les fleurs, que la pudeur elle-même prend soin d'arroser d'une eau toujours pure. Ceux en qui la tempérance est un don de la nature, ont seuls le droit d'en cueillir : l'accès en est défendu aux méchants. Ornez-en vos beaux cheveux, & soyez propice à la main pleine d'innocence & de piété qui vous l'offre. Seul entre les mortels, j'ai l'avantage de vivre avec vous, de vous entendre, & de vous répondre, quoique privé de votre vûe. Accordez-moi, grande Déesse, de terminer ma carrière comme je l'ai commencée. "

Il la termina en effet par une action de vertu, & fit voir en sa personne ce que la justice peut sur une ame, qui, ayant reçu de la nature de grandes dispositions au bien, les a nourries par la pratique d'une vie sainte & austère, qu'on appelloit alors, & qu'on a appelée depuis *la vie orphique*, *Orphikos Blos*.



DE L'OR ET DE L'ARGENT.

Par M. MORIN.

C'E sujet paroît étranger pour nous, & convenir peu aux personnes de notre profession. Occupés de plus grandes choses, les gens de Lettres laissent volontiers à des ames d'une autre trempe le soin du maniement de ces deux métaux, qui ne servent à le bien prendre qu'à salir les mains, matérialiser l'esprit, & corrompre le cœur. Aussi notre intention n'est pas de discourir du stile des Financiers ni des gens d'affaires, dont le langage est peut-être la seule langue inconnue à cette Compagnie. Ce ne sera pas non plus dans celui des Chymistes ou des autres Artistes, qui en font l'objet principal & le sujet ordinaire de leur industrie; ce ne sera que dans le stile historique ou critique, pour examiner comment & par quelles gradations ces deux fossiles sont parvenus à l'énorme degré de puissance qu'ils exercent depuis si long-temps sur tout le genre humain.

7 de Février
1719.

Dans les siècles qu'il a plu aux Mythologues de qualifier, assez mal à propos, d'or & d'argent, il paroît que ces deux minéraux étoient peu connus, & qu'ils auroient pû avec plus de fondement tirer leur dénomination du fer & du cuivre, dont il est certain que les premiers hommes se sont servis long-temps avant que d'honorer les autres de leur attention. Sçavoir où, quand, comment, & par qui ces matériaux ont été découverts, ce sont des faits qui passent nos connoissances, & des plus difficiles à comprendre. Cachés, comme ils sont à nos yeux, & enveloppés dans les entrailles de la terre en petites particules presque imperceptibles, qui n'ont aucun rapport apparent, & aucune disposition prochaine aux différens ouvrages que l'on en compose, qui peut avoir indiqué aux hommes les usages qu'ils en pouvoient tirer? c'est faire trop d'honneur au hazard de lui en imputer la découverte.

Q ij

L'importance infinie, & la nécessité presque indispensable des instrumens qu'ils nous fournissent, méritent bien, ce semble, que l'on y reconnoisse le concours & la bonté de la Providence. Les embrasemens des forêts, quelque idée que l'on s'en fasse, ne satisfont point l'esprit sur ce sujet, & lui laissent bien des difficultés à résoudre. L'activité d'un feu passager qui n'est assujetti par rien, & dont les esprits les plus dissolvans doivent, suivant leur nature, s'évaporer dans les airs, ne doit pas à beaucoup près approcher de celle du feu des grosses forges. Cependant ce feu concentré dans des fourneaux construits selon toutes les regles de l'art, pour en redoubler la violence, animé par des soufflets, combien lui faut-il de temps avant que la gueuse coule, avant que la mine préparée, lavée, dégagée de tous les corps terrestres qui retarderoient à coup sûr les opérations de ce puissant élément, soit réduite en mâle homogène, & ensuite partagée en barres; matiere prochaine de tant d'ustensiles. Les fourneaux naturels de la Providence, connus sous le nom de *Volcans*, paroissent à la vérité plus propres au dénouement de cette difficulté. Les dégorgemens des minéraux informes & mêlangés, qui sortent de temps en temps par ces soupiraux, peuvent avoir été, avec plus de vrai-semblance, la premiere cause occasionelle, & de la recherche de la matiere dont ils étoient formés, & de la maniere de les fondre. Conjecture d'autant plus apparente, que les premiers Artisans de cette profession, suivant la fable & l'histoire, ont été les habitans des pays & des isles distinguées par ces fameuses ouvertures.

Pour trancher toutes ces difficultés, les Anciens ont eu recours à des intelligences supérieures, qui, selon eux, prirent le soin d'instruire les premiers hommes des principes & des organes des mécaniques. Ils attribuoient ce bon office, ou à Vulcain, que les Egyptiens mettoient à la tête de tous leurs Dieux, ou à Prométhée le premier auteur du genre humain, qu'ils supposoient avoir apporté du feu du ciel, & avec lui toute l'étendue de sa force, & entr'autres, le secret de réduire les métaux, comme il s'en vante lui-même par la bouche du Poëte Eschyle :

Χαλκὸν , σίδηρον , ἀργύρεον , χρυσόν τε τίς ,
Φήσεν ἀνὶ πάρεσσιθεν ἐξευρεῖν ἔμοδον ;

Qui peut se glorifier, dit-il, d'avoir découvert avant moi le cuivre, le fer, l'argent & l'or ? S'il étoit permis de prendre à la lettre les fictions des Poètes, on pourroit même dire que les Dieux avoient fait usage de ces métaux avant les hommes, puisqu'ils leur faisoient boire le Nectar dans des coupes d'or, & que dans la description du palais du Soleil, Ovide fait briller par-tout l'or & l'argent, jusque dans les roues & dans les rais de son char :

Clara micante auro.

Temo aureus, aurea fulva

Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.

Il semble même que la tradition & la révélation nous conduisent au même dénouement surnaturel. Certainement l'Auteur du livre d'Enoch, pose comme un fait constant que ce fut un Ange qui apprit à Tubalcaïn le vrai original du Vulcain de la fable, la manière de fondre les métaux, & de les réduire en œuvre : *πα' μέταλλα τῆς γῆς, καὶ τὸ χρυσὸν πῶς ἐργάσονται.* Il nomme même cet Ange; & le nom d'*Exaël* qu'il lui donne, paroît dérivé de deux termes, dont l'un signifie *Dieu*, & l'autre *fondre*, comme qui diroit *le Dieu-fondeur*. On sçait aussi que les Chymistes prétendent que les premiers préceptes de leur art, dont les métaux font un des principaux sujets, leur ont été communiqués d'abord par les Anges, qui eurent la bonté d'entrer en commerce avec les filles des hommes avant le déluge. Sans tous ces détours, il seroit peut-être plus sûr & plus vrai d'en rapporter la découverte directement à l'Auteur de la nature, & aux lumières infuses dont il gratifia le premier homme, qui le mirent en état de pénétrer dans les mystères les plus secrets de la Physique. Certainement il n'est pas aisé de comprendre comment Caïn son fils premier-né, auroit pu bâtir des villes, s'il n'avoit déjà sçu se servir du fer & des instrumens de l'Architecture. C'est aussi le sentiment de

Ex-py
Bochart
Phaleg. l. 4.
c. 1.

Josephe, qui lui attribue en même temps l'institution des poids & des mesures.

Sans entreprendre d'approfondir davantage cette question, il est certain que l'usage des métaux, particulièrement du fer & du cuivre, est presque aussi ancien que le monde; mais il ne paroît pas que dans les premiers siècles il fut beaucoup question de l'or ni de l'argent. Uniquement occupés des besoins pressans, les premiers habitans du monde firent ce que font & doivent faire ceux des nouvelles colonies: ils pensèrent à bâtir des maisons, à défricher la terre, & à se fournir des instrumens nécessaires pour couper des arbres, pour tailler des pierres, & pour toutes les opérations mécaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer, de cuivre ou d'acier, tempérés les uns avec les autres, ces matériaux essentiels devinrent, par une conséquence nécessaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux qui se trouverent établis dans les pays qui les produisent, ne furent pas long-temps sans en connoître l'importance: on en venoit chercher de toutes parts; & leur terre ingrate en apparence, & stérile pour toute autre chose, devint pour eux un fonds des plus abondans & des plus fertiles. Rien ne leur manquoit avec cette marchandise, & les barres de fer étoient des lingots qui leur procuroient toutes les commodités & les douceurs de la vie, sans en excepter les faveurs des plus belles créatures. Les Déeses de ces temps-là, c'est-à-dire, les personnes les plus merveilleuses se radoucissoient auprès de ces Cyclopes noirs, nuds, crasseux, souvent estropiés: leurs Vulcains avoient leurs Venus, & si elles leur faisoient quelques infidélités, ce n'étoit qu'en faveur des héros cuirassés, dont tout le mérite consistoit à manier le fer & l'acier d'une façon encore plus terrible. Ce qu'il y a de plus étonnant, est que ce goût s'étendoit jusque sur les ajustemens, & que leurs Déeses, sans en excepter celle de Cythere, au lieu de brocards d'or ou d'argent, s'habilloient de fer ou d'acier; puisque dans la description que Pausanias nous a laissée du plus ancien de ses temples, sa statue y étoit en équipage de guerre, αὐτὴ δὲ ἡ Θεὸς ξόανον ὠπλισμένον: c'étoit la mode, c'étoit

le bon air , c'étoit ce qu'il y avoit alors de plus précieux.

Ces matériaux grossiers , aujourd'hui si communs & si méprisés , devenus les premiers mobiles du commerce par leur nécessité absolue dans toutes les professions , furent long-temps l'objet de la cupidité du genre humain. On en fit des magasins : les payemens ne se faisoient que par leur entremise : les biens & les facultés des familles se mesuroient par proportion à la quantité qu'ils en possédoient. Combien de milliers de fer ? combien de milliers de cuivre ? Pour éviter les embarras du balancier , les Magistrats en firent frapper des masses de plusieurs figures , & de volumes différens , avec des points ou des caractères qui en marquoient la valeur & le véritable poids. Il seroit inutile d'entrer dans un plus grand détail épuisé par les Monétaires : ils conviennent tous que les premières monnoyes roulerent presque toutes sur ces deux principes ; que celle de fer étoit encore en usage à Lacédémone , long-temps après la fondation de Rome ; & que celle de cuivre se soutint seule dans cette dernière République , pendant plus de quatre ou cinq cens ans.

Dans la suite des temps , ces matieres étant devenues fort communes , la valeur en diminua : ce que l'on avoit pour une livre en demanda deux : le commerce en devint plus difficile : les sommes tant soit peu considérables ne pouvoient se transporter qu'avec des tombereaux : l'embarras & la dépense des voitures firent chercher d'autres espèces. L'or & l'argent se présentèrent , & furent reçûs avec un applaudissement universel ; jusque-là ils n'avoient été en usage qu'entre les femmes & les enfans , qui les ramassoient dans les ruisseaux , & qui s'en composoient de petits ornemens conformes à leurs goûts ordinairement assez uniformes , des bagues , des bracelets , des coliers , des boucles d'oreilles , des chaînes , des petits meubles de toilette de toutes les façons. Ce qui plaît à ces deux branches du genre humain , peut s'assurer de plaire bientôt à toute la masse. Que ne font pas les hommes ? Que n'osent-ils pas pour s'attirer leurs caresses , pour se ménager leurs bonnes grâces ? Ils vont aujourd'hui à la Chine , au Japon , aux extrémités du

monde pour leur en apporter des raretés , des curiosités , dont on se passeroit aisément sans leurs caprices & leurs fantaisies. Alors ils entreprenoient les voyages de Tharsis & du pays d'Ophyr, où ils apprirent que ces métaux se trouvoient en plus grande abondance. Là , non contents des paillettes des ruisseaux , & des fragmens d'un volume plus considérable qui se trouvoient dans les souterrains des montagnes , souvent jusqu'à la grosseur d'une grosse noix , s'il en faut croire Diodore , Agatharchide & plusieurs anciens Auteurs ; ils firent l'anatomie de la terre , & creuserent jusque dans les replis les plus secrets de ses entrailles , pour y découvrir les veines & les grosses artères où circuloient ces minéraux.

Les Auteurs que nous venons de citer , ajoûtent que les habitans de ces pays en faisoient si peu de cas dans les commencemens , qu'ils donnoient deux livres d'or pour une de fer , & trois pour une de cuivre. Conditions qui nous paroîtroient aujourd'hui folles & incroyables , si elles n'avoient été justifiées dans ces derniers siècles par les Américains du Pérou , du Chily & du Potosi , qui jettoient à la tête des Espagnols , les plus grosses masses d'or & d'argent pour des aiguilles , des couteaux , des ciseaux , des haches , des serpes ou des marteaux ; avec cette singularité , qu'ils triomphoient encore de leurs échanges , & qu'ils se mocquoient entr'eux de la simplicité de leurs nouveaux hôtes , qui leur abandonnoient des instrumens utiles & de la dernière importance , pour des matieres frivoles , qui ne leur servoient qu'à composer de pures bagatelles ; pendant que ceux-là , de leur côté , amassoient des trésors immenses avec des quinquailleries qui ne leur coutoient presque rien. Supercherie assez ordinaire dans tous les négoces ; de part & d'autre on se trompe , ou l'on cherche à se tromper , en se dérobant réciproquement la connoissance du juste prix de ses marchandises.

Quoi qu'il en soit , on peut dire à la décharge des Espagnols de ces derniers temps , qu'ils n'ont fait que rendre aux Américains , ce que les Phéniciens avoient prêté à leurs ancêtres ; car on sçait que ces anciens navigateurs avoient exercé
précisément

précifément le même négoce, avec les mêmes avantages, fur les côtes de l'Efpagne, où ils portoient du fer & du cuivre alors inconnus dans ces pays-là; & qu'ils en ramenoient leurs vaiſſeaux tellement chargés d'or & d'argent, qu'ils étoient ſouvent réduits à la dure néceſſité d'en compoſer leurs anches, pour répondre aux défirs de leurs correfpondans, qui leur demandoient par grace de leur laiffer celles de fer. C'eſt ainſi, diſoit un Profane, que les Dieux ſe divertiffent à baloter le genre humain: *Profecto Dii nos quaſi pilas habent*. Un Chrétien plus éclairé admira la ſageſſe de la Providence, qui ſçait faire ſervir toutes choſes à l'exécution de ſes deſſeins: il reconnoitra que nos foibleſſes & nos cupidités deviennent entre les mains de Dieu, un moyen efficace de porter ſon culte & ſes loix dans les pays les plus éloignés, où l'on peut préſumer qu'elles n'auroient pas pénétré avec tant de ſuccès & de rapidité, ſans le ſecours de la faim de l'or & de l'argent.

Que le premier uſage de ces métaux n'intéreſſât dans les commencemens que les femmes & les enfans, la preuve en eſt connue; ſoit par l'Ecriture, qui nous apprend que l'Arche & le Veau d'or ne furent fabriqués dans le déſert, qu'avec tous les petits ornemens des femmes Iſraélites, ramaffés enſemble; ſoit par l'hiſtoire romaine, où nous voyons que les Sénateurs de cette République naiſſante, furent obligés d'avoir recours à la même reſſource, pour fournir aux Gaulois les mille livres d'or qu'ils exigèrent d'eux pour le rachapt de leur ville & de leur citadelle. Sçavoir après cela, dans quelle vûe les victorieux ſtipulerent cette condition, & ſur quoi pouvoit être fondée leur avidité, ſi ce métal n'entroit point encore alors dans le commerce, c'eſt ce qui n'eſt pas aisé à conjecturer; d'autant plus que la même hiſtoire nous apprend que ce même or fut trouvé en eſpèce dans les Gaules, plus de 400 ans après, ſous l'empire de Tibère, & rapporté à Rome par le Propréteur Druſus. Il fut apparemment conſacré à quelqu'un de leurs Dieux, ſuivant la coutume de ces temps-là.

Ces matieres devenues moins rares, les hommes ſe les appliquèrent à leur tour, & ils en compoſerent des coupes, des

gobelets , & des vases de toutes les façons, destinés au service de la table. Il paroît que les Egyptiens s'en servoient déjà du temps de Joseph , & les Grecs au siège de Troye. Delà ils passèrent dans les temples , dont les statues , les lampes & la plupart des ustensiles qui n'étoient auparavant que de bois ou de terre , furent transformées en or ou en argent : les gens de guerre les firent même entrer, par une vanité assez mal entendue , dans leurs armes & dans leurs boucliers.

Enfin , le goût général de tous les états pour ces deux métaux , se déclara si ouvertement, qu'il ne fut presque plus question des deux autres. Ils prirent leur place dans le commerce , & les supplanterent par toute la terre , sans concert , sans conspiration , par une espèce d'inspiration. Leur brillant , leur poli , leur couleur éclatante , donnerent dans la vûe de tout le monde , avec une espèce d'enchantement : ils décidèrent de la pauvreté , des richesses , du souverain bien , de toutes les affaires du monde: ils devinrent l'objet universel de la convoitise, non-seulement des particuliers , mais des Etats. Et un Auteur fameux , qui vivoit dans le temps de la plus grande puissance de l'Empire Romain , observe que l'étendue immense de leur domination , ne les empêchoit pas d'entreprendre encore la conquête des provinces , où ils espéroient trouver de l'or ou de l'argent , sans autre raison ni prétexte :

*Si qua foret tellus quæ fulvum mitteret aurum ,
Hostis erat.*

L'un fut regardé , suivant le style des Chymistes , comme le Soleil , & l'autre comme la Lune de l'Univers; tous deux comme l'ame & les grands mobiles du commerce , comme le compas & la regle de toutes les marchandises , dont ils fixoient par une méthode abrégée, les justes proportions. Les monnoies ne roulerent plus que sur ces deux matieres : leur constitution solide , malléable , flexible , susceptible de toutes sortes d'impressions , & fidèle à les conserver avec la dernière exactitude; en un mot dégagée de toutes les imperfections des autres métaux , qui sont ou trop durs ou trop mols , ou d'un maniement

désagréable, & même dangereux; sans autre mystère, ce sont là les véritables raisons qui déterminèrent toutes les nations de la terre à leur donner la préférence; mais avec cette différence, qu'elles ne leur ont pas toutes assigné précisément la même valeur. Elle hausse ou baisse suivant les pays & les temps, & les circonstances qui les rendent ou plus rares, ou plus communes, toujours & par-tout, suivant la volonté des Souverains. C'est un privilège incommunicable & incontestable dont ils jouissent tous par le droit naturel, par le droit positif, par le droit des gens. Ils ont celui de fixer le prix du pain, du vin, de toutes les choses nécessaires à la vie: s'il en étoit quelqu'une qui pût s'arroger une valeur essentielle, ce seroit certainement celle-là; cependant leur évaluation varie au gré des Princes, qui doivent à plus forte raison, être les arbitres du prix de ces matières ingrates & stériles, qui ne valent que ce qu'on les fait valoir, & dont le plus grand mérite est de porter leur image, leur nom & leurs armes; ce qui est conforme à la sage décision de Jesus-Christ dans l'Evangile, qui adjugeoit à César toutes les pièces de monnoie de son Empire, par cela seul qu'elles portoient son empreinte: *Reddite Cæsari quæ sunt Cæsaris*. Aussi voyons-nous que la République Romaine, dans son berceau, usa de ce droit sans balancer, pour soutenir les dépenses, & acquitter les dettes qu'elle avoit contractées pendant la première & la seconde guerre punique; & qu'à deux reprises différentes qui se suivirent de près, elle augmenta la valeur de sa monnoie de cuivre, d'abord de moitié, & ensuite de cinq sixièmes, de manière que son *As*, qui dans son origine pesoit 12 onces, fut réduit tout d'un coup à 10, & en dernier lieu à 2; & il ne paroît pas que ces réductions excessives ayent été désapprouvées ni par le peuple, encore moins par les Sénateurs, puisque c'étoit leur ouvrage, ni dans les siècles suivans, lorsque les Empereurs jugerent à propos de hausser le prix des espèces d'or & d'argent, & d'en altérer le titre.

La prétendue valeur intrinsèque de l'or & de l'argent, est donc une idée purement chimérique & populaire, uniquement fondée sur les préjugés de l'éducation. Accoutumés à entendre

exalter leur importance , & à voir l'empressement avec lequel tout le monde les recherche, nous leur avons attaché un mérite essentiel ; dans la vérité il n'est qu'arbitraire. A ne consulter que la nature, les grains d'orge ou de froment l'emporteroient de beaucoup sur les grains d'or ou d'argent, & même sur les perles & sur les diamans ; & les hommes ne balanceroient pas à leur donner la préférence, semblables en cela au coq de la fable. Par la même raison, le fer & le cuivre, si on leur rendoit la justice qui leur est dûe, entreroient sans difficulté dans leur ancienne considération, & seroient estimés, recherchés, conservés avec l'attention la plus parfaite, comme la matiere premiere à qui nous devons notre subsistance & toutes les commodités de la vie ; pendant que les métaux dominans seroient relégués dans les cabinets des femmes & des enfans. Qu'ils ne s'en fassent donc pas trop accroire ; ils ne sont pas de meilleure condition que ceux qu'ils ont subjugués : comme eux ils sortent de la terre ; si on les y laissoit, que seroient-ils ? si on y laissoit les autres, que deviendrions-nous ? Ceux-ci ont sur eux l'avantage de l'ancienneté, avec toutes les preuves de la véritable valeur : sans eux, il ne s'est jamais rien fait, & il ne se fera jamais rien de grand, de beau, de bon, ni dans la paix, ni dans la guerre : ils peuvent rentrer dans leurs droits, & réduire tout le genre humain, mieux conseillé, à juger des uns & des autres suivant la droite raison & l'équité naturelle, comme les Américains.

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque

Quæ nunc sunt in honore NUMISMATA, SI LUBET ILLIS

Quos penes arbitrium est, PRETIUMQUE ET FORMA MONETÆ.

Qui sçait même, si la nature ne nourrit point dans son sein de nouvelles matieres plus pures, plus parfaites, plus merveilleuses que celles qui sont aujourd'hui l'objet de notre idolâtrie, qui effaceront celles-ci, comme elles ont effacé les anciennes, & qui leur feront éprouver le même sort ?

Cette réflexion console le Philosophe indigent ; elle justifie

du moins à ses yeux le peu de cas qu'il fait des richesses : puisse-t-elle contribuer à en faire sentir la vanité à ceux qui les possèdent !

DISSERTATION,

Où l'on fait voir , que les merveilleux effets , attribués à la Musique des Anciens , ne prouvent point qu'elle fût aussi parfaite que la nôtre.

Par M. BURETTE.

ON ne peut douter , que les Anciens n'aient cultivé , avec un très-grand succès , presque tous les arts , qui se proposent l'imitation pour objet. On sçait à quel point de perfection ils ont porté la Poësie , la Sculpture & la Danse. Pour s'en convaincre , par rapport aux deux premières , il suffit de lire avec goût ces Poèmes grecs ou latins , dont la réputation se soutient depuis tant de siècles ; & d'envisager ces statues , ces bas-reliefs , & ces autres antiques précieuses , que l'on admire tous les jours , dans les palais des Princes , & dans les cabinets des curieux.

28 de Juillet
1718.

C'est en se formant sur de si parfaits modèles que nos Poètes & nos Sculpteurs sont enfin parvenus à égaler , & peut-être même , si l'on ose le dire , à surpasser quelquefois ce qu'Athènes & Rome ont produit de plus excellent en l'un & en l'autre genre. A l'égard de la Danse , quelque progrès que cet art ait fait parmi nous , ce seroit avoir une trop haute opinion de notre habileté , sur ce point , que de la mettre en parallèle avec celle de ces fameux Pantomimes , dont l'histoire nous raconte tant de merveilles. Supposé qu'elle les ait un peu exagérées , il est aisé de les réduire à leur juste valeur , & de sçavoir là-dessus à quoi s'en tenir.

Mais il s'en faut bien , que sur de pareils témoignages , l'on puisse tirer des conséquences aussi avantageuses pour l'ancienne Musique. Quelque spécieux que soient les préjugés , que

forment en faveur d'un art, qui avoit aussi l'imitation pour but, tant de chefs-d'œuvre de Poësie & de Sculpture, qui nous restent de l'antiquité : comme elle ne nous a conservé de cette Musique aucun ouvrage qui puisse nous en faire sentir l'excellence; nous n'en pouvons juger sur notre expérience propre, ni découvrir par là, si la Musique des Anciens étoit aussi parfaite que la nôtre.

Pour décider cette question, il a donc fallu recourir à d'autres moyens. On a consulté les traités didactiques, tant grecs que latins, qui nous instruisent à fond de la théorie de cet art. On a examiné certains passages des anciens Auteurs, dans lesquels il est fait mention de quelques circonstances, concernant la pratique de leur harmonie. Enfin, l'on a crû devoir compter pour beaucoup, tout ce qu'ils nous débitent touchant les effets surprenans qu'elle produisoit.

Il résulte de leurs écrits dogmatiques sur cette matière, que leur Musique, à tout prendre, étoit fort inférieure à la nôtre; & c'est ce qui a été suffisamment prouvé par divers Modernes. Quant aux passages qui paroissent les plus favorables à la cause des Anciens sur cet article, j'ai fait voir ailleurs qu'on n'en peut rien conclurre à leur avantage. Il ne reste donc sur cela aux partisans de l'antiquité, qu'un dernier retranchement; & c'est la déposition d'un grand nombre de témoins, qui attestent les merveilleux effets de l'ancienne Musique, & sur-tout de celle des Grecs; d'où il est naturel, selon eux, d'inférer que cet art avoit deslors atteint toute la perfection dont il est capable. Quelques sçavans, tout dévoués au parti des Anciens, ont fait sonner fort haut ces miracles prétendus de l'harmonie grecque; & cela sur des notions confuses, propres à grossir les objets, & sans entrer dans aucun détail des faits dont il est question.

C'est ce qui m'a engagé à les approfondir très-sérieusement, afin de reconnoître s'ils méritent qu'on s'en forme une si grande idée. J'ai donc rassemblé dans cette vûe, les endroits les plus remarquables & les moins équivoques des anciens Auteurs qui en ont parlé, & je les ai distribués en différentes classes pour en faire un examen plus méthodique. Du reste, lorsque j'aurai

exposé avec ordre , & accompagné de quelques observations ces divers témoignages dont on a fait tant de bruit ; je me persuade qu'on sera surpris qu'ils ayent pû jusqu'ici en imposer à tant de gens : & je me flatte de montrer d'une manière à ne laisser aucun doute , que tous ces prodiges de l'ancienne harmonie , si vantés par ceux qui les rapportent, n'avoient rien de si extraordinaire , & que la Musique la plus naturelle , la plus simple , & même la plus informe ne puisse opérer parmi nous.

On s'attend bien que je ne mettrai pas au nombre des merveilles de l'ancienne Musique, celles qui n'ont d'autre réalité que les expressions hyperboliques de la Poësie. Tels sont les effets surnaturels de la lyre d'Amphion , au son de laquelle les pierres s'arrangeoient d'elles-mêmes , pour la construction de la forteresse de Thèbes : tels sont ceux de la lyre d'Orphée , qui entraînoit les forêts entières , calmoit l'impétuosité des vents , & arrêtoit le cours des fleuves les plus rapides. Tous ces faits ne peuvent recevoir de sens raisonnable , qu'à la faveur de l'allégorie , comme l'observe fort bien Horace ; & ils ne sont nullement du ressort de l'histoire. Ceux qui sont purement historiques , peuvent se distribuer en deux classes , suivant qu'ils nous informent des effets de cette Musique sur les hommes , ou sur les animaux.

I. Les premiers étoient de trois espèces ; c'est-à-dire , que l'ancienne Musique , 1^o, adoucissoit les mœurs , & par conséquent humanisoit des peuples naturellement sauvages & barbares : 2^o, qu'elle excitoit ou réprimoit les passions : 3^o, qu'elle guérissoit plusieurs maladies.

1^o. Parmi les effets de la première espèce , on peut dire que l'un des plus singuliers & des plus capables de frapper , est celui qui regarde les Arcadiens. Polybe , historien sage , exact , & qui mérite toute créance , l'a jugé digne de ses réflexions , & le raconte avec étendue dans le iv^e livre de son histoire. Comme on pourroit me soupçonner d'avoir exténué le fait , en abrégéant la narration de l'Auteur , j'aime mieux la donner ici , traduite fidèlement d'après le texte grec , afin qu'elle fasse toute son impression. Il s'agit des maux que les

Etoliens firent souffrir aux habitans de Cynaithe ville d'Arcadie , & du peu de compassion qu'en eurent leurs voisins. Polybe , après avoir décrit les calamités de ce peuple , abhorré de toute la Grèce , ajoute ces paroles.

„ Comme les Arcadiens sont en quelque estime chez les
 „ Grecs, non-seulement pour la douceur des mœurs, l'inclina-
 „ tion bien-faisante , & l'humanité envers les étrangers , mais
 „ encore pour la piété envers les Dieux ; il ne fera pas inutile
 „ d'examiner en peu de mots, au sujet de la férocité des Cynai-
 „ thiens, comment il est possible, qu'étant incontestablement
 „ Arcadiens d'origine , ils se soient si fort distingués des autres
 „ Grecs de ce temps là, par la cruauté & par toute sorte de cri-
 „ mes. Je crois que c'est uniquement pour avoir été les pre-
 „ miers & les seuls de tous les Arcadiens qui se soient écartés
 „ des louables institutions de leurs ancêtres , fondées sur les
 „ besoins naturels de tous ceux qui habitent l'Arcadie.

„ L'étude de la Musique a son utilité pour tout le monde ;
 „ mais elle est absolument nécessaire aux Arcadiens. Car il ne
 „ faut pas adopter le sentiment d'Ephore , qui , au commen-
 „ cement de ces écrits , avance cette proposition indigne de
 „ lui : *Que la Musique ne s'est introduite parmi les hommes , que*
 „ *pour les tromper & les séduire , par une espèce d'enchantement.*
 „ Il ne faut pas non-plus s'imaginer , que ce soit sans raison ,
 „ que les anciens peuples de Crète & de Lacédémone aient
 „ préféré , dans la guerre, l'usage de la flute & de la cadence ,
 „ à celui de la trompette ; & que les premiers Arcadiens , en
 „ établissant leur République , quoique d'ailleurs très-austères
 „ dans leur genre de vie, aient donné à la Musique un si grand
 „ crédit , que non-seulement ils enseignent cet art aux enfans ,
 „ mais qu'ils contraignent même les jeunes gens de s'y appli-
 „ quer jusqu'à l'âge de trente ans. Ces faits sont de notoriété pu-
 „ blique. On sçait en effet que les Arcadiens sont presque les
 „ seuls chez qui la jeunesse , pour obéir aux loix , s'accoutu-
 „ me dès l'enfance à chanter des hymnes & des péans , sui-
 „ vant l'usage, à l'honneur des Dieux & des héros du pays. On
 „ lui apprend ensuite les airs de Philoxène & de Timothée :
 „ après

„ après quoi tous les ans, pendant les fêtes de Bacchus, on voit
„ cette jeunesse partagée en deux bandes, celle des enfans, &
„ celle des jeunes hommes, danser avec grande émulation sur
„ le théâtre au son des flûtes, en célébrant des jeux prennent leur nom de chaque troupe. De même, dans les assemblées & les parties de plaisir, les Arcadiens se divertissent, moins à faire des contes qu'à chanter tour à tour, & à s'inviter réciproquement à cet exercice. Ce n'est point une honte parmi eux quel'aveu d'ignorer les autres arts : mais ils ne peuvent nier de sçavoir chanter, parce que ce leur est une nécessité à tous d'en acquérir le talent ; ni, en avouant qu'ils le sçavent, se dispenser d'en donner des preuves, parce que cela passeroit chez eux pour une infamie. De plus, les jeunes gens, par les soins & aux dépens du public, s'exercent à des danses & à des marches militaires, qu'ils font en bon ordre, au son de la flûte ; & chaque année ils montent sur le théâtre pour y faire voir leur habileté à leurs concitoyens.

„ Or il me paroît que les premiers Législateurs, en faisant de pareils établissemens, n'ont point eu dessein d'introduire le luxe & la mollesse : mais qu'ils ont eû seulement en vûe le genre de vie des Arcadiens, qu'un travail manuel & pénible rendoit fort laborieux & fort dur ; & l'austérité des mœurs de ce peuple, à laquelle contribuoient extrêmement la tristesse & la froideur de l'air qu'on respire dans presque toute l'Arcadie. Car il est naturel que nous participions beaucoup aux qualités de cet élément. De-là vient que les divers peuples, à proportion de la distance qui les sépare, diffèrent entr'eux non-seulement par la forme extérieure & par la couleur, mais encore par les mœurs & par les occupations. Ces Législateurs voulant donc amollir & tempérer cette férocité & cette dureté des Arcadiens, firent tous les réglemens dont je viens de parler, & instituerent outre cela, plusieurs assemblées & plusieurs sacrifices, tant pour les hommes que pour les femmes, ainsi que des danses de jeunes garçons & de jeunes filles. En un mot ils mirent en œuvre toutes sortes d'expédiens, pour

„ adoucir par la culture des mœurs cette rudesse de naturel.
„ Mais les Cynaithiens ayant négligé tous ces secours dont
„ ils avoient d'autant plus besoin, qu'ils habitent la partie la
„ plus rude & la plus sauvage de l'Arcadie, soit pour l'air,
„ soit pour le terroir; & s'étant au contraire jettés dans des
„ disputes & des querelles réciproques, ils sont enfin devenus
„ si féroces & si barbares, qu'il n'y a nulle ville en Grèce où
„ l'on ait commis des crimes aussi grands & aussi fréquens que
„ dans celle de Cynaïthe. Une preuve de l'état malheureux de
„ ce peuple, & de l'aversion de tous les Arcadiens pour la for-
„ me de son gouvernement, c'est le traitement qu'on fit aux
„ Députés qu'il envoya aux Lacédémoniens, après l'horri-
„ ble massacre arrivé dans Cynaïthe même. En quelque ville
„ d'Arcadie qu'entraissent ces Députés, on faisoit aussitôt pu-
„ blier par un hérault, qu'ils eussent à en sortir sur le champ.
„ Mais les habitans de Mantinée, après la sortie de ces En-
„ voyés, allèrent jusqu'au point de se purifier eux-mêmes par
„ des sacrifices d'expiation, & de porter les victimes autour
„ de la ville & de son territoire, pour purifier l'une & l'autre.
„ Du reste nous avons rapporté toutes ces choses, premie-
„ rement, pour empêcher qu'aucune ville ne s'avise de blâmer
„ les coutumes des Arcadiens en général; ou que quelqu'un
„ des peuples d'Arcadie, sur le faux préjugé que l'étude de la
„ musique n'est parmi eux qu'un amusement superflu, ne vien-
„ ne à négliger cette partie de leur discipline: en second lieu,
„ pour engager les Cynaithiens à donner la préférence à la
„ musique, si jamais Dieu leur inspire de s'appliquer aux arts,
„ qui humanisent les peuples. Car c'est la seule voye, par la-
„ quelle ils puissent dépouiller leur ancienne férocité. „

Quoique Polybe, dans ce passage, semble attribuer à la seule musique, l'heureux changement arrivé dans les mœurs des Arcadiens; il paroît cependant qu'elle n'en doit pas avoir tout l'honneur. Elle doit, sans doute, le partager avec la poésie, à laquelle on l'associoit; & qui étant grave, sentencieuse, pleine de mouvemens de respect & d'admiration pour les Dieux & les héros, dont elle célébroit les grandes actions & les bien-

faits, ne pouvoit manquer d'influer beaucoup dans l'éducation qu'on donnoit aux jeunes gens, & dont ces deux arts faisoient une partie considérable. C'est ainsi que l'on doit entendre ce que dit Homère dans le *iii^e* livre de l'*Odyssée* ; Qu'Agamemnon, en partant pour Troye, avoit laissé auprès de Clytemnestre sa femme, un chantre qu'il avoit chargé particulièrement du soin de la garder, & de veiller sur sa conduite; & qu'Egiste ne triompha de cette Princesse, qu'après avoir éloigné d'elle ce chantre, dont les instructions la soutenoient. Il est aisé de juger, sur cette simple exposition d'Homère, que la musique ne contenoit Clytemnestre dans le devoir, qu'en servant à lui insinuer dans le cœur, d'une manière plus vive & plus touchante, les maximes d'honneur & de vertu répandues dans la poésie morale, sur laquelle le Musicien avoit composé ses chants.

Verf. 266.

Mais quelque extraordinaires que paroissent à certaines gens ces effets de l'ancienne musique, on n'en peut rien conclure pour sa perfection. La raison en est, que cet art a commencé d'opérer ces prétendues merveilles dans un temps où il n'étoit encore, pour ainsi parler, qu'au berceau, c'est-à-dire, avant le siège de Troye, & sous les premiers Législateurs d'Arcadie, ou peu après. Or l'on sçait, par le témoignage unanime des Historiens, (car celui des Poètes accoutumés à surfaire, doit être icy récusé) l'on sçait, dis-je, combien étoit alors imparfaite chez les Grecs, la musique, tant vocale qu'instrumentale. Le système de la première étoit renfermé au plus dans l'étendue de 7 ou 8 sons; & la lyre de Terpandre & d'Olympe, deux des plus anciens qui se soient signalés sur cet instrument, n'étoit montée que de 3 ou 4 cordes tendues à vuide. Que pouvoit-on attendre d'une musique resserrée dans des bornes si étroites, soit pour la variété des chants, soit pour leur combinaison, dans ce qu'on appelle symphonie? Ce n'étoit que par l'expression pathétique & par le rythme, c'est-à-dire, par le mouvement & la cadence qu'elle pouvoit, en quelque sorte, réparer ce qui lui manquoit du côté des sons. De tout cela il s'ensuit, que la musique des Grecs, quoiqu'elle fût encore très-simple, très-bornée, & par conséquent très-éloignée de la

perfection , produisoit les merveilleux effets que Polybe & Homère nous en racontent.

Il ne reste plus qu'à examiner, si ces effets doivent passer pour aussi surprenans qu'on se le persuade. On rabattra beaucoup de cette idée, pour peu que l'on considère qu'ils résultent de la nature même de la musique. Tous les animaux sont sensibles à l'harmonie & à la cadence , & l'homme certainement l'est beaucoup plus que tous les autres. En le rendant attentif, elles calment ou suspendent les mouvemens inquiets qui l'agitent. Elles lui font goûter une sorte de plaisir, que ne troublent ni le remords, ni la jalousie, & auquel chacun peut se livrer tout entier, sans faire obstacle à son voisin. Il semble au contraire que cette espèce de volupté nous touche plus vivement, lorsque les autres la partagent avec nous. En un mot, c'est un moyen presque infallible de lier & d'entretenir d'agréables sociétés ; & par une suite nécessaire, c'en est un d'inspirer l'humanité & la politesse aux nations les plus sauvages. Aussi l'expérience nous a-t-elle appris, que parmi nos peuples de l'Europe, que nous pouvons regarder comme très-modernes, par comparaison avec les anciens Grecs & Romains, les plus polis & les plus civilisés sont précisément ceux qui ont cultivé la musique les premiers, & avec le plus d'assiduité. On voit bien que je veux parler des Italiens & des François. Les soins qu'ils ont pris d'instruire dans cet art la jeunesse de l'un & de l'autre sexe ; de nourrir la piété & la vertu dans les Communautés les plus régulières, en y introduisant l'usage d'y chanter des cantiques spirituels & moraux ; d'établir des compagnies de Musiciens, non-seulement pour divertir le public dans les spectacles & les autres assemblées, mais encore pour rendre le culte de la Divinité plus majestueux & plus fervent ; ces soins (dis-je) ont eû de nos jours le même succès qu'ils eurent autrefois chez les Arcadiens ; avec cette seule différence, qu'on l'admire chez ceux-ci à cause du grand éloignement ; au lieu que parmi nous on n'y fait presque aucune attention, parce que nous ne sommes pas encore situés dans cet heureux point de vue, qui donne des admirateurs.

2°. L'empire que l'ancienne musique exerçoit sur les passions humaines, est la seconde espèce de merveilleux qu'on lui attribue. Elle sçavoit (dit-on) les porter jusqu'au dernier excès, & les calmer lorsqu'elles étoient dans leur plus grande fougue. L'histoire nous fournit divers exemples de l'un & de l'autre. Voici ceux qui m'ont paru les plus considérables, rangés suivant l'ordre des temps.

Plutarque rapporte que Terpandre, qui florissoit dans la xxxiii^e Olympiade, appaisa, par le secours de la musique, une sédition qui agitoit les Lacédémoniens. *De Musica*
p. 2099. edit.
Steph. Gr.

Le même Auteur, dans la vie de Solon, raconte que les Athéniens, fatigués de la guerre qu'ils faisoient depuis longtemps contre les Mégariens au sujet de Salamine, publièrent une loi qui défendoit, sur peine de la vie, de proposer jamais la conquête de cette Isle. Solon, ne pouvant approuver une résolution si honteuse & si dommageable à sa nation, contrefit l'insensé; & dans une assemblée du peuple, étant monté à la place du crieur public, il se mit à chanter une élégie de sa façon composée de cent vers, par laquelle il exhortoit les Athéniens au recouvrement de Salamine. Ce stratagème lui réussit au point, que les Athéniens abrogerent leur loi, & prirent les armes sous la conduite de Solon, pour chasser les Mégariens de cette Isle; ce qu'ils exécutèrent enfin heureusement. On trouve cette histoire dans Diogène - Laërce, dans ^a Pausanias, dans ^b Polyen, & ailleurs, avec quelques variations pour les circonstances. *pag. 150. edit.*
Steph. Gr.

Pythagore, selon le témoignage de Boëce, voyant un jeune étranger, échauffé des vapeurs du vin, transporté de colere, & sur le point de mettre le feu à la maison de sa maîtresse, à cause d'un rival préféré, animé de plus par le son d'une flûte, dont on jouoit sur le mode Phrygien, rendit à ce jeune homme sa tranquillité & son bon sens, en ordonnant à la Musicienne de changer de mode, & de jouer plus gravement, suivant la cadence marquée par le pied appelé *Spondée*. J'observerai ici en passant, que c'est justement sur cette mesure, que dans nos *Opera*, l'on compose d'ordinaire ces sortes de symphonies, si connues sous

S iij

L. I. sect. 46.
a *Attic. cap.*
40. p. 97.
edit. Kuhn.
b *L. I. c. 20.*
Mus. l. I.
c. I.

le nom de *Sommeils*, & si propres à tranquilliser & à endormir.

*De placit.
Hipp. & Plat.
lib. 5. cap. 6.
edit. Charter.*

*Interp. Gras.
Herm. in lib.
πρεσ. le Nav.*

Galien met une histoire presque toute pareille sur le compte d'un Musicien de Milet, nommé Damon. Ce sont de jeunes gens yvres, qu'une joueuse de flûte a rendu furieux, en jouant sur le mode Phrygien, & qu'elle radoucît, par l'avis de ce Damon, en passant du mode Prygien au Dorien. On en raconte presque autant d'Empédocle, qui, par le son de la lyre, arrêta la fureur d'un jeune homme, tout prêt à commettre un parricide.

*Orat. 1. de
regn. init.*

Nous apprenons de Dion-Chrysostome, & quelques autres, que le musicien Timothée, jouant un jour de la flûte devant Alexandre le Grand, sur le mode appelé *Ὀρῳος*, qui étoit un mode guerrier, ce Prince courut aux armes aussitôt. Plutarque dit presque la même chose du joueur de flûte Antigénide, qui, dans un repas agita de telle manière ce même Prince, que s'étant levé de table comme un forcené, il se jeta sur ses armes, & mêlant leur cliquetis au son de la flûte, peu ne s'en fallut qu'il ne chargeât les convives.

*De fortun.
Alex. 2. pag.
596. edit.
Steph. Gr.*

*Deipnos. l. 10.
c. 3. p. 414. F.
edit. Lugdun.*

Athénée fait mention d'un Trompette de Mégare, nommé Hérodore, qui servit utilement Démétrius au siège d'Argos. Cet homme voyant que les soldats de ce Prince s'épuisoient en vains efforts, pour conduire vers le rempart une grande machine de guerre employée à prendre les villes, & qu'ils ne pouvoient presque ébranler à cause de sa pesanteur énorme; il se mit à sonner de deux trompettes à la fois, & encouragea tellement par là ces soldats, qu'ils poussèrent enfin la machine jusqu'au pied du mur. C'étoit un exploit digne des poulmons d'un homme, qui chaque jour mangeoit (dit-on) six fois autant de pain qu'un autre, vingt livres de viande, & buvoit deux congés (ou dix pintes) de vin.

Six Chanix.

Tels sont les merveilleux effets que produisoit l'ancienne musique sur les passions. Voilà du moins ce que l'histoire nous en a conservé de plus mémorable. Il s'agit maintenant d'examiner, si pour les produire, il étoit nécessaire que dans ces siècles reculés, cet art eût acquis une grande perfection.

Pour commencer par la sédition de Lacédémone, que

Terpandre scût calmer si à propos, il est certain que la lyre n'y eût pas la meilleure part. Elle ne servoit que d'accompagnement à la voix de ce Musicien, qui étoit aussi un excellent Poëte, & dont les vers, en cette occasion, furent beaucoup plus persuasifs que sa musique. On scait, par ce que j'en ai dit plus haut, combien alors la modulation en étoit bornée; & quelque envie que pût avoir Terpandre de se donner carrière sur sa lyre, il n'avoit garde de s'exposer une seconde fois à l'amende, que les Ephores lui avoient fait payer, pour avoir osé ajouter une seule corde à cet instrument. Il en arriva presque autant au Poëte Phrynnis.

Plutarch. in-
sticut. Lacon.
p. 424. edit.
Steph. Gr.

Quant à l'aventure de Solon, au sujet de Salamine, la disposition favorable où il trouva la jeunesse Athénienne, qui ne respiroit que la guerre, n'aida pas moins au succès de son entreprise, que la beauté de son élégie, qu'il assaisonna de tout le pathétique nécessaire en semblable conjoncture. Il y a grande apparence que la musique n'y entra que pour peu de chose. Le chant, qui étoit encore renfermé dans l'étendue d'une octave, n'étoit pas susceptible de beaucoup de variétés. D'ailleurs, on ignore si Solon entonnoit tous les distiques de son élégie sur un même chant, comme on en use dans les différens couplets d'une chanson; ou s'il diversifioit la modulation à chaque distique, auquel cas son chant auroit dû se varier de cinquante manières, à cause de descent vers qui composoient l'élégie: ce qui auroit été fort difficile à exécuter. Quoi qu'il en soit, on conçoit bien qu'une telle mélodie, qui ne parcouroit qu'une octave, n'avoit rien que de fort simple & de fort commun. Il en étoit de même du rythme, ou de la cadence & de la mesure, qui ne pouvoit être qu'uniforme dans tous les distiques, puisqu'elle n'étoit marquée que par des dactyles, des spondées & des anapestes les seuls pieds admis dans les vers élégiaques.

Id.
πρὸς Ἀριστοφάνη
p. 145. edit.
Steph. Gr.

A l'égard des effets de la flûte, pour émouvoir & pour calmer, comme ce n'est que sur des gens agités par les fumées du vin, que roulent presque tous les exemples qu'on allégué de ces effets; ils semblent, par-là, déroger beaucoup au merveilleux qu'on voudroit y trouver. Il ne faut aujourd'hui que

le son aigu & la cadence animée d'un mauvais hautbois , soutenu d'un tambour de basque, pour achever de rendre furieux des gens yvres , & qui commencent à se harceler. Mais lorsque leur premier feu est passé , pour peu que le hautbois joue sur un ton plus grave , & ralentisse la mesure ; on les verra bientôt tomber insensiblement dans le sommeil , auquel les vapeurs du vin ne les ont que trop disposés. Quelqu'un s'aviferoit-il , pour un semblable effet , de se récrier sur le charme & sur la perfection d'une telle musique ? On me permettra de ne concevoir pas une idée plus avantageuse de la flûte , ou , si l'on veut , du hautbois , dont Pythagore & Damon se servirent en pareils cas. La lyre employée par Empédocle , pour empêcher un meurtre , ne remit le calme dans l'esprit du jeune homme , qui étoit sur le point de le commettre , qu'à l'aide du chant & de la poésie. Car cet instrument , comme je l'ai déjà observé , n'avoit alors guères d'autre usage que celui d'accompagner la voix.

Pour venir présentement aux effets de la flûte de Timothée , ou de celle d'Antigénide sur Alexandre, qu'ont-ils de si surprenant ? N'est-il pas naturel qu'un Prince jeune & belliqueux , extrêmement sensible à l'harmonie , & que le vin commence à échauffer , se leve brusquement de table , entendant sonner un bruit de guerre , prenne ses armes , & se mette à danser la Pyrrhique , qui étoit une danse impétueuse , où l'on faisoit tous les mouvemens militaires , soit pour l'attaque , soit pour la défense ? Est-il nécessaire pour cela , de supposer dans ces Musiciens un art si extraordinaire , ou dans leur musique un si haut degré de perfection ? On voit dans le festin de Seuthe , Prince de Thrace , décrit par Xénophon , des Cérasontins sonner la charge avec des flûtes & des trompettes de cuir de bœuf crud , & Seuthe lui-même sortir de table en poussant un cri de guerre , & danser avec autant de vitesse & de légèreté que s'il eût évité un dard. Conclurra-t-on delà , que la ville de Cérasonte produisît d'excellens Musiciens ?

Κόρ. αἰ αβάρ.
lib. 7. p. 238.
edit. Steph.
Gr.

Mais que dira-t-on d'un joueur de harpe qui vivoit sous
Lib. 12. p. 226. **Eric II Roi de Dannemark** , & qui (au rapport de Saxon le Gramairien)

Grammairien) conduisoit ses auditeurs par degrés jusqu'à la fureur ? Il s'agit là d'un siècle d'ignorance & de barbarie, où la musique avoit extrêmement dégénéré. Elle ne laissoit pas néanmoins, toute imparfaite qu'elle étoit, d'exciter les passions avec la même vivacité que dans le siècle d'Alexandre. Le Giraldis témoigne avoir vu souvent la même chose à la Cour du Pape Léon X. La musique, à la vérité, commençoit alors à se rétablir ; mais elle étoit encore fort éloignée de l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Finissons cet examen par le trompette de Démétrius. Ce qu'il fit au siège d'Argos, ne prouve rien pour l'excellence de l'ancienne musique, qui ne pouvoit tirer d'une trompette que ce que nous en tirons à présent. Mais ce fait s'accorde parfaitement avec ce qui arrive tous les jours dans les armées, où le son des instrumens bruyans, tels que la trompette, le tambour, les timbales, & autres semblables, sert merveilleusement à animer les soldats, soit au combat, soit aux travaux militaires. Si Démétrius eût fait venir tous les trompettes de ses troupes, & leur eût commandé de jouer tous ensemble ; une telle fanfare auroit, sans doute, produit un effet beaucoup plus prompt & plus étonnant que celui qu'on attribue à la double trompette d'Hérodore.

3°. Nous voici enfin arrivés à la troisième sorte de merveilleux, dont on fait honneur à l'ancienne musique, & qui consiste dans la guérison de certaines maladies. De ce nombre étoient la fièvre, la peste, la syncope, l'épilepsie, la folie, la surdité, la sciatique, la morsure des vipères. Bien entendu que ce remède emprunté de la musique n'étoit pas infailible pour toutes ces maladies, & ne les guérissoit qu'en certaines circonstances, & dans certains sujets. Nous avons pour garans de ces cures opérées par la musique, divers Auteurs tant grecs que latins.

Marien-Cappelle assure, que la fièvre étoit guérie par le chant, & qu'Asclépiade remédioit à la surdité par le son de la trompette. Ce même Ecrivain, aussi bien que Plutarque, témoigne que le Crétois Thalétas, par la douceur de sa lyre, délivra de la peste les Lacédémoniens.

*Lib. 9.
De Musica,
p. 2099. edit.
Steph. Gr.*

Xénocrate , (selon Martien - Capelle dans l'endroit déjà cité) employoit l'harmonie des instrumens , pour guérir les maniaques ou les furieux ; & s'il est permis de mêler le sacré avec le profane , l'Ecriture sainte nous apprend que la harpe de David calmoit ordinairement la fureur de Saül.

Cap. 49.
De Musica,
p. 42. §. 13.

Apollonius surnommé *Dyscolus*, ou le *Difficile*, & non pas *Carystius*, comme le cite *Vossius*, rapporte dans son histoire fauleuse (*historia commentitia*) & non pas dans ses histoires merueilleuses, (*historiis mirabilibus*) comme le cite encore le même *Vossius*, (qui a confondu cet *Apollonius Dyscolus* avec *Antigonus Carystius*) rapporte, (dis-je) d'après Théophraste, (dans son livre de l'*Enthousiasme*) que la musique guérit la défaillance de cœur & l'aliénation d'esprit ; & que le son de la flûte est un bon remède pour l'épilepsie & pour la goutte sciatique.

Deipnos. l. 14.
c. 5. p. 624. A.
edit. Lugdun.

Lib. 4. c. 13.

Athénée, qui allégué ce même passage de Théophraste, y ajoute cette circonstance, par rapport à la dernière de ces deux maladies, que pour réussir dans cette cure, il faut jouer de la flûte sur le mode Phrygien. Aulu-Gelle, qui parle de ce même remède, semble y mettre une condition toute opposée, en prescrivant au joueur de flûte un mode plein de douceur (*si modulis lentibus*, dit-il, *tibicen incinat* :) car l'on sçait que le mode Phrygien avoit de la véhémence. C'est ce que Cælius-Aurelianus appelle *loca dolentia decantare*, *enchanter les parties malades* ou *douloureuses*. Il marque même jusqu'à quel degré devoit aller cette espèce d'enchantement ; & c'étoit jusqu'à ce que les fibres de la partie, venant à sautiller en palpitant, la douleur fût dissipée : *Quæ cum saltum sumerent palpitando, discussso dolore mitescerent*.

Chron. l. 5.
c. 1. sect. 23.

Enfin le son de ce même instrument étoit un antidote contre la morsure de la vipere, s'il en faut croire Théophraste & *ibid* Démocrite, sur l'autorité desquels s'appuye Aulu-Gelle, en nous vantant ce remède.

Voilà tout ce que l'antiquité m'a fourni de passages plus remarquables touchant les guérisons procurées par le secours de la musique. J'y vais joindre quelques réflexions, par lesquelles on verra clairement, si je ne me trompe, que toutes

ces prétendues merveilles pouvoient être l'ouvrage d'une harmonie très-simple , pour ne pas dire très-groffiere.

Pour peu que l'on soit initié dans les mystères de la saine physique, on comprendra aisément que la guérison de certaines maladies par la musique, n'a rien que de fort naturel. Les secousses réitérées que donnent aux fibres & aux liquides de notre corps les différentes vibrations de l'air subtil, dans lesquelles consistent les divers sons, peuvent souvent remettre les ressorts détraqués de notre machine, dans cette espèce d'équilibre qui constitue la santé. Comme tout cela dépend ordinairement des rapports inconnus qui se trouvent entre les combinaisons des sons & les dérangemens des organes; l'art du Musicien n'y a quelquefois aucune part, & le succès de la cure n'est dû qu'à la rencontre fortuite d'une harmonie, dont la juste proportion avec la cause de la maladie, produit tout le miracle.

De-là il s'ensuit que la musique la plus simple, la plus informe & la plus barbare, comme la plus composée, la plus régulière & la mieux concertée, peut opérer ces sortes de guérisons. C'est ainsi que les Sauvages du Canada guérissent chez eux plusieurs maux par certaines symphonies, ou plutôt par certains charivaris dignes de la grossiereté de ces peuples. C'est ainsi que parmi les airs employés dans la Pouille, à la guérison de ceux qui ont été piqués de la Tarentule, & qui ne guérissent que par là; il y en a tels qui ne roulent que sur trois ou quatre sons, & que, par conséquent, le fameux Terpandre auroit exécutés divinement sur sa lyre à trois ou quatre cordes.

Cette sorte de cure peut fort bien figurer avec celle de la morsure des viperes, que quelques Anciens font du ressort de la musique. On pourroit peut-être aujourd'hui, en faisant divers essais, découvrir quelque genre d'harmonie, qui deviendrait l'antidote de ce venin; comme celui de la Tarentule a rencontré le sien dans un assez petit nombre de chants. Il est vrai que ces chants ne doivent point être regardés comme remède immédiat, puisqu'ils n'agissent que par l'entremise de la danse, à laquelle ils excitent les malades si efficacement, qu'il n'y a

que l'extrême fatigue qui puisse leur faire interrompre cet exercice. Ils y retournent le plutôt qu'il leur est possible, & la continuent jusqu'à ce qu'ils soient entièrement guéris; c'est-à-dire, pendant trois jours consécutifs à diverses reprises. C'est proprement la sueur que cause une agitation si violente, qui en faisant transpirer le venin leur procure la guérison; mais c'est toujours le son des instrumens qui leur donne le premier branle, en les tirant de la profonde léthargie où ils languissent, & qui paroît peu différente de l'apopléxie. La picquûre du scorpion produit en ce pays-là presque les mêmes symptômes, & se guérit par le même remède. Qui sçait si l'on ne pourroit pas trouver dans la musique, à peu près les mêmes secours pour la cure de certaines fièvres malignes ou pestilentielles, qui sont accompagnées d'accidens assez semblables à ceux que fait naître la morsûre de ces insectes venimeux?

Mais il faudroit avoir bien de la crédulité pour se persuader, que par le moyen de l'harmonie, l'on pût chasser la peste lorsqu'elle ravage un Royaume. C'est pourtant ce que l'antiquité nous raconte de Talétas, fameux Poète lyrique, & contemporain de Solon; & c'est ce qu'on ne peut rendre croyable, qu'en modifiant le fait par diverses circonstances. Il est certain, en premier lieu, que ce Poète ne parut chez les Lacédémoniens affligés de la peste que par ordre de l'Oracle: qu'en vertu de cette espèce de mission, il dut tourner toute sa poësie & toute sa musique du côté des hymnes & des prieres les plus ardentes, pour fléchir les Dieux irrités contre ce peuple: qu'il lui inspira les mêmes sentimens, en l'exhortant à des sacrifices expiatoires, à des purifications, & à plusieurs autres cérémonies religieuses, qui toutes superstitieuses qu'elles étoient dans le paganisme, ne laissoient pas d'agir sur les esprits, & d'y faire à peu près les mêmes impressions qu'elles y font aujourd'hui, c'est à-dire, de rehausser le courage & de ranimer l'espérance: qu'enfin la peste ayant cessé, parce qu'elle devoit finir, comme se terminent toutes les maladies populaires, après avoir atteint leur période, on en attribua l'extinction, non-seulement aux actes de religion qui avoient apaisé la colere des Dieux, mais

encore à la poésie & à la musique de Thaléas , qui avoient été le premier mobile de cette heureuse délivrance.

C'est précisément ce que fait entendre Plutarque , en disant *Loc. cit. suprà.* que la musique guérit alors de la peste les Lacédémoniens , comme elle avoit guéri de la même maladie les Grecs au siège de Troye, suivant le témoignage d'Homère dans cestrois vers, *Iliad. A. vers. 472.*

Οἱ δὲ πανημέριοι μολπῇ Θεὸν ἱλάσκοντο ,
 Καλὸν αἰδόντες παιήονα κοῦρεῖ Αἰχαιῶν ,
 Μέλποντες ἐκάεργον. ὃ δὲ φρένα τέρπειτ' ἀκούων.

Or l'on sçait que ce ne fut qu'en restituant Chryséis à son pere, & en se rendant Apollon favorable par des sacrifices & des offrandes , que les Grecs se délivrerent du fleau dont les avoit frappés ce même Dieu , pour vanger l'outrage fait à son sacrificateur.

On conçoit aisément que l'harmonie peut avoir une influence plus réelle , pour soulager les douleurs de la sciaticque ; & cela indépendamment du plus ou du moins d'habileté dans le Musicien. Il ne s'agit , pour y réussir , que de deux choses ; (car cela peut s'exécuter de deux manieres ;) ou de flater agréablement l'oreille du malade , & par là de causer une suspension ou une diversion dans le cours des esprits animaux : ou de rencontrer par hazard, en parcourant différentes modulations, l'unisson des fibres , dont la tension excessive fait & entretient la douleur ; d'où il arrive dans ces fibres divers tremouffemens , ou si l'on veut, diverses vibrations ou *oscillations*, qui redonnent du mouvement aux liqueurs arrêtées dans la tiffure de la partie douloureuse, & , par conséquent, la soulagent : ce qui s'accorde avec ce que dit le Médecin Cælius-Aurelianus , en parlant de cette sorte de cure ; *Quæcum saltum sumerent palpitando, discussio cit.* *Loc. suprà.* *dolore mitescerent.* C'est ainsi que l'action des sons harmonieux sur les fibres du cerveau , & sur les esprits animaux des épileptiques , & des maniaques ou des furieux , peut quelquefois adoucir, & même calmer entierement les accès les plus violens de ces deux cruelles maladies : & si l'antiquité nous en offre

des exemples , nous pouvons lui en opposer de même espèce , où la musique la plus exquise n'a point été mise en œuvre.

A l'égard de la fièvre , quoiqu'elle soit d'une cure très-difficile en certaines occasions , elle est si aisée à guérir en certaines autres , que les moindres remèdes pouvant alors en venir facilement à bout , il n'est pas merveilleux que l'harmonie , en pareil cas , devienne un bon fébrifuge. Plus elle sera bruyante , plus elle sera propre à rétablir le ressort des fibres trop affaïssées , & à réveiller les esprits animaux trop engourdis dans la maladie passagère , qu'on appelle syncope , ou évanouissement. Mais si le bruit de la trompette employé par le Médecin Asclépiade , pour guérir la surdité , a réussi dans certains sujets , on peut dire qu'il auroit un succès tout contraire dans plusieurs autres , qui par là courroient grand risque de devenir encore plus sourds.

II. Après avoir examiné jusqu'ici les effets de l'ancienne musique sur l'homme , il me resteroit maintenant à rendre compte de ceux qu'elle produisoit sur les animaux de toute espèce , & qui forment la seconde classe de ces sortes de faits historiques , suivant la division que j'en ai donnée d'abord. Je pourrois faire passer en revue Orphée , dont la lyre apprivoisoit les bêtes les plus féroces ; Arion , qui en jouant de la sienne assembloit les dauphins autour du vaisseau , où il se trouvoit en péril : cette merveilleuse cigale , qui , au rapport de Strabon , lorsqu'Eunome disputoit contre Ariston le prix de la musique aux jeux Pythiens , suppléa par son chant le son d'une corde qui s'étoit malheureusement cassée à la lyre du premier , & le fit si à propos , qu'elle lui procura la victoire : ces chevaux Sybarites instruits à la danse , & qui dans un combat contre les Crotoniates , entendant ceux-ci jouer de la flûte , se dressèrent aussitôt sur leurs pieds de derrière pour danser , & jettant par terre leurs cavaliers , mirent par là toute l'armée en déroute. Je pourrois à ces faits en joindre quantité d'autres de même genre , que me fourniroient les anciens Auteurs , particulièrement Elien & Pline. Mais comme tous ces exemples de l'extrême sensibilité des animaux pour l'ancienne

*Lib. 6. p. 260.
C. edit. Paris.
G. L.*

*Athen. l. 12.
c. 3. p. 520.
D. edit. Lugd.*

musique, ne prouvent point qu'elle fût redevable du pouvoir qu'elle avoit sur eux, à une grande perfection qu'elle eût des lors acquise, j'ai crû ne devoir pas m'y arrêter plus long-temps, d'autant mieux que nous voyons parmi nous, que l'harmonie la plus simple & la plus commune agit sur eux avec la même force. C'est ce qu'il me seroit aisé de montrer par une foule d'histoires de cette nature qui sont répandues dans le public, & dont quelques-unes des plus singulieres se trouvent dans une compilation très-informe, publiée en 1715 sous le titre spécieux d'*Histoire de la musique*.

Voilà précisément à quoi se réduisent tous ces effets surprenans attribués à la musique des Anciens, & qui ont si fort prévenu certaines gens en sa faveur. Les hommes ne sont que trop portés naturellement à admirer les choses qu'ils ne voyent que dans un grand éloignement, soit des temps, soit des lieux. Rapprochez les objets, & les mettez, par une discussion exacte, à la portée de la vûe, vous en faites souvent disparaître tout le merveilleux. J'ose me flater d'en avoir si peu laissé à l'ancienne harmonie, que bien loin qu'elle puisse à l'avenir se faire valoir par là, il ne lui reste à cet égard presque aucune ressource. En effet, je crois avoir prouvé que cette musique, sans être à beaucoup près aussi parfaite que la nôtre, pouvoit humaniser les peuples, exciter & calmer des passions violentes, guérir des maladies, charmer les animaux; & c'est ce que j'avois entrepris de faire voir dans cette Dissertation.



D I S S E R T A T I O N
S U R L E R H Y T H M E
D E
L' A N C I E N N E M U S I Q U E.

Par M. B U R E T T E.

22 d'Août
1719.

LA durée du mouvement, considéré dans tous les êtres qui en sont capables, est susceptible de quelque sorte de mesure. Cette mesure y fait distinguer plusieurs parties, qui gardent quelque proportion entr'elles, ou qui n'en gardent aucune. C'est pour désigner cette proportion que les Grecs entr'autres termes ont employé celui de *Ρυθμός*, *Rhythme*, dont ils ont fait différentes applications. Ils s'en sont servis pour marquer non-seulement cette espèce de cadence, qui se trouve dans le vol d'un oiseau, dans la progression des animaux, dans les gestes, les figures & les pas d'un danseur; mais encore celle qu'on apperçoit dans le battement du poulx, & dans le mouvement de la respiration. Ils ont même en quelque manière abusé de la signification naturelle de ce mot, en l'appliquant à des sujets absolument immobiles, tels que les ouvrages de peinture & de sculpture, dans lesquels ils ont appelé *Rhythme* la juste proportion qui régne entre toutes leurs parties. Mais l'usage le plus ordinaire qu'ils ont fait de ce terme, a été par rapport à la durée de plusieurs sons qui se font entendre successivement; soit que ces sons ne forment entr'eux aucune harmonie musicale, comme le bruit d'un tambour ou d'autres pareils instrumens, celui des marteaux de plusieurs forgerons qui frappent sur une enclume, le son de la voix dans la lecture ou la prononciation d'un discours oratoire, ou de quelque poésie; soit que ces mêmes sons deviennent véritablement mélodieux, tels qu'ils le sont dans la musique tant vocale qu'instrumentale.

C'est

C'est uniquement à l'examen de cette dernière sorte de rythme que je destine ce discours. La matière mérite d'être discutée avec d'autant plus de soin & d'exactitude, qu'elle est des plus obscures & des plus épineuses; qu'elle faisoit le point capital de la musique des Anciens (τὸ πᾶν μουσικὸν ὁ ῥυθμὸς, disent les Grecs;) que la simple mélodie n'en étoit, pour ainsi dire, que le corps, pendant que le rythme en étoit l'ame, jusques-là que Platon refusoit la qualité de Musicien à quiconque ignoroit le rythme; en un mot, que s'il est vrai que l'ancienne musique eût sur la nôtre quelque supériorité, c'étoit principalement par la perfection du rythme, auquel elle étoit assujettie, ainsi qu'*Isaac Vossius* s'est efforcé de le prouver dans sa dissertation (*de Poëmatum cantu, & viribus rhythm;*) dont je prétends examiner, chemin faisant, & réfuter plusieurs propositions. Comme la musique vocale étoit la plus cultivée des Anciens, c'est par rapport à celle-là que je traiterai d'abord du rythme, me réservant à indiquer dans la suite, ce qu'il pouvoit avoir de particulier, par rapport à la musique instrumentale.

Aristide-Quintilien définit le rythme musical, l'assemblage de plusieurs temps, qui gardent entr'eux certain ordre ou certaines proportions: σύστημα ἐξ ἁρμονικῶν κατὰ τινὰ τάξιν συσκευμένων. Pour entendre cette définition, il faut observer que la musique dont il s'agit ici se chantoit toujours sur les paro es de quelques vers, dont toutes les syllabes étoient brèves ou longues; qu'on prononçoit la syllabe brève une fois plus vite que la longue; qu'ainsi la première étoit censée ne faire qu'un temps, au lieu que la seconde en faisoit deux; que, par conséquent, le son qui répondoit à celle-ci duroit deux fois autant que le son qui répondoit à celle-là, ou ce qui revient au même, avoit deux temps, pendant que l'autre n'en avoit qu'un; que les vers qu'on chantoit étoient composés d'un certain nombre de pieds que formoient ces syllabes longues ou brèves, différemment combinées, & que le rythme du chant suivoit régulièrement la marche de ces pieds. Comme ceux-ci, de quelque nature ou de quelque étendue qu'ils pussent être, se divisoient toujours en

Lib. I. p. 31.
edit. Meibom.

deux parties égales ou inégales, dont la première s'appelloit *ἀνάστος*, élévation, & la seconde *κατάστος*, abaissement ou position: de même le rythme du chant, qui répondoit à chacun de ces pieds, se partageoit en deux également ou inégalement, parce que nous nommons aujourd'hui un *frappé* & un *levé*, c'est-à-dire, par un bruit ou une percussion, & par un repos. Ces deux parties d'un rythme en étoient les deux temps distingués des temps syllabiques, en ce que ceux-là comprenoient plusieurs de ceux-ci dans tous les pieds, dont le nombre des syllabes excédoit celui de deux brèves.

C'est par rapport à la durée de ces deux temps rythmiques, & à la proportion qu'ils gardoient entr'eux, que les Anciens établissoient trois genres principaux de rythmes; sçavoir l'égal, le double & le *sesquialtere*, ou de 2 à 3. Quelques-uns y ajoûtoient l'*épitrite*, ou de 3 à 4. Le rythme égal étoit composé de 2 temps égaux, la durée de chacun desquels pouvoit augmenter depuis celle d'un temps syllabique ou d'une brève jusqu'à celle de 8. Le rythme double avoit 2 tems, la durée de l'un desquels étoit double de celle de l'autre, & pouvoit croître depuis celle de 2 temps syllabiques ou 2 brèves, jusqu'à celle de 12. Dans le rythme *sesquialtere*, la durée de l'un des temps étoit à celle de l'autre, comme 3 à 2, & pouvoit augmenter depuis celle de 3 temps syllabiques, ou de 3 brèves, jusqu'à celle de 15. Enfin dans le rythme *épitrite*, la durée du plus long des temps étoit à celle de l'autre, comme 4 sont à 3, & pouvoit croître depuis celle de 4 temps syllabiques, ou de 4 brèves, jusqu'à celle de 8; mais l'usage de ce rythme étoit rare. On voit par là que le mouvement dont on battoit chacun de ces rythmes, pouvoit être plus vite ou plus lent, sans que ce rythme changeât de genre ou de nature, puisqu'il suffisoit pour cette uniformité, que les deux temps rythmiques, c'est-à-dire, le frappé & le levé, soit qu'ils fussent plus prompts ou plus lents, conservassent entr'eux la même proportion. L'on voit aussi que cette lenteur ne pouvoit alier dans chaque genre que jusqu'à un certain point, au-delà duquel l'oreille n'auroit plus été à la portée d'appercevoir les proportions.

Le rythme recevoit encore d'autres différences, par rapport aux pieds qui entroient dans la poésie, que l'on mettoit en musique. C'est à cet égard qu'il se partageoit en 3 autres genres; le simple, le composé & le mixte. On appelloit rythme simple celui qui n'admettoit qu'une sorte de pieds; par exemple, deux pyrrhiques ou 4 brèves : composé, celui qui résultoit de 2 ou de plusieurs espèces de pieds; par exemple, d'un dactyle & d'un anapeste; d'un iambe & d'un trochée; d'un iambe, d'un crétique & d'un amphibraque, &c. mixte, celui qui pouvoit se réduire ou en 2 temps rythmiques, soit égaux, soit inégaux, ou en plusieurs autres rythmes : par exemple, le rythme formé de 6 temps syllabiques ou de 6 brèves, pouvoit, 1^o, se battre à 2 temps égaux, composés chacun de 3 brèves; ou à 2 temps inégaux, composés l'un de 4 brèves, l'autre de 2 : 2^o, il pouvoit se résoudre ou en 3 autres rythmes égaux, chacun de 2 brèves, ou en 2 autres rythmes inégaux, composés chacun de 3 brèves, c'est-à-dire, d'une brève & d'une longue, ou d'une longue & d'une brève.

C'étoit aussi par rapport aux pieds poétiques, & à leurs différentes proportions, que les Anciens avoient imaginé les trois genres de rythmes, appelés dactylique, iambique & péonique. On se tromperoit fort, si, sur de tels noms, on se figuroit que ces sortes de rythmes n'appartinssent qu'à des vers composés de dactyles, d'iambes ou de péons. Les Musiciens n'avoient égard, dans ces dénominations, qu'à la proportion qui régnoit entre les pieds des vers, & nullement au nombre, à la qualité ou à l'arrangement des syllabes qui formoient ces mêmes pieds. Ainsi le rythme dactylique comprenoit non-seulement le dactyle, mais encore l'anapeste, le pyrrhique, le procéléusmatique, le simple & le double spondée: parce que la mesure de tous ces pieds peut se battre à deux temps égaux, comme celle du dactyle. Le rythme iambique, outre l'iambe, renfermoit le trochée & les autres pieds, dont la mesure se battoit à 2 temps inégaux, suivant la proportion double. Enfin, l'on rapportoit au rythme péonique, non-

seulement les 4 péons, mais aussi tous les autres pieds, dont la mesure se battoit en 2 temps inégaux, suivant la proportion de 3 à 2, ou de 2 à 3. Du divers mélange de ces 3 genres, en naissoient plusieurs autres, tels que ceux que les Grecs nommoient *dochmiales*, *prosodiales*, &c. sur lesquels je passe légèrement, pour venir au détail de quelques circonstances du rythme, qu'il est à propos d'éclaircir.

Le mouvement ou la marche du rythme, suivant lequel on chantoit un ou plusieurs vers (ce qui s'appelloit en grec *ῥυθμικὴ ἀγωγή*) pouvoit recevoir plus ou moins de vitesse sans changer de nature; c'est-à-dire, en conservant toujours les mêmes proportions qui devoient se rencontrer entre ses divers temps. Il ne faut pourtant pas se persuader, que cette accélération & ce ralentissement dépendissent de la fantaisie du Musicien. Il sçavoit ramener l'un & l'autre à un juste milieu, que le grand usage de son art lui faisoit trouver sans beaucoup de peine; & il ne s'écartoit de cette médiocrité, que lorsqu'il y étoit déterminé par la connoissance qu'il avoit de l'intention du Poëte, par l'expression des paroles, & par le caractère de la passion qu'il vouloit exciter.

Pour empêcher que la marche du rythme ne fût rompue dans le chant de ces vers appelés *catalectiques*, parce qu'ils demeuroient court, faute d'une syllabe, ou brève ou longue, on avoit soin d'y suppléer, par l'addition d'un temps rythmique, équivalent à une brève ou à une longue, & qui remplissoit l'intervalle, pendant lequel la voix du Musicien ne se faisoit point entendre. Ces temps vuides répondoient en quelque façon à ce qu'on nomme *pauses* & *soupirs* dans la musique moderne.

Le rythme qui mesuroit le chant d'un seul vers, ou d'une pièce de poésie, étoit uniforme ou diversifié. L'uniformité s'y pouvoit trouver de deux manières; ou lorsque le rythme se battoit toujours à deux temps égaux, ou lorsqu'il se battoit perpétuellement à deux temps inégaux; soit en proportion double, soit en proportion sesquialtère. Le rythme musical des vers hexamètres, pentamètres, dactyliques-tétramètres, phérécratiens, adoniens, anapestiques, &c. étoit uniforme

de la premiere maniere : celui des vers purs-iambiques , soit de quatre , soit de six pieds , l'étoit de la seconde. La variété ou l'inégalité du rythme dépendoit de la diverse combinaison des pieds inégaux qui entroient dans la composition des vers. C'est de quoi offrent différens exemples les vers iambiques non purs , les scazons , les trochaïques , les choriambiques , du nombre desquels sont les glyconiens & les asclépiades ; les phaleuques , les sapphiques , les alcaïques , &c. Il étoit moins difficile , en battant la mesure , de passer d'un rythme uniforme à un autre rythme encore uniforme , quoique d'espèce différente , par exemple , du dactylique à l'iambique , & réciproquement ; que de marquer avec justesse les inégalités du rythme diversifié , c'est-à-dire , de passer brusquement dans l'étendue d'un seul vers , du dactylique à l'iambique , de celui-ci au dactylique , ou au péonique , &c.

Après avoir exposé jusqu'ici en quoi consistoit le rythme de la musique vocale des Anciens , il me reste présentement à examiner quel étoit celui de leur musique instrumentale. On a tout lieu de présumer , qu'il étoit presque entièrement conforme au premier. Du moins la chose n'est-elle pas douteuse par rapport à la musique instrumentale , destinée à l'accompagnement de la voix. En effet , comme dans cet accompagnement les instrumens rendoient , son pour son , la même mélodie qui étoit chantée , soit qu'ils jouassent à l'unisson , ou à la tierce , soit qu'ils fussent montés à l'octave , ou à la double octave ; ils devoient par conséquent suivre régulièrement le même genre de rythme. La seule différence qu'on y pourroit imaginer , seroit l'usage du *rythme pointé* , absolument inconnu dans l'ancienne musique vocale , quoique fort ordinaire dans la nôtre.

On se persuadera facilement , qu'il étoit impraticable dans la maniere de chanter des Anciens , si l'on considère que la plus longue valeur de leurs notes étoit la durée de deux temps syllabiques , puisque c'étoit celle de toute syllabe longue ; au lieu que la note sur laquelle appuye le rythme pointé , doit être équivalente à trois de ces temps. Mais on conçoit aussi que ce même rythme pouvoit trouver place dans celui dont la

mesure se battoit à deux temps égaux, tel que le dactylique. Il suffisoit pour cela, que tandis que la voix chantoit sur le même ton, la syllabe longue du premier temps de la mesure, & la premiere syllabe brève du second; l'instrument qui l'accompagnoit, appuyât sur ce même ton pendant un temps & demi sans le répéter, & frappât ensuite le son qui répondoit à la dernière syllabe brève du second temps : ce qui formoit, comme l'on voit, une sorte de rythme pointé. La même chose pouvoit arriver dans le rythme iambique, ou à deux temps inégaux, en supposant que la voix entonnant la syllabe longue qui formoit le temps le plus long de la mesure, l'instrument frappoit deux fois ce même son; la premiere, suivant la valeur d'une brève & demie; la seconde, suivant celle d'une demi-brève; après quoi il faisoit entendre le son de la brève, qui remplissoit le temps le plus court de la mesure. Du reste si ce rythme pointé étoit admis dans l'accompagnement des voix, il devoit l'être, à plus forte raison, dans la musique instrumentale, qui étoit indépendante du chant. Mais il faut observer, que tout cela ne roule que sur de simples vrai-semblances, ou sur des possibilités, & n'est confirmé par aucun témoignage de l'antiquité : c'est-à-dire, que je veux bien, par pure libéralité, attribuer aux Anciens, quoique je n'en trouve chez eux aucun vestige, l'usage du rythme pointé dans leur musique instrumentale, parce qu'il me paroît ne répugner pas absolument à la constitution de leur harmonie.

Comme dans l'ancienne musique les notes s'écrivoient sur chaque syllabe du vers qui devoit être chanté; que la quantité de chacune de ces syllabes étoit parfaitement connue des Musiciens, & que la durée de chaque son devoit toujours s'accommoder à la quantité des syllabes: on auroit pû, à la rigueur, se passer de signes particuliers pour marquer le rythme ou la mesure du chant. Cependant, pour plus grande facilité, & afin que le Musicien pût voir d'un coup d'œil de quel rythme il étoit question, l'on avoit soin d'en tracer, pour ainsi dire, le canon ou le modèle à la tête de la pièce de poésie qu'il falloit chanter. Ce canon n'étoit autre chose que les chiffres 1 & 2,

c'est-à-dire, l'*alpha* & le *bêta* chez les Grecs, disposés suivant l'ordre des brèves & des longues qui composoient chaque vers, & partagés suivant le nombre de leurs pieds. L'*alpha* ou l'unité marquoit une brève, parce qu'elle n'a qu'un seul temps; & le *bêta* ou le binaire marquoit une longue, parce qu'elle a deux temps. On trouve quelques-uns de ces canons poétiques ou rythmiques dans le *Manuël* d'Héphestion.

Le rythme s'appelloit en latin *numerus*, & ce terme, par extension, se prenoit aussi pour le chant même assujetti à certain nombre ou rythme, comme il paroît par ce vers de Virgile,

Eclog. IX.
vers. 45.

Numeros memini, si verba tenerem :

si je sçavois les paroles, je me ressouviens assez du chant. Les Romains avoient leurs signes pour le rythme, comme les Grecs avoient les leurs; & ces signes se nommoient non-seulement *numerus*, mais encore *æra*, c'est-à-dire, nombre, ou la marque du nombre, *numeri nota*, dit Nonius-Marcellus. C'est en ce sens qu'on trouve ce mot dans ce vers de Lucille,

Pag. 74. edit.
Sedan.
Lib. 29.
fragm. 30.

Hæc est ratio? perversa æra? summa subducta improbè?

c'est-à-dire, appelez-vous cela un compte fait & arrêté? des chiffres brouillés? une somme calculée infidèlement? Sextus-Rufus a employé ce terme dans la même signification; lorsqu'il dit, *ac morem secutus calculonum, qui ingentes summas æris brevioribus exprimunt, &c.* Je suivrai la coutume de ces calculateurs, qui expriment de grosses sommes par un petit nombre de chiffres. Quoique ce mot *æra* ne se prît originairement parmi les Musiciens, que pour le nombre ou la mesure du chant; dans la suite on en fit le même usage qu'on avoit fait du mot *numerus*, & l'on se servit d'*æra* pour désigner le chant même. Saumaise est persuadé que d'*æra* pris en cette signification, est venu le mot françois *air*, (& par conséquent l'italien *aria*) employés l'un & l'autre pour marquer une pièce de musique renfermée dans les bornes d'une certaine mesure rythmique & cadencée. Cette étymologie paroît fort vrai-semblable, quoi qu'en dise Ménage dans son *Étymologique de la langue françoise*.

Seet. I. Bre-
viar.

In Vopisc. p.
432. hist.
Aug. 2^o tom.
edit. Hac-
kian.

Telle étoit la maniere dont les Anciens marquoient le rythme, dans leur musique notée. Mais pour le faire mieux sentir dans l'exécution de cette même musique, ils en battoient la mesure de plusieurs façons. La plus ordinaire consistoit dans le mouvement du pied, qui s'élevoit de terre & la frappoit alternativement, selon la mesure de deux temps égaux ou inégaux. C'étoit communément la fonction du Maître de musique, appelé *μισόχορος* & *κορυφαῖος* (*Coryphée*) parce qu'il étoit placé au milieu du chœur des Musiciens, & dans une situation élevée, pour être vû & entendu plus facilement de toute la troupe. Ces batteurs de mesure se nommoient en grec *ποδόκτυποι* & *ποδοφόροι*, à cause du bruit de leurs pieds; *συντονάριοι*, à cause de l'uniformité, ou s'il est permis de parler ainsi, de la *monotonie* du rythme, qu'ils battoient toujours à deux temps : ils s'appelloient en latin *pedarii*, *podarii*, *pedicularii*. Ils garnissoient leurs pieds le plus souvent de certaines chaussures ou sandales de bois ou de fer, destinées à rendre la percussion rythmique plus éclatante, & nommées en grec *κρουπέζια*, *κρούπλα*, *κρούπιτα*; en latin *pedicula*, *scabella* ou *scabilla*, à cause qu'ils ressembloient à de petits marche-pieds ou de petites escabelles. Quelquefois ils frappoient sur ces sortes d'escabelles avec le pied garni d'une simple semelle de bois ou de fer, sur quoi l'on peut consulter *Saumaïse*, qui croit en trouver quelque autorité chez les Anciens.

Ils battoient la mesure, non-seulement du pied, mais aussi de la main droite, dont ils réunissoient tous les doigts, pour frapper dans le creux de la gauche; & celui qui marquoit ainsi le rythme, s'appelloit *manu-ductor*. Outre ce claquement de mains & le bruit des sandales, les Anciens avoient encore, pour battre la mesure, celui des coquilles, des écailles d'huître & des ossemens d'animaux qu'on frappoit l'un contre l'autre, comme on fait aujourd'hui les castagnettes & autres pareils instrumens. C'est ce que les Grecs appelloient *κρεμβαλιάζειν*, comme le témoigne Hésychius : *κρεμβαλιάζειν*, dit-il, *ποσυχλία καὶ ὅσα ἅμα συνκροτοῦνται, εὐρυθμὴν τινα ἢ χονδρὰ ποτελεῖν τοῖς ὀρχουμένοις*. Le Scholiaste d'Anitophane en dit presque autant, *αἰωθασιν*

εὐφρασίῳ, ἀντὶ λυγρᾶς, κοίτης καὶ ὀσφύϊα κρούοντες εὐρυθμόν
 σινὰ ἤχον ὑποτελεῖν τοῖς ὀρχυμένοις.

On employoit au même usage divers autres instrumens bruyans, tels que le tambour, la cymbale, le sistre, &c. La cymbale étoit un instrument fait de métal sonnant, & composé de deux pièces demi-sphériques, creuses, garnies chacune de sa poignée, par laquelle on les tenoit de chaque main, & qui étant frappées l'une contre l'autre du côté de leur cavité, rendoient une espèce de tintement, (*tinnitum*) par cette percussion. A l'égard du sistre, c'étoit un instrument ovale fait d'une lame de métal sonnant, dont la partie supérieure étoit ornée de trois figures; sçavoir de celle d'un chat à face humaine placée dans le milieu de la tête d'Isis du côté droit, & de celle de Nephthys du côté gauche. Plusieurs verges de même métal, terminées en crochet à leurs extrémités, & passées par des trous, dont la circonférence de l'instrument étoit percée de côté & d'autre, en traversoient le plus petit diamètre. L'instrument avoit dans sa partie inférieure, une poignée par laquelle on le tenoit à la main; & tout son jeu consistoit dans le tintement ou le son qu'il rendoit, par la percussion des verges de métal, qui, à chaque secousse qu'on lui donnoit, le frappoient à droit ou à gauche. J'ai dit que la mesure se battoit ordinairement à deux temps égaux ou inégaux, ce qui, à la rigueur, ne doit s'entendre que du rythme général d'une pièce de musique marqué par le bruit des sandales, ou par le claquement des mains. Mais les autres instrumens rhythmitiques dont je viens de parler, & qui servoient principalement à exciter & animer les danseurs, marquoient la cadence d'une autre manière; c'est-à-dire, que le nombre de leurs percussions égaloit, ou même surpassoit quelquefois celui des divers sons, qui composoient l'air que l'on chantoit ou que l'on jouoit: ce qui arrive aussi dans notre musique, lorsque les tambours, les timbales, les tambours de basque, ou les castagnettes accompagnent les voix ou les autres instrumens.

J'ai déjà observé que les Anciens regardoient le rythme comme ce qui donnoit l'âme à leur musique; & c'est de-là

principalement qu'elle empruntoit la vertu d'exciter si vivement tant de passions différentes. En effet, le rythme avoit diverses propriétés à cet égard, suivant la maniere dont il débutoit, suivant la différente proportion de ses deux parties, suivant la nature des syllabes qui y répondoient, suivant qu'il étoit ou simple, ou composé. Les rythmes, qui commençoient par un frappé, étoient plus doux & plus tranquilles; ceux au contraire qui commençoient par un levé, marquoient plus de trouble & d'agitation. Les rythmes pleins, c'est-à-dire, qui étoient toujours accompagnés du chant, avoient plus de noblesse : ceux dont un temps portoit à vuide, comme dans les vers *catalectiques*, desquels j'ai parlé plus haut, avoient plus de simplicité, sur-tout ceux dont le vuide ne tenoit lieu que d'une syllabe brève. Le rythme en proportion égale étoit plus gracieux; le rythme en proportion *sesquialtère* sembloit plus propre à émouvoir; & celui dont la proportion étoit double, tenoit comme le milieu entre les deux autres. Parmi les rythmes à deux temps égaux, ceux qui ne rouloient que sur des brèves, étoient vifs, impétueux, & propres à ces danfes guerrieres appellées *Pyrrhiques*, où les danseurs étoient armés: les rythmes, dont la marche suivoit celle des pieds poétiques composés de syllabes longues, étoient plus graves, plus sérieux, & convenoient aux hymnes qui se chantoient en l'honneur des Dieux, dans les fêtes & dans les sacrifices : ceux qui résultoient d'un mélange de brèves & de longues, participoient aux qualités des deux autres espèces. Entre les rythmes où régnoit la proportion double, l'iambique & le trochaïque avoient plus de feu & plus de vivacité; ce qui les rendoit convenables à certaines danfes: ceux dont le temps le plus court répondoit à deux syllabes longues (& qui s'appelloient ὀργιοί & σήμαντοι) avoient beaucoup de dignité. Les rythmes composés passaient pour être beaucoup plus pathétiques que les simples; & parmi ceux-là, les rythmes qui demeuroient dans le même genre, remuoient beaucoup moins les passions, que ceux qui passaient d'un genre à un autre. Quant au mouvement ou à la marche du rythme,

considérée dans toute l'étendue d'un air ou d'une pièce de musique, il est facile de juger quels effets pouvoient produire la vitesse & la lenteur de ce mouvement.

On trouve un dénombrement exact de toutes les propriétés du rythme dans Aristide-Quintilien; & c'est de-là que j'ai tiré celles que je viens de rapporter. Du reste, ce Musicien Grec, dans la vûe de montrer combien sont réelles & fondées dans la nature même ces sortes de propriétés, en fait un parallele avec celles qu'ont les diverses allûres ou démarches des hommes, pour caractériser & peindre en quelque maniere leurs différentes mœurs. Il prétend, par exemple, que la démarche qui répond au rythme spondaïque, est un signe de modération & de fermeté d'ame: que celle qui va par trochées ou par péons, marque plus de feu & plus de vivacité: que celle dont le rythme suit le pyrrhique, annonce quelque chose de bas & d'ignoble: que celle où l'inégalité se trouve jointe à la vitesse, indique le dérèglement & la dissolution: qu'enfin une démarche qui résulte du mélange de toutes ces espèces, est la démarche d'un extravagant.

Lib. 2. p. 97.
edit. Meibom.

Voilà tout ce que j'ai pû recueillir de la lecture des Anciens touchant la nature, les différences & les propriétés de leur rythme musical. Il s'agit présentement d'examiner ce que le nôtre a de commun avec le leur, & ce qu'il peut avoir de particulier. Nous ne le connoissons plus sous son ancien nom, qui en changeant de genre, & avec quelque adoucissement dans la prononciation, s'emploie uniquement pour désigner la cadence finale de nos vers, c'est-à-dire, cette sorte de consonance qui se trouve entre les dernières syllabes de deux ou d'un plus grand nombre de ces mêmes vers; car c'est ce que nous appellons aujourd'hui la *Rime*: au lieu que la proportion qui regne entre les diverses parties d'un chant, se nomme *mesure, cadence, mouvement*. Commençons par la mesure qui regle la musique vocale.

Cette mesure n'est que de deux espèces, à deux & à trois temps égaux. Cette dernière peut se battre à deux temps inégaux, & revient par conséquent au rythme en proportion

double des Anciens. Mais pour le rythme en proportion *sesquialtère*, il est absolument inusité parmi nous. Car, quoiqu'à la rigueur ce rythme soit composé de deux autres, dont l'un est à deux temps égaux, équivalens à un pyrrhique ou à deux brèves, l'autre à deux temps inégaux, équivalens à un trochée ou à quelque autre pied de même valeur, c'est-à-dire, à trois brèves; ce qui pourroit s'exprimer par notre mesure à 2 & à 3 temps: cependant le génie de notre musique ne comporte pas que d'une mesure à 3 temps légers, on passe subitement à une autre mesure battue à 2 temps de même vitesse, pour revenir brusquement à la première sorte de mesure, & ainsi alternativement; & je doute fort que nos oreilles pussent s'accoutumer à une telle bizarrerie de mouvement ou de cadence. Il faut demeurer d'accord que c'est un rythme de moins dans notre musique; mais en récompense nous avons notre *mesure pointée*, absolument inconnue dans l'ancienne musique vocale, ainsi que je l'ai déjà observé plus haut. D'un autre côté, notre poésie n'étant presque assujettie qu'au nombre de syllabes, & nullement à la quantité qui les rend longues ou brèves, si ce n'est à la fin des vers, où *Hercule*, par exemple, rime mal avec *brûle*, *Princesse* avec *presse*, &c. à cause du vice de quantité: cela introduit encore, dans notre chant, quelques singularités qui le distinguent de celui des Anciens.

Mais quoique notre poésie ne se mesure point suivant les longues & les brèves, cela n'empêche pas que le chant ne doive faire sentir exactement, par la durée des sons, la quantité de chaque syllabe; & c'est ignorance ou négligence au Musicien d'en violer les règles. Il est vrai que cette quantité ne s'évalue pas dans notre langue aussi scrupuleusement que dans les langues grecque & latine, où une syllabe brève répond toujours à un temps, & une syllabe longue à deux. En françois, fut-tout par rapport au chant, les brèves & les longues peuvent avoir une plus grande latitude (s'il est permis de s'exprimer ainsi) c'est-à-dire, qu'une brève répondra quelquefois à deux temps de ceux des Anciens; une longue à 3 ou à 4. Mais quelque liberté que se donne là-dessus le Musicien,

il doit si bien ménager la durée des sons, les uns à l'égard des autres, qu'il fasse toujours appercevoir la différence qui distingue une syllabe longue d'avec une brève : & quiconque se dispense de cette régularité doit passer pour mauvais Musicien. D'ailleurs, notre langue, comme les anciennes, a ses syllabes douteuses; & c'est une circonstance dont le compositeur peut encore tirer ses avantages. De plus, il a recours, dans le besoin, à ses pauses & à ses soupirs, qui remplissent les vuides que le chant laisse dans la mesure, pour ne point allonger mal à propos une syllabe naturellement brève, ou pour ne point donner trop d'étendue à la prononciation d'une syllabe, quoique longue de sa nature.

Il est surprenant, après cela, qu'*Isaac Vossius* ait osé avancer, P. 77. que le chant moderne est tout-à-fait semblable à celui qui étoit en usage dans les premiers siècles du monde avant qu'on eût établi les loix de la poésie, c'est-à-dire, à un chant sans rythmes & sans regles, *absque rhythmo*, dit-il, & *prorsus inconditum*. Il faut n'avoir presque nulle idée de notre musique pour en porter un pareil jugement; & l'on n'est guères excusable de juger des choses dont on a si peu de connoissance. Il confirme son incompetence en ce genre par cette autre proposition : que la musique d'aujourd'hui est incapable d'exprimer aucuns pieds rythmiques, si ce n'est le tribraque & le spondée, dont celui-ci marque notre mesure à 2 temps, & l'autre celle de 3 temps. Comme si le dactyle, l'anapeste, le procéleusmatique, l'amphibraque, en un mot, tous les pieds composés de 4 temps syllabiques, & même le pyrrhique formé de deux brèves, n'étoient pas, aussi bien que le spondée, du ressort de notre rythme à 2 temps; & que l'iambe, le trochée, le molosse, &c. ne battissent pas à 3 temps, ou à 2 temps inégaux, aussi bien que le tribraque. P. 130.

Vossius ne paroît pas mieux informé du caractère de la langue françoise, que de celui de notre musique, lorsqu'il observe, comme une chose des plus remarquables, qu'en françois il ne P. 136. se trouve aucun mot de trois syllabes qui réponde à un dactyle : *In linguâ gallicâ*, dit-il, *illud imprimis notatu dignum, quod nul-*

lum in hac vocabulum trisyllabum reperiatur, quod dactylum constituat. Rien n'est plus mal fondé qu'une telle proposition, & rien ne prouve mieux à quel point il ignoroit la langue françoise, puisque dans l'étendue d'une page de ce discours, on rassembleroit grand nombre de mots trisyllabes, qui sont de véritables dactyles, tels que *fermeté, quantité, conséquent, exprimer, ancien, brusquement, surprenant, &c.*

Notre mesure déjà diversifiée par le nombre de ses temps, comme nous venons de voir, reçoit encore d'autres variétés par rapport à ses divers mouvemens, c'est-à-dire, par rapport à la vitesse ou à la lenteur de sa marche. En effet les 2 ou les 3 temps de chaque sorte de mesure, peuvent se battre ou gravement, ou légèrement, ou très-vîte. Du mélange ou de la combinaison de ces différens degrés de vitesse, & des différentes espèces de mesures, naissent dans le mouvement quantité d'autres diversités, qui sont très propres à remuer les passions, & dont nous faisons principalement usage dans le récitatif;

P. 86. en quoi nous ne le cédon's nullement aux Anciens. *Vossius* a donc grand tort d'affûrer, que notre musique est tellement déstituée de variété dans son rythme & dans sa mesure, qu'on peut dire qu'elle est par-tout de même couleur & de même goût par son uniformité: *adeoque temporum varietate destituitur hujus ætatis musica, ut verè de eâ dici possit, unius propemodum eam esse coloris & saporis.*

P. 59. Si on veut l'en croire, c'est uniquement parce que nous ignorons ou que nous négligeons l'art du rythme, que la

P. 78. musique, parmi nous, a perdu ce pouvoir merveilleux qu'elle avoit il y a plus de mille ans, d'exciter si vivement les passions: & si quelques-uns de nos airs produisent encore aujourd'hui quelque effet de cette nature, c'est plutôt en vertu des paroles que par la force du rythme & du chant. Mais il oublie bien-

P. 123. 126. tôt ce qu'il vient d'avancer ici lorsqu'il déclare plus bas, que notre musique vocale n'agit que peu ou point sur le cœur, en vertu des paroles qui s'y chantent, parce que le tour de notre chant est tel, que l'auditeur perd plus de la moitié de ces paroles, à cause qu'elles sont mal prononcées & mal articulées

par le Musicien: de maniere qu'après l'avoir écouté attentivement, on est souvent obligé de lui faire réciter les vers qu'il vient de chanter. Sur ce pied-là, cette musique vocale ne tire donc point des paroles sur lesquelles on l'a composée, ce qu'elle peut avoir de pathétique; mais elle ne l'emprunte que du rythme & du chant: ce qui est la contradictoire de la premiere proposition de *Vossius*, que nous avons rapportée d'abord. Mais il la détruit encore, cette proposition, en soutenant dans un autre endroit, que le rythme seul, sans le secours des paroles ni de l'harmonie, est capable d'agiter l'ame, comme on le voit dans le jeu du tambour, de la tymbale, & d'autres semblables instrumens; & c'est ce que l'expérience justifie parmi nous: d'où il il s'ensuit, que nous n'ignorons pas l'art du rythme au point que *Vossius* voudroit le persuader, & que nous le mettons en œuvre, du moins par rapport à ces sortes d'instrumens bruyans. Or le rythme, ou la mesure de ceux-ci, est précisément la même que celle qui regle toute notre musique, tant vocale qu'instrumentale, & par conséquent elle doit produire de part & d'autre à peu près les mêmes effets sur les passions. Ce n'est pas le seul endroit du traité de *Vossius* dont il s'agit, où ce critique tombe en contradiction avec lui-même. P. 132.

Il y a plus, on auroit tout lieu de présumer, que bien loin d'avoir suffisamment approfondi sa matiere, il n'auroit fait que l'effleurer; & qu'il étoit presque aussi superficiel dans la connoissance de l'ancienne musique, qu'il paroît l'être dans la théorie & dans la pratique de la nôtre. Car de quel droit peut-il nous reprocher de n'employer dans notre rythme ni la véritable proportion double, ni la *sesquialtere*, ni l'*épitrite*, ni celles de 4 à 5, & de 5 à 6, &c. pendant qu'il est certain (comme je l'ai fait voir plus haut) que l'ancien rythme musical n'admettoit d'autres proportions que la double, la *sesquialtere*, & rarement l'*épitrite*, ou de 3 à 4. Je passe sous silence plusieurs autres articles de la Dissertation de *Vossius*, dans lesquels cet Auteur prend également le change, & se contredit en parlant de la mélodie & de la symphonie des Anciens. Quelque facile qu'il me fût de réfuter ses erreurs sur ces deux points, P. 86.

conformément aux principes que j'ai posés ailleurs ; je ne pourrois m'engager ici dans une pareille discussion sans trop m'écarter de mon principal sujet , qui est le seul rythme.

Pour en terminer l'examen , il ne me reste plus qu'à dire un mot de la mesure que nous suivons dans notre musique purement instrumentale , que je qualifie ainsi , pour la distinguer de celle qui sert d'accompagnement à la vocale. Cette mesure n'est presque en rien différente de celle qui conduit l'autre espèce de musique , si ce n'est qu'on lui donne ordinairement plus de vivacité dans sa marche. Mais elle a cela de particulier , que non-seulement elle est capable de réveiller différentes passions dans l'ame des auditeurs ; mais que , par la volubilité & la cadence de ses mouvemens , elle vient à bout de peindre à leur imagination des phénomènes physiques , tels qu'une tempête , la fougue & l'impétuosité des vents , le brillant des éclairs , le bruit du tonnerre & le fracas de la foudre , un tremblement de terre , le murmure des eaux , & même certaines actions humaines , comme des combats , des enlevemens , des assauts , &c. Quelque bonne opinion que j'aye du rythme des Anciens , je doute fort qu'ils l'ayent porté jusqu'à ce degré d'expression dans leur musique instrumentale. Mais je suis persuadé en même temps , que pour leur musique vocale , l'attention scrupuleuse qu'ils avoient à la quantité des syllabes , en rendoit le rythme plus parfait & plus régulier , que le nôtre , qui néanmoins , à cet égard , se perfectionne tous les jours de plus en plus , & par le soin que prendront nos Musiciens d'étudier exactement la prononciation de leur propre langue , atteindra bientôt à la perfection si vantée dans le rythme de l'ancienne musique.



D I S S E R T A T I O N
 SUR LA MELOPE'E
 DE
 L'ANCIENNE MUSIQUE.

Par M. BURÉTTE.

12 de No-
vembre 1729.

LEs Grecs appelloient *Mélopée* cette partie de l'ancienne musique, qui enseignoit l'art de composer un chant, (*μέλος*) dont l'exécution recevoit le nom de *Mélodie*. Un chant n'est que l'assemblage de plusieurs sons harmonieux, qui se succèdent les uns aux autres, suivant certaines regles, & qui forment une modulation plus ou moins agréable, plus ou moins touchante. C'est l'observation scrupuleuse des préceptes, qui rend cette modulation régulière; mais ce qu'elle a de gracieux & de pathétique, elle l'emprunte du génie plus ou moins heureux du compositeur. Ce génie, loin de s'assujettir trop servilement aux regles, acquiert le droit de les violer en certaines occasions: & c'est quelquefois à ces sortes de licences que les chants sont redevables de leurs plus grandes beautés. Pour se former donc une idée juste de l'ancienne *Mélopée*, il y a deux points à examiner, dont l'un, qui en est proprement la théorie, comprend tous les préceptes que nous ont laissés les Musiciens de l'antiquité sur la composition d'un chant; l'autre, qui regarde la pratique de cet art, doit nous faire connoître ce que ces préceptes, secondés de l'esprit & du goût de l'artisan, étoient capables de produire.

Il ne sera pas fort mal-aisé de remplir la première partie de ce projet. Il suffit pour cela de parcourir les divers traités grecs ou latins concernant l'ancienne harmonie: mais il ne sera pas facile de satisfaire au second article. Car il faudroit, pour s'en acquitter, exposer aux yeux, & ensuite au jugement de l'oreille, quelque chant ou quelque air noté, échappé du

naufage de tant de manuscrits anciens qui se sont perdus, & accompagné de paroles grecques ou latines, sur lesquelles on l'auroit anciennement composé. Or quelle apparence que nous puissions trouver de quoi contenter pleinement en ce genre notre curiosité ? Voyons d'abord en quoi consistoient les regles de l'ancienne Mélopée.

De la Théorie de l'ancienne Mélopée.

I. Ces regles supposoient en premier lieu, dans le compositeur, une parfaite connoissance des autres parties de la musique ; c'est-à-dire, de tout ce qui concernoit les sons en général, les intervalles, les genres, les systèmes ou accords, les tons ou modes, & les *nuances* ou changemens. Et effet, c'étoit de l'usage ingénieux que le Musicien sçavoit faire de ces différentes parties, que la Mélopée tiroit toute sa richesse & toute sa variété.

Des Sons.

1°. Pour commencer par les *sons*, l'ancienne musique en avoit jusqu'à treize différens dans l'étendue de son grand système composé de deux octaves. Ces treize sons répondoient à ceux dont voici les noms : *si*, *si-dièse*, *ut*, *ut-dièse*, *ré*, *mi*, *mi-dièse*, *fa*, *fa-dièse*, *sol*, *la*, *la-dièse*, *si-bé-mol* : où il faut observer que les trois sons que je nomme *si-dièse*, *mi-dièse* & *la-dièse*, n'étoient distans du *si*, du *mi*, & du *la*, que d'un quart de ton chacun, & qu'ils sont par conséquent inusités dans notre musique ordinaire, quoiqu'à la rigueur ils pussent s'y pratiquer sur certains instrumens montés exprès, & par certaines voix qui en auroient contracté l'habitude.

Des intervalles.

2°. On voit par-là, que ces treize sons étoient séparés ou distingués l'un de l'autre par douze intervalles, dont les deux premiers étoient chacun d'un dièse ou quart de ton, (car c'est en cette signification que les Anciens prenoient ce mot *dièse* :) les deux suivans étoient chacun d'un demi-ton, ou d'un de nos dièses modernes ; le cinquième intervalle étoit d'un ton, le sixième & le septième chacun d'un quart de ton, les deux suivans chacun d'un demi-ton, le dixième d'un ton, & les deux derniers chacun d'un quart de ton.

Des Genres.

3°. Tous ces sons trouvoient leur place dans la Mélopée ; mais d'ordinaire on ne les employoit pas toujours indifférem-

ment dans la composition d'un seul air. La raison en étoit, que l'ancienne musique ayant trois genres d'harmonie ou de modulation, l'enharmonique, le chromatique & le diatonique, il y avoit quelques-uns de ces sons qui étoient communs aux trois genres, & quelques autres qui étoient particuliers à chacun de ces genres, & qui les caractérisoient. C'est-à-dire, que le *si*, l'*ut*, le *mi*, le *fa*, le *la*, le *si-bé-mol* & le *ré* se rencontroient dans tous les genres : au lieu que le *si-dièse*, le *mi-dièse*, & le *la-dièse* n'entroient que dans l'enharmonique ; l'*ut-dièse* & le *fa-dièse*, que dans le chromatique ; le *sol*, que dans le diatonique. Il s'ensuit de-là, que le dernier de ces genres ne rouloient que sur huit sons ; que le chromatique en parcouroit neuf, & l'enharmonique dix : mais que les intervalles qui distinguoient ces sons, étoient différens dans les trois genres. En effet, dans le genre enharmonique, la modulation procédoit trois fois de suite par deux quarts de ton consécutifs, puis une tierce majeure ou deux tons en cet ordre ; *si*, *si-dièse*, *ut*, *mi*, *mi-dièse*, *fa*, *la*, *la-dièse*, *si-bé-mol*, *ré* : dans le chromatique l'intonation se conduisoit aussi trois fois de suite par deux demi-tons consécutifs, puis une tierce mineure ou un ton & demi ; *si*, *ut*, *ut-dièse*, *mi*, *fa*, *fa-dièse*, *la*, *si-bé-mol*, *si*, *ré* : enfin, dans le diatonique, la voix montoit encore trois fois de suite d'un demi ton, puis de deux tons l'un après l'autre ; *si*, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si-bé-mol*, *ut*, *ré*.

Il faudroit observer ici, que pour l'arrangement de ces sons dans les trois genres, je suppose que les trois premiers tétracordes du grand système soient conjoints entr'eux, c'est-à-dire, unis l'un à l'autre par un son commun, qui soit le plus aigu du tétracorde le plus grave, & qui soit en même temps le son le plus grave du tétracorde qui suit en montant. J'observerai de plus, que le genre diatonique est le seul qui soit en usage aujourd'hui, avec cette circonstance néanmoins, que nous y avons mêlé quelque chose du chromatique, en y introduisant, outre les deux demi-tons de celui-ci (*ut-dièse*, & *fa-dièse*) deux autres demi-tons inconnus aux Anciens, sçavoir, *sol-dièse* & *mi-bé-mol*.

J'ai dit que pour l'ordinaire , la Mélopée n'employoit pas tous les sons indifféremment dans la composition d'un seul air , parce que cela souffroit quelque exception : le Musicien , non-seulement passant quelquefois dans l'étendue d'un même chant , d'un genre à un autre ; mais de plus , faisant un mélange des différentes modulations particulières à chacun de ces genres. C'est de quoi j'ai * *Euclide* pour garant.

* *Introd.*
Harmon. pag.
9. & 10. edit.
Meibom.
Des Systèmes.

4°. Les divers sons dont j'ai parlé , comparés l'un avec l'autre , formoient ce que les Anciens appelloient *systèmes*, & ce que nous nommons *accords*. Ces accords étoient de deux sortes , consonans & dissonans. L'ancienne musique n'admettoit que six consonances, comprises dans l'étendue de deux octaves : & c'étoit le plus grand système d'harmonie qu'elle mît ordinairement en usage. Ces consonances étoient la quarte , la quinte , l'octave , la quarte par-dessus l'octave ou la onzième , la quinte par-dessus l'octave ou la douzième , la double octave ou la quinzième. Tous les accords , différens de ceux que je viens de spécifier , passaient chez les Anciens pour autant de dissonances , sans en excepter ni la tierce , ni la sixte , soit majeures , soit mineures , ni leurs répliques. Parmi ces dissonances , celles qui étoient reçues dans le chant ou la modulation , s'appelloient en grec , (ainsi que les consonances mêmes) *ἐμμελείαι concinnitates* ; nom par lequel on désignoit quelque sorte d'agrément ou de convenance capable de plaire à l'oreille ; mais qui ne flattoit jamais si parfaitement que les véritables consonances.

On traitoit dans l'ancienne musique la matière des systèmes ou accords , beaucoup moins par rapport à la symphonie , qui n'en faisoit qu'un usage très-borné , comme je l'ai fait voir ailleurs , que par rapport à la simple Mélopée. Car , quoique dans celle-ci , les deux sons qui formoient ces accords , ne se fissent point entendre l'un avec l'autre , mais seulement l'un après l'autre ; ils ne laissoient pas de faire , sur l'organe de l'ouïe , une impression plus ou moins agréable , suivant que ces accords s'éloignoient plus ou moins de la consonance. C'est ce qui a fait dire au Musicien* *Aristoxène* , que l'intelligence de la

* *Elem.*
Harm. lib. 1.
p. 38. & 39.
edit. Meib.

musique consistoit dans le sentiment & la mémoire : qu'il falloit sentir les sons qui frappoient actuellement l'oreille, & se ressouvenir de ceux qui l'avoient frappée auparavant, afin de pouvoir comparer les uns avec les autres; qu'autrement il étoit impossible de suivre un chant ou une modulation. En effet, le rapport qui se trouve entre les divers sons qui la composent, fait une espèce de concert successif, (s'il est permis de parler ainsi,) où l'on apperçoit les consonances & les dissonances, presque aussi distinctement que dans une véritable symphonie.

De ces systèmes ou accords particuliers résultoit le système général, ou le grand système de l'ancienne musique, lequel, dans chacun des trois genres marqués plus haut, embrassoit ordinairement seize sons renfermés dans l'étendue de quatre tétracordes, (trois conjoints & un disjoint,) & d'un ton de plus; ou, si l'on veut, dans l'étendue de deux octaves. Le grand système, à la rigueur, n'étoit composé que de quinze sons. Mais comme la *disjonction* du tétracorde se faisoit, tantôt au milieu du système, c'est-à-dire, entre le second & le troisième tétracorde, tantôt entre le troisième & le quatrième : il arrivoit de-là, qu'au premier cas, après le son *la*, le plus aigu du second tétracorde suivoit en montant le son *si*; au lieu que dans le second cas, après ce même son *la*, qui étoit tout ensemble le plus aigu du second tétracorde, & le plus grave du troisième, suivoit le son *si-bé-mol*. D'où il paroît, que dans chacun de ces deux cas, quoique le système entier ne renfermât que quinze sons, on peut dire cependant, que le système en général, ou considéré par rapport à ces deux divers cas, contenoit seize sons, à cause que dans l'un se trouvoit le *si* naturel, & dans l'autre le *si-bé-mol*.

Ces seize sons étoient désignés par dix-huit noms différens, qu'on peut voir chez les Musiciens Grecs ou Latins, & qui exprimoient la situation de chacune des dix-huit cordes de l'instrument destiné à représenter le système entier de l'harmonie. Le nombre des dénominations surpassoit de deux celui des sons; parce que dans le premier les deux cas de *disjonction* dont je viens de parler, l'*ut* & le *ré* étant les deux derniers

sons du troisième tétracorde, & n'en étant que les deux sons moyens dans le second cas; on leur donnoit à chacun deux noms, qui marquoient ces diverses circonstances. Si ces dix-huit noms différens caufoient dans l'ancienne musique un embarras qui ne se rencontre point dans la nôtre, où la dénomination des sons est plus simple ou plus abrégée, se réduisant au nombre de sept monosyllabes: on peut dire que d'un autre côté cette multiplication de noms avoit cet avantage, qu'en ôtant toute équivoque, elle donnoit au Musicien la facilité de dicter à un autre toutes sortes d'airs, sans être obligé de les lui chanter; ce qui ne seroit guères praticable dans la musique moderne, à cause qu'un même nom signifie quelquefois quatre ou cinq sons différens.

Des Modes.

5^e. Des neuf premiers sons du grand système diatonique, (à compter de bas en haut,) chacun pouvoit être considéré comme le son le plus grave d'un nouveau système de pareille étendue; & à cet égard chacun de ces neuf sons recevoit le nom de *ton* ou *mode*, (*τρόπος*;) ce qui produisoit déjà neuf tons ou modes différens. Mais comme les intervalles qui distinguoient ces modes se trouvoient inégaux, les uns étant d'un ton, les autres d'un demi-ton: en égalant tous ces intervalles, c'est-à-dire, en les faisant tous d'un demi-ton, & regardant chacun des nouveaux sons qui résultoient de cette division, comme le son le plus bas d'un système entier; on pouvoit par-là multiplier les modes jusqu'au nombre de quinze, puisqu'alors la neuvième étoit partagée en quatorze demi-tons.

Le nombre des modes s'est accru à proportion du progrès qu'a fait le système de l'harmonie en se perfectionnant. D'abord ce système étant resserré dans les bornes étroites du tétracorde, du pentacorde, de l'heptacorde, de l'octacorde, &c. la musique ne reconnoissoit que trois modes, qui étoient à un ton de distance l'un de l'autre. Le plus grave des trois s'appelloit le *Dorien*; le plus aigu étoit le *Lydien*; le *Phrygien* tenoit le milieu entre les deux précédens, en sorte que le mode *Dorien* & le *Lydien* comprenoient entr'eux l'intervalle de deux

tons ou d'une tierce majeure. En partageant cet intervalle par demi-tons, on fit place aux autres modes, l'*Ionien* & l'*Eolien*, dont le premier fut inséré entre le *Dorien* & le *Phrygien*, le second, entre le *Phrygien* & le *Lydien*.

Dans la suite, le système harmonique ayant fait de nouvelles acquisitions, en haut & en bas, ou du côté de l'aigu & du grave, les Musiciens établirent, de part & d'autre, de nouveaux modes, qui tiroient leurs dénominations des cinq premiers, en y joignant la préposition ὑπὲρ, *sur*, pour ceux d'en-haut, & la préposition ὑπο, *sous*, pour ceux d'en-bas. Ainsi le mode *Lydien* étoit suivi de l'*hyperdorien*, de l'*hyperionien*, de l'*hyperphrygien*, de l'*hyperéolien*, & de l'*hyperlydien*, en montant; & après le mode *Dorien*, venoient l'*hypolydien*, l'*hypoéolien*, l'*hypophrygien*, l'*hypoionien*, & l'*hypodorien*, en descendant. On trouve le dénombrement de ces quinze modes dans *Alypius*, Musicien Grec. *Aristoxène*, au rapport d'*Euclide*, n'admettoit que treize de ces modes, supprimant les deux plus élevés, sçavoir l'*hyperéolien* & l'*hyperlydien*.

Enfin, *Ptolomée* les réduisoit à sept, qui étoient l'*hypodorien*, l'*hypophrygien*, l'*hypolydien*, le *Dorien*, le *Phrygien*, le *Lydien*, & le *mixolydien* ou l'*hyperdorien*. Il en alléguoit pour raison, qu'on n'avoit pas introduit l'usage des modes, dans le seul dessein de varier les chants selon le grave & l'aigu, auquel cas on pourroit les multiplier fort au-delà du nombre de quinze, tant par l'étendue de la voix humaine, & l'extrême divisibilité des tons, que par le moyen des instrumens de musique; mais qu'en cela on avoit eû particulièrement en vûe, de faciliter, dans la suite du chant, le passage d'un mode à un autre: que par conséquent il falloit prendre garde que ce passage se fît de la manière la plus agréable à l'oreille, c'est-à-dire, plutôt par les consonances, telles que la quarte & la quinte, que par les intervalles d'un demi-ton ou d'un ton: qu'ainsi on devoit renfermer, dans l'espace d'une octave, tous les modes, dont le *Dorien* devoit occuper comme le centre, les six autres étant disposés de façon, que le *mixolydien* fût d'une quarte plus haut que le *Dorien*; l'*hypolydien*, d'une quinte plus

bas que le *mixolydien*; le *Lydien*, d'une quarte plus haut que l'*hypolydien*; l'*hypodorien*, d'une quarte plus bas que le *Dorien*; le *Phrygien*, d'une quinte plus haut que l'*hypodorien*; & l'*hypophrygien*, d'une quarte plus bas que le *Phrygien*. D'où il paroît, qu'à compter de l'*hypodorien*, qui est le mode le plus bas, il y a de celui-ci à l'*hypophrygien*, l'intervalle d'un ton; de l'*hypophrygien* à l'*hypolydien*, un autre ton; de l'*hypolydien* au *Dorien*, un demi-ton; ce dernier au *Phrygien*, un ton; du *Phrygien* au *Lydien*, encore un ton; & du *Lydien* au *mixolydien*, un demi-ton; ce qui fait l'étendue d'une septième. *Ptolomée* prétendoit donc, que ces sept modes suffisoient, puisqu'on ne pouvoit en placer un plus grand nombre dans le système d'une octave, toutes les cordes qui la composoient se trouvant employées. Ce sont ces sept modes de *Ptolomée*, qui, en y joignant l'*hypomixolydien*, font aujourd'hui les huit tons de notre *plain-chant*.

Mais nos Musiciens modernes en comptent jusqu'à douze, distans l'un de l'autre d'un demi-ton, & compris dans l'espace d'une octave. C'est le seul dénombrement exact, & qui ne laisse rien à souhaiter sur l'article des tons ou modes; tous ceux qu'on pourroit y ajoûter, & les trois, que les Anciens avoient par-delà n'en étant que des répétitions.

Telle étoit la notion la plus ordinaire qu'on avoit des tons ou des modes dans l'ancienne musique, en tant qu'on les regardoit comme ne différant entr'eux que du grave à l'aigu. Mais ils avoient, outre cela, d'autres différences qui les caractérisoient encore plus particulièrement. Elles se tiroient du genre de poésie qu'on mettoit en musique; de l'espèce d'instrument sur lequel on exécutoit les airs; du rythme ou de la cadence qu'on y observoit; de l'usage où étoient certains chants parmi certaines nations: & c'est de cette dernière circonstance que sont venus originairement les noms des modes principaux, tels que le *Dorien*, le *Phrygien*, le *Lydien*, l'*Ionien* & l'*Eolien*.

Des Muances.

6°. Il ne me reste plus qu'à examiner en peu de mots ce qui concernoit la sixième partie de la théorie harmonique des Anciens. C'étoit celle où l'on traitoit des *Muances*, (*μεταβολαι*) c'est-à-dire,

c'est-à-dire , des changemens qui pouvoient arriver dans la suite d'un chant ou d'une modulation. Ces changemens étoient de quatre fortes; dans le genre , dans le système , dans le ton ou mode, & dans la Mélopée : 1°. dans le genre, lorsque le chant passoit d'un genre à un autre, du chromatique , par exemple, au diatonique ou à l'enharmonique , & réciproquement : 2°. dans le système , lorsque la modulation sortoit d'un tétracorde conjoint , c'est-à-dire , uni à son voisin par un son commun , pour entrer dans un tétracorde disjoint , ou séparé de son voisin par l'intervalle d'un ton , & au contraire : 3°. dans le mode , lorsqu'après avoir chanté une partie de quelque air sur le ton *Dorien* par exemple , on en chantoit une autre partie sur le *Lydien* ou sur le *Phrygien* , &c : 4°. enfin dans la Mélopée , lorsqu'on passoit d'un chant grave , sérieux , magnifique , à un chant gai , enjoué , impétueux , &c. Les trois premières espèces de *muances* ne se pratiquoient que dans l'étendue d'une octave , à commencer par un quart de ton ou dièse : & les unes se faisoient par des intervalles consonans , les autres par des intervalles dissonans ; ce qui leur donnoit plus ou moins d'agrément , ou de ce que les Grecs appelloient *ἑμμέλεια* , & les Latins *concinnaitas*.

7°. Tous ces préceptes généraux touchant les six premières parties de l'ancienne musique , conduisoient naturellement à la dernière ou à la *Mélopée*, pour laquelle ils étoient uniquement établis. Cette Mélopée avoit ses règles particulières , dont je dois présentement rendre compte. Tout air devoit être composé dans un certain genre , c'est-à-dire , qu'on devoit appercevoir, dans l'arrangement de ses sons, le caractère de l'un des trois genres , enharmonique , chromatique & diatonique. Il paroît par le témoignage de la plupart des Musiciens Grecs , que les deux premiers genres étoient fort négligés de leur temps , & presque abandonnés ; en sorte que la Mélopée ne rouloit plus que sur le seul genre diatonique. Il falloit , en second lieu, qu'un chant fût composé sur un certain mode ; c'est-à-dire , qu'il fût renfermé dans l'étendue de l'un des quinze systèmes spécifiés plus haut. Quant à la suite ou l'ordre des sons qui

Euclid. introduct. Harm. p. 20. & 21. edit. Meib.

De la Mélopée.

De ses règles.

Article 5.

*Introduç.
Harm. p. 22.
édit. Meib.*

composoient un air, cela se réduisoit, en général à quatre espèces d'intonations ou de modulations, selon *Euclide*. Car, 1^o, ou les sons se suivoient par degrés conjoints, soit en montant, soit en descendant, ce qui s'appelloit ἀγῶνι; comme lorsqu'on chante ré, mi, fa, sol, la : la, sol, fa, mi, ré : 2^o, ou ils se suivoient par degrés, soit conjoints, soit disjoints, entrelacés les uns avec les autres, en montant & en descendant alternativement, ce qui se nommoit πλοχῇ, entrelacement; comme dans ce chant, ré, fa, mi, sol, fa, la, mi, sol, ré : 3^o, ou l'on rebattoit plusieurs fois de suite un même ton, ce qui s'appelloit περὶ ἑαυτοῦ; comme en chantant, ré, ré, ré, fa, mi, mi, mi, sol, fa, fa, fa, ré, la : 4^o, ou enfin la voix se soutenoit pendant quelque temps sur le même ton, en faisant ce que nous nommons aujourd'hui une tenue, que les Grecs désignoient par le mot τὸνῃ.

Il y avoit diverses regles à observer dans la modulation par degrés disjoints. On y préféroit ordinairement les intervalles consonans aux dissonans, qui devoient être ménagés & employés avec circonspection, suivant la nature & le caractère du chant. Or ces intervalles consonans n'étoient, (comme je l'ai déjà dit) que la quarte, la quinte & l'octave. De plus, lorsque la voix montoit du premier son d'un tétracorde, au troisième, en quelque genre que ce pût être, elle ne pouvoit, en continuant de monter, parcourir un intervalle moindre que celui qui se terminoit à la quarte du premier son : & lorsqu'elle passoit, au contraire, du troisième son de ce même tétracorde au premier en descendant; elle ne pouvoit continuer à descendre par un intervalle moindre qu'un ton. Outre cela, dans l'ancienne Mélopée, on ne chantoit jamais de suite, ni deux quarts de ton, ni deux demi-tons, ni deux tierces majeures; ni deux tons dans les genres enharmonique & chromatique : mais dans le diatonique ordinaire, on pouvoit en chanter jusqu'à trois de suite. On trouve dans *Aristoxène* plusieurs autres regles de Mélopée qui dépendent toutes de ce principe, Que dans tout système harmonique, le quatrième son ou le cinquième, après un autre son quelconque, doit tou-

jours être ou à la quarte, ou à la quinte du son donné à discrétion, suivant que les tétracordes sont conjoints ou disjoints. Je n'entrerais point sur cela dans un détail plus particulier qui n'éclairciroit pas beaucoup la matière; mais je ne dois point passer sous silence, ce qu'*Aristide-Quintilien* a rassemblé dans son premier livre touchant la Mélodie.

P. 28. & 29.
ed. Meibom.

Il en fait d'abord trois espèces, qui empruntoient leurs noms, *hypatoïde*, *mésôïde* & *nétoïde*, de ceux des trois cordes du grand système harmonique, appelées *hypaté*, la principale ou la plus basse; *mésé*, la médiate; *nété*, la dernière ou la plus haute. On nommoit ainsi ces trois sortes de Mélodie, suivant qu'elles enseignoient à composer des chants sur les sons les plus graves du grand système, sur les plus aigus, ou sur ceux qui tenoient le milieu. A l'égard de la modulation du chant, ce Musicien Grec en compte trois espèces, qu'il nomme *ἀγυγή*, *πτεία*, *πλοχή*; noms que j'ai déjà expliqués d'après *Euclide*, mais auxquels *Aristide* attache des idées un peu différentes de celles qu'en donne le premier. *Ἀγυγή*, (selon *Aristide*,) est la suite des sons qui montent ou qui descendent par degrés conjoints; ou qui, après avoir monté par degrés conjoints, descendent par degrés disjoints, ou au contraire. La seconde espèce (*πτεία*) apprend au Musicien quels sons doivent être omis dans la Mélodie, quels doivent y être employés; combien de fois chacun de ces sons peut être répété; quel est celui qui doit commencer le chant & le finir. La troisième (*πλοχή*) franchit, en montant & en descendant, des intervalles de deux sons, & même d'un plus grand nombre.

Des espèces
de Mélodie,
selon *Aristide*.

Le même Auteur reconnoît trois modes (*τρόποι*) dans la Mélodie; le *Dithyrambique* ou *Bachique*, le *Nomique* consacré à Apollon, & le *Tragique*: ajoutant que le premier de ces modes s'exécute sur les sons ou cordes du milieu du grand système; le second, sur celles d'en-haut; & le troisième, sur celles d'en-bas. Ces modes en avoient d'autres, qui leur étoient en quelque façon subordonnés, tels qu'*l'Erotique* ou *l'amoureux*, le *Comique*, & *l'Encomiastique*, destiné aux louanges. Tous ces modes étant propres à exciter ou à calmer certaines

Des modes
de la Mélo-
die, selon
Aristide.

passions , ne pouvoient manquer d'influer beaucoup dans les mœurs (*ἦν* ,) & par rapport à cette influence , la Mélopée se partageoit en trois genres, sçavoir, 1^o. le *Systaltique*, ou celui qui inspiroit les passions tendres & amoureuses , les passions tristes & capables de ferrer le cœur , (c'est la force du terme grec :) 2^o. le *Diafaltique* , ou celui qui étoit propre à l'épanouir , en excitant la joie , le courage , la magnanimité , & les grands sentimens : 3^o. l'*Esuchastique* , qui tenoit le milieu entre les deux autres , c'est-à-dire , qui ramenoit l'ame à un état de tranquillité. La premiere espèce de Mélopée convenoit aux poésies galantes & amoureuses , aux plaintes , aux lamentations & autres pièces semblables : la seconde étoit réservée pour les tragédies & les autres sujets héroïques : la troisième , pour les hymnes , les louanges , les instructions , &c.

Tous ces préceptes concernant l'ancienne Mélopée , n'offrent que des notions générales qui demanderoient à être particularisées , & sur-tout à être éclaircies par des exemples. Mais c'est un détail dont se sont absolument dispensés les Musiciens Grecs , dans les traités qu'ils nous ont transmis ; réservant apparemment toutes ces minuties pour les leçons particulières qu'ils faisoient à leurs disciples. D'ailleurs , la Mélopée tiroit son plus grand mérite du tour plus ou moins ingénieux que le Compositeur sçavoit donner à ses chants , en les accommodant aux divers sujets qu'il avoit à traiter ; & ce tour dépendoit beaucoup moins des règles que d'un heureux naturel , cultivé par une pratique longue & assidue , & perfectionné par l'étude & l'imitation des plus grands Maîtres. Il n'est donc pas étonnant que la Mélopée fût réduite à un si petit nombre de préceptes , sur-tout ne s'agissant pas alors de *contre-point* , ou de composition à plusieurs parties , comme tant d'Auteurs modernes l'ont prouvé. Mais quelque habileté qu'eût le Musicien à combiner les différens sons de la manière la plus propre à flatter agréablement l'oreille ; on peut dire que cet arrangement régulier , cette belle ordonnance de sons ne faisoit que le corps de la mélodie , qu'il falloit animer , pour ainsi dire , & vivifier , en y joignant le rythme ou la cadence :

& c'est de quoi j'ai parlé assez au long dans mon dernier discours.

J'y ai fait observer, que les divers genres des rythmes étoient indiqués sur le papier, par des caractères tracés à la tête des airs de musique, & qui n'étoient que les deux premières lettres de l'alphabet grec, répétées & entremêlées, conformément à l'ordre des syllabes brèves ou longues des vers qu'on devoit chanter. Ainsi ces deux lettres, en représentant la quantité de chaque syllabe, régloient en même temps la mesure ou la durée de chacun des sons qui répondoient à ces syllabes. Ces sons avoient pareillement leurs notes ou leurs caractères, dont l'arrangement formoit une espèce de *Tablature*, fort différente de la nôtre. Car, au lieu que les huit ou neuf caractères dont se servent aujourd'hui nos Musiciens, désignent tout ensemble le rythme ou la durée des sons par leur figure; & la qualité de chaque son, par la situation qu'on leur donne, sur les cinq lignes d'une espèce d'échelle, ou dans les espaces compris entre ces lignes: les notes des Anciens, rangées toutes sur une même file, n'exprimoient que la nature ou la qualité des sons. Ces notes étoient les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, entières ou mutilées, simples, doubles ou alongées, & dans ces divers états, tournées tantôt à droite, (suivant leur situation naturelle,) tantôt à gauche; renversées le haut en bas; couchées horizontalement, en sorte que leurs pointes ou branches fussent tournées vers le haut; enfin barrées ou accentuées: sans compter l'accent grave & l'accent aigu, qui figuroient aussi parmi ces notes.

Des notes,
ou de la tablature de
l'ancienne
musique.

Ces diverses modifications faisoient en tout cent vingt-cinq caractères différens, mais dont le nombre se multiplioit considérablement dans la pratique. En effet, chacun de ces caractères indiquant plusieurs sons, suivant qu'on l'employoit dans la tablature des voix, ou dans celle des instrumens; suivant qu'il entroit dans celle de l'un ou de l'autre des quinze modes de musique, variés chacun selon les trois genres, & composés chacun de seize sons, exprimés par dix-huit cordes: il arrivoit de-là, que ces cent vingt-cinq caractères produisoient seize

cens vingt notes. On peut consulter sur la figure & la valeur de ces notes, les sçavans commentaires qu'a publiés sur les Musiciens Grecs, & particulièrement sur *Alypius*, Henri Méibom. C'est à l'application infatigable de ce Critique, aidée du secours des manuscrits, & d'une grande sagacité, que nous devons le rétablissement de la plupart de ces caractères, horriblement altérés, corrompus, défigurés, & confondus les uns avec les autres, par l'ignorance ou la négligence des Copistes.

*De Legib.
lib. 7.*

Cette multitude de notes rendoit certainement l'ancienne musique d'une étude très-longue & très-pénible, quoique, au fond, cet art fût alors d'une assez grande simplicité. Ainsi je ne suis pas surpris que *Platon*, qui ne jugeoit pas à propos que les jeunes gens donnassent trop de temps à l'étude de la musique, leur permît néanmoins d'y sacrifier trois années, seulement pour en apprendre les premiers élémens, & crût par-là réduire cette étude à un terme fort court. A peine, au bout de ce temps-là, pouvoit-on être capable de chanter ou de *solfier* tout simplement un air sur tous les tons & dans tous les genres, en l'accompagnant des sons de la lyre; bien-loin d'être en état d'y joindre le rythme, l'expression, les ornemens, ou d'en composer quelqu'un sur des paroles faites exprès. Il étoit beaucoup plus mal-aisé de chanter sur la tablature, que de chanter d'après une voix ou un instrument, de même qu'il est bien plus difficile de lire le Chinois, que de le parler, à cause de la multitude des caractères.

Il est étonnant que les Anciens, avec tant d'esprit & dans le cours de tant de siècles, pendant lesquels ils ont cultivé la musique, n'aient point imaginé quelque voye plus commode & plus abrégée d'exprimer les sons, que celle qui employoit pour cela 1620 notes; & qu'ils ne se soient point avisés de rendre leur tablature uniforme pour les voix & pour les instrumens. On répondra que, parmi nous, cette distinction de tablature est encore en usage, puisqu'à la tablature à notes, destinée pour les voix & pour la plupart des instrumens, nous joignons la tablature à lettres, dont on se sert pour le luth, la guitare, &c. Mais, outre que l'embarras de notre

double tablature n'est pas comparable à celui de l'ancienne, il faut considérer, que par rapport à la musique des Anciens, la nôtre est un art très-moderne, puisqu'elle ne date que d'un petit nombre de siècles, à compter depuis *Guy Arétin* ou d'*Arezzo*, Auteur du nouveau système, au lieu que l'ancienne musique avoit fleuri pendant plusieurs milliers d'années. Il n'est donc pas extraordinaire que la nôtre n'ait point encore acquis toutes les commodités dont elle auroit besoin. Cependant, malgré le désavantage qu'elle reçoit du défaut d'ancienneté, on peut dire qu'il lui manque très-peu de chose pour atteindre au plus haut degré de perfection. J'en prends à témoin l'expérience qu'en font tous les jours les oreilles fines & sçavantes de nos plus habiles connoisseurs.

II. Il seroit à souhaiter, que quelques recueils des plus beaux airs des Grecs ou des Latins, conservés dans quelques manuscrits, pussent déposer d'une manière aussi décisive en faveur de la musique des Anciens, & venir au secours des foibles lumières que nous communique sur ce point la théorie toute sèche de leurs traités. Mais les monumens de ce genre ne sont pas faciles à trouver. Cependant le hasard m'en a fait découvrir un dans un endroit où l'on ne s'aviserait guères de chercher rien de semblable. C'est à la fin d'une édition toute grecque des poésies d'*Aratus* & de leurs scholies, qui parut à Oxford en 1672 in 8°. Celui qui a procuré cette édition entre plusieurs autres pièces qu'il y a jointes, l'a enrichie de trois hymnes d'un Poète Grec, nommé *Denys*, adressées, la première à la muse Calliope, la seconde à Apollon, & la troisième à Némésis. Ces hymnes sont accompagnées des notes de l'ancienne musique, sur lesquelles on les chantoit. Ce manuscrit précieux, trouvé en Irlande parmi les papiers du fameux *Usserius*, après sa mort, fut acheté par *Bernard*, Professeur du collège de Saint Jean-Baptiste, qui l'a communiqué à l'Editeur, avec des remarques & des éclaircissmens d'*Edmond Chilmead*, Chapelain de l'église de Christ. Il paroît par les notes de musique, que le chant de ces hymnes a été composé sur le mode *Lydien*, & dans le genre diatonique.

De la pratique de l'ancienne Mélodie.

Vincentio-Galilei, dans son dialogue *della Musica antica e della moderna*, imprimé à Florence en 1581 *in folio*, a publié ces mêmes Hymnes avec leurs notes grecques. Il assure qu'il les tient d'un Gentilhomme Florentin, qui les avoit copiées très-exactement d'après un ancien manuscrit grec, conservé dans la bibliothèque du cardinal de S. Ange, & qui contenoit les traités de musique d'*Aristide-Quintilien* & de *Bryenne*. L'édition florentine de ces trois pièces est entièrement conforme à l'édition d'Oxford. En 1602 *Hercole-Bottrigario*, dans son *discours harmonique*, intitulé *in Melone*, & imprimé à Ferrare *in 4°* fit mention de ces Hymnes, qu'il ne connoissoit que par le dialogue de *Galilée*; & il en rapporte, au commencement de son livre, quelques fragmens en notes de musique vulgaire, mais défigurés par quantité de fautes d'impression.

Enfin, ces trois Hymnes se trouvent à la fin d'un manuscrit grec de la bibliothèque du Roi, (côté 3221,) où sont les traités de musique d'*Aristide-Quintilien* & du vieux *Bacchus*. Mais quoique les vers en soient brouillés & confondus les uns avec les autres, elles y paroissent beaucoup plus amples que par-tout ailleurs; c'est-à-dire, que l'Hymne d'Apollon a six vers de plus, qui en font comme la tête; & celle de Némésis, dont la fin manque aux autres éditions, est ici dans toute son étendue, ayant quatorze vers sans compter les six premiers. A l'égard du désordre & de la confusion qui régne dans les vers de ces Hymnes, cela vient uniquement, (comme l'a fort bien démêlé M. *Boivin*, qui m'a communiqué ce manuscrit) de ce qu'originellement ces vers étoient écrits à deux colonnes, en sorte que le premier vers faisoit le commencement de la première colonne, le second, celui de la seconde, & ainsi alternativement jusqu'à la fin. Or il est arrivé, que le copiste ayant voulu transcrire ces vers sur une seule colonne, après avoir copié de suite ceux de la première colonne, il a écrit au-dessous, encore de suite, tous ceux de la seconde. Ainsi, pour les remettre dans leur ordre naturel, il faut diviser le total en deux parties égales, puis les écrire à deux colonnes, de manière que

que les vers de la première soient vis-à-vis de ceux de la seconde : & alors , en lisant alternativement les vers de ces deux colonnes , ils forment un sens parfait & bien suivi. Il faut observer , de plus , que dans ce manuscrit , il n'y a que les vers de l'Hymne de Calliope , & les six premiers de celle d'Apollon , qui portent leurs notes de musique ; au lieu que , dans le manuscrit de Florence & dans celui d'Oxford , ces notes sont écrites , non-seulement sur tous les vers de la première , mais encore sur tous ceux de la seconde , à l'exception des six premiers vers (qui manquent dans ces manuscrits) & sur les cinq premiers , & la moitié du sixième de l'Hymne à Némé-
sis , dont tout le reste ne se trouve point dans ces mêmes manuscrits , comme je l'ai déjà remarqué.

Voici ces trois Hymnes , telles qu'on les lit dans le manuscrit de la bibliothèque royale ; excepté quelques mots visiblement corrompus , qu'on a corrigés par le secours du manuscrit d'Oxford , & dont j'avertirai dans les remarques.

I. ΕΙΣ ΜΟΥΣΑΝ , ΙΑΜΒΟΣ ΒΑΚΧΕΙΟΣ,

Αἰδε , Μοῦσα , μοι φίλη ,
Μολπῆς δ' ἐμῆς κατάρχου ,
Αὖρη δὲ σῶν ἀπ' ἁλσεων
Ἐμὰς φρένας δονεῖτω.
5. Καλλιόπεια σοφὰ ,
Μουσῶν προκαταγέτι τερπνῶν ,
Καὶ σοφὴ Μυσοδότα ,
Λατοῦς γόνε , Δῆλιε , Παῖαν ,
Εὐμενεῖς πάρεσέ μοι.

I. DITHYRAMBE , A LA MUSE CALLIOPE.

*Chantez , Muse , qui m'êtes si chère , & donnez le ton à ma voix.
Que l'air de vos bocages vienne agiter mon ame. Sage Calliope ,
qui marchez à la tête des charmantes Muses ; & vous , qui nous*
Tome V. Aa

initiez à nos mystères, sage fils de Latone, Apollon Délien, soyez-moi propices.

II. ΤΜΝΟΣ ΕΙΣ ΑΠΟΛΛΩΝΑ.

- Εὐφημέιτω πᾶς αἰθήρ·
 Οὔρεα τέμπεια σιγάτω,
 Γῆ, καὶ πόντος, καὶ πνοιαί,
 Ἡχοί, φθόγγοι τ' ὀρνίθων·
 5. Μέλλει δὲ πρὸς ἡμᾶς βαίνειν
 Φοῖβος, ἀκερσεκόμας, ἀχέτας·
 Χιονοβλεφάρεσσι πάτερ Ἀοὺς,
 Ῥοδόεσσαν ὃς ἀν' τυγα πάλων
 Πτανοῖς ὑπὸ ἵχνεσι διώκεις,
 10. Χρυσέαισιν ἀγαλλόμενος κόμαις,
 Περὶ νώτον ἀπέιερατον οὐρανοῦ.
 Ἀκτῖνα πολύτροφον ἀμπλέκων,
 Αἶγλας πολυκερδέα πάγαν
 Περὶ γαῖαν ἀπασαν ἐλίσσων.
 15. Ποταμοὶ δὲ σέθεν πτερὰς ἀμβρότου
 Τίπτουσιν ἐπήερατον ἀμέραν.
 Σοὶ μὲν χορὸς εὐδῖος ἀσέρον
 Κατ' Ὀλύμπον ἀν' ἄκτα χορεύει,
 Ἄνετον μέλος αἰὲν αἰείδων,
 20. Φοιβηίδι τερπόμενος λύρα.
 Γλαυκὰ δὲ παρ' οἷτε Σελάννα
 Χρόνον ὥριον ἀγεμονεύει,
 Λευκῶν ὑπὸ σύρμασι μόσχων.
 Γάννυται δὲ τέ οἱ νόος εὐμενῆς,
 25. Πολυεῖμονα κόσμον ἐλίσσων

II. H Y M N E A A P O L L O N.

*Et la voix
des oiseaux.* *Que le ciel entier applaudisse. Que les montagnes & les val-
lées, que la terre & la mer, que les vents, les échos, & les oiseaux*

gardent un profond silence. Phébus à la longue chevelure, & à la voix mélodieuse, va descendre vers nous.

Pere de l'Aurore aux yeux brillans, qui orné d'une chevelure d'or, poussez rapidement, sur la voute immense du ciel, votre char lumineux, traîné par des coursiers ailés : vous répandez de toutes parts vos rayons, & promenez par toute la terre une riche source de splendeur. De votre sein partent des torrens d'un feu immortel, qui font naître l'aimable jour. C'est pour vous, que le chœur serein des astres danse au milieu du suprême Olympe, & chante perpétuellement des airs sacrés, au son de la lyre même de Phébus. La Lune, de son côté, moins brillante, & dont le char est tiré par de jeunes taureaux blancs, préside au temps de la nuit, qui est son partage ; & son cœur plein de bonté, se réjouit, lorsqu'en faisant son tour, elle étale une parure variée.

Gr. aux blanches paupières.

Gr. de roses.

Gr. des fleuves.

Gr. enfant.

Gr. pâle.

III. ΤΜΝΟΣ ΕΙΣ ΝΕΜΕΣΙΝ.

- Νέμεσι πτερόεσσα, βίου ῥοπά,
 Κυανέπι Θεά, δύγατερ Δίκας,
 Ἀ' κοῦφα φρυάγματα θνατῶν
 Ἐπέχεις ἀδάμαντι χαλινῶς,
 5. Ἐχθουσα δ' ὑβριν ὀλοαν βροτῶν,
 Μέλανα φθόνον ἐκτὸς ἐλαύνεις.
 Ὑπὸ σὸν τροχὸν, ἄσατον, ἀσπίη,
 Χαροπὰ μερόπων σρέφεται τύχη.
 Ἀήθουσα δὲ παρ πόδα βάνεις.
 10. Γαυροῦμενον αὐχένα κλίνεις.
 Ὑπὸ πῆχυν αἰεὶ βίοτον μετρέεις.
 Νεύεις δ' ὑπὸ κόλπον αἰεὶ κάτω ὄφρυς,
 Ζυγὸν μετὰ χεῖρα κρατοῦσα.
 Ἰλαδί, μάκαιρα δικαστόλε,
 15. Νέμεσι πτερόεσσα, βίου ῥοπά.
 Νέμεσιν Θεὸν ἄδμεν ἀφθίταν
 Νημερτέα, καὶ πάρεδρον Δίκαν,
 Δίκαν, ταυσιπτερον, ὀμβείμαν,

Αα ij

Α' τὰν μεγαλοεῖαν βροτῶν

20. Νεμέσειως ἀφαιρεῖ καὶ ταρτάρου.

III. H Y M N E A N É M É S I S.

Gr. aux yeux
noirs.

Gr. à votre
aune.

Aïlée Némésis, puissant mobile de notre vie, Déesse aux yeux sévères, fille de la Justice, qui, par un frein que rien ne peut rompre, sçavez réprimer le vain faste des mortels; qui êtes l'ennemie de leur pernicieuse insolence, & qui chassez loin de vous la noire envie : c'est au gré de votre roue, qui n'a nulle stabilité, & ne laisse nulle trace, que tourne la riante fortune des hommes. Vous les suivez pas à pas, sans en être apperçue. Vous leur faites courber leur tête superbe. Vous mesurez, sans cesse, leurs jours à votre règle. Sans cesse, vous fronchez le sourcil, tenant en main la balance. Soyez-nous favorable, divine ministre de la Justice, aïlée Némésis, puissant mobile de notre vie. Nous chantons les louanges de Némésis, Déesse incorruptible, infallible; & celles de la Justice sa compagne, de la Justice aux aîles déployées & au vol rapide, qui sçait affranchir de la vengeance divine & du tartare, l'héroïque vertu des humains.

R E M A R Q U E S C R I T I Q U E S

S U R

L E S H Y M N E S P R É C É D E N T E S.

1. Hymne.
Titre.

Εἰς Μοῖσαν.] Cette Hymne a pour titre, dans le manuscrit d'Oxford, *Διορυσίου, εἰς Μοῖσαν*; ce qui a fait croire à l'éditeur Anglois, que non-seulement cette Hymne, mais les deux suivantes étoient d'un Poète nommé *Denys*. Parmi tous les Poètes Grecs de ce nom, qui ont vécu en divers temps, & qui sont, pour le moins au nombre de 12, soit qu'il nous en reste quelque ouvrage, soit qu'ils ne nous soient connus que sur le témoignage des anciens Auteurs : il seroit fort difficile de deviner, auquel de tous appartiennent les Hymnes dont il est question. D'ailleurs, l'Hymne à Némésis est attribuée à un Poète nommé *Mésodmés*, par *Jean de Philadelphie*, écrivain Grec, qui vivoit sous l'empire de Justinien, & dont on trouve des fragmens considérables, dans un manuscrit de la bibliothèque

du Roi. Cet Auteur, en parlant de la Déesse Némésis, cite deux vers de cette Hymne. Voici le passage, tel que me l'a communiqué M. Boivin. Φασὶ γὰρ τὴν Νέμεσιν τὰ γλαφυρὰ τῶν πραγμάτων εἰς ἔμπαλιν πέπειν, ταῖς ὑπερβολαῖς τῆς τύχης, ὥς φησι Νομῆνιος, τῷ ἑαυτῆς προχῶν τὴν ἰσότητά ἐπάγουσαν, ὅθεν ὁ Μεσόδμης οὕτω που παρὰ αὐτὴν, Ὡς πὸ σὸν προχὼν ἄστατον, ἀσιβῆ, χαρπὰ μερόπων τρέφεται τύχα. On dit que Némésis renverse, à son gré, les établissemens les plus florissans, & que par le mouvement de sa roue (comme s'exprime Numénius) elle sçait réduire les fortunes les plus excessives, au niveau de la médiocrité. De-là vient, que Mésodmés, en quelque endroit, apostrophe cette Déesse en ces termes : Sous notre roue, qui n'a nulle stabilité, & ne laisse nulle trace, tourne la riante fortune des mortels.

On ne connoît pas mieux le Poète Mésodmés, Auteur de l'Hymne à Némésis, que l'on connoît le Poète Denys, auquel on attribue l'Hymne à Calliope ; & quoique le mot grec *μισόδμη* se lise plus d'une fois dans l'Odyssée d'Homère, où il signifie, tantôt une ouverture pratiquée dans le milieu d'un vaisseau, pour recevoir l'extrémité inférieure du mât, lorsqu'on le dresse ; tantôt l'intervalle compris entre les colonnes, qui soutiennent le plancher d'un appartement : il faut avouer, néanmoins, que Mésodmés est un nom propre fort extraordinaire, & qui pourroit bien être un mot corrompu de Mésomédés. En effet, *Capitolin*, dans la vie d'Antonin-Pie, nous parle d'un Poète lyrique de ce nom, à qui cet Empereur retrancha une partie de la pension, que lui avoit accordée son prédécesseur Adrien, pour récompense des vers, que ce Poète avoit composés à la louange d'Antinoüs, favori de ce Prince, comme nous l'apprend *Suidas*. *Eusèbe*, dans sa chronique, fait mention de ce Mésomédés, comme d'un Poète originaire de Crète, & qu'il appelle *κισσαρδικῶν νόμων μουσικὸς ποιητὴς*, ce qui conviendroit assez à l'Auteur de l'Hymne, dont il s'agit. *Saumaïse*, dans ses notes sur *Capitolin*, rapporte deux petits poèmes de Mésomédés, dont le premier, qui se trouve parmi les épigrammes grecques de l'anthologie, est une description du verre ; le second est une énigme, non encore imprimée. Du reste,

B. 424. O.
289.

T. 37. r.
354.

quels que puissent être les Auteurs de ces trois Hymnes; il est certain, que la dernière, adressée à Némésis, est plus ancienne que *Synesius*, qui dans sa xc^v^e lettre, en cite trois vers, comme d'une Hymne qu'on chantoit de son temps, au son de la lyre. Il est certain, de plus, que cette même Hymne, ainsi que les deux autres, est marquée à un coin; qui ne permet pas de douter, qu'elle n'ait été composée dans un temps, où la poésie grecque étoit encore florissante.

Hymne 1.
Ture.

Ἰαμβος Βακχῆος.] Le premier de ces deux mots du titre ne convient qu'à la première Hymne, dont presque tous les vers sont iambiques. A l'égard du second terme (Βακχῆος,) il peut fort bien s'appliquer aux trois petits poèmes, qui sont écrits dans le style dithyrambique, comme le font assez sentir, & le choix des expressions, consacrées à ce genre de poésie, & l'irrégularité qui regne dans la versification. C'est principalement cette irrégularité, qui caractérisoit les Dithyrambes ou Hymnes adressées à Bacchus, d'où elle passa aux Péans, ou Hymnes d'Apollon, & depuis à celles des autres Divinités. Ce désordre, dans la mesure des vers, étoit fort ordinaire à *Pindare*, dont *Horace* dit qu'il affecte des cadences, qui ne reconnoissent point de loix; *numeris fertur lege solutus*: & selon ce même Auteur, *Anacréon* s'est plus d'une fois permis la même chose, dans ces petites Odes, qu'il faisoit en vers négligés, *non elaboratum ad pedem*. Quoiqu'on ne puisse pas dire, que ces Hymnes soient écrites en pur Dorien; il paroît, cependant, que le Poète y employe particulièrement ce dialecte: ce qui, pourtant, ne tire point à conséquence, pour la partie de l'Auteur.

Carm. 4. Od.
2. Vers. 11.
C. 12.
Epod. 14. V.
12.

Hymne 1.
Vers. 5.

Καλλιόπια σφά.] C'est ainsi qu'il faut lire, conformément au manuscrit de la bibliothèque royale, & non pas Καλλιόπα σφά, comme on lit dans l'édition d'Oxford; ce qui rompt la mesure du vers, qui est un dactylique-Archiloquien, comme le septième, Καὶ σφὲ μυσόδοτα.

Vers. 6.

Προχαραγίτι.] Cette leçon, conforme au manuscrit de la bibliothèque royale, est la véritable; & non pas celle de l'édition d'Oxford, où on lit προχάταγίτι; ce qui ne fait aucun sens raisonnable.

Πάλῳ.] Ce mot fait un plus beau sens que **πόλῳ** avec un *omicron*, comme on lit dans l'édition d'Oxford : **πόλῳ** **πῆανός** **ὑπ' ἵχνεσι**, sous les pas aîlés de vos coursiers : outre que la mesure du vers exige cette dernière leçon.

*Hymne 2.
Vers. 8.*

Περὶ γῶτον ἀπείρατον οὐρανό.] C'est ainsi qu'on lit en cet endroit, dans l'édition d'Oxford. Mais l'éditeur Anglois substitue au mot **ἀπείρατον** celui de **ἀπέρητον** ; ne prenant pas garde, que par-là, il rompt la mesure du vers, qui est un *anapestique-Parthématique-hypercatalectique*. Le manuscrit de la bibliothèque royale porte **ἀπέρητον** ; mot, dont s'accommode aussi peu la mesure du vers. M. Boivin lit **ἀπείρητον**, *immensum* ; ce qui fait un fort beau sens.

Vers. 11.

Αἴγλας πολυκερδέα πάγαν.] Telle est la leçon du manuscrit de la bibliothèque royale. Dans l'édition d'Oxford on lit **πολυδερκέα**, de **πολυδερκής**, *multa intuens*, épithète employée par *Hésiode*. J'aime mieux la première leçon.

Vers. 13.

*Théogon.
Vers. 451.*

Ἐπείρατον ἀμέραν.] Cette leçon, qui est celle du manuscrit de la bibliothèque royale, est préférable à celle de l'édition d'Oxford (**ἀπείρατον**,) qui estropie le vers, & qui ne fait pas un si beau sens.

Vers. 16.

Κατ' Ὀλυμπον] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas **Κατ'** **Ὀλυμπον**, comme on lit dans le manuscrit de la bibliothèque royale, & dans l'édition d'Oxford : ce qui, sans aucune nécessité, fait un vers d'un genre inconnu, au lieu d'un *anapestique-Parthéniaque*, qui se trouve, en suivant la première leçon.

Vers. 18.

Φοῖβηϊδι περπόμενος λύρα.] C'est la leçon de l'édition d'Oxford. Dans le manuscrit de la bibliothèque royale on lit **Φόμηϊδι**, qui ne signifie rien, & **λύρη** en dialecte Ionique.

Vers. 20.

Παρ' οἷτε.] C'est ainsi qu'on lit dans l'édition d'Oxford. Le manuscrit de la bibliothèque royale porte **πάρεθι**, tout en un mot, *vis-à-vis*.

Vers. 21.

Χέρον ὦειον ἀγαμονόει.] Dans l'exemplaire du dialogue de *Vincent Galilee*, qui est à la bibliothèque royale, on trouve à la marge, vis-à-vis de ce vers, une variante écrite à la main, & qui porte **χέρον**, au lieu de **χέρον**. **Χέρον ὦειον** seroit le *chœur*

Vers. 22.

des heures ; ce qui , à mon avis , présente un sens , qui vaut bien celui de l'autre leçon , χρόνον ὥριον.

Vers. 24. Γάνυται.] Il faut lire γάννυται , pour conserver la mesure du vers anapestique , & non pas γάνυται , comme on lit dans toutes les éditions.

Vers. 25. Πολυειμονα κόσμον ἐλίσσων.] Latè-ou variè-induement ornatum circumvolvens. C'est ainsi qu'on lit ce vers, dans le manuscrit de la bibliothèque royale. Mais l'édition d'Oxford & le manuscrit de Florence portent Πολυόιμονα κόσμον ἐλίσσων , multas-semitas-habentem mundum volvens. La première leçon semble devoir être préférée à la seconde , pour deux raisons. 1^o. Quoique les deux mots grecs, οἶμος & οἴη, soient fort en usage , pour marquer un chemin , une route , un sentier , un cercle , une ceinture , &c. on ne trouve point qu'ils aient ni composés , ni dérivés terminés en ων ; mais ils en ont quelques-uns en ος , tels que δύσοιμος , πάτριος : d'où il s'ensuit que πολυόιμων , qui ne se rencontre dans aucun lexique , doit passer pour un terme suspect. A l'égard de πολυείμων , qui vient d'εἶμαι , indutus sum , il est selon l'analogie de la langue grecque , qui abonde en mots composés & dérivés de ce verbe , tels que δυσείμων , ευείμων , ποικιλείμων , μελανείμων , λευχείμων , &c. 2^o. L'épithète , κόσμον ἐλίσσων , qui fait tourner le monde , ne convient nullement à la Lune. Elle tourne , à la vérité , autour de la terre ; mais c'est ce que n'exprime point le mot ἐλίσσων , auquel il faudroit un régime différent de κόσμον , qui , de son côté , demanderoit à être gouverné par quelque préposition , telle que περὶ , ἀμφὶ , comme on l'a vû plus haut , vers 13.

Αἴλας πολυκερδέα πάγαν

Περὶ γαῖαν ἅπασαν ἐλίσσων.

Ainsi , je ne hésite point à m'en tenir à la première leçon , πολυείμονα.

Hymne 3.
Vers. 5.

Ἐχθουσα θ' ὕβρι.] C'est ainsi qu'on lit dans l'édition d'Oxford , au lieu d'ἐχθουσαι θ' ὕβρι , que porte le manuscrit de la bibliothèque royale , & qui ne fait aucun sens.

Vers. 6.

Ἐκτὸς ἐλάυναι.] L'édition d'Oxford & celle de Florence fournissent ,

Système de l'Ancienne Musique,
pour les trois genres, Sur le Mode
le plus bas, ou l'Hypodorien.

1. Tetracorde.
la, si, ut, re. Intervals: $\frac{1}{4}$ de ton, $\frac{1}{2}$ de ton, $\frac{1}{4}$ de ton.

2. Tetrac. Conjoint au 1.
mi, fa, sol, la. Intervals: $\frac{1}{4}$ de ton, $\frac{1}{2}$ de ton, $\frac{1}{4}$ de ton.

3. Tetrac. Conjoint au 2.
si, ut, re, mi. Intervals: $\frac{1}{4}$ de ton, $\frac{1}{2}$ de ton, $\frac{1}{4}$ de ton.

4. Tetrac. disjoints du 3.
fa, sol, la, si. Intervals: $\frac{1}{4}$ de ton, $\frac{1}{2}$ de ton, $\frac{1}{4}$ de ton.

5. Tetrac. disjoints du 2.
ut, re, mi, fa. Intervals: $\frac{1}{4}$ de ton, $\frac{1}{2}$ de ton, $\frac{1}{4}$ de ton.

Système de l'Ancienne Musique, pour le genre
diatonique, Sur le Mode Hypodorien.

Système de l'Ancienne Musique,
pour le genre diatonique, Sur le
Mode Lydien; avec ses notes.

Notes: 7, T, R, Φ, C, P, M, I, Z, E, II, Θ, Λ, M, I.



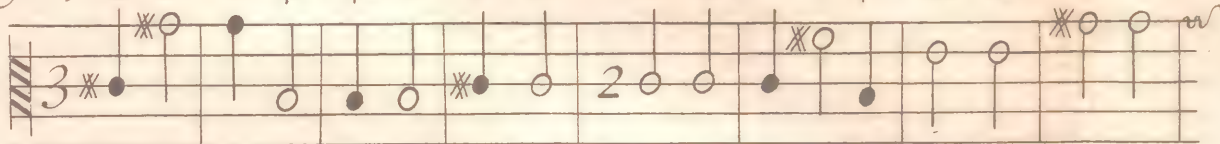
I. Dithyrambe à Calliope.

Notes du M. S. de la B. R. C

Notes des M. S. S. d'Oxford, et

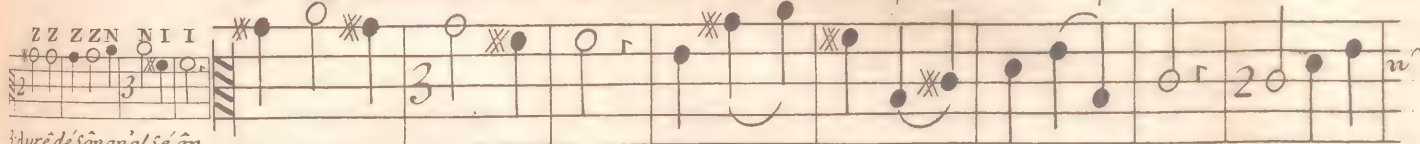
de Florence.

Z Z $\emptyset$ $\emptyset$ $\emptyset$ C C {^{ααα v.} * *} * * $\emptyset$ M M Z Z
C Z Z $\emptyset$ $\emptyset$ * C C { * *} * I $\emptyset$ M M Z Z



1. A'-ειδε, Μῦσά. μοι φίλη, 2. Molpê d'émês KatarKhou. 3. Aurê
A-ëide, Mousa, moi philê,

Z Z N N I I M Z N * $\emptyset$ C P M $\emptyset$ C * P M
Z E Z Z I I M Z N I $\emptyset$ C P M $\emptyset$ C C P M



3. Aurê de Sôn ap' al-sé-ôn,

de Sôn ap' al-sé-ôn, 4. E'-mas phré-nas donêi-tô. 5. Kalli-o-

* * $\emptyset$ * $\emptyset$ N C C C C C Γ R $\emptyset$ R $\emptyset$ C * M I
P C $\emptyset$ P $\emptyset$ N C C C C * Z R $\emptyset$ P $\emptyset$ C P M I



6. à terpnôn. Kai Sôphê

-pèi-a so-phâ, 6. Mousôn proca-taghê-ti ter-pnôn, 7. Kai Sôphê musto-do-

M M I E Z Γ M P C M * M * Z M $\emptyset$ C C
M M I E Z Γ M P C M I M I Z M $\emptyset$ C C



8. Dê-li-é Pai-an,

-ta, 8. Lâ-tous gonê Dê-li-é Pai-an, 9. Eü-mé-nêis parés-té moi.

sf



II. Hymne à Apollon.

υ-Ἰένος διπλάσιον.

ὁ Ρῥόμος δωδεκάσημος.

Ἰϙ Ἰϙ Φ Μ Ἰ Ἰ Μ Ἰ Π

1. rou antu ga pō Phanois hup ich.

2. Rhodo éssan hos antu-ga-pō-lōn

3. Ptānois hup' ichné-Sidiō-Kēs,

4. Chru-seai-Sin a-

C C C C I Ἰϙ P C Φ C

C C C C I C P C Φ C

Φ M M M M Ἰϙ Φ M Ἰ M

Φ M M M M C Φ M Ἰ M

M Ἰ M Ἰ Π

M Ἰ Z Ἰ Z

M Z M * *

Φ M M M M Ἰϙ Φ M Ἰ M

Φ M M M M C Φ M Ἰ M

M Ἰ M Ἰ Π

M Ἰ M P

M * Z Ἰ Z

M Z M Z I

M Ἰ M Ἰ Π

M Ἰ M P

M * Z Ἰ Z

M Z M Z I

M Ἰ M Ἰ Π

M Ἰ M P

M * Z Ἰ Z

M Z M Z I

Ἰϙ Ἰϙ Φ Μ Ἰ Ἰ Μ Ἰ Π

1. rou antu ga pō Phanois hup ich.

2. Rhodo éssan hos antu-ga-pō-lōn

3. Ptānois hup' ichné-Sidiō-Kēs,

4. Chru-seai-Sin a-

5. Peri nō-ton a-pēi-raton oura nou.

6. AKtā-na polustrophon amplekōn,

7. Aiglās polukerdē-a pāgan,

8. Pé-ri-gaiān hapāsan hēlissōn.

9. Potamoī dé Séthen puros ambrotou

10. Tiktousin épē-raton hāmērān.

11. Soi men Khores eūlies asterōn

12. Kat'Olumpon anak-ta Khorēiēi,

13. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

14. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

15. Glaukā dé par'hoitē Selanā

16. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

17. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

18. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

19. Polucimena Kasmen hēlissōn.

20. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

21. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

22. Glaukā dé par'hoitē Selanā

23. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

24. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

25. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

26. Polucimena Kasmen hēlissōn.

27. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

28. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

29. Glaukā dé par'hoitē Selanā

30. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

31. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

32. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

33. Polucimena Kasmen hēlissōn.

34. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

35. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

C C C C I Ἰϙ P C Φ C

C C C C I C P C Φ C

Φ M M M M Ἰϙ Φ M Ἰ M

Φ M M M M C Φ M Ἰ M

M Ἰ M Ἰ Π

M Ἰ Z Ἰ Z

M Z M * *

Φ M M M M Ἰϙ Φ M Ἰ M

Φ M M M M C Φ M Ἰ M

M Ἰ M Ἰ Π

M Ἰ M P

M * Z Ἰ Z

M Z M Z I

6. AKtā-na polustrophon amplekōn,

7. Aiglās polukerdē-a pāgan,

8. Pé-ri-gaiān hapāsan hēlissōn.

9. Potamoī dé Séthen puros ambrotou

10. Tiktousin épē-raton hāmērān.

11. Soi men Khores eūlies asterōn

12. Kat'Olumpon anak-ta Khorēiēi,

13. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

14. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

15. Glaukā dé par'hoitē Selanā

16. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

17. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

18. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

19. Polucimena Kasmen hēlissōn.

20. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

21. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

22. Glaukā dé par'hoitē Selanā

23. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

24. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

25. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

26. Polucimena Kasmen hēlissōn.

27. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

28. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

29. Glaukā dé par'hoitē Selanā

30. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

31. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

32. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

33. Polucimena Kasmen hēlissōn.

34. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

35. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

Φ M M M M Ἰϙ Φ M Ἰ M

Φ M M M M C Φ M Ἰ M

M Ἰ M Ἰ Π

M Ἰ M P

M * Z Ἰ Z

M Z M Z I

6. AKtā-na polustrophon amplekōn,

7. Aiglās polukerdē-a pāgan,

8. Pé-ri-gaiān hapāsan hēlissōn.

9. Potamoī dé Séthen puros ambrotou

10. Tiktousin épē-raton hāmērān.

11. Soi men Khores eūlies asterōn

12. Kat'Olumpon anak-ta Khorēiēi,

13. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

14. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

15. Glaukā dé par'hoitē Selanā

16. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

17. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

18. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

19. Polucimena Kasmen hēlissōn.

20. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

21. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

22. Glaukā dé par'hoitē Selanā

23. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

24. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

25. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

26. Polucimena Kasmen hēlissōn.

27. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

28. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

29. Glaukā dé par'hoitē Selanā

30. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

31. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

32. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

33. Polucimena Kasmen hēlissōn.

34. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

35. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

M Ἰ M Ἰ Π

M Ἰ M P

M * Z Ἰ Z

M Z M Z I

6. AKtā-na polustrophon amplekōn,

7. Aiglās polukerdē-a pāgan,

8. Pé-ri-gaiān hapāsan hēlissōn.

9. Potamoī dé Séthen puros ambrotou

10. Tiktousin épē-raton hāmērān.

11. Soi men Khores eūlies asterōn

12. Kat'Olumpon anak-ta Khorēiēi,

13. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

14. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

15. Glaukā dé par'hoitē Selanā

16. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

17. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

18. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

19. Polucimena Kasmen hēlissōn.

20. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

21. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

22. Glaukā dé par'hoitē Selanā

23. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

24. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

25. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

26. Polucimena Kasmen hēlissōn.

27. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

28. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

29. Glaukā dé par'hoitē Selanā

30. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

31. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

32. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

33. Polucimena Kasmen hēlissōn.

34. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

35. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

M Ἰ M Ἰ Π

M Ἰ M P

M * Z Ἰ Z

M Z M Z I

6. AKtā-na polustrophon amplekōn,

7. Aiglās polukerdē-a pāgan,

8. Pé-ri-gaiān hapāsan hēlissōn.

9. Potamoī dé Séthen puros ambrotou

10. Tiktousin épē-raton hāmērān.

11. Soi men Khores eūlies asterōn

12. Kat'Olumpon anak-ta Khorēiēi,

13. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

14. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

15. Glaukā dé par'hoitē Selanā

16. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

17. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

18. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

19. Polucimena Kasmen hēlissōn.

20. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

21. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

22. Glaukā dé par'hoitē Selanā

23. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

24. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

25. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

26. Polucimena Kasmen hēlissōn.

27. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

28. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

29. Glaukā dé par'hoitē Selanā

30. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

31. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

32. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

33. Polucimena Kasmen hēlissōn.

34. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

35. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

36. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

37. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

38. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

39. Polucimena Kasmen hēlissōn.

40. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

41. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

42. Glaukā dé par'hoitē Selanā

43. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

44. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

MNZ IMI

5. Peri nō-ton a-pēi-raton oura nou.

6. AKtā-na polustrophon amplekōn,

7. Aiglās polukerdē-a pāgan,

8. Pé-ri-gaiān hapāsan hēlissōn.

9. Potamoī dé Séthen puros ambrotou

10. Tiktousin épē-raton hāmērān.

11. Soi men Khores eūlies asterōn

12. Kat'Olumpon anak-ta Khorēiēi,

13. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

14. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.

15. Glaukā dé par'hoitē Selanā

16. Chronon hōrion hāghēmoneū-ēi,

17. Léukōn hupo Surmaci ma Khōn.

18. Ganutai dé tē hōi noos eūmēnēs,

19. Polucimena Kasmen hēlissōn.

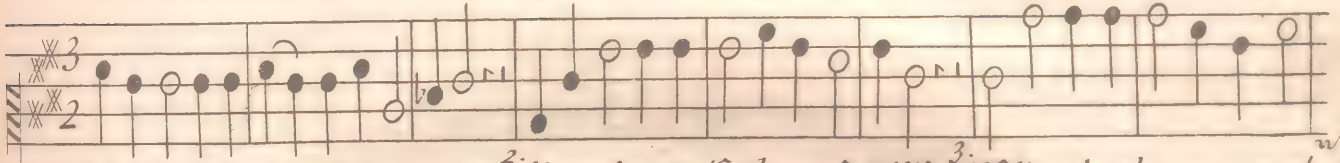
20. A-nēton mélos aiēn a-ēi-dōn,

21. Phoibē-i-di terpomēnos lurā.



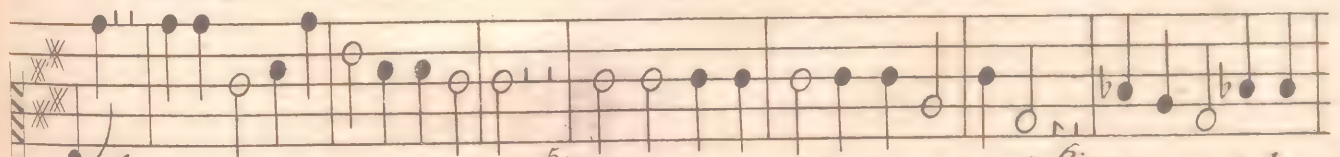
III. Hymne à Némésis.

I M M M M I M M I C P M ϕ M Z Z Z Z E Z I Z M M I I I I I E Z E



1. *Néméci pteroës - sa, biou r hopâ, Kuanôpi Théâ, thugatêr Dikâs, Hâ Kouphaphruagmata thnâ-*

T I I I I I M I I Z I I M M M M M M M M M C M ϕ P C ϕ P P



tôn ⁴ *Épékhéïs adamanti Khalinô.* ⁵ *Echthousa dhubrin olo-an brotôn,* ⁶ *Mélana phthonon &c.*
le reste est perdu.



fournissent , par ces deux mots , de quoi remplir l'hémistiche qui manque ici , dans le manuscrit de la bibliothèque royale.

Αἰήθουσα δὲ παρ πόδα βίβεις.] Ce vers & les deux suivans *Vers. 9.* sont cités par *Synesius* (lettre xcv) avec quelques variétés de leçon. Il lit *ᾠδὴ πόδα* , pour *παρ πόδα* : & dans le troisième vers , au lieu de *βιοτὸν μετρεῖς* , vous mesurez la vie , il lit *βιοτὰν κρατεῖς* , vous vous rendez maîtresse de la vie. J'aime mieux la première leçon , qui est celle du manuscrit de la bibliothèque royale , d'autant plus que le mot *κρατοῦσα* se trouve deux vers plus bas , ce qui feroit une répétition désagréable.

Νέμεσιν Θεὸν αἰδομεν ἀφίταν.] C'est ainsi que *M. Boivin* *Vers. 16.* corrige ce vers , très-corrompu dans le manuscrit de la bibliothèque royale , qui porte , *Νέμεσιν Θεὸν αἰδομένα φητάν.*

Δίκαν ταυσιπύργον , ὀμβείμαν.] *Δίκαν* est encore une cor- *Vers. 18.* rection de *M. Boivin* , qui substitue ce mot à celui de *Νίκην* , qu'on lit dans le manuscrit de la bibliothèque royale. Cette répétition du mot *Δίκαν* , employé à la fin du vers précédent , & au commencement de celui-ci , forme un sens plus raisonnable & plus suivi que le mot *Νίκην* : *Καὶ πάρεδρον Δίκαν , Δίκαν ταυσιπύργον* , &c.

Νεμέσεως ἀφαιρῇ καὶ τερτάρον.] Dans le manuscrit de la bi- *Vers. 20.* bliothèque royale on lit *ἀφαιρῇς* , à la seconde personne , au lieu d'*ἀφαιρῇ* , que corrige *M. Boivin*. La première leçon pourroit , à la rigueur , être conservée. J'aime pourtant mieux la seconde.

Il ne s'agit plus à présent , que de mettre sous les yeux la musique de ces trois hymnes , exprimée par les notes anciennes & par les modernes , puis de faire quelques réflexions sur cette musique.

Ces réflexions se réduisent à en examiner plus particulièrement , 1^o , les sons & les notes qui les représentent ; 2^o , la modulation , ou le chant ; 3^o , le rythme ou la mesure.

1^o. Des quinze sons qui composoient le système de l'an- *Des sons & des notes de cette musique.* cienne musique , il n'y en a que dix qui soient employés dans la modulation de ces trois hymnes , & ce sont les dix qui suivent le premier des quinze , en procédant de bas en haut. A

l'égard des notes qui expriment ces sons, il y en a onze, parce qu'il se trouve deux de ces notes, sçavoir le Γ & l'E, qui servent à désigner le même son en deux lieux différens. Dans l'édition d'Oxford de la première hymne, il manque cinq notes, dont quatre devroient répondre au troisième mot du premier vers (μου) & aux trois premières syllabes du second, (μολπῆς δ' ἐ-;) & la cinquième, à la pénultième syllabe du second mot du sixième vers, (περὶ κατὰ Γ Ε τι.) J'ai suppléé, par le secours du manuscrit de la bibliothèque royale, la première & la cinquième de ces notes omises. Pour les autres, j'ai cru ne pouvoir mieux les remplacer, qu'en répétant au trois endroits où elles manquent, la note qui les précède immédiatement : ce qui s'accorde, non-seulement avec la modulation, mais encore avec le caractère de cette ancienne Mélopée, où les mêmes notes sont rebattues plusieurs fois de suite. Le même manuscrit m'a servi encore à restituer deux notes omises dans l'exemplaire d'Oxford, au troisième & au quatrième vers de la seconde hymne. J'ai eu soin d'indiquer, par autant d'astérisques, toutes ces omissions de notes, soit dans l'édition d'Oxford, soit dans le manuscrit de la bibliothèque royale, dans lequel j'en ai compté jusqu'à dix-sept.

Il faut observer, que les notes de musique du manuscrit de la bibliothèque royale, ne sont pas toujours conformes à celles de l'édition d'Oxford; & qu'afin qu'on puisse remarquer ces différences, j'ai fait graver les unes & les autres en deux lignes, où elles se répondent exactement. Je m'attache néanmoins aux dernières par préférence, à cause des deux manuscrits qui les autorisent : outre que les premières ont quantité de lacunes qui en interrompent la suite. Mais comme celles-ci forment quelquefois un chant assez différent de celui que rendent les autres, je l'exprime à la marge en notes vulgaires.

J'ai encore une observation importante à faire sur les notes de ces hymnes. C'est que parmi les onze qu'offrent les divers manuscrits, il y en a une absolument étrangère au mode de cette musique vocale, qui est le Lydien, dans le genre diatonique. Il est vrai que cette note (qui est le N) se trouve,

dans ce mode, & dans ce genre, au nombre des caractères destinés à la musique instrumentale : ce qui m'a mis en état de lever la difficulté, en substituant à cette note étrangère celle qui lui répond parmi les caractères de la musique vocale, sçavoir la lettre **F**. Je l'ai fait ainsi, dans la supposition que les copistes, qui les premiers ont écrit avec les seules notes de la musique vocale ces trois hymnes, dont l'original portoit, suivant la coutume, les deux rangs de notes, c'est-à-dire, celles des voix & celles des instrumens, auront, par méprise, transcrit la note de ceux-ci, pour la note de celles-là : ce qui se fera perpétué dans les exemplaires postérieurs. Il pourroit aussi être arrivé que la lettre **Z**, caractère propre au mode Lydien, & qui, en majuscule représente la lettre **N** couchée, auroit par la négligence des scribes, insensiblement dégénéré en ce dernier caractère : & ce qui me le feroit conjecturer, c'est qu'en deux endroits où le manuscrit de la bibliothèque royale porte un **N**, les deux autres exemplaires ont un **Z**. Peut-être, enfin, le **γ**, en petit caractère, aura-t-il été pris pour le **ν**, par des copistes peu attentifs.

2°. Les notes musicales de ces trois hymnes font connoître qu'elles se chantoient sur le ton ou mode Lydien, & dans le genre diatonique. Ce mode étoit le dixième des quinze qu'admettoient les Anciens, en comptant de bas en haut. On sçait que ces quinze modes ne différoient entr'eux que d'un demi-ton : ainsi, en supposant que la plus basse corde du mode le plus grave, qui étoit l'*hypodorien*, répondoit au *la* de l'octave la plus basse de nos clavecins ordinaires, ou sans *ravalement* ; il s'ensuit, que la plus basse corde du mode Lydien répondoit au *fa-dièse* de la seconde octave de ces mêmes instrumens, & sa corde la plus aiguë au *fa-dièse* de notre dernière octave : ce qui comprend l'étendue des deux octaves que contenoit l'ancien système de musique. On ne doit pas cependant conclure de-là, que le chant de ces trois hymnes soit en *fa-ut-fa-dièse*, suivant le langage de la musique moderne.

Ces hymnes sont réputées se chanter sur le mode Lydien, seulement parce que leur chant se trouve renfermé dans les

De la modulation, ou du chant de cette musique.

limites des deux octaves, qui forment l'étendue de ce mode ; & nullement , parce que leur modulation en fait entendre souvent les trois cordes , que les Modernes nomment *essentiels*, sçavoir la *finale* ou la plus basse , la *dominante* & la *médiate* ; qui , dans tous les modes anciens , pour le dire en passant , est toujours la tierce mineure. En effet , si le chant des deux premières hymnes commence & finit sur la quinte du mode dont il s'agit , le chant de la troisième commence à l'octave de la première corde de ce mode : mais comme il ne nous reste que le chant des cinq premiers vers & de la moitié du sixième de cette hymne , nous ignorons sur quel corde son chant se terminoit.

Il paroît , suivant le système de la musique moderne , que les deux premières hymnes se chantent en *A-mi-la* , tierce majeure ; & le commencement de la troisième en *E-fi-mi* , aussi tierce majeure. On pourroit même chanter en *C-sol-ut-dièse* , tierce mineure , le commencement de la première & celui de la seconde , parce que l'une & l'autre semblent affecter d'abord cette modulation : mais elles tombent promptement dans celle d'*A-mi-la* , tierce majeure , d'où elles ne laissent pas de sortir de temps en temps , pour entrer dans quelqu'autre.

Cela fait voir combien l'idée qu'attachoient les Anciens à ce terme *mode* ou *ton* , étoit différente de celle que nous en avons. Ils n'entendoient par-là qu'un certain degré d'élévation dans le système total de leur harmonie , dont les sons se suivoient toujours selon le même ordre : au lieu que parmi nous les modes sont distingués l'un de l'autre , non-seulement par le degré d'élévation , mais encore par le différent arrangement , ou la différente progression des sons , (ce qui constitue la modulation majeure & la mineure ,) & outre cela , par les diverses modifications que reçoivent ces mêmes sons , à cause du défaut de justesse , inséparable de la manière d'accorder les instrumens de musique ; modifications qui diversifient , au jugement de l'oreille , les modulations , tant majeures que mineures ; quoique toutes les majeures soient essentiellement les mêmes , aussi bien que toutes les mineures.

Quant à ce qui concerne l'ordre & la suite des sons dans le chant de ces hymnes, les uns sont rebattus plusieurs fois coup sur coup, (ce qui va jusqu'à six, sept & neuf fois en quelques endroits;) les autres se succèdent, ou par degrés conjoints, ou par degrés disjoints, soit en montant, soit en descendant; & ces degrés disjoints ou ces intervalles sont la tierce majeure ou mineure, la quarte, le triton, la quinte, la sixte majeure ou mineure, la septième, l'octave, la neuvième & la dixième. A travers la simplicité de ces chants, qui ont quelque rapport au plain-chant de nos Eglises, on ne laisse pas d'appercevoir que le Musicien, par l'arrangement des sons, a voulu faire sentir quelquefois l'expression des paroles. On remarque de plus dans cette musique, quelques ports de voix, indiqués par deux notes, qui répondent à une même syllabe, & qui se suivent, tantôt par degrés conjoints, tantôt par degrés disjoints, quelquefois très-éloignés l'un de l'autre, comme d'une sixte, & même d'une dixième; ce qui, dans le simple chant est assez extraordinaire.

Du reste, la modulation de ces hymnes est d'un tour si peu propre à être accompagné de plusieurs parties, qu'il seroit même assez difficile d'y faire une basse qui fût supportable. C'est ce que j'ai reconnu par l'expérience que j'en ai voulu tenter: & cette circonstance peut servir à persuader tout esprit exempt de prévention, que les Musiciens de l'antiquité, en composant leurs chants, n'avoient point en vûe de les rendre susceptibles d'un accompagnement, comme le nôtre; mais qu'ils pensoient seulement à les rendre expressifs & touchans, sans se mettre en peine si l'on pourroit y ajuster un contrepoint, dont apparemment ils ne s'étoient jamais avisés, ou dont peut-être ils faisoient peu de cas.

C'est ainsi que nos vieux airs François, tels que plusieurs de ceux de *Lambert*, des *Boiffet*, & de quelques autres, qui n'ont été composés que pour plaire, étant chantés par une voix seule, donnent souvent la torture à ceux qui veulent y faire des basses: & celles dont ces airs sont accompagnés dans les recueils gravés ou imprimés qu'on en a mis au jour,

sont pour la plupart si pitoyables, & d'une modulation si peu naturelle & si forcée, qu'on sent bien qu'elles ont été composées après coup; en un mot, que ces airs n'ont point été faits pour avoir des basses. Il en est de même de nos anciens vau-de-villes, de nos vieilles musiques d'église, de nos vieux Noël's, dont les chants bizarrement tournés & modulés, ne comportent que difficilement l'union d'une basse, & d'une basse presque toujours estropiée.

Mais ce qui semble devoir décider absolument cette question, c'est que le système de l'ancienne musique étant renfermé dans l'étendue de deux octaves, & le chant du sujet ou du dessus roulant quelquefois sur les sons les plus bas du système, (comme dans ces hymnes qui se chantent toutes sur les dix premières cordes,) il étoit impossible de placer au-dessous du sujet les différentes parties qui entrent dans notre contrepoint.

Du rythme
ou de la me-
sure de cette
musique.

3°. Le rythme ou la cadence de ces hymnes, considéré par rapport aux différens pieds qui les composent, n'est point uniforme, mais c'est un mélange du rythme égal & du rythme double. Je les ai réduits à notre mesure de deux & de trois temps, observant de marquer un repos ou une *pause* après le chant de chaque vers. Ce mélange ou cette variété de rythme, qui suit par-tout exactement la quantité des syllabes de la poésie, contribue beaucoup à donner au chant plus d'ame & plus d'expression.

Dans le manuscrit de la bibliothèque royale, j'ai trouvé le rythme de l'hymne d'Apollon déterminé par une *apostille* écrite en lettres rouges, & dont voici les termes : Γέγος διπλάσιον, ὁ ῥυθμὸς δωδεκάσημος; & au dessus de ces mots on voit la marque de l'iambe exprimée par les deux caractères ordinaires. On apprend par-là, 1°. Que le rythme de cette pièce de poésie est dans le genre double ou l'iambique, ce qui revient au même; c'est-à-dire, que dans cette mesure le *levé* n'a qu'un temps, & le *frappé* en a deux, ou réciproquement : 2°. Que ce rythme est composé de douze temps syllabiques, équivalans à douze brèves; en sorte qu'il y en a quatre pour le *levé*, & huit pour le *frappé*, ou au contraire, & que chaque vers ne

fait qu'un rythme ou une mesure, qu'on peut cependant, comme je l'ai fait, partager en deux mesures moins longues, en gardant toujours les mêmes proportions. Il n'y a pourtant aucun de ces vers, quine renferme la valeur de plus de 12 brèves, puisqu'ils en contiennent chacun jusques à quatorze & quinze. Mais comme ce sont tous des vers *anapestiques-hypercatalectiques*, c'est-à-dire, qui ont detrop, ou une syllabe longue, ou une brève & une longue : ces deux ou trois brèves supplémentaires sont censées être hors du rythme ou de la cadence.

Le rythme de l'hymne à Némésis est du même genre que le précédent, cette hymne étant écrite dans le même genre de vers.

Pour le rythme du Dithyrambe à Calliope, il seroit difficile de le déterminer en général, à cause de la différente mesure des vers. Je crois cependant que le rythme en est suffisamment indiqué, 1^o. par le mot *ἰαμβος*, qui se lit au titre; 2^o. par la syllabe grecque (*ων*) qui est la première du mot *ωνδεῖος*, & qui, dans les trois manuscrits de cette pièce, se trouve écrite entre le premier & le second vers, au-dessus de *μολπῆς*, où manquent deux notes de musique. Ces deux mots signifient vrai-semblablement, (selon moi) que ce rythme est en partie iambique ou double, comme dans le premier, le quatrième & le dernier vers; en partie spondaïque ou dactylique, (ce qui est la même chose,) c'est-à-dire, égal, comme dans les six autres vers. C'est, à mon avis, la véritable interprétation de cette syllabe *ων*, qui a paru fort embarrassante à l'éditeur Anglois, & à l'un des Auteurs Italiens dont j'ai parlé plus haut, lesquels, de leur propre aveu, ont hasardé, sur ce point, des conjectures peu satisfaisantes.

Voilà un précis de tout ce que j'ai pu recueillir de l'antiquité touchant la théorie & la pratique de la Mélopée. Quoique je n'aye nullement prétendu qu'une simple Dissertation dût tenir lieu d'un traité complet sur l'ancienne musique : j'ose me flater d'avoir rassemblé ici de quoi en donner une idée plus nette & plus vraie que celle qu'on en pourroit prendre dans plusieurs volumes publiés sur cette matière.

A D D I T I O N
A L A D I S S E R T A T I O N
S U R
L A M E L O P E E.

Par M. B U R E T T E.

2 de Septem-
bre 1721.

LEs monumens de l'ancienne musique sont si rares, que l'on ne peut rassembler avec trop de soin le petit nombre qui nous en reste. Les trois dont j'ai fait part à la Compagnie, peuvent passer pour être d'une antiquité assez reculée. En effet, l'hymne à Némésis est, selon toutes les apparences, l'ouvrage d'un Poète qui vivoit sous l'empire d'Adrien. A l'égard des deux autres, adressées la première à Calliope, la seconde à Apollon, & qui sont attribuées à un Poète nommé *Denys*, il paroît plus difficile d'en déterminer le siècle. Cependant on pourroit peut-être hasarder sur ce point quelques conjectures, qui ne seroient pas hors de vrai-semblance. Voici à quoi cela se réduiroit.

Comme les deux hymnes en question sont écrites en vers lyriques, & dans le style dirhyambique; il faudroit faire en sorte de découvrir lequel des différens Poètes Grecs, connus sous ce nom de *Denys*, on pourroit soupçonner raisonnablement d'en être l'Auteur, eu égard à l'espèce de poésie qu'il auroit cultivée.

Parmi quatorze ou quinze de ces Poètes, dont l'antiquité nous a conservé les ouvrages ou la mémoire, il y en a deux qui ont composé des pièces de théâtre; *Denys* l'ancien tyran de Syracuse, & *Denys* de Sinope, cité par *Athénée*. Il y en a deux autres qui ont traité de la Géographie; *Denys* le *Périégète*, qui vivoit sous Auguste, & *Denys* de Bysance, qui a décrit la navigation du Bosphore, & composé diverses poésies funèbres au rapport de *Suidas*. Il y en a cinq qui nous ont laissé quelques
Epigrammes;

Epigrammes ; Denys de Cyzique , Denys d'Andros , un troisiéme surnommé le *Sophiste* , & deux autres appellés simplement Denys , sans aucune qualification particuliere. Il y en a un de Mitylène , dit le *Corroyeur* , qui a fait un poëme sur l'expédition militaire de Bacchus & de Minerve , & que l'on a cru un peu plus ancien que Cicéron & Jule-César. Il y en a un autre surnommé *Χαλκοῦς* , d' *Airain* , cité par *Aristote* , chap. 2 du III^e livre de la Rhétorique , & qui s'est signalé dans le genre élégiaque. Il y a de plus un Denys de Corinthe , qui , selon *Suidas* , a écrit des préceptes pour la conduite de la vie , un livre des causes , un des météores ; le tout en vers. A considérer les différentes sortes de poësie , par lesquelles ces douze Poëtes se sont distingués , rien n'oblige à mettre sur le compte de quelqu'un d'entr'eux les hymnes dont il s'agit.

Mais il est fait mention de trois autres Denys , à l'un desquels pourroient bien appartenir ces deux petits poëmes. Le premier est Denys d'Héraclée , qui s'exerça en tout genre de poësie , & qui étoit contemporain d'Héraclide de Pont , disciple de Platon , puis d'Aristote. Le second est Denys de Thèbes , maître de musique d'Epaminondas , selon *Cornelius-Nepos* , & qu'Aristoxène , au rapport de *Plutarque* , (en son dialogue de la musique) mettoit au rang des plus illustres Poëtes lyriques , tels que *Lamprus* , *Pindare* , *Pratinas*. Il est surprenant que *Meursius* l'ait omis dans son traité de *claris Dionysiis*. Le troisiéme est Denys , surnommé l'*Iambe* , cité dans le même dialogue de *Plutarque* , & dont *Clément Alexandrin* rapporte un vers , où le mot ζαψ est employé dans la signification de θαλασσα , la Mer. Du premier de ces témoignages , on peut conclurre , que ce Poëte , dont on ignore le siècle , étoit certainement plus ancien que Plutarque. Je serois fort porté à croire , que les hymnes dont nous cherchons l'Auteur , & dont la premiere est intitulée Ἰαμβος Βαχχιῶς , pourroient bien être l'ouvrage , ou de ce dernier Denys , auquel cas elles seroient encore plus anciennes que celle de Némésis , attribuée à Mésomédès ; ou de Denys de Thèbes , & dans cette supposition , elles seroient de la premiere antiquité. Or je ne doute presque pas , que

Pag. 1142.
edit. Steph.
Gr.

^a Pag. 1130.
edit. Steph.
Gr.
^b Strom. lib.
1. pag. 562.

l'époque de leur composition ne soit , à peu près , celle de la musique qui les accompagne.

Outre ces trois monumens de la Mélopée grecque , dont l'ancienneté semble bien avérée, l'édition d'Oxford des poésies d'Aratus , à laquelle je dois la première connoissance de ces monumens , en offre un quatrième , qui remplit la dernière page du volume , & auquel je n'avois donné d'abord aucune attention. J'avoue que la source d'où l'a tiré l'éditeur Anglois , m'en avoit fait concevoir une idée peu avantageuse , & me l'avoit fait absolument négliger. Il le rapporte , sur la foi du P. Kircher , dans sa *Musurgia*. Quelqu'immense que paroisse le sçavoir qu'étale ce Jésuite dans un si grand nombre de gros volumes , j'étois prévenu qu'il étoit ordinairement peu exact , & souvent trop crédule ; qu'il ramassoit , sans beaucoup de choix ni de discernement , tout ce qu'il trouvoit dans les livres concernant la matière qu'il avoit entrepris de traiter ; qu'il adoptoit volontiers tous les Mémoires qu'on lui fournissoit , vrais ou faux , pourvû qu'ils renfermassent quelque chose d'extraordinaire & de merveilleux ; en un mot , qu'il remplissoit , assez bien le caractère que lui a donné en peu de mots un Sçavant de nos jours , en le qualifiant *Vir immensæ quidem, sed indigestæ admodum eruditionis*. Sur de telles préventions , je ne pouvois manquer de passer fort légèrement par-dessus une pièce qu'on produisoit d'après cet Auteur. Cependant , comme en fait d'antiquité , on ne doit rien mépriser qu'après l'examen le plus sérieux , je suis revenu , pour ainsi dire , sur mes pas , & j'ai voulu m'instruire par moi-même du jugement qu'on devoit porter sur ce prétendu morceau d'ancienne musique.

Dans cette vûe j'ai eu recours à l'endroit du P. Kircher , cité par l'éditeur Anglois , c'est-à-dire , à la 541^e page du premier tome de la *Musurgia* , imprimée à Rome en 1650 in folio ; & voici ce que j'y ai trouvé. Après que l'Auteur a passé en revue les caractères ou notes de l'ancienne musique grecque , telles que nous les a conservées *Alypius* ; il ne me reste plus , (dit-il ,) qu'à faire voir quelque échantillon de cette même musique : ce qu'il juge d'autant plus indispensable , que

personne jusqu'alors, (continue-t-il,) ne s'est mis en devoir de satisfaire la plus vive curiosité des Sçavans sur un point si parfaitement ignoré. On voit par-là que les deux Auteurs Italiens, qui les premiers ont mis au jour la musique des trois hymnes dont j'ai parlé plus haut, sçavoir *Vincentio-Galilei*, & *Hercole-Bottrigario*, avoient échapé aux recherches du P. *Kircher*, quoiqu'ils lui fussent tous deux fort antérieurs; puisque le dialogue du premier de ces Ecrivains avoit paru à Florence dès l'année 1581, & le discours de l'autre à Ferrare en 1602.

L'échantillon qu'expose le P. *Kircher* mérite d'autant plus de considération, qu'il ne lui vient pas d'une main étrangère. Il assure l'avoir trouvé lui-même dans la plus fameuse bibliothèque de Sicile, qui est celle du monastère de S. Sauveur, voisin du port de Messine. C'est, (ajoute-t-il,) un très-ancien fragment de *Pindare*, accompagné des notes de l'ancienne musique grecque, lesquelles sont les mêmes qu'*Alypius* attribue au mode Lydien. Ces paroles du Jésuite pourroient faire présumer, qu'il n'a pas sçu que ce qu'il appelle *un très-ancien fragment de Pindare*, n'étoit autre chose que les huit premiers vers de la première Ode Pythique de ce Poëte; ce qui, pour le dire en passant, donneroit assez mauvaise opinion de la Littérature du P. *Kircher*, par rapport à la lecture des Anciens.

Quoi qu'il en soit, pour ôter tout scrupule sur la vérité du témoignage de cet Auteur, qu'on ne pourroit cependant, sans injustice, soupçonner de mauvaise foi sur un fait qu'il dit avoir vû, à moins qu'on n'en eût d'ailleurs des preuves convaincantes: j'ai crû qu'il étoit à propos de remonter à la source. Pour cela j'ai consulté le catalogue des Manuscrits grecs de la bibliothèque de S. Sauveur, tel que le représente le P. *Possévin*, dans l'appendice de son *Apparat sacré*. Ce catalogue, qui est latin, ne m'a fourni aucun éclaircissement sur l'article dont j'étois en peine. Il ne contient que des homélies ou d'autres traités des Peres Grecs, sur-tout de S. Chrysostôme, à la réserve de quatre ou cinq Auteurs profanes, tels que la *Réthorique d'Hermogène*, les *Annales de Constantin-Manaf-*

sés, Suidas, &c. Tout cela ne semble avoir rien de commun avec un fragment de *Pindare* mis en musique; à moins qu'on ne voulût supposer que ce fragment eût été inséré au hasard à la fin de quelque manuscrit, tout-à-fait étranger à cette manière.

Peu content de cette première recherche, je me suis adressé au R. P. Dom *Bernard de Montfaucon*, que je sçavois posséder un ample recueil des manuscrits conservés dans les plus fameuses bibliothèques de l'Europe. Celui des manuscrits grecs de la bibliothèque de S. Sauveur n'y a pas été oublié. Il y est transcrit en grec dans toute son étendue, & je l'ai parcouru exactement d'un bout à l'autre. Ses richesses ne consistent, comme je l'ai déjà dit, qu'en différentes pièces des *Peres Grecs*; & l'on y rencontre encore moins d'Auteurs profanes, que dans le catalogue publié par le P. *Possevin*. Comme je désespérois presque de pouvoir tirer de-là quelque lumière touchant le fragment de *Pindare*, & que j'en étois à la fin du catalogue grec, je suis tombé sur le dernier article cotté 95, où on lit ces mots : Πολλά δὲ ἅμα βιβλία περιέχουσι τὰ πάντα περὶ τῆς ᾠδῆς: c'est-à-dire, *il y a encore plusieurs livres manuscrits qui contiennent tout ce qui regarde le chœur; ce qui ne peut signifier autre chose en cet endroit, que la musique d'Eglise.* C'est sans doute parmi ces sortes de manuscrits, que le P. *Kicher* aura trouvé le fragment de *Pindare* mis en musique: c'est la place naturelle d'un semblable monument, & il seroit inutile de l'aller chercher ailleurs. Ainsi voilà, ce me semble, le témoignage du P. *Kircher* suffisamment justifié à cet égard. Examinons présentement la pièce en elle-même.

Ce sont, comme je l'ai déjà dit, les huit premiers vers de la première Ode Pythique de *Pindare*, accompagnés des caractères de l'ancienne musique, écrits au-dessus des paroles; & ces caractères sont ceux qui appartiennent au mode *Lydien*. De ces huit vers, les quatre premiers forment un chant bien suivi & bien terminé, qui est indiqué par les notes destinées à la musique vocale: ce qui montre que le chant de ces quatre vers s'exécute par une ou plusieurs voix. Les quatre derniers

composent une seconde suite de chant, à la tête de laquelle on lit ces mots grecs *χόρος εἰς κισθάραν* ; & sur les paroles de chaque vers, sont écrits les caractères particuliers à la musique instrumentale : ce qui fait voir que le second chant étoit, non-seulement exécuté par des voix, mais encore accompagné d'une ou de plusieurs *Cithares*, dont on jouoit à l'unisson ou à l'octave des voix. Le chant de ces huit vers est des plus simples, & ne roule que sur six sons différens ; ce qui pourroit être une assez bonne preuve de l'antiquité de cette musique, puisque la lyre à sept cordes étoit plus que suffisante pour l'exécuter.

Ces deux suites de chant réduites à notre musique vulgaire, se chantent en *E-si-mi*, tierce mineure ; comme on le reconnoît par leur modulation & par leur finale. La première commence à la dominante ou à la quinte du ton : la seconde commence à la médiane ou à la tierce. La plupart des cadences qui terminent les différentes parties de ces chants, se font non en remontant à la corde finale par l'intervalle d'un demi-ton, comme nous le pratiquons ordinairement dans les nôtres ; mais en redescendant à cette même finale par l'intervalle d'un ton entier. Ces sortes de cadences ou de chûtes sont fort connues & fort usitées des Orientaux ; du moins, s'il est permis d'en juger par un air persan, dont on a fait graver depuis peu la musique & les paroles, & où presque toutes les cadences sont de cette espèce. Voici les huit vers de Pindare :

Χρύσεια φόρμιγξ, Ἀπόλλωνος,
καὶ ἰοπλοκάμων
Σύνδικον Μοισᾶν κτέανον,
Τᾶς ἀκούει μὲν βάσις, ἀγλαΐας ἀρχά.
Πείθονται δ' αἰοῖδοι σάμασιν,
Ἀγνοῖ χόρον ὅπότεν τῶν φορμίων
Ἀμβολὰς τεύχης ἐλελίζομένα.
Καὶ τὸν αἶχματὰν κεραυνὸν σβεννύεις.

C'est-à-dire : *Lyre dorée, compagne inséparable d'Apollon & des Muses à la belle chevelure, vous réglez par vos sons les mouvemens*

de la danse , qui est la source de la joie. Les chantres obéissent à notre signal , lorsque pincée d'une main délicate, vous faites entendre les préludes de ces airs , qui donnent le ton aux chœurs des Musiciens ; & par le charme de votre harmonie , vous pouvez éteindre les traits enflammés de la foudre.

A l'égard du chant , le voici exprimé en notes vulgaires , avec toute l'exactitude & la fidélité possible ; ce qui le fait paroître un peu différent de celui que nous a donné le P. Kircher.

Trois circonstances rendent ce chant différent de celui qu'a publié ce Pere : 1^o, le mode , ou le ton ; 2^o, la modulation , ou la suite du chant ; 3^o, le rythme ou la cadence. Le P. Kircher a mis ce chant en *G-ré-fol* , tierce mineure ; c'est-à-dire , deux tons plus haut que le véritable , qui est , comme je l'ai déjà dit , *E-fi-mi* , tierce mineure. En second lieu , il en a mal représenté la suite ou la modulation en trois endroits , où il prend une note pour une autre ; ce que j'ai eu soin de corriger , conformément à la tablature grecque. Enfin il n'a observé dans la sienne nul rythme , nulle cadence ; au lieu que j'ai réduit ce chant à son véritable rythme ; ce qui ne m'a pas été difficile , en consultant la quantité des syllabes , qui répondent aux notes de musique. Ce rythme , au reste , n'est pas uniforme. Il est mêlé du rythme égal ou dactylique , & du double ou de l'iambique. Cette variété de mesure ou de cadence contribue à rendre le chant plus vif & plus animé ; & c'est aussi l'effet qu'elle produit dans notre récitatif.



Ode de Pindare.

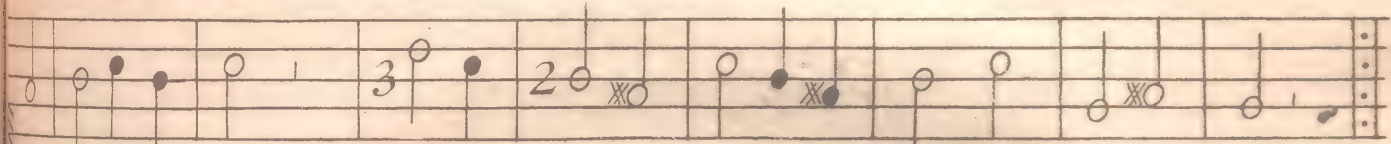
Memoir. To. V. Pl. 5. pag. 206.

Π Π Γ Θ Ι Π Γ Θ Ι Π Γ Θ Ι Μ Ι Θ Ι Μ



Χρύσε — α φόρμινξ, Α — πόλλω — νος κῆ ἰ — σπλονάμων Σιώνδι — κον

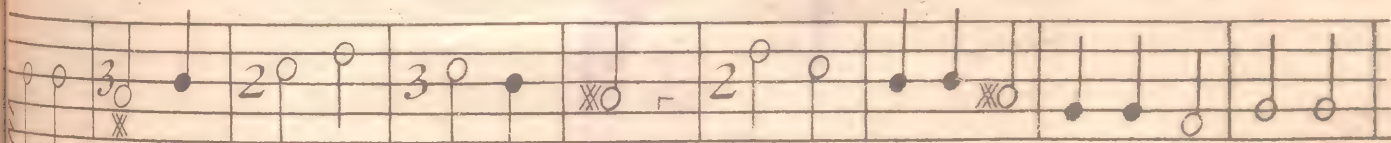
Ι Θ Γ Θ Γ Π Γ Θ Ι Γ Θ Ι Θ Γ Μ Ι Μ



Μοισᾶν κτέα — νον Τᾶς ἀ — κέ — ει μὲν βάσις, ἀ — γλαί — ας ἀρ — χά.

leur chantant au son de la cithare.

V V < V N Z N V < Z N V V < Η Η Ο Η Η



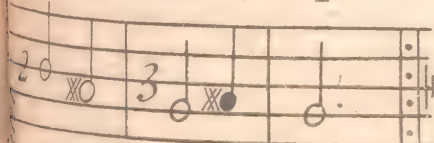
Πείθονται θᾶ — σι — δοὶ σά — μα — σιν, Α' — γη — σιχόρων ὁπώραν τῶν φρενι —

< Η V N Z Η < < V V < Η < Ο V Η N Z N



— μίων Αμ — βο — λὰς τόχης ἐλξ — λι — ζομένη. Καὶ τὸν αἶχμα — τὰν κέ —

V < Η < Η



— ρανὸν σβεννί — εις.

sf



QUESTION naturelle & critique, sçavoir pourquoi les Cygnes qui chantoient autrefois si bien, chantent aujourd'hui si mal.

Par M. MORIN.

CETTE question intéresse particulièrement les favoris des Muses, puisque les Cygnes font le corps ordinaire de leurs emblèmes & de leurs devises. La relation intime qu'ils avoient les uns avec les autres dans l'antiquité, étoit si déclarée, que qui disoit Cygne, disoit Poète; jusques-là que pour distinguer les grands ouvriers dans cette profession les uns des autres, on leur donnoit la qualité de Cygne d'une telle ou d'une telle ville, à peu près comme aujourd'hui nos maisons de noblesse prennent celle de Seigneur d'une telle ou d'une telle paroisse. Grand honneur pour les Cygnes, mais encore plus grand pour les Poètes! C'étoit pour eux une preuve authentique qu'ils avoient été jugés dignes d'être couronnés de la main même d'Apollon, à qui ces oiseaux étoient particulièrement consacrés: 23 de Février 1720.

Laurea donandus Apollinari.

Comme il y a dans cette Compagnie plusieurs excellens sujets, qui avec un grand goût pour la poésie, en ont acquis une connoissance parfaite, soutenue même dans quelques-uns par des talens considérables, il ne doit pas être permis de douter que toutes leurs lumières jointes ensemble n'en répandent suffisamment sur cette question indécise jusqu'ici, ni que tant de juges compétens, qui doivent connoître parfaitement l'histoire & les talens des Cygnes, après avoir écouté nos doutes & nos difficultés, ne soient en état de les résoudre sur le champ, & de former un jugement qui tiendra lieu de décision dans la république des Lettres.

Que les Cygnes aient eu, ou passé chez les Anciens pour avoir un ramage des plus mélodieux, c'est un fait si connu, qu'il

ne demande pas de preuves dans une assemblée comme celle-ci. Par-tout ailleurs il nous ouvreroit un vaste champ pour étaler une érudition brillante, qui ennoblirait ce discours par une infinité de citations des plus fameux Auteurs Grecs ou Latins, Historiens, Mythologues, Naturalistes, Philosophes, Poètes, Orateurs, qui tous de concert attribuent à ces oiseaux les plus beaux talens de la voix, particulièrement quand ils approchoient de leur fin. Cette vaine ostentation d'autorités inutiles & superflues, ne seroit bonne qu'à fatiguer les oreilles de nos maîtres; ce seroit la *crambe repetita* de Juvénal. Le parti le plus sage est de supposer le fait, faux ou vrai, comme un fait notoire.

A l'égard de la seconde partie de notre problème, sçavoir que les Cygnes chantent aujourd'hui fort mal, ou pour parler juste, ne chantent point du tout; elle a encore moins besoin de preuves que la première. Les volatiles que nous connoissons sous ce nom sont distingués, comme ceux du temps passé, par leur blancheur éclatante, désignée ordinairement, aussi bien que celle de la neige, par le terme de *purpurea*. Ils figurent avec beaucoup de grace sur un canal, ou sur un étang, avec une gravité majestueuse & des airs imposans : des airs de musique; non : rien qui en approche, pas même dans cette belle saison, la jeunesse de l'année, qui donne de la voix à tous les animaux, sur-tout de leur espèce; & les tons obscurs qui leur échappent alors dans leurs plus doux momens, ressemblent plutôt à ceux d'un grondeur mécontent, qui murmure ou qui menace, qu'aux accens gracieux que forment alors par une émulation réciproque tous les volatiles qui ont quelque disposition à la mélodie. En un mot, on peut dire présentement que les Corbeaux & les Oyes qui leur servoient autrefois de lustre, & qui leur étoient opposés sur le chapitre de la mélodie, pour désigner ou les Poètes importuns, ou les Musiciens désagréables, l'emportent infiniment aujourd'hui sur eux par leurs croassemens ou leurs voix glapissantes, qui, tout éloignées qu'elles sont de ce qui s'appelle harmonie, en approchent certainement beaucoup plus que celles de nos Cygnes, quand ces deux espèces

espèces gazouillent ensemble, & forment des concerts à leur manière, ou sur le ton gai, ou sur le ton triste. Ces deux faits établis comme constans, il s'agit présentement de chercher la raison de cette différence si manifeste entre les Cygnes anciens & les modernes.

Cette variation ne seroit pas étonnante dans l'espèce du genre humain qui semble s'être réservé, par un privilège spécial, le droit de dégénérer quand il lui plaît, sans être obligé d'en alléguer d'autre raison que celle que nos Médecins officieux ont trouvée dans les caprices de l'imagination. Il arrive rarement que la lignée des héros, des grands hommes, leur ressemble; le proverbe latin y est exprès : *Heroum filii, noxæ*. Rien n'est plus ordinaire que de voir à des peres & à des meres distingués par les graces du corps & de l'esprit, des enfans mal conformés, ou nés avec de mauvaises inclinations : & cette dérogeance passoit déjà pour si généralement établie du temps d'Horace, qu'il en a fait une observation en forme de regle, dans laquelle il pose, comme une suite constante des principes de la nature, que de génération en génération les familles tombent ordinairement en décadence de bien en mal, & de mal en pis; ce qu'il démontre en trois vers, comme un fait qui ne pouvoit être contesté par les quatre filiations successives dont il avoit été témoin.

*Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiore.*

S'il n'étoit question que de confirmer cette remarque par des suffrages ou par des exemples, il s'en trouveroit plusieurs jusque dans l'antiquité la plus éloignée. Il est du moins certain que cette dégénération, s'il est permis de parler ainsi, est fort rare chez les animaux, & que suivant dans leurs alliances la seule voie de la nature, sans aucun détour circonflexe, ils transmettent beaucoup plus fidèlement à leurs descendants leurs images & leurs ressemblances, conformément aux premières intentions du Créateur.

*Est in juvencis , est in equis patrum
Virtus , nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam.*

Le Rossignol chante aussi bien, & peut-être mieux que la première Philomèle : la Colombe & la Tourterelle gémissent comme du temps de Salomon : le Singe est toujours Singe : & dans les successions infinies de générations qui se sont faites dans chaque espèce depuis le commencement du monde, toutes choses persévèrent avec la même régularité que dans les corps célestes & parmi les astres. Comment, & pourquoi les Cygnes seront-ils exceptés de cette règle générale ? S'ils chantoient autrefois, quelle raison les empêche de chanter aujourd'hui ? Par quelle étrange révolution n'entend-on plus sortir de leurs belles & magnifiques gorges, que des tons durs & cacophonies ?

Dira-t-on qu'ils ne chantoient alors que par imitation ; & que du séjour d'Apollon, des Muses & de leur cour, dont les hymnes continuels faisoient retentir jour & nuit les échos des bords du Caïstre & du Méandre, demeure ordinaire de ces oiseaux, il s'étoit répandu dans les airs tant de tourbillons harmonieux, que tout chantoit dans la Grèce ? Certainement nous voyons tous les jours que plusieurs des oiseaux qui sont reçus dans notre commerce domestique, y apprennent à parler, & quelques-uns à siffler des airs avec toute la justesse, & beaucoup plus de délicatesse que nos plus excellens flageolets. Or, depuis plusieurs siècles il n'est plus question de chansons dans la Grèce. Les habitans assujettis par une domination étrangère, y sont occupés d'autres soins que de ceux de la symphonie : ils ont pendu, comme les Juifs pendant leur captivité, leurs lyres & leurs harpes aux saules verts ; & de toute la musique, il ne leur est resté que des soupirs ; ou s'il leur arrive quelquefois d'y entonner quelques cantiques, ce ne sont que de tristes lamentations, qui ne font pas les mêmes impressions sur les organes & sur les cervelets des Cygnes d'aujourd'hui, que les chants joyeux des Sapho & des Anacréon sur ceux de

leur temps. Voilà peut-être la raison pourquoi leurs fils & leurs filles sont muettes. Mais malheureusement je prévois une réponse qui ne souffre pas de réplique ; ce sont les Cygnes que nous avons vus à Versailles & sur la Seine , qui au milieu des concerts des plus belles voix , & des instrumens les plus parfaits , ont toujours gardé un silence aussi profond que celui des poissons de leur canal.

La différence des climats pourroit , ce semble , en fournir une autre raison plus réelle & plus solide. Les animaux transplantés changent presque de nature, aussi bien que les arbres & les plantes : les Lions & les Tigres de l'Afrique perdent beaucoup de leur férocité dans les pays froids : les Ours y changent même de couleur , & de noirs ils y deviennent blancs : les reptiles les plus dangereux y perdent leur venin , soit par la différente température de l'air , ou par une vertu spécifique , attachée par une grace spéciale aux terres septentrionales, comme le prétendent les Hybernois zélateurs de leur patrie. Il en est de même des oiseaux : les changemens de zone froide , chaude , tempérée , font sur eux à peu près les mêmes effets que ceux des saisons. Ceux qui nous divertissent par leur ramage pendant le printemps ou l'été , ne nous disent rien , ou peu de chose pendant l'hiver. Les Cygnes pourroient bien être sujets à la même vicissitude ; & pour avoir gazouillé , sifflé , ou chanté gracieusement dans les Isles tempérées de la Grèce , ils ne sont pas obligés de jouer le même rôle sur la scène des pays septentrionaux.

Ce qu'il y a encore de fâcheux pour cette solution , c'est qu'elle est détruite par Elien fameux Naturaliste Grec , & un de ceux qui s'est expliqué le plus précisément en faveur du doux ramage des volatiles en question. Car , pour leur confirmer ce beau talent d'une manière plus authentique , il raconte que chez les Hyperboréens , c'est-à-dire , les habitans des extrémités du Nord , qui avoient un temple célèbre d'Apollon , lors de la célébration d'une fête solennelle , dont ils faisoient tous les ans la dépense en l'honneur de ce Dieu , aussitôt que les Prêtres avoient commencé la cérémonie par une procession

*Alian. de
anim. l. XI.
cap. I.*

& l'aspersion des eaux lustrales, une grosse troupe de Cygnes descendoit dans l'instant du sommet des monts Riphées; & qu'après avoir caracollé en l'air autour de ce temple, pour en faire une espèce de lustration à leur manière, ils descendoient en ordre dans le chœur, où ils prenoient gravement leurs places entre les Prêtres & les Musiciens, qui se préparoient à entonner l'hymne sacré destiné pour cette fête; & que là ils chantoient leurs parties avec la dernière exactitude, sans détonner, sans troubler la mesure; & que l'hymne fini, ils se retiroient dans le même ordre. Voilà donc des Cygnes qui psalmodient dans le Nord, aussi bien que dans la Grèce, en présence de tout un peuple, & d'une infinité de témoins de toutes les nations, que la solennité y attiroit; ce qui fait voir que dans les idées de ces temps-là, ils portoient toujours & par-tout avec eux leur dignité de Chantres, inséparable de leurs individus.

Ne seroit-ce point aussi peut-être une erreur de nom, & que les Anciens auroient donné celui de Cygnes à des oiseaux différens de ceux que nous connoissons aujourd'hui sous cette dénomination? Certainement ils avoient une espèce qui devoit leur ressembler beaucoup, à en juger par la description que nous en a laissée Ovide, qui n'a pas trouvé de meilleur moyen pour nous donner une idée nette & précise de leur configuration, qu'en nous renvoyant à celle des Cygnes, comme à l'original, dont les autres n'étoient qu'une copie peu exacte.

*Si volucrum quæ sit dubiarum forma, requiris;
Ut non Cygnorum, sic albis proxima Cygnis.*

C'étoient les oiseaux de Diomède, ainsi qualifiés parce qu'ils tiroient leur généalogie des compagnons de ce héros, témoins de son triste sort, & inconsolables de sa perte, qui par la compassion des Dieux furent métamorphosés en cette espèce de volatiles, fort communs dans l'Isle de Diomède. Mais les Naturalistes qui en ont traité à dessein, & qui devoient les avoir étudiés de près, ne disent rien de leur voix. Ils leur donnent

bien la couleur, & à peu près la taille des Cygnes, mais une figure différente: *forma Fulicæ, Ardeæ similes*. Ils les appellent même d'un autre nom ἐράδιος; & ils attestent qu'ils affectionnoient particulièrement l'Isle de Diomède, & qu'ils y étoient si familiers avec les habitans, qu'ils venoient souvent se jeter en volant jusque dans leur sein, au lieu qu'ils insultoient hardiment les étrangers, & fendoient sur eux avec l'impétuosité des oiseaux de proie; à raison de quoi on leur donnoit ordinairement l'épithète ou le nom de κατὰράκται; ou plutôt, parce que leur occupation ordinaire étoit de s'établir sur la cime des écueils ou des rochers, le long du rivage, & que de-là ils se lançoient avec ardeur sur les poissons qu'ils découvroient jusque dans le fond de la mer, d'où ils ne sortoient souvent que long-temps après avec leur gibier dans le bec: manœuvres & qualités qui ne conviennent nullement aux Cygnes de la Grèce, oiseaux de riviere dévoués au service d'Apollon, qui passioient leur vie, & qui la finissoient même en chantant.

Afin de les mieux connoître, & pour en juger plus sûrement, il est cependant bon de sçavoir que les mêmes Auteurs qui les ont honorés du talent de la voix, leur donnent d'autres qualités qui ont peu de rapport avec la mélodie, dont le seul goût adoucit naturellement & attendrit le cœur; & qu'ils nous les représentent comme des animaux féroces, barbares, dénaturés, ἄσποροι, ἀλληλόκτονοι, ἀλληλοφάγοι, (qui n'avoient aucune tendresse pour leurs petits, qui s'entretuoient, & qui se mangeoient les uns les autres.) C'est Aristote, c'est Pline, c'est Elien qui leur donnent ces qualifications atroces: & pour les confirmer, les Auteurs fabuleux racontent, comme de concert, que le premier Auteur des Cygnes, Cycnus fils du Dieu Mars, fut tué par Hercule, parce qu'il étoit voleur de grands chemins, & qu'il assassinoit impitoyablement les passans, qui tomboient entre ses mains: que Cycnus fils de Neptune, tué par Achille, avoit poignardé Philonomé sa mere, & jetté dans la mer son fils Tennès, après l'avoir enfermé dans une caisse: & qu'enfin un autre Cycnus fils d'Apollon, intime ami de Phaëton, étoit véritablement un beau garçon,

& d'une figure fort agréable ; mais que ses inclinations étoient dures , inhumaines & cruelles. C'est apparemment à celui-là que les Cygnes doivent leur prétendue voix , que les Mythologues ont jugé à propos de transmettre à ses descendants. Il est à présumer qu'un fils d'Apollon devoit sçavoir la musique , & chanter avec plus de grace qu'un autre. Quoi qu'il en soit , il est certain que les oiseaux en question ne nous présentent aucune idée de cruauté , ni entr'eux , ni avec les animaux d'une autre espèce. Bien loin de détruire leurs petits , ou d'en négliger le soin , ils sont fort vifs sur leur conservation : la mere les ramasse soigneusement sous ses aîles la nuit & le jour , à plusieurs reprises , & les peres vont à la charge avec une noble intrépidité contre ceux qui se mettent en devoir de les insulter : mais le tout se termine à des coups d'aîles ou de bec , & sans effusion de sang. Qu'ils s'entremangent , c'est une pure médifance : s'il leur arrive quelquefois d'en venir aux voies de fait les uns contre les autres , ce n'est que sur le chapitre de l'amour , & dans le temps qu'ils travaillent à s'établir un domicile fixe pour eux & pour leur famille , sur le bord d'une riviere. Dans ces occasions , il est vrai que les mâles ont quelquefois des contestations violentes avec leurs rivaux , pour s'assurer la possession tranquille de leurs Hélenes , & les droits de pêche & de pâture à droite & à gauche. A la vérité il arrive quelquefois que la fin de ces duels , qui se terminent rarement en vingt-quatre heures , devient tragique ; & que si les combattants se trouvent à peu près d'une égale force , ils se livrent pendant plusieurs jours des combats rudes & fréquens , qui ne finissent que par la mort d'un des combattans , que le plus fort étouffe d'abord autant qu'il peut , en lui ferrant la gorge avec son cou entrelacé , & ensuite en lui plongeant la tête avec une partie du corps dans l'eau , assez long-temps pour qu'il y perde la respiration & la vie : mais il en demeure là , & content de sa victoire , il ne sévit point sur le cadavre de son adversaire , pour s'en repaître comme les Allélophages. Ce détail n'est tiré ni de Pline , ni de la fable ; & nous pouvons en certifier la réalité comme témoins oculaires.

De toutes ces observations, il résulte deux vérités. La première, que la plupart des anciens Auteurs Grecs ou Latins qui ont fait mention des Cygnes, & qui leur ont donné une voix harmonieuse, n'en ont parlé ainsi que sur une tradition populaire, ou sur les relations de quelques Voyageurs mal informés, qui dans ces temps-là comme dans celui-ci, s'attachoient plus au merveilleux & à l'extraordinaire, qu'à l'exakte vérité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui cette espèce d'oiseaux est assez rare dans la Grèce; & que quelques-uns de nos Voyageurs modernes y en ont cherché expressément sur le Caïstre & sur le Méandre, dans l'intention de les examiner de près, & qu'ils n'y en ont ni vu, ni entendu aucun. On sçait qu'ils ne sont communs & bien connus que dans le Nord, & particulièrement en Hollande, d'où ils ne sortent pas volontiers, s'ils n'y sont forcés par des glaces & par des hyvers extraordinaires, soit que les pâturages de leurs prairies, ou les poissons de leurs canaux leur conviennent davantage, ou pour d'autres raisons physiques, qu'il ne nous appartient pas d'approfondir. Aussi le Naturaliste que nous avons déjà cité plus d'une fois, & qui nous en a conté tant de singularités, Elien parlant de bonne foi, & après y avoir fait une réflexion sérieuse, avoue ingénument que de lui-même il ne pouvoit affirmer rien de certain sur le chant du Cygne; & que tout ce qu'il en sçavoit, étoit que les Anciens tenoient pour constant, qu'avant que de mourir il chantoit ordinairement une espèce d'air, qui s'appelloit à cause de cela, *l'air du Cygne*. Un Auteur Grec qui en a fait mention à plusieurs reprises, & qui en parle avec cette certitude, donne bien lieu de juger qu'ils n'y étoient pas si communs qu'on se le figure. Autre observation qui paroît encore plus décisive, c'est que le prince des Poètes Latins, Virgile qui dans le style poétique, & suivant la prévention populaire, les a honorés quelquefois d'épithètes mélodieuses, quand il en parle en Physicien & avec connoissance de cause, leur donne la qualité de *rauci*, qui certainement n'a aucune relation à la musique, & qui dans la vérité leur convient parfaitement :

Dant sonitum rauci per stagna loquacia Cygni.

*Lucian. de
Elect. seu Cy-
gnis.*

Enfin, Lucien nous fournit sur ce sujet une démonstration qui ne souffre pas de réponse. C'est dans la relation qu'il nous a laissée d'un voyage réel ou supposé sur les côtes d'Italie : là, il rapporte qu'étant parvenus à l'embouchure du Pô, lui & ses amis eurent la curiosité de remonter cette rivière, à dessein d'y questionner les matelots & les habitans sur l'aventure tragique de Phaëton, & d'y examiner les peupliers successeurs & figures de ses sœurs, qui devoient répandre de l'ambre au lieu de larmes ; & pour y voir & y entendre les Cygnes qui devoient y représenter les amis de ce malheureux Prince, & y chanter jour & nuit des hymnes lugubres en son honneur, comme ils faisoient avant leurs changemens, en qualité de Musiciens & de favoris d'Apollon, ὡδικοὺς αἰγέφ' οὐκ ἀπ' ἑδρῶν Ἀπόλλωνος. Ces bonnes gens, qui ne sçavoient métamorphose aucune, interrogés sur tous ces faits, leur répondirent ingénument sur l'article des Cygnes, qu'à la vérité ils en voyoient quelquefois sur les marais, que ce fleuve forme à droite & à gauche, & qui pouffoient de temps en temps des cris fort désagréables, tels qu'auprès d'eux, les Corbeaux ou les Geais pourroient passer pour des Syrènes ; mais qu'il ne leur étoit jamais arrivé, pas même en songe, de leur entendre chanter rien d'agréable.

La seconde & dernière conséquence, qui se tire naturellement de ces remarques, c'est que la prétendue voix des oiseaux en question, est une pure fiction, qui n'a de fondement que dans la fable, & aucun dans la nature. Sçavoir, après cela, comment tant & tant d'Auteurs graves, Naturalistes, Philosophes, Historiens, nous ont osé débiter ce fait comme constant ; c'en est assurément un des plus étonnans, & qui doit nous apprendre à faire usage d'une critique exacte dans la lecture de leurs ouvrages, sans nous en laisser imposer par leurs grands noms. A l'égard des Auteurs fabuleux, ce seroit abuser de notre raison, que d'en chercher dans leurs fictions. Il est cependant permis à ceux qui veulent y supposer quelques fondemens, d'en

d'en imaginer dans les gorges magnifiques de ces oiseaux, dont la tournure est assez conforme à quelques-uns de nos instrumens de musique, & qui paroissent faites exprès pour y former des roulemens, des modulations & des ports de voix ; dans la protection dont ils étoient si honorés par le Dieu de la musique ; dans les aventures & les qualités dominantes de plusieurs personnages qui avoient porté le nom de *Cygnus*. Toutes ces idées différentes confondues dans des imaginations poétiques, peuvent bien leur avoir donné lieu d'en composer des animaux chimériques, qui ne subsistent nulle part. Mais à quoi bon s'alambiquer l'esprit à chercher de la raison où il n'y en a point : ils ont fait chanter les Cygnes comme ils ont fait parler les animaux. Voilà tout le mystère, qui n'étoit apparemment pas inconnu à l'Auteur de l'ancien proverbe grec, qui porte *que les Cygnes chanteront, quand les Geais cesseront de babiller ou de criailler*, c'est à-dire, jamais ; parce que le babil est naturel aux oiseaux de cette dernière espèce.

Après cela, si les partisans de la poésie jugent à propos de tenir pour l'ancienne tradition, & de continuer d'honorer les Cygnes de leurs bonnes grâces, par une prédilection purement de fantaisie, c'est leur affaire : ils en sont les maîtres. Que ces oiseaux chantent ou ne chantent pas, que leur importe ? la fable le dit, cela leur suffit : la fable est leur code & leur digeste : tout est fiction chez eux, & ils s'embarrassent peu des protestations de la nature contre leurs traditions manifestement fausses. Cependant, s'il est permis de dire là-dessus ce que l'on pense, il paroît que leur attachement si déclaré pour ces volatiles, par préférence à tous les autres, pourroit souffrir quelque réformation sans intéresser leur honneur. Qu'ils aient recours à la fiction quand les autres secours leur manquent ; à la bonne heure. Mais à quoi bon aller chercher dans la fable & dans le mensonge des emblèmes & des devises qui ne leur ressemblent en rien, pendant que la nature leur fournit tant de sujets qui semblent faits exprès pour eux ; qui joignent à des figures aimables, gracieuses, tous les agrémens de la voix ; & qui par la délicatesse & la variété de leurs tons harmonieux,

s'attirent comme eux l'admiration universelle des animaux, des hommes & des Dieux. Est-ce donc qu'un Serin, un Rossignol, ou une Fauvette ne leur conviendroient pas autant & mieux qu'un Cygne, dont la plus importante occupation est de barboter dans la fange d'un canal ou d'un marais, pour y attraper quelque vil insecte, ou un malheureux petit poisson ?

D E L' O R I G I N E

D E L A S O Y E.

Par M. MAHUDEL.

9 de Mai
1719.

L'ORIGINE de la soye, considérée par rapport à l'histoire naturelle du ver qui la produit, par rapport à la manière d'élever cet insecte, & à l'art de cultiver l'arbre dont la feuille lui sert d'aliment, est aujourd'hui si connue, qu'il seroit difficile de pouvoir rien dire de nouveau sur ce sujet après les Auteurs qui l'ont traité.

Aussi, ni la naissance que ce petit animal tire d'un œuf, ni ses métamorphoses de ver en chenille, de chenille en nymphe, & de nymphe en papillon, ni le mécanisme avec lequel il travaille son cocon, ne sont point l'objet de mes recherches, ni une matière du ressort de cette Académie.

Je n'embrasse que l'historique des opinions des Anciens sur les causes de la production de ce fil précieux, dont la plupart sont désignées par les noms mêmes qu'ils lui donnoient : je tâche de fixer l'époque de la connoissance qu'on en a eue ; de déterminer son pays natal ; d'indiquer les peuples qui l'en ont tiré les premiers, pour le communiquer aux autres nations : & je rapporterai dans la suite les usages que l'on en a faits successivement en différens temps, & en divers lieux.

La soye est une de ces choses dont on s'est servi pendant plusieurs siècles, presque dans toute l'Asie, en Afrique, & en beaucoup d'endroits de l'Europe, sans que l'on connût ce que

c'étoit ; soit parce que les peuples chez qui elle se recueilloit donnoient peu d'accès chez eux aux étrangers , soit parce que jaloux d'un avantage qui leur étoit particulier , ils appréhendoient de se le voir ravir par d'autres. C'est de cette difficulté que les voyageurs anciens ont eue de s'instruire de son origine, que sont nées tant d'opinions singulieres qu'on en trouve dans une suite de 900 ans d'Auteurs des plus anciens.

A juger de la description qu'Hérodote fait d'une laine plus belle & plus fine que l'ordinaire , & qu'il dit être le fruit d'un arbre sauvage des Indes (pays le plus reculé que les Orientaux connussent de son temps du côté du Levant) il paroît que c'étoit la première idée qu'ils ayent eue de la soye. L. 3.

Il n'étoit pas extraordinaire que des gens envoyés dans ce pays-là pour le reconnoître , ne voyant qu'en passant les cocons des vers à soye , dont ces arbres étoient chargés , sous un climat où ces insectes éclosent sur leurs feuilles , s'y nourrissent , & montent naturellement sur leurs branches , prissent ces cocons pour des pelotons de laine.

Il y a apparence que ce n'a été que sur la relation de ces gens peu fidèles , que Théophraste regardoit ce genre d'arbres comme existant , & qu'il les rangeoit dans une classe particulière, qu'il a formée d'arbres portant de la laine ; & quelque créance qu'on ait à Servius pour l'intelligence de Virgile , si l'on juge du sentiment de ce Poète par ce vers :

*In edit. Bodei
lib. 4. c. 9.*

Velleraque ut foliis depectent tenuia Seres.

*In Georg.
lib. 2.*

On ne peut guères le faire penser autrement que Théophraste , sur ce que produisoit ces arbres.

D'autres ont pris la soye pour une espèce de coton plus fin que l'ordinaire, sur la ressemblance de la douceur de ces sortes de pelotons à celle de l'intérieur des fruits de coton très-conus aux Orientaux ; parce qu'ils en voyoient naître une espèce sur des arbrisseaux en Égypte , en Arabie & aux Indes : Lib. 19. c. 1.
Pline même donnoit encore de son temps indistinctement à ces deux substances , le nom de *Bombyx* , qui semble n'avoir été consacré que pour la soye.

Lib. XV. in
desc. India
c. 2.

Quelques-uns établissoient son caractère sur la délicatesse de son fil ; & n'en trouvant d'aucune espèce dont elle approche plus que celui du *Byssus*, si renommé pour avoir servi d'habillemens au grand Prêtre des Juifs , à ceux des Indiens , à ceux d'Isis , & au mauvais riche de l'Évangile , ils vouloient qu'elle fût une espèce de ce lin. La cherté presque égale de l'une & de l'autre a donné occasion à Strabon de les confondre : & comme il croyoit que le *Byssus* se tiroit des écorces rouffes d'une plante de ce nom, il n'a pas fait difficulté d'avancer que la soye se tiroit de celles de certains arbres des Indes ; ce qui est un fait pour lequel il n'apporte de garans que les Mémoires d'Eratosthène & de Néarque, auteurs dont il a auparavant déclaré lui-même que la foi lui étoit suspecte.

Ces idées touchant la soye en ont eu un cours général , jusqu'à ce que les relations de quelques Voyageurs qui s'étoient apperçûs que l'on en tiroit une espèce de certains insectes , aient partagé les opinions ; en sorte que leurs observations ont depuis donné lieu à distinguer deux sortes de soye , l'une provenant d'une plante , & l'autre produite par un ver.

Mais combien les observations des plus exacts d'entr'eux sur la nature de ce ver , & sur la manière de produire ce fil , se trouvent-elles encore imparfaites ?

Lib. V. hist.
animal. c. 18.
V. 217.

Aristote , quoique le plus ancien des Naturalistes , est néanmoins celui qui a donné la description d'un insecte le plus approchant du ver à soye. C'est en parlant des différentes espèces de chenilles , qu'il en décrit une qui vient d'un ver cornu , & à laquelle il ne donne le nom de *βόμβυξ* , que lorsqu'elle s'est renfermée dans une coque , d'où il dit qu'elle sort en papillon ; changemens qui selon lui s'accomplissent en six mois.

Lib. V. hist.
animal. c. 19.
V. 264.

Par l'application qu'on voit qu'il fait du même nom de *βόμβυξ* , à une espèce de guêpe qu'il décrit dans un autre endroit du même livre , où il ajoute qu'elle rend de la cire ; il n'y a pas de doute que ce terme n'ait été un nom générique que les Grecs donnoient aux coques de différens insectes : soit que ces peuples tirassent son origine du bourdonnement qui est ordinaire aux insectes ailés, auxquels ils croyoient que ressembloient

βόμβυξ ,
bombum ede-
re , Suidas.

les papillons qui sortent de ces coques, soit qu'ils fissent venir ce nom de la ressemblance de figure qu'ont les nymphes de chenilles, prêtes à devenir papillons, & la coque qui les renferme, à une sorte de vase ovale qu'ils appelloient *βομβύλον*. *Hesych. super hoc verbum.*

Environ 400 ans après Aristote, Pline auquel l'histoire des animaux, écrite par ce Philosophe, étoit très-connue, a répété dans la sienne le même fait à la lettre : il y range aussi sous le nom de *Bombyx*, non-seulement l'espèce de guêpe décrite par Aristote, & celle de ce ver qu'on a prétendu qui produisoit la soie de Cos, mais encore diverses autres chenilles qui naissent dans cette Isle, & qu'il suppose y former des cocons, dont, à ce qu'il dit, les femmes du pays filoient la soie, & en faisoient des étoffes d'été si légères, qu'on étoit surpris que les hommes osassent s'en habiller comme les femmes. *Plin. l. XL c. 22.*

Pausanias qui a écrit quelques années après Pline, fait à la vérité une description de ce ver fort différente de celle de ce dernier Historien ; il lui donne en grandeur le double de celle d'un scarabé, huit pieds comme à l'araignée, & cinq années de vie ; à la fin desquels il dit qu'il creve saoulé de roseaux, & que l'on tire de son ventre divers pelotons de soie. *In Eliac. l. VI.*

Mais ce que cet Auteur qui vivoit sous les Antonins, apprend le premier, est que ce ver est Indien, & que les Grecs l'appelloient *Σήρ*, mot dont Hésychius, Suidas, & la plupart des Etymologistes ont dérivé le nom de *Seres*, habitans des Indes, chez lesquels on se convainquit dans la suite que cet insecte naissoit.

^a Clément Aléxandrin, ^b Pollux, ^c Servius, & ^d Tertullien qui reconnoissoient à ce ver la même origine, paroissent mieux instruits de ces métamorphoses, que ne l'étoit Pausanias : ils n'ont pensé différemment de nous, que sur la conformité qu'ils donnoient à cet insecte avec l'araignée pour former son fil, & sur la qualité de l'arbre dont ils croyoient qu'il se nourrit. *^a In Padagog. l. II. c. 10.
^b L. VII. c. 17.
^c Ad libr. II. Georgic. V. 120.
^d Depallio c. 3.*

A la réserve de ces deux circonstances de l'origine de la soie, les autres paroissent avoir été assez connues dans le Levant. On en peut juger par ce qu'on en voit dans les ouvrages des premiers Peres de l'église grecque, qui déclament contre le *S. Basil. in exam. homil. 8.*

luxe , exhortoient les riches qui ne pouvoient se passer d'habits de soye, de se souvenir au moins en s'en revêtant , *que le ver de la substance duquel ils étoient faits, est le symbole de la résurrection.*

Il est surprenant que nonobstant ces lumieres que l'on avoit acquises sur cette origine , & qui s'approchoient de plus en plus de la vérité , on ne laisse pas de compter plusieurs Auteurs de mérite , contemporains de ces derniers , qui vouloient encore de leur temps , que la véritable & la plus belle soye se tirât immédiatement des plantes.

^a De situ orbis.

^b In Hyppolito

act. 2. V. 389.

^c Hist. Nat.

l. VI. c. 17.

^d Polihystor.

cap. 50.

^e In Indicis.

& Ammian.

Marcel. l. 23.

^f Perieges.

V. 762.

Les uns tels que ^a Méla, ^b Sénèque, Silius Italicus, ^c Plin même, & ^d Solin son copiste, ^e Arrien & ^f Ammien-Marcellin en parloient encore comme d'un lainage très-fin, qui croissoit sur des feuilles d'arbre, & qu'on n'en détachoit pour le carder, que par le moyen de l'eau dont on humectoit ces feuilles.

Les autres, ^g comme Denys d'Alexandrie, la prenoient pour une oüate légère recueillie sur certaines fleurs, ou composée d'un amas de ces aigrettes, ou poils mols que l'on voit sur la semence de quelques arbres, comme dans le saule, le laurier-rose & l'apocin.

De consulatu
Olybrii.

Elle passoit encore chez quelques-uns pour un fil tiré de l'écorce d'un roseau particulier des Indes. Claudien en parle comme d'une excroissance que l'on arrachoit de la superficie de l'écorce d'un tronc d'arbre.

Clitoph. &
Leucip. amor.
lib. 3.

Achilles-Tatius est le seul que je connoisse qui se soit figuré que ce fût un duvet très-fin laissé par des oiseaux sur des feuilles d'arbres, & soigneusement ramassé par les Indiennes.

Ulpian. de
auro, argento
leg. vest. 25.
§. 1.

Et Paulus
J.C. in lege 3.
Sentent. re-
ceptarum tit.
de usu fructu.

Hieron. de
Institut. puel-
la.

De ces principales opinions qui marquent deux origines de deux sortes de soye, sont venus les noms de *Bombycinum*, que l'on a donné pendant un temps considérable à celle que l'on croyoit tirée d'un ver d'Assyrie & de l'Isle de *Cos*; & celui de *Sericum* que l'on donnoit à celle des Indes, comme à l'espèce la plus belle; soit que ce fût par un ver, soit que ce fût par une plante, qu'on l'y crût produite.

S. Hiérôme en marque la différence en ces termes : *Spernat Bombycum telas, Serum vellera.*

Comme néanmoins, depuis le cinquième siècle, on s'est

désabusé de ces différences, on a également appelé toute sorte de soye de l'un & de l'autre de ces noms ; & il s'en est même depuis formé un troisième qui est *verdax*, nom connu d'abord pour exprimer une poignée de fil dévidé, mais qui par la suite a passé dans le moyen âge de la langue grecque, & dans le code de Justinien, pour la soye crue, & pour toute sorte de soye.

Lib. X. tit.
8. 10.

Cette diversité de noms & d'idées des Anciens sur son origine, est une des meilleures raisons qu'on puisse alléguer pour prouver qu'elle leur a été inconnue pendant plusieurs siècles ; & que s'il y a eu chez eux un usage continué de la soye, ou elle n'étoit pas semblable à la nôtre, ou si elle étoit la même, on la leur apportoit des Indes sans qu'ils la connussent ; autrement ils nous en auroient parlé avec plus de certitude, & comme d'une chose qu'ils auroient été à portée d'examiner de près.

Il n'y a que le passage de Pline où je viens de remarquer qu'il a décrit plusieurs espèces d'insectes, auxquels (quoique de différens genres) il a donné le nom de *Bombyces* ; il n'y a, dis-je, que ce passage, qui est au chapitre 22^e du XI^e livre de son histoire, dont on ait pu inférer que les Anciens eussent connoissance de l'origine de la soye, & qu'ils en possédassent une espèce semblable à la nôtre, qu'ils recueilloient en Assyrie, & dans l'Isle de Cos.

On fonde cette conséquence qu'on en tire, sur la relation qu'on suppose être entre les deux parties de ce chapitre, dont la première finit par ces mots : *Ex hoc in sex mensibus Bombyx* ; & l'autre *Telas Araniorum modo texunt* ; & continue ainsi *ad vestem luxumque feminarum, quæ bombycina appellantur : prima eas redordiri, rursusque texere invenit in Coa mulier Pamphila Latrifilia, non fraudanda gloriâ excogitata rationis ut denudet feminas vestis.*

Je conviens que ce passage qui a exercé les plus sçavans Critiques est plein de difficultés ; parmi lesquelles je regarde comme la moindre celle de décider si l'on doit attribuer à l'Isle de Cé, ou à celle de Cos (aujourd'hui Lango) ce que Pline a voulu dire : dans la supposition néanmoins qu'on doive lire Cos, suivant la correction de * Brodeau & de Saumaïse ; la plus

* *Miscellan.*
l. 2. c. 22.
Salmaf. in
Solin. p. 143.

grande difficulté qui subsistera toujours dans ce passage malgré leurs commentaires, est celle de donner aux deux parties de ce chapitre un sens suivi & raisonnable ; mais quelque soit celui qu'on leur donne, il ne pourra jamais servir d'autorité contre mon sentiment.

*In notis ad
Plinii Hist.
Nat. lib. XI.
c. 22.*

Car si en coupant le sens entre la description que Pline y fait des deux sortes d'insectes, & ces mots *telas Araniorum modo texunt*, on rapporte (comme veut Dalechamp) ces derniers mots à un nom sousentendu, tel que feroit *artifices* ; on ne pourroit conclurre de-là, que la soye dont les femmes faisoient en Assyrie & dans l'Isle de Cos, des étoffes appelées *Bombicina*, auroit été produite par les insectes qu'il a décrits au commencement de ce chapitre. L'adresse de ces femmes auroit également été louable, quand les soyes qu'elles auroient employées à leurs ouvrages seroient venues des Indes, & ils n'auroient pas moins porté le nom d'étoffes d'Assyrie & de l'Isle de Cos, de même que celles qui se fabriquent à Lyon & à Tours, portent le nom de ces villes, quoique la soye qu'on y employe vienne d'Italie, d'Espagne & de Provence. Si au contraire l'on fait rapporter ces mots *telas Araniorum modo texunt*, aux deux espèces d'insectes décrits dans la première partie de ce chapitre, quelque différens que soient les genres auxquels ils appartiennent ; il suivroit de-là que la première de ces deux espèces qu'Aristote nomme *βόμβυξ*, qu'il fait originaire d'Assyrie, & qui selon lui fait de la cire, & un nid dur comme de la pierre, description que Pline a copiée d'après ce Philosophe ; il suivroit, dis-je, qu'un insecte de ce caractère auroit produit cette soye prétendue d'Assyrie, dont il dit au chapitre suivant, que les ouvrages étoient beaucoup plus beaux que ceux qui se faisoient avec la soye de Cos ; ce qui feroit très-absurde.

*Lib. V. hist.
anim. c. 18.*

Si enfin on ne fait rapporter ces mots *telas Araniorum modo texunt*, qu'à *Erucæ*, seconde espèce d'insecte que Pline qualifie aussi de *Bombyx*, & qu'il décrit comme venant d'un ver cornu sujet aux mêmes métamorphoses que notre ver à soye, lesquelles il dit s'accomplir en six mois ; cet insecte ne pourroit être

être ce Ver à Soye; puisque ses métamorphoses se font en deux mois, & qu'on ne peut comparer son cocon aux toiles d'Araignée: & ainsi la Soye prétendue de Cos, qui dans le sens qu'on donneroit à cet Historien, seroit provenue de cet insecte, n'auroit pu être la même que celle que nous connoissons. Saumaïse qui a fort examiné ce chapitre, veut néanmoins que cet insecte soit notre Ver à Soye, mais mal décrit par Pline, & qu'il y ait un rapport naturel de l'histoire de cette Pamphile de l'Isle de Cos, & des Soyes dont on y faisoit ces habits transparens, avec celle de l'insecte qu'il vient de décrire: mais que la différence qu'il y avoit de cette Soye à la nôtre (que Saumaïse prétend avoir été celle des Indes portée en Assyrie) & que les femmes de Cos n'ayant eu coutume de tirer la leur, qu'après que le papillon avoit rongé le cocon pour en sortir, elle étoit plus courte & moins belle: au lieu que celle qui passoit pour être d'Assyrie, ayant été tirée aux Indes avant la sortie du papillon, qu'on avoit la précaution d'y faire mourir dans sa coque, en la trempant dans l'eau bouillante (comme on fait encore à présent) étoit plus fine & plus longue. Deux différentes manieres de tirer la Soye, de l'une desquelles est venu le nom de Soye crue, & de l'autre celui de Soye cuite ou d'organcin; c'est aussi la raison qu'il rend de la cherté dont celle-ci étoit, en comparaison de celle qu'il suppose qui se travailloit en l'Isle de Cos, & de la préférence que Pline dit que le Romans donnoient aux étoffes d'Assyrie, sur celles de cette Isle.

*In notis ad
Tertulliani li-
brum de Pal-
lio, & in Plin-
ianis exerci-
tationibus ad
Solinum.*

L. XI. c. 23.

Je me rendrois volontiers à la conjecture de cet habile Critique, si je ne voyois que, pour expliquer un autre endroit de Pline, où les mots *redordiri* & *rursus texere* se trouvent comme dans celui-ci, il a pensé différemment.

C'est au chapitre 17^e du vi^e livre de son histoire naturelle, où cet Historien à l'occasion de la Soye des Séres, qu'il croyoit d'une autre nature que celle d'Assyrie, s'énonce en ces termes: *Seres lanicio sylvarum nobiles perfusam aquâ depectentes frondium canitiem, unde geminus feminis nostris labor, redordien-
di fila rursumque texendi.*

Saumaïse regarde dans ces deux derniers mots l'augmentation de signification donnée à *ordiri* & à *texere* par la syllable *re*, & par l'adverbe *rursus* intelligible ; si l'on ne suppose, comme il prouve assez bien, qu'il y a fondement pour le faire, que les Dames Romaines recevoient de ceux qui commerçoient avec les Séres, leurs Soyes travaillées en étoffe ; & que les trouvant d'un tissu trop serré, elles avoient coutume, pour mettre à profit une marchandise si chère, de décomposer ces étoffes, en tirant leurs fils l'un après l'autre, & d'en former de nouvelles plus claires, qui les faisoient paroître nues, quoiqu'elles fussent habillées.

*In Tertullian.
lib. de Pallio
p. 203.*

Ces mêmes mots *redordiri* & *rursus texere*, employés par Pline dans le passage que j'ai cité auparavant, ne pourroient y avoir un autre sens que celui que Saumaïse leur donne dans ce dernier endroit : & si ce sens avoit lieu, les femmes d'Assyrie & de Cos auroient travaillé les étoffes de Soye comme faisoient les Romaines ; cas auquel ces Soyes n'auroient point été produites dans ces pays par les deux espèces d'insectes décrites dans ce chapitre.

Je pourrois encore, pour appuyer cette conséquence, tirer une autre preuve de la manière ordinaire, dont on lit la fin du premier passage cité de Pline, qui est *in Ceo* au lieu de *in Coo*. Cette leçon autorisée par la même, qui se trouve dans Varron & dans Solin, rapportant d'après lui le même fait de Pamphile, feroit voir que cet Historien n'a jamais prétendu que l'insecte de la dernière espèce, qu'il a décrite dans ce chapitre, & qui est la plus ressemblante à l'espèce de notre ver, eût produit la Soye qui se trouvoit en l'isle de Cos.

Comme néanmoins le chapitre de Pline qui suit immédiatement le passage rapporté, est plus clair & plus précis pour persuader qu'on recueilloit dans l'isle de Cos une sorte de Soye, qui y servoit à quelques-uns de ces ouvrages tant vantés par les Poètes Erotiques ; il semble que c'est de l'examen de la nature de quelques arbres, dont Pline parle au commencement de ce chapitre, qu'on pourroit tirer quelques lumières pour qualifier cette Soye.

Cet Historien dit que c'étoient des Cyprés, des Térébinthes, des Frênes & des Chênes; & que des fleurs tombées de ces arbres, & échauffées par les exhalaisons de la terre, il naît dans cette isle des insectes, qu'il appelle aussi du nom de *Bombyces*: que ces insectes, qui d'abord étoient de petits papillons, se trouvant fort sensibles au froid à proportion qu'ils croissent, se hérissent de poils; & qu'à force de tirer avec les petits crochets qui servent d'ongles à leurs pieds, le duvet dont les feuilles de ces arbres sont couvertes, ils en font à l'entour d'une branche un petit amas qu'ils cardent, & dont ils s'enveloppent le corps; ce qui leur sert de nid.

A ces caractères, qui ne reconnoît ces Chenilles sur la nature, & les métamorphoses desquelles Swammerdan, Gœdard, Lister, & tant d'autres Physiciens ont fait de nos jours tant d'observations: ces coques mêmes, qu'on appelle leurs nids, qu'elles font sur les branches des arbres auxquelles elles s'attachent, ont quelque chose de si ressemblant à la coque du Ver à Soye, que le sentiment de ceux qui croiroient qu'on les auroit employées dans cette isle, ne peut être traité de paradoxe; depuis qu'on s'est assuré par une expérience dont on est redevable aux observations d'un illustre Magistrat de Montpellier, qu'on peut faire des ouvrages très-fins avec les coques de certaines araignées.

Ce qui persuade encore que ce n'a pas été une Soye d'une autre nature que celle des coques de quelques-unes de ces sortes de Chenilles dont on s'est servi dans cette isle, est que, lorsqu'on s'y est convaincu que la Soye que les Assyriens tiroient des Séres, étoit plus belle que celle-là, & plus recherchée par les Romains, l'usage & le commerce de celle de Cos ont tout-à-fait cessé. En effet, c'est une chose digne d'attention que, depuis qu'il paroît que le luxe & la mollesse sont montés chez eux à un point que les hommes se sont habillés comme les femmes, d'étoffes de cette Soye prétendue Assyrienne, ce qui est arrivé quelque temps après qu'Elagabale en eût donné l'exemple, il n'est plus fait de mention d'habits de l'isle de Cos chez les Auteurs qui ont écrit depuis cet Empereur.

*Lampridius
in Elagabalo.*

Si la Soye dont on suppose qu'ils étoient tissus , eût eue une même origine & une même bonté que la nôtre , la vogue , plutôt que de diminuer , ne s'en feroit-elle pas augmentée par la commodité qu'auroient eue les Grecs & les Romains de la tirer d'une Isle , dont l'abord leur étoit facile par la navigation établie dans tout l'Archipel ?

Pour une plus grande preuve que les anciens n'avoient d'autre Soye semblable à la nôtre , que celle qui leur étoit apportée des Indes , je pourrois ajoûter à ces raisons , que tous les Auteurs qui ont été de l'opinion qu'elle est l'ouvrage d'un ver (comme j'ai fait voir que Pausanias , que Clément Aléxandrin , que Pollux , Servius , Tertullien , S. Ambroise & * S. Basile l'ont écrit) que tous ces Auteurs , dis-je , ont parlé de ce ver , comme étant étranger à l'égard de tous les pays qu'ils connoissoient , qu'ils ne lui ont donné d'autre origine que le pays des Séres , & d'autre nom que celui du Ver Indien. S'il fût né dans l'isle de Cos , n'auroient-ils pas été instruits à fond de son histoire ? & les descriptions qu'ils nous en ont laissées , n'auroient-elle pas été plus justes ?

* *In Exam.*
L. V. c. 23.

Enfin , si pour une dernière preuve que ce Ver n'existoit dans aucun des pays connus des anciens , l'on ne peut pas précisément assurer que le petit meurier blanc , l'arbre le plus propre à sa nourriture , ne crût pas naturellement dans plusieurs endroits de l'Asie , de l'Espagne & de l'Italie , au moins a-t-on de fortes raisons de croire que les anciens ne le connoissoient pas , ou que s'ils le connoissoient , ils le croyoient si peu utile , qu'ils n'ont pas daigné le décrire.

Théophraste & Dioscoride qui ont parlé d'arbres d'une bien moindre conséquence , ont gardé un profond silence sur celui-ci , quoiqu'en parlant du meurier à fruit noir , ce leur fût une occasion de parler de l'espèce à fruit blanc. Pline même traitant à fond du meurier ordinaire , avoue que c'est un genre d'arbre dont la culture n'a pas beaucoup été perfectionnée par l'art.

L. XV. c. 24.

Ovid. Métam.
mor. lib. IV.

Ovide est le seul de l'antiquité qui ait fait mention d'un meurier blanc , comme d'un arbre croissant près de l'ancienne Babylone. C'est dans le récit de la mort de Pyrame & Thisbé ,

dont il dit que le sang changea la couleur blanche des fruits d'un de ces arbres, sous lequel il fut répandu, en la noire qui leur est restée; foible argument pour persuader qu'ils eussent connoissance de l'espèce dont il s'agit, & qui a d'autant moins la couleur du vrai-semblable que doit avoir une métamorphose, que du temps même de ce Poète on connoissoit, comme on connoît encore à présent, une espèce de meurier à fruits blancs, bons à manger qui n'est point celle dont on nourrit les Vers à Soye.

Mais de quelle autorité plus précise peut-on se servir, que de celle de Procope, pour justifier l'incertitude dans laquelle on étoit encore au v^e siècle sur l'origine de la Soye? à moins qu'on ne veuille la mettre dans le nombre d'une de ces choses perdues, qu'on auroit bientôt recouvrée après sa perte.

Cet Historien m'a semblé prévenir tous les doutes qu'on pourroit avoir sur ce sujet, en marquant à quelle occasion Justinien avoit fait cette découverte: les Persans occupoient alors toute l'Assyrie, ils étoient les maîtres du commerce des Indes; & l'Empereur obligé de leur déclarer la guerre, voyoit à regret les Romains ne pouvoir s'abstenir de leur fournir des armes contre lui, par les sommes immenses qu'ils leur portoient pour payer les Soyes qu'ils tiroient d'eux. Justinien se persuada qu'il pourroit remédier à cet inconvénient, en recherchant l'alliance des Ethiopiens. Il envoya à leur Roi un Ambassadeur, qui étoit chargé de le prier de vouloir bien en considération de la même foi qu'ils professoient, s'unir avec lui contre les Persans, & se servir de la facilité que la situation de son pays donnoit à ses sujets de pénétrer aux Indes, pour les exciter à en apporter la Soye, comme faisoient leurs voisins; aimant mieux que le luxe des Romains enrichît les Ethiopiens, que les ennemis communs du nom de Jesus-Christ.

Ce coup de politique étoit inutile à ménager, si l'isle de Cos, ou quelqu'autre lieu des états de l'Empire eût pû fournir aux Romains la Soye dont ils auroient eu besoin; & les Assyriens ne l'auroient pas tirée des Indes, si, comme Pline le croyoit, elle eût pris naissance chez eux.

*Lib. II. de
bello Vanda-
lico.*

On ne doit donc fixer l'époque de la connoissance que l'Europe , que l'Afrique , & que l'Asie même ont eue de son origine, qu'au temps que cet Empereur fut en guerre avec les Persans , qui est vers le milieu du v^e siècle. Les circonstances de cette découverte , que Procope détaille dans un autre endroit , ne laissent plus aucun lieu de douter que le Ver à Soye ne fût alors regardé comme un insecte étranger.

C'est à deux Moines que cet Historien donne l'honneur de la découverte. Il dit qu'ils étoient nouvellement arrivés des Indes à Constantinople , où il suppose qu'ayant oui parler de l'embarras dans lequel étoit Justinien , pour ôter aux Persans le commerce de la Soye avec les Romains , ils se firent présenter à lui , & lui proposerent , pour se passer des Persans , une voye plus courte que celle d'un commerce avec les Ethiopiens , qui étoit d'apprendre aux Romains l'art de faire eux-mêmes la Soye : que l'Empereur persuadé par leur récit de la possibilité de ce moyen , les renvoya à Serinde (nom de la ville où ils avoient demeuré) chercher les œufs des insectes qu'ils disoient ne pouvoir en être transportés vivans : que ces Moines , après un second voyage , étant de retour à Constantinople , firent éclore dans le fumier les œufs qu'il avoient apportés de Serinde ; qu'il en sortit des vers , qu'ils nourrirent avec des feuilles de meurier ; & qu'ils prouverent par cette expérience qui leur réussit , toute la mécanique de la Soye , dont l'Empereur avoit souhaité d'être éclairci.

Le même fait est rapporté par Théophane de Byzance , contemporain de Procope , à quelques circonstances près , comme d'attribuer à un Persan , & non pas à deux Moines , l'honneur de cette découverte ; ce qui pourroit fort bien se concilier , en supposant qu'un de ces Moines auroit été Persan. Mais ce que ce dernier Auteur ajoûte d'essentiel , est que l'expérience fut commencée à l'entrée du Printemps ; ce qui est conforme à notre usage : & que les Turcs qui s'étoient par la suite emparés des ports par lesquels les Persans tiroient la Soye des Indes , furent surpris , lorsqu'ils vinrent à Constantinople , de voir la maniere dont on l'y recueilloit.

RECHERCHES

SUR

LES ROIS DE LYDIE.

Par M. l'Abbé SEVIN.

PARMI les enfans de Sem dont parle l'Ecriture, il est fait mention de Lud, qui le premier, si l'on en croit Joseph, a jetté les fondemens du Royaume de Lydie. Mais quelle apparence que les hommes encore peu nombreux aient préféré de vastes déserts à des campagnes riches & fertiles. Dans ces commencemens, les migrations se faisoient de proche en proche; & il est fort vrai-semblable, que les descendans de Lud ne sortirent de la Mésopotamie, que plusieurs années après le déluge. Le temps de leur établissement en Lydie est absolument ignoré : je serois néanmoins tenté de croire que ces peuples y entrèrent sous la conduite de Méon, le plus ancien de leurs Rois, dont le nom soit venu à notre connoissance. Il faut pourtant convenir que cette qualité lui est contestée par Denys d'Halicarnasse, qui nous assure de la manière la plus positive, que Manès a régné le premier dans la Méonie : mais cet Auteur se contredit visiblement. Si le terme de Méonie étoit en usage dès le temps de Manès, on ne sçauroit douter que ce Prince ne soit postérieur à Méon, & cela se trouve entièrement conforme avec les témoignages de nos meilleurs Historiens. Hérodote, par exemple, & plusieurs autres après lui, prétendent que jusqu'au regne de Lydus, les peuples soumis à sa domination furent appelés *Méoniens*. Or Lydus étoit arrière-petit fils de Manès, qui par conséquent ne sçauroit être monté sur le trône, que depuis la mort de Méon. Diodore, ou plutôt les Phrygiens dont il avoit copié les traditions, racontent que ce Roi avoit épousé Dindyme : Cybèle fut le fruit de ce mariage. Les peres voudroient souvent que le Ciel les servît à leur fantaisie : Méon fâché de se voir une fille, prit le parti de

I. PARTIE.

4. de Juillet
1719.Diod. lib. 3.
pag. 191.

l'exposer sur le mont *Cybellus* ; le hazard la fit tomber entre les mains de quelques femmes du voisinage , qui eurent un soin tout particulier de son éducation. Bientôt elle se distingua du reste de ses compagnes , & par sa beauté , & par sa sagesse. Les découvertes dont elle enrichit la Musique , ne la rendirent pas moins célèbre : *Marfyas* aimoit cette science ; & ce fut une des choses qui contribua davantage à le lier très étroitement avec *Cybèle*. Sa réputation auroit pu en souffrir : heureusement le public étoit prévenu en faveur de *Marfyas* , & la tradition rapporte que jamais on ne le vit succomber aux tentations les plus vives & les plus dangereuses. *Cybèle* ne sçût pas profiter de cet exemple , ou plutôt sa vertu ne fut point à l'épreuve des charmes du jeune *Atys*, pour lequel elle eut des complaisances dont les suites furent funestes à son repos : alors *Méon* vint à la reconnoître , & découvrit bientôt un mystère qui perdoit tous les jours quelque chose de son obscurité. Il en coûta la vie au jeune *Phrygien* , qui avoit eu le malheur de lui plaire. Rarement dans les grandes afflictions la raison se fait entendre : *Cybèle* que la perte de son amant avoit mise au désespoir, parcourut toutes les montagnes de la *Prygie* ; elle s'y signala par des extravagances , qui néanmoins ne laisserent pas de lui frayer le chemin à l'immortalité. Dans les siècles encore grossiers, les honneurs divins se decernoient à bon marché , & souvent la foiblesse étoit un titre assuré pour y parvenir. Voilà le précis des contes que débitoient les *Phrygiens* sur le chapitre de *Cybèle* ; peu d'accord en bien des circonstances avec les Poètes & les Historiens Grecs qui ont parlé de cette Déesse. Le sujet que je me suis proposé de traiter , ne me permet pas d'entrer là-dessus dans aucun détail ; & on m'en dispensera d'autant plus aisément , que *Cybèle* ne sçauroit être placée parmi les successeurs de *Méon*. Personne du moins ne la fait monter sur le thrône de son pere , dont les Etats comprenoient la *Lydie* & la *Phrygie*. *Manès* est après lui le plus ancien Roi de ces deux provinces que nous connoissons aujourd'hui. *Denys* d'*Halicarnasse* le dit fils de *Jupiter* & de la *Terre*. *Manesium* ville de *Phrygie* étoit vrai-semblablement l'ouvrage de ce Prince : car

sans

parler de la ressemblance des noms , on lit dans Etienne de Byzance , qu'elle avoit été bâtie par Manès homme riche & puissant. Il porta ses armes chez différentes nations , avec des succès qui lui ont mérité une place parmi les plus fameux conquérans. Plutarque le met en parallèle avec Alexandre ; & il écrit que les Phrygiens même de son temps , pour exprimer une action mémorable , employoient d'ordinaire le terme de *μάνις*. Reste maintenant à sçavoir , si le Manès ou Mafdés de cet Auteur est précisément le même que celui dont il est fait mention dans Denys d'Halicarnasse ; toute la difficulté roule sur un fragment d'Alexandre Polyhistor , qui nous oblige de reconnoître deux princes de ce nom. En effet , Manès pere d'Acmon ne sçauroit avoir rien de commun avec cet autre , dont le fils s'appelloit Cotys. A la vérité le premier de ces Rois me paroîtroit un peu suspect. Acmon lui devoit le jour , si l'on en croit Alexandre Polyhistor : mais Phérécyde avoue de bonne foi , que les monumens historiques ne parlent jamais de l'origine d'Acmon , & de Doeas son frere : lequel croire de ces deux Ecrivains ? pour moi , dans les matieres de généalogie , je me ferois un scrupule d'écouter Polyhistor aux dépens d'un Auteur , qui lui étoit infiniment supérieur en ce genre de connoissance. Ajoûtez à cela que quelques Poètes , au rapport de Phurnutus , font Urane fils d'Acmon. Si la remarque est certaine , comme le prouvent incontestablement les témoignages de Simmias & d'Antimaque , on doit en conclurre que Saturne & Jupiter sont les descendans de Manès. Comment donc un Dieu de cette importance est-il échappé aux recherches des Théologiens qui ont précédé le siècle de Phérécyde ? De toutes les raisons qui ont pû donner lieu à cet oubli , la plus plausible , à mon avis , seroit de dire que Manès est un personnage supposé , auquel cas personne ne disputera au héros qui porte le même nom dans Denys d'Halicarnasse , les victoires signalées qui avoient rendu son regne si glorieux. Ce Prince épousa Callirhoë fille de l'Océan , dont il eut Cotys , qui après la mort de son pere , remplit le thrône de Lydie : tel est le sentiment de Denys , que peut-être bien des gens ne trouveront

*Plut. de Is.
& Osir.*

Herodot. l. 1.

guères conforme à celui d'Hérodote. Cet Historien du moins semble décider en faveur d'Atys, qui, selon lui, est le fils & le successeur immédiat de Manès. Cependant, tout bien examiné, j'en crains pas d'avancer que ces deux Ecrivains ont suivi la même tradition : autrement il seroit mal-aisé de justifier Hérodote, lui qui prétend dans un autre endroit, que l'Asie a emprunté son nom d'Asiès fils de Cotys & petit-fils de Manès : ces paroles sont claires, & suffisent pour assurer à Cotys la possession d'un Royaume qui lui appartient si légitimement. Que si Hérodote a jugé à propos de passer sous silence le nom de ce Prince dans le premier livre de son histoire, les exemples de pareilles omissions ne sont pas rares ; & il seroit aisé de prouver, que les Auteurs sacrés eux-mêmes ont quelquefois supprimé des générations entières. Quoi qu'il en soit, Cotys de son mariage avec Alié fille de Tullus, eut deux enfans, Atys & Asiès. Nous commencerons par le dernier, auquel, suivant les apparences, échûtrent les provinces de la Lydie voisines du mont *Tmolus*. A quelque distance de-là se voyoit une ville que les Anciens nomment *Asia* ; & l'on convient assez généralement que ce Prince en fut le fondateur. Nous ne connoissons point aujourd'hui les actions qui ont immortalisé sa mémoire ; il est certain que jusque dans les derniers temps elle fut en grande vénération : témoin la chapelle que lui avoient consacrée les Lydiens, & dont parle Strabon dans le xiv^e livre de sa Géographie. Car je ne sçaurois m'imaginer que cet Asiès soit différent de celui qui a régné dans la Méonie avec tant de gloire, que la province en a porté le nom pendant une longue suite d'années. Dans Apollonius, par exemple, la Lydie est appelée *Ασις ἡπειρος* : & ce passage seul prouveroit que les Esionéens du poète Callinus ne doivent point être distingués des peuples qui habitoient ce Royaume. *Au reste, ce n'est point dans les bornes étroites de la Lydie, & encore moins de la ville de Sardes, que s'est renfermé le nom d'Asiès : il y a des Auteurs qui prétendent que l'Asie entière lui étoit redevable du sien ; & ces Auteurs sont Hérodote, Etienne de Byzance & le Scholiaste d'Apollonius. Il s'ensuivroit de-là, que ce Prince avoit gouverné*

*Strab. l. 14.
p. 650.*

*Apoll. Argon.
l. 2. vers. 778.*

*Call. dans
Strab. p. 627.*

avec beaucoup de réputation les Etats qui lui étoient échûs en partage. Atys les réunit aux siens, témoin Hérodote qui le fait régner sur toute la Lydie, lorsque la famine commença à désoler cet Empire. Alors furent inventés les jeux; on les regarda comme le moyen le plus propre pour dérober au peuple le *sentiment* de la misère. Atys divisa ses sujets en deux classes; la première jouoit un jour entier, & le suivant elle prenoit ses repas; la seconde en usoit de même, & par-là chacun étoit moins occupé de ses propres malheurs. Tout ce détail nous a été conservé par les soins d'Hérodote; & cette opinion a été depuis la plus universellement reçue. *Je ne serois pas surpris néanmoins de la voir aujourd'hui rejetée par le plus grand nombre.* Et effet, comment s'imaginer que les *plaisirs soient sortis du sein de la disette*? eux qui toujours ont marché à la suite de l'abondance & de l'oisiveté. Il ne sera point inutile de remarquer ici, qu'Athénée a crû devoir se déclarer contre cette époque de l'invention des jeux. Celui de la paume & des dés, dit-il, étoient déjà en usage lorsque les Grecs mirent le siège devant Troye: & par conséquent Hérodote a eu tort de rapporter l'origine de ces sortes d'amusemens aux sujets d'Atys, dont le regne est postérieur à la destruction de cette ville fameuse. Par malheur, le raisonnement d'Athée roule sur une supposition qui ne sçauroit manquer de lui être contestée: autrement, que deviendront ces trois races, qui ont successivement commandé dans la Lydie; sçavoir les Atyades, les Héraclides & les Mermnades? Ce sont les Héraclides qui ont enlevé la couronne aux descendans d'Atys; & deslors ce Prince doit être plus ancien que les héros qui ont vangé les injures de Ménédas. Rejette qui voudra le témoignage d'Hérodote, aux soins duquel nous devons cette liste des différentes maisons qui ont *tour à tour occupé le trône de la Méonie*: on sera cependant obligé de convenir avec moi, que cet Historien a été plus à portée que personne de connoître la vérité. Né dans le voisinage du Royaume dont nous parlons, il lui auroit été difficile de prendre le change sur des articles dont la plûpart de ses compatriotes, depuis long-temps en commerce avec les Lydiens, devoient

*Ath. lib. 1.
p. 19.*

être parfaitement informés : & on ne se le persuadera pas sans peine d'un Auteur, qui souvent a développé avec succès les antiquités de nations infiniment plus éloignées. Aussi Denys d'Halicarnasse qui combat hautement une partie de son système, ne laisse pas de convenir avec lui, que les Atyades ont précédé les Héraclides : preuve presque certaine que les Anciens étoient d'accord sur ce point important de l'histoire de Lydie. Denys les avoit lûs en Critique judicieux ; & de son temps subsistoient encore plusieurs ouvrages qui le mettoient en état de prononcer avec connoissance de cause : tels étoient les écrits de Xanthus, qui sans doute avoit décidé en faveur des Atyades. Si véritablement ces Princes avoient succédé aux descendans d'Hercule, Denys d'Halicarnasse étoit trop habile pour ne point profiter de l'avantage que lui auroit donné sur Hérodote le témoignage de Xanthus. La Lydie l'avoit vû naître ; & dans les faits qui regardent une nation, les étrangers sont d'ordinaire moins exacts & moins instruits que les Ecrivains du pays. Supposons donc que la première race des Rois Lydiens soit une fable de la façon d'Hérodote ; est-il probable que Denys d'Halicarnasse eût manqué une si belle occasion de renverser entièrement le voyage de Tyrrhenus en Italie, fondé sur l'autorité d'un homme qui avoit ignoré les élémens de l'histoire de Lydie ? On est en droit de conclure de tout ceci, que Xanthus & lui ne différoient point par rapport aux Atyades : & ces deux Ecrivains que Denys d'Halicarnasse a suivis, doivent être préférés à Strabon, qui place Atys parmi les descendans d'Hercule. En vain voudroit-on soutenir que ce Prince dont parle l'Historien, n'a rien de commun avec celui du Géographe ; jamais supposition ne fut moins solide. Atys chef de la maison des Atyades, suivant Hérodote, a vû ses Etats ravagés par une famine des plus longues & des plus violentes. Un pareil événement sous le regne de celui que Strabon met au nombre des Héraclides, força Tyrrhénus de quitter sa patrie : tant de conformité entre l'un & l'autre de ces Rois, & par rapport aux calamités qui ont affligé la Lydie, & plus encore par rapport à leurs enfans, dont les noms se

*Str. lib. 5.
pag. 219.*

ressembloit parfaitement , ne laisse pas lieu de douter que ces deux Auteurs ne parlent de la même personne ; mais que le dernier place Atys beaucoup plus bas que ne le demanderoit la bonne chronologie. Peut-être s'est-il imaginé que les Lydiens , dans le siècle qui est désigné par Hérodote , n'avoient pas une marine assez puissante pour transporter en Europe des colonies nombreuses , ce qui quadre merveilleusement bien avec le système de Castor , au rapport de qui ces peuples ne sont devenus les maîtres de cet élément , que quelques années après la prise de Troye ; mais le fait me paroît un peu douteux , principalement quand je fais réflexion , que ni Crésus , ni ses prédécesseurs , dans leurs plus grandes prospérités ne se sont jamais trouvés en état , faute de vaisseaux , de soumettre les Grecs établis dans les Isles voisines de leurs Etats. Les forces de ces Princes étoient constamment supérieures à celles d'Atys ; & on ne se persuadera pas aisément que son Royaume eût pû fournir la quantité de bâtimens nécessaires pour conduire en Italie la moitié de ses sujets. Réduits à l'extrémité par une famine qui duroit depuis dix-huit ans , ils se partagerent en deux portions égales sous le commandement de Lydus & de Tyrrenus. Aucun d'eux ne vouloit abandonner sa patrie ; le sort en décida , & Tyrrenus fut contraint de s'embarquer : voilà comment la chose est racontée dans Hérodote ; & cette narration , du vivant de Tacite , étoit généralement reçue dans toute la Lydie. Ajoûtez à cela que parmi les Anciens , personne ne s'est avisé de la contredire , si pourtant vous en exceptez Denys d'Halicarnasse , qui fondé sur des raisons très-plausibles , prétend que les Lydiens ne sont jamais venus en Italie. Il seroit inutile de les examiner ici : de fameux Critiques ont traité cette question , qui d'ailleurs paroît étrangère à mon sujet ; ainsi retournons à Atys. Sur la fin de son regne il bâtit la ville d'Attalyda , ouvrage auquel , suivant le témoignage d'Etienné de Byzance , Lydus eut la gloire de mettre la dernière main. Tyrrenus , comme nous venons de l'observer , sur la foi du plus grand nombre des Historiens , avoit cherché dans les pays étrangers un asyle contre la famine ; & par cette retraite Lydus son frere

se vit en possession de toute la Lydie. Atys leur pere les avoit eus de Callithea. Car je ne crois pas devoir écouter au préjudice de toute l'antiquité certains anonymes, qui soutiennent que Tyrrhenus étoit fils, les uns de Téléphe, & les autres d'Omphale & d'Hercule. Il y a plus, c'est que Denys d'Halicarnasse dont nous tenons cette circonstance, la rapporte en termes qui font assez sentir, que lui-même comptoit médiocrement sur les Auteurs qu'il avoit débitée. Au reste, je ne dois point oublier ici, que dans le grand Etymologicon il est fait mention d'une ville de Lydie, qui s'appelloit Tyrtha : il y a bien de l'apparence, du moins à en juger par le nom, que Tyrrhenus en avoit jetté les fondemens avant de faire voile pour la Toscane. Son départ fut suivi de la mort d'Atys, auquel succéda Lydus. On ne sçait point aujourd'hui en quel temps vivoit ce Prince : il est constant néanmoins que la maison des Atyades avoit donné plusieurs Rois à la Lydie, lorsque les Héraclides leur enleverent la couronne. Quant à Lydus, voici ce que nous en apprend Xanthus dans Denys d'Halicarnasse : *Les Lydiens ont été ainsi appelés de Lydus, & les Torrèbiens de Torrèbus son frere. La langue de ces deux nations ne differe pas beaucoup : & encore aujourd'hui elles employent nombre de termes qui sont également en usage chez les uns & les autres, en cela assez semblables aux Dorians & aux Ioniens.* Ce fragment vaut bien la peine d'être examiné avec quelque attention. La premiere chose que nous y dit Xanthus, c'est que les Lydiens ont pris leur nom de Lydus; sentiment qui est commun à cet Auteur avec Hérodote, & plusieurs autres Ecrivains considérables. Cependant il me paroîtroit plus naturel, comme je l'ai déjà observé, de rapporter l'origine de ce nom à Lud fils de Sem : & si les Historiens qui viennent d'être cités ont pensé autrement sur cet article; la raison en est, que Lydus fils d'Atys étoit le seul dont ils eussent quelque connoissance. Il y a bien de l'apparence que sous le regne de ce Prince, le nom de Lydiens presqu'anéanti, reprit insensiblement le dessus; je dis insensiblement, parce que celui de Méoniens, du temps d'Homere, étoit encore le plus usité : mais ni lui ni les autres ne parlent point des Torrèbiens; &

c'est le second article du passage de Xanthus, sur lequel il ne fera pas inutile de faire quelques réflexions. Cet Historien, le seul qui nous en ait conservé la mémoire, les place dans un canton de la Lydie, dont la capitale appelée Torrèbie étoit l'ouvrage de Torrèbus. Etienne de Byzance à qui on a l'obligation de cette particularité, l'avoit puisée dans Nicolas de Damas; & celui-ci avoit copié Xanthus: voyons présentement quelle doit être son autorité dans un fait généralement contredit. A en juger par les éloges que lui donne Denys d'Halicarnasse, il n'est guères de choses que le témoignage de Xanthus ne puisse rendre croyables. Lydien avec cela, comment ne lui pas déférer entierement sur les antiquités de sa patrie, & principalement sur le chapitre de Torrèbus, qu'il n'avoit aucun intérêt de substituer à la place de Tyrrhéus? Mais de l'autre côté, se persuadera-t-on sans peine que les Grecs & les Latins, après un passage aussi formel que celui de Xanthus, eussent de concert ensemble, supposé à Atys un fils qui n'auroit jamais existé? tel seroit Tyrrhéus, si le fragment de cet Historien, que rapporte Denys d'Halicarnasse, est exempt de tout soupçon. Artemon en pensoit autrement, lui qui dans Athénée ne doute point que l'histoire dont il s'agit ici, ne soit de la façon de Denys Schytobrachion: aujourd'hui rien de plus embarrassant que de vouloir décider sur ces sortes de questions. Les raisons d'Artemon ne sont point venues jusqu'à nous; & les Auteurs qui sont échappés du naufrage, citent toujours Xanthus en termes qui paroissent ne laisser aucun scrupule sur ses ouvrages: malgré cela, je crois que le plus sûr est de ne point prendre parti là-dessus, & de prononcer en faveur de Lydus & de Tyrrhéus, qui du consentement de tous les Anciens, sont les seuls enfans d'Atys.

Nous avons rapporté dans la première partie de ces recherches ce qui s'est passé de plus considérable sous le regne de Lydus. On ne sçait point quel fut son successeur; le nom ne s'en trouve dans aucun de ces monumens que les temps ont respectés: & Justin content de remarquer que les Lydiens

III.
PARTIE.
26. d'Avril
1720.

avoient eû plusieurs Rois avant Crésus , a cru ne devoir point entrer dans un détail que la perte de tant de célèbres Ecrivains rendroit aujourd'hui très-intéressant. Au milieu des ténèbres , il est aisé de prendre le change ; & malheureusement les routes les plus frayées ne sont pas toujours celles qui conduisent à la vérité. Dans la résolution de ne les pas suivre trop scrupuleusement , je continuerai l'histoire des Rois , qui depuis Lydus ont gouverné les provinces soumises à son obéissance. Le plus ancien de ceux qui nous sont connus aujourd'hui , est Aciamus , si je ne me trompe. Ce Prince se rendit maître de la Syrie , dont Ascalus un de ses généraux fit la conquête : il y bâtit Ascalon , ville déjà fameuse lorsque Josué porta ses armes dans la Palestine. Si les récits des Grecs étoient moins suspects , on pourroit conclurre de celui-ci , qu'Aciamus a précédé de plusieurs années la sortie des Israélites. Mais Xanthus , quoique des Ecrivains judicieux donnent à son sçavoir les plus grands éloges , a peut-être copié par rapport à l'époque d'Ascalon , des traditions sur la foi desquelles il seroit dangereux de vouloir établir un système ; ainsi le plus sûr est de suspendre son jugement. Malgré cela , je ne doute presque pas que le Prince dont nous venons de parler , ne soit un des premiers Atyades ; on en trouve la preuve dans le VIII^e livre d'Athénée. Atergatis , au rapport de Mnaseas , avoit épuisé par des cruautés inouïes la patience de ses sujets. Enfin le Lydien Mopsus arriva en Syrie , où regnoit cette Princesse : elle & Ichthys son fils tombèrent entre les mains de cet étranger , qui les fit noyer dans un lac voisin d'Ascalon. Si l'on veut se donner la peine de faire quelques réflexions sur ce passage , il sera difficile de n'y point appercevoir une liaison presque nécessaire avec les conquêtes d'Ascalus : la mauvaise conduite d'Atergatis les rendit aisées ; & l'ennemi sçût adroitement profiter des dispositions où se trouvoient alors les Syriens. Je souhaiterois que cette narration fût véritable dans toutes ses parties ; il ne resteroit plus aucune difficulté sur le temps auquel vivoit Aciamus. Nombre d'Auteurs prétendent qu'Atergatis ne doit point être distinguée de la Déesse Derceto : or Derceto , suivant le témoignage de Ctésias , étoit

étoit mere de Sémiramis , dont nous avons tâché de fixer la naissance dans nos recherches sur les Rois d'Assyrie. Au reste, il est bon d'avertir que ce sont ici des conjectures : mais dans des faits aussi peu détaillés , il y auroit de l'injustice à ne vouloir se contenter que de démonstrations : le regne d'Alcime ne nous en fournira guères plus que celui de ses prédécesseurs. Suidas , le seul qui nous ait conservé le nom de ce Prince, parle de lui en termes qui donnent une haute idée de son gouvernement : Xanthus, dit-il, raconte que sous l'empire d'Alcime, qui à beaucoup de tendresse pour ses sujets avoit joint une piété solide, les Lydiens, à l'abri de la paix, que leur avoit procurée ce Prince, amassèrent des richesses immenses : ils vivoient heureux; & personne parmi les particuliers ne songeoit à troubler le repos & la tranquillité de ses concitoyens. La septième année de son regne, les Lydiens assemblés demanderent au ciel la conservation d'un Roi qui les avoit comblés de ses bienfaits : leurs vœux furent exaucés ; Alcime mourut extrêmement vieux , & sa mort parut encore prématurée. Ce Prince, comme on le voit, ne se laissa point ébloüir par le titre pompeux de Conquérant : persuadé que les victoires se gagnent toujours aux dépens des peuples, il ne fut jamais flaté que de la gloire fine & délicate de régner par ses bienfaits dans le cœur de ceux que lui avoit confiés la Providence. Tmolus un de ses successeurs , ne suivit point des maximes si raisonnables. Clitophon le croyoit fils du Dieu Mars & de la Nymphe Théogène : sentiment qui n'avoit point été universellement reçu; puisque dans Eustathe, Sipylus est appelé son pere. Il l'avoit eû de Chithonia, qui , suivant toutes les apparences , étoit descendue des Rois de Lydie. Hérodote du moins prétend, que les Héraclides n'étoient montés sur le thrône, qu'après en avoir chassé les Atyades; & la remarque de cet Ecrivain seroit insoutenable , si quelques siècles auparavant, Tmolus leur eût enlevé la couronne. Un jour que ce Prince chassoit sur le mont Carmanorius, il apperçût une des compagnes de Diane , qui se nommoit Arriphé; elle étoit parfaitement belle, & Tmolus sur le champ en devint éperduement amoureux. Les passions

des Grands sont presque toujours violentes : le Roi résolu de satisfaire la sienne, poursuiv vivement cette jeune Nymphé, qui pour ne pas tomber entre ses mains , prit le parti de chercher un asyle dans le temple de Diane. Mais que peut la crainte du ciel sur le cœur des tyrans ? Arriphé fut violée au pied des Autels; un affront si sanglant la jetta dans l'accablement : elle ne voulut pas survivre un instant au malheur qui venoit de lui arriver. Les Dieux ne laisserent point sa mort impunie : Tmolus enlevé par un taureau, tomba sur des pieux, dont les pointes le firent expirer au milieu des douleurs les plus cuisantes : ainsi périt ce Prince, qui fut inhumé sur la montagne, qui depuis porta son nom. Plutarque, & Tzetzés après lui , le mettent au nombre des Rois de Lydie. Je le croirois plus ancien que le siège de Troye , de six-vingts ans ou environ ; car entre Tmolus & Agamemnon on trouve Tantale , Pélops & Afrée , ce qui forme précisément 4 générations : or 4 générations , selon le calcul reçû le plus universellement , répondent à ce nombre d'années que je viens de déterminer. Examinons maintenant, pourquoi Tantale fait partie de cette généalogie. Si l'on en croit Diodore , Pausanias , & plusieurs autres de nos plus célèbres Ecrivains , Tantale est fils de Jupiter ; & deslors il ne sçauoit plus avoir rien de commun avec la maison des Atyades. Mais M. de Meiziriac a déjà observé, que les Auteurs sont très-partagés sur l'origine de ce Prince : en effet le Scholiaste d'Euripide, aussi bien que Tzetzés, le font naître de Tmolus. Ces deux compilateurs avoient sans doute consulté des monumens qui ne subsistent plus aujourd'hui ; & leur témoignage doit être de quelque poids auprès des personnes éclairées. A quoi bon faire intervenir ici Jupiter ; & les hommes ne suffisoient-ils pas pour donner un pere à Tantale ? Pluto sa mere le fut aussi de Théoclymène : Plutarque du moins le dit fils de Tmolus, auquel Tantale succéda. Aristide lui fait jetter les fondemens de la ville de Sipylus , qui pour cete raison est appelée *Tantalus* dans les écrits de Plin le Naturaliste. On ne convient pas de sa situation , non plus que des provinces qui composoient les Etats de Tantale. Les uns les renferment dans les bornes étroites

de la Lydie : quelques autres le font régner en Phrygie : & il y en a plusieurs qui soutiennent, que les Paphlagoniens étoient soumis à son empire ; pour moi , je suis persuadé que des opinions si différentes peuvent aisément se concilier. Ne suffiroit-il pas de dire que les pays dont il est ici question , avoient été conquis par les Rois prédécesseurs de ce Prince, qui cependant ne possédoit que quelques contrées de la Phrygie?elles étoient presque toutes sous la domination des Troyens. Il est rare que des voisins puissans & ambitieux, vivent long-temps en bonne intelligence : Tros entra dans les Etats de Tantale à la tête d'une armée nombreuse ; le sujet qui donna naissance à cette guerre, est rapporté diversement. Si les traditions qui dans tous les siècles ont eu le plus de cours, étoient d'ordinaire les mieux établies, il faudroit rejeter sur l'enlèvement de Ganymède, les malheurs qui détolèrent les deux Royaumes. Mais je serois tenté de croire après Hérodien, que Tros & Tantale devinrent ennemis par rapport à certaines places, dont ils se disputoient la possession. On en vint souvent aux mains; & il périt beaucoup de monde de part & d'autre : enfin la victoire se déclara pour les Troyens. Pélops successeur de Tantale, défait en plusieurs rencontres, fut obligé de se retirer dans la Grèce ; lui & ses enfans y formerent des établissemens considérables : mais leur haine contre les Troyens subsista toujours malgré l'éloignement; & cette haine produisit le siège de Troye, si célèbre dans les écrits des Poètes. L'enlèvement d'Hélène fut un prétexte que ménagea habilement Agamemnon, pour engager les Grecs dans une querelle où la nation ne se trouvoit point intéressée : mais ces sortes de discussions sont étrangères à mon sujet, qui naturellement ne doit embrasser, ni l'histoire de Pélops, ni celle de sa postérité. On ne dira pas la même chose de Tantale : je me suis contenté néanmoins de passer légèrement sur les principaux événemens de son regne: le sçavant M. de Meziriac les a rapportés fort au long dans ses commentaires sur les Epitres d'Ovide ; & il me seroit difficile de rien ajouter à ses remarques. Malgré la retraite de Pélops, la couronne de Lydie demeura dans la maison des Atyades. Nous avons observé déjà,

que Théoclymène étoit fils de Tmolus , & par conséquent frere de Tantale. Il est assez vrai-semblable que ce dernier , sans respecter les droits du sang , voulut le troubler dans la possession des provinces qui lui étoient échûes en partage. Trop foible pour résister à un ennemi puissant , il fit une ligue avec les Troyens ; & leur Roi , après la défaite de Pélops , lui abandonna les pays qui avoient appartenu aux Atyades ses ancêtres. On en sera pleinement persuadé , si l'on veut faire réflexion , que les Lydiens alors étoient gouvernés par des Souverains de leur nation , & que ses peuples marcherent au secours de Priam , lorsque les Grecs vinrent l'assiéger dans sa capitale. Le second article ne souffre point de difficulté ; puisque dans Homère il est fait mention des généraux qui commandoient les troupes Lydiennes. A l'égard du premier , on le trouve suffisamment établi dans un fragment de Nicolas de Damas , qui est échappé à la barbarie des siècles passés. Cet Historien nous apprend , que Cambléte Roi de Lydie étoit contemporain de Jardanus ; & Hercule laissa d'Omphale fille de Jardanus , des enfans , qui ont dû être témoins des combats sanglans qui se donnerent dans les campagnes de Troie : ainsi en remontant de génération en génération , il est aisé de se convaincre qu'Ilus pere de Laomédon , & Cambléte Roi de Lydie vivoient à peu près dans les mêmes temps. Xanthus , Elie & Nicolas de Damas , racontent que ce Prince étoit dévoré par une faim qui ne lui donnoit point de relâche ; ce fut la source des malheurs qui lui arriverent. S'étant mis au lit avec sa femme , il fut extrêmement surpris de ne la point trouver à son réveil ; un bras , seul reste du plus funeste repas dont on entendit jamais parler , ne lui laissa point ignorer les tristes effets de sa voracité. Pénétré de douleur , il courut à la place publique ; & tenant une épée nue , Jupiter , dit-il , si je suis coupable , ne différez point à me punir ; mais si je suis réduit au triste état où je me vois , par les sortilèges que mes ennemis ont employés , il est juste que votre colère éclate contre les auteurs de mes disgraces. En prononçant ces paroles , il se donna la mort en présence de ses sujets , dont la plupart parurent médiocrement

affligés. Le nom de ce Prince infortuné, est écrit différemment dans les ouvrages des Anciens, qui sont entre les mains des Sçavans. Nicolas de Damas le nomme Camblite : dans les Commentaires d'Eustathe il est appelé Cambusis, & Cambléte dans les Déipnosophistes d'Athénée, en cela conforme avec Elien. Je n'ignore pas que les imprimés de cet Auteur portent Cambéte : mais c'est une de ces fautes dont les Copistes seuls doivent être responsables. Maintenant lesquels suivre de tous ces Ecrivains ? Pour moi, je me déterminerois sans hésiter en faveur des deux derniers, qui avoient puisé cette histoire dans les ouvrages de Xanthus : Nicolas de Damas les connoissoit aussi ; & il est assez vrai-semblable que son texte, aussi bien que celui d'Eustathe, doivent être corrigés sur les endroits de ces deux Auteurs, dont les témoignages viennent d'être rapportés. Quoi qu'il en soit, nous avons un fragment dans lequel on lit, que le regne de Cambléte fut souvent traversé par les intrigues de Jardanus ; & les Lydiens le soupçonnerent d'avoir attiré sur ce Prince les malheurs qui le conduisirent au tombeau. Les peuples après sa mort, confièrent à Jardanus l'autorité souveraine : son crédit & ses artifices le placèrent sur le trône. Il est certain du moins que Paléphare le met au nombre des Rois, qui ont commandé dans la Lydie ; & ce sentiment lui est commun avec Hérodote, Apollonius & Diodore de Sicile, qui sans lui donner ce titre, parlent cependant de manière à ne laisser aucun doute sur cet article. Ajoutez à cela, qu'Omphale sa fille prit après lui les rênes du gouvernement ; je dis sa fille, parce que le Poëte Musée, & les Historiens que nous avons cités, ne sont point partagés là-dessus : il faut néanmoins en excepter Hérodote, qui ne fait aucune mention de cette Princesse. Bien plus les Héraclides, selon lui, descendoient d'un esclave de Jardanus ; opinion, à en juger par les apparences, établie sur des fondemens peu solides : les traditions les moins raisonnables ont trouvé des partisans ; & celle-ci est généralement abandonnée. On ne sçauroit nier que dans les monumens qui nous restent, Omphale ne soit appelée fille de Jardanus. Tmolus son époux, mourut sans enfans ; & les peuples

demeurerent sous l'obéissance d'Omphale. Je n'avance rien ici que d'après Apollodore; malheureusement cet Auteur n'est pas toujours exact; & il pourroit bien avoir pris ces particularités dans des monumens, sur la foi desquels on ne doit compter que très-médiocrement. En effet, Tmolus est plus ancien qu'Omphale; & ce fut Jardanous qui fit passer la couronne sur la tête de cette Princesse. Je me ferois donc un scrupule de soutenir, que l'élévation d'Omphale fut le fruit de ses complaisances criminelles pour les Grands de Lydie : corrompus par le luxe & par la mollesse, à ce que prétend Cléarque, ils faisoient venir dans un lieu destiné à leur infame plaisir, les filles & les femmes qui avoient eû le malheur de leur plaire. Omphale étoit de toutes les parties; sa beauté avoit donné de l'amour aux Seigneurs les plus distingués : son esprit lui en assûra la conquête; & ses amants travaillèrent de concert à l'élever sur le thrône. Lorsqu'elles'y vit affermie, un de ses premiers soins fut de se venger des Grands, qui l'avoient traitée, elle & ses compagnes, avec tant d'indignité. Pour le faire avec plus d'éclat, Omphale prostitua leurs filles à de vils esclaves, dans le lieu même qui avoit été témoin de sa honte & de ses désordres. Il faut avouer, que ce récit de Cléarque ne ressemble pas mal à un conte fait exprès pour réjouir les lecteurs : Eustathe le croit de la façon de Xanthus; sur quel fondement? je ne le sçais pas. Il est néanmoins très-probable, que ce compilateur a pris le change : il cite Athénée pour garant; or Athénée dit positivement, que toute cette narration est tirée des écrits de Cléarque. Le voyage d'Hercule en Lydie, est infiniment mieux appuyé : ce héros, comme presque tous les guerriers, violent & impétueux, avoit précipité Iphitus du haut des murs de Tirynthe. Les Dieux irrités le condamnerent à l'esclavage; & si l'on en croit Phérocycle, Mercure le vendit trois talens à la Reine de Lydie. La plupart des hommes ressentent vivement la perte de leur liberté : mais Hercule ne trouvoit point de bonheur égal à celui de vivre sous les loix de la Princesse du monde la plus impérieuse. On le vit, soumis à tous ses caprices, disputer aux femmes dont elle étoit environnée, le mérite de réussir dans ces

fortes d'ouvrages dont les dames seules font en droit de tirer vanité :

*Non fugis , Alcide , victtricem mille laborum
Rasilibus calathis imposuisse manum ,
Crassaque robusto deducis pollice fila ;
Æquaque formosæ pensa rependis heræ.*

Ovide ajoute que son peu d'adresse étoit quelquefois puni sévèrement par Omphale :

*Ah ! quoties digitis dum torques stamina duris ,
Prævalidæ fusos comminuere manus !
Crederis infelix scuticæ tremefactus habenis ,
Ante pedes dominæ pertimuisse minas.*

Hercule , au rapport de Sophocle , ne retourna en Grèce qu'après une année de servitude ; & Samuël Petit, fondé sur un passage si précis , a cru devoir corriger Apollodore , qui renferme dans l'espace de trois ans, le séjour de ce Dieu à la cour d'Omphale. En matiere de conjecture on ne sçauroit être trop circonspect, témoin celle-ci , dont personne n'embrassera la défense, quand on fera réflexion que cet Ecrivain est parfaitement d'accord avec Hérodore ; dans le scholiaste de Sophocle on lit Hérodote par une faute de copiste : la preuve n'en est point équivoque. Hérodote ne dit pas un mot de cette fable ; & il paroît par les fragmens qui nous restent d'Hérodore , que cet Auteur avoit publié des ouvrages très-estimés , sur la mythologie, dont les actions d'Hercule faisoient une partie considérable. La présence de ce héros ne fut point inutile aux Lydiens : les Cercopes brigands célèbres , désoloient la campagne par des courses fréquentes ; Hercule les attaqua , & la plupart de ces voleurs restèrent sur le champ de bataille. Un si grand service ne demeura point sans récompense de la part d'Omphale : il est vrai que sa réputation en souffrit ; & les Anciens ont eu soin de nous conserver le nom des enfans qui naquirent de son commerce avec Hercule. Lamus est le plus connu ; car sans parler de Diodore, Ovide introduit Déjanire, qui se plaint en ces termes des infidélités de son mari.

*Una recens crimen præfertur adultera nobis ;
Unde ego sum Lydo facta noverca Lamo.*

Ce Lamus dont il s'agit ici , n'est point différent du Laomédon d'Hyginus , ni du Laomédès de Paléphate : mais aucun de ces Ecrivains ne parle d'Agélaus , qui néanmoins porte dans Apollodore la qualité de fils d'Hercule & d'Omphale. Je le croirois le même que Cléolaus , si Diodore de Sicile n'avoit pris la précaution de nous avertir, que la mere de ce jeune Prince étoit une des esclaves d'Omphale. Si ces faits sont véritables, on doit en conclure, que le séjour d'Hercule en Lydie fut plus long que Sophocle ne se l'est imaginé. Si Omphale se consola du départ de son amant , avec les étrangers qui arrivoient à sa cour , il leur en coutoit la vie. Cette Princesse , pour dérober au public la connoissance de ses désordres , faisoit égorger les malheureux qui avoient eû quelque part à ses bonnes grâces. Leur mort fut vengée par un Seigneur Lydien , qui massacra une Reine si peu digne de commander. Je ne voudrois pas cependant garantir cette narration de Cléarque : mais de pareils exemples font voir , que la piété & la justice sont les seuls appuis du thrône des Rois.

III.
PARTIE.
17 de Decembre 1723.

ON ne sçait pas précisément , quel fut le successeur d'Omphale. Il est cependant assez vrai-semblable que les Lydiens , après la mort de cette Princesse , mirent la couronne sur la tête de Pylémène : il est certain du moins , que Mesthlès & Antiphus ses enfans commandoient les troupes Lydiennes , qui vinrent au secours de Troye ; & nous voyons dans Homère , que chaque nation combattoit à ce siège fameux sous les ordres de leurs Rois particuliers. Ce n'est donc point sans fondement , que je crois pouvoir insérer Pylémène dans la liste des Princes qui ont gouverné la Lydie : ses fils lui succéderent ; & sûrs apparemment de la fidélité des Lydiens , ils ne balancerent point à quitter leurs Etats pour défendre ceux de Priam. Antiphus & Mesthlès étoient l'un & l'autre fils de la Nymphe Gygée. Homère qui nous l'apprend, garde un profond silence
sur

sur le reste de leurs aventures ; en quoi il a été imité par ceux des Anciens , dont les écrits sont connus aujourd'hui. Il n'y est fait aucune mention , ni du retour de ces Princes en Lydie , ni des événemens qui firent passer le pouvoir souverain de la maison de Pylémène dans celle des Héraclides. Ils en furent redevables à un Oracle , qui , suivant le témoignage d'Hérodote , rendit Agron maître du Royaume. Ninus son pere étoit arrièrepetit-fils d'Hercule. Joseph Scaliger est scandalisé de trouver un Ninus & un Bélus dans la généalogie que rapporte cet Historien ; & l'on ne sçauroit nier que ces noms ne soient Assyriens dans leur origine. Mais pourquoi ces mêmes noms si célèbres par les grandes actions de ceux qui les ont portés , ne se seroient-ils point répandus dans des provinces encore plus éloignées que la Lydie , peut-être devenue tributaire des Assyriens sous le regne de Sémiramis , & depuis unie par des traités avec les Rois des Médes & des Babyloniens ? Au reste , de simples conjectures ne suffisent pas pour faire le procès à un Auteur de la réputation d'Hérodote ; elles ne suffisent pas non plus pour exclure Bélus & Ninus de la famille des Héraclides. Alcée pere du premier , étoit , à ce que raconte Suidas , un Prince très-brave : Hercule l'avoit eû d'une esclave d'Omphale , comme le prouvent ces paroles d'Hérodote : *Ἡρακλῆαι ἔχον τὴν ἀρχὴν ἐκ Διοπαρίου , ἐκ δ' οὐλῆς τε τῆν Ἰαρδάνου γεγονότες καὶ Ἡρακλέος* ; je dis d'Omphale , parce que ces expressions *ἡ Ἰαρδάνου* , *ἡ Δημοσθένους* , ne signifient autre chose que la fille de Jardanus , la fille de Démosthène : de semblables ellipses sont très-ordinaires dans les écrits des Grecs. Si les Traducteurs & les Critiques avoient fait attention à celle-ci , Hérodote leur auroit paru d'accord avec Hellanicus & Diodore , qui donnent l'un & l'autre à Hercule pour maîtresse , pendant son séjour en Lydie , une des femmes qui servoient Omphale. Hellanicus la nomme Malis ; il ajoute qu'Acélus son fils , fit bâtir Acélé ville de Lycie. Je n'examinerai point ici , si cet Acélus est le même que le Cléolaus de Diodore , & l'Alcée d'Hérodote : il ne seroit guères possible de prononcer aujourd'hui sur ces sortes de questions ; & cela , parce que les Anciens se sont bornés à nous

Scal. Can.
Isag. p. 327.

apprendre, que les Atyades avoient été déthrônés par les descendans d'Hercule. Les Oracles, si l'on en croit Hérodote, eurent beaucoup de part à cette révolution : dans les grandes affaires on ne manquoit jamais de les consulter ; & ils décidèrent en faveur d'Agron, le premier des Héraclides qui se soit emparé du royaume de Lydie. En quel temps a commencé son regne ? c'est ce que je tâcherai de déterminer dans la suite de ces recherches, qui ne sçauroient être que très-stériles sur le chapitre de ce Prince, & sur celui de ses descendans non que cette famille n'ait donné plusieurs Rois à la Lydie ; on en compte vingt-deux : mais aujourd'hui les particularités de leur vie, aussi bien que leurs noms, sont demeurées ensevelies dans les ténèbres de l'oubli. Il en faut excepter ceux des quatre derniers, qui, graces aux soins d'Eusèbe, ont été plus heureux que leurs prédécesseurs ; du nombre desquels pourroit bien être Hermon, autrement Adramus, nom Phrygien, que les Lydiens, au rapport d'Etienne de Byfance, avoient adopté, & dont la signification est absolument ignorée. Quelques Ecrivains rapportent à cet Adramus la fondation d'Adramytion ville de Phrygie : mais Aristote, & plusieurs autres après lui la croient beaucoup moins ancienne ; en cela plus croyables que ne l'est Héraclide, quand il vient troubler les descendans d'Agron dans la possession de leurs Etats. Les Lydiens maltraités, à ce qu'il prétend, consulterent l'Oracle, qui leur ordonna de chercher un Roi dans la ville de Cumes. Celui que leur destinoient les Dieux, étoit l'esclave d'un Charron, dont il obtint aisément sa liberté. Malheureusement il avoit promis de livrer certains ouvrages à un particulier, qui ne voulut point le laisser partir, que les clauses de leur traité ne fussent pleinement exécutées : ont eut beau employer auprès de lui le crédit de ses amis, toute sa réponse fut qu'il tiendrait à grand honneur de conserver dans sa maison une charrette à laquelle auroit travaillé un Roi de Lydie. Il y a quelque chose de bien fabuleux dans cette narration, qui d'ailleurs ne sçauroit se concilier avec ce que dit Hérodote de l'empire des Héraclides, Candaule fut le dernier Roi de cette maison ; & il paroît que depuis Agron jusqu'à ce Prince, la succession ne fut point

interrompue. Lequel croire d'Hérodote ou d'Héraclide? pour moi je ne balancerai point à me déclarer en faveur du premier. Car tout bien considéré, je ne doute presque pas que le récit d'Héraclide ne regarde Gordius Roi de Phrygie. Jamais histoire ne fut plus ressemblante, à quelques circonstances près, qui néanmoins ne la rendent point méconnoissable : la voici telle que la rapporte Justin : *Gordius cum in his regionibus bobus conductis araret, aves eum omnis generis circumvolare cœperunt. Profectus ad consulendos augures vicinæ urbis, obviam in porta habuit virginem eximie pulchritudinis ; percontatus eam, quem potissimum augurem consuleret ; illa, auditâ causâ consulendi, gnara artis ex disciplinâ parentum, regnum ei portendi respondit, polliceturque se & matrimonii, & spei sociam. Tam pulchra conditio, prima regni felicitas videbatur : post nuptias inter Phrygas orta seditio est. Consulentibus de fine discordiarum, Oracula responderunt Regem discordiis opus esse. Iteratò quærentibus de personâ Regis, jubentur eum Regem observare, quem reversi primum in templum Jovis euntem plaustro reperissent. Obviam illis Gordius fuit, statimque eum Regem consalutant. Ille plaustrum, quo vehenti regnum delatum fuerat, in templo Jovis positum, majestati Regiæ consecravit.* On lit dans Arrien, que Gordius étoit extrêmement pauvre ; & il avoit cela de commun avec l'esclave dont parle Héraclide : l'un & l'autre sont redevables de leur élévation à l'Oracle. Les Lydiens, à sa persuasion, vont chercher dans la boutique d'un Charron, celui qui par la sagesse de son gouvernement devoit remédier aux malheurs, sous le poids desquels la nation gémissoit ; & de pareils motifs engagent les Phrygiens à mettre sur le thrône, le premier homme conduisant une charrette, qui s'offriroit à leur vûe. De tout ceci je serois tenté de conclurre, premierement, que Gordius & l'esclave de Cumes ne sont point deux personnes différentes ; en second lieu, que les Lydiens dans cette narration ne se trouvent point à leur place ; peut-être moins par la faute d'Héraclide, que par la négligence de ceux qui nous ont donné les extraits de ses livres. Cependant si cette conjecture ne semble point assez établie, il faudra dire que, suivant Héraclide, il arriva en Lydie une grande révolu-

Just. lib. XI.
cap. 7.

tion, quelques années après la fondation de Cumes. Mais, comme je l'ai déjà remarqué, le plus sûr est de ne point abandonner Hérodote, qui ne reconnoît point de vuide dans la succession des Héraclides. Eusèbe nous a conservé les noms des quatre derniers Rois de cette maison, qui sont Ardys, Halyatte, Mélès & Candaule. Ardys, selon son calcul, monta sur le thrône la première année de la première Olympiade; & après trente-six ans de regne il fut remplacé par Halyatte : voilà à quoi se réduit tout ce que nous sçavons de ces deux Princes. Le successeur du dernier est un peu plus connu, il se nommoit Mélès; ce fut lui, au rapport d'Hérodote, qui bâtit la citadelle de Sardis. Dans le dessein de la rendre imprénable, il envoya consulter les Telmisses, qui lui ordonnerent de porter le jeune Léon à l'entour des murs dont sa nouvelle forteresse étoit environnée. Les conseils de l'Oracle ne furent point exécutés scrupuleusement; Mélès négligea de conduire son fils dans un endroit, qui malgré sa force naturelle, fut depuis emporté par les troupes de Cyrus. Tant de précautions furent inutiles à Mélès; ses sujets au désespoir de s'en voir maltraités tous les jours de plus en plus, se jetterent entre les bras de Moxus, capitaine également illustre, & par sa valeur, & par sa piété. Les Lydiens sous la conduite de ce général, avoient remporté des victoires signalées sur leurs ennemis : la même fortune les accompagna contre le tyran, dont les armées furent entièrement défaites. Le nouveau Roi, avant que de donner la bataille, avoit consacré aux Dieux la dixième partie de tous les biens de son Royaume; & en conséquence, chacun reçût ordre de faire le dénombrement de ses facultés : je croirois cependant, que le ciel ne fut pas le mieux partagé; car immédiatement après, une affreuse sécheresse désola la Lydie. On eut recours à l'Oracle, mais Nicolas de Damas ne dit point quelle en fut la réponse. Il semble pourtant que Moxus, pour détourner la colère des Dieux, résolut de détruire la ville de Crabus, dont les habitans faisoient profession ouverte de l'athéisme. Ils soutinrent le siège avec beaucoup de courage; la place néanmoins fut prise d'assaut, & on noya dans le lac voi-

fin ceux qui la défendoient. Examinons maintenant de quelle maison étoit le successeur de Mélès : à en juger par la manière dont les événemens sont disposés dans des extraits de Constantin Porphyrogenète , on croiroit Moxus beaucoup plus ancien que les Héraclides. Les grandes actions de ce Prince y sont racontées avant les disgraces de Camblite , dont Jardanus scût habilement profiter pour se rendre maître du Royaume de Lydie : je ne scäurois néanmoins m'imaginer , que ce soit là le sentiment de Nicolas de Damas. Aujourd'hui il ne reste que quelques fragmens de son Histoire universelle ; & sur des fragmens souvent rangés au hazard , comment décider si dans le fait dont il est question , cet Auteur a prétendu se conformer à l'ordre des temps. Le croye qui voudra : mais en ce cas on fera obligé de reconnoître un Mélès antérieur au siège de Troye , & par conséquent très-différent de celui dont il est parlé dans Hérodote. Ce Roi faisoit son séjour à Sardis ; & Strabon a prouvé , que la destruction du Royaume de Priam a précédé la fondation de cette ville. Mélès en y ajoûtant une citadelle , en fit la plus importante place de la Lydie ; il régna 12 ans suivant le calcul d'Eusèbe , qui lui donne pour successeur Candaule , fils de Myrsus. Comme dans les matieres qui ne sont point susceptibles de démonstration , il est permis quelquefois de hasarder des conjectures ; je ne ferai point un scrupule d'avancer , que Myrsus & Moxus pourroient bien être la même personne. Moxus , dans Nicolas de Damas , dépouille Mélès de ses Etats ; & dans Hérodote , Candaule est le successeur immédiat de Myrsus. Après tout , il n'est point étonnant que ce Prince ait été connu sous deux noms différens : je ne doute presque pas que ce ne fût un usage reçu dans la Lydie ; du moins en avons-nous une preuve concluante dans la personne de Candaule , qui s'appelloit aussi Myrsile. De son temps les Grecs Asiatiques cultiverent les arts avec beaucoup de succès : le Peintre Bularque vivoit alors ; & Candaule acheta fort cherement un de ses tableaux : Plin qui rapporte ce fait , le met au nombre de ceux dont la vérité ne scäuroit être contestée ; *in confesso est* , dit-il. Mais est-ce d'aujourd'hui que les Auteurs parlent affirmativement de choses qui sont quel-

Plin. l. 7.
cap. 28.

quefois très-douteuses ? celle-ci, par exemple, est des plus suspectes. Le tableau de Bularque, comme Pline lui-même le raconte, représentoit la destruction des Magnésiens : *Candaules rex, Bularchi picturam Magnetum excidii, mediocris spatii pari rependit auro*. Or cet événement ne quadre point avec le temps de Candaule : Magnésie a été assiégée, & prise deux fois ; la première par Gygès, & la seconde par les Scythes, qui firent une irruption dans l'Asie Mineure, sous l'empire d'Ardys Roi de Lydie. Strabon assure que les Magnésiens furent traités par ces barbares avec la dernière inhumanité, ἀνδρῶν ἀν' ἀρετῆς ; & de-là, sans doute est venu le proverbe *Μαγνήτων κακὰ*, si fort à la mode chez les Grecs, pour exprimer de grands malheurs, comparables en quelque façon à ceux que les Magnésiens essuyèrent lors de la prise de leur ville par les Scythes. C'est de celle-là probablement, que Pline a eu dessein de parler ; & ma conjecture paroît d'autant mieux appuyée, que le mot *excidii* ne sçauroit convenir au siège que Gygès forma devant cette place, lorsque par une aventure des plus singulières, il se fut emparé du Royaume de Lydie. Voici comment la chose se passa selon Hérodote. Candaule passionnément amoureux de sa femme, la croyoit une beauté accomplie ; elle faisoit le sujet de presque toutes ses conversations avec Gygès son favori, & le dépositaire de ses secrets les plus importants. Gygès, lui dit-il un jour, tu ne me parois pas bien persuadé que la Reine soit la plus belle de toutes les femmes, faisons donc en sorte, que les habits ne te dérobent rien de ses charmes ; car le témoignage des yeux est bien moins suspect que celui des oreilles. Quel langage tenez-vous là, s'écria Gygès ? Pourquoi voulez-vous que ma maîtresse paroisse à mes yeux dans un état si peu conforme aux règles de la bienséance ? Ne sçavez-vous pas, que chez le sexe la pudeur tombe avec les habits ? Parmi plusieurs maximes qui nous viennent de nos ancêtres, toutes également sages & utiles pour la conduite de la vie, il y en a une qui nous avertit de ne nous occuper que du soin de nos propres affaires ; quant à moi, je suis convaincu que personne ne sçauroit disputer à la Reine le prix de la beauté. Candaule, bien loin de se laisser ébranler par des remontrances si

judicieuses ; Ne crains rien de ma part , répondit-il à Gygès , mon intention n'est point ici de t'éprouver : ne crains rien non plus de la part de ma femme , qui , graces à un expédient que j'ai imaginé , ne sera jamais informée de ce qui va se passer. Je te placerai derriere la porte de la chambre où nous couchons , un instant après moi la Reine se rendra dans cette même chambre , à l'entrée de laquelle est un siège , sur laquelle elle range ses habits , à mesure qu'elle les quitte : pendant cet intervalle tu auras tout le loisir de l'examiner ; fors , lorsqu'elle ira se mettre au lit , & prends tes mesures pour n'en être point vû. Gygès ayant bien jugé que désormais la résistance seroit inutile , se rendit aux empressements de Candaule , qui le conduisit dans sa chambre , lorsque le temps de se coucher fut venu. La Reine ne tarda point à le suivre ; & après s'être déshabillée , elle prit le chemin de son lit ; moment dont Gygès profita pour se retirer. Malgré toutes ses précautions il en fut appercû : alors ayant appris de la bouche de son mari ce qui venoit d'arriver , elle n'éclata point en vains reproches , bien résolue de tirer une vengeance signalée de l'affront qui lui avoit été fait ; car chez les Lydiens , aussi bien que chez les autres barbares , il n'en est point de plus sanglant que celui de paroître nud aux yeux de quelqu'un. Le lendemain elle envoya chercher Gygès par quelques domestiques affidés ; & lui auquel elle faisoit quelquefois cet honneur , ne la croyant instruite de rien , obéit sur le champ à ses ordres. A peine est-il entré que la Reine lui dit : Gygès , de deux partis , je te laisse le maître de prendre celui qui te conviendra le mieux ; il faut que ton impudente curiosité te coute la vie ; sinon assure-toi , par le meurtre de Candaule , la possession , & de ma personne , & du Royaume de Lydie. Ce discours fut un coup de foudre pour Gygès : enfin revenu de son étonnement , il supplia la Reine de ne point le jeter dans un pareil embarras : ses prieres ne furent point écoutées ; & réduit à la dure nécessité de poignarder Candaule , ou de périr lui-même , il préféra de vivre. S'adressant ensuite à la Reine : Puis donc que vous me forcez de tremper mes mains dans le sang de mon maître , apprenez-moi la maniere de pouvoir

*Plat. de Rep.
lib. 2. p. 429.*

exécuter une entreprise si hardie. Je te cacherais, lui répondit-elle, dans le même endroit où Candaule t'avoit placé, & il te fera aisé de le poignarder dans le temps du sommeil. Cependant Gygès fut gardé à vue le reste de la journée; & le soir la Reine le conduisit dans sa chambre: tout réussit, & Candaule fut assassiné. C'est ainsi que ce fameux événement est raconté par Hérodote, sur la narration duquel plusieurs Historiens ont enchéri dans la suite des temps. Abas, par exemple, prétend que la femme de Candaule s'appelloit Abro: Tydé ou Clutia étoit, suivant quelques autres, le nom de cette Princesse. Ptolémée Héphestion lui donne celui de Nyssia; il ajoute de plus qu'Hérodote le supprime dans son histoire, uniquement par tendresse pour le jeune Plésirrhous. Ce Plésirrhous aimoit éperdument la courtisane Nyssia; au désespoir de s'en voir maltraité, il chercha dans une mort prématurée la fin de ses disgraces. Hérodote ne le pardonna jamais à cette femme, & de chagrin il bannit de ses écrits un nom, que la perte de son ami lui rendoit odieux. Il seroit superflu de remarquer que ceci a bien l'air de ces contes faits à plaisir par les Grecs, charmés la plupart d'amuser leurs lecteurs aux dépens de la vérité. Tel est encore un récit de Ptolémée, sçavoir que la femme de Candaule avoit deux prunelles à chaque œil; & qu'elle apperçût Gygès à la faveur d'une pierre appelée *Δρακοντίτης*, parce qu'elle ne se trouve que dans la tête des Dragons: je dirai la même chose du fameux anneau de Gygès. Platon en fait un berger du Roi de Lydie; il ajoute que ce berger ayant observé une ouverture formée par un violent tremblement de terre, résolut d'y descendre pour examiner de près ce que ce pouvoit être. La première chose qui se présenta à sa vue, fut un cheval d'airain, dans les flancs duquel étoit enfermé un homme mort, qui paroissoit avoir été fort grand: il avoit un anneau dont Gygès se saisit. Tous les mois les bergers rendoient compte au Roi de leurs troupeaux: mais avant que de le faire, ils avoient coutume de tenir une assemblée. Gygès y vint à l'ordinaire; & il remarqua que ses camarades cessoient de le voir, lorsque le châton de son anneau se trouvoit dans le dedans de sa main.

Après

Après des expériences si souvent réitérées, il se fit députer par les bergers, séduisit la Reine, & assassina Candaule. Je ne dois pas dissimuler pourtant, que dans les imprimés de Platon il est dit formellement, que ce fut le pere de Gygès qui fit servir à son ambition la découverte de cette bague si renommée : du moins est-ce la conséquence que naturellement on doit tirer des paroles que voici : *Εἴη δ' ἂν ἐξουσία ἢν λέγω, πιάδ' ἐ μάλιστα, εἰ αὐτοῖς γένοιτο οἷαν πότε φασὶ δύναμιν πατρὸς Γύγου τῷ Λυδοῦ προγενῶ γενέσθαι*. Mais je ne doute presque pas que le texte de Platon ne soit altéré ; autrement il seroit difficile de concevoir que les Auteurs qui sont venus après lui, eussent suivi une leçon toute différente, & qui doit à peu près revenir à celle-ci : *οἷαν πότε φασὶ δύναμιν πατρὸς Γύγου Κρόισου τῷ Λυδοῦ προγενῶ γενέσθαι*. On sçait que l'anneau de Gygès étoit passé en proverbe : Lucien, Diogénien, Suidas & Tzetzes conviennent que la découverte en avoit été faite par ce Prince ; il ne paroît pas que son pere y ait eû la moindre part, même suivant Platon, que tous ces Ecrivains avoient consulté. En effet, Cicéron, qui cite l'endroit de la République dont il est question ici, fait tomber cette bague merveilleuse entre les mains de Gygès : *Hinc ille Gyges inducitur à Platone* ; il ne dit point *hinc ille Gygis pater*, comme naturellement il auroit dû le faire, si la leçon de nos imprimés se fût rencontrée dans les manuscrits dont se servoit cet orateur. Il y a bien de l'apparence que le nom de Crésus n'en a été banni que plusieurs siècles après : nom que Platon avoit inséré de dessein prémédité, pour faire sentir que Crésus, ce puissant Roi de Lydie, rapportoit son origine à un simple berger. Car le terme de *προγενος* dans les bons Ecrivains, s'entend assez souvent du premier fondateur de quelque maison célèbre ; & celle des Mermnades devoit sa grandeur à Gygès. Ce Prince, suivant une ancienne tradition, se rendit maître à force ouverte des Etats de Candaule. Plutarque ne marque pas quels étoient les auteurs de ce sentiment, content de nous apprendre d'après eux, qu'Hercule ayant tué la Reine Hippolyte, fit présent à Omphale de sa hache. Ses successeurs la portèrent toujours depuis : Candaule fut le premier

Plut. quæst. Græc. p. 391.

qui se déchargea de ce fardeau sur un de ses favoris : quelque temps après, Gygès prit les armes contre son maître; & avec un secours de Cariens que conduisoit Arsélis, il défit Candaule, qui demeura sur le champ de bataille. Voilà, comme nous le voyons, trois sentimens différens sur la maniere dont Gygès parvint à la couronne. Lequel adopter ? ce ne doit être , à mon avis, ni celui de Platon , ni celui des Ecrivains dont parle Plutarque : il est bien plus sûr de leur préférer Hérodote, né dans une ville voisine de la Lydie; & deslors beaucoup plus à portée que personne, de s'instruire des faits qui regardoient ce Royaume. Aussi presque tous les Anciens assûrent après lui, que la mort de Candaule fut l'ouvrage de sa femme, dont l'action a trouvé des approbateurs dans la personne de S. Jérôme & d'Agathias : & on ne sçauroit nier, que ce ne soit ici une de ces thèses également aisées à défendre, quelque parti que l'on veuille prendre. Au reste, Candaule est le dernier Roi de la maison des Héraclides, qui, si l'on en croit Hérodote, ont régné dans la Lydie sans aucune interruption, pendant le cours de 22 générations; & ces 22 générations remplissent, selon lui, un espace de 505 années. Il s'ensuit de-là, que le mot de génération ou de *γενεά*, ne sçauroit être entendu dans le sens que lui donne ordinairement cet Auteur. Trois générations, dit-il dans un autre endroit, font cent ans ; auquel cas le regne des Héraclides ne pourroit point être resserré dans les bornes que lui-même vient de fixer. Le seul moyen de se tirer de cet embarras, est de dire que les 22 générations dont il s'agit, sont autant de personnes qui ont gouverné successivement le Royaume de Lydie; & alors il ne restera aucune difficulté. Mais de celle-ci en naît une seconde, qui se réduit précisément à ceci : Hérodote paroît insinuer, que la couronne est demeurée 505 ans dans la famille des Héraclides : *ἀρξάντες μὲν ἐπὶ δύο καὶ εἴκοσι γενεάς ἀνδρῶν, ἑτέα τε πέντε ἔς πεντακόσια, πᾶς πατρὸς ὀκδεκόμενος τὴν ἀρχὴν μέχρι Κανδαύλει τοῦ Μύρσου*; supputation manifestement défectueuse, si Agron a le premier jetté les fondemens de leur élévation : voici comment. Hercule, dont descendent les Rois qui ont succédé aux Atyades, peut être venu

en Lydie 40 ans avant la prise de Troye. Or entre lui & Agron il y a trois générations complètes; & par conséquent ce Prince ne sauroit guères être monté sur le trône, que 70 ans après la destruction du Royaume de Priam: de-là jusqu'à l'avènement de Gygès, qui, comme nous le ferons voir, concourt avec la première année de la XVIII^e Olympiade, on trouve juste un intervalle de 405 ans. Ne feroit-il donc pas naturel de penser, que ce dernier nombre a été déplacé par celui qui se lit aujourd'hui dans le texte d'Hérodote? Les écrits des Anciens sont remplis de ces sortes de fautes; & quand ils le feroient moins, je me croirois encore permis de proposer une conjecture où conduisent les paroles que nous avons citées. Cet Historien y déclare formellement, que les 22 Héraclides dont il parle, se sont succédés les uns aux autres pendant le cours de 505 ans: donc Alcée, Ninus & Bélus ne doivent point entrer dans ce catalogue; eux qui, de son propre aveu, ont été sujets des Atyades. Malgré cela, je ne condamnerai point le sentiment de ceux qui croiront ne devoir rien changer dans le passage dont il est question. En effet, rien de plus juste que son calcul, si les 505 ans commencent à Alcée; ce qui paroît véritablement ne point quadrer avec les paroles de cet Ecrivain.

Nous avons expliqué dans le discours précédent, comment les Héraclides se virent, par la mort de Candaule, dépouillés du Royaume de Lydie. Hérodote, le plus ancien de ceux qui nous ont conservé la mémoire d'un événement si célèbre, ne marque point en quel temps les Mermnades commencerent à monter sur le trône: peut-être ne croyoit-il pas devoir charger son ouvrage de circonstances alors connues de tout le monde; car je ne saurois me persuader, que l'époque de l'élévation de Gygès à la couronne, fût échappée aux recherches de ce fameux Historien. Les mêmes monumens qui lui avoient appris la durée du regne tant de ce Prince, que de chacun de ses successeurs, contenoient, selon toutes les apparences, la date précise d'une révolution dont la connoissance seroit aujourd'hui si nécessaire pour fixer la chronologie de ces siècles.

Kk ij

IV.
PARTIE.
31 de Mars
1724.

obscurs, & presque ignorés des Sçavans. Mais sans entrer là-dessus dans un plus long détail, je me contenterai d'observer, que les mémoires dans lesquels Hérodote avoit puisé les diverses particularités qu'il rapporte de la Lydie, ne sont pas vrai-semblablement tombés entre les mains des Auteurs, qui depuis lui ont écrit l'histoire des plus célèbres nations : & c'est là, si je ne me trompe, une des causes principales auxquelles naturellement on doit attribuer le peu de conformité qui se trouve parmi les Anciens, quand ils veulent établir le point de chronologie, dont il est question présentement. Gygès, si l'on en croit Euphorion, prit les rênes du gouvernement dans la xviii^e Olympiade, comme le semblent insinuer ces paroles de Clément d'Alexandrie : ὅς, dit-il, βασιλεύειν ἤρξατο ἀπὸ τῆς ὀκτωκαιδεκάτης Ὀλυμπιάδος. Il faut tirer à peu près les mêmes conséquences du passage de Pline que voici : *duo enim de vicesima Olympiade interiit Candaules, vel, ut quidam volunt, eodem anno quo Romulus.* Il est du moins assez vrai-semblable, que cet Auteur a eu dessein de copier ici le sentiment d'Euphorion, dont l'autorité pourtant n'avoit point entraîné tous les suffrages; puisqu'au rapport de Pline, quelques Ecrivains avoient prétendu que la mort de Candaule étoit arrivée à peu près dans le même temps que celle de Romulus; c'est-à-dire, la première année de la xvi^e Olympiade. Au reste, ni les uns ni les autres ne sont d'accord avec Denys d'Halicarnasse, qui place 16 ans plus tard la fin des Héraclides. A l'entendre parler, on doit compter de cet événement à la défaite de Xerxès 220 ans; & 220 ans font précisément Lv Olympiades, qui jointes aux xix déjà posées, nous conduisent à la Lxxv^e Olympiade, dont la première année sera mémorable à jamais par l'importante bataille de Salamine. Je ne dois pas dissimuler pourtant, que selon le témoignage de Denys dans un autre endroit de ses ouvrages, l'intervalle marqué ci-dessus ne renferme pas moins de 240 ans; mais la difficulté sera bientôt levée, si, à l'exemple de Scaliger, on fait servir le premier nombre à la correction du second : & à dire vrai, cette conjecture ne sçauroit paroître que très-probable, lorsqu'on considère, que le calcul de

Clem. Alex.
pag. 389.
Plin. lib. 35.
cap. 8.

Epist. ad Dion.

Dion. de Thucyd. char.

Denys & celui d'Eusèbe, sont entierement conformes quant au commencement de Gygès. L'un & l'autre le rapportent à la xx^e Olympiade; & deslors il seroit assez naturel d'en conclure, que ce docte Pere a suivi l'Historien de Rome, qui de son côté pourroit bien avoir puisé cette époque fameuse dans les écrits de Xanthus. Voici sur quoi sont fondés mes soupçons : il n'est point d'éloges que Denys ne lui donne; & par conséquent on est en droit de penser, que cet habile Critique a pris pour guide dans ce qui concerne la Lydie, un Ecrivain qui, de son propre aveu, en avoit publié les antiquités avec autant d'exactitude que de sincérité. On ne sçauroit douter, que les diverses révolutions arrivées dans ce Royaume, ne fissent la plus considérable partie de l'ouvrage de Xanthus : Strabon *strab. lib. 12.* nous en fournit la preuve, quand il dit : *ὅτι φησὶ ὁ τῆς Αὔδια συγγραψας Ξανθὸς, διηγούμενος οἷα μεταβολὰς κατέχον πολλὰς τῷ χρόνῳ.* Et c'est probablement dans cette source, que Denys avoit été chercher la date de l'élévation des Mermnades. Il paroît que celles qui avoient été employées par Xanthus, alloient toutes se terminer à l'expédition de Xerxès; car dans un fragment où son dessein est de fixer l'âge de Zoroastre, il assure que ce Philosophe vivoit 600 ans avant la guerre dont on vient de parler. Denys suit la même route sur le chapitre de Gygès : & cela seul suffiroit presque pour établir ma conjecture; sçavoir que cet Historien est redevable à Xanthus de l'époque dont il est question ici. Quoi qu'il en soit, le ressentiment de la Reine de Lydie eut peut-être moins de part à la fortune de Gygès, que la beauté de ce jeune Seigneur. Gygès en Arménien signifie beau; & l'on n'ignore pas que la langue des Arméniens avoit beaucoup d'expressions, qui lui étoient communes avec celle des Lydiens & des Phrygiens. Après tout, si ce que dit Xénophon est véritable, la naissance de Gygès sembloit l'éloigner infiniment du trône : *Xenoph. Cyrop. p. 183.* mais la maniere dont lui & quelques autres Ecrivains parlent de ce Prince, ne quadre guères avec un passage d'Apollodore, *Apoll. lib. 2.* qui fait descendre Gygès d'Hercule & d'Omphale par Agélans leur fils. Que l'on ne m'objecte point ici le témoignage

d'Hérodote, qui ne donne point à Gygès d'autre qualité que celle de garde de Candaule. Alors ces sortes de postes étoient occupés dans la plûpart des Cours, par les Seigneurs les plus distingués; & je ne doute presque pas que le même usage ne fût reçu dans celle de Lydie : car il n'est point à présumer, que Candaule eût accordé toute sa confiance à un homme qui auroit tenu un rang si peu considérable dans l'Etat. Quoique la maison dont sortoit Gygès fût une maison illustre, je la crois néanmoins très-différente de celle des Héraclides. Hérodote la distingue formellement; & personne, si je ne me trompe, ne s'avisera d'écouter Apollodore au préjudice de cet Historien, qui certainement avoit fait une étude particulière des antiquités de Lydie. Graces à ses recherches, on n'ignore point aujourd'hui, que les Héraclides résolurent de disputer à Gygès une couronne, dont ils étoient en possession depuis 500 ans : ils leverent des troupes, & les armées étoient prêtes à en venir aux mains, lorsque les plus sages de la nation proposerent aux deux partis de remettre à l'Oracle la décision de leur querelle. Celui de Delphes fut consulté préférablement aux autres; & sa réponse rendit Gygès maître paisible du Royaume qu'il avoit usurpé. Un si grand bienfait ne pouvoit être trop payé; & Gygès en reconnoissance fit des présens dignes, & de la grandeur de celui qui les envoyoit, & de la majesté du Dieu auquel ils étoient offerts. Rien ne fut épargné; mais parmi tous ces présens, on admiroit sur-tout six vases d'or, qui pesoient trente talens. Hérodote prétend que Midas & ce Prince sont les premiers des barbares, qui par de riches présens ont signalé leur zèle pour un Oracle autrefois si respecté. Phantias & Théopompe ne font aucune mention de Midas; & quant à Gygès, ils assurent simplement, que les dons portés avant lui dans le thrésor de Delphes, ne consistoient ni en or, ni en argent. Ce Prince affermi sur le thrône par la faveur des Dieux, forma le dessein, soit pour satisfaire son ambition, soit pour occuper ses Sujets, de conquérir les provinces voisines de la Lydie. La ville de Milet étoit à sa bienséance; ce fut de ce côté-là qu'il tourna ses armes: on ne dit point quel fut le succès de cette expédition;

*Athen. lib. 6.
cap. 4.*

peut-être se termina-t-elle par un traité de paix , comme le suppose naturellement un endroit de Strabon , où il est rapporté , que les Milésiens obtinrent de Gygès la permission de bâtir Abyde dans la Troade , alors une des provinces de son Royaume. Il marcha ensuite contre ceux de Smyrne , qui furent obligés de se renfermer dans leur ville : le siège en fut poussé avec vigueur ; & les ennemis étoient presque maîtres de la place , lorsque les Smyrnéens tout à coup reprirent courage , chassèrent les Lydiens , & remportèrent sur eux une victoire signalée. Cette action fit grand bruit dans la Grèce ; & l'on voit Aristodème dans Pausanias , se servir de cet exemple pour engager les Messéniens à défendre leur liberté contre les injustes entreprises de Lacédémone : il ajoûte que le poète Mimnerme avoit décrit ce combat dans une de ses élégies. Gygès fut plus heureux contre les Magnésiens : voici quel fut le sujet de la guerre. Ce Prince avoit beaucoup de considération pour Magnès grand poète , & Musicien célèbre ; à des talens si extraordinaires , il joignoit une rare beauté , dont il sçavoit encore relever l'éclat par les parures les plus recherchées. Tant de perfections rassemblées dans un seul homme , gagnèrent à Magnès le cœur de la plûpart des Dames : celles de Magnésie sur-tout eurent pour lui des attentions , qui scandalisèrent les habitans de cette ville. On se jeta sur le malheureux poète ; ses habits furent déchirés ; & il essuya de la part de ses jaloux , les outrages les plus sanglans. Ce n'étoit , disoient-ils , que pour se venger de la mauvaise volonté de Magnès , qui avoit extrêmement loué la valeur des Lydiens dans un combat de cavalerie contre les Amazones ; & cela sans faire la moindre mention des Mognésiens , qui prétendoient avoir beaucoup contribué au succès de cette mémorable journée. Nicolas de Damas , aux soins duquel on est redevable de ce morceau d'histoire , assure que Gygès irrité de l'affront fait à un homme qui lui étoit cher , vint , à la tête de ses troupes , former le siège de Magnésie. La résistance des habitans fut inutile , enfin ils se virent contraints de céder à la force. Ce Prince de retour à Sardes , après une expédition si glorieuse ,

Strab. p. 590.

*Pausan. l. 4.
cap. 21.*

*Arist. Polit.
lib. 4. cap. 3.*

Strab. p. 680.

Athen. l. 13.

Athen. l. 12.

célébra des jeux , où sa joie & sa magnificence parurent également. Il est à propos néanmoins de faire remarquer, qu'Hérodote garde un profond silence sur la prise de Magnésie : il semble même insinuer, que toutes les guerres de Gygès pendant un regne assez long, se bornerent à celles de Milet, de Smyrne & de Colophon. La dernière de ces places fut emportée par les Lydiens, qui, selon toutes les apparences, y firent un butin considérable. Du moins on lit dans Aristote, que Colophon étoit habité par plusieurs particuliers extraordinairement opulens : mais aucun des Etats voisins de la Lydie ne surpassoit Gygès en richesses. Anacréon, ainsi que quelques autres Poètes nous ont conservé la mémoire de ses trésors : certaine mines situées entre Pergame & Atarne, étoient, au rapport de Strabon, la source des revenus prodigieux dont jouïssoit ce Prince. Enflé de tant de prospérités, il eut la curiosité de demander à l'Oracle, si quelqu'un étoit plus heureux que lui : Aglaus, répondit Apollon ; & cet Aglaus, si l'on en croit Pline & Valère-Maxime, peu accommodé des biens de la fortune, cultivoit un petit champ qui fournissoit à tous ses besoins. Un homme tel que celui-là étoit bien différent de Gygès, que l'amour & l'ambition dévoreroient tour à tour : esclave des femmes, il fut presque toujours occupé du soin de leur plaire. On ignore aujourd'hui le nom de celle de ses maîtresses, qui, selon Athénée, le gouverna absolument lui & son Royaume : il se contente de dire, que ce Prince, dans la vûe d'immortaliser sa tendresse pour elle, lui fit ériger un monument, que son élévation & son étendue rendoient digne d'admiration. On le découvroit de très-loin ; & pendant plusieurs siècles il a été connu sous le nom de *Sépulcre de la Courtisane*. C'en est pas là pourtant le seul excès dans lequel l'amour précipita Gygès du moins si ce que raconte Hésychius de Milet a quelque fondement ; sçavoir que ce Prince par un raffinement de délicatesse, dont je laisse l'explication aux Anatomistes, trouva le premier la manière de rendre les femmes stériles. Au reste, Hésychius de Milet prétend ne rien avancer que sur la foi de Xanthus : mais, comment concilier une semblable narration avec Athénée, qui d'après le même Historien,

fait

fait honneur à Adramyte de cette rare découverte. Le seul moyen de sauver la contradiction, seroit de dire, que Gygès portoit aussi le nom d'Adramyte. Quoi qu'il en soit, les débauches de ce Prince n'abrégèrent pas ses jours; puisque, suivant Hérodote, il mourut après un regne de 38 ans: Eusèbe ne lui en donne que 36, preuve que les Anciens étoient partagés sur la chronologie des Rois Lydiens. Il est certain du moins, que la supputation d'Hérodote & celle d'Eusèbe ne se ressemblent point du tout: il seroit cependant à souhaiter, que ce dernier eût conservé les noms, & les fragmens des Ecrivains qui lui avoient servi de guide; avec de pareils secours il seroit bien plus aisé de prendre son parti, tant sur les dates, que sur les autres particularités de la vie de Gygès. Ses Sujets lui éleverent un mausolée, que Nicandre place dans le voisinage du mont Tmolus. Il en étoit aussi fait mention dans les ouvrages du Poète Hipponax, qui, non-plus que cet ancien monument, ne sont point échappés à l'injure des temps. De deux enfans que laissa Gygès, Melan épousa la fille; & le fils qui se nommoit Ardys, fut son successeur. Encore plus ambitieux que son pere, il résolut de conquérir la ville de Priène; le projet réussit au gré de ses souhaits, & les Priéniens firent désormais partie du Royaume de Lydie. La même fortune ne l'accompagna pas dans son entreprise contre les Milésiens; il fit sur leur territoire plusieurs courses, qui les incommoderent extrêmement: mais leur amour pour la liberté ne fut point ralenti par des attaques si souvent réitérées. Peut-être néanmoins que Milet auroit succombé, si les Cimmériens, après la défaite des Médes, n'eussent forcé Ardys de courir à la défense de ses propres Etats. Malgré tous les efforts de ce Prince, la ville de Sardes fut emportée par Lygdamis, dont cependant les progrès furent arrêtés par le siège de la citadelle, que les barbares attaquèrent inutilement. C'est ainsi que le fait est rapporté par Hérodote; on le trouvoit aussi dans les écrits de Callinus & de Callisthènes, ainsi que Strabon le paroît insinuer. Malheureusement leurs écrits ne sont pas venus jusqu'à nous; & le récit d'Hérodote est trop peu circonstancié pour donner lieu à des

Nic. Ther.
pag. 44.

Schol. Nic.
ibid.

Sir. p. 627.

conjectures solides & judicieuses. Il y a bien de l'apparence pourtant, que les Cimmériens firent la paix avec Ardys : peut-être qu'ils y furent contraints par la défaite de Lygdamis en Cilicie ; défaite qui donna le temps aux Lydiens de se relever de leurs pertes passées. Car il est constant, que Sadyatte fils d'Ardys, fut un des plus puissans princes de l'Asie ; il monta sur le thrône après son pere, qui, suivant Hérodote, régna 49 ans, & 37 selon Eusèbe. C'étoit à la cour de Sadyatte, qu'Aristodème chassé de la Messénie avoit résolu de se retirer, lorsque la mort vint délivrer Lacédémone d'un ennemi, qui, malgré ses disgraces, étoit encore formidable. Quoi qu'il en soit, ce Roi de Lydie fut un Prince très-courageux ; tel est le témoignage que lui rend Nicolas de Damas : il remarque en même temps, que Sadyatte ne fut pas toujours occupé du soin d'étendre les bornes de son empire. Epris des charmes de sa propre sœur, il l'invita à un sacrifice solennel, l'enleva à la faveur de la fête ; & après l'avoir deshonorée, il en fit sa femme. Mylet son premier mari, & petit-fils de Gygès, dans la juste crainte que la passion de ce Prince ne le portât encore à de plus fâcheuses extrémités, alla se renfermer dans la ville de Dasylum. Il y fut poursuivi par son rival, qui le contraignit de se retirer à Proconnèse. Halyatte fut le fruit du mariage incestueux de Sadyatte, dont les infidélités continuelles troublèrent vrai-semblablement les douceurs. Parmi ses concubines Nicolas de Damas compte deux sœurs ; & il en eut Attalé & Adramys. Son goût pour les plaisirs ne l'empêcha pas de déclarer la guerre aux Milésiens ; & il la continua jusqu'à la fin de son regne, qu'Hérodote prétend avoir été de douze ans, & Eusèbe de 15. Halyatte après la mort de son pere, prit les rênes du gouvernement : corrompu par ses mauvais exemples, il se livra d'abord aux plaisirs ; mais dans un âge plus avancé, son amour pour la justice lui gagna le cœur de ses Sujets. C'est là le portrait que Nicolas de Damas nous a laissé de ce Prince. Quant à Hérodote, il assure que la guerre contre les Milésiens fut poursuivie avec vigueur par le nouveau Roi de Lydie. Alors des places, quoique médiocrement fortifiées, soutenoient de

longs sièges : & Milet étoit une ville très-puissante. Halyatte, qui craignoit de recevoir un affront devant ces murs, forma le dessein de la réduire par la famine : dans cette vûe il se mettoit tous les ans à la tête de ses armées, & ravageoit le territoire de l'ennemi au son des instrumens. Les maisons éparfes çà & là dans la campagne, furent la seule chose que les Lydiens respectèrent, persuadés que la conservation des bâtimens engageroit les Milésiens à ne point abandonner la culture de leurs terres. Ce stratagème produisoit deux effets : les héritages des habitans de Milet ne pouvoient s'ensemencer, sans diminuer les provisions de la place : & ces mêmes héritages lors de la récolte, fournissoient abondamment à la subsistance des troupes Lydiennes. Cependant les Milésiens ne demeurèrent point renfermés dans leurs murailles ; ils marcherent à la rencontre de l'ennemi, qui remporta sur eux deux victoires considérables : la première bataille se donna dans un endroit appelé Liménéon ; & la seconde dans un canton que je soupçonnerois avoir pris son nom du fleuve Méandre. Nous avons déjà remarqué, que cette guerre avoit commencé sous le regne de Sadyatte. Elle duroit depuis six ans, lorsque son fils monta sur le thrône ; il la poussa très-vivement pendant cinq années : la sixième, étant entré dans le territoire de Milet pour y faire le dégât à son ordinaire, les Lydiens mirent le feu dans les bleds ; & les flammes portées par le vent, se communiquèrent au temple de Minerve Assésienne, qui fut réduit en cendres. D'abord on ne tint aucun compte de cet accident : mais Halyatte de retour à Sardes, étant tombé malade, les Médecins essayèrent vainement de le guérir. Il fallut donc se conformer aux usages établis alors : on eut recours à l'Oracle de Delphes, qui déclara aux Lydiens ne pouvoir leur répondre, que quand le temple de Minerve seroit rétabli. Le Roi qui ne doutoit pas que le recouvrement de sa santé ne dépendît d'une prompte soumission à l'ordre des Dieux, envoya sans différer, des ambassadeurs aux Milésiens pour leur proposer une trêve, qui le mit en état de fléchir la colere du Ciel irrité contre lui. Thrafsybulé tyran de Milet, instruit par Périandre de la réponse d'A-

pollon, scût habilement profiter de la conjoncture : il fit porter dans la place publique le bled & les autres provisions , que lui & ses sujets avoient rassemblées pour fournir à leurs besoins ; & chaque particulier eut ordre de se livrer aux plaisirs de la bonne chere , à la vûe d'un signal qui leur seroit donné. On avoit averti Thrasybule du temps auquel devoit arriver l'Ambassadeur de Lydie : il fut extrêmement surpris à son arrivée , de voir l'abondance qui régnoit dans la place. Son maître auquel il en rendit compte , persuadé que le projet de réduire Milet par la famine ne réussiroit jamais , préféra la paix à une guerre qui lui paroissoit ruineuse. Diogène Laerce raconte une histoire qui ressemble fort à celle-ci : Halyatte assiégeoit Priène , dans l'espérance que la ville seroit obligée de se rendre faute de vivres ; Bias qui pénétra le dessein de ce Prince , fit chasser dans le camp ennemi deux mulers , que l'on avoit engraisés avec beaucoup de soin : les assiégeans en conclurent , que ceux de la ville étoient suffisamment pourvus de toutes les choses nécessaires pour une longue défense. Halyatte jugea donc à propos de tenter la voye de la négociation ; & il fut confirmé dans ce dessein par le rapport de ses Députés : avant que de les introduire dans la ville , on avoit eû la sage précaution de disposer en différens endroits , des monceaux de sable , dont la superficie étoit couverte de bled : ce stratagème donna la paix aux Priéniens. On a vû ci-dessus , que ceux de Milet l'avoient obtenu par un artifice de même nature : rien de plus ressemblant que ces deux histoires ; & peut-être que quelques personnes voudront en inférer , que l'une & l'autre sont également fausses : mais je ne puis être de leur sentiment. Un Auteur a copié les écrits de ses devanciers ; & pour en imposer plus sûrement au public , il a changé les noms & le lieu de la scène : s'ensuit-il de-là , que le fait dont cet Auteur a prétendu orner son ouvrage , ne mérite guères plus de créance que tant de comptes inventés à plaisir pour amuser des lecteurs oisifs & crédules ? Si le récit de Diogène Laerce est conforme dans toutes ses parties à celui d'Hérodote , je ne vois pas que cette conformité nous conduise nécessairement à rejeter la narra-

tion de cet Historien: son autorité dans ce qui regarde la Lydie & les pays voisins , doit être respectée des Sçavans équitables & judicieux : né dans Halicarnasse, il étoit à portée de consulter les archives qui se conservoient, & à Sardes, & à Milet. D'ailleurs, les événemens arrivés sous Halyatte n'alloient point se perdre dans ces temps écartés, dont les plus habiles ont bien de la peine à démêler les obscurités. A ces réflexions on pourroit en ajoûter plusieurs autres : mais je n'entreprends point de faire voir ici, que les fondemens sur lesquels on a élevé le pyrrhonisme historique, sont des fondemens ruineux, & faciles à ébranler. Revenons maintenant à la levée du siège de Priène. Lorsque le traité de paix avec les habitans de cette ville fut signé, Halyatte fit prier Bias de venir dans son camp : Dites au Roi, répondit ce dernier, qu'il aille manger de l'ail : maniere de parler dont se servoient les Anciens, quand ils vouloient donner à quelqu'un des marques publiques de leur haine ; & cela, parce qu'une des propriétés de cette plante, est de faire pleurer ceux qui la coupent. D'autres Ecrivains, à ce que rapporte Diogène Laerce, ont prétendu que la réponse de Bias ou de Pittacus, s'adressoit à Crésus successeur d'Halyatte ; je dis de Pittacus, parce que Plutarque la croit de cet ancien sage. N'importe après tout quel en soit l'auteur, on sera toujours en droit d'en conclure, que la politesse n'a jamais été la vertu favorite des Philosophes. Halyatte méritoit de grandes attentions de leur part, aussi bien que de celle de tous les Grecs établis dans l'Asie. Ce fut lui, au rapport d'Hérodote, qui les délivra des incursions des Cimmériens, peuples cruels & barbares : voici comment Polyænus raconte la chose. Il dit que, comme la figure de ces étrangers tenoit beaucoup de la bête, Halyatte mêla parmi ses troupes, des chiens forts & courageux ; & que ces animaux trompés par la ressemblance, se jetterent sur les Cimmériens, mirent leur armée en désordre, & les obligerent de prendre la fuite. Dans l'impossibilité de ranger par ordre de chronologie, les différentes expéditions de ce Prince ; nous placerons ici la prise de Colophon, qui fut moins l'ouvrage de la valeur des Ly-

Plut. in Convo.

*Polyan. lib.
7. cap. 2.*

diens , que de la perfidie de leur Roi. Il étoit dangereux d'attaquer à force ouverte une ville que sa cavalerie rendoit formidable : Strabon & Polyænus en font l'éloge ; & ce dernier ajoûte , que les Colophonien s'en suite d'un traité , se mirent au service d'Halyatte , qui leur promettoit double paye. Quelque temps après , ce Prince sous prétexte d'acquitter ses engagemens , les pria de venir recevoir leur solde dans la ville de Sardes ; eux qui n'avoient aucun sujet de se défier des Lydiens , se rendirent aux instances du Roi , qui sur le champ les fit investir & tailler en pièces : il y a bien de l'apparence , que ce malheur entraîna la perte de Colophon. Quoique Polyænus garde là-dessus un silence profond , il est cependant fort naturel de tirer cette conséquence de l'endroit de Strabon , dans lequel il nous apprend , que les Colophonien s depuis la prise de leur ville par les Rois de Lydie , étoient devenus extrêmement mols & efféminés. Smyrne suivit le sort de sa métropole ; Hérodote du moins la met au nombre des villes conquises par Halyatte , dont la réputation vint échouer devant les murs de Clazomènes : les habitans firent une vigoureuse résistance ; & de la manière dont parle le même Historien , on seroit presque tenté de croire , que les Lydiens perdirent à ce siège une partie de leur armée. Jusques ici nous avons vû Halyatte aux mains avec des ennemis dont les forces étoient fort inférieures aux siennes : les Médes vont maintenant paroître sur la scène ; peuples qui par le nombre & la valeur de leurs soldats , ne le cédoient aux Lydiens ni en grandeur , ni en puissance. Quelques Scythes réfugiés à Ecbatane , donnerent naissance à cette guerre : on lit dans Hérodote , que chassés de leur pays , ils chercherent un asyle à la Cour de Cyaxare , qui les reçût très-favorablement. La plupart étoient de fort habiles chasseurs ; & leur adresse les mettoit chaque jour en état de fournir de gibier la table du Roi , qui de son côté leur donnoit souvent des marques de sa bienveillance ; enfin ils eurent tant de part aux bonnes grâces de Cyaxare , que ce Prince , & à son exemple les Grands de la Médie , confièrent leurs enfans aux Scythes , pour les instruire dans leur langue ,

& leur apprendre à tirer de l'arc. Un jour que ces étrangers étoient retournés de la chasse les mains vuides, Cyaxare naturellement emporté, les traita de la maniere du monde la plus indigne. Picqués de cet affront, ils égorgerent un de leurs disciples, & le firent porter sur la table du Roi, qui fut trompé ainsi que les autres conviés, par la maniere dont étoit assaisonné un mets si nouveau. Cependant les Scythes eurent le loisir de se réfugier en Lydie : Halyatte les prit sous sa protection, & refusa sans balancer de rendre des gens, qui étoient venus à sa Cour en qualité de supplians. Ainsi s'alluma la guerre entre ces deux nations belliqueuses : Hérodote la fait durer six ans : il nous apprend de plus, que les cinq premières années on vit la victoire, tantôt se déclarer pour les Médes, tantôt pencher en faveur des Lydiens. La bataille qui se donna dans le cours de la sixième année, fut sur-tout mémorable par une éclipse : le jour disparut tout à coup, & les deux armées furent obligées de se séparer. On prétend que cette éclipse avoit été prédite par Thalès ; & si l'on en croit le *P. Pétau*, elle arriva la quatrième année de la XLV^e Olympiade : *Pline* la place 12 ans plus bas ; sentiment que *M. Dodwel* a cru devoir adopter : mais les raisons sur lesquelles il se fonde, ne sont pas à beaucoup près aussi fortes que celles de son adversaire. Quoi qu'il en soit, Syennésis Roi de Cilicie, & Labynète Roi de Babylone se servirent adroitement de la conjoncture de l'éclipse, pour engager les Médes & les Lydiens à terminer leurs querelles par un traité de paix. Aryénis fille d'Alyatte en fut le lien ; & les médiateurs, pour le rendre durable, jugerent à propos de la marier avec Astyage, fils & successeur de Cyaxare. Le Roi de Lydie en repos du côté des Médes, tourna ses armes contre les Cariens : ceux de ses enfans qui commandoient dans les diverses provinces de son empire, eurent ordre de venir le joindre chacun avec un corps de troupes : Crésus arriva le premier, & beaucoup mieux accompagné que le reste de ses freres. *Nicolas de Damas* assure que ce Prince servit très-utilement ; mais ni lui, ni les autres Hystoriens ne nous ont point appris quel fut le succès de cette

expédition, à laquelle, suivant toutes les apparences, Halyatte ne survécut pas long-temps. il régna 57 ans, si l'on en croit Hérodote, dont la supputation excède de 8 ans celle qui se lit dans la chronique d'Eusèbe. Quoique les Historiens donnent plusieurs enfans à ce Prince, cependant on ne connoît aujourd'hui que les noms de trois, qui sont Aryénis épouse d'Astyage, Pantaléon né d'une femme d'Ionie, & Crésus dont la mere étoit Carienne. Il est fait mention dans Hérodote du tombeau que les Lydiens éleverent à la mémoire d'Halyatte : la base étoit de pierre, & sur cette base on avoit accumulé une quantité prodigieuse de terre. Le même Historien ajoûte, que les manouvriers & les courtisanes furent les seuls qui travaillèrent à la construction du mausolée, & que la plus grande partie étoit de la façon de ces dernières, comme le prouvoient les inscriptions qui subsistoient encore de son temps. Il paroît au reste par le tombeau d'Halyatte, aussi bien que par celui de Gygès, que les monumens de terre étoient fort à la mode chez les Lydiens ; & c'est vrai-semblablement à cet usage que Sénèque fait allusion, quand il dit : *Cætera quæ per constructionem lapidum, & marmoreas moles, aut terrenos tumulos in magnam eduçtos altitudinem constant, non propagabunt longam diem ; quippe & ipsa intereunt.* Il resteroit maintenant à donner un canon chronologique des Rois de Lydie : mais de quelle époque partir, & en faveur de qui se déterminer ? Les Ecrivains qui parlent de ces temps fabuleux, ne sont presque jamais d'accord ensemble ; & qui plus est, parmi tant de traditions diamétralement opposées, aucune raison de prendre un parti préférablement à l'autre. Des-lors, à quoi bon de bâtir des systêmes, qui ne sçauroient être vrais, & qui même cesseront de paroître vrai-semblables, quand on rapprochera les faits, & les autorités qui détruisent sans ressource les fondemens de ces prétendues découvertes.

*Sen. de consol.
ad Polyb. cap.
27.*



R E C H E R C H E S

SUR

L A C H R O N O L O G I E

D E

L'HISTOIRE DE LYDIE.

Par M. FRERET.

QUOIQUE la Chronologie de cette histoire soit assez nettement établie en général dans les anciens Ecrivains, elle est cependant encore sujette à quelques difficultés qui n'ont pas été suffisamment éclaircies jusqu'à présent. Ce sont ces difficultés que je me propose de résoudre dans ces recherches : je n'entrerai dans aucun détail historique ; M. l'abbé Sevin a traité cet article dans ses Dissertations, avec une élégance & une érudition qui ne laisse rien à désirer. Je ne me serois pas même engagé dans l'examen de la Chronologie des Lydiens, s'il n'y avoit quelques points des Dissertations de M. l'abbé Sevin, sur lesquels je ne puis être de même avis que lui ; sur-tout par rapport aux changemens dont il croit que la Chronologie suivie par Hérodote a besoin.

9 de Mars
1725.

La découverte de la vérité est le seul objet de nos travaux académiques ; & la liberté de proposer & de comparer les sentimens opposés sur chaque matiere, a toujours été le moyen le plus sûr de parvenir à la vérité, ou du moins d'en approcher. Je ne craindrai donc point de blesser M. l'abbé Sevin, en proposant ici des vûes différentes des siennes : je crois les miennes plus probables, mais je reconnois en même temps, qu'il doit avoir pour combattre, & même pour détruire mes opinions sur cette Chronologie, le même droit que je me suis donné pour ne pas recevoir les siennes.

L'époque de la ruine du Royaume des Lydiens doit servir de base à toute leur Chronologie. Comme elle touche

Tome V.

M m

immédiatement les temps historiques connus avec une pleine certitude, c'est par elle qu'il faut commencer, afin d'aller du plus connu au moins connu; méthode de laquelle on ne peut s'écarter sans danger dans la recherche des vérités de toute espèce.

Le Royaume de Lydie fut détruit par Cyrus Roi des Perses, après une guerre de quelques années, terminée par la prise de Sardis capitale des Lydiens, & par la captivité de Crœsus qui fut le dernier Roi de ce pays. Suivant le récit d'Hérodote, ces événemens précéderent la prise de Babylone par Cyrus, arrivée l'an 538 avant l'Ere chrétienne; car cette année fut la première du regne de Cyrus à Babylone, suivant le canon astronomique de Ptolémée, & l'Ecriture est en cela conforme à l'histoire profane.

Mais nous avons une date encore plus précise de la prise de Sardis : Sosicrate cité par Diogène Laërce dans la vie de Périandre tyran de Corinthe, nous apprend que ce Prince mourut la quatrième année de la XLVIII^e Olympiade, quarante ans avant la captivité de Crœsus, & la prise de Sardes. Ce dernier événement est donc arrivé la quatrième année de la LVIII^e Olympiade, l'an 545 avant Jesus-Christ. Solin met la prise de Sardis à la même Olympiade, mais sans en spécifier l'année.

Polyhistor.
c. 7.

Eusèb. can.
chron. Olymp.
LVIII.

Eusèbe diffère de quatre années du calcul de Sosicrate, & met la prise de Sardes la quinzième année du regne de Crœsus, & la première de la LVIII^e Olympiade, l'an 548 avant Jesus-Christ.

La chronique de Paros fait mention de Crœsus en deux endroits, ligne 56 & ligne 57; il est parlé de Delphes dans la première; mais, comme il ne reste que des mots & des lettres à demi effacées, qui ne font aucun sens complet, on ne peut s'assurer de ce qui étoit marqué, si ce n'est qu'il s'agissoit d'une des deux ambassades de Crœsus à l'Oracle de Delphes. Les premiers chiffres de cette époque sont effacés; mais par la comparaison des époques antérieures & postérieures, on conclut que les lettres... ΔΔΔΔII, en chiffres Romains XXXXII,

sont les restes de HH Δ Δ Δ Δ II , ou de CCLXXXII. L'ambassade dont il étoit parlé dans cet endroit de la chronique, tomboit donc à l'an 292 avant la dernière époque, & à l'an 70 avant le passage de Xerxès dans la Grèce, c'est-à-dire à l'an 550 avant Jésus-Christ; car la date du passage de Xerxès est, de l'aveu unanime de tous les Chronologistes, de l'an 480. La seconde époque parle sûrement de la prise de Sardes; mais la date étant totalement effacée, nous ne sçavons quelle étoit l'opinion de l'Auteur de cette chronique: il est pourtant constant que l'ambassade de Crœsus à Delphes étoit de l'an 550. Ce Prince envoya deux fois différentes consulter l'Oracle; & ce fut seulement après la dernière réponse d'Apollon, qu'il entreprit la guerre contre Cyrus. Nous voyons par le récit d'Hérodote que la guerre dura plus d'une année: on peut même conclure de la réponse d'Apollon à la troisième ambassade de Crœsus qu'elle avoit duré trois ans. Ce prince ayant envoyé après sa captivité, faire des reproches à l'Oracle de Delphes de ce que sa réponse l'avoit engagé dans une guerre, dont l'événement lui avoit été si funeste, le Dieu répondit que Crœsus avoit été puni pour les crimes de ses peres, & que lui Apollon n'avoit pû changer les destinées; que tout ce qu'il avoit pû faire en reconnaissance des riches présens faits à son temple, avoit été de reculer de trois années la perte de Crœsus. Ce discours suppose que Sardes n'a été prise, & le Royaume des Lydiens détruit, que trois ans après la seconde réponse de l'Oracle; si à ces trois ans on ajoute deux années pour le temps des deux ambassades envoyées à Delphes, il y aura cinq ans entre la prise de Sardis & la première ambassade de Crœsus à Delphes, l'an 550 avant l'Ere chrétienne; par-là Sardis aura été prise par Cyrus l'an 545, & l'Auteur de la chronique de Paros sera conforme à Socrate. Le regne de Crœsus avoit été de quatorze ans entiers, selon Hérodote; & selon Eusèbe la ville de Sardis avoit été prise la quinzième année de son regne: par conséquent il étoit monté sur le throne l'an 559 avant l'Ere chrétienne, suivant le calcul de Socrate, & l'an 562 selon Eusèbe.

*Hérod. lib. I.
§. 91.*

*Diog. Laert.
in Solone.*

*Plut. vie de
Solon.*

*Diog. Laert.
Ibid.*

*^a Thucyd.
VI. pag. 449.*

^b Arist. polit.

*V. 12.
^c Thucyd.*

VI. pag. 412.

*^d Idem VII.
pag. 601.*

^e Thucyd.

L. pag. 13.

^f Plati de

Leg. III.

Cette date du commencement de Croesus donne lieu à une grande difficulté; elle ne peut quadrer avec le voyage de Solon en Lydie, au moins dans l'idée de Plutarque. Solon avoit été Archonte la troisième année de la XLVI^e Olympiade, suivant le témoignage de Socrate; & cette année fut celle dans laquelle il publia ses loix à Athènes. Il mourut la seconde année de la tyrannie de Pisistrate, selon Phanias d'Erèse; & sous l'archontat d'Hégistrate, âgé de 80 ans selon Diogène Laerce. La durée de la tyrannie de Pisistrate, & de celle de ses deux fils Hippias & Hipparque a été en tout de 51 ans, selon le témoignage formel de ^a Thucydide & ^b d'Aristote: ces 51 ans ont fini 20 ans avant la bataille de ^c Marathon, & cent ans avant la tyrannie des quatre cens à ^d Athènes. ^e La bataille de Marathon antérieure de 10 ans à la bataille de ^f Salamine, fut donnée l'an 490 avant Jesus-Christ; la fin de la tyrannie des Pisistratides tombe par conséquent à l'an 509, & le commencement de Pisistrate à l'an 560. Solon est mort la seconde année du regne de Pisistrate, c'est-à-dire l'an 559; il avoit alors 80 ans, donc il étoit né l'an 638, & l'année de son archontat tombe à l'an 394, qui étoit la quarante-quatrième de son âge. Selon Plutarque, Solon après avoir établi ses loix à Athènes, abandonna volontairement sa patrie, sous prétexte de continuer le commerce auquel (quoique d'une naissance illustre, puisqu'il descendoit de Codrus dernier Roi d'Athènes) il avoit été obligé de recourir, pour subsister sans être à charge à ses citoyens. Mais le véritable motif de ces voyages de Solon, fut le dessein de se soustraire à l'importunité de ceux qui le consultoient sur l'interprétation de ses nouvelles loix, & sur leur application à des cas particuliers qu'il n'avoit point prévus. Ainsi il y a grande apparence qu'il ne partit d'Athènes que plusieurs années après son archontat, & vers la cinquantième année de sa vie. Il passa dix ans à voyager; & c'est pendant ce temps-là qu'il alla à la cour de Lydie, suivant Plutarque: mais quand on supposeroit qu'il ne passa à Sardis que la dixième année de son voyage, cette année tombera toujours à la 578^e avant Jesus-Christ, 12 ans avant le commencement de

Crœsus selon Socrate , & 16 selon la chronologie d'Eusèbe.

De l'aveu de Plutarque , Solon n'avoit plus ni la force , ni l'activité nécessaires pour s'exposer aux fatigues d'un gouvernement tel que celui qu'il trouva établi à Athènes à son retour ; il ne pouvoit remédier aux troubles qu'excitoient à tout moment les diverses factions qui déchiroient la République : il y demeura cependant jusqu'à la tyrannie de Pisistrate. Selon Plutarque il mourut à Athènes ; mais selon Diogène Laërce il alla mourir dans l'Isle de Chypre , & cette opinion paroît la plus probable ; car il n'avoit point de tombeau ni à Athènes , ni à Salamine , & l'on contoit que ses cendres avoient été semées dans cette Isle par son ordre même.

Plut. Solon

Plutarque se déchaîne fort contre les Chronologistes , qui ne vouloient pas que Solon eût jamais pû voir Crœsus sur le throne. Il prétend diminuer leur autorité en leur objectant que la succession des Archontes n'étoit pas exempte de difficultés ; mais sans examiner cette déclamation de Plutarque , il suffit d'observer que ce n'est point la suite des Archontes qui s'oppose à cette entrevûe de Solon & de Crœsus. La grande difficulté consiste en ce que Solon est mort l'année même que Crœsus est monté sur le throne , comme il est prouvé par les témoignages de Thucydide , d'Aristote , de Phantias & de Socrate comparés ensemble ; & que ce Prince qui avoit alors 35 ans , n'en avoit que 16 lorsque Solon revint de ses voyages. Ainsi si l'on veut conserver l'entrevûe de Solon & de Crœsus , il faudra supposer qu'ayant quitté Athènes la première année de la tyrannie de Pisistrate , il alla d'abord à Sardis , & qu'après avoir reconnu le peu d'agrément que trouveroit un homme de son âge à la Cour d'un Prince enivré de sa puissance , & corrompu par les discours de ses flatteurs , il se retira dans l'Isle de Chypre , pour y finir ses jours dans la ville de Soli qu'il avoit fondée.

Ibid.

Cette façon de placer le voyage de Solon à la fin de sa vie , est conforme au sentiment de celui qui avoit supposé les lettres de ce Philosophe , rapportées par Diogène Laërce. Dans la lettre à Crœsus il lui promet de l'aller voir , & l'assûre que s'il pouvoit se résoudre à vivre dans un pays où les loix sont

*Diog. Laert.
Solon*

assujetties aux volontés d'un homme, il préféreroit la Cour de Lydie au séjour d'Athènes, depuis que Pisistrate s'en est rendu le tyran par la violence. Le Sophiste auteur de ces lettres, vivoit dans un temps où l'on avoit des histoires exactes, & où il étoit facile de donner à ces sortes d'écrits toute la vraisemblance nécessaire pour les faire recevoir.

Au reste, il paroît par la façon dont Plutarque traite les Chronologistes en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il avoit peu d'égard à leurs sentimens, & qu'il faisoit peu de cas de leur science. Il avoit ses raisons, & ils l'auroient obligé d'abandonner des faits, dont il espéroit de tirer parti pour débiter des lieux communs de Morale, ce qui a été son principal dessein dans les vies qu'il a écrites, & dans lesquelles on trouve en général aussi peu d'exactitude qu'il y a de méthode.

Ce qu'il dit contre les Canons chronologiques dans la vie de Solon & dans celle de Licurgue, n'est qu'une allégation vague, de laquelle il ne rapporte aucune preuve. Que la succession des Archontes soit sujette à quelques difficultés, personne n'en doute; mais s'ensuit-il de-là qu'il est permis de l'abandonner, sans avoir de bonnes raisons pour le faire. Rien n'est plus foible que celle qui détermine Plutarque, dans l'occasion dont il s'agit, à préférer la tradition au témoignage des Chronologistes: c'est, dit-il, que *cette histoire convient aux mœurs de Solon, & qu'elle est digne de sa magnanimité & de sa sagesse.* Quand cela seroit, comme le dit Plutarque, ce ne seroit pas une raison; un fait pour être convenable & honorable à celui de qui on le raconte, ne devient pas vrai de cela seul; il en faut d'autres preuves: mais la raison de convenance n'a pas même lieu en cette occasion, & Plutarque en l'alléguant n'a pas donné une preuve de ce grand sens dont on le loue ordinairement. La conversation de Solon avec Croesus ne fait point d'honneur au Philosophe: on y voit un grand Prince qui s'attache à faire tous les honneurs imaginables à un simple bourgeois Athénien; tandis que celui-ci loin de chercher l'occasion de s'insinuer dans son esprit pour lui donner des conseils utiles à sa gloire & au bonheur de ses peuples, se

*Vie de Solon.
trad. de M.
Dacier.*

contente de l'irriter sans l'instruire, de l'aveu même de Plutarque, en lui disant que son bonheur n'approchoit pas de celui d'un Athénien tué dans un combat pour sa patrie, & de deux jeunes gens morts subitement à la fleur de leur âge, après avoir traîné le char de leur mere au temple de Junon.

D'ailleurs, ce discours digne de l'impolitesse d'un Diogène ou de quelqu'autre Cynique, ne convient en nulle façon aux mœurs de Solon, telles que Plutarque lui-même nous les dépeint. Solon n'étoit rien moins qu'un Philosophe austere; sa vie molle & délicate, son excessive dépense & la grande licence de ses Poèmes, où il parle des voluptés d'une manière peu digne d'un Philosophe, avoient besoin d'apologie, comme Plutarque en convient. On l'accusoit de n'avoir pas été à l'épreuve de la beauté, & une de ses loix le faisoit accuser d'avoir mis la poëdéraстie au nombre des passions les plus louables & les plus vertueuses; parce que dans le temps qu'il l'interdisoit aux esclaves, il tâchoit de l'inspirer au reste de ses citoyens. On lisoit dans les Poësies que Solon avoit composées dans sa vieillesse, que *Venus, Bacchus, & les Muses étoient les seules sources des plaisirs des hommes*. Un Philosophe qui parloit ainsi, & dont les mœurs avoient répondu à ces maximes, n'étoit guères capable de répondre aux honnêtetés de Crœsus avec cette ridicule fierté que Plutarque trouve cependant si digne de la magnanimité & de la sagesse de Solon.

Plut. vie de
Solon.

Je ne doute pas que Xénophon ne pensât comme moi au sujet de ce discours de Solon: c'est, sans doute, parce qu'il lui a paru peu convenable au caractère de ce Législateur, qu'il n'a point fait usage d'un épisode qui lui eût fourni un champ aussi ample pour le moins que celui qu'il trouve dans la réponse de l'Oracle d'Apollon, pour faire débiter des moralités à Crœsus. Au reste, si l'on veut absolument que Solon ait été en Lydie, & se soit entretenu avec Crœsus, il faut placer ce voyage à la dernière année de sa vie, comme je l'ai fait; parce que c'étoit celle où Crœsus monta sur le throne de Lydie.

Crœsus étoit le cinquième & le dernier Roi de la famille des Méomnades, qui avoit commencé à Gygès. Ces cinq Rois

*Lib. XXX.
pag. 8.*

ont regné, selon Hérodote, 170 ans, en supposant que les années de leurs regnes marquées par cet Historien, sont des années complètes, & non des années commencées. Ces 170 ans ayant fini l'an 545 avant l'Ere chrétienne, ont commencé l'an 714, & cette année a été, selon Hérodote, la première du regne de Gygès. Pline nous apprend que, selon plusieurs Ecrivains, la mort de Candaule déthroné par Gygès, arriva la même année que celle de Romulus; ce qui, suivant le calcul de Varron, tombe à l'an 714, ou à la troisième année de la xvi^e Olympiade, & s'accorde avec Hérodote.

Plin. Ibid. Mais il y avoit une autre opinion sur la date de la mort de Candaule, comme Pline en convient; on le faisoit vivre jusqu'à la xviii^e Olympiade. Euphorion de Chalcis cité par *Stromat. I* Clément-Alexandrin, suivoit ce calcul; car, selon cet Ecrivain, Gygès avoit commencé de regner la xviii^e Olympiade, c'est-à-dire, l'an 708 avant l'Ere chrétienne.

Dionys. Halic. Epist. ad Dion.

Denys d'Halicarnasse parle de Gygès dans ses livres de critique. Dans ses réflexions sur le caractère du style de Thucydide, il compte 240 ans entre le commencement de Gygès & la défaite de Xerxès à Salamine: dans un autre endroit il donne seulement 220 ans à cet intervalle. La bataille de Salamine étant de l'an 480, le commencement de Gygès tombe à l'an 720 ou à l'an 700 avant l'Ere chrétienne. Ces deux dates ne pouvant subsister en même temps, il faut choisir l'une des deux: Scaliger a préféré celle de l'an 700 par la raison qu'Eusèbe met le commencement de Gygès en cette même année; & M. l'abbé Sevin adopte le sentiment de Scaliger: il ajoute que Denys paroît avoir suivi en cette occasion le calcul de Xanthus, historien que Denys cite avec éloge, & dont la Chronologie étoit relative à l'expédition de Xerxès, qui en étoit la dernière époque, à ce que l'on peut présumer de quelques fragmens qui nous restent de cette histoire.

Si, dans les endroits où Denys parle de Gygès, il s'agissoit de l'histoire de Lydie, ou seulement de Chronologie en général: si les deux passages étoient concordans, ou si du moins l'un des deux donnoit des nombres rompus, & non pas des nombres

nombres entiers, on pourroit croire que Denys ayant voulu marquer la date du regne de Gygès avec exactitude, il auroit suivi Xanthus de Lydie. Mais il ne s'agit de rien moins que tout cela dans les endroits cités : Denys n'a d'autre dessein que de marquer en gros l'intervalle dans lequel ont écrit ceux qu'il nomme les anciens Ecrivains. Dans cet objet vingt ans plus ou moins ne méritent pas une grande attention, parce qu'il n'est pas question de déterminer un point fixe ; c'est pour cela que Denys compte tantôt 240 ans, & tantôt 220 seulement : ainsi je ne voudrois rien changer à ces deux passages pour les rendre conformes l'un à l'autre, comme le propose M. l'abbé Sevin, non-plus que je n'en voudrois rien conclure. Les éloges que Denys donne à Xanthus dans ses antiquités romaines, ne prouvent point qu'il ait eû sa chronologie en vûe dans un ouvrage de pure critique, ou même de rhétorique. Je reconnois l'exactitude de Denys dans son histoire romaine : mais cette même exactitude ne l'a pas empêché de donner à la durée de l'empire des Perses seulement un peu plus de 200 ans, quoiqu'il ait subsisté près de 230 ans; c'est qu'il ne s'agissoit pas alors de l'histoire de Perse. Il en fera de même des deux endroits cités par rapport à Gygès : leur seule opposition suffit pour montrer qu'il ne prétendoit point marquer une date exacte.

*Dyonis.
Halic. antig.
Roman. pref.*

La conformité d'Eusèbe avec une de ces deux dates, n'est pas une raison concluante pour croire qu'il a eu cet endroit de Denys en vûe, ou qu'il a suivi Xanthus de Lydie. Lorsqu'Eusèbe ne cite point ses garants, son autorité est médiocre; parce que, quoiqu'il ait travaillé sur les Anciens; nous sçavons qu'il s'est donné la liberté de les ajuster à ses hypothèses; & dans le doute s'il a suivi Xanthus, je ne crois pas qu'on le doive préférer à Hérodote, duquel il differe entierement, non-seulement dans la durée totale de la famille des Méomnades, mais encore dans celle qu'il assigne à chaque Roi.

Je crois donc que, sans avoir aucun égard à l'autorité d'Eusèbe, & sans faire aucune attention aux deux passages de Denys d'Halicarnasse, qui ne pensoit point à donner des dates

précises, il ne reste que deux sentimens sur le commencement de Gygès, sçavoir celui d'Hérodote & celui d'Euphorien. Je vais même plus loin, & je crois que sans être obligé de choisir, on peut les adopter tous deux, & les concilier ensemble; voici de quelle façon.

Hérodote dans les premiers livres de son histoire, a répandu un merveilleux, souvent incroyable, sur les circonstances des faits qu'il raconte; il suppose que Gygès, quoique dans une espèce de confiance auprès de Candaule Roi de Lydie, n'étoit cependant qu'un simple Garde de ce Prince, Δορυφóεγς; qu'ayant vû la Reine sa femme entrer toute nue dans son lit, cette Princesse qui sçût que son mari avoit procuré ce spectacle à Gygès, regarde cette action de Candaule comme un outrage qui ne pouvoit se laver qu'avec du sang. Elle contraignit donc Gygès d'ôter la vie au Roi, & se livra à lui avec la couronne de Lydie pour achever sa vengeance. Hérodote assure que ces faits étoient rapportés dans les vers du Poète Archiloque; après quoi il raconte que les Lydiens indignés prirent les armes contre Gygès; mais que dans une conférence on convint de s'en rapporter à la décision de l'Oracle de Delphes. Gygès promit de remettre la couronne aux Héraclides, c'est-à-dire, aux Princes de la maison Royale, si la Pythie ne le reconnoissoit pas pour Roi: l'Oracle approuva l'usurpation de Gygès; & par-là il demeura possesseur du trône.

On a peine à concevoir qu'un homme privé, sans crédit, sans emplois, qu'un simple Garde du Roi, qui avoit été seulement le confident des plaisirs qu'il goûtoit avec la Reine son épouse, ait trouvé le secret de s'emparer sans coup férir, d'un trône dont il y avoit des héritiers légitimes soutenus d'un parti puissant. Hérodote cite pour garant de ces faits un Poète médisant, qui charmé de pouvoir dire du mal d'une femme, avoit adopté une des fables que les Grecs débitoient au sujet de Gygès: car on sçait qu'ils en faisoient beaucoup de contes. Tout le monde connoît la bague de Gygès, qui a servi de modèle à l'anneau enchanté de la Reine du Cathay dans le ^a Boyard & ^b dans l'Arioste. Ce qu'il y a de plus singulier

^a Orlando innamorato.

^b Orlando furioso.

encore dans le récit d'Hérodote, c'est qu'il nous dépeint la Reine de Lydie comme une femme très-vertueuse, & si chaste, que par principe de pudeur elle fait poignarder son mari, épouse le meurtrier, & le fait monter sur le trône au préjudice des héritiers auxquels il appartenait.

Plutarque raconte l'usurpation de la couronne de Lydie par Gygès d'une façon plus vrai-semblable. Il dit que Gygès s'étant revolté contre Candaule Roi de Lydie, se ligua avec Arsélis de Mylassa en Carie, qui lui amena un corps considérable de Cariens: (ces peuples ont été fameux dès les premiers temps par leur humeur belliqueuse, & par leur intelligence dans le métier de la guerre.) Candaule fut défait & tué dans un combat; Arsélis remporta avec le butin une hache que les Rois de Lydie descendus d'Hercule, avoient toujours portée eux-mêmes dans les batailles jusqu'à Candaule. Hercule avoit rapporté cette hache de son expédition contre les Amazones, & l'avoit laissée à ses descendans, qui la conservoient comme une relique. Arsélis la porta à Mylassa, & la mit entre les mains de la statue de Jupiter *Labrandeus*. On voit encore cette hache sur les médailles de Mylassa, elle est à deux tranchans comme les haches des Amazones: mais elle est beaucoup mieux représentée sur un bas-relief, où ce Jupiter est nommé *Dolichenus*, du nom d'une Isle voisine des côtes de Carie.

*Plut. quest.
Græc. quest.
XLV.*

Cette statue de Jupiter adorée à Mylassa, avec une hache d'Amazone à la main, au lieu du foudre qu'il tenoit ordinairement, étoit un attribut assez singulier pour que l'on eût conservé la mémoire de l'événement qui y avoit donné lieu, surtout cet événement n'étant pas fort ancien. Ainsi je ne vois pas pourquoi l'on rejetteroit le témoignage de Plutarque en cette occasion: son récit nous montre que Gygès usurpa le trône de Lydie par la voye des armes, & avec le secours d'une milice étrangère, moyen employé par presque tous les usurpateurs; au lieu que le récit d'Hérodote est entièrement dénué de vrai-semblance.

En s'attachant au récit de Plutarque, la révolte de Gygès aura été antérieure de plusieurs années à la mort de Candaule,

ses partisans auront compté son regne du commencement de sa révolte déclarée, au lieu que le reste des Lydiens ne l'aura compté que de la mort de Candaule, ou même de l'Oracle qui le déclara Roi. Si l'on met un intervalle de six ans entre ces deux événemens, on concevra pourquoi Hérodote & les premiers Auteurs cités par Pline mettoient le commencement de Gygès l'an 714 avant Jésus-Christ, tandis qu'Euphorion & les seconds Auteurs cités par Pline, ne mettoient la mort de Candaule, & le commencement du regne de Gygès sur toute la Lydie, que l'an 708, c'est-à-dire, six ans après : par cette conciliation la chronologie d'Hérodote & celle d'Euphorion s'accorderont parfaitement.

La famille des Héraclides avoit occupé le trône de Lydie jusqu'au commencement du regne de Gygès ; & ce commencement tombant selon le calcul d'Hérodote, à l'an 714 avant l'Ere Chrétienne, c'est avant cette même année qu'il faut compter les 505 ans de durée, que le même Historien donne au regne de ces Héraclides. Par conséquent ces 505 ans ont commencé l'an 1219, si l'on compte de la mort de Candaule, suivant le calcul d'Euphorion le commencement des Héraclides sera de l'an 1212. Hérodote compte vingt-deux Rois de Lydie descendus d'Hercule, le premier de ces Rois nommé Argon, étoit le quatrième descendant d'Hercule.

M. l'abbé Sevin explique le passage d'Hérodote, comme si cet Ecrivain ne comptoit que vingt-deux générations depuis Hercule jusqu'à Candaule ; desquelles dix-huit avoient régné sur la Lydie : mais il est le seul qui entende ainsi cet endroit d'Hérodote. Tous les Chronologistes comptent vingt-deux Rois de Lydie de la famille des Héraclides ; d'ailleurs cela est indifférent à la Chronologie : car, comme Hérodote marque la durée du temps qu'ils ont occupé le trône, le commencement d'Argon premier de ces Rois, tombera toujours à l'an 1219 ou 1213 avant l'Ere chrétienne, soit qu'il ait eû vingt-un successeurs, ou seulement dix-sept, comme le prétend M. l'abbé Sevin : le nombre des générations est indifférent, lorsque l'on a la suite & la durée des regnes, comme nous l'avons en cette occasion.

Je ne crois pas que l'on puisse penser que ces 505 ans se doivent compter du voyage d'Hercule en Lydie, & de son esclavage chez Omphale : car Hérodote attribue ces 505 ans au regne des Héraclides après la fin des Atiades, & ce regne n'a commencé que quatre générations après Hercule ; aussi M. l'abbé Sevin propose-t-il de lire dans Hérodote 405 ans au lieu de 505, dans l'endroit où cet Historien marque la durée du regne des Héraclides sur la Lydie.

Argon ou Agron le premier Roi de la famille des Héraclides, étoit fils de Ninus, celui-ci étoit fils de Belus, & le pere de Belus étoit Alcée fils d'Hercule, & d'une esclave d'Omphale Reine de Lydie, que Hellanicus de Lesbos nomme *Malis*. Il y a donc quatre générations entre le temps du voyage d'Hercule en Lydie, & le commencement du regne d'Argon en 1219 ; ces quatre générations font 130 ans suivant le calcul d'Hérodote ; & par conséquent le temps du voyage d'Hercule en Lydie tombe vers l'an 1350 avant l'Ere chrétienne.

*Steph. Byzant.
Αρχηλ.*

M. l'abbé Sevin a sans doute rejeté cette chronologie d'Hérodote, à cause qu'elle étoit contraire à celle qu'ont établie Eratosthènes & Apollodore. Ces Chronologistes suivis en cela par ceux qui sont venus après eux, mettent la prise de Troye 1184 ans avant l'Ere chrétienne. Or cette année est postérieure de 53 ans au regne d'Argon, qui a commencé de régner en Lydie l'an 1219 avant Jesus-Christ : cependant dans Homère nous voyons que les Méoniens du mont Tmolus, c'est-à-dire les Lydiens, marchent avec les troupes de Priam, sous la conduite de Mesthlès & d'Antiphus fils de Pyléménès & de la Nymphé *Gygæia*. Ce Poète ne leur donne point le nom de Rois, ne parle point d'Hercule, & ne les distingue point des autres nations soumises aux Troyens. De plus, selon Homère, il y avoit un fils d'Hercule dans l'armée des Grecs, & Nestor avoit vû ce Héros dans sa jeunesse : on ne conçoit pas comment on peut accorder ces faits avec la chronologie d'Hérodote, suivant laquelle il y avoit six générations entre l'année à laquelle Eratosthènes met la prise de Troye, & le voyage d'Hercule en Lydie.

*Diod. Sicul.
Biblioth. lib.
1. præfat.*

*Iliad. lib.
2. 271.*

Ces difficultés paroissent très-fortes; & ce sont apparemment elles qui ont engagé M. l'abbé Sevin à proposer la correction dont j'ai parlé dans le texte d'Hérodote; correction qu'il n'appuye d'aucune autre raison que du silence d'Homère sur les Rois Héraclides de Lydie, au temps de la guerre de Troye. Cependant ces difficultés disparaîtront, si l'on veut seulement expliquer Hérodote par lui-même, examiner la chronologie qu'il a suivie dans son histoire, & ne le point assujettir aux hypothèses des Ecrivains qui sont venus deux siècles après lui: car enfin, il s'agit principalement d'entendre le système d'Hérodote, au sujet de la chronologie des Lydiens & de celle des Grecs: lorsqu'il sera une fois bien établi, on pourra le comparer avec celui des Chronologistes postérieurs, & choisir l'hypothèse qui paroîtra la meilleure. Mais avant de faire ce choix il faudra établir le calcul d'Hérodote; & l'on ne réussira pas à le connoître, si l'on n'en prend qu'une partie, & qu'on l'altère encore par des corrections dont la nécessité pourroit au plus faire rejeter l'opinion d'Hérodote, mais ne doit rien faire changer dans le texte de son ouvrage. Hérodote a donné plus de durée à l'intervalle écoulé depuis la guerre de Troye jusqu'au passage de Xerxès en Grèce, que n'ont fait Eratosthènes & Apollodore: ils ne comptent que 700 ans entre ces deux événemens, au lieu qu'Hérodote en compte 800, en voici la preuve. La naissance de Pan fils de Pénélope, postérieure de 10 ans à la prise de Troye, est antérieure de près de 800 ans à la naissance de cet Historien, comme il le dit formellement. Hérodote est né l'an 482, puisqu'il en avoit 53 la première année de la guerre du Péloponèse, à ce que nous apprend la sçavante Pamphila citée par Aulugelle. La guerre du Péloponèse avoit commencé l'an 430 avant Jesus-Christ, de l'aveu de tous les Chronologistes; le calcul de l'éclipse rapportée par Thucydide, ne leur permet pas de varier là-dessus: donc Hérodote étoit né l'an 482, donc la prise de Troye, ou même la naissance de Pan antérieure à Hérodote de 800 ans, tombe selon lui à l'an 1282 ou environ, avant Jesus-Christ.

*Herod. lib. II.
cap. 145.*

Lib. I 5. c. 23.

La vie d'Homère attribuée à Hérodote, & qui est un ouvrage ancien, compte 790 ans entre la prise de Troye & le passage de Xerxès en 480, cette chronologie ne diffère d'Hérodote que de dix ans, & met la prise de Troye 1270 ans avant l'Ere chrétienne.

*Herod. vit.
Hom. in fine.*

Hérodote marque dans son histoire non-seulement le temps de la naissance de Pan fils de Pénélope, mais encore celui de la naissance de l'Hercule Grec, fils d'Alcmène. Il compte 900 ans entre lui & ce héros; par conséquent sa naissance est antérieure d'un siècle entier au siège de Troye, & tombe vers l'an 1380 avant l'Ere chrétienne, & 161 ans avant le commencement du regne des Héraclides.

Ces 161 ans comprennent cinq générations, puisqu'ils commencent à la naissance d'Hercule, & s'accordent à l'évaluation qu'Hérodote fait des générations dans son histoire; il en compte trois pour un siècle, par conséquent cinq générations font 166 ans: ce sont seulement cinq ans de différence.

Thucydide contemporain d'Hérodote, & plus jeune que lui seulement de 13 ans, n'a pas suivi une chronologie fort différente de la sienne: il nous apprend à la fin du v^e livre de son histoire, que la ville de Mélos dans l'Isle du même nom, étoit une colonie Lacédémonienne, fondée 700 ans avant la 15^e année de la guerre du Péloponèse, c'est-à-dire, l'an 1115 avant l'Ere chrétienne. Cette colonie étoit sûrement postérieure au retour des Héraclides, car c'étoit une colonie Dorienne: Hérodote nous l'apprend, quoiqu'il ne marque point le temps de sa fondation: donc Thucydide croyoit le retour des Héraclides antérieur à l'an 1115 avant Jésus-Christ. Les Héraclides n'ont pensé à envoyer des colonies au loin, que lorsqu'ils ont été assez affermis dans le Péloponèse, pour ne plus craindre ceux des anciens habitans qui y étoient demeurés, ni ceux qui l'avoient abandonné. Ces derniers, qui étoient alors en corps d'armée, seroient venus les attaquer s'ils les avoient vû s'affoiblir par des colonies qui leur enlevoient les plus braves de leurs soldats; je dis les plus braves de leurs soldats, parce que l'inquiétude qui porte les hommes à chercher

*Pamph. apud
A. Gellium l.
15. 23.
Thucyd. lib.
5. pag. 409.
edit. VVeckel.
1594.*

*Herod. lib. 8.
pag. 48.*

Lib. I. pa. 10.

de nouveaux établissemens , vient ordinairement de la même disposition d'esprit qui produit la valeur. Thucydide remarque que la Grèce n'a pensé à envoyer des colonies au dehors , que longs-temps après le retour des Héraclides , & lorsque les Doriens se virent paisibles dans leurs conquêtes.

Herod. lib. 4.
pag. 47.

Cette colonie de Mélos n'étoit pas même , selon les apparences , la première que les Lacédémoniens eussent envoyée hors de leur pays ; elle devoit être postérieure à celle que Theras conduisit dans l'Isle nommée alors *Callistha* , & appelée depuis *Thera*. Theras Prince Thébain descendu de Cadmus , étoit oncle & tuteur de Proclès , & d'Eurysthènes Rois de Lacédémone & fils d'Aristodème , qui avoit fait la conquête du Péloponèse. Ce Héros pensoit moins à établir une colonie , qu'à sortir d'un lieu où il ne pouvoit se résoudre à vivre sujet , après y avoir exercé l'autorité souveraine : il alloit , dit Hérodote , chercher une retraite auprès des Phéniciens de l'Isle *Callistha* , que Cadmus y avoit laissés autrefois sous la conduite de Membliareus.

Vide Thucyd.
lib. 1. in præ-
mia.

Sa suite étoit même si peu nombreuse , que quoiqu'il emmenât avec lui une partie de ces Minyens fugitifs , auxquels les Lacédémoniens avoient donné retraite , il passa dans l'Isle *Callistha* avec trois galères seulement , en supposant que ces galères portoient chacune cent vingt hommes ; car c'étoient là les plus fortes que l'on connût alors ; cela ne fera que trois cens soixante hommes seulement. Cette colonie de Theras fut postérieure de plusieurs années à la conquête du Péloponèse par les Héraclides , puisqu'il ne quitta Lacédémone qu'après avoir remis le gouvernement aux Princes ses neveux , c'est-à-dire lorsqu'ils furent majeurs ; & il paroît que la minorité des Rois de Lacédémone duroit alors jusqu'à ving-cinq ans. ^a Aristodème pere de Proclès & d'Eurysthènes , étoit mort dans le temps de leur naissance , à ce que nous apprend Hérodote , & lorsque les Héraclides étoient déjà maîtres de Lacédémone ; car les Lacédémoniens soutenoient que c'étoit Aristodème qui avoit fait la conquête de la Laconie. ^b Xénophon pensoit la même chose , puisque dans l'éloge ^c d'Agésilaus , en parlant de la simplicité de

^a Vide Mars-
ham pag. 52,
edit Lips. in
4^o 1676, &
Simson. Chro.
Catholic. ad
annum mun-
di 3132 part.
3. pag. 9.

^b Herod. lib.

6. cap. 52.

^c Xenoph.
Agésil p. 670.

la maison que ce Prince habitoit, il dit qu'on étoit tenté de croire que les portes étoient encore les mêmes que celles de la maison d'Aristodème. La tutele de Theras avoit donc fini au moins 25 ans entiers après le retour des Héraclides, & la conquête du Péloponèse. La colonie qu'il conduisit dans l'Isle *Calistha*, est antérieure d'une génération au plus, selon Pausanias, à l'établissement de la colonie des Ioniens en Asie. Selon Strabon, cette colonie des Ioniens fut établie vers la quatrième génération, depuis celle que les Æoliens avoient envoyée en Asie sous la conduite des fils d'Oreste, 60 ans après la guerre de Troye; ce qui donne pour le temps de cette colonie Ionique l'an 160 depuis la prise de Troye. La colonie de Theras antérieure d'une génération à cette colonie, & postérieure de deux générations à celle des fils d'Oreste, tombe vers l'an 120 après la prise de Troye, & 40 ans après le retour des Héraclides, c'est-à-dire, sur la fin de la vie de Theras: l'année 120 après la prise de Troye, suivant le calcul d'Hérodote, tombe à l'année 1160, & 45 ans avant la fondation de Mèlos, selon Thucydide. La date de la colonie de Theras, donnée par Pausanias, montre que les 80 ans de distance marqués entre la prise de Troye & le retour des Héraclides, donnent le commencement de leur expédition contre les descendans de Pélops, sur lesquels ils conquièrent le Péloponèse, & non la fin de la conquête qui n'arriva qu'après une guerre de plusieurs années. En supposant que la minorité des fils d'Aristodème a duré 25 ans entiers, & que Theras leur oncle a demeuré encore 3 ou 4 ans à Lacédémone avant de passer dans l'Isle *Calistha*, il y aura encore 11 ou 12 ans d'intervalle entre le commencement du retour des Héraclides, & la mort d'Aristodème premier Roi de Sparte: peut-être est-ce pour avoir attribué à une seule année des événemens qui avoient rempli un espace de temps considérable, qu'Eratosthènes & Apollodore mettent la prise de Troye environ cent ans plus tard qu'Hérodote & les Ecrivains qui les avoient précédés.

La colonie conduite par Theras dans l'Isle *Calistha*, ne peut pas être beaucoup plus ancienne que l'an 120 après la prise

Pausan. lib.
7. pag. 398.

Strab. lib.
13. pag. 582.

Strab. lib.
8. pag. 333.

de Troye; car elle est postérieure de quelques années à l'arrivée des Minyens dans la Laconie. Ces Minyens avoient été chassés de Lemnos par les Pélasges; & comme ils se prétendoient descendus du commerce des Argonautes avec les femmes de cette Isle, ils espéroient trouver un asyle chez des peuples qui regardoient ces héros comme leurs ancêtres: d'ailleurs c'étoit une nouvelle recrue qui fortifioit les Héraclides contre les anciens habitans du pays nouvellement conquis. Ils ne se tromperent pas; les Lacédémoniens s'unirent avec eux par des alliances, épousèrent leurs filles, & leur donnèrent des femmes Lacédémoniennes.

*Lib. 6.
cap. 136.*

*Strab. lib. 9.
pag. 401.*

*Thucyd. lib.
1. pag. 9.
Strab. lib. 9.
pag. 402. &
lib. 13. pag.
582.*

Ces Pélasges qui avoient chassé les Minyens de l'Isle de Lemnos, avoient eux-mêmes été chassés de l'Attique par les Athéniens, qui n'avoient pû supporter plus long-temps l'insolence de ces peuples demi-barbares, auxquels ils avoient accordé un asyle dans l'Attique. Hérodote rapporte l'histoire de ces Pélasges de Lemnos, & nous assure que c'étoit ceux-là mêmes qui avoient chassé les Minyens. On voit par le détail de leurs aventures, qu'ils avoient demeuré assez long-temps à Athènes pour y donner leur nom à un quartier de la ville: les violences qu'ils avoient commises avoient inspiré tant d'horreur aux Athéniens, que ce quartier voisin de la citadelle étoit demeuré désert jusqu'au temps de la guerre du Péloponèse, personne n'osant s'y établir à ce que nous apprend Thucydide, pour ne se pas exposer à l'effet des malédictions solennelles que les Athéniens avoient autrefois lancées contre les Pélasges qui l'habitoient. Ces Pélasges n'étoient passés dans l'Attique que depuis l'an 60 après la prise de Troye; car ce fut dans cette année que les Béotiens chassés d'Arné en Theffalie, repassèrent dans la Béotie, & en chassèrent les Pélasges après une guerre de plusieurs années.

Ainsi la guerre des Pélasges contre les Béotiens, leur expulsion de la Béotie, leur retraite & leur séjour dans l'Attique, les violences qu'ils commirent, & pour lesquelles ils furent chassés par les Athéniens, leur retraite de l'Attique, leur expédition contre l'Isle de Lemnos, de laquelle ils chassèrent les

Minyens, le passage de ces Minyens dans le Péloponèse, & le séjour qu'ils firent à Lacédémone, la conduite qu'ils tinrent, & qui les rendit tellement suspects qu'ils n'évitèrent la mort que par le stratagème des femmes du pays, qu'ils avoient épousées pendant leur séjour, & qu'ils obtinrent à peine la permission de suivre Theras dans l'Isle *Callistha* : tous ces événemens sont arrivés depuis l'an 60 après la prise de Troye, jusqu'au départ de Theras; & comme chacun d'eux demande un certain espace de temps, ils sont plus que suffisans pour remplir les deux générations, ou les 60 années que la comparaison de Strabon & de Pausanias donne pour cet intervalle : le détail des faits historiques quadre avec les dates que ces Auteurs nous ont laissées.

La colonie de Theras, qui est la première que les Lacédémoniens aient envoyée hors du Péloponèse, précède donc de 45 ans celle de Mélos. L'Isle de Mélos avoit été peuplée dans les premiers temps par les Phéniciens, de même que celle de *Callistha*; & comme elle n'étoit pas loin du Péloponèse, il importoit aux Héraclides de s'en assurer la possession; parce qu'alors les *Æoliens* de l'Asie mineure commençoient à devenir redoutables : ils s'étoient rendus maîtres des Isles, & se préparoient à passer dans la terre ferme, comme ils le firent quelques années après. Ces *Æoliens* avoient tellement multiplié dans l'Isle de Lesbos, qu'ils jettoient déjà les fondemens d'une ville qui fut achevée dix ans après, l'an 130, après la prise de Troye.

On voit par tout ce que je viens de dire, que Thucydide qui place la fondation de Mélos l'an 700 avant la 15^e année de la guerre du Péloponèse, ou l'an 1115 avant l'Ere chrétienne, n'a pu suivre une autre Chronologie que celle d'Hérodote, & qu'il a placé la prise de Troye cent ans plutôt que n'ont fait Ératosthènes & Apollodore. Cet article m'a paru si important, que je n'ai pas cru me devoir dispenser d'en rapporter les preuves : elles m'ont engagé dans une discussion qui semble d'abord éloignée de mon objet principal; quoiqu'au fonds elles servent à montrer qu'Hérodote n'est pas opposé à

Steph. Mel.

Euseb. Chron.
an. mundi
3773.

Scrip. vitæ
Homeri in
fine

Homère & aux Historiens Grecs, lorsqu'il met le commencement du regne des Héraclides en Lydie à l'an 1219 avant l'Ere chrétienne. Dans leur Chronologie ce commencement est postérieur de 60 ans à la prise de Troye : il n'est donc pas étonnant qu'Homère ne parle point des Rois de Lydie dans son Poème. Ce Poète né dans le pays des Mæoniens, suivant l'opinion la plus vrai-semblable, connoissoit le temps de l'établissement de ces Rois, & sçavoit combien il étoit postérieur au temps de la guerre des Grecs contre Troye.

Cette année de la naissance d'Alcée, sera déterminée plus exactement dans la suite.

Nous avons vû ci-dessus, qu'Hérodote mettoit la naissance d'Hercule cent ans avant la prise de Troye, c'est-à-dire, vers l'an 1382 avant l'Ere chrétienne; & que si l'on compte les générations des ancêtres d'Argon, suivant la méthode d'Hérodote, le temps de la naissance d'Alcée fils d'Hercule & de Malis, esclave d'Omphale, tombera vers l'an 1352, c'est-à-dire, environ la trentième année de l'âge d'Hercule, en donnant 33 ans à Argon lors de son avènement à la couronne de Lydie. Il faut examiner maintenant si ces dates peuvent quadrer avec le détail de la vie d'Hercule, & avec la Chronologie des actions de ce héros, dont nous trouvons une grande partie dans les Anciens.

*Stromat. 1.
pag. 382.*

*Apollod. Bibl.
lib. 2. p. 105.
edit. Salmur.*

Un fragment de la chronique d'Apollodore rapporté dans Clément-Alexandrin, met 53 ans entre l'apothéose ou la mort d'Hercule, & la prise de Troye : la même chronique compte 83 ans entre la même prise & les premiers exploits d'Hercule. Si ce héros est né cent ans avant la prise de Troye, comme le suppose Hérodote, il avoit 18 ans lorsqu'il fit ses premières armes; & c'est ce que le même Apollodore nous apprend formellement. Hercule étoit dans sa dix-huitième année lorsqu'il tua le Lion du mont Cythéron; ce fut dans cette même année que les cinquante filles du Roi de Thespies le rendirent pere de cinquante garçons : cette même année il défit les Minyens, & tua leur Roi Erginus : Créon Roi de Thèbes lui donna sa fille Mégare pour récompense de cette action. Apollodore comptant 30 ans entiers entre l'apothéose d'Hercule & ses premiers exploits, qui tombent dans sa dix-neuvième

année ; car c'est celle de son mariage avec la fille de Créon, ne lui donne que quarante-neuf ans de vie : Ptolémée Ephestion lui en donnoit cinquante : * Eusèbe dans sa chronique lui en donne cinquante-deux ; mais il convient que suivant d'autres Auteurs, il n'avoit vécu que trente ans, ou même moins selon quelques-uns. Ces différences prouvent que les Anciens n'étoient pas d'accord sur la durée de la vie d'Hercule ; & par conséquent Apollodore a pû ne lui en donner que quarante-neuf : il seroit aisé de concilier tout cela, en supposant qu'Hercule étoit né quelques années avant l'an 1382, & qu'il en avoit vingt lors de ses premiers exploits dans la guerre des Minyens ; mais comme l'âge de dix-huit ans marqué par Apollodore dans sa bibliothèque, pour celui de la défaite du Lion de Cythéron, quadre avec l'année de sa naissance dans Hérodote, & celle de sa mort & de ses premiers exploits dans la chronique d'Apollodore, je ne donnerai que quarante-neuf ans ou cinquante commencés à la vie d'Hercule.

Je n'entrerais pas ici dans le détail de toutes les actions d'Hercule, j'examinerai cependant l'ordre de toutes celles qui peuvent servir à fixer la Chronologie, & à donner la date de son voyage chez Omphale ; parce que cette date est liée nécessairement avec l'histoire de Lydie. Ces recherches me fourniront même une occasion de proposer à la Compagnie un échantillon de ma Chronologie. L'on y verra, au moins je l'espère, que malgré le grand nombre d'ouvrages anciens que nous avons perdus, on peut, en rassemblant les fragmens qui nous restent, établir une Chronologie de l'ancienne histoire grecque, dont les parties seront liées les unes aux autres avec plus de suite & de probabilité, que dans tous les ouvrages qui ont paru sur cette matière. Peut-être viendra-t-on à bout par la méthode que je suivrai, de concilier une partie des contradictions apparentes, dont cette matière fourmille : cette conciliation est l'objet que je me propose dans ces recherches ; & quoique je n'ignore pas quel est le sort ordinaire des conciliateurs, je n'abandonnerai pas ce dessein, à moins que l'on ne me démontre l'impossibilité de l'exécution.

Je prie seulement ceux qui voudront me faire des objections , de penser qu'il ne s'agit pas de m'opposer des passages qui établissent des opinions différentes de celles que je suis. Il faut montrer , 1^o, que l'autorité des Auteurs dont ils sont tirés , doit être préférée : 2^o, que ma conciliation ne lève pas la difficulté ou la contradiction à laquelle j'ai prétendu remédier : 3^o, que du moins elle forme une nouvelle contradiction avec des faits reconnus par le plus grand nombre , ou donne lieu à une difficulté plus grande. Ce sera là tout ce que je remarquerai dans les objections qui me seront faites ; & ce sera sur ce pied-là que j'y répondrai : autrement on ne finiroit jamais sur cette matiere , où rien n'est plus facile que de mettre les Anciens en opposition les uns avec les autres.

*Biblioth. lib.
2 pag. 106.*

Hercule , comme nous l'avons vû , épousa Mégare fille de Créon , vers la fin de sa dix-huitième année , ou vers le commencement de sa dix-neuvième. Il eut trois enfans de cette Princesse , à ce que nous apprend Apollodore ; & cette même année il perdit Amphitryon mari de sa mere Alcmène : au bout de quelques années étant tombé dans un accès de fureur , qui le prit plusieurs fois pendant le cours de sa vie , il tua les enfans qu'il avoit eus de sa femme Mégare. Cet accident l'ayant obligé de quitter la Cour de Créon , il alla consulter l'Oracle de Delphes sur sa destinée : Apollon lui ordonna de passer à Mycènes où régnoit alors Eurysthée ; & lui déclara qu'en accomplissant les ordres de ce Prince , il acquéreroit l'immortalité. Hercule obéit au commandement des Dieux ; & ce fut par les ordres d'Eurysthée qu'il acheva les douze travaux si célèbres dans l'histoire héroïque des Grecs. Les dix premiers l'occupèrent huit ans & un mois , selon Apollodore ; en sorte que donnant dix ans de durée à ces douze travaux , Hercule , qui étoit venu se présenter à Euristhée à l'âge de vingt-trois ans , quatre ans après son mariage avec Mégare , en avoit environ trente-trois , lorsqu'il retourna dans la Béotie. Dès qu'il y fut , il répudia Mégare , dont la vûe lui rappelloit sans cesse le souvenir de la mort funeste des fils qu'il avoit fait périr. Après cette répudiation il chercha à faire une autre alliance , & fit

*Lib. 3. pag.
126.*

demander en mariage Iolé fille d'Eurytus Roi d'Oechalie. Mais, comme le sort des enfans de Mégare faisoit redouter l'alliance d'Hercule, il fut refusé : cet outrage ayant jetté ce héros dans un nouvel accès de fureur, il tua Iphitus frere de sa maîtresse ; mais revenu à lui, il sentit si vivement ce nouveau malheur, qu'il chercha à se délivrer de ses remords par le secours de la religion. L'Oracle de Delphes qu'il consulta, lui répondit que le seul moyen d'expier ce meurtre, étoit de se faire vendre comme esclave dans un pays étranger : Hercule avant que d'exécuter l'ordre d'Apollon, crut devoir se purifier par les cérémonies de l'expiation ordinaire ; mais il ne trouva personne qui voulût lui rendre ce service, si ce n'est Thésée nouvellement sorti de Trésène, qui le purifia aux jeux de l'Isthme, à ce que nous apprend Apollodore.

*Bibl. lib. 1.
pag. 136.*

Thésée étoit fort jeune, lorsqu'il sortit de Trésène pour aller se faire reconnoître par son pere Ægée Roi d'Athènes : Pausanias lui donne dix-sept ans : il avoit cinquante ans, selon Hellanicus de Lesbos cité par Plutarque, lorsqu'il enleva Héléne âgée de dix ans selon Diodore. Ce premier enlèvement d'Héléne est, selon ^a Thrasyle, antérieur de quinze ans à celui de Paris. Dans Homère, Héléne dit à la dixième année de la guerre de Troye, qu'elle est dans cette ville depuis ^b vingt ans : par conséquent son enlèvement par Thésée est antérieur de trente-cinq ans à la prise de Troye. Cette année de l'enlèvement d'Héléne étoit la cinquantième de la vie de Thésée : donc il étoit né la quatre-vingt-quatrième année avant la prise de Troye, la dix-septième année de la vie d'Hercule. Ce calcul se confirme par ce qui est rapporté dans ^c Pausanias, que Thésée avoit sept ans lorsqu'Hercule passa à Trésène pour y voir Pitthée son grand oncle. Si Hercule passa pour la première fois dans le Peloponèse à l'âge de vingt-quatre ans, & que Thésée en eût alors sept, il faut qu'il soit né la dix-septième année de la vie d'Hercule, comme je viens de le trouver. Si Thésée avoit dix-sept ans commencés lorsqu'il sortit de Trésène ; ce qui étoit l'âge où l'on commençoit à porter les armes parmi les Anciens, Hercule avoit trente-

*Pausan. lib. 1.
Vie de Thésée.*

*Biblioth. l. 4.
p. 184. Nota
que selon Plutarque, Thésée devint amoureux d'Héléne, en la voyant danser aux fêtes de Diane.*

^a *Chron.
Thras. ap.
Clem. Strom.*

^b *Iliad.
XXIV. V.*

^c *Lib. 1.
765.*

quatre ans , lorsque Thésée l'expia aux jeux de l'Isthme ; & le meurtre d'Iphitus arriva dans l'année même qui finit les travaux d'Hercule , ou dans le commencement de la suivante , comme je l'avois déjà trouvé par une autre voye.

Hercule , pour accomplir l'Oracle d'Apollon , se fit vendre comme esclave par un de ses amis , & fut conduit en Lydie à la Cour d'Omphale , devenue Reine de Lydie par la mort de son mari Tmolus. La première année de l'esclavage d'Hercule commença donc dans sa 34^e année ; la seconde , qui commença dans sa 35^e , fut celle de la naissance du fils qu'il eut d'une esclave d'Omphale , que Hellanicus nomme Malis. ^a Hérodote appelle ce fils Alcée ; ^b Diodore le nomme Cléolaus ; Hellanicus lui donne le nom d'Akelis.

Scop. Axel.
^a *Lib. 1.*
^c *cap. 7.*
^b *Lib. 4.*
pag. 165.

Les exploits d'Hercule contre les Cercopes , espèce de brigands qui ravageoient la Lydie , le rendirent célèbre ; & sa réputation ayant inspiré de la curiosité à Omphale , elle fut bientôt instruite de sa naissance & de sa valeur. Ce héros n'avoit pas borné ses exploits à dompter les monstres : il étoit encore jeune , & n'avoit que trente-six ans , ainsi il trouva aisément l'art de plaire à la Reine. Cette Princesse qui étoit veuve , & que rien ne gênoit , se livra sans crainte à sa passion ; & devint grosse d'un fils , ^c qu'Apollodore nomme *Agélaus* , & ^d Diodore *Lamon*. Selon Apollodore , Crœsus & la famille des Mermnades descendus de Gygès , tiroient leur origine de ce fils d'Omphale : mais cette opinion étoit contraire à celle des Ecrivains de Lydie , qu'Hérodote avoit consultés ; elle ne devoit sans doute sa naissance qu'à la flatterie des Grecs soumis aux Rois de Lydie de la famille des Mermnades. Hérodote distingue formellement les Mermnades des Héraclides : & nous voyons dans Xénophon , que Crœsus convient lui-même en parlant à Cyrus , que celui de ses ancêtres qui s'est emparé de la couronne de Lydie , avoit passé de la servitude sur le thrône. La fable débitée par * Platon au sujet de Gygès , montre assez que c'étoit une opinion reçue dans la Grèce. Gygès , selon lui , étoit le chef des bergers de Candaulle : & cet emploi ne se donnoit qu'à des esclaves & à des serfs.

Xenoph. Cyro.
lib. 7. p. 183.
** Plat. de Re-*
publica lib. 2.
pag. 429.
Voyez la 3^e
Dissertation
de M. l'abbé
Saurin sur les
Rois de Ly-
die.

Mais

Mais pour revenir à Hercule, son esclavage dura trois ans, & finit dans la trente-septième année de sa vie. Cette même année ayant armé & équipé une escadre de six vaisseaux, il alla attaquer Laomédon Roi de Troye, dont l'infidélité avoit offensé les Grecs. Quoiqu'Hercule eût peu de monde avec lui, son entreprise fut heureuse; il surprit la ville de Troye, tua Laomédon & ses enfans, à l'exception de Priam qu'il mit sur le trône; & emmena avec lui Hésione sœur de ce jeune Prince, qui épousa Télamon, & fut mere de Teucer. Telamon eut d'une autre femme Ajax surnommé le *Télamonien*: l'un & l'autre se trouverent au second siège de Troye.

Homer. Iliad. lib. 5. V. 641.

La prise de Troye par Hercule ayant suivi la fin de son esclavage, arriva la trente-septième année de sa vie, & 64 ans avant la destruction de Troye par Agamemnon: ainsi Priam devoit être extrêmement vieux lors de cet événement, & avoir au moins soixante-quinze ou seize ans; ce qui convient avec la description que nous en fait Homère dans l'Iliade.

Selon quelques Auteurs qu'avoit vûs Apollodore, l'expédition des Argonautes s'étoit faite pendant le temps de l'esclavage d'Hercule en Lydie. Il cite même Hérodote, comme si cet Historien avoit dit qu'Hercule ne s'embarqua pas avec les Argonautes, mais que ce fut le temps de son esclavage chez Omphale. On ne lit rien de semblable dans Hérodote, qui ne nomme pas même Omphale: il dit formellement qu'Hercule qui s'étoit embarqué avec les Argonautes, ne passa pas dans l'Asie mineure, comme le disent quelques-uns, mais fut laissé sur les côtes même de Thessalie, au lieu nommé *Aphetæ*, dans le golfe des Magnètes. Phérécydes cité par Apollodore, disoit la même chose; ainsi il y a grande apparence que le nom d'Hérodote dans Apollodore, est mis pour celui d'Hérodote de Pont, qui avoit écrit un ouvrage sur la vie d'Hercule, dont Athénée cite le XVIII^e livre. Cet Hérodote étoit apparemment un de ceux qui mettoient l'esclavage d'Hercule à la cour d'Omphale, pendant le voyage des Argonautes.

Lib. 2. p. 137.

Lib. 1. p. 57.

Lib. 7. c. 193.

Apollod. lib. 1. c. 57.

Athen. l. 10, cap. ultimo.

Le temps de leur expédition étoit si peu constant parmi les Anciens, qu'Eusèbe la rapporte à plusieurs années différentes

*Clement.
Strom. lib. 1.
pag. 304.
Clement.
Strom. lib. 1.
p. 401.*

Odiss. lib. 12.

dans sa chronique; sçavoir aux années 99, 98, 84 & 77 avant la prise de Troye. La chronique d'Apollodore la met à l'an 83, ou à celui des premiers exploits d'Hercule, & celle de Thrasylle à l'an 89 avant la prise de Troye. Toutes ces dates sont antérieures à la fin des travaux d'Hercule, & à son voyage de Lydie; de sorte qu'elles ne peuvent servir à fixer le temps de ce voyage. Au reste cette expédition des Argonautes est une des parties de l'histoire héroïque dont la Chronologie est la plus difficile à déterminer : la raison en est que, comme un grand nombre de Héros y avoient eû part, & qu'Homère n'en a dit qu'un seul mot, les Poètes postérieurs se sont donnés une entière liberté de l'embellir de toutes les circonstances qu'il leur a plu d'imaginer, non-seulement contre la vrai-semblance historique, mais encore contre les notions les plus communes de la Géographie. Les uns après avoir fait remonter le Tanaïs aux Argonautes, supposent qu'ils trouverent un canal qui les porta dans la mer glaciale; & que de-là ils revinrent en Grèce par le Nord d'Angleterre, & par le détroit de Gades : les autres leur font remonter le Danube jusqu'à sa source; après quoi changeant leur vaisseau sur leurs épaules, comme si c'eût été un simple canot d'écorce, ils font un portage de plusieurs journées de chemin dans les montagnes de la Carniole, & viennent se rembarquer sur les bords de la mer Adriatique. Mais cette expédition des Argonautes demande elle seule une dissertation étendue; & c'est un travail auquel je crois devoir exhorter ceux qui ont fait une étude particulière de la Mythologie.

*Apollod. lib.
2. pag. 139.*

Hercule étant retourné dans le Péloponèse après la prise de Troye sur Laomédon, se prépara à punir Augias Roi d'Elis, de la perfidie dont il avoit usé à son égard, pendant qu'il étoit occupé à accomplir les ordres d'Euristée. Un grand nombre d'Arcadiens & de volontaires de toutes les villes de la Grèce se mirent sous les ordres d'Hercule : Augias pensa de son côté à se défendre; il leva des troupes, & en donna le commandement aux Molionides ses neveux. Cependant Hercule étant tombé malade vers le milieu de cette première campagne, peut-être des suites d'une blessure dangereuse qu'il avoit reçue au

siège de Cos, en revenant de son expédition contre Troye, il entra en négociation avec les Molionides; mais ceux-ci ayant violé la suspension d'armes, & attaqué ses troupes au préjudice du traité, il ne se crut pas obligé de respecter des engagements que ses ennemis avoient violés les premiers: il dressa une embuscade aux Molionides; les surprit comme ils alloient sacrifier aux fêtes de l'Isthme au nom des peuples du Péloponèse, les combattit, & les tua auprès de *Cleonæ*. Apollodore dit que cela arriva à la fin de la troisième Isthmiade: quoiqu'il ne marque point depuis quel événement de la vie d'Hercule il compte cette troisième Isthmiade, il est clair que cette date a rapport à la célébration des fêtes de l'Isthme, dont il a parlé plus haut, & à laquelle Hercule fut expié du meurtre d'Iphitus, par le jeune Thésée qui venoit de quitter Trésène pour aller chercher les aventures.

Apollod. lib.
2. pag. 139.

Pag. 141.

Pag. 137.

Les fêtes de l'Isthme établies par Glaucus fils de Sisyphe, l'an 190 avant la prise de Troye, selon Thrasylle, se célébroient de deux ans en deux ans, en sorte qu'il y avoit toujours deux ans d'intervalle entre deux célébrations: ainsi la troisième Isthmiade tomboit au commencement de la cinquième année, depuis la célébration de la première; & par conséquent la mort des Molionides arriva au commencement de la cinquième année depuis l'expiation d'Hercule par Thésée, & vers la fin de la première année depuis son retour de Lydie; c'est-à-dire, l'an trente-huitième de sa vie, & plus de dix ans avant sa mort.

Clement.
Strom. p. 401.
edit. Oxon.
Schol. Pindar.
argum. Ne-
meas. & Isth-
miad. Vid.
Dodwell de
Cyclis, differ.
6. & 7.

Marmora
Oxon.

Les Commentateurs de la chronique de Paros ont expliqué cette troisième Isthmiade, comme si elle devoit être comptée depuis leur établissement, ou plutôt leur réformation par Thésée. Mais cette réformation est jointe par l'Auteur de la chronique à la réforme que fit Thésée dans le gouvernement athénien, & tombe à l'an 50 avant la prise de Troye, trois ans après la mort d'Hercule, selon Apollodore. Plutarque dans la vie de Thésée nous apprend que ce fut sur le modèle des jeux Olympiques, que ce Héros régla ceux de l'Isthme, où les peuples de l'Attique & des pays voisins se rassembloient de même que ceux du Péloponèse à Olympie. Or les jeux Olympiques

ne prirent une forme semblable que par les soins d'Hercule, & après la défaite des Molionides. Donc, selon Plutarque, la réforme des jeux de l'Isthme par Thésée, est postérieure à la défaite des mêmes Molionides, loin de l'avoir précédé de cinq ans, comme le pensent les Commentateurs de la chronique : j'aurai occasion de confirmer ces époques, en examinant la Chronologie de la vie de Thésée, & de l'histoire d'Athènes.

*Apollod. lib.
2. pag. 141.*

Pausan. lib. 5.

*Diod. lib. 4.
pag. 178.*

*Lib. 12. pag.
667. edit.
Paris.*

Après la mort des Molionides, Hercule passa dans l'Elide ; il surprit Augias, qui ne croyoit pas être attaqué si brusquement ; il le défit, & le fit mourir avec ses enfans, à la réserve de Phyleus le plus jeune de tous, qui n'avoit point eû de part à la perfidie de son pere, & il lui laissa le Royaume de l'Elide. Hercule passa dans la Messénie, résolu de se vanger du refus que Nélée avoit fait autrefois de l'expier du meurtre d'Iphitus : il passa par Olympie, & assista aux jeux funébres établis depuis quelques années en l'honneur de Pélops son bisayeul maternel : il y combattit, il en régla les cérémonies, & fit concevoir aux Grecs du Péloponèse, qu'ils devoient s'y trouver tous pour y conférer de leurs intérêts communs, & en faire une espèce de diète ou assemblée politique.

Polybe dit qu'Hercule fut l'instituteur des jeux & de l'assemblée de l'Olympie, & qu'il en régla toutes les cérémonies ; il ajoûte qu'il y prononça une espèce d'apologie de sa conduite au sujet de ses guerres contre les peuples de la Grèce, prétendant n'en avoir entrepris aucune que par des ordres supérieurs (ceux d'Euristée) ou contraint par la nécessité d'une légitime défense ; ce qui montre que la plus grande partie des guerres d'Hercule est antérieure aux jeux Olympiques, & que ceux-là se trompent qui rapportent leur établissement au temps du retour des Argonautes, comme Diodore.

*Lib. 11. p.
141.*

Aussitôt que ces jeux qui se célébroient vers le solstice d'été furent finis, Hercule marcha vers Pylos ; il prit la ville d'assaut, & tua dans le combat le fils de Nélée qui en étoit Roi, comme nous l'avons vû : ils étoient au nombre de neuf. Nestor le plus jeune de tous échappa seul à ce carnage, il étoit alors à Gerenium : Apollodore en parle comme d'un enfant, & Nestor

lui-même dit dans Homère, que plusieurs années après cette guerre il étoit encore si jeune, que son pere Nélée ne vouloit pas lui permettre de prendre les armes pour combattre les Epéens. Homère dit, en parlant de Nestor, qu'il a déjà vû mourir deux générations, & qu'il regne sur la troisième.

*Iliad. lib. II.
V. 683. 690.
717. 718.*

*Iliad. lib. I.
V. 250.*

Deux générations, suivant les Anciens, font 66 ans qui s'étoient écoulés depuis que Nestor régnoit; & comme ses troupes étoient devant Troye depuis dix ans, il ne devoit avoir guères moins de 75 ou 76 ans au temps dont parle Homère; & il en avoit 12 ou 13 lors de la guerre dans laquelle Hercule tua ses onze freres.

De Pylos Hercule marcha à Lacédémone, d'où il chassa Hippocoon, & où il rétablit Tyndare pere d'Hélène, de Castor & de Pollux: mais avant que de suivre Hercule dans ses autres expéditions, il faut s'arrêter pour examiner la date de l'institution des jeux Olympiques; parce que c'est une époque qui détermine le temps de l'esclavage d'Hercule en Lydie.

Apollod. l. 2.

Les Anciens ne s'accordent pas entr'eux sur la date de la fondation des jeux Olympiques; ce qui vient de ce qu'ils ont confondu les différens états par lesquels ils ont passé. Ces jeux n'étoient originairement qu'une fête instituée en l'honneur de Jupiter, par un de ces Dactyles Idéens qui avoient les premiers établi des forges sur le mont Ida, & qui porterent les arts & le culte des Phrygiens^a dans la Grèce.^b Diodore & c^c Pausanias le nomment Hercule, de même que le fils d'Alcmène.^d Le Syncelle nous apprend que d'anciens Auteurs comptoient 600 ans entre la première Olympiade & cette fondation: comme le Syncelle met le siège de Troye 408 ans avant la première Olympiade, il reste pour le temps de l'établissement par l'Hercule Idéen l'an 192 avant la prise de Troye.

^a *Strab. lib. 10.
p. 473. Diod.
lib. 17. p. 365.
Ephore cité
par Diodore l.
5. p. 230. nous
apprennent
que les Dacty-
les Idéens ve-
noient des en-
vironns du
Mont Ida de
Phrygie.
^b *Diod. lib. 5.
pag. 230.
^c *Pausan. l. 5.
^d *Syncell.
chron. p. 172.****

Le même Auteur nous apprend que d'anciens Chronologistes plaçoient l'Olympiade d'Hercule 470 ans avant la première Olympiade vulgaire. Otant de cette somme 408 pour avoir la date de la prise de Troye, il restera l'an 62 avant cette époque, pour celui de l'établissement de ces jeux par Hercule. Hercule étant mort 53 ans avant la prise de Troye, selon

*Stromat. I.
pag. 401.*

Apollodore, l'établissement des jeux Olympiques précède sa mort de neuf ans entiers ; & si ce Héros n'a vécu que 49 ans commencés, la célébration de ces jeux tombe à la quarantième année de sa vie, qui est celle où je l'ai mise en suivant seulement l'ordre de ses actions : c'est ce qui me détermine en faveur de cette date. Car comme il y a lieu de croire que les Chronologistes postérieurs à Hérodote & Thucydide n'ont cherché qu'à abréger les temps, les sommes les plus longues, toutes choses étant égales, sont celles que l'on doit préférer. Apollodore mettant la mort d'Hercule 53 ans avant la prise de Troye, la fondation des jeux Olympiques doit être antérieure à cette année 53, & c'est par cette raison que je ne fais aucune attention au sentiment de Thrasylle, qui dans Clément Alexandrin ne compte que 24 ans de l'Olympiade d'Hercule à l'enlèvement d'Hélène par Paris ; par ce calcul les jeux Olympiques d'Hercule célébrés 44 ans avant la prise de Troye, sont postérieurs de 9 ans au temps de sa mort, suivant Apollodore.

Le sentiment d'Eusèbe, qui met l'Olympiade d'Hercule 31 ans seulement avant la prise de Troye, mérite encore moins d'attention : car outre que cette date est corrompue dans Eusèbe, & qu'il la faut restituer par Syncelle pour le mettre d'accord avec lui-même, il suffit de jeter les yeux sur cette partie de la chronique d'Eusèbe, qui précède la guerre de Troye, pour se convaincre de la négligence avec laquelle il a examiné la Chronologie de cete histoire.

Velleius Paterculus dans une espèce de canon chronologique qui précède son histoire, ne compte que 28 ans entre la première Olympiade d'Hercule & la prise de Troye : mais comme selon lui, Hercule est mort 40 ans avant la prise de cette ville, il est clair que cette date est corrompue dans le manuscrit, & que par conséquent il ne s'y faut point arrêter.

L'établissement des jeux Olympiques précéda la guerre de Pylos & celle de Lacédémone ; & par conséquent ces deux guerres ne furent terminées que vers la fin de la trente-neuvième année de la vie d'Hercule.

L'année suivante ou la quarantième, Hercule alla s'établir

à Phénée dans l'Arcadie auprès de Sicyone , avec les troupes qui l'avoient accompagné dans ses expéditions : il y demeura quatre ans entiers : mais la cinquième année , qui étoit la quarante-quatrième de sa vie , Euristhée redoutant le voisinage d'un homme aussi entreprenant que l'étoit Hercule , l'obligea d'abandonner tout-à-fait le Péloponèse. Hercule quitta alors absolument ce pays , & il n'y revint plus depuis : il passa dans l'Ætolie avec ses troupes , & s'engagea au service du Roi de Calydon : peu après il épousa Déjanire fille de ce Prince & sœur de Méléagre , de laquelle il eut trois fils. Tandis qu'il étoit en Ætolie , il fit la guerre contre les Thesprotes ; & ayant pris la ville d'Ephyra , il emmena avec lui Astyoché fille du Roi des Thesprotes ; il en eut un fils nommé Tlépolème dans Homère , qui se trouva dans l'armée des Grecs au siège de Troye , & fut tué par Sarpédon. Comme ce Tlépolème naquit vers la fin de la vie d'Hercule , il avoit tout au plus 55 ou 56 ans lors de la prise de Troye , & l'on ne peut guères lui en donner moins ; car après avoir été chassé de la Grèce par les Héraclides , il avoit été conduire une colonie dans l'Isle de Rhodes , y avoit bâti trois villes ; & sa domination y étoit assez bien établie , pour qu'il osât quitter cette Isle avec neuf vaisseaux , & en demeurer absent pendant 10 ans entiers. A cette même guerre de Troye les troupes de l'Isle de Cos étoient conduites par Phidippus & Antiphus fils de Theffalus , & petit-fils d'Hercule & de Chalciopé fille d'Eurypylus Roi de Cos. Ce Theffalus étoit né depuis la guerre d'Hercule contre Laomédon , & depuis le commencement du regne de Priam , 64 ans avant la prise de Troye selon ma Chronologie , & deux générations entières selon Homère.

*Diod. lib. 4.
pag. 167.*

*Hom. Iliad.
lib. 5. V. 627.*

*Iliad. lib. 2.
V. 185.*

Cet exemple montre que l'on ne peut attaquer l'intervalle que je mets entre la mort d'Hercule & la prise de Troye. L'âge de Tlépolème n'est point marqué dans Homère ; & puisque ses neveux se trouvoient à cette guerre en même temps que lui , on ne peut lui donner guères moins de 55 ans.

Hercule épousa Déjanire dès la première année de son séjour à la Cour d'Ætolie ; ce fut aussi cette même année qu'il prit la

*Paus. l. 2.
* Vie de Thésée.*

ville d'Ephyra sur le Roi des Thesprotes. Cette ville nommée depuis *Cichyrus*, étoit bâtie sur les bords du Cocyte & du lac Acherusia formé par les eaux du fleuve Acheron. C'est là que régnoit Aidoneus, selon Pausanias, celui même dont * Thésée voulut enlever la femme Perséphone : Plutarque le nomme Roi des Molosses, qui habitoient un pays voisin de la Thesprotie, dans lequel étoit l'Oracle de Dodone. Dans la Thesprotie il y avoit un Oracle des morts très-fameux ; ce qui donna occasion aux Poètes de confondre cet Aidonée avec Hadès ou Pluton.

*Iliad. lib. 5.
V. 395.*

C'est, selon les apparences, dans cette guerre qu'Hercule délivra Thésée des prisons d'Aidonée : cette année étoit la trente-septième avant la prise de Troye, & celle même dans laquelle Thésée alla se présenter à son pere *Ægée*, & se faire reconnoître pour son fils. Ceux qui placent la délivrance de Thésée des prisons du Roi des Thesprotes, après le premier enlèvement d'Hélène, & la trente-cinquième année avant la prise de Troye, ne pensent pas qu'ils retardent trop la mort d'Hercule, & qu'ils le font vivre après les deux guerres de Thèbes, auxquelles il eût pris part, soit à cause des liaisons qu'il avoit avec les Princes de cette ville, soit à cause qu'il étoit dans le voisinage de la Béotie avec une armée, dont chacun des deux partis n'eût pas négligé le secours. C'est sans doute cette guerre d'Hercule contre Aidonée, qui a donné occasion à Homère de dire que ce Héros avoit blessé Hadès dans un combat.

*Diod. lib. 4.
pag. 168.*

La quarante-cinquième année de la vie d'Hercule, ou la cinquante-sixième avant la prise de Troye, fut celle de la naissance d'Hyllus ; & cette même année Hercule fut obligé de se bannir lui-même d'Ætolie, pour un meurtre involontaire : il en partit accompagné de sa femme Déjanire & de son fils Hyllus. Ce fut dans ce voyage qu'arriva l'aventure du Centaure Nessus, & que Déjanire reçût de lui ce présent fatal, dont les suites sont connues de tout le monde.

*Diod. lib. 4.
pag. 168.*

*Apollod. lib.
II. pag. 147.*

Hercule se retira à Trachine chez Ceyx, ses troupes vinrent l'y joindre, & ayant tiré de nouvelles recrues d'Arcadie, il entreprit la guerre contre les Driopes en faveur d'Ægimias Roi

Roi des Doriens, il vainquit aussi les Lapithes ennemis de ce Prince. Ces événemens occuperent au plus la quarante-cinquième & la quarante-sixième année de la vie d'Hercule.

Ce Héros aimoit peu Déjanire ; & lassé de traîner avec lui dans son exil une femme qu'il n'avoit épousée que pour obtenir une retraite assurée, que ce mariage n'avoit pû lui procurer, il pensa à faire une autre alliance. Il fit demander Astydanie fille d'Ormenius Roi des Pélasges de Thessalie : mais ayant été refusé, il porta la guerre dans les Etats, prit sa capitale, le tua, & emmena sa fille captive. Après cette expédition se trouvant à la tête d'une armée nombreuse & aguerrie, qu'il ne pouvoit faire subsister que par la guerre & par le pillage, parce qu'il n'avoit point d'Etats, il songea à porter la guerre dans l'Æchalie contre les enfans d'Euritus ; il prit pour prétexte le refus qu'ils lui avoient fait autrefois de leur sœur Iolé ; il joignit à ses troupes Arcadiennes celles des Doriens, des Locriens & des Trachyniens, & avec ces forces il termina promptement la guerre. La ville d'Æchalie fut prise, les enfans d'Euritus furent tués ; & Iolé tomba entre les mains d'Hercule. La vûe de cette Princesse ralluma aisément dans son cœur une passion que le temps n'avoit pas entièrement éteinte : & Déjanire qui craignoit d'être répudiée, crût qu'il étoit temps d'employer le philtre que lui avoit donné le Centaure Nessus : persuadée que ce philtre lui conserveroit le cœur de son mari, elle en frotta la robe dont il devoit se revêtir pour faire un sacrifice. Mais ce philtre composé en partie avec le sang du Centaure, étoit un violent poison, parce que les flèches d'Hercule trempées dans le venin de l'Hydre, infectoient le sang de ceux qu'elles perçoient, & le changeoient en poison ; ainsi à peine Hercule eût-il revêtu cette fatale robe, qu'il se sentit frappé des plus violentes douleurs : les efforts qu'il fit pour arracher cette étoffe qui s'étoit collée à sa peau, ne servirent qu'à faciliter l'action de ce poison, qui se mêloit à son sang ; alors ne pouvant supporter plus long-temps cet état, il se fit mettre sur le bucher, & s'y fit brûler tout vivant la quarante-neuvième année de son âge, 53 ans avant la prise de Troye, & 14 ans après le

*Apollod. lib.
2. pag. 149.*

meurtre d'Iphitus. Cette dernière date montre que je n'ai point trop pressé les événemens des dernières années de la vie d'Hercule : car en ne donnant que 12 ans à Iolé lorsqu'Hercule la demanda en mariage l'année même du meurtre d'Iphitus, elle en avoit 25 lors de la mort d'Hercule, & lorsqu'elle causa à Déjanire cette violente jalousie qui la porta à recourir au philtre de Nessus. D'ailleurs Hercule avant que de mourir, ordonna que son fils Hyllus épouserait Iolé dès qu'il serait en âge : or Hyllus n'avoit alors que 4 à 5 ans, & Iolé en avoit 25 ; de sorte que, lorsqu'Hyllus fut âgé de 15 ans, elle en avoit 35, ainsi il faut de nécessité abréger, autant que je l'ai fait après Apollodore, le temps de la vie d'Hercule qui a suivi son esclavage de Lydie. Cette chronologie s'accorde parfaitement avec celle d'Hérodote ; car, selon lui, l'avènement d'Argon à la couronne de Lydie tombe à l'an 1219, & 163 ans après la naissance d'Hercule. Argon étoit le cinquième depuis Hercule, ainsi il y a cinq générations ou âges entre la naissance d'Hercule & le couronnement d'Argon. Si Alcée fils d'Hercule est né la trente-cinquième année de la vie de son père, il reste 128 ans pour la durée des quatre âges suivans, & Argon sera monté sur le trône à l'âge de 28 ou 30 ans.

Nous ignorons le détail de la révolution qui l'y plaça ; Hérodote dit seulement, qu'il y fut confirmé par un oracle. Il y a quelque apparence que les Mæoniens ou Lydiens rentrèrent dans une pleine liberté après la ruine de l'Empire Troyen : mais comme après cet événement, l'Asie Mineure se trouva agitée de beaucoup de troubles, chacune des nations, & même des villes qui avoient fait partie de cet Empire, se donnant des Rois : & ces diverses dominations excitant à tous momens de nouvelles guerres qui affoiblissoient le pays, plusieurs nations barbares vinrent s'y établir. La puissance des Atyades Rois de Lydie dûnt recevoir une grande diminution au milieu de tous ces troubles : & leur foiblesse donna le moyen aux descendans d'Hercule de s'emparer de la couronne vers l'an 64 après la prise de Troye. La facilité avec laquelle les Æoliens se rendirent maîtres des côtes mariti-

mes de la Lydie , prouve assez que les Mæoniens n'étoient pas en état de défendre ces beaux pays où les Grecs bâtirent les colonies qu'ils fonderent dans l'Asie.

Le temps de l'esclavage d'Hercule à la cour d'Omphale donne l'époque du regne de cette Princesse , & de celui du Roi Tmolus dont elle étoit veuve. Jardanus pere d'Omphale ayant été soupçonné d'avoir causé par ses maléfices la mort du Roi Cambliras , il y a apparence que Tmolus gendre de Jardanus avoit succédé à ce Cambliras ; ainsi les regnes de ces deux Rois & une partie de celui d'Omphale sont antérieurs au temps de l'esclavage d'Hercule , c'est-à-dire à l'an 1348 avant l'Ere chrétienne.

*Voyez les
dissertations
de M. l'abbé
Sevin.*

Pylæménès succéda apparemment à Omphale , soit qu'il fût fils d'Omphale & de Tmolus , soit qu'il fût sorti d'une autre branche de la famille des Atyades : car ses deux fils Mesthlès & Antiphus commandoient les Mæoniens à la guerre de Troye , 66 ans après le voyage d'Hercule en Lydie ; ce qui donne lieu de soupçonner que la Mæonie étoit devenue tributaire de Priam , qui avoit soumis une partie de l'Asie Mineure.

Hérodote appelle Atyades ou descendus d'Atys les Rois de Lydie qui regnoient avant les Héraclides : il dit que les Mæoniens avoient pris le nom de Lydiens , à cause de Lydus fils d'Atys un de leurs anciens Rois ; & il fait cet Atys fils de Manès. Xanthus de Lydie cité par Denys d'Halicarnasse , met Cotys entre Manès & Atys , qui se trouve ainsi petit-fils & non pas fils de Manès ; & Xanthus parloit d'un Adyes frere d'Atys & fils de Cotys , qui pourroit bien être le même que cet *Asius* fils de Cotys & petit-fils de Manès , qui selon Hérodote , avoit donné son nom à une tribu du canton de Sardis.

Lib. 1. cap. 7.

*Lib. 7. cap.
74.*

Lib. 1. cap.

94.

*Antiquit.
Rom. lib. 1.
pag. 21.*

*Herod. lib. 4.
cap. 45.*

*Dionys. Halic.
ibid.*

Selon Xanthus , ce Manès étoit fils de Jupiter , ce qui prouve qu'il étoit le plus ancien Roi de Lydie qui fût connu : car dans le style des anciens Ecrivains , le commencement des temps historiques de chaque Nation est décrit comme le commencement du genre-humain ; & lorsque la succession historique des Rois & des hommes n'est plus connue , on fait habiter la terre par des Divinités ; c'est pour cela que le temps fabuleux

de ce regne des Dieux finit plus tard chez les nations dont les mémoires historiques sont moins anciens. Nous voyons dans les traditions des Romains, que Saturne regnoit encore dans l'Italie en un temps où, selon les traditions grecques, les Dieux avoient quitté le séjour de la terre depuis plusieurs siècles, pour se retirer dans le ciel.

Manès étant le plus ancien Roi des peuples appelés Mæoniens de son nom, je ne le crois pas différent de ce *Mæon* Roi de Phrygie & de Lydie, dont parle Diodore de Sicile. Car le nom de Mæoniens qu'ils ont dans Homere & dans Hérodote, suppose que le nom de leur premier Roi se prononçoit *Mæon*, aussi-bien que Manès.

Ce Prince étoit mari de Callirhoé fille de l'Océan, selon Xanthus: les autres la nomment Dindyma; & la font mere de Cybèle, dont les amours avec le jeune Atys donnerent occasion aux cérémonies du culte de la mere des Dieux ou de la Déesse de Phrygie, à laquelle on donnoit aussi les noms de Cybèle, d'Agdistis, &c. Comme le culte & les mystères de cette Déesse furent établis sous le regne de Mæon, selon Diodore & les Auteurs qui ont traité ces matieres, on peut déterminer le temps de son regne par celui de l'établissement du culte de la mere des Dieux, & de l'apparition de sa statue à Pessinuntium, marqué dans la chronique de Paros, à l'an 297 avant la prise de Troye, & quelques années après l'arrivée de Cadmus & de Danaïs dans la Grèce. Suivant cette chronique, le temps de Mæon & le commencement des mystères de Cybèle tombera vers l'an 1580 avant l'Ere chrétienne.

Corys, Atys & Lydus ont succédé à Manès, & ont regné les uns après les autres sans intervalle. Hérodote prétend qu'au temps de Lydus, son frere Tyrrhénus après une famine de 18 ans qui désoloit le pays, se mit à la tête d'une colonie de Mæoniens, qui alla chercher un établissement hors de la Lydie. Il ajoûte que s'étant embarqués, ils allerent descendre dans l'Italie, & habiterent un pays voisin de l'Umbrie, auquel ils donnerent le nom de Tyrrhénie.

* *Antiq.*
Roman. lib. 1.
pag. 22, 23.

* Denys d'Halicarnasse rejette absolument cette opinion,

& il en rend plusieurs raisons que je ne répéterai point ici : je me contenterai d'observer qu'il oppose Xanthus à Hérodo-
te. Cet ancien Historien à l'érudition & à l'exactitude duquel
il donne de grands éloges , ne parloit ni de Tyrrhéus ni de
cette colonie , quoiqu'il rapportât des choses bien moins
considérables. Il nommoit les deux fils d'Atys, *Lydus* & *Tor-
ræbus* ; & assûroit que ces deux Princes avoient régné sur la
Mæonie , & donné leur nom à deux nations Mæoniennes ,
qui le portoient encore de son temps , & dont les langues
n'étoient pas plus différentes entr'elles que celles des Ioniens
& des Doriens.

Le même Xanthus parloit d'un Akiamus Roi de Lydie, *Suid. Animp.*
contemporain de Tantale , contre lequel il semble avoir eu
quelque guerre à soutenir. La chronique de Thrasylle marque
le temps de Tantale , en donnant l'époque de l'enlèvement
de Ganymède 200 ans avant la prise de Troye ; ce qui tombe
vers l'an 1480 , & cent ans après le regne de Mæon. Ces cent
ans sont occupés par les trois regnes de Cotys , d'Atys & de
Lydus ; ainsi Akiamus aura succédé immédiatement à ce der-
nier.

Ses successeurs nous sont inconnus jusqu'au temps de Cam-
blitas , de Tmolus & d'Omphale , qui ont régné avant l'an
1347 pendant un intervalle de 132 ans , ou de quatre géné-
rations : je crois cependant, que cet intervalle est suffisamment
rempli par les cinq regnes d'Akiamus , d'Hermon autrement
Adramys ou Adyamis , d'Alcimus , de Camblitas & de Tmo-
lus , mari d'Omphale. Car si d'un côté les regnes de Cambli-
tas & de Tmolus paroissent avoir été fort courts , nous sçavons
que celui d'Alcimus fut assez long.

Par-là nous aurons une suite complete des Atyades , ou
Rois de Lydie descendus d'Atys depuis Mæon ou Manès ,
jusqu'à Omphale , dans laquelle il n'y aura point de vuide ,
& où la plupart des Rois seront rangés dans l'ordre de la suc-
cession : je dis la plupart , car les regnes d'Hermon & d'Al-
cimus n'ont aucun caractère chronologique qui les distingue.

Le commencement de la royauté chez les Lydiens est

déterminé dans ce système de chronologie à l'an 300 avant la prise de Troye ; & quelqu'ancienne que soit cette époque, elle est cependant postérieure aux conquêtes de Sésostris, frere de Danaüs. Ce Prince soumit toute l'Asie Mineure , & porta même ses armes dans la Thrace. L'empire des Egyptiens sur ce pays n'eut pas une fort grande durée , il servit cependant à tirer les peuples de la barbarie dans laquelle ils vivoient. Les Egyptiens en établissant chez eux leur domination, leur enseignèrent une partie des dogmes de leur religion. Les mystères de Cybéle, de Bacchus & de Cérès, n'étoient autre chose que des copies des fêtes d'Isis & d'Osiris défigurées par les Grecs, qui dans la suite rapporterent à leurs anciennes Divinités les événemens qui y avoient donné lieu. Les Grecs prirent aussi par leur commerce avec les Egyptiens, quelques teintures des arts, qu'ils perfectionnerent dans la suite.

La facilité avec laquelle ils avoient été conquis par les Egyptiens, leur fit ouvrir les yeux : ils comprirent que le seul moyen de se garantir à l'avenir contre de semblables invasions, étoit de se réunir, de former des sociétés, de les régler par des loix, de bâtir des villes, & d'établir un culte religieux qui liât les particuliers les uns aux autres par la participation des mêmes sacrifices, & par les pratiques d'une religion commune à toute une nation ; c'est ce qui arriva dans la Grèce & dans la Mæonie, peu après les conquêtes de Sésostris, & dans le temps auquel j'ai fixé l'établissement du Royaume des Lydiens.

Comme ceci n'est pas une histoire, je n'ai point appréhendé d'en interrompre le fil chronologique par les discussions dans lesquelles il falloit entrer nécessairement, pour établir ce que je voulois prouver. Ainsi je crois à propos de terminer cette Dissertation par un Canon chronologique, qui présente les faits rangés dans l'ordre de leur date, & qui puisse rappeler tous les points que j'ai tâché d'établir.

CANON CHRONOLOGIQUE des événemens historiques déterminés dans la Dissertation précédente.

ON a rapporté dans ce Canon plusieurs événemens dont les dates ne sont pas établies dans cette Dissertation ; on les a ajoutées pour rendre plus sensibles la suite & la liaison de l'Histoire ; & on en déterminera la Chronologie dans les autres Dissertations sur l'ancienne Histoire de la Grèce.

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.	
1590.	310.	C ONQUESTE de l'Asie Mineure, & d'une partie de la Thrace par Sésostris Roi d'Egypte.
		Cadmus s'établit à Thebes en Bœotie, après avoir laissé des colonies phœniciennes dans la plupart des Isles de la Grèce, à Callistha, à Melos, à Thassus, &c.
1582.	302.	Danaüs établit une colonie égyptienne à Argos, & regne dans ce pays.
1579.	297.	Manès ou Maïon regne sur la Lydie & sur la Phrygie : il y établit le culte de Cybèle & d'Atys sur le modèle des fêtes d'Isis.
1547.	267.	Etablissement des forges de fer sur le mont Ida en Phrygie par les Dactyles Idéens : commencement des arts dans la Grèce : ces Dactyles se répandent par-tout, bâtissent des villes, des temples, des autels, instituent des fêtes & des mystères, passent en Crète.
1505.	223.	Minos I regne en Crète.
1484.	202.	Enlèvement de Ganymède par Tantale Roi de la Phrygie occidentale, vers le mont Sipylus & la ville de Thyatire nommée <i>Pélopia</i> . Ce Prince étoit contemporain d'Akiamus Roi des Mæoniens de Lydie, qui regnoit après Lydus fils d'Atys & petit-fils de Mæon.
1482.	200.	Etablissement du culte de Cérès dans l'Attique.
1474.	192.	Etablissement du culte de Jupiter à Olympie par l'ancien Hercule, l'un des Dactyles Idéens qui étoient passés en Crète.
1469.	187.	Expéditions de Persée.
1458.	178.	Regne de Persée à Argos.
1428.	146.	Apothéose de Bacchus, ou établissement de son culte à Thebes en Bœotie : cette époque donne le temps de l'ancien Orphée à Thebes, & le commencement de la Poésie dans la Grèce.
1425.	143.	Fondation de Troye qui devient la capitale du Royaume des Troyens à la place d'Ilium.

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.		Age d'Hercule.
1423.	141.	Arrivée de Pélops dans la Grèce.	
1383.	101.	Naissance d'Hercule & d'Euristhée.	
1368.	86.	Meurtre d'Androgée.	16.
1367.	85.	Naissance de Thésée.	17.
		Les Sicules passent d'Italie en Sicile.	
1366.	84.	Commencement des exploits d'Hercule par la défaite des Minyens.	18.
1365.	83.	Hercule épouse Mégare fille de Créon : Schenelus meurt à Argos : Eurysthée lui succède au préjudice d'Hercule : Apollodore dans sa chronique, place à cette année le regne d'Hercule à Argos.	19.
1362.	80.	Les Liguriens passent en Sicile.	
1361.	79.	Hercule tue les enfans qu'il avoit eus de Mégare, & passe à la cour d'Euristhée, aux ordres duquel il se soumet pour obéir à l'Oracle d'Apollon.	23.
1360.	78.	Commencement des travaux d'Hercule.	24.
1353.	71.	Hercule avoit été occupé aux dix premiers travaux pendant huit ans & un mois.	31.
1351.	69.	Hercule ayant accompli ses douze travaux, & se trouvant libre de l'engagement qu'il avoit pris avec Euristhée, repasse en Béotie : là il répudie Mégare fille de Créon, & recherche Iolée fille d'Eurytus Roi d'Occhalie ; elle lui est refusée, & il tue Iphirus frère d'Iolée.	33.
1350.	68.	Hercule se retire dans le Péloponèse pour y être expié de ce meurtre : Nélée Roi de Pylos refuse de le faire : Thésée lors âgé de 17 ans, l'expie aux fêtes de l'Isthme : Hercule est conduit en Lydie, & vendu à Omphale par l'ordre de l'Oracle : la première année de son esclavage commence.	34.
1349.	67.	La seconde année de l'esclavage d'Hercule commence : naissance d'Alcée fils de ce héros & de l'esclave Malis ; c'est de lui que descendoient les Héraclides qui ont régné en Lydie.	35.
1348.	66.	La troisième année de l'esclavage d'Hercule commence : naissance d'Agélaus fils d'Omphale & d'Hercule ; c'est de lui que descendoit Crésus, selon Apollodore.	36.
1347.	65.	Fin de l'esclavage d'Hercule : guerre contre Laomédon	37.

Avant Jesús-Christ.	Avant la prise de Troye.		Age d'Hercule.
		Laomédon : captivité d'Hésione donnée à Télamon : commencement du regne de Priam : Hercule prend au retour l'Isle de Cos, & de ses amours avec Calciopé fille d'Eutypylé naît Thessalus, dont les fils se trouverent au siège de Troye.	
1346.	64.	Retour d'Hercule dans le Péloponèse : préparatifs pour la guerre contre Augias : maladie d'Hercule : traité de paix violé par les Molionides : Hercule les surprend comme ils alloient aux jeux de l'Isthme, & les tue ; cette année étoit la cinquième depuis son expiation par Thésée : aussi-tôt après, Hercule marche dans l'Elide, attaque Augias, le tue, & va combattre aux jeux funébres célébrés en l'honneur de Pélops à Olympie. Cette Olympiade est regardée comme la première, & les Anciens en parlent souvent : Hercule y fit plusieurs réglemens.	38.
1345.	63.	Commencement du regne d'Atrée à Olympie : guerre d'Hercule contre Nélée père de Nestor & Roi de Pylos : les onze frères de Nestor furent tués dans cette guerre.	39.
		Hercule met le siège devant Lacédémone, la prend, tue Hippocoon, & remet sur le trône Tyndaré mari de Leda & père de Clytemnestre, d'Helene, de Castor & de Pollux.	
1344.	62.	Hercule se retire à Phénée en Arcadie, & y passe quatre ans entiers.	
	60.	Les Arcadiens sous la conduite d'Evandre, passent en Italie.	
1340.	58.	Hercule obligé de quitter le Péloponèse, passe en Étolie avec les Arcadiens attachés à lui : il épouse Déjanire, sœur de Meléagre fille d'Oenée, Roi de Calydon. C'est Oenée qui s'étoit remarié depuis la mort de Meléagre, fut père de Tydée qui se trouva à la guerre de Thebes : & Diomède étoit fils de Tydée ; ce qui confirme la distance que met Apollodore entre la mort d'Hercule & la prise de Troye.	44.
1339.	57.	Naissance d'Hyllus fils de Déjanire & d'Hercule : guerre d'Hercule dans la Thesprotie : prise d'Ephyra : délivrance de Thésée retenu dans les prisons	45.

Avant Jefus-Christ.	Avant la prise de Troye.		Age d'Hercule.
		d'Aïdonée ou de Hades : Thésée retourne à Athenes : il est reconnu par son pere Ægée : Médée quitte la Grèce & retourne en Colchide.	
		Hercule emmena avec lui Astyoché fille du Roi des Thesprotes , de laquelle il eut Tlépolème , qui fut tué par Sarpédon au siège de Troye.	
1338.	56.	Naissance de Tlépolème : Hercule abandonne Calydon , à cause d'un meurtre avec sa femme Déjanire & son fils Hyllus ; & se retire à Trachyne chez Ceyx.	46.
		Guerre d'Hercule contre les Driopes & les Lapithes , en faveur du Roi des Doriens , qui par reconnaissance lui assure le tiers de ses Etats.	
1337.	55.	Guerre d'Hercule contre Ormenius Roi des Pélasges des environs du mont Pélion , qui lui avoit refusé sa fille Astydanie. Cet Ormenius étoit grand-pere de Phœnix & d'Eurypyle , qui se trouverent à la guerre de Troye.	47.
1336.	54.	Guerre d'Hercule dans l'Échalie contre Eurytus & ses fils ; après avoir défait leur armée , il prend la capitale de leur Etat , les fait mourir , & emmene Iolé prisonniere.	48.
1335.	53.	Dejanire craignant que son mari ne la répudiât pour épouser Iolé , lui envoie une robe teinte du sang de Nessus , qu'elle croyoit un philtre : cette robe empoisonne Hercule qui se brûle tout vivant , & est reçu au nombre des Dieux ; c'est l'Apothéose dont parle Apollodore.	49.
		Cette même année qui étoit celle de l'échéance du troisième tribut que les Athéniens payoient à Minos , Thésée passa en Crète , tua le Minotaure , enleva Ariadne , & fut poussé par la tempête dans l'Isle de Cypré où Ariadne mourut.	
1334.	52.	Commencement du regne de Thésée.	
1329.	47.	Première guerre de Thèbes entre les deux fils d'Oedippe.	
1326.	44.	Rétablissement des jeux olympiques , selon Thra-sylle : guerre entreprise par Thésée contre Créon Roi de Thèbes , pour faire ensevelir les Grecs tués au siège de cette ville.	

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.	
1323.	41.	Les Héraclides chassés de toute la Grèce par Eurysthée, se réfugient à Athenes : Thésée les prend sous sa protection, & marche contre Eurysthée avec une armée : ce Prince est tué avec ses enfans par Hyllus, alors âgé de 17 ans.
		Hyllus passe dans le Péloponese avec ses troupes : mais il est obligé de se retirer au bout de l'année, à cause de la contagion qui désole le pays. Ce fut dans ce temps-là que Tlépolème fut obligé de se bannir de la Grèce, à cause du meurtre de son oncle Licymnius.
		Atrée fils de Pélops regne à Argos & à Mycènes, après la retraite des Héraclides.
1320.	38.	Apollodore dit qu'Hyllus épousa Iolé après cette expédition ; cette Princesse devoit avoir au moins 38 ans, ou même 40.
		Hyllus revient dans le Péloponese la troisième année après sa retraite : il est tué en combat singulier par Echemus Roi de Tégée : & les Héraclides se retirent avec promesse de ne revenir dans le Péloponese qu'au bout de 50 ans.
1319.	37.	Guerre des Epigones, ou seconde guerre de Thèbes : la ville ne pouvant plus se défendre, les Bœotiens se retirent à Arné en Thessalie ; d'où ils ne revinrent à Thèbes qu'à la quatrième génération, c'est-à-dire environ 100 ans après.
1318.	36.	Les Pélasges se répandent dans la Bœotie : une bande de femmes guerrières sorties de la Scythie, pénètre dans la Grèce, & vient faire la guerre à Thésée dans l'Attique : Priam dans Homere parle de ses exploits contre les Amazones ; & l'on monroit de leurs tombeaux auprès de Troye aussi-bien que dans l'Attique ; ce qui feroit croire que cette opinion de la guerre des Amazones auroit un fondement historique.
1317.	35.	Thésée enleve Hélène âgée pour lors de 10 ans, & part de l'Attique avec Pirithoüs pour une expédition secrète.
1316.	34.	Guerre de Castor & de Pollux dans l'Attique pour délivrer Hélène.
1306.	24.	Apothéose d'Hercule selon Thrasylle ; ce qui peut s'entendre de l'établissement de son culte à Athenes & dans quelques autres lieux de la Grèce, sur quoi on peut voir Plutarque dans la vie de Thésée.
1305.	23.	Thésée est obligé d'abandonner Athenes, & de chercher une retraite chez Lycomède Roi de Skyros, qui le fit mourir. Ce même Lycomède regnoit encore dix ans après ; & ce fut

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.	
		chez lui que Thétis cacha Achille.
		Castor & Pollux moururent avant leur pere Tyndare ; & Héleue porta le royaume de Lacédémone en dot à son mari Ménelas. Les enfans de Tyndare moururent avant leur pere, & depuis le mariage de leur sœur Héleue.
		Selon la chronique d'Apollodore, ils furent mis au nombre des Dieux vers le temps de la prise de Troye : mais, selon Pausanias, on ne leur éleva des autels que 40 ans après leur mort.
1304.	22.	Mnesthée regne à Athenes.
1301.	20.	Mort d'Atrée : son frere Thyeste lui succède, selon Homère. Héleue est enlevée pour la seconde fois, ayant alors 25 ans : elle est conduite à Troye par Paris.
1300.	18.	Mort de Thyeste, & commencement du regne d'Agamemnon, qui employe huit ans entiers aux préparatifs de la guerre contre les Troyens. Quelque long que paroisse ce temps, il étoit nécessaire pour former la ligue des Rois de la Grèce, & pour construire les mille vaisseaux avec lesquels on transporta l'armée des Grecs.
1292.	10.	Commencement de la guerre de Troye.
1282.		Prise de Troye.
	Après la prise de Troye.	La destruction du Royaume de Troye causa de grandes révolutions dans l'Asie Mineure : plusieurs nations passerent de la Thrace dans l'Asie; & il se forma un grand nombre de petits Etats.
1264.	18.	Le fils d'Hector se rétablit à Troye, & en chasse Anténor.
1257.	25.	Troisième entreprise des Héraclides sur le Péloponèse sous la conduite de Cléodæus fils d'Hyllus, qui n'est pas plus heureux que les autres : il est repoussé par Oreste, qui avoit déjà vengé la mort de son pere Agamemnon, & s'étoit rétabli sur le trône : Cléodæus avoit 54 ans.
	36.	Le temple de Diane à Ephese brûlé par les Amazones.
1222.	60.	Les Bæotiens chassés d'Arné, reviennent dans la Bæotie qu'ils reprennent sur les Pélasges.
		Les Héraclides formerent une quatrième tentative contre le Péloponèse, sous la conduite d'Aristomachus fils de Cléodæus : mais ce Prince fut tué au passage de l'Isthme. Oreste qui étoit venu au-devant d'eux, s'avance jusque dans la Bæotie ; & son fils Penthilus avec une partie de ses troupes s'arrêta dans le voisinage de l'Isle d'Eubée, d'où remontant le long de la mer jusqu'à la Thessalie, il passa dans l'Asie Mineure, &

Avant Jésus-Christ.	Après la prise de Troie.	
		s'empara de l'Isle de Lesbos.
1219.	61.	Argon descendu d'Hercule monte sur le trône de Lydie, où ses descendans regnent jusqu'à la 22 ^{me} génération.
1202.	80.	Cinquième entreprise des Héraclides sur le Péloponèse, sous la conduite des trois fils d'Aristomachus.
		La conquête du Péloponèse dura plusieurs années ; & après que tout le pays fut tranquille, on procéda au partage entre les trois fils d'Aristomachus, Aristodème, Téménus & Oresphonte. Les Lacédémoniens étoient persuadés qu'Aristodème n'étoit point mort au commencement de l'expédition, mais qu'il avoit survécu au partage, & qu'il avoit demeuré à Lacédémone.
1190.	92.	Mort d'Aristodème, l'année même de la naissance de ses enfans : Théras son beau-frere est élu tuteur des deux jeunes Princes, & gouverne en leur nom pendant plus de vingt ans.
1165.	117.	Majorité des enfans d'Aristodème.
1164.	118.	Arrivée des Minyens chassés de Lemnos, qui se réfugient à Lacédémone.
1162.	120.	Colonie conduite par Théras dans l'Isle Callistha.
1152.	130.	Fondation de la ville de Lesbos dans l'Isle de ce nom.
1132.	150.	Fondation de la ville de Cumes en Æolie.
1115.	167.	Colonie de Mélos, selon Thucydide.
1114.	168.	Fondation de la ville de Smyrne.
777.	505.	Commencement des Olympiades vulgaires.
714.		Révolte de Gygès, & fin des Rois Héraclides de Lydie, selon Hérodote.
708.		Mort de Candaule, selon Euphorion.
638.		Naissance de Solon.
594.		Archontat de Solon, & réformation d'Athènes.
592.		Naissance de Cræsus.
585.		Mort de Périandre, tyran de Corinthe.
579.		Fin des voyages de Solon.
560.		Première année de Pisistrate.
559.		Première année du regne de Cræsus.
		Voyage de Solon en Lydie.
550.		Cræsus consulte l'Oracle de Delphes.
549.		Seconde ambassade de Cræsus à Delphes.
547.		Commencement de la guerre de Cræsus contre Cyrus.
545.		Fin de la guerre, prise de Sardes, & destruction du Royaume de Lydie.

D E L' O R I G I N E
E T
D E L' A N C I E N N E T E
D E S E T H I O P I E N S
D A N S L' A F R I Q U E.

Par M. FOURMONT le Cadet.

Premier de
Févr. 1725.

JE divise cette dissertation en deux parties.
La première aura pour objet l'antiquité des Ethiopiens : on verra que de tous les peuples connus, leur monarchie est certainement la plus ancienne.

La seconde, les colonies des Ethiopiens ; nous les suivrons dans leurs courses, & nous tâcherons d'indiquer leurs premiers établissemens.

P R E M I È R E P A R T I E.

Sur l'ancienneté des Ethiopiens.

IL ne se trouve sous le ciel aucun peuple qui, comme la plupart des maisons illustres, ou à présent ne fasse gloire, ou autrefois ne se soit vanté d'être plus ancien que ses voisins.

Si nous parcourons avec quelque soin les histoires diverses, nous verrons paroître tour à tour les Scythes, les Phrygiens, les Grecs, les Persans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Chinois, &c. se disputer l'honneur d'avoir été les premiers habitans de la terre. Souvent ce peuple non content d'en imposer aux autres, a cherché au-delà des années du monde de quoi s'en imposer à lui-même. Les Sçavans n'ont-ils pas été la plupart contraints d'appuyer ces idées chimériques ? Virgile appelle les Latins

Indigenas,

Gensque virûm truncis & duro robore nata.

Les Athéniens ne rougissoient pas de se faire nommer Autochthones.

thores , & ce qu'il y a de plus étonnant , Socrate même dans Platon leur donne cette ridicule qualité , qui , comme leur reprochoient fort sagement d'autres Philosophes , les égaioit seulement aux fourmis & aux fauterelles. L'Orient tout entier retentit encore des grandes aventures de la montagne de Caph , des batailles & des intrigues de Ginnes , des Péris & des Géants : si ces sortes de prétentions doivent passer pour une folie avérée ; comme elles sont de toute la nature , il n'y a pas lieu d'en exempter les Ethiopiens : cependant je ne vois rien de semblable dans ce qui nous reste de leurs histoires. Ces peuples n'avoient proprement pour adversaires dans cette dispute , que ceux de l'Egypte : l'Egypte , comme l'on sçait , a toujours été féconde en fables , hardies en affirmations ; ainsi pour terminer la querelle , ses Ecrivains supposèrent tout d'un coup deux espaces de temps ; l'un moindre , pendant lequel les hommes avoient tenu le trône de l'Egypte ; l'autre presque immense , dans lequel les Dieux mêmes & les demi-Dieux avoient bien voulu y regner.

Depuis Isis & Osiris jusqu'à Alexandre il s'étoit passé , selon eux , 23000 ans : avant ce temps qui ne leur paroissoit pas encore assez considérable , ils comptoient pour le regne des Dieux & des demi-Dieux 42000 ans ; & afin de donner à leur assertion un air plus vraisemblable & un ton plus décisif , ils descendoient jusqu'aux centaines , jusqu'à des dizaines ; en un mot , ils comptoient pour les Dieux & demi-Dieux 42984 ans , c'est-à dire en tout & depuis le commencement de leur monarchie 65984 : c'étoit certainement de quoi embarrasser les Ethiopiens.

Mais Diodore de Sicile qui rapporte une dispute si noble , nous fait aussi entendre que la réplique de ces derniers ne fut pas mal-adroite. Les Ethiopiens ne s'amuserent pas à nier aux Egyptiens leurs adversaires une antiquité vénérable : ils avouèrent sans peine leur grande connoissance dans les arts , leurs sciences , leur politesse , leur diligence à conserver les belles actions de leurs héros , à décrire leurs guerres & leurs conquêtes : mais en même-temps , vû cette exactitude prétendue , ils

les prièrent de leur marquer l'époque des habitations éthiopiennes postérieures aux leurs ; & par l'impossibilité où ils les mirent , il semble qu'ils remportoient la victoire la plus complète.

De ce différend, selon les loix de la critique, nous concluons seulement une chose , sçavoir que ces deux peuples sont de la première antiquité: il est aisé de le prouver des Egyptiens. Ce monde est un théâtre sur lequel les grands Empires ne se montrent , pour ainsi parler, que les uns après les autres: celui de l'Egypte n'étoit-il pas fini lorsque le Romain, le Carthaginois, le Grec, l'Assyrien même ont commencé à y paroître ? Mais dès ce premier âge, & de l'aveu de tous les Auteurs, l'Ethiopie le disputoit à l'Egypte; & l'on va voir dans un moment par leurs passages les plus formels, que sa Monarchie étoit en effet la plus ancienne. Je laisse ici ce que l'on peut lire dans les sçavantes dissertations de *M. Sevin* sur *Menès* qui donna lieu aux quatre dynasties de Thebes, de Thin, de Memphis & d'Héliopolis, les arrangemens qu'a faits de ses successeurs le chevalier *Marsham*, ce que l'Ecriture & les Auteurs Arabes nous rapportent des Pharaons: je ne parlerai pas même de *Zara* & de *Tharacha*, ces Rois si puissans de Chus ou d'Ethiopie, quoiqu'à le bien prendre, leurs noms se trouvent dans des Auteurs plus anciens & plus respectables que *Manethon*. Les seuls points que je toucherai ici sont, le premier, que les Rois de Phyle ou Eléphantine étoient véritablement Ethiopiens; un second, que l'Egypte en général, cette Egypte si fière de ses sciences, si entêtée de ses hiéroglyphes, avoit reçu les uns & les autres des Ethiopiens.

I. Phyle ou Eléphantine (Phyle en Arabe signifie Eléphant) avoit eu ses Rois d'un temps immémorial : *Jule Africain* nous a conservé les noms de neuf ; & il est bon qu'on les entende ici, quand ce ne seroit qu'à cause de la finale *Cherès* qui se trouve dans la plupart, *Ufer-cherès*, *Seph-res*, *Nepher-cherès*, *Sifiris*, *Cherès*, *Rathuris*, *Mer-cherès*, *Tar-cherès*, *Obnos*.

On remarquera en passant, que c'est du septième *Mer-cherès*, ou d'un semblable que les Latins tenoient le nom de *Mercur*,
&

& les Grecs par une petite transposition, celui d'*Hermès*. Quoi qu'il en soit, outre ces neuf Rois d'Eléphantine, Eusèbe en compte encore vingt-deux, dont il ne nous apprend point les noms; & de-là on conjecture avec quelque apparence de raison, qu'ils étoient plus anciens que ceux dont on a parlé. Pag. 58.

Si cela est, comme ces neuf Rois, selon le même Jule Africain, avoient régné pendant l'espace de 248 ans: comme *Ufer-cherès* le premier des neuf, est placé après le temps de *Tamphthis* seizième Roi de la dynastie Memphitique, & au temps de *Pammus-Archondes* dix-neuvième Roi de la dynastie Thébaine, il est clair, si les comptes de ce Chronologiste sont justes, qu'*Ufer-cherès* Roi d'Eléphantine vivoit 560 ans après le temps marqué pour la fondation du Royaume d'Egypte par Menès. Que seroit-ce donc que cette Monarchie Ethiopienne? si le Menès des Egyptiens n'étoit autre que *Cham* ou *Ham*, d'où est venu *Ammon*, ce qui a toute la vrai-semblance possible: or pour montrer que nos Ethiopiens sont plus anciens & moins fabuleux, si les vingt-deux Rois dont parle Eusèbe, ont dû précéder les neuf dont on a retenu les noms, leurs regnes, selon le cours ordinaire, n'ont pû durer moins de 300 ans; & si par-là ils remontent au temps de *Sagar-Amachus-Monchiri* sixième Roi de la dynastie Thébaine, qu'on se souviene qu'elle tombe elle-même dans des siècles, qui, selon l'Ecriture & la saine Chronologie, ont bien l'air de n'être que des fables.

Mais ces Rois d'Eléphantine (dira-t-on) ne sont-ils pas eux-mêmes comptés au nombre des Rois de l'Egypte? la réponse est aisée: l'Ethiopie limitrophe de l'Egypte, a souvent passé pour l'Egypte même. Lorsqu'Hérodote fit le voyage d'Egypte, les Rois Ethiopiens tenoient leur cour à Méroë; c'est qu'alors ils avoient été contraints d'abandonner Phyle leur ancienne capitale. Quelles guerres, au rapport de Joseph, Moïse ne fit-il pas aux Ethiopiens, c'est-à-dire, à ces mêmes Eléphantins? pour une raison semblable, selon Eustathe, la Thébaine a porté le nom d'Ethiopie, parce que les Ethiopiens en avoient été les maîtres. La femme de Moïse a été appelée Ethiopienne, & n'étoit que Madianite: & que veut dire

In Dionys.

pag. 33.

Lib. 8. Héliodore, lorsqu'il nous apprend que Phyle est nommée ville mixte, parce que certains Egyptiens fuyans de leur pays, s'en étoient emparés; enfin Pline le copiste & l'abbreviateur de tant d'anciens Ecrivains Latins & Grecs racontant la décadence de l'Ethiopie : *Ægyptiorum bellis attrita est Æthiopia*, insinue très-nettement & les guerres dont je parle, & l'égalité que je soutiens, *vicissim imperitando serviendoque*.

Mais quoi de plus formel? Ces mêmes Egyptiens enfin les maîtres & vainqueurs, étoient pourtant redevables de leurs arts & de leurs hieroglyphes aux Ethiopiens.

Je n'ai garde de remettre ici sous les yeux le Dieu *Kneph* à tête d'Epervier, adoré dans Eléphantine, & pour cela appelé *Accipiter Æthiopicus*. Qu'on remarque seulement ce terme; ne disons point non plus que, selon Plutarque, les Egyptiens regardoient ce *Kneph* comme un Dieu sans commencement & sans fin, opinion philosophique qu'ils tenoient encore des Ethiopiens, chez qui, au rapport de Diodore, il y avoit une secte de Philosophes qui croyoit les Dieux éternels & incorruptibles.

Il me suffit que par les recherches de ces mêmes Auteurs, on sçache que les Rois, les Prêtres, le peuple même de l'Egypte se faisoient gloire en tout, dans leurs habits, dans leur manger, dans leurs cérémonies, d'imiter les mœurs éthiopiennes.

II. A l'égard des lettres, si ce qu'en a dit S. Clément d'Alexandrie est vrai, que les Egyptiens en avoient de deux sortes, les communes & les hiéroglyphiques, il n'est pas moins certain par le témoignage de Diodore de Sicile, que comme les Egyptiens étoient inventeurs des caractères communs, ils reconnoissoient les Ethiopiens pour les Auteurs des hiéroglyphes: mais son texte est trop précieux, pour ne pas le traduire ici.

“ Les Egyptiens (dit ce docte Historien) ont reçu des Ethiopiens leurs lettres sacrées, les communes sont de leur invention: tous peuvent apprendre ces dernières; les Prêtres seuls possèdent la lecture des hiéroglyphes, & ils la tiennent de pere en fils, l'apprenant en particulier. Les lettres des Ethiopiens, qui sont celles que les Egyptiens appellent sacrées, sont des ressemblances d'animaux, de parties du

„ corps de l'homme, d'instrumens, sur-tout de ceux des for-
 „ gers : leurs mots ne s'expriment pas par la composition
 „ des syllabes ni par les lettres d'un alphabet ; ils ne font que
 „ des images, à la vûe desquelles la chose qu'ils signifient se
 „ représente à l'esprit : ils peignent donc un Epervier, par
 „ exemple, un Crocodile, un Serpent, l'œil, la main, le
 „ visage, & autres choses de cette nature. L'Epervier mar-
 „ que la vîteffe, parce que cet oiseau vole avec plus de rapi-
 „ dité qu'aucun autre : le Crocodile signifie toujours le mal :
 „ l'œil est mis chez eux pour le conservateur, soit de la jus-
 „ tice, soit du corps dont il est membre. Chaque partie a une
 „ signification qui lui est propre : la main droite avec
 „ des doigts repliés, exprime l'épargne de l'avarice : il faut
 „ porter le même jugement du reste & des divers instrumens.,,

Ce passage de Diodore de Sicile n'est-il pas une preuve ma-
 nifeste de l'ancienneté des Ethiopiens, vû le temps auquel ils
 ont été connus ? car enfin voilà la première de toutes les écri-
 tures, l'écriture des peuples naissans, celle que les Espagnols
 trouverent chez les Méxiquains, comme il paroît par l'histoi-
 re Méxiquaine, & le livre Méxiquain imprimé dans M. Thé-
 venot ; celle des premiers Chinois, comme on le voit par la
China illustrata de Kircher, par les relations de plusieurs autres
 sçavans Jésuites, *Semedo*, *Trigaut*, *Martini*, & sur-tout par
 les Dictionnaires Chinois que nous avons entre les mains.

Si j'ajoute à tout ceci qu'Homère, le premier des Auteurs
 de la Grèce, c'est-à-dire, le plus ancien de ses Poètes, semble
 ne reconnoître que trois peuples illustres, ses Grecs, la nation
 Phrygienne qu'il traite encore de Barbare, & nos Ethiopiens :

Ζεὺς γὰρ ἔω' Ὀ'κειανὸν μετ' ἀμύμονας Αἰθιοπῆας.

Iliad. A.

Si l'on prend garde qu'il laisse dans un oubli parfait, Latins,
 Perses, Assyriens, qu'il ne dit que très-peu de chose de l'Egypte,
 pendant qu'il relève infiniment l'Ethiopie pour la religion :

Ἀλλ' ὁ δὲ Αἰθιοπας μετεκίαδε τῆλοθ' ἔοντας

Odyss. A Versf.
 22. Ὀ 25.

Ἀντιόων ταύρωντε, καὶ ἀρνέων ἐκατόμβης.

Sij

on sentira tout d'un coup que c'étoit le seul peuple étranger dont la renommée donnât alors, & depuis long-temps une idée avantageuse.

Mais en voilà assez pour l'antiquité des Ethiopiens : examinons en peu de mots, quelles ont été leurs premières habitations, & ensuite leurs colonies.

DEUXIÈME PARTIE.

Sur l'habitation des premiers Ethiopiens.

EN supposant, comme souverainement vrai ce que nous apprend l'Écriture, que Babylone a été le berceau des peuples, & que c'est de-là qu'ils se sont dispersés sur le reste de la terre, qu'il me soit permis de remarquer qu'avant cette époque, les chefs de famille s'étoient déjà formé chacun une espèce de petit Royaume, qu'on pourroit appeller nomade ou ambulant. Semblables à certains Sauvages de l'Amérique, aux Scythes anciens, aux Tartares d'aujourd'hui; chacun avoit sa troupe, chaque troupe ses Commandans, ordinairement le pere ou l'aîné de la famille. La terre alors spacieuse & au premier occupant, leur laissoit toute liberté pour les courses qu'ils vouloient entreprendre. Peut-on nier qu'elle ne soit encore pleine de ces peuples coureurs ?

Quorum plaustra vagas rite trahunt domos.

Pour connoître au juste les premiers établissemens des Ethiopiens, on peut, ce me semble, procéder de deux manieres.

Premierement comparer les différens noms des peuples en général : la langue d'une nation est toujours le plus reconnoissable de ses monumens; par elle on apprend ses antiquités, on découvre son origine.

En second lieu s'affûrer par l'histoire, que cette nation a véritablement existé en tel ou tel autre endroit que montrent ces réflexions grammaticales & critiques.

Le premier témoignage, quoique certain, paroît ordinairement douteux à ceux qui n'ont jamais fait aucune étude de ce genre.

Le second est mis hors de tout soupçon lorsque les passages sont formels ; mais les deux réunis sur une question historique, composent, ce me semble, une espèce de démonstration.

I. Lorsque l'on examine la Géographie avec quelque exactitude, sur le champ on est surpris de voir, que les Princes, les Royaumes, les Villes, les Fortereffes, les rivières de certaines régions mêmes éloignées les unes des autres, portent néanmoins des noms semblables : nos Philosophes se moquent ordinairement de ces similitudes, mais mal-à-propos ; & s'il est juste de leur avouer qu'il y a des étymologies forcées, qu'il y en a quelques-unes d'arbitraires, ils doivent aussi convenir, que lorsque les ressemblances sont fréquentes, répétées, continuées, elles ne sont plus, & ne peuvent plus être l'effet du hazard. Ces hommes seront à cent, à mille lieues des autres, ce sera pourtant le même peuple, & le nouveau une colonie du plus ancien.

Si le Critique défait de ces préjugés de l'ignorance, parcourt seulement les Cartes de l'Amérique & de l'Europe, s'il se donne la peine de comparer les noms des villes du Mexique avec l'Espagne, du Canada avec la France, de la Virginie avec l'Angleterre : ces noms ne présentent-ils pas à tous les yeux les marques les plus sensibles de leur origine ?

Mais nous sommes dans des siècles reculés, aucun vaisseau ne s'y transporte plus, nos Auteurs n'en font plus aucune mention ; en un mot s'il y a jamais eu communication, elle se trouve effacée de la mémoire de tous les hommes. N'importe à mille ans de la première habitation, la première Carte qui en sera dressée va nous faire reconnoître, sinon l'ancienneté d'un de ces peuples, au moins l'identité que l'on cherche.

Il m'est libre à présent de faire sur les Ethiopiens le même raisonnement.

Dans l'Asie proche de Suse, première remarque, je trouve le Chusistan : par la lecture de Strabon, de Ptolomée, aux mêmes endroits précisément je rencontre les *Kissii*, les *Kossæi* : Chus est le père des Ethiopiens, & voilà sans difficulté ses enfans ; mais c'est aussi le nom des peuples de l'Ethiopie,

proprement dite, de l'Ethiopie Africaine: il y a donc eu deux fortes d'Ethiopiens, ceux d'Asie, ceux d'Afrique? Le voisinage de Babylone & le Chusistan me montrent leur premiere habitation, l'Inde & l'Afrique me convainquent de leur division.

Mais cette division paroît encore plus nettement, lorsque lisant dans les deux régions les noms de leurs villes & de leurs forteresses, j'apperçois non-seulement qu'ils sont presque les mêmes, mais aussi que la plûpart ont un rapport très-marqué aux divers enfans de Chus.

L'ancienne Géographie met un *Mophis* au-dessus de la Thébaïde: d'où vient que dans l'Inde, en deça du Gange, on nous remet un autre *Mophis*? *Mori* est un canton de l'Ethiopie Egyptienne selon Ptolomée: selon Etienne de Byzance l'Inde nous présente un petit peuple appelé *Mories*: il y a une *Sais* Ethiopique & Arabique. N'avons-nous pas des *Saïtes* au haut de la Suziane? dans l'Inde est une ville nommée *Seria*, sur la Mer-Rouge se voit une Isle *Seria*, & toutes deux sont Ethiopiennes. Héliodore reconnoît des *Séres* Ethiopiens, * *Oroze* nous montre des *Séres* Indiens; & nous sommes sûrs qu'il y en a eu, puisqu'une partie des Chinois est Indienne. L'on rencontre par-tout dans les deux pays des *Saba*, *Sabata*, *Sabaræ*, *Sabraga*, *Sabragæ*, *Samba*, *Sambra*, *Sabracatæ*, pour-quoi? sinon parce que, selon le x^e chapitre de la Génèse, *Saba*, *Sabatha*, *Sabathaca* fils de Chus, étoient les peres de ces deux nations: & si dans l'Inde, dans la Gédrosie, dans l'Arabie l'on voit encore des *Rhamnes*, des *Siramnes*, des *Rhamanites*, des *Rambæi*, qui doute que ces peuples ne descendent de *Rhegma*, ou *Rhegma* autre fils de Chus? On ne sçauroit nous objecter le *z* ou *famek* de *Siramnes*, c'est une lettre que ces nations prennent très-souvent au-devant des radicales de leurs mots, ni le *ny* ou *noun*, puisque c'est leur finale la plus ordinaire; ajoutons que comme les termes de *Sennaar*, de *Singara*, & autres de l'Ethiopie Africaine sont des marques ineffaçables de sa premiere origine, aussi les termes de *Cottona* port de la même Ethiopie, & de *Cottona* canton de l'Inde selon Ptolomée, les termes de *Catena* ville Indienne, de

Lib. 7.
* Lib. 3.
cap. 29.

Catani peuples de l'Arabie Ethiopique, ceux de *Labaca* ville de l'Arabie, de *Labaca* ville auprès le Gange selon tous les Géographes, de *Mesa* ville de l'Arabie, de *Mesa* ville de l'Inde auprès de l'Indus. Reconnoissons dis-je, que toutes ces dénominations communes, & plusieurs autres qu'il seroit trop long de rapporter, sont des preuves très-authentiques que ces deux peuples ont eu & la même langue & les mêmes ancêtres. Mais il faut répondre ici à une objection de M. *Ludolf*: ce sçavant a cru que le nom d'Inde chez les Anciens comme chez nous s'étant donné à plusieurs pays, & plus souvent à l'Ethiopie qu'à aucun autre, jamais il n'y avoit eû d'Ethiopiens que dans l'Abyssinie, dans l'Arabie, & auprès de la Mer-Rouge: il regarde ceux des Indes comme une fable, & il ne fait point difficulté de forger lui-même un passage Arabe qu'il prétend avoir donné lieu à l'idée d'une double habitation; je veux bien lui avouer que Philostrate est un Auteur sur lequel il ne faut pas compter; que vû les peuples intermédiaires, Eusèbe a peut-être tort de croire que les Ethiopiens Abyssins sont une colonie des Ethiopiens de l'Inde; que ce sentiment appuyé néanmoins par Lucien & plusieurs autres Auteurs, paroît détruit par le passage de Mégastènes, lorsqu'il assure que les Indiens ne sont jamais sortis de chez eux: ces raisons me paroissent toutes très-foibles, & cependant je veux bien les lui passer. Mais comment M. *Ludolf* a-t-il osé nier l'existence de ces Ethiopiens de l'Inde? & de quel œil regarderons-nous ce système démontré faux par les seules réflexions que l'on a vûes, mais absolument renversé par celles que nous allons tirer des Auteurs les plus anciens? Qu'on retienne seulement ici que d'admettre deux Ethiopies, c'est une chose qui répugne aussi peu que d'admettre l'ancienne & la nouvelle Espagne, l'ancienne & la nouvelle Angleterre; & que comme l'on trouve au *Canada* un Fort Louis, à *S. Domingue* un Cap François, au *Mississipi* une ville d'Orléans, de même tous les anciens Chefs de colonies, en mémoire de leurs premières demeures, donnoient toujours aux villes de leur nouvelle habitation, à ses rivières, à ses campagnes, les noms auxquels

ils s'étoient accoutumés dans leur patrie : est-il rien de plus commun dans Virgile ?

*Ergo avidus muros optatæ molior urbis ,
Pergameamque voco (dit Enée.)*

Helenus n'avoit pas manqué d'en faire autant :

*Chaoniamque omnem Trojano à Chaone dixit :
Pergamaque , Iliacamque jugis hanc addidit arcem.
Procedo , & parvam Trojam , simulataque magnis
Pergama , & arentem Xanthi cognomine rivum
Agnosco , Scææque amplector limina portæ.*

Teucer dans Horace ne ranime-t-il pas ses compagnons par la même espérance ?

*Nil desperandum , Teucro duce , & auspice Teucro ,
Certus enim promisit Apollo
Ambiguam tellure nova Salamina futuram.*

Il y a dans les Poètes une infinité de passages pour cette coutume , qui s'est même pratiquée dans nos Croisades & plusieurs autres expéditions. Supposons-le donc comme un fait certain , & je viens aux témoignages des Auteurs.

II. Homère ne s'est pas contenté de parler des Ethiopiens comme de peuples illustres : ce grand Poète aussi exact qu'aucun des Historiens , a marqué de la manière du monde la plus précise , les régions qu'ils habitoient.

*Odyf. A. Vers.
23. & 24.*

*Αἰθίοπας , τοὶ διχθὰ διδάϊαται , ἔσχατοι ἀνδρῶν ,
Οἱ μὲν δυοσμένου Ὑπεριονος , οἱ δ' Ἀνιοντος.*

Neptune étoit allé chez les Ethiopiens ; ces peuples les plus éloignés des mortels sont distribués en deux branches , les uns sont au Couchant , les autres à l'Orient : il parle de Memnon fils de l'Aurore , c'est-à-dire l'Oriental.

Κεῖνον δὲ κάλλιστον ἶδον μετὰ Μέμνονα δῖον.

Après le divin Memnon , je n'ai jamais vu d'homme plus beau. Et afin que l'on sçache que ce Prince & ses Sujets étoient bien connus

connus dans ces premiers temps de la Grèce, sans m'amuser aux imitations des Poètes Latins.

Nunc, quibus Auroræ venisset filius armis? &c.

Æneid. lib. 12.

Je dirai qu'Hésiode désigne encore cette Ethiopie orientale :

Τιτωνω δ' Ἡὼς τέκε Μέμνονα χαλκοκορυστήν
Αἰθιοπῶν βασιλῆα.

Geog. V. 984.

Au vieillard Titon, l'Aurore donna pour fils Memnon ce brave Roi des Ethiopiens.

Pindare en fait mention dans sa seconde Olympiade ; & il ^{2^e Olymp.} n'a point d'autre nom dans les Paralipomènes de *Quintus Calaber*. Il faut pourtant le dire ingénument ; un grand nombre de ceux qui en ont parlé, trompés par le nom d'Ethiopie, mettent la Cour de ce Prince & même son tombeau à Meroë : on peut voir Pline, *lib. V, cap. 9, lib. VI, cap. 29, lib. X, cap. 36* ; Elien, dans son traité des animaux, *lib. V*, Strabon & même Joseph. Mais Pausanias, & après lui Suidas, ne se sont pas laissés entraîner à une opinion si mal appuyée : *On voyoit* (dit Pausanias) *auprès de Memnon la figure d'un jeune Ethiopien nud, parce que Memnon a été Roi des Ethiopiens ; au reste il vint à la guerre de Troie non de l'Ethiopie (appelée à présent telle) mais de la ville de Suse dépendante de la Perse.* Quelle est l'expression de Suidas ? *Il étoit Roi d'Ethiopie, cependant il n'étoit pas Ethiopien, c'est-à-dire, du Royaume appelé ordinairement l'Ethiopie, ἀλλ' ἐπὶ Σουσαν τῆς Περσικῶν, καὶ τῆς Χοασσοῦ ποταμοῦ, τὰ ἐκεῖσε ἰθὺν ὑποχρεῖται ἔχειν :* mais de Suse en Perse, & d'auprès le fleuve Choaspe, ayant pour sujets les habitans de cette région.

C'est de-là que l'on voit dans Strabon *Memnonium* pour la citadelle de Suse, *Memnonii muri* pour les murailles voisines de cette ville. Enfin voici un passage d'Hérodote qui doit résoudre tous les doutes ; car outre qu'il appelle Suse *Μέμνονεια*, lorsqu'il décrit l'armée de Xerxès il y met deux escadrons ^{Lib. 7.} Ethiopiens, l'un des Ethiopiens d'au-dessus de l'Egypte, l'autre des Ethiopiens de l'Inde : *Τῶν μὲν δὲ ὑπὲρ Αἰγύπτου Αἰθιοπῶν, καὶ Ἀραβίων ἤρχε Ἀρσάμεις, οἱ δὲ ἀπ' Ἰνδίου Ἀνατολίαν*
Tome V. T t

Αἰθίοπας (διῆοι γὰρ ἐτρατεύοντο) προσεταχάτο τοῖσι Ἰνδοῖσι
*Les Ethiopiens d'au-dessus de l'Egypte, & les Arabes étoient
 commandés par Arsames : mais les Ethiopiens de l'Orient (car
 ce peuple marchoit en deux troupes) étoient joints aux Indiens.*

Il ajoûte que ces Ethiopiens de l'Inde ne différoient point
 des premiers par la figure, mais seulement parce qu'ils n'a-
 voient plus la même langue ni les mêmes cheveux.

Οἱ μὲν γὰρ ἀπ' Ἡλίου Αἰθίοπες ἰδοὺ τρίχες εἰσι.

*Car les Ethiopiens de l'Inde ou Orientaux ont les cheveux droits ;
 οἱ δὲ ἐκ τῆς Αἴθνης οὐλοτατον τρίχον ἔχουσι πάντων ἀνθρώπων ,
 au lieu que les Ethiopiens d'Asie sont de tous les hommes ceux qui
 ont la chevelure la plus crespée.*

Ce passage n'est-il pas décisif pour la question dont il s'agit ?
 Mais il y en a plus de dix semblables sur les Ethiopiens, où
 le même Hérodote a toujours soin de distinguer les Ethiopiens
 d'Asie d'avec ceux d'au-dessus de l'Egypte : Αἰθίοπες οἱ ἐκ τῆς
 Αἰθνης, Αἰθίοπες οἱ πρόσουροι Αἰδύπῳ. Dans son livre troisième
 il conte les Péricaniens & ces Ethiopiens asiatiques comme
 la 17^e satrapie des Perses ; & il étoit si sûr de son fait, qu'il dé-
 crit & leurs mœurs & leur manière de payer le tribut, usitée
 de son temps, ὅτι πὸ μέγας ἔμοῃ.

Si le temps me le permettoit, j'ajoûterois ici plusieurs re-
 marques sur les premières courses des Ethiopiens, je ferois voir
 que s'avancant peu à peu, les uns du côté de l'Inde, les autres
 de l'Arabie & de l'Afrique : ceux-ci, après avoir regné long-
 temps en Arabie, se sont retirés en Afrique, où leur Monarchie
 est encore aujourd'hui très-puissante : ceux-là, quoiqu'affervis
 dès le siècle de Cyrus, ont toujours conservé dans leurs mœurs
 & dans leur langue plusieurs marques d'une même origine. Mais
 pour abréger je finis par ces deux petites réflexions : la pre-
 mière historique ; comme aujourd'hui quelques Rois se disent
 Rois de certains peuples qu'ils n'ont plus sous leur domina-
 tion, de même nous apprenons d'Héliodore, que les Rois de
 l'Ethiopie africaine prenoient la qualité de Rois des Ethiopies
 orientale & occidentale, quoique l'orientale fût alors sous

empire des Perles : la seconde physique, qu'il feroit à souhaiter que par le raisonnement, la cause de la noirceur des Ethiopiens nous fût aussi connue que leurs premières habitations peuvent l'être par le détail de ces recherches.

E S S A I
SUR L'HISTOIRE ET LA CHRONOLOGIE
DES
ASSYRIENS DE NINIVE.
Par M. FRERET.

L'ANTIQUITÉ de l'Empire Assyrien est un des points de l'Histoire, sur lequel on a été le moins partagé parmi les Ecrivains Grecs & Romains. Tous s'accordent à regarder ces peuples comme les fondateurs de la plus ancienne monarchie; & Ninus leur premier Roi comme le premier conquérant de l'Univers. On voit dans tous les anciens Historiens, que le Prince qui bâtit Ninive, ou plutôt qui donna une grandeur immense à cette ville, est le premier qui ait porté ses armes dans les pays éloignés de l'Etat qu'il avoit reçu de ses peres : tous conviennent qu'il laissa à ses descendants un Empire qu'il avoit augmenté par ses (a) conquêtes.

Cette opinion n'a rien qui ne se trouve conforme au témoignage de Moïse, le plus ancien & le plus respectable de tous les Ecrivains : nous lisons dans ses livres, que peu de siècles après le déluge, & vers le temps de la dispersion des descendants de Noé, Nemrod petit-fils de Cham sortant du pays (b) de Sennaar

Lû en différentes séances, pendant les années 1722, 1723, & 1724.

(a) *Principio rerum... fines Imperii tueri magis quam proferre, mos erat : intra suam cuique Patriam regna finiebantur. Primus omnium Ninus, Rex Assyriorum, veterem, & quasi avitum gentibus morem novâ Imperii cupiditate mutavit. Hic primus intulit bella finitimis, rudeſque adhuc ad resistendum populos, terminos usque Lybia, perdomuit. . . Ninus magnitudinem quæſita dominationis continuâ possessione firmavit* Just. l. 1, c. 1.

(b) Ce pays nommé *Sinhar* ou *Singar* dans le texte de Moïse, étoit appelé *Singara* par les Grecs, & porte aujourd'hui le nom de *Sinjar* chez les Arabes. Il comprenoit autrefois tout le pays d'entre les deux fleuves du Tigre & de l'Euphrate, au lieu qu'il ne s'étend guères maintenant au-delà des environs de Mosoul (bâtie sur les ruines de Ninive) & de Nisibe, c'est-à-dire, entre le Tigre & le fleuve *Chabour* ou *Haboras*.

dans la Mésopotamie , où il avoit bâti Babylone , s'empara de l'Assyrie , y bâtit Ninive , & quelques autres villes pour assurer sa conquête. Nemrod est beaucoup plus ancien que le Ninus des Grecs : mais c'est en cela même , que le témoignage de Moïse confirme puissamment l'opinion de ces derniers touchant l'antiquité des Assyriens de Ninive.

Dans ces derniers temps la Critique s'étant perfectionnée , les Sçavans ont cru devoir examiner de nouveau les anciennes Histoires. Les lumières de cette Critique leur ayant fait appercevoir que nos Peres avoient reçu trop légèrement plusieurs traditions historiques , qui n'étoient pas appuyées sur des preuves assez solides , ils se firent un point d'honneur de purger l'ancienne Histoire de toutes les fables qui la défiguroient : mais comme rien n'est si difficile à l'esprit humain que de se tenir dans un juste milieu , ils donnerent dans un excès contraire à celui où nos peres étoient tombés. Je ne répéterai point ici ce que je dis sur ce sujet dans un autre (a) mémoire. J'y ai examiné la certitude de l'ancienne Histoire , & j'ai établi les principes que je me proposois de suivre en l'étudiant ; ainsi je compte qu'il suffira de prier ceux qui liront ceci , de se rappeler ce que j'y dis sur les défauts de la méthode qu'ont suivie les plus habiles critiques du siècle passé , Marsham , Usserius , Conringius , Perizonius , &c. aussi bien que sur les inconvéniens de l'amour déréglé des systèmes : je ne crois pas non plus qu'il soit nécessaire de répéter ici ce que j'ai dit pour écarter le reproche de présomption que l'on pourroit me faire , d'avoir entrepris de traiter cette partie de l'ancienne Histoire , que les plus sçavans hommes du siècle dernier ont abandonnée comme remplie de difficultés insurmontables , ou sur laquelle ils n'ont donné que des conjectures insuffisantes , & plus propres à obscurcir la matière qu'ils examinoient , qu'à en éclaircir les difficultés. Nous vivons dans un siècle où l'on ne confond point avec la considération dûe aux grands hommes , ce respect servile qui

(a) Intitulé , *Réflexions générales sur l'étude des anciennes Histoires , & sur le degré de certitude de leurs preuves*. Ce mémoire est comme la préface de tous ceux que je donnerai sur l'ancienne Histoire.

défend à ceux qui viennent après eux , de s'écarter de leurs opinions ; & j'ai crû qu'il m'étoit permis de parcourir de nouveau les routes dans lesquelles ils avoient marché.

J'ai donc examiné les fragmens, les citations, les traditions, & tous les autres vestiges de l'ancienne Histoire que nous ont conservés les Ecrivains postérieurs , en les séparant des interprétations & des gloses que l'on y a ajoutées , en les prenant en eux-mêmes , en ne leur faisant rien dire de plus que ce que leurs Auteurs ont voulu dire , en les comparant les uns aux autres dans un esprit de conciliation , & sans aucun préjugé pour un système plutôt que pour un autre : il m'a semblé que loin d'être opposés entr'eux , ils se réunissoient pour donner les mêmes époques & les mêmes dates , avec une précision qui passoit de beaucoup le succès que j'attendois de ce travail. J'avoue que la facilité & la simplicité des solutions que je croyois avoir trouvées , me les rendoit suspects , & que je fus assez long-temps à comprendre qu'elles eussent pû échapper à tant d'habiles gens qui avoient traité ces matières avant moi , & auxquels je me sentois inférieur à tous égards : mais enfin , j'ai cru devoir surmonter ce scrupule , & proposer des idées que je ne crois plus heureuses que celles de ces sçavans hommes, que parce que j'ai été instruit par leurs propres fautes. Les * défauts de la méthode qu'ils ont suivie , m'ont guidé dans le choix de celle qui m'a conduit à ces découvertes.

* Voyez le
Mémoire déjà
cité sur les
défauts des
Chronologistes
dont je parle.

Je commencerai par rapporter ce que nous avons de plus certain sur les principaux points de l'histoire assyrienne : je comparerai entr'eux les divers résultats de cet examen : & j'essayerai de montrer que les témoignages que l'on a cru absolument opposés entr'eux se peuvent concilier ; pourvû que l'on ne les étende pas au de là de ce qu'ils disent formellement ; après quoi je donnerai une espèce de Canon chronologique étendu de l'histoire d'Assyrie , pour faire mieux sentir la liaison de l'histoire de cette monarchie avec celle des peuples voisins. Cette méthode que je compte suivre dans l'examen de l'ancienne Histoire, m'a paru extrêmement avantageuse, en ce qu'elle mettra le lecteur en état de juger de mon travail par la

lecture de l'ouvrage même , & de me réformer si je me suis trompé , en sorte que je lui serai encore utile lors même qu'il corrigera mes fautes.

P R E M I E R E P A R T I E.

Histoire des Assyriens de Ninive tirée de l'Ecriture.

JE commence par un abrégé de ce que l'Ecriture nous apprend au sujet des Assyriens , non-seulement parce que la religion lui donne une autorité supérieure à celle de tous les Historiens profanes , mais encore parce qu'à ne la regarder que comme un monument de l'ancienne Histoire, son antiquité & le soin que l'on a eu de la conserver , lui donnent une authenticité que ne peuvent avoir les autres monumens.

Genes. X. 10.
11, 12.

Moyse nous apprend , comme je l'ai déjà remarqué , que la ville de Ninive étoit presque aussi ancienne que Babylone , & qu'elle avoit été bâtie par un des petits-fils de Noé , c'est-à-dire, par Nemrod ou par Assur: car je ne prétends point prendre de parti entre les deux sentimens qui partagent les Interpretes.

Gen. X. 11,
12.

La ville de Ninive semble par les paroles de Moyse , avoir été la capitale d'un petit Etat composé des villes de Ninive , de Rehobot, de Calach & de Résen : mais les Rois de Ninive s'étoient contentés pendant long-temps de leur premier établissement sur les bords du Tigre; & l'Assyrie proprement dite,

Genes. XIV.

ne s'est jamais étendue fort loin au de-là de la vallée où coule ce fleuve. Au temps d'Abraham, Chodorlahomor Roi d'Elam étant joint avec le Roi de Sennaar , & avec deux autres Rois , porta ses armes au Midi de l'Euphrate , & obligea les petits Rois de Syrie & du pays de Chanaan à lui payer tribut. Ces Princes étant demeurés soumis pendant douze ans, tenterent de secouer le joug la treizième année ; ce qui obligea Chodorlahomor de venir avec ses alliés dans ce pays : les Chananéens furent battus ; mais Abraham étant tombé pendant la nuit sur l'armée victorieuse avec ses gens & ceux de trois de ses amis, la tailla en pièces , & reprit tout le butin que ces Rois emmenotent ; ce qui montre que l'armée de ces quatre Princes ligüés

n'étoit pas considérable. Comme dans tout le reste de la Genèse il n'est plus parlé de ces Rois d'Elam & de Sennaar, il y a grande apparence que la victoire remportée par Abraham leur ôta l'envie de passer davantage l'Euphrate, pour faire de nouvelles courses au Midi de ce fleuve.

Il paroît même par la facilité avec laquelle Jacob, petit-fils d'Abraham, ramena ses nombreux troupeaux du pays de Haran de Mésopotamie dans la terre de Chanaan, & par la liberté qu'il avoit de les conduire de toutes parts, dans un pays où il ne possédoit pas un pouce de terre, que ces provinces n'avoient pas encore été assujéties au Roi d'Assyrie, & qu'elles étoient dans cet état d'autonomie ou de pleine liberté, dont jouïssent les peuples avant l'établissement des monarchies. Ainsi l'an 182, après la vocation d'Abraham, qui est celui du retour de Jacob dans la terre de Chanaan, & même l'an 215, qui est celui de son passage en Egypte, où son fils Joseph, ministre & favori de Pharaon, lui procura un établissement, les Assyriens de Ninive n'avoient pas encore porté leurs armes dans le pays de Chanaan; car c'est là tout ce que l'on peut & ce que l'on doit conclure du silence de l'Ecriture.

La famille de Jacob demeura pendant 430 ans en Egypte, & en sortit sous la conduite de Moïse au nombre de six cens mille hommes en âge de porter les armes. Les Hébreux passèrent 40 ans errants dans le désert; & la quarantième année depuis leur sortie, arriva l'histoire de Balaam rapportée au livre des Nombres. Dans la fameuse prophétie de (a) Balaam il est parlé des Assyriens comme d'une nation guerrière, qui faisoient des conquêtes; & Balaam déclare aux Kinéens ou Kénéens peuples de l'Arabie Pétrée, que malgré la force de leurs retraites, ils seront subjugués par les Assyriens.

Les termes de cette prophétie *quandiu poteris permanere?* ne permettent pas d'en reculer l'exécution jusqu'au temps de Sennacherib, comme font plusieurs Interprètes. Je serois fort porté à regarder Chusan Résathaïm Roi de Mésopotamie ou de

Exod. XII,

40.

(a) Num. XX. 4, 21. *Robustum est habitaculum tuum: sed si in petra posueris nidum tuum quandiu poteris permanere? Assur enim capiet te.*

Judic. III. 8. *Aram Naharaïm*, qui assujétit les Hébreux pendant 8 ans, comme le Général d'une armée du Roi des Assyriens de Ninive; & ce fut apparemment dans cette expédition, que les (a) Kinéens furent subjugués. Chusân ayant été défait & tué par Othoniel frere de Caleb, les Assyriens abandonnerent absolument le projet de conserver ce pays; & il n'est plus parlé d'eux dans la Bible jusqu'au regne d'Osias Roi de Juda, & de Manahem Roi d'Israël, vers l'an 250 après la dédicace du Temple.

David & Salomon avoient assujéti plusieurs Rois de Syrie, & avoient porté leurs armes jusqu'à la ville de Thapsaque, c'est-à-dire, jusque sur les bords de l'Euphrate. David avoit même battu un corps de troupes tirées de la Mésopotamie, que le Roi des Ammonites avoit appelé à son secours: cependant il n'est fait aucune mention des Rois d'Assyrie dans l'histoire de ce Prince, ni dans celle de ses successeurs pendant plus de 250 ans, soit que l'Empire des Assyriens eût été détruit, ou du moins affoibli par quelque révolution qui avoit favorisé la révolte des provinces méridionales, soit que la mollesse & l'incapacité des Princes qui étoient sur le trône, leur fît négliger la défense de leurs frontieres. Les guerres que les Rois tributaires de Mésopotamie & de Syrie avoient à soutenir contre les Juifs, n'étoient peut-être pas d'assez grande importance aux yeux de ces Monarques efféminés, pour troubler le repos dont ils jouïssent à Ninive. Le silence de l'Ecriture sur les Rois d'Assyrie prouve donc qu'ils n'ont rien eu à démêler avec les Juifs avant le temps de Manahem; & par conséquent que leur Empire n'avoit plus au temps de David, l'étendue que lui donnent Ctésias & plusieurs anciens Ecrivains: mais on n'en doit point conclure que cet Empire n'avoit pas existé dans les temps antérieurs; une pareille conséquence seroit tirée trop légèrement.

Manahem monta sur le trône d'Israël la trente-neuvième année d'Osias Roi de Juda, l'an 237 après la fondation du Temple, & vers l'an 770 avant l'Ere chrétienne. Il regna

(a) Le Paraphraste Chaldéen les nomme *Salmas*; & ce nom est celui de plusieurs peuples de l'Arabie dans *Ptolomée* & dans *Plin* VI. 26.

dix ans : au commencement de son regne, Phul ou Pul Roi d'Assyrie vint à la tête d'une armée en Syrie, & s'avança jusqu'à Samarie ; mais Manahem conjura l'orage en se soumettant au Roi d'Assyrie, & en lui faisant un présent de mille talents, pour l'engager à le maintenir sur le trône qu'il avoit usurpé. Phacée fils de Romeliah ayant poignardé le fils de Manahem, s'empara de la couronne d'Israël : ce Prince regna vingt ans, qui commencerent la cinquante-deuxième année d'Ollas. La dix-septième année de ce Roi d'Israël, Ahas Roi de Juda se voyant hors d'état de résister aux Rois d'Israël & de Syrie ligués ensemble contre lui, appella à son secours *Teglatphalasar* Roi d'Assyrie, & acheta sa protection par de riches présens, ayant enlevé une partie des ornemens du Temple sous ce prétexte. *Teglatphalasar* vint avec une armée formidable, s'empara de la ville de Damas, & en transporta les habitans dans le pays de (a) Kir : il ravagea aussi le pays d'Israël, prit plusieurs villes, & transporta dans l'Assyrie les habitans de plusieurs cantons : ceci arriva au commencement du regne d'Ahas. La douzième année de ce Prince, Osée monta sur le trône d'Israël, *Salmanasar* successeur de *Teglatphalasar* obligea Osée de le reconnoître, & de lui payer tribut : mais ayant été instruit que ce Prince songeoit à se révolter, & qu'il avoit engagé *Soïia* ou (b) *Sabacon* Roi d'Egypte à lui donner du secours, il ne lui laissa pas le temps d'exécuter ce projet ; il marcha contre lui & l'assiégea dans Samarie, où il le prit après un siège de trois ans, la neuvième année du regne d'Ezéchias, & détruisit totalement le Royaume d'Israël. Ayant transporté les Juifs des dix tribus dans le pays de (c) *Khalakh*, de *Khabor* sur les bords du fleuve *Gozan*, & vers les frontieres du pays des Médes, pour ne pas laisser le Royaume de Samarie sans habitans, il y fit

L. IV. Reg.
XV. 19. XVI.
7. 8. 9. 10.

L. VI. Reg.
cap. XVII.

Cap. XVIII.

(a) *Cyrene*, selon la Vulgate, ce pays semble être celui que les Anciens nomment *Cyrrhestica*, au midi de l'Euphrate, dans le voisinage de la Comagène, aux environs d'Hierapolis ; la capitale de ce pays est nommée *Cyrrhos* dans les Anciens.

(b) Ce Prince étoit Éthiopien, & avoit envahi l'Egypte. *Vid. Herod. lib. 2.*

(c) *Chala* ou *Khalakh* est le pays nommé *Καλαχνη* par les Anciens, vers les bords du Tigre. *Khabor* est dans la Mésopotamie, proche du fleuve *Khaboras* : on ne connoît pas le fleuve *Gozan*, à moins que ce ne soit le *Saocoras* de Ptolémée, le long duquel étoit le pays nommé *Gassanitis*.

venir des colonies tirées des autres pays de son obéissance.

Nous voyons par plusieurs endroits de l'Ecriture, que les Rois de Ninive, & ceux de Babylone employoient ces transplantations comme un moyen également propre pour châtier les pays révoltés, & pour conserver leurs nouvelles conquêtes. Les peuples ainsi transportés dans des pays inconnus, où ils étoient mêlés aux anciens habitans, étoient hors d'état de remuer, & ne pensoient qu'à s'établir dans leurs nouvelles demeures.

C'est au temps de cette transmigration totale d'Israël, que Tobie fut conduit en Assyrie avec sa femme & son fils; ce qui arriva vers l'an 298 de la fondation du Temple de Salomon, & vers l'an 730 avant l'Ere chrétienne.

*L. IV. Reg.
XVIII. 13.
Is. XXXVI.
XXXVII.*

Huit ans après la prise de Samarie, Sennacherib entreprit de pousser plus loin les conquêtes de Salmanasar: il entra dans la Judée à la tête d'une armée de deux cens mille hommes, & s'empara de toutes les villes du plat pays. Ezéchias se renferma dans Jérusalem, & envoya de riches présens à Sennacherib: mais le Roi d'Assyrie rejetant toutes les propositions de ce Prince, lui fit déclarer que s'il ne se soumettoit entièrement à lui, & ne se remettait entre ses mains, il détruiroit Jérusalem de fond en comble, & en transporterait les habitans dans un autre pays. Pendant que Sennacherib étoit occupé à faire la guerre aux Philistins, Ezéchias fortifia Jérusalem, se prépara à soutenir le siège, & se mit en état d'attendre le secours des Æthiopiens, qui étoient alors maîtres de l'Egypte. Sennacherib instruit des préparatifs que Taraca Roi d'Æthiopie faisoit contre lui, résolut de le prévenir: ayant pris la ville d'Azoth, il s'avança jusqu'à Péluse, mit le siège devant cette ville & ravagea la basse Egypte, sans trouver de résistance à cause de la mauvaise conduite du Roi qui regnoit alors; (Hérodote lib.2, dit qu'il se nommoit Séthon.) (a) Mais enfin Taraca s'étant

*Joseph. X.
I. Antiquit.*

Isay. XX. 34.

(a) *Joseph. ibid.* Je cite Josephe, parce qu'il avoit tiré ce détail des Historiens Assyriens & Babyloniens. L'Ecriture n'en parle pas, mais elle le suppose; & l'on ne peut entendre son récit sans y suppléer ces circonstances, que l'on a omises dans le

livre des Rois, qui n'est qu'un simple abrégé: au reste, ce Taraca nommé Tharaces dans Josephe, semble être le Téarcon Æthiopien dont Strabon parle sur l'autorité des Mégasthènes. XV. 686, 687.

avancé avec ses troupes, Sennacherib qui apprit que ce Prince marchoit par le désert, le long de la mer rouge pour le prendre en queue, & le mettre entre Péluse & son armée, craignit d'être enfermé; ainsi il leva le siège de devant Péluse, & vint camper devant Lakis, où il joignit ses troupes à celles des Généraux qu'il avoit laissés en cet endroit. De-là il marcha à Lobna en s'avancant vers Jérusalem: mais, sur la nouvelle qu'il reçût que Taraca s'avançoit à la tête de son armée, il leva le siège de Lobna, & marcha à sa rencontre. Les deux armées n'en vinrent pas aux mains; car l'Ange du Seigneur, selon l'expression de l'Ecriture, ayant frappé l'armée de Sennacherib, ce Prince perdit 185000 hommes en une seule nuit, & prit la fuite le lendemain avec un petit nombre de soldats qui avoient échappé à la colere céleste. Ce merveilleux événement est aussi rapporté dans Hérodote qui l'avoit appris des Egyptiens. Il est vrai qu'ils y ajoûtoient quelques circonstances puériles, & qu'ils le regardoient comme une récompense de la piété de leur Roi Séthon, & comme un effet de la protection de Vulcain, dont Séthon avoit joint la sacrificature à la Royauté.

L. IV. Reg.
XIX. 35.

Herod. lib. 2.
cap. 141.

L. IV. Reg.
XIX. 37.
Paralip. II.
XXII. 21.
Isay.
XXXVIII.
38.

(a) Sennacherib étant de retour à Ninive y fut assassiné par ses deux fils aînés, Adramélech & Sarasar, qui le poignardèrent dans le temple de Nefroch. Ces deux Princes ne pûrent recueillir le fruit de leur parricide; le peuple se révolta contre eux, ils furent chassés & obligés de chercher une retraite en Arménie: Assarhaddon leur plus jeune frere fut mis sur le trône. Cette révolution jointe à la perte de l'armée de Sennacherib affoiblit tellement les Assyriens de Ninive, que depuis il n'est fait mention d'aucune entreprise de ces Assyriens contre les Rois de Jérusalem: il paroît seulement, que sous le regne d'Assarhaddon, les Assyriens envoyèrent du secours aux colonies qu'ils avoient placées dans le Royaume d'Israël; & ces précautions marquent que l'on craignoit une invasion de la part des Juifs ou des Egyptiens. On voit dans Esdras, que les

I. Esdras IV.
2.

(a) Le livre de Tobie 1, 18 & 20, nous apprend que Sennacherib fut tué 45 jours après son arrivée à Ninive; & par le détail

de son expédition en Judée, son retour: tombe à l'an 18 d'Ezéchias. Voyez Pri-
deaux Hist. des Juifs à cette année.

Samaritains demandant à Zorobabel d'être admis à sacrifier dans le Temple de Jérusalem, nomment Assarhaddon le Roi d'Assyrie qui les avoit établis à Samarie. Leur demande ayant été rejetée, ils écrivirent au Roi de Perse pour se plaindre des Juifs de Jérusalem; & dans cette lettre, où les noms des différens peuples transportés dans le Royaume d'Israël sont énoncés, ils nomment ce même Prince *Asenaphar* ou *Osnapar*, le Grand & l'Illustre. Cette variété dans le nom du même Prince doit être observée avec soin; car elle nous apprend que les Persans, auxquels les Samaritains écrivent cette lettre, donnoient aux Rois d'Assyrie des noms différens de ceux sous lesquels les Juifs les connoissoient: ainsi l'on ne doit pas être surpris si l'on trouve si peu de Rois d'Assyrie qui portent dans l'histoire profane les noms sous lesquels il en est parlé dans la Bible. La plupart de ces Historiens, & sur-tout Ctésias, avoient tiré le nom de ces Roys des histoires persannes, où ils étoient désignés sous d'autres noms que ceux qui étoient en usage parmi les Syriens.

L. I. *Esdrae*
IV. 11.

Usserius chrono-
l. Veteris
Testamenti.

Marsham
chronicus can.
Prideaux hist.
de. Juifs.

Cap. XX. 12.
Etc.

II. *Paralipo-*
men. XXXII.
21. Etc.
1^{re}. XXXIX.

Ibid.

Ibid.

La plupart des Chronologistes modernes se sont persuadés que cet Assarhaddon fils de Sennacherib, est le même que le Prince nommé *Assaradinus* qui regna pendant 13 ans à Babylone, & commença l'an 68 de Nabonassar, selon le canon de Ptolémée. Mais l'Ecriture ne dit rien de semblable; au contraire on voit dans le IV^e livre des Rois, que le Roi de Babylone envoya une ambassade à Ezéchias après la retraite de Sennacherib, ou même durant son expédition; démarche qui fait voir que ce Roi de Babylone ne dépendoit pas du Roi d'Assyrie. Le même livre des Rois nous apprend que Dieu étant irrité contre Ezéchias, lui fit déclarer par le Prophète Isaye, que ces mêmes Babyloniens, dont il avoit reçu les ambassadeurs avec tant de faste & d'orgueil, enleveroient ses trésors, meneroient ses enfans à Babylone, & les réduiroient à faire des fonctions viles dans le palais de leurs Rois. L'Ecriture qui rapporte cette prophétie en trois endroits différens, ne permet pas de douter qu'il ne faille l'entendre des enfans mêmes d'Ezéchias: *Vos fils qui sortiront de vous, ceux que*

vous aurez engendrés. Ezéchias lui-même entend la prophétie de cette façon ; car reconnoissant sa faute , il demande à Dieu pour toute grace de ne pas être témoin des malheurs de sa famille.

(a) Nous lisons dans les Paralipomènes , que Manassés fils d'Ezéchias ayant irrité Dieu contre lui , fut attaqué par les généraux du Roi d'Assyrie , qui l'ayant fait prisonnier, l'envoyèrent chargé de chaînes d'airain à Babylone; mais que ce Prince ayant apaisé Dieu par son repentir , il recouvra sa liberté , & fut renvoyé à Jérusalem , où il continua de regner jusqu'à sa mort.

L. II. cap.
XXXIII. 2.

Les mêmes Ecrivains dont j'ai déjà parlé , prétendent que ce Roy d'Assyrie étoit Assarhaddon ; & comme il est dit que l'on conduisit Manassés à Babylone , ils soutiennent que cela est arrivé pendant qu'Assarhaddon regnoit à Babylone sous le nom d'Assaradinus. Mais la prophétie d'Isaye est absolument contraire à cette interprétation ; puisque ceux qui doivent mener les enfans d'Ezéchias en Babylone , sont les mêmes peuples dont le Roi (b) Mérodach avoit envoyé des Ambassadeurs au Roi de Juda , après la déroute de Sennacherib. Le (c) R. P. de Tournemine fait de cet Assarhaddon un conquérant qui rendit à l'Empire d'Assyrie presque toute son ancienne splendeur ; cependant depuis Sennacherib , il n'est plus fait mention des Assyriens de Ninive dans l'histoire des Juifs ; & les monumens les plus assurés de l'histoire profane nous montrent que ces peuples n'étoient pas en état de s'opposer aux Médes & aux Babyloniens, qui s'étant révoltés contre eux , se trouverent peu après assez forts pour assujettir leurs anciens maîtres , & pour détruire leur capitale.

Il est vrai que l'Auteur des Paralipomènes , qui est postérieur au regne de Cyrus , donne au Roi de Babylone dont parlent Isaye & le iv^e livre des Rois, le titre de Roi d'Assyrie : mais ce n'est pas une preuve que ce Prince fût un des Rois de Ninive.

L. II. Paral.
XXIII.

(a) Le livre des Rois qui parle des crimes de Manassés , & des menaces que Dieu fit faire à Jérusalem par ses Prophètes , ne parle pas de sa captivité.

(b) Nommé *Mardokempad* dans le canon de Ptolémée.

(c) Dissertation imprimée à la suite du Menochius de l'édition de Paris.

L. IV. Reg.
XXIII. 19.

L'on donnoit indistinctement le nom d'Assyriens à ceux de Babylone comme à ceux de Ninive : l'Ecriture nomme simplement *Assyriens* (a) les peuples contre lesquels marchoit Pharaon Necao, lorsque Josias fut tué à la bataille de Carchemis. Or (b) de l'aveu de tout le monde (même de ceux qui croient que l'Assarhaddon fils de Sennacherib a régné à Babylone,) lors de la mort de Josias, Ninive avoit été détruite par les Babylo niens & les Médes : donc le nom d'Assyriens dans l'Ecriture ne désigne pas nécessairement ceux de Ninive; & la dénomination vague de *Roi d'Assyrie* employée par l'Auteur des Paralipomènes, doit être déterminée par celle de *Roi de Babylone*, dont se servent le prophète Isaye & l'Auteur du livre des Rois. Le titre de *Roi de Babylone* exclut celui de *Roi de Ninive* : car Ninive étoit alors beaucoup plus considérable que Babylone.

Tob. XIV.

Il n'est donc plus parlé de la Monarchie des Assyriens de Ninive dans les livres historiques de l'Ecriture, depuis la déroute de Sennacherib. Le (c) livre de Tobie qui décrit les aventures des deux Tobies sous Sennacherib & sous ses successeurs, nous apprend que Ninive subsistoit encore 45 ans après la mort de Sennacherib, environ l'an 34 du regne de Manassés Roi de Juda, c'est-à-dire, lors de la mort du vieux Tobie : en mourant il prédit la ruine de Ninive, & ordonne à son fils d'en sortir, & d'aller s'établir ailleurs. La version grecque marque que le jeune Tobie vit avant sa mort la ruine de Ninive par Nabuchodonosor & par Assuerus : cette même version donne au jeune Tobie 127 ans de vie. Il étoit déjà né lors de la transmigration d'une partie des Israélites par les ordres de Salmanasar; ainsi sa mort tombe à l'an 120 ou 125 au plus, après la quinzième année d'Achas, c'est-à-dire, vers la cinquième ou sixième année de Joachim; & dans ce temps la ruine de Ninive étoit arrivée. Suivant la Vulgate, le jeune Tobie n'ayant vécu que 99 ans, la ruine de Ninive

(a) Pour les Auteurs profanes voyez la Cyropédie de Xénophon, où les Babylo niens sont toujours nommés Assyriens.

(b) Voyez *Marsham* p. 530, & *Prideaux hist. des Juifs* lib. 1, à l'an 31 de Josias, &c.

(c) Tobie mourut selon la Vulgate, 46 ans après l'accident qui lui avoit fait perdre la vue : la version grecque & la syriaque ont quelques différences, mais peu importantes.

tomberoit au plus tard à l'an 98 après la quinzième d'Achas, c'est-à-dire, à l'an quatorzième de Josias Roi de Juda.

Nous voyons dans le Prophète Jérémie, que Ninive subsistoit encore l'an treizième de Josias, & que plusieurs Juifs pensoient à faire une ligue avec les Assyriens de Ninive contre les Chaldéens : mais que ce projet ayant été renversé par quelque obstacle que le Prophète n'explique point, ces mêmes Juifs avoient proposé de s'unir avec les Egyptiens. *Quid tibi cum viâ Assyriorum. Ab * Ægypto confunderis, sicut confusa es ab * 36.* *Assur.* Dans plusieurs autres endroits de ce Prophète il est fait mention des Assyriens, & il faut l'entendre de ceux de Ninive : car il nomme ceux de Babylone, Chaldéens ; & ce n'est qu'à la quatrième année de Joachim fils de Josias, à la première de la captivité, ou à la dix-neuvième avant la destruction du Temple, qu'il parle de la ruine totale de Ninive & de l'Empire des Assyriens, comme d'une chose arrivée : *Visitabo Regem Babylonis & terram ejus, sicut visitavi Regem Assur.* *Cap. II. 8.* *36.* *v. 18.* ** 36.* *Vid. c. XLV.* *Jerem. L. 18.*

La Chronologie Juive suivie dans le *Seder-olam*, est conforme à cet endroit de Jérémie ; car elle met la ruine de Ninive à la première année de Nabuchodonosor, ou à celle qui précéda son entrée dans la Judée. Or, selon Jérémie, Joachim fils de Josias fut subjugué la quatrième année de son regne, par Nabuchodonosor. L'on peut donc établir par la Chronologie de l'Écriture, la date de la prise & de la destruction de Ninive, 70 ou 71 ans avant le commencement du regne de Cyrus à Babylone, c'est-à-dire, à l'an 608 avant l'Ere chrétienne, & 100 ans environ après la défaite de Sennacherib. *Seder-olam, cap. 24. 25.*

Il est fait mention des Assyriens dans le livre de Judith : mais comme l'autorité de ce livre est controversée parmi les Chrétiens ; que quelques-uns des Interprètes qui le reçoivent au nombre des livres canoniques, le regardent comme un ouvrage allégorique ; & que ceux qui le croient une histoire véritable, sont partagés entr'eux sur le temps auquel il a rapport, je crois que l'on ne peut s'en servir pour établir aucun fait historique. Je me contenterai de montrer dans la suite, quel est le temps où les événemens qui y sont rapportés, ont pu arriver.

Avant que de passer à l'examen de ce que les Ecrivains profanes nous apprennent de l'histoire d'Assyrie, je vais réduire ce que j'en ai dit jusqu'ici, à un petit nombre de faits qui seront comme autant de points fixes, auxquels il faut que le témoignage des Ecrivains profanes se rapporte; sans cela il ne sera digne d'aucune créance, non-seulement à cause de l'autorité que la religion donne à l'Ecriture sainte, mais encore parce que les livres historiques qui en font une partie, sont des ouvrages composés dans le temps même des événemens, ou du moins des abrégés (a) de ces ouvrages écrits dans un temps où les originaux étoient communs, où la mémoire des événemens étoit récente, & près d'un siècle avant les premiers Historiens Grecs. On doit donc regarder les faits suivans comme la base de l'Histoire Assyrienne.

1°. Ninive, quoique très-ancienne, l'étoit moins que Babylone.

2°. Au temps d'Abraham il n'y avoit pas encore d'Empire d'Assyrie, puisque le Roi de Sinhar ou de la Mésopotamie étoit vassal du Roi d'Elam, & que ce dernier avoit rendu tout le pays de Chanaan tributaire.

3°. Qu'au temps de l'exode la puissance des Assyriens étoit redoutable dans l'Orient, puisqu'un Prophète menace des peuples de l'Arabie pétrée, des armes des Assyriens: ainsi on peut regarder comme un Roi d'Assyrie, ou comme un général de ses armées, le Chusan Roi de la Mésopotamie, qui réduisit les Hébreux en servitude quelque temps après la mort de Josué.

4°. Qu'au temps de David & de Salomon, c'est-à-dire, mille ans environ avant l'Ere chrétienne, la puissance des Assyriens avoit été extrêmement affoiblie, soit par quelque grande révolution, soit par la mollesse des Princes qui les gouvernoient: en sorte que les Assyriens ne s'opposèrent point aux conquêtes de ces deux Rois, ni aux expéditions qu'ils firent jusque sur les bords de l'Euphrate.

5°. Que 250 ans environ après la fondation du Temple

(a) Ceci se rapporte aux livres des Rois & des Paralipomènes, qui renvoient à chaque page, à ces originaux.

de Jérusalem, l'empire des Assyriens prit une nouvelle vigueur ; & que cette nation conquit la Syrie & une partie de la Judée , qu'elle conserva au moins jusqu'au regne d'Assarhaddon , après lequel sa puissance diminua extrêmement.

6°. Que la ville de Ninive & le royaume d'Assyrie proprement dit , subsisterent au plus jusqu'à la première année de la captivité , & que leur destruction arriva au commencement du regne de Joachim fils de Josias roi de Juda.

7°. Les deux noms différens que les Samaritains donnent au même Prince , l'appellant Assarhaddon lorsqu'ils parlent aux Juifs , & *Afen-Aphar* dans la lettre qu'ils écrivent au roi de Perse , le nom de Sargon donné à Sennacherib par le Prophète Isaïe , & celui d'Enémessar donné par la version grecque de Tobie , au Prince que la Vulgate & la Version syrienne appellent Salmanasar , ces variétés dans le nom du même Prince prouvent qu'il portoit différens noms ; & que souvent celui sous lequel il étoit connu dans un pays , n'étoit pas en usage dans d'autres provinces : ainsi il ne faut pas former une objection contre l'histoire assyrienne , de ce que les Ecrivains Grecs ne donnent pas aux Rois de ce pays les noms qui sont en usage dans l'Ecriture. Cap. XX. 21

SECONDE PARTIE.

Histoire d'Assyrie tirée des Ecrivains profanes.

LES Ecrivains profanes que nous pouvons consulter , sont de plusieurs sortes ; les uns avoient rapporté la tradition de ceux qui leur avoient paru les mieux instruits , tel est Hérodote : d'autres comme Ctésias , Bérose , Ménandre d'Ephèse , &c. avoient écrit sur les annales des peuples voisins de Ninive , & avoient tiré de leurs histoires ce qui regardoit les Assyriens. La ville de Ninive ayant été totalement détruite par les Babylonien & par les Médes , les mémoires historiques conservés dans cette capitale de l'Empire , avoient péri entièrement ; du moins ne voit-on rien dans l'antiquité qui nous fasse présumer qu'il se fût sauvé quelque histoire de ce pays , écrite par les Assyriens de Ninive.

Cependant les Annales des Babyloniens devoient contenir presque tous les faits essentiels de l'histoire de Ninive : Babylone étoit très-ancienne , & avoit commencé de très-bonne heure à conserver , dans des annales , la mémoire des événemens historiques. Ses Prêtres qui faisoient une profession ouverte de l'Astrologie judiciaire , étoient obligés de mettre en écrit tous les événemens de la vie de hommes (a) singuliers ; & c'étoit par le rapport qui se trouvoit entre ces événemens & les mouvemens des corps célestes , qu'ils avoient établi les principes de leur art : ils prétendoient avoir depuis des milliers de siècles , de pareilles observations des événemens historiques comparés aux révolutions des Astres. On leur conteste avec raison cette longue suite d'observations , qui étoient alléguées par les seuls Astronomes judiciaires : mais on ne peut révoquer en doute celles de leurs Astronomes ; & (b) il est sûr que l'on en avoit au temps d'Aristote , qui étoient plus anciennes que l'Empire des Assyriens.

Enfin une troisième espèce d'Ecrivains sont ceux qui ayant consulté les premiers , avoient écrit l'histoire des Assyriens , ou du moins en avoient parlé par occasion en écrivant d'autres histoires. De tous les témoignages de ces Ecrivains , je ne rapporterai que ceux qui contiennent quelque chose d'important pour la chronologie des Assyriens , pour la suite & le nombre de leurs Rois , pour la durée de leur Empire , & pour les époques de son établissement , de ses révolutions & de sa destruction totale : je ne m'engagerai point dans la discussion des passages qui ne contiennent rien qui ait rapport à ces différens points , parce que ce n'est point une histoire complète de l'Empire des Assyriens , que j'entreprends de donner ici.

Ant. Gell.
15. 23.

(c) Hérodote , le plus ancien des Historiens Grecs que nous avons , étoit né l'an 481 avant l'Ere chrétienne , sous le règne de Darius I. Il avoit beaucoup voyagé , sur-tout dans les

(a) Voyez *Doduvet. dissert. Cyprian. appendix §. XXV.*

(b) Les observations envoyées par Callisthènes à Aristote , faites 1903 ans avant la prise de Babylone par Alexandre , sont

connues de tout le monde ; elles remontoient à l'an 2200 avant l'Ere chrétienne.

(c) Il avoit 53 ans avant la première année de la guerre du Péloponèse.

États du roi de Perse. Il avoit été en Egypte, en Phénicie, dans la Babylonie & dans plusieurs autres provinces de la Perse; il avoit cherché dans tous ces pays à s'instruire par le commerce des plus habiles gens; c'est sur ce qu'il avoit appris d'eux qu'il a écrit son histoire: il a presque par-tout la bonne foi de distinguer les traditions qui lui ont paru assurées, de celles qui étoient contestées, & il va quelquefois jusqu'à déclarer que c'est sans y ajoûter foi, qu'il rapporte certaines choses qui ne lui paroissent pas croyables. Ainsi l'on doit, en combattant les choses qu'il rapporte, examiner s'il les donne comme certaines avant que de le taxer de crédulité.

Outre les neuf livres d'histoire que nous avons de lui, il avoit écrit un ouvrage qui, sous le titre d'*Assyriaques*, contenoit les antiquités des deux nations qui avoient porté ce nom, c'est-à-dire, des Assyriens de Ninive, & de ceux de Babylonie. Hérodote nous renvoie à cet ouvrage, & dit qu'il y avoit décrit le siège & la prise de Ninive par le roi des Médes: ce livre est perdu depuis long-temps; mais Aristote l'avoit vû, & il le cite dans son histoire des animaux.

*Herod. lib. 1.
cap. 106.*

*Hist. animal.
lib. 7. c. 18.*

Si nous avions cet ouvrage, nous verrions ce que les Babylo niens avoient appris à Hérodote touchant leurs antiquités, & celles des Assyriens de Ninive. Il n'en parle qu'en passant dans sa grande histoire, tandis qu'il rapporte fort au long les antiquités égyptiennes, celles des Lydiens, & même celles des Scythes voisins du Tanais. Voici à quoi se réduit ce qu'il nous apprend sur les Assyriens de Ninive: les Assyriens ayant été maîtres de la haute Asie pendant 520 ans, les Médes secouerent le joug les premiers, & soutinrent la guerre contre les Assyriens avec tant de valeur, qu'ils se rendirent entièrement indépendans: l'exemple des Médes fut suivi par plusieurs autres peuples. Ces peuples affranchis du joug des Assyriens, ne se donnerent pas d'abord des Rois; ils conserverent quelque temps leur liberté, & vécurent dans un état qu'Hérodote appelle d'*Autonomie*, se gouvernant par cantons, se donnant des Chefs pendant la guerre, & des Juges pendant la paix, dont l'autorité ne duroit qu'autant qu'il plaisoit à ceux qui la leur avoient

Lib. 1. c. 95.

conférée. Cette forme de gouvernement qui a bientôt dégénéré en anarchie chez les nations policées, subsiste encore parmi plusieurs peuples de l'Amérique septentrionale, parmi les Arabes du désert, & parmi les Tartares de la haute Asie.

Herod. Ibid.

Les intrigues de Déjoces engagerent les Médes à quitter cette forme de gouvernement pour se donner un Roi; & ce fut lui qu'ils mirent sur le trône : mais comme Hérodote ne marque point la durée de ce temps d'autonomie parmi les Médes, on ne sçait quand il fait finir les 520 ans de la domination des Assyriens sur la haute Asie; & par conséquent on n'en peut assigner le commencement.

L'empire des Assyriens subsistoit toujours; & selon la remarque d'Hérodote il se trouva assez puissant, malgré la défection de la plupart de ses vassaux, pour faire la guerre aux Médes, & même avec avantage. Les Assyriens gagnèrent contr'eux une grande bataille 75 ans après le couronnement de Déjoces, & tuèrent Phraortes successeur de ce Prince. La guerre continua entre les Assyriens & Cyaxares fils de Phraortes : ce Prince remporta même sur eux des avantages assez considérables pour les renfermer & les assiéger dans Ninive. Mais tandis qu'il étoit devant cette place, une effroyable multitude de Scythes entra dans ses Etats par les vallées du Caucase, voisines de la mer Caspienne : ces peuples se répandirent dans toute l'Asie, poussèrent jusqu'aux frontieres de l'Egypte, & purent être ou chassés ou exterminés qu'au bout de 28 ans.

Lorsque Cyaxare se vit délivré de ces barbares, il reprit son ancien projet du siège de Ninive, & il se rendit maître de cette ville; ce qui arriva vers la fin de son regne : mais cependant avant la guerre de Lydie qui dura 6 ans, & dont la fin est remarquable par une (a) éclipse de soleil, que Thalès avoit prédite.

Selon Hérodote, Cyaxare est mort 35 ans avant le commencement de Cyrus sur les Médes; ce qui tombe à l'an 56

(a) Selon Plin. 11, 12, cette éclipse arriva la quatrième année de la xlviii^e Olympiade, & l'an de Rome 170. Eudémus, dans son histoire astronomique

citée par Clément d'Alexandrie, *Stromat.* 1, la mettoit vers la 1^e Olympiade.

Mais comme Cyaxare est mort, selon Hérod. 35 ans avant le commencement

avant le commencement de Cyrus à Babylone. L'Écriture nous apprend que Ninive a été détruite 71 ans avant le regne de Cyrus à Babylone; ainsi la prise de cette ville dans la chronologie d'Hérodote sera arrivée 15 ans avant la mort de Cyaxare, & immédiatement après l'expulsion des Scythes: cette date de la prise de Ninive est la seule que l'on puisse conclure de tout le récit d'Hérodote: il faut seulement observer que de même qu'il place la fin de la domination ou de l'empire des Assyriens sur la haute Asie, long-temps avant la destruction du royaume d'Assyrie & la ruine de Ninive, il est de même très-probable qu'il plaçoit l'établissement du royaume des Assyriens auparavant le commencement de leur empire & de leur domination sur la haute Asie. Nous voyons dans son histoire une pareille distinction au sujet des Médes: il ne donne que 128 ans de durée à l'empire des Médes sur la haute Asie au delà du fleuve Halys; quoique la durée totale de leur monarchie ait été de 150 ans.

*Herod. I.
cap. 130.*

Hérodote ne nous donne donc que deux dates chronologiques par rapport à l'histoire assyrienne; sçavoir la prise de Ninive sous Cyaxare, plusieurs années avant la fin de son regne, & le couronnement de Déjoces 171 ans avant le commencement de Cyrus à Babylone (c'est-à-dire l'an 709 avant l'Ere chrétienne) & quelque temps après la déroute de Sen-

de Cyrus, c'est-à-dire, l'an 596 avant l'Ere chrétienne, la première année de la XLVI^e Olympiade. Il y a grande apparence qu'ils se sont trompés; & que comme Thalès avoit prédit plusieurs éclipses différentes, ils n'ont pas distingué celle dont parle Hérodote, qui étoit arrivée la sixième année de la guerre des Médes, & pendant le regne de Cyaxare.

Le P. Petau dans son livre de *Doctrina temporum*, montre que l'an 597 avant l'Ere chrétienne, qui précéda l'année de la mort de Cyaxare, il y eut dans l'Asie une éclipse de Soleil de 9 doigts 22 minutes, le 9 Juillet vers les 8 heures du matin; & c'est, selon les apparences, de cette éclipse que parle Hérodote; suivant ce calcul, la guerre de Lydie aura commencé l'an 602 avant l'Ere chrétienne, 6 ans après la prise de Ninive, & la subversion

totale de l'Empire Assyrien. Lansberge Vranometr. pag. 60, montre que l'an 587 avant Jésus-Christ, il y eut une éclipse de Soleil à 4 heures 39 minutes du soir, dans la Lydie, le 22 Mai de l'année Julienne; cette éclipse fut totale avec demeure. Lansberge prétend que cette éclipse, qui étant par son calcul de 12 doigts 20 minutes, étoit la plus considérable de toute celles que les Anciens connoissent, est celle-là même dont Hipparque s'étoit servi pour déterminer le rapport de la grandeur & de la distance du Soleil, de la Lune & de la terre. Il croit aussi que c'est celle dont parlent Cléomède *lib. 2, c. 3*, & Theon dans son commentaire sur l'*Almageste* de Ptolémée, *lib. 6. cap. 2*.

Mais quand cela seroit vrai, il n'en faut pas conclure que cette éclipse soit celle d'Hérodote; la Chronologie y répugne.

nacherib, vers les premières années du règne de son fils Asfarhaddon. Le commencement de l'empire des Mèdes ou de leurs conquêtes dans la haute Asie, tombe à l'an 687, peu après la mort de Sennacherib, & vers le commencement du règne de Manassés; ce qui montre qu'il dut y avoir dans ce temps-là une révolution considérable à Ninive, qui affaiblit tellement les Assyriens, qu'ils se trouverent hors d'état de s'opposer aux progrès des Mèdes: il paroît encore par le récit d'Hérodote, que vers la fin du règne de Phraortes, vers l'an 634 avant l'Ere chrétienne, les Assyriens se trouverent en état d'attaquer les Mèdes, & remportèrent sur eux des avantages considérables; ces événemens tombent à la huitième année du règne de Josias, & peuvent servir à éclaircir l'histoire du livre de Judith. J'ai observé plus haut, qu'Hérodote parle de Sennacherib, & de sa défaite miraculeuse: il parle aussi d'un roi de Ninive qu'il nomme *Sardanapale*, il fait mention de ses richesses & de son luxe; mais il ne dit rien qui puisse déterminer le temps auquel il a régné; ainsi tout ce que l'on en peut conclure, c'est que le nom de ce Prince & la réputation qu'il avoit dans la Grèce, étoit établie avant les ouvrages de Ctésias, qui n'ont pu être écrits que plusieurs années après la mort d'Hérodote.

L. II. c. 150.

Diod. Sicul.
lib. 11.

* Ctésias, postérieur à Hérodote de 30 ans au plus, étoit contemporain de Xénophon. Vers l'an 400 avant l'Ere chrétienne, lors de la bataille de Counaxa, où le jeune Cyrus fut tué, Ctésias étoit médecin du roi de Perse, & ayant eû le bonheur de guérir ce Prince d'une blessure qu'il avoit reçue dans le combat, il en fut très-favorablement traité, & demeura pendant 17 ans à son service. Ctésias avoit écrit plusieurs ouvrages, & entr'autres une histoire de Perse en vingt-trois livres, qui remontant jusqu'au règne de Ninus & de Sémiramis, dont il décrivait les règnes assez au long, comprenoit

* Diodore de Sicile lib. 11, & Dionysius Laërce 11, 155, mettent l'expédition de Xénophon à l'année quatrième de la 1 x x x i v^e Olympiade. Diodore dit formellement que Ctésias fut fait prisonnier au combat de Counaxa; mais Xénophon lib. 2, & Ctésias lui-même dans Plutarque (Artax.) semblent contraires à cette opinion.

l'histoire entière des Assyriens, des Médes & des Perses jusqu'à la troisième année de la LXXXV^e Olympiade où finissoit son vingt-troisième livre, c'est-à-dire à l'année 398 avant l'Ere chrétienne; ainsi cette histoire n'alloit que trois ans au de-là de l'expédition de Cyrus. Ctésias ne pouvoit être revenu dans la Grèce que vers l'an 384 avant l'Ere chrétienne, ayant passé dix-sept ans à la cour de Perse. Les trois premiers livres de cette histoire de Ctésias contenoient l'histoire des Assyriens; les trois suivans, celle des Médes; les dix-sept derniers livres comprenoient l'histoire des Perses depuis Cyrus premier jusqu'à la défaite du jeune Cyrus par Artaxerxe. Ctésias avoit joint à son vingt-troisième livre la relation d'un voyage par terre d'Ephèse à Baëtra; un itinéraire de l'Inde en journées & en parasanges; & un catalogue des Rois de l'Orient, depuis Ninus jusqu'à Artaxerxe.

*Diod. lib. 14.
pag. 421.*

Ctésias avoit écrit outre cela une description de l'Inde, dans laquelle il rapportoit bien des choses qui lui avoient donné la réputation d'Ecrivain fabuleux; car c'est sur cet ouvrage que Phorius fait tomber cette qualification, que les Critiques nouveaux étendent indistinctement à tous les ouvrages de Ctésias. Je sçais que Ctésias est un Auteur extrêmement décrié aujourd'hui, & qu'il y auroit bien de la hardiesse à entreprendre son apologie: mais je ne désespérerois pas de la réussite, pourvû que la question fut examinée par des gens sans prévention. (a) Je ne repeterai point ici ce que j'ai dit sur cet Ecrivain dans un autre Mémoire; je me contenterai d'observer que les reproches de Plutarque qui se déchaîne extrêmement contre Ctésias, se bornent à l'accuser de partialité pour les Lacédémoniens, & à le convaincre d'une vanité qui le portoit à se louer lui-même sans aucune pudeur; ce qui ne peut tomber que sur les derniers livres de son histoire, où il racontoit les choses arrivées de son temps. Ce (b) jugement de Plutarque, dans lequel même il entroit beaucoup d'humeur, ne détruit point l'autorité de

*Phot. bibl.
cod. 72.*

(a) De l'étude des anciennes histoires, & de la certitude de leurs preuves.

(b) Voyez *disquisitio historica de Ctésia*, de Henry Erienne, à la tête de l'édition

d'Hérodote. La cause du chagrin de Plutarque, qui n'a pas plus épargné Hérodote que Ctésias, venoit de ce que ces Ecrivains avoient mal parlé des Bœotiens.

Ctésias pour l'ancienne histoire. Qu'il ait cherché, de même qu'Hérodote, à mettre du merveilleux dans ses narrations pour flater le goût des Grecs : que dans cette vûe il ait adopté trop facilement les miracles & les prodiges qu'il croyoit liés au système de sa religion : qu'il ait rapporté trop légèrement les merveilles de Physique & d'histoire naturelle, que les voyageurs Persans racontoient des pays éloignés ; faut-il conclure de-là que ce qu'il dit de la Chronologie des Assyriens, de la durée & de la grandeur de leur Empire, doit être rejeté sans examen, quoique ce qu'il en dit ne contienne rien ni d'absurde ni d'incroyable ?

Les Anciens eux-mêmes qui ont jugé Ctésias avec le plus de rigueur, n'en ont pas usé ainsi : tandis qu'ils le déclarent indigne de croyance dans les faits de Physique, ils suivent son témoignage pour l'histoire de l'empire d'Assyrie, soit par rapport à l'antiquité de son origine, soit par rapport à son étendue au temps de Sémiramis, soit par rapport à la longueur du temps auquel il a subsisté.

* *Olympia-*
de 88^e selon
Apollosdore,
cité par Dio-
gène Laerce
lib. 3.

* Platon né l'an 428, devoit avoir vû son histoire, lorsqu'il publia son livre des Loix, qu'il composa dans un âge avancé : Platon dans cet ouvrage parle de l'antiquité & de l'étendue de l'empire des Assyriens, conformément aux idées de Ctésias, dont le caractère & l'autorité lui devoient être connus puisqu'il étoit son contemporain. Il dit que lors du siège de Troye les Assyriens étoient maîtres depuis plusieurs siècles de la plus grande partie de l'Asie, & que le royaume de Troye étoit une dépendance de leur Empire. Xénophon, dans sa retraite des dix milles, cite l'histoire de Ctésias médecin du roi de Perse, au sujet de la mort du jeune Cyrus : Xénophon écrit cet ouvrage après l'an 391, & avant l'an 387, comme M. Dodwel le fait voir : il est antérieur à la continuation de Thucydide, supposant que cette continuation a été écrite vers l'an 380 avant Jésus-Christ, comme on ne peut s'en dispenser ; il s'ensuit que l'histoire de Perse de Ctésias qui finissoit à l'an 398, étoit déjà publique & connue des Grecs, lorsque Platon avoit 48 ans ; ce Philosophe étant né en 428, avoit 48 ans en 380.

Appar. ad
annal. Thu-
cyd. §. 28. p.
33.

Aristote

Aristote , disciple de Platon , dit de Sardanapale roi de Ninive les mêmes choses que Ctésias ; & cependant c'est ce même Aristote qui , sur un fait d'histoire naturelle rapporté par Ctésias , reconnoît que cet Ecrivain étoit un témoin peu croyable. La conduite de ce Philosophe nous prouve que le jugement désavantageux qu'il portoit de Ctésias, tomboit sur les faits d'histoire naturelle, & non sur ceux de l'histoire politique.

Ethior. lib.
1. cap. 3.
Hist. animal.
8. 28.

L'exemple de ces deux Philosophes a été suivi par tous les Ecrivains de l'antiquité. Tous jusqu'à (a) Strabon qui rejette en plusieurs endroits l'autorité de Ctésias, s'accordent à le suivre dans ce qu'il dit de l'histoire d'Assyrie : quelques-uns en diffèrent à la vérité sur certains articles ; mais ils conviennent avec lui dans le gros des faits & dans les points les plus essentiels , comme l'antiquité , l'étendue & la longue durée de l'Empire de Ninive, les noms & les aventures de Ninus & de Sémiramis ses fondateurs , sa décadence , & enfin sa ruine totale sous un Prince nommé Sardanapale. L'énumération de ces Auteurs me méneroit trop loin : je me contenterai de répéter ici ce que j'ai dit ailleurs , sçavoir qu'il ne nous est pas permis de donner aux reproches que les Anciens font à Ctésias plus de force qu'ils ne leur en donnoient eux-mêmes ; leur conduite à l'égard de Ctésias doit régler la nôtre. Croyons que , lorsqu'ils recevoient pour l'histoire Assyrienne le témoignage d'un homme à qui ils refusoient leur croyance dans les autres matieres , ils y étoient forcés par la vérité de cette même histoire : s'il faut les en croire dans le jugement qu'ils portent contre cet Auteur en certaines occasions , nous devons en faire autant , lorsqu'ils lui sont favorables , parce qu'alors ils étoient en état d'en juger , & que nous ne sçavons rien maintenant de ces anciennes histoires que sur leur rapport.

Il ne nous reste aucun ouvrage de Ctésias : nous avons

(a) Strabon, *lib. 11, pag. 507*, dit que l'autorité de Ctésias & celle d'Hérodote n'est pas plus grande que celle d'Homère, d'Hésiode & des Poètes tragiques : cependant *au livre 16, pag. 737*, il parle de Ninus & de Sémiramis fondateurs des

villes de Ninive , de Babylone & de l'Empire Assyrien , & de Sardanapale sous lequel il fut détruit par les Mèdes , conformément au récit de Ctésias : Strabon avoit écrit une histoire universelle.

Bibl. Diod.
Sicil. lib. 2.
* Phot. bibl.
cod. 72.

seulement une espèce d'abrégé de ses six premiers livres dans Diodore de Sicile; & * Photius nous a conservé un extrait des dix-sept autres, & de sa description de l'Inde. Le catalogue des Rois d'Assyrie, qui se trouve dans le canon d'Eusèbe en Latin, & dans la chronologie de George Syncelle en Grec, pourroit avoir été copié sur celui qui étoit à la fin du vingt-troisième livre de Ctésias: (a) mais ces deux Auteurs sont accoutumés à se donner tant de licence, & à faire de si grands changemens aux catalogues de cette espèce, pour les ajuster à leur chronologie, que l'on ne peut faire aucun fonds sur eux. D'ailleurs ils mettent un plus grand nombre de Rois que ne faisoient les Ecrivains anciens.

Παλαιὰ
ἱστορία.
Bibl. lib. II.

Ctésias assûroit que dans son histoire moderne il avoit rapporté les choses dont il avoit été témoin, ou qu'il avoit apprises des Persans qui en avoient été eux-mêmes témoins. A l'égard de l'ancienne histoire, il protestoît qu'il l'avoit tirée des annales des Rois de Perse, ou des archives mêmes, dans lesquelles les Persans étoient tenus par une loix expresse d'écrire les anciennes histoires. Diodore de Sicile qui avoit lû l'histoire de Ctésias, & les écrits des Historiens venus après lui, assûre que cet Ecrivain avoit lû ces annales avec soin, & qu'il en avoit même traduit une partie dans ses ouvrages.

Nos Critiques modernes, que rien n'arrête lorsqu'ils ont une fois pris parti pour ou contre un Ecrivain, nient hardiment, non-seulement que Ctésias ait vû ces annales, mais encore qu'elles continssent les anciennes histoires des pays soumis aux Persans. Comme ils nient le premier fait sans aucunes preuves, il suffit d'observer que Ctésias, médecin du roi de Perse, pouvoit avoir facilement communication des annales de cet Empire, qui ne contenoit rien de secret; d'ailleurs cette communication faisant mieux connoître la Perse aux Grecs, étoit propre à leur en donner une grande idée. Ctésias pouvoit avoir acquis la connoissance de la langue (b) persane pendant

(a) Eusèbe donne une suite des Rois de Lydie, & une de ceux des Médes, où il diffère des Auteurs d'où il les avoit tirés.

(b) Voyez Relandi dissert. de veteri lingua Persicâ, & dissert. de veteri lingua Indicâ.

les 17 ans de séjour qu'il avoit fait à la cour d'Artaxerxe, ou du moins il lui étoit facile de se les faire traduire par les Interprètes que le roi de Perse entretenoit pour la nécessité du commerce qu'il avoit avec les Grecs.

Pour ce qui est de l'existence de ces anciennes histoires des provinces de l'Empire Persan, il est étonnant qu'on ose la nier. Nous en avons des preuves formelles dans l'Écriture : on voit dans le livre d'Esdras, que les Samaritains dans la lettre qu'ils écrivent au roi de Perse contre les Juifs, lui représentent que cette nation toujours rebelle & ennemie des rois qui ne sont pas de leur nation, a perpétuellement troublé le repos des pays qui sont au midi de l'Euphrate ; & que dès qu'elle aura relevé les murailles & les fortifications de sa capitale, elle secouera le joug, & donnera l'exemple de la révolte aux peuples voisins. Pour prouver la vérité de cette accusation, ils demandent au roi qu'il fasse consulter les histoires de Perse : *Ut recenseas in libris historiarum Patrum tuorum, & invenies in commentariis quoniam Urbs illa urbs rebellis est & nocens Regibus & Provinciis, & bella concitantur in ea ex diebus antiquis, quamobrem & civitas ipsa destructa est.*

Cap. 4.

Y. 15.

Le même livre d'Esdras contient un fragment du rescrit du roi de Perse, envoyé en réponse aux Samaritains, où le Prince s'y exprime en ces termes : *A me præceptum est, & recensuerunt inveneruntque quoniam civitas illa à diebus antiquis adversus Reges rebellat, & seditiones & bella concitantur in eâ : nam & Reges fortissimi fuerunt in Jerusalem, qui & dominati sunt omni regioni quæ trans fluvium est ; tributum quoque & vectigal & redditus accipiebant.* Le roi de Perse déclare donc dans ce rescrit, que l'on a trouvé dans les annales anciennes l'histoire des rois de Juda & d'Israël ; & sur-tout celle de ces Rois belliqueux qui ont soumis tout le pays d'au de-là de l'Euphrate, & qui l'ont obligé à leur payer tribut ; ce qui ne peut se rapporter qu'à David & à Salomon. Les Juifs, malgré l'éclat du regne de ces deux Princes, ne faisoient au temps d'Esdras qu'une très-petite figure dans l'Orient, en comparaison des * Babylo-

* *Dum Assyrios, Pœnes, Medos ac Persas Oriens fuit despectissima pars servientium.* Tacit. hist. l. 5. §. 8.

étoit conservée dans les archives de Perse, ce qui n'a pu se faire qu'à cause de la loi dont parle Ctésias ; par conséquent en exécution de cette même loi, l'histoire des puissantes Monarchies qui avoient précédé l'Empire Persan, sur-tout celle des Assyriens, étoit conservée dans les archives. Ctésias nous assure qu'il l'avoit consultée, & Diodore qui avoit lû l'ouvrage de Ctésias en étoit persuadé : nous devons l'en croire, parce que c'est là une de ces choses dont on apperçoit aisément la vérité ou la fausseté, en lisant un ouvrage. Je n'entre pas dans ce détail de l'histoire d'Assyrie, que Diodore nous donne d'après Ctésias ; je me contenterai de ce qui peut servir à fixer la chronologie des point principaux.

(a) Selon Diodore, Ctésias donnoit plus de 1360 ans de durée à l'Empire des Assyriens : dans un autre endroit Diodore dit plus de (b) 1400 ans ; ce qui vient, sans doute, de ce qu'il a confondu les endroits de Ctésias, où cet Auteur commençoit à compter du regne de Belus, avec ceux où il commençoit seulement à Ninus fils de Belus, le premier dont les conquêtes ayent augmenté l'étendue de l'Empire d'Assyrie.

Diodore décrit assez au long les regnes de Ninus & de Sémiramis ; mais il passe sous silence le regne de leurs successeurs, depuis Ninyas fils de Sémiramis jusqu'à Sardanapale : il dit en deux endroits, que Sardanapale étoit le trentième depuis Ninus. Sincelle dit que, selon Diodore, Sardanapale étoit le trente-cinquième roi d'Assyrie, soit qu'il ait consulté des Manuscrits différens des nôtres, soit qu'il ait crû devoir compter les trente générations de Diodore entre Rinyas & Sardanapale, sans y comprendre ces deux Rois ; ce qui joint à Belus, Ninus & Sémiramis, fait cinq regnes ou générations à ajouter. Le Syncelle, après Jule Africain, compte quarante-un rois d'Assyrie, compris Belus & Sardanapale.

Pp. 78. &
81.
Chronogr.
pag. 165.

(a) Diodore, lib. 2, p. 77, cite le second livre de Ctésias pour cette durée de 1360 ans & plus.

(b) Pag. 81, Diodore dit, en marquant la fin du regne de Sardanapale, que l'Empire Assyrien avoit duré plus de 1400

ans. Dans l'un & dans l'autre endroit il place la fin de cette durée à la même époque de la destruction de Ninive : donc la différence venoit de celle du commencement.

Diodore dit que Teutamus, vingtième successeur de Ninus, c'est-à-dire, vingt-troisième ou vingt-quatrième roi d'Assyrie, étoit contemporain de Priam & du siège de Troye selon Ctésias; qu'il est le Thiton pere de Memnon, & qu'il envoya des troupes au secours des Troyens. Diodore ajoute qu'au temps du siège de Troye, l'Empire des Assyriens sur la haute Asie duroit depuis plus de mille ans : si ce calcul étoit celui de Diodore, qui plaçoit la prise de Troye 1182 ans avant l'Ere chrétienne, le commencement de Ninus étoit antérieur à l'an 2182 avant la même Ere : si c'étoit celui de Ctésias, il devoit remonter plus haut, parce qu'alors on faisoit la prise de (a) Troye plus ancienne d'un siècle, que ne l'ont cru les Chronologistes postérieurs; ainsi, suivant Ctésias, le commencement de Ninus tomboit vers l'an 2280.

Diod. lib.
p. 77.

Diod. bibl.
præfat.

Diodore rapporte l'histoire de Sardanapale, & la revolte des Médes sous Arbaces avec assez de détail. On voit par son récit, qu'il étoit persuadé que la destruction totale de Ninive étoit arrivée au temps d'Arbaces, que les Médes avoient succédé deslors à toute la puissance des Assyriens, & que les rois de Babylone relevoient des rois de Médie. Dans cette supposition, la puissance des Médes ayant subsisté depuis Sardanapale jusqu'à Cyrus, pendant 357 ans, elle a fini l'an 560 ou 561, qui de l'aveu de tous les Ecrivains étoit le commencement du regne de Cyrus sur les Médes : donc la destruction de Ninive est arrivée l'an 918, & l'Empire Assyrien ayant duré plus de 1360 ans depuis Ninus, le commencement de ce Prince tombe à l'année 2278, ou même un peu auparavant; car Diodore ne donne pas la durée précise.

Cette Chronologie suppose que le commencement du Royaume des Médes & le regne d'Arbaces sont postérieurs à la ruine de Ninive & à la destruction de l'Empire d'Assyrie : il semble que ce soit le système de Diodore; cependant cela est contraire non-seulement à Hérodote, mais encore aux écrits

(a) Herodote, lib. 2, cap. 145, compte près de 800 ans entre la naissance de Pan fils de Pénélope & la sienne, qui est arrivée l'an 482 : donc la prise de Troye tombe vers l'an 1280 avant l'Ere chrétienne. Voyez la dissertation sur la Chronologie des Rois de Lydie.

des Prophetes, dans lesquels on voit que Ninive a subsisté pendant près de trois siècles depuis l'an 900, je ne sçai même si l'on doit attribuer cette faute à Ctésias. Il avoit écrit tout de suite dans ces trois premiers livres l'histoire d'Assyrie, depuis Ninus jusqu'à Sardanapale; les trois suivans contenoient l'histoire des Médes depuis Arbaces, auteur de la révolte contre les Assyriens, jusqu'à la défaite d'Astyigas ou d'Astyages par Cyrus. Diodore a pu croire que ces deux histoires n'avoient aucun temps commun, que la durée des Médes étoit distinguée de celle des Assyriens, que le dernier de ces deux Empires n'avoit commencé qu'après la destruction de l'autre; ce qui étoit absolument faux, car ils avoient été contemporains, & la Monarchie des Médes avoit commencé environ 300 ans avant la destruction de Ninive.

Peut-être Ctésias avoit-il lui-même brouillé tout cela: peut-être qu'ayant trouvé dans les histoires des Médes, les Rois d'Assyrie désignés par d'autres noms que par ceux qui étoient employés dans les annales (a) Assyriennes, il a cru que ces Rois étoient différens de ceux dont il avoit parlé dans ses trois premiers livres. Je montrerai dans la suite, qu'il y a eu trois Rois de Ninive, auxquels on a donné le nom de Sardanapale, sous lesquels il est arrivé trois révolutions considérables: peut-être Ctésias s'étoit-il exprimé d'une manière obscure là-dessus; & par-là il aura induit Diodore en erreur.

Diodore de Sicile nous déclare lui-même dans sa préface, qu'il ne s'attachera en aucune façon à la Chronologie, dans l'histoire des temps antérieurs au retour des Héraclides, pour la Grèce, & au regne de Cyrus, pour les pays étrangers. Il nous a tenu parole, car on ne peut être moins exact qu'il l'est sur cet article dans ses six premiers livres. Son peu d'attention va même jusqu'à rapporter les narrations les plus contradictoires, sans s'embarrasser de les concilier, ni même de marquer celle qui lui paroît la mieux fondée, ou la plus probable.

(a) J'ai montré plus haut, que les Persans connoissoient les Rois d'Assyrie sous des noms différens de ceux qui leur étoient donnés par les Juifs. Il a pu se faire que dans l'histoire des Médes on leur donnât aussi d'autres noms que dans celle d'Assyrie.

Nous avons des preuves positives qu'il a rapporté ce qu'Hérodote dit de l'histoire des Médes & des Assyriens, d'un façon très-infidèle. 1°. Selon Diodore, Hérodote ne donne que 500 ans de durée à l'Empire des Assyriens sur la haute Asie; dans la vérité il en donne 520. 2°. il dit que le temps de l'autonomie des Médes dura non-seulement plusieurs années, mais encore plusieurs générations : Hérodote ne dit rien qui puisse déterminer si la durée de cet état d'autonomie fut longue ou courte. 3°. Selon Diodore, Hérodote donne le nom de Cyaxare au Prince qui établit la royauté parmi les Médes; & il ajoute que selon Hérodote, ce Cyaxare monta sur le trône la seconde année de la xvii^e Olympiade : ce récit est absolument contraire à celui d'Hérodote. 1°. Il ne parle point des Olympiades qui n'étoient point encore en usage de son temps, comme époques chronologiques. 2°. Il est vrai que cette seconde année de la xvii^e Olympiade est celle du commencement de la royauté des Médes, selon la Chronologie d'Hérodote; car cette royauté ayant duré 150 ans, & ayant fini au commencement (a) de Cyrus, l'an 560 avant l'Ere chrétienne, la royauté des Médes a dû commencer l'an 710, qui est la seconde année de la xvii^e Olympiade : mais c'est le commencement du regne de Déjoces grand pere de Cyaxare, qui n'a été que le troisième roi de Perse, & non le premier suivant Hérodote.

Cyaxare est le roi des Médes, qui a détruit l'Empire des Assyriens; Diodore a cru sans doute, que celui qui avoit succédé à la puissance des Assyriens dans l'Orient, devoit être considéré comme le fondateur de la Monarchie des Médes; & comme il ne citoit Hérodote que de mémoire, il a confondu ce Cyaxare avec Déjoces son ayeul, & il a fait commencer son regne près de 80 ans plutôt que ne fait Hérodote, dont

Diod. lib. 2.
pag. 118.

(a) Eusèbe, *præpar. Evangel.* l. X, c. 10, nous apprend que tous les Chronologistes anciens & tous les Historiens, Polybe, Castor, Thallus, Diodore, Plegon, &c. s'accordent à mettre le commencement du regne de Cyrus sur les Médes, la première

année de la I^{re} Olympiade, & tous les Chronologistes modernes ont regardé ce commencement de Cyrus comme une époque assurée. *Petar. de doctrinâ temporum* lib. X, cap. 12, 14, &c.

il prétend cependant rapporter l'opinion. Si Diodore avoit fait la même faute à l'égard de Ctésias, il ne faudroit pas placer le commencement de Ninus 1360 ans & plus, avant la révolte des Médes, mais seulement avant la ruine de Ninive, qui étant arrivée 48 ans avant le commencement de Cyrus, donnera l'an 1968 avant l'Ere chrétienne pour celui du commencement de Ninus.

(a) Mais de quelque part que soit venue l'erreur, soit que Ctésias ait brouillé les choses dans son histoire, soit que Diodore l'ait extrait peu exactement, on ne peut rejeter le témoignage de Ctésias sur la durée totale des Assyriens, depuis Ninus jusqu'à la destruction de Ninive de 1360 ans & plus; & sur la durée des Médes de 357 ans, depuis la première révolte au temps d'Arbaces jusqu'au commencement de Cyrus; par-là cette révolte a précédé le commencement de la royauté de Déjoces de plus de 200 ans : voilà les deux seules choses que l'on doit conclure de l'abbregé de Ctésias dans Diodore.

Céphalion ou Céphalon avoit écrit une histoire universelle, qui commençant au regne de Ninus finissoit à la mort d'Alexandre : il y avoit suivi pour l'ancienne histoire, Hellanicus, Hérodote & Ctésias. Vossius le distingue de Céphalon de *Gergithum* ville de la Troade, ancien Ecrivain cité par Strabon & par (b) Denys d'Halicarnasse : mais comme il n'a d'autre autorité que celle de Suidas pour cette distinction, je ne sçai si elle est suffisante. Quoi qu'il en soit, ce Céphalion avoit suivi l'histoire Assyrienne de Ctésias : Eusèbe en avoit inséré un assez long fragment dans sa chronique grecque, d'où le Syncelle l'a transcrit. Quoique ce fragment soit imparfait, & que le texte même soit corrompu en quelques endroits, il nous prouve que dès le temps de Céphalion, la liste des Rois d'Assyrie tirée de Ctésias, ne différoit guères de celle que nous avons dans Eusèbe & dans Syncelle. Céphalion donne comme eux 52 ans de regne à Ninus fils de Belus : il comptoit vingt-trois

(a) Photi bibl. cod. LXVIII. vide cod. CLXI, ubi iterum Cephalionis fit mentio, pag. 342.

(b) Dionys. antiquit. Rom. lib. 1. pp. 39 & 58, le nomme, Ἀρχαῖος Συναγωγῆς παλαιὸς πινὺ λόζου ἄξιος.

Rois obscurs, & dont l'histoire ne rapportoit aucune action considérable, qui avoient regné après Ninus pendant mille ans. Un de ces Rois nommé Belimus, qui regnoit 640 ans environ après Ninus, eut une guerre à soutenir (a) contre Persée qui fuyoit les armes de Bacchus. Dans le catalogue des Rois d'Assyrie, on trouve un Belochus qui a regné depuis l'an 625 jusqu'à l'an 650 après Ninus : ce Belochus est nommé *Balaus* par des Ecrivains (b) anciens. Le nom de Bel-ochus est composé de deux mots, dont le premier *Bel* ou *Bal* a fait *Balim* ou *Belim* : ce Belochus fut déthroné par un de ses Officiers nommé Beletaras, & c'est, sans doute, cette révolution arrivée à Ninive que Céphalion avoit en vûe. Pour ce qui est de la guerre entre Persée fils de Danaé & Bacchus ou Denys, c'étoit une ancienne tradition parmi les Grecs, qui montroient à Delphes le tombeau de Bacchus tué par (c) Persée : mais il est clair par les Mythologistes les plus anciens & les plus exacts, que le Bacchus des Grecs n'a pas été un personnage historique, & que ce n'étoit que l'Osiris des Egyptiens, qu'Orphée avoit confondu avec un fils de Sémélé Princesse de Thèbes. Ainsi Céphalion ou Ctésias avoit appliqué à des héros grecs quelque ancienne histoire de l'Orient. (d) M. le Clerc a fait voir que le nom de Persée n'est qu'une épithète tirée des langues orientales qui signifie un *Cavalier* : les noms (e) de *Bacchus* & de *Dionysius* n'étoient non plus que des titres de dignité ; ainsi il a pu se faire que Céphalion & Ctésias ayent été trompés par quelque conformité entre les noms de ces deux héros, & ceux de quelques Princes, dont l'histoire assyrienne de ce temps-là faisoit mention.

Voyez Diod.
de Sicile. 1.
p. 14.

(a) Suidas, dans l'article de Sardapale, dit que ce Prince fut tué par Persée, *ὡς Περσέος*, c'est-à-dire par un Cavalier ou Commandant de la cavalerie assyrienne.

(b) Bion & Alexandre Polyhistor, dont je parlerai plus bas.

(c) Syncelle, pag. 62, *chronogr.* ajoute que le poète Dekharnus disoit dans un de ses ouvrages, que Bacchus avoit été tué dans un combat par Persée.

(d) Dans ses notes sur Hésiode. *Theogon.* V. 280 pag. 53.

(e) Suivant l'Auteur du grand Etymologique, le nom de *Διόνυσος* vient de *Δούων Νυός*, en langue Arabe, *Roi de Nysa* Pocock. *not. in specimen hist. Arabum* pag. 106, montre que *Dou* ou *Di* signifie *Maire* en Arabe, & qu'un canton de l'Arabie porte encore le nom de *Nayvas* ; il parle d'un ancien Roi de l'Yemen nommé *Dynavvas*.

Selon le même Céphalion, le voyage d'Hercule en Cappadoce, & la guerre contre les Amazones, ainsi que l'expédition des Argonautes arriverent pendant le regne de Panyas le dernier de ces Rois obscurs, c'est-à-dire, le vingt-troisième *ὑστέρη γὰρ ἐστίν*. Dans la suite des Rois d'Assyrie tirée de Jule Africain & d'Eusèbe, il est en effet le vingt-troisième. Ce Panyas est postérieur de cent ans à Belochus; & si le premier étoit contemporain de Persée, Panyas a dû regner au temps d'Hercule, qui descendoit de Persée à la troisième génération, & qui florissoit 95 ans après lui.

*Apollod.
chronic. apud
Clem. Alex.
strom. 1. pag.
382.
Syncell. ibid.*

Céphalion parloit encore de deux Rois d'Assyrie, sçavoir de Methræus & de Teuthanes: pendant le regne de ce dernier arriva la guerre de Troye. Céphalion marquoit le rang de ce Teuthanes dans la succession des Rois d'Assyrie; mais le premier des deux caractères qui exprimoient ce nombre est effacé dans le Syncelle, & il ne reste que le second z ou 6 dans la liste des Rois d'Assyrie, il est le vingt-sixième en commençant à Ninus. Diodore, tel que nous l'avons aujourd'hui, dit qu'il étoit le vingtième après Ninyas, c'est-à-dire, le vingt-troisième depuis Ninus. Mais la conformité qui se trouve entre Céphalion & le catalogue, me fait croire que son témoignage doit être préféré, comme plus exact, à celui de (a) Diodore. La seule chose que je conclus de ce fragment de Céphalion, c'est que le catalogue des Rois d'Assyrie, qui est venu jusqu'à nous, est en général assez conforme à celui que Ctésias avoit donné: car pour les prétendus synchronismes, on ne peut les regarder que comme des conjectures d'un Ecrivain particulier. L'époque de la prise de Troye n'étoit pas constante parmi les Grecs; du temps d'Hérodote & de Thucydide on (b) la mettoit plus de 500 ans avant les Olympiades; & depuis Eratosthènes on la plaçoit 100 ans plus tard; ainsi tous ces synchronismes n'étant

(a) Il est clair par-là, qu'il faut lire dans Syncelle KZ. XXVI. au reste Syncelle, qui n'avoit lû le fragment de Céphalion que dans Eusèbe, ne l'a pas entendu, & en tire des conséquences contradictoires aux paroles de Céphalion, telles qu'il les rapporte. Ce n'est pas le seul exemple que

Syncelle nous ait donné de son mauvais raisonnement; ainsi l'on ne doit faire aucune attention à ses sentimens particuliers, & l'on doit se contenter de faire usage des citations qu'il nous a conservées.
(b) Voyez la dissertation sur la Chronologie des Rois de Lydie.

fondés que sur le calcul, dépendent de la chronologie de chaque Ecrivain, & ne servent point à l'établir. Les Grecs avoient voulu trouver leur *Tithon* mari de l'Aurore; & pere de *Memnon*, dans un des Rois de l'Orient; & ils avoient crû trouver entre le nom de *Tithon* & celui de *Teuthamus*, ou *Teuthanes*, une conformité assez grande pour fonder le synchronisme.

Diodore prétend que, selon Ctésias, les Rois d'Assyrie descendoient tous de Sémiramis depuis Ninyas jusqu'à Sardanapale. Bion & Alexandre Polyhistor assùroient que les Dercétades, c'est-à-dire, les descendants de Sémiramis, avoient été dépossédés par un Officier (a) du Palais, nommé *Beletaras*, qui s'étoit emparé de la couronne, & en avoit chassé *Belleus* dernier Roi de la famille de Sémiramis. Les descendants de Beletaras demeurèrent sur le thrône d'Assyrie jusqu'au temps de la révolte d'Arbacès; le Sardanapale déthrôné par le général Méde, fut le dernier Roi de la famille de Beletaras.

Dans le catalogue des Rois d'Assyrie, le dix-neuvième Roi est nommé Beletaras; & le commencement de son regne tombe à l'année 650 après Ninus: son prédécesseur est nommé Belochus, il a regné 25 ans, & avoit associé sa fille Atossa, qui regna avec lui pendant ses douze dernières années. Eusèbe dit que cette Princesse porta aussi le nom de Sémiramis: (c) Photius reproche à Conon d'avoir attribué à Sémiramis femme de Ninus, ce que les Ecrivains racontent de l'Assyrienne Atossa, sçavoir, qu'elle étoit fille & non pas femme de Ninus; qu'elle devint amoureuse de son fils sans le connoître, & qu'elle eut un commerce de galanterie avec lui; mais que l'ayant reconnu elle le prit pour son mari; & que depuis ce temps-là les Médes & les Perses permirent ces mariages, qui leur avoient paru abominables jusqu'alors: les termes de Photius nous montrent que les Ecrivains anciens avoient connu cette Atossa. C'étoit, sans doute, cette révolution arrivée sous le regne de Belleus, qui avoit donné occasion à Céphalion d'y placer la

Diod. lib. II.
p. 77. Παις πυ-
ρὸς Παρῆς.
Agathias lib.
2. pag. 63.
Syncel. p. 359.

Chron. num.
583.

(a) Surintendant des Jardins.

(b) Phot. cod. 186, Cononis narrat. 9.
Cet ouvrage de Conon étoit dédié au
Roi Archelaüs Philopator, qui ne peut

être que le Roi de Cappadoce nommé
Archelaüs, qui se trouva à la bataille
d'Actium. Voss. de hist. Græcis, lib. I.
cap. 24, pag. 162.

Lib. 2. p. 63. guerre de *Belimus* contre *Perfée*. *Agathias* dit que la manière dont *Beletaras* s'empara du trône, selon *Bion* & *Alexandre Polyhistor*, étoit presque incroyable *αδελόως* : le détail de cet événement n'est pas conservé, les amours & les nœces incestueuses d'*Atossa* avec son fils y avoient apparemment quelque part; mais ce seroit faire un roman que de vouloir aller plus loin. Le temps auquel *Bion* a écrit ne nous est pas connu: on conjecture sur un passage (a) de *Pline*, qu'il vivoit sous le regne des *Ptolémées*: pour *Alexandre* (b) *Polyhistor*, on sçait qu'il a vécu du temps de *Sylla*, & qu'il fut affranchi par *Cornelius Lentulus*. Ces deux Ecrivains nous doivent servir à redresser *Diodore*, & peut-être même *Ctésias*; car, comme ils écrivoient après *Bérose*, ils avoient pu suivre cet Historien pour la suite des Rois de Ninive.

Nous avons dans *Josephe* & dans les premiers Apologistes du Christianisme plusieurs citations de *Bérose*; mais il n'y en a aucune qui puisse servir à déterminer la durée de l'Empire des Assyriens de Ninive. Elles nous apprennent seulement que cet Historien donnoit aux Rois de Ninive les mêmes noms sous lesquels ils sont désignés dans l'Ecriture, & que ce qu'il en disoit étoit très-conforme à l'histoire des livres des Juifs, ce qui prouve que cet Ecrivain avoit travaillé sur des mémoires assurés, non-seulement pour l'histoire de *Babylone*, mais encore pour celle de *Ninive*.

*Lib. 3. ad
Autolycum.*

Thallus avoit parlé des Assyriens dans son histoire de *Syrie*, qui est citée avec de grands éloges par tous les (c) Anciens: ce *Thallus* faisoit mention de *Belus* Roi d'Assyrie; mais comme il confondoit ce *Belus* avec le *Saturne* des Grecs, je ne sçais si c'est au *Belus* pere de *Ninus* qu'il faut rapporter ce que nous voyons dans *Théophile* évêque d'Antioche, que *Belus* a vécu 322 ans avant la prise de *Troye*: il y a beaucoup plus d'ap-

(a) *Plin. hist. l. 6, pag. 29, adde Plutarch. in Theseo.*

Vossius de hist. Grac. lib. 3, pag. 336. Il y a eu plusieurs Historiens de ce nom, & entr'autres un natif de *Proconnèse* contemporain de *Phérécyde* de *Syros*. *Voss. lib. 4, cap. 1, pag. 432.*

(b) *Suidas vide Voss. de hist. Grac. lib. 1, cap. 22, pag. 144.*

(c) *Eusèbe citant Jule Africain, prepar. 10, 3, &c. vide Voss. pag. 417, lib. 3.* le temps auquel il a vécu n'est pas connu; mais il est antérieur aux Empereurs Romains.

parence que cela regardoit le Belus de Phœnicie, duquel descendoient Danaüs, Ægyptus, & Cadmus, selon les Mythologues Grecs; car cet intervalle de 322 ans s'accorde avec la chronologie grecque des temps héroïques. Tout le monde sçait que le nom de *Belus*, *Bel*, *Baal* étoit un titre de dignité, & non pas un nom propre: il signifioit en général *Roi*, *Seigneur*. En tout cas si Thallus ne comptoit que 322 ans depuis Belus jusqu'à la prise de Troye, sa chronologie étoit contraire à celle de tous les autres Ecrivains; & si on la suivoit, elle dérangerait entièrement l'ancienne histoire.

Castor, qui avoit écrit une histoire de Syrie, de même que Thallus, étoit plus ancien qu'Apollodore qui le cite dans son histoire (a) fabuleuse. Eusèbe en rapporte quelques fragmens à l'occasion des Rois de Sicyone, des Rois d'Athènes & des Rois d'Argos. Euseb. ann.
161. 142. 989.

Apollodore vivoit sous le regne d'Attale Philadelphie Roi de Pergame mort (b) la troisième année de la CLX^e Olympiade, 138 ans avant l'Ere chrétienne; & lui avoit dédié une chronologie universelle finissant à la quatrième année de la CLVIII^e Olympiade, qui étoit, selon lui, la 1040^e depuis le siège de Troye; ce qui tombe à l'an 145 avant l'Ere chrétienne. Castor avoit donc écrit avant Apollodore, puisque ce dernier le cite; cependant il vivoit en même temps que lui, puisqu'il n'avoit écrit son histoire de Syrie que depuis la prise de Jérusalem, & la profanation du Temple des Juifs par Antiochus; événement arrivé l'an 166 avant l'Ere chrétienne. Joseph joint Castor aux Historiens, qui, en parlant de ce que l'on trouva dans ce Temple, assûrent que l'on ne vit rien dans le sanctuaire des Juifs qui fut indigne de la majesté d'un lieu consacré au culte du souverain Etre. Joseph. lib. 2.
adv. Apian.

Castor avoit apparemment joint à son histoire de Syrie un Canon chronologique, ou suite des anciens Rois Assyriens:

(a) Lib. 2, cap. 1, §. 3. Apollodore cite l'ouvrage de Castor, intitulé *Χρονικά ἀγνώμματα*.

(b) Voyez pour les preuves de ceci,

Fabricius, *bibl. Græc. lib. 3, c. 26, pag. 661*: au reste ces dates sont constantes & reconnues de tout le monde.

P. 205. Κατορ
ἐν τῷ κανόνι.

Eusèbe l'avoit suivi dans sa chronique, & en rapportoit un passage que Syncelle nous a conservé. Dans ce passage Castor dit qu'il a placé Belus à la tête des Rois d'Assyrie; mais qu'il n'a pas marqué la durée de son regne, parce qu'il n'a pas trouvé les Ecrivains d'accord sur cet article; ce qui suppose qu'ils l'étoient sur le reste. Castor ajoûtoit qu'il avoit commencé à compter du regne de Ninus, & qu'il avoit donné la suite de ses successeurs jusqu'à un autre Ninus qui avoit regné après Sardanapale: il faut conclure de-là, que l'on donnoit le nom de Sardanapale à plusieurs Rois d'Assyrie; puisque celui de Castor étoit différent de celui dont parle Diodore après Ctésias. La mort du Sardanapale de ces deux Historiens fut suivie de la destruction entière de l'Empire, & de la ruine de Ninive; en sorte que, loin qu'il pût y avoir d'autres Rois à Ninive après lui, il n'y resta pas même de ville, & les habitans en furent dispersés.

Syncell. 169.

Castor ne donnoit que 1280 ans de durée à l'Empire des Assyriens, en quoi il avoit été suivi par Eusèbe: mais il est clair qu'il n'alloit pas jusqu'au Sardanapale sous lequel Ninive fut détruite: il s'arrêtoit au Ninus II, successeur d'un Sardanapale plus ancien que le dernier Roi de Ninive: apparemment parce qu'il étoit arrivé alors quelque révolution, qui avoit tellement affoibli les Assyriens, que leur Monarchie ne tenant plus le premier rang dans l'Orient, Castor n'avoit pas crû devoir continuer de marquer la durée du temps par le regne de leurs Rois: il avoit apparemment continué la succession par le regne des Médes, auxquels les Persans avoient succédé.

Voilà tout ce que nous trouvons d'exact & de détaillé dans les Ecrivains Grecs au sujet des Assyriens & de leur durée; car ce qu'en ont dit Denys d'Halicarnasse & Appien est si général & si peu exact, que l'on n'en peut rien conclure. La chronologie ne s'établit pas sur des passages vagues, où l'on ne parle des choses qu'en passant, & sans entrer dans aucun détail.

Lib. 1. antiq.
Rom. pag. 2.
*Praefat. p. 5.

Denys d'Halicarnasse dit que le commencement des Assyriens remonte au temps fabuleux de la Grèce: *Appien dit que la durée des trois Empires des Assyriens, des Médes & des

Perfes ne va pas à 900 ans : la durée de l'Empire des Perfes est de 230 ans , celle du Royaume des Médes de 150 : ces deux sommes font 380 , lesquelles étant ôtées de 900 , reste 520 pour la durée de l'Empire Assyrien ; par où il paroît qu'Appien a eu en vûe le passage d'Hérodote que j'ai rapporté plus haut : mais il n'a pas entendu cet Auteur , comme on le voit par ce que j'ai remarqué sur cet endroit. Hérodote suppose un intervalle entre la fin de l'Empire des Assyriens sur toute la haute Asie , & le commencement du Royaume des Médes. D'ailleurs Appien ne parle de ces choses qu'en passant , & n'avoit pas étudié ces matieres ; ainsi son autorité n'est pas suffisante pour rien décider : je ne parle point ici du Saocchoras & du Tilgamus d'Ælien ; car cet Ecrivain dit que c'étoient des Rois de Babylone ; & le rapport du nom de Tilgamus avec celui de Teglatphalassar n'est pas suffisant pour en conclure , comme ont fait plusieurs Critiques , que ce Tilgamus étoit le Roi de Ninive , que l'Ecriture appelle Teglatphalassar : d'ailleurs ce que raconte Ælien ne serviroit de rien pour l'histoire d'Assyrie.

De animal.
12, 21.

Parmi les Ecrivains Latins je n'en trouve que deux qui aient parlé des Assyriens d'une maniere exacte , & de laquelle on puisse conclure quelque chose de précis ; sçavoir , Velleius-Paterculus dans la chronique qu'il a mise à la tête de son histoire romaine , & un Ecrivain que ce même Velleius cite sous le nom d'Æmiliius-Sura , comme Auteur d'une chronologie de l'histoire romaine , intitulée *De annis populi Romani*. Justin , abrégiateur de Trogue-Pompée , n'a pas entendu Ctésias autrement que Diodore , & s'est même expliqué moins nettement que lui. S. Augustin & Paul Orose qui parlent des Assyriens , ne pourroient avoir d'autorité qu'en citant les Auteurs dont ils se sont servis ; & ils ne nous en nomment aucun.

Velleius-Paterculus vivoit sous l'empire de Tibère : son histoire romaine dont nous avons la plus grande partie , est écrite avec soin ; & l'on n'y désire rien autre chose , si ce n'est qu'il y eût montré autant de courage & de sincérité que de génie , & que respectant les jugemens de la postérité , il n'eût pas

Tibère & Sé-
jan.

accablé d'éloges un Prince & un Ministre détestés de tous les gens de bien. Velleius-Paterculus commençoit son histoire abrégée par une chronique des événemens généraux de l'histoire universelle, qui avoient précédé l'établissement de Rome. Dans cette chronique, dont nous n'avons qu'une partie, il marque non-seulement la distance d'un événement à l'autre, mais le plus souvent il donne la date de ces événemens par rapport à l'époque du consulat de Vinicius, qui avoit épousé une petite-fille de Tibère, & auquel il adresse son ouvrage.

Chronolog.
reform.

Ce consulat de Vinicius tombe, selon Riccioli, à la trentième année de l'Ere chrétienne, & c'est sur ce pied-là que l'on doit déterminer la chronologie de Velleius : voici de quelle maniere il parle des Assyriens dans cette chronique :

Velleius-Pa-
terc. lib. 1.

Clarissimum deinde Homeri illuxit ingenium... Hic longius à temporibus belli quod composuit Troïci abfuit ; nam ferme ante annos IDCCCCL. floruit , intra mille natus est... Insequenti tempore Imperium Asiaticum ab Assyriis qui id obtinuerant, annis CIDLXX. (a) translatum est ad Medos abhinc annos IDCCCLXX. quippe Sardanapalum tertio & tricesimo loco ab Nino & Semiramide qui Babylona condiderat natum ita ut semper successor regni paterni foret filius , Pharnaces Medus imperio vitâque privavit... Eâ ætate clarissimus Græci nominis Lycurgus Lacedemonius... hoc tractu temporum ante annos quinque sexaginta quàm urbs Romana conderetur ab Elissa Tyria (quam quidam Dido autumant) Carthago conditur , circa quod tempus Caranus ... hujus temporis æqualis fuit Hesiodus circa CXX. annos distinctus ab Homeri ætate quidam hujus temporis tractu aiunt , à Tuscis Capuam Nolamque conditam ante annos ferè IDCCCXXX. Carissimum deinde certamen Olympiorum initium habuit auctore Iphito Eleo ante annos quàm in M. Vinici consulatum inires IDCCCXXIII. sexta Olympiade post duo & viginti annos quam prima constituta fuerat , Romulus. Romam urbem condidit , à quo tempore ad vos Consules anni

(a) Je suis l'édition de Henry Etienne de Gerard Vossius porte 1700 ans ; mais de l'an 1568 , *corpus Scriptorum historia Romana*, volum. 1 , pag. 731. L'édition ont 1070.

sunt

sunt (a) ICCCCLXXXV. Id actum post Trojam captam annis CCCCXXXVII.

La date qui est marquée par Velleius pour la fin des 1070 ans de l'Empire des Assyriens sur la haute Asie, & pour le temps de la révolte des Médes sous Pharnaces, me paroît fautive; car elle est postérieure aux sept dates qui sont données ensuite. Il n'est pas vrai-semblable que Velleius, dans un canon chronologique, eût rapporté un événement de l'année 770 avant d'autres événemens qui étoient antérieurs à cette même année, sçavoir la fondation de Carthage par Didon l'an 867; l'établissement des jeux Olympiques par Iphitus l'an **833; la législation de Licurgue; l'établissement de Caranus en Macédoine; la fondation de Capoue, & les Poësies d'Hésiode vers l'an *830; la première Olympiade de Corœbus l'an †804; la fondation de Rome l'an § 782: ainsi Velleius avoit marqué pour cette époque de la révolte des Médes, une des années entre 950 & 867. Le Prince qu'il nomme Pharnaces est le même que l'Arbaces de Ctésias, & s'il avoit suivi la chronologie de cet Auteur, ou celle de Diodore, comme la révolte des Médes est arrivée 357 ans avant le commencement de Cyrus, c'est-à-dire, l'an 917 avant l'Ere chrétienne, il a dû marquer l'an ICCCCXLVII avant le consulat de Vinicius; ce qui est postérieur à l'époque d'Homère de l'an ICCCCCL, & quadre avec les dates des événemens qu'il rapporte comme postérieurs. Quoi qu'il en soit de cette correction, il est du moins assuré que, selon Velleius, l'Empire des Assyriens avoit duré 1070 ans sous trente Rois, depuis Ninus jusqu'à un Sardanapale déthrôné par Pharnaces satrape ou gouverneur des Médes: & c'est à ce seul point que je m'arrête, parce qu'il nous fait voir un troisième Sardanapale différent de celui de Castor, qui regnoit 1280 ans après Ninus, & différent de celui de Ctésias, qui périt avec la ville de Ninive, plus de 1360 ans après le commencement de Ninus.

837 avant
l'Ere chré-
tienne.
** 803.

* 800.

† 774.

§ 752.

(a) Lisez ICCCCLXXXII, comme il y a dans d'autres éditions, la trentième année de l'Ere chrétienne étant la 783 de Rome selon Velleius lui-même en cet endroit-ci, puisque la fondation de Rome tombe à l'an 23 des Olympiades.

Le fragment d'Æmilius-Sura rapporté dans Velleius, est d'une très-grande importance, parce qu'il donne la date précise du commencement de Ninus, & que par-là il fixe toute la chronologie Assyrienne. Au reste cet Ecrivain ne nous est connu que par Velleius, & nous ne pouvons déterminer le temps auquel il a vécu; voici les termes de ce fragment: *Assyrii Principes omnium gentium rerum potiti sunt, deinde Medi, postea Persæ, deinde Macedones, exinde duobus Regibus Philippo & Antiocho, qui à Macedonibus oriundi erant, haud multo post Carthaginem subactam devictis summa Imperii ad populum Romanum pervenit: inter hoc tempus & initium Nini Regis Assyriorum, qui Princeps rerum potitus, intersunt anni* (a) *CIO IDCCCCV.*

Æmilius-Sura nous apprend dans ce passage, que les Assyriens, les Médes, les Perses & les Macédoniens, successeurs d'Alexandre, avoient été les maîtres de l'Orient pendant 1905 ans; après quoi la plus grande partie de ces provinces étoit tombée sous la domination romaine: *Summa Imp. ad P. R. pervenit.*

Avant les guerres de Lucullus & de Pompée contre Mithridate & contre Tigrane, les Romains n'avoient possédé dans l'Asie que cette partie occidentale de l'Asie mineure, où étoient les villes de Smyrne, d'Ephèse, &c. car c'étoit ce qu'ils appelloient *Asia*. Les termes dont se servit Pompée en rendant compte de son expédition contre Mithridate, ne permettent pas d'en douter; les voici comme Pline nous les a conservés: *summa summarum gloria fuit Asiam ultimam provinciarum accepisse, mediam Patriæ reddidisse.* Par ses conquêtes l'Asie, qui étoit auparavant frontière, se trouva au milieu des Etats de la République.

(b) Velleius-Paterculus dit dans son histoire, que ce fut après

*Hist. Natu-
ral. lib. 7. 26.*

(a) Je lis 1905 au lieu de 1995, cette première leçon est celle des Manuscrits de Velleius, juxta quam habent codices Velleiani, Conringius *adversaria chronologica*, cap. 7. La leçon de 1995 est celle de l'édit. de *Beatus Rhenanus*, faite sur un Manuscrit de Velleius trouvé à Murbach en 1505, ou plutôt sur la copie faite à la hâte *properanter & infelicitèr*, d'un Manuscrit très-corrompu, *tam prodigiose corrup-*

tum, ut omnia restituere non foret humani ingenii. Epist. Beat. Rhenani Friderico Elect. Saxonia duci, anni 1520 prima editioni præfixa.

(b) Florus 3, 5. Sic Pompeio duce, populus Rom. totam quâ latissima est Asiam pervagatus quam extremam habebat mediam fecit exceptis quippe Parthis & Indis, omnis Asia inter Rubrum Mare & Caspium, & Oceanum tenebatur.

cette guerre, que la Syrie fut assujettie aux Romains : *Syria tum primum stipendiaria facta est*. Il appelle Mithridate, sur qui Pompée conquiert l'Asie mineure, *ultimus omnium juris sui Regum præter Parthos* : car Tigrane roi d'Arménie avoit été soumis aux Parthes, & Pompée l'obligea de reconnoître la république romaine. Velleius regardoit tellement cette année, qui est celle du second consulat de Cicéron, & de la naissance d'Auguste, comme l'époque de la grandeur romaine, qu'il la choisit pour y placer une digression sur le temps auquel les Romains avoient fait la conquête des diverses provinces qui composoient leur empire. L'année de la défaite de Mithridate & de Tigrane, ou celle du second consulat de Cicéron & de la naissance d'Auguste, est indubitablement la 63 avant l'Ere vulgaire ; & si l'Empire de Ninus avoit commencé 1905 ans avant le consulat, l'établissement de l'Empire Assyrien s'étoit fait l'an 1968 avant l'Ere chrétienne.

Velleius lib.
11. cap. 38.

Vide Riccioli
Chronol. re-
form.

TROISIÈME PARTIE.

Examen & solution des difficultés de la Chronologie Assyrienne.

LA découverte de cette année du commencement de Ninus, selon la Chronologie d'Æmilius-Sura, m'a paru d'autant plus importante, que l'on n'y avoit pas fait assez d'attention jusqu'à présent. Cette date suffit cependant pour lever toutes les difficultés de l'histoire Assyrienne, & pour concilier les calculs qui avoient paru les plus opposés. La preuve en sera facile, pourvu que l'on me passe la supposition qu'il y a eu trois Rois d'Assyrie, auxquels les Grecs ont donné le nom de Sardanapale : je ne le propose ici que comme une supposition ; mais j'ose dire que je le démontrerai dans la suite de cette même Dissertation.

L'Empire des Assyriens, ou les conquêtes de Ninus dans la haute Asie ayant commencé l'an 1968 avant l'Ere chrétienne, cet Empire est postérieur de 157 ans à la vocation d'Abraham, & à son passage dans le pays de Chanaan. Suivant

la chronologie de l'Ecriture, la vocation d'Abraham est de l'an 2130 avant Jesus-Christ, & antérieur de 1125 ans à la (a) dédicace du Temple de Salomon. Il n'y a aucun Chronologiste qui mette cette dédicace plus bas que l'an 1000.

Le passage de Jacob en Egypte postérieur de 215 ans à la vocation d'Abraham, tombe au commencement du regne de Sémiramis, avant que les Assyriens eussent attaqué la Palestine, & dans le temps qu'ils se préparoient à y porter leurs armes; ce qui est conforme au discours que Joseph tient à ses freres dans la Génèse. Il feint de les prendre pour des espions envoyés par les ennemis des Egyptiens pour reconnoître le pays; c'est une preuve que les Egyptiens craignoient quelque invasion du côté de la Syrie; & cette crainte ne pouvoit avoir pour objet les entreprises d'aucun des petits Princes du pays de Chanaan, elle suppose qu'il y avoit alors dans l'Orient une puissance qui pouvoit être formidable aux Egyptiens.

Diad. lib. 2.

Si l'Empire des Assyriens a été détruit entierement avec la ville de Ninive, l'an 608 avant l'Ere chrétienne, ou l'année qui précéda le commencement de la captivité des Juifs & la conquête de la Judée par Nabuchodonosor, comme on l'a prouvé dans la premiere partie; cet Empire ayant commencé l'an 1968, a duré précisément 1360 ans, comme le dit Diodore après Ctésias. Diodore marque à la vérité, que cette durée étoit de plus de 1360 ans, & dans un autre endroit il dit plus de 1400 ans: mais c'étoit, sans doute, en y comprenant le regne de Belus, ou en tout ou en partie, que Jule Africain cité par le Syncelle, fait de 55 ans.

Si l'on compte les 1280 ans de durée, que Castor donne aux Assyriens de l'année 1968, le regne de ce Ninus postérieur à Sardanapale, par où il terminoit le canon des Rois d'Assyrie, tombera à l'année 688 avant l'Ere chrétienne.

(a) La dédicace est de l'an 480 après l'exode; l'exode est arrivé 430 ans après l'entrée de Jacob en Egypte. L'Ecriture y est formelle; & cela arriva 215 ans après la vocation d'Abraham: donc il y a 1125 ans, si l'on met la dédicace en 1015, avec le pere de Tournemine, ou

en 1057 avec le pere Pèzron, on aura les années 2140 ou 2182 pour la vocation d'Abraham. Il me suffit d'avoir ici une date qui quadre à peu près, parce que je n'ai besoin de fixer aucune époque précise de cette ancienne Chronologie de l'Ecriture.

Or cette même année 688 est celle où commence l'Empire des Médes sur la haute Asie selon Hérodote. Cet Empire ayant duré 128 ans jusqu'au commencement du regne de Cyrus, comme on l'a vu plus haut, ou jusqu'à l'année 560, les premières conquêtes de Déjoces sur les Assyriens, c'est-à-dire celles de l'Arménie & de la Cappadoce ou Syrie (a) blanche, sont de l'an 688. Cette conformité entre le calcul de Castor & celui d'Hérodote, est trop parfaite pour être attribuée au hasard seul: elle doit être regardée comme une preuve de la vérité de l'époque du commencement de Ninus, donnée par Sura; & elle nous montre en même temps, que Castor, qui avoit consulté Hérodote, ne regardoit pas les 520 ans de l'Empire des Assyriens sur la haute Asie, marqués dans cet Historien, comme la durée totale de leur Monarchie. Nous avons observé que la fin de ces 520 ans n'étant marquée dans Hérodote, que par la révolte des pays tributaires, révolte dont il ne donne aucune date, le commencement de ces 520 ans est incertain; ainsi je ne m'arrêterai point à chercher les moyens de le déterminer: Hérodote nous fournit si peu de choses là-dessus, que nous ne pouvons nous former une idée juste de son système.

Si les 1070 ans de Velleius ont commencé l'an 1968, ils ont fini l'an 898, & c'est à cette année qu'il faut placer la révolte des pays tributaires de l'Empire d'Assyrie, la prise de Ninive par Arbaces ou Pharnaces, & la mort de Sardanapale trente-troisième Roi depuis Ninus. J'ai supposé plus haut, que la durée du royaume des Médes depuis la révolte d'Arbaces jusqu'au commencement de Cyrus, étoit de 357 ans, & que la révolte tomboit à l'an 917 avant l'Ere chrétienne: mais c'étoit dans la supposition que Ctésias donnoit 65 ans aux regnes des deux derniers rois des Médes de même qu'Hérodote; car Diodore ne nous apprend point combien Ctésias les faisoit regner.

Justin assigne 350 ans à la durée des Médes depuis Arbaces

(a) Les Anciens donnoient ce nom à la Cappadoce, *Strab.* 12, p. 373, *Plin.* 6, 3. Hérodote 1, 6, au chap. 72, dit que les Grecs nommoient les peuples de Cappadoce, Syriens.

jusqu'à Cyrus : Jule Africain 283, Eusèbe 261. Le calcul de Velleius donneroit 338, c'est-à-dire, 12 ans moins que Justin, & 19 moins que je n'en avois trouvé par l'hypothèse des 357 ans de durée : mais au fond cette différence est peu importante, parce que l'on n'a aucun événement connu à déterminer dans cette partie de la chronologie Assyrienne ; elle vient, sans doute, de ce que les uns ont compté du commencement de la guerre, & les autres de la fin. Une révolution comme celle qui arriva à Ninive au temps d'Arbaces, est un événement qui demande un certain espace de temps, & qui occupe souvent un assez grand nombre d'années. Nous lisons dans Eusèbe *ann.* 1172, & dans la chronologie de Syncelle *pag.* 185, que tous les Chronologistes s'accordoient à placer la révolte d'Arbaces & la mort de Sardanapale, sous l'archontat d'Ariphron, neuvième Archonte perpétuel à Athènes. Eusèbe place le commencement d'Ariphron 68 ans avant l'Olympiade de Corœbus, c'est-à-dire l'an 845 avant l'Ere vulgaire : Syncelle 75 ans avant la même Olympiade, ou l'an 852. Jule Africain dans le Syncelle, 122 ans avant Corœbus, ou l'an 899.

Selon la chronique de Paros, dans les Marbres d'Arundel époque 31, Phéréclès, prédécesseur d'Ariphron, gouvernoit à Athènes l'an 414 avant le passage de Xerxès, ou l'an 894 avant l'Ere chrétienne. Phéréclès, Ariphron, Théispeus & Agamestor ont été Archontes depuis cette année jusqu'à l'Olympiade de Corœbus, qui, selon Eusèbe, & selon le calcul précis de la chronique de Paros, est arrivée la première année de l'archontat d'Æschyle ; ce n'est que 117 ans pour la durée de ces quatre Archontes. Eusèbe ne leur donne que 87 ans, Syncelle 94 ; l'Auteur de la chronique donnoit plus de durée au regne de ces Archontes ; & le temps d'Ariphron, ou l'époque de la révolte d'Arbaces, n'étoit pas éloigné de l'an 898, auquel il tombe par le calcul de Velleius.

Ctésias, Castor & Velleius s'accordent tous trois à commencer l'Empire d'Assyrie au regne de Ninus : s'ils sont si différens entr'eux dans la durée qu'ils assignent à la Monarchie

Affyrienne; si Ctésias lui donne 1360 ans, Castor 1280, & Velleius-Paterculus seulement 1070, c'est qu'ils ne finissent pas au même Prince. Ctésias comptoit 40 Rois, comme il paroît par le canon de Jule Africain: Castor en comptoit 36. Eusèbe qui en met autant, fait profession de suivre Castor: Velleius ne compte que 33 Rois d'Assyrie; ainsi, quoique tous trois finissent la liste des Rois d'Assyrie par un Prince nommé Sardanapale, il est visible qu'ils donnent ce nom à trois Princes différens. J'ai observé plus haut, que le Sardanapale de Castor ne pouvoit être celui de Ctésias, puisqu'après lui il y avoit encore eu des Rois à Ninive, au lieu que la mort du Sardanapale de Ctésias avoit été suivie de la subversion de Ninive, la ville ayant été détruite, & les habitans dispersés dans la Mésopotamie & dans la Médie.

*Diod. lib. 2.
pag. 81.*

Quand même l'existence de ces trois Sardanapales ne seroit pas établie sur les preuves que je vais rapporter, c'est un moyen si aisé de concilier des anciens Chronologistes, & ces trois Princes de même nom sont une conséquence si naturelle des trois différens calculs, que je ne puis concevoir comment les Critiques qui ont entrepris d'éclaircir l'histoire d'Assyrie, n'ont pas eu recours à cette hypothèse qui accorde tout. Elle est infiniment plus simple que celle qu'ils ont faite des deux Empires Assyriens consécutifs, le premier ayant duré pendant un temps considérable; mais qu'ils allongent ou qu'ils accourcissent selon que leur système le demande. Ils n'ont en cette occasion aucun égard pour les témoignages des Anciens, dont, suivant leur méthode ordinaire, ils reçoivent une partie, tandis qu'ils rejettent l'autre, sans penser que ces témoignages ne peuvent être divisés sans être détruits. Ils font commencer le second Empire par un Nnius de même que le premier, & font aussi finir l'un & l'autre par un Sardanapale, mais sans rapporter aucunes des preuves que nous fournit l'antiquité, qu'il y a eu plusieurs des Rois d'Assyrie auxquels on a donné ce nom.

** Lib. 1. Persicorum apud Suid. Σαρδανάπαλ.*

Je me suis engagé à donner ces preuves; & je vais le faire.

* Calisthènes, dans son histoire de Perse, reconnoissoit qu'il y

avoit eu deux Rois de ce nom, l'un courageux & actif, l'autre mou & efféminé ; & c'étoit pour ce dernier qu'avoit été faite l'építaphe que tout le monde connoît.

L. 4. apud
Athen. 12. c.
7. p. 530.

Clitarque dans son histoire d'Alexandre, disoit que Sardanapale, après avoir été chassé du throne, étoit mort de vieillesse ; ce qui ne convient guères au Sardanapale dont parle Diodore après Ctésias, puisque celui-ci périt dans l'embrasement de son palais.

Deipnosoph.
lib. 12. c. 7.
p. 529.

Il y a même tout lieu de présumer que Ctésias parloit de plusieurs Sardanapales différens ; car Athénée rapporte un détail touchant celui qui fut déthrôné par Arbaces, différent de ce que nous lisons dans Diodore. Selon Athénée, Sardanapale ayant été vaincu par Arbaces, envoya ses trois fils & ses trois filles à Ninive, auprès de celui qui y regnoit, εἰς Νίνον πρὸς τὸν ἐκεῖ βασιλέα, avec trois mille talens d'or. Dalechamp traduit ainsi ces paroles, *ad Ninum Nini Regem* ; ce qui supposeroit qu'après la défaite de Sardanapale, un Prince du nom de Ninus étoit monté sur le thrône ; mais le Grec ne dit rien de semblable.

Diod. lib. 2.
pag. 80.

Diod. p. 81.
πλὴν δὲ πάλιν
εἰς Ἰδαψος κα-
τέσκαψεν.

Selon Diodore, ce fut vers Cotta Satrape de Paphlagonie, que Sardanapale envoya ses enfans : mais, comme il suppose que la ville de Ninive fut rasée après la mort de Sardanapale, il paroît que ce n'est pas celui dont parloit Ctésias dans Athénée, & qui avoit recommandé ses enfans à son successeur au Royaume de Ninive, avant de se donner la mort. Mais ce qui prouve démonstrativement les trois différens Sardanapales, ce sont les tombeaux qui leur furent élevés après leur mort. Diodore se trompe dans le temps où il place la destruction de Ninive ; car elle a subsisté encore long temps après Arbaces : mais elle fut entièrement ruinée lorsqu'elle fut prise par les Médes & par les Babyloniens sur le dernier Sardanapale. La ville fut rasée, & les habitans dispersés dans la Mésopotamie & dans les autres provinces de l'Empire d'Assyrie ; le fait est si constant, qu'il est inutile d'en rapporter les preuves.

Athénée 12.
c. 7. pag. 529.
adde Ælian.
de animal.
17. cap. 17.

Amynthas, auteur d'une description géographique de l'Asie, sous le titre Σπαθμοι, rapportoit dans son troisième livre, qu'auprès

qu'auprès d'une des portes de Ninive on voyoit le reste d'une terrasse, ou d'une bute de terre faite de main d'homme, pour servir de tombeau à un Prince nommé Sardanapale, selon la tradition du pays. Cette terrasse avoit été ruinée en partie lors du siège de Ninive, les matériaux ayant servi à construire des cavaliers pour placer les machines avec lesquelles on battoit la ville. Il restoit encore cependant une partie de ce tombeau, & entr'autres des colonnes de pierre, sur lesquelles étoit gravée l'építaphe de Sardanapale roi de Ninive, en lettres & en langue Chaldéennes. Athénée nous a conservé trois traductions différentes de cette építaphe, l'une en sept vers hexamètres par le poète (a) Chérille : Athénée l'avoit tirée des ouvrages de Chrysippe ; l'autre aussi en vers par le poète Phœnix de Colophone : c'est une imitation plutôt qu'une traduction ; elle contient quatorze vers, sans compter un préambule de onze, dans lequel le Poète parle du Prince qui avoit ordonné que l'on mît cette építaphe sur son tombeau ; dans l'építaphe ce Prince se nomme lui-même *Ninus* : la troisième traduction est en prose, & tirée de l'ouvrage même d'Amyntas. Ces trois versions s'accordent à mettre dans la bouche du Prince, que l'építaphe fait parler, des discours insensés que l'on supporteroit à peine à la fin d'une débauche de table, & lorsque le vin a fait entièrement perdre l'usage de la raison. (b) *J'ai régné, dit ce Prince, & tant que j'ai vécu, j'ai bu, j'ai mangé, j'ai fait l'amour, (c) Ηγεδσιασα.* Car je sçavois que le temps accordé aux hommes est court, & troublé par les maux & les accidens : je voyois que l'usage des biens que je laisserois après moi, passeroit à d'autres ; c'est pourquoi l'unique objet que je me suis proposé pendant tous les jours de ma vie, a été celui de mettre à profit cette jouissance.

Athen. 8.
pag. 336.

La traduction de Chérille appelle ce Prince roi de Ninive la grande : *εἰμι Νίνου μεγάλης βασιλεύσας*, & contient deux

(a) Ce Poète étoit de Samos, & avoit écrit un Poème sur l'expédition de Xerxès, dont Joseph rapporte quelques fragmens, lib. 1, contra Appien. Il avoit vu Hérodote dans sa jeunesse, selon Suidas, & avoit été extrêmement lié avec lui ; ainsi ce Poète étoit ancien.

(b) Je suis la traduction en prose, comme plus simple & plus fidèle.

(c) Le terme Chaldéen qui répondoit à ce mot, étoit un terme obscène, comme le remarque Arrien, de expedit. Alexand. 11, pag. 32.

*Tusculan.
quæst. lib. 5.*

vers que Diodore rapporte, & que Cicéron a traduit de cette sorte :

*Hæc habeo quæ edi , quæque exsaturata libido
Hausit : at illa jacent multa ac præclara relicta.*

L'imitation du poëte Phœnix qui nomme ce Prince Ninus roi d'Assyrie, ajoute à ce que les autres lui font dire, que ses ennemis s'étant ligués contre lui, enleveront ses trésors.

Cette épitaphe antérieure à la destruction de Ninive, avoit été faite par un Sardanapale plus ancien que celui sur qui la ville fut prise; la chose n'a pas besoin de preuve : à quel autre Prince peut-elle convenir, qu'à celui qui fut déthroné par Arbaces, & par Belesis (a) selon Diodore ? Crésias décrivoit fort au long la mollesse de ce Prince, sa vie efféminée, ses débauches ; & prétendoit que ç'avoit été la seule cause de la révoite d'Arbaces. Cette épitaphe que son successeur fit graver sur son tombeau, étoit un manifeste contre sa mémoire, très-propre à justifier la violence de l'usurpateur, en rendant odieux le Prince auquel il avoit enlevé la couronne. (b) Le succès a répondu aux vûes des Auteurs de cette épitaphe ; & le nom de Sardanapale est devenu une de ces épithètes injurieuses qui mettent le comble à l'infamie des Princes, auxquels la postérité les donne.

Le texte d'Athénée est manifestement corrompu dans l'endroit où il parle du siège de Ninive : il fait dire à Amynthas, que cette ville fut prise par Cyrus; mais comme cette ville étoit ruinée au temps de ce prince, & que selon Hérodote elle fut prise par Cyaxare, il est clair que c'est une faute de copiste, & qu'il faut lire *Κυάξαρον* au lieu de *Κίερον*. Le texte d'Athénée est si corrompu qu'il y faut faire bien d'autres corrections.

*Chronogr.
p. 110.*

Le Syncelle nous a conservé quelque détail de cette prise de Ninive par les Médes & les Babyloniens; il cite un passage d'Alexandre Polyhistor; mais il paroît avoir mal pris le sens de

(a) Voyez Diodore 2, pag. 80, & Nicolas de Damas, excerpt. Vales. pag. 424. Athénée 12, pag. 528, &c. *in bovis non in Regis sepulcro inscriberes ? hæc habere se mortuum dicit quæ ne vivus quidem diutius habebat quam fruebatur.* Cicero Tusculan. lib. 5.

cet (a) Auteur, qui étoit très-bien instruit de l'histoire des peuples de l'Orient. Ce passage de Polyhistor nous apprend que le dernier roi de Ninive se nommoit *Sarac*, que Nabopolassar roi de Babylone ayant fait alliance avec Astyage roi des Mèdes, fit épouser Aroitis fille d'Astyage à son fils Nabuchodonosor: *Sarac* étant assiégé dans Ninive par ces deux Princes, & craignant de tomber vivant entre leurs mains, mit le feu à son palais, & se brûla tout vivant. Le récit de Polyhistor n'est pas absolument exact; car il parle d'Astyage comme ayant régné sur les Mèdes du vivant de Nabopolassar, & ce Prince est mort neuf ans entiers avant le commencement du règne d'Astyage. Nabopolassar est mort l'an 605 avant l'Ere chrétienne, & Astyage n'est monté sur le trône des Mèdes qu'en l'année 595 avant la même Ere. Peut-être faut-il mettre encore cette faute sur le compte de Syncelle; car il est sûr par le témoignage d'Hérodote, que ce fut Cyaxare qui prit Ninive. Au reste cette Aroitis Princesse de Médie pouvoit être fille d'Astyage; car la naissance de Cyrus fils de Cambyse prince de Perse, & de Mandane fille d'Astyage, étant de l'an (b) 599, ce même Astyage en 608 pouvoit avoir déjà une fille en âge d'être mariée.

L'építaphe dont nous avons parlé, ne portoit pas le nom de Sardanapale, & ce n'étoit que la tradition qui donnoit ce nom au Roi pour qui elle avoit été faite: mais il paroît que l'on appelloit ainsi les rois d'Assyrie, sous lesquels il étoit arrivé des révolutions à Ninive. Alexandre Polyhistor donnoit par cette raison le nom de Sardanapale à *Sarac* dernier Roi de Ninive; & je ne doute pas que ce Prince ne soit le Sardanapale, à la bravoure & au courage duquel Callisthènes rendoit témoignage; & que de même le Sardanapale efféminé ne fût le Roi dont le tombeau avoit été ruiné à la prise de Ninive.

(a) Eusébe le cite souvent avec éloge, & copie presque tout ce qu'il avoit écrit de l'histoire des Juifs, *prép.* 9. 17. *Clem. Alex. Stromat.* 1.

(b) Cyrus est mort l'an 530 avant Jésus-Christ, 218. de Nabonassar. *cau.*

Ptolem. Il étoit âgé de 70 ans, & en avoit régné 30 sur les Mèdes. *Cicero de Divinatione lib. 1.*, citant Dinon auteur d'une histoire de Perse, & antérieur à Alexandre. *Vid. Voss. de histor. lib. 4. cap. 38.*

Arrian. exped.
Alex. lib. 2
pag. 23. edit.
Steph.
Athenée 12.
pag. 530. ex
Aristob. &
Clitarc. Strab.
14. pag. 672.

Le tombeau du véritable Sardanapale étoit en Cilicie auprès d'Anchialé ville peu éloignée de Tharse, & qui lui servoit de port. L'armée d'Alexandre passa au pied de ce monument peu de jours avant la bataille d'Iffus; ainsi il étoit décrit dans toutes les histoires de ce Prince, publiées par ceux qui avoient servi sous lui. Au-dessus du tombeau étoit la statue de Sardanapale qui, tenant la main droite élevée au-dessus de sa tête, faisoit avec deux de ses doigts joints ensemble le geste d'un homme qui veut marquer combien quelque chose le touche peu.

Athenée p.
529.

Selon Cléarque disciple d'Aristote, & auteur de plusieurs ouvrages historiques, l'inscription gravée sur ce tombeau en caractères Assyriens étoit assez simple : *Sardanapale fils d'Anakyndarax a bâti les villes de Tarse & d'Anchialé en même jour ; & maintenant il n'est plus.*

ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ. ΑΝΑΚΤΝΔΑΡΑΞΕΩ.
ΑΓΧΙΑΛΗΝ. ΕΔΕΙΜΕ. ΚΑΙ. ΤΑΡΣΟΝ. ΜΗ. ΗΜΗΡΗ.
ΑΛΛΑ. ΝΤΝ. ΤΕΘΗΚΕΝ.

^a Athenée
530.
^b Suid.
Σαρδ.
^c Schol.
Arist. Aves.

Clitarque, ^a Aristobule, ^b Callisthènes, Hellanicus & ^c Apollodore rapportoient cette épitaphe de Sardanapale; mais il paroît qu'ils la confondoient avec celle du Sardanapale de Ninive, puisqu'ils ajoûtent aux paroles rapportées par Cléarque ΣΤ ΔΕ ΞΕΝΟΣ ΕΣΘΙΕ, ΠΙΝΕ, ΠΑΙΖΕ, *Passant bois, mange, fais l'amour*, observant même que le terme Assyrien qui répondoit à πᾶσι *fais l'amour*, étoit un terme obscène. Ces derniers mots ne se lient guères avec le commencement de l'épitaphe, où Sardanapale tire vanité de la construction de deux villes (^a) considérables. Quelle apparence que l'on ait tiré de-là une conséquence aussi impudente & aussi peu liée que celle de l'invitation que l'on fait aux passans? La plupart des écrivains de la vie d'Alexandre étoient accusés de travailler d'imagination, & d'embellir le fonds de l'histoire de beaucoup de détails qu'ils inventoient. Strabon leur fait ce reproche; & comme il avoit écrit lui-même une histoire de ce Prince, il avoit eu occasion d'examiner à

15. p. 685.
adde. 505.
506.

(^a) Selon Arrien, les ruines d'Anchialé au temps d'Alexandre monroient que ç'avoit été une grande ville.

fonds les ouvrages de ces Historiens : ils sont croyables sur la forme extérieure de ce monument de Sardanapale , au pied duquel ils avoient passé ; mais pour le sens de l'inscription qui étoit en langue Chaldéenne , & qu'il avoit fallu leur expliquer , ils ne l'ont donné que d'après un souvenir confus , & l'ont confondue avec les traductions de l'épithaphe de Sardanapale de Ninive , qui couroient dans la Grèce depuis le temps de Chérille.

Ainsi voilà un troisième Sardanapale différent de celui qui régnoit lorsque la ville de Ninive fut détruite par les Médes , & de celui qui étant mort autrefois dans cette ville , fut enseveli hors des murs , & dont le tombeau fut détruit en partie par Cyaxare , pendant le siège de Ninive. Un tombeau élevé dans la Cilicie à un roi de Ninive , ne pouvoit convenir qu'à un Prince déthroné , & obligé d'aller chercher une retraite hors de ses Etats ; par conséquent ce tombeau est celui du Sardanapale dont parle Clitarque , & qui , selon lui , étoit mort dans un âge fort avancé , ayant survécu assez longtemps à la perte de son Royaume. Clitarque en parloit dans son histoire d'Alexandre , & sans doute , c'étoit à l'occasion du monument d'Anchialé ; ce qui prouve que c'étoit le Sardanapale enseveli en Cilicie , qu'il avoit en vûe.

C Prince semble être le seul qui ait été appelé Sardanapale , il est nommé ainsi dans son épithaphe ; & ce n'est que parce que ce nom étoit devenu familier aux Grecs qui avoient des colonies en Cilicie , qu'il a été donné par les Historiens aux deux autres rois de Ninive , que l'on désigne par le nom de Sardanapale.

Le temps de ces trois Sardanapales est marqué par les trois révolutions arrivées à Ninive , & qui ont donné lieu aux trois calculs , de Ctésias , de Castor & de Velleius.

Le Sardanapale de Polyhistor , que cet écrivain nomme *Sarac* , régnoit à Ninive en 608 avant l'Ere chrétienne , c'est le dernier des rois d'Assyrie , celui qu'Eusébe & Jule Africain appellent *Tonos Concoleros* , & Suidas *Conos Concoleros*. Il cessa de régner l'an 1360 , après le commencement de Ni-

nus : la monarchie Assyrienne fut entièrement détruite après sa mort : & l'Assyrie fut partagée entre les Médes & les Babyloniens. Ce Prince périt dans l'embrasement de son palais, auquel il mit le feu lui-même , pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs ; & il n'eut d'autre tombeau que les ruines de son palais & de sa ville capitale.

Le Sardanapale de Castor , après lequel il y eut encore un Roi dans l'Assyrie nommé Ninus , est antérieur à l'an 688 , auquel Castor finissoit le regne de ce Ninus , & duquel Hérodote comptoit les 128 ans de l'empire des Médes. L'Ecriture parle d'un roi de Ninive que le texte Hébreu nomme *Asarhaddon* , & la version Grecque des Septante *Asordan*. Il étoit fils & successeur de Sennacherib ; & par conséquent il monta sur le trône pendant le regne d'Eséchias , vers l'an 709 ou 710 avant l'Ere chrétienne , 21 ou 22 ans avant l'an 688. Ce nom ressemble si fort à celui de *Sardan* ou Sardanapale , & les temps quadrent si bien , que je ne puis croire que le Sardanapale de Castor fût différent de l'Asarhaddon de l'Ecriture. Ce Sardanapale a précédé le Ninus dont le regne a fini l'an 688 , ainsi il a dû nécessairement être contemporain d'Asarhaddon fils de Sennacherib , qui est monté sur le trône vers l'an 709 ou 710. Je sçais que d'habiles Critiques prennent cet Asarhaddon pour Assaradinus du canon de Ptolémée , qui a régné à Babylone jusqu'en l'an 668 avant l'Ere chrétienne ; en sorte qu'Asarhaddon auroit régné pendant plus de 40 ans. Quelques-uns même en font un Monarque puissant , qui avoit conquis la plus grande partie de l'Asie ; mais ils ne font pas réflexion que dès l'an 709 Déjoces avoit été élu roi des Médes , & que ces peuples formoient un Etat puissant , qui peu d'années après se trouva assez fort pour attaquer l'Assyrie , & pour lui enlever des provinces considérables ; en sorte que dès l'année 688 , c'est-à-dire 22 ans après le commencement d'Asarhaddon , ils étoient maîtres de l'Arménie & de la Cappadoce jusqu'au fleuve Halys. Ces faits qui sont constans dans l'histoire , ne s'accordent guères , ce me semble , avec l'opinion de ceux qui font d'Asarhaddon un conquérant , &

Le R. P. de
Tournemine
*appendix Me-
nochii* , ed.
Paris.

un monarque maître d'un puissant Empire. Il est plus naturel de penser que les Assyriens affoiblis par la perte de cette armée de 185000 hommes, que Sennacherib vit périr devant ses yeux sur les frontières d'Égypte, n'étoient point en état de s'opposer à l'établissement de la royauté parmi les Médes. Ils étoient d'ailleurs divisés entr'eux par la guerre civile, qui s'alluma à Ninive après le meurtre de Sennacherib massacré par ses deux fils aînés. Ces deux Princes avoient pour eux le droit d'aînesse; & malgré le crime dont ils étoient souillés, leurs partisans vouloient leur conserver la couronne: les gens de bien d'un autre côté persuadés qu'ils s'étoient dégradés eux-mêmes par leur parricide, soutenoient le parti d'Assarhaddon le plus jeune des fils de Sennacherib, qui n'avoit eu aucune part au crime de ses freres, & vouloient le placer sur le trône. De pareils événemens affoiblissent les Etats dans lesquels ils arrivent, & sans cela les Assyriens auroient pu facilement s'opposer aux entreprises des Médes: ceux-ci n'avoient que des milices mal disciplinées, & qui n'auroient pu tenir devant les vieilles troupes des Assyriens.

Il me paroît donc très-vrai-semblable que les deux freres d'Assarhaddon ayant été chassés, & ce Prince ayant été mis sur le trône, ceux de la faction opposée se révolterent de nouveau, prirent les armes, & se trouvant à leur tour les plus forts, chasserent Assarhaddon, & mirent sur le trône un autre Roi, qui prit le nom de Ninus; nous ne sçavons si ce fut un de ses freres, ou s'il étoit d'une famille étrangere. Assarhaddon désespéra de vaincre ce nouvel ennemi, & préférant les douceurs d'une vie tranquille, quoique moins brillante, il abandonna la couronne, & se retira en Cilicie province voisine de l'Assyrie, mais séparée par des montagnes impraticables; en sorte qu'il ne craignoit pas d'être attaqué. Là il s'occupa à fortifier les villes de Tarse & d'Anchialé, & parvint à une vieillesse avancée, sans que le souvenir de l'Empire qu'il avoit perdu, troublât le repos dont il jouissoit. L'attitude de la statue que l'on mit sur son tombeau, marquoit le peu de cas qu'il avoit fait pendant sa vie des grandeurs qu'il

avoit perdues, & son épitaphe conçue en termes très-simples faisoit voir qu'il n'avoit pas été incapable des soins que demandent les grandes entreprises, puisqu'il avoit fait construire en même temps deux villes considérables, Tarfe & Anchialé. Elle lui donnoit le nom de Sardanapale; & ce nom est celui d'*Affarhaddon* ou d'*Affordan*, suivant la prononciation Grecque, auquel on avoit ajouté le mot *pal* ou *phal* & *phala*, qui signifie *grand*, *illustre* en Chaldéen.

*Hérod. lib. 1.
cap. 74.*

La Cilicie avoit fait depuis ce temps-là un Royaume séparé; & nous voyons dans Hérodote, que quand Cyaxare roi des Médes, & Halyattes roi de Lydie, firent la paix vers l'an 597, environ 100 ans après la retraite de Sardanapale, Syennesis roi de Cilicie, & Labynet ou Nabuchodonosor furent les arbitres & les garans du traité; ce qui suppose que le roi de Cilicie étoit aussi indépendant que celui de Babylone, & qu'il ne relevoit ni de l'un ni de l'autre de ces Rois.

Can. Ptolom.

Une autre preuve de la foiblesse des rois de Ninive après la mort de Sennacherib, est la démarche que fit Merodach Baladan ou Mardokempad roi de Babylone mort l'an 710, d'envoyer une ambassade à Eséchias roi de Juda, ennemi déclaré du roi d'Assyrie; ambassade à l'occasion de laquelle le prophète Isaïe déclara au roi de Juda, que ces mêmes Babyloniensoient emmeneroient ses enfans captifs, & cette prophétie fut exécutée sur Manassès fils & successeur d'Eséchias; preuve certaine que les Assyriens de Ninive étoient trop foibles pour conserver les provinces dont Sennacherib & ses prédécesseurs avoient fait la conquête.

Le Sardanapale qui périt lors de la révolte d'Arbaces ou Pharnaces, étoit antérieur à celui dont on montroit le tombeau en Cilicie. Il régnoit, selon Velleius, l'an 898, & c'est vers ce même temps que Ctésias place la révolte des Médes dans (a) Diodore. Ce prince est celui dont le tombeau & l'épitaphe étoient aux portes de Ninive, & subsisterent encore

(a) J'ai fait voir ci-dessus, que c'étoit là l'opinion commune des anciens Chronologistes Grecs qui s'accor-

doient à placer la révolte d'Arbaces environ un siècle avant l'Olympiade de Corœbus, & vers l'an 880.

long-temps

long-temps après la ruine de la ville. Le poëte Phoenix lui donne le nom de *Ninus* ; peut-être étoit-ce son nom , peut-être étoit-ce un nom imaginé par le Poëte ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'Amyntas ne lui donne le nom de Sardanapale que sur la tradition populaire , qui n'est pas toujours un garant bien sûr du vrai nom de ceux pour qui les monumens ont été faits.

Ce Prince , selon Ctésias , étoit un homme amolli par le luxe & par les voluptés ; ses prédécesseurs avoient été de même caractère : renfermés au fonds de leur palais , & inaccessibles à leurs sujets , ils passaient leur vie parmi des troupes de femmes & d'eunuques , & ne voyoient jamais que les objets ou les ministres de leur débauche. Il n'est pas étonnant que des Princes de ce caractère n'aient point pensé à s'opposer aux conquêtes de David & de Salomon : d'ailleurs la puissance des Juifs ne dura que jusqu'à la séparation des dix tribus , & leurs conquêtes ne s'étendirent pas fort loin au-delà de la Judée. Les guerres de David avoient plutôt pour objet de châtier des voisins insolens ou incommodes , que de conquérir des pays sur lesquels les Juifs n'avoient aucun droit. Le Roi de Damas fut même en guerre avec Salomon pendant toute la durée de son regne.

Je ne sçais si j'aurai réussi dans le projet d'éclaircir les difficultés de la chronologie de l'histoire assyrienne ; du moins je me flatte que l'on ne m'accusera pas de m'être écarté des règles que je me suis prescrites. J'ai tâché de prendre le véritable sens des Auteurs que j'ai cités ; & je me suis principalement attaché à lever les contradictions apparentes qui se trouvent entr'eux. Quel que soit le succès de mes efforts pour les concilier , il ne m'empêchera pas de continuer le même travail sur la chronologie des Chaldéens , sur celle des Medes & des Perses anciens , sur celle des anciens Grecs , & sur celle des Egyptiens. Si je réussis , je ne l'attribuerai qu'à la bonté de la méthode qui me conduit dans ce travail ; si j'ai le malheur d'échouer , l'exemple de ceux qui m'ont précédé dans cette entreprise , & dont je fais gloire de reconnoître ici la supériorité à tous égards , me consolera du mauvais succès de mon entreprise.

*ABBRE'GE' CHRONOLOGIQUE de l'histoire
d'Assyrie , où les principaux événemens sont disposés
suivant les dates fixées dans la Dissertation précédente.*

ANNÉES
avant
l'Ere Chrétienne.

- L** Es villes de Ninive & de Babylone sont d'une très-grande antiquité, puisque Moïse, le plus ancien & le plus respectable des Ecrivains, en place la fondation dans les temps qui ont suivi immédiatement le déluge. Ces villes furent les capitales de deux Etats décrits dans la Genèse; mais ces Etats demeurèrent assez long-temps sans s'accroître. Plusieurs siècles après, Assur fondateur de Ninive, les Rois de Sennaar, de la Mésopotamie, du pays d'Aram ou de Syrie, & de la terre de Chanaan, semblent avoir été soumis à un Chodorlahomor Roi d'Elam, c'est-à-dire de l'Elymaïde, de la Susiane, & peut-être de la Perse. Nous apprenons par l'histoire d'Abraham, que ce Patriarche ayant joint ses vassaux ou ses domestiques, au nombre de 318, avec ceux de trois Princes Chananéens ses alliés, surprit une partie de l'armée de Chodorlahomor, la tailla en pièces; & par cet heureux succès encouragea les peuples voisins à secouer le joug des Elamites, qui leur avoient imposé un tribut. Depuis ce temps-là il n'est plus fait mention dans l'Ecriture de la monarchie des Elamites. On peut même conclure de la facilité avec laquelle Jacob & ses nombreux troupeaux passent de Mésopotamie en Syrie, & de la liberté qu'il avoit de les conduire de toutes parts, dans un pays où il ne possédoit pas un pouce de terre, que ces provinces étoient dans un état d'autonomie ou de pleine liberté, assez semblable à celui des peuples de l'Amérique septentrionale.
2125. Cependant, Belus Roi de Ninive jettoit les fondemens de l'Empire assyrien : il commença de regner environ 50 ans avant Ninus, s'il en faut croire le canon de Jule Africain; ce qui tombe au temps de la mort d'Abraham. Ninus succéda à son pere Belus, & pensa à étendre par les armes les frontieres de l'Etat qu'il lui avoit laissé. Diodore lui attribue des conquêtes considérables, qu'il fit pendant les 17 dernières années de son regne; & selon cet Ecrivain, son Empire eût compris vers le Midi toute la Syrie jusqu'à l'Egypte, & vers l'Orient la Médie & la Perse jusqu'à la Bactriane. Il doit avoir soumis beaucoup de provinces par la facilité qu'il trouvoit à pénétrer dans des pays où il n'y avoit point de villes fortes, & où les peuples n'étant pas réunis sous la même forme de gouvernement, n'étoient point en état de s'opposer à ses entreprises, ni de mettre sur pied des armées disciplinées : cependant l'histoire de Jacob nous fait voir qu'il n'y eut point de guerres dans le pays de Chanaan jusqu'au temps de la famine, qui le contraignit d'aller
- 2113.
- 2013.
- 1968.
- 1933.

chercher une retraite en Egypte auprès de son fils Joseph , ministre de Pharaon ou du Roi de ce pays. Il est prouvé par les faits rapportés dans la Génèse , que les Assyriens ne portèrent point leurs armes au Midi du mont Liban , c'est-à-dire dans le pays des enfans de Chanaan. Je n'entrerai point ici dans le détail des actions de Ninus , on le trouvera dans une dissertation de M. l'Abbé *Sevin* , imprimée dans le troisième volume de ces Mémoires. Ninus mourut après un regne de 52 ans , qui fut une suite de victoires : il n'avoit qu'un fils trop jeune pour gouverner ; ainsi il laissa la tutèle de ce fils & l'administration du Royaume à sa femme Sémiramis , mere de ce jeune Prince.

Pag. 345.
364.

Sémiramis se fit reconnoître pour Souveraine de l'Empire de Ninus , & monta sur le thrône 6 ou 7 ans avant le voyage de Jacob en Egypte : la puissance des Assyriens étoit dès-lors très-redoutable dans l'Orient : les Egyptiens appréhendoient une invasion. Manethon nous assure qu'ils avoient pris soin de fortifier leurs frontieres du côté de la Palestine , contre les entreprises des Assyriens ; & nous voyons dans l'Ecriture , que Joseph ministre de Pharaon parlant à ses freres , & feignant de ne les pas connoître , les traite d'espions , & de gens qui sont venus pour reconnoître les lieux foibles du pays. Ce discours suppose que l'Egypte avoit alors un voisin assez puissant pour lui faire la guerre , & pour l'attaquer du côté de la Palestine : or l'on n'en peut imaginer d'autres que les Assyriens ; car les peuples de la Palestine n'étoient point unis entr'eux , & quand ils l'auroient été , ils n'auroient pû mettre sur pied des forces capables de donner quelque inquiétude à un Etat aussi puissant que l'Egypte.

1916.

Sémiramis avoit succédé aux projets de Ninus : cette Princesse habile & courageuse conserva les conquêtes de son mari , & y en ajouta de nouvelles : elle bâtit un grand nombre de villes & de forteresses , pour contenir ses nouveaux sujets ; mais convaincue que l'on ne devoit pas compter sur une obéissance fondée seulement sur la terreur , elle songea à leur rendre sa domination aimable , en faisant servir son pouvoir à l'utilité & à la commodité publique. Elle fit réparer avec soin les chemins qui étoient dans toute l'étendue de son Empire , elle en fit ouvrir de nouveaux dans des lieux où il n'y en avoit point encore , & fit couper des montagnes lorsqu'il en étoit besoin pour faciliter la communication des provinces entr'elles ; elle fit construire des ponts sur plusieurs rivières , fit creuser des lacs pour recevoir les eaux de celles dont les débordemens caufoient des ravages , & fit tirer des canaux pour l'arrosement des pays arides , où le défaut des pluies , commun en beaucoup d'endroits de l'Orient , rend la terre stérile , à moins qu'elle ne soit arrosée de main d'homme. La plupart de ces monumens subsistoient encore au temps de * Strabon & de Diodore ,

* Strab. lib.
16. pag. 737.
Diod. lib. 2.
pag. 72. en
deux endroits.

*Pietra della
Valle, lette-
ra 15. da sci-
vas. §. 10.*

*Thevenot se-
cond. voyage,
vol. 2. pag.
132.*

c'est-à-dire près de 2000 ans après Sémiramis ; & la postérité en leur donnant le nom d'ouvrages de Sémiramis , reconnoissoit qu'elle lui en avoit l'obligation. Entre plusieurs chemins qu'elle avoit fait tailler dans le roc , Diodore décrit celui qui avoit été coupé dans le mont Bagisthanes , sur la route de Babylone à Ecbatanes , & qui étoit remarquable par les bas-reliefs qu'elle avoit fait sculpter dans le roc même. Ce passage & ces bas-reliefs subsistent encore : nos plus exacts voyageurs en parlent , & nous assurent qu'on les voit en allant de Bagdad à Hamadan.

*Diod. lib. 2.
pag. 76.*

Sémiramis par l'éclat de son regne méritoit une place honorable entre les plus grands Rois ; mais la postérité ne la lui a pas accordée , & n'a pu lui pardonner les excès dans lesquels l'avoit portée une passion , dont les hommes font vanité ; tandis qu'ils ont l'injustice de la regarder comme un crime , & comme le comble de l'infamie dans les femmes. Quelques fussent cependant les emportemens de Sémiramis , ils ne peuvent être égaux aux débauches de César , d'Alexandre & de tant d'autres grands hommes , dont les excès n'ont point deshonoré la mémoire. La fable du déguisement de Sémiramis & de son amour pour son fils , ne se trouve point dans Diodore , & apparemment que Ctésias n'en faisoit point mention ; cela est d'autant plus vraisemblable , que Photius reproche à Conon d'avoir attribué à la femme de Ninus cette passion criminelle pour son propre fils , quoique l'histoire mît cet égarement sur le compte d'une autre Sémiramis , nommée aussi Atossa , comme je l'ai observé plus haut. On ajoûte dans le Roman imaginé par quelques Anciens sur les amours de Sémiramis , qu'ayant voulu contraindre son fils de l'épouser , ce Prince prit la résolution de la faire assassiner. Mais on ne pense pas que Sémiramis avoit 62 ans quand elle mourut ; elle en avoit régné 42 , & Ninyas qui étoit fils de Ninus , en avoit au moins 42 ou 43 , ce qui ôte toute vraisemblance à cette passion de Sémiramis pour son fils. Il y a plus d'apparence que le motif de la conspiration de Ninyas n'étoit autre que l'ambition , qui ne lui permettoit pas de voir tranquillement une femme remplir un trône qu'il croyoit lui appartenir : je renverrai à la dissertation de M. l'Abbé *Sevin* , pour le détail de la vie de Sémiramis , comme j'ai fait pour l'histoire de Ninus. Cependant , avant que de passer à ses successeurs , je ne puis me dispenser de parler de l'étendue de l'Empire Assyrien sous Sémiramis ; c'est un article qui n'a point encore été éclairci.

*Lib. 2. pag.
64. 65.*

*Diod. 2.
pag. 71.*

Selon Diodore , Ninus étoit maître de toute l'Asie , depuis le Tanaïs jusqu'au Nil : la mer qui baigne les côtes de l'Asie Mineure , bornoit ses Etats à l'Occident , & l'Indus les terminoit du côté de l'Orient. Sémiramis y ajoûta la plus grande partie de l'Æthiopie

& de la Lybie : Polyænus rapporte une inscription élevée en l'honneur de cette Princesse , & traduite de la langue assyrienne , dans laquelle cette Reine décrit ainsi l'étendue de son Empire. “ J'ai régné à Nini-
 „ ve : mes Etats étoient bornés à l'Orient par le fleuve *Hindmamès* , au
 „ Midi par le pays qui porte l'encens & la myrrhe , au Nord par les
 „ Saques & les Sodgiens. Avant moi , les Assyriens n'avoient point vû
 „ de mer , & j'en ai soumis quatre à mes loix : j'ai forcé les fleuves de
 „ couler où j'ai voulu , & j'ai voulu qu'ils portassent leurs eaux aux
 „ pays qui en avoient besoin : j'ai rendu fertiles les terres les plus ari-
 „ des , en les arrosant par ces fleuves qui étoient mon ouvrage : j'ai
 „ construit des forteresses imprenables : j'ai dompté par le fer les ro-
 „ chers les plus impraticables : & j'ai employé mes richesses à ouvrir
 „ des chemins dans des endroits où les bêtes sauvages ne pouvoient
 „ pénétrer. Malgré toutes ces occupations importantes , j'ai trouvé du
 „ temps pour mes amusemens , & pour ceux de mes amis. „

*Polyæn. 7.
cap. 25.*

Cette inscription qui ne contient rien que de conforme à ce qui nous est connu de Sémiramis , borne son Empire à l'Orient par le fleuve *Hindmamès* , & au Nord par les Saques & par les Sodgiens. Ce fleuve *Hindmamès* est celui que plusieurs Anciens nomment *Etmandus* , il porte encore aujourd'hui le nom de *Hindmend* , & séparoit la Drangiane & l'Arachosie du pays des Saques établis en deçà de l'Oxus. Ce fleuve passoit à *Besté* aujourd'hui *Bost* , à l'extrémité orientale de la Perse : sur ce même fleuve Sémiramis avoit bâti la ville de Cophé ou d'Arachosie ; cette ville subsiste encore à présent , & porte le nom d'Arrouchage. Stephanus nous apprend qu'elle étoit sur la frontière des Massagètes ou des Saques ; & en cela il est conforme à la géographie d'Eratosthenes. Auprès de l'Arachosie étoit la ville ou le bourg de *Thyamis* bâti par Sémiramis ; la situation exacte n'en est pas marquée dans les Anciens , mais une rivière qui tombe dans l'*Hindmend* , & que les Géographes Persans appellent *Nahar el Tam* fleuve de *Tam* , semble avoir conservé le nom de cette ville. Le mot de *Hindmamès* , INAMAMHΣ ou INAMAMHΣ , car ces deux façons de l'écrire sont faciles à confondre dans les manuscrits , est sans doute l'*Hindmend* ; & les villes d'Arachosie & de Thyamis que Sémiramis y fit construire , marquent que c'étoit , comme le dit l'inscription de Polyæne , une des frontières de ses Etats. Les Saques & les Massagètes s'étendoient depuis la mer Caspienne jusqu'au Nord de ce fleuve , & bornoient de ce côté-là l'Empire des Assyriens. J'ai montré dans une Dissertation sur *la Cyropédie de Xénophon* , imprimée dans ces Mémoires , que le nom de Bactriane qui signifioit en Persan l'Orient en général , étoit une dénomination commune à tous les pays situés à l'Orient d'un Royaume quelconque ;

Plin. 6. c. 27.

Steph. Arax.

Strab. 11.

*513.
Steph. Bactria.*

de même que l'*Oriens* des Latins & l'*Anatolia* des Grecs : ainsi les guerres de Ninus & de Sémiramis contre les Bactriens, ne doivent pas s'entendre de la Bactriane voisine du fleuve Oxus, mais des pays situés à l'Orient de la Médie, & de la Perse proprement dite. Pour la *Sogdiane* ou *Sogde* : comme les Persans prononcent aujourd'hui, ce mot signifie en général une vallée ; & la Sogdiane dont parle l'inscription de Polyæne, ne désigne autre chose que les vallées du Paropamisus, montagne considérable au Nord de l'Arachosie. Nous voyons dans

Lib. 3.

Arrien, que ce nom de *Sogdiane* se donnoit communément à tous les pays de montagnes : il marque qu'Alexandre marchant contre Darius campé à Arbèles, traversoit l'Assyrie, ayant le Tigre à sa droite, & les montagnes de la *Sogdiane* à sa gauche.

L'inscription borne au Midi l'Empire de Sémiramis, par le pays qui produit les parfums, la myrrhe & l'encens, c'est-à-dire par l'Arabie. Cette frontière se trouve déterminée de même que la précédente, par trois villes que Sémiramis avoit fondées. Il y en avoit deux bâties dans le pays des Arabes *Omani*, qui s'étendoient au Midi de l'Euphrate, depuis une ville que Pline nomme *Petra* (aujourd'hui *Hagiar* dans le pays des Tsammoud) jusqu'à *Charax* bâti à l'embouchure du *Pasitigris*, non loin du lieu où est maintenant *Bassora*. Pline dit que ces villes ruinées de son temps, portoient le nom d'*Abésamis* & de *Soracté*.

Charax est voisin d'*Apollogus* aujourd'hui *Obol-lahh*, sur le canal de *Bassora*.

Steph. Arnoχ.

Steph. Γαδάρ.

* *Lightfoot* cité par *Celsarius* vol. 2. pag. 642.

Sémiramis avoit bâti une autre ville sur la frontière de la Cœlésyrie & de l'Arabie : cette ville qui prit dans la suite les noms de *Seleucia* & d'*Antiochia*, que lui donnerent les Rois de Syrie Macédoniens, étoit nommée par les Syriens *Gadara* : elle étoit située sur la rivière que Pline appelle *Hiéromiacès*, & les Auteurs du Talmud * *Jarmoch* ; & près du lac de Tibériade, au-dessous duquel cette rivière se jette dans le Jourdain. *Gadara* fut de tout temps une ville considérable, & d'une grande importance à cause de la force de sa situation : elle contenoit les Arabes & les peuples de la Palestine : la situation du *Gadara* prouve non-seulement, que Sémiramis femme de Ninus avoit soumis une partie de ce pays, sans quoi elle n'eût pû y construire une ville, mais encore que les conquêtes des Assyriens, & le temps de Sémiramis sont antérieurs à Moïse & à l'établissement des Hébreux dans ce pays ; car leur histoire nous montre que cette ville n'a pû être bâtie par les Assyriens, depuis le partage de ce pays entre les dix tribus. *Gadara* étoit sur la frontière des portions de la tribu de *Gad*, & de celle de *Manassé*.

L'inscription de Polyæne ne détermine point les autres frontières de l'Empire de Sémiramis ; elle dit seulement qu'il s'étendoit jusqu'aux quatre Mers, c'est-à-dire jusqu'à la mer Erythreene ou au golfe de

Perse, & à celui des Indes, jusqu'à la Méditerranée le long des côtes de Syrie; & à l'extrémité occidentale de l'Asie Mineure, jusqu'au pont Euxin, & jusqu'à la mer Caspienne. On voyoit encore au temps d'Arrien, une montagne ronde ou butte élevée sur le bord de la mer, vers le détroit du golfe Persique, qui portoit le nom de Montagne de Sémiramis. Ptolémée qui place cette montagne à l'Orient de *Harmuza* ou d'*Ormus*, nous montre qu'elle ne devoit pas être éloignée de celles où est bâtie maintenant *Mina*. *Pietro della Valle* observe dans son voyage d'*Ormus* à *Surate*, qu'à l'entrée du détroit du golfe Persique, on voit sur la côte de Perse, une roche blanche très-élevée, & qui se trouvant placée au milieu d'une plaine de sable, semble une butte construite de main d'homme. Aussi l'on ne peut douter que l'Empire de Sémiramis ne se soit étendu au Midi jusqu'au golfe Persique. A l'Occident il comprenoit toute l'Asie Mineure: cette Reine étoit regardée comme la fondatrice de la ville de *Melita* dans la Cappadoce, sur le confluent de *Melas* & de l'*Euphrate*; c'est aujourd'hui *Malatia*, de celle de *Comana* sur le fleuve *Sarus*, vers les frontières de la Cilicie & de la Cappadoce, & de celle de *Zela* dans le Pont, voisine du fleuve *Halys*, & du *Thermodon*. On y voyoit un château sur une butte faite de main d'homme, qui de même que celui de *Comana* passoit pour un ouvrage de Sémiramis: on doit conclure aussi du nom de *Sémiramis* qu'a porté la ville de *Thyatire* sur le *Lycus*, dans la Mysie, & non loin de *Pergame*, qu'elle l'avoit fortifiée & aggrandie; & par conséquent que ce pays voisin de l'Archipel avoit fait partie de son Empire. On peut en dire autant de la ville de *Ninoé* autrement *Aphrodisias* ou *Mégapolis*, non loin du *Mæandre*, sur les frontières de la Lydie & de la Carie: son ancien nom étoit *Ninoé*, ou ville de *Ninus*, & sa situation étoit propre pour contenir des nations belliqueuses dans l'obéissance. Peut-être pourroit-on y joindre le château nommé *Chemirem* ou *Sémiramis* par les Arabes, à quelques milles d'*Herath* ou de l'*Aria* des Anciens; mais comme je n'ai pour le croire qu'une conformité de nom, je n'ose insister.

Je me suis étendu sur cet article, parce qu'il m'a paru que ces différens monumens servoient non-seulement à prouver que l'Empire de Sémiramis a été réel, mais encore à déterminer quelle a été son étendue: ils montrent aussi que, quoiqu'il y ait quelque erreur & quelque exagération dans ce que *Diodore* nous en dit, il s'en falloit très-peu; que du temps de *Ninus* & de *Sémiramis*, c'est-à-dire 1900 ans avant l'Ere Chrétienne, cet Empire n'ait eû autant d'étendue que celui des Perses sous *Cyrus*.

Diodore de Sicile met l'*Egypte*, l'*Æthiopie*, & même une partie de la *Lybie* au rang des provinces de l'Empire Assyrien, sans doute

Peripl.
Eryth. maris.
ερωσίδιον ὑψη-
λον.

Lettera 1.
da Surat. 22.
mar. 30.
1623.

Plin. 6. 3.

Strab. 12.
389.
Strab. 12.
385.

Suid. Ninoé.

sur l'autorité de Ctésias ; mais l'histoire Egyptienne est contraire à ce fait. Ctésias travailloit sur les annales de Perse, les noms des provinces y étoient exprimés en langue persanne, & avoient été traduits de la langue syrienne, dans laquelle les noms des pays soumis à Ninus & à Sémiramis, étoient exprimés. Il faut donc supposer que Ctésias ne s'étoit pas trompé en traduisant les noms persans, & que les Ecrivains des annales de Perse avoient bien entendu les noms assyriens. Peu de gens accorderoient cette double supposition ; car nous voyons quelle difficulté il y a à traduire les noms de pays, marqués dans l'Ecriture : le travail des plus habiles Critiques ne nous a donné là-dessus que des divinations, qui ne sont pas même toujours également heureuses ; ainsi il a pu se faire que les Ecrivains Persans aient pris pour l'Egypte entière, la partie de la Palestine qui en étoit voisine. Quant à l'Æthiopie & à la Lybie, nous voyons que les Hébreux nommoient également pays de *Chus*, l'Arabie déserte voisine du mont Sinäi, & l'Æthiopie au-dessus de l'Egypte. Les mêmes Hébreux parlent souvent du pays de *Lub* ; & l'on ne sçait s'il étoit dans l'Arabie, dans l'Æthiopie ou dans la Lybie. Les Ecrivains des annales persannes ont pu prendre *Chus* & de *Lub*, pour l'Æthiopie & pour la Lybie, quoique ces mots ne désignassent pas les pays que les Grecs nommoient ainsi. Je me contente donc de donner pour bornes à l'Empire assyrien les villes les plus éloignées, dont on attribuoit la fondation à Sémiramis.

Pour contenir ces provinces, elle avoit fait construire des fortresses sur des rochers escarpés, où l'art avoit achevé ce que la nature avoit commencé pour les rendre inaccessibles. Dans les provinces où elle n'avoit rien trouvé de pareil, elle avoit fait élever des buttes de terres rapportées & liées ensemble avec tant de soin, que les châteaux qui étoient au sommet ont subsisté long-temps après elle : ces buttes portoient ordinairement le nom de Sémiramis. L'histoire des successeurs d'Alexandre parle souvent d'un de ces châteaux élevé dans la Cilicie, auprès d'*Anchialé*, elle le nomme *Quinda* ; & il semble par sa situation, que ce soit le fameux château des Géants, décrit par le sieur *Paul Lucas* dans la seconde relation de ses voyages. Outre les troupes qui étoient en garnison dans ces châteaux, chaque province levoit tous les ans un certain nombre de soldats, qu'elle envoyoit à Ninive, sous la conduite des Chefs que le Roi choisissoit dans la nation même. Ces troupes demeuroient un an entier campées aux portes de Ninive, lorsqu'elles n'étoient point employées à quelques expéditions : elles étoient relevées au bout de l'année par de nouvelles troupes, & s'en retournoient dans leurs provinces. Par ce moyen les Rois d'Assyrie avoient toujours une armée considérable sur pied, prête à marcher au premier ordre, & en état de réprimer les moindres soulèvemens ; & d'un autre côté, ces troupes changeant

changeant tous les ans, il étoit plus facile de prévenir les inconvéniens de la trop grande puissance qu'usurpent les gens de guerre dans les gouvernemens militaires, & de l'autorité que les Chefs pouvoient acquérir sur leurs soldats.

Ninyas fils de Ninus & de Sémiramis succéda à sa mere, & monta sur le trône d'Assyrie 35 ans environ après le passage de Jacob en Egypte. L'histoire ne nous apprend rien des actions de ce Prince, ni de celles de ses successeurs : on attribue l'obscurité répandue sur leur regne, à la mollesse dans laquelle ils ont été plongés ; mais peut-être en vient-elle moins que du repos dans lequel ils ont vécu, & de la tranquillité dont leurs sujets ont joui sous leur regne. L'histoire ne se charge guères que des conquêtes & des révolutions éclatantes ; sur-tout lorsqu'elle parle des pays étrangers. Ces événemens ont je ne sçais quoi de brillant, qui attache l'imagination des lecteurs, & qui frappe celle des Ecrivains. Il n'a été que trop commun dans tous les temps de voir les hommes ébloüis du faux éclat des talens guerriers, mépriser les vertus douces & pacifiques, qui sont cependant les seules que les peuples puissent raisonnablement désirer dans les Princes. Car enfin ces Princes guerriers & conquérans, auxquels ils aiment à donner leurs éloges, sont autant de fleaux que le Ciel employe dans sa colere pour châtier également les nations qu'ils régissent, & celles qu'ils désolent.

Les Rois d'Assyrie conserverent l'Empire de Sémiramis sans démembrément, pendant plusieurs siècles : mais ils furent subjugués de même que toute la Haute Asie & qu'une partie de l'Inde, par Sésostris Roi d'Egypte ; les conquêtes de ce Prince formerent un Empire formidable par son étendue, mais il ne fut pas de longue durée. Je ne sçai si Ctésias parloit de cette conquête. Diodore n'en fait point mention dans l'abrégé qu'il donne de l'histoire assyrienne, mais le canon des Rois d'Assyrie, que Syncelle avoit pris de l'histoire de Jule Africain, & qui avoit été copié sur le catalogue de Ctésias, fournit une preuve bien singulière de la conquête de l'Empire assyrien par Sésostris. Dans cette liste le dixième Roi depuis Ninus est nommé *Séthos* du même nom que les Grecs donnoient à Sésostris. Manéthon marquoit expressément que ce *Séthos* ou *Séthosis* avoit soumis les Assyriens : le même Ecrivain assuroit que ce Prince étoit l'Egyptus des Grecs, & le frere de Danaüs. Or il est constant par la chronique de Paros, que Danaüs passa en Grèce, 302 ans avant la prise de Troye, & Manéthon nous apprend que Danaüs ne quitta l'Egypte qu'après que Sésostris fut revenu de ses expéditions. Si la ville de Troye a été prise l'an 1292 avant Jesus-Christ, comme il résulte de la chronologie d'Hérodote (ainsi que je l'ai établi dans

Tome V.

Ddd

1874

Syncell. p.
108.
Manetho ap.
Joseph. contr.
Appion. 4.
p. 1041.

la Dissertation sur la chronologie des Lydiens) le temps du retour de Sésostris tombe à l'an 1584 ou 1585 avant Jesus-Christ. Les expéditions de Sésostris ont duré 9 ans entiers ; ainsi en supposant qu'il avoit commencé par la conquête de l'Assyrie, elle doit être arrivée vers l'an 1594 avant l'Ere chrétienne.

1610. *Séthos* dans la liste des Rois d'Assyrie, a commencé de regner l'an 358 après Ninus, c'est-à-dire, selon ma chronologie, l'an 1610 avant l'Ere chrétienne, & a fini l'an 1578 peu de temps avant la naissance de Moïse. Eusebe nomme ce Roi *Altadas*, soit que ce fût le nom assyrien de Sésostris, soit que ce fût le nom du Prince qui regnoit alors sur l'Assyrie, & qui devint tributaire des Egyptiens. J'aurai occasion d'examiner à fonds la chronologie égyptienne dans un autre ouvrage ; il me suffit d'avoir fait sentir ici combien la date du commencement de Ninus, donnée par *Æmilius Sura*, quadre avec la chronologie égyptienne de *Manethon*, & de l'Auteur de la chronique de *Paros*. Ce synchronisme ne s'est même présenté à moi, que quand j'ai voulu ranger les événemens de l'histoire assyrienne dans leur ordre chronologique : il est devenu une conséquence du système que j'avois embrassé ; & cette conséquence jette un si grand jour dans l'histoire d'Assyrie, qu'elle pouvoit être regardée comme une découverte suffisante pour établir un système chronologique : car il y a bien des systèmes qui n'ont pas des fondemens aussi solides.

Les conquêtes de Sésostris affoiblirent la monarchie assyrienne : les pays qui leur avoient été soumis, devinrent des provinces de l'Empire égyptien, & plusieurs ne retournerent jamais sous la domination des Rois de Ninive.

Cependant les successeurs de Sésostris ayant négligé les conquêtes éloignées, dont la conservation étoit difficile, l'Empire égyptien se démembra en moins d'un siècle, comme on le voit par l'établissement des Hébreux dans le pays de Chanaan ; & de ce démembrement il se forma divers Etats, différens, indépendans de l'Egypte & de l'Assyrie.

C'est vers ce temps-là que commencent les Royaumes de Phrygie & de Lydie, ou de Mæonie dans l'Asie Mineure, à l'Occident du fleuve Halys, lesquels non plus que le Royaume de Troie ne paroissent point avoir dépendu dans la suite de l'Empire assyrien, malgré tout ce que les Grecs ont débité là-dessus. A l'Orient de Ninive les Scythes se répandirent dans les pays voisins de la mer Caspienne, & une de leurs colonies prit le nom de Parthes ; car elle est du temps de Sésostris. Il étoit arrivé alors une révolution parmi les Scythes, qui les obligea d'avancer vers l'Occident, pour y chercher de nouvelles demeures. Au temps d'Herodote, vers l'an 450 avant Jesus-Christ, ils comptoient mille

*Justin. lib. 1.
& lib. 41.*

*Arrian. ap.
Phot. codice
58.*

ans entre le temps auquel ils étoient venus sur les bords du Tanais, & celui de l'expédition que Darius entreprit contr'eux. Ce fut, sans doute, dans le même-temps que les Amazones passèrent dans la Cappadoce, & s'établirent sur les côtes du Pont-Euxin. L'existence de ces femmes guerrières est constante parmi les Anciens; & nous sçavons qu'encore aujourd'hui parmi les Tartares Nagays, les filles vont à la guerre, & se battent avec autant de bravoure que les hommes. Il paroît par l'histoire de Moïse, que l'autorité des Assyriens n'étoit plus reconnue au Midi de l'Euphrate lorsque les Hébreux s'établirent dans la terre de Chanaan; au moins est-il clair que les pays situés au Midi du Liban ne dépendoient pas d'eux, & qu'ils ne s'opposèrent pas aux conquêtes de Josué.

*Voyez la
Tartarie de
Vuisen.*

1440.

Cependant le nom des Assyriens n'étoit pas inconnu, & l'on n'avoit pas oublié quelle avoit été leur puissance: nous le voyons par la prophétie de Balaam qui menace les Arabes des armes assyriennes.

Cette menace fut accomplie peu d'années après, lors de l'expédition de Chusan Roi de Mésopotamie & dépendant des Assyriens. Il assujettit les Hébreux, & fut maître de ce pays pendant 8 ans: sa mort fit révolter les pays nouvellement conquis, & les Assyriens négligèrent de les soumettre, ou ne se trouverent point assez forts pour l'entreprendre. Il se forma au Midi de l'Euphrate un grand nombre de petits Etats qui se faisoient une guerre continuelle, dans laquelle les Hébreux furent souvent assujettis par les peuples qui les entouroient. Six cens vingt-cinq ans après Ninus, Belochus autrement Balæus ou Belimus, monta sur le trône de Ninive; vers la quinzième année de son regne il eut une guerre à soutenir contre une puissance étrangère. Céphalion dit que c'étoit Persée époux d'Andromède, qui pour suivi par Bacchus, vint descendre sur les côtes des provinces maritimes de l'Empire d'Assyrie, avec une flotte de cent vaisseaux: mais il est clair que cet Historien trompé par l'équivoque d'un nom approchant de celui de Persée, a voulu faire honneur à un héros Grec d'une expédition où il n'avoit eu aucune part. Comme nous n'avons plus les ouvrages anciens, dans lesquels étoit rapporté le détail de l'histoire d'Assyrie, nous ne pouvons dire, ni ce qui avoit trompé Céphalion, ni quels étoient ce Persée & ce Bacchus.

1400.

1343.

1328.

Ce même Roi d'Assyrie fut pere d'Atossa nommée aussi Sémiramis; il l'associa au trône, & elle regna 12 ans. Phorius nous apprend que c'étoit cette Atossa qui étoit devenue amoureuse de son propre fils, & qui l'avoit épousé, ayant donné à l'Orient l'exemple de ces nœces incestueuses qui devinrent après elle si communes parmi les Medes & parmi les Perses.

Belochus & sa fille Atossa furent les derniers Rois de la famille des

Ddd ij

Dercétades , c'est-à-dire des descendans de Sémiramis & de la Déesse Dercéro sa mere , suivant la tradition fabuleuse des Syriens. Beletaras intendant des jardins du palais monta sur le trône : nous ne sçavons si ce fut la violence ou l'intrigue qui l'y plaça ; l'Historien qui nous apprend ce fait , se contente de dire qu'il employa des moyens incroyables.

1318.

Cette révolution qui donna la couronne à un homme sans naissance , affoiblit encore l'Empire d'Assyrie : Beletaras & ses descendans ne conserverent pas sur les Princes tributaires la même autorité qu'avoient eue ceux de la famille de Sémiramis ; & ce fut cette foiblesse qui les empêcha de s'opposer aux conquêtes de David & de Salomon , & aux expéditions dans lesquelles ces Princes portèrent leurs armes jusque sur les bords de l'Euphrate , comme nous le voyons dans l'Ecriture.

Le huitième des successeurs de Beletaras est nommé *Teutamès* ou *Teuthanès* ; & la ressemblance de ce nom avec celui de Tithon mari de l'Aurore & pere de Memnon , a fait imaginer aux Grecs , que ce Roi d'Assyrie avoit envoyé du secours à Priam Roi de Troye son vassal. Les Grecs semblent cependant varier sur le nom de ce Roi , duquel Priam étoit vassal ; & ils le nomment tantôt *Teutamès* , tantôt *Panyas* , selon que le temps auquel ils plaçoient la guerre de Troye quadroit avec la chronologie qu'ils suivoient pour l'histoire d'Assyrie : Ctésias lui-même & Platon après lui ne parloient là-dessus que par conjecture ; & il n'étoit point fait mention de cette guerre de Troye dans les annales persannes ou assyriennes. Le Memnon d'Homere est Ethiopien ou Egyptien ; & c'est un personnage de l'invention du Poëte , comme tout le détail de cette guerre. Il y avoit eu dans l'Orient un Memnon fameux par ses expéditions dans la haute Asie , où il avoit laissé plusieurs monumens ; mais c'étoit un Prince Egyptien , & probablement le petit-fils de Sésostris : les Egyptiens le nommoient *Phaménoph* ou *Amenophis*. Son tombeau appelé *Memnonium* par les Grecs , est célèbre dans l'antiquité ; & il en subsiste encore des restes magnifiques. Le nom du Tithon des Grecs est sans doute formé sur celui de *Thoth* ou *Atthothis* , que plusieurs Rois d'Egypte ont porté.

Nous ne connoissons aucun détail de l'histoire des successeurs de Beletaras , jusqu'à la révolte d'Arbaces & des pays tributaires de l'Empire d'Assyrie. Ctésias & tous les Historiens qui l'ont suivi , nous parlent du luxe & de la mollesse de ces Princes , comme ayant été portée aux derniers excès : mais peut-être que tout leur crime avoit consisté dans leur foiblesse , & dans une confiance qui ne leur avoit pas permis de se précautionner contre la révolte des Gouverneurs ou Rois tributaires : cette réputation ne seroit dûe en ce cas qu'à la maniere dont les Historiens postérieurs à l'usurpation parloient d'eux. Nous

Voyons dans notre histoire de France , que la mollesse de ces Rois auxquels on a donné le nom de fainéants sous les successeurs de Pepin , est aujourd'hui au moins une chose très-douteuse.

Quoi qu'il en soit du fondement de la réputation de ces Rois d'Assyrie , Arbaces ou Pharnaces , comme d'autres le nomment , Sarrape de Médie , & Bélésis gouverneur de la Babylonie ayant engagé dans leur parti les Persans & les Arabes , se révolterent ouvertement contre le Roi d'Assyrie. La guerre dura plusieurs années , & les révoltés perdirent trois batailles consécutives ; mais malgré ces mauvais succès , ils ne perdirent point courage , & ayant engagé les troupes de la Bactriane ou des provinces orientales à se joindre à eux , le Roi d'Assyrie forcé dans son camp , fut obligé de se retirer dans Ninive , & de laisser son armée sous le commandement de Salamenes , frere de la principale de ses femmes. Salamenes fut défait , & les Princes ligués mirent le siège devant Ninive : le siège dura trois ans , & la ville ne fut prise qu'à la faveur d'un violent débordement du Tigre , qui renversa une partie des murailles.

916.

Diodore nomme ce Prince Sardanapale , & prétend qu'il se brûla dans son palais ; action que Justin regarde comme la seule preuve de courage qu'il eût donnée , *hoc solo imitatus virum* : mais nous voyons par le récit de Diodore , qu'il avoit montré de la conduite & de la bravoure dans la guerre qui avoit précédé le siège , & dans le siège même. Comme il avoit prévu que les suites en pourroient être funestes , il avoit voulu mettre les Princes ses enfans à couvert , & il les avoit envoyés avec des sommes considérables (Diodore dit 3000 talents d'or) chez un Prince ou Gouverneur de Paphlagonie , qui lui étoit resté fidèle. Crétiass dit dans Athénée , que ce fut auprès de celui qui étoit maître de Ninive , qu'il les envoya ; ce qui suppose- roit qu'il ne fut pas assiégé dans Ninive , mais dans une autre ville. Quoi qu'il en soit de ce détail que nous ne pouvons vérifier faute de monumens , les richesses de ce Prince étoient fameuses parmi les Grecs : Hérodote en parle ; & il semble qu'elles avoient passé en proverbe.

Ce Prince fut enseveli aux portes de Ninive ; on lui éleva un tombeau superbe , mais sur lequel on avoit gravé une épitaphe qui étoit une satire propre à décrier sa mémoire , & à justifier la conduite de l'usurpateur.

898.

Selon Velleius , il étoit le trente-troisième Roi d'Assyrie : selon les manuscrits de Diodore , que le Syncelle avoit vûs , il étoit le trente-cinquième ; au lieu que selon le texte que nous avons maintenant , il étoit le trentième. La tradition lui donnoit le nom de *Sardanapale* , soit qu'il l'eût porté effectivement (car en langue assyrienne ou

chaldéenne , ce n'est qu'une épithete honorable qui signifie *Prince donné du Ciel*) soit que l'on eût confondu ce Prince avec un autre Sardanapale ; car il y en a eu plusieurs , comme on l'a observé dans la Differtation qui précède cette histoire.

*Diod. lib. 2.
* Nicol. Damas.
mas. excerpta
Vales. p. 427.*

Arbaces ne détruisit point Ninive , mais il changea la forme du gouvernement assyrien ; & les Gouverneurs des provinces ne reconnurent plus l'autorité des Rois Assyriens : le pouvoir devint héréditaire dans leur famille , & ils ne purent être destitués que par une espèce de diète ou d'assemblée générale de tous les Princes confédérés ; c'est ce qui résulte du récit de Diodore , & de celui de Nicolas de * Damas. Les successeurs d'Arbaces gouvernoient la Médie avec une espèce de supériorité sur les autres Princes ; mais elle ne leur donnoit pas droit de changer les loix qui avoient été établies par l'assemblée des Princes ligués.

Il paroît que Ninive & les Assyriens formèrent toujours un Royaume particulier : mais au bout d'un siècle ou environ la confédération établie par Arbaces ne subsistant plus , & les pays révoltés étant tombés dans une espèce d'anarchie , ou dans un état d'autonomie , comme Hérodote le nomme , les Rois de Ninive réparèrent leurs forces , leverent des troupes , & se rendirent de nouveau formidables. Ils ne tournerent cependant pas d'abord leurs armes du côté des pays nouvellement révoltés , ils craignirent que cette démarche ne fît ouvrir les yeux à ces peuples , & ils ne se sentoient pas en état de leur résister s'ils se réunissoient ; ils portèrent leurs vûes du côté du Midi , & soumirent les provinces de Mésopotamie & de Syrie , qui avoient secoué le joug depuis long-temps.

770. Phul ou Pul Roi d'Assyrie s'étant avancé jusqu'au mont Liban , Manahem qui avoit usurpé le Royaume d'Israël , implora sa protection , se soumit à lui , & lui paya mille talents pour l'engager à employer ses forces à le maintenir sur le trône.

747. Cependant il arriva une révolution à Babylone , le Royaume des Chaldéens prit une nouvelle forme ; & Nabonassar qui regnoit sur ce pays , ayant fait des établissemens considérables par rapport aux sciences & à l'astronomie , le commencement de son regne devint une époque que les Astronomes anciens employèrent long-temps après la destruction de cette ville. La suite des successeurs de Nabonassar , & les années de leur regne sont ce qu'il y a de plus assuré dans toute l'ancienne chronologie ; parce qu'elles sont déterminées par des éclipses observées avec exactitude.

741. Achas Roi de Juda se voyant pressé par les Rois d'Israël & de Damas , appella à son secours Teglathphalassar Roi d'Assyrie , & pour l'engager plus fortement à prendre sa défense , il lui envoya des sommes

considérables, qu'il amassa en enlevant une partie des ornemens du Temple de Jérusalem.

Le Roi d'Assyrie attaqua d'abord le Royaume de Damas, assiégea sa capitale, la prit, & en transporta les habitans vers les bords de l'Euphrate dans le pays de *Kir*, ou dans la *Cyresthique*, pays voisin de la Comagène : de-là il passa dans le Royaume d'Israël. Phacée regnoit alors, & s'étoit emparé de la couronne par le meurtre de Manahem : *Teglathphalassar* vengea la mort de ce Prince par le ravage du pays ; il s'empara de plusieurs villes, dont il transporta les habitans dans l'Assyrie ; il obligea le Roi d'Israël à le reconnoître, & à lui payer un tribut annuel.

Salmanassar succéda au Royaume & aux projets de conquête de *Teglathphalassar*. Le Roi d'Israël avoit cessé de payer le tribut annuel, & songeoit à se fortifier du secours du Roi d'Egypte avec lequel il s'étoit ligué. Le Roi d'Assyrie prévint cette révolte, passa dans la Judée ; & tandis que ses troupes formoient le siège de Samarie, il s'empara des places maritimes de la Phénicie, à l'exception de Tyr qu'il tint inutilement bloquée pendant 5 ans, & qu'il attaqua sans succès avec une flotte que lui avoient fourni les villes de Sidon, d'Acé & de Tzor, comme il étoit écrit dans les annales de Tyr. Les Israélites ne furent pas aussi heureux ; Samarie fut prise & ruinée pour punir ses fréquentes révoltes. Salmanasar transporta une partie des habitans dans la Mésopotamie, où il les plaça dans la Calacene le long des fleuves Chabor & Saocoras ; il établit le reste vers la frontiere des Medes, dans les montagnes qui séparent la Médie & l'Assyrie ; & pour ne pas laisser le pays d'Israël inculte, il y établit des colonies tirées de la Babylonie, du territoire de Sippara ou de *Sepharvaim*, de Syrie ou du pays d'*Emath*, du pays d'Ava ou *Ahava*, c'est-à-dire de l'Adiabene, & enfin du pays de *Choutha* ou *Cotæa* canton de l'Arménie à l'Orient du Tygre, & voisin des Gordiens ou Carduques. Le Royaume d'Israël fut entièrement détruit par ces transplantations ; & les peuples établis à Samarie, furent toujours regardés comme étrangers par les Juifs. Salmanasar fit proposer à Eséchias Roi de Juda de se soumettre à lui, & de lui payer un tribut ; mais ce Prince le refusa, & se prépara à une vigoureuse défense avec le secours du Roi d'Egypte, qui commençoit à prendre de grandes inquiétudes des progrès que faisoient les Assyriens.

Salmanasar étant mort, Sennachérib lui succéda, & passa avec une armée formidable dans la Judée, pour soumettre le Roi de Juda, & s'avancer ensuite vers l'Egypte. Eséchias ne se trouvant point en état de résister à une armée aussi forte que celle des Assyriens, offrit de se soumettre & de payer le tribut ; mais Sennachérib refusa d'écouter

ces propositions, à moins que le Roi de Juda ne le vint trouver, & ne remît Jérusalem entre ses mains, menaçant d'aller mettre le siège devant cette ville, de la raser, & d'en transporter les habitans dans des contrées éloignées. Sennachérib s'étoit rendu maître de tout le plat pays, & il étoit occupé au siège d'une ville des Philistins : Eséchias profita de ce temps pour fortifier Jérusalem, & la munir de toutes les provisions nécessaires pour soutenir un long siège. Ce fut pendant ce même temps que Merodach Baladan ou Mardokempad Roi de Babylone, mort l'an 710 avant l'Ere chrétienne, envoya des ambassadeurs à Eséchias pour le féliciter du recouvrement de sa santé ; démarche qu'il n'auroit pas faite auprès d'un Prince ennemi déclaré de Sennachérib, si Babylone eût encore été dans la dépendance des Assyriens.

710.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit dans la Dissertation précédente, sur le détail de cette guerre de Sennachérib : il paroît qu'elle dura au moins trois ans, & que ce fut vers l'an 711 ou même 710, que Dieu fit périr 185000 hommes de l'armée de Sennachérib. Ce Prince retourna à Ninive aussitôt après, & fut assassiné par ses deux fils au bout de 45 jours. Les meurtriers de Sennachérib furent chassés de Ninive, & se réfugièrent en Arménie : les Assyriens mirent sur le trône Assarhaddon ou *Afordan* le plus jeune des fils de Sennachérib. Cette révolution ne se passa pas tranquillement ; mais nous ne sçavons combien elle dura, nous en ignorons même les principales circonstances. Tandis que le Royaume d'Assyrie affoibli par la perte d'une armée de 185000 hommes, étoit déchiré par une guerre civile, les Medes sortant de l'état d'anarchie, où ils étoient depuis la révolte d'Arbaces, mirent Déjoces sur le trône, & rétablirent le gouvernement monarchique parmi eux.

709.

Déjoces commença donc son regne en Médie pendant la guerre civile des enfans de Sennachérib : ces divisions lui laisserent tout le temps nécessaire pour affermir sa domination, & régler son nouvel Etat : au bout de 20 ans il se trouva assez puissant pour conquérir une partie de l'Asie, & pour enlever l'Arménie & la Cappadoce aux Assyriens.

1. *Esd.* 4.
2. 19.

Tout ce que nous sçavons du regne d'Assarhaddon, c'est qu'il envoya de nouvelles colonies dans le pays de Samarie, pour fortifier celles que Salmanassar y avoit établies. Il permit aussi à quelques-uns des Israélites des dix tribus d'y retourner ; & ce fut alors que les Samaritains commencèrent à joindre le culte du Dieu d'Israël à celui de leurs anciennes Divinités, comme ils le disent dans l'Ecriture, où ils nomment ce Prince *Assarhaddon*, en parlant aux Juifs, & *Osnapar* dans le mémoire qu'ils présentent au Roi de Perse.

Le

Le regne de ce Prince ne fut pas long ; la faction opposée à celle qui l'avoit mise sur le trône , ayant pris de nouvelles forces , il fut obligé d'abandonner la couronne ; & on mit à sa place un Prince nommé Ninus , par lequel Castor finissoit la suite des Rois Assyriens. La fin de ce canon de Castor tomboit à l'an 1280 depuis le commencement de Ninus fils de Belus fondateur de l'Empire assyrien ; & cette année 1280 est , selon la date du commencement de Ninus , donnée par *Æmilius-Sura* , l'an 688 avant l'Ere chrétienne ; c'est la première des 128 années de l'Empire des Mèdes , selon Hérodoté , ou de leur domination sur les pays qu'ils avoient enlevés aux Assyriens dans l'Asie Mineure , à l'orient du fleuve Halys.

Castor nomme le prédécesseur de Ninus second Sardanapale ; le temps de son regne quadre parfaitement avec celui d'Assarhaddon ou d'*Afordan* , les noms d'ailleurs sont les mêmes , car ce mot *Pal* ou *Phala* n'est qu'une épithète qui signifie *grand* , *illustre* dans la langue chaldéenne ; ainsi il est très-probable qu'Assarhaddon est le Sardanapale de Clitarque qui mourut dans un âge avancé , & qui avoit survécu long-temps à la perte de son Royaume : cela ne peut convenir au Sardanapale déthroné par Arbaces , ni à celui sous lequel Ninive fut absolument détruite par les Mèdes & les Babyloniens , parce que l'un & l'autre périrent dans la révolution , & que le dernier se brûla dans son palais. Ce même Assarhaddon est le Sardanapale dont le tombeau étoit en Cilicie , avec une épitaphe dans laquelle il est nommé Sardanapale fils d'Anakyndarax.

Le nom du Prince qui succéda à Ninus second , ne nous est pas connu. Déjoces Roi des Mèdes qui avoit enlevé aux Assyriens l'Arménie & la Cappadoce , étant mort en 657 , son fils Phraortes lui succéda. Ce Prince tourna ses armes du côté de l'orient , & soumit les Persans , les Carmaniens , les Parthes , & tous les pays orientaux ou la Bactriane , jusqu'aux pays des Massagètes & des Saques de la Margiane , voisins de l'Arachosie. Ce Phraortes nommé *Arphaxad* dans le livre de Judith , enflé par tant de victoires se crut assez fort pour attaquer , & pour forcer les Assyriens de Ninive à le reconnoître : il marcha contr'eux , mais il trouva que les troupes assyriennes étoient toute autre chose que celles des nations qu'il avoit vaincues. Celles des Mèdes manquoient de discipline , elles ne sçavoient ni se ranger par bataillons & par escadrons , ni même séparer les différentes sortes d'armes , & la cavalerie se battoit pêle-mêle avec l'infanterie : son armée fut mise en déroute , & il périt lui-même dans le combat , s'étant laissé emporter à son courage. L'année de sa mort étoit , selon la version latine du livre de Judith , la douzième du regne du Roi de Ninive , & selon la version grecque , la dix-septième ; ainsi ce Roi de Ninive , que les

656.

635.

Auteurs de ce livre nomment Nabuchodonosor , avoit commencé de regner l'an 646 ou l'an 651 , quarante ans environ après l'expulsion d'Assarhaddon ou de Sardanapale.

634. Cyaxare fils & successeur de Phraortes ne négligea rien pour venger la mort de son pere ; il leva en hâte de nouvelles troupes , qu'il joignit à celles qui étoient échappées de la déroute précédente ; il les rangea en différens corps ; & comme ces nations belliqueuses brûloient d'envie d'effacer la honte de l'affront qu'elles venoient de recevoir , elles s'accoutumèrent bien-tôt aux évolutions & aux mouvemens de la Tactique ; elles les avoient ignoré jusqu'alors. Ainsi Cyaxare à la tête d'une armée formidable marcha contre les Assyriens , les défit en bataille rangée ; & se préparoit à mettre le siège devant Ninive , lorsque l'invasion des Scythes qui inonderent la Médie cette même année l'obligea d'abandonner les Assyriens pour s'opposer à ses nouveaux ennemis. Ces Scythes sous la conduite de Madyes leur Roi défirent l'armée de Cyaxare , & ravagerent l'Asie pendant près de 28 ans.

Le livre de Judith nous montre que le Roi de Ninive avoit fait alliance avec ces Scythes ; car il marque expressément , que ce Prince avoit dans l'armée , dont il donna le commandement à Holopherne , 12000 *Archers à cheval* ; & les Scythes étoient les seuls qui connoissent cette maniere de combattre , qui est encore en usage chez les Tartares.

Dès l'année 635 , le Roi de Ninive avoit envoyé sommer les peuples de Cappadoce , de Cilicie , de Syrie , les Tyriens , les Juifs , & tous ceux qui avoient autrefois été soumis à l'Empire assyrien , de le reconnoître , & de se joindre avec lui contre les Médes : mais ses ambassadeurs furent mal reçus par-tout , les Souverains de tous ces pays le regardoient , dit la vulgate , comme un Prince leur égal , & duquel ils ne relevoient plus ; d'ailleurs les Rois de Babylone avoient soumis une partie de ces pays , ou du moins avoient fait des traités avec eux contre les Assyriens.

634. Ce fut vers l'an 634 & aussi-tôt après la défaite de Phraortes , que l'armée des Assyriens entra dans la Judée sous la conduite d'Holopherne , après avoir soumis la partie septentrionale de la Mésopotamie , prit Mélita sur l'Euphrate , & le pays de Damas. Josias regnoit alors à Jérusalem ; mais comme il n'avoit que 11 ou 12 ans , l'histoire de Judith fait seulement mention du grand prêtre * Eliacim , & du conseil qui gouvernoit le Royaume pendant la minorité du Roi. Holopherne s'étant avancé sans obstacle , jusqu'auprès de Bethsan nommé dans la suite *Scytopolis* , à cause que les Scythes s'y établirent , trouva que les Juifs avoient fermé tous les passages , & qu'ils gardoient avec soin les défilés par lesquels on pourroit pénétrer dans leur pays

* Il est nommé Helcias ou Hilkiyah dans le livre des Rois.

il n'osa entreprendre de les forcer avant que de s'être rendu maître de Bethulie, ville forte qui défendoit ces défilés ; il se contenta même de la bloquer, persuadé que les habitans qui manquoient d'eau, ne soutiendroient pas un long siège. La résolution de Judith sauva la ville de Bethulie, & le courage avec lequel elle s'exposa pour le salut des siens lui ayant donné le moyen d'ôter la vie à Holopherne, l'armée des Assyriens ne songea plus qu'à lever le siège, & à se retirer dans la Mésopotamie : la plus grande partie périt dans cette retraite faite sans chef & sans ordre. Cette armée étoit obligée de traverser les pays qu'elle avoit ravagés ; ce qui put regagner l'Assyrie, périt dans la bataille donnée contre Cyaxare en 634, & les Assyriens abandonnant tous les projets de conquêtes éloignées, ne penserent plus qu'à conserver leurs provinces, & à les défendre contre les Scythes, qui ravageoient, sans distinction d'amis ni d'ennemis, tous les pays dans lesquels ils pouvoient pénétrer.

Les Scythes passerent dans la Judée, & s'avancerent jusque sur les frontieres de l'Égypte ; mais le Roi Psammetique s'étant avancé à leur rencontre, à la tête d'une armée, les obligea de se contenter des sommes d'argent qu'il leur offrit, & ils se retirerent. Psammetique est mort en 616, ainsi l'incursion des Scythes est antérieure à cette année : elle doit être postérieure à la treizième année de Josias, ou à l'an 628 ; car la Prophétie de Jérémie nous apprend que les Scythes n'étoient pas encore entrés dans la Judée. Le Prophète prédit l'invasion de ce peuple venu du fond du septentrion, des extrémités de la terre, de ces hommes farouches dont les Juifs n'entendront point la langue : leurs chariots, dit-il, sont plus redoutables que les orages, leurs chevaux plus vîtes que des aigles, & leur carquois est comme un sépulcre toujours ouvert, duquel il sort une mort inévitable.

*Jerem. IV.
5, 6. & V.
15. &c. VI.
22.*

Necos, Roi d'Égypte, crut qu'il lui seroit facile de se rendre maître de toute la Syrie, & de profiter de la foiblesse où les ravages des Scythes avoient mis la haute Asie. Il s'avança donc dans la Judée, à la tête d'une armée, & fit proposer à Josias de lui accorder le passage sur ses terres. Josias allié des Babyloniens le refusa, & par-là obligea le Roi d'Égypte de tourner ses armes contre lui. Le Roi de Juda fut tué dans le combat, Jérusalem & le pays des Juifs tomberent entre les mains de Necos, qui s'empara facilement de toute la Syrie jusqu'à l'Euphrate, & se rendit maître de Carchemis ville importante, parce que c'étoit un des passages de l'Euphrate, qui lui ouvroit l'entrée de la Mésopotamie.

611.

610.

Cependant les Médes ayant presque entièrement exterminé les chefs des Scythes, le reste fut trop heureux de se retirer dans la Scythie occidentale, sur les bords du Tanais, où ils ont toujours demeuré

Eee ij

depuis , & où ils sont encore maintenant sous le nom de petits Tartares. Cyaxare ayant délivré ses Etats de cet ennemi domestique , se liguait avec Nabopolassar Roi de Babylone : Nabuchodonosor fils de ce dernier épousa Aroitis fille d'Astyage fils de Cyaxare ; & les Babylo-niens s'étant joint aux Médes , leurs armées allèrent mettre le siège devant Ninive : Sarac nommé aussi *Sardanapale* par les Grecs , s'y étoit renfermé ; mais sa résistance ne put empêcher la ville d'être prise. Sarac qui redoutoit la vengeance de Cyaxare , dont la cruauté & les emportemens sont connus par l'histoire , se brûla dans son palais après avoir égorgé sa femme & ses enfans ; par cette mort volontaire il évita l'ignominie du triomphe , & les supplices auxquels Cyaxare l'eût condamné pour venger la mort de son pere Phraortes & les ravages des Scythes , auxquels il y a quelque apparence que le Roi de Ninive avoit eu grande part.

608.

Ninive périt l'année 608 , qui est celle où Nabuchodonosor fut désigné Roi par son pere , & celle de laquelle l'Ecriture compte la première année de son regne. Cette même année qui étoit la quatrième commencée depuis la conquête de la Syrie par Necos , les Egyptiens furent défaits à Carchemis ; & cette victoire rendit les Babylo-niens maître de tous les pays situés au midi & à l'occident du Tigre , jusqu'aux frontieres de l'Egypte. Le pays des Assyriens fut partagé entre les vainqueurs , la ville de Ninive fut totalement détruite , ses édifices rasés , & les habitans transportés dans la Babylonie & dans la Médie , ou dispersés dans les villages de la Mésopotamie. Elle ne s'est jamais relevée de cette chute , & la ville bâtie de l'autre côté du Tigre , sous le nom de *Ninus* , non plus que celle de Mossoul que les Califes fondèrent au lieu même où avoit été l'ancienne Ninive , n'ont point approché de la grandeur & de la puissance de cette superbe ville , qui étoit l'une des plus anciennes du monde.

La Carte géographique de l'Empire des Assyriens sous Sémiramis le représente dans sa plus grande étendue ; la petitesse du volume n'a pas permis de marquer par différentes espèces de points les divers Etats de cet Empire au temps d'Arbacès , & au temps de Sennachérib : le Lecteur y suppléera aisément, s'il veut faire attention au détail historique que j'ai rapporté.

Ainsi finit l'Empire d'Assyrie 1360 ans juste après le commencement du regne de Ninus : les diverses révolutions de cette Monarchie ont donné lieu aux Historiens de varier sur sa durée. Les uns ont fait cesser sa grandeur 1070 ans après son commencement , c'est-à-dire lors de la révolte des pays tributaires en 898 , les autres ont considéré l'Empire de Ninive comme subsistant jusqu'aux conquêtes des Médes , & jusqu'à leur domination sur la Cappadoce , l'Arménie , la Perse , & les autres provinces soumises à leur puissance ; ce qui a commencé l'an 688 , ceux-là donnent 1280 ans de durée aux Assyriens. Le plus grand nombre a suivi Ctésias , & a donné 1360 ans de durée à l'Empire assyrien , parce qu'il a cru que la fin de cette Monarchie ne devoit pas précéder la destruction de Ninive , & que l'Empire des Assyriens avoit subsisté tant qu'ils avoient fait un Etat à part , & distingué des





autres Royaumes ; ce qui dura jusqu'à l'an 608 , & à la ruine de Ninive par les Babyloniens & les Médes joints ensemble. Ces deux nations partagerent le pays des Assyriens : les Babyloniens s'emparèrent de la Mésopotamie , & les Médes de l'Assyrie , & des pays situés au-delà du Tigre.

S U I T E

DE LA DISSERTATION

S U R

LES AMPHICTYONS.

Par M. DE VALOIS.

ME voici enfin arrivé à la troisième partie de ma Dissertation , dans laquelle je me suis engagé de faire voir de quelle autorité étoient les décisions & les jugemens des Amphictyons ; c'est ce que je vais examiner présentement.

Rien ne me paroît plus positif pour prouver l'autorité suprême des Amphictyons , que le plein pouvoir qu'ils avoient de discuter , & de juger en dernier ressort les différens qui survenoient entre les villes Amphictyonides ; de condamner à de grosses amendes celles qu'ils trouvoient coupables ; & d'employer non-seulement toute la rigueur des loix pour l'exécution de leurs Arrêts , mais même encore de lever , s'il le falloit , des troupes , pour forcer les rebelles à y obéir.

L'on trouve plusieurs de ces procès fameux d'entre les villes grecques , répandus de côté & d'autre dans les livres des Anciens. Je me contenterai d'en rapporter ici quelques-uns , que j'ai choisis comme les plus remarquables , & que je crois plus que suffisans pour la preuve de ce que je viens d'avancer.

Le fameux combat naval donné devant Salamine , & dans lequel Thémistocle défit la flotte de Xerxès , 481 ans avant notre Seigneur , fut à un an au-delà suivi d'une autre grande bataille dans les campagnes de Platée , où une quantité pro-

* III. PARTIE.
5. de Mai
1719.

* La I^e & la II^e partie sont imprimées dans le troisième volume des Mémoires de l'Académie , pag. 191 & suiv.

digieuse de Perſes fut taillée en pièces par la valeur de Pausanias & d'Ariſtide généraux de l'armée grecque. Nous ſommes redevables de l'époque certaine de ces deux grandes actions aux marbres de Paros, l'un des plus précieux & des plus incontestables monumens de l'antiquité. Les Grecs, en reconnoiſſance de deux victoires ſi ſignalées, conſacrèrent un trépied d'or à Apollon Pythien. Pausanias général des Lacédémoniens, qui avoit été choiſi par les Grecs, comme le plus illuſtre d'entr'eux, pour préſenter en leur nom cette riche offrande à ce Dieu, dans ſon temple de Delphes; Pausanias, diſ-je, ſ'embarrasſa fort peu de la gloire de ſa nation: il jugea plus à propos d'avoir tout l'honneur du préſent; & il ne fit inscrire que ſon nom ſeul ſur le trépied, dans un Diſtique conçu à peu près en ces termes: *Pausanias général des Grecs a conſacré ce monument à Apollon, après avoir défait & mis en fuite les Perſes.* Les Platéens qui par leur valeur extraordinaire avoient le plus contribué à cette dernière victoire, fort indignés du procédé de Pausanias, ajournerent les Lacédémoniens à comparoître pardevant les Amphiçtyons, & demandoient qu'en punition d'une pareille entrepriſe ils fuſſent condamnés à leur payer mille talents d'amende tant pour eux que pour leurs alliés. La demande pouvoit paſſer pour être un peu forte, par rapport à ces temps-là; car cinq cens mille écus étoient alors une très-groſſe ſomme. Après tout, les Platéens avoient raiſon: des gens d'honneur peuvent-ils ſe mettre à trop haut prix, & n'ont-ils pas droit d'exiger une réparation capable de compenſer en quelque ſorte l'affront qu'ils ont reçu? Je ne trouve point néanmoins aucune mention que les Lacédémoniens ayent été obligés de payer cette ſomme aux Platéens, ſoit oubli des Auteurs, ou autrement. Tout ce qui me paroît, c'eſt que l'affaire ayant été mûrement examinée par les Amphyçtions, les Lacédémoniens furent condamnés à faire effacer ce diſtique de deſſus le trépied, & à y ſubſtituer en ſa place non-ſeulement le nom des Platéens, mais encore les noms de toutes les autres villes, qui avoient eu part à cette victoire. Ce fut là ce qui donna naiſſance à cette haine

implacable, que les Lacédémoniens concurent contre les Platéens; haine qu'ils portèrent si loin, qu'environ 50 ans après Archidame II du nom, Roi de Sparte, & le vingtième des Rois Proclides, forma le dessein de se rendre maître de la ville de Platée. Pour y parvenir, il se servit du ministère d'Eurymaque fils de Léontiade, chef des Thébains; qui y étant allé à la tête de quelques aventuriers de sa ville, fit jouer tous les ressorts ordinaires en telles occasions pour surprendre Platée à l'impourvû, & s'en emparer: mais cette première tentative n'ayant pas réussi, comme Archidame l'avoit espéré, ce Prince en vint à la force ouverte; il en fit le siège dans les formes; & après une vigoureuse résistance de la part des assiégés, il la prit enfin par assaut, comme nous l'apprend la harangue de Démosthène contre Neæra, si toutesfois Démosthène est le véritable Auteur de cette harangue. Quoi qu'il en soit, il ne fera pas hors de propos de rapporter ici le passage en question dans sa langue originale; voici en quels termes il est conçu:

ἐφ' οἷς φουσηεῖς Πausanίας ὁ τῆς Λακεδαιμονίων βασιλεὺς, ἐπέγραψεν ὑπὲρ τὴν τεῖλοδα ἐν Δελφοῖς, ὅν οἱ Ἕλληνες οἱ συμμαχέσασμενοι τὴν ἐν Πλαταεῖσι μάχην, καὶ τὴν ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχίαν ναυμαχίσαντες, κοινῇ ποιησάμενοι, ἀνέθηκαν ἀριτεῖον τῇ Ἀπόλλωνι ὑπὸ τῆς Βαρβάρων.

Ἑλλήνων ἀρχηγός, ἐπεὶ στρατὸν ὤλεσε Μήδων,
Πausanίας Φοῖβον μνήμῃ ἀνέθηκε τόδε.

ὡς αὐτῇ τῇ ἔργου ὄντος, καὶ τῇ ἀνάσθηματος, ἀλλ' ἔ' κοινοῦ τῆς συμμάχων. ὀργιζέντων δὲ τῆς Ἑλλήνων, οἱ Πλαταεῖς λαγχάνουσι δίκην τοῖς Λακεδαιμονίοις εἰς τοῖς Ἀμφικτυόνας χιλίων ταλάντων ὑπὲρ τῆς συμμάχων, καὶ ἰωάδικασαν αὐτοῖς, ἐκκόψαντας τὰ ἐλεγεία, ἔπηγράψαι τὰς πόλεις τὰς κοινωνούσας τῇ ἔργου.

Il y a une chose dans ce passage-ci, qui mérite quelque attention; c'est que l'Auteur y donne le titre de Roi à Pausanias, bien qu'il ne l'ait jamais été, mais seulement premier Prince du sang royal, & oncle paternel du jeune Pléistarque Roi de Sparte. A la vérité l'Auteur de la harangue contre Neæra n'est pas le seul qui soit tombé dans cette faute, car Lycurgue

l'orateur traite aussi Pausanias de Roi : cependant il me paroît plus raisonnable de s'en tenir au sentiment d'Aristote , qui remarque en termes formels dans ses *Politiques*, que Pausanias n'a jamais été Roi. Après tout, si l'on ne prend point à la rigueur le titre de Roi , donné à Pausanias par les deux Auteurs en question, ils n'ont pas tant de tort que l'on pourroit se l'imaginer. Comme les tuteurs des Rois étoient anciennement revêtus de toute l'autorité royale , de la même manière que les Régens des Royaumes le sont encore de nos jours, il n'est pas fort surprenant qu'on leur ait quelquefois attribué le nom de Rois : cela est même d'autant mieux fondé , que souvent pour faire respecter davantage leur caractère , ces tuteurs de Rois se faisoient couronner *ad tempus* , c'est-à-dire jusqu'au jour de la majorité de leurs pupilles ; jour qui étoit le terme de leur autorité suprême. Il est bien vrai que dans l'antiquité les Régences étoient bien plus longues qu'elles ne le sont aujourd'hui : car au lieu , par exemple , que les Rois de France sont censés majeurs , dès qu'ils ont atteint la quatorzième année de leur âge , les Rois Grecs n'étoient point en cela plus privilégiés que leurs sujets ; & , non plus qu'eux , ils n'étoient réputés majeurs qu'à 25 ans : d'où il s'ensuit que leurs tuteurs avoient bien plus long-temps l'autorité souveraine entre leurs mains. A l'égard du couronnement des tuteurs , dont je viens de parler , ce n'est point une chose avancée tout-à-fait au hasard ; & je crois en avoir la preuve , sans sortir de Sparte même. En effet , le grand législateur Lycurgue n'est mis au rang des Rois de Sparte qu'à ce seul titre ; puisqu'il n'a jamais été Roi , mais seulement tuteur du Roi pupille son neveu ; & ce n'est qu'en cette seule qualité de tuteur du Roi , qu'il aura pû , suivant la coutume de ces temps-là , porter le diadème : usage qui ne se pratiquoit sans doute , que pour imprimer dans les esprits un plus grand respect pour le tuteur , & pour apprendre aux peuples par ces marques extérieures de la dignité royale , que le pouvoir suprême résidoit entièrement en sa personne , jusqu'à ce que le Roi mineur , qu'il représentoit , eût atteint l'âge de majorité,

Mais

Mais pour en revenir à notre sujet , une autre chose me semble encore avancée sans fondement , dans le même endroit de cette harangue contre Naxos, c'est ce que l'Orateur y ajoute, que le siège de Platée dura 10 années ; ce qui ne s'accorde pas néanmoins avec l'histoire , si nous nous en rapportons à Thucydide , qui ne marque point du tout que ce siège ait duré si long-temps ; ce qu'il n'auroit pas manqué de faire , si ç'avoit été un fait constant , lui qui entre dans un détail très-exact & très-circonstancié de toutes les catastrophes qui précéderent , qui accompagnerent , & qui suivirent la prise de cette ville.

Le même Thucydide vers la fin de son premier livre , & après lui , Plutarque à la fin de son traité intitulé περὶ τῆς Ἡρόδοτου κακονθείας , c'est-à-dire , de la malignité d'Hérodote , écrivent que ce fut d'eux-mêmes, que les Lacédémoniens effacèrent l'inscription que Pausanias avoit fait graver sur le trépied d'or ; & cela, après avoir été informés de toutes parts, que tous les autres Grecs étoient fort irrités de l'injure qu'on leur avoit faite , en supprimant leurs noms sur un monument qui se faisoit à frais communs, & sur lequel, par conséquent, l'un n'avoit pas plus de droit que l'autre. Ces deux derniers Auteurs ajoutent que les Lacédémoniens eux-mêmes, ni en cette rencontre, ni en bien d'autres encore, n'approuverent jamais la hauteur & l'insolence de Pausanias. Mais, malgré la déférence qu'exigent, ce semble , deux Auteurs tels que Thucydide & Plutarque , je ne puis en ceci être de leur avis ; & je trouve qu'il est bien plus naturel de croire que jamais les Lacédémoniens n'auroient effacé de leur propre mouvement l'inscription ambitieuse de Pausanias , s'ils n'y avoient été contraints , comme effectivement ils le furent par un Arrêt des Amphictyons. Leur orgueil auroit trop souffert d'une pareille démarche ; & l'aveu sincère d'avoir commis une faute n'auroit jamais pû s'accorder avec l'humeur fière & hautaine de ce peuple.

Le démêlé que les Athéniens eurent avec les Déliens, ne fit guères moins de bruit qu'en avoit fait celui des Lacédémoniens & des Platéens , dont nous venons de parler. Voici ce qui y donna occasion : les Athéniens & les Déliens disputoient

vivement entr'eux , à qui appartiendrait la garde du temple qu'Apollon avoit à Délos, & le droit de présider aux sacrifices qui s'y offroient à cette éclatante Divinité. Les Déliens soutenoient que cette prérogative leur étoit acquise de plein droit , le temple étant situé dans leur ville: les Athéniens au contraire alléguoient leur souveraineté sur cette Isle , & que par cette raison la garde du temple & la sur-intendance des sacrifices leur appartenoint. En effet tout le monde sçait que l'Isle de Délos a été long-temps sous la domination des Athéniens ; & quand bien même ce fait ne seroit pas d'ailleurs aussi constant qu'il l'est, une seule chose suffiroit pour le prouver. C'est ce que Thucydide rapporte dans son 3^e livre , que ce furent les Athéniens qui à deux différentes fois exhumerent les corps de ceux qui avoient été enterrés dans cette Isle fameuse , qui les firent transporter ailleurs, & qui toutes ces deux fois purifièrent l'Isle par des lustrations, & avec toutes les cérémonies accoutumées en ces sortes d'occasions. La première fois sous le regne du tyran Pisistrate, & la seconde dans le temps des guerres du Péloponèse , comme Hérodote & Thucydide en font foi. Mais au lieu que la première fois Pisistrate n'avoit purifié qu'une petite partie de l'Isle , c'est-à-dire, le seul espace de terre que contenoit le circuit du temple, tant que la vûe pouvoit s'étendre en tout sens : cette seconde fois les Athéniens purifièrent l'Isle toute entière d'un bout à l'autre, après avoir fait exhumer & transporter ailleurs généralement tous les corps morts, qui se trouverent enterrés dans l'Isle. Ils firent encore plus, ils publièrent une loi, par laquelle il étoit fait très-expresse défense à tous les habitans de Délos de mourir dans l'Isle à l'avenir, aussi bien qu'à toutes les femmes d'y accoucher : la même loi enjoignoit donc que dès qu'un malade seroit à l'extrémité, ses parens ou ses amis eussent soin de le faire au plus vite transporter dans l'Isle de Rhénée , qui n'étoit séparée de Délos que d'un fort petit trajet. Le pareil cérémonial s'observoit à l'égard des femmes prêtes d'accoucher : on les embarquoit promptement pour les conduire aussi à Rhénée , de peur que la naissance brusque de quelque indiscret enfant ne vînt malheureusement

fouiller la sainteté de Délos. Ce fut au reste en ce même temps que les Athéniens instituerent & célébrèrent pour la première fois ces jeux appelés ΔΗΑΙΑ, en l'honneur d'Apollon : jeux qui par la suite se célébrèrent régulièrement à Délos de cinq ans en cinq ans. Or l'institution de ces jeux, ces Ordonnances, en un mot tous ces actes de maîtrise marquent assez que les Athéniens étoient Seigneurs de l'Isle de Délos : l'on peut encore ajouter à cela, qu'Athenée rapporte dans son ix^e livre, qu'Erysichthon fils de Cécrops fut le premier qui se rendit maître de l'Isle de Délos, & qui y bâtit ce temple fameux en l'honneur d'Apollon, comme nous l'apprenons d'Eusèbe dans sa chronique. Cependant, quoique tous ces passages établissent la souveraineté des Athéniens sur Délos, je crois que l'on peut avancer que cette Isle étoit bien distinguée du reste des sujets de cette République, qu'elle avoit de grandes exemptions & de grands privilèges ; puisqu'en qualité d'Isle sacrée, elle étoit en un sens regardée comme indépendante, & ne relevant que de la majesté du Dieu qui y avoit pris naissance, & qui y étoit honoré d'un culte particulier.

Tels étoient à peu près les titres, sur lesquels les Athéniens se fondoient, pour ne point démordre de leur prétention. Comme donc les Athéniens & les Déliens ne pouvoient convenir de leurs faits, l'un ne voulant pas le céder à l'autre, la cause fut enfin portée au tribunal des Amphiçtyons. Celui qui plaida pour les Athéniens fut Hypéride, l'un des dix fameux Orateurs, dont la République avoit fait choix pour être son Avocat en cette cause importante. C'est un fait que Démofthène nous apprend dans sa harangue pour la Couronne en ces termes : μαρτυροῦσι Δημοθίνει ὑπὲρ πάντων ὅτιδε χαλίας σου-
 νειὺς, ζώνων φλυαίς, κλέων φαληρεὺς, δημόνικος μαραθώνιος,
 ὅτι τῷ δήμῳ ποτὶ χειροτονήσαντος ἀρχίνην σιόδικον ὑπὲρ τῷ
 ἱεροῦ τῷ ὅτι Δήλῳ εἰς τοὺς Ἀμφικτύοντας, συνεδρεύσαντες ἡμεῖς
 ἐκρίναμεν ὑπερείδην ἀξίον εἶναι μᾶλλον ὑπὲρ τῆς πόλεως λέγειν,
 καὶ ἀπεστᾶλη ὑπερείδης Plutarque nous confirme la même chose dans la vie d'Hypéride, lorsqu'il assure que cet Orateur fut expressément nommé par Arrêt de l'Aréopage, pour plaider

cette cause pour les Athéniens, en présence des Amphictyons. Plutarque ajoute que de son temps, c'est-à-dire sous les regnes de Trajan & d'Adrien, ce plaidoyer d'Hypéride subsistoit encore : mais comme il ne nous apprend point, non plus que Démosthène, quelle en fut la réussite, ni en faveur duquel des deux peuples s'expliquèrent les Amphictyons, nous nous trouvons obligés de garder là-dessus un profond silence. Voici comment Plutarque raconte la chose dans le passage que je viens d'alléguer: συγάντος δὲ πρὸς δηλίου ἀμφισβητήματος ποτέρου δὲ πείσασθαι τὸ ἴσον, αἰρεθέντος ἀγρίνου σωειπῆν, ἢ ἐξ ἀρείου πάγου βύλην ὑπερείδην, ἐχειροτόνησεν. καὶ ἔστιν ὁ λόγος δηλιακὸς ὁπιγγραμμενος.

Nous avons encore un procès fort célèbre entre les Thébains & les Theffaliens, que ces deux peuples remirent de même à la décision des Amphictyons. Comme Quintilien est le seul de tous les anciens qui en ait fait mention, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter ici les propres termes de ce sçavant Orateur, tirés du chapitre x^e de son v^e livre de l'*Institution de l'Orateur*, que je ne fais que copier: *Cum Thebas evertisset Alexander, invenit tabulas, quibus centum talenta mutua Theffalis dedisset Thebanos continebatur. Has, quia erat usus commilitio Theffalorum, donavit his ultro: postea restituti à Cassandro Thebani, reposcunt Theffalos; apud Amphictyonas agitur, &c.* Alexandre ayant pris & ruiné la ville de Thèbes, trouva un acte authentique qui faisoit foi que les Thébains avoient prêté cent talens aux Theffaliens. Or comme les Theffaliens avoient fourni à ce Prince des troupes auxiliaires pour cette expédition, en considération d'un service si signalé il leur remit volontairement ce contrat. Quelque temps après, la ville de Thèbes ayant été rétablie par Cassander, les Thébains redemandent aux Theffaliens les cent talens qu'ils leur avoient prêtés. Les Theffaliens refusent de les leur payer, attendu qu'Alexandre leur en a fait présent : la cause se plaide devant les Amphictyons, &c.

Cicéron dans son ii^e livre de *Inventione* fait mention d'un autre fameux procès entre les Thébains & les Lacédémoniens.

Voici le fait : c'étoit une espèce de coutume établie parmi les Grecs lorsqu'un peuple avoit fait la guerre à un autre , que le vainqueur érigeât , ou sur le champ de bataille, ou sur les frontières, un trophée *ad tempus*, qui ne consistoit qu'en un amas ou monceau grossier d'une petite partie des dépouilles & des armes qu'il avoit conquises sur son ennemi. Cela se faisoit dans la vûe de montrer pour le présent seulement quelques légères marques de sa victoire ; marques que l'on avoit soin d'ôter au bout de quelque temps : & l'on se donnoit bien de garde d'ériger un trophée plus solide & plus durable , parce que l'on ne vouloit point perpétuer la mémoire d'une guerre qui entraînoit après elle quelque chose d'odieux, & la perpétuer par un monument qui apprendroit à la postérité, que la discorde avoit regné entre des peuples , qui étant nés dans le même pays , auroient dû , s'ils avoient été sages , vivre ensemble en union , en paix & en amitié. Or les Thébains ayant un jour remporté un avantage considérable sur les Lacédémoniens , s'aviserent, au préjudice d'une si sage coutume , d'ériger un trophée de bronze , pour servir de monument de leur victoire : aussitôt ils sont cités pardevant les Amphiçtyons , & accusés d'une innovation criminelle & injurieuse à la nation. Il ne sera pas mauvais de rapporter ici le texte même de Cicéron : *Cum Thebani Lacædæmonios bello superavissent, & ferè mos esset Graiis, cum inter se bellum gessissent, ut ii qui vicissent, tropæum aliquod in finibus statuerent, victoriæ modò in præsentia declarandæ causâ, non ut in perpetuum belli memoria maneret, æneum statuerunt tropæum: accusantur apud Amphiçtionas, id est apud commune Græciæ concilium.*

Pour en revenir aux deux derniers exemples, dont je viens de parler , je ne vois point que Cicéron ni Quintilien se soient fort embarrassés de nous instruire, quel fut le jugement des Amphiçtyons. Et à la vérité il y auroit grand lieu de douter si ces deux procès ne sont point de ces causes faites à plaisir par les Maîtres de l'Eloquence , pour exercer les jeunes gens & pour les perfectionner dans l'art Oratoire ; telles que nous en trouvons une infinité d'autres dans Sénèque , dans Quintilien, & dans d'autres anciens. Je serois moi-même fort tenté

de le croire, & sur-tout à l'égard de la cause d'entre les Thébains & les Theffaliens, rapportée dans Quintilien. Car tout ce que ce sçavant Orateur ajoûte à ce sujet dans le même chapitre, me le paroît insinuer d'une manière à n'en pouvoir presque douter. Après tout quand nous serions obligés d'abandonner ces deux derniers exemples, comme étant une pure fiction des Rhéteurs, il n'en sera toujours pas moins constant que l'autorité dont les Amphictyons étoient revêtus, étoit presque une autorité sans bornes ; & que leurs décisions & leurs jugemens étoient regardés comme des ordres supérieurs, auxquels on étoit indispensablement obligé de déférer. Ainsi c'est avec grande raison que Suidas, dans la description qu'il donne du mot *Amphictyons*, dit que ce sont ceux qui étoient choisis par les villes & par les peuples, pour être les juges & les arbitres de toutes les affaires de la Grèce : *Ἀμφικτυονες, οἱ ἐν πόλεων καὶ ἐθνῶν ἀρετοὶ δικάσαι.*

Par tout ce que je viens d'observer, il paroît que l'autorité des Amphictyons étoit très-grande : c'est un fait suffisamment prouvé par le procès des Platéens & des Lacédémoniens, aussi bien que par celui d'entre les Athéniens & les Déliens, dont nous avons parlé ci-dessus. Que si quelqu'un non content de ces deux beaux exemples, vouloit encore en trouver quelques autres pour une preuve plus complete de ce que j'avance, il ne lui sera pas mal-aisé de se satisfaire là-dessus. En se donnant la peine de parcourir les anciens Auteurs, il y rencontrera plusieurs autres exemples de cette nature. Le seul Plutarque en fournit trois : le premier dans la vie de Cimon, au sujet des habitans de l'Isle de Scyros, l'une des Cyclades : le second dans la vie de Thémistocle, au sujet des villes grecques, qui avoient embrassé le parti des Perses : & le troisième par rapport aux Mégariens, sur la fin de son traité intitulé *Αἰτιολογικῶν*, ou des *Questions Grecques*.

Au reste le grand pouvoir des Amphictyons ne consistoit pas seulement à examiner à fond, & à juger en dernier ressort les causes publiques & particulieres, qui étoient portées à leur tribunal. Ils s'étendoit encore jusqu'à déclarer & à faire ouvertement la guerre tant à ceux qui refusoient d'exécuter leurs

jugemens, qu'à ceux qui avoient violé la sainteté du temple de Delphes par quelque action sacrilège. Démosthène dans sa harangue pour la *Couronne*, appelle ces sortes de guerres, les guerres Amphictyoniques : mais les Auteurs leur donnent plus ordinairement le nom de guerres sacrées ; & cela parce qu'elles étoient toujours entreprises par un motif de religion, & pour venger l'honneur du Dieu offensé, soit par des impies qui osoient s'attaquer à lui-même, soit par des rebelles qui le méprisoient en la personne des Amphictyons ses ministres, en refusant d'obéir à leurs jugemens.

Je ne trouve dans l'antiquité, que trois guerres sacrées de cette espèce, c'est-à-dire, entreprises par l'ordre des Amphictyons : & c'est ce que je me réserve à examiner dans une autre occasion.

D I S S E R T A T I O N

S U R

L'EXPEDITION D'ALEXANDRE CONTRE LES PERSES.

Par M. SECOUSSE.

LA vie d'Alexandre est remplie d'événemens merveilleux qui étonnent l'imagination, & qui semblent tenir du prodige. Ce Prince âgé de 22 ans attaque avec 36000 hommes le roi de Perse, dont les armées étoient innombrables, & entreprend la conquête d'un Empire qui s'étendoit depuis la mer Méditerranée jusqu'aux Indes. Toujours accompagné de la victoire, il parcourt rapidement un grand nombre de provinces ; il défait deux fois Darius ; il le poursuit dans les pays les plus reculés de l'Asie ; & la mort même de ce Prince ne peut l'arrêter. Vainqueur des Perses, il pénètre dans les Indes ; il marche vers les extrémités de la terre : mais touché des larmes de ses soldats, dont les corps consumés par la vieillesse

6 d'Avril
1723.

*Et filuit ter-
ra in conspectu
ejus. Mar. 1.
c. 1. V. 3.*

& les fatigues ne pouvoient plus répondre à leur courage, il arrête lui-même le cours impétueux de ses conquêtes, & fixe les bornes de ses Etats au fleuve Indus, éloigné de sa patrie de plus de 1000 lieues. Enfin, lorsque la terre est en silence devant lui, & que maître de près de la moitié du monde, il se prépare à conquérir le reste, il meurt âgé de 33 ans, au milieu d'un vaste Empire, dont il a été le premier & le dernier Souverain.

Lorsqu'Alexandre passa dans l'Asie, il n'avoit pas encore formé ces projets immenses auxquels il s'abandonna dans la suite : son unique but étoit d'attaquer le roi de Perse ; & cette entreprise même paroïssoit être au-dessus de ses forces. Etoit-il vrai-semblable qu'avec une armée peu nombreuse, & dans un âge où la prudence n'accompagne pas toujours la valeur, ce Prince pût détruire cette formidable puissance, qui depuis long-temps faisoit trembler la Grèce ? Les hommes naturellement portés à blâmer ce qu'ils se sentent incapables de concevoir & d'exécuter, ont presque généralement désapprouvé cette expédition. L'événement même, qui pour l'ordinaire règle leur jugement, n'a pu la justifier ; & le succès éclatant dont elle a été suivie, la fait regarder comme une heureuse imprudence. Senèque a traité Alexandre de jeune insensé, *vassanus adolescens, cui pro virtute erat felix temeritas*. Les Ecrivains modernes ne lui ont pas été plus favorables : les vers de la Satyre 8^e de M. Despreaux, qui renferment une vive critique de la conduite & du caractère d'Alexandre, sont trop connus pour être rapportés ici : je me contenterai d'ajouter au témoignage du Poète celui de deux Auteurs politiques. Alexandre, dit M. l'abbé de S. Réal, *pour avoir osé attaquer avec une poignée de gens les plus formidables puissances de l'Asie, est regardé comme le modèle des Héros ; & ce n'est qu'à son heureuse témérité qu'il doit cet avantage.*

*Seneca de be-
nefic. lib. 1. c.
13. & lib. 6.
cap. 6.*

*Despreaux
Sat. 8. V. 99.*

*S. Réal consid.
sur Luculle t.
2. pag. 3.*

*S. Euvremont
compar. d'Al.
& de Cas. t. 1.
p. 165. édit. de
Lond. iii 12.*

M. de S. Euvremont va encore plus loin ; & il prétend que l'expédition d'Alexandre est quelque chose de plus, que si aujourd'hui la République de Gènes, celle de Luques & de Raguse entreprenoit la conquête de la France.

Le

Le suffrage des Auteurs a entraîné celui du public ; & suivant l'opinion presque généralement reçue, Alexandre est moins le nom d'un Héros, que celui de la témérité même.

*M. Prideaux
hist. des Juifs.
1. part. lib. 8.
p. 477. édit.
de Hollan.*

On peut cependant opposer au préjugé commun une autorité bien respectable. M. Bossuet, Evêque de Meaux, a soutenu dans son discours sur l'histoire universelle, *que la Perse attaquée par Alexandre & par une armée telle qu'étoit la sienne, ne pouvoit pas éviter de changer de maître.*

*Pag. 497.
édit. in 4°.*

Les bornes étroites que ce docte Prélat s'étoit prescrites dans son ouvrage, ne lui ont pas permis d'entrer dans le détail des preuves sur lesquelles il appuyoit son sentiment ; je vais tâcher d'approfondir une matiere qu'il n'a fait qu'effleurer, de développer des raisonnemens & des faits qu'il s'est contenté d'indiquer ; & j'entreprends aujourd'hui de prouver que l'expédition d'Alexandre contre les Perses étoit juste, prudente, nécessaire, fondée sur les maximes les plus certaines de la politique, & que le succès en étoit presque infaillible.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il est absolument nécessaire de connoître le caractère des Grecs, celui des Perses, leurs forces, leurs intérêts, & leur politique. Je serai même obligé de perdre de vûe pour quelque temps l'entreprise d'Alexandre, pour faire un récit abrégé des guerres que ces deux peuples ont soutenues l'un contre l'autre.

Je ne remonterai pas cependant jusqu'à la première expédition des Perses contre la Grèce, il suffira de marquer qu'ils l'inondèrent avec des troupes innombrables, & que cependant ils furent vaincus dans les batailles de Marathon, de Salamine & de Platée.

Ces victoires furent l'origine de la haine implacable que les Perses conçurent contre les Grecs ; haine qui subsista pendant 150 ans, & qui après plusieurs guerres, entraîna enfin la ruine de leur Empire.

Car les Grecs ayant chassé les Perses de l'Europe, allèrent les attaquer dans l'Asie sous la conduite des Athéniens, qui après plusieurs victoires, les obligèrent à faire un traité très-désavantageux.

*Plut. vie de
Cimon, pag.
486. édit. de
Paris. in Fol.*

*Thucid. lib.
1. p. 17. edit.
Franc.*

Les Athéniens comblés de gloire par la conclusion de cette paix, devinrent les arbitres de la Grèce : leur puissance donna de l'ombrage aux Lacédémoniens, & la jalousie de ce peuple contre Athènes fut la cause secrète, mais véritable de la guerre du Péloponèse.

*Thucid. lib.
1. pag. 356.*

Pendant les 10 premières années de cette guerre, les avantages & les disgraces ayant été presque également partagées entre ces deux peuples, ils conclurent une trêve de 50 ans.

*Id. lib. 8.
pag. 623.*

Mais les Athéniens ayant épuisé toutes les forces de leur république dans l'entreprise imprudente qu'ils formerent contre la Sicile, les Lacédémoniens crurent qu'ils ne seroient pas en état de leur résister, & les attaquèrent avec vigueur : les Athéniens ne perdirent point courage ; jamais, selon Thucydide, ils ne firent paroître tant de prudence, & tant de sagesse ; & leurs ennemis auroient eu la honte d'avoir rompu la trêve infructueusement, si les Perses ne s'étoient pas joints à eux.

Il est nécessaire d'interrompre ici le récit des faits, pour marquer les raisons qui engagerent les Perses à donner du secours aux Lacédémoniens contre Athènes.

Les Perses ne pouvoient oublier le malheureux succès des entreprises qu'ils avoient faites contre les Grecs.

L'impuissance dans laquelle ils se trouvoient de se venger par leurs propres forces, augmentoit encore leur honte & leur désespoir : la conquête de la Grèce leur paroissoit impossible, mais ils craignoient que les Grecs n'entreprissent celle de l'Asie. Egalemeut occupés de leur crainte, & du désir de la vengeance, ils conçurent le dessein de détruire les Grecs par les Grecs même : ils formerent leur plan sur la connoissance qu'ils avoient de leur caractère. Ces peuples étoient vifs, inconstans, inquiets, jaloux & soupçonneux ; & le prétexte le plus léger suffisoit pour leur faire prendre les armes les uns contre les autres : une défiance perpétuelle régnoit entre les différens Etats, mais principalement entre Athènes & Lacédémone. Ces deux villes, les plus considérables de la Grèce, rivales l'une de l'autre, & se disputant toujours le commandement, étoient encore

plus divisées par l'incompatibilité du caractère de leurs citoyens , que par la contrariété de leurs intérêts.

Les Grecs trop occupés de leurs dissensions particulières ne faisoient pas assez d'attention à l'avantage qu'en retiroit leur ennemi commun : les rois de Perse employoient toute sorte de moyens pour entretenir la jalousie que les Grecs avoient les uns contre les autres , pour fomenter leurs divisions , pour exciter entr'eux des guerres domestiques : ils les affoiblissoient ainsi les uns par les autres , en attendant le moment favorable où ils pourroient les accabler tous ensemble. Mais leur but principal étoit d'empêcher qu'une des républiques de la Grèce n'augmentât tellement sa puissance , qu'elle se trouvât en état de subjuguier toutes les autres , & de réunir les forces de ces différens peuples pour les faire passer dans l'Asie. Dans cette vûe ils offroient toujours leurs secours aux villes qui étoient dans l'oppression.

Leurs forces , quoique peu considérables , se trouvant jointes à celles des Grecs , rendoient toujours victorieux le parti qu'ils favorisoient. C'étoit un poids léger à la vérité , mais qui ajoûté tantôt d'un côté & tantôt d'un autre , tenoit toujours la balance dans un parfait équilibre.

Demosth. harangue sur la lettre de Philippe p. 118. Franco. 1604. Isocr. in Paneg. pag. 69. edit. 1593. in Fol.

Les Grecs n'ignoroient pas les vûes secrètes des rois de Perse , aussi se croyoient-ils dispensés d'avoir de la reconnoissance pour les secours qu'ils en recevoient. L'alliance qu'ils contractoient avec eux ne duroit qu'autant que la nécessité qui l'avoit fait naître : leur haine n'étoit que suspendue , & ils lui rendoient un libre cours quand ils n'avoient plus rien à craindre ; souvent même ils employoient contre le roi de Perse la puissance dont ils étoient uniquement redevables à sa protection.

Telles étoient les maximes de la politique des Grecs & des Perses vers la fin de la guerre du Péloponèse. Je ne puis me dispenser d'expliquer comment les uns & les autres les mirent en usage , & l'effet qu'elles produisirent : ce détail est absolument nécessaire.

Les armées des Athéniens avoient été pendant long-temps

*Thucid. lib 8.
pp. 568. 584.*

*Plut. vie de
Lysand. pag.
435.*

*Xenoph. hist.
Grecq. l. 2.
p. 400. édit.
de Par. 1625.
in Fol.*

*Id. lib. 3. p.
496.*

*Plutar. vie
d'Agés. p. 60.*

*Cornel. Nep.
ad. pag. 203.
Lugd. Bat.
1658. 8.*

*Xenoph. éloge
d'Agés. p. 657.*

*Plat. vie
d'Artax. p.
1021.*

la terreur des Perses : ceux-ci crurent donc qu'il étoit de leur intérêt de se déclarer pour les Lacédémoniens contre Athènes. Ils vouloient affoiblir les forces de cette république, mais non pas la détruire : Lacédémone alors seroit devenue trop puissante ; c'est pourquoi Tissapherne Satrape de l'Asie mineure promettoit de grands secours aux Lacédémoniens , & ne leur en donnoit que de très-médiocres. Ils s'adressèrent ensuite à Cyrus frere d'Artaxerxès Mnemon roi de Perse. Ce jeune Prince moins politique que Tissapherne , & qui d'ailleurs avoit ses vûes particulieres , leur accorda l'argent , les troupes & les vaisseaux qu'ils lui demanderent : avec ce secours les Lacédémoniens deffirent la flotte des Athéniens sous la conduite de Lysandre , qui après cette victoire se joignit aux deux rois de Lacédémone , & assiégea la ville d'Athènes ; elle fut obligée de se rendre , & de se soumettre aux conditions qu'on lui imposa , & ses murs furent détruits.

Athènes par sa disgrâce étoit devenue digne de la protection des Perses ; mais bien loin d'être en état de lui donner du secours , ils imploroient celui des Grecs contre ces mêmes Lacédémoniens qu'ils venoient de rendre victorieux.

Tissapherne avoit attaqué les villes Grecques d'Asie : elles demanderent du secours aux Lacédémoniens , qui leur envoyèrent des troupes commandées par Agésilaus.

Ce Roi de Lacédémone a été un des plus grands hommes que la Grèce ait porté. Arrivé dans l'Asie , il ne borna pas ses vûes à défendre quelque villes Grecques , il conçût le dessein d'aller attaquer le roi de Perse jusque dans la capitale de ses Etats , & de détruire entièrement cet Empire.

Artaxerxès trembla pour son thrône ; & ne se croyant pas en état de résister aux armes d'Agésilaus , il eût recours à sa politique ordinaire : il réveilla la jalousie des Grecs , il répandit avec profusion l'or & l'argent dans toutes les villes ; & par les intrigues de ceux qu'il corrompit , il les souleva toutes contre Lacédémone , qui fut obligée de rappeler Agésilaus.

Ce Prince moins occupé de la gloire qu'il alloit acquérir , que du désir de venger les Grecs , marchoit en vainqueur vers

Babylone. Déjà il étoit maître de l'Asie mineure jusqu'au fleuve Halys, personne n'osoit lui résister; & peut-être alloit-il prévenir Alexandre, lorsqu'il reçût l'ordre de revenir en Grèce, il partit sur le champ, & sauva Lacédémone par sa présence.

Isocrates.

*Polybe lib. 3.
p. 163. edit.
1609.*

Sa retraite fit cesser la terreur des Perses; ils joignirent leur flotte à celle d'Athènes, & en donnerent le commandement à Conon Athénien, qui défit celle des Lacédémoniens. Cette défaite leur fit perdre l'empire de la mer, & rendit la liberté à Athènes & à toute la Grèce: car Conon conduisit sa flotte victorieuse à Athènes, & en rétablit les murailles avec l'argent que lui fournirent les Perses.

*Xenoph. hist.
Grecq. liv. 4.
pag. 518.*

Id. pag. 536.

*Diod. Sicul.
l. 14. p. 302.
edit. 1604.*

*Justin. lib.
6. c. 6.*

Jusques ici nous avons vû les rois de Perse attentifs à susciter des guerres continuelles dans la Grèce, mais dans la suite Artaxerxès travailla à y rétablir la paix.

L'Egypte s'étoit révoltée contre lui: ses armées étoient trop foibles pour faire rentrer les rebelles dans le devoir: il voulut les fortifier par des troupes auxiliaires tirées de la Grèce. Pour en obtenir ce secours, il falloit qu'elle jouît d'une paix durable: il fit proposer à tous les Grecs les conditions d'une paix générale, & il menaça de déclarer la guerre à ceux qui ne voudroient pas les accepter: les Grecs redoutant sa colère se soumirent à ces conditions. Polybe insinue que les Lacédémoniens corrompus par l'argent des Perses trahirent dans cette occasion les intérêts de la Grèce; & c'est ainsi qu'une puissance étrangère profitant de la division & de l'avarice des Grecs, régloit leur destinée, & leur imposoit des loix.

*Xenoph. hist.
Grecq. lib. 5.
pag. 549.*

*Diod. Sic. lib.
15. pp. 319.
355.*

*Just. l. 6. c. 6.
Polybe lib. 6.
pag. 492.*

Quinze ans après la conclusion de cette paix, Philippe pere d'Alexandre monta sur le thrône de la Macédoine: il employa presque tout le temps de son regne à se rendre maître de la Grèce; & dès qu'il en eût fait la conquête, il se prépara à porter la guerre dans l'Asie.

*Diod. Sicul.
l. 16. p. 477.*

Les rois de Perse n'avoient pas été en état de s'opposer à ses progrès, & d'employer contre lui la même politique dont ils s'étoient servi si utilement contre Athènes & Lacédémone: ils avoient toujours été occupés à réprimer la révolte de leurs sujets. En vain les Athéniens leur avoient demandé du secours

Lettre de Philippe aux Athéniens dans Démof. p. 114.

Démof. Phil. lib. 3. p. 100.

Id. haran. sur la lettre de Phil. p. 118.

Diod. Sic. l. 16. pag. 467.

Id. lib. 17. pag. 491.

Arrian. vie d'Alexandre, page 6 jusqu'à la page 23. Lug. Bat. 1704.

Justin. l. 11. cap. 15.

Arr. lib. 1. p. 23.

Quint. Curt. l. 6. p. 345.

Traj. 1693.

Diod. Sicul. l. 17. pag. 537.

contre Philippe, comme ce Prince le leur reproche dans une lettre qu'il leur écrivit, & qui a passé jusqu'à nous : en vain leur en promettoient-ils : en vain Démofthène, pour ranimer leur courage, les affûroit-il que le roi de Perse leur fourniroit les troupes & l'argent qui leur seroient nécessaires, les efforts de ce Prince se terminèrent à faire lever à Philippe le siège de la ville de Périnthe. Diodore de Sicile nous apprend à la vérité, que Darius se préparoit à déclarer la guerre à Philippe; mais lorsqu'il apprit sa mort, il crut n'avoir plus rien à craindre, & il licencia ses troupes.

Alexandre succéda à son pere à l'âge de 20 ans : il fut d'abord occupé à punir les Grecs & quelques barbares, qui méprisant sa jeunesse, avoient cru l'occasion favorable pour recouvrer leur liberté; & il passa ensuite dans l'Asie.

Alexandre en quittant l'Europe avoit plus à craindre des peuples dont il s'éloignoit, que de ceux qu'il alloit chercher : il y laissoit des barbares irrités de leur défaite, & des Grecs soumis en apparence, mais toujours amoureux de leur liberté. Il prit de justes mesures pour ne pas perdre l'empire qu'il avoit dans l'Europe, pendant qu'il seroit occupé à faire la conquête de celui de l'Asie. Justin nous apprend qu'il emmena avec lui les Rois barbares qui auroient été en état de remuer pendant son absence. Il laissa à Antipater, le plus habile des Ministres de Philippe, le soin des affaires de la Grèce, & des troupes considérables, avec lesquelles ce général défit les Lacédémoniens, la quatrième année de l'expédition d'Alexandre.

D'ailleurs, l'armée de ce Prince étoit composée de l'élite des troupes de toutes les villes de la Grèce, qu'il laissa presque sans force, & comme épuisées; c'est ainsi qu'il employoit utilement pour sa gloire le courage de ceux qui en étoient les plus jaloux; & les mêmes soldats qui lui éleverent un thrône dans l'Asie, auroient peut-être renversé celui de la Macédoine, s'ils fussent restés dans la Grèce.

Le détail que je viens de faire des événemens arrivés dans la Grèce, pendant les 80 années qui ont précédé l'expédition d'Alexandre, suffit seul pour prouver combien elle étoit juste & nécessaire.

Les Grecs n'avoient-ils pas de justes raisons de faire la guerre à des peuples qui autrefois avoient voulu envahir la Grèce, qui conservoient contre elle une haine implacable, & un désir insatiable de vengeance ; & qui toujours soigneux d'y entretenir la discorde, & d'y nourrir la division, avoient pour but de la ruiner par ses propres forces ? Le repos de la Grèce dépendoit de la destruction de l'empire des Perses ; & il étoit aisé de voir que tant qu'il subsisteroit, elle ne pouvoit espérer de tranquillité, & que la paix en seroit toujours bannie.

*Isocr. in Pa-
neg. pp. 77.
79.*

On ne peut donc douter que les Grecs n'eussent un intérêt sensible d'abattre la puissance des Perses : mais leurs forces répondoient-elles à la grandeur de cette entreprise, & pouvoient-ils se flatter d'y réussir ? Il est facile de prouver qu'à en juger par les règles ordinaires de la prudence, le succès de cette expédition étoit presque certain.

Les Perses ne manquoient pas de courage, & leurs vastes Etats fournissoient des troupes innombrables ; mais ils n'avoient aucune connoissance de l'art militaire, & l'on peut dire que les soldats qu'ils rassembloient ne formoient pas une armée. En effet est-ce une armée que l'assemblage confus d'une multitude infinie d'hommes sans expérience, ramassés à la hâte, & sans choix, qui ne s'entendent pas les uns les autres, & qui par conséquent ne peuvent agir de concert ? La discipline, que l'on peut regarder comme l'ame d'une armée, puisqu'elle en régle tous les mouvemens, pouvoit-elle s'observer dans cette foule immense, qui s'embarassoit elle-même, & qui étoit augmentée par des troupes nombreuses d'esclaves & de femmes, que les Perses traînoient après eux, & par tout l'attirail de la magnificence & du luxe ?

D'ailleurs les Perses accoutumés à vivre dans l'abondance & dans les délices, ne pouvoient supporter pendant long temps les fatigues de la guerre. Alexandre n'avoit à leur opposer qu'une armée de 36000 hommes ; mais cette armée étoit composée de vieilles troupes, qui faisoient la guerre depuis plus de 20 ans : les chefs étoient habiles & expérimentés, les soldats obéissans, bien disciplinés, accoutumés à la peine, endurcis

*Quint. Curt.
lib. 3. cap. 2.*

au travail , & marchans presque sans bagage. L'armée d'Alexandre ressembloit à ces corps petits , mais bien formés , qui sont agiles , souples , adroits , mais en même temps robustes , nerveux & pleins de vigueur : l'on pouvoit au contraire comparer l'armée de Darius à un corps gigantesque , mais mal proportionné , qui est sans force , & comme accablé sous le poids de sa masse , qui ne peut se mouvoir , & qui se soutient à peine.

La puissance des Perses n'étoit donc qu'un vain appareil , qu'il étoit aisé de vaincre dès qu'on osoit la mépriser ; & il étoit facile de juger que la discipline l'emporteroit sur la multitude , l'ordre sur la confusion , & la valeur guidée par l'expérience sur un courage impétueux , mais mal conduit.

Les Perses connoissoient tous les avantages que les Grecs avoient sur eux : avant que de combattre , ils étoient déjà presque vaincus par la terreur que leur inspiroit le courage de ces peuples : ils l'avoient éprouvé , & dans la Grèce , & au milieu même de leur Empire. Dix mille Grecs qui avoient suivi le jeune Cyrus jusqu'à Babylone , quoiqu'ils se trouvassent sans chefs , sans vivres & sans guides , refuserent de se rendre aux Perses , conçurent & exécuterent le hardi dessein de traverser l'Asie mineure à la vûe d'une armée nombreuse , qui n'osa les attaquer. Ils sentirent dans leur route la rigueur du froid le plus violent , & toutes les horreurs de la faim : ils défirent les peuples les plus belliqueux de l'Asie , & que les Perses n'avoient jamais pû dompter : ils franchirent des montagnes escarpées & couvertes de neiges : ils traverserent à la nage des fleuves larges & rapides , qui étoient bordés par des troupes innombrables de barbares : & après une marche de près de 600 lieues , ils revinrent dans leur patrie , victorieux de tous les périls que l'on peut effuyer dans la guerre.

*Xenophon ,
retraite des
10000. pag.
427.*

Les Perses sentoient leur foiblesse ; ils reconnoissoient que du sein de la mollesse dans laquelle ils vivoient , il ne pouvoit sortir ni d'habiles généraux , ni de braves soldats. Nous avons vû que quand ils avoient quelque guerre difficile à soutenir , ils tiroient de la Grèce des troupes mercenaires , qui faisoient toute la force de leurs armées : souvent même ils en donnoient le commandement

*Isocr. in pa-
neg. pag. 72.
Id. in orat. ad
Phil. p. 107.*

commandement à des Grecs, & quand Alexandre passa dans l'Asie, Memnon Rhodien, & par conséquent Grec, fut le seul Général que Darius pût lui opposer.

Arrian. lib. 1. pag. 29.

Arrian remarque que les Grecs mercenaires soutinrent seuls pendant quelque temps le combat à la bataille d'Iffus, & qu'à celle d'Arbelles, on les opposa à la phalange des Macédoniens, comme les seuls qui pussent lui résister.

Id. lib. 2. p. 77.

Id. lib. 3. p. 120.

Les Grecs de leur côté n'ignoroient pas que leur seule division les rendoit inférieurs à un ennemi trop foible pour leur résister quand ils seroient unis : ils étoient même persuadés que la conquête de l'Asie n'étoit pas impossible. Isocrate, la sixième année de la guerre de Chypre, & par conséquent plus de 50 ans avant l'expédition d'Alexandre, avoit employé la seconde partie de son célèbre panégyrique à prouver que la guerre contre les Perses étoit juste, nécessaire & facile.

Isocr. in Paneg. p. 19. 69. Diod. Sic. lib. 14. pp. 310, 328.

Le même Orateur près de 50 ans après, adressa un discours à Philippe, pour l'engager à déclarer la guerre aux Perses ; & le Grec anonyme qui en a fait l'argument, nous apprend que ce fut la lecture de cette pièce qui détermina Alexandre à passer dans l'Asie.

Arg. orat. Isocr. ad Philip. p. 81.

La terreur des Perses & la confiance des Grecs étoient de sûrs garans du succès pour l'expédition d'Alexandre.

D'ailleurs ce Prince devoit-il craindre de s'égarer, en suivant l'exemple des deux plus grands hommes qui eussent jusqu'alors paru dans la Grèce ? Nous avons vu qu'Agésilaus & Philippe avoient tous deux conçu le dessein qu'il exécuta : Agésilaus même avoit osé attaquer les Perses avec les seules forces de Lacédémone ; & depuis son regne les affaires générales de l'Asie & de l'Europe avoient bien changé de face. Quand il porta la guerre dans l'Asie, la Grèce étoit déchirée par des dissensions domestiques : l'Empire des Perses au contraire étoit dans sa plus grande splendeur, & les nations qui lui étoient soumises portoient, sans oser se plaindre, le joug de sa domination. Mais Alexandre commandoit à toute les forces de la Grèce réunie, & elles étoient augmentées par les troupes des Macédoniens, qui, avant le regne de Philippe, n'étoient

pas comptés entre les Grecs : l'Empire des Perses au contraire étoit alors accablé sous le poids de sa propre grandeur.

*Cornel. Nepos
Datame pag.
167.*

La révolte de l'Egypte avoit été suivie de celle des Rois de Phénicie & de Chypre, & de celle de plusieurs Satrapes : ces rébellions marquoient la foiblesse du gouvernement, & étoient des présages certains de sa chute prochaine. Le roi de Perse faisoit de vains efforts contre les rebelles Evagoras qui étoit Roi d'une seule ville de l'isle de Chypre, résista à toutes ses forces, & obtint, après 6 ans de guerre, une paix très-avantageuse.

*Diod. Sicul.
lib. 14. pp.
310. 334.*

Mais Alexandre à l'âge de 22 ans, étoit-il en état de soutenir tout le poids d'une si vaste entreprise ? Dans les âmes héroïques, les vertus préviennent les années. L'on a vu de nos jours un Héros, peut-être plus grand, mais moins heureux qu'Alexandre, faire trembler à l'âge de 18 ans toutes les puissances du Nord, conjurées contre lui.

*Ibid. lib. 16.
pag. 476.*

Toutes les qualités qui font les grands hommes, avoient paru dans Alexandre dès sa plus tendre jeunesse ; & sans parler des victoires qu'il remporta dans les deux premières années de son regne, sur les Grecs & sur les barbares, ce fut lui qui contribua le plus au gain de la bataille de Chéronée, quoiqu'il n'eût que 17 ans : de plus il avoit sous lui d'excellens Officiers formés par Philippe, dont chacun en particulier auroit pu faire la conquête de l'Asie ; & ses Lieutenans obscurcis pendant sa vie par l'éclat de sa gloire, devinrent tous de puissans Rois après sa mort.

Il n'étoit donc pas difficile de prévoir qu'Alexandre vaincroit les Perses, & pourroit leur enlever quelques provinces. Tout autre que lui se seroit contenté de ces avantages, & se seroit borné à faire la conquête de l'Asie Mineure : jamais il n'auroit osé passer l'Euphrate & le Tigre, ni poursuivre Darius jusque dans le fond de la Bactriane. Mais Alexandre conçût qu'il lui seroit plus facile de détruire l'Empire des Perses que de l'affoiblir, & de le conquérir tout entier que d'en démembrer une partie : il jugea que la fortune de cet Empire dépendoit d'une seule tête ; que Darius mort ou prisonnier, il

restoit maître de tous ses États; mais que tant que ce Prince seroit libre ou même vivant, il ne pouvoit s'assurer la possession des provinces qu'il avoit conquises, ou qui lui auroient été cédés. En effet, si Alexandre eût suivi le conseil de Parménion, ou, pour me servir de ses propres termes, s'il eût été Parménion, & qu'il eût accepté l'offre que lui faisoit Darius, de lui céder tout le pays situé entre l'Euphrate & la mer Méditerranée, il n'eût pu se maintenir dans ces provinces, ni par la force, ni par la douceur. Les Perses étoient élevés dans les sentimens d'une profonde vénération pour leurs Rois: la disgrâce de Darius n'avoit point diminué l'attachement qu'ils avoient pour lui: ils regardoient Alexandre comme un usurpateur, & ils devoient être toujours disposés à se révolter contre lui, en faveur de leur Prince naturel. Alexandre n'avoit que très-peu de troupes: s'il les divisoit, elles devenoient trop foibles pour contenir dans l'obéissance tant de peuples différens: si elles étoient réunies dans un corps d'armée, elles ne pouvoient garder qu'une très-petite étendue de pays, & le reste étoit ouvert aux irruptions de Darius. Ce Prince étoit en état de rassembler derrière l'Euphrate toutes les forces de l'Orient, de se jeter sur les provinces les plus éloignées de l'armée d'Alexandre, & de les recouvrer avec le secours de ses anciens sujets aussi facilement qu'il les avoit perdues.

*Arrian. lib.
2. pag. 101.*

Il n'y avoit donc que la mort de Darius qui pût assurer les conquêtes d'Alexandre; c'est pourquoi ce Prince chercha toujours les occasions de le combattre, & résolut de le poursuivre dans tous les endroits où il se retireroit. Après l'avoir défait à Issus dans la Cilicie, il passa l'Euphrate & le Tigre, & le vainquit une seconde fois à Arbèles: Darius se retira dans la Bactriane, province située au de-là de la mer Caspienne, & Alexandre l'y poursuivit jusqu'au moment où il apprit sa mort. Un soldat trouva ce Prince infortuné couvert de blessures, baigné dans son sang, & réduit à supplier son ennemi de le venger de ses perfides sujets: en mourant il pria les Dieux de rendre Alexandre vainqueur du monde entier; & par-là il le déclara en quelque sorte son successeur.

*Justin. lib.
11. cap. 15.*

*Arrian. lib.
3. pag. 146.*

Bessus qui avoit tué Darius, avoit pris le titre de Roi ; & ce nom seul suffisoit pour lui attacher les Perses. Alexandre fut obligé de l'aller chercher dans la Sogdiane ; où il avoit assemblé une armée , & où ce traître lui fut livré ; & c'est ainsi qu'il pénétra jusque sur les bords du fleuve Indus , voisin de la Sogdiane , & éloigné de la Macédoine de plus de 1000 lieues , sans qu'on puisse lui reprocher d'avoir fait jusque là un seul pas qui ne fut guidé par la prudence , & qui ne fut absolument nécessaire pour l'exécution de son dessein.

*Justin. lib.
23. cap. 1.*

La mort de Darius produisit les effets qu'Alexandre en avoit attendu : n'ayant plus de rival qui put lui disputer l'Empire des Perses , & lui enlever l'amour des peuples , ils eurent pour lui le même attachement , & la même fidélité qu'ils avoient eue pour leur Prince naturel. Les Perses accoutumés à rendre des honneurs presque divins à des Rois livrés entièrement aux plaisirs , & qui deshonorioient la nature humaine par leur mollesse , pouvoient-ils refuser les mêmes hommages à un Roi vainqueur , dont les exploits sembloient surpasser les forces ordinaires des hommes , & qu'un Oracle avoit déclaré fils de Jupiter ? Alexandre se fit adorer comme un Dieu par les peuples qu'il avoit vaincus : mais il s'en fit aimer comme un pere ; & Justin nous apprend qu'il fut plus regretté par les Perses que par les Grecs.

On ne peut donc pas douter que la guerre qu'Alexandre fit aux Perses , ne fut juste & facile : mais peut-être pourroit-on se tromper , si on vouloit en conclure que l'intérêt des Grecs fut le véritable motif qui détermina ce Prince à l'entreprendre. Son expédition étoit prudente en elle-même , mais peut-être l'eût-il entreprise , quand même elle eût été téméraire.

Alexandre étoit ambitieux , & il fut toujours dévoré d'un désir insatiable de gloire. Après la mort de Darius , & celle de Bessus , son projet étoit accompli ; l'Empire de presque toute l'Asie lui étoit assuré , il pouvoit jouir tranquillement de sa gloire : mais son génie ardent & impétueux ne pût se contenir dans des bornes si étroites , il ne pouvoit trouver

de repos au dedans de lui-même, qu'en troublant celui de toute la terre. Maître de près de la moitié du monde, il s'y trouvoit trop serré, il y étouffoit, suivant l'expression de Juvenal :

Æstuat infelix angusto limite mundi.

Juven. Sat.
10. V. 168.

Pour donner à son courage un espace plus vaste, où il pût, pour ainsi dire, respirer plus librement, il passa le fleuve Indus pour attaquer Porus : s'il n'avoit été arrêté par les larmes de ses soldats, il avoit résolu de pénétrer jusqu'à l'Océan oriental ; & lorsqu'il mourut, il méditoit encore des desseins plus immenses.

Il est difficile de présumer qu'un Prince de ce caractère n'ait eu d'autres vûes que le bonheur de la Grèce : il ne songeoit sans doute, qu'à se satisfaire lui-même, & qu'à contenir sa passion dominante : mais il se trouva dans des circonstances si favorables, que son ambition même fut très-utile à sa patrie : les intérêts de sa gloire étoient heureusement les mêmes que ceux de la Grèce. Jamais Conquérant ne fut en état de couvrir une ambition demesurée sous des prétextes plus plausibles ; & si Alexandre se fut borné à la conquête de la Perse, l'on eût pû croire qu'il n'avoit prodigué son sang que pour assurer la tranquillité de la Grèce, & la postérité lui eût accordé encore plus d'estime que d'admiration.

V. M. Pri-
deaux, hist.
des Juifs, 1.
partie lib. 7.
pag. 427. &
lib. 8. p. 478.

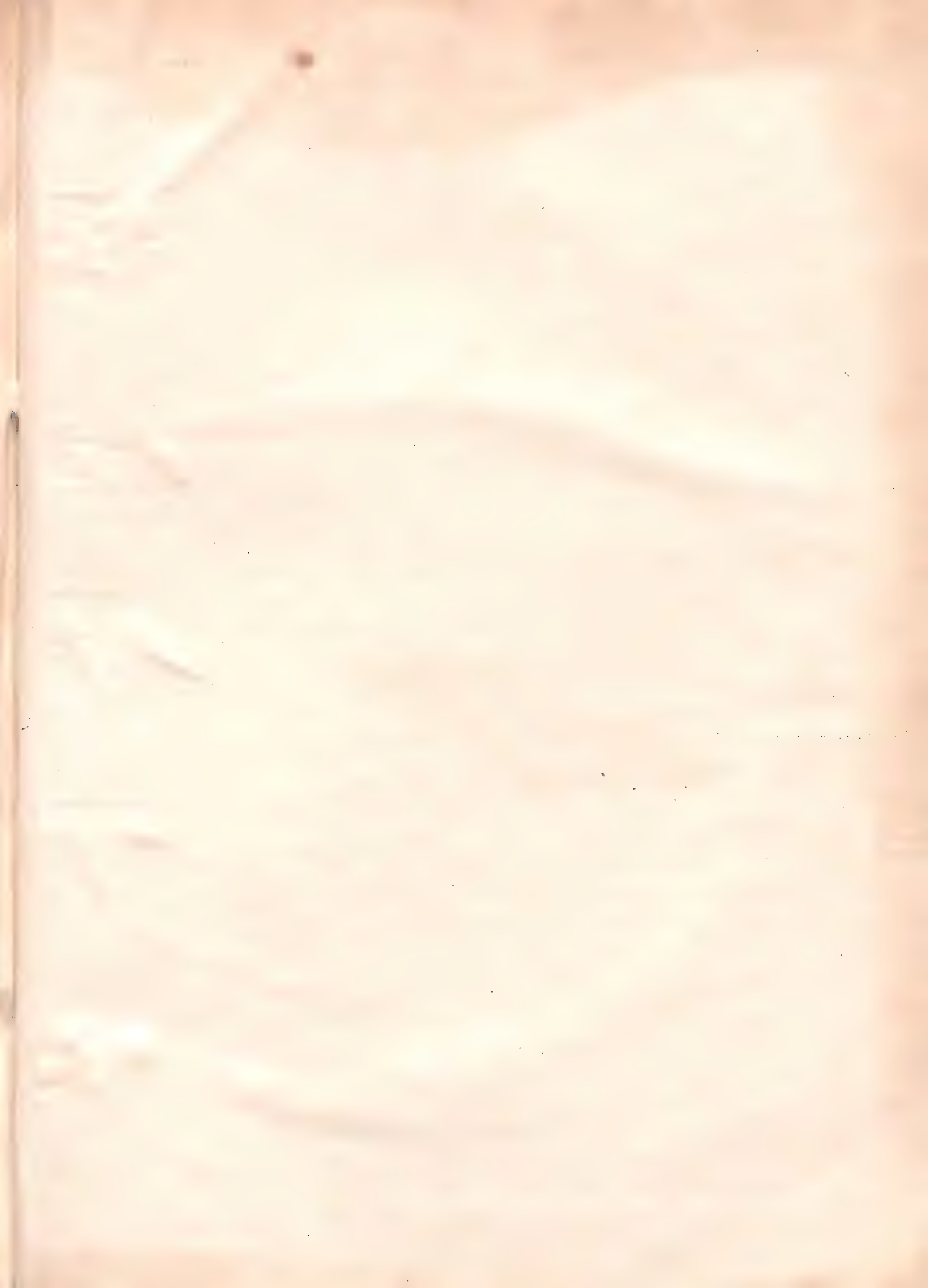
Ceux qui ont condamné l'expédition d'Alexandre dans l'Asie, ont peut-être fait plus d'attention à son caractère, qu'à la nature même de son entreprise. Ils n'ont pû croire que la justice & la prudence eussent jamais accompagné ce Conquérant ambitieux : ils ont confondu la guerre qu'il fit aux Perses avec celle qu'il porta dans les Indes ; & ils n'ont pas sçû distinguer que la première, qui d'abord étoit son unique objet, étoit aussi nécessaire & aussi prudente, que la seconde étoit inutile & téméraire.

Les dernières expéditions d'Alexandre ont fait tort à celles qui les avoient précédées, & le jugement desavantageux

que l'on a porté avec justice contre les unes , a rejailli sans raison sur les autres. L'on a considéré toutes les actions d'Alexandre d'un seul coup d'œil , & d'une manière trop générale : si l'on étoit entré dans les détails, l'idée que l'on s'en feroit formée auroit été plus exacte & plus vraie ; & bien loin de blâmer son expédition contre les Perses , sans doute l'on feroit convenu qu'à l'examiner en elle-même , & indépendamment du caractère & des vûes du Prince qui l'avoit entreprise , elle étoit juste dans son motif , nécessaire pour le repos de la Grèce , & facile dans son exécution.

Fin du cinquième Tome.







210/32

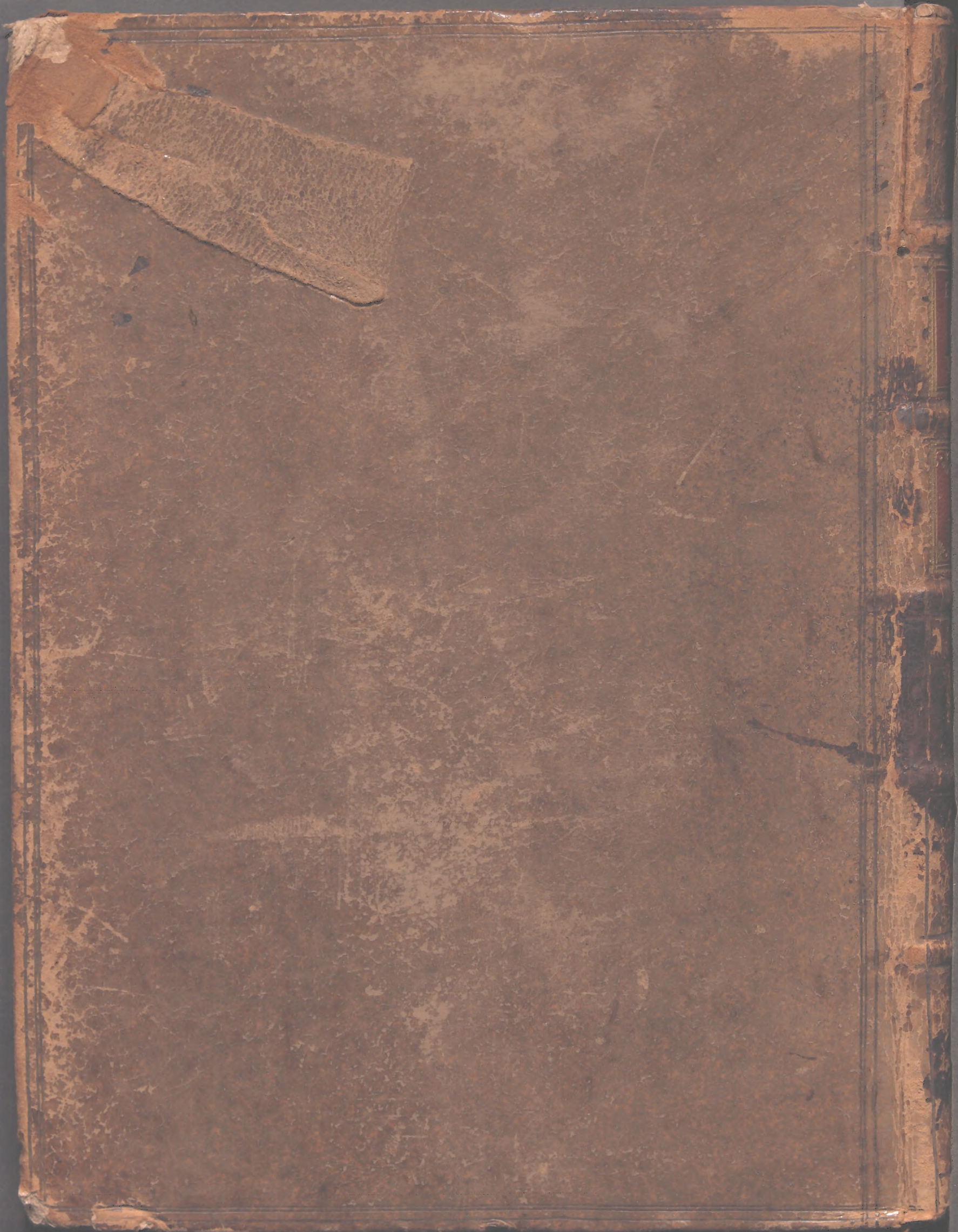


UNIVERSIDAD DE SEVILLA



600717955

i 28553317



210

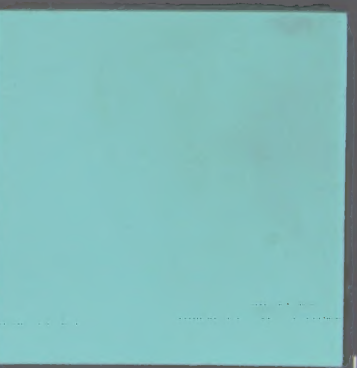
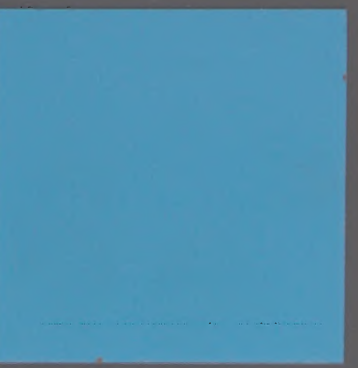
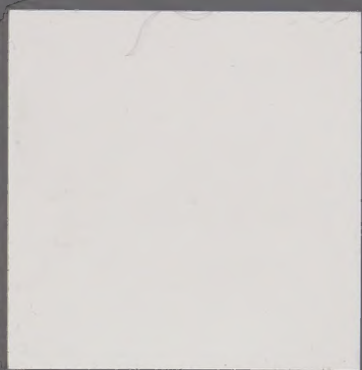
HISTOIRE
DE
L'ACADEMIE

TOM * V *

52

colorchecker classic

calibrite



100mm